

Trotsky

Écrits militaires

Comment la Révolution s'est armée



Théorie et stratégie

Texte certifié conforme à l'original

COMMENT LA RÉVOLUTION S'EST ARMÉE

Traduit du russe par

Georges BELET

Michèle BOKANOWSKI

Claude BUHRER-LEVENSON

Claude KIEJMAN

Cécile SALES

© Éditions de l'Herne, 1967.

Tous droits réservés en tout pays, sauf pour les pays de langue hispanique.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons pensé être utile au lecteur en indiquant ici quelques ouvrages accessibles, où la guerre civile russe et l'action militaire de Trotski sont évoqués avec quelque détail.

Œuvres de Trotsky

L'Armée Rouge. Annuaire du Travail, 1923, p. 299-204.

Les problèmes de la guerre civile, Paris, Librairie du Travail, 1924.

Die Rote Armee. Ein Sammelbuch mit Beiträgen von Trotzky, Werchowski Podwoski, Radek, Petrovski, Kamenev, u. a. Wien, Vg. für Literatur und Politik, 1924, 133 p.

The Trotsky Papers, 1917-1922. Edited and annotated by J. M. Meijer. I 1917-1919, The Hague, 1964, 858 p.

Bibliographie

ARCHINOV, P. *L'histoire du mouvement Makhnoviste (1918-1921)*. Paris, Librairie Internationale, Paris (1923), 419 p.

CARR, E. H. *The bolchevik revolution 1917-1923*, vol. III. London, Macmillan (p. 59-67 et 549-566).

A history of soviet russia. Socialism in one country, 1924-1926, vol. II. London, Macmillan, 1959 (ch. 23. The Red Army, p. 373-420).

CHAMBERLIN, W. H. *The russian revolution, 1917-1921*. New York, 1935. (En particulier ch. xxi à xxxv.)

DEUTSCHER, I. *The prophet armed. Trotsky: 1879-1921*. London, Oxford Univ. Press, 1954, 540 p. (ch. XII, Arming the Republic et Note on Trotsky's military writings).

FISCHER, Louis. *Les soviets dans les affaires mondiales*. Paris, Gallimard, 1933, 763 p. (En particulier les ch. 1 à 6, de 1918 à 1920.)

GOUSEV, S. *Grajdanskaia Voina i Krasnaia Armeia*. Moscou, 1925. KAMENEV, Serguei. La guerre civile. In *Annuaire du Travail*, Paris, 1923, p. 205-221.

LEDERRAY, Col. E. The red army during the civil war, 1917-1920. In *The Soviet army*. Ed. by B. H. Liddell Hart, London, 1956, p. 33-44.

Makers of modern Strategy. Military thought from Machiavelli to Hitler. Ed. by E. M. EARLE. Princeton Univ. Press, 1944, 533 p. (E. EARLE, ch. XIV, Lenin, Trotsky, Stalin: Soviet concepts of war, p. 322-364; ch. VII, Engels and Marx: military concepts of the social revolutionaries, p. 155-171.)

MARTY, André. *La révolte de la mer noire*. Paris, Ed. Sociales, 1948.

MORIZET, André. *Chez Lénine et Trotski. Moscou 1192*. Préface de L. Trotsky. Paris, La Renaissance du Livre, 1922, 297 p. (deuxième partie. II. Trotsky, l'Armée Rouge, p. 64-120).

SADOUL, Jacques. *Quarante lettres de Jacques Sadoul*. Paris, Ed. de la Librairie de l'Humanité, 1922, 126 p. (Supplément aux *Notes sur la Révolution bolchevique*.)

SADOUL, Jacques. *Notes sur la Révolution bolchevique. (Octobre 1917-Janvier 1919.)* Paris, Ed. de la Sirène, 1919, 465 p.

SCHAPIRO, Leonard. The birth of the Red Army. In *The Soviet Army*. Ed. by B. H. Liddell Hart, London, 1956, p. 24-32.

SCHLESINGER, Rudolf. Trotsky dans la guerre civile. *Science and Society*, vol. XXXI, 1967, no 1.

SMILGA, I. *Otcheresnye Voprossy Stroitel' stva Krasnoi Armii*. Moscou, 1921.

Toukhatchevsky, M. *Voïna Klassov*. Moscou, 1921.

Die Rote Armee und die Miliz. Leipzig, 1921.

TOUKHATCHEVSKI, M. *La marche au-delà de la Vistule*. Moscou, 1923 (texte français dans : J.

PLDSUDSKI, *L'année 1920*. Paris, 1929, p. 203-255).

VICTOR-SERGE. *L'An 1 de la Révolution Russe. Les débuts de la dictature du prolétariat. (1917-1918.)* Paris, Librairie du Travail, 1930, 472 p.

VICTOR-SERGE. *La ville en danger*. Petrograd, l'an II de la Révolution. Paris, Librairie du Travail, 1924, 62 p.

WHEELER-BENNETT, J. *Brest-Litovsk, the forgotten peace*. London, 1938.

WHITE, D. F. *The growth of the Red Army*. Princeton, 1943.

Table des matières

PRÉFACE – (Pierre Naville)	13
PRÉFACE - CINQ ANNÉES	23
LE CHEMIN DE L'ARMÉE ROUGE	26
SITUATION INTÉRIEURE ET EXTÉRIEURE DU POUVOIR SOVIÉTIQUE AU PRINTEMPS 1918	34
IL NOUS FAUT UNE ARMÉE.....	34
TRAVAIL, DISCIPLINE, ORDRE	39
LES TÂCHES INTÉRIEURES ET EXTÉRIEURES DU POUVOIR SOVIÉTIQUE	51
DEUX CHEMINS	70
LUTTER CONTRE LA FAMINE !.....	75
L'ORGANISATION DE L'ARMÉE ROUGE	95
LA NOUVELLE ARMÉE	95
L'ARMÉE ROUGE	96
DÉCRET SUR L'INSTRUCTION MILITAIRE OBLIGATOIRE	116
LE SERMENT SOCIALISTE	117
À TOUS LES SOVIETS DE PROVINCE, DISTRICTS ET CANTONS DES DÉPUTÉS OUVRIERS, PAYSANS ET COSAQUES	118
L'ORGANISATION DE L'ARMÉE ROUGE	119
LES SPÉCIALISTES MILITAIRES ET L'ARMÉE ROUGE	123
ÉCLAIRCISSEMENTS INDISPENSABLES (SUR LES SPETZ)	123
LA PREMIÈRE TRAHISON.....	124
AUX COMMISSAIRES ET SPÉCIALISTES MILITAIRES	129
LA QUESTION DES OFFICIERS.....	130
LA MANIFESTATION DE L'ANCIEN GÉNÉRAL NOVITSKY	132
DES OFFICIERS TROMPÉS PAR KRASNOV	133
ORDRE DU JOUR du 11 août 1918. N° 21	135
ORDRE DU JOUR du Président du Soviet militaire du 30 septembre 1918	135
À PROPOS DES ANCIENS OFFICIERS	136
LES SPÉCIALISTES MILITAIRES ET L'ARMÉE ROUGE	137
L'ACADÉMIE MILITAIRE	144
À LA MANIÈRE SCIENTIFIQUE OU TANT BIEN QUE MAL	149
ORDRE DU JOUR - du 3 août 1918	153
DÉCRET	154

LES SOUS-OFFICIERS.....	154
LE PARTI COMMUNISTE ET L'ARMÉE ROUGE.....	160
LES COMMISSAIRES MILITAIRES	160
RÔLE DES COMMUNISTES DANS L'ARMÉE ROUGE	161
NOTRE POLITIQUE EN CE QUI CONCERNE LA CRÉATION DE L'ARMÉE.....	162
LA GUERRE CIVILE DANS LA R.S.E.S.R.	171
I. LES PREMIERS ACTES DE L'INTERVENTION ALLIÉE	171
VERS L'INTERVENTION.....	171
ORDRE DU JOUR - <i>juillet 1918</i>	172
À PROPOS DU DÉBARQUEMENT DE MOURMANSK.....	172
ORDRE DU JOUR - <i>du 17 juillet 1918</i>	175
ORDRE DU JOUR - <i>du 22 juillet 1918</i>	176
AVERTISSEMENT	176
ORDRE DU JOUR - <i>du 6 août 1918</i>	177
LE MENSONGE AMÉRICAIN	177
2. LA RÉVOLTE TCHÉCOSLOVAQUE LA RÉVOLTE TCHÉCOSLOVAQUE	178
RÉPONSES AUX QUESTIONS POSÉES PAR <i>Viatcheslav Neubert</i> ,.....	179
ORDRE DU JOUR - <i>du 4 juin 1918</i>	182
ORDRE DU JOUR - <i>13 juin 1918</i>	182
ORDRE DU JOUR - <i>du 13 juin 1918</i>	183
LA PATRIE SOCIALISTE EN DANGER.....	184
RÉSOLUTION PRISE À L'ISSUE DU RAPPORT	192
LES MAITRES DE LA RUSSIE TCHÉCOSLOVAQUE	193
3. LA LUTTE POUR KAZAN.....	196
ORDRE DU JOUR - <i>du 8 août 1918</i>	196
LE RÉGIMENT LETTON ZEMGALSKI	197
ORDRE DU JOUR - <i>n° 18-1918</i>	198
AVERTISSEMENT	198
CAMARADES MARINS DE LA FLOTILLE DE LA VOLGA !.....	199
ORDRE DU JOUR - <i>du 24 août 1918</i>	200
AUX TROUPES REBELLES DE KAZAN	200
SUR LA MOBILISATION	201
POURQUOI LA LUTTE ?	202
ORDRE DU JOUR - <i>du 30 août 1918, n° 31</i>	203
AUX PORTES DE KAZAN	203
SOUVENEZ-VOUS DE IAROSLAVL	204

AVERTISSEMENT A LA POPULATION LABORIEUSE DE KAZAN	204
LE MOUJIK DE KAZAN À L'ESPRIT DE L'ESCALIER	205
QU'EST-CE QUE LA PANIQUE	205
ORDRE DU JOUR - <i>du 10 septembre 1918, n° 33</i>	206
TÉLÉGRAMME	207
L'IMPORTANCE DE LA PRISE DE KAZAN.....	207
ORDRE DU JOUR - <i>du 12 septembre 1918</i>	212
ORDRE DU JOUR - <i>en date du 13 septembre 1918, N° 37</i>	213
ORDRE DU JOUR - <i>du 13 septembre 1918, N° 38</i>	213
APPEL AUX TCHÉCOSLOVAQUES.....	213
À PROPOS DES BANDITS	214
À PROPOS DE LA VICTOIRE	215
ORDRE DU JOUR- <i>du 3 novembre 1918, N° 56, ville de Tsaritsyne</i>	216
ORDRE DU JOUR - <i>du 15 novembre 1918, N° 60, ville de Moscou</i>	217
4. - LA RÉVOLTE DES S.-R. DE GAUCHE DES 6-8 JUILLET 1918 À MOSCOU	218
AVANT LA RÉBELLION.....	218
RÉSOLUTION	225
L'ASSASSINAT DU COMTE MIRBACH	226
LA RÉBELLION.....	227
ORDRE DU JOUR - <i>du commissariat du peuple à la Guerre – Juillet 1918</i>	246
LIQUIDATION DE LA RÉBELLION.....	246
SOLDATS DE L'ARMÉE ROUGE OUVRIÈRE ET PAYSANNE !	248
L'ARMÉE ROUGE DANS LA GUERRE CIVILE	249
CRÉATION DE L'ARMÉE ROUGE OUVRIÈRE ET PAYSANNE	249
AVANT LA PRISE DE KAZAN.....	265
LES OFFICIERS ROUGES.....	268
L'ARMÉE DU DON.....	272
LA SITUATION MILITAIRE	274
RÉSOLUTION	282
SUJETS DIVERS	285
ORDRE DU JOUR - <i>du 5 octobre 1918, n° 43, à Kozlov</i>	285
ORDRE DU JOUR - <i>du 7 octobre 1918, n° 44, à Bobrov</i>	286
ORDRE DU JOUR - <i>du 5 novembre 1918, n° 55, à Tsaritsyne</i>	286
ORDRE DU JOUR - <i>du 7 novembre 1918, n° 58</i>	288
ORDRE DU JOUR - <i>du 16 novembre 1918, n° 61</i>	288
ORDRE DU JOUR - <i>du 20 novembre 1918, n° 62, gare de Liski</i>	289

ORDRE DU JOUR - <i>du 21 novembre 1918, n° 64</i>	291
ORDRE DU JOUR - <i>du 24 novembre 1918, n° 65</i>	292
" DIT" SUR LES COSAQUES ET ADRESSÉ AUX COSAQUES	292
LA GUERRE CIVILE EN R.S.F.S.R. ET LA RÉVOLUTION INTERNATIONALE	295
LA SITUATION SUR LES FRONTS	295
LA SITUATION INTERNATIONALE	297
LE RÉPIT	304
A LA GARDE DE LA RÉVOLUTION MONDIALE	306

DES ARMES POUR LA RÉVOLUTION

SITUATION MILITAIRE DE LA RÉPUBLIQUE AU PRINTEMPS 1919	327
L'ORDRE QUI NAIT DU CHAOS	327
SUR LES FRONTS.....	333
PROBLÈMES DE L'ÉDIFICATION DE L'ARMÉE	355
I. ORGANISATION DE L'ARMÉE ROUGE	355
LA SITUATION DE L'ARMÉE ROUGE.....	355
POUR LE VIII ^e CONGRÈS DU PARTI COMMUNISTE RUSSE	359
NOS TÂCHES.....	362
QUESTIONS IMMÉDIATES DE L'ÉDIFICATION MILITAIRE	365
GUÉRILLA ET ARMÉE RÉGULIÈRE	369
LA SITUATION SUR LE FRONT.....	375
DISCOURS DE CLOTURE	380
NOS PROBLÈMES COURANTS	385
ÉGALITÉ !	391
II. COMMANDANTS ET COMMISSAIRES	396
ORDRE DU JOUR - <i>du 10 janvier 1919, n° 75, ville de Griaz</i>	396
ORDRE DU JOUR - <i>du 2 mars 1919, n° 82, ville de Moscou</i>	396
ORDRE DU JOUR - <i>du 12 mai 1919, n° 97, ville de Kozlov</i>	397
L'ÉPÉE ET L'OR.....	398
ORDRE DU JOUR - <i>du 27 juin 1919, n° 118, ville de Voronej</i>	401
ORDRE DU JOUR - <i>du 9 juillet 1919, n° 121, ville de Voronej</i>	402
LES COMMANDANTS DOIVENT SAVOIR OBÉIR	402
A.P. NIKOLAIEV.....	403
À PROPOS DES SPÉCIALISTES MILITAIRES.....	404

INTERPRÉTATION BLANCHE DE L'ARMÉE ROUGE	406
À PROPOS DES ANCIENS OFFICIERS QUI SE TROUVENT ENCORE DANS LE CAMP DES BLANCS ..	415
III. VERS UN SYSTÈME DE MILICE	416
LE PROGRAMME DE MILICE ET SON CRITIQUE ACADÉMIQUE	416
FORMATION DES FORCES ARMÉES ROUGES	422
THÈSES SUR LA TRANSITION VERS UN SYSTÈME DE MILICE.....	432
IV. DÉSEPTION ET TRIBUNAUX	434
MALHEUR AUX DÉSERTEURS !	434
LES DÉSERTEURS SONT LES COMPLICES DE KOLTCHAK	435
LES DÉSERTEURS SOVIÉTIQUES LÉGAUX	436
À PROPOS DES TRIBUNAUX MILITAIRES.....	437
V. SCIENCE MILITAIRE ET LITTÉRATURE	439
PARLER POUR NE RIEN DIRE	439
IL FAUT SE RÉARMER!.....	443
DE QUELLE REVUE MILITAIRE AVONS-NOUS BESOIN	446
« PREMIER LIVRE DE LECTURE » ... FAUT-IL PRENDRE LA PEINE DE LE LIRE?	452
FRONT SUD	454
I. OFFENSIVE DE L'ARMÉE ROUGE EN UKRAINE ET SUR LE DON	454
UN SÉVÈRE NETTOYAGE EST INDISPENSABLE.....	454
IL EST TEMPS D'EN FINIR!	456
ORDRE DU JOUR - <i>du 11 janvier 1919, n° 76, ville de Balachov</i>	459
ORDRE DU JOUR - <i>du 2 mars 1919, n° 80, ville de Moscou</i>	461
NOTRE FRONT MÉRIDIONAL.....	461
RÉBELLION A L'ARRIÈRE.....	462
ORDRE DU JOUR - <i>du 15 mai 1919, n° 98, ville de Koupiansk</i>	463
POUR LE CHARBON SOVIÉTIQUE	464
LES LEÇONS UKRAINIENNES.....	465
II. L'OFFENSIVE DE DÉNIKINE	469
ORDRE DU JOUR - <i>22 mai 1919, n° 99, ville d'Izioum</i>	469
FRONT MÉRIDIONAL, REPRENDS-TOI.....	470
ORDRE DU JOUR - <i>25 mai 1919, n° 100, ville de Bogoutchar</i>	471
LE NEUVIÈME FLOT	472
LES BANDES DE MAKHNO.....	474
ENTRETIEN AVEC LES REPRÉSENTANTS DE LA PRESSE DE KHARKOV	476
ORDRE DU JOUR - <i>du 5 juin 1919, n° 105, Kharkov</i>	479
ORDRE DU JOUR - <i>du 6 juin 1919, n° 106, Balakléia</i>	482

ORDRE DU JOUR - <i>du 6 juin 1919, n° 107, Balakléta</i>	483
ORDRE DU JOUR - <i>du 8 juin 1919, n° 108, Lozovaya</i>	484
ORDRE DU JOUR - <i>du 9 juin 1919, n° 111, ville de Kharkov</i>	486
HONTE ET DÉSHONNEUR.....	486
LA SITUATION SUR LE FRONT SUD	487
ORDRE DU JOUR - <i>du 18 juin 1919, n° 112, Kharkov</i>	491
ORDRE DU JOUR - <i>du 19 juin 1919, n° 113</i>	492
KOURSK ET VORONEJ MENACÉS.....	495
ENCORE LES LEÇONS UKRAINIENNES.....	497
ORDRE DU JOUR - <i>du 29 juin 1919, n° 119, ville de Kursk</i>	500
LE POURQUOI DES INSUCCÈS SUR LE FRONT SUD	500
LE VERT ET LE BLANC.....	503
ORDRE DU JOUR - <i>du 11 juillet 1919, n° 122, ville de Voronej</i>	504
L'EST ET LE SUD	504
EN FINIR AVANT L'HIVER !	505
DÉMAGOGIE CRIMINELLE	507
ORDRE DU JOUR - <i>du 18 juillet 1919, n° 126, Smorodino</i>	511
LA RÉCOLTE ET LA GUERRE	511
RÉALITÉ ET VERBIAGE " CRITIQUE "	512
ORDRE DU JOUR - <i>du 21 juillet 1919, n° 129, ville de Krémentchoug</i>	515
L'ORDRE EST NÉCESSAIRE	516
ORDRE DU JOUR - <i>du 22 juillet 1919, n° 130, ville de Krémentchoug</i>	517
ORDRE DU JOUR - <i>du 22 juillet 1919, n° 131, ville de Krémentchoug</i>	518
ORDRE DU JOUR - <i>du 26 juillet 1919, n° 132, ville de Korenievo</i>	518
ORDRE DU JOUR - <i>du 29 juillet 1919, n° 134, ville de Penza</i>	519
ORDRE DU JOUR - <i>du 1er août 1919, n° 135, ville de Voronej</i>	521
ORDRE DU JOUR - <i>du 2 août 1919, n° 136, ville de Vorojba</i>	521
RENDS LE FUSIL !	522
QUI A TRAHI POLTAVA	522
MAKHNO & Ce.	524
ORDRE DU JOUR - <i>du 8 août 1919, n° 142, ville de Konotop</i>	525
DISCOURS AUX SOLDATS UKRAINIENS TROMPÉS PAR DES BANDITS	526
INSTRUCTIONS AUX MILITANTS RESPONSABLES DE LA XIV ^e ARMÉE	527
LA XIV ^e ARMÉE ET SON COMMANDANT.....	531
AOÛT UKRAINIEN.....	533
LA Xe ARMÉE.....	535

ORDRE DU JOUR - <i>du 13 août 1919, n° 143, ville de Voronej</i>	536
III. LE RAID DE MAMONTOV LE MIRONOVIQUE DEUXIÈME	
OFFENSIVE DE L'ARMÉE ROUGE EN UKRAINE	538
EN CHASSE !	538
L'AUDACE NÉE DU DÉSESPOIR	539
AUX CAVALIERS DU CORPS DE MAMONTOV	541
ORDRE DU JOUR - <i>du 4 septembre 1919, n° 146, ville de Toula</i>	542
ORDRE DU JOUR - <i>du 4 septembre 1919, n° 147, ville d'Orel</i>	544
OUVRIERS ET PAYSANS, PARTEZ EN CHASSE	545
NOUS FAUT-IL DES PARTISANS?	546
ENTRÉE INTERDITE AUX AVENTURIERS, CARRIÉRISTES ET CHEVALIERS D'INDUSTRIE!	547
PROLÉTAIRES, A CHEVAL !	549
LA MILICE SOVIÉTIQUE LOCALE	551
ORDRE DU JOUR - <i>du 12 septembre 1919, n° 149, ville de Tambov</i>	552
ORDRE DU JOUR - <i>du 12 septembre 1919, n° 150, Rtichtevo</i>	552
LE COLONEL MIRONOV	553
LA LEÇON DE L'ENTREPRISE DE MIRONOV	555
PRINCIPES DIRECTEURS DE LA POLITIQUE A SUIVRE DANS L'IMMÉDIAT DANS LA RÉGION DU DON	557
LE PLAN DES OPÉRATIONS SUR LE FRONT SUD	559
L'ACIER DE TOULA	561
SALUT AU CONSEIL MILITAIRE RÉVOLUTIONNAIRE	562
LA GRANDE VICTOIRE	562
ORDRE DU JOUR - <i>du 30 novembre 1919, n° 174, Moscou</i>	563
ORDRE DU JOUR - <i>du 11 décembre 1919, n° 180, ville de Moscou</i>	564
FRONT DE L'EST	567
OFFENSIVE DE KOLTCHAK	567
AUX COMMUNISTES DU FRONT EST	567
ORDRE DU JOUR - <i>du 25 mars 1919, n° 87, ville de Sarapoul</i>	569
LE FRONT D'EST	570
A L'OURAL !	585
LE PRINTEMPS DÉCISIF	587
QUE VEUT KOLTCHAK ?	589
LA LUTTE POUR LA VOLGA	591
QU'ESPÈRE KOLTCHAK?	593
QUE FAUT-IL A LA RUSSIE?	595

DERRIÈRE LE RIDEAU DE FUMÉE	597
ORDRE DU JOUR - <i>du 23 avril 1919, n° 90, ville de Viatka</i>	599
LA TÂCHE DU FRONT DE L'EST	601
A TOUS LES CITOYENS DE LA PROVINCE DE VIATKA	602
ORDRE DU JOUR - <i>du 26 avril 1919, ville de Viatka</i>	603
CE QUE TU FAIS, FAIS-LE VITE!	604
NE PERDEZ PAS DE TEMPS !.....	605
LA RUSSIE OU KOLTCHAK?.....	606
ENCORE UNE FOIS : NE PERDEZ PAS DE TEMPS !.....	609
ORDRE DU JOUR - <i>du 1er mai 1919, n° 92</i>	610
DÉBUT DU TOURNANT	611
ORDRE DU JOUR - <i>du 5 mai 1919, ville de Kazan, n° 90</i>	612
ORDRE DU JOUR - <i>du 6 mai 1919, Viatskie-Poliany, n° 95</i>	613
LE GRAND EXAMEN	613
LA LUTTE POUR PÉTROGRAD	615
ORDRE DU JOUR - <i>du 11 février 1919, ville de Iambourg, n° 79</i>	615
LA FINLANDE ET LES TREIZE AUTRES	616
PÉTROGRAD SE DÉFEND AUSSI DE L'INTÉRIEUR	619
ATTAQUE CONTRE PÉTROGRAD	621
LA LUTTE POUR PÉTROGRAD	622
ORDRE DU JOUR - <i>du 18 octobre 1919, n° 155, ville de Pétrograd</i>	634
AVANT LE TOURNANT	636
ORDRE DU JOUR - <i>du 29 octobre 1919, Pétrograd</i>	638
LE REVIREMENT	639
LE PREMIER COUP	639
ORDRE DU JOUR - <i>du 22 octobre 1919, n° 158, ville de Pétrograd</i>	640
ORDRE DU JOUR - <i>du 22 octobre 1919, n° 159, Detskoié-Selo (Tsarskoié-Selo)</i>	641
ORDRE DU JOUR - <i>du 24 octobre 1919, n° 160, ville de Pétrograd</i>	642
LES TANKS.....	643
ORDRE DU JOUR - <i>du 16 octobre 1919, n° 161, ville de Pétrograd</i>	644
ORDRE DU JOUR - <i>du 28 octobre 1919, n° 162, ville de Pétrograd</i>	645
ORDRE DU JOUR - <i>du 30 octobre 1919, n° 162, ville de Pétrograd</i>	647
PÉTROGRAD	647
ORDRE DU JOUR - <i>du 2 novembre 1919, n° 163, ville de Pétrograd</i>	651
LES FINNOIS INTERVIENDRONT-ILS?	651
AUX SOLDATS DE L'ARMÉE DU GÉNÉRAL IOUDÉNITCH	652

ORDRE DU JOUR - <i>du 3 novembre 1919, n° 164, ville de Pétrograd</i>	653
ORDRE DU JOUR - <i>du 3 novembre 1919, n° 165, ville de Pétrograd</i>	654
ORDRE DU JOUR - <i>du 3 novembre 1919, n° 166, ville de Pétrograd</i>	655
ORDRE DU JOUR - <i>du 4 novembre 1919, n° 167, ville de Pétrograd</i>	656
ORDRE DU JOUR - <i>du 4 novembre 1919, n° 169, ville de Pétrograd</i>	657
ORDRE DU JOUR - <i>du 4 novembre 1919, n° 170, ville de Pétrograd.</i>	657
LA DÉFENSE DE PÉTROGRAD	658
PÉTROGRAD RESTE SUR LES GARDES !	667
NOTES	669
PREMIÈRE PARTIE.....	669
DEUXIÈME PARTIE	693
CHRONOLOGIE DES ÉVÉNEMENTS MILITAIRES LES PLUS IMPORTANTS	714

PRÉFACE

L'ouvrage de Léon Trotsky que l'on présente ici sous le titre *d'Écrits militaires* a été publié par l'auteur sous un autre : *Comment s'arma la Révolution* — comment elle s'arma, pour vaincre, au cours d'une guerre civile qui faisait suite à une guerre internationale. La Révolution russe en effet, comme la Révolution française, et comme la Révolution chinoise, a été liée très étroitement à la guerre. De février à octobre 1917 tout tourne autour du dilemme : guerre ou paix, qui signifiait : guerre ou révolution. Les ambitions impérialistes de la Russie, à Constantinople et ailleurs, s'effritèrent avec la chute du tsarisme. Le front austro-allemand restait passif, ou se déprimait. Les soviets voulaient en finir. En octobre, leur majorité bolchevique assume le pouvoir avec une cohorte de socialistes-révolutionnaires et de mencheviks internationalistes. Immédiatement le gouvernement de Lénine propose la paix à tous les belligérants, qui la refusent.

Les armées allemandes attaquent à nouveau, et contraignent bientôt le nouveau pouvoir soviétique à la paix de Brest-Litovsk, dont Trotsky sera le négociateur.

Les négociations de Brest *ne* sont pas comprises dans les recueils que nous publions. Elles avaient scellé une paix précaire avec l'Allemagne. Mais dès le printemps et l'été 1918, des soulèvements anti-soviétiques se produisent dans les régions baltes, en Ukraine, au Caucase, dans l'Oural, et les Anglo-Français, sous la pression de Churchill et de Clemenceau, engagent une intervention de soutien par la mer Blanche et par la mer Noire, tandis qu'Américains et Japonais commencent à débarquer sur le littoral du Pacifique. Dès lors, à la guerre inter-impérialiste conclue par la paix de Brest vont succéder plusieurs années — approximativement jusqu'en 1921 — où le destin de la Révolution russe va dépendre d'un ensemble d'actions de guerre et d'opérations militaires. Trotsky y joua un rôle éminent, que Staline a en vain tenté d'effacer, mais qui ressort avec éclat de l'ensemble des documents réunis dans les cinq volumes de *Comment s'arma la Révolution*, et dans la correspondance avec le Bureau Politique du Parti bolchevik sur les mêmes problèmes dont la première partie vient d'être publiée par l'Institut d'Histoire Sociale d'Amsterdam.

Trotsky était membre du Bureau Politique du Parti, commissaire du Peuple à la guerre et Président du Comité Révolutionnaire de guerre qui fut le haut état-major de la révolution pendant la guerre civile.

Ses responsabilités étaient immenses, et il les assumait avec sa décision ordinaire, avec une ampleur de vues et un souci du détail et de l'exécution qui font de lui, sur ce terrain comme sur bien d'autres, un des modèles de l'activité inspirée du marxisme, dont les leçons sont aujourd'hui pleines d'échos. Dès 1922, le Commissariat à la guerre se préoccupait de réunir tous les documents relatifs à la conduite de la guerre civile, émanant de l'autorité de Trotsky, qui ont constitué les cinq volumes réunis ici en deux tomes. Après son expulsion de Stamboul, en 1929, Trotsky souhaita les faire traduire à l'étranger, sans y parvenir. Il me montra ces volumes avec fierté, insistant sur leur importance. Il se proposait, à défaut d'une traduction, d'en tirer un livre plus court sur l'histoire de l'Armée Rouge et de la guerre civile. Ce projet ne put être mené à bien et n'alla pas au-delà d'une première nomenclature de matériaux à utiliser. La publication de cet ouvrage — complètement inconnu aujourd'hui en U.R.S.S. sauf de quelques

spécialistes militaires choisis — dans la langue française avant qu'il revoie le jour en russe — donne donc pour la première fois la possibilité au public international d'apprécier ce que fut la guerre civile dans laquelle fut plongée la Révolution russe naissante, et le rôle dirigeant qu'y joua Trotsky. On verra du même coup tout ce que cette période comporte d'enseignements pour le monde d'aujourd'hui — militairement parlant.

Un recueil de textes comme celui-ci a l'avantage de restituer une information directe sur une période essentielle de la Révolution russe, au lieu d'en présenter une histoire proprement dite. Mais cet avantage tient dans une large mesure à la façon dont Trotsky lui-même s'est montré capable, au cours de l'action, d'en évaluer les formes, le contenu, les objectifs, les répercussions. Ses rapports, ses discours, ses ordres, ne sont pas de simples actes de commandement, ou des instructions. Ce sont des explications autant que des comptes rendus, et le souci pédagogique qui l'animait y apparaît beaucoup mieux que chez la plupart des chefs militaires — professionnels ou improvisés — en qui l'emporte la volonté directe de décider clairement. C'est la politique qui commande la guerre, et c'est constamment par elle que Trotsky la mène et l'explique, comme tout le parti dont il est le représentant. Trotsky fait l'histoire de la guerre civile en même temps qu'il fait cette guerre, comme il a fait l'histoire de la Révolution en faisant la révolution. C'est une gageure due pour une large part à ses capacités exceptionnelles comme écrivain et comme homme d'action, et c'est ce qui donne à la suite de ses rapports et de ses articles une telle *force de signification*.

Dans son *Histoire de la Révolution russe*, dans son autobiographie, dans ses réponses aux premières calomnies staliniennes, Trotsky a donné plus tard quelques chapitres qui évoquent les problèmes militaires posés à la révolution d'Octobre, esquissant une histoire de la guerre civile. Le lecteur sera frappé de la concordance entre les faits, analyses, directives et jugements portés dans les textes ici réunis, et ce que Trotsky en a pu écrire dans la suite à maintes reprises, occasionnellement ou pour répondre à diverses critiques. Cette concordance est très révélatrice. Les historiens qui commencent à s'attaquer à cette période n'ont pas encore trouvé à redire aux explications et informations données par Trotsky, sauf à contester le sens général de la Révolution. Quant aux folliculaires staliniens et à leurs compagnons de route stupides ou intéressés, ils sont aujourd'hui fort préoccupés d'effacer leurs traces. Reste à reprendre pour base d'une histoire complète tout ce que Trotsky a écrit, et tout ce qui s'est fait et écrit par d'autres à peu près jusqu'en 1924, c'est-à-dire jusqu'à la mort de Lénine y compris les discussions et les polémiques inévitables autant que salutaires tant qu'elles ont pu avoir lieu dans une atmosphère où chacun savait encore prendre ses responsabilités à ses risques et périls.

Dans l'histoire du mouvement socialiste et marxiste, les questions militaires, celles de la guerre en général, ont toujours tenu une place capitale. Inutile de rappeler ici que Proudhon et Blanqui, tout comme Bakounine, Marx et Engels, et plus tard Jaurès ou K. Liebknecht, avaient été rien moins que des pacifistes. La guerre est une expression de la vie des sociétés si formidable et cruciale, jusqu'à présent, que les socialistes militants devaient y accorder une attention tendue. Du militant au militaire, il n'y a souvent qu'un pas. La lutte entre classes sociales et la lutte militaire se confondent à certaines phases de leur développement. Aucun grand mouvement social d'émancipation ne s'est produit sans quelques actions où la force

armée dut entrer en jeu. Quoique la paix perpétuelle soit le rêve ou le désir de l'humanité, jusqu'à nos jours on ne la voit établie en certaines régions et pour une durée limitée qu'au prix de sanglants sacrifices, que tous les régimes sociaux ont d'ailleurs légitimés, pour ne pas dire sanctifiés. Quand Clausewitz écrivit que « la guerre n'est qu'une partie des rapports politiques, et par conséquent nullement quelque chose d'indépendant », et que c'est au commerce qu'elle ressemble le plus, il ne fit que mettre noir sur blanc une vérité travestie la plupart du temps sous les prétentions à l'honneur, au droit, au sang, à la foi et même à la vertu. Avec la domination du capitalisme, les guerres devinrent de plus en plus manifestement affaires d'intérêt, et cette évidence est aujourd'hui si bien admise qu'aucun conflit armé dans le monde n'est explicable si l'on ne dévoile pas ce qu'il comporte de volonté d'exploitation, de rivalités commerciales et financières, de tonnes de pétrole ou de minerai, de sources d'uranium, ou de champs de riz et de blé. On peut tourner les yeux où l'on voudra, même si l'on a perdu de vue les cent millions de morts de 1939-1945: en Asie du Pacifique, Corée et Vietnam, au Moyen Orient, dans l'Inde du Cachemire et en Birmanie, en Afrique du Nord, du Centre ou du Sud, dans les Andes, à Detroit ou à Athènes, partout la guerre s'entremêle à la lutte sociale, aux conflits d'intérêt, aux fanatismes raciaux et religieux, aux impératifs techniques.

Tous ces éléments se sont déjà trouvés réunis dans la guerre civile russe de 1918-1921, et l'on verra à la lecture de ces volumes tout ce qui sépare, à l'analyse, cette guerre civile de la « grande guerre patriotique » menée contre l'Allemagne d'Hitler de 1941 à 1945. La guerre civile, par certains côtés, ressemble plus aux luttes de Cromwell et aux combats de la Révolution française, qu'à la guerre menée sous l'égide de Staline avec les États-Unis et la Grande-Bretagne. Elle embrasse un complexe de situations qui s'est plutôt retrouvé à notre époque dans la révolution chinoise et dans les guerres du Vietnam et de l'Algérie. On voit, à la lecture des textes de Trotsky, tout ce que la défense de la jeune République soviétique soulevait de nouveaux problèmes, durables dans l'époque à venir, en même temps qu'elle faisait appel à des forces, à des ressources et à des techniques qui sont de tous les temps dès qu'un peuple prend les armes sous un commandement énergique et perspicace.

Trotsky a justement eu le génie de faire surgir et d'organiser toutes ces forces que nous voyons maintenant à l'œuvre dans le monde. Le lecteur doit renoncer à chercher ici une philosophie ou une morale de la guerre révolutionnaire. Il y trouvera, par contre, des principes politiques, l'énoncé d'une stratégie, l'affirmation d'une volonté inébranlable en même temps que l'accommodation aux circonstances; pour un chef qui vit avec les troupes dans le combat tout cela marche avec ce souci pratique et minutieux qui fait de la conduite des opérations, selon le mot de Napoléon, « un art tout d'exécution ». Les conditions de la bataille sont imposées par les moyens de l'action tout autant que par les idées directrices. Savoir fondre les uns et les autres, c'est l'alphabet du succès.

Le parti bolchevik et Trotsky eurent à mettre debout une nouvelle armée (encore une fois, à l'instar de Cromwell et de Carnot), issue d'un nouveau régime social, pour battre leurs ennemis du dedans impliqués dans une guerre étrangère. Un pays ruiné, usines et transports à l'abandon, ravitaillement misérable, une masse paysanne désireuse de retrouver ses champs, et des distances immenses — les débris d'un Empire étendu à trois océans et

plusieurs mers, presque réduit en 1919 aux dimensions du vieux duché de Moscovie —voilà le terrain sur lequel les communistes russes durent s'ouvrir le chemin de la victoire. Il y fallait non seulement des hommes résolus mais aussi des ressources. Le souci du ravitaillement, du vêtement et, bien entendu, de l'armement, devient le pain quotidien du chef à l'égal des données stratégiques et des tactiques particulières.

Il est étonnant combien peu de batailles se livrèrent pendant ces trois ans. Mais quels trajets énormes furent parcourus! La pénurie de matériel, la logistique squelettique de l'époque, ramènent les opérations à des mouvements qui ressuscitent la puissance des menaces, des feintes, des infiltrations, des coups de mains, la nécessité d'une fluidité des fronts, l'importance des bases et des lignes de communications, en un mot de la manœuvre. En pleine époque de guerre des tranchées et des massacres sur place en France et en Italie, la Révolution russe recourt à la guerre de mouvement, à l'action politique et sociale conjuguée avec l'affrontement armé. Il n'y a dans cette guerre ni avions, ni tanks, mais des chevaux et des hommes mal chaussés, des mitrailleuses et un peu de canon. Il fallait en tirer des prodiges avec des unités vite entraînées, venues des milices ouvrières et des gardes rouges, de quelques anciens régiments tsaristes, de partisans des campagnes, de militants du parti et des soviets. Pour les forces de l'Armée Rouge, gagner la sympathie politique d'un village ou d'une bourgade était souvent plus efficace que de détruire une troupe ennemie. La Révolution militaire chinoise, entre 1947 et 1950, a connu des situations semblables; le pouvoir des communistes n'y devint définitif qu'après une longue guerre civile, un peu comme ce fut le cas pour les communistes russes.

Tout l'arsenal politique et militaire des guerres conduites depuis 1921 sort de la guerre civile en Russie, et notamment des conceptions de Trotsky. Mais ce qui s'y est passé de 1918 à 1921 ne pouvait se retrouver ailleurs sans changements considérables. C'est en partie pour cela que l'expérience de l'Armée Rouge dans l'époque révolutionnaire, et les actes de Trotsky comme chef militaire, sont rarement invoqués aujourd'hui. Trop de conditions ont changé, dit-on, depuis les épopées de Pétrograd, de Svjask et de Perekop. La guerre moderne, même révolutionnaire, n'a que faire de ce passé héroïque, mais révolu.

Il est vrai que les conditions de la guerre, comme celles de la paix d'ailleurs, ont changé à bien des points de vue. Pourtant, il faut bien apprendre quelque part à tirer parti des batailles passées. Les communistes russes, ainsi que certains anarchistes ou socialistes révolutionnaires, avaient appris de l'histoire de la Révolution française, des révolutions de 1848, de la Commune de Paris, des soulèvements de 1905 en Russie, bien des leçons qui ne furent pas perdues. Trotsky avait naturellement à l'esprit ces exemples. Mais il avait poussé plus loin que d'autres l'étude et l'observation des conflits armés, l'examen des théories militaires, et les chances offertes aux partis ouvriers sur ce terrain. Les textes qui terminent ce recueil comptent à cet égard parmi les plus clairvoyants qui soient.

Que l'on songe à la série de problèmes que le commandement de l'Armée Rouge dut affronter. D'abord, cette armée, il fallait la créer et la mettre debout. Pour une révolution exécutée sous le signe du rétablissement de la paix extérieure et du retour de l'ancienne armée dans ses foyers, ce n'était pas chose facile. Les premiers soulèvements anti-soviétiques et anti-bolcheviks donnèrent aux milices ouvrières, aux gardes rouges, aux unités fidèles aux soviets

et aux soviets de soldats l'occasion de s'éprouver contre des adversaires militaristes ou bourgeois qui relevaient la tête. La résistance au coup de force de Kornilov, à la veille d'Octobre, préfigurait la résistance aux soulèvements de Denikine, de Youdenitch, de Wrangel. D'anciens officiers et sous-officiers patriotes soutinrent le nouveau pouvoir contre les invasions étrangères. Le parti bolchevik joua bien entendu un rôle déterminant dans l'organisation de cette nouvelle armée. Ce fut une armée politique, qui combattait à visage découvert pour un nouvel ordre social, pour l'élimination du pouvoir des grands propriétaires fonciers et la remise des terres aux paysans travailleurs, pour l'administration des usines et des transports par les travailleurs, pour un avenir socialiste. Les unités de l'armée nouvelle furent liées au travail. On y créa des sections de propagande et d'agitation, des écoles. On maintint l'élection aux commandements subalternes et une discipline de groupe. Les grades furent supprimés. La responsabilité personnelle des chefs élus ou nommés était complète. Les commissaires politiques — responsables devant le Bureau Politique pour les armées et groupes d'armée — engageaient toute l'autorité du parti. Tout cela s'accompagnait bien entendu de débats incessants, de conflits, de désordres, d'arbitrages, de décisions lourdes de conséquences — la vie ou la mort de la Révolution. Trotsky domina cette tempête avec un sens des réalités et de profondes vues politiques qui devaient lui attirer le respect et la reconnaissance du parti communiste, mais aussi l'hostilité des hommes qui n'avaient pas toujours partagé ses conceptions, ou même les avaient combattues,

Les documents groupés dans ces volumes font ressortir assez clairement la variété des dilemmes qu'il fallait trancher. Les plans stratégiques devaient se plier à des nécessités politiques et sociales; les opérations tactiques aussi. Le pouvoir des soviets, lui-même dominé bien vite par le parti bolchevik, dut faire face à trois catégories d'adversaires, selon le moment et l'intensité de leur recours aux armes. Les principaux, ceux qu'appuyaient les forces maritimes et terrestres de l'Entente anglo-française, c'étaient les armées blanches, reconstituées autour d'anciens officiers tsaristes, agents des propriétaires fonciers, de l'aristocratie militaire et d'une bonne partie de la bourgeoisie. Derrière eux, il y avait les forces que la France et l'Angleterre envoyèrent à la reconquête et au « maintien de l'ordre », à la façon dont les États-Unis interviennent aujourd'hui dans les cinq continents. Enfin, une série d'autres adversaires sortaient, de façon intermittente, de la démocratie libérale, qui eut ses foyers à Mourmansk, en Géorgie et à Orel; sans compter les périodes où les communes anarchistes paysannes de Makhno se dressèrent contre le parti bolchevik, où les « soviets libres » de Cronstadt s'armèrent à leur tour contre le parti. Les intérêts bien différents qu'ils défendaient les uns et les autres facilitèrent à l'Armée Rouge le choix de ses entreprises. La position centrale que le pouvoir soviéto-communiste occupait à Moscou lui donnait un avantage sur la dispersion excentrique de ses ennemis, que les énormes distances rendaient fort désavantageuse. Néanmoins, cette situation complexe, qui résultait de la désagrégation de l'ancien Empire en pleine guerre européenne contre l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et leurs alliés turcs et bulgares, fit de l'Armée Rouge, animée par le Bureau Politique du parti bolchevik et par le Conseil Révolutionnaire militaire de la République que présidait Trotsky, un instrument remarquable d'action politique, et pas seulement armée.

Les qualités que Trotsky déploya dans cette lutte gigantesque n'étaient pas dues seulement à ses dons personnels, à son entente avec Lénine — qu'il tempérerait parfois —, à son

indomptable énergie, mais aussi à la pénétration de ses analyses politiques, à la façon clairvoyante, méditée, qu'il avait de peser la force des facteurs en jeu, et à sa préparation. Ni Trotsky, ni Lénine, ni en général aucun des chefs bolcheviks, ne furent pris de court par le transfert de la lutte sociale sur le terrain militaire. C'était, je l'ai rappelé, une tradition solidement établie dans le mouvement marxiste, bien que tombée en désuétude dans le centre et la droite de la social-démocratie avant 1914. Trotsky, pour sa part, avait l'expérience des soulèvements insurrectionnels de 1905, consécutifs à la guerre russo-japonaise. Il avait suivi sur le terrain, comme correspondant de guerre d'un journal de Kiev, la guerre des Balkans qui préluda au conflit mondial. Dès 1914, les développements de la guerre faisaient l'objet de ses commentaires, de ses appels, et sa brochure sur *la Guerre et l'Internationale*, en 1915, témoignait d'une réflexion profonde sur le sort militaire des Empires du Tsar et du Kaiser. Dans le livre de Jaurès sur *l'Armée Nouvelle* comme dans les exemples de la Révolution française et de la Commune de Paris — les Mémoires de Cluseret sur la guerre de rues avaient été traduits par les amis de Lénine — Trotsky avait aussi puisé les enseignements qui imprimèrent à son activité comme commandant suprême de l'Armée Rouge ce caractère d'invention, d'initiative, d'expression populaire, de fermeté, d'absence complète de dogmatisme et de sectarisme qui tranchent avec les opinions souvent partielles et peu souples de beaucoup de ses compagnons d'armes.

Trotsky faisait fond sur les cadres éprouvés du parti bolchevik, mais il savait aussi accorder la confiance due à des alliés et s'en remettre au jugement de techniciens; il encourageait les partisans, mais sans faire de leur rôle une doctrine; il utilisait l'offensive, mais savait que la défensive est souvent la forme la plus forte du combat; il mettait en avant la responsabilité du parti, il voulait faire de l'armée une levée en masse, une milice sociale, mais protégeait ses cadres et sélectionnait ses chefs; rallier les hésitants et les inconstants, y compris les déserteurs, était tout aussi efficace que de détruire les irréductibles; cimenter la résistance de l'arrière, pacifier des foyers, allait de pair avec la tension et les sacrifices demandés aux combattants du front; enfin, si l'amour de la terre russe, de cette patrie reconquise, encourageait la résistance du paysan au retour des hobereaux, c'est l'appel plus prometteur de la révolution européenne qui devait infuser une signification définitive aux batailles que la nouvelle armée populaire livrait pour le socialisme.

Lorsque la paix avec la Pologne termine enfin la retraite de Varsovie jusqu'à Minsk, en septembre 1920, l'Armée Rouge n'est plus un maigre corps à peine forgé, c'est un million d'hommes, enrôlés dans une vaste école, qui ont fini d'assurer le nouveau pouvoir dans des frontières reconnues. Mais bien des choses vont changer avec la paix, puis avec l'avènement de la bureaucratie au sommet de ce nouveau pouvoir. Une armée différente va naître.

À partir de 1928, l'industrialisation accélérée jointe à la collectivisation forcée des propriétés paysannes n'a pas seulement pour but de créer au socialisme d'État des fondements économiques indispensables. Il s'agit aussi, et presque en priorité, de forger une armée moderne, pourvue de moyens mécaniques d'attaque et de défense égaux à ceux des ennemis virtuels qui « encerclent » l'URSS ; en même temps, il faut parer aux aléas d'une mobilisation où la population paysanne représente les huit dixièmes des forces combattantes et former

des réserves instruites. On verra, dans les textes qui terminent le recueil de Trotsky, quelles dissensions la réorganisation de l'armée entraîna dès 1923.

La nouvelle armée de l'URSS — elle abandonne son nom d'Armée Rouge — est alimentée par la conscription obligatoire, de durée variable selon les armes; les grades y sont rétablis; un haut État-Major permanent est à l'œuvre, sous la supervision du Bureau politique. Une aviation, des unités blindées, une flotte sous-marine et de haute-mer, enfin un règlement général d'emploi des troupes font de l'armée soviétique, surtout après l'accession de Hitler au pouvoir en janvier 1933, l'instrument rénové d'une certaine politique; mais de laquelle ? C'est en 1939 qu'on devait l'apprendre. De 1922 (fin des opérations militaires en Géorgie) jusqu'en 1939, l'U.R.S.S. ne s'est trouvée engagée militairement que dans des conflits limités, de façon peu claire, et sans qu'on put tirer de conclusions nettes sur ses capacités. Elle affronta de mauvaises troupes chinoises à la frontière mandchoue en 1932. Elle apporta une aide infime à la révolution espagnole en 1936, mais clandestinement et sans résultat. En 1937, Staline la décapita; cinq maréchaux, dix mille officiers connurent le supplice. Les lauriers du nouveau régime tardaient à pousser. En 1939, Staline et Molotov renoncent à l'entente avec Paris et Londres, pour signer avec Hitler et Ribbentrop un pacte de non-agression qui devient une assurance mutuelle. Le gouvernement soviétique s'empare de la moitié de la Pologne que le Führer lui accorde pour un moment. Mais les entreprises allemandes en Finlande conduisent Staline à tenter de briser Helsinki. Il n'y parvient pas, et cette démonstration de faiblesse confirme les généraux nazis dans leur conviction : l'armée russe est incapable d'attaquer, et probablement de se défendre. En effet, sans doctrine offensive ou défensive, sans chefs, elle est détruite dans une série de batailles où le *blitzkrieg* fait d'abord merveille. Le front se retrouve à deux mille kilomètres des frontières.

Le peuple russe commence alors à retrouver ses forces et engendre une nouvelle armée. L'alliance anglo-saxonne apportera son complément décisif de moyens matériels. Vingt millions de morts ont payé tribut à l'impéritie du Secrétaire Général, à la terreur que le parti répand en son nom et sous son autorité préservée par les cadres qui lui doivent tout. Mais il fallut pour cela que l'armée reforgée dans un holocauste sans précédent retourne, au moins en partie, à ses origines. Sans doute, la guerre est baptisée « grande guerre patriotique »; c'est une guerre contre l'envahisseur et son succès ne peut que confirmer la bureaucratie dans son pouvoir. Mais le péril oblige à desserrer les freins. Des milliers de combattants, officiers généraux et soldats sortent des camps de concentration. La discipline du travail et du combat retrouve ses assises naturelles dans une défense populaire, dans une solidarité contre l'ennemi fasciste; la guerre de partisans reprend ses droits aux flancs et aux arrières de l'ennemi, non sans que des millions de russes aient saisi l'occasion de se désolidariser d'un régime exécré. Ainsi la guerre qui finit devant Berlin combine-t-elle certaines traditions ressuscitées de la guerre civile et les normes conservatrices qu'impose le régime, allié cette fois aux plus puissantes citadelles du capitalisme. La victoire finale devait porter au pinacle le prestige de l'armée de l'U.R.S.S. Mais les mutilations du pays, la carence du potentat mal dissimulée derrière le manteau de Noé bureaucratique, ont ébranlé le régime stalinien, plus tard officiellement défini comme celui du « culte de la personnalité », jusque dans ses racines.

L'armée, privée de l'idéal révolutionnaire qui présidait à ses origines, fut entraînée dans une politique de reconquête dont le nouveau « camp socialiste » commence seulement à subir les effets tardifs. Tout l'Est européen devint après 1945, le terrain d'une vaste entreprise soviétique que la guerre froide opposa au réseau américain de l'Alliance atlantique.

Tout au long de ces dizaines d'années, l'œuvre de Trotski à la tête de l'Armée Rouge fut méconnue, ou plutôt demeura inconnue. Les livres qui la retracent n'ont jamais été traduits hors de l'U.R.S.S., et ils sont toujours hors la loi dans leur pays d'origine. Dès 1926, ils avaient disparu. Quelques historiens récents y ont jeté un coup d'œil; ils en ont reconnu les mérites, mais sans bien se rendre compte qu'il ne s'agit pas seulement là de talents militaires qui s'ajoutent à d'autres talents, mais de l'histoire même des événements qui fondèrent la République soviétique tout comme la révolution d'Octobre, qui les suscitèrent et les permirent.

Les guerres menées il y a quarante-cinq ans appartiennent à l'histoire, en effet. Pourtant, et par un trait qui ne se retrouve pas dans toutes les œuvres humaines, l'art militaire, dans ses *parties sublimes*, comme les nommait Maurice de Saxe, conserve à travers les temps une pérennité de principes à laquelle tous les grands stratèges ont fait appel. De nos jours, Clausewitz reste vanté comme un maître inégalé. César, Bélisaire ou Sun Tzé sont toujours commentés comme des génies vivants. C'est que si les conditions de la guerre changent — en particulier les armements et les intérêts qu'ils servent — les *règles* du conflit armé semblent appartenir à un monde supérieur de la logique dont la validité s'étend sur de très longues périodes, comme certaines lois de la vie économique. Des doctrines décriées, des forces négligées, retrouvent un emploi, bien que des armements dévastateurs imprévus, des mobilisations d'une ampleur sans précédent et une extension croissante des théâtres de guerre paraissent les avoir interdites pour toujours. C'est ainsi qu'on voit resurgir la guérilla à l'époque de l'arme nucléaire, que la guerre de mouvement supplante une fois de plus les opérations statiques, et que l'objectif politique et social vient au premier plan, sans beaucoup s'embarrasser des juridictions nationales et internationales. La guerre civile de 1918-1921 en Russie avait donné l'exemple de tout cela. Par sa forme et son contenu elle annonçait les conflits de notre temps plutôt qu'elle n'appartenait aux guerres du début du siècle.

Un des traits les plus frappants des conflits armés qui secouent actuellement le monde c'est la combinaison de niveaux très différents dans l'engagement militaire des uns et des autres. Ces niveaux expriment les capacités de combattre que possèdent des pays et des groupes sociaux de force de plus en plus inégale au point de vue industriel. L'armement nucléaire — menace suprême à peine utilisée en 1945 — suppose un genre de conflit que peuvent adopter les pays qui le possèdent, mais non pas les autres. Les armements dits conventionnels, c'est-à-dire tous les autres moyens de destruction, sont eux aussi très inégalement répartis, en fonction de la puissance industrielle nationale ou des alliances. L'aviation, à réaction en particulier, n'est produite dans ses modèles récents que dans certains pays, qui en pourvoient d'autres selon les circonstances. Les fusées, l'artillerie lourde, la flotte sous-marine et de haut bord sont aussi le privilège des pays riches. Reste l'arsenal courant des mortiers, des mitrailleuses, des grenades et des fusils, qu'un commerce immense répand à foison à partir d'usines

assez peu nombreuses. Quant au grand matériel logistique, seuls des pays de grande industrie sont en mesure de lui donner tout le déploiement nécessaire.

L'expérience apprend toutefois — depuis vingt ans au Vietnam, par exemple — que l'instrument le plus puissant ne détermine pas toujours par définition la stratégie la plus forte. La stratégie, en effet, concerne l'emploi des armes, et les combinaisons qui leur donnent le plus d'efficacité, mais non les armes elles-mêmes. Les facteurs qui interviennent peuvent alors découler de l'emploi de moyens plus limités en apparence, mais dont les effets deviennent décisifs sur l'équilibre social que la guerre ébranle. Pour des peuples « pauvres » en armement lourd, la guérilla s'affirme à un certain stade comme une forme aussi efficace de combat que l'engagement d'unités régulières dans des batailles de masse. C'est ce que la première Armée Rouge avait déjà montré, à l'étonnement des chefs militaires de l'Entente.

Bien entendu, l'adéquation des moyens de la lutte à ses fins est en constant changement, mais la différence de puissance dans les moyens crée dans le monde actuel certaines zones hiérarchisées de conflits possibles dont la stratégie a précisément pour objectif de modifier les rapports et de prévoir les formes. Ce qui est le plus improbable, c'est *le* conflit à égalité. Les détenteurs d'armes nucléaires hésitent à se combattre entre eux. Les possesseurs de puissants armements conventionnels aussi. Les peuples qui ont pour principale ressource les moyens de la guérilla ou des achats très limités à l'extérieur ne sont pas non plus poussés à régler leurs différends par ces seuls moyens. D'où la recherche par les uns et les autres de ce complément d'armements, de cette intervention du niveau supérieur, qui peuvent leur assurer, au moins pour un moment, une supériorité sur l'adversaire; c'est ce qui entraîne une extraordinaire valse des coalitions et l'incertitude sur les moyens de terminer un conflit, sinon de le déclencher.

Toutes ces données font partie de la guerre civile russe. Trotsky les aborde de front avec cette sincérité et ce courage qui appartiennent aux grandes périodes révolutionnaires. On les reconnaît aujourd'hui dans tous les conflits armés qui se poursuivent cette fois sur une arène mondiale. Puissants ou débiles, les États et les classes sociales sont entraînés dans une refonte de leurs rapports qui met chaque fois en cause la structure et les missions de l'armée, en fonction d'une politique changeante. Apparemment les armées dites « régulières », qui sont une institution de l'État, ont une mission nationale de défense. Les guérillas, milices populaires ou partisans armés, surgissent plutôt des besoins d'une mission révolutionnaire. Mais ces deux pôles ou types apparemment opposés des moyens de guerre se trouvent confondus, ou combinés, selon les exigences de la politique internationale et intérieure des États. C'est ce qui donne leur caractère tout relatif aux formes présentes des conflits. On voit des armées outillées pour anéantir des surfaces immenses organiser des commandos de quelques hommes pour défendre une baraque ou un pont. On constate que partout où les guérillas tissent un vaste réseau incrusté au sol, des unités compactes finissent par s'y ajouter pour marquer les points décisifs. La combinaison des moyens politiques et des actes sociaux, comme la grève, avec les mouvements armés, contribue à faire du centre de gravité des opérations un élément de plus en plus mobile de la lutte. L'enchevêtrement des oppositions nationales et des oppositions sociales, la tendance aux grandes coalitions et la fragilité de ces coalitions — illustrée aujourd'hui par la Chine et l'U.R.S.S. aussi bien que par les États-Unis et

leurs alliés — entraînent aussi dans les plans et les opérations de guerre une fièvre qui ne s'était jamais vue aussi forte.

On peut regretter que le mouvement socialiste, qui, par définition prône la paix dont le peuple travailleur est toujours la victime pitoyable, soit contraint par les contradictions du monde où il cherche sa voie, à consacrer tant de ressources et tant d'énergie à l'étude des conditions de la guerre. Il semble pourtant que ce soit un sacrifice inévitable, aujourd'hui comme hier. L'humanité n'a pas fini de confondre l'héroïsme et le succès des armes. Ce règne de fer aura marqué notre époque plus que tout autre. C'est sans doute que l'enjeu, cette fois, est en effet l'instauration d'un état social universel d'où les massacres collectifs auront disparu; mais personne encore n'a montré comment il pourrait être gagné sans ces risques terribles.

Les volumes de *Comment s'arma la Révolution* seront suivis d'un tome consacré aux « Écrits militaires » de Trotsky relatifs à d'autres événements que ceux de la guerre civile russe, en particulier la guerre des Balkans de 1913, les débuts de la première guerre mondiale et la préparation de la seconde guerre mondiale.

Pierre Naville

25 août 1967

PRÉFACE - CINQ ANNÉES

À l'occasion du cinquième anniversaire de l'Armée Rouge l'idée est née de publier l'ensemble de mes articles, discours, rapports, proclamations, ordres, directives, lettres, télégrammes et autres documents consacrés à l'Armée Rouge. C'est le camarade V. P. Polonsky qui a pris l'initiative de cette publication; le choix, le collationnement, l'agencement et la correction des matériaux sont dus aux camarades Ia. G. Blumkin, F. M. Vermel, A. I. Roubine et A. A. Nikitine. Les notes, la chronologie, les tables onomastiques et analytiques ont été rédigées par le camarade S. I. Ventsov. En revoyant rapidement la copie juste avant le tirage, j'ai eu l'impression que l'ensemble des textes rendait compte d'une manière insuffisante et trop abstraite du travail réellement accompli pour créer l'Armée Rouge.

Aujourd'hui nous avons assez de recul pour juger du travail de la Révolution en cinq ans; il est clair que c'est en fonction de la guerre que nous envisagions presque toutes, sinon toutes, les difficultés et questions de principe soulevées par l'édification soviétique ; à cause des nécessités militaires, il nous fallait les résoudre avec dureté, sommairement, en bloc. En règle générale, on ne pouvait se permettre aucun ajournement. Illusions et erreurs se payaient presque immédiatement très cher. Les décisions les plus graves se prenaient sous le feu. Toute opposition à ces décisions se vérifiait dans l'action même, sur-le-champ. De là, somme toute, la logique inhérente à la création de l'Armée Rouge, l'absence d'hésitations entre un système et un autre. On peut dire que, dans un certain sens, c'est l'acuité même du danger auquel nous étions exposés qui nous a sauvés. Si nous avions eu davantage de temps pour raisonner et délibérer nous aurions vraisemblablement commis beaucoup plus d'erreurs.

Le plus dur fut la première période, à peu près jusqu'à la deuxième moitié de l'année 1918. En partie sous la pression des circonstances, en partie par la seule force de l'inertie, les révolutionnaires s'employaient avant tout à rompre avec tout ce qui nous rattachait au passé, à retirer aux représentants de l'ancienne société tous les postes qu'ils occupaient. Mais il fallait en même temps forger de nouveaux liens, et, au premier chef, ceux des nouveaux régiments révolutionnaires, où il fallait user plus que partout ailleurs de sévérité et de contrainte. Seul notre parti, avec ses cadres encore peu nombreux alors, mais solidement organisés, était capable sous les shrapnels de prendre ce tournant décisif. Les difficultés et les risques étaient énormes. Alors que l'avant-garde du prolétariat se mettait déjà, non sans mal, au « travail », à la « discipline », à l' « ordre », les masses ouvrières et surtout paysannes commençaient à bouger, balayant comme il convient tout ce qui subsistait de l'ancien régime sans avoir encore une idée bien claire de ce que serait le nouveau. Ce fut un moment critique dans l'évolution du pouvoir soviétique. Le parti des « socialistes-révolutionnaires » de gauche — organisation de *l'intelligentsia* qui s'appuyait d'un côté sur la paysannerie et de l'autre sur la masse des petits bourgeois des villes, a reflété, surtout dans son propre destin, la douloureuse transition de la phase spontanément destructrice de la Révolution à la période de la création de l'État nouveau. Le petit bourgeois qui ronge son frein (*der rabiät gewordene Spiessbürger*, selon l'expression d'Engels) ne veut connaître aucune restriction, aucune concession, aucun compromis avec la réalité historique, jusqu'au jour où cette dernière s'abat sur lui. Alors il tombe en prostration et capitule sans résistance devant l'ennemi. Le parti des socialistes-révolutionnaires, qui reflétait l'élément périphérique à la veille de la révolution ne pouvait

absolument pas comprendre la paix de Brest-Litovsk, ni le pouvoir centralisé, ni l'armée régulière. Sur ces questions l'opposition des s.-r. se transforma vite en une révolte qui s'acheva par la mort politique de leur parti. Le destin voulut que le camarade Blumkine, ancien s.-r. (en juillet 1918 il a joué sa vie en se battant contre nous alors qu'aujourd'hui il est membre de notre parti), collabore avec moi à l'élaboration de ce tome qui relate dans une de ses parties notre lutte à mort avec les s.-r. de gauche. La révolution s'entend fort bien à séparer les hommes et, s'il le faut, à les réunir. Tous les éléments les plus courageux et les plus conséquents dans le parti des s.-r. de gauche sont maintenant avec nous.

La révolution dans son ensemble est un brusque tournant historique. À y regarder de plus près, nous y découvrons une série de tournants d'autant plus brusques et critiques que les événements révolutionnaires se déroulent à une cadence plus folle. Chacun de ces tournants est avant tout une épreuve très importante pour les dirigeants du parti. Schématiquement la tâche ou plus exactement les objectifs de ce dernier portent sur les éléments suivants : comprendre à temps la nécessité d'une nouvelle étape; y préparer le parti; prendre le tournant sans couper le parti de la masse qui se meut encore en vertu de l'inertie de la période précédente. À ce propos il faut se rappeler que la révolution distribue avec beaucoup de parcimonie aux dirigeants du parti la matière première essentielle : le temps. Lors d'un tournant trop brusque la direction centrale peut se trouver en opposition avec le parti lui-même, le parti peut se trouver en opposition avec la classe révolutionnaire; mais, d'autre part, le parti et la classe qu'il dirige, qui suivent le courant d'hier, peuvent prendre du retard dans la solution d'une tâche urgente posée par la marche objective des événements, et chacune de ces perturbations de l'équilibre dynamique risque d'être mortelle pour la révolution. Ce qui a été dit se rapporte non seulement à l'armée, mais aussi, en effectuant la correction indispensable dans le rythme, à l'économie...

L'ancienne armée se dispersait encore à travers le pays en propageant la haine de la guerre qu'il nous fallait déjà mettre sur pied de nouveaux régiments. On chassait de l'armée les officiers du tsar en leur appliquant ici et là une justice sommaire. Cependant il nous fallait obtenir des anciens officiers qu'ils instruisent l'armée nouvelle. Dans les régiments tsaristes, les comités étaient l'incarnation même de la révolution, du moins de sa première étape. Dans les nouveaux régiments, on ne pouvait pas admettre que le comité puisse favoriser la décomposition. On entendait encore maudire l'ancienne discipline que déjà il fallait en introduire une nouvelle. Ensuite, il fallut passer du volontariat au recrutement forcé, des détachements de partisans à une organisation militaire régulière. La lutte contre le « partisanisme » se poursuivit jour après jour, sans relâche, et exigea une énorme persévérance, de l'intransigeance, et parfois de la rigueur. Le partisanisme était l'expression militaire des dessous paysans de la révolution, pour autant que cette dernière n'avait pas encore accédé à la conscience politique. La lutte contre le partisanisme fut par là même une lutte pour l'étatisme prolétarien contre l'élément anarchique petit-bourgeois qui le rongait. Les méthodes des partisans et leurs pratiques trouvaient cependant un écho jusque dans les rangs du Parti ; il fallut donc mener contre elles au sein même du Parti une lutte idéologique, complément indispensable des mesures d'organisation éducatives et punitives dans l'armée. C'est seulement contraint par une énorme pression que le partisanisme anarchique se plia aux cadres de la centralisation et de la discipline. Une pression extérieure : l'offensive allemande

puis le soulèvement tchécoslovaque. Une pression intérieure par le moyen de l'organisation communiste au sein de l'armée.

Les articles, discours et ordres réunis ici, comme on l'a déjà dit, rendent compte de manière très insuffisante du travail réellement accompli. La partie importante de ce travail ne s'est pas faite par des discours et des articles. De plus, les discours les plus importants et les plus significatifs, ceux que prononcèrent les militaires sur place, sur les fronts, dans les régiments, et qui avaient un sens profondément pratique et concret, déterminés par les nécessités de l'instant, n'ont, en règle générale, pas été notés. A tout cela, il faut encore ajouter que même les discours notés étaient, dans leur majorité, mal transcrits. L'art de la sténographie était à cette époque de la révolution aussi peu à l'honneur que tous les autres arts. Tout se faisait à la va vite et un peu n'importe comment. Le sténogramme décrypté se présentait bien souvent sous la forme d'un assortiment de phrases énigmatiques. Rétablir sa signification n'était pas toujours possible, surtout lorsque celui qui le faisait n'était pas l'auteur du discours.

Ces pages sont cependant le reflet des grandes années passées. Voilà pourquoi, avec toutes les réserves faites plus haut, j'ai accepté de les publier. Rien n'empêche de temps en temps de se retourner sur le passé. De plus ces pages peuvent ne pas être inutiles à nos camarades étrangers qui, bien que lentement, marchent à la conquête du pouvoir. Les tâches et les difficultés fondamentales que nous avons surmontées, ils les rencontreront le moment venu. Peut-être ces documents les aideront-ils à éviter au moins une partie des erreurs qui les attendent. Sans erreurs rien ne se fait, et surtout pas une révolution. Il est bon au moins de réduire les erreurs au minimum.

Léon Trotsky.

PS : Font partie de la présente édition principalement des articles, discours et autres documents, en leur temps prononcés en public ou parus dans la presse; une partie relativement moindre est composée de matériaux qui, pour différentes raisons, n'ont pas été publiés au moment de leur rédaction et qui aujourd'hui sont imprimés pour la première fois. N'entrent pas dans cette édition les nombreux documents (ordres, rapports, transcriptions télégraphiques, etc.) pour la publication desquels le temps n'est pas encore venu et ne viendra pas de sitôt. Dans l'appréciation de la présente édition, on doit tenir compte de ce fait.

L. T.

I^{re} PARTIE

LE CHEMIN DE L'ARMÉE ROUGE ¹

Les problèmes qui concernent la création des forces armées de la révolution sont d'une grande importance pour les partis communistes de tous les pays. Dédaigner ces problèmes ou pire, les renier sous le couvert d'une phraséologie pacifico-humanitaire, est un véritable crime. Penser que c'est obligatoirement mal agir qu'agir avec violence, même quand il s'agit d'actes de violence révolutionnaire, et que pour cette raison les communistes ne devraient pas s'appliquer à « exalter » la lutte armée et à glorifier les troupes révolutionnaires, est une philosophie digne des quakers, des doukhobors et des vieilles filles de l'Armée du Salut. Permettre une propagande de ce genre dans un parti communiste équivaut à autoriser une propagande tolstoïenne dans la garnison d'une forteresse assiégée. Qui veut la fin veut les moyens. C'est l'acte de violence révolutionnaire qui est le moyen de libérer les travailleurs. À partir du moment où l'objectif est de conquérir le pouvoir, l'action terroriste doit devenir l'action militaire. Rien ne différencie l'héroïsme du jeune prolétaire tombant sur la première barricade de la révolution naissante de l'héroïsme du soldat rouge qui meurt au front alors que la révolution s'est déjà emparé de l'État. Seuls des sentimentaux stupides peuvent penser que le prolétariat des États capitalistes risque d'exagérer le rôle de la violence révolutionnaire et d'exalter démesurément les méthodes du terrorisme révolutionnaire. Bien au contraire, le prolétariat ne comprend pas assez l'importance du rôle libérateur de la violence révolutionnaire. Et c'est justement pour cette raison que le prolétariat demeure jusqu'à ce jour en esclavage. La propagande pacifiste dans la classe ouvrière conduit seulement au ramollissement de la volonté du prolétariat et favorise la violence contre-révolutionnaire, armée jusqu'aux dents.

Avant la révolution notre parti disposait d'une organisation militaire. Son but était double : faire de la propagande révolutionnaire dans les troupes et préparer des points d'appui dans l'armée elle-même pour le coup d'État. Comme l'agitation révolutionnaire avait gagné toute l'armée, le rôle d'organisation proprement dit des cellules bolchevistes dans les régiments ne fut pas particulièrement sensible. Pourtant, il fut considérable : il donna la possibilité d'isoler un petit nombre d'éléments qui eurent un rôle décisif lors des heures les plus critiques de la révolution. Au moment du coup d'Octobre on les trouva aux postes de commandants, de commissaires d'unités, etc. Plus tard, nous rencontrerons beaucoup d'entre eux dans le rôle d'organiseurs de la Garde Rouge et de l'Armée Rouge.²

C'est la guerre qui fut la cause directe de la révolution. La lassitude et le dégoût général qu'elle avait engendrés donnèrent à la révolution un de ses principaux slogans : mettre fin à la guerre. Cependant c'est la révolution elle-même qui fit naître de nouveaux périls militaires de plus en plus menaçants. D'où l'extrême faiblesse extérieure de la révolution dans sa première phase. On a constaté à l'époque des pourparlers de Brest-Litovsk qu'elle était presque sans défense. On refusait de combattre en considérant que la guerre appartenait déjà au passé : les paysans

s'emparaient de la terre, les ouvriers créaient leurs propres organisations et prenaient en main l'industrie.

Telle est l'origine de l'immense expérience pacifiste de l'époque de Brest-Litovsk. La République Soviétique déclara qu'elle ne pouvait signer un traité sous la contrainte, mais qu'elle ne se battrait pas pour autant et publia l'ordre de licencier les troupes. C'était prendre un grand risque, mais la situation l'exigeait. Les Allemands reprirent l'offensive et ce fut le point de départ d'un changement profond dans l'esprit des masses : elles commencèrent à comprendre qu'il fallait se défendre les armes à la main. Notre déclaration pacifiste introduisit un ferment de décomposition dans l'armée du Hohenzollern. L'offensive du général Hoffmann nous aida à créer l'Armée Rouge.

Les premiers temps, cependant, nous ne nous décidons pas encore à recourir au recrutement forcé : nous n'avons ni les possibilités politiques ni l'organisation administrative nécessaires pour mobiliser des paysans qui viennent d'être démobilisés. Une armée se construit sur le principe du volontariat. Il est naturel qu'à côté d'une jeunesse ouvrière pleine d'abnégation elle se remplisse également d'éléments vagabonds et instables qui ne sont pas toujours de première qualité. Créés pendant la période où les anciens régiments se dissolvaient d'eux-mêmes, les nouveaux régiments ne sont pas sûrs. (C'est une évidence pour nos amis comme pour nos ennemis que le soulèvement tchécoslovaque sur la Volga a été provoqué par les s.r. et autres blancs*). La force de résistance de nos régiments était anéantie; une ville après l'autre tombe au cours de l'été 1918 aux mains des Tchécoslovaques et des contre-révolutionnaires russes qui les avaient rejoints. Leur centre est Samara. Ils s'emparent de Simoïrsk et de Kazan. Nijni-Novgorod est menacé. De l'autre côté de la Volga, on se prépare à attaquer Moscou. À ce moment (août 1918) la République Soviétique fait des efforts extraordinaires pour développer et renforcer l'armée. En premier lieu on adopte une méthode de mobilisation massive des communistes, on crée un appareil centralisé de direction politique et d'instruction auprès des troupes sur le front de la Volga. Parallèlement à Moscou et dans la région de la Volga on tente de mobiliser quelques classes d'ouvriers et de paysans. De petits détachements communistes assurent l'exécution de la mobilisation. Dans les provinces de la Volga, on établit un régime draconien pour répondre à l'acuité du danger. En même temps, on mène une propagande intense écrite et orale, — des groupes communistes vont de village en village. Après les premiers tâtonnements, la mobilisation s'étend largement; elle est complétée par une lutte systématique contre les déserteurs et contre les groupes socialistes qui alimentent et inspirent la désertion : contre les koulaks, contre une partie du clergé, contre les résidus de l'ancienne bureaucratie. Les ouvriers communistes de Pétrograd, de Moscou, d'Ivanovo-Voznenezk, etc., entrèrent dans les unités qu'on venait de reconstituer et où les commissaires reçurent les premiers le rôle de chefs révolutionnaires et de représentants directs du pouvoir soviétique. Quelques sentences exemplaires des tribunaux révolutionnaires avertissent tout le monde que la patrie soviétique est en danger de mort et qu'elle exige de chacun une soumission absolue.

* *Le corps tchécoslovaque fut constitué en Russie tsariste de prisonniers tchèques; après la révolution d'Octobre, il voulut « rentrer dans ses foyers » par la route de Sibérie et Vladivostok.*

Il fallut pendant plusieurs semaines user de toutes les mesures de propagande, de discipline et de répression pour prendre le tournant indispensable.

D'une masse vacillante, instable, dispersée, sortit une véritable armée. Kazan fut repris le 10 septembre 1918; le lendemain, ce fut Simbirsk.

Ce moment est une date mémorable dans l'histoire de l'Armée Rouge. Tout d'un coup le sol s'affermissait sous nos pieds. Ce ne sont déjà plus les premières tentatives désespérées, désormais nous pouvons déjà et nous savons combattre et vaincre.

L'appareil militaire et administratif se crée sur ces entrefaites dans tout le pays, en combinaison étroite avec les soviets dans les provinces, les districts et les cantons. Rongé par les conquêtes ennemies mais cependant immense, le territoire de la République se divise en circonscriptions comprenant plusieurs provinces. Ce qui permet l'indispensable centralisation.

Les difficultés politiques et d'organisation furent incroyables. Le tournant psychologique que représentait la destruction de l'ancienne armée et la création d'une nouvelle, ne fut atteint qu'au prix de tiraillements incessants et de conflits intérieurs. L'ancienne armée avait fait élire des comités de soldats et un personnel de commandement qui dépendait en fait des comités. Cette mesure avait, bien sûr, un caractère non pas militaire, mais politico-révolutionnaire. Du point de vue de la conduite des troupes au combat et de leur préparation c'était inadmissible, monstrueux et meurtrier. Diriger des troupes au moyen de comités élus, d'élus soumis aux comités et de chefs révocables à n'importe quel moment n'était et ne pouvait être possible. De plus, l'armée ne voulait pas se battre. Intérieurement elle soutenait la révolution sociale, rejetant le personnel de commandement composé de propriétaires fonciers et de bourgeois, créant une administration révolutionnaire autonome en la personne des soviets de députés des soldats. Ces mesures d'organisation politique étaient justes et nécessaires quand on pense au démembrement de l'ancienne armée. Mais elles ne firent pas naître spontanément une nouvelle armée apte au combat. Les régiments du tsarisme, après avoir traversé la période de Kérenski, se dispersèrent après Octobre pour se réduire à néant. On tenta d'appliquer automatiquement les vieux procédés d'organisation à la nouvelle Armée Rouge, ce qui menaça de la miner à la base. L'élection du personnel de commandement dans les troupes tsaristes signifiait l'épuration de tous les agents possibles de la restauration. Mais le système de l'élection ne pouvait en aucun cas garantir à l'armée révolutionnaire un personnel de commandement compétent. L'Armée Rouge se créait d'en haut, selon les principes de la dictature de la classe ouvrière. Le personnel de commandement était choisi et contrôlé par les organes du pouvoir soviétique et du parti communiste. Les élections des chefs par des unités politiquement peu éduquées et constituées de jeunes paysans qu'on venait de mobiliser, seraient devenues inévitablement un jeu de hasard et auraient créé sûrement des conditions favorables aux manigances des intrigants et des aventuriers isolés. De même l'armée révolutionnaire, en tant qu'armée d'action et non pas en tant qu'armée de propagande, était incompatible avec un régime de comités élus qui en pratique ne pouvait que ruiner le pouvoir central en laissant à chaque unité le soin de décider si elle était pour l'offensive ou pour la défensive. Les s.-r. de gauche poussèrent ce pseudo-démocratisme chaotique jusqu'à l'absurde, quand ils demandèrent aux régiments prenant corps de décider s'il fallait observer les conditions de l'armistice avec les Allemands ou passer à l'offensive. C'est

ainsi que les socialistes-révolutionnaires de gauche tentèrent de soulever l'armée contre le pouvoir soviétique qui l'avait créée.

Le paysannat, abandonné à lui-même, n'est pas capable de former une armée centralisée. Il ne dépasse pas le stade des détachements locaux de partisans où une « démocratie » primitive sert généralement de couverture à la dictature personnelle des atamans. Ces tendances du partisanisme, reflet de l'élément paysan dans la révolution, trouvèrent leur expression parfaite chez les s.-r. de gauche et chez les anarchistes, mais se manifestèrent aussi chez de nombreux communistes, surtout parmi les paysans, les anciens soldats et les sous-officiers.

Les premiers temps, le paysannat était un outil indispensable et les petits détachements indépendants suffisaient pour lutter contre les contre-révolutionnaires qui n'avaient pas encore eu le temps de reprendre leurs esprits et de s'armer. Pareille lutte exigeait de l'abnégation, de l'initiative et de l'indépendance. Mais plus la guerre s'étendait, plus elle exigeait une organisation et une discipline régulières. Les pratiques du partisanisme, avec ses buts négatifs, se retournèrent contre la révolution. Transformer les détachements en régiments, insérer les régiments dans les divisions, subordonner les chefs de division à l'armée et au front — de tels problèmes présentaient de grandes difficultés et ne se résolvaient pas toujours sans faire de victimes.

La révolte contre le centralisme bureaucratique de la Russie tsariste fût une partie intégrante caractéristique de la révolution. Régions, provinces, districts, villes voulaient à qui mieux mieux manifester leur indépendance. L'idée du « pouvoir sur place » prit dans la première période un caractère extrêmement chaotique. Pour l'aile s.-r. de gauche et anarchiste elle s'apparentait à la doctrine fédéraliste réactionnaire ; pour les masses c'était une réaction inévitable et, dans ses sources mêmes, saine contre l'ancien régime qui perdait l'initiative. Cependant, à partir du moment où l'union des contre-révolutionnaires se resserrait et où les périls extérieurs augmentaient, les tendances autonomistes primitives devenaient de plus en plus dangereuses dans le domaine politique et encore davantage sur le plan militaire. Cette question va sans aucun doute jouer un grand rôle en Europe occidentale, plus spécialement en France où les préjugés autonomistes et fédéralistes sont plus ancrés que partout ailleurs. Faire triompher au plus vite le centralisme révolutionnaire-prolétarien est la prémice de la future victoire sur la bourgeoisie.

L'année 1918 et une grande partie de l'année 1919 se passent à lutter sans cesse et avec acharnement pour la création d'une armée centralisée, disciplinée, ravitaillée et dirigée par un centre unique. Dans le domaine militaire, cette lutte reflète, seulement dans les formes les plus accusées, le processus qui s'accomplit dans toutes les branches de l'édification de la République Soviétique.

Le choix et la création d'un personnel de commandement présentèrent une série d'énormes difficultés. Nous avons à notre disposition le reste de l'ancien corps des officiers, une grande partie des officiers du temps de guerre et enfin les chefs qui avaient été promus par la révolution elle-même lors de sa première phase, la phase partisane.

Parmi les anciens officiers, ceux qui restèrent avec nous furent, d'une part, les hommes de conviction qui avaient compris ou senti le sens de la nouvelle époque (c'était évidemment une

minorité insignifiante); d'autre part, les fonctionnaires routiniers, dépourvus d'initiative, qui n'avaient pas eu le courage de suivre les blancs; restaient enfin de nombreux contre-révolutionnaires actifs pris au dépourvu.

Dès les premiers pas dans l'édification, la question des anciens officiers de l'armée tsariste s'était posée de façon aiguë. Ils nous étaient indispensables en tant que représentants de leur corps de métier, en tant que porteurs de la routine militaire, et, sans eux, il nous aurait fallu tout reprendre à la base. Il est douteux que nos ennemis nous aient laissé dans de telles circonstances la possibilité d'atteindre seuls le niveau nécessaire. Nous ne pouvions pas construire un organisme militaire centralisé et une armée sans recruter de nombreux représentants de l'ancien corps des officiers. On les engagea alors dans l'armée, non pas en tant que représentants des anciennes classes dirigeantes, mais comme protégés de la nouvelle classe révolutionnaire. Beaucoup d'entre eux, il est vrai, nous trahissaient et passaient à l'ennemi, ils participaient aux révoltes mais, dans le fond, l'esprit de résistance de classe était brisé. Néanmoins la haine qu'ils inspiraient aux troupes était encore vive et fut une des sources de l'esprit partisan : dans les cadres d'une petite unité locale, on n'avait pas besoin de militaires qualifiés. Il fallait à la fois briser la résistance des éléments contre-révolutionnaire de l'ancien corps des officiers et garantir pas à pas aux éléments loyaux la possibilité d'entrer dans les rangs de l'Armée Rouge.

Les tendances oppositionnelles « de gauche », en fait celles de *l'intelligentsia* paysanne, essayaient de se trouver une formule théorique qui exprimât leur façon de concevoir l'armée. Selon elles, l'armée centralisée est l'armée de l'État impérialiste. La révolution devait, conformément à son caractère, mettre une croix non seulement sur la guerre de positions, mais aussi sur l'armée centralisée. La révolution a été entièrement construite sur la mobilité, l'attaque audacieuse et la faculté de manœuvre. Sa force de combat est la petite unité indépendante, combinant toutes les armes et non rattachée à une base, qui s'appuie sur la sympathie de la population et peut attaquer librement les derrières de l'ennemi, etc. En un mot la tactique de la « petite guerre » se proclamait la tactique de la révolution. La terrible épreuve de la guerre civile opposa très vite un démenti à ces préjugés. Les avantages que représentaient une organisation et une stratégie centralisés par rapport à l'improvisation sur place, au séparatisme et au fédéralisme militaires, apparurent si vite et si clairement que maintenant les principes fondamentaux de l'édification de l'Armée Rouge sont en dehors de toute discussion.

L'institution des commissaires joua un rôle capital dans la création de l'appareil du commandement militaire. Ils se composaient d'ouvriers révolutionnaires, de communistes et même pour une part, au début, de s.-r. de gauche (jusqu'en juillet 1918). Le commandement était donc en quelque sorte dédoublé. Le commandant conservait la direction purement militaire. Le travail d'éducation politique était concentré entre les mains des commissaires. Mais le commissaire était surtout le représentant direct du pouvoir soviétique dans l'armée. Sans gêner le travail proprement militaire du commandant et sans diminuer en aucun cas l'autorité de ce dernier, le commissaire devait créer des conditions telles que cette autorité ne puisse pas se retourner contre les intérêts de la révolution. La classe ouvrière sacrifia à

cette tâche les meilleurs de ses fils. Des centaines et des milliers d'entre eux moururent à leur poste de commissaire. Beaucoup devinrent par la suite des chefs révolutionnaires.

Dès le début, nous avons entrepris de créer un réseau d'écoles militaires. Les premiers temps, elles reflétèrent la faiblesse générale de notre organisation militaire. Une formation accélérée donna en réalité quelques mois plus tard non pas des chefs, mais des soldats rouges médiocres. Et, de même que bien souvent à cette époque la masse devait entrer dans le combat et manier le fusil pour la première fois, de même on confiait à des soldats rouges qui avaient reçu quatre mois d'instruction le commandement non seulement de groupes mais aussi de pelotons, et même de compagnies. Nous nous étions sincèrement efforcés de recruter les anciens sous-officiers de l'armée tsariste. Cependant il faut considérer que, pour une bonne part, ils venaient alors des couches les plus aisées de la population des villes et des campagnes : c'était surtout les fils instruits des familles paysannes du type koulak; mais ils haïssaient toujours les « épauettes dorées », c'est-à-dire les officiers de l'*intelligentsia* noble. Ces sentiments provoquèrent un schisme au sein de ce groupe : il donna beaucoup de chefs et de commandants remarquables dont un des plus brillants fut Boudienny; mais il fournit aussi de nouveaux chefs aux soulèvements contre-révolutionnaires et à l'armée blanche.

La création d'un personnel de commandement est un problème très ardu. Et si un personnel de haut commandement se forma pendant les 3 ou 4 premières années de l'existence de l'Armée Rouge on ne peut pas en dire tout à fait autant, aujourd'hui encore, du commandement subalterne. Maintenant nous nous efforçons surtout d'assurer à l'armée des chefs indépendants qui répondent entièrement à la lourde responsabilité qui leur est confiée. L'instruction militaire peut s'enorgueillir d'immenses succès. L'enseignement et l'éducation du personnel de commandement rouge ne cesse de s'améliorer.

On sait le rôle que la propagande a joué dans l'Armée Rouge. L'instruction politique qui précédait chacune de nos étapes sur la voie de l'édification (aussi bien dans le domaine militaire qu'ailleurs) nécessita la création d'un gros appareil politique auprès de l'armée.

Les organes les plus importants de ce travail sont les commissaires que nous connaissons déjà. La presse bourgeoise européenne fausse la vérité en présentant la propagande comme quelque diabolique invention des bolcheviks. La propagande joue un rôle énorme dans toutes les armées du monde. L'appareil politique de la propagande bourgeoise est beaucoup plus puissant et beaucoup plus riche en techniques que le nôtre. C'est dans son contenu que se situe l'avantage de notre propagande. Celle-ci a invariablement resserré les rangs de l'Armée Rouge, démoralisant l'armée ennemie sans faire appel à aucun procédé ni moyen technique particulier mais par la seule « idée communiste » qui est la clé de cette propagande. Ce secret militaire, nous le dévoilons sans craindre le moindre plagiat de la part de nos ennemis.

La technique de l'Armée Rouge reflétait et reflète l'ensemble de la situation économique du pays. Au début de la révolution, nous disposions de l'héritage matériel de la guerre impérialiste. Il était colossal dans son genre, mais complètement désorganisé. D'une part, il y avait trop, de l'autre, pas assez; en plus nous ne savions pas ce que nous possédions. Les principaux services de ravitaillement nous cachaient avec soin le peu dont ils connaissaient l'existence. Le « pouvoir sur place » mettait la main sur tout ce qui se trouvait sur son territoire.

Les chefs partisans révolutionnaires se munissaient de tout ce qui leur tombait sous la main. Les conducteurs des trains détournent habilement de leur destination des wagons d'équipement et des trains entiers. Il y eut ainsi, au début de la révolution, un gaspillage épouvantable des provisions que nous avait laissées la guerre impérialiste. Des régiments traînaient derrière eux des chars et des avions alors qu'ils n'avaient pas de baïonnettes pour les fusils, voire de cartouches. Le travail de l'industrie de guerre s'arrêta dès la fin de 1917. Ce n'est qu'en 1919, lorsque les vieilles réserves furent presque épuisées, qu'on commença à ressusciter une industrie de guerre. Dès 1920, presque toute l'industrie travaille pour la guerre. Nous n'avons aucune réserve. Chaque fusil, chaque cartouche, chaque paire de bottes qui sortait de la machine, du métier, était expédié directement au front. Il y eut des périodes (qui pouvaient durer des semaines) où chaque cartouche comptait, ou le retard d'un train spécial de munitions (à feu) provoquait au front la retraite de divisions entières sur plusieurs dizaines de verstes.

Bien que l'évolution de la guerre civile provoquât le déclin de l'économie, l'approvisionnement de l'armée devint de plus en plus régulier grâce, d'une part à l'intensification de la puissance industrielle, d'autre part et surtout grâce à l'amélioration croissante de l'organisation de l'économie de guerre.

La création d'une cavalerie occupe une place particulière dans le développement de l'Armée Rouge. Sans parler ici du rôle qu'elle aura dans l'avenir, on peut constater que ce sont les pays les moins développés qui ont la meilleure cavalerie : la Russie, la Pologne, la Hongrie et avant tout la Suède. Il faut à la cavalerie des steppes, de grands espaces libres. Et c'est naturellement dans le Kouban et sur le Don qu'elle se crée, non pas autour de Pétersbourg et de Moscou. Dans la guerre de Sécession, c'était les planteurs du Sud qui avaient l'avantage de la meilleure cavalerie. Ce n'est que dans la deuxième moitié de la guerre que les Nordistes purent utiliser ce genre d'arme. Le même phénomène se répéta chez nous. La contre-révolution s'était retranchée dans la lointaine périphérie et s'efforçait, en attaquant de là, de nous enfermer au centre, autour de Moscou. C'étaient les cosaques et la cavalerie qui constituaient l'arme principale de Denikine et de Wrangel. Leurs raids audacieux nous créèrent souvent au début d'immenses difficultés. Cependant, cet avantage pris par la contre-révolution — l'avantage du recul — se révéla accessible aussi à la révolution quand elle comprit ce que signifiait une cavalerie dans une guerre civile de mouvement, et se fixa pour but d'en avoir une quoi qu'il arrive. Le slogan de l'Armée Rouge en 1919 devint : « Prolétaire, en selle ! » Au bout de quelques mois, notre cavalerie se comparait à celle de l'ennemi, avant de prendre définitivement en main l'initiative.

L'unité de l'armée et sa confiance en elle se renforçaient sans cesse. Au début, non seulement les paysans mais les ouvriers refusaient de s'engager. Seul un petit nombre de prolétaires pleins d'abnégation participaient volontairement à la création des forces armées de la République Soviétique. Et ces éléments supportèrent tout le poids de la période la plus difficile. L'état d'esprit des paysans changeait sans cesse. Au début, des régiments entiers de paysans qui, il est vrai, dans la majorité des cas, n'étaient nullement préparés ni politiquement ni techniquement, se rendaient sans opposer de résistance. Mais quand c'était les blancs qui les prenaient sous leurs drapeaux, ils revenaient de notre côté. Quelquefois la masse paysanne

essayait de faire preuve d'indépendance et quittait blancs et rouges pour se réfugier dans les forêts et créer ses détachements « verts ». Mais leur isolement et le manque de soutien politique les vouaient d'avance à la défaite. Ainsi c'est sur les fronts de la guerre civile que l'on distinguait le plus clairement le « rapport fondamental des forces » de la révolution : la masse paysanne que la contre-révolution des propriétaires fonciers, des bourgeois et de *l'intelligentsia* dispute à la classe ouvrière, hésitera sans cesse entre l'une et l'autre, pour, en fin de compte, soutenir la classe ouvrière. C'est dans les provinces les plus reculées comme celles de Koursk et de Voronej où ceux qui refusaient de se plier à l'obligation militaire se comptaient par milliers, que l'apparition des troupes des généraux sur leurs frontières créait un changement d'opinion radical et aiguillait ces masses de déserteurs dans les rangs de l'Armée Rouge. Le paysan soutenait l'ouvrier contre le propriétaire foncier et contre le capitaliste. C'est dans ce fait social que prend racine la cause première de nos victoires.

L'Armée Rouge se créa sous le feu, souvent sans ligne de conduite bien définie et sous la forme d'improvisations assez désordonnées. Son appareil était extrêmement encombrant, et dans beaucoup de cas mal commode. Nous profitons de chaque trêve pour resserrer, consolider et préciser notre organisation militaire. À cet égard, des progrès indubitables ont été accomplis au cours des deux dernières années. En 1920, au moment de notre lutte contre Wrangel et la Pologne, l'Armée Rouge comptait dans ses rangs plus de 5.000.000 d'hommes. Aujourd'hui en comptant la flotte elle atteint environ 1.500.000 hommes et continue de se réduire*. La réduction va moins vite que nous ne l'aurions voulu, parce qu'elle est menée de front avec l'amélioration de la qualité. La réduction des arrières et des services auxiliaires est incomparablement plus importante que celle des unités de combat. En se réduisant l'armée ne s'affaiblit pas; au contraire, elle se renforce. Sa capacité à se déployer en cas de guerre ne cesse de grandir. Son dévouement à la cause de la révolution sociale n'est pas douteux.

21 mai 1922. Moscou.

* Vers mai 1922.

SITUATION INTÉRIEURE ET EXTÉRIEURE DU POUVOIR SOVIÉTIQUE AU PRINTEMPS 1918 ³

IL NOUS FAUT UNE ARMÉE

Discours prononcé à la séance du Soviet de Moscou des députés ouvriers, soldats et paysans, le 19 mars 1918. (Pravda, 21 mars 1918.)

Camarades! Il faut à notre République Socialiste Soviétique une armée bien organisée.

Étant donné les difficultés inouïes provoquées par la situation mondiale où la volonté historique nous a placés, situation qui, encore une fois, n'a pas été créée par nous, nous devons être forts. Ceci est nettement confirmé par le climat international. Pour définir cette situation et les perspectives internationales qui s'offrent à nous je m'arrêterai sur les faits les plus importants.

Le dernier télégramme reçu de l'Occident annonce que l'Allemagne a fait des propositions de paix aux gouvernements de nos anciens « alliés », qu'elle promet d'évacuer la France et la Belgique et, en outre, de rendre aux Français l'Alsace-Lorraine⁴. Ce qui signifie, si l'on approfondit un peu, que les Allemands ont en vue un projet de paix aux frais de la Russie.

Dès le début de la guerre, nous disions que le carnage mondial aurait pour conséquence l'épuisement total des États belligérants les moins riches et que les plus faibles des pays rivaux, indépendamment du camp auquel ils appartiennent, subiraient une lourde défaite, et deviendraient monnaie d'échange lors du partage du butin. C'est précisément le sort qui nous attend.

D'autre part, la presse bourgeoise de presque tous les pays annonce mensongèrement que sur le Transsibérien se trouvent jusqu'à 20.000 prisonniers de guerre bien organisés et hostiles aux « alliés ».

À la source de ces rapports mensongers et provocateurs se trouve l'état-major général japonais qui fait courir ces bruits dans le dessein évident de se créer un prétexte légal pour occuper Vladivostok et la Sibérie.

En Angleterre se poursuit la lutte entre deux courants politiques : l'un, qui groupe tous les partis du capital, défend un certain compromis avec l'Allemagne sur le dos de la Russie; l'autre, qui est le reflet de la fermentation révolutionnaire dans les masses du peuple anglais, s'oppose à un arrangement nuisible à la Russie. Mais en Angleterre aussi, la suprématie appartient aux impérialistes à tous crins. Nous sommes environnés d'ennemis. Si notre « alliée » la France se voit réellement proposer l'Alsace-Lorraine, la Bourse de Paris vendra sans hésiter la Russie. Ce que n'empêcheront naturellement pas les sentiments « amicaux » à l'égard du peuple russe de nos « alliés » contre-révolutionnaires que défendent avec tant d'ardeur les représentants des tendances de droite. En conséquence, nous déclarons, camarades, que la Russie épuisée et désarmée deviendra inévitablement l'esclave de la coalition impérialiste internationale si

elle n'est pas secourue à temps par le prolétariat international et si nous n'organisons pas nous-mêmes notre propre défense.

On nous reproche de ne pas donner ce que nous avons promis. À cela, nous répondons que nous sommes obligés avant tout de nous armer et de combattre pour garantir la possibilité même de réaliser notre programme et que si, à la minute décisive où se jouera le sort de notre tragique combat singulier, le prolétariat européen ne nous vient pas en aide nous risquons, en restant désarmés, de périr définitivement. Les premiers nous avons levé l'étendard de la révolte dans les ténèbres sanguinaires du carnage impérialiste, et il nous est difficile, parfois même presque au-dessus de nos forces, de lutter contre le cercle de fer des ennemis qui nous entourent. Peut-on s'étonner alors que nous ne fassions pas tout ce que nous voulions faire ?

Il nous faut une armée qui fasse de nous une force puissante pour l'inévitable lutte à venir contre l'impérialisme international. Grâce à cette armée, non seulement nous nous protégerons et nous nous défendrons nous-mêmes, mais nous pourrons aussi prendre part à la lutte du prolétariat international. Car il n'y a pas de doute que plus les impérialistes du monde entier pilleront et étrangleront, plus effrayante et plus terrible sera la colère du soldat ouvrier européen qui, sortant des tranchées, trouvera comme résultat de ses souffrances inhumaines, dans son foyer une famille affamée et réduite à la misère, et dans son pays la ruine économique.

Les hommes de peu de foi qui succombent à la lassitude ont beau ne plus vouloir entendre parler de mouvement révolutionnaire du prolétariat dans les autres pays, de victoire de la révolution mondiale, nous affirmons qu'inévitablement et dans tous les États il y aura une explosion sociale et, puisque l'histoire nous a donné avant les autres la victoire et toutes les possibilités qui *en* découlent, nous devons être prêts, au premier grondement de la révolution mondiale, à apporter une aide militaire à nos frères étrangers en révolte.

Et en particulier, au moment où le prolétariat allemand plus près de la révolution qu'aucun autre, débordant d'enthousiasme militant, descendra dans la rue — et il le fera, quoi qu'en disent les prophètes de malheur des partis qui se sont rayés eux-mêmes pour toujours de l'Internationale — nous devons leur venir en aide, déjà préparés et organisés en unités de combat.

Notre parti ruinait en connaissance de cause la vieille armée tsariste. Mais c'est aussi la marche de la guerre elle-même qui provoquait l'effritement complet de l'ancienne armée. Même sans le travail de notre parti, l'armée de toutes façons se serait décomposée. Ce résultat est la conséquence directe du tsarisme et de la politique de l'époque de Kerenski. Dès le début de la révolution de Février, la question de la guerre et de la paix se posait impérativement aux soldats; le sort des forces armées du pays dépendait de la réponse à cette question. C'est justement à ce moment que, dans l'intérêt du pays et de l'armée, il fallait avant tout trouver une solution concrète au problème de la paix à l'échelle de la Russie et du monde entier. Mais c'est justement le moment où notre armée était usée et à bout de forces et brûlait d'impatience de voir conclure la paix que choisirent Kerenski et ses collaborateurs et alliés pour jeter les troupes exténuées dans l'offensive sanglante du 18 juin ⁵. Voilà ce qui a porté à l'armée le coup mortel! Ici on parlait d'Assemblée Constituante. Que le parti qui avait la

majorité dans cette Assemblée ⁶ sache que c'est lui qui le 18 juin a anéanti l'armée, a soulevé le pays contre lui-même et a tué ainsi l'Assemblée Constituante!

Dans nos efforts pour créer une armée, nous nous heurterons certainement à une série d'obstacles. Nous sommes les héritiers, que nous le voulions ou non de toute la « cuisine » politique de nos ennemis et de tout le fardeau des derniers événements. Au premier chef, la paix de Brest-Litovsk s'est abattu tragiquement sur nous uniquement à cause de la gestion du régime tsariste, puis de celle des conciliateurs petits bourgeois. Et si dans les entrailles des masses populaires ne s'est pas encore définitivement éteint l'enthousiasme révolutionnaire sans lequel la victoire de la révolution est inconcevable, c'est seulement parce que, au moment des tragiques épreuves que le peuple endure cette année, tout le pouvoir se trouve réellement entre ses mains.

Pendant les journées d'Octobre, le peuple se bat pour le pouvoir, et il s'en empare. Maintenant, armés de ce pouvoir dans toute sa plénitude, nous entrons dans une période d'édification et de renouveau de la vie du peuple révolutionnaire. Devant nous, il y a des problèmes incommensurables : rétablissement du trafic ferroviaire, nécessité de nourrir les affamés, amener les masses à un travail créateur et bien organisé. Il n'y a pas de doute qu'à l'heure actuelle ces problèmes se compliquent énormément du fait que l'ancienne discipline a été entièrement sapée dans les couches profondes des masses et que celle de la révolution est trop récente pour s'être déjà profondément ancrée. Dans le pays il y a beaucoup d'inconscience néfaste dans les masses éveillées mais non encore lucides. Certes, c'est là un produit inévitable de toute notre histoire passée...

Il faudra d'autant plus vite retrousser les manches et se mettre à la besogne, et par un puissant effort tirer le char de l'État du marécage où il est profondément embourbé. Il faut un travail régulier obstiné et systématique dans tous les domaines!

Tant qu'il s'agissait de se battre contre les partisans de Kaledine,⁷ nous pouvions nous contenter de détachements constitués à la hâte. Mais maintenant, pour assurer le travail créateur qui s'impose à nous pour la renaissance du pays, pour assurer la sécurité de la République Soviétique dans l'encerclement international contre-révolutionnaire, ces détachements ne suffisent déjà plus. Il faut une armée nouvelle et bien organisée!

Et quand il est question d'elle, ceux qui, la veille encore, étaient les collaborateurs des généraux tsaristes, nous accusent de faire appel à des officiers de carrière et de leur confier des postes importants. Oui, nous profitons des spécialistes militaires, car les tâches de la démocratie soviétique ne consistent absolument pas à rejeter des forces techniques qu'on peut employer avec profit pour assurer le succès de l'œuvre que nous accomplissons, tout en exigeant d'elles une soumission au régime actuel. Car, même en ce qui concerne l'armée tout le pouvoir se trouvera concentré dans les mains des soviets qui délègueront dans tous les organismes et unités militaires des commissaires politiques de confiance pour assurer le contrôle général. L'importance de ces commissaires est considérable et leurs pouvoirs doivent être illimités. Les spécialistes militaires dirigeront la partie technique de l'affaire, les questions purement militaires, le travail opérationnel, tandis que le côté politique, la formation, l'instruction et l'éducation des unités doit être tout entier confié aux représentants du régime

soviétique dotés des pleins pouvoirs, en la personne de ses commissaires. En ce moment, il n'y a pas d'autre voie et il ne peut y en avoir. Il ne faut pas oublier que, pour le combat l'enthousiasme du peuple ne suffit pas : les connaissances techniques sont également indispensables.

Pour bien organiser l'armée et en particulier pour utiliser avec profit les spécialistes, il nous faut une discipline révolutionnaire. Nous l'imposons résolument d'en haut, mais il faut aussi l'introduire avec non moins d'énergie par le bas en réveillant le sentiment de responsabilité des masses populaires. Quand le peuple aura pris conscience que la discipline n'est plus faite pour défendre le gousset de la bourgeoisie ni pour rendre la terre aux anciens propriétaires, mais au contraire pour renforcer et défendre les conquêtes de la révolution, il acceptera les mesures les plus draconiennes pour faire régner la discipline. Quoi qu'il arrive et à n'importe quel prix il faut introduire la discipline dans l'Armée Rouge, non pas l'ancienne discipline automatique, celle du bâton, mais la discipline collective et consciente, fondée sur l'enthousiasme révolutionnaire et sur une claire compréhension par les ouvriers et les paysans de leur devoir envers leurs propres classes.

Nous ne nous arrêterons devant aucune difficulté. Pour faire triompher notre cause et accomplir nos grandes tâches, peut-être devons-nous pour un temps travailler non pas huit heures, mais dix ou douze. Et alors ? Nous travaillerons deux fois plus, nous nous attellerons tous ensemble, nous avancerons sur la route de la discipline et du travail créateur. Nous n'avons pas dit et nous ne disons pas que tout vient tout seul. Non, les difficultés sont innombrables. Mais nous nous sommes révélés plus riches en courage, en ressources et en forces que nous-mêmes ne le pensions. Et c'est déjà beaucoup — c'est le gage de la victoire!

Travaillons donc sans relâche pour qu'au moment où le prolétariat européen se soulèvera, nous puissions lui venir en aide armés de pied en cape pour mettre à bas par nos efforts communs et à tout jamais le pouvoir du capital!

NOTRE TÂCHE

Face aux malheurs et aux périls sans précédents qui menacent la République Soviétique il existe une seule voie de salut : celle du travail acharné et de la discipline révolutionnaire.

Il faut relever la puissance économique du pays réduit à la misère.

Il faut assurer à la République Soviétique une défense armée contre les rapaces de l'impérialisme.

Dans ces jours terribles, chaque citoyen honnête doit être un travailleur et un combattant.

Dans les prochains jours, la loi du service militaire obligatoire entrera en vigueur.⁸ La République charge les instructeurs qualifiés de préparer tous les citoyens des villes et des campagnes à prendre, au premier appel, la défense de leur patrie l'arme à la main.

L'instruction militaire aura lieu en dehors des horaires de travail. Personne n'aura le droit de réclamer la moindre rémunération, pour les heures qu'il consacra à son premier devoir de citoyen : étudier l'art de défendre la République Soviétique.

Pour qu'au moment de l'alerte tous les citoyens armés puissent prendre la défense du pays, il faut créer des cadres sûrs et solides. Voilà quelle est notre tâche urgente pour les semaines et les mois à venir. Entourée d'ennemis, la République Soviétique organise immédiatement des bataillons composés des militants les plus fermes et les plus remplis d'abnégation. Leur existence et celle de leur famille seront assurées par la nation. Les cadres soviétiques doivent être soudés par une discipline de fer, instruits, équipés et armés avec ce que l'on fait de mieux en matière militaire.

De même que dans l'industrie il faut des ingénieurs, dans l'agriculture des agronomes qualifiés, de même dans le domaine de la défense il faut des spécialistes militaires. La République Soviétique demande instamment aux spécialistes militaires de se mettre au travail. La situation grave de la Russie, que les rapaces internationaux veulent clouer sur la croix de l'impérialisme, imposera d'elle-même à tous les honnêtes spécialistes des questions militaires et navales de ne pas se tenir à l'écart. Afin qu'ils organisent la défense du pays, le pouvoir soviétique leur donnera toute latitude pour déployer leurs forces, leurs connaissances et leurs talents. Les spécialistes doivent devenir les instructeurs, les enseignants militaires, les dirigeants techniques de l'armée. Dans le domaine spécifiquement militaire, on doit leur accorder le dernier mot et leur conférer la pleine responsabilité.

En ce qui concerne la cohésion idéologique et l'éducation politique de l'armée populaire, le dernier mot appartient aux soviets —au centre et sur place—. Ce travail se fera conformément à un plan général élaboré avec la participation des meilleurs connaisseurs de la chose militaire et sous le contrôle technique constant d'inspecteurs spécialement désignés.

Une armée qui sait combattre et vaincre est indispensable à la République Soviétique.

Le devoir du pouvoir soviétique est de veiller à ce que les différents services et unités de l'armée populaire ne se transforment pas en foyers de la contre-révolution, en instruments de combat contre les ouvriers et les paysans. Le contrôle politique de toute l'organisation et la vie de l'armée est confié aux commissaires militaires. Le poste de commissaire militaire est un des postes les plus lourds de responsabilité et les plus honorifiques de la République Soviétique. Le commissaire maintient la plus étroite liaison entre l'armée et le régime soviétique dans son ensemble. Le commissaire incarne le principe du devoir révolutionnaire et de la discipline invincible. Le commissaire contresigne tous les ordres militaires. Avec toute la force de son autorité et de son pouvoir, le commissaire assure l'exécution immédiate et sans murmure des ordres d'opérations et de combat des chefs militaires.

Les principes adoptés par le gouvernement en ce qui concerne la création de l'armée sont les suivants : instruction militaire obligatoire dans les écoles, les usines et les villages; création immédiate de cadres homogènes choisis parmi les militants les plus capables d'abnégation; recrutement de spécialistes militaires en qualité de conseillers, d'instructeurs, d'inspecteurs et de chefs militaires; implantation de commissaires militaires en qualité de gardiens des intérêts supérieurs de la révolution et du socialisme.

Au nom de la République Socialiste, le Conseil des Commissaires du Peuple demande à tous les soviets, à tous les ouvriers paysans conscients, à tous les citoyens honnêtes voués à la cause du peuple, de redoubler d'efforts pour assurer à notre pays l'indépendance et la liberté.

La Russie libérée ne retombera pas dans la servitude. Elle se relèvera et se renforcera, elle repoussera les rapaces, elle vivra en union fraternelle avec les peuples libérés de tous les pays.

Il faut seulement qu'en ces jours de détresse nationale les fils fidèles de la Russie Révolutionnaire n'aient d'autre pensée, d'autre passion et d'autre serment que celui de sauver notre patrie qui perd son sang.

Il n'y a plus place pour les hésitations et les doutes! Travail, ordre, persévérance, discipline, abnégation, — et nous vaincrons!

21 mars 1918.

TRAVAIL, DISCIPLINE, ORDRE ⁹

Rapport fait à la Conférence du P.C.R. de la ville de Moscou, le 28 mars 1918.

Camarades! La conférence se réunit à l'heure d'un profond bouleversement intérieur, dans une époque qui est elle-même tout entière un bouleversement et à un moment où l'état d'esprit ne peut être enthousiaste et combatif. Il n'y a pas de doute que nous traversons une crise intérieure, une période de grandes difficultés et essentiellement d'autocritique qui, espérons-le, conduira à une épuration intérieure et donnera un nouvel élan au mouvement révolutionnaire.

En fait de pouvoir, nous sommes les descendants de la révolution d'Octobre que seraient tentés de renier aujourd'hui certains de ceux qui se tenaient à nos côtés ou menaient une action parallèle à la nôtre. La révolution d'Octobre est maintenant encore considérée par beaucoup de « sages » soit comme une aventure, soit comme une erreur.

Nous, communistes, nous ne pouvons pas envisager la révolution d'Octobre sous cet angle subjectif. Après 1905, pendant les années qui ont précédé la révolution de 1917, nous avons non seulement prédit qu'une nouvelle révolution était inévitable, mais nous avons affirmé et prédit en théorie que, si cette révolution était couronnée par la victoire, elle mettrait obligatoirement au pouvoir la classe ouvrière appuyée sur les couches les plus misérables de la population. On qualifiait d'utopique notre analyse : elle s'est vérifiée en Octobre. À présent ce sont nos perspectives socialistes, notre programme communiste que l'on qualifie d'utopiques. Mais il est un fait indéniable : la dictature de la classe ouvrière que nous avions prédite s'est réalisée et toutes les « têtes froides » qui ne voyaient dans cette prédiction qu'une utopie et des désirs subjectifs furent confondues par le progrès de la lutte de classes dans notre révolution.

La révolution de Février précisa le rapport des forces fondamental : d'abord l'ensemble des classes possédantes avec en tête le parti des cadets, à l'intérieur duquel s'étaient résolues toutes les contradictions, tous les antagonismes entre les divers groupes de possédants; en effet, la révolution, en posant carrément la question essentielle, celle de la propriété, aplanit les différends à l'intérieur des classes possédantes.

Les groupes conciliateurs constituaient le deuxième grand camp de la révolution — avec une disproportion entre leur puissance politique et ce qu'ils représentaient en fait comme forces

sociales (cela pour des raisons dont je dirai tout de suite quelques mots). Le troisième camp était la classe ouvrière conduite par notre parti et les masses laborieuses liées à elle.

J'ai dit que le camp conciliateur qui marqua de son empreinte fatale la première époque de la révolution se croyait et paraissait aux autres d'autant plus puissant qu'en réalité il répondait à la nature de la couche sociale où il se recrutait. Je veux parler de *l'intelligentsia* de la bourgeoisie et de la petite bourgeoisie, dans laquelle les partis conciliateurs recrutaient leurs chefs et même leurs cadres militaires.

Comment expliquer que dans la première phase de la révolution les partis s.-r. et mencheviks jouèrent le rôle de dirigeants et retardèrent ainsi le développement de la révolution, aggravèrent la désorganisation et donnèrent à tout le processus futur de l'évolution un caractère de crise aiguë et morbide ? La réponse est que notre révolution est née de la guerre et que la guerre a mobilisé et organisé les masses paysannes les plus arriérées, les a dotées d'une organisation militaire et les a contraintes ainsi à exercer au début de la révolution une influence directe et immédiate sur le cours des événements politiques, avant même qu'elles aient passé par l'école politique élémentaire sous la direction du prolétariat.

Les régiments, les divisions, les corps d'armée choisissaient leurs députés dans les soviets des députés ouvriers et soldats au même titre que la classe ouvrière. Mais celle-ci choisissait ses députés issus de leurs propres foyers naturels de travail, les fabriques et les usines. Quant aux paysans, incorporés dans des organisations obligatoires de l'armée par la machine d'État, ils élisaient non pas des députés paysans mais des députés de régiments, de compagnies et autres.

À travers l'armée les paysans furent entraînés à exercer une influence immédiate et très active sur le cours des événements politiques avant que, je le répète, une éducation politique sous la direction de la classe ouvrière ne leur donne l'impulsion intérieure nécessaire et le minimum indispensable d'idées politiques. Il était naturel que cette masse paysanne cherchât des représentants et des chefs en dehors d'elle-même. Elle les trouva dans les milieux petits bourgeois de *l'intelligentsia militaire* : parmi les volontaires, les jeunes officiers plus ou moins révolutionnaires, en un mot parmi les originaires de la bourgeoisie qui possédaient des privilèges certains aux yeux des paysans soldats : instruction, capacité d'exprimer ses idées plus ou moins intelligiblement, etc. Voilà pourquoi au début de la révolution il y eut un tel pullulement de cadres des partis conciliateurs s.-r. et mencheviks. Ils s'appuyaient sur l'immense armée paysanne. Et pour autant que la classe ouvrière s'efforçait instinctivement de ne pas se détacher des énormes réserves paysannes, elle découvrait elle-même une certaine attirance vers la conciliation parce que celle-ci était pour elle le pont qui la reliait à la masse des paysans et des soldats. Voilà la raison qui fit qu'au début de la révolution les s.-r. et les mencheviks mirent partout leur propre empreinte sur son évolution. On vit bien leur influence : non seulement ils ne résolvaient pas un seul des problèmes posés par la révolution, mais au contraire ils les étouffaient, les freinaient et aggravaient les difficultés de telle sorte que, en octobre, ce fut un terrible fardeau qui nous échut en héritage.

Quand, par la logique interne de la lutte des classes, notre parti, à la tête du prolétariat, se trouva au pouvoir, le troisième camp, celui de la classe ouvrière, le seul capable par sa nature de résoudre les problèmes fondamentaux de la révolution, fut mis à l'épreuve.

Du point de vue politique et strictement militaire, la révolution d'Octobre fut un triomphe inattendu et sans égal. Dans l'histoire, il n'y avait pas d'exemple d'une offensive de la classe opprimée assez puissante pour rejeter avec pareille méthode et rapidité la domination des classes possédantes et dirigeantes dans toutes les parties du pays, étendant de Petrograd et de Moscou à tous les coins et recoins de la Russie sa propre suprématie.

La victoire de l'insurrection d'Octobre montra la faiblesse politique des classes bourgeoises, qui plongeait ses racines dans les particularités du développement du capitalisme russe.

Se formant au moment de la désagrégation complète de la petite et de la moyenne industrie et de la vieille idéologie capitaliste en Europe occidentale, le capitalisme russe qui était apparu tout de suite sous l'aspect le plus concentré déploya sans aucun doute une grande puissance économique et en même temps la capacité intérieure de passer à des formes économiques plus accomplies en préparant le terrain à des entreprises nationalisées. Mais en même temps ces conditions mêmes firent des représentants du capital russe financier et commercial - industriel une classe privilégiée petite par le nombre et coupée des masses, sans racines idéologiques dans le peuple, dans ses tréfonds, sans sa propre armée politique.

D'où l'insignifiance de la résistance politique que notre bourgeoisie put nous opposer en octobre, en novembre et dans les mois suivants, quand sur différents points du pays les partisans de Kaledine, de Kornilov, de Dourov¹⁰ ou de la Rada ukrainienne se soulevaient. Et si la Rada ukrainienne l'a emporté provisoirement, et l'emporte encore sur le pouvoir soviétique en Ukraine, c'est uniquement grâce à l'appui du puissant militarisme allemand.¹¹

Que ce soit dans les régions les plus développées ou dans les régions les plus arriérées, les moins industrialisées du pays, nos classes possédantes se révélèrent toujours incapables de retenir par leurs propres moyens une insurrection militaro-révolutionnaire du prolétariat luttant pour conquérir le pouvoir d'État. Cela nous montre avant tout, camarades, que, si par la force et la volonté du destin nous étions écartés du pouvoir — ce que je ne pense pas et ce que vous-mêmes ne pensez pas —, ce ne serait alors qu'un épisode, pour un laps de temps très bref, car les choses continueraient d'évoluer dans le sens où elles ont évolué jusqu'à ce jour. L'abîme social qui sépare les sommets de la bourgeoisie et les classes laborieuses, l'union étroite de toutes les masses infortunées avec le prolétariat en témoignent et en sont la garantie.

Même s'il avait déjà été écarté temporairement du pouvoir, le prolétariat serait resté le chef de l'énorme majorité des masses laborieuses du pays et une nouvelle vague l'aurait rapidement et fatalement porté à nouveau au pouvoir. C'est là que nous devons puiser la confiance en nous-mêmes et en tout notre travail politique. En raison de la structure sociale de la Russie et du climat international dans lequel nous vivons, nous sommes, au plein sens du mot, invincibles, malgré toutes les difficultés et même malgré nos propres défauts, nos erreurs et nos maladresses sur lesquelles je reviendrai.

La résistance militaire de la bourgeoisie fut brisée dans un temps record. Elle eut alors recours à un autre système de défense : le sabotage des fonctionnaires et des techniciens, de toutes les forces qualifiées ou semi-qualifiées qui, dans la société bourgeoise, servent au mécanisme de direction technique et en même temps à la domination de classe.

Tous ces éléments se cabrèrent après la conquête du pouvoir par la classe ouvrière. Théoriquement, cela ne devait pas être et ne pouvait pas être pour nous tous une surprise. À propos de la Commune de Paris, Marx écrit que la classe ouvrière, une fois au pouvoir, ne peut mécaniquement s'emparer de l'ancien appareil d'État : elle doit le reconstruire en entier¹². Le fait qu'il est impossible à la classe ouvrière de s'emparer tout simplement de l'ancien mécanisme s'est exprimé chez nous sous deux formes : la méfiance des masses ouvrières et des soviets à l'égard des anciens fonctionnaires et la haine de ceux-ci pour leur nouveau patron, la classe ouvrière. D'où sabotage, désertion, désorganisation de toutes les administrations publiques et de beaucoup d'entreprises sociales et privées de la part de leur personnel dirigeant technique et administratif.

Ce sabotage, dans la mesure où il ne fut pas un simple produit de la panique qui saisit *l'intelligentsia* devant la lourde poigne de la classe ouvrière au pouvoir, dans la mesure où il visait un but politique, prit la future Assemblée Constituante comme objectif naturel, comme le nouveau pont menant les classes possédantes au pouvoir.

Si la monarchie censitaire correspondait à l'idéal politique de la bourgeoisie russe, aux classes possédantes russes en général, à leur nature, à leurs intérêts politiques c'est l'Assemblée Constituante qui correspondait le mieux à *l'intelligentsia*, encadrée par les partis conciliateurs, à ses intérêts et à ses conceptions. L'Assemblée Constituante confère à *l'intelligentsia* de la petite bourgeoisie un rôle disproportionné puisque, grâce à sa langue bien pendue, elle a voix au parlement au nom de tous les éléments les plus obscurs et les plus retardés qui ne savent pas encore s'exprimer; située entre les classes possédantes et les masses laborieuses, elle joue son rôle de conciliatrice, de courtière, d'intermédiaire. L'Assemblée Constituante aurait été la grande chambre réconciliatrice, la grande institution conciliatrice de la révolution russe.

Les soviets, c'est-à-dire la classe ouvrière organisée en soviets, refusèrent l'Assemblée Constituante, déclarant que la collision directe des forces de classes ne permettait qu'à une seule classe de diriger ouvertement et solidement : en l'occurrence, il ne pouvait y avoir qu'une dictature du capital et de la propriété foncière, ou bien une dictature de la classe ouvrière et du paysannat pauvre.

En rejetant l'Assemblée Constituante les soviets ont brisé l'armature politique du sabotage de *l'intelligentsia*. La résistance des fonctionnaires et de tous les éléments techniques et administratifs était vaincue. La guerre civile ouverte et la lutte contre le sabotage ont, dans une certaine mesure, distrait notre attention des problèmes essentiels d'organisation économique et administrative. Naturellement d'un autre côté, nous avons acquis la conviction qu'une fois brisée la résistance des partisans de Kaledine et de Kornilov, une fois le pouvoir définitivement en main et le sabotage neutralisé, nous pourrions enfin entreprendre un véritable travail créateur.

Après avoir maté la résistance militaire de la bourgeoisie, des partisans de Kornilov et de Kaledine, dans une lutte ouverte (non pas grâce à notre technique militaire qui était au plus bas, mais en raison du manque de masses combattantes sûres dans la bourgeoisie), après en avoir fini avec le sabotage du personnel technico-administratif et réussi à atteler cette *intelligentsia* au travail, nous nous sommes trouvés devant tous les problèmes gigantesques, les difficultés et les obstacles que le passé nous avait légués.

Naturellement la guerre civile et les méthodes que nous employions pour venir à bout du sabotage des fonctionnaires dans les administrations aggravaient d'elles-mêmes le désordre, héritage de la guerre et de la première phase de la révolution. Nous nous en rendions bien compte. Mais cela ne nous arrêta pas car nous savions et nous étions persuadés — grâce à notre analyse des faits historiques en Russie — qu'il n'y avait qu'un accès possible à l'évolution historique : la dictature de la classe ouvrière. Nous savions que si des obstacles se présentaient sur le chemin de cette dictature ils devaient être balayés ; si le fait d'écarter les obstacles aggravait temporairement le désordre, on le compenserait de toutes façons au centuple par la politique intensive de création économique que la classe ouvrière, une fois au pouvoir, devait développer sans tarder.

Maintenant, camarades, que nous avons franchi les obstacles politiques, ce sont les difficultés d'organisation qui nous arrêtent. L'histoire pose carrément la question à la classe ouvrière, à vous, qui êtes ses représentants : pourrez-vous résoudre toutes les difficultés que les décennies et les siècles précédents ont accumulées devant vous, difficultés que vous trouverez tantôt aussi emmêlées qu'un nœud gordien et tantôt informes et dispersées dans toute la Russie. Aurez-vous, aurons-nous raison de ces difficultés ? En d'autres termes, la classe ouvrière dirigée par le parti communiste, à l'heure de la plus grande épreuve qu'elle ait jamais subie, sera-t-elle à la hauteur de l'histoire ?

Les difficultés qui se présentent à nous sont de deux ordres : les unes ont un caractère objectif, les autres un caractère subjectif.

Les difficultés de caractère objectif sont fondées sur des conditions extérieures. Elles proviennent de la ruine générale, de la destruction des voies de communication; nos wagons sont détériorés et déficients; il y a un énorme pourcentage de locomotives malades; quand elles sont en bon état elles ne peuvent pas rouler comme il le faudrait (la guerre a tout détraqué); les fabriques et les usines sont désorganisées, par suite d'abord de la mobilisation, puis de la démobilisation partielle et tout à fait défectueuse; nous avons de très grandes difficultés de ravitaillement, en partie parce que nous sommes en général très appauvris, en partie à cause de la détérioration de tous nos moyens et voies de transport, sans parler du mauvais fonctionnement de l'inventaire et du contrôle. Voilà, dans toute leur étendue, les énormes difficultés qui se posent à nous et que nous devons surmonter à tout prix. Si nous n'y arrivons pas, le naufrage du pays viendra vite et sûrement, car il n'y a personne pour nous remplacer.

Si nous ne pouvons pas, comme l'a dit Marx, nous contenter en tant que classe ouvrière de prendre mécaniquement possession de l'ancien appareil du pouvoir d'État cela ne signifie pas

que nous pouvons nous en tirer sans l'aide de tous les éléments qui faisaient partie de l'ancien appareil politique.

Le malheur de la classe ouvrière est d'avoir toujours occupé la position de classe opprimée. Cela se reflétait partout : et dans son faible niveau d'instruction et dans le fait qu'elle était dénuée des pratiques de gestion que possède la classe dominante et qu'elle transmet par ses écoles, ses universités, etc. La classe ouvrière n'a rien de tout cela, elle doit tout acquérir.

Une fois au pouvoir, elle devait étudier l'ancien appareil d'État qui servait à opprimer les classes. Mais elle doit en même temps extraire de cet appareil tous les précieux éléments qualifiés, techniquement indispensables, leur donner la place qui leur convient et accroître ainsi sa puissance de classe prolétarienne. Telle est, camarades, la tâche qui aujourd'hui se dresse devant nous dans toute son ampleur.

La première phase de la lutte contre le sabotage se terminait par la destruction impitoyable de l'organisation des saboteurs. C'était indispensable donc juste.

Maintenant que le pouvoir des soviets est assuré, la lutte contre le sabotage doit continuer pour transformer les saboteurs d'hier en serviteurs du nouveau régime, en agents, en dirigeants techniques. Si nous n'y réussissons pas, si nous ne recrutons pas toutes les forces qui nous sont nécessaires, si nous ne les mettons pas au service des soviets, notre lutte d'hier contre le sabotage, notre lutte militaire et révolutionnaire sera par là même condamnée, son inutilité et sa stérilité auront été démontrées.

Ces techniciens, ingénieurs, médecins, professeurs, ex-officiers renferment, comme les machines inanimées, le capital national que nous avons le devoir d'exploiter, d'utiliser, si nous voulons résoudre les problèmes essentiels qui se posent à nous.

La démocratisation — et c'est l'ABC de tout marxiste — ne consiste absolument pas à nier la valeur des compétences, la valeur de ceux qui possèdent des connaissances spécialisées, mais seulement à les remplacer d'une manière générale, par nécessité, par des collègues élus, qui jouent le rôle d'organes de contrôle.

Le collègue élu, composé des meilleurs éléments de la classe ouvrière mais ne possédant pas les connaissances techniques indispensables, ne peut remplacer un seul technicien sorti d'une école spécialisée. Cette multiplication des collègues élus que nous observons maintenant dans tous les domaines est la réaction naturelle d'une classe jeune, révolutionnaire, hier encore opprimée, qui refuse l'autorité personnelle de ses maîtres d'hier, des patrons et des commandants, et les remplace partout par ses représentants élus. C'est, dis-je, une réaction révolutionnaire tout à fait naturelle et saine à l'origine. Mais ce n'est pas le dernier mot en matière d'édification économique et politique du prolétariat.

Notre marche ultérieure requiert de la part des collègues élus leur propre limitation, une saine et salutaire restriction de la classe ouvrière par elle-même : elle doit discerner dans quels cas le dernier mot appartient au représentant élu des ouvriers et dans quels autres il faut céder la place au technicien, au spécialiste armé de connaissances particulières. Il faut donc conférer à ce dernier une grande responsabilité, tout en le soumettant à un contrôle politique vigilant. Mais en même temps le spécialiste doit pouvoir agir librement, sans contrainte, car nul

spécialiste tant soit peu capable et doué ne peut travailler dans le domaine qui est le sien en se soumettant aux ordres d'un collège composé de gens incompetents. Il faut introduire toujours et partout le contrôle collégial politique, mais en ce qui concerne les fonctions d'exécution, on doit nommer des spécialistes-techniciens, leur donner des postes importants et leur en conférer la responsabilité.

Ceux qui redoutent cette nécessité témoignent inconsciemment d'une profonde méfiance à l'égard du régime soviétique; ceux qui pensent qu'en confiant des postes techniques aux saboteurs d'hier on met en péril les assises même du régime soviétique ne se rendent pas compte qu'aucun ingénieur, aucun général ne peut faire trébucher le régime soviétique, invincible au sens politique, révolutionnaire, militaire. Seule sa propre incapacité à résoudre les problèmes d'organisation et de création peut faire trébucher le régime soviétique.

Il faut tirer des anciennes institutions tout ce qu'elles avaient de viable et de précieux afin de s'atteler à l'œuvre nouvelle.

Si nous ne le faisons pas, camarades, nous ne remplissons pas nos tâches essentielles, car il nous est décidément impossible de rejeter toutes les forces accumulées par le passé et de trouver très rapidement dans notre propre milieu tous les spécialistes nécessaires.

Au fond, cela reviendrait à dire que nous renonçons aux machines qui ont servi jusqu'à ce jour à exploiter les ouvriers. Ce serait de la folie. Recruter des spécialistes compétents est aussi indispensable que de prendre à notre actif tous les moyens de production et de transport et, d'une façon générale, toutes les richesses du pays.

Nous devons sans tarder, je le répète, recenser les techniciens-spécialistes que nous avons et les soumettre à l'obligation du travail, tout en leur laissant un large champ d'action sous notre contrôle politique.

Et voilà, camarades, que se dressent devant nous les difficultés de caractère subjectif que j'ai mentionnées et qui sont intrinsèques à la classe ouvrière. Là aussi les siècles passés de l'histoire russe se font sentir, on devine les temps où les masses populaires étaient attachées à la glèbe, exploitées matériellement et moralement et dépourvues des pratiques élémentaires de gestion.

Nous savions déjà qu'il nous manquait l'organisation et la discipline nécessaires, c'est-à-dire l'indispensable école historique. Mais cela ne nous a pas empêchés de marcher lucidement à la conquête du pouvoir. Nous étions sûrs de tout apprendre, de tout arranger.

Maintenant que le pouvoir est entre nos mains, nous, représentants de la classe ouvrière, nous devons prendre conscience de tous nos manques personnels, qui représentent les plus grands périls pour l'édification du socialisme.

Ils ont, comme il a été dit, une explication historique qui tient à l'ancien mode de vie « global » du moujik. La personnalité humaine n'était pas encore éveillée, libre et indépendante, elle n'était qu'un « gordou », selon l'expression de Gleb Ouspenski, qu'une masse compacte qui vivait et mourait comme vit et meurt une nuée de sauterelles. Il est naturel que la révolution en éveillant la personnalité humaine et en lui faisant prendre conscience de sa condition

d'opprimée, ait pris au début un caractère que nous pouvons qualifier d'anarchique. Ce réveil des instincts les plus élémentaires revêt souvent un caractère grossièrement égoïste ou, pour employer un terme philosophique, « égocentrique ». Hier encore, l'homme de la masse n'était rien, il était l'esclave du tsar, de la noblesse, de la bureaucratie, un appendice de la machine des fabricants. Dans la *vie* du pays il était celui qui paie la taille et les impôts. Aujourd'hui, délivré, pour la première fois il s'est senti quelqu'un, et il se met à penser qu'il est au centre de l'univers. Il essaye de s'approprier tout ce qu'il peut, il ne pense qu'à lui et serait enclin à oublier qu'il fait partie de la classe populaire. D'où l'ampleur des tendances à la désorganisation, à l'individualisme, à l'anarchisme, à l'avidité, que nous observons surtout parmi les nombreux éléments déclassés dans le milieu de l'ancienne armée et aussi chez certains éléments de la classe ouvrière.

Ce n'est rien d'autre qu'une crise de croissance. Nous serions aveugles et poltrons, camarades, si nous y voyions un danger fatal, un symptôme funeste. Non, ce n'est pas ça. Nous pouvons comparer ce phénomène à une rougeole chez l'enfant, à une percée de dents : c'est une maladie organique de croissance de la classe, ce sont les tourments de l'éveil de ses forces de classe, de sa création. Mais c'est tout de même une maladie, et nous devons essayer de la surmonter le plus vite possible. On observe partout des phénomènes négatifs : dans les usines, les fabriques, les ateliers, les syndicats, les chemins de fer, dans les administrations chez les nouveaux fonctionnaires, où qu'on aille...

Nous avons détruit l'ancien sabotage et balayé la majorité des anciens fonctionnaires. Mais ceux qui les ont remplacés sont loin de s'être toujours révélés du matériel de premier ordre. Les postes vacants furent occupés, d'une part, par nos camarades du parti qui avaient travaillé dans la clandestinité et qui étaient passés par l'école révolutionnaire, les meilleurs éléments : combattifs, intègres, désintéressés. D'autre part, par des arrivistes, des intrigants, des ratés qui sous l'ancien régime n'avaient pas d'emploi. Quand il fallut d'un coup embaucher des dizaines de milliers de travailleurs qualifiés, il n'est pas étonnant que beaucoup de maraudeurs aient réussi à s'infiltrer dans les pores du nouveau régime.

Il faut ajouter que de nombreux camarades qui travaillaient dans les différents services et administrations ne se montrèrent pas toujours capables d'un travail organisé, créateur et persévérant. Dans les ministères nous voyons beaucoup de ces camarades particulièrement parmi ceux qui étaient dans les rangs bolcheviques d'Octobre : ils travaillent quatre ou cinq heures par jour, et encore, pas de manière très intensive, alors que la situation exige de nous un travail acharné commandé non par la peur, mais par la conscience.

Nombre de gens sont honnêtes mais veulent se laisser aller à penser qu'étant donné l'état de faiblesse général du pays ce n'est pas la peine de faire preuve d'énergie, puisque de toute façon cela ne changera rien à l'économie générale de l'État ; beaucoup se disent : « à quoi bon m'efforcer dans ce chaos ? »

C'est pourquoi, camarades, une tâche entièrement nouvelle incombe aux représentants de notre parti. Si nous étions au premier rang des combats révolutionnaires, les premiers dans la clandestinité, les premiers encore à occuper les positions de la classe qui nous est hostile, il faut que maintenant, et je n'oublie pas une minute que nous sommes la classe dominante,

nous fassions preuve d'un maximum de scrupules, d'exactitude, d'esprit d'invention à tous les postes que nous occupons : en un mot il faut que nous fassions preuve des qualités qui caractérisent la classe des vrais bâtisseurs d'une vie nouvelle. Et nous devons absolument créer au sein de notre parti une morale nouvelle, plus exactement une morale qui soit le prolongement de notre morale insurrectionnelle. Si hier on appréciait avant tout celui qui était capable de vivre dans la clandestinité, avec un dévouement à toute épreuve, refusant tout intérêt et tout sentiment personnel, capable de sacrifier sa vie à n'importe quel moment, aujourd'hui, ces mêmes qualités fondamentales du révolutionnaire russe dont nous étions fiers doivent trouver une nouvelle application dans tous les postes, aussi prosaïques qu'ils nous apparaissent de l'extérieur.

Partout il doit y avoir des exécutants d'avant-garde qui satisfassent à toutes les fonctions, à toutes les tâches, à tous les besoins de la République Socialiste Soviétique, qui doivent faire preuve dans leur travail de toute leur abnégation et de tout leur enthousiasme.

Nous devons, par l'intermédiaire de notre parti communiste, créer dans chaque usine une cellule modèle qui sera la conscience de ladite usine. Il faut que cette cellule suive et contrôle la vie de l'usine sans perdre de vue l'intérêt général, et qu'elle fasse comprendre aux ouvriers la nécessité de remplir partout et toujours leurs obligations les plus élémentaires envers notre pays soviétique dont le sort est entre nos mains; nous sommes les seuls responsables en tant que classe dirigeante et que parti dirigeant, surtout maintenant que le groupe des s.-r. de gauche nous a quittés et que l'entière responsabilité de tout ce qui se fait dans la vie politique, et à travers la politique, dans la vie économique, repose sur le seul parti communiste.

Il faut absolument que le parti et les syndicats inculquent ce nouvel état d'esprit dans les usines et dans les fabriques, qu'ils inculquent aux masses cette nouvelle conscience du devoir, du travail, de l'honneur du travail. En s'appuyant sur cette conscience il faut créer des tribunaux du travail pour que l'ouvrier qui ne remplit pas ses devoirs, dilapide le matériel ou n'en prend pas soin, pour que l'ouvrier qui ne fait pas le nombre d'heures réglementaire soit mis en jugement, pour que les noms de ceux qui refusent de coopérer à la solidarité socialiste soient imprimés dans toutes les publications soviétiques comme des noms de renégats.

Camarades, nous sommes tenus maintenant de prêcher, de soutenir, de développer, de renforcer cette morale communiste. C'est la toute première tâche de notre parti sur tous les plans de son activité. Le sort de notre politique en dépend. Prenons un exemple : les chemins de fer. En ce qui concerne les voies ferrées jusqu'à présent nous nous sommes accusés mutuellement, nous nous en sommes pris au précédent gouvernement, à l'ancienne direction des voies ferrées, le Vikjel¹³. Et nous avons raison. Après notre victoire, nous avons reçu également dans ce domaine le pouvoir et la direction. Maintenant les voies ferrées se trouvent entre nos mains mais, camarades, c'est loin d'être toute la question, ce n'en est même pas la moitié, c'en est tout juste le dixième. Il faut transformer maintenant le réseau des chemins de fer en un mécanisme d'horlogerie, et c'est pour l'instant une des plus importantes tâches politiques du parti communiste et du pouvoir soviétique. C'est là le fond du problème et cela il faut bien le comprendre.

Si auparavant l'agitation, la propagande, les combats de rue sur les barricades, la conquête du pouvoir, les élections étaient nos principales tâches politiques, aujourd'hui il faut organiser le réseau ferroviaire, forger une discipline du travail, donner à chacun la pleine responsabilité de son poste : voilà la tâche politique de notre parti.

Pourquoi ? Parce que, si nous n'en venons pas à bout, nous serons renversés, et dans l'histoire mondiale du prolétariat ce sera une très mauvaise note pour nous. Nous pensons bien sûr que le prolétariat finira par l'emporter mais sans effacer les traces et on tiendra rigueur à notre parti et à notre classe de ne pas avoir été capables de surmonter les épreuves. C'est pourquoi toutes les tâches d'organisation d'État que j'ai mentionnées se transforment directement et immédiatement en obligations politiques pour notre parti.

Tout cela s'applique parfaitement à un autre domaine dont je m'occupe beaucoup en ce moment, à savoir le domaine militaire. Je ne vais pas parler maintenant de la situation internationale du pays, des perspectives et des périls extérieurs. Je veux simplement dire dans ce rapport que, dans la mesure où le destin de la révolution russe dépend de la situation mondiale, il est lié au sort de la révolution européenne. Si en Europe il n'y avait pas de révolution, si la classe ouvrière européenne se révélait incapable, à la suite de cette guerre, de se soulever contre le capital, si cette supposition monstrueuse se réalisait, cela voudrait dire que la civilisation européenne est condamnée. Cela voudrait dire qu'au déclin du capitalisme, après ce carnage mondial où le capitalisme a jeté les peuples, la classe ouvrière européenne s'est révélée incapable de prendre le pouvoir et de libérer l'Europe du cauchemar de l'enfer impérialiste. Cela voudrait dire que l'Europe est vouée à la décomposition, à la décadence, au retour en arrière. Oui, bien sûr, si l'Europe se trouvait livrée de nouveau à la barbarie et si la civilisation allait ensuite se développer quelque part à l'Est, en Asie, en Amérique, si l'Europe devenait une presqu'île reculée de l'Asie, comme les Balkans qui furent à une époque un foyer de civilisation, puis se figèrent et devinrent la partie du sud-est de l'Europe la plus retardée; si tout cela s'accomplissait il est probable que nous aussi nous ne pourrions plus tenir debout. Mais puisque nous n'avons décidément aucune raison d'accepter ce genre d'hypothèse monstrueuse, puisque nous sommes persuadés que le prolétariat européen se soulèvera après cette guerre et probablement même avant qu'elle ne se termine (la nouvelle offensive sur le front occidental l'incite à le faire en montrant une fois de plus aux masses ouvrières que leur situation est sans issue), nous pouvons dire que l'avenir de notre révolution, indissolublement lié à celui de la révolution européenne et par conséquent au destin de l'Europe sur le plan mondial, se présente plutôt sous un jour favorable. Mais nous devons en tant que facteur, en tant que partie intégrante de cette révolution européenne, ne pas négliger notre force : plus précisément, nous devons disposer d'une armée qui, premièrement, réponde à la nature et à l'esprit du régime soviétique et qui, deuxièmement, puisse assurer sa défense et participer à la révolution mondiale.

Vous avez lu les règlements fondamentaux que vous a adressés le Commissariat du peuple à la Guerre. Nous pensons que, l'évolution future des relations internationales pouvant très vite nous replacer devant de rudes épreuves militaires, il faut prévoir ce prochain avenir et créer des cadres militaires sûrs et solides qui ne peuvent être construits sur le principe de la conscription générale obligatoire parce que, dans les deux prochains mois nous allons

supprimer ce mode de recrutement. Voilà pourquoi nous devons temporairement nous appuyer sur le volontariat et trier les candidats selon un sévère critère moral et politique.

Les comités et les cellules du Parti doivent partout veiller à ce que les éléments incorporés dans l'armée soient de bonne qualité au sens moral et politique et que, en rentrant dans l'armée, ils ne se détachent pas des masses ouvrières, mais qu'au contraire ils exercent sur elles une influence systématique.

En anticipant quelque peu je dois dire, que certains camarades de notre propre parti craignent que l'armée ne devienne un outil ou un foyer de complots contre-révolutionnaires. Ces appréhensions, dans la mesure où elles sont justifiées, nous obligent à diriger toute notre attention sur les simples soldats de l'Armée Rouge. Là, nous pouvons et nous devons créer des assises qui rendront infructueuses toutes les tentatives pour faire de l'Armée Rouge un instrument pour les attentats contre-révolutionnaires. La première chose à faire est de compléter les cadres en instruisant les ouvriers dans les usines et dans les fabriques et les paysans dans les villages et les campagnes. Jusqu'à présent, camarades, beaucoup de décrets et de règlements que nous avons publiés sont restés sur le papier. La tâche primordiale du Parti doit être de faire appliquer le décret qui sera promulgué ces jours-ci et qui rend obligatoire l'instruction militaire dans les usines, les fabriques, les ateliers, les écoles, etc.

Ce n'est qu'en répandant l'instruction militaire chez les ouvriers et chez les paysans partout où cela est immédiatement réalisable, qu'on pourra transformer les cadres volontaires en une ossature qui, à la minute du danger, se couvrira de chair, je veux parler des masses ouvrières et paysannes.

Ici j'aborde un point délicat qui, en ce moment et jusqu'à un certain point occupe une grande place dans la vie de notre parti. C'est un des problèmes posés par l'organisation de l'armée, plus précisément celui du recrutement des spécialistes militaires, donc tout simplement des anciens officiers et généraux, qui doivent créer et diriger l'armée. Toutes les hautes administrations militaires sont composées maintenant d'un spécialiste militaire et de deux commissaires politiques. Tel est aujourd'hui le type fondamental des organes dirigeants de l'armée.

J'ai déjà dit maintes fois dans des séances publiques que, dans le domaine du commandement et des opérations militaires, nous confèrerons l'entière responsabilité aux spécialistes militaires et que, par conséquent nous leur donnerons tous les droits nécessaires. Voilà ce que beaucoup craignent chez nous, et leurs appréhensions s'expriment dans les résolutions de certaines organisations du Parti. J'ai dans la poche une de ces résolutions. Je l'ai reçue hier de la région Nord-Ouest. Elle caractérise parfaitement les difficultés auxquelles nous nous heurtons. Que d'arbitraire — constate cette résolution — on remarque chez certains représentants du Parti ! combien de malpropreté, de malhonnêteté, et même de vols — oui, de vols ! — on remarque chez certains responsables du Pouvoir Soviétique, choisis dans des organisations ouvrières ! Oui, c'est vrai, en ce moment il n'y en a que trop ! Et voilà que se repose impitoyablement le problème posé par ce genre de phénomènes dans notre propre milieu, car ils ruinent le pays, déshonorent et désagrègent notre propre Parti. Il faut poursuivre non seulement ceux qui sont directement ou indirectement coupables de dilapider

le bien public, mais aussi ceux qui regarderont avec indulgence n'importe quelle forme de relâchement de la discipline et de débauche. Nous devons faire une sélection impitoyable, parce que dans ce domaine il y a beaucoup de symptômes dangereux et inquiétants. C'est justement à ce propos également que nous écrivent nos camarades de la région Nord-Ouest dans la résolution mentionnée, qui caractérise parfaitement la situation et exige du Parti des mesures draconiennes, — des mesures pour brûler au fer rouge les ulcères moraux.

Et cette même résolution signale avec une anxiété égale un autre péril, justement celui du recrutement des généraux qui, dit-elle, conduiront le pays à une nouvelle aventure Kornilov. Bien sûr, ce danger n'est pas exclu. Simplement ce n'est pas le fait de recruter une ou deux dizaines d'anciens généraux qui alimentera le danger : ses racines sont beaucoup plus profondes.

D'où viennent l'arbitraire, les malpropretés et même l'incurie ? Bien souvent du fait que les gens ne sont pas à la hauteur des postes qu'ils occupent. Regardez ce qui se passe en ce moment en Ukraine : ceux qui ont lutté héroïquement et magnifiquement contre les partisans de Kaledine, de Doutov et de Kornilov, qui ont vaincu ces ennemis qui étaient au même niveau technique qu'eux, ces mêmes hommes ont flanché devant la machine de guerre allemande, ont senti leur impuissance totale. D'où leur mécontentement d'eux-mêmes. Et ces chefs de détachements de partisans se battent entre eux, s'accusent mutuellement et luttent moins avec les Allemands qu'avec la population locale.

Si nous envisageons sérieusement la défense de la révolution soviétique par la résistance armée, par la guerre, ce qui se passe en Ukraine nous prouve qu'il faut rejeter tout le verbiage des s.-r. de gauche sur les insurrections partisans et les mesures de groupes; il faut se fixer le but de créer une armée régulière. Ce n'est que dans l'effectif de cette armée régulière, sur ses ailes, que ces détachements de partisans peuvent jouer un rôle positif. Mais pour créer cette armée, nous avons besoin de spécialistes qualifiés, au nombre desquels les généraux d'hier. Comme je l'ai déjà dit, aujourd'hui la difficulté du régime soviétique n'est pas de lutter contre le sabotage dont l'épine dorsale est brisée mais de faire travailler habilement les anciens saboteurs.

Reste encore un problème concernant l'organisation de l'armée : ce qu'on a appelé le principe de l'élection. Il est fait uniquement pour lutter contre l'ancienne organisation du corps des officiers, pour contrôler le personnel de commandement.

Tant que le pouvoir était aux mains de la classe ennemie et que le personnel de commandement était un outil dans les mains de ce pouvoir, nous étions obligés d'utiliser le principe de l'élection pour tenter de briser la résistance de classe du personnel de commandement. Mais maintenant le pouvoir politique est aux mains de la classe ouvrière dans laquelle se recrute l'armée.

Je vous dirai très franchement que dans le régime actuel de l'armée le principe de l'élection n'a pas de sens politique ni de justification technique et qu'il a déjà été aboli en fait par un décret ¹⁴.

Je pose la question : y a-t-il partout dans vos syndicats et dans vos coopératives le principe de l'élection ? Non. Choisissez-vous les fonctionnaires, les comptables, les commis, les caissiers, choisissez-vous les employés qui ont une profession bien définie ? Non. Vous choisissez parmi les hommes d'action les plus émérites et les plus dignes de confiance du syndicat votre conseil d'administration et vous lui laissez le soin de nommer les employés et les spécialistes nécessaires. Ce doit être pareil dans l'armée. Puisque le régime soviétique est établi, régime où à la tête du pouvoir se trouvent des hommes élus directement par les soviets des députés ouvriers paysans et soldats, il ne peut y avoir d'antagonisme entre le pouvoir et les masses laborieuses, entre la direction de l'Union et l'assemblée générale de ses membres; et par conséquent, il n'y a aucune raison de craindre que ce soit les organes du pouvoir soviétique qui nomment les membres du personnel de commandement. La véritable solution au problème du personnel de commandement est de créer des cours d'instruction pour les soldats et les ouvriers d'élite et de former ainsi progressivement un nouveau personnel de commandement qui réponde à l'esprit du régime soviétique. Et cette tâche nous nous la sommes assignée ¹⁵.

La question de la création d'une armée est pour nous à l'heure actuelle une question de vie ou de mort. Vous le savez aussi bien que moi. Mais nous ne pouvons pas créer une armée seulement au moyen de notre mécanisme administratif, pour l'instant tout à fait défectueux. Si nous possédons un mécanisme puissant, c'est le mécanisme des idées : ce mécanisme c'est notre parti. C'est lui qui va créer l'armée, camarades, et fera tout pour déraciner les préjugés dont j'ai parlé, qui nous aidera à compléter les cadres de l'armée révolutionnaire par des ouvriers et des paysans combattifs et dévoués, qui permettra d'instaurer dans les usines, les fabriques et les villages l'instruction militaire indispensable et créera ainsi l'appareil militaire de défense de la République Soviétique.

LES TÂCHES INTÉRIEURES ET EXTÉRIEURES DU POUVOIR SOVIÉTIQUE

Conférence faite à Moscou le 21 avril 1918.

Camarades! La doctrine communiste veut faire de notre vieille terre coupable une terre où les gens cesseraient de s'entre-tuer. Bâtir une société où l'homme, pour la première fois, serait digne de son nom, est une des tâches essentielles du communisme. A la vérité, nous nous étions habitués à dire que le mot « homme » sonne fièrement. Gorki lui aussi a écrit dans une de ses œuvres que le mot « homme sonne fier ». Mais, en réalité, il suffit de contempler le carnage des dernières années pour avoir envie de dire : « homme —cela sonne honteusement».

Créer un régime et un ordre sous lequel il n'y aurait plus cette extermination mutuelle des peuples est la tâche élémentaire et claire dont nous charge la doctrine communiste. Mais, camarades, vous voyez que le parti communiste, en même temps qu'il lutte pour accomplir cette tâche, crée l'Armée Rouge, invite les masses à s'organiser sur le mode militaire et à s'armer. Il semble alors, à première vue, qu'il y ait là une contradiction profonde : d'un côté, nous voulons créer des conditions dans lesquelles l'homme ne priverait pas son prochain de son bien le plus précieux, c'est-à-dire la vie, ce qui est l'une des tâches capitales de notre parti, du parti de la classe ouvrière du monde entier; d'un autre côté, nous appelons les ouvriers

dans l'Armée Rouge et nous leur disons : « Armez-vous, unissez-vous, apprenez à tirer et avec application, apprenez bien, afin de ne pas rater votre coup !... »

Je répète : on peut trouver qu'il y a là quelque chose qui ne va pas. Effectivement, dans le passé, certains socialistes empruntaient d'autres voies pour atteindre leurs buts, mettaient en œuvre d'autres moyens; ces socialistes, au lieu de s'adresser aux opprimés pour les exhorter à s'unir et à s'armer s'adressaient aux oppresseurs, aux exploités et aux agresseurs en leur tenant des propos pleins d'humilité : « Laissez tomber vos armes, cessez de détruire vos semblables, cessez d'opprimer ! » Quelle candeur ! Autant demander à des loups de ne rien se mettre sous la dent. Ce sermon des premiers socialistes et communistes était extrêmement naïf et leurs vues erronées; c'est pourquoi, non sans raison, le socialisme scientifique contemporain les a surnommés les *utopistes*. Tout cela, bien sûr, ne diminuait en rien la noblesse de leurs ambitions. Les idées utopistes font penser au grand écrivain et homme de notre pays — Léon Nicolaïevitch Tolstoï, qui voulait lui aussi créer un monde meilleur et pensait y parvenir par la régénération intérieure des oppresseurs. Est-ce possible ? Ici nous touchons le vif de la question.

L'expérience de l'humanité, toute son histoire réfute la politique de l'utopisme et du pacifisme tolstoïen. Les oppresseurs transmettent par hérédité, de génération en génération, leurs vues, leurs sentiments et leurs aspirations d'opresseurs. Avec le lait de leur mère, ils absorbent leur tendance au pouvoir, à l'oppression, à la domination et ils pensent que tous les autres hommes, les masses laborieuses, n'ont été créés que pour servir de support à la domination d'un petit groupe de privilégiés qui naît, peut-on dire, l'éperon au talon pour chevaucher le peuple laborieux.

Oui, nous nous efforçons de créer un régime communiste où il n'y aura pas d'hostilité de classe à classe, puisqu'il n'y aura plus de classes du tout, où il n'y aura plus d'hostilité de peuple à peuple, puisque les peuples ne vivront plus isolément, séparés les uns des autres par des cloisons politiques, mais sur une seule terre commune, en travaillant à une cause commune. Certes, pour ce qui est de nos buts, nous nous rapprochons de nos prédécesseurs — les utopistes. Mais tout en aspirant au même régime, nous agissons différemment : ce qui nous sépare d'eux, ce ne sont pas les buts, mais les moyens. Ce n'est pas aux exploités, mais aux travailleurs que nous parlons « Tant que le régime communiste ne sera pas établi, souvenez-vous que vous représentez la seule force capable de le réaliser. Et souvenez-vous (mais en Russie nous ne le savons que trop par expérience) que les classes dominantes du monde entier ne vous céderont pas un pouce de terrain sans combat; qu'elles se cramponneront bec et ongles à leurs privilèges, à leurs profits, à leur suprématie, jusqu'à leur dernier souffle; qu'elles vont s'efforcer de jeter jusque dans les rangs de la classe ouvrière le trouble, le chaos, la discorde, — tout cela pour conserver leur pouvoir. »

En nous laissant fermement guider par le principe suivant lequel sans une lutte sanglante, il est impossible de changer les rapports sociaux, nous avons fait en Russie le premier pas vers le communisme : nous avons renversé la suprématie politique des classes bourgeoises et instauré celle des classes laborieuses. C'est déjà, en soi, une grande victoire que nous avons remportée. Ce n'est pas la bourgeoisie qui a le pouvoir chez nous, c'est la classe ouvrière.

Possédant un tel avantage politique, elle peut se battre pour accomplir ses tâches fondamentales.

La question du pouvoir a donc une importance primordiale. Dire que le Pouvoir Soviétique, en tant que tel, est mauvais, c'est inciter la classe ouvrière à douter d'elle-même. Le prolétariat peut, avec le système soviétique, établir le pouvoir dont il a besoin et dont la responsabilité lui incombe. Le pouvoir qui existe à Petrograd, à Moscou et dans les autres villes, dans la mesure où il a été créé par les ouvriers, peut être changé par ces mêmes ouvriers. Les ouvriers peuvent, à leur convenance convoquer le Congrès panrusse des soviets, réélire le Comité central exécutif, le Conseil des commissaires du peuple, ils peuvent réélire les soviets locaux.

Les soviets — c'est le pouvoir de la classe ouvrière et du paysannat appauvri, qui sont eux-mêmes l'assise de ce pouvoir.

Là-dessus, on nous dit : « Pourquoi ne fondez-vous pas ce pouvoir sur le suffrage universel direct et secret, sous la forme d'une Assemblée constituante ? N'est-ce pas vous qui étiez pour l'Assemblée constituante ? » C'est juste, nous étions pour ! Nous avons toujours estimé que l'Assemblée constituante était de beaucoup préférable au régime tsariste, à l'autocratie, à la domination de Plehve, aux rapaces stolypiniens, à la noblesse. De deux maux, nous choisissons le moindre pour la classe ouvrière.

Mais essayons de comprendre ce qu'est l'Assemblée constituante, ce qu'est le suffrage universel au moyen duquel elle est élue ? C'est le questionnaire soumis à toute la population, c'est l'appel général : qui veut quoi ? On demande l'avis de toute la population du pays — des travailleurs qui sont opprimés, des exploiters qui oppriment, des serviteurs des exploiters qui appartiennent au milieu de *l'intelligentsia* (laquelle, dans son écrasante majorité, est liée corps et âme à la bourgeoisie et favorise ses desseins) — à tous on demande de dire par la voie du suffrage universel ce qu'ils veulent en matière politique. Si, quand le tsar venait d'être détrôné, la bureaucratie renversée, quand le pouvoir ne se trouvait pas encore aux mains des ouvriers mais dans celles des Goutchkov, Milioukov et autres, si en mars ou avril de l'année dernière Kerenski avait convoqué l'Assemblée constituante, alors il aurait fait un grand pas en avant ; mais, même à cette époque, si on avait demandé aux ouvriers et aux paysans par la voie de l'Assemblée constituante : « Que voulez-vous, travailleurs russes ? », la réponse de leurs députés à l'Assemblée constituante aurait été, de toute façon, en contradiction directe avec celle de la bourgeoisie et de ses serviteurs, alors au pouvoir. C'est que la révolution consiste justement en ce que les couches inférieures opprimées se soulèvent contre les milieux dirigeants oppresseurs. Naturellement, pour les Krestovnikov, les Riabouchinski, la révolution est une bonne chose quand ils ont renversé le tsar et remplacé les anciens ministres par des nouveaux, un point c'est tout.

Mais pour nous, la révolution n'a de sens que si elle éveille et soulève les masses populaires opprimées, traquées, outragées, qui souffrent jour après jour sans une lueur d'espoir, sans relâche, comme des bœufs attelés au joug. La révolution les secoue et leur montre qu'ils ne sont rien d'autre dans la société que du bétail, que les esclaves des autres classes. Ça, c'est la révolution ! Et voilà pourquoi elle ne se borne pas à renverser le tsar et à chasser quelques-uns de ses ministres.

Quand les révolutions s'arrêtent là, ce ne sont pas des révolutions mais, si vous permettez l'expression, des fausses couches. Ce sont des avortons de l'histoire. Une révolution n'est vraiment née que lorsque la classe ouvrière, après s'être soulevée, prend en main tout le pouvoir dans le pays, puis le met en œuvre pour instaurer un régime nouveau, qui n'admet pas l'exploitation d'une classe par une autre et sous lequel tous les moyens de production, toutes les richesses se trouvent entre les mains ou sous le contrôle de la classe ouvrière. Alors la classe ouvrière agit comme le bon patron dans une bonne exploitation privée, c'est-à-dire dans l'économie agricole : il sait combien il a de terre, de semences, combien de bétail de race, de matériel agricole, quel champ il doit ensemençer à tel moment, — tout cela il le sait, tout cela est inscrit chez lui et recensé. Mais c'est une exploitation privée. À côté d'elle, il y en a d'autres, et elles sont en concurrence les unes avec les autres. C'est le capitalisme.

Nous voulons que la classe ouvrière, prise comme un tout, devienne le maître du pays entier, qu'elle puisse savoir combien elle a de terres, de richesses naturelles, de minerais, de charbon, combien elle a de machines, de matières premières, de main-d'œuvre, de grain, — afin de pouvoir faire un compte exact de toutes ces ressources pour les répartir suivant un plan de travail. Le prolétariat doit travailler exactement comme un bon patron : il est lui-même le travailleur, mais il est aussi le patron. Et ce cartel laborieux et fraternel qui englobe tout le pays — c'est l'économie communiste.

Utopie! dit-on de ces projets. Nos ennemis prétendent qu'il n'y aura jamais de bouleversement économique. Mais parlent ainsi ou bien ceux qui n'y voient pas leur profit ou alors ceux qui ont vendu leur âme à la classe dominante. Pour eux, bien sûr, une économie communiste est « irréalisable ». Nous affirmons que si les hommes ne servaient pas à remanier complètement leur société, s'ils n'arrivaient pas à remanier complètement leur société, s'ils n'arrivaient pas à établir le communisme, l'humanité entière alors ne vaudrait pas tripette : elle vivrait toujours comme du bétail sous le joug, pire même que le bétail, parce que celui-ci ignore la division en classes : dans un troupeau il n'y a pas de domination d'un bœuf sur un autre bœuf, d'un cheval sur un autre cheval. Non, l'humanité en est capable, elle doit améliorer son existence. Nous sommes passés par l'école de la lutte des classes justement pour pouvoir abolir ces classes et accéder au degré supérieur de l'existence. Mais il faut lutter et il faudra lutter longtemps contre la division des classes, car on ne peut pas l'anéantir d'un coup.

Et si nous nous révélions incapables de surmonter les épreuves qui se sont abattues sur nous maintenant, alors que nous avons pris le pouvoir, si nous étions incapables d'accomplir nos tâches, alors, tous nos espoirs, nos attentes, nos plans, nos sciences et nos arts, tout ce à quoi s'intéressent les gens, les idéaux au nom desquels ils se battent, tout serait une duperie et l'humanité ne serait rien d'autre qu'un tas de fumier; surtout après quatre années de massacre pendant lesquelles les hommes se seraient exterminés par dizaines de milliers, par millions, pour finalement tout laisser à la même place !

Nous avons dit nous-mêmes à nos ennemis qui nous critiquaient : nous savons parfaitement que nous n'avons pas atteint le communisme qu'il y a encore un long chemin à parcourir et qu'il faut beaucoup de travail et d'efforts. Mais nous avons quand même fait quelque chose : nous avons préparé politiquement le terrain. Quand on doit reconstruire un édifice après un

incendie, on commence par balayer, déblayer les décombres et les cendres. Nous avons pris le pouvoir à la bourgeoisie pour construire l'édifice d'une nouvelle société. Ce pouvoir, nous l'avons pris en main et nous déclarons à tous nos ennemis que la classe ouvrière ne le lâchera jamais, car il s'agit non pas du pouvoir lui-même, mais de l'avenir de l'humanité, de la création d'un monde nouveau selon les nouveaux principes du communisme.

Voilà le travail gigantesque, la transformation radicale qui répondent à l'idée que nous nous faisons de la révolution. Il est ridicule de parler ici d'Assemblée constituante. Il n'y a qu'à réfléchir un peu pour en être convaincu.

Je reviens sur cette considération importante. Qu'est-ce que le suffrage universel direct et secret ? Ce n'est qu'un questionnaire, un appel. Que serait-il arrivé si nous avions tenté de lancer cet appel au moyen de l'Assemblée constituante ? Une partie aurait décidé une chose, l'autre une autre. Mais les besoins du peuple ne peuvent attendre. Nous devons faire quelque chose. Et si — ce qui est vraisemblable, ces deux parties hostiles s'étaient retirées chacune de leur côté, chacune défendant sa propre cause ? Pour ce qui est de lancer un appel, l'Assemblée constituante convient très bien. Mais pour le travail révolutionnaire, créateur, elle ne convient pas du tout. Il est vrai que nous avons quand même lancé cet appel en nous passant de l'Assemblée constituante. Milioukov d'abord, puis Kerenski, en remettaient de mois en mois la convocation. Quand finalement nous la convoquâmes après l'insurrection d'Octobre, la situation politique avait énormément changé : l'Assemblée était un frein nuisible. Et si l'on ressuscitait son cadavre bien qu'il n'y ait pas au monde de médicament ni d'enchanteur qui puisse le faire, à quoi servirait maintenant une Assemblée constituante ? Admettons que nous ayons convoqué à nouveau l'Assemblée constituante. Qu'est-ce que cela aurait donné ? Dans un coin, à gauche, se serait tenue la classe ouvrière, c'est-à-dire ses représentants qui auraient tenu ce langage : « Nous voulons que le pouvoir devienne enfin l'instrument de la domination de la classe ouvrière et de l'anéantissement de toutes les formes d'oppression et d'exploitation. » Dans l'autre coin, se seraient tenus les représentants de la bourgeoisie qui auraient exigé que le pouvoir demeurât aux mains de la classe bourgeoise. Sans aucun doute ils auraient employé des expressions prudentes et polies, auraient parlé de « classe cultivée, » évitant le terme de « classe bourgeoise », mais en réalité cela revient au même. Au beau milieu, il y aurait eu les politiciens qui se tournent à la fois vers la gauche et vers la droite : les délégués des mencheviks et des s.-r. de droite. Ils auraient dit : « Il faut partager le pouvoir en deux ». Voilà à quoi aurait abouti cette expérience inutile. Effectivement, c'est ainsi que cela se passa le 5 janvier 1918, le seul jour où vécut l'Assemblée constituante.

Mais, camarades, le pouvoir n'est pas une miche de pain qu'on peut couper en deux ou partager en quatre. Le pouvoir est l'instrument à l'aide duquel une classe affirme sa suprématie. Ou bien cet instrument sert la classe ouvrière, ou bien il sert contre la classe ouvrière. Il n'y a pas le choix. À partir du moment où il y a deux ennemis — d'un côté, la bourgeoisie ; de l'autre, le prolétariat et les paysans pauvres — et que ces deux ennemis sont en lutte il va de soi qu'ils ne peuvent avoir une seule arme commune. Il est impossible qu'un seul et même fusil ou qu'un seul et même canon serve simultanément à deux armées ennemies aux prises. Il en va de même pour le pouvoir politique qui peut servir la classe ouvrière contre la bourgeoisie, ou au contraire servir la bourgeoisie contre la classe ouvrière.

Ceux qui se tiennent au milieu et demandent s'il n'y aurait pas moyen de partager le pouvoir en deux ne sont que des courtiers, des intermédiaires; ils ont beau jurer qu'ils détiennent le secret grâce auquel le canon du pouvoir d'État peut servir en même temps à la classe ouvrière et à la bourgeoisie, l'histoire ne connaît pas ce genre de miracle. Au contraire, lorsqu'on découvre pareils secrets dans la politique de Tsérétéli et de Tchernov, nous fûmes convaincus que leur canon ne tirait que d'un seul côté — sur la classe ouvrière. Il va de soi que nous n'avons aucun désir d'en revenir là.

Oui, sous le tsarisme nous étions pour l'Assemblée constituante, qui représentait alors un grand pas en avant. Mais quand le peuple eut renversé le tsar et se fut divisé en deux camps, les méthodes de lutte changèrent et nous avons dit aux masses : « À présent, faites le travail vous-mêmes, maintenant il faut que le pouvoir soit pris par la classe qui est appelée à reconstruire la Russie sur des bases nouvelles, socialistes, c'est-à-dire la classe ouvrière! » Et en cela, nous ne trompons personne *en* quoi que ce soit, ni elle ni nous-mêmes. Nous avons dit qu'en chemin surgiraient d'énormes difficultés, des obstacles gigantesques, une résistance farouche des classes ennemies, non seulement de la bourgeoisie russe qui est en elle-même faible, mais aussi de la bourgeoisie internationale, car la bourgeoisie russe n'est que le rejeton des classes bourgeoises de tous les pays. Elles ont beau en ce moment être en guerre et se heurter, elles demeurent parfaitement solidaires dans le fond et pour l'essentiel : la défense de la propriété et de tous les privilèges qu'elle implique.

En Russie, il y avait encore il n'y a pas si longtemps, avant la révolution et même au début de celle-ci, toute une série de partis parmi les classes dominantes, dans le milieu des propriétaires fonciers, dans celui de la grosse et de la petite bourgeoisie. Il y avait la droite — les membres déclarés des Cent-Noirs, les nationalistes, les octobristes, les octobristes des zemstvo, les octobristes de gauche, les progressistes, les cadets, etc., toute une nuée de partis ¹⁷. D'où viennent-ils ? Ce sont les divers groupes de possédants. Les uns défendent les intérêts de la grosse propriété foncière, les autres — les intérêts de la petite et de la moyenne propriété foncière, ceux-là, les intérêts du capital bancaire, ceux-ci, les intérêts du capital industriel, d'autres encore, les intérêts de *l'intelligentsia* diplômée — professeurs, médecins, avocats, ingénieurs, etc., etc. Et dans la bourgeoisie même, à l'intérieur des classes possédantes, il existe des groupements, des divisions, des partis. Mais quand notre révolution eût mis sur pied la classe ouvrière, toute la bourgeoisie s'est unie, toutes les cloisons des partis ont disparu, il n'est resté que le parti cadet qui englobait toutes les classes possédantes, tout le clan sacré des propriétaires, unis dans la lutte pour la propriété contre les classes laborieuses.

Dans un certain sens, la même chose se passe, camarades, avec la bourgeoisie internationale. Elle mène des guerres sanglantes, mais dès que la classe révolutionnaire, le prolétariat, se soulève, menaçant les assises du même capitalisme, aussitôt les classes bourgeoises des différents pays se font des concessions mutuelles pour ne former qu'un camp uni contre le spectre menaçant de la révolution. Et, tant que la révolution internationale n'aura pas vaincu, nous devons être prêts à traverser les plus grandes difficultés, à mener une lutte intense à l'intérieur de notre pays et sur ses frontières : plus le mouvement révolutionnaire va se développer chez nous et à l'étranger, plus l'union de la bourgeoisie de tous les pays sera étroite. L'Europe elle-même connaîtra des épreuves très grandes, le feu et les flammes de la guerre civile, et la

bourgeoisie russe fera maints efforts sanglants en s'appuyant sur la bourgeoisie européenne et mondiale. Tout cela nous oblige à dire : « Oui, nous marchons vers la paix, mais par la voie de la lutte armée des masses laborieuses contre les oppresseurs, contre les exploiters, contre les impérialistes de tous les pays. Sur cette seule voie possible, ou bien nous irons jusqu'au bout, ou bien nous périrons. Il ne nous est pas donné de choisir et nous devons en prendre clairement conscience! »

Bien sûr, celui qui pense que nous avons tout obtenu par la simple conquête du pouvoir, n'a aucune idée de nos tâches et des voies qu'il faut prendre pour les accomplir. L'histoire n'est pas une mère tendre et indulgente qui protège la classe ouvrière; c'est une marâtre méchante qui, par une expérience sanglante, enseigne aux ouvriers comment atteindre leurs buts. Le monde ouvrier est peu rancunier, il oublie vite; il suffit que la lutte devienne un peu plus facile, qu'on ait avancé d'un pas pour qu'il ait le sentiment que le plus important est fait, pour qu'il soit enclin à la générosité, à la passivité, à vouloir cesser le combat. Voilà d'où vient le malheur des travailleurs ; pendant ce temps, les classes possédantes n'arrêtent jamais la lutte. Elles ont été élevées dans une opposition constante à la pression des classes laborieuses et notre passivité, notre indécision, notre hésitation laissent notre point névralgique offert aux coups des classes possédantes, si bien que demain ou après-demain, inévitablement, elles feront de nouveau pression sur nous. Ce n'est pas le pardon général prêché par Tolstoï dont la classe ouvrière a besoin, mais de se forger un caractère intransigeant, d'être profondément convaincue que sans une lutte pour chaque petit pas, pour chaque centimètre de la route qui la conduira à un sort meilleur, sans cette lutte continuelle, impitoyable, cruelle, et sans organisation de cette lutte, il ne peut y avoir ni salut ni délivrance.

Voilà pourquoi nous appelons dans les rangs du parti communiste d'abord les ouvriers qui ont un sentiment net et une compréhension profonde des tâches posées par l'histoire à la classe ouvrière, et ensuite tous les amis sûrs et dévoués de la classe ouvrière. Que celui qui doute ou qui hésite reste en dehors de nos rangs. Un seul combattant endurci est beaucoup plus précieux pour nous que dix indécis, car, quand il faudra se battre, les dix indécis entoureront le seul qui est décidé et le retiendront; mais si les plus décidés font bloc et foncent sur l'ennemi, ils entraîneront les indécis. C'est pourquoi nous n'appelons dans les rangs de notre parti que ceux qui ont clairement compris que nous avons entrepris une lutte longue et impitoyable contre les oppresseurs de tous les pays qui marchent contre nous. L'opportuniste qui se tient entre les uns et les autres et en appelle à la réconciliation n'a pas sa place parmi nous. L'esprit de conciliation est un mensonge. Jamais la bourgeoisie n'acceptera de renoncer volontairement à sa suprématie et à son pouvoir, mais le prolétariat n'acceptera plus jamais non plus d'être son esclave.

La principale tâche du parti communiste, dirigé par les soviets, qui sont les organes du pouvoir, est de faire de chaque travailleur, de chaque ouvrier, un homme de trempe qui se dise : « Oui, bien sûr, dans la lutte qui a lieu en ce moment, il me faudra peut-être périr. Mais qu'est-ce qu'une vie d'esclave sans une éclaircie, sous le talon des oppresseurs, si on la compare à la mort glorieuse du combattant qui transmet son drapeau aux nouvelles générations et meurt en sachant qu'il a donné sa vie non pour les oppresseurs, pour le tsar et les riches, mais pour les intérêts de sa propre classe ? » Nous devons enseigner aux camarades à vivre et à mourir

pour les intérêts de la classe ouvrière et à lui rester fidèle jusqu'à la dernière minute. Voilà à quoi nous vous appelons !

Notre révolution est née directement de la guerre. Quant à la guerre, elle est née du capitalisme. Nous prédisions, bien avant la guerre, que la lutte entre la bourgeoisie d'un pays et celle d'un autre pour le profit et pour les marchés devait, en raison de l'énorme perfectionnement des armements, aboutir à une terrible catastrophe. Aujourd'hui, la bourgeoisie allemande accuse la bourgeoisie anglaise d'avoir déclenché la guerre, et vice versa. Comme des clowns qui se renvoient la balle du front, les bourgeoisies des pays belligérants se déchargent l'une sur l'autre de la responsabilité de cette tuerie. Mais, tout en prévoyant la guerre, nous comprenions que son caractère inévitable découlait non pas de la volonté d'un ou de deux rois ou ministres, mais de l'essence même du régime capitaliste. Cette guerre est l'examen du régime capitaliste, de l'ensemble de son système économique, politique et moral. Voilà pourquoi, quand la guerre commença, nous disions qu'elle entraînerait un redoutable mouvement révolutionnaire parmi les masses laborieuses, et pas seulement en Russie.

Je me suis trouvé pendant la guerre dans plusieurs pays. Au début, je fus obligé de quitter l'Autriche, pour ne pas être interné¹⁸. Puis je vécus en Suisse qui, on le sait, est coincée entre l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie et la France. Ensuite je dus rester près de deux ans en France, et de là passer en Amérique juste au moment où les États-Unis se préparaient à entrer en guerre. Partout je remarquais la même chose : au début, la guerre étourdit les masses laborieuses, les dupe, les induit en erreur, puis elle les révolutionne, les pousse à protester et à se révolter d'abord contre la guerre elle-même, puis contre le régime qui les a conduites à la guerre. Pourquoi, au début la guerre réveille-t-elle le sentiment patriotique des masses laborieuses ? Parce que, malgré l'existence d'un Parlement, de partis socialistes et même de communistes, autour d'eux il y a encore des millions de travailleurs qui n'ont pas de vie morale ni sociale. Notre grand malheur, c'est qu'il y ait encore des millions de travailleurs qui vivent comme des automates. Ils travaillent, ils mangent et ils dorment, en plus exactement ils mangent et dorment tout juste leur compte et travaillent au-dessus de leurs forces : dans ces conditions ils ne pensent qu'à joindre les deux bouts. Leur horizon se limite là; leur esprit, leurs pensées, leur conscience somnolent en période habituelle, et de temps en temps, pris d'angoisse devant leur situation sans issue, ils s'adonnent à la boisson les jours de fête. Telle est souvent l'existence de l'ouvrier : tragique et effrayante. Tel est le destin épouvantable de millions et de millions de travailleurs; le système du capitalisme les y condamne. Qu'il soit maudit, ce système, justement parce qu'il voue les travailleurs à une vie aussi horrible!

Mais la guerre éclate, on mobilise le peuple, il descend dans la rue, il endosse la capote. On lui dit : « Marchons à l'ennemi, soyons vainqueurs et, après, tout changera. » Et les masses commencent à espérer. On abandonne la charrue, le métier. En temps de paix peut-être, l'homme écrasé sous son fardeau quotidien est aussi incapable de penser qu'un bœuf sous le joug, mais là, bon gré mal gré, il se met à réfléchir : les centaines de milliers de soldats, l'agitation, la musique militaire, les journaux qui annoncent de grandes victoires, et il se met à penser que la vie va changer, et si elle change ce sera en mieux... parce qu'elle ne peut pas être pire. Et il commence à se persuader que la guerre est un phénomène libérateur qui lui apportera quelque chose de nouveau.

C'est pourquoi, au début de la guerre, nous avons nous-mêmes remarqué dans tous les pays sans exception un élan patriotique. À ce moment, la bourgeoisie devient plus forte. Elle dit : « Tout le peuple avec moi. » Sous les drapeaux de la bourgeoisie marchent les travailleurs des champs et des villes. On dirait que tout se fond dans un seul élan national. Mais, après cela, la guerre épuise de plus en plus le pays, saigne le peuple, enrichit des tas de maraudeurs, de spéculateurs, de fournisseurs aux armées, distribue des grades aux diplomates et aux généraux, tandis que les masses laborieuses s'appauvrissent de plus en plus. Pour les nourrices, les épouses, les mères, les ouvrières, chaque jour il devient difficile de résoudre la question lancinante : comment nourrir les enfants ? Et c'est ce qui provoque la révolution spontanée dans l'esprit des masses laborieuses. D'abord la guerre les relève en leur donnant de faux espoirs, puis elle les rejette à terre en leur faisant craquer la colonne vertébrale, et la classe ouvrière commence à se demander d'où cela vient, ce que cela signifie.

Pourtant la bourgeoisie n'est pas idiote, on ne peut pas lui refuser cela : elle prévoyait le danger dès le début des hostilités, et avec l'aide de ses généraux zélés elle retenait le plus longtemps possible la révolution.

Dès les premières années de la guerre, alors que l'opium du patriotisme semblait avoir intoxiqué tout le monde, les politiciens bourgeois avec qui il m'a été donné de converser à Paris murmuraient que cette guerre déclencherait une grande révolution, mais ils espéraient en avoir raison. Les journaux et revues de la bourgeoisie (par exemple, la revue anglaise *Economist* d'août-septembre ou octobre 1914) prévoient, comme conséquence de la guerre, un mouvement social-révolutionnaire dans les pays qui l'avaient subie. Ils comprenaient que c'était inévitable et ils avaient parfaitement raison, comme nous avons raison nous-mêmes en disant qu'en Russie la guerre provoquerait fatalement la révolution et que, si, en Russie, il était donné à la révolution de s'accomplir, elle porterait au pouvoir la classe ouvrière.

En même temps, nous tenons compte des particularités du développement de la Russie. En Russie, le capital s'est créé avec l'aide du capital financier de l'Europe occidentale et cette circonstance influence tout le développement de la révolution russe. En France, par exemple, l'énorme capital industriel s'est développé progressivement, au cours de plusieurs siècles. Au moyen âge, l'artisanat dominait, il y avait des petites entreprises, des corporations, des guildes; puis, peu à peu, les grandes et moyennes entreprises se développèrent, puis la Bourse de Paris aspira toutes les petites et moyennes entreprises. En France, la petite bourgeoisie elle-même a une influence politique.

Et chez nous, qu'en est-il de l'influence politique de la bourgeoisie ?

Le capital financier des autres pays — France, Allemagne, Angleterre, etc. — nous a envahi et tout d'un coup a construit des usines gigantesques là où il n'y avait rien, quelque part dans la province d'Ekaterinoslav, dans le Sud et dans le Sud-Ouest. Là-bas, au milieu des steppes et des fermes, il y a des entreprises colossales, tout comme à Petrograd, à Moscou et dans les autres grandes villes. Le capital occidental a transféré ici des fabriques et des usines entières, implantant d'un coup d'énormes entreprises. Chez nous, il n'y a pas eu, pour ainsi dire,

d'influence de la grosse ou de la petite bourgeoisie, si on excepte le paysannat (et dans notre paysannat, il y a beaucoup d'éléments serai-prolétaires, des masses appauvries et affamées).

La question essentielle posée par la révolution était finalement de savoir qui suivraient les pauvres. Suivraient-ils la bourgeoisie, qui les trompait, leur donnait de faux espoirs, ou bien la classe ouvrière ? Là se résumait tout le problème. Il n'était pas question de Tchernov, ni de Tsérétéli, ou de Kerenski, ni de ces courtiers et intermédiaires. Il s'agissait de savoir si les paysans pauvres suivraient les ouvriers et qui, de la classe ouvrière ou de la classe bourgeoise, attirerait le paysannat indigent. Aujourd'hui, nous pouvons affirmer que la question est aux trois quarts résolue, grâce aux soviets des députés ouvriers. On peut le dire : la politique de la bourgeoisie, son influence dans les campagnes se sont presque complètement effondrées; et il n'y a pas de doute que le paysannat pauvre suivra la classe ouvrière, et qu'il le fera avec d'autant plus de conviction et de force que le prolétariat des villes deviendra plus conscient, la domination de la classe ouvrière plus solide et plus absolue. Le prolétariat urbain représente chez nous une minorité de la population. La majorité écrasante, ce sont les paysans. Par conséquent, si les masses des campagnes et les couches paysannes inférieures ne soutiennent pas la classe ouvrière, cette dernière ne pourra pas se maintenir au pouvoir. Mais la classe ouvrière recevra cet appui des paysans, car elle ne lutte pas que pour elle-même : elle apparaît comme le défenseur direct des masses paysannes et se fait le champion des intérêts des larges couches populaires. Elle sera, au véritable sens du mot, le héros populaire, si elle peut et sait jouer jusqu'au bout le rôle historique qui est le sien.

Dans les révolutions menées par la bourgeoisie, celle-ci entraînaient derrière elle les masses paysannes. C'est ce qui s'est passé pendant la révolution française, pendant la révolution de 48¹⁹, dans la vieille Allemagne d'alors, dans toutes les révolutions des XVII et XVIIIe siècles. Il en fut toujours ainsi jusqu'à la révolution russe. Mais chez nous il y eut un revirement frappant, un progrès énorme : pour la première fois la classe ouvrière rejetait la tutelle et l'ascendant moral de la bourgeoisie, volait de ses propres ailes et en plus fauchait à la bourgeoisie l'appui des paysans pour les entraîner derrière elle. Cela, c'est la conquête impérissable de la révolution russe. Cela, c'est le rempart de la révolution russe. Nous le devons aux Soviets, centres de la lutte contre la bourgeoisie et organes de l'union de masse des paysans et des ouvriers.

Voilà pourquoi les soviets des députés ouvriers et paysans suscitent la haine de la bourgeoisie de tous les pays.

La révolution de Février me surprit en Amérique. Quand les premiers journaux russes annonçant les événements arrivèrent à New York, la presse bourgeoise américaine manifesta la plus grande sympathie envers notre révolution. Il est vrai qu'en même temps on annonçait que Nicolas II menait des pourparlers de paix avec l'Allemagne. L'Amérique se préparait à entrer en guerre, ce qu'elle fit trois semaines plus tard. Les journaux russes annoncèrent que le tsar avait abdiqué, qu'un ministère Milioukov-Goutchkov était formé, justement pour continuer la guerre. Tout cela attirait la sympathie de la presse bourgeoise. Mais quand, peu après, on apprit qu'un soviet des députés ouvriers et soldats s'était constitué à Pétersbourg et qu'il entra en conflit avec Milioukov et Goutchkov — pourtant ce n'était que le soviet conciliateur de Kerenski et de Tchemov — le ton des journaux changea immédiatement.

On assista aux premiers conflits et heurts entre les soviets et le gouvernement, alors que les ouvriers suivaient encore les conciliateurs; le soviét incarnait déjà la classe ouvrière sous la pression du peuple, même aux beaux jours de l'esprit de conciliation. Ce qui fit que la presse bourgeoise de tous les pays devint tout d'un coup hostile à la révolution russe. La presse capitaliste, inquiète, avertissait Milioukov et Goutchkov que si les soviets s'affirmaient définitivement et s'emparaient du pouvoir, cela constituerait un péril sérieux pour la Russie et pour le monde entier. Et, camarades, comme à l'époque nous critiquions sévèrement Milioukov, Goutchkov et leur politique en prédisant que les soviets des députés ouvriers et soldats prendraient inévitablement le pouvoir, la presse bourgeoise écrivit que nous retournerions en Russie à dessein de livrer le pouvoir aux mains de bandes louches.

Au point qu'un navire de guerre anglais fit prisonnier au Canada le petit groupe de six émigrants que nous étions et qui rentrait en Russie. On nous emprisonna avec des matelots allemands et on nous accusa de rentrer en Russie pour renverser le pouvoir de Goutchkov - Milioukov afin d'instaurer celui des soviets des députés ouvriers et soldats.

Tout cela se passait en mars 1917, c'est-à-dire pendant le premier mois de la révolution. La bourgeoisie anglaise et américaine sentait déjà le danger que représentait pour elle le pouvoir des Soviets. Par ailleurs, l'ouvrier américain s'apercevait de plus en plus clairement que la révolution russe n'était pas la réplique des anciennes révolutions, où un groupe dirigeant en remplaçait un autre, mais où les deux s'installaient de la même manière sur le dos de la classe ouvrière; ils commençaient à se rendre compte que c'était une révolution où les couches inférieures s'élevaient au sommet pour reconstruire l'édifice social. Et plus ils comprenaient, plus ils approuvaient notre révolution, plus leur enthousiasme s'enflammait. Et si notre révolution n'a pas eu, comme nous le pensions d'abord, une répercussion rapide, immédiate dans tous les pays, s'il n'y a pas eu de mouvement révolutionnaire en Allemagne, en France et en Angleterre, la faute en incombe surtout à nos ouvriers qui ont soutenu la politique des conciliateurs et compromis ainsi, dès l'abord, la révolution russe aux yeux de la classe ouvrière de tous les pays.

De nombreux chefs des masses laborieuses à l'étranger espéraient que la révolution russe mènerait immédiatement à la conclusion d'une paix générale. On en était tellement persuadé à l'époque que, si le gouvernement Kerenski et Milioukov ou tout autre gouvernement qui aurait été à leur place avait proposé à tous les peuples de conclure immédiatement la paix, il aurait reçu l'approbation enthousiaste des masses ouvrières et des armées. Or, au lieu de cela, le Gouvernement Provisoire suivait pas à pas la politique des anciens diplomates russes et ne publiait même pas les traités secrets ; il préparait une nouvelle offensive sur le front qui eut lieu le 18 juin et s'acheva par une débâcle affreuse sanglante et par la retraite.

Les masses ouvrières de tous les pays, qui s'attendaient à ce que la révolution prenne toute son ampleur et enseigne quelque chose de nouveau, furent bien obligées de reconnaître qu'elle n'avait rien apporté de nouveau, que les choses étaient restées exactement comme avant : les mêmes alliés, la même guerre, la même offensive, au nom des mêmes buts de rapine. Et dans tous les pays la bourgeoisie en profitait intelligemment et subtilement, pour cracher, dirais-je, sur la réputation de la révolution russe, pour la souiller. La presse bourgeoise écrivait : « Voilà en quoi consiste la révolution! Ils renversent un gouvernement et ils le

remplacent par un autre, et le nouveau gouvernement déclare qu'une autre politique est impossible. Alors à quoi bon renverser les anciens gouvernements, si le nouveau fait la même chose ? » Ce qui veut dire que la révolution est une entreprise à la légère, une futile fantaisie, une vaine illusion. Il n'en fallait pas plus pour refroidir les ouvriers à l'égard de la révolution russe.

L'offensive de Kerenski, le 18 juin, fut le coup le plus dur pour la classe ouvrière de tous les pays et pour la révolution russe. Et si nous devons maintenant supporter le poids de la paix de Brest-Litovsk, c'est la conséquence, d'une part, de la politique des diplomates tsaristes, de l'autre, de la politique de Kerenski et de l'offensive de juin. Sont coupables de la paix de Brest-Litovsk les bureaucrates et diplomates tsaristes qui nous ont jetés dans une guerre atroce, dilapidant le bien public, dévalisant le peuple, et qui ont tenu les masses laborieuses dans l'ignorance et dans l'esclavage. Sont non moins coupables les conciliateurs du genre Kerenski, Tsérétéli et Tchernov, qui ont traîné le boulet de l'ancienne politique et l'ont traîné jusqu'à l'offensive du 18 juin. Les premiers, les diplomates tsaristes, ont ruiné matériellement notre pays ; quant aux seconds, les conciliateurs, ils l'ont ruiné encore en plus, moralement.

Oui, cette paix est une lettre de change tsariste, une lettre de change signée Kerenski et Cie! Voilà le crime le plus féroce qui infligea à la classe ouvrière l'énorme responsabilité des fautes commises par les impérialistes internationaux et par leurs valets. Et après tout cela, ces mêmes gens viennent nous dire : « Vous avez signé le traité de Brest-Litovsk » Oui, nous l'avons signé, les dents serrées, conscients de notre faiblesse. Devons-nous avoir honte d'avoir été trop faibles pour couper la corde qui nous serrait le cou ? Oui, nous avons accepté de signer la paix avec l'impérialisme allemand, comme l'ouvrier affamé qui, en serrant les dents, va chez le patron-koulak et lui vend à moitié prix son travail et celui de sa femme, n'ayant pas d'autre moyen pour vivre et subsister. Nous nous sommes trouvés dans la même situation quand nous avons été obligés de signer le traité le plus effroyable, le plus infamant". Je le répète, avec cette paix, nous payons l'addition pour le travail criminel de l'impérialisme international et de ses valets — les conciliateurs. Nous payons la lettre de change au bas de laquelle les signatures sont bien visibles : Nicolas II, Milioukov et Kerenski.

Mais, camarades, si nous avons découvert le coupable, si nous avons trouvé les causes historiques de notre faiblesse, cela ne signifie nullement que nous pouvons nous rassurer! Pas du tout! Nous sommes faibles, oui, et c'est là notre principal crime historique, parce que, dans l'histoire, il ne faut pas être faible. Celui qui est faible devient la proie du fort. On ne s'en tire pas avec des sermons utopiques et de belles phrases.

Regardons sous cet angle l'Europe tout entière. Le petit Portugal ne voulait pas se battre, mais l'Angleterre l'y obligea. Un pauvre petit peuple de deux millions et demi d'âmes ne voulait pas se battre, mais on l'y obligea. Qu'est-ce que le Portugal ? C'est le vassal, l'esclave de l'Angleterre. Et la Serbie ? L'Allemagne l'a étouffée! La Turquie est l'alliée de l'Allemagne. Et qu'est-ce que la Turquie maintenant ? La Turquie est aussi l'esclave de l'Allemagne. La Grèce! Qui l'a forcée à entrer dans la guerre ? Les alliés. Faible petit pays, elle ne voulait pas de ça. Mais les alliés l'ont traînée dans la guerre. La Roumanie ne voulait pas non plus entrer en guerre : c'est surtout le peuple qui ne le voulait pas, mais les alliés entraînent aussi ce pays dans la guerre. Tous les pays énumérés sont maintenant les esclaves de l'Allemagne ou de

l'Angleterre. Pourquoi ? Parce qu'ils sont faibles, parce qu'ils sont petits. Et la Bulgarie ? Elle hésitait, le peuple ne voulait pas se battre, mais l'Allemagne l'y obligea elle aussi. Et qu'est-ce que la Bulgarie aujourd'hui ? Elle n'a plus ni sa liberté ni son mot à dire; elle est, comme les autres, l'esclave de l'Allemagne. L'Autriche-Hongrie est un grand pays, allié de l'Allemagne et, pourrait-on dire, triomphatrice. Et quelle est maintenant la situation de l'Autriche-Hongrie ? L'Autriche-Hongrie, beaucoup plus pauvre que l'Allemagne, encore plus épuisée, a perdu son indépendance, se traîne derrière l'Allemagne, tandis que cette dernière donne des ordres au gouvernement autrichien. Pourquoi ? Parce que l'Allemagne est forte. La raison du plus fort est toujours la meilleure : voilà en quoi consistent la morale, le droit et la religion des gouvernements capitalistes.

Et qui joue le premier rôle dans le camp des « alliés » ? L'Angleterre ! Qui obéit à chaque fois ? La France ! La Russie obéissait aux deux, parce qu'elle est plus pauvre que l'Angleterre et que la France. Par conséquent, nous aurions dû voir clairement dès le début que, plus la guerre durerait, plus la Russie s'épuiserait et moins il lui resterait d'indépendance. Au bout du compte, nous devions inévitablement nous retrouver sous le talon de l'Allemagne ou sous celui de l'Angleterre, car nous étions faibles, pauvres, épuisés. On aurait dit qu'il fallait se décider pour l'un ou pour l'autre talon. Le Gouvernement Provisoire posa la question et la résolut comme le voulaient les « alliés ». Mais nous agissons autrement que la bourgeoisie. Nous avons dit et nous disons maintenant que nous ne voulons ni de la botte anglaise, ni de la botte allemande. Nous avons décidé de garder notre indépendance, en nous appuyant sur la sympathie et l'esprit révolutionnaire de la classe ouvrière de tous les pays. Mais, en même temps, et justement parce que nous espérons que la révolution gagnera les pays capitalistes et les camps de l'impérialisme, nous déclarons que nous devons grouper toutes les forces, faire régner l'ordre dans notre pays, transformer notre économie, et créer une force armée de la République Socialiste Soviétique, l'Armée Rouge des Ouvriers et des Paysans. La création d'une armée est la tâche capitale que nous a confiée l'histoire. Bien que nous venions seulement de nous y mettre, nous la mènerons à bien.

J'ai dit que la classe ouvrière avait en main le pouvoir, qu'il restera dans ses mains et qu'elle ne le cédera à personne. C'est vrai ! Cependant, le pouvoir n'est qu'un instrument, qu'un outil pour la classe ouvrière. Si je ne suis pas capable d'employer cet outil, à quoi me sert-il ? Si je prends, par exemple, l'outil d'un charpentier et que je ne sache pas le faire fonctionner, à quoi me sert-il ? Il faut que la classe ouvrière, qui a pris le pouvoir politique, apprenne à l'utiliser : et pour organiser l'économie sur de nouvelles bases, et pour se défendre. Certains nous disent: à quoi vous sert d'avoir le pouvoir, si vous n'avez pas appris auparavant à vous en servir ? Nous répondrons à ces beaux esprits : comment aurions-nous pu apprendre le métier de menuisier, sans avoir jamais eu en main un outil de menuiserie ? Pour apprendre à diriger un pays, il faut prendre en main la direction, il faut posséder le pouvoir d'État. Personne n'a encore appris à monter à cheval en restant assis dans sa chambre. Pour pouvoir apprendre cet art, il faut seller le cheval et s'asseoir dessus. Peut-être se cabrera-t-il et, une fois, deux fois, désarçonnera-t-il le cavalier inexpérimenté. Eh bien quoi ! nous nous relèverons, nous le sellerons à nouveau, nous repartirons, — et nous apprendrons à monter !

N'est-il pas évident que les gens qui disent : « Il ne faut pas prendre le pouvoir » sont, au fond, les défenseurs des intérêts de la bourgeoisie ? Ils font des sermons : « La classe ouvrière ne doit pas prendre le pouvoir; c'est le droit sacré et héréditaire des classes bourgeoises et cultivées; le capital, les universités, les journaux sont à elles, elles ont la science, les bibliothèques — elles ont aussi le pouvoir d'État, et les travailleurs, les masses ouvrières doivent au préalable s'instruire. » Mais s'instruire où ? À l'usine, à la fabrique, pendant les travaux forcés quotidiens ? Non, messieurs, excusez-moi! Le bagne des usines et des fabriques nous a justement appris que nous étions obligés de prendre en main le pouvoir. C'est là que nous l'avons appris, et avec conviction. C'est aussi — en soi — une science très précieuse. C'est la science la plus précieuse! La classe ouvrière l'a apprise dans les fabriques et dans les usines pendant des dizaines d'années qu'elle a passées à travailler comme un forçat, à voir des usines entières fusillées, à assister au massacre de la Léna, et ce n'est pas en vain qu'elle a traversé tout ça, puisque, enfin, elle s'est emparée du pouvoir. Et maintenant nous apprendrons à nous en servir pour organiser l'économie et la discipline — mais pour l'instant nous n'avons ni l'un ni l'autre. Les créer — voilà notre tâche capitale.

J'ai dit que nous devons recenser toutes les richesses du pays. Nous le ferons au moyen des Soviets des Députés Ouvriers et de leur organe central — le Comité central exécutif — et au moyen du Conseil des Commissaires du Peuple. Maintenant, il nous faut être précis et calculateurs, comme de bons comptables. Nous devons savoir exactement quels sont nos biens, quelle quantité de matières premières, de grain nous avons, quels moyens de production, combien de main-d'œuvre et la spécialité de chacun, et le tout doit constituer un clavier sur lequel chaque instrument économique doit fonctionner avec autant de précision qu'une touche de piano ; par exemple, en cas de nécessité, il faut qu'à n'importe quel moment on puisse déplacer une quantité définie de métallurgistes d'un endroit à un autre. Notre travail doit être sain, rationnel, mais également intense. Chaque ouvrier doit travailler dur un nombre défini d'heures chaque jour, et le reste du temps se sentir un citoyen libre et un homme cultivé.

La tâche est grande et difficile. Il faut beaucoup apprendre pour l'accomplir. Nous savons que nous avons en ce moment beaucoup d'usines et de fabriques qui ne nous sont pas nécessaires. Dans le pays il y a du chômage et de la famine, parce que tout n'est pas à sa place. Certaines usines fabriquent ce dont nous n'avons pas besoin; au contraire, à d'autres usines, qui fabriquent l'indispensable, il manque le matériel, qui se trouve ailleurs. Le pays a des richesses colossales que nous ignorons, parce que la guerre a mis tout le pays en désarroi. Il y a dans la république des masses de gens qui n'ont pas de travail, rien à manger ni à se mettre. Mais en même temps, dans les entrepôts de l'intendance, nous découvrons d'énormes réserves de drap, de toile et de vêtements militaires. Nous découvrons parfois d'énormes réserves de provisions que nous ne soupçonnions même pas. Dans les campagnes, les koulaks monopolisent des millions de pouds de blé, comme, par exemple dans les provinces de Toula, de Koursk et d'Orel. Si les koulaks ne livrent pas le blé, c'est que nous ne leur avons pas encore fait comprendre que nous n'allons pas plaisanter avec eux quand c'est une question de vie ou de mort pour les masses laborieuses. Et si nous avons dès maintenant une organisation au point, aucun koulak n'oserait cacher ces masses de grain aux travailleurs affamés, et le ravitaillement ne poserait pas autant de problèmes.

Dans les chemins de fer, comme partout, nous rencontrons beaucoup de désordre, beaucoup d'abus. Nos camarades cheminots savent combien il y a de gens parmi le personnel des chemins de fer — surtout à la direction, mais aussi plus bas — qui marchandent les wagons, font de la contrebande dans l'expédition des marchandises et pourquoi il n'est pas rare que des wagons entiers disparaissent. D'où vient ce désordre ? C'est l'héritage du passé. Nous ne sommes pas encore éduqués comme il le faut, la guerre aussi nous a complètement détraqués. C'est la confusion générale. Devant ce spectacle, l'ouvrier se dit: « Si tout va si mal dans le pays, pourquoi serait-ce à moi spécialement de me fatiguer ? Que je travaille plus ou moins, mieux ou plus mal — ce n'est pas ça qui améliorera les choses! »

Camarades, la situation grave du pays nous impose la nécessité de modifier l'état d'esprit et la conscience de l'ouvrier et du paysan. Ils doivent bien comprendre qu'à l'heure actuelle la question n'est pas de défendre les intérêts des travailleurs contre la bourgeoisie. Puisque nous détenons le pouvoir, le problème consiste à organiser nous-mêmes l'économie dans l'intérêt du peuple tout entier. Par conséquent, il faut instaurer la discipline du travail dans les usines, dans les fabriques, partout. Mais qu'est-ce que la discipline du travail ? La discipline du travail, c'est la discipline révolutionnaire, c'est l'ordre sous lequel chacun comprend que, pour que la classe ouvrière reste au pouvoir et reconstruise toute l'économie, pour que nous ne nous coulions pas mais que nous montions très haut, pour que le pays vainque la ruine, il faut que chacun fasse un travail honnête à son poste. Dans l'État, ce doit être comme dans une famille : si la famille est unie, chaque membre travaille pour le bien-être de toute la famille. Or notre famille est grande : il s'agit du bien-être de millions d'âmes. Notre conscience doit nous suggérer que notre Russie Soviétique, notre république ouvrière et paysanne est une immense famille fraternelle et travailleuse. Si un seul de ses membres paresse, gaspille inutilement les matières premières, néglige son travail et ses outils, détériore les machines par inattention ou mauvaise volonté, il cause un préjudice à toute la classe ouvrière, à l'ensemble de la Russie Soviétique et, en fin de compte, à la classe ouvrière du monde entier. Encore une fois, j'affirme qu'instaurer immédiatement la discipline du travail, un ordre sévère, est une affaire de première nécessité. Si nous arrivons ce que les ouvriers travaillent tant d'heures à l'usine ou à la fabrique, et le reste du temps se cultivent, si chez nous chacun fait honnêtement son devoir, nous nous rapprocherons sensiblement du régime communiste. Voilà pourquoi il faut faire régner partout une discipline de fer, une discipline du travail ferme et sévère.

Ce n'est pas la discipline qui régnait sous la bourgeoisie et le tsar. Certains des anciens généraux que nous faisons travailler sous notre contrôle dans l'Armée Rouge nous disent : « Pouvez-vous avoir une discipline sous votre régime ? À notre avis, c'est impossible! » Nous leur répondons : « Et sous votre régime, y avait-il une discipline ? » —Oui! — Pourquoi ? — Au sommet il y avait le tsar, les nobles, et en dessous il y avait le soldat, et vous soumettiez ce soldat à la discipline. Rien d'étonnant à cela! Le soldat était esclave, il travaillait pour vous, vous servait à ses dépens, tirait sur son père et sur sa mère au nom de vos intérêts, — et vous aviez pu instaurer la discipline et maintenir longtemps sous le joug les masses populaires. Mais nous, nous voulons que le soldat lutte et combatte pour lui-même, que les ouvriers travaillent pour eux-mêmes, et c'est seulement à cet effet que nous voulons instaurer la discipline du travail. Étant donné cette différence essentielle entre le régime de la République Soviétique et la monarchie nobiliaire, je suis profondément convaincu, et les corbeaux auront beau

croasser, que nous créerons par nos efforts communs l'ordre nécessaire. Sachez seulement et souvenez-vous bien que, sans cela, la faillite et le naufrage sont inévitables.

En ce moment, nous créons l'Armée Rouge des ouvriers et des paysans. Le Comité central exécutif des Soviets des députés ouvriers, soldats et cosaques a déjà adopté la loi du service militaire obligatoire, suivant laquelle chaque citoyen sera obligé, pendant six à huit semaines par an, deux heures par jour, de faire son apprentissage sous la direction d'instructeurs expérimentés dans l'art militaire. Conjointement, nous nous sommes posé la question : faut-il instaurer le service militaire obligatoire également pour les femmes ? La question a été résolue ainsi : nous avons laissé aux femmes le droit de faire le service militaire si elles le veulent. Nous voulons à cet égard faire une expérience. C'est pourquoi le projet de décret stipule que les femmes, si elles le veulent, peuvent s'instruire au même titre que les hommes. Mais une fois qu'une femme s'est mise au même niveau que l'homme, elle doit, en cas de danger pour la République Soviétique, répondre à l'appel du pouvoir soviétique, et partir sous les drapeaux comme un homme.

En même temps, nous créons les cadres de l'Armée Rouge. Ces cadres ne sont pas nombreux, ils sont, pour ainsi dire, l'ossature de l'armée. Mais l'armée, maintenant, ce ne sont pas ces dizaines de milliers de soldats de l'Armée Rouge qui sont sous les armes et qui ont besoin de discipline et d'apprentissage. L'armée, c'est le peuple laborieux tout entier, ce sont les énormes réserves d'ouvriers dans les villes et les usines, de paysans dans les villages, qui sont en train de s'instruire. Et quand un nouveau péril contre-révolutionnaire ou une incursion impérialiste nous menacera, l'ossature des cadres devra d'un coup se couvrir de la chair des masses, c'est-à-dire des réserves d'ouvriers et de paysans exercés dans l'art militaire. C'est pourquoi, d'une part, nous créons l'Armée Rouge et, de l'autre, nous établissons l'instruction militaire pour tous les ouvriers et paysans qui n'exploitent pas le travail d'autrui. Nous sommes obligés de faire cette restriction. Nous ne voulons pas armer la bourgeoisie. Nous n'allons pas donner de fusils aux bourgeois, aux exploités, qui ne renoncent pas à leurs droits à la propriété privée. Nous disons : le devoir de tous les citoyens sans exception dans un pays où règne la classe ouvrière, est de le défendre loyalement, s'il est menacé. Mais notre bourgeoisie n'a pas encore renoncé à ses prétentions au pouvoir. Elle se hérise, elle mène encore le combat, envoyant ses agents, mencheviks et s.-r. de droite, faire de la propagande pour l'Assemblée constituante. Tant que cette bourgeoisie n'aura pas abandonné ses prétentions au pouvoir politique et à la domination du pays, tant qu'elle ne sentira pas que nous avons définitivement banni l'esprit bourgeois, nous ne lui donnerons pas d'armes. Cependant, au besoin, que la bourgeoisie qui ne veut pas aller à l'attaque creuse des tranchées ou fasse quel qu'autre travail à l'arrière.

Nous ne devons pas recommencer les erreurs des vieilles révolutions. J'ai déjà dit que la classe ouvrière n'est pas assez rancunière et oublie trop facilement les contraintes du pouvoir nobiliaire qui, pendant des siècles, a courbé les serfs sous le joug, les a pillés, exterminés, violentés. La classe ouvrière a tendance à être généreuse et trop molle. Nous lui disons : « Non, tant que l'ennemi ne sera pas définitivement brisé, nous devons lui tenir la bride haute. »

Pour instruire l'Armée Rouge, nous engageons d'anciens généraux. Nous choisissons naturellement les plus honnêtes et les plus probes. On nous dit : « Comment pouvez-vous

engager des généraux, n'est-ce pas dangereux ? » Tout ce qui existe au monde a un côté risqué, bien sûr. Mais il nous faut des instructeurs qui connaissent les questions militaires. Bien entendu, nous déclarons à messieurs les généraux : « Le nouveau maître dans le pays, c'est la classe ouvrière; elle a besoin d'instructeurs pour apprendre aux ouvriers à se battre contre la bourgeoisie ».

Au début, nombre de généraux se sont esquivés, sont rentrés dans leur trou comme des cafards, en espérant que tout allait s'arranger avec l'aide du Seigneur : « Le pouvoir soviétique tiendra une semaine ou deux et tombera, et nous, les généraux, nous retrouverons nos anciens postes de généraux. » Forts de cet espoir, les généraux traînaient à la remorque de la bourgeoisie, laquelle pensait également que la classe ouvrière, après avoir pris en main le pouvoir, le garderait peut-être deux petites semaines, s'amuserait un peu avec, et lâcherait. Or, il s'est trouvé que la classe ouvrière tenait fermement le pouvoir et qu'elle n'était pas décidée à le lâcher. Et maintenant les saboteurs d'hier — généraux, ingénieurs, statisticiens, agronomes et autres, sortent petit à petit de leurs cachettes, comme des cafards et tâtent le terrain avec leurs petites moustaches. « N'y a-t-il pas moyen de s'entendre avec le nouveau maître ? » Le pouvoir soviétique ne refuse certes pas les services des spécialistes de la science et de la technique. Il leur dit : « Soyez les bienvenus dans l'usine, messieurs les ingénieurs, apprenez aux ouvriers à la diriger. Les ouvriers connaissent mal ces questions; aidez-les, entrez à leur service — au service des ouvriers. Jusqu'à présent, vous serviez la bourgeoisie; maintenant, venez un peu servir la classe ouvrière. » Le pouvoir dit aux généraux : « Vous avez étudié l'art militaire, et vous l'avez bien étudié, vous avez suivi les cours de l'Académie militaire. L'art militaire est une science difficile, un travail compliqué, surtout quand il faut le diriger contre l'Allemagne, dont les machines de mort et d'extermination fonctionnent à merveille. Maintenant, nous devons nous préparer en matière militaire, il faut donc que nous nous instruisions; mais pour s'instruire, il faut des spécialistes. Si vous voulez, messieurs les spécialistes, messieurs les anciens généraux et officiers, nous vous confions ces postes. » Mais dès qu'on en arrive là, certains camarades commencent à avoir des doutes : faut-il recruter les généraux, ne vont-ils pas semer la contre-révolution ? Je ne sais pas, peut-être en ont-ils l'intention; il est même tout à fait possible qu'ils fassent des tentatives, mais comme dit le proverbe : « Quand on a peur des loups il ne faut pas aller dans la forêt ».

Si nous voulons créer une armée, nous devons recruter des généraux. Essayons de faire travailler les anciens généraux. S'ils travaillent honnêtement, nous leur promettons tout notre appui. Beaucoup de généraux (et j'ai déjà parlé à bon nombre d'entre eux) ont compris que maintenant un nouvel esprit souffle dans le pays, que maintenant tous ceux qui veulent défendre la Russie, la protéger, y faire régner l'ordre, doivent servir honnêtement les travailleurs. J'ai vu beaucoup de gens dans ma vie et je pense être capable de distinguer l'homme qui parle sincèrement de l'homme malhonnête. Certains généraux ont déclaré très sincèrement qu'ils avaient compris que les masses laborieuses devaient créer une force armée; ils veulent servir cette cause de bonne foi, non par peur, mais guidés par leur conscience. Mais pour ceux qui projettent de se servir des armes qu'on donne aux ouvriers et aux paysans pour un complot contre-révolutionnaire, nous trouverons des mesures spéciales! Ils savent parfaitement que nous avons l'œil partout. et que s'ils essaient de se servir de l'organisation de l'Armée Rouge des ouvriers et des paysans au profit de la bourgeoisie, ils sentiront

notre poigne de fer, ils reverront les jours d'Octobre. Ils peuvent être persuadés que, pour celui qui utilisera contre nous notre propre organisation, nous serons doublement impitoyables. Camarades, de ce côté, je n'ai donc pas de grandes inquiétudes. J'estime que nous sommes suffisamment fermes sur nos pieds, que le pouvoir soviétique est assez solide, pour que nos généraux en Russie ne puissent pas le briser par des complots et des trahisons, comme n'ont pu le briser les partisans de Kaledine, de Kornilov ou de Douvov. Le danger n'est pas là : il est en nous-mêmes, dans notre ruine intérieure. Le danger est aussi à l'extérieur, dans l'impérialisme mondial.

Pour lutter contre la ruine intérieure, nous devons faire régner une discipline de fer, organiser une sévère discipline du travail. Chaque partie est soumise au tout. Pour lutter contre les attentats contre-révolutionnaires de l'intérieur, nous opposerons l'Armée Rouge organisée et instruite. Et contre le militarisme et l'impérialisme des autres pays, nous avons, en plus, camarades, un allié sûr : la classe ouvrière européenne, en particulier la classe ouvrière allemande. À ce propos, on entend souvent : quand l'escargot se met en route, on ne sait pas quand il arrivera à destination. C'est la principale remarque qu'on nous faisait déjà sous Milioukov, et sous Kerenski; on nous la fait encore maintenant. Nous pouvons rétorquer : certes, la révolution européenne progresse lentement, beaucoup plus lentement que nous ne le souhaiterions, mais depuis combien de temps notre révolution est-elle née ? Les Romanov ont été les maîtres pendant trois cents ans, pendant trois siècles ils ont été assis sur le dos du peuple. L'absolutisme russe jouait le rôle du gendarme vis-à-vis de tous les autres pays, étouffait chez lui la révolution et étouffait tout mouvement révolutionnaire en Europe; partout, les exploiters estimaient qu'ils avaient un rempart solide — le tsarisme. Le nom même de la Russie était haï des ouvriers occidentaux. Plus d'une fois, en Allemagne, en Autriche et dans d'autres pays, j'ai dû convaincre les ouvriers qu'il y a deux Russies : la Russie du sommet — la bureaucratie, le tsarisme, la noblesse — et l'autre, la Russie du peuple, qui s'élève lentement, la Russie révolutionnaire ouvrière, pour laquelle nous sacrifions tout. Mais mes propos étaient accueillis avec scepticisme. « Où est-elle donc, me demandait-on, cette seconde Russie, cette Russie révolutionnaire ?

En 1905, elle s'est montrée et elle a disparu²¹ ». C'est là-dessus qu'ont toujours joué les pseudo-socialistes, les conciliateurs, allemands et français. Ils disaient qu'en Russie il n'y a de solide que l'autocratie et la bourgeoisie, que la classe ouvrière est faible, qu'il ne faut pas compter sur une révolution en Russie, etc., etc. Ainsi parlaient les opportunistes qui avaient trompé leur propre classe ouvrière et qui traînaient dans la boue les ouvriers russes. Mais notre prolétariat russe, qui a enduré un esclavage séculaire, le joug et l'oppression, a démontré maintenant qu'il est capable de se redresser de toute sa hauteur et de se tourner vers les autres travailleurs du monde entier pour les exhorter à suivre son exemple. Et si jusqu'à notre révolution — celle de Février et même jusqu'à celle d'Octobre, il nous fallait baisser les yeux, aujourd'hui nous pouvons être fiers d'être des citoyens russes ! Les premiers nous avons levé l'étendard de la révolte, et les premiers nous avons conquis le pouvoir pour la classe ouvrière. C'est ce qui fait l'orgueil justifié de la classe ouvrière — et le nôtre !

Cependant, cet orgueil ne doit pas se transformer en fatuité. Bien que les ouvriers des autres pays marchent sur la même voie que nous, leur route est plus difficile. Ils ont une organisation

puissante, et la marche est moins rapide. Ils ont une armée énorme, donc des convois plus nombreux, en outre leur ennemi est plus puissant que le nôtre. En Russie, le tsarisme était ébranlé, brisé, rongé de la base au sommet, et nous n'avons fait que lui porter le coup fatal. La machine d'État en Allemagne, en France et en Angleterre est beaucoup plus solide. Ceux qui l'on construite sont des gens beaucoup plus capables et cultivés, et la classe ouvrière devra redoubler d'efforts pour détruire la suprématie de la bourgeoisie. Bien sûr, nous pouvons nous plaindre. Notre impatience légitime nous fait trouver bien trop lent le mouvement révolutionnaire en Occident. Nous voudrions tous que la révolution se déclare plus vite et nous maudissons la lenteur de l'histoire qui, jour après jour, mais trop lentement, thésaurise la révolte des masses laborieuses contre la faim et l'épuisement. Mais, un beau jour, elle brisera le joug et fera éclater toutes les malédictions accumulées contre la bourgeoisie et les classes possédantes. Il faut attendre patiemment que ce moment arrive, et que mûrisse cette révolte dans le cœur des ouvriers. La classe ouvrière en Occident est plus instruite que nous, son expérience est plus riche, elle est plus cultivée que le prolétariat russe et quand le combat décisif contre les oppresseurs arrivera, elle empoignera un balai de fer, et sans rien négliger balayera de ses États la vermine noble et bourgeoise.

Croire en cela est notre plus grand espoir. La Russie est encore promise à vivre une grande époque. Et si les rapaces de la bourgeoisie et les conciliateurs avaient raison lorsqu'ils disent que la révolution en Europe n'éclatera jamais, ou alors dans un siècle, ou dans des dizaines d'années, la Russie, seul pays prolétaire indépendant, est vouée à la mort. Car, camarades, dans toute époque historique, celui qui est faible et pauvre devient inévitablement la victime des rapaces plus puissants, des impérialistes et des militaristes armés jusqu'aux dents. C'est la loi du régime capitaliste mondial, et personne ne peut rien y changer. Si vous mettez au pouvoir Milioukov ou Goutchkov, ils ne rendront pas notre pays plus riche, ils ne feront que l'épuiser un peu plus. Au contraire, le fait que c'est la classe ouvrière qui est au pouvoir en Russie constitue pour les ouvriers des autres pays un puissant appel à la révolte. Chaque ouvrier en France et en Allemagne pense : « Si en Russie, dans un pays arriéré, la classe ouvrière a pu prendre le pouvoir et se fixer pour tâche de réorganiser le pays, l'économie, sur de nouvelles bases, si en Russie la classe ouvrière instaure partout la discipline du travail, construit une armée alors l'histoire elle-même nous ordonne à nous, ouvriers allemands et français, d'accomplir la révolution socialiste. » C'est pourquoi, en affirmant ici, chez nous, le pouvoir des ouvriers et des paysans, nous ne défendons pas seulement les intérêts de la Russie, mais nous défendons et nous nous battons comme le détachement d'avant-garde de la classe ouvrière du monde entier; nous accomplissons notre tâche et la leur.

Les ouvriers de tous les pays nous regardent avec espoir et appréhension : n'allons-nous pas échouer, n'allons-nous pas couvrir de honte l'étendard rouge de la classe ouvrière ? Si la contre-révolution et notre propre désarroi nous faisaient succomber, les espoirs des masses ouvrières des autres pays seraient morts, et la bourgeoisie leur dirait : « Regardez, la classe ouvrière russe a bien essayé de se soulever, mais elle est tombée à nouveau, et maintenant elle gît à terre, crucifiée et écrasée. » Si la révolution connaissait un tel sort, le prolétariat mondial perdrait sa foi dans ses propres forces, tandis que la bourgeoisie serait moralement renforcée. C'est pourquoi nous devons, tout en défendant notre position, lutter avec une énergie double et triple, avec un héroïsme décuplé. Il faut se rappeler que nous sommes en

ce moment non seulement les maîtres de notre propre destinée, mais aussi que c'est dans nos mains que reposent les rêves de liberté de l'humanité entière. Contre-nous, il y a la bourgeoisie de tous les pays, mais avec nous, il y a la classe ouvrière de tous les pays avec ses espoirs. Camarades, soyons donc toujours plus forts, donnons-nous la main pour lutter jusqu'au bout, jusqu'à la victoire complète, pour le règne de la classe ouvrière!

Et quand les ouvriers de l'Europe nous lanceront un appel, nous irons à leur secours, tous, comme un seul homme, avec le fusil à la main et les drapeaux rouges, nous irons à leur rencontre, au nom de la fraternité des peuples, au nom du socialisme !

DEUX CHEMINS

*Discours prononcé à la réunion des membres
du Haut Comité Central Exécutif du IVe Congrès du Soviet
de Moscou de députés Ouvriers et Soldats,
du Soviet Central Panrusse
et Moscovite des Syndicats, de représentants de tous les Syndicats
de Moscou, des comités des fabriques et des usines
et des autres organisations ouvrières, le 4 juin 1918 ²².*

La Question de l'Approvisionnement.

Telle que se pose aujourd'hui la question du ravitaillement, il ne peut y avoir que deux politiques : la politique du monopole de l'État et des prix fermes et la politique du libre commerce plus ou moins ou tout à fait ouvert.

Seuls les orateurs opportunistes qui, comme toujours, n'ont pas été jusqu'au bout d'une seule de leurs idées, ont critiqué ici la politique d'approvisionnement du pouvoir soviétique. Leurs discours sont le faible écho de l'autre critique, la vraie, qui émane de la bourgeoisie d'affaire. Elle sait bien qu'il ne peut y avoir, comme on vient de le dire, que deux politiques bien définies, celle du monopole de l'État et des prix fermes ou celle du libre commerce, du libre jeu des prix. Mais la politique du libre-échange, qui doit conduire à la hausse des prix du blé, implique dans les circonstances actuelles que le pain sera le monopole d'une partie privilégiée de la population. Le prix du pain va augmenter dans de telles proportions qu'il va devenir très vite le monopole de ceux qui peuvent l'acheter à n'importe quel prix. Voilà pourquoi la question se pose de la façon suivante : ou bien l'État ouvrier et paysan garde le monopole du blé, ou bien celui-ci devient le monopole des riches. Maintenant la question ne peut se poser différemment (une voix : « Nous en avons déjà fait le monopole des riches »). Si nous avons déjà fait du pain le monopole des riches, comme je viens de l'entendre dire, les menchevicks ne protesteraient pas contre nous et contre notre politique d'approvisionnement. Car, comme je l'ai déjà rappelé, toute la critique menchévique de A à Z n'est rien d'autre que l'écho affaibli de la critique bourgeoise.

Le mécontentement et la haine de la bourgeoisie ont des causes sociales profondes. Riabouchinski parlait déjà du « bras décharné de la faim » avant la révolution d'Octobre, quand

le pouvoir soviétique n'existait pas, mais qu'il y avait le régime des menchéviks et des s.-r. de droite. La bourgeoisie intelligente et habile comptait déjà à cette époque sur le « bras décharné de la faim » pour mettre un terme à la révolution russe. Voilà pourquoi il va de soi que nous ne pouvons pas envisager la question de l'approvisionnement indépendamment et isolément, faire appel aux « sages » des divers partis, directions, recoins et portes cochères politiques, et leur proposer : « Résolvez-nous le problème du ravitaillement ! » Non, nous maintenons notre point de vue : la question du ravitaillement fait partie de toute la « question soviétique », c'est un des problèmes particuliers du régime de dictature du prolétariat et du paysannat appauvri. La classe ouvrière a donné les terres des propriétaires fonciers aux paysans; elle apprendra aussi aux villageois pauvres à soustraire aux koulaks, aux maraudeurs et aux spéculateurs les réserves de provisions disponibles et à en faire des réserves de l'État prolétaire. Pour rester au pouvoir, la classe ouvrière doit mettre au point le mécanisme administratif de l'État, dans des conditions très difficiles, en faisant face à tous les obstacles, à toutes les résistances qui l'empêchent de se réaliser et de se développer. Quand on nous dit que c'est le chemin ouvert à la guerre civile, nous restons perplexes. Il va de soi que le pouvoir soviétique est lui-même une guerre civile organisée contre les propriétaires fonciers, la bourgeoisie et les koulaks. Le pouvoir soviétique n'a pas peur de le dire, comme il ne craint pas d'appeler les masses à la guerre civile et de les organiser dans ce but. Et ce n'est pas aux représentants des partis qui ont mené pendant les huit premiers mois de la révolution une guerre impitoyable contre les ouvriers et les paysans, ce n'est pas aux partis menchéviks et s.-r. de venir ici pour critiquer et accuser le pouvoir soviétique; ce n'est pas à eux de nous demander avec l'impudence des maîtres : « Mais avez-vous oublié qu'à la suite du traité de Brest-Litovsk les Allemands ont pris l'Ukraine et toutes ses provisions ? »

Non, nous n'avons rien oublié! Nous n'avons pas oublié, premièrement, que le traité de Brest-Litovsk est une corde que nous ont jetée au cou la bourgeoisie et les s.-r., responsables de l'offensive du 18 juin. Nous n'avons pas oublié, et nous n'oublierons pas, deuxièmement, que ceux qui ont ouvert à l'ennemi les portes du pays en Ukraine, que ceux qui ont donné ses réserves de provisions à l'impérialisme allemand étaient les Ukrainiens, les s.-r. de droite, et les menchéviks, en la per-personne de la Rada de Kiev. Et quand on nous pose l'autre question: « Est-ce que nous n'oublions pas que la réception des vivres qui viennent de Sibérie est rendue plus difficile par le soulèvement tchécoslovaque ? » — que bien sûr, nous devons réprimer —, nous répondons : « Mais est-ce que vous vous rappelez que le soulèvement tchécoslovaque a été organisé par les habitants de Nono-Nicolaïevsk et par d'autres menchéviks et s.-r. de droite (une voix: « Par Trotsky ! »), qui ont agi en Sibérie, et dont les supporters, les amis les plus proches sont ici, à droite ? » Et notre tâche est d'expliquer cela à la classe ouvrière (applaudissements, bruits).

Camarades, un des escrocs qui sont ici, dont je ne connais pas le nom, a dit que le soulèvement tchécoslovaque avait été provoqué par moi (une voix : « C'est Tcherévane qui l'a dit »). Je déclare que tous les escrocs, s.-r. et mencheks de Sibérie, de Penza, de Samara et de Sizrania mentent lâchement en disant que c'est moi qui veux livrer aux Allemands les Tchécoslovaques, j'affirme qu'ils ont inquiété et égaré les malheureux soldats tchécoslovaques, et par ces calomnies perfides ont rendu fous la plupart d'entre eux (bruits, cris à droite). Ici, sur ces bancs, se trouvent les membres des partis qui en Sibérie ont soulevé contre nous les

Tchécoslovaques, qui ont même déclaré à Novo-Nicolaïevsk qu'ils avaient formé un nouveau gouvernement russe composé de s.-r. de droite et de menchéviks, appuyé par des baïonnettes étrangères — celles des Tchécoslovaques. Les s.-r. et les menchéviks en parlent, mais en même temps leurs supporters viennent ici et sur un ton de reproche nous accusent : « Vous avez oublié les Tchécoslovaques ». Non, nous n'avons pas oublié les Tchécoslovaques, nous ne vous avons pas oubliés non plus, vous qui êtes leurs instigateurs, et la guerre civile que nous menons est et sera aussi une guerre contre ceux qui ont l'audace d'exciter les Tchécoslovaques ignorants et égarés (bruits, cris à droite : « Trotsky... insinuation. » Le président demande le calme).

Ici on a dit : « Ne jouez pas avec la faim! » — C'est un mot juste et nous le lançons à la tête de la bourgeoisie et de ses laquais. « Ne jouez pas avec la faim! »

En ce moment nous entrons dans les deux ou trois mois les plus critiques de la révolution russe: nous avons jusqu'à présent la guerre civile, mais la révolution russe ne connaissait pas encore la terreur, au sens français du mot. Maintenant le pouvoir soviétique va agir plus résolument et plus radicalement. Il avertit : ne jouez pas avec la faim, n'excitez pas les tchécoslovaques, ne poussez pas contre nous tous les laquais bourgeois, n'organisez pas de sabotages et n'empoisonnez pas les masses ouvrières avec vos mensonges et vos calomnies dont vous remplissez votre presse infamante, car tout ce jeu peut se terminer tragiquement! (Martov de sa place : « Nous ne craignons pas le régime tsariste et nous n'aurons pas peur de vous non plus. » Des cris : « Le régime tsariste était féroce et nous ne le craignons pas, alors vous ne nous faites pas peur. »)

Ne jouez pas avec la faim!

Nous nous posons la question du ravitaillement comme la question de la lutte armée pour le pain. Ni le pouvoir soviétique lui-même, ni une seule de ses réformes, ni un seul des problèmes de réorganisation communiste ne sont concevables si maintenant, dans les mois qui viennent, la classe ouvrière et les paysans pauvres ne s'emparent pas des provisions qui existent dans le pays. On se fait des illusions et on ment quand on pense qu'avec l'aide de moyens partiels, de primes, de marchandages et de surenchère sur les prix, nous pouvons tout de suite réduire le koulak, qui s'est bourré d'assignats et qui est politiquement dépravé jusqu'à la moelle des os par le parti de la bourgeoisie et de ses serviteurs. Espérer maintenant qu'en employant des moyens palliatifs le koulak va nous donner son pain, est une utopie lamentable.

Ceux qui disent que la situation du ravitaillement est catastrophique ont raison; mais c'est justement cette situation catastrophique qui nous fait condamner catégoriquement tous les moyens de lutte inefficaces, lamentables et infructueux, tous les remèdes de bonne-femme qu'ils proposent pour lutter contre le koulak. Nous avons un autre point de vue plus réaliste. Nous disons : le pays souffre de la faim, la population des villes commence à être boursoufflée à cause de la faim, l'Armée Rouge n'est pas capable de se défendre à cause du manque de provisions et, dans ces conditions, tous ceux qui ont faim doivent savoir qu'il y a du pain dans le pays, et que ce sont les koulaks, les rapaces, les exploiters de la famine et de la misère qui l'ont; ils doivent savoir que nous proposons à ces koulaks des prix fixes imposés par l'État, et qu'à ces prix ils ne donnent pas le pain; et que, dans ce cas, nous emploierons la force pour le

prendre; en contraignant les koulaks nous pourrions nourrir les ouvriers, les femmes et les enfants ! En ce moment il n'y a pas et il n'y aura pas d'autres moyens (Bruits).

Pour passer des mots aux actes, nous avons décidé de mobiliser systématiquement pour le ravitaillement les éléments d'élite de la classe ouvrière. Ils seront chargés d'un travail d'importance : introduire la dictature prolétarienne dans les campagnes.

C'est la décision du Haut Comité Central Exécutif ". Oui, l'élite des ouvriers de Moscou doit être transformée dans les semaines proches en cadres armés et équipés de détachements d'approvisionnement, et cette élite de la classe ouvrière doit avoir non seulement un fusil braqué sur le koulak, mais aussi une parole fraternelle pour les paysans pauvres.

Oui, vous, prolétaires moscovites, au nom des masses qui vous ont choisis, partez en croisade dans les campagnes sous l'étendard du pouvoir soviétique contre les koulaks; vous direz que vous êtes venus pour resserrer l'union fraternelle avec les paysans affamés, avec qui vous partagerez le pain que vous prendrez aux koulaks, et, d'autre part, pour mener une guerre d'extermination impitoyable contre les koulaks qui veulent prendre, par la famine, la Russie Soviétique des ouvriers et des paysans.

Si les ouvriers moscovites ne remplissent pas cette tâche vitale, s'ils perdent courage, ébranlés par les calomnies de la presse bourgeoise, par le dard vipérin de ces domestiques, de ces laquais du capital agonisant (des voix à droite : « c'est faux, c'est faux »), cela veut dire, camarades, que la classe ouvrière n'est pas capable d'accomplir la tâche que l'histoire lui a confiée. Mais, camarades, le parti communiste ne peut pas y croire, et vous non plus vous n'y croyez pas. Nous savons que dans quelques semaines nous aurons mis sur pied et préparé à la guerre contre la faim les meilleurs ouvriers de Moscou, qui savent ce qu'est la famine des villes, et dont la conscience est illuminée par l'idéal socialiste. Nous lancerons dans la campagne ces colonnes de combat pour une union fraternelle avec la misère. Elles nous aideront à faire le compte de toutes les réserves alimentaires qu'il y a dans le pays, pour qu'elles deviennent le monopole des ouvriers et des paysans et non celui des riches et des koulaks. Entre ces deux monopoles il faut faire un choix : il ne faut pas choisir sur des mots, mais en agissant, et la substance de ce choix, c'est la guerre civile. Et notre parti est pour la guerre civile! (D'une place, ironiquement : « Vive la guerre civile! ») Oui, oui, vive la guerre civile! La guerre civile au nom du pain pour les enfants, les vieillards, pour les ouvriers de l'Armée Rouge, au nom de la lutte ouverte impitoyable avec la contre-révolution. Oui, vive la croisade des ouvriers dans les campagnes pour le pain et pour l'union avec la misère des paysans!

Je propose d'accepter la résolution qui doit être l'expression de notre volonté ferme de lutter contre la faim. Je vous demande encore une fois, camarades, de ne pas vous laisser abattre, de ne pas vous laisser aller au scepticisme et de n'écouter aucun des conseils malins et perfides que nous entendons à droite. Nous les avons entendus aussi à la veille d'Octobre. Ils disaient : « Ne prenez pas le pouvoir, ouvriers, car vous ne tiendrez pas deux semaines : vous n'aurez pas les réserves de provisions, les paysans et la bourgeoisie s'en empareront. » Néanmoins, en Octobre nous avons pris le pouvoir, nous avons enduré tortures et peines non pas deux semaines comme on l'avait prédit, mais sept mois — en dépit de tous nos ennemis.

Maintenant les trois mois les plus durs nous attendent, mais ils ne nous font pas peur non plus. Nous nous sommes promis de tenir bon, de ne pas perdre courage et d'attaquer toutes les difficultés qui se présentent. Nous endurerons ces trois mois, comme nous avons enduré les sept autres, et une fois qu'ils seront passés, nous aurons établi pour toujours la République soviétique!

En avant, camarades, au combat, avec espoir et foi!

Résolution concernant la question de la lutte contre la faim, proposée par le camarade Trotsky et acceptée à la séance du Haut Comité Central Exécutif du IVe Congrès du Soviet moscovite des députés ouvriers et soldats, du Soviet central panrusse et moscovite des Syndicats, des représentants de tous les syndicats de Moscou, des comités des usines et des autres organisations ouvrières, le 4 juin 1918.

La guerre, engendrée par les appétits voraces de la bourgeoisie mondiale, a ruiné et dévasté tous les pays et conduit tous les peuples au bord du naufrage.

La famine règne dans tous les pays belligérants et dans tous les pays neutres.

De tous les coins d'Europe viennent des nouvelles des révoltes et protestations des peuples affamés.

La guerre et la ruine qu'elle a provoquée ont conduit à la famine même notre Russie agricole qui a d'énormes réserves de blé.

La faim frappe aux portes de nos villes, des fabriques, des usines et des villages. La faim est la meilleure alliée de la contre-révolution qui espère provoquer dans les masses affamées des sursauts de désespoir, noyer la révolution dans le sang et rétablir le pouvoir des propriétaires fonciers et des capitalistes, comme cela s'est passé en Ukraine.

La lutte contre la faim est donc la tâche essentielle de tous les ouvriers et de tous les paysans conscients.

Le Congrès des Soviets, de H.C.C.E et des organisations des ouvriers moscovites invite tous les ouvriers et paysans révolutionnaires à concentrer leurs efforts pour la lutte contre la faim.

En Russie, il y a du pain. Il se cache chez les koulaks, les spéculateurs, pendant que les villes, l'Armée Rouge et les paysans pauvres crient famine.

Pour que le pays puisse vivre, pour que la révolution ne périsse pas, pour préserver, consolider et développer le pouvoir soviétique il faut arracher le pain des mains des koulaks et le distribuer méthodiquement à la population affamée.

La bourgeoisie et ses parasites exigent qu'on supprime le monopole de l'État sur le pain et qu'on casse les prix fermes. Prendre cette voie équivaldrait à faire des réserves de blé disponibles le monopole des riches et à condamner les citadins et les paysans pauvres à la famine, à l'épidémie et à la dégénérescence.

Les délibérations communes reconnaissent que, pour le pouvoir soviétique, seule est juste la politique de dictature de l'approvisionnement qui implique une lutte impitoyable contre les ennemis du peuple, les koulaks, les spéculateurs, les maraudeurs qui font tout pour prendre par la famine la révolution socialiste.

La mobilisation des ouvriers affamés, leur instruction et leur armement, leur union fraternelle avec les paysans pauvres, leur campagne commune contre les spéculateurs et les koulaks, voilà l'unique moyen de réunir les provisions de pain à des prix abordables pour le peuple et de permettre au peuple laborieux d'attendre la nouvelle moisson.

La délibération commune demande aux ouvriers de mener une lutte organisée, systématique, énergique et décidée pour le pain.

Une discipline de travail sévère, un ordre de travail sévère partout et avant tout dans le transport ferroviaire et naval, un compte strict de toutes les provisions disponibles, une répartition stricte des provisions dans le pays — voilà la voie du salut de la révolution socialiste.

Luttez contre la famine, ouvriers de Moscou et de Russie!

En vainquant la famine, nous vaincrons la contre-révolution et nous fortifierons pour toujours la république communiste.

LUTTER CONTRE LA FAMINE !

Rapport lu à l'assemblée populaire à Sokolniki le 9 juin 1918.

1. La Russie affamée.

Camarades, je prends la parole devant vous pendant ces jours et semaines terribles pour notre jeune République soviétique. Parmi toutes les questions qui nous étreignent le cœur, il en est une très simple, et qui pourtant nous pèse plus que toutes les autres. C'est la question du pain quotidien. Un seul souci, une seule anxiété domine en ce moment toutes nos pensées, tous nos idéaux : comment survivre le lendemain. Chacun pense involontairement à lui, à sa famille. C'est particulièrement le cas pour les maîtresses de maison, les épouses, les mères qui, chaque jour, au moment de préparer le repas, se demandent comment elles vont nourrir leurs enfants, leur mari. Et il faut dire que, de jour en jour, cela devient de plus en plus difficile. Bien que les choses aillent mal à Petrograd et à Moscou, il existe beaucoup d'endroits en Russie où l'on regarde ces villes avec envie. J'ai ici plusieurs télégrammes que le commissaire du peuple au Ravitaillement a reçu de petites villes et de bourgades. La population y est littéralement au bord de la famine complète et de l'épuisement. On nous a télégraphié le 31 mai de Vyksa, province de Nijni-Novgorod : « Les dépôts de Vyksa sont vides, le travail n'avance que par à-coups, avec de nombreux arrêts, 30 % des ouvriers sont absents, non pas parce qu'ils font la grève, mais réellement à cause de la faim. Il est arrivé qu'on ramasse des ouvriers qui tombaient d'épuisement sur leur métier. » De Serguïev-Possad : « Donnez du pain, autrement nous mourrons » ... De Briansk, le 30 mai : « Dans les usines de Maltsevo et de Briansk la mortalité est énorme, surtout chez les enfants; dans le district, il y a le typhus dû à la faim. » De Kline, on nous informe le 2 juin : « Kline est depuis deux semaines sans une miette

de pain. » De Pavlov-Possad, le 21 mai : « La population est affamée, il n'y a pas de pain, on ne sait où en trouver. » De Dorogobouj ²⁴, le 3 juin : « Grande famine et épidémies massives. »

J'aurais pu apporter encore beaucoup de télégrammes de ce genre venant d'autres endroits, mais c'était superflu, car ils donnent tous le même son de cloche. Dans notre pays, il y a des régions où a régné le plus terrible des tsars le « tsar de la faim ». Certes, notre Russie paysanne savait déjà autrefois ce que sont la faim, la mort par la famine et le typhus. Même en temps de paix, lors d'une mauvaise récolte, il y avait chez nous des endroits où les paysans mouraient par milliers, emportés par la faim, le typhus, le choléra. Même sous Alexandre III et Nicolas II, les Américains faisaient l'aumône à la Russie agricole, en envoyant des navires chargés de grain.

2. L'Europe affamée.

Le fait est qu'aujourd'hui la famine ne règne pas seulement en Russie, mais dans tous les pays d'Europe sans exception. Plus ou moins mais partout, la population, surtout les classes laborieuses, souffre d'une famine sans précédent.

Jetons un coup d'œil au Nord. Là, à côté de nous, la Finlande, qui vient de proclamer son indépendance. Maintenant, elle a le gouvernement bourgeois de Svinhufvud qui marche la main dans la main avec le gouvernement impérialiste allemand, lequel a écrasé la classe ouvrière finlandaise ²⁵. Notre presse bourgeoise goûtait d'avance l'idée que le gouvernement Svinhufvud formerait une armée contre-révolutionnaire dans la petite Finlande et marcherait sur Pétrograd. Mais, aux dernières nouvelles, une famine sans précédent règne en Finlande et les soldats gardes-blancs, recrutés dans les classes bourgeoises, tombent raides morts de faim et d'épuisement dans la zone frontrière. Ce n'est pas dans ces conditions qu'on peut entreprendre des campagnes militaires.

Plus loin, au Nord-Ouest, voisine de la Finlande, se trouve la Suède. J'ai traversé ce petit pays il y a plus d'un an. À ce moment-là l'approvisionnement était bien meilleur, mais déjà on distribuait à tout le monde des cartes de pain et le voyageur en transit n'avait droit qu'à une maigre tranche de pain sec. En Hollande, pays maritime neutre, des troubles éclatent à cause de la famine. En Suisse, autre petit pays neutre, il y a sans cesse aussi des troubles et des manifestations provoquées par la famine.

La France et l'Angleterre se trouvent dans de meilleures conditions que le reste de l'Europe. Devant elles s'ouvrent l'Océan, elles ont une grande flotte de guerre et une marine marchande, elles reçoivent des vivres de l'Amérique; néanmoins, quand je quittai la France, il y a deux ans environ, la population ouvrière souffrait de la faim, non pas parce qu'on ne trouvait ni viande ni pain, mais parce que les prix étaient absolument inabordables pour les masses ouvrières.

Prenons enfin l'Autriche et l'Allemagne qui, semblerait-il, sont les pays les plus puissants et maintenant des pays victorieux ²⁶. Ici je tomberai d'accord avec ce que dit un gros négociant autrichien qui vient d'arriver à Moscou. Ses déclarations ont été publiées par un journal bourgeois, alors que vous savez que la presse bourgeoise essaye à présent de prouver qu'en Europe et dans le monde entier tout va pour le mieux, qu'il n'y a de troubles et de famine que

chez nous, dans la Russie des ouvriers et des paysans. Voici ce que dit ce gros négociant autrichien : « À Vienne, la famine est, en tous cas, sûrement plus grande que chez vous. Il y a longtemps que tout a été avalé, absolument tout. Il n'y a ni pain, ni saucisses, ni légumes, — rien. Dans les cafés, on sert le café sans lait et sans sucre; quant à la bière, nous ne pouvons qu'en rêver. Les rues de Vienne, comme ici, sont parsemées de files d'attentes qui se forment souvent dès le soir. Il, est fréquent que les gens, après avoir attendu toute la nuit et la moitié de la journée, rentrent chez eux les mains vides. Cela ne va pas mieux à Berlin où j'ai passé dix jours en venant ici. Tout ce qui est mangeable a déjà été mangé. On peut dire que la population vit de son suc gastrique. Le moral est au plus bas. Même les victoires sur le front occidental ne relèvent pas les courages. »

Voilà, camarades, un tableau approximatif de ce qu'est devenue l'Europe après bientôt quatre années de guerre. Autrefois notre poète populaire Nekrassov parlait du village russe de Niéiélovka, mis en coupe réglée. Maintenant, aux sommets de la civilisation bourgeoise, à la suite de cette guerre maudite qui a arraché les travailleurs ouvriers et paysans de leurs foyers de travail, les a armés et jetés les uns contre les autres, à la suite de ces 48 mois d'épuisement de toutes les forces, de toute la sève et de toutes les ressources de l'Europe, nous voyons que cette ancienne et riche partie du monde, hier encore ancien foyer de civilisation, de forces et de progrès, est devenue une Niéiélovka à l'échelle d'un continent. Et cela, c'est le résultat de la guerre, le résultat des crimes commis par les classes dominantes : la bourgeoisie, les rois, la bureaucratie, les vieux généraux, les ambitieux. Qu'ils soient maudits pour cette guerre terrible et pour la famine qui épuise tous les peuples de l'Europe!

3. Nous avons du blé dans le pays.

Si, en réfutant le mensonge de la presse bourgeoise quant à la prospérité mondiale, la guerre nous a mis au même niveau que le reste de l'Europe en faisant régner partout la famine et l'épuisement, il y a quand même une différence, et une différence énorme, entre nous et la plus grande partie du reste de l'Europe. En Europe, c'est la famine parce que les réserves globales de blé sont insignifiantes. En plus, évidemment, les classes bourgeoises, qui règnent en Europe, s'approprient beaucoup plus que ce que reçoivent les masses populaires. Là-bas, tout est pesé jusqu'au dernier zolotnik et réparti suivant les directives du pouvoir d'État. Et chez nous ? Oui ou non avons-nous du blé dans le pays ? Sommes-nous affamés parce que nous avons englouti toutes les réserves de grain, ou parce que nous n'avons pas appris à enregistrer le blé, à le peser comme il faut, et à le faire distribuer par les bras vigoureux des ouvriers ? J'affirme que les difficultés d'approvisionnement ne viennent pas chez nous du manque de blé. Il y a du blé dans le pays, mais, pour notre honte, la classe ouvrière et les paysans pauvres n'ont pas encore appris l'art de diriger la vie de l'État, à prendre en main toutes ses réserves et à les répartir comme il conviendrait, dans l'intérêt des masses laborieuses et affamées.

Comme preuve, camarades, je donnerai quelques chiffres. Ma tâche ne consiste pas du tout à faire parmi nous seulement de la propagande. Il nous faut parler d'une manière concrète de l'approvisionnement du pays, parler de ce que nous avons et de ce qu'il nous manque. D'après notre statistique, l'excédent de blé en 1917 était, dans les endroits qui sont producteurs et exportateurs de blé, de 882 millions de pouds*. - (* Le poud vaut 16,38 kg.)

D'autre part, il y a dans le pays des régions à qui leur propre blé ne suffit pas. Si on fait le calcul, on trouve qu'il leur manque 332 millions de pouds. Par conséquent, dans une partie du pays, on a 882 millions de pouds en excédent, et dans l'autre, il en manque 332 millions. Si on déduit ce qui manque de l'excédent, il reste encore 560 millions de pouds pour l'exportation. Certes, l'Ukraine et la Nouvelle-Russie se taillent la part du lion dans cet excédent; mais même s'il n'y avait pas ces terres et ces régions qui se sont séparées de nous (espérons que ce n'est pas pour longtemps), si on calcule les réserves dans tout le reste du pays, on voit qu'en 1917 l'excédent se monte quand même à 34 millions de pouds. Ce qui veut dire, si on couvre tous les besoins normaux de la population en donnant la ration qui permet à un travailleur de vivre, il doit nous rester sans l'Ukraine, sans la Nouvelle-Russie, un surplus de 34 millions de pouds. Cela, uniquement sur la moisson de 1917. Mais avons-nous épuisé la récolte de 1916, de 1915? Pas du tout! Il y a d'immenses régions où non seulement la moisson de 1916 n'est pas consommée, mais où elle n'est même pas battue. Il paraît que dans les régions de Tourgaï et de Semipalatinsk ²⁷, il y a encore des restes de la moisson de 14. Le Caucase du Nord à lui seul a des excédents de blé qui atteignent 140 millions de pouds; or, il nous faudrait, pour pallier la famine dans les endroits qui souffrent en ce moment du manque de vivres, 15 millions de pouds par mois pour tout le pays. Calculez : les 140 millions de pouds d'excédent du Caucase du Nord peuvent suffire par conséquent à faire vivre pendant 10 mois le pays tout entier. Et la Sibérie occidentale ? Oui, nous avons tout près de Moscou, dans les provinces voisines — Toula, Tambov, Kursk, Voronej — nous n'avons pas moins de 15 millions de pouds de réserves inutilisées en ce moment.

En conséquence on ne peut dire en aucun cas que nous souffrons de la faim parce que nous n'avons pas de blé. Nous avons du blé, et pas seulement jusqu'à la nouvelle moisson. On peut affirmer que si nous avons su tout de suite répartir le blé disponible, le répartir dans tout le pays suivant les besoins, nous en aurions eu (sans la nouvelle moisson) pour un an — jusqu'en 1919. Mais tout notre malheur est que nous ne savons pas encore, que nous n'avons pas appris à profiter des richesses qui se trouvent dans notre propre pays. Le pouvoir des ouvriers et des paysans est un pouvoir jeune qui, pour l'instant, ne sait pas, ni sur place ni au centre, accorder le fonctionnement de ses organes; en outre, ce pouvoir est environné de tous côtés par des ennemis foncièrement intéressés à l'empêcher de régler son problème de ravitaillement, et, en privant de pain les masses affamées, à arracher par là même le pouvoir aux ouvriers et aux paysans pour rétablir la domination de la bourgeoisie.

4. Commerce libre ou monopole du blé.

Dans ces conditions, notre tâche consiste à prendre le blé qu'il y a dans le pays; ne pas le faire venir par mer, comme la France et l'Angleterre, qui reçoivent du blé d'Amérique, de l'autre côté de l'Océan, mais le prendre dans les limites de notre propre terre. Qui a ce blé, et où ? Il se trouve pour l'instant dans les mains de la bourgeoisie des campagnes, chez les koulaks, chez les spéculateurs. Ils détiennent en ce moment des dizaines et des centaines de millions de pouds de blé.

Comment le leur arracher et le distribuer ? C'est une question de vie ou de mort pour la classe ouvrière. Sous l'apparence d'un conseil amical — pour résoudre le problème de l'approvisionnement, ils vous soufflent : « Il y a un moyen simple : il faut proclamer la liberté

du commerce, supprimer le monopole de l'État et les prix fermes sur le blé. » Partout, à la boutique, à l'usine, en chemin de fer et jusque dans la famille, ces propagandistes, envoyés secrètement par les spéculateurs, s'insinuent parmi vous et vous tiennent ce genre de discours. Il est possible que parmi eux il y en ait qui, dans leur ignorance, croient sincèrement que si l'on supprime le monopole et qu'on déclare la liberté du commerce du blé, Moscou sera très vite pourvue d'articles de consommation et que nos femmes, nos mères et nos sœurs pourront nous préparer sans grand souci le déjeuner et le dîner. Non, camarades, cette solution au problème du blé est la plus nuisible de toutes celles que peut nous souffler notre ennemie — la bourgeoisie.

Pour comprendre que la politique de ravitaillement du pouvoir soviétique est inévitable et juste, il faut, avant tout, déterminer qui a établi, ou plus justement, qui s'est trouvé obligé d'établir le monopole de l'État. N'y avait-il pas avant la liberté du commerce, du blé ? Dans tous les pays bourgeois, en temps normal, le blé est un objet d'achat et de vente, un objet de libre commerce. On sait que la bourgeoisie achète et vend tout : machines, terre, maisons, pain, viande, honneur et conscience. Tout se vend et s'achète sur le marché bourgeois ! Pourquoi donc la bourgeoisie s'est-elle trouvée obligée pendant la guerre d'enfreindre son principe sacré du libre commerce, de restreindre ce dernier et d'instaurer le monopole de l'État sur le blé intégralement ou partiellement ? Mais parce que quand il y a assez de blé, on peut le faire circuler d'un endroit à un autre, de marché en marché, de ville en ville, de pays en pays, on peut le cacher, le sortir, le cacher à nouveau et ainsi se remplir les poches et s'enrichir grassement. Mais quand la guerre éloigne les forces ouvrières de l'agriculture et de la production en général, épuise tous les pays, les provisions de grain se réduisent considérablement. Bien sûr les gouvernements bourgeois se soucient non pas du peuple, mais d'eux-mêmes, de leur armée, pour ne pas s'affaiblir et rester en état de se battre contre l'armée des ennemis. Obéissant à ce souci, les gouvernements se trouvèrent obligés de réduire le nombre des spéculateurs, de serrer un peu la vis au commerce et de prendre sous leur contrôle les réserves de blé disponibles. Cela commença chez nous en 1915, alors que le tsar régnait encore, et ce fut la fin du commerce libre. Le ministre tsariste Trepov, soucieux des finances de l'État menacées par une hausse folle des prix, fut obligé de fixer des prix fermes sur le blé.

Dans les premières semaines après la révolution, le parti cadet était au pouvoir. Les cadets — propriétaires fonciers et capitalistes — réclamaient, au nom de leurs bénéficiaires, le rétablissement du libre commerce; mais, entrés au gouvernement, ils ne pouvaient pas le faire, car ils savaient que pareille mesure engendrerait dans le pays la famine complète, la dégénérescence des masses populaires, la ruine. Le ministre cadet Chingarev lui-même fut obligé de confirmer et de pratiquer le monopole du blé. Puis vinrent au pouvoir, avec les suffrages des masses confiantes et encore inexpérimentées, Kérénski, les s.-r. de droite et les menchéviks. Que décidèrent-ils de faire dans le domaine de l'approvisionnement ? Supprimèrent-ils le monopole du blé ? Non. Pris dans l'état du besoin, dans l'engrenage de la pénurie alimentaire, eux aussi furent obligés de maintenir le monopole du blé.

Et après avoir vu la bourgeoisie elle-même, avec son attachement à la concurrence, au libre commerce et à la spéculation, être obligée de se soumettre aux intérêts de l'État, on ose nous

dire : Supprimez le monopole du blé et établissez le commerce libre, ou encore : Si vous refusez de vous défaire du monopole du blé et d'établir le libre commerce, augmentez au moins les prix du blé. Ces mots, ces discours, je ne les ai pas seulement entendus de la bouche des spéculateurs, des koulaks, des maraudeurs, des gros et petits boutiquiers, mais même de certaines personnes du milieu ouvrier. La famine, leur pitoyable ration de mauvais pain, ne peuvent pas, bien sûr, ne pas les conduire au désespoir, et ils cherchent une issue, mais ils la cherchent sur le mauvais chemin.

Si maintenant le pouvoir soviétique décidait de supprimer le monopole du blé et autorisait la vente libre du blé, où cela conduirait-il ? Cela signifierait que dès maintenant les maraudeurs, les spéculateurs et les gros brasseurs se précipiteraient sur le Don, le Kouban, le Térék, en Sibérie occidentale et là, comme des vers sur un cadavre, se jetteraient sur les réserves de grain. Le prix du blé hausserait de 10, 25, 50, 100 roubles et plus le poud. En l'espace d'une semaine, les prix augmenteraient de 5, de 10 fois.

Ce n'est pas tout ! Pour transporter les sacs de grain jusqu'ici, il faut des wagons ; et alors commencerait la lutte pour les wagons. Les spéculateurs se battraient entre eux, et ce serait une débauche incroyable, la corruption, la subornation, la concurrence acharnée ; le poud de blé, en arrivant à Moscou, coûterait 200 roubles et peut-être plus.

Bien sûr, la bourgeoisie pourrait avoir du pain en plus grande quantité ; d'ailleurs, dès maintenant, elle peut payer des sommes énormes pour un supplément de pain. Mais pour les masses laborieuses, le pain deviendrait définitivement inabordable ; l'ouvrier serait obligé de s'en déshabituer, d'oublier tout simplement ce qu'est le pain, quel goût il a. Si on supprimait le monopole du blé, l'ouvrier, affamé parce qu'il ne reçoit qu'un quart ou un huitième de portion, verrait le pain disparaître complètement de sa table.

Or, après avoir écouté ces arguments, on ne nous approuve pas et on nous dit : alors, au moins, haussez le prix du blé. Mais à qui profite la hausse des prix sur le blé ? Aux koulaks ! Pourquoi le koulak ne donne-t-il pas de blé au pays ? Mais parce que chaque koulak — et un koulak n'est pas idiot — raisonne ainsi : « J'ai avantage à garder mon blé dans mes caves, car avant la révolution il y avait toujours des prix fermes sur le blé, Kérénski ensuite les a doublés et peut-être que maintenant ils vont quadrupler. » Et si nous haussions effectivement les prix, le koulak se dirait : « Laissons les ouvriers de Moscou et de Piter jeûner encore deux ou trois mois, et alors ils paieront leur pain cinq, six fois plus cher que maintenant. » Et le koulak, de son point de vue pillard, aura raison de cacher le blé dans ses granges, sinon de l'enterrer. Il n'a pas besoin d'argent : il a entassé chez lui une telle quantité de papier monnaie qu'aujourd'hui, en maints endroits, les koulaks ne le comptent plus en roubles, mais en kilos, et après avoir enfourné les billets dans des bouteilles enduites de goudron, ils les enfouissent dans la terre.

Voilà pourquoi les koulaks peuvent et vont prendre la classe ouvrière par la famine. Ils savent bien que, si, après une ou deux semaines de libre commerce du blé, l'ouvrier n'a même plus la pitoyable ration qu'il a aujourd'hui et qui, grâce à une juste politique d'approvisionnement, peut être augmentée, il sait bien qu'alors il se produira dans les villes des soulèvements, que des troubles éclateront, à la suite desquels, peut-être, le pouvoir soviétique sera noyé dans

les torrents de sang des rebelles affamés, et la domination de la bourgeoisie rétablie. Voilà en quoi consiste la politique de la bourgeoisie et de ses amis — les gros koulaks. En premier lieu, elle a pour but, après avoir profité de la crise du ravitaillement, de renverser, de briser et de prendre par la famine le pouvoir soviétique des ouvriers et des paysans.

Voilà pourquoi leurs journaux, leurs agents, leurs agitateurs et leurs sous-fifres, peu importe comme ils s'appellent — s.-r. de droite ou menchéviks — répandent assidûment la version suivant laquelle c'est le pouvoir soviétique qui a engendré la famine.

5. La chasse au pouvoir soviétique.

Aveugles et calomniateurs, ils ont oublié que nous autres, communistes, marxistes, nous avons prévenu les classes possédantes au seuil même de la guerre actuelle! Nous avons prédit qu'elle serait une guerre des peuples, qu'elle les conduirait au bord du désastre, qu'elle engendrerait une ruine économique sans précédent. Nous rappelons nos prévisions : « Vous allez devoir jeter dans le combat — disions-nous aux capitalistes — la fleur de la population européenne après l'avoir arrachée à son travail producteur, et vous obligerez même ceux qui restent eux-mêmes à ne travailler que pour anéantir des richesses, vous détruirez les exploitations les plus prospères, et dans deux ans, trois ans, il y aura une famine incroyable dans toute l'Europe. » Le marxisme révolutionnaire brossait ce genre de tableau au capitalisme non seulement au seuil de la guerre mondiale, mais déjà bien avant.

Auguste Bebel, qui mourut peu avant cette guerre, prononça un discours à l'un des congrès internationaux socialiste à Copenhague " auquel j'assistais. Dans son discours il dépeignait en traits prophétiques la future guerre mondiale et ses conséquences. Il disait : « C'est vous, messieurs les bourgeois, qui provoquez l'esprit malin avec cette guerre mondiale qui se prépare, et vous ne pourrez plus le conjurer, il vous tuera aussi! ... »

Et maintenant que nos prédictions se sont réalisées, que sur les épaules du pouvoir des ouvriers et des paysans repose le fardeau terrible des crimes des tsars, des classes possédantes et de leurs commis, les ennemis du peuple disent : « Le pouvoir soviétique est coupable de tout, c'est même lui qui a engendré la famine » ... Permettez-moi de demander : « Messieurs les bourgeois, n'avez-vous pas, par hasard, essayé d'assumer la tâche du pouvoir ? » Le pouvoir était bien aux mains des tsars, de la bourgeoisie, des s.-r. de droite et des menchéviks et ce sont bien eux qui, comme bilan de leurs grandes actions, nous ont laissé en héritage cette ruine, n'est-ce pas ? Comment osent-ils, après cela, clamer que « seul le pouvoir soviétique laisse les ouvriers affamés, il n'y a que lui qui ne peut pas surmonter la ruine, — à bas le pouvoir soviétique! ».

« Sachez, leur répondrons-nous, que le pouvoir soviétique a du mal, beaucoup de mal, mais, malgré toutes les difficultés, tous les malheurs, les ouvriers et les paysans ne laisseront jamais le pouvoir leur échapper des mains! »

La bourgeoisie est maligne. Elle sait que l'ouvrier, le travailleur n'est pas habitué à diriger, n'est pas habitué au pouvoir, et qu'il y a beaucoup de difficultés. Tenant compte de ce fait, la bourgeoisie souffle à l'ouvrier : « Le pouvoir n'est pas ton affaire; ta vocation est de sortir le char de la boue; mais le conduire, c'est le devoir sacré des capitalistes, des propriétaires

fonciers, des professeurs, des avocats. » Bien sûr, ces discours font hésiter l'ouvrier. Peut-être la classe ouvrière a-t-elle réellement pris une charge au-dessus de ses forces ? Peut-être qu'en effet, pour tenir le pouvoir, il faut des qualités qui sont données, pour ainsi dire, par la nature à la bourgeoisie pour diriger les masses populaires ? et ne faut-il pas que les ouvriers et les paysans se soumettent humblement devant elle et qu'ils lavent ses traces souillées ? Et si, réellement nous croyons en notre incapacité à diriger l'État, nous périrons. Si nous perdons la foi, nous mourrons!

C'est un moment difficile que nous traversons ! La bourgeoisie est maligne; elle est sur ses gardes, elle mobilise contre nous ses forces — les koulaks, c'est-à-dire la bourgeoisie villageoise — elle les entretient par ses journaux, par ses propagandistes : « Ne donnez pas de blé aux villes, gardez-le, gardez-le bien. Nous prendrons Piter et Moscou par la famine, nous briserons le moral de la classe ouvrière; alors nous pourrons, sans coup férir, rétablir notre ancien pouvoir — le pouvoir des riches sur les pauvres. »

6. Les koulaks, Soutien et espoir de la contre-révolution.

Les koulaks, c'est l'avant-garde de la contre-révolution; toutes les espérances de la bourgeoisie sont fondées sur les koulaks. Voilà pourquoi on peut affirmer que les principaux ennemis de la ville et des paysans pauvres sont les koulaks qui cachent dans leurs caisses et leurs granges des centaines et des milliers de pouds de blé, alors que dans les villes et les villages les ouvriers et les paysans sont affamés et meurent du typhus ainsi que leurs enfants.

Le Comité central exécutif du Soviet des députés ouvriers, paysans et soldats avait raison, trois fois raison, quand il déclarait que le pouvoir soviétique ne supportera pas que partout dans ce pays les ouvriers et les paysans souffrent de la faim, pendant qu'une partie de la population de ce même pays — les koulaks et les maraudeurs — reste assise sur ses sacs de grain en attendant que le temps passe, alors que de sa main décharnée la faim étreint les travailleurs. Non, camarades, cela ne peut pas se passer ainsi. Par la voix de son pouvoir, la classe ouvrière a déjà déclaré bien haut : « Malheur à tous les koulaks, malheur aux spéculateurs qui bloquent chez eux les excédents de grain tandis que les enfants des ouvriers meurent de faim! » Pour le pouvoir soviétique, il n'existe aucune propriété privée, et surtout pas celle du pain. Nous autres, communistes, nous ne connaissons qu'une seule propriété sacrée — la vie de l'homme travailleur, la vie de l'ouvrier, de sa femme, de son enfant. Voilà pour nous l'unique propriété sacrée, et elle nous donne droit sur tout.

Dans ce cas, on peut nous demander : « Si la vie de l'ouvrier, de sa famille, de chacun de ses membres vous est plus chère que tout, ne vaut-il pas mieux alors payer 200, 300, 400 roubles un poud de blé, mais les garder en vie ? » Quoi de plus simple, semble-t-il.

Mais si les prix du blé atteignent 200 roubles le poud, il faudra en même temps, pour garantir le pouvoir d'achat, augmenter le salaire des ouvriers, et il se montera à 1.000 ou 2.000 roubles par mois. Alors, en vertu des prix libres, le pain atteindrait d'un seul coup 500 roubles le poud et le salaire de l'ouvrier devrait être à nouveau augmenté, pour que sa poche ne soit pas en reste sur la hausse des prix. Faire monter le prix du pain et augmenter les salaires, c'est la même chose que de boire de l'eau salée pour apaiser sa soif; on peut en boire autant qu'on veut, cela ne l'étanche jamais. D'autres voix encore se font entendre : « Pourquoi soustraire

le blé au koulak, quand on peut l'échanger de bon gré contre de la toile, des produits métallurgiques ? » Oui, camarades, c'est justement là le problème : le koulak a déjà tout ce qu'il lui faut, et même s'il lui manque, disons des clous et de l'indienne, il les trouvera pour cinq pouds de blé; mais il a des centaines et des milliers de pouds de ce blé, et il n'a pas besoin de clous ni de toile pour une aussi grande quantité... Ce sont les pauvres qui en ont besoin, mais ils n'ont pas de blé pour les échanger. C'est pourquoi, par l'entremise du comité des pauvres, nous allons prendre le blé aux koulaks, sans faire aucun troc, et c'est seulement avec les pauvres que nous en ferons l'échange contre des toiles, des clous, du matériel agricole, contre tout ce qu'il y a en ville et dont les campagnes ont besoin. C'est la tâche qui incombera aux comités des paysans pauvres ²⁹. Sous le contrôle du pouvoir, ils vont prendre le blé aux koulaks, l'échanger contre des tissus et partager entre eux.

Prendre de force la terre aux propriétaires fonciers quand il le fallait, mettre dans les mains du peuple les fabriques, les usines, les chemins de fer, ce n'est pas ça qui nous a arrêtés. Pas plus que d'arracher à main armée la couronne sur la tête stupide du tsar. Alors, allons-nous reculer maintenant au moment où il faut arracher le blé aux koulaks qui le gardent et qui cachent malhonnêtement leurs réserves ?

Fort de cette décision, le Comité central exécutif a déclaré : « Paysans! Les villes doivent donner tout ce qu'elles ont comme matériel agricole indispensable : métaux, clous, moissonneuses et autres machines, outils, tissus, peaux, verre ; elles doivent tout donner non pas aux koulaks mais aux paysans pauvres. En échange, les paysans pauvres, aidés des organes de ravitaillement du pouvoir soviétique, doivent soustraire le blé aux koulaks. Si ces derniers ne veulent pas le donner de plein gré, il faut leur prendre de force toutes les provisions de blé, les réquisitionner, et ensuite les partager fraternellement entre les populations affamées des campagnes et des villes. »

Si nous ne nous acquittons pas de ce travail, cela veut dire que nous ne sommes bons à rien.

Est-il possible que, dans notre propre pays qui recèle des réserves de blé pour un an, nous ne puissions pas prendre, pour ne pas souffrir de la faim, notre pain quotidien des mains des spéculateurs qui sont comme le chien du jardinier : ce qu'il garde, il ne peut pas le manger, mais il ne laissera personne le prendre. On veut nous faire peur en disant : « Vous voulez déclencher la guerre de la ville contre les campagnes. » Tout le monde le dit, la bourgeoisie, les s.-r. de droite, les menchéviks. Nous leur répondrons : « C'est faux, ce n'est pas la guerre de la ville contre les campagnes, c'est une lutte commune de la ville et des paysans pauvres contre les koulaks-richards, contre les maraudeurs qui épuisent et exténuent les pauvres de la ville comme ceux des campagnes. »

Si la guerre de la ville contre les campagnes et des campagnes contre la ville éclatait, cela signifierait la mort de la révolution. Mais si la classe ouvrière de la ville tend la main au village et conclut une alliance avec les paysans pauvres, qui n'ont ni réserves, ni excédents, qui ne font pas le commerce du blé et qui sont des travailleurs au même titre que les ouvriers des villes, ce n'est pas la guerre entre la ville et les campagnes, mais une lutte en commun contre les koulaks des campagnes.

7. Le décret du 13 mai.

Pour appliquer sans tarder sa politique de ravitaillement, telle que je l'ai exposée plus haut, le pouvoir soviétique a promulgué le décret du 13 mai ".

Ce nouveau décret du Comité central exécutif en date du 13 mai stipule : après la publication de la loi dans chaque canton, donner pour tout délai une semaine. Au cours de cette semaine, tous doivent déclarer exactement et honnêtement combien ils ont de réserves de blé; s'il y a un excédent en plus de ce qu'il leur faut pour nourrir leur famille, les troupeaux et ensemençer les champs, ils doivent céder ces excédents aux organismes soviétiques de ravitaillement aux prix fixés. Celui qui, dans la semaine, ne déclarera pas ses excédents, sera considéré comme criminel. Le devoir de chaque habitant des campagnes est de le montrer du doigt au soviet local et à l'organisation de ravitaillement; on lui prendra son blé non pas au prix fixé, mais gratis, et il sera traduit en justice, jugé avec sévérité, comme un assassin, et la sentence ira jusqu'à dix ans de travaux forcés. Voilà ce que dit la nouvelle loi promulguée par le pouvoir soviétique le 13 mai. C'est une loi juste et équitable. Et elle a déjà trouvé un écho dans les différentes parties du pays.

Au commissariat du Ravitaillement, on reçoit des dizaines de télégrammes par lesquels les organisations locales tiennent Moscou au courant de l'application du décret du 13 mai. Je ne vais pas les citer tous, cela prendrait trop de temps, mais je m'arrêterai sur certains d'entre eux. Voici ce qu'on nous télégraphie par exemple d'Elz : « Dans chaque canton, on envoie des agents pour surveiller le travail des soviets de canton, dans chaque village on organise des commissions de ravitaillement des paysans les plus pauvres, lesquelles font le compte et la répartition des excédents de blé. » Voici un communiqué de Samara : « Les agents du comité de ravitaillement de Samara ont été dispersés dans tous les districts et les cantons afin de faire appliquer le décret du 13 mai. Ils doivent aider les soviets de district et de canton, ils doivent prouver à la population l'intangibilité du monopole du blé et les prix fixes, c'est-à-dire que le comité de ravitaillement maintient fermement son point de vue, n'étant ni pour l'abrogation du monopole du blé ni pour la hausse des prix. » D'Omsk, où vient de se déclarer un mouvement contre-révolutionnaire tchécoslovaque, on a télégraphié il y a trois ou quatre jours : « Tout est prêt pour l'inventaire du blé. Demain nous envoyons des agents spéciaux pour activer l'inventaire. » Un télégramme de Louga annonce : « Le Congrès paysan a adopté le décret du 13 mai dans toute son étendue et en a entrepris sans tarder l'application. » J'ai mentionné que nos ennemis disent de notre politique d'approvisionnement : « C'est la guerre de la ville contre les campagnes. » Or, tous ces télégrammes sont la véritable voix des paysans et des congrès paysans qui adoptent le décret du 13 mai. Voici un communiqué de Voronej : « Des détachements spéciaux d'ouvriers ont été invités à réquisitionner le blé; de nouveaux détachements de réquisition se constituent; prochainement, on enrôlera dans ces détachements les ouvriers de Voronej pour soustraire le blé aux koulaks. On a fixé une date limite pour la remise du blé à partir du moment de la publication du décret. Le manque de forces armées pour la réquisition se fait sentir. » Plus loin, des nouvelles de Koursk : « Le décret a été envoyé sous forme de circulaire dans tous les districts; dans certains, la réquisition est déjà en cours. » Penza nous fait savoir : « Le soviet local a décidé de prendre toutes les mesures pour appliquer le plus rapidement possible le décret du 13 mai. » Eletz annonce : « Il a été

prescrit d'exécuter strictement le décret. On a envoyé des détachements militaires dans les cantons pour la réquisition ; nous vous informerons des résultats. » Les données en provenance de Kamychine sont des plus intéressantes : « Au congrès paysan qui s'est ouvert hier, la majorité des orateurs s'est prononcée en faveur de la réquisition immédiate des réserves de blé détenues par les koulaks pour les envoyer dans les provinces affamées. » Il y a eu, il n'y a pas longtemps, à Ekaterinodar, un congrès qui réunissait 1.333 délégués des régions riches en blé. Et quelle résolution vota ce congrès ? Peut-être se déclara-t-il en faveur du commerce libre ? De la hausse des prix du blé ? Je vous lis la décision du congrès : « Au troisième congrès de la République du Kouban et de la Mer Noire assistent 1.333 délégués de divers villages cosaques, métairies et du front. Sur la question du moment présent, le congrès a reconnu comme juste la politique du Conseil des commissaires du peuple de Russie. Le congrès a examiné avec une attention particulière la question du front, et a décidé de consacrer toutes ses forces à rétablir une armée puissante et disciplinée. Le congrès a décidé de commencer à expédier énergiquement du blé au Nord affamé. » Écoutons la voix d'Oufa, qui a toujours fourni beaucoup de blé : « La population a été informée du décret. Tous les organes de ravitaillement fonctionnent sous la crainte de sévères poursuites. Le stockage du blé avait augmenté avant que les détachements n'aient été envoyés. » Les koulaks des campagnes entendent sonner avec ce décret leur heure suprême et il les oblige à se dépêcher d'emmagasiner le blé. « Le congrès des paysans pauvres, composé de 150 députés, a accepté notre résolution à »

Tous les télégrammes reçus, camarades, ne viennent pas de cabinets privés, ni d' « écrivains » particuliers. Ce sont les voix de ceux qui sont sur place, les voix des comités soviétiques de ravitaillement, celles des paysans pauvres. Maintenant, on voit que partout il faut créer ces comités de paysans pauvres, en les opposant aux riches villageois. Les comités des paysans pauvres prendront en main la mise en pratique du décret du 13 mai.

8. Les détachements ouvriers de ravitaillement.

Il se pose encore à nous une question importante. On se la pose aussi sur place. Par exemple, cette même Oufa réclame comme indispensable l'arrivée rapide de détachements en provenance des endroits frappés par la famine. La question des détachements, camarades, est très grave. Il faut qu'il y ait effectivement sur place des détachements provenant des endroits affamés. Pourquoi sont-ils indispensables ? C'est tout à fait compréhensible. Quand la famine règne quelque part, loin, dans une autre province, c'est un fait dont on peut difficilement prendre conscience si l'on est soi-même rassasié. L'image qu'on s'en fait se réduit à un titre dans les journaux : Famine à Moscou! Nous aussi, lorsque nous lisons qu'une épidémie de peste ou de choléra s'est déclarée quelque part, nous y pensons un peu, et puis nous oublions. Les koulaks ne sont pas les seuls, les vrais travailleurs aussi, pour peu qu'ils aient du pain, ne prennent pas tellement à cœur la faim des autres. Pour cette raison, il faut absolument envoyer dans les provinces riches en blé des détachements ouvriers venus des villes affamées, des Pétersbourgeois et des Moscovites; il ne faut pas aller là-bas pour brigander ou marauder, comme nous en accusent nos ennemis, mais avec l'intention louable de se tourner avant tout vers les pauvres et de leur dire : « Voilà, nous, ouvriers affamés, nous sommes venus à vous, paysans pauvres, pour vous tendre une main fraternelle et vous dire

qu'en ville nous avons encore des étoffes, du métal, des clous; tout ce que nous avons, nous sommes prêts à l'envoyer dans votre village en échange de blé. Partageons fraternellement nos réserves économiques communes. Mais avez-vous du blé ? » — « Non », vous répondra le pauvre, « j'ai juste assez de blé pour me nourrir jusqu'à la nouvelle récolte. » « Votre voisin en a ? »

-- « Il en a, ses coffres sont pleins. » — « Alors, allons ensemble chez lui compter ce qu'il a dans ses coffres et enregistrons-le. » — « Et a-t-il un chariot et un cheval ? » — « Oui, il a aussi un chariot et un cheval. »

-- « Chargeons son blé sur le chariot : nous en laisserons la moitié ici, dans l'arrondissement, dans les provinces voisines, et nous enverrons l'autre moitié à Moscou, à Pétrograd. »

Nos détachements, arrivés de Moscou ou de Petrograd, prendront avec eux des travailleuses, les épouses des prolétaires, les mères qui savent mieux que personne ce que signifie la faim dans une famille où il y a de nombreux enfants. Arrivée dans la province d'Oufa ou en Sibérie occidentale, cette femme-maîtresse de maison dira le mot juste au koulak de là-bas. Peut-on douter, camarades, que l'union fraternelle entre les ouvriers des villes et les paysans pauvres n'aille en se renforçant, peut-on penser que les koulaks oseront s'y opposer, puisqu'ils sont, en fin de compte, insignifiants en nombre ? Si on prend les vrais koulaks, qui font en ce moment de la spéculation sur le blé, ils ne représentent pas plus d'un vingtième de toute la Russie laborieuse, nécessiteuse et affamée.

Voilà donc en quoi consiste la tâche des détachements ouvriers de ravitaillement : déclencher la campagne des travailleurs pour le blé! Ne tolérons pas que la population meure de faim et d'épuisement alors qu'il y a du blé dans le pays. Nous trouverons de l'aide partout, dans les coins les plus perdus — il suffit de lancer un appel. Nous enverrons de Moscou deux, trois, quatre, et, s'il le faut, dix mille ouvriers d'avant-garde et honnêtes bien armés, qui ne pilleront pas, ne se livreront pas à des actes de violence. Confions-leur la tâche de venir au secours des paysans pauvres et d'enregistrer avec eux les réserves de blé. Bien sûr, si les koulaks résistent et plantent leur fusil ou leur mitrailleuse entre le blé et les affamés, il faut leur faire justice impitoyablement, il faut mener une guerre acharnée contre eux, et c'est pourquoi les ouvriers seront aussi armés. Mais dans la majorité des cas, les choses n'iront pas jusque-là. Quelques milliers d'ouvriers d'avant-garde disciplinés et conscients, de soldats rouges honnêtes et disciplinés n'auront qu'à se montrer et dire : « *Moscou a besoin de blé, donnez-nous-en aux prix fixés par le pouvoir soviétique* » — et il y aura du blé, camarades! Il faut seulement vouloir, il faut être décidé à se battre pour le blé. Nous ne le sommes pas toujours suffisamment. C'est seulement maintenant que les ouvriers de Piter commencent à se mettre en branle. Le camarade Zinoviev nous fait dire de Petrograd que 4.000 ouvriers pétersbourgeois armés partent en campagne pour le blé; les ouvriers possèdent, en plus de leur fusil, la parole et le don de convaincre. Sur place, ils seront des propagandistes parfaits pour les paysans pauvres. En outre, le 8 juin, au Conseil des commissaires du peuple, on a débattu la question de savoir s'il fallait créer partout, à côté des soviets de canton et de village, des comités de paysans pauvres, qui savent aussi bien que les ouvriers ce qu'est la faim, la sous-alimentation. Nous nous joindrons fraternellement à eux et avec eux nous mènerons la politique soviétique dans les campagnes.

Les ouvriers demandent déjà quelle organisation dirigera l'envoi des détachements armés dans les campagnes. Certains ouvriers, qui ont suffisamment d'armes, voudraient se mettre en route à leurs risques et périls. Camarades, il faut écarter les malentendus possibles. Il faut que la campagne de ravitaillement, c'est-à-dire la lutte pour le pain, soit sévèrement organisée et centralisée. Les ouvriers qui veulent former des détachements de ravitaillement doivent se mettre en rapport immédiatement avec le commissariat du peuple au Ravitaillement, lequel détient les listes de toutes les provinces, de tous les districts et cantons riches en provisions et qui ont besoin de ces détachements ouvriers. Sinon, si les groupes de volontaires ouvriers partent à leurs risques et périls, à l'insu du commissariat au Ravitaillement, on verra peut-être dix détachements partir dans la même province, dans le même canton, tandis qu'il n'y en aura pas un seul dans une autre, et ce sera l'anarchie, le désordre, la ruine. Nous voulons organiser et centraliser la campagne de ravitaillement, c'est-à-dire avoir au centre une direction générale du ravitaillement pour tout le pays, et sur place des détachements ouvriers de ravitaillement qui n'agissent que sur ordre des organisations locales d'approvisionnement, solidement reliées au centre. Je répète, la coordination est indispensable, pour éviter les divergences et la discorde.

On nous suggère encore qu'il faut introduire le monopole et fixer des prix fermes sur tous les produits. C'est une idée juste et elle aurait pu être réalisée si la classe ouvrière avait fait régner l'ordre dans son pays, à l'image d'un bon patron, d'un maître du peuple, qui avec l'œil du maître voit tout le pays, sait combien il a de blé, de fer, de charbon, de locomotives, combien d'entre elles sont en bon état, combien en mauvais état; il fait faire l'inventaire de tout, il transcrit tout sur un livre de compte, il tient une comptabilité. Quand nous établirons ce véritable ordre de travail ouvrier et paysan et la discipline qu'il implique, nous pourrons fixer des prix pour tous les articles, régler la production de façon que chaque article soit à proportion des besoins. Tout cela est aussi à la base de notre régime socialiste, du régime sous lequel le peuple produit tout ce qui lui est nécessaire, en quantité suffisante pour vivre, et le répartit fraternellement et en parties égales; sous lequel tout le peuple vit comme une famille unie, comme un fraternel cartel de production. Tout cela est aussi notre but, c'est le véritable visage du socialisme; mais avant qu'il ne soit atteint, il y a beaucoup de chemin à parcourir et nous n'en sommes qu'au début. Et en travers du chemin, il y a la bourgeoisie, qui fomenté complots et émeutes pour essayer de soulever les masses affamées. La lutte contre la bourgeoisie est notre tâche première.

9. La bourgeoisie sape le pouvoir soviétique.

La bourgeoisie estime que le pouvoir doit lui appartenir toujours. C'est la conviction ferme et traditionnelle de toutes les classes possédantes : elle vient du fait que le savoir-gouverner de la bourgeoisie se transmet de génération en génération, de père en fils. En outre, l'assurance historique de la bourgeoisie tient à sa richesse. Or, la richesse de la bourgeoisie est une boule de neige, qui dévale du haut de la montagne, grossit et se transforme en avalanche. La bourgeoisie est assise sur une montagne d'or et d'en haut regarde avec mépris à ses pieds. Elle est persuadée qu'elle peut tout et que les masses laborieuses doivent rester là où elles étaient, sous le knout, sous le joug. Elle est persuadée que le peuple ouvrier est incapable de s'acquitter de la tâche privilégiée qu'est la direction de l'État et qu'il ne pourra pas garder le

pouvoir. Mais pour prouver le contraire au monde entier, la classe ouvrière a conquis et gardé le pouvoir en Russie. Et si, après s'être emparé du pouvoir pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les ouvriers et les paysans le laissent échapper des mains des soviets, il n'y aurait pas de plus grande fête pour les propriétaires fonciers, les exploités, les rois et les ministres de tous les pays, partout. Chaque bourgeois en France, en Angleterre, en Allemagne, dirait alors à ses ouvriers, à tous ses paysans : « Vous vous dites socialistes, vous vous préparez à nous renverser, nous-autres bourgeois, et à vous emparer du pouvoir; mais regardez un peu comme ont fini les ouvriers qui l'ont fait. Ils se sont envolés bien haut et où ont-ils atterri ? Ils sont revenus à leur point de départ et ont remis le pouvoir aux koulaks, aux propriétaires fonciers, aux spéculateurs, aux maraudeurs. Pourquoi ? Parce qu'ils n'ont même pas été capables de régler la question du ravitaillement; la famine les a épuisés, surmenés, il leur a manqué la force pour régler ce problème. »

Famine et contre-révolution se soutiennent l'une l'autre, marchent la main dans la main. La contre-révolution accuse le pouvoir soviétique de la famine, mais comment peut-elle le faire ? Pensez à ce qu'est le pouvoir soviétique. C'est vous, ouvriers et paysans, vous-mêmes qui l'avez installé. Si Ivanov ou Petrov que vous avez élus au soviet ne conviennent pas, alors prenez Karpov, chassez Ivanov, envoyez Sidorov. Donc, quand on vous dit que le pouvoir soviétique, en tant que principe et organisation, est mauvais, cela revient à vous dire que vous n'êtes bons à rien. Et alors ? Ce sera la vérité si nous n'accomplissons pas les tâches dont nous sommes chargés l'histoire; si, les manches retroussées, nous ne surmontons pas les difficultés, cela veut dire que la classe ouvrière est vraiment trop faible pour tenir le pouvoir. Dans ce cas, il n'y a pas de quoi s'en prendre à Ivanov, à Sidorov — il faut rappeler la bourgeoisie pour qu'elle domine et commande, et la classe ouvrière est donc réellement née pour lui être soumise, la servir et balayer ses sales traces.

Si vous approuvez cela, faites confiance aux cadets, aux s.-r. de droite et aux menchéviks, à ceux qui en ce moment, de toutes leurs forces et par tous les moyens, sapent le ravitaillement des ouvriers, font le plus criminel des sabotages dans un domaine aussi sacré que l'alimentation des travailleurs affamés. Regardez les résolutions des s.-r., celles des menchéviks. Que disent-elles ? Qu'il ne faut pas soutenir le pouvoir soviétique. Pourquoi ne faut-il pas le soutenir ? Parce que le pouvoir soviétique est déjà bien assez fort avec le soutien des ouvriers et des paysans. Parce que M. Riabouchinski, capitaliste moscovite que vous connaissez bien, a donné aux s.-r. et aux menchéviks le moyen d'affaiblir le soutien apporté par les travailleurs au pouvoir soviétique... Il a dit l'année dernière encore : « Quand la main décharnée de la faim prendra la classe ouvrière à la gorge, elle apprendra alors la " discipline ", elle deviendra docile. » M. Riabouchinski tient en laisse les s.-r. de droite et les menchéviks qui lui servent de commis et d'aides. Maintenant, estimant que le moment prédit par Riabouchinski est déjà arrivé, ils accourent et nous murmurent, les uns : Tournez le dos au pouvoir soviétique qui n'a pas de blé; les autres : Haussez les prix du blé; les troisièmes : Convoquez tout de suite l'Assemblée constituante. Nous avons déjà parlé du « profit » qu'apportera la hausse des prix du blé fixé par le pouvoir soviétique. Maintenant, abordons en passant la question de l'Assemblée constituante.

Qui y aura-t-il dans cette Assemblée constituante ? Quels sauveurs ? Ne le savons-nous pas ? — Les mêmes s.-r. de droite et menchéviks qui détenaient le pouvoir jusqu'à la révolution d'Octobre. On n'inventera pas des gens nouveaux, on ne fera pas naître de nouveaux partis. Nous connaissons l'Assemblée constituante comme nos cinq doigts. C'est : Kerenski, Aksentiev, Tsérétéli, Dan, Tchemov, toute la vieille compagnie d'avant Octobre. Que veut-elle ? Seulement continuer la politique conciliatrice avec la bourgeoisie, qui a prolongé la crise économique, épuisé le pays et finalement fait retomber ce terrible fardeau sur les épaules du peuple. Il existe parmi les ouvriers, je ne le cache pas, certains éléments désespérés qui sont prêts à chercher du secours au-dehors, et en dernier ressort jusque dans le milieu des s.-r. de droite et des menchéviks. Et ces criminels et ces ennemis du peuple poussent à la révolte ceux qui sont désespérés. Bien sûr, nous savons ce que représente pour la population laborieuse le quart ou le huitième d'une livre de pain. Dans cette situation, des révoltes de la faim contre le pouvoir soviétique sont possibles de la part d'éléments louches. À quoi serviront ces révoltes ? Ces révoltés ressembleront au nouveau-né qui, ne trouvant pas de lait dans la poitrine épuisée de sa mère, lui mord le sein. Ce serait une révolte contre soi-même. Non, ce n'est pas dans des révoltes de la faim contre vos propres représentants que vous pouvez remplacer, changer, rappeler — *ce n'est pas dans des révoltes de la faim, mais dans la consolidation contre les riches du pouvoir des ouvriers et des paysans pauvres, dans la confiscation des réserves de blé et leur distribution équitable dans tout le pays* — que se trouve le vrai moyen, la véritable voie de salut !

10. *Qui a livré l'Ukraine ?*

A ces messieurs qui accusent le pouvoir soviétique de la famine et rappellent qu'en Ukraine il y a 500 millions de pouds de blé (ils passent sous silence que les Allemands maintenant essayent de le transporter chez eux) — à ces messieurs nous dirons : mais qui a ouvert les portes de l'Ukraine aux impérialistes, qui a invité les Allemands ? La Rada d'Ukraine. Et de qui se compose la Rada d'Ukraine ? D'Ukrainiens s.-r. et menchéviks et de traîtres de la même espèce.

« Le pouvoir soviétique est responsable de la famine », crient-ils. Mais quand nos détachements soviétiques battirent en retraite sous l'attaque des Allemands en Ukraine, ils donnaient le conseil suivant aux paysans et aux ouvriers : « Emportez d'Ukraine le blé, l'or, les métaux, le charbon; ce que vous ne pourrez pas emporter, détruisez-le, sinon l'Allemand s'emparera de tout et l'emportera chez lui. » Que dirent les s.-r. et les menchéviks ? « N'emportez rien, laissez tout autrement nous mourrons de faim. » Et qu'arriva-t-il ? L'Allemand vint et fit main basse sur tout. Pour chaque poule, il fallut payer une redevance. L'Allemand agit avec méthode : il taxa chaque foyer sous la forme d'une certaine quantité de livres de beurre et de bouteilles de lait; tant et si bien qu'il ne resta plus rien aux paysans. Et maintenant les journaux bourgeois écrivent qu'en Ukraine il y a un débordement inouï de bolchévisme, que toute la masse paysanne dit que les bolcheviks avaient raison quand ils avertissaient que « les Allemands allaient tout prendre, qu'il fallait tout emporter ».

Voici ce que déclarent les journaux bourgeois à ce propos : « Selon Skoropadski, les provinces de Kiev, de Podolsk, de Poltava, de Kharkov, de Kherson, d'Ekaterinoslav et une partie de la province de Voronej sont gagnées par des troubles paysans continus. Les troubles ont atteint

leur maximum dans les provinces de Podolsk et d'Ekaterinoslav. Les paysans s'allient aux ouvriers. Le district de Krivoï-Rog se trouve en ce moment aux mains des rebelles. Sur le territoire de la province d'Ekaterinoslav, c'est la lutte entre les paysans et les troupes. Dans la province de Podolsk, des détachements punitifs étaient sur le point de mettre fin aux troubles, mais ces derniers ont repris ³¹. »

Telle est la situation dans laquelle se trouve l'Ukraine en ce moment. La presse bourgeoise parle de la montée du bolchévisme en Ukraine; ils écrivent la même chose de la Pologne, occupée par les Allemands. Varsovie est en grève générale. Les camarades arrivés dernièrement de Courlande, d'Estonie et de Livonie déclarent que là aussi l'état d'esprit est à la limite de la tension, que les rapports entre la population locale et les troupes allemandes sont terriblement tendus.

11. *Qui a organisé la mutinerie Tchécoslovaque?*

Et voilà que dans ces tragiques circonstances, alors que nous souffrons de la faim et que nos frères mènent une lutte acharnée, sourde ou déclarée dans les régions occupées, voilà qu'éclate à l'arrière le soulèvement tchécoslovaque ³². Qui l'a organisé ? La réponse est claire: ce sont ceux qui accusent le pouvoir soviétique de la famine, ceux qui ont vendu l'Ukraine. Un gouvernement soi-disant sibérien s'est établi à Novo-Nicolaïevsk et à Omsk. Il a déclaré qu'il prenait en main le pouvoir, en s'appuyant sur les Tchécoslovaques. De qui est-il composé ? Comme la Rada ukrainienne, de s.-r. de droite et de menchéviks. Le soulèvement tchécoslovaque sur le Transsibérien a empêché déjà pendant deux semaines la circulation des cargaisons de blé de Sibérie à Moscou et à Petrograd. Pour les s.-r., par conséquent, le pouvoir soviétique est, bien sûr, responsable de la famine dans la capitale. Nous avons des documents prouvant qu'en Sibérie, en dehors des impérialistes anglais et français et des contre-révolutionnaires russes, officiers et monarchistes, les s.-r. de droite et les menchéviks ont une action directe et immédiate. Et ces mêmes personnes viennent ici trouver l'ouvrier et lui disent sur un ton plaintif : « Vous êtes affamés, ouvriers; regardez, le pouvoir soviétique vous a conduits à la famine. » Puis ils se retournent et disent aux Tchécoslovaques : « Révoltez-vous contre le pouvoir soviétique, pour empêcher la circulation des convois sur le Transsibérien une semaine, quinze jours, un mois. » Ici, à Moscou, nous avons découvert un complot auquel participaient quelques centaines d'officiers, de monarchistes, de contre-révolutionnaires acharnés, de vieux serviteurs du tsar, mais à la tête il y avait Savinkov, leader des s.-r. de droite. Je vous le demande, y a-t-il un seul trait qui différencie les contre-révolutionnaires, les monarchistes, les exploiters, les koulaks, de nos voisins d'hier — s.-r. de droite et menchéviks? Non, il n'y en a pas. Ils se sont unis en un seul camp infâme de contre-révolutionnaires opposé aux masses ouvrières et paysannes épuisées (des cris : « infamie »). Je dois dire que je m'étonne de votre longanimité... Et bien que dans les soviets de députés ouvriers, où est représentée la population laborieuse, il y ait une majorité écrasante de communistes et de s.-r. de gauche, on trouve quand même, dans un petit coin, cinq ou six, dix s.-r. de droite. Ils siègent dans les soviets des députés ouvriers — non pas dans des soviets de koulaks, ou des soviets de représentants de la banque, mais dans des soviets de députés ouvriers, et au même moment ils organisent des soulèvements d'officiers monarchistes et de Tchécoslovaques contre le pouvoir soviétique des ouvriers et des paysans... Je pense qu'il est

temps de dire que pour ces traîtres, pour ces renégats de la révolution, il ne peut y avoir de place dans les rangs des soviets ouvriers et paysans.

Mais nous nous disons et nous dirons à nos ennemis que si difficile que soit la situation dans laquelle le destin nous a placés, nous avons encore assez de forces. Nous savons que les trois mois les plus difficiles de l'année soviétique commencent : juin, juillet, août, les trois mois les plus pénibles avant que le pays ne récolte la nouvelle moisson. La faim est aux portes de beaucoup de villes, villages, usines et fabriques. Ces trois mois sont terribles pour le jeune pouvoir soviétique. Mais si nous passons avec courage ces trois mois, comme des révolutionnaires décidés à ne pas livrer leurs positions à l'ennemi, la République soviétique sera fortifiée pour toujours.

12. *Nous tiendrons bon en dépit de tous nos ennemis.*

Bien qu'encore faibles comparativement au prolétariat européen, c'est justement nous que la vague des événements a portés très haut. La classe ouvrière russe est aujourd'hui la seule classe ouvrière du monde qui ne connaisse pas le joug politique. Oui, tout nous est difficile, très pénible, c'est la ruine dans le pays et il n'y a pas de pain, mais la classe ouvrière russe a été la première à se redresser, à prendre le pouvoir et à dire : « Maintenant je vais commencer à apprendre à gouverner le navire de l'État. » Et la classe ouvrière du monde entier est dans l'attente, elle regarde avec espoir le prolétariat russe et souvent le cœur des ouvriers étrangers qui n'ont pas encore conquis le pouvoir se serre d'appréhension. Ils se demandent avec angoisse : « L'ouvrier russe se maintiendra-t-il au pouvoir ou non ? » Quant à la presse bourgeoise, elle ment et calomnie : « La chute de la classe ouvrière russe ne va pas tarder. »

C'est ce que la presse bourgeoise faisait déjà en octobre, quand elle écrivait que le pouvoir soviétique ne vivrait pas plus de deux semaines. Ensuite, elle nous donna un mois, deux mois, mais nous avons vécu sept mois et aujourd'hui, bien que nous traversions une mauvaise passe, nous disons : nous franchirons même ces trois mois qui sont les plus difficiles. Et quand l'ouvrier européen se tourne avec anxiété vers nous, nous lui disons d'ici : « Frères ouvriers d'Europe! Ne perdez pas espoir, ne perdez pas confiance en nous! Nous avons du mal, nous attendons que vous nous veniez en aide. Mais nous jurons que, de toutes nos forces, nous tiendrons fermement l'étendard du pouvoir des ouvriers et des paysans qui nous a été confié.»

Camarades, que cette promesse que nous faisons, nous qui nous trouvons à un sommet de l'histoire, ne soit pas gratuite, ne soit pas un vain mot. Que chacun d'entre vous, rentré chez lui, dans son logement, à l'usine, à la fabrique, promette d'apporter une aide pratique immédiate, pour que nous mettions en train la campagne contre la faim pour Moscou et pour tout le pays. Ici, dans ce Moscou de deux millions d'habitants, n'arriverons-nous pas à créer des détachements, ne serait-ce que de dix mille ouvriers d'élite, résolus, conscients et honnêtes, qui iront dans les campagnes pour organiser systématiquement l'ordre soviétique ? là où ils dénicheront le koulak — ils prendront le blé, là où ils verront quelques gros bonnet des chemins de fer en train de se faire graisser la patte pour laisser passer les wagons — ils le puniront, ils feront régner l'ordre, ils évinceront les trafiquants et nous fourniront du blé à Moscou, pour que nous puissions tenir jusqu'à des jours meilleurs.

J'ai dit, au début, que les ouvriers souffrent d'une famine épouvantable dans tous les pays d'Europe. Habités à de meilleures conditions de vie, les ouvriers d'Allemagne, de France, d'Angleterre commencent seulement maintenant à comprendre ce que signifie cette horrible guerre. Si la coalition austro-allemande l'emporte, l'ouvrier allemand, comme résultat de victoires colossales, paiera après la guerre cinq fois plus d'impôts qu'avant. C'est ce qu'a calculé la statistique de la bourgeoisie allemande. La même chose menace les ouvriers anglais et français. C'est pourquoi les politiciens français disent à leurs ouvriers : « Nous ne pouvons pas terminer la guerre; il nous faut une contribution de la part des Allemands. » Les Allemands, à leur tour, disent à leurs ouvriers : « Nous ne pouvons pas terminer la guerre : il nous faut une contribution de la part de la France et de l'Angleterre, sinon vous paierez des impôts énormes. » Ainsi, par la volonté des capitalistes, les peuples européens, après s'être pris à la gorge les uns les autres, s'épuisent mutuellement — et on n'en voit pas la fin.

Maintenant, une nouvelle bataille se déroule sur le front occidental¹. Des centaines de milliers, des millions d'hommes périssent, des centaines de millions de biens sont détruits, partent en fumée et en cendres. Et tout cela aura pour résultat de déplacer une frontière de vingt, trente ou quarante verstes. C'est ainsi que les capitalistes vont épuiser, tuer les masses ouvrières de tous les pays, tant que là-bas, en Occident, nos frères ne nous feront pas écho, ne se soulèveront pas pour renverser le pouvoir bourgeois avec ses frontières politiques. Les capitalistes appellent leur patrie la terre qu'ils entourent de baïonnettes, mais nous, nous disons que notre patrie, celle que nous a donné la nature, c'est le globe terrestre; dans cette patrie, c'est-à-dire sur tout le globe, nous voulons organiser une seule économie fraternelle, où il n'y aurait ni frontières, ni baïonnettes, ni antagonisme. Nous dirons : comme dans la même fabrique travaillent des Russes, des Polonais, des Estoniens, des Juifs, des Lettons, exactement de la même manière dans l'immense fabrique qui s'appelle le globe terrestre, des Russes, des Allemands, des Français, des Anglais peuvent travailler fraternellement. Et si nous créons ce cartel mondial des masses laborieuses contre les oppresseurs, contre les asservisseurs, nous établirons alors l'ordre véritable sur la terre.

Laissons les prêtres de toutes les religions, de toutes les confessions, nous parler du paradis dans un autre monde. Nous disons que nous voulons créer un véritable paradis pour les hommes sur cette terre. Nous ne devons pas une heure perdre de vue notre grand idéal, le plus beau de tous ceux auxquels l'humanité a aspiré. Pour comparer, prenez les anciennes doctrines religieuses, la doctrine du Christ : tout ce que ces doctrines contiennent de meilleur, de plus noble, est incarné dans notre doctrine du socialisme. Et nous voulons que tout cela ne soit pas une croyance vague, mais une réalité, que les hommes ne vivent pas comme des bêtes sauvages en se battant pour un bout de pain, mais comme des frères qui cultivent ensemble la terre et la transforment en un grand jardin florissant pour l'humanité tout entière. Et pour que se réalise cet idéal, ce grand dessein, il faut lutter fermement, courageusement et résolument jusqu'au bout, et même, s'il le faut, mourir, perdre son sang jusqu'à la dernière goutte au nom de la fraternité des peuples.

13. *La révolution internationale.*

On me demande : « Vos idées sur la révolution en Europe occidentale ne sont-elles pas trop teintées d'optimisme ? Et si cette révolution ne se fait pas en Occident, qu'advient-il chez

nous ? » C'est la question d'un homme qui hésite, qui chancelle, qui doute — et il y en a beaucoup de cette espèce. On peut lui répondre ceci : quand les ouvriers et travailleuses de Petrograd à la fin de février 1917 sont descendus dans la rue aux cris de : « Le pain et la paix ! » et qu'ils n'étaient soutenus que par le régiment de Volhynie, il y avait aussi des hésitants, des incertains, pour dire : « Vous sortez, vous, soldats du régiment de Volhynie, mais vos camarades de la caserne Simionov ne vous soutiendront pas et vous mourrez. Vous descendez, ouvriers de Piter, mais les Moscovites ne vous soutiendront pas et vous mourrez ! » Et quand nous avons commencé notre révolution d'Octobre, ceux qui doutaient, qui hésitaient, nous disaient : « Bien sûr, à Piter vous avez des ouvriers et des soldats révolutionnaires, ici vous ferez la révolution, mais Moscou ne vous appuiera pas, Iaroslavl, Tambov, Penza ne vous soutiendront pas, comment pouvez-vous l'entreprendre ? » Nous répondions à tous ces Thomas : « Non, camarades sceptiques, hésitants, votre point de vue est faux, foncièrement faux. Les ouvriers de Petrograd sont plus révolutionnaires, dites-vous, mais leur esprit révolutionnaire n'est quand même pas tombé du ciel; il reflète l'état d'esprit révolutionnaire de tout le pays. Les ouvriers de Petrograd ne sont pas séparés des ouvriers des autres villes par un mur de pierre. Si les ouvriers pétersbourgeois sont plus à l'avant-garde, ils doivent commencer et entraîner les autres derrière eux. » Et qui avait raison ? Les sceptiques, ceux qui doutent, les hésitants ? Non, c'est nous qui avons raison. Dans le cœur de la classe ouvrière s'est accumulée la haine, la méfiance, le désir de secouer le joug du capitalisme. L'exemple de la lutte héroïque des ouvriers d'avant-garde a soulevé les ouvriers russes, de la même façon: que la classe ouvrière russe soulève, soutient et pousse en avant les ouvriers du monde entier. Je ne le tiens pas uniquement de livres, de journaux. À l'époque de la suprématie du régime tsariste, on me rejetait d'un pays à l'autre, en tant que socialiste, comme émigrant. Avant le début de la guerre, j'étais en Autriche, et parce que j'étais russe, je dus partir à la hâte pour la Suisse. Je me suis trouvé près de deux ans en France et j'ai observé là-bas comment grandissait la haine de la classe ouvrière pour tous les capitalistes qui avaient entraîné le pays dans une guerre malhonnête, et qui ensuite s'étaient enrichis de la guerre. De France, on m'expédia en Espagne, pays neutre. Je vis que la guerre avait aussi épuisé ce pays, pompant toutes ses provisions et engendrant des révoltes violentes dans la classe ouvrière. D'Espagne, on m'envoya aux États-Unis, et là-bas je fus témoin de deux grands événements : l'intervention des États-Unis dans la guerre et le début de la révolution russe. L'intervention de l'Amérique provoqua immédiatement une forte hausse du prix du pain et des réserves alimentaires et j'ai vu à New York plusieurs milliers d'ouvrières descendre dans la rue aux cris de : « À bas la guerre, nous voulons manger ! » Puis vint la nouvelle de la révolution russe. En mars de l'année dernière, j'ai participé à de nombreux meetings réunissant des dizaines de milliers d'ouvriers américains. Tout le prolétariat new yorkais vivait et vibrait d'une seule pensée : « Voilà l'héroïque classe ouvrière russe. L'heure viendra où nous aussi, ouvriers américains, nous tiendrons un langage révolutionnaire à notre bourgeoisie ! » J'ai vu l'influence bénéfique de la lutte libératrice de la révolution russe sur les ouvriers américains. De là, au mois de mars, je partis pour la Russie. Mais l'homme propose et l'Angleterre dispose. En route, les Anglais me firent prisonnier, en tant qu'adversaire de la guerre, en tant que révolutionnaire, et ils me mirent sous les verrous au Canada. Là je me suis trouvé nez à nez avec des matelots allemands, rescapés de navires coulés, qui avaient été recueillis par les Anglais. J'ai passé un mois avec eux, nous vivions sous le même toit, dans le

même énorme baraquement, où il y avait 800 hommes. Ils suivaient tous avec avidité notre révolution. Nous étions 6 Russes. Quand on nous relâcha, tous les matelots allemands se mirent sur deux rangs. Ce n'est pas à nous qu'ils rendaient hommage, mais à la révolution russe. Leur représentant, un matelot révolutionnaire, s'exprima ainsi : « Dites à nos frères russes que nous avons plus de mal qu'eux, car notre machine d'État est plus fortement organisée, et il nous est plus difficile de la faire exploser, mais nos cœurs battent de haine pour le capital et pour notre kaiser, à l'unisson avec les cœurs des ouvriers russes. » Et après cela, n'avons-nous pas vu en Allemagne, cette année, en janvier, des grèves générales, et dans la flotte n'y a-t-il pas eu récemment des mutineries parmi les matelots ? En Finlande également, il y a eu des meetings de matelots allemands, des centaines d'arrestations, des dizaines de fusillés. Tout cela, ce sont des faits. La révolution allemande va trop lentement ? Oui, c'est vrai, mais entre nous, avons-nous fait la révolution en un jour, oubliez-vous 1905, le 9 janvier ", octobre (1905) " ?... Puis Stolypine nous étrangla. Nous nous sommes tus pendant douze ans, nous avons vécu sous terre, mais ensuite, redressant l'échine, nous avons renversé le tsar en 1917.

Oui, la libération de la classe ouvrière est une affaire difficile. Ce n'est pas en un jour qu'on l'accomplit. Et pour les Allemands, c'est plus dur que pour nous. Ils ont aussi des propriétaires fonciers, des capitalistes, des rapaces, comme chez nous, ils ont aussi des persécuteurs et des ennemis de la classe ouvrière, mais ce ne sont pas des dilapidateurs des fonds de l'État, des ivrognes, des tire-au-flanc, comme l'étaient nos propriétaires fonciers, ce sont des escrocs habiles, des exploiters adroits du peuple ouvrier.

C'est pourquoi ils sont plus solidement installés à leurs places. Mais l'expérience de l'histoire, le bon sens, tout nous dit que la classe ouvrière en Angleterre, en France, en Allemagne, fera la même chose que nous. Que peut donner la guerre à la classe ouvrière d'Angleterre et d'Allemagne, sinon de nouveaux impôts, de nouvelles victimes, des millions et des millions de mutilés, d'orphelins, de veuves, de vieillards, de pères, abandonnés sans surveillance ? Et quand les masses ouvrières commenceront à sortir des tranchées, verront leurs maisons et s'apercevront que les assiettes sont vides, et qu'il n'y a pas de nourriture pour les enfants, pouvons-nous douter qu'une révolte inouïe dans l'histoire s'emparera des masses laborieuses de toute l'Europe, du monde entier ?

Oui, la révolution avance trop lentement, c'est vrai. Nous voudrions qu'elle éclate tout de suite partout. Elle progresse lentement, mais elle progresse; elle se frayera des passages secrets dans le royaume de la bourgeoisie et elle vaincra. Un de nos camarades de Biélorussie nous racontait que là-bas la bourgeoisie enterre le blé et plante des croix sur les tombes pour qu'on ne le trouve pas. Voilà ce qu'est la bourgeoisie. Mais nous disons que la révolution triomphera et donnera du pain aux travailleurs du monde entier; elle mettra dans la tombe la bourgeoisie et ce n'est pas une croix qu'elle plantera au-dessus, mais un pieu de tremble.

L'ORGANISATION DE L'ARMÉE ROUGE

LA NOUVELLE ARMÉE

*Discours à la Maison du Peuple Alexiév, le 22 mars 1918
jour de l'Armée Rouge* ³⁵

La révolution de Février puis celle d'Octobre se déroulèrent essentiellement sous le signe de la lutte pour la paix sur des bases démocratiques honnêtes. La bourgeoisie, qui avait reçu le pouvoir dans la première phase de la révolution, freina très fortement la cause de la paix par sa politique impérialiste.

La Russie est entrée dans la période de lutte directe et active pour la paix seulement depuis la révolution d'Octobre, lorsque le pouvoir passa directement aux mains des soviets.

Nous avons fait tous les efforts possibles, nous avons accepté tous les sacrifices dans cette intention, nous sommes allés jusqu'à démobiliser complètement l'ancienne armée et déclarer la cessation des hostilités avec les Empires centraux; mais l'impérialisme allemand, qui ne subissait pas de l'intérieur une pression révolutionnaire sérieuse, tomba de tout son poids sur la Russie presque désarmée, et en lui portant une série de coups perfides, l'obligea à signer une paix horriblement lourde.

Alors que l'existence même de la Russie soviétique est menacée constamment par l'Allemagne, le Japon et les autres puissances impérialistes, cette paix ne peut durer et pour cette raison l'organisation de la défense du pays, la mobilisation de toutes ses forces pour une résistance armée contre l'ennemi extérieur et intérieur, est la tâche essentielle que nous dicte le moment présent.

Quelles sont donc les mesures concrètes qui doivent être prises en priorité, immédiatement et dans toute leur plénitude ?

Instruction militaire obligatoire pour toute la population de la Russie. Chaque ouvrier et paysan doit consacrer quotidiennement un certain nombre d'heures à son instruction militaire. En qualité d'instructeurs, on doit recruter les anciens soldats expérimentés, les sous-officiers et les représentants de l'ancien personnel de commandement.

Nous tirerons par l'oreille pour les amener au grand jour tous les officiers, tous les médecins, tous les spécialistes intellectuels qui, jusqu'à présent, ont fait du zèle en matière de sabotage. On dit que les anciens officiers sont d'humeur contre-révolutionnaire, que c'est dangereux de leur confier la partie militaire de l'armée socialiste. Mais, premièrement, ils ne seront chargés que du côté technique et opérationnel-stratégique du travail; tout l'appareil de l'armée, son organisation et son édification intérieure seront entièrement l'affaire des soviets des députés ouvriers et soldats. Deuxièmement, les officiers et les généraux étaient dangereux quand ils étaient maîtres de tout le mécanisme du pouvoir d'État. Aujourd'hui, ils sont incapables d'ébranler et de saper les assises du pouvoir soviétique. Et que chacun d'entre eux sache et n'oublie pas qu'à la moindre tentative qu'ils risqueront pour profiter de leur position à des fins

contre-révolutionnaires, ils subiront un lourd châtement, ils seront traités avec toute la sévérité de l'ordre révolutionnaire, il n'y aura pas de pitié pour eux.

En ce qui concerne la discipline dans l'armée, elle doit être une discipline d'hommes soudés par une seule ferme conscience révolutionnaire, la conscience de leur devoir socialiste. Ce ne sera pas la discipline fondée sur les ordres d'en haut, la discipline du bâton des officiers, mais une discipline fraternelle, consciente, révolutionnaire.

Étant donné l'approche du printemps et les travaux des champs, on ne peut décréter maintenant la mobilisation générale. En attendant, il faut se borner à introduire l'instruction militaire obligatoire pour tous et former des détachements de combattants volontaires qui serviront d'ossature à la nouvelle armée de masse.

Le pays est ébranlé, l'économie désorganisée, il n'y a pas de contrôle sévère et, sans contrôle, il est très difficile d'organiser la défense. Parallèlement à la lutte impitoyable et décisive contre les spéculateurs et les capitalistes qui persistent encore maintenant à s'enrichir des misères du peuple en aggravant l'état déjà chaotique du pays, on va mener une lutte aussi sévère et décisive contre les éléments dévoyés parmi les travailleurs, qui pillent et anéantissent le bien du peuple pour des dizaines et des centaines de milliers de roubles. Le peuple révolutionnaire justifiera la lutte contre ces éléments dévoyés au nom de la défense et de la sauvegarde du bien public.

Partout nous avons des ennemis, mais nous avons aussi des amis en Europe : c'est la classe ouvrière. Il lui est infiniment plus difficile qu'à nous de lutter contre sa propre bourgeoisie, magnifiquement organisée et toujours puissante, mais quatre années de guerre préparent inévitablement un terrain solide pour une révolution de toute l'Europe. Tôt ou tard le feu de la guerre civile révolutionnaire jaillira en Europe; dans cette guerre non plus nous ne devons pas être les derniers ; nous devons être armés de pied en cap pour la lutte, nous devons vaincre et nous vaincrons, car la classe ouvrière révoltée de tous les pays ne peut pas ne pas être victorieuse dans un corps à corps décisif avec ses ennemis éternels, qui ont entrepris et qui poursuivent leur pillage et leur boucherie incroyablement sanglante!

L'ARMÉE ROUGE

Discours à la séance du Comité central exécutif, le 22 avril 1918

1.

Camarades, le caractère critique de l'époque où nous vivons s'est reflété d'une manière particulièrement aiguë et douloureuse dans la vie intérieure de l'armée qui représente une organisation colossale, puissante par la quantité d'hommes et de moyens matériels qu'elle embrasse et en même temps vulnérable au plus haut point quand on pense aux secousses historiques qui constituent la nature même de la révolution.

L'ancien ministère de la Guerre fut, après la révolution d'Octobre, rebaptisé formellement commissariat du peuple à la Guerre. Mais en fait ce commissariat s'appuyait, et ne pouvait pas ne pas s'appuyer sur l'organisme militaire hérité de l'époque précédente. L'armée, qui avait passé trois ans dans les tranchées, avait reçu une série de coups violents de l'intérieur et

de l'extérieur dès avant la révolution, dans les combats sous le tsarisme, puis lors de la carence intérieure du régime dans la première phase de la révolution, enfin lors de l'offensive du 18 juin; cela devait inévitablement la conduire à un état de désagrégation complète. Le commissariat du peuple à la Guerre s'appuya sur cette énorme organisation, sur ses éléments humains et sur son appareil matériel et en même temps, en prévision de son effondrement inévitable, entreprit de créer une nouvelle armée qui devait plus ou moins refléter la structure du régime soviétique, lui correspondre. Dans le cadre du commissariat du peuple à la Guerre, dans un de ses recoins, fut créé le Collège panrusse pour l'organisation de l'Armée Rouge ouvrière et paysanne ". Aujourd'hui, ce collège s'est transformé en fait en commissariat du peuple à la Guerre. Car la vieille armée qui, en octobre, en novembre et décembre 1917, existait toujours, au moins matériellement en tant que corps, bien qu'elle eût depuis longtemps déjà cessé d'exister en tant qu'âme, finalement, par un processus douloureux, quitta la scène. Ainsi, la tâche du commissariat de la Guerre consiste maintenant à englober, à organiser l'énorme appareil militaire du passé, désorganisé, détraqué mais puissant par la quantité de valeurs qu'il embrasse et à l'adapter à l'armée que nous voulons former maintenant.

Aujourd'hui, au sommet de l'organisation, nous fusionnons les services du Collège panrusse pour l'organisation de l'armée ouvrière et paysanne avec les services correspondants du commissariat de la Guerre, qui sont encore les reflets d'une ancienne armée qui, aujourd'hui, n'existe déjà plus. Mais ce travail ne concerne que l'organisation au sommet. Ensuite, si nous restons sur le terrain de l'appareil militaire-administratif, nous sommes obligés de constater que, sur place, une transformation non moins radicale a eu lieu. Après avoir remplacé l'ancienne organisation du pouvoir, y compris la direction militaire, par l'organisation soviétique, nous nous sommes trouvés au début sans organes de direction militaire locaux.

Les soviets locaux s'acquittaient aussi de ce travail, tant bien que mal, à l'aide de leur propre appareil. Devant des exigences croissantes, des sections militaires commencèrent à se dégager des soviets locaux, d'ailleurs pas partout, il s'en faut de beaucoup.

Nous avons déjà réglé, par l'intermédiaire du Conseil des commissaires du peuple, la question de la direction militaire locale dans les cantons, districts, provinces et régions ". Partout nous avons instauré un type uniforme d'institution militaro-administrative, que nous avons appelée « commissariat à la guerre » et que nous composons de la même manière que les collèges dirigeants dans toutes les branches du domaine militaire. Ce sont des collèges de trois membres, parmi lesquels un spécialiste militaire, dont les connaissances et l'envergure répondent à l'étendue de son activité; avec lui travaillent deux commissaires aux questions militaires.

Pour les questions purement militaires, opérationnelles, et encore plus pour les questions se rapportant au combat lui-même, les spécialistes militaires de toutes les administrations ont le dernier mot. Bien sûr, ce type d'organisation n'est pas idéal. Mais lui aussi est né du caractère critique de l'époque.

La classe nouvelle qui s'est installée au pouvoir est une classe qui a à régler des comptes pénibles avec le passé. Ce passé, personnifié par une armée qui n'existe plus aujourd'hui, lui

a légué un certain capital matériel : canons, fusils, toutes les sortes de munitions, et un certain capital intellectuel : la somme des connaissances accumulées, l'expérience du combat, des pratiques de gestion, etc., tout ce qui se trouvait à la disposition des spécialistes de la question militaire — anciens généraux, colonels de la vieille armée, tout ce que ne possédait pas la nouvelle classe révolutionnaire. Pendant la période où cette nouvelle classe révolutionnaire luttait pour le pouvoir, lorsqu'elle rencontrait sur son chemin une résistance, elle détruisait mécaniquement cette résistance; et elle avait raison dans la mesure où, d'une manière générale, la classe ouvrière a droit au pouvoir politique. Il n'y a que ceux qui refusent au prolétariat le droit au pouvoir politique qui peuvent refuser à la classe ouvrière le droit de détruire l'organisation de la classe ennemie.

La classe qui se dit être appelée par l'histoire à prendre en main la direction de toute la vie politique, sociale et économique, donc aussi militaire, du pays, la classe qui estime qu'après l'avoir fait, elle doit en fin de compte, une fois toutes les difficultés et les obstacles surmontés, y compris aussi son propre manque de préparation technique, rémunérer au centuple sa société, son peuple, sa nation, pour tout ce dont elle les prive temporairement en luttant contre ses ennemis de classe impitoyables, cette classe a droit au pouvoir, et elle a le droit de détruire tout ce qui est sur son chemin. Cela est pour nous, pour les socialistes révolutionnaires, une vérité intangible.

Vaincre la résistance de la bourgeoisie n'est cependant pour le prolétariat que la première moitié de sa tâche fondamentale : se rendre maître du pouvoir politique.

Le travail du prolétariat qui consiste à détruire immédiatement les nids et foyers de la contre-révolution et les appareils qui, par leur nature ou en vertu de l'inertie historique, s'opposaient à la révolution prolétarienne, ne sera justifié que si la classe ouvrière, en union avec les paysans pauvres, est capable, après avoir pris le pouvoir, d'utiliser les valeurs matérielles de l'époque précédente et tout ce qui, au sens moral, représente une certaine valeur, une certaine parcelle du capital national accumulé.

La classe ouvrière et les masses laborieuses du paysannat n'ont pas promu et ne pouvaient pas immédiatement trouver dans leur propre milieu de nouveaux colonels, de nouveaux dirigeants techniques — tous les théoriciens du socialisme scientifique l'avaient prévu. Le prolétariat est obligé de prendre à son service ceux qui ont servi les autres classes. Cela vaut aussi entièrement pour les spécialistes militaires.

Pour ne pas avoir à revenir sur cette question, je dirai ici même que, bien sûr, il aurait été beaucoup plus sain, rationnel et économique, du point de vue de la dépense d'énergie humaine, de disposer tout de suite d'un personnel de commandement répondant à la nature des classes qui ont pris en main le pouvoir et qui ne s'apprêtent pas à céder ce pouvoir à qui que ce soit. Oui, cela aurait été de beaucoup préférable. Mais il n'en est pas ainsi ! Les représentants du personnel de commandement de l'ancien régime les plus prévoyants, les plus perspicaces ou qui possèdent simplement une certaine expérience historique se rendent bien compte, comme nous, que la structure du personnel de commandement ne peut être construite immédiatement sur le type de la direction unique, que nous sommes obligés de dédoubler l'autorité du commandement militaire, en conférant les fonctions militaires,

stratégiques et tactiques à celui qui les a étudiées, qui les connaît le mieux et qui doit par conséquent en supporter toute la responsabilité; en conférant, d'autre part, le travail de formation politico-idéologique à celui qui par sa psychologie, par sa conscience et par son origine, est lié à la nouvelle classe qui est au pouvoir. D'où la dualité du personnel de commandement qui se compose de spécialistes militaires et de commissaires politiques, ces derniers ayant reçu, en plus, comme vous le savez déjà, l'ordre rigoureux ³⁸ de ne pas se mêler des ordres d'opérations, de ne pas les retarder et de ne pas les annuler. Le commissaire, par sa signature, garantit seulement aux soldats et aux ouvriers que l'ordre en question a été dicté par une nécessité militaire et qu'il ne s'agit pas d'un mauvais tour contre-révolutionnaire. C'est tout ce que dit le commissaire en contresignant tel ou tel ordre d'opération. La responsabilité du bien-fondé de l'ordre incombe entièrement au dirigeant militaire.

Je répète, cette institution est reconnue par les dirigeants militaires les plus perspicaces comme la mieux appropriée. Ils comprennent qu'à l'époque où nous vivons aujourd'hui, il n'est pas possible d'édifier l'organisation militaire d'une autre manière, avec d'autres méthodes. Dans leur domaine, les chefs militaires ont toute la liberté indispensable, dans la mesure où ils s'acquittent consciencieusement de leurs obligations. Et nous ne travaillons qu'avec les spécialistes militaires (je peux le constater) qui comprennent clairement, indépendamment de leurs opinions et de leurs convictions politiques, que, s'ils veulent aujourd'hui prendre part à la création des forces armées, ils ne peuvent le faire qu'au moyen de l'appareil du pouvoir soviétique, car, dans la mesure où l'armée qui se constitue va correspondre à la nature des classes qui sont maintenant au pouvoir, cette armée ne deviendra pas un nouvel élément de désorganisation et de décomposition, mais elle représentera l'organe de combat de ces nouvelles classes dirigeantes.

Indépendamment de leurs opinions politiques générales, les spécialistes militaires sérieux comprennent qu'une armée doit correspondre au régime de l'époque historique en question. Entre le régime de l'époque et le caractère de l'armée, il ne peut y avoir de contradiction. Certes, personne d'entre nous ne prétendra que l'Armée Rouge des ouvriers et des paysans en train de se former est le dernier mot de l'armée soviétique, du point de vue des principes sur lesquels elle est fondée. Nous avons pris pour base de formation de cette armée le principe du volontariat. Mais ce n'est pas le principe qui répond au caractère d'une démocratie ouvrière. C'est un compromis provisoire découlant des conditions tragiques de toute la situation matérielle et morale de la dernière période.

Pour construire une armée fondée sur le principe de l'obligation pour chaque citoyen de défendre un pays qui pratique une politique honnête, qui ne veut pas de violence, et ne souhaite que se défendre et s'affirmer comme l'État des masses laborieuses, pour créer cette armée qui correspond au régime soviétique, il faut de multiples conditions fondamentales qui restent encore à créer dans tous les autres domaines de la vie sociale, économique et politique. Il est indispensable de relever les forces productrices du pays, de rétablir et de développer les transports, d'organiser le ravitaillement, de relever l'industrie, d'instaurer dans le pays une sévère discipline du travail : la discipline des masses laborieuses. Voilà la tâche d'éducation et d'auto-éducation, d'organisation et d'auto-organisation qui se pose carrément aux classes maintenant au pouvoir.

Elles s'en acquitteront, camarades! Nous en sommes profondément convaincus, et l'énorme majorité d'entre vous également. Au bout du compte, elles résoudront cette tâche! Et ce n'est que dans la mesure où les classes aujourd'hui dirigeantes résoudront cette tâche qu'elles pourront créer une armée qui réponde pleinement à leur nature, une armée puissante, pour autant que notre nouvelle économie communiste sera puissante.

Pour l'instant, nous ne créons avec les volontaires ouvriers et paysans qu'un organe de secours qui doit, jusqu'à la création de l'armée véritable de la République socialiste, remplir les fonctions élémentaires de défense extérieure et intérieure; c'est un organe faible, vous le savez comme moi, et nos ennemis le savent aussi. C'est un organe faible non pas par rapport à nos ennemis de classe intérieurs, pitoyables, sans idéologie, incapables et impuissants, qui ne sont pas dangereux, qu'ont toujours battus nos détachements improvisés d'ouvriers et de matelots sans chefs militaires; non, si cette armée est trop faible, ce n'est que par rapport aux ennemis extérieurs puissants, qui mettent leur énorme machine centralisée au service de leurs crimes et de leurs exterminations massives. Contre eux, il nous faut une autre armée, non pas une armée improvisée, non pas une armée créée pour un moment transitoire, mais une armée construite, autant que le permet la situation actuelle du pays, sur les principes de l'art militaire, donc au moyen de spécialistes. Les détachements composés d'ouvriers héroïques sous les ordres de stratèges improvisés, et qui ont accompli des actes héroïques dans la lutte contre les partisans de Kaledine, de Kornilov, de Doutov et d'autres bandes, ces détachements furent eux-mêmes convaincus par l'expérience que leur principe d'organisation est sans défense devant la moindre force militaire organisée appuyée sur les principes de l'art militaire. C'est ce qu'aujourd'hui chaque ouvrier lucide comprend parfaitement, et nous puisons dans cette compréhension des ouvriers, des paysans révolutionnaires, des soldats de l'Armée Rouge conscients, l'appui psychologique nécessaire pour entreprendre la création de l'armée dans laquelle nous engageons aussi tout ce qui est viable dans l'effectif de l'ancien personnel de commandement, car là aussi il y a des éléments qui, pour cette besogne, marchent de concert avec nous. Et ce ne sont nullement les pires éléments, comme vous le comprendrez-vous tous aussi, ce sont ceux qui estiment qu'il est impossible d'attendre traîtreusement la chute du régime actuel, sur laquelle compte, bien sûr, une certaine partie des classes possédantes et une grande partie de *l'intelligentsia*. Oui, ils n'estiment pas possible d'attendre perfidement ce moment, en restant tapis dans l'ombre pour se livrer au sabotage. Ce sont ces éléments qui disent qu'ils sont loin d'être d'accord avec la politique pratiquée en ce moment, mais ils estiment indispensable pour eux, comme pour les soldats, de joindre leurs forces à la formation d'une armée qui ne peut pas ne pas répondre à l'esprit du régime soviétique.

Pour passer du régime du volontariat au régime de l'obligation, de la milice, c'est-à-dire au service militaire obligatoire, même réduit au minimum indispensable, pour cela il faut un appareil militaire-administratif, un appareil de contrôle des effectifs qui doivent être soumis à la conscription. Nous n'avons pas encore cet appareil. Le vieil appareil a été détruit en même temps que tous ceux de la bureaucratie, le nouveau se crée seulement maintenant, avec les commissariats militaires des cantons, districts, provinces et régions. Ces commissariats, constitués par les soviets locaux correspondants, comprennent, comme il a été dit, un collège de trois membres : un chef militaire et deux commissaires. Ils doivent recenser toute la

population en âge de porter les armes, la convoquer, la former, la mobiliser. Enfin, lesdits commissariats commanderont directement les forces à destination locale; donc en seront exclues les troupes d'active, qui relèveront directement du pouvoir militaire central.

Le décret concernant l'administration militaire locale a été ratifié par le Conseil des commissaires du peuple et on l'applique à présent. C'est la prémisse indispensable à tout travail d'organisation méthodique de la formation de l'armée.

Ensuite, la tâche consiste, non seulement à créer un personnel de commandement à partir des anciens cadres, mais aussi à former, dès à présent, des cadres nouveaux à partir des éléments qui viennent des classes maintenant au pouvoir : ouvriers, matelots, soldats ayant reçu un minimum de formation générale et qui ont déjà révélé un tempérament combatif, des aptitudes au combat sur le front contre les Allemands, comme dans la guerre civile. Il est indispensable de leur donner la possibilité de suivre la préparation militaire nécessaire.

Dans les écoles militaires de la république, ils sont encore peu nombreux, environ 2.000 futurs chefs qui s'initient à la science militaire. Nous nous efforçons d'en augmenter le nombre.

Pour passer au système de la milice, au système du service militaire obligatoire, nous devons dès maintenant, avant que tout l'appareil du pays nous permette de créer une armée puissante, établir l'instruction militaire obligatoire dans les foyers où sont concentrées les masses laborieuses. Et nous attirons aujourd'hui votre attention sur un décret d'une importance de principe considérable * : « De l'instruction militaire obligatoire des ouvriers et des paysans qui n'exploitent pas le travail d'autrui. »

Avant tout, un mot de l'en-tête lui-même, du « titre » pourrait-on dire, de ce décret qui peut soulever quelques objections de principe.

Nous ne parlons pas d'une instruction militaire obligatoire à courte échéance de *tous les citoyens*. Nous nous fondons sur la différenciation des classes et nous le signalons dans le titre même de notre décret. Pourquoi ? Parce que l'armée que nous formons doit, comme je l'ai déjà dit, correspondre à la nature du régime soviétique, parce que nous vivons dans des conditions de dictature de la classe ouvrière et des paysans pauvres. Tel est le fait essentiel de notre régime. Nous ne vivons pas dans les conditions d'un régime de démocratie formelle, où le suffrage universel, dans une période de conflits révolutionnaires de classe peut, au mieux, servir à consulter la population, mais où, après cette consultation, le rôle principal sera joué par le rapport des forces de classes, matérielles. La démocratie théorique, si elle était apparue dans la première phase de la révolution, sous la forme de l'Assemblée constituante, aurait pu, au mieux, jouer le rôle de cette consultation préliminaire. Mais le dernier mot aurait été prononcé par la collision effective des forces de classes. Seuls les tristes doctrinaires de la petite bourgeoisie ne peuvent pas le comprendre. Pour ceux qui comprennent la dynamique intérieure de la révolution avec sa lutte des classes exacerbée, il est tout à fait clair que quelles que soient les imperfections théoriques, quels que soient les chemins détournés par lesquels le régime révolutionnaire devra passer, il est fatalement conduit à aboutir à la dictature ouverte de l'une ou l'autre classe : soit la bourgeoisie, soit le prolétariat.

* Cf. le décret ci-joint.

Il a abouti chez nous à la dictature de la classe ouvrière et des paysans pauvres. L'armée qui doit être apte au combat, qui doit créer la capacité défensive du pays, ne peut pas ne pas répondre, par toute sa structure, par tous ses éléments, par toute son idéologie, à la nature de ces classes. Cette armée ne peut pas ne pas être une armée de classe.

Je ne parle pas uniquement du point de vue politique, qui a, bien entendu, son importance pour le régime soviétique. Une fois que la classe ouvrière a pris en main le pouvoir, elle doit, c'est évident, créer son armée, son organe armé qui la protégera complètement des périls. Mais du point de vue purement militaire aussi, il n'y a qu'une possibilité : **CONSTRUIRE L'ARMÉE SUR LES PRINCIPES DE CLASSE.**

Tant que ce régime ne sera pas remplacé par le régime communiste où la classe privilégiée aura perdu son existence privilégiée et où, dans ce domaine, sera en vigueur l'obligation pour tous les citoyens de défendre la république communiste contre tout danger extérieur, jusque-là, l'armée ne peut avoir qu'un caractère de classe.

On dit que, ce faisant, nous imposons à la classe ouvrière tout le poids, tout le fardeau de la défense militaire, et que nous en déchargeons la bourgeoisie. Bien sûr, formellement, il en est ainsi, mais nous espérons que le pouvoir soviétique prendra toutes les mesures pour charger la bourgeoisie d'une part du fardeau de la défense du pays, part qui ne lui donnera pas la possibilité de s'armer contre la classe ouvrière. Au fond, la question se résume ainsi : dans cette époque de transition historique, le prolétariat fait du pouvoir d'État et de son appareil militaire le monopole de sa propre classe. C'est un fait que nous affirmons et que nous proclamons.

Tant que le prolétariat n'aura pas déshabitué les classes possédantes de leurs espoirs et de leurs tentatives, de leurs aspirations et de leurs complots pour reprendre le pouvoir d'État, tant que la bourgeoisie ne se sera pas dissoute dans le régime communiste du pays, la classe laborieuse au pouvoir doit absolument — et elle le fera — faire de l'armement le monopole de sa propre classe, le moyen de sa défense contre les ennemis intérieurs et extérieurs, car, comme nous le voyons et en Occident et en Orient, en Russie les ennemis intérieurs, à la minute où le pays est en péril, tendent la main aux ennemis extérieurs. Voilà pourquoi nous établissons l'instruction militaire obligatoire pour les ouvriers et pour les paysans qui n'exploitent pas le travail d'autrui.

Le décret sur l'instruction militaire obligatoire qui vous est proposé, — et nous attendons avec impatience sa ratification, car cela nous donnera la possibilité d'entreprendre immédiatement la partie la plus importante de notre travail de formation de l'armée — ce décret a une importance de principe considérable.

Avant tout, il rétablit sur de nouvelles bases le principe de l'OBLIGATION et nous aide par là même à surmonter le principe du VOLONTARIAT, accepté par nous pour une brève période de transition et que nous liquiderons d'autant plus vite que nous nous acquitterons mieux de toutes les autres tâches de notre vie nationale. Ce décret, si vous l'approuvez, établira l'obligation pour tous les citoyens des classes qui détiennent le pouvoir, de payer à l'État et au régime soviétique le prix le plus élevé : l'impôt du sang et le sacrifice de sa vie. C'est cela que

vous devez ratifier et rétablir ainsi le service militaire obligatoire pour tous ceux qui ont entre 18 et 40 ans.

Celui qui étudie l'art de la guerre, qui s'avoue suffisamment bien portant pour donner à l'État 8 semaines par an, à raison de 12 heures par semaine, c'est-à-dire 96 heures pendant la première année et un certain nombre d'heures lors des appels réitératifs, doit, à l'appel du pouvoir soviétique, partir sous les drapeaux pour repousser les ennemis extérieurs. Telle est l'idée fondamentale du décret en question que vous êtes invités à ratifier. Nous ne créons pas encore ici le système harmonieux de la milice, nous en sommes loin; nous ne prenons que les ouvriers et les paysans dans les foyers naturels de travail où ils se trouvent : usines, fabriques, ateliers, exploitations agricoles, villages; nous les faisons rassembler par les commissariats militaires soviétiques et nous les soumettons dans ces foyers naturels à l'apprentissage militaire selon les principes élémentaires du programme général établi pour tout le pays par le commissariat du peuple à la Guerre. C'est l'idée fondamentale de ce décret. Si vous l'approuvez, cela signifie que dès demain nous donnerons l'ordre dans tout le pays aux soviets locaux, à travers leurs commissariats militaires et les comités de fabrique et d'usine, d'entreprendre ce travail. Cela signifie que vous, en tant que Comité central exécutif, de toutes vos forces idéologiques, de toute votre autorité et par tous vos liens d'organisation, vous nous soutiendrez dans ce travail colossal. C'est seulement par ce moyen que nous pourrons rapidement verser dans l'Armée Rouge, en tant que formation provisoire, les générations authentiquement aptes au combat de la classe ouvrière et du paysannat, tant que ces classes n'auront pas réorganisé la structure entière du pays.

Parallèlement, je propose à votre ratification le décret concernant le système de nomination dans l'armée ouvrière et paysanne³⁹. En fait, nous avons déjà mis ce décret en pratique par la voie de nos dispositions administratives et nous l'avons fait uniquement, bien sûr, parce qu'il nous était impossible de nous en tirer sans aucune ligne de conduite à ce sujet.

Maintenant il dépend de vous, et nous espérons que vous le ferez, de le ratifier de votre autorité, de votre pouvoir législatif, afin que nous puissions avec encore plus de vigueur le mettre en pratique. Le problème consiste à créer pour l'Armée Rouge des ouvriers et des paysans un personnel de commandement qui soit choisi et recruté par les organisations soviétiques, en tant que telles. Traduit dans notre terminologie courante, cela veut dire que, pour l'Armée Rouge, nous limitons énormément et à beaucoup nous réduisons à néant le principe de l'élection.

On peut penser que ce point sera source d'opposition, mais en le mettant en pratique nous rencontrons fort peu de difficultés. Cela s'explique très simplement. Tant que le pouvoir était aux mains de la classe hostile aux classes où se recrutait la masse des soldats, tant que le personnel de commandement était nommé par la bourgeoisie, il était parfaitement naturel que la masse ouvrière et paysanne, qui luttait pour sa libération politique, exigeât d'élire ses chefs, ses capitaines. C'était la méthode par laquelle elle satisfaisait son instinct de conservation politique. Personne ne pensait et ne pouvait penser que les chefs improvisés qui commandaient des armées, des corps, etc., qui se sont distingués sur le front lors de la révolution d'Octobre, pouvaient réellement remplir les fonctions de commandants en chef en temps de guerre; mais la révolution posa à la classe ouvrière la tâche de prendre le pouvoir et

la classe ouvrière, y compris dans l'armée, ne pouvait pas faire confiance à un appareil de commandement qui avait été créé par la classe ennemie et ne pouvait pas ne pas choisir dans son propre milieu ceux à qui, d'abord, elle faisait confiance.

Il s'agissait là non pas d'une méthode de nomination des chefs, mais de l'une des méthodes de la lutte des classes. Il faut bien le comprendre.

Dans les cas où nous avons affaire à la formation d'un effectif appartenant sous tous les rapports à une seule et même classe, les questions d'élection et de nomination ont une importance technique secondaire. Les soviets sont élus par les ouvriers et les paysans et cela préjuge dans le rapport de classe que les soviets nomment à des postes de haute responsabilité des commissaires, des juges, des commandants, des chefs, etc. De même, la direction élue des syndicats nomme en son sein une série de fonctionnaires à des postes de haute responsabilité. Une fois la direction élue, on lui confie, à titre d'attribution technique, le choix d'un personnel approprié.

Nous voulons dire que l'Armée Rouge qui existe maintenant n'est pas un organisme qui se suffit à lui-même, qui existe pour soi et promulgue des lois pour son propre compte. Ce n'est qu'un organe de la classe ouvrière, son bras armé. Elle marchera de concert avec la classe ouvrière et le paysannat lié à cette dernière. Par conséquent, les organes à qui la classe ouvrière et les paysans pauvres ont confié la formation de l'Armée Rouge doivent être investis du pouvoir de choisir le personnel de commandement sur place et au centre. Le décret concernant les nominations dans l'armée ouvrière et paysanne a pour tâche de garantir cette possibilité.

Ensuite vient la question que nous essayons en ce moment et partout en pratique, de résoudre avec un succès relatif : créer dans l'Armée Rouge de solides cadres permanents. Ce qui distinguait l'Armée Rouge dans les premières semaines et les premiers mois de sa formation, c'était la fluidité, caractéristique de l'ensemble de notre vie économique et politique et, plus généralement, reflet du profond bouleversement social; quand rien n'est encore stable, quand tout déborde, quand les énormes masses populaires se déplacent d'un endroit à un autre, l'industrie est désorganisée, les transports ne sont pas au point, le ravitaillement est détraqué, et c'est la population qui souffre de tout cela et, au premier chef, la classe qui a pris en main le pouvoir d'État. Et non seulement dans le domaine militaire, mais partout, dans tous les domaines, la tâche actuelle essentielle, la tâche de la nouvelle époque postérieure à Octobre, est d'établir par un travail sérieux au centre et sur place, un régime déterminé, stable, concret; d'attacher les hommes au travail, de créer ce travail stable, car si la guerre a éveillé la conscience révolutionnaire, elle a en même temps privé le pays des derniers restes de méthode et de stabilité économique, politique, civile.

Ainsi, en se basant sur les nouvelles tâches de la révolution, il faut se mettre au travail avec acharnement, régularité et méthode. Il va de soi que cela doit se refléter avant tout dans l'armée, car les phénomènes qu'on y rencontre encore se concilient mal avec l'existence d'une armée en général. Rappelons ces phénomènes! Qu'avons-nous observé les premières semaines? L'extraordinaire fluidité de l'armée. Cela signifiait que beaucoup y rentraient et la traversaient comme on traverse une cour de passage; ils s'assuraient du ravitaillement pour

quelques jours, d'une capote, sans pour cela se sentir liés; certains recevaient un acompte, après quoi ils passaient dans d'autres unités ou tout simplement sortaient de l'effectif de l'armée. Certes, ces éléments représentaient une minorité, mais ils démoralisaient les unités, désorganisaient l'armée dans sa structure. Le décret soumis à votre attention doit mettre un terme à ce chaos, à ce manque du sens de la responsabilité; il attache chaque volontaire à l'unité dans laquelle il est entré, pour six mois. Le volontaire s'engage à ne pas quitter son unité avant ce terme et s'il enfreint cette obligation, il encourra la responsabilité pénale ⁴⁰.

Enfin, nous vous proposons d'accepter et de ratifier la formule du serment solennel prêté par chaque soldat de l'Armée Rouge en signe de fidélité au régime qui l'accepte dans son armée. La formule de ce Serment rouge exprime le sens même de la création de l'Armée Rouge.

Dans notre idée, chaque soldat de l'armée révolutionnaire doit prêter ce serment solennel devant la classe ouvrière, devant la partie révolutionnaire du paysannat de la Russie et du monde entier le jour du 1^{er} mai. Il n'y a là aucune contradiction, bien qu'à première vue il puisse sembler paradoxal que la fête du 1^{er} Mai, qui a toujours été pour nous la fête de notre lutte et de notre protestation contre le militarisme, en Russie soviétique révolutionnaire, soit, dès cette année, le jour où la classe ouvrière doit manifester sa volonté de s'armer, de se défendre, de créer dans le pays une force militaire solide qui réponde au caractère du régime soviétique et soit capable de défendre et de protéger ce régime. Mais c'est aussi la raison pour laquelle en Russie la fête du 1^{er} mai aura lieu dans une ambiance très différente des autres pays d'Europe où se poursuit la guerre impérialiste et où les classes impérialistes sont au pouvoir. C'est justement à cause de cette dernière circonstance que le 1^{er} mai doit être dans ces pays, maintenant plus que jamais, le jour d'une violente protestation contre la machine de l'impérialisme capitaliste; au contraire, chez nous ce jour doit être celui de la manifestation en faveur de l'armée prolétarienne et ce jour-là nous proposons de prêter un serment solennel, le serment socialiste, si vous voulez, de nos soldats rouges, de servir la cause au nom de laquelle nous les avons incorporés dans les rangs de l'Armée Rouge des ouvriers et des paysans.

Il est indispensable pour nous que tous les décrets proposés soient ratifiés par le Comité central exécutif. Vous pouvez les amender, mais vous ne pouvez pas les réprover dans le fond, car cela signifierait réprover l'essence même de la cause que vous défendez. Le Comité central exécutif ne peut pas réprover la tâche dont la révolution le charge.

Cette tâche consiste à dire avec autorité à l'ouvrier, au paysannat laborieux, que maintenant la révolution d'Octobre s'est fixée la tâche essentielle de reconstituer sur la base soviétique une armée forte et puissante qui elle-même deviendrait le levier de la révolution ouvrière et paysanne et un facteur puissant de la révolution internationale.

Je n'entrerai pas dans le domaine de la politique internationale. Il est clair et évident pour chacun de nous que notre révolution est menacée non pas par la bourgeoisie russe, ni par ses aides volontaires ou involontaires à l'intérieur du pays, mais par les militaristes étrangers. Des ennemis nous menacent de tous les coins de l'Europe capitaliste et de l'Asie.

Et si nous voulons tenir bon jusqu'au moment où nos ennemis recevront le coup décisif chez eux, nous devons créer un maximum de conditions qui nous seront favorables. En particulier,

en matière militaire nous pouvons y arriver en créant une discipline révolutionnaire intérieure, ne serait-ce que dans l'embryon d'armée qui existe maintenant.

Mais plus généralement, nous devons créer une armée ouvrière et paysanne en formant des réserves dans les usines et les fabriques, en donnant une instruction militaire aux ouvriers afin que si, dans les mois qui viennent, nous sommes menacés par un danger, l'ossature actuelle de l'armée ouvrière et paysanne puisse se couvrir de la chair de ces réserves préparées au combat. En même temps, dans la mesure de nos forces, nous allons former de nouveaux cadres, et par les cours des instructeurs, et avec l'aide des éléments de l'ancien personnel de commandement qui ont déjà travaillé et continueront à travailler honnêtement avec nous pour améliorer la capacité de défense du pays.

Camarades, en sanctionnant notre travail militaire qui fait seulement ses premiers pas, vous nous donnerez en même temps la possibilité d'établir sur place, de renforcer et de sauvegarder toutes les mesures que nous vous proposons. Si vous le faites, j'espère alors, camarades, que nous élèverons la capacité de défense du pays autant que nous élèverons toute sa puissance économique et politique.

Vous modifierez ce que vous trouverez nécessaire de modifier, vous rejetterez ce qui vous paraîtra erroné, mais vous reconnaîtrez que la Russie soviétique a besoin d'une armée qui doit être l'organe de la défense soviétique, c'est-à-dire de la Russie ouvrière. Cette armée ne doit pas être dilettante ni improvisée. C'est pour cela qu'elle doit recruter tous les spécialistes de valeur.

Mais ici, naturellement, on se met à penser que des individus isolés peuvent utiliser cette armée à des fins hostiles à la classe ouvrière, en s'en servant comme outil de complots contre-révolutionnaires. De tels périls surgissent dans notre propre milieu; on les rencontre de temps en temps et c'est pourquoi il est indispensable de saper leur fondement.

Ceux qui nourrissent ces craintes disent que les représentants de l'ancien personnel de commandement tentent, et avec succès, de créer des foyers contre-révolutionnaires dans la nouvelle armée. Camarades, si les choses en arrivaient là, cela voudrait dire que tout notre travail est voué à la ruine inéluctable. Cela voudrait dire que les ouvriers également, en nommant un ingénieur au poste d'administrateur, de technicien dans une usine, dans une fabrique, en lui laissant un large champ de création et en lui conférant des responsabilités, risquent par là même de rétablir le régime capitaliste, de revenir à la servitude, à l'oppression. Mais il n'en est pas ainsi !

Tous les théoriciens du socialisme prédisaient, prévoyaient, écrivaient, qu'à l'époque où la classe ouvrière serait au pouvoir, elle serait obligée de faire travailler tous les éléments viables, valables et qualifiés qui étaient auparavant au service des classes dominantes et possédantes. Les théoriciens du socialisme ont écrit souvent aussi que, s'il le faut, la classe ouvrière paiera ces mêmes spécialistes deux fois, trois fois plus que ce qu'ils touchaient sous le régime bourgeois, uniquement pour les attacher à elle. Et ce sera quand même « bon marché », quand on pense aux profits qui seront tirés de la rationalisation de l'économie sur le terrain de la révolution socialiste. Il faut dire la même chose de l'armée en tant qu'organe

de défense du pays. Les dépenses de la classe ouvrière, les frais consentis par le paysannat pour une armée bien construite se rachèteront au centuple.

Quant aux ennemis intérieurs, le régime soviétique est trop solide pour que nous craignons ce qu'on appelle le péril « des généraux ». Camarades, si un spécialiste était réellement tenté d'essayer de se servir de l'armée contre les ouvriers et les paysans dans les intérêts des complots contre-révolutionnaires, il va de soi que nous rafraîchirions la mémoire de ce genre de conspirateurs en leur rappelant concrètement les jours d'Octobre et les autres. Et ils le savent parfaitement!

D'autre part, camarades, même parmi les spécialistes militaires, autant que j'ai réussi à les connaître personnellement, j'ai trouvé beaucoup plus d'éléments de valeur que nous ne le supposions. Pour nombre d'entre eux, l'expérience de la guerre et de la révolution n'a pas été vaine. Beaucoup ont compris qu'un nouvel esprit souffle sur la Russie, ont compris la nouvelle psychologie de la classe ouvrière réveillée, ont compris qu'il faut se conduire différemment avec elle, qu'il faut lui parler autrement, qu'il faut créer l'armée par des voies différentes. Ce genre de spécialistes militaires existe.

Ils existent. Et nous espérons que, des jeunes générations du corps des officiers de l'ancienne armée, nous pourrions extraire de nombreux cadres et que notre travail de formation de l'armée sera fécondé par leurs connaissances, leur expérience.

Il faut seulement dire avec force et autorité qu'aujourd'hui, menacée de mort, la Russie a besoin d'une armée; il faut que le travail que nous faisons maintenant bénéficie de votre soutien. Nous avons besoin de votre appui et vous nous donnerez cet appui, camarades du Comité central exécutif!

2.*

Camarades! Le premier des contradicteurs disait que nous ne créons pas l'armée pour défendre le pays, mais pour faire ce qu'il a appelé certaines « expériences ». J'ai déjà dit dans mon rapport que, si les périls qui nous menacent se bornaient à une révolution intérieure contre-révolutionnaire, d'une manière générale nous n'aurions pas besoin d'une armée.

Les ouvriers des usines de Pétrograd et de Moscou pourraient à n'importe quel moment former des détachements de combat qui suffiraient à écraser radicalement toute tentative de soulèvement armé pour rendre le pouvoir à la bourgeoisie. Nos ennemis intérieurs sont trop insignifiants et pitoyables pour qu'il nous faille, pour lutter contre eux, créer un appareil militaire construit sur des bases scientifiques et mettre en mouvement toute la force armée du peuple.

Si aujourd'hui cette force nous est nécessaire, c'est précisément parce que le régime soviétique et le pays soviétique sont menacés d'un immense péril extérieur et parce que nos ennemis intérieurs ne sont forts que de la force de cohésion de classe qui les unit à nos ennemis de classe extérieurs. Et, dans ce sens, nous vivons aujourd'hui justement un moment où la lutte pour le régime que nous créons dépend directement et immédiatement du relèvement de la pleine capacité défensive du pays.

** Discours de clôture de cette séance.*

Nous ne protégerons pas le régime soviétique autrement que par une résistance directe et énergique au capital étranger qui marche contre notre pays uniquement parce qu'il est le pays où règnent les ouvriers et les paysans. Dans ce simple fait, il y a le nœud que l'histoire a noué.

Justement parce que chez nous règne la classe ouvrière, nous sommes maintenant l'objet de la haine et des desseins hostiles de la bourgeoisie impérialiste mondiale. Voilà pourquoi chaque ouvrier conscient et chaque paysan révolutionnaire doit soutenir l'armée s'il a à cœur ce qui se fait en Russie en ce moment — encore mal et gauchement, je le sais aussi bien que chacun de nos détracteurs; mais néanmoins ce qui se construit nous est infiniment cher, car cela promet une nouvelle époque de l'histoire et cela représente ainsi pour nous la conquête la plus précieuse de toute l'histoire de l'évolution de l'humanité.

Quand on nous dit que nous faisons des expériences, je ne sais pas ce qu'on entend par le mot « expérience ». Toute l'histoire passée n'est rien d'autre que l'histoire d'expériences sur les masses laborieuses; il y eut dans le passé l'époque des expériences de la noblesse sur le corps et sur l'âme des masses paysannes; je connais aussi une époque où la bourgeoisie faisait subir à la classe ouvrière des expériences sur l'âme et sur le corps. Nous observons ce genre d'expérience depuis quelques années déjà dans le monde entier, sous la forme de l'effrayant carnage impérialiste.

Néanmoins, il se trouve des gens qui se prétendent socialistes pour dire, devant les expériences foudroyantes de quatre ans de guerre mondiale, que la tentative héroïque des masses laborieuses de Russie pour se libérer, reconstruire la vie sur de nouvelles bases, est une « expérience » qui n'est pas digne d'appui, que nous créons une armée non pas pour défendre les conquêtes révolutionnaires des travailleurs, mais dans des desseins particuliers à certains groupes ou partis.

Mais moi je dirai que, s'il peut y avoir une époque qui fait naître la nécessité d'une armée dans des desseins louables parce que légitimes, c'est bien notre époque. Et si un régime dans la nécessité de se défendre a le droit d'exiger cette défense des masses travailleuses, ce ne peut être que la régime de domination de ces mêmes masses travailleuses. Malgré les erreurs de ces dernières, malgré la rudesse de leur régime, bien qu'il soit trop rugueux à la peau de certains seigneurs intellectuels, malgré tout cela, le régime soviétique a le droit de s'épanouir. Il va s'affirmer, mais pour cela il a besoin d'une armée. Et nous allons créer cette armée.

Ensuite on nous signale qu'il existe une ambiguïté dans l'armée projetée, qui s'avère le principal vice et de l'armée et du régime qui la crée. Bien sûr, il y a une ambiguïté qui vient de ce que nous nous trouvons à une époque de transition entre la domination de la bourgeoisie et le régime socialiste, ambiguïté qui vient de ce que la classe ouvrière s'est emparée du pouvoir politique, mais, par là même, non seulement n'a pas encore accompli sa besogne, mais, au contraire, vient seulement d'entreprendre ses tâches fondamentales, le remaniement de toute l'économie, de tout le genre de vie sur de nouveaux principes, — ambiguïté qui vient enfin de ce que la classe ouvrière n'est au pouvoir qu'en Russie, et qu'elle doit repousser de toutes ses forces l'offensive du capital des autres pays, de ceux où la classe ouvrière ne s'est pas encore soulevée pour la lutte décisive et ne s'est pas emparée du pouvoir d'État.

C'est une ambiguïté ou contradiction qui tient à la nature même de notre révolution. Ce n'est pas le régime qui est en question, non plus que sa forme politique ou le principe de réorganisation de son armée, c'est le heurt de deux formations : bourgeoise-capitaliste et socialiste-prolétaire. Nous pouvons surmonter cette contradiction par un long combat. Nous essayons simplement de créer une arme pour ce combat et nous nous efforçons que cette arme réponde aux exigences et aux obligations du *régime* que nous sommes appelés à défendre.

On nous dit encore que nous n'envisageons pas sérieusement d'initier les ouvriers et les paysans aux questions militaires en n'y consacrant que 96 heures par an. Je dois rappeler, avant tout, que dans les masses ouvrières et paysannes se trouve dispersée une énorme quantité d'éléments qui ont déjà fait l'apprentissage du combat et qu'il nous faut les rassembler dans les centres naturels que sont les fabriques, les usines, les exploitations agricoles et tous les foyers de travail en général.

Je dois dire que personnellement je ne me considère pas comme compétent pour estimer exactement combien d'heures et de semaines par an sont nécessaires maintenant pour permettre à notre future armée populaire d'assimiler les principes de l'art militaire.

Il est possible que ce laps de temps soit effectivement trop court. S'il en est ainsi, nous l'augmenterons, quand l'expérience prouvera clairement que 96 heures ne suffisent pas à ces ouvriers et paysans; mais penser que dans le temps proposé il y a de notre part l'intention de ne pas donner aux ouvriers et aux paysans un apprentissage militaire complet, ce n'est plus, j'estime, qu'une manœuvre de chicanerie et de démagogie.

Le secteur de droite a protesté aussi contre l'exécution sans appel des ordres. Et si, dit-on, ce sont des ordres contre-révolutionnaires!

Si ici on veut introduire dans la constitution de notre armée le droit de ne pas obéir aux ordres contre-révolutionnaires, je vous ferai remarquer que le texte tout entier du serment solennel que j'ai divulgué est déjà dirigé contre la contre-révolution, que toute l'armée se forme pour faire pièce à la contre-révolution russe et mondiale. Voilà le pivot moral essentiel de l'armée... (Une voix : « l'obéissance absolue au commandant ? »)

Naturellement, si le régime soviétique en entier et son armée deviennent la victime des généraux contre-révolutionnaires, cela signifiera que l'histoire nous a lâchés, donc que tout ce régime était voué à la démolition.

Pourtant les perspectives sont différentes, et ce n'est pas ainsi que les questions litigieuses se posent dans la réalité. On peut penser qu'à l'heure actuelle les généraux contre-révolutionnaires règnent en maîtres chez nous et que nous devons inciter les masses à les critiquer.

En tout cas, chaque soldat de l'Armée Rouge a un sens critique aussi développé que celui de tous les critiques et conseillers qui nous ont empêché, comme on sait, d'inculquer aux soldats, aux ouvriers et aux paysans une méfiance salutaire envers tous leurs ennemis de classe; or, c'est cette même méfiance que nous trouvons suffisamment développée chez les ouvriers et les soldats.

Mais en vertu d'une réaction psychologique naturelle, cette méfiance d'avant-Octobre pour le pouvoir et ses injonctions fait que, chez nous, tout le monde essaie de faire passer chaque ordre, chaque ordonnance par l'appareil de sa propre critique, de sa méfiance et de son jugement — ce qui ralentit l'exécution de l'ordre, ruine le travail, ce qui est contraire aux intérêts des travailleurs eux-mêmes.

Ainsi, par exemple, la réaction contre le centralisme tsariste conduisit chaque province, chaque district, à créer son propre conseil des commissaires du peuple, sa république de Kalouga, de Toula, etc.

Dans le fond, c'est le début d'une réaction créatrice et vivante contre l'ancien absolutisme, mais elle doit être menée dans des limites sévèrement définies. Il faut créer un appareil d'État centralisé. Il va de soi que tous les soldats, ouvriers et paysans doivent avec nous s'assurer d'un appareil contrôlant tout le personnel de commandement à travers le Comité central exécutif, à travers les commissariats. Nous avons cet appareil de vérification, de contrôle. S'il est mauvais pour l'instant, il sera perfectionné dans l'avenir.

Mais en même temps, il faut dire qu'un ordre est un ordre, qu'un soldat de l'Armée Rouge est un soldat, que l'armée des ouvriers et des paysans est une armée et qu'elle reçoit des ordres militaires qui doivent être exécutés sans appel. S'ils sont contresignés par le commissaire, c'est lui qui en porte la responsabilité et les soldats rouges sont obligés d'exécuter ces ordres. Si l'on n'applique pas cette règle élémentaire, aucune armée, c'est évident, ne peut exister. Qu'est-ce qui fait tenir une armée ? La confiance en un régime déterminé, en un pouvoir qu'elle crée et contrôle elle-même dans des circonstances données.

Si nous sauvegardons cette confiance générale, et nous pensons la sauvegarder, le régime soviétique, le régime de la classe révolutionnaire a le droit d'exiger de ses organes, de ses unités militaires, une soumission, une obéissance aux ordres qui proviennent du pouvoir central et sont contrôlés par le Comité Central Exécutif.

Et à ceux de nos spécialistes militaires qui se demandent de bonne foi si nous arriverons à faire régner la discipline, nous disons que si elle était possible sous la domination du tsarisme, de la bureaucratie et de la bourgeoisie, s'il était alors possible de créer une soumission dirigée contre la masse ouvrière et paysanne, si alors il était possible de créer en général un pouvoir d'État contre la classe ouvrière, nous avons alors sûrement dix fois ou cent fois la possibilité psychologique et historique de faire régner une discipline de fer dans l'armée qui est créée de toutes pièces pour défendre les masses laborieuses.

On veut, voyez-vous, nous défendre, nous protéger des desseins contre-révolutionnaires. Avant tout voyons qui veut nous préserver des desseins contre-révolutionnaires. Ce sont les collaborateurs de Doukhonine, ce sont les collaborateurs de Kerenski.

Le citoyen Dan nous racontait ici comment « naissaient des Napoléons », comment il arrive que des commissaires ne sachent pas être assez vigilants. Mais il me revient que le kornilovisme est né sous le régime de Kerenski et non pas sous le régime soviétique (Martov : « Il y aura un nouveau kornilovisme ») ... Il n'y en a pas encore de nouveau, et en attendant

nous parlerons de l'ancien, de celui qui a été et qui pour toujours a laissé une marque voyante sur le front de quelqu'un (*Applaudissements*).

Pour l'édification de Dan, je rappelle, camarades, que nos commissaires, d'alors, les commissaires du soviet de Petrograd, ont su distinguer les ordres de combat et d'opérations des intentions contre-révolutionnaires.

Quand Doukhonine, contre son gré, sur la demande de Kerenski, voulut faire sortir la garnison de Petrograd pour affaiblir la capitale révolutionnaire, il prétextait la nécessité stratégique. Nos commissaires soviétiques de Petrograd ont dit : « Il est évident que c'est une nouvelle expérience. » Et elle fut menée par le gouvernement de coalition d'alors, avec les menchéviks qui en faisaient partie, sous l'égide morale de Kerenski. Les documents que nous avons trouvés signés par Kerenski et Doukhonine confirmèrent pleinement ce soupçon.

Je rappelle que Dan et ses partisans montèrent à cette époque devant nous à la tribune du soviet de Petrograd et déclarèrent : « Vous voulez ne pas exécuter l'ordre d'opérations des autorités militaires et du gouvernement concernant la garnison de Petrograd. Vous n'osez même pas le soumettre à la délibération. » Mais cet ordre était, par nature, un projet contre-révolutionnaire pour étrangler Petrograd. Nous l'avons deviné, mais vous (se tournant du côté des menchéviks) vous étiez aveugles et c'est pourquoi nous avons renversé votre ancien pouvoir et pris le pouvoir en main. Nous avons historiquement raison contre vous.

Malheureusement, je n'entends pas la réplique du citoyen Martov, et je ne me souviens plus exactement s'il était alors avec nous ou avec Dan et Kerenski (une voix : « C'est infâme, Trotsky, que vous ayez oublié le rôle que jouait Martov. »)

La position du citoyen Martov a toujours en soi quelque chose de délicat, de presque insaisissable pour la grossière analyse de classe, quelque chose qui obligeait le citoyen Martov à cette époque à être l'homme à côté du citoyen coupable Dan. Le citoyen Dan était à cette époque avec Kerenski. Donc, le citoyen Martov était l'opposition personnelle de Dan. Mais maintenant que la classe ouvrière avec toutes ses fautes, son « ignorance », son « inculture » se trouve au pouvoir, vous êtes avec Dan dans un seul et même secteur, celui de l'opposition à la classe ouvrière.

Mais l'histoire qui prend généralement les faits à leur échelle historique, dans leurs dimensions de classe, écrira que la classe ouvrière, à l'heure qu'il est dans des conditions très difficiles, se trouvait au pouvoir, commettant des erreurs, les corrigeant, mais que vous vous teniez en dehors d'elle, à l'écart d'elle, contre elle, et les réélections au soviet de Moscou ⁴² l'ont de nouveau démontré. (Une voix : « Avec des chiffres truqués! ») Je sais que quand quelqu'un d'autre était au pouvoir, qu'il y avait Kerenski et Dan... (Dan : « Je n'étais pas au pouvoir »). Pardon... quand il y avait au pouvoir l'adversaire bien connu de Dan, Tsérétéli (rires), effectivement, il y eut certaines tentatives pour falsifier les élections aux soviets et elles aboutirent à faire accuser tout le parti d'après l'article 108 ⁴³ (*Applaudissements*).

Je rappelle cependant qu'après cette falsification nous eûmes quand même la majorité dans tous les soviets.

Quand le ne Congrès des Soviets se réunit, les Dan le firent échouer, falsifièrent la volonté des ouvriers au Comité Central Exécutif, à la conférence démocratique ⁴⁴, dénaturèrent partout la volonté de la démocratie révolutionnaire avec la participation directe de mes contradicteurs d'aujourd'hui. Et à l'encontre de toute cette falsification, nous nous trouvâmes en majorité au pouvoir; donc notre parti est viable et sain. La falsification, réelle ou fictive, ne peut nuire à un tel parti, mais le parti qui se réfère à la falsification pour expliquer son échec, celui-là est un parti mort.

Pour revenir aux questions concernant l'armée, il faut signaler, et cela va de soi, que nous ne fermons les yeux sur aucun des dangers qui sont en face de nous, qui n'ont pas été provoqués par nous, mais légués à nous par toute l'évolution antérieure. En même temps, seules nos méthodes sont justes pour lutter contre ces périls.

On nous interroge il est vrai : « Mais tout était-il nécessaire dans cette évolution antérieure, tout était-il historiquement inévitable ? La débâcle de la vieille armée, la mise à nu du front — était-ce indispensable ? » Je dis aussi : était-ce indispensable ? Cependant, on peut reconnaître qu'était inévitable ce que l'on pouvait exactement prédire.

Mais si vous revenez sur nos discours au Congrès de juin des Soviets des députés ouvriers ⁴⁵, soldats et paysans, si vous jetez un regard sur les procès-verbaux de ce congrès et que vous parcouriez le compte rendu de notre intervention, vous vous apercevrez que nous disions à messieurs les menchéviks et s.-r. (les s.-r. étaient alors encore unis) : « Si vous voulez perdre notre armée, jetez-la à l'offensive. Si vous voulez lui porter un coup mortel, saper sa foi dans la révolution, jetez-la à l'offensive. » Nous avons fait cette déclaration le 4 juin, mais le 18 juin le gouvernement de Kerenski et de Dan jetait l'armée à l'offensive.

Voilà ce qui a porté à l'armée le coup fatal! Alors le citoyen Martov le comprenait; il savait que l'offensive aurait pour résultat la déroute panique de l'armée mortellement malade. (Martov: « Mais vous l'avez corrompue, vous l'avez conduite à la désorganisation définitive. Je disais : livrez l'armée aux bolcheviks, ils la dépraveront. ») Le citoyen Martov prédisait, voyez-vous, qu'en plus, après que ses partisans politiques auraient porté à l'armée le coup mortel, les bolcheviks dépraveraient cette armée. Pourquoi l'histoire est-elle à ce point peu magnanime pour qu'entre les citoyens Dan et Kerenski, qui ont porté le coup fatal à l'armée, et les bolcheviks, qui inoculèrent quelque poison à cette armée frappée à mort, elle n'ait pas trouvé une place au citoyen Martov pour sauver cette armée ?

Bien sûr, je ne doute pas, quand viendra le régime socialiste, qu'un futur amateur d'aphorismes écrive ce que disait le citoyen Martov. Mais, en attendant, nous ne parlons pas d'aphorismes, mais de la révolution, de celle qui se fait maintenant, de la classe ouvrière qui se bat maintenant, qui veut garder le pouvoir d'État après en avoir fait l'outil de sa délivrance — et nous disons à son sujet : si nous nous sommes trompés avec elle, avec elle nous avons aussi appris à nous redresser, et avec elle nous vaincrons. Voilà encore en quoi nous différons du groupe du citoyen Martov.

En entreprenant l'instruction de l'armée, nous ne nous bornons pas du tout aux 96 heures, comme le citoyen Martov essaye de l'insinuer en dépeignant le service obligatoire comme une fiction. Nous savons que la classe ouvrière, heureusement, est pénétrée d'une énorme réserve

de critique. Il lui manque peut-être beaucoup de choses, mais certainement pas ça. L'organisation, la pratique, les capacités à un travail systématique, la discipline, elle en a encore peu, mais elle est imprégnée jusqu'aux os de méfiance, elle est portée à la vérification.

Ces penchants sont un grand acquis; il doit être complété par la discipline, la méthode et d'autres qualités nécessaires pour diriger et combattre. Si l'ouvrier n'a pas assez de 96 heures, on pourra fixer le double, le triple. Si les généraux ne lui plaisent pas, il les mettra à la retraite et nous avec en même temps. Mais, en ce moment, nous accomplissons le travail de création de l'armée, de cœur avec la classe ouvrière, en la dirigeant contre vous et nous voyons là la source de notre orgueil.

D'un autre côté, vous dites que nous ne permettons pas à la bourgeoisie de faire son instruction. Ici vous avez deux arguments : « Vous empêchez la bourgeoisie et vous pensez par-là préserver l'armée de la contre-révolution. Mais qu'est-ce que la bourgeoisie ? 5 % des effectifs. Peut-on penser qu'on peut par un moyen aussi enfantin préserver l'armée de la contre-révolution ? »

En même temps, vous dites que nous vouons à la faillite tout l'art militaire en l'interdisant à la bourgeoisie. Si cette bourgeoisie est tellement insignifiante, alors pourquoi chicaner sur ces 5 %, pour savoir s'il faut ou non les intégrer ? Une erreur de 5 % au moment où tous les comptes et calculs sont si inexacts, est une erreur insignifiante. Et le centre de gravité ne se trouve pas dans les 5 % de la bourgeoisie.

La bourgeoisie a de nombreux suppôts : la petite bourgeoisie peu consciente, ignorante, les petits exploiters, les éléments louches de la petite bourgeoisie. Étant donné la situation actuelle des choses, nous ne pourrions pas les incorporer parce que leur incorporation dans l'armée soviétique n'est possible maintenant que soutenue par la plus sévère répression. Tous ces éléments figés, arriérés, haïssent le prolétariat et la révolution. Ces éléments se trouvent non seulement sur le Don mais aussi à Orenbourg, et pour les attirer de notre côté il nous est indispensable de faire les premières conquêtes les plus importantes dans le domaine de l'organisation. Nous devons en fait montrer à ces éléments ignorants, terrorisés, et trompés que le régime soviétique, le pouvoir ouvrier est capable de construire l'économie agricole sur de nouvelles bases, d'implanter des fabriques dans l'intérêt du peuple, de créer une armée dans le même dessein.

Alors ils verront de leurs yeux que le nouveau régime travaille dans leur intérêt, et il n'y aura plus de danger qu'en les incorporant dans l'armée nous incorporions en même temps la guerre civile.

Bien sûr ces conceptions n'ont pas de valeur aux yeux de ceux qui ne croient pas à la victoire de la classe ouvrière. Mais alors, en quoi croient-ils donc ? En ce qu'espèrent messieurs les menchéviks. Quand l'histoire déchaînera, elle ne s'arrêtera pas à la rédaction du journal *En Avant* ", elle roulera plus bas. Vous savez parfaitement qu'après nous vous ne présenterez aucun support pour la révolution.

Nous sommes l'unique rempart de la révolution ouvrière; avec toutes nos lacunes actuelles, nous devons et nous allons accomplir notre œuvre, corriger les fautes, affermir le pouvoir

soviétique, rassembler les masses autour de nous. Mais l'histoire ne nous permet pas de faire des expériences. Dans la lutte actuelle, rien ne nous permet d'agir comme au jeu d'échecs : nous avons perdu une partie mais, qu'est-ce que cela peut faire, nous en gagnerons une autre. Si nous échouons, il va de soi que vous n'arrangerez pas les choses : le char de la contre-révolution roulera aussi sur vos crânes !

Mais maintenant, dans les circonstances actuelles, étant donné les difficultés et les périls qui existent, il faut que le char dont nous disposons — nous le consolidions, nous le perfectionnions, nous lui fassions gravir les pentes, nous l'empêchions de dévaler. Pour cela, comme je l'ai déjà dit, il nous faut une armée. Nous l'avons compris, dit-on, seulement maintenant. Ce n'est pas vrai ! Mais c'est une chose de le comprendre dans un article et une autre de préparer la possibilité de construire une armée.

Dans un pays ruiné, où la vieille armée malade est partie de toutes les coutures, s'est dispersée en désorganisant les transports et en détruisant tout sur son passage — dans un tel pays nous ne pouvons pas construire une nouvelle armée sans liquider définitivement l'ancienne.

C'est seulement maintenant que nous commençons à recenser la population.

L'Armée Rouge n'est que l'ossature de la future armée. L'Armée Rouge ne peut, bien sûr, servir que de cadre que doivent remplir les éléments ouvriers initiés qui viennent des usines et des fabriques.

Ici, je répondrai aux remarques du premier contradicteur qui se résumait à dire que nous excluons de l'armée, à cause des conceptions de parti, les menchéviks et les s.-r. de droite. C'est vrai qu'il a été dit chez nous que les ouvriers et les paysans qui n'exploitent pas le travail d'autrui feront tous sans exception leur apprentissage militaire. S'il faut comprendre dans cet argument que parmi les ouvriers à qui nous enseignons l'art militaire il n'y a pas de menchéviks, et que parmi les paysans qui n'exploitent pas le travail d'autrui il n'y a pas de s.-r. de droite, cette réplique aurait peut-être alors du poids. Mais ici nous ne sommes pas fautifs. Nous faisons les choses sur des principes de classe solides et sains, et nous montrons par-là que nous ne craignons pas l'ouvrier, même s'il est menchévik, non plus que le paysan qui n'exploite pas le travail d'autrui, même s'il se dit lui-même s.-r.

Quand, à l'époque de la révolution d'Octobre, nous nous sommes battus pour le pouvoir, les ouvriers et les paysans des partis nommés nous soutenaient. Ils nous soutenaient lors du soulèvement d'Octobre contre leurs chefs, ce qui est à l'honneur des ouvriers et à la honte des chefs.

Pour couronner le tout, on nous dit que, paraît-il, les postes de commandement doivent être renouvelés par élection. Choisis par les masses populaires ? Ou choisis par les soldats seulement ?

Le danger indubitable de l'élection est de donner la possibilité aux tendances, syndicalistes pourrait-on dire, de s'infiltrer dans l'armée, c'est-à-dire que l'armée va se surveiller elle-même, comme un tout indépendant qui se donne à lui-même des lois. Nous disons que l'armée est l'outil des soviets qui la créent, qui établissent eux-mêmes les listes et choisissent les candidats aux postes de commandants. Les listes, ne l'oubliez pas, sont constituées par les

autorités soviétiques, sont portées à la connaissance du public. Toutes les nominations passent à travers le filtre du régime soviétique.

Les soviets dirigent l'armée et l'éduquent, ils fournissent donc un personnel de commandement défini. Il ne peut en être autrement. Vous ne pouvez rien proposer d'autre.

Si, en ce qui concerne une armée en général, en tant qu'organe spécifique, il est parfaitement évident que le principe de l'élection est irréalisable du haut en bas de l'échelle, il faut en convenir d'autant plus lorsqu'il s'agit d'une armée qui commence seulement à se former.

Comment peut-elle désigner parmi ses propres rangs, au moyen d'élections, un personnel de commandement responsable devant elle, sûr et apte au combat, alors que les unités commencent seulement à se former ? C'est absolument inconcevable. Ou alors cette armée ne ferait pas confiance aux soviets qui la forment ? Ce serait une contradiction interne. Une telle armée n'est pas viable. Par conséquent, camarades, il n'y a là aucune entorse à ce qu'on appelle le principe démocratique; au contraire, il repose sur une base soviétique plus large.

Le citoyen Dan a dit très justement que la viabilité de l'armée démocratique n'est pas garantie par telles ou telles mesures d'agitation contre les généraux, mais par le caractère général du régime. C'est tout à fait juste. Mais c'est pourquoi aussi il nie radicalement le régime lui-même, il nie le régime soviétique des ouvriers et des paysans pauvres sur place (Dan proteste). Oh, je sais que le citoyen Dan reconnaît le régime des soviets, mais pas celui des soviets qui existent, des soviets terrestres, mais le régime des soviets célestes, où il introduit l'archange. Ces soviets célestes sont reconnus par le citoyen Dan.

Mais moi, je parle des soviets terrestres, où les citoyens Dan et Martov sont en minorité et où nous sommes en majorité écrasante. Le régime de ces soviets ne se démentit pas. Ce régime existe et veut exister.

Dans la bouche de nos adversaires, la critique de l'Armée Rouge en train de se créer se ramène à la critique du régime des soviets tout entier, du régime de la suprématie de la classe ouvrière et des paysans. Et ils ont raison. Mais cela signifie que si l'armée que nous construisons tient bon, le régime tout entier tiendra bon aussi. Et si, inversement, le régime est stable, l'armée le sera aussi. Si le régime périt, l'armée aussi périra.

Qui regarde de bonne foi ce qui se passe aujourd'hui dans le pays nous accordera que nos principaux efforts doivent porter maintenant sur le rétablissement de tout l'appareil économique du pays, des transports, du ravitaillement et sur la création de l'armée pour assurer la protection du régime soviétique contre le danger extérieur.

Pour que ce soit possible, pour que ce soit une réussite, un peu moins de cette critique mesquine, de ce scepticisme stérile, qui ne donne rien que des articles diffamatoires, un peu plus de foi dans la classe qui est appelée par l'histoire à sauver le pays ! Cette classe — le prolétariat, survivra et soutiendra non seulement la pitoyable critique de droite, mais aussi toutes les énormes difficultés que l'histoire lui a mises sur les épaules.

Et après avoir retroussé les manches nous entreprendrons de créer l'armée. Pour cela, il faut que vous approuviez par un vote unanime la nécessité de cette armée, pour qu'on nous

soutienne sur place dans l'organisation du ravitaillement et des transports, dans la lutte contre la polissonnerie, contre la voyouterie, contre le désordre et l'incurie.

Accordez-nous ce vote de confiance, et nous nous efforcerons de continuer à le mériter par notre travail sur la voie que vous nous désignerez et que vous nous prescrirez.

DÉCRET SUR L'INSTRUCTION MILITAIRE OBLIGATOIRE

Adopté à la séance du Comité Central Exécutif panrusse des soviets des députés ouvriers, soldats et paysans, le 22 avril 1918.

Une des tâches fondamentales du socialisme est de délivrer l'humanité du militarisme et de la barbarie des heurts sanglants entre les peuples. Le but du socialisme est le désarmement général, la paix perpétuelle et la coopération fraternelle de tous les peuples qui habitent la terre.

Ce but sera atteint quand, dans tous les pays capitalistes puissants, le pouvoir passera aux mains de la classe ouvrière, laquelle arrachera aux exploiters les moyens de production pour en faire l'usufruit général de tous les travailleurs et instaurera le régime communiste en tant que fondement inébranlable de la solidarité de l'humanité tout entière.

A l'heure actuelle, il n'y a qu'en Russie où le pouvoir d'État appartienne à la classe ouvrière. Dans tous les autres pays, la bourgeoisie impérialiste est au pouvoir. Sa politique tend à étouffer la révolution communiste et à asservir tous les peuples faibles. La République soviétique de Russie, environnée de tous les côtés d'ennemis, doit créer son armée puissante, sous la protection de laquelle vont s'accomplir les réformes communistes de l'ordre social du pays.

Le gouvernement ouvrier et paysan de la République se donne pour tâche immédiate de soumettre tous les citoyens à l'obligation du travail et au service militaire. Cette œuvre se heurte à la résistance obstinée de la bourgeoisie, qui ne veut pas renoncer à ses privilèges économiques et tente par des complots, des insurrections et des marchés perfides avec les impérialistes étrangers, de reprendre le pouvoir d'État.

Armer la bourgeoisie signifierait introduire au sein de l'armée une guerre intestine permanente et ainsi paralyser sa force de combat contre les ennemis extérieurs. Les éléments parasites et exploiters de la société qui ne veulent pas accepter pour eux des devoirs et des droits égaux à ceux des autres, ne peuvent être autorisés à porter les armes. Le gouvernement ouvrier et paysan trouvera le moyen de donner à la bourgeoisie, sous une forme ou une autre, une part du fardeau de la défense de la République que les crimes des classes possédantes ont plongée dans une très lourde épreuve et dans la misère. Mais l'instruction militaire et l'armement du peuple, pendant la période de transition immédiate, ne seront dispensés qu'aux ouvriers et aux paysans qui n'exploitent pas le travail d'autrui.

Les citoyens âgés de 18 à 40 ans, qui ont fait le service militaire obligatoire, seront recensés en tant que soumis aux obligations militaires. Au premier appel du gouvernement ouvrier et paysan, ils doivent prendre les armes et compléter les cadres de l'Armée Rouge, composée des combattants les plus dévoués et les plus remplis d'abnégation, pour la liberté et

l'indépendance de la République soviétique de Russie et pour la révolution socialiste internationale.

1. Les citoyens de la République soviétique fédérative de Russie seront soumis au service militaire obligatoire à l'âge : 1. scolaire, à partir d'une classe fixée par le commissariat du peuple à l'Instruction publique; 2. préparatoire, de 16 à 18 ans; 3. d'appel sous les drapeaux, de 18 à 40 ans.

Les citoyennes s'instruisent si elles le veulent au même titre que les hommes.

REMARQUE : Les hommes dont les convictions religieuses ne tolèrent pas l'usage des armes sont appelés à ne s'instruire que dans les fonctions qui ne nécessitent pas l'emploi des armes.

2. Le commissariat du peuple à la Guerre est chargé de l'instruction des classes de préparation et d'appel; le commissariat du peuple à l'Instruction est chargé des classes scolaires, avec la participation étroite du commissariat du peuple à la Guerre.
3. Sont appelés à l'instruction militaire les ouvriers qui travaillent dans les usines, fabriques, ateliers, exploitations agricoles, campagnes et les paysans qui n'exploitent pas le travail d'autrui.
4. Les commissariats militaires (des régions, provinces, districts et cantons) doivent diriger sur place l'organisation de l'instruction militaire obligatoire.
5. Les instructeurs ne reçoivent aucune rémunération pour le temps consacré à l'instruction; celle-ci doit être organisée pour, si possible, ne pas couper ceux qui sont appelés à suivre une période d'instruction de leur travail habituel permanent.
6. L'instruction doit avoir lieu sans interruption pendant 8 semaines, au moins 12 heures par semaine. Le temps d'instruction concernant les catégories d'armements spéciaux et l'ordre des appels réitérés sera défini par un règlement spécial.
7. Ceux qui ont fait auparavant leur service dans les rangs d'armées régulières peuvent être dispensés d'instruction après avoir passé une épreuve, à la suite de quoi on doit leur délivrer les attestations correspondantes comme à ceux qui ont suivi le cours d'instruction obligatoire.
8. L'instruction doit être faite par des instructeurs préparés suivant le programme ratifié par le commissariat du peuple à la Guerre.
9. Ceux qui se soustraient à l'instruction obligatoire et ne remplissent pas soigneusement leurs obligations sont passibles de poursuites.

LE SERMENT SOCIALISTE

Ratifié par le Comité central exécutif panrusse des soviets des députés ouvriers, soldats et paysans, le 22 avril 1918.

1. Moi, fils du peuple travailleur, citoyen de la République soviétique, je prends le titre de soldat de l'armée ouvrière et paysanne.

2. Devant les classes laborieuses de Russie et du monde entier, je m'engage à porter ce titre avec honneur, à apprendre consciencieusement l'art militaire et à protéger, comme la prunelle de mes yeux, le bien national et militaire contre la détérioration et la dilapidation.
3. Je m'engage à observer rigoureusement la discipline révolutionnaire et à exécuter sans murmure tous les ordres des chefs désignés par les autorités du gouvernement ouvrier et paysan.
4. Je m'engage à m'abstenir moi-même et à faire que mes camarades s'abstiennent de tout acte attentatoire à la dignité de citoyen de la République soviétique et à agir et penser en toutes circonstances en ayant en vue la libération de tous les travailleurs.
5. Je m'engage, au premier appel du gouvernement ouvrier et paysan, à défendre la République soviétique contre tous les dangers et attentats de la part de ses ennemis, et dans la lutte pour la République Soviétique de Russie, au nom du socialisme et de la fraternité des peuples, à ne pas ménager mes forces ni même ma vie.
6. Si je déroge intentionnellement à mon serment solennel, que mon destin soit l'objet du mépris général et que le bras sévère de la loi révolutionnaire me châtie.

À TOUS LES SOVIETS DE PROVINCE, DISTRICTS ET CANTONS DES DÉPUTÉS OUVRIERS, PAYSANS ET COSAQUES

Le Comité central exécutif a prescrit au commissariat du peuple à la Guerre d'user de toutes ses forces pour créer une Armée Rouge forte, sévèrement organisée et intérieurement cohérente, capable de sauvegarder la République soviétique des ennemis extérieurs et intérieurs. La création d'une force armée exige, comme première condition, l'existence d'un appareil bien réglé de direction militaire sur place. Par le décret du 8 avril, le pouvoir soviétique central a prescrit A TOUS LES SOVIETS DES PROVINCES, DISTRICTS ET CANTONS DE CRÉER SUR PLACE DES COMMISSARIATS MILITAIRES DE PROVINCE, DISTRICT ET CANTON, composés de trois membres, avec la collaboration obligatoire d'un spécialiste militaire. Cependant, jusqu'à présent la majorité des soviets n'a pas mis en pratique ledit décret. Dans beaucoup d'endroits, il existe des sections militaires informes, qui ne sont pas encore entrées dans les cadres des commissariats militaires. Il y a aussi beaucoup d'endroits où les attributions de la direction militaire locale n'ont pas été différenciées des organes soviétiques d'administration générale.

Étant donné ces conditions, le travail de formation de l'Armée Rouge suivant un plan unique est absolument irréalisable. Par l'ordre présent, il est imposé aux représentants des soviets locaux et aux représentants des sections militaires locales, là où elles existent, de mettre en pratique dans un délai d'une semaine, à compter du jour de réception du présent télégramme, le décret du 8 avril concernant l'organisation des commissariats militaires locaux. Tout atermoiement sera considéré comme une pure non-observation du décret du pouvoir soviétique et la responsabilité directe en incombera aux représentants correspondants des soviets des provinces, districts et cantons.

Tous les organes de la presse quotidienne sur le territoire de la République soviétique de Russie sont tenus de publier en première page dans trois numéros successifs la présente ordonnance.

L'ORGANISATION DE L'ARMÉE ROUGE

Discours prononcé au premier Congrès panrusse des commissaires militaires le 7 juin 1918 ⁴⁷.

Camarades, nous assistons à un congrès d'une importance exceptionnelle. Les partis représentés à cette réunion ont derrière eux un grand passé révolutionnaire. Néanmoins, c'est aujourd'hui que nous apprenons et que nous sommes obligés d'apprendre à construire notre propre armée révolutionnaire socialiste, qui sera en opposition complète avec les régiments déjà démobilisés qui étaient tenus par la volonté des maîtres et de leur discipline forcée. Nous avons pour tâche de créer une armée organisée sur le principe de la confiance entre camarades et de la discipline du travail révolutionnaire.

Il n'y a pas de doute que c'est une tâche d'une importance, d'une complexité et d'une difficulté inhabituelles. Entre autres, la presse bourgeoise parle beaucoup du fait que nous venons seulement, enfin, de comprendre que, pour la défense d'un pays, il faut une force armée. C'est naturellement absurde; déjà avant la révolution d'Octobre, nous pensions que, tant qu'il y aurait une lutte de classes entre les exploités et le peuple laborieux, tout État révolutionnaire doit être fort pour résister victorieusement à la pression impérialiste. Inouïe par sa force, la révolution russe ne pouvait, bien sûr, conserver l'ancienne armée tsariste, au sein de laquelle la lourde discipline de classe avait tissé des liens solides et forcés entre le soldat et le commandant.

Au premier chef, nous avons la tâche compliquée d'anéantir complètement l'oppression de classe au sein de l'armée, de détruire radicalement les chaînes de classes, l'ancienne discipline forcée et de créer la force militaire de l'État révolutionnaire, sous la forme d'une Armée ouvrière et paysanne, agissant dans l'intérêt du prolétariat et des paysans pauvres. Nous savons par expérience que ce qui restait de l'ancienne armée n'était pas en état, après la révolution, de résister efficacement aux forces menaçantes de la contre-révolution. Nous savons que des détachements improvisés composés de la meilleure partie des ouvriers et paysans ont été constitués à la hâte et nous nous souvenons parfaitement que ces détachements héroïques ont réprimé avec succès le mouvement perfide organisé par toutes sortes de militants ultra-réactionnaires. Nous savons que ces régiments de partisans volontaires se sont battus victorieusement contre les bourreaux de la révolution à l'intérieur du pays. Mais quand il fallut lutter contre les bandes contre-révolutionnaires extérieures, nos troupes se révélèrent sans défense, étant donné leur faible préparation technique et l'organisation parfaite des détachements de l'adversaire.

En considération, nous voyons que se pose à nous tous, comme une question de vie ou de mort pour la révolution, la question de la création immédiate d'une armée forte répondant pleinement à l'esprit révolutionnaire et au programme des ouvriers et des paysans.

Bien sûr, en entreprenant de résoudre cette tâche de première importance politique, nous rencontrons sur notre chemin de grandes difficultés. En premier lieu, il faut mentionner les

difficultés dans le domaine des transports et du transfert des chargements de ravitaillement, difficultés soulevées par la guerre civile. La guerre civile est notre devoir direct quand il s'agit de réprimer les troupes contre-révolutionnaires, mais le fait même qu'elle existe aggrave la difficulté de constituer d'urgence une armée révolutionnaire.

En outre, la question de son organisation est freinée par un obstacle de caractère purement psychologique : toute la période précédente de guerre a ébranlé considérablement la discipline du travail; dans les couches profondes du peuple s'est formé un élément indésirable d'ouvriers et de paysans déclassés.

Je n'en fais aucunement le reproche aux ouvriers révolutionnaires ni au paysannat laborieux. Nous savons tous que la révolution a été couronnée par l'héroïsme, sans précédent dans l'histoire, dont firent preuve les masses laborieuses de Russie, mais il ne faut pas cacher que, dans beaucoup de cas, le mouvement révolutionnaire a affaibli pour un temps la capacité à un travail systématique et méthodique.

L'anarchisme élémentaire, le labinage, la polissonnerie, voilà les phénomènes contre lesquels il faut lutter de toutes ses forces, que doivent combattre la meilleure partie de nos ouvriers et de nos paysans conscients.

Et l'une des tâches essentielles échues aux commissaires militaires est de faire comprendre aux masses laborieuses, par une propagande idéologique, la nécessité d'un ordre et d'une discipline révolutionnaires qui doivent être assimilés profondément par tout un chacun.

Outre ces phénomènes qui freinent l'œuvre d'organisation méthodique de l'armée, nous rencontrons des obstacles d'ordre purement matériel. Nous avons détruit l'ancien appareil administratif de l'armée; il est indispensable de créer un nouvel organe. À cause de cette situation transitoire, nous n'avons pas encore, à cet égard, un ordre complet. Le bien militaire de notre État est dispersé dans tout le pays, il n'est pas enregistré; nous ne connaissons pas exactement la quantité de cartouches, de fusils, de pièces lourdes ou légères, d'aéroplanes, d'engins blindés. Il n'y a pas d'ordre. L'ancien appareil de contrôle est détruit, et le nouveau n'en est encore qu'au stade de l'organisation.

Dans le domaine de l'administration militaire, nous devons prendre pour base notre décret du 8 avril. Vous savez que la Russie d'Europe est divisée en sept régions et la Sibérie en trois régions.

Tout le réseau des commissariats militaires organisé à travers le pays tout entier doit être étroitement relié aux organisations soviétiques. En mettant en pratique ce système, nous parviendrons à un centre autour duquel l'Armée Rouge s'organisera méthodiquement.

Chacun sait que, jusqu'à maintenant, sur place régnait le chaos qui, à son tour, engendrait un épouvantable désordre au centre. Nous savons que nombre de commissaires militaires expriment souvent leur mécontentement vis-à-vis du pouvoir central et en particulier du commissariat du peuple à la Guerre. Il y a eu des cas d'envois intempestifs de sommes réclamées pour l'entretien de l'armée. Nous avons reçu très souvent des télégrammes urgents demandant de l'argent, mais aux télégrammes on ne joignait pas de devis. Parfois, cela nous a mis dans une situation particulièrement embarrassante; il fallait verser des avances; tout

cela créait le désordre qui venait du fait que, sur place, très souvent, il n'y avait pas d'organe capable de suffire à toute l'administration.

Nous avons entrepris la création urgente sur place, de commissariats-cellules, qui comprendront deux représentants des soviets locaux et un spécialiste militaire.

Ce collège local, ce genre de commissariat militaire local, sera l'organisation qui pourra, ici et là, garantir en tous points la formation méthodique et le service de l'armée. Tout le monde sait que l'armée que nous avons construite sur les principes du volontariat était considérée par le pouvoir soviétique seulement comme un phénomène temporaire.

Comme je le disais, une devise présida toujours à notre programme : défendre par tous les moyens notre pays ouvrier révolutionnaire, le foyer du socialisme. Le recrutement volontaire n'est qu'un compromis provisoire, par lequel il a fallu passer lors de la phase critique de débâcle complète de l'ancienne armée et de recrudescence de la guerre civile. Nous avons appelé dans l'Armée Rouge des volontaires dans l'espoir que les meilleures forces des masses laborieuses allaient y être recrutées. Nos espoirs se sont-ils réalisés ? Il faut bien le dire, seulement au tiers. Certes, dans l'Armée Rouge, il y a beaucoup de combattants héroïques et pleins d'abnégation, mais il y a aussi beaucoup d'éléments indésirables — des voyous, des fainéants, des déchets.

Il n'y a pas de doute que, si nous initions à l'art militaire toute la classe ouvrière sans exception, cet élément comparativement petit par le nombre ne présentera pas de danger sérieux pour notre armée; mais maintenant où nous avons si peu de troupes, cet élément est une écharde inévitable et fâcheuse dans la chair de nos régiments révolutionnaires.

Il est du devoir de nos commissaires militaires de faire un travail vigilant pour relever la conscience dans les rangs de l'armée et de déraciner impitoyablement l'élément indésirable qui y a pénétré.

Pour accomplir le devoir qu'est la défense de la République soviétique, il faut recenser non seulement les armes, non seulement les fusils, mais aussi les hommes.

Il faut recruter les classes les plus jeunes la jeunesse qui n'a pas encore fait la guerre, et qui se distingue toujours par l'élan de son esprit révolutionnaire et son enthousiasme. Il faut tirer au clair combien nous avons d'hommes tenus aux obligations militaires, mettre en ordre le recensement de nos forces, créer une comptabilité soviétique originale. Cette tâche compliquée incombe maintenant aux commissariats militaires des cantons, districts et provinces, et aux régions qui les englobent. Mais là surgit la question du personnel de commandement; l'expérience a montré que l'absence de forces techniques a un effet funeste sur la bonne formation des troupes révolutionnaires, étant donné que la révolution n'a pas promu à l'intérieur des masses laborieuses des combattants initiés à l'art militaire. C'est le côté faible de toutes les révolutions, l'histoire de toutes les précédentes insurrections nous le prouve.

Si parmi les ouvriers on avait trouvé un assez grand nombre de camarades spécialistes militaires, la question se serait résolue très facilement, mais malheureusement, nous n'avons que très peu d'hommes qui possèdent une formation militaire.

On peut diviser les attributions des représentants du personnel de commandement en deux parties : une partie purement technique et une partie politico-morale. Si ces deux qualités sont réunies dans un seul homme, on arrive au type idéal du chef : le commandant de notre armée. Mais, malheureusement, ce genre de phénomène se rencontre extrêmement rarement. Pas un seul d'entre vous, je suis persuadé, ne dira que notre armée peut se passer de commandants spécialistes. Cela ne diminue en rien le rôle du commissaire. Ce commissaire est le représentant direct du pouvoir soviétique dans l'armée, le défenseur des intérêts de la classe ouvrière. Et s'il ne se mêle pas des opérations de combat, c'est seulement parce qu'il se place au-dessus de n'importe quel dirigeant militaire, surveille les actes de ce dernier, contrôle chacun de ses pas.

Le commissaire, c'est l'homme politique, le révolutionnaire. Le dirigeant militaire répond sur sa tête de tout ce qui est de sa compétence, de l'issue des opérations militaires, etc. Si le commissaire a remarqué que le dirigeant militaire représente un danger pour la révolution, le commissaire a le droit de faire impitoyablement justice du contre-révolutionnaire, jusques et y compris de le faire fusiller.

Pour que nous puissions avoir rapidement la possibilité de préparer nos propres officiers paysans et ouvriers, combattants du socialisme, on a entrepris dans beaucoup d'endroits la formation d'écoles d'instructeurs qui vont enseigner l'art militaire aux représentants du peuple laborieux.

Reste encore une tâche que notre armée doit remplir. Elle concerne la lutte contre les trafiquants et les riches spéculateurs qui cachent le blé aux pauvres.

Il faut absolument que les meilleurs détachements organisés soient envoyés dans les régions riches en blé où il faut prendre des décisions énergiques pour lutter contre les koulaks au moyen de l'agitation et même en appliquant des mesures décisives.

Devant nous, dans l'ensemble, se dressent des tâches colossales, mais je pense que nous ne perdrons pas courage bien que, même parmi nous, travailleurs soviétiques, on rencontre parfois des sceptiques et des geignards.

Et, s'ils sont désespérés, qu'ils se mettent dans un coin, pendant que nous continuerons opiniâtrement notre travail titanesque. Il faut se rappeler que le peuple laborieux a été opprimé douloureusement pendant de longs siècles et que, pour rejeter définitivement le joug de l'esclavage, il faudra de longues années. Il faut passer par l'école de l'expérience, il faut soi-même commettre des fautes et des maladresses ce qui nous arrive souvent mais se produira de plus en plus rarement.

A ce congrès, nous allons échanger nos observations, nous nous apprendrons mutuellement quelque chose et je suis persuadé que vous continuerez partout votre travail créateur dans l'intérêt de la révolution du travail. Au nom du Commissariat du peuple à la Guerre et du Conseil des commissaires du peuple je vous souhaite la bienvenue et je termine mon discours en m'écriant : « Vive la République soviétique! Vive l'Armée Rouge des ouvriers et des paysans! »

LES SPÉCIALISTES MILITAIRES ET L'ARMÉE ROUGE

ÉCLAIRCISSEMENTS INDISPENSABLES (SUR LES SPETZ)

Certains spécialistes militaires se sont adressés à moi pour me parler des termes injurieux qu'emploierait, d'après les journaux bourgeois, le président du soviet de Petrograd lorsqu'il s'agit de la participation des anciens généraux dans le travail de création de l'armée ouvrière et paysanne. Je n'ai pas rencontré lesdites expressions dans les comptes rendus officiels de presse soviétique et j'estime plus vraisemblable que le fond de l'incident est une intrigue journalistique préméditée dont le but est de saper le travail du pouvoir soviétique qui veut assurer la capacité défensive du pays.

En tout cas, j'estime indispensable de fixer les règlements ci-dessous, qui ont trouvé l'entière approbation du Comité central exécutif, c'est-à-dire du plus haut organe du pouvoir dans le pays :

1. Il nous faut une forme armée effective, construite sur la base de la science militaire. La participation active et systématique dans tout notre travail de spécialistes militaires est, pour cette raison, une nécessité vitale. On doit garantir aux spécialistes militaires la possibilité de joindre honnêtement leurs forces à l'œuvre de création de l'armée.
2. Il nous faut une armée soviétique, c'est-à-dire un organisme militaire qui répondrait à la nature du pouvoir ouvrier et paysan. La garantie de cette conformité est la tâche essentielle de l'institut des commissaires à la guerre.
3. Les classes laborieuses, auxquelles appartient le pouvoir dans la République soviétique, ont le droit d'exiger des spécialistes militaires, quelles que soient les convictions politiques de ces derniers, une collaboration loyale avec le régime, dans les cadres duquel ils remplissent leur travail. Tout abus de la confiance du pouvoir soviétique doit être châtié sévèrement. En même temps, les ouvriers et les paysans doivent et peuvent avec une estime totale se référer à ces spécialistes, militaires et autres, qui joignent leurs efforts au relèvement de la puissance économique et militaire de notre pays épuisé et provisoirement affaibli.

Pour ma part, j'estime indispensable d'ajouter que les anciens généraux, même d'esprit conservateur, qui travaillent consciencieusement dans les conditions actuelles difficiles et défavorables, méritent une estime infiniment plus grande de la part de la classe ouvrière que ces pseudo-socialistes qui intriguent dans différents refuges et, avec une animosité impuissante, attendent la chute du pouvoir des ouvriers et des paysans.

23 avril 1918.

LA PREMIÈRE TRAHISON

Déposition devant le Haut Tribunal révolutionnaire sur l'affaire, Chtchastni le 20 juin 1918.

Camarades juges! J'ai vu pour la première fois le citoyen Chtchastni à la séance du Soviet suprême⁴⁸ de la guerre à la fin avril, après qu'il ait habilement et énergiquement conduit notre flotte de Helsinki à Kronstadt⁴⁹. Le Soviet suprême de la guerre et moi-même étions, à ce moment, très favorables à l'amiral Chtchastni, précisément parce qu'il avait mené sa tâche à bien. Mais l'impression produite par toute la conduite de Chtchastni à la séance du Soviet militaire fut diamétralement opposée. Dans son rapport, lu à cette séance, Chtchastni dépeignait, sous le jour le plus sombre et le plus désespéré, la situation intérieure de la flotte. D'après lui, la flotte, techniquement parlant, est encore bonne, mais l'état du commandement la rend complètement inapte au combat. Chtchastni se permit de qualifier la flotte de « ferraille », alors que ces mêmes vaisseaux, ces mêmes équipages, viennent d'accomplir tout à fait heureusement une très difficile traversée des glaces.

Il était évident que la description de Chtchastni était forcée. Tout d'abord j'expliquais son exagération par le désir de rehausser ses mérites. Ce n'était pas très agréable, mais c'était encore sans trop d'importance. Mais quand on s'aperçut par la suite que Chtchastni essayait par tous les moyens de dépeindre sous un jour aussi sombre la position du pouvoir central soviétique aux yeux de cette même flotte, il devint clair que l'affaire était plus sérieuse.

D'après Chtchastni, le mauvais état personnel de la flotte était réduit à un « état d'esprit paniqué » qui était nourri, principalement, de la situation confuse provoquée par l'absence d'une ligne de démarcation. Chtchastni lui-même le reconnaissait. Et quand, à cette même séance du Soviet suprême, on fit des propositions précises dans le but de régler la position internationale de la flotte baltique, après avoir éclairci, avant tout, la question d'une ligne de démarcation, Chtchastni, sans apporter aucun argument, rejeta ces propositions. Il lui fallait une situation désespérée, et non une voie d'issue.

Chtchastni reçut l'ordre du Soviet militaire de proposer au commandement allemand des pourparlers pour régler la question de la ligne de démarcation. Néanmoins, Chtchastni ne remplit pas cet ordre direct et précis⁵⁰. Il défendait la « situation sans issue ».

On constate le même jeu dans l'histoire du fort INO⁵¹. Sur la question du destin de ce fort j'ai répondu à cette même séance à Chtchastni, que dans ce cas particulier le commandement naval doit s'accorder avec l'ensemble de notre politique. Nous devons tâcher de fixer une ligne de démarcation.

La flotte ne doit en aucun cas prendre sur elle l'initiative des opérations militaires, mais, en cas d'attaque, elle doit se défendre, et dans le cas limite, c'est-à-dire s'il n'y a pas d'autre issue, se saborder. Je n'ai donné que la directive générale, et tous les ordres de commandement devaient bien sûr être donnés, selon les circonstances, par le Chef de Forces navales, qui était le citoyen Chtchastni. Dans les questions stratégiques, Chtchastni possédait les pleins pouvoirs, et toute la responsabilité dans ce domaine lui incombait⁵².

Quand on reçut de Kronstadt, quelque temps après, le communiqué de Chtchastni parlant du danger que représentait la flotte allemande, apparue par surprise et qui menaçait le fort INO,

je répondis, en accords avec les directives générales que, SI LA SITUATION CRÉÉE ÉTAIT SANS ISSUE, il faudrait faire sauter le fort. Que fit Chtchastni ? Il transmit cette directive éventuelle comme étant un ordre direct donné par moi de faire exploser le fort, bien qu'il n'y eût aucune exigence de le dynamiter. Deux, trois jours après, je reçus une demande de Petrograd. Le camarade Zinoviev me faisait part de l'anxiété qu'avait soulevée dans la ville mon ordre de faire sauter le fort INO. Stupéfait, je répondis que je n'avais pas donné pareil ordre ; que l'explosion du fort ne pouvait être provoquée que par une situation désespérée suivant l'estimation du Chef des Forces navales et laissée à sa responsabilité personnelle. Mais partout dans la flotte et à Petrograd on parlait de mon ordre. Des forces obscures firent courir le bruit dans la ville que le pouvoir soviétique se serait engagé vis-à-vis des Allemands à faire exploser le fort. Je m'informai auprès de l'amiral Ziliony : n'y a-t-il pas eu de la part de Chtchastni une tentative d'expliquer ses opérations ? Et c'est ce qu'on apprit. En donnant à Ziliony (de ma part!) l'ordre de faire exploser le fort INO, Chtchastni ne tint aucun compte de ce qu'il pouvait y avoir un danger immédiat ou non de la prise du fort par les Allemands. Au contraire : il transmit son ordre (en me l'attribuant) comme tout à fait immotivé. Finalement, le fort devait être détruit, non pas à cause de la situation militaire, mais par la force de certains buts secrets de Moscou. Et ce n'est pas tout : EN RÉALITÉ AUCUNE FLOTTE ALLEMANDE NE FUT SIGNALÉE PRÈS DU FORT INO, la situation n'était pas du tout celle qu'avait décrite Chtchastni dans le rapport télégraphié. Chtchastni avait essayé par un rapport faux de terroriser la flotte.

Après la séance du Soviet suprême, ayant reçu, comme il a été dit, la prescription précise de poser sans tarder la question d'une ligne de démarcation, Chtchastni partit pour Petrograd. Nous attendions des renseignements au sujet des démarches qu'il avait entreprises. Pendant longtemps nous n'avons reçu aucun rapport de lui. Enfin, après 6 ou 7 jours, devant l'insistance de notre demande, nous recevons une courte réponse, disant que « Ziliony trouve prématuré d'entamer les pourparlers concernant la ligne de démarcation », comme si la résolution de cette question avait été confiée à Ziliony.

On répète à Chtchastni qu'il doit immédiatement, soit en passant par Ziliony soit directement, entrer en pourparlers avec le commandement allemand. Néanmoins, les pourparlers ne sont toujours pas engagés à ce jour. Chtchastni avoue l'impossibilité d'un combat avec les Allemands, souligne par tous les moyens cette impossibilité, l'exagère même, mais en même temps il refuse les pourparlers pour fixer une ligne de démarcation. Il lui faut une seule chose : une situation sans issue.

Mais au même moment, dans la flotte, la rumeur continue de courir que le pouvoir soviétique s'est engagé vis-à-vis des Allemands, par un point particulier et secret du traité, d'anéantir notre flotte de guerre. Cette légende fournit aux marins l'un des principaux arguments de révolte contre le pouvoir soviétique. Et par toute sa conduite Chtchastni concourut avec préméditation à la diffusion et à la consolidation de ce bruit perfide parmi les marins qu'il déclarait, d'autre part, devant le pouvoir soviétique, être bons à rien et désespérés.

J'ai déjà dit que la situation réelle de la flotte était très difficile, avant tout par sa formidable incertitude. Il n'y avait pas de ligne de démarcation. Le danger d'une offensive contre nous était indubitable. L'aptitude au combat de la flotte était diminuée. Plus d'une fois des représentants de l'amirauté anglaise vinrent me voir personnellement pour me demander si

nous avons pris les mesures nécessaires pour anéantir la flotte baltique au cas où sa situation serait sans issue ? Ces mêmes officiers anglais s'adressèrent bien des fois aux amiraux du service soviétique — Bérens et Altfater. Ainsi, de notre point de vue comme de celui des Anglais, le danger résidait à ce moment dans la possibilité qu'avaient les Allemands de s'emparer par surprise de nos vaisseaux et de les emporter. C'est pourquoi, parallèlement aux tentatives pour fixer une ligne de démarcation, c'est-à-dire d'arriver avec les Allemands à une entente maritime, il fallait prendre des mesures pour l'anéantissement des vaisseaux au cas où il ne resterait pas d'autre issue. Quel fut alors le comportement de Chtchastni ? Pour la question de la ligne de démarcation il montra, comme nous l'avons déjà entendu, une résistance farouche, profonde et immotivée — immotivée si l'on excepte une tentative contre-révolutionnaire d'entretenir la flotte dans l'alarme et la panique. Pour la question de l'anéantissement des vaisseaux Chtchastni fut encore plus évasif, j'aurais dit énigmatique, si le mot de l'énigme de sa conduite n'était devenu très vite évident. Chtchastni ne pouvait pas ne pas comprendre la nécessité de préparer des mesures d'anéantissement puisque lui-même — avec une exagération ostensible — déclarait que la flotte était de la ferraille. Mais Chtchastni non seulement ne prenait aucune mesure préparatoire, en plus il se servait de ces questions pour terroriser les marins et les monter contre le pouvoir soviétique. Ceci se refléta plus concrètement que tout dans l'épisode suivant : à propos des mesures préparatoires à prendre dans la nécessité éventuelle d'anéantir la flotte, on attira l'attention sur le fait qu'en cas d'attaque soudaine des vaisseaux allemands, étant donné la participation d'un personnel de commandement contre-révolutionnaire dans notre propre flotte, sur nos propres navires, il pourrait se créer une situation de désorganisation et de chaos telle que la destruction complète des vaisseaux serait rendue impossible; pour se garantir de cette situation, nous avons décidé de créer sur chaque vaisseau un groupe de marins de choc absolument sûrs et dévoués à la révolution qui, devant toutes les situations, seraient prêts et capables d'anéantir le vaisseau, même en sacrifiant leur propre vie. J'ai proposé à des membres du collège du commissariat de Moscou de partir personnellement pour Petrograd et Kronstadt, et, en s'appuyant là-bas sur les meilleurs et les plus audacieux éléments de la flotte, d'organiser sur les navires ces groupes de choc. Chtchastni se comporta officiellement comme si cette question ne le touchait pas⁵³. Plus justement il se comporta de manière à convaincre les subordonnés que la préparation à l'anéantissement de la flotte n'était pas commandée par les intérêts de la révolution et du pays, mais par quelques arrangements secrets entre le pouvoir soviétique et les Allemands et que lui, Chtchastni, était seulement obligé de subir ces mesures à cause de sa position. Quand l'organisation de ces groupes de choc se trouvait encore au stade préparatoire, un des membres du collège maritime reçut la visite d'un officier connu " de la marine anglaise qui déclara que l'Angleterre était tellement désireuse que les vaisseaux ne tombent pas aux mains des Allemands qu'elle était prête à payer largement les marins qui se chargeraient au moment fatidique de faire sauter les navires. J'ordonnai immédiatement de cesser tous pourparlers avec ce monsieur. Mais je dois reconnaître que cette proposition nous obligea à penser à une question à laquelle, dans le remue-ménage et la bousculade des événements, nous n'avions pas encore réfléchi : assurer la sécurité des familles des marins qui allaient s'exposer à un terrible danger. Je fis informer Chtchastni par télégramme que ces marins recevraient du gouvernement une certaine somme. Cette décision, à mon point de vue, ne contredisait en rien ni la morale spécialement « navale », ni

la morale humaine. En tout cas, dans ces circonstances très difficiles c'était donner une chance de plus à la sauvegarde des véritables intérêts de la révolution.

Comment agit Chtchastni ? Même cette décision lui servit pour le travail contre-révolutionnaire qu'il dirigeait. Sans tenir compte du fait que la décision, qui revêtait un caractère de secret militaire, devait être gardée secrète, Chtchastni prit sur le champ des mesures pour lui donner la plus large publicité. Il la transmet au soviet des amiraux et au soviet des commissaires de la flotte⁵⁵, dont l'effectif est occasionnel, déclarant que, pour sa part, il estime ce plan amoral, et soutenant la version suivant laquelle tout cela se fait au nom de l'exécution d'un article tenu secret du traité de Brest-Litovsk. Il dit carrément que le pouvoir soviétique veut « soudoyer » les marins pour anéantir la flotte de la patrie. Après quoi les bruits coururent dans toute la flotte de la Baltique que le pouvoir soviétique avait proposé de s'acquitter de sa dette envers l'Allemagne par l'anéantissement des navires russes, bien que, en réalité, l'affaire se présentât de façon opposée; c'était les Anglais qui proposaient l'or, puisqu'il s'agissait de ne pas livrer la flotte aux Allemands; mais la situation était très embrouillée et donc très propice à la propagande diabolique des éléments de la Garde blanche. Et à la tête de cette propagande se tenait l'amiral Chtchastni. Il la nourrissait autant par ses actes et par ses mots que par son silence.

Vous savez, camarades juges, que Chtchastni, arrivant pour la dernière fois à Moscou à notre appel, descendit de son wagon non pas à la gare, mais en dehors de ses limites, dans un endroit désert, comme il sied à un conspirateur. Après son arrestation, au moment de m'expliquer avec lui, je lui demandai s'il était au courant de la propagande contre-révolutionnaire dans la flotte. Chtchastni répondit avec indolence : « Oui, je le savais », mais pas un mot ne fut prononcé sur les documents qui se trouvaient dans sa serviette, qui devaient témoigner du lien secret entre le pouvoir soviétique et l'État-major allemand. La falsification grossière ne pouvait échapper à l'amiral Chtchastni. En tant que chef de la flotte de la Russie soviétique, Chtchastni avait le devoir d'agir immédiatement et sévèrement contre une trahison calomnieuse. Mais, en fait, comme nous l'avons vu, il argumentait par sa conduite cette falsification et la nourrissait. Il ne peut y avoir aucun doute que les documents avaient été fabriqués par des officiers de la flotte baltique. Il suffit de dire que l'un de ces documents — une allocution fallacieuse de l'état-major allemand à Lénine — a été écrite sous forme d'un blâme reprochant la nomination de Blokhin au poste de principal commissaire de la flotte, comme un opposant aux vues des Allemands. Il faut dire que Blokhin, personnage tout à fait accidentel était une créature de Chtchastni lui-même. L'inconsistance de Blokhin était évidente, y compris aux yeux de Chtchastni. Mais Chtchastni avait besoin de Blokhin. Et voilà que d'avance est créé un climat qui fera considérer la destitution de Blokhin comme ayant été dictée par les Allemands. Je n'ai pas les preuves pour affirmer que Chtchastni avait lui-même rédigé ces documents; il est possible qu'ils aient été rédigés par ses sous-fifres, mais cela est suffisant, Chtchastni connaissait ces documents, les avait dans sa serviette et non seulement n'en fit pas le rapport au pouvoir soviétique mais, au contraire, les utilisa savamment contre lui ⁵⁶.

À ce moment, les événements de la flotte avaient pris un caractère plus décisif. Dans la division des mines deux officiers dont les noms, semble-t-il, sont Zacimouk et Liciniévitch, commencèrent ouvertement à inviter à la révolte contre le pouvoir soviétique soi-disant

désireux d'anéantir la flotte de la Baltique pour faire plaisir aux Allemands. Ils rédigèrent une résolution pour renverser le pouvoir soviétique et établir la « dictature de la flotte baltique », ce qui voulait dire, bien sûr, la dictature de l'amiral Chtchastni. Sous l'influence des faux documents et de tous les autres procédés susceptibles d'entretenir la panique, certains vaisseaux de la division des mines se joignirent à cette résolution; cependant, quand les délégués des navires des mines arrivèrent sur les gros vaisseaux, ils rencontrèrent une résistance révolutionnaire. A Kronstadt eut lieu le congrès des délégués de la flotte de la Baltique ⁵⁷. Toute cette histoire fut rapportée au congrès qui prit la résolution de révoquer de la flotte Zacimouk, Liciniévitch et autres. Un membre du collège maritime suprême, le camarade Saxe, au nom des commissaires du peuple à la marine, exigea de Chtchastni qu'il exécute sans tarder la proposition du congrès et qu'il arrête les émeutiers contre-révolutionnaires. Chtchastni, cependant, évita de donner l'ordre d'arrestation, prenant pour prétexte le fait que le camarade Saxe avait omis certaines formalités. Pour nous tous, il était déjà tout à fait clair à ce moment que Zacimouk et Liciniévitch n'étaient que des agents de Chtchastni, ses travailleurs de choc. Chtchastni lui-même se comportait avec plus de circonspection, mais suivait toujours la même direction, celle de « la dictature de la flotte de la Baltique ».

Le soviet des commissaires du peuple nomme principal commissaire de la flotte le camarade Flerouski. À partir de ce moment la situation doit se préciser dans l'un ou l'autre sens. Chtchastni commence à faire preuve de résistance déclarée, qui devient une révolte directe contre le pouvoir soviétique. En dépit de la décision du soviet des commissaires du peuple, Chtchastni donne, fin mai, l'ordre de nommer premier commissaire de la flotte Blokhin qui, il l'avoue lui-même, se trouvait entièrement sous l'influence de Chtchastni et ne correspondait nullement à ce poste. Je ne m'arrête même pas sur le fait vraiment monstrueux que l'amiral Chtchastni se nomme lui-même un commissaire!

Dans les papiers de Chtchastni on a trouvé un résumé d'analyse politique qu'il se proposait, il l'a dit lui-même, de lire au congrès déjà mentionné des délégués navals. L'analyse devait avoir un caractère purement politique et une tendance contre-révolutionnaire clairement exprimée. Si, face au pouvoir, Chtchastni a qualifié la flotte de ferraille, face aux représentants de cette « ferraille » Chtchastni parle de la décision du pouvoir soviétique d'anéantir la flotte sur un tel ton qu'on pense qu'il s'agit d'une trahison du pouvoir soviétique et non d'une mesure dictée par la nécessité tragique de certaines circonstances. Tout le résumé, du début à la fin, malgré sa réserve extérieure, est le document irréfutable d'un complot contre-révolutionnaire. Chtchastni lut son rapport au soviet du congrès, qui avait décidé de ne pas permettre la lecture de ce rapport à ce même congrès. Quand je demandai à Chtchastni qui donc, précisément, l'avait prié de lire son exposé politique (ce qui ne rentre aucunement dans le devoir du commandant de la flotte), Chtchastni répondit évasivement qu'il ne se souvenait pas qui exactement le lui avait demandé. De même, Chtchastni ne donna pas de réponse quand on lui demanda quels étaient les buts réels qu'il poursuivait, en se proposant de lire ce rapport au congrès de la flotte de la Baltique.

Mais ces buts sont clairs en eux-mêmes. Chtchastni approfondissait avec insistance et sans défaillance un abîme entre la flotte et le pouvoir soviétique. Semant la panique, il posait invariablement sa candidature au rôle de sauveur. L'avant-garde du complot — le corps des

officiers de la division des mines — lança ouvertement le mot d'ordre de « la dictature de la flotte de la Baltique ».

C'était un jeu politique défini — un grand jeu, qui visait la prise du pouvoir. Et quand messieurs les amiraux et les généraux commencent à l'époque de la révolution à mener leur jeu politique personnel, ils doivent toujours être prêts à supporter la responsabilité de ce jeu, s'il échoue. Le jeu de l'amiral Chtchastni a échoué ⁵⁸.

AUX COMMISSAIRES ET SPÉCIALISTES MILITAIRES

Commissaires et spécialistes militaires! Il y a eu, au cours des dernières semaines, parmi les spécialistes militaires, quelques cas de trahison. Makhin, Mouraviev, Zvegintsev, Vecelago et quelques autres, entrés volontairement dans les rangs de l'armée ouvrière et paysanne ou dans la flotte rouge, sont passés aux agresseurs et aux envahisseurs étrangers. Mouraviev a été puni comme il le méritait, les autres attendent encore leur châtiment. Tout homme honnête regardera avec répulsion ces cas de prostitution des officiers.

À la suite de la trahison de quelques misérables, la méfiance vis-à-vis des spécialistes militaires en général s'est aggravée. Les conflits entre les commissaires et les dirigeants militaires devinrent plus fréquents. Dans la série des cas que je connais les commissaires ont montré un comportement manifestement injuste envers les spécialistes militaires, en plaçant les gens honnêtes sur la même ligne que les traîtres. Dans d'autres cas, au lieu de se restreindre à la direction et au contrôle politique, les commissaires ont essayé de concentrer dans leurs mains les fonctions de commandement et les fonctions opératives. Les actes de ce genre sont lourds de dangers, car la confusion des pleins pouvoirs et des obligations tue le sentiment de responsabilité.

Je demande avec insistance aux camarades commissaires de ne pas céder aux impressions du moment et de ne pas mettre dans le même sac les justes et les coupables. Le Ve congrès panrusse des soviets a rappelé à tous que les spécialistes militaires qui travaillent honnêtement à créer la puissance de combat de la République soviétique, méritent le respect populaire et le soutien du pouvoir soviétique ⁵⁹. Un contrôle révolutionnaire vigilant ne veut nullement dire chicaneries mesquines. Au contraire : les spécialistes consciencieux doivent recevoir la possibilité de déployer entièrement leurs forces.

Celui qui tente d'utiliser son poste de commandement pour servir les buts d'un coup contre-révolutionnaire est passible de mort, conformément à la décision du Ve congrès des soviets. Aucune pitié pour les traîtres! une coopération fraternelle avec les travailleurs honnêtes!

Du commissaire on exige vigilance, maîtrise et tact, car le poste de commissaire militaire est l'un des plus hauts que connaisse la République soviétique.

Avec la profonde certitude du succès final de notre travail difficile, je salue fraternellement les commissaires militaires de l'Armée Rouge des ouvriers et des paysans.

LA QUESTION DES OFFICIERS

Bien souvent on entend dire que les anciens officiers ne s'engagent pas dans l'armée parce qu'ils ne veulent pas participer à la guerre civile. Le corps des officiers, dit-on, veut être « en dehors de la politique ».

Mais comment les officiers servaient-ils dans l'ancienne armée ? Il n'y a que les gobe-mouches qui peuvent penser sérieusement que l'armée tsariste se tenait « en dehors de la politique ». L'ancienne armée était imprégnée de l'esprit politique du byzantinisme, c'est-à-dire d'asservissement et de servilité devant la monarchie. Les ennemis de l'autocratie tsariste se disaient officiellement ennemis de l'armée. L'hymne était le même : « Mon Dieu, protège le tsar »; et l'éducation du corps des officiers et la « littérature » du soldat étaient imbues des idées de cet hymne. N'est-ce pas de la politique ? Où, quand et quelle armée est-elle restée en dehors de la politique ? Que les gens très malins nous le disent, nous écouterons!

Bien plus ! La vieille armée n'était-elle pas justement l'outil d'affermissement du despotisme tsariste ? Ces dernières décennies du régime autocratique furent une époque de troubles et de fermentations incessants. Y a-t-il eu beaucoup d'unités régulières et donc, d'officiers, qui n'auront pas directement ou indirectement pris part à la répression et à l'étouffement ? A ce propos, on aurait pu, d'une manière ou d'une autre, réunir dans quelques archives les renseignements nécessaires. Le corps des officiers de l'armée tsariste a dirigé la guerre civile contre les ouvriers et les paysans. Cela ne s'appelait pas alors, il est vrai, guerre civile. Mais le sort des ouvriers et des paysans qu'on fusillait n'en fut pas amélioré pour autant.

On peut, bien sûr, dire : tout cela c'était avant, mais maintenant le corps des officiers ne veut pas participer à une lutte politique. En d'autres termes, ces mêmes officiers qui ont pris part à la guerre civile du côté des dirigeants du pays, du tsar, des propriétaires fonciers et des capitalistes, ne veulent pas collaborer à la guerre civile du côté des dirigeants actuels, ouvriers et paysans. C'est une autre affaire. Mais alors il faut dire aussi : avec les agresseurs et les riches nous nous sommes battus contre le peuple, mais nous ne voulons pas nous battre avec les ouvriers et les paysans contre les agresseurs ! Il n'y a pas lieu alors de parler de dégoût de la guerre civile, il faut parler plutôt de dégoût de la lutte ouvrière et paysanne pour la libération totale des travailleurs. Ce sera plus exact.

Un autre, bien sûr, dira : il n'y a aucune haine, le corps des officiers veut simplement rester « neutre » dans la lutte intérieure, mais il est prêt à défendre le pays de l'ennemi extérieur⁶⁰. À première vue, cela peut sembler véridique. Mais en fait c'est un subterfuge conscient ou inconscient.

La lutte contre la bande de Krasnov, qu'est-ce : guerre civile ou défense du pays ? Krasnov cherche à couper de la Russie le Don et le Kouban, à nous couper du blé et du pétrole. En plus, d'après sa propre déclaration, il jouit de l'armement allemand et demande ouvertement l'intervention allemande (discours de Krasnov le 14 juin à Novotcherkassk)⁶¹. Peut-il y avoir un ennemi plus vil, plus déclaré que Krasnov ? Ceux qui veulent, non par des mots mais par des actes, défendre la Russie de la contrainte de l'impérialisme allemand doivent, avant tout, se dire : il faut assurer ses arrières, il faut étouffer le traître et le félon Krasnov.

Et les Tchécoslovaques ? Est-ce que se sont des ennemis intérieurs ou des ennemis extérieurs? Le but de leur émeute est maintenant parfaitement clair, même pour les aveugles. Les journaux français qui nous sont parvenus le mois dernier, écrivent ouvertement que les

Tchécoslovaques ont pour tâche d'obliger les « moscovites patauds » à reprendre la guerre contre l'Allemagne. Nous le savions déjà. Ainsi, le gouvernement français, ayant pris à sa charge un corps de nos prisonniers de guerre, veut nous obliger à faire la guerre. C'est le but que poursuit aussi le débarquement anglo-français à Mourmansk. La lutte contre les Tchécoslovaques est une guerre civile parce que la contre-révolution russe s'appuie sur les mercenaires tchécoslovaques stipendiés par la bourse de Paris. Mais c'est en même temps une lutte contre l'invasion impérialiste étrangère. Le refus de lutter contre les Tchécoslovaques équivaut à s'empressement de livrer la Russie à la croix de l'impérialisme anglo-français, de même que refuser de lutter contre Krasnov équivaut à coopérer à l'impérialisme allemand. Voilà la vérité nue. Tout le reste n'est que sophistique et jeu de cache-cache.

Il faut aller encore plus au fond de cette question. Quatre-vingt-dix-neuf cellules d'officiers prétendent ne pas pouvoir participer à la « guerre civile ». Cependant une quantité notable d'officiers y collabore très activement. Avant tout, rappelons la révolte de Krasnov — première grande manifestation déclarée de la guerre civile « des officiers ». Puis vint une suite ininterrompue de soulèvements du corps des officiers cosaques, qui entraînaient derrière lui la partie la plus inculte et la plus conservatrice des troupes cosaques. À côté de cela, il y a des faits encore plus infâmes. Quand les Allemands attaquèrent Dvinsk et Pskov, il se trouva des officiers russes pour les accueillir comme des libérateurs. Il n'y a aucun doute que ces mêmes officiers, la veille de l'offensive allemande, développaient amplement le thème suivant lequel ils étaient contre la guerre civile mais, à tout moment, prêts à défendre la patrie contre l'ennemi extérieur.

L'ancien général Alekeieef travaillait main dans la main avec Krasnov. Tous deux se battaient contre le gouvernement soviétique. Maintenant Krasnov, avec l'aide de l'armement allemand, essaye de couper la Russie du Don et du Kouban et de prendre le peuple russe par la famine. Son allié d'hier, Alekeieef, travaille pour de l'argent français et, avec la collaboration d'agents vologdiens de la bourse de Paris, organise des révoltes à Mourmansk et à Iaroslav ⁶². Derrière Krasnov et Alekeieef se traînent pas mal d'adversaires hypocrites de la « guerre civile ». À cela il faut ajouter qu'un de ces messieurs est rentré d'abord volontairement dans les rangs de l'Armée Rouge pour ensuite passer du côté des Tchécoslovaques ou du détachement anglo-français sur la côte de Mourmansk. C'est, de la part des officiers, de la véritable prostitution. On ne peut pas l'appeler autrement.

Quelles déductions peut-on faire ? Le corps des officiers était éduqué dans les vues réactionnaires-monarchiques. La révolution l'a étourdi. Des groupements intérieurs se formèrent. J'énumérerai les principaux :

Des éléments vils, de réputation tarée, ont essayé de s'insinuer rapidement dans le nouveau régime. Les Raspoutine et les Pokrovski d'hier changèrent subitement de couleur et se transformèrent en bolchéviques. On ne parlera pas de cette vermine : elle est tout simplement bonne à être exterminée.

Un groupe très important, quoique malheureusement petit par le nombre, est formé par les officiers qui ont, plus ou moins, compris le sens de la révolution et l'esprit de la nouvelle époque. Ces officiers travaillent maintenant, sans relâche, à la création de la puissance de combat de la République soviétique. Exiger d'eux qu'ils passent aux couleurs bolchéviques est absurde. Il faut les apprécier et les soutenir.

Ensuite vient le groupe des fonctionnaires. Ils remplissent leurs obligations de paperasseries militaires guidés par la maxime sage : qu'importe le gouvernement, pourvu qu'il paye. Il n'y a rien à dire sur eux.

Un groupe important se compose des ennemis directs, acharnés et jurés du régime soviétique, contre-révolutionnaires combattifs, qui remplissent les cadres des aventuriers Savinkov et Alekeieef. En ce qui les concerne, la position est nette : on lutte avec les ennemis, on extermine les ennemis.

Le groupe le plus important numériquement est composé d'ennemis poltrons, qui jettent un regard circulaire et guettent des profits mesquins, au fond indifférents au destin du pays, tâchant de se tenir à l'écart et convoitant avidement le retour du temps jadis. Et ce sont ces gens, ni chauds ni froids, qui aiment aussi plus que tout cacher leur nullité poltronne derrière de belles phrases sur la guerre civile. Au fond, c'est la réserve de la contre-révolution. Dans la question de l'émeute tchécoslovaque, ces réservistes passent au service effectif. Là où le pouvoir est aux mains des soviets, ils s'occupent à faire des potins, à faire la nique et à créer une atmosphère d'hostilité autour des officiers qui ne travaillent pas par peur, mais par conscience.

Il faut en finir avec cette situation. Le parasitisme officier est intolérable, comme tous les autres. Ici, le principe de la contrainte doit être appliqué avec une force redoublée. Les officiers ont reçu leur formation aux frais du peuple. Ceux qui ont servi Nicolas Romanov peuvent et vont servir la classe ouvrière quand on le leur ordonnera. Cela ne signifie pas du tout que le pouvoir de l'État leur confie à tous des fonctions de commandement. Non, vont commander ceux qui montreront par leurs actes leur volonté d'obéir au pouvoir des ouvriers et des paysans. Les autres ne se verront confier que des obligations, sans aucun droit au commandement. Les anciens officiers qui sont sans emploi sont tout à fait enclins à prêcher le pouvoir salutaire de la discipline. Le pouvoir soviétique estime que le moment est arrivé de soumettre aussi à une discipline sévère le corps des officiers frondeurs.

LA MANIFESTATION DE L'ANCIEN GÉNÉRAL NOVITSKY

Lettre au chef de l'Académie de l'État-Major général.

L'ancien commandant en chef des armées du front nord, Novitski, en réponse à l'appel que lui avait adressé un de mes collaborateurs au commissariat, répondit par un télégramme adressé à mon nom où il explique pourquoi il est obligé de refuser le poste qu'on lui propose. Les explications de l'ancien général Novitski furent publiées dans la presse le jour même de l'envoi du télégramme adressé à mon nom. Le sens de la déclaration du citoyen Novitski se réduit à ceci : la collaboration des spécialistes militaires doit être conditionnée par leur confiance en

eux et par l'observation des garanties de leur dignité professionnelle et humaine, sur quoi le citoyen Novitski, dit-il, ne peut pas, pour le moment, compter.

J'ai éclairé la question de ces rapports réciproques qui peuvent et doivent exister entre le pouvoir soviétique et les spécialistes militaires appelés à l'œuvre d'édification des forces armées de la République soviétique, dans des manifestations officielles et je ne vois pas l'utilité de revenir sur cette question à propos de la démonstration du citoyen Novitski mais je ne peux pas ne pas faire attention au fait que cette démonstration n'est pas dirigée contre le pouvoir soviétique, mais contre les spécialistes militaires qui estiment non seulement possible mais même de leur devoir de travailler pour garantir la capacité défensive du pays. Ce à quoi, au fond, le camarade Novitski appelle tous les spécialistes militaires dans cette lettre, qu'il a fait publier dans les journaux, est le sabotage de la République soviétique. Cette lettre ne supporte pas d'autre interprétation. Cependant, le citoyen Novitski est professeur à l'Académie de l'État-Major. La tâche directe de l'Académie est d'éduquer les spécialistes militaires pour former l'armée soviétique.

Il est tout à fait naturel que la manifestation du citoyen Novitski me pousse, en tant que chef de l'Académie, à vous demander dans quelle mesure quelqu'un qui invite à saboter le travail de défense peut, dans le même moment, porter le titre d'instructeur militaire.

DES OFFICIERS TROMPÉS PAR KRASNOV

Parmi les milliers d'officiers qui, sous le commandement de Krasnov, répandent le sang des ouvriers, des paysans russes et des cosaques laborieux, il y a beaucoup d'ennemis invétérés du peuple, de contre-révolutionnaires acharnés, mais il y en a beaucoup aussi qui, eux-mêmes, ont été dupés et voient maintenant avec effroi où les a conduits le traître Krasnov.

D'abord, Krasnov exhortait à lutter contre l'Allemagne, et au nom de cela, exigeait le renversement du pouvoir soviétique. Il recrutait les officiers sous l'étendard du patriotisme, mais par patriotisme il entendait le retour des régions russes, prises par le pillard allemand. Puis il passa lui-même dans le camp des parasites et des laquais de l'empereur Wilhelm. Krasnov travaillait main dans la main avec Skoropadski, et Skoropadski n'était qu'un ouriadnik allemand dans l'Ukraine assujettie. Wilhelm tomba sous la pression des ouvriers et des soldats allemands qui suivaient les traces des ouvriers et de l'armée russe. Après Wilhelm, ce fut la chute de Skoropadski. Alors Krasnov proposa très vite ses services, c'est-à-dire le sang des cosaques et des paysans laborieux, aux brigands français et anglais qui sont prêts à mettre en pièces, au nom de leurs profits, n'importe quel pays, n'importe quel peuple, n'importe quel État.

Seuls de fieffés escrocs politiques peuvent raconter que les capitalistes et les usuriers anglais et français se préparent d'une manière désintéressée à envoyer leurs troupes en Russie pour établir ce qu'on appelle « l'ordre ». Seuls des naïfs et des idiots peuvent le croire. En fait, si l'Angleterre, la France, l'Amérique ou le Japon avaient envoyé leurs troupes chez nous, ils ne l'auraient fait que pour occuper le pays, de la même manière que le kaiser allemand était en Ukraine pour faire de la Russie une colonie impuissante, sans volonté, épuisée, pillée.

Heureusement, les bras des rapaces anglo-français deviennent de plus en plus courts. En France, les troubles ouvriers sont incessants.

Dans l'armée, pas de calme; elle demande la démobilisation. La bourgeoisie anglaise donnerait cher pour la chute du pouvoir soviétique, mais elle préfère le faire avec des mains étrangères, les mains de Krasnov, Abraham Dragomirov, Doutov, Dénikine et autres traîtres du peuple russe laborieux. Les forces personnelles des impérialistes anglais ne suffisent pas pour tenir en asservissement l'Allemagne, l'Autriche, les Balkans, la France occupée en grande partie par les troupes anglaises, toute la Russie soviétique et, en plus, avoir un œil sur l'Amérique et le Japon, car le butin n'est pas encore partagé. Voilà pourquoi l'espoir de la bourgeoisie russe de voir entrer les énormes troupes anglo-françaises dans les frontières de la Russie devient de plus en plus illusoire.

Des articles sur ce thème paraissent dans les journaux gouvernementaux anglais et français.

Les conspirateurs du Don le chuchotent en faisant grise mine. Déjà la presse bourgeoise d'Ukraine désenchantée en parle ouvertement.

D'où il découle avec certitude que toute l'aventure ignoble de Krasnov doit se terminer dans quelques semaines par un fiasco honteux.

Krasnov a promis à ses employeurs étrangers d'en finir dans un bref délai avec le pouvoir soviétique et a reçu d'eux, pour son travail de Caïn, de la monnaie d'argent.

Maintenant que l'expérience a convaincu les impérialistes anglo-français de la difficulté de renverser le pouvoir soviétique ils réfléchissent dix fois avant de se décider à jeter dans un combat contre lui leurs corps d'armée, d'autant plus que les corps allemands sont entrés en Ukraine avec l'étendard tricolore du Hohenzollern et en sont sortis avec l'étendard rouge du pouvoir soviétique.

On ne voit même pas d'aide étrangère. Les troupes de Krasnov et de Dénikine sont tombées dans un cul-de-sac. Des milliers d'officiers inexpérimentés et sans maturité politique, à la tête desquels se sont ancrés les vieux préjugés bourgeois monarchiques, ont d'abord cru les belles phrases de Krasnov sur le patriotisme et le salut du pays, et ils l'ont suivi. Il a fait d'eux des unités particulières d'officiers, les transformant en gendarmes, à l'aide desquels il tient dans l'obéissance les cosaques et les paysans mobilisés. Les cosaques périssent, les paysans mobilisés, souvent à demi vêtus, périssent, les officiers trompés par Krasnov périssent.

Maintenant, pour une grande part, ils ont compris qu'ils étaient dans une impasse. Beaucoup d'entre eux seraient prêts à abandonner le camp pestiféré de Krasnov et à revenir en Russie soviétique en s'avouant coupables. Mais ils craignent la justice légitime du pouvoir révolutionnaire, ils redoutent la vengeance pour le sang qu'ils ont versé.

Sans conteste, leurs crimes sont grands, ils sont devenus des renégats du peuple laborieux et ont demandé l'aide de ses pires ennemis; ils ont versé le sang ouvrier. Mais le peuple révolutionnaire est magnanime pour les ennemis qui ont reconnu leurs crimes devant le peuple et sont prêts, non seulement à déposer les armes, mais même à servir honnêtement dans les rangs de la Russie laborieuse.

Malheur aux félons ! Mort aux traîtres! Mais miséricorde pour l'ennemi qui est converti et demande grâce!

Au nom du Pouvoir militaire suprême de la République soviétique je déclare : CHAQUE OFFICIER QUI, SEUL OU À LA TÊTE DE SON UNITÉ, VIENDRA VOLONTAIREMENT A NOUS DU CAMP DE KRASNOV, SERA ACQUITTÉ. S'IL PROUVE PAR SON TRAVAIL QU'IL EST PRÊT À SERVIR HONNÊTEMENT LE PEUPLE. DANS LA CARRIÈRE MILITAIRE OU CIVILE, IL TROUVERA UNE PLACE DANS NOS RANGS.

À bas le traître Krasnov, qui a trompé les cosaques laborieux, qui a trompé beaucoup d'anciens généraux!

Vive la coopération pacifique des ouvriers, des paysans, des cosaques laborieux et de tous les citoyens honnêtes qui, indépendamment de leur passé, sont prêts à servir, avec abnégation, le peuple!

ORDRE DU JOUR

**du Commissariat du peuple à la Marine de guerre
concernant l'Armée Rouge et la Flotte Rouge
du 11 août 1918. N° 21**

À ceux-là, honneur et place. Les traîtres seront écrasés, mais les jeunes officiers seront appelés à construire l'armée ouvrière et paysanne de la Russie soviétique renaissante.

Dans les rapports que j'ai reçus, on me signale que beaucoup de jeunes officiers de l'État-Major (c'est-à-dire ceux des dernières promotions) ont lutté héroïquement dans les récents combats sur le front est. J'estime de mon devoir d'en informer tout le pays. Donc, l'ancien corps des officiers n'a pas donné que des traîtres et des oiseaux de passage qui se vendent alternativement à chacune des parties belligérantes. Parmi les jeunes officiers de l'État-Major, nombreux sont ceux que la révolution a attachés au peuple ouvrier et au pouvoir soviétique.

ORDRE DU JOUR

**du Président du Soviet militaire
révolutionnaire de la République
du 30 septembre 1918**

Des désertions de membres du personnel de commandement passés au camp de l'ennemi, quoique moins fréquentes, ont lieu encore aujourd'hui. Il faut mettre fin à ce crime monstrueux, sans s'arrêter devant aucune mesure. Les déserteurs livrent les ouvriers et les paysans russes aux pillards et aux bourreaux anglo-français et américano-japonais. Qu'ils sachent qu'en même temps ils trahissent aussi leurs propres familles : pères, mères, sœurs, frères, femmes et enfants.

J'ordonne aux États-Majors de toutes les armées de la République, ainsi qu'aux commissaires des circonscriptions, de présenter par télégraphe au membre du soviét militaire révolutionnaire Aralov les listes de tous les membres déserteurs du personnel de commandement, passés à l'ennemi, avec les renseignements nécessaires sur leur situation de famille. Je charge le camarade Aralov de prendre en accord avec les institutions

correspondantes les mesures indispensables pour arrêter les familles des déserteurs et des traîtres.

À PROPOS DES ANCIENS OFFICIERS

Mise au point indispensable.

Les accusations gratuites, souvent injustes, portées contre les spécialistes militaires, anciens officiers de carrière qui travaillent maintenant dans l'Armée Rouge, créent dans une certaine partie des cadres un climat d'incertitude et de désarroi. De leur côté, les anciens officiers qui occupent à l'arrière des fonctions civiles appréhendent de passer dans l'Armée Rouge, étant donné la méfiance qu'ils inspirent, artificiellement entretenue par des éléments déséquilibrés dans les rangs soviétiques. On imagine aisément à quel point ces phénomènes sont nuisibles aux intérêts d'une armée en campagne.

J'estime, en conséquence, indispensable de déclarer : l'hostilité non fondée envers les anciens officiers de carrière est étrangère tant au pouvoir soviétique qu'aux meilleures unités en campagne sur les fronts. Tout officier qui veut défendre le pays contre la violence de l'impérialisme étranger et de ses agents du genre Krasnov et Doutov, est un travailleur bienvenu. Chaque officier qui peut et veut participer à l'organisation intérieure de l'armée en lui permettant d'atteindre ses objectifs au moindre prix du sang des ouvriers et des paysans, est un collaborateur bienvenu du pouvoir soviétique, il a droit au respect et il le trouvera dans les rangs de l'Armée Rouge.

Le pouvoir soviétique sévit brutalement contre les rebelles et châtie à l'avenir les traîtres, mais, dans sa politique, il est guidé par les intérêts du peuple laborieux et par l'utilité révolutionnaire, et non pas par un sentiment aveugle de vengeance.

Pour le pouvoir soviétique, il est parfaitement clair que les milliers et les dizaines de milliers d'officiers sortis de l'école de l'ancien régime, et qui ont reçu une certaine formation bourgeoise monarchique, ne pouvaient pas assimiler d'un coup le nouveau régime, le comprendre et apprendre à le respecter. Mais après treize mois de pouvoir soviétique, il est devenu évident pour nombre d'anciens officiers que le pouvoir soviétique est non pas un hasard, mais un régime qui a poussé régulièrement, qui s'appuie sur la volonté de millions de travailleurs. Pour beaucoup, beaucoup d'anciens officiers, il est devenu clair qu'aucun autre régime n'est capable de garantir maintenant la liberté et l'indépendance du peuple russe contre les actes de violence de la part de l'étranger.

Les officiers qui, guidés par cette conscience nouvelle, entrent de bonne foi dans nos rangs, verront qu'on a entièrement passé l'éponge sur les crimes contre le peuple auxquels ils avaient participé, poussés par leur passé et par leur manque de maturité politico-révolutionnaire.

En Ukraine, dans les rangs de Krasnov, en Sibérie, dans les rangs des impérialistes anglo-français au Nord, il y a nombre d'anciens officiers russes qui seraient prêts maintenant à faire amende honorable devant la République soviétique, s'ils ne craignaient une justice sommaire et impitoyable pour leurs actes passés. Pour eux, pour ces renégats repentants, nous confirmons ce qui a été dit plus haut de toute la politique du gouvernement ouvrier et paysan:

ses actes sont guidés par l'utilité révolutionnaire et non par une vengeance aveugle, et il ouvrira ses portes à tout citoyen honnête qui voudra travailler dans les rangs soviétiques.

Kozlov, 30 décembre 1918.

LES SPÉCIALISTES MILITAIRES ET L'ARMÉE ROUGE

J'estime nécessaire — pour la dernière fois, j'espère — de revenir sur la question des spécialistes militaires par rapport à la politique générale dans la création de l'armée. Il y a d'autant plus lieu d'en parler que la critique de notre politique militaire s'est exprimée, ces derniers temps, sous la forme imprimée et, en quelque sorte, a trouvé une formulation de principe.

Les remarques critiques concernant le recrutement des anciens officiers de carrière, des spécialistes militaires, étaient déjà fréquentes, mais ces remarques avaient, au fond un caractère éphémère et évasif et elles prenaient toujours une forme anodine.

— Mais alors, vos spécialistes militaires ne vont-ils pas vous trahir ?

— À Dieu vat. Si nous sommes forts, ils ne nous trahiront pas.

Les choses allaient rarement plus loin que ces dialogues.

Mais le mécontentement se faisait sentir. Mécontentement dans la troupe, mécontentement dans les milieux moyens, pourrait-on dire, du Parti et même chez certains au « sommet ». Le mécontentement tenait de la simple raison qu'il fallait, à cause du manque de « nos » généraux, avoir recours à « ceux qui ne sont pas des nôtres ». Quand les chicanes se firent plus insistantes, il fallut recourir à un argument moins logique qu'empirique : « Mais pouvez-vous aujourd'hui me donner dix chefs de division, cinquante commandants de régiments, deux commandants d'armée, un seul commandant de front, qui soient tous communistes ? » Pour toute réponse, les « critiques » souriaient de manière évasive et détournaient la conversation sur un autre sujet.

Mais l'inquiétude et le mécontentement persistaient. Ces sentiments étaient simplement incapables de se trouver une formule « de principe ». Car il ne pouvait y avoir aucune solution théorique sérieuse à la question, mais seulement une solution pratique : choix des commandants appropriés parmi les anciens officiers et sous-officiers de carrière, et, simultanément, formation énergique des nouveaux commandants. C'est pourquoi la critique ne donnait pour ainsi dire pas motif à une répartition de principe. Maintenant, certains articles, publiés dans l'organe central du Parti ⁶³, essayent de donner à ce mécontentement tout à fait explicable une formule de principe qui est profondément répréhensible.

1.

Inutile de dire que, dans d'autres circonstances semblables, le pouvoir soviétique aurait toujours préféré un commandant communiste à un non communiste. Le facteur moral joue un rôle énorme en matière militaire et un lien idéologique solide, particulièrement un lien de parti entre le commandant et les meilleurs soldats, ceux qui sont pleins d'abnégation, est un facteur inappréciable de succès. Mais nous n'avons pas le choix entre des commandants

communistes et ceux qui ne le sont pas. Il n'y a pas longtemps, nous n'avions pour ainsi dire pas de personnel de commandement « à nous », dans le sens « qui appartienne à notre parti ». Ce sont les cadres subalternes qui assurent le plus directement le lien moral de l'armée. Or, même aux postes de commandants de groupe, de chefs de section, de compagnie, nous ne pouvions promouvoir qu'un pourcentage insignifiant de communistes. Plus on s'élevait dans la hiérarchie moins nous pouvions lui trouver de communistes. Vu de l'extérieur, on peut, bien sûr, philosopher à loisir sur les avantages que présente un personnel de commandement communiste sur un autre. Mais celui qui prend une part active au travail actuel d'édification de l'armée et se trouve concrètement aux prises avec les régiments, les bataillons, les compagnies, les sections qui ont besoin aujourd'hui, immédiatement, de commandants de régiment, de bataillon, de section, en chair et en os, celui-là ne peut pas philosopher, il doit choisir des commandants dans le matériel disponible.

Les intérêts évidents de la révolution exigeaient de recruter aux fonctions de commandement subalterne les anciens sous-officiers et même les hommes de troupe qui s'étaient distingués par leurs capacités ou simplement par leur bon sens. Le département de la Guerre pratiquait et pratique très largement cette méthode. Cependant il faut ici aussi, en alternant avec les sous-officiers, placer autant que possible les anciens officiers de carrière. Seules sont bonnes, comme le montre l'expérience, les divisions dans lesquelles sont réunies côte à côte ces deux catégories.

Souvent par trahison et désertion, des membres de notre personnel de commandement retournent au camp ennemi. Il y a eu beaucoup de ces désertions, surtout parmi des officiers qui occupaient les postes les plus importants. Mais on parle rarement chez nous du nombre de régiments entiers perdus à cause du manque de préparation au combat de leurs officiers, à cause du fait que le chef du régiment n'était pas capable de se faire obéir, n'avait pas placé les postes de garde, n'avait pas compris les ordres, ou n'avait pas su s'orienter sur une carte. Et si l'on me demandait ce qui, jusqu'à présent, nous a le plus nui : les trahisons des anciens officiers de carrière ou le manque de préparation de beaucoup de nouveaux commandants, je serais personnellement très embarrassé pour répondre.

Certains camarades, qui se croient très ingénieux, proposent la solution suivante : nommer chef de division un soldat communiste sensé et lui attacher, en qualité de conseiller ou de chef d'état-major, un spécialiste — officier de l'état-major général. On peut naturellement apprécier de différentes façons cette combinaison pratique que, d'ailleurs, nous employons souvent lorsque les circonstances l'exigent (nous n'avons, à ce sujet, aucune idée préconçue). Mais il est parfaitement clair que cette solution ne donne pas une bonne ligne de conduite par principe, puisque, avec cette répartition des rôles, le rôle dirigeant, sous le rapport militaire, restera évidemment au chef d'état-major, le commandant conservant, au fond, le rôle de contrôle, celui précisément que remplit aujourd'hui le commissaire militaire. En l'occurrence il est tout à fait indifférent que le spécialiste militaire trahisse l'Armée Rouge en qualité de chef de division ou en qualité de chef de son état-major. « Mais en revanche, réplique-t-on, avec ce système le communiste a en main tous les droits, tandis que le spécialiste militaire n'a qu'une voix consultative. » Seuls peuvent apporter cet argument les gens qui pensent bureaucratiquement (le « communisme » soviétique bureaucratique est une vilaine maladie

assez répandue). Si le conseiller ou le chef d'état-major veut perdre la division, il glissera au communiste qui porte le titre de commandant un plan perfide. Le fait que Kerenski se soit donné le titre de Commandant en chef n'a pas empêché, n'est-ce pas, le « chef d'état-major » Kornilov de livrer Riga aux Allemands ⁶⁴. De surcroît, le conseiller, qui n'a pas les droits du commandement et, par conséquent, la responsabilité du commandement, peut presque impunément glisser un plan perfide au commandant qui ne sait pas commander. Qui sera responsable ? Le commandant, c'est-à-dire celui qui a les droits du commandement. Si l'on admet que le communiste, en qualité de commandant, pourra déjouer le mauvais tour de son conseiller, il est clair qu'il l'aurait fait tout aussi bien en étant commissaire. Et que le commissaire ait le droit de faire justice à la trahison et aux traîtres par les mesures les plus sévères, pas un seul commissaire qui a la tête sur les épaules n'en a encore douté. En un mot, pour tout homme sérieux il est clair que rebaptiser simplement les commissaires en commandants, les commandants en conseillers, ne donne rien, ni en pratique ni en principe; cela n'est destiné, au fond, qu'à satisfaire les instincts du droit de préséance et à donner le change aux gens peu lucides.

2.

Et voilà qu'on nous propose, pour la question des spécialistes, un arrangement de principe et une solution de principe. « Le membre du Comité central exécutif Kamenski », dans notre organe central, ne se contente pas d'éluder la question des spécialistes militaires : il va au bout de sa pensée et refuse le principe même de spécialité militaire, c'est-à-dire la science militaire et l'art militaire. Il nous donne en exemple une certaine armée idéale, à la création de laquelle il a lui-même participé; il se trouve que précisément cette armée la meilleure, la plus disciplinée et qui a remporté des succès a été construite sans spécialistes militaires, sous la direction d'un homme qui ne connaissait avant cela absolument rien à l'art militaire. Selon Kamenski, il doit en être ainsi de toutes les autres armées. Pourtant, Napoléon, qui s'y connaissait en matière militaire et dirigeait, non sans succès, les armées révolutionnaires, accordait une énorme importance à la science militaire, à l'étude des campagnes passées, etc. Pourtant, Hindenburg, pendant plusieurs dizaines d'années, a étudié la théorie des combinaisons possibles de la guerre avec la Russie, avant de les mettre en pratique. Pourtant, il existe des écoles militaires secondaires et supérieures, une littérature militaire très vaste, et jusqu'à maintenant nous pensions, comme le pensaient aussi nos maîtres socialistes, que, plus la technique est avancée, plus l'art militaire se complique, et qu'être un bon chef de division est aussi difficile que d'être un bon directeur technique d'usine. Aujourd'hui, nous apprenons que tout cela est erroné. Il suffit simplement d'être communiste, tout le reste est annexe.

« On nous a souvent fait remarquer — ironise le camarade Kamenski — que la conduite de la guerre est chose si subtile que, sans spécialistes militaires, nous ne pouvons en aucun cas nous en tirer. La spécialité militaire, bien qu'affaire délicate, n'est quand même qu'une partie intégrante d'une chose encore plus subtile — la gestion de tout le mécanisme d'État; cependant nous avons eu l'audace de prendre sur nous la gestion de l'État en faisant la révolution d'Octobre »... « Et tant bien que mal (! !), nous nous en sommes tirés » — conclut victorieusement notre auteur.

Voilà ce qui s'appelle remettre une question à sa place. Donc, d'après Kamenski, en faisant la révolution d'Octobre, nous nous sommes en quelque sorte engagés à remplacer les spécialistes dans toutes les branches de l'économie d'État, par de bons communistes qui, bien qu'« ils écorchent un petit peu, restent cependant sobres ». Les camarades familiers avec la littérature socialiste et antisocialiste savent qu'un des principaux arguments des adversaires du socialisme était justement de souligner que l'insuffisance numérique de nos spécialistes ne nous permettrait pas de maîtriser l'appareil d'État. Aucun de nos vieux maîtres n'a eu l'idée de répondre qu'une fois que nous aurions en main cette « chose » qu'est l'État, nous nous en tirerions « tant bien que mal » même sans spécialistes. Au contraire, ils ont toujours dit que le régime socialiste ouvrirait un large champ d'action aux meilleurs spécialistes et ainsi en augmenterait le nombre; que nous en trouverions d'autres ou que nous les acheterions avec un salaire élevé, comme les avait achetés la bourgeoisie; enfin, que la majorité d'entre eux n'aurait tout simplement plus le choix et qu'elle serait obligée de nous servir. Mais personne n'avait jamais admis l'hypothèse que le prolétariat victorieux allait tout bonnement, « tant bien que mal », s'en tirer sans spécialistes.

Kamenski raconte comment lui et ses camarades, ayant été coupés du pouvoir soviétique, imaginèrent de transformer les détachements en régiments. C'est, bien sûr, un fait très consolant, il n'y a rien à dire. Mais la politique marxiste n'est pas du tout la politique de Tiapkine-Liapkine qui arrive à tout par son intelligence, car l'histoire n'est nullement prête à attendre que nous en venions progressivement à penser, après avoir rejeté les spécialistes, à transformer les détachements en régiments ou, plus justement, à les rebaptiser : car, soit dit sans offense au camarade Kamenski, dans le cas dont il parle, les chefs de détachements se nommèrent en somme commandants de régiment, de brigade, de division selon leur goût, ce qui, cependant, n'eut aucunement pour effet de rapprocher leurs détachements de formations militaires intérieurement bien proportionnées.

Il est parfaitement vrai qu'après la révolution d'Octobre le prolétariat fut obligé de tirer l'épée contre des spécialistes de catégories les plus différentes. Mais pourquoi ? Non pas, bien sûr, parce qu'ils étaient des spécialistes, mais parce que ces spécialistes refusaient de le servir et essayaient, par un sabotage organisé, de briser son pouvoir. En menant la terreur contre les saboteurs, le prolétariat ne disait aucunement : « Je vous exterminerai tous autant que vous êtes et je me passerai de spécialistes » — ce programme eut été le programme du désespoir et de la ruine. En poursuivant, en arrêtant et en fusillant saboteurs et conspirateurs, le prolétariat disait : « Je briserai votre volonté parce que ma volonté est plus forte que la vôtre, je vous obligerai à me servir. » Si la terreur rouge avait signifié la mise en marche d'un processus d'exil et d'extermination totale des spécialistes, il eût fallu alors voir dans la révolution d'Octobre un phénomène de décadence historique. Heureusement, ce n'est pas ça. La terreur, comme démonstration de la volonté et de la force de la classe ouvrière, trouve sa justification historique justement dans le fait que le prolétariat a réussi à briser la volonté politique de *l'intelligentsia*, à se concilier les professionnels des différentes catégories et domaines de travail, et, dans le cadre de leur spécialité, à les soumettre progressivement à ses desseins.

Nous savons que les télégraphistes nous ont sabotés, que les ingénieurs des chemins de fer nous ont sabotés, comme les professeurs des lycées, comme les professeurs des universités, comme les médecins. Ne faut-il pas en tirer la conclusion que nous pouvons, puisque nous avons pris le pouvoir en Octobre, nous passer de la médecine ? On peut même apporter quelques exemples salutaires : celui d'un communiste qui, quelque part à Tchouldilon, coupé de la République soviétique, a su panser le doigt à une femme du pays et a accompli encore quelques autres exploits médicaux sans avoir été nullement intoxiqué par la médecine bourgeoise ! Cette philosophie n'a rien à voir avec le marxisme : c'est une philosophie de rustres, de guérisseurs, de vantards ignorants.

3.

Mais tout de même, si les Anglais et les Français entreprennent une offensive sérieuse, font marcher contre nous une armée d'un million d'hommes, les spécialistes militaires nous trahiront... C'est le dernier argument dans l'ordre logique comme dans l'ordre chronologique.

Je n'en doute pas : si l'impérialisme anglo-français se trouve en mesure de lancer contre nous une armée puissante sans rencontrer d'obstacles, dans ces conditions, nos défaites immédiates sauteront aux yeux des milieux sociaux « réconciliés » avec le prolétariat et ils commenceront à désertir dans le camp de nos ennemis politiques. Cette désertion sera d'autant plus étendue et dangereuse pour nous que le rapport des forces militaires sera moins à notre avantage, et moins favorable la situation mondiale dans son ensemble. Cela s'est passé plus d'une fois dans l'histoire également avec d'autres classes.

Pour être bref, on appelle souvent les spécialistes militaires les « généraux tsaristes » ; on oublie seulement que lorsque le tsarisme a traversé une mauvaise passe, les « généraux tsaristes » l'ont trahi, occupant vis-à-vis de la révolution une position de neutralité bienveillante et même passant directement à son service. Les Krestovnikov, Riabouchinski, Mamontov ont le droit de dire que leurs ingénieurs les ont trahis. Ne travaillent-ils pas maintenant sous un régime de dictature prolétarienne ? Si les spécialistes ont trahi la classe dans l'esprit de laquelle ils avaient été élevés lorsque cette classe se révéla ostensiblement et sans conteste plus faible que son adversaire, il ne peut y avoir aucun doute que ces mêmes spécialistes trahiront incomparablement plus facilement le prolétariat quand il se montrera plus faible que son ennemi mortel. Mais *aujourd'hui cela n'est pas, et nous n'avons que trop de raisons de penser que cela ne sera pas*. Mieux, plus et plus complètement nous utiliserons les spécialistes maintenant qu'ils sont obligés de nous servir, mieux nous construirons, avec leur collaboration, nos régiments rouges, et moins les Anglo-Français auront la possibilité de nous attaquer et d'induire en tentation nos spécialistes.

Si la situation évolue à notre détriment, peut-être faudra-t-il modifier à nouveau même notre politique intérieure, revenir au régime de la terreur rouge, exterminer impitoyablement tous ceux qui essayeront d'aider les ennemis du prolétariat. Mais le faire prématurément, en prenant les devants, serait simplement nous affaiblir. Renoncer aux spécialistes militaires en invoquant la trahison de certains officiers, signifierait aussi qu'il faut chasser tous les ingénieurs, tous les hauts techniciens des chemins de fer parce que dans leur milieu il existe pas mal de saboteurs habiles.

Il n'y a pas si longtemps, au IIe Congrès panrusse des soviets de l'économie nationale, le camarade Lénine a dit : « Il est temps que nous renoncions à un vieux préjugé et que nous attelions à notre travail tous les spécialistes dont nous avons besoin. Toutes nos directions collégiales, tous nos militants communistes doivent le savoir » ... « Le capitalisme nous a laissé de très éminents spécialistes que nous devons absolument utiliser à une large échelle. » Cela n'a rien de commun, comme vous le voyez, avec l'empressement de Tiapkine-Liapkine à régler n'importe quelle « chose » sans avoir recours aux spécialistes.

Dans le discours du camarade Lénine, il y a même une menace directe à l'adresse de ces Tiapkine « communistes ». Nous allons réprimer impitoyablement toute tentative pour remplacer le travail effectif par des raisonnements qui sont l'incarnation de la myopie et de la plus grossière stupidité engendrée par la fatuité intellectuelle.

Je ne doute pas que certains de nos camarades communistes soient des organisateurs remarquables, mais pour former ces organisateurs en grande quantité, il faut des années et des années, et nous n'avons pas le temps d'attendre. Si nous n'avons pas le temps d'attendre dans le domaine économique à plus forte raison nous n'avons « pas le temps » d'attendre dans le domaine militaire.

4.

Cet article serait incomplet et contiendrait une véritable injustice à l'égard des spécialistes militaires si je ne parlais pas ici de la profonde évolution morale subie par la meilleure partie de l'ancien corps des officiers.

Aujourd'hui, des milliers d'anciens officiers de carrière travaillent avec nous. Ces hommes ont vécu une catastrophe idéologique. Beaucoup d'entre eux, ils l'avouent eux-mêmes, estimaient il y a encore deux ans que Goutchkov était un révolutionnaire extrémiste, et pour eux les bolcheviks appartenaient au domaine de la quatrième dimension. Ils croyaient passivement les ragots, les calomnies et la campagne vénale et malhonnête de la presse bourgeoise. Pendant les treize mois de régime soviétique, ils nous ont vus au travail, nous autres communistes, avec nos points forts et nos points faibles. En vérité, nous aurions eu une bien piètre opinion de nous et de notre parti, de la puissance morale de nos idées, de la force d'attraction de notre morale révolutionnaire, si nous avions pensé être incapables de nous adjoindre des milliers et des milliers de spécialistes, y compris des spécialistes militaires.

Que vaut le seul fait de la cohabitation militaire des anciens lieutenants, capitaines, colonels et généraux avec nos commissaires ? Bien sûr, chaque troupeau a sa brebis galeuse. Parmi les commissaires, il se rencontre parfois des chicaneurs qui s'occupent de mesquineries concernant le droit de préséance, par exemple de savoir qui doit signer le premier. Mais la plupart de nos commissaires sont des hommes magnifiques et pleins d'abnégation, désintéressés, intrépides, capables de mourir pour l'idée du communisme et d'obliger les autres à mourir.

Est-il possible que tout cela puisse passer inaperçu, au sens moral, pour le corps des officiers, dont la majorité, au début, n'est entrée à notre service que pour un morceau de pain ? Il faut être complètement stupide moralement pour le supposer. Je sais, de par mes relations avec de nombreux spécialistes militaires et plus encore par mon commerce avec les commissaires

communistes, combien nombreux sont les anciens « officiers tsaristes » qui ont adopté le régime soviétique et qui, sans du tout se dire bolchéviks, vivent d'une seule et même vie avec les meilleurs régiments de notre Armée Rouge.

Le Conseil des commissaires du peuple a décidé de rebaptiser la gare « les collines rouges » près de Kazan et de l'appeler « loudino » à la mémoire de l' « officier tsariste » loudine, tué en combat près de cette gare; il était un de ceux qui nous ont rendu Kazan.

Le grand public connaît presque tous les cas de trahison de membres du personnel de commandement, mais, malheureusement, non seulement le grand public mais aussi des milieux plus restreints du Parti savent mal tous les officiers de carrière qui sont morts honnêtement et à bon escient pour la cause de la Russie ouvrière et paysanne. Pas plus tard qu'aujourd'hui, un commissaire me racontait qu'un capitaine qui commandait en tout et pour tout un groupe avait refusé un poste plus élevé parce qu'il s'était trop attaché à ses soldats. Ce capitaine est tombé au combat ces jours-ci...

Et aujourd'hui encore j'ai eu une conversation très curieuse avec un autre de nos commissaires, un des plus énergiques et des plus dévoués à la cause. Je connaissais ce camarade comme étant adversaire du recrutement des « généraux tsaristes ».

— Familiarisez-vous plus avec votre travail, lui disais-je avec, si vous voulez, une sorte de défi, dans un mois ou deux nous vous ferons passer du grade de commissaire de division à celui de commandant de division.

— Non, me répondit-il, je ne suis pas d'accord.

— Comment est-ce possible ?

— Nous avons de meilleurs chefs de division, L. ou R.

— Mais *ce* sont des officiers de l'état-major général!

— Je n'ai rien contre ces officiers. L. a mis une division sur pied, a établi un ordre sévère. R. travaille jour et nuit, sans relâche. Il est lui-même de service au téléphone, vérifiant l'exécution de chaque ordre. Je suis contre des spécialistes comme Nossovitch.

— Mais bien sûr, nous sommes tous contre les spécialistes qui se fauillent dans nos rangs pour servir nos ennemis.

Le camarade Lénine parlait de fatuité intellectuelle et de grossière stupidité. C'est très bien dit, néanmoins (ou plutôt justement à cause de cela) ces mots, comme en témoigne le compte rendu, ont déclenché des applaudissements frénétiques. J'applaudis par la pensée avec les autres. La fatuité intellectuelle qui promet de s'acquitter de tout avec les moyens du bord est en vérité l'autre visage de la stupidité qui ne comprend pas la complexité des tâches et la sinuosité des chemins qui mènent à leur solution. Très souvent il est arrivé dans l'histoire que des vues erronées et des préjugés répandus trouvassent leur formule « de principe » alors que leur dernière heure était arrivée. Hegel disait que la chouette de Minerve s'envole la nuit. Je

veux espérer que la chouette peu sagace a accompli son vol de principe et cette fois-ci justement parce que le courant impuissant qu'elle personnifie vit ses dernières heures.

Liski, 31 décembre 1918.

L'ACADÉMIE MILITAIRE

Discours prononcé à la séance solennelle de l'Académie militaire le 8 novembre 1918 (jour de l'inauguration).

Camarades professeurs, auditeurs de l'Académie et invités! Permettez-moi de féliciter les auditeurs, les professeurs et, en la personne des invités, tous les citoyens de la République soviétique à l'occasion de l'inauguration de l'Académie militaire, école militaire supérieure de l'Armée Rouge ouvrière et paysanne.

L'Académie naît trop tard. Nous voulions l'ouvrir plus tôt car, naturellement, ni le département militaire ni le pouvoir gouvernemental dans leur ensemble n'ont douté un seul jour de la nécessité pour l'armée d'avoir une école militaire supérieure. La majorité, sinon tous, connaît les circonstances qui ont freiné et, à un certain moment, empêché la reprise des études à l'Académie militaire⁶⁵. Seulement maintenant, plus d'un an après la révolution d'Octobre, la possibilité nous est donnée de nous réunir ici pour marquer ensemble le jour solennel de l'inauguration de l'école militaire supérieure de la Russie ouvrière et paysanne.

Avant tout, je voudrais dissiper un malentendu que soulève souvent la question de l'armée et de l'art militaire. Il existe un préjugé ou, tout au moins, une forme extérieure de préjugé pas toujours sincère, suivant lequel l'armée, la science militaire, l'art de la guerre et les écoles militaires peuvent rester en dehors de la politique. C'est faux. Il n'en a jamais été ainsi. Il n'en est ainsi nulle part et il n'en sera jamais ainsi nulle part. Un des plus grands théoriciens de la question militaire, l'Allemand Clausewitz, a écrit que « *la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens* ». Autrement dit, la guerre aussi est de la politique, mise à exécution par le fer et par le feu. Et c'est vrai. La guerre est de la politique, l'armée est l'instrument de cette politique. L'Académie est une institution indispensable à l'armée, donc à la politique. Le malentendu tient au fait qu'aux époques où les institutions et les idées se transmettent par héritage, de génération en génération, et où les hommes ne voient pas le tournant, le changement, la politique est imperceptible, comme l'air. La vieille armée existait; ce n'est la faute de personne en particulier; ici, parmi nous, parmi les professeurs, il y en a beaucoup qui ont travaillé en permanence dans la vieille armée; et je ne doute pas, et personne d'entre nous n'a de raisons de douter, qu'ils travaillaient avec les meilleures intentions, consciencieusement, mais par la force des circonstances historiques objectives, l'ancienne armée, les anciens établissements — y compris les écoles et les maîtres — étaient l'instrument de la politique que menaient les classes dominantes d'alors. C'était aussi de la politique — politique monarchique, nobiliaire, bureaucratique, qui s'est conjuguée pendant les dernières décennies avec la politique capitaliste. Nous avons traversé un bouleversement profond, une des révolutions les plus puissantes qu'ait jamais connue l'histoire de l'humanité. Et si, il n'y a pas longtemps encore, quelqu'un pouvait avoir la pensée ou l'espoir, ou la crainte que cette révolution soit un hasard ou le résultat de notre barbarie ancestrale (on nous a fait

ce reproche en Occident), maintenant, après la révolution en Allemagne, où la roue du destin ne s'est pas encore arrêtée et où elle tourne dans le même sens que la roue de l'histoire russe, après la révolution austro-hongroise et les premières manifestations révolutionnaires que nous observons dans des pays plus occidentaux, il est clair pour chaque homme pensant, même s'il n'a pas déjà appartenu au parti révolutionnaire, que nous sommes entrés dans une nouvelle période de l'histoire mondiale où tous les événements se meuvent selon des lois homogènes dans des milieux nationaux différents. L'Allemagne nous rattrape seulement maintenant pour ce qui est des voies et des formes de l'évolution révolutionnaire, et elle nous rejoindra vite. Puis ce sera le tour de la France, de l'Angleterre et des autres pays capitalistes. Partout la politique se transforme, l'organisme social change, de nouvelles classes dominantes apparaissent sur la scène, classes qui prennent temporairement en main le pouvoir pour anéantir tout développement des classes et toute domination de classe. Nous vivons à une époque de transition où les anciennes classes dominantes, celles qui exploitaient les masses, sont renversées ou chavirent, où les nouvelles classes laborieuses dominantes s'emparent du système d'État pour anéantir les fondements mêmes de la domination de classe et pour transformer la société en une seule collectivité organisée méthodiquement, qui travaille, produit, se défend sur les principes fraternels de l'artel ou principes communistes.

Il est clair que lors d'une telle période l'armée doit se reconstruire, doit former un front uni avec les classes qui se sont emparées de la suprématie. Il est clair que l'Académie, en tant qu'institution spirituelle suprême de cette armée, doit s'aligner sur toute l'Armée Rouge des ouvriers et des paysans. Elle doit rejeter, autant que le permet l'essence même de la question, tout académisme extérieur, tout ce qui s'apparente au pédantisme, à la scolastique, à la routine, à toute forme de mandarinat, débarrasser des coquilles et des pelures le noyau même de la connaissance militaire, noyau qui doit, surtout maintenant où nous nous trouvons sous le fouet de la contrainte militaire internationale, avoir un caractère directement et profondément utilitaire, c'est-à-dire que vous devez vous-mêmes étudier pour pouvoir immédiatement enseigner aux autres et appliquer tout dans la pratique. Nous sommes forcés de nous défendre; nous voulons nous défendre bien, c'est-à-dire en économisant au maximum les forces, les moyens et le sang de notre Armée Rouge ouvrière et paysanne. Il est vrai que notre situation ne peut être qualifiée de facile, mais si nous nous retournons sur ces quatre années et quelques de guerre mondiale, nous devons en venir à la conclusion que l'histoire a plus changé le rapport mondial des forces à notre avantage qu'à notre désavantage. Dans la guerre mondiale, nous avons essuyé une défaite effroyable. Tout le monde reconnaît maintenant que cette défaite était déterminée par trois causes essentielles.

Premièrement — notre retard technique. La technique militaire n'est qu'un dérivé de toute la puissance économique d'un pays. Nous étions économiquement et techniquement plus arriérés. Dans la première phase de la guerre, cela n'était pas très sensible parce que nous avions la possibilité de puiser dans les stocks d'engins de mort indispensables dans une société de classe, mais plus la guerre durait, plus les moyens matériels de la guerre s'usaient, plus les exigences de l'organisme économique du pays grandissaient, plus notre retard économique se découvrait, et par conséquent notre faiblesse aussi.

La seconde raison est le matériel humain de l'armée, la masse des soldats. Les millions de paysans russes, étouffés par le tsarisme, par l'ignorance, par le besoin, étaient dépourvus de l'initiative et de l'esprit d'entreprise indissolublement liés aux nouvelles méthodes de guerre engendrées par la nouvelle technique mondiale. Le paysan, arraché de son village avec tous ses vieux préjugés, sans aucune habitude d'initiative personnelle, avait du mal à comprendre les conditions actuelles de la guerre. Il mourait héroïquement, il tombait, mais il était plus faible en tant qu'individualité militaire.

Et enfin, en troisième lieu, il y a le personnel de commandement, à qui la masse des soldats attribuait, à juste titre ou sans raison, la responsabilité de tous les succès, de tous les carnages gratuits, de toutes les humiliations, précisément parce que ledit personnel était lié par tout son passé aux classes dominantes qui, dans l'esprit de la masse des simples soldats, avaient tenu en main le destin du pays, l'avaient conduit à la guerre et lui avaient imposé une défaite épouvantable. D'où le schisme effrayant entre les soldats et le personnel de commandement, schisme qui à certains moments de la révolution a pris les formes dramatiques et sanglantes que chacun sait.

Si nous nous demandons maintenant quelles sont les transformations apportées à ces trois facteurs par les événements récents, ceux des dernières années et des derniers mois, nous devons reconnaître qu'en ce qui concerne la première question, la question technique, nous ne sommes pas devenus plus forts. Mais tous les pays se sont considérablement affaiblis. L'organisme de la technique allemande est incomparable, inégalable même pour les pays les plus européens, mais il suffit d'arracher l'un ou l'autre des maillons de cet organisme, ou plutôt de ce mécanisme parfait, pour qu'il se désagrège complètement. Là il manque tels ou tels métaux précieux, là il manque du combustible, là il manque de l'essence, chaque pays manque de plusieurs choses et par conséquent même leurs industries de guerre tombent en ruines.

En Allemagne, cela se voit déjà de manière catastrophique. Demain on le verra en France et en Angleterre, ensuite jusqu'en Amérique, dans tous les pays. Par conséquent, nous sommes tous au même niveau de misère, d'épuisement.

À présent la question de la masse des soldats et de l'épreuve de la guerre avec son cortège de malheurs et d'humiliations. Avant tout la secousse colossale de la révolution a réveillé la personnalité humaine chez le paysan pourchassé, traqué et inculte. Bien sûr, les gens qui ne sont pas habitués à la révolution et à sa psychologie, qui n'ont pas vécu d'abord idéologiquement ce qui s'est développé devant eux physiquement, matériellement, peuvent, sinon avec répulsion, du moins avec un certain effroi, contempler le déchaînement et l'arbitraire de l'anarchie que l'on observe à la surface des événements révolutionnaires. Mais dans cette débauche, dans les phénomènes les plus négatifs, quand l'esclave d'hier — le soldat, tombé dans un wagon de 1^{re} classe, arrachait le revêtement de velours pour se bander les pieds, dans ce vandalisme, il y avait quand même le réveil de la personnalité. Ce paysan russe pourchassé, traqué, qu'on battait au visage, qu'on injuriait de la manière la plus basse, tombait pour la première fois, peut-être, dans un wagon de 1^{re} classe, voyait le velours alors qu'il avait aux pieds des torchons puants, l'arrachait et disait qu'il avait droit à un morceau de bonne toile ou de velours. Le lendemain, le surlendemain, un mois ou un an après, non, un mois lui suffit pour comprendre la laideur de la déprédation du bien public, mais le réveil de

la personnalité, de l'individualité, non pas tant du numéro, mais de la personne humaine, s'est ancré en lui pour toujours. La tâche est de faire entrer cette personnalité dans les cadres de la collectivité, de l'obliger à se sentir non pas un numéro, un esclave comme avant, et pas seulement Ivanov ou Petrov, mais Ivanov en tant qu'individu, et d'une, et en même temps comme partie de la collectivité nationale sans esclaves et sans maîtres, et de deux. Voilà ce qu'est la tâche d'une éducation large au sens large du mot. Et sous ce rapport, nous avons, sans aucun doute, fait un immense pas en avant. Non seulement le prolétariat des villes, mais encore des millions de paysans ont été complètement régénérés pendant cette période. Un révolutionnaire français, Baussy, a dit un jour que, en six ans de révolution, le peuple de France avait accumulé plus d'expérience qu'en six siècles d'une autre période.

Karl Marx dit que les révolutions sont la locomotive de l'histoire. Et c'est ainsi. Pendant cette période, malgré la grossièreté, les préjugés, l'ignorance du paysannat russe, celui-ci, se régénéra au premier chef intérieurement et devint capable d'une initiative et d'une indépendance beaucoup plus grandes; et quand les leçons de l'histoire sont définitivement assimilées, le peuple qui avait été humilié pendant des siècles accomplit un puissant bond en avant et arrive au même niveau et peut-être bien dépasse beaucoup d'autres peuples.

La question du personnel de commandement est la troisième question, la plus douloureuse encore à l'heure actuelle. Ici, à cette réunion des académiciens d'aujourd'hui et de demain, nous pouvons prendre un certain recul sur les événements avec une objectivité que nous ne nous permettons pas et que nous n'avons pas le droit de nous permettre dans la lutte révolutionnaire; nous pouvons nous rendre compte psychologiquement comment et pourquoi beaucoup de membres de l'ancien corps des officiers ne sont pas entrés et n'ont pas voulu entrer dans les rangs de l'armée ouvrière et paysanne. Là il y en avait qui se vendaient, mais il y avait aussi, indubitablement, des gens honnêtes. C'est à cette remarque que se rapporte ce que j'ai dit à propos de l'objectivité... Il y avait aussi des gens honnêtes, mais par toute leur psychologie, leurs habitudes, leurs vues et leurs opinions, ils ont formé un groupe historique particulier dans lequel il ne pouvait plus y avoir aucun changement, et ils formaient un certain bloc compact. D'autres avaient su comprendre (c'est naturellement un type plus élevé) qu'il ne s'agissait pas en l'occurrence des lubies d'une bande d'énergumènes ni de l'arbitraire d'un parti, mais d'une poussée profonde, on peut dire géologique, des assises sociales de la vie, que de lutter contre elle par des malédictions ou un soulèvement garde-blanc était, au mieux, du donquichottisme le plus pitoyable et le plus honteux. Mais beaucoup furent incapables de se soumettre à l'esprit de la nouvelle époque. Ils marchaient dans les rangs de l'Armée Rouge ouvrière et paysanne en tant qu'agents de nos ennemis. Peut-être même aujourd'hui en reste-t-il un certain pourcentage. Mais d'autres les dépassaient, qui avaient compris que notre pays se hisse à un niveau plus élevé que celui des marécages sanglants où il avait été versé par les épreuves et les humiliations de cette guerre atroce. Mais ceux-là étaient peu nombreux.

Nous avons commencé à créer, à partir du milieu ouvrier et paysan, un nouveau personnel de commandement. Ce dernier est encore très insuffisant quantitativement et qualitativement, car nous n'avons pas, dans ce nouveau milieu, de commandants, d'officiers rouges de formation supérieure.

Comblent cette lacune est la tâche de la présente Académie. Si la tâche de création et de formation de soldats et de commandants a un double caractère — un caractère d'éducation des soldats et des commandants et un caractère d'instruction — nous devons dire alors qu'ici aussi il y a tournant historique; cette accession du travail d'éducation sociale au degré supérieur allégera également le travail d'éducation militaire; car il n'est pas nécessaire d'être communiste et vieux révolutionnaire pour comprendre maintenant, en tout cas, que le vieux système d'éducation, celui qui a trouvé son expression classique en Allemagne et qui, là même, a subi une faillite classique, se réduisait à recruter des millions d'hommes dans les rangs des classes opprimées, des classes laborieuses et à les élever pour qu'ils soutiennent l'ordre politique qui favorisait et consolidait leur propre oppression. Voilà d'où provenait la difficulté de l'ancienne éducation militaire. C'était un dressage social compliqué, il nécessitait beaucoup de temps, d'attention et de forces. Notre éducation sociale et militaire (je dis « notre » dans le sens : celle de notre époque) consiste à faire comprendre à chaque soldat ouvrier et paysan la collectivité qui sert ses propres intérêts et seulement les siens. Notre avantage est de ne rien avoir à cacher à l'ouvrier et au paysan : il n'y a rien à cacher dans le fait que toutes les fautes de notre système, toutes les fautes de ce régime sont des fautes de la domination des ouvriers et des paysans. Le ravitaillement est mal réparti chez nous non pas parce que la bourgeoisie, la noblesse ou le tsar ont pris en main ce ravitaillement, mais parce que paysans et ouvriers n'ont pas appris à le répartir comme il faut. D'où la conclusion : apprenez. Notre approvisionnement de guerre n'est pas ce qu'il devrait être. Où qu'on aille, il y a beaucoup de lacunes. Nous les dénonçons trop peu dans la presse. Justement dans une conversation avec le président de l'Inspection militaire supérieure ⁶⁶, j'insistais pour qu'on nous mette à la lumière, qu'on déterre et qu'on étale au grand jour toutes les lacunes, tous les défauts de notre mécanisme, car nous n'avons rien à cacher aux classes qui sont appelées aujourd'hui à régner, aux classes laborieuses. Voilà en quoi consiste l'énorme avantage de la situation où se trouve le commandant d'aujourd'hui. S'il exige une discipline sévère — et il y est obligé — s'il élève la voix dans ce sens, personne n'osera dire qu'il exige dans l'intérêt des nobles, du tsar. Il dira qu'il a été nommé par le pouvoir soviétique panrusse, incarné par son organe suprême, le congrès panrusse des députés ouvriers, paysans et soldats : c'est une autorité morale colossale que ne possède, par rapport au nouvel officier russe, aucun officier dans le monde.

J'ai commencé en disant que l'Académie ne peut pas être en dehors de la politique. La tâche de l'Académie est de faire comprendre au personnel officier qui passera par les rangs de cette Académie, le caractère des conditions nouvelles, la nature des nouvelles classes et de la nouvelle armée qui les sert. Et pour ces nouvelles classes, pour cette nouvelle armée, il faudra appliquer toutes les conclusions de la science et de la technique militaires qu'on peut tirer de la guerre contemporaine.

Les spécialistes ont nettoyé et libéré le programme de l'Académie de la défroque purement « académique », de ses hardes. Il ne nous sert à rien d'apprendre aujourd'hui, avec le peu de temps que nous accorde l'histoire, comment les Grecs, les Romains et le moyen âge résolvaient les questions militaires. Nous avons maintenant derrière nous quatre ans de guerre, où tout ce qui s'est passé dans tous les pays, à toutes les époques, chez tous les peuples, a trouvé son application; où les hommes, d'un côté, volaient au-dessus des nuages,

et de l'autre, comme des taupes, comme des troglodytes, se faufilaient dans des cavernes, dans les souterrains boueux des tranchées. Tous les pôles, toutes les contradictions de l'extermination mutuelle des peuples ont trouvé là leur expression et leur application et, si l'Académie veut — et elle voudra —, si elle peut et si elle sait — et elle pourra et saura—, elle mobilisera le matériel de la dernière guerre et armera notre personnel de commandement de conclusions pratiques qui lui rendront le plus grand service. Et ce n'est pas tout, justement parce que ce sera une Académie libérée du pédantisme, de la routine et du mandarinat, et qu'elle n'a pas été conçue dans les espaces célestes, mais toujours sous l'impulsion directe de la pratique et de la nécessité intérieure. Cette nécessité existe. Elle est inéluctable. Nous sommes obligés de défendre notre pays, devenu le pays laborieux et honnête des ouvriers et des paysans. Il est de notre devoir de le défendre contre tout acte de violence et toutes les tentatives faites pour l'étouffer. La volonté de cette défense existe chez les larges masses du peuple russe. C'est la volonté de la classe ouvrière et du paysannat. Et l'initiative de ces classes, leur conscience, leur esprit d'entreprise ont incontestablement augmenté. 11 ne leur manque bien souvent qu'une direction militaire. En la personne de ceux qui sont ici présents, je félicite à nouveau la Russie soviétique d'avoir solennellement ouvert notre école militaire supérieure.

Vive l'Académie militaire de l'Armée Rouge ouvrière et paysanne! Vive cette même Armée Rouge des ouvriers et des paysans ! Hourrah! 8 novembre 1918.

À LA MANIÈRE SCIENTIFIQUE OU TANT BIEN QUE MAL

Lettre à un ami

Cher ami. Tu demandes comment la question de l'emploi de spécialistes dans le genre des officiers de l'état-major général a pu prendre une telle importance dans notre milieu. Laisse-moi te dire qu'en l'occurrence, il ne s'agit pas, au fond, des seuls spécialistes militaires : la question va beaucoup plus loin.

Nous sommes le parti de la classe ouvrière. Avec ses éléments d'avant-garde, nous sommes restés une dizaine d'années dans la clandestinité, nous avons lutté, nous nous sommes battus sur les barricades, nous avons renversé l'ancien régime, nous avons repoussé tous les groupes fumeux du genre s.-r. et mencheviks et, à la tête de la classe ouvrière, nous avons pris le pouvoir. Mais si notre parti est intimement et de façon indissoluble lié à la classe ouvrière, il n'a cependant jamais été et ne peut devenir un simple chantre de la classe ouvrière qui se satisfait de tout ce que font les ouvriers. Nous nous sommes comportés avec mépris envers ceux qui nous faisaient la leçon en prétendant que le prolétariat avait pris le pouvoir « trop tôt » : comme si la classe révolutionnaire pouvait prendre le pouvoir à n'importe quel moment, à volonté, et non pas lorsque l'histoire la contraint à le prendre! Mais, en même temps, nous n'avons jamais dit et nous ne disons pas maintenant que notre classe ouvrière est parvenue à pleine maturité et qu'elle peut « en se jouant » venir à bout de toutes les tâches et résoudre toutes les difficultés. C'est que le prolétariat, et plus encore les masses paysannes, sont à peine sorties d'un esclavage séculaire et subissent les conséquences du joug, de l'ignorance et de l'obscurantisme. La conquête du pouvoir, en elle-même, n'a encore nullement transformé la classe ouvrière et ne l'a pas dotée de toutes les qualités et vertus nécessaires : la conquête du

pouvoir lui offre seulement la possibilité de s'instruire pour de bon, de se développer et de se dépouiller de ses défauts historiques.

La couche supérieure de la classe ouvrière russe a accompli un gigantesque travail historique grâce à une tension extraordinaire. Mais même cette couche supérieure de la classe ouvrière reste à demi instruite et moyennement capable; trop peu d'ouvriers pourraient, étant donné leurs connaissances, leur horizon, leur énergie, faire pour leur propre classe ce que les représentants, suppôts et agents de la bourgeoisie, ont fait pour les classes dirigeantes.

Lassalle disait autrefois des ouvriers allemands de son temps — il y a plus d'un demi-siècle de cela — qu'ils étaient pauvres par la conscience qu'ils avaient de leur pauvreté. Il ne peut y avoir de développement révolutionnaire du prolétariat que dans la mesure où celui-ci prend conscience de sa situation d'opprimé, de sa misère, et se dresse contre les classes dominantes. Cela lui donne la possibilité de prendre d'assaut le pouvoir politique. Mais la possession du pouvoir politique commence, en fait, par lui faire découvrir le tableau complet de sa pauvreté dans le domaine de la formation générale et spécialisée et de l'expérience du gouvernement. La compréhension même de ses propres carences est pour la classe ouvrière le gage qu'elle les surmontera.

Le plus dangereux pour la classe ouvrière serait, incontestablement, que son élite s'imagine qu'avec la conquête du pouvoir l'essentiel est déjà fait et qu'elle permette à sa conscience révolutionnaire de s'endormir sur ses lauriers. En effet, le prolétariat n'a pas fait la révolution pour donner la possibilité à des milliers sinon des dizaines de milliers d'ouvriers d'avant-garde de siéger dans les soviets et les commissariats du peuple. Notre révolution ne sera pleinement justifiée que lorsque chaque travailleur, homme ou femme, sentira qu'il a une vie plus facile, plus libre, plus propre et plus digne. Nous n'en sommes pas encore là. Il nous reste une route difficile à parcourir pour atteindre ce but fondamental qui est le nôtre.

Pour que la vie de millions de travailleurs devienne plus légère, plus abondante et plus riche de contenu, il est indispensable, dans tous les domaines, de mieux organiser et de rationaliser le travail; il faut parvenir à un niveau incomparablement plus élevé des connaissances, à des vues plus larges de la part de tous les représentants de la classe ouvrière dans tous les domaines de l'activité. Tout en travaillant, il faut étudier. Il faut étudier auprès de tous ceux chez qui on peut apprendre quelque chose. Il faut attirer toutes les forces qu'il est possible d'atteler au travail. Encore une fois, il faut se rappeler que les masses populaires jugeront, en fin de compte, la révolution à ses résultats pratiques. Et elles auront parfaitement raison. Cependant, il n'y a aucun doute que, parmi une partie des travailleurs soviétiques, s'est implanté le sentiment que la tâche de la classe ouvrière est fondamentalement accomplie du seul fait qu'au pouvoir ont été appelés des députés ouvriers et paysans qui arriveront « tant bien que mal » à résoudre les affaires. Le régime soviétique est le meilleur qui soit pour la révolution ouvrière parce c'est lui qui reflète le plus fidèlement le développement du prolétariat, sa lutte, ses succès, mais d'une façon tout aussi précise ses manques, parmi lesquels les carences de sa couche dirigeante. À côté de milliers d'individus de premier ordre, promus par le prolétariat et qui étudient, progressent et devant lesquels s'ouvre indiscutablement un grand avenir, il y a dans l'appareil dirigeant soviétique pas mal de demi-savants qui s'imaginent tout connaître. La suffisance qui se satisfait de faibles résultats est le plus vilain

trait de caractère de la petite bourgeoisie, radicalement hostile aux tâches historiques du prolétariat. Mais ce trait de caractère se rencontre aussi parmi ces ouvriers qui, plus ou moins à juste titre, peuvent s'estimer d'avant-garde : l'héritage du passé, les traditions et l'influence petite-bourgeoise, enfin simplement le besoin de se détendre les nerfs font son affaire. A côté de cela, il y a un assez grand nombre de représentants de *l'intelligentsia* ou d'une *semi-intelligentsia* qui se sont sincèrement ralliés à la cause de la classe ouvrière, mais qui ne se sont pas encore transformés intérieurement et qui ont gardé beaucoup de traits caractéristiques et d'habitudes de pensée propres au milieu petit-bourgeois. Ces éléments, les pires du nouveau régime, tendent à se cristalliser dans la bureaucratie soviétique.

Je dis « pires », tout en n'oubliant pas ces milliers de gens, simples techniciens sans idées politiques, qui sont utilisés dans toutes les institutions soviétiques. Les techniciens, les spécialistes « sans-parti » remplissent leur tâche tantôt bien, tantôt mal, en ne se sentant pas responsables du régime soviétique et sans exiger de notre parti qu'il se sente responsable d'eux. Il faut les utiliser de toutes les manières, sans exiger d'eux ce qu'ils ne peuvent pas donner... Par contre, notre propre bureaucratie, déjà conservatrice, routinière, contente d'elle-même, ne désirant pas apprendre et même hostile à qui lui rappelle la nécessité d'étudier, est un véritable poids mort historique.

C'est là que réside le vrai danger pour la cause de la révolution communiste. Là sont les véritables complices de la contre-révolution, bien qu'il n'y ait pas complot. Nos usines fonctionnent non pas mieux que les usines bourgeoises, mais plus mal. Par conséquent, le fait qu'on ait placé à leur tête, en tant qu'administrateurs, quelques ouvriers ne résout pas en soi le problème. Si ces ouvriers sont fermement décidés à atteindre des résultats élevés (et dans la majorité des cas, il en est ainsi ou il en sera ainsi), alors toutes les difficultés seront surmontées. Il faut donc parvenir sous tous les aspects à organiser de manière plus raisonnable et plus perfectionnée l'économie et la direction de l'armée. Il faut accorder plus de place au grand ressort que constitue l'émulation. Par ailleurs, il faut ainsi attirer des spécialistes, rechercher des organisateurs expérimentés, des techniciens de premier ordre, donner à tous les talents l'occasion de s'épanouir, aussi bien à ceux qui sortent des couches inférieures qu'à ceux que nous a légués le régime bourgeois. Seul, un bureaucrate soviétique minable jaloux de son nouveau poste et attaché à lui en raison de privilèges personnels et non par intérêt pour la révolution ouvrière peut se comporter avec une défiance sans discernement envers celui qui connaît son affaire, envers un remarquable organisateur, technicien, spécialiste, savant, ayant d'avance décidé à part lui que « tout seuls nous nous en tirerons tant bien que mal ».

À notre Académie d'état-major général, on forme maintenant des camarades du parti, qui, sur le terrain, par l'expérience du sang, ont compris en toute conscience combien difficile était le rude art de la guerre et qui maintenant travaillent avec la plus grande attention sous la direction de professeurs de l'ancienne École de guerre. Par des personnes proches de l'Académie, j'ai appris que le comportement des auditeurs envers les professeurs n'était absolument pas conditionné par des mobiles politiques et que les signes d'attention les plus vifs se manifestaient, semblait-il, envers le plus conservateur de ces professeurs. Ces gens veulent apprendre. Ils voient à côté d'eux d'autres gens qui savent et ils ne renâclent pas, ne

se dressent pas sur leurs ergots, ne crient pas « nous ne ferons de vous qu'une bouchée, à la soviétique »; ils s'instruisent avec application et consciencieusement auprès des « généraux tsaristes » parce que ces généraux savent ce que ne savent pas les communistes et ce que les communistes doivent savoir. Et je ne doute pas, qu'une fois formés, nos académiciens militaires rouges apporteront d'importantes corrections à ce qu'on leur enseigne maintenant et que peut-être même ils diront quelque chose de neuf.

Le manque de connaissances n'est certes pas une faute : c'est un malheur et, qui plus est, un malheur réparable. Mais ce malheur devient faute et même crime quand il s'accompagne de suffisance, d'espérance fondée sur des « peut-être » et des « je crois bien que », de rapports envieux et hostiles avec toute personne qui en sait davantage.

Tu demandais pourquoi cette question des spécialistes militaires soulève tant de passions. Le fait est que, si l'on va au fond des choses, on s'aperçoit que deux tendances se dissimulent derrière cette question. L'une, qui procède de la compréhension de l'immensité des tâches qui sont devant nous, aspire à utiliser toutes les forces et moyens hérités du capitalisme par le prolétariat : il s'agit pour elle de rationaliser, c'est-à-dire d'envisager dans la pratique tout le travail social, y compris le travail militaire, d'introduire dans tous les domaines le principe de l'économie des forces, d'atteindre les meilleurs résultats aux moindres sacrifices, en réalité, de créer les conditions grâce auxquelles il sera plus facile de vivre. L'autre tendance, par chance beaucoup moins forte, se nourrit de l'état d'esprit du conservatisme petit-bourgeois bureaucratique, borné, envieux, suffisant et en même temps peu sûr de lui... « Résolvons les questions tant bien que mal, c'est-à-dire, nous les résoudrons plus tard. » Ce n'est pas vrai ! Nous ne résoudrons les problèmes « tant bien que mal » en aucun cas : ou bien nous les résoudrons totalement, comme ils doivent l'être, scientifiquement, par l'emploi et le développement de toutes les forces et moyens de la technique, ou bien nous ne résoudrons rien et nous nous effondrerons. Qui n'a pas compris cela n'a rien compris.

Revenant à la question que tu me poses, mon cher ami, sur les spécialistes militaires, je te dirai ce qui suit parmi les pensées qui me viennent immédiatement. Il y a, dans notre armée, certains recoins où la « défiance » envers les spécialistes militaires a particulièrement prospéré. Quels sont donc ces recoins ? Les plus cultivés, les plus riches par leur conscience politique des masses ? Rien de semblable ! Au contraire, ce sont les recoins, de ce point de vue-là, les plus désavantagés de notre République soviétique. Dans une de nos armées, récemment encore, on estimait comme un signe du plus pur esprit révolutionnaire de se moquer, assez mesquinement et sottement, des « spécialistes militaires », c'est-à-dire de tous ceux qui étaient passés par l'École de guerre. Mais dans les unités de ladite armée, presque aucun travail politique ne se faisait. Envers les commissaires-communistes, envers ces « spécialistes » politiques, on ne se comportait pas de façon moins hostile qu'envers les spécialistes militaires. Qui donc a semé cette hostilité ? Les pires éléments parmi les nouveaux commandants. Connaissant à demi l'art de la guerre, moitié partisans, moitié hommes du Parti, ils ne voulaient supporter à côté d'eux ni les travailleurs du Parti, ni les travailleurs sérieux de la chose militaire. C'est la pire espèce de commandants. Ils sont ignorants, mais ils ne veulent pas étudier. Ils cherchent toujours les raisons de leurs succès — et d'où leur viendraient les succès ? — dans la trahison d'autrui. Ils perdent lamentablement contenance

devant tout changement d'état d'esprit dans leur unité, car ils sont dénués d'autorité morale et technique. Quand un corps de troupe, ne sentant pas un chef à poigne, refuse d'attaquer, ils se retranchent derrière son dos. Se cramponnant à leur poste, ils ont horreur qu'on fasse seulement mention de la science militaire. Pour eux, elle s'identifie avec la trahison et la trahison. Beaucoup d'entre eux s'embrouillant complètement dans leurs idées, ont fini par s'insurger directement contre le pouvoir soviétique.

Dans les unités où le niveau moral du soldat rouge est plus élevé, où l'on fait un travail politique, où il y a des commissaires responsables et des cellules du Parti, là, on ne craint pas les spécialistes militaires : au contraire, on réclame leur présence, on utilise leurs compétences et on apprend à leur contact. Qui plus est, c'est là qu'on attrape avec beaucoup plus de succès les véritables traîtres et qu'on les fusille à temps. Et, ce qui est le plus important, là on est victorieux.

C'est ainsi, mon cher ami. Maintenant, peut-être, tu comprends plus clairement les racines des divergences sur la question des spécialistes militaires et autres.

En voyage. Tambov-Balachov. 10 janvier 1919.
Les Affaires militaires, No 5-6 (34-35), 23 février 1919.

ORDRE DU JOUR

*du commissaire du peuple à la Guerre
en date du 3 août 1918*

Sous-officier! Le pays t'appelle. Le pouvoir soviétique crée une armée qui doit préserver la liberté et l'indépendance des classes laborieuses de la Russie contre les agresseurs extérieurs et intérieurs. Pour l'armée ouvrière et paysanne, il faut un personnel de commandement sérieux, solide, honnête. Une partie de l'ancien corps des officiers travaille de bonne foi à créer la puissance militaire de la République soviétique. Mais c'est une minorité insignifiante. La majorité, habituée à ramper et à se mettre à plat ventre devant le tsarisme, ne veut pas servir la classe ouvrière et les paysans pauvres. Nous obligerons ces opposants au pouvoir soviétique à être instructeurs militaires (professeurs). Mais nous ne pouvons leur confier les droits du commandement.

Aux postes de commandement, le pouvoir soviétique vous appelle, vous autres, anciens sous-officiers. Vous êtes, vous, les fils du peuple travailleur. L'armée ouvrière et paysanne est votre armée. Vous vous mettez à la tête de ses sections, de ses compagnies, puis de ses régiments et de ses divisions pour servir avec fermeté et vaillamment la Russie des travailleurs. Vous créez les cadres indestructibles du corps des officiers socialistes de la République soviétique. À partir de maintenant, tout sous-officier se trouvant dans les rangs de l'Armée Rouge comme volontaire ou par recrutement forcé devient commandant de section.

Le pouvoir soviétique vous donne toutes les possibilités de compléter votre formation militaire. Tout en restant les fils fidèles du peuple révolutionnaire, vous devez vous élever jusqu'aux sommets de l'art militaire.

Sous-officiers, votre heure a sonné! La Russie soviétique vous appelle. En avant, sur le chemin d'un travail acharné, sur le chemin d'une lutte glorieuse pour la liberté et le bonheur de la Russie soviétique!

En avant, sur le chemin de la gloire et de l'honneur!

Nouvelles du Comité central exécutif, 6 août 1918.

DÉCRET

*du conseil des commissaires
du peuple sur le service militaire obligatoire
pour les hommes ayant servi dans l'armée
en tant que sous-officiers.*

Moscou, 2 août 1918.

La création d'une armée apte et prête à défendre la population laborieuse contre les agresseurs extérieurs et intérieurs rencontre de grandes difficultés en raison de l'absence presque totale de cadres liés de façon indissoluble à la classe ouvrière et aux paysans pauvres.

Dans l'ancienne armée, les fonctions de commandement appartenaient presque exclusivement aux représentants des classes possédantes, en conséquence de quoi la majorité de l'ancien corps des officiers s'est comportée avec hostilité envers le pouvoir des ouvriers et des paysans. L'armée nouvelle a besoin d'un nouveau corps d'officiers. Il peut être créé rapidement en appelant aux fonctions de commandement les fils du peuple honnête et courageux parmi les anciens sous-officiers.

Fort de ces considérations, le Conseil des commissaires du peuple a décidé, pour compléter le décret sur l'appel des ouvriers nés en 1896-1897 dans les provinces de Moscou, Pétrograd, Vladimir, Nijni-Novgorod, Perm et Viatka, d'appeler en même temps, sur les bases définies par ledit décret, les ouvriers nés en 1893, 1894 et 1895 dans les six provinces en question et qui ont servi dans l'armée en tant que sous-officiers, afin de créer à partir d'eux, dans le plus bref délai, des cadres militaires pour l'Armée Rouge des ouvriers et des paysans ⁶⁷.

LES SOUS-OFFICIERS

*Discours prononcé
à Kozlov devant la bataillon de sous-officiers
de manœuvre de Pétrograd, automne 1918.*

Camarades! À mon arrivée ici, j'ai demandé au commandant du front Sud de quoi avait l'air le bataillon de sous-officiers de manœuvre de Petrograd. Il m'a répondu : « admirable ». Je ne doutais pas de cela, camarades. La majorité d'entre vous, je le sais, fait précisément partie de ce bataillon. Du point de vue technique, vous n'avez pas les avantages que possédaient le corps des officiers. Vous êtes hommes de guerre, vous connaissez la chose militaire, et c'est pour cela que l'ancienne armée vous a distingués et que, de simples soldats, elle a fait de vous

des sous-officiers. Mais cependant vous possédez un énorme avantage du point de vue des classes. Vous êtes la chair de la chair, le sang du sang de la classe ouvrière et du paysannat. Voilà pourquoi, camarades, le destin de votre bataillon de manœuvre, le destin de chacun d'entre vous pris séparément a une immense signification pour la République soviétique, pour l'Armée Rouge ouvrière et paysanne.

Vous savez pourquoi et comment a péri l'ancienne armée tsariste. Quand elle est montée au front germano-austro-hongrois, elle paraissait toute-puissante; il y avait en elle beaucoup d'héroïsme, beaucoup d'honnêtes soldats pleins d'abnégation, il y avait d'honnêtes officiers. À vrai dire, dans les hauts gradés, il y en avait une infime minorité. Cette armée s'est dispersée, elle s'est dissoute et elle a succombé. Pourquoi ?

Les représentants de l'ancien *ordre* disaient que les agitateurs avaient causé la perte de l'armée. Nous pouvons répondre à cela de la façon suivante : le tsar encadrait l'armée par tous les moyens : policiers et gendarmes, prisons et potences, et, cependant, cette armée ne s'est pas maintenue. L'armée s'est détruite, l'armée s'est dissoute. Pourquoi les agitateurs ont-ils été tout-puissants ? Nous pouvons dire par exemple : que les agitateurs tsaristes, les agitateurs des propriétaires et de la bourgeoisie essayent de pénétrer dans notre armée pour la détruire. Ils se brûleront les doigts et la langue. L'Armée Rouge ne laissera pas s'approcher d'elle les agitateurs contre-révolutionnaires tsaristes. Pourquoi l'ancienne armée refusait-elle d'écouter les paroles des agitateurs révolutionnaires, pourquoi l'armée d'aujourd'hui ne le refuse-t-elle pas ? Nous avons abordé le cœur de la question. L'ancienne armée, comme celle d'aujourd'hui, était composée dans sa majorité d'ouvriers et de paysans. Et comment en serait-il autrement ? Les ouvriers et le paysannat sont l'écrasante majorité de la population. Maintenant, dans tous les pays, les armées se recrutent dans les masses laborieuses. Mais le caractère de l'armée, sa destination, son objectif se définissent par le corps des officiers; c'est lui qui forme, éduque, compose cette armée, et à quelles fins ? Le tsarisme a lentement transformé l'armée en automate, en qui il n'éveillait pas la conscience et qui exécutait les ordres, bien qu'ils fussent mortellement nuisibles aux intérêts des masses populaires. L'ancienne armée était essentiellement composée des masses paysannes et ouvrières. Mais au-dessus de ce paysannat, il y avait toujours le corps uni des officiers, issus des classes riches et cultivées. Chaque soldat était pris dans le l'étau de la discipline des officiers. Et ces derniers, par leurs intérêts, leurs habitudes, leur éducation, ne faisaient pas partie des soldats qu'ils dirigeaient, mais de la classe puissante à la tête de laquelle se tenait le tsar.

Jusqu'à un moment donné, cette armée a été forte. Qu'est-ce qui l'a perdue, qu'est-ce qui l'a désorganisée ? Cela même qui désorganise maintenant l'armée allemande : l'éveil de la pensée et de la conscience du soldat. Ce n'est que tant que le soldat obéissait aux ordres en automate, sans penser au but visé, que l'armée a tenu. Mais il est impossible de tenir une armée par la seule *discipline policière*. La discipline, dans toutes les armées, doit être créée par l'armée elle-même. L'armée doit comprendre à quoi elle sert, quel est le but qui oblige chaque soldat honnête à donner ses forces, son travail et même sa vie et son sang au nom de ces intérêts. Et voilà que l'armée s'est réveillée, et voilà que la conscience du soldat a parlé : dès lors, l'ancienne discipline et les anciens contes, les adages de la monarchie, de la noblesse et de la bourgeoisie n'étaient pas capables de retenir cette armée. Voilà pourquoi notre

ancienne armée tsariste s'est décomposée, a craqué sur toutes les coutures; et voilà pourquoi maintenant se désorganise à son tour la plus puissante armée du monde, l'armée allemande, à la tête de laquelle se trouve le corps d'officiers le plus capable, le plus habile et le plus expérimenté, ainsi que le gouvernement de propriétaires et de bourgeois le plus solide du monde. C'est le commencement de la fin pour l'armée allemande et elle se désagrège.

Après la dislocation de l'ancienne armée, le pouvoir soviétique a entrepris d'en créer une nouvelle, sur de nouvelles bases. En quoi consistaient, camarades, nos difficultés ? Elles consistaient, d'une part, dans la lassitude des soldats. Tous en avaient par-dessus la tête de quatre années de guerre. Il a été difficile de faire comprendre à l'esprit, à l'intelligence et à la conscience de chaque ouvrier ou paysan pris séparément que, bien que notre pays soit affaibli, il fallait se battre. Malgré la lassitude de notre armée, il nous a fallu contraindre l'armée à se battre au nom de la défense des intérêts nouveaux, non pas ceux des nobles, des propriétaires, mais ceux de la masse ouvrière et paysanne. Et ces difficultés ont été rapidement surmontées.

Quand les paysans ont pris la terre, quand la masse ouvrière a pris le pouvoir dans les usines, les travailleurs ont jeté un regard autour d'eux, ils ont vu que les capitalistes ambitieux de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France attaquaient la Russie, l'honnête et laborieux pays soviétique.

Dans ces conditions, il nous a été nécessaire de créer une armée, et la conscience des masses populaires s'est profondément pénétrée de cette nécessité. Mais voilà que s'est dressée une nouvelle difficulté :

La question du personnel de commandement. Les soldats du pays ouvrier et paysan étaient, au fond, d'honnêtes travailleurs, mais ils n'étaient pas prêts techniquement à défendre les intérêts ouvriers. Où prendre le personnel de commandement ? Les neuf dixièmes de l'ancien corps des officiers avaient, comme je l'ai dit, vendu leur âme à la bourgeoisie et aux propriétaires; et maintenant que les privilèges et le pouvoir de la monarchie et de la bourgeoisie sont abolis, l'ancien corps des officiers s'est précipité hors des frontières du pays soviétique. En Ukraine, les neuf dixièmes des officiers ont vendu leur épée au militarisme allemand. Et là-haut, à Arkhangelsk, ils sont au service des bandits anglais; en Sibérie, en Extrême Orient, ils se sont vendus à l'Amérique, aux Japonais; ainsi, partout ils s'engagent contre les ouvriers et les paysans russes. Et en Ukraine, jusqu'aux derniers jours pendant lesquels Skoropadsky tenait encore, les officiers de l'état-major général changeaient de camp. Toutefois, une partie des officiers est restée pour servir le pouvoir soviétique; mais c'est une minorité. Évidemment, parmi le corps des officiers — et vous, en tant que sous-officiers, vous le savez par votre propre expérience, — il y a des gens honnêtes. Ces gens-là ont compris qu'il faut défendre la Russie, sauvegarder l'indépendance du peuple russe, ils ont compris qu'il est possible de faire une nouvelle armée, construite sur de nouvelles bases, sur une nouvelle et sévère discipline fraternelle. Et ils servent l'armée soviétique, mais ils sont, je le répète, une minorité et ils ne sont pas assez nombreux. Nous avons créé des écoles d'instructeurs dans lesquelles les soldats, ouvriers et paysans, apprennent l'art de commander, ne serait-ce que de petites unités. Mais ces écoles ne peuvent nous donner rapidement le personnel de commandement indispensable. Bien que ces cours soient de brève durée, il faut quatre ou

cinq mois pour pouvoir, à partir du soldat, former notre nouveau corps d'officiers ouvriers et paysans. Or nous avons un matériel tout prêt pour créer ce personnel de commandement. Ce sont les milliers de sous-officiers, c'est vous! Vous êtes appelés maintenant et quelques-uns parmi vous sont incorporés dans le bataillon de manœuvre. Le pouvoir soviétique voit en vous les futurs chefs de l'Armée Rouge. Après une interruption temporaire, il faut mettre à jour vos connaissances militaires et éveiller de nouveau l'esprit du combat qui vous habitait et grâce auquel, à l'époque, vous avez été promus sous-officiers. Il vous faut entrer en contact étroit avec notre Armée Rouge d'ouvriers et de paysans qui est en train de se constituer. Je ne doute pas que beaucoup d'entre vous, quatre-vingt-dix-neuf sur cent, deviendront dans un très proche avenir de véritables chefs de notre armée ouvrière et paysanne. Il vous manque d'être complètement formés. Nous ferons notre possible, pour que notre nouveau pays de travailleurs, les enfants des ouvriers et des paysans, vos enfants, reçoivent une formation dans tous les domaines. Mais en vous il y a l'expérience militaire que la vie vous a donnée et le dévouement à la cause des ouvriers et des paysans. Vous possédez une conscience populaire saine, non obscurcie par le mensonge, que vous pouvez et voulez mettre au service du peuple ouvrier et paysan. Avec de tels hommes qui ne craignent pas le danger commence à se créer un véritable personnel de commandement pour la défense des intérêts révolutionnaires.

Il y a cent ans et quelque de cela, c'était la grande Révolution française qui a brisé l'ancienne armée monarchique. Et là aussi, les officiers, dans leur majorité, ont fui du côté des ennemis du peuple français, du côté de l'Angleterre contre la Révolution française, de même que maintenant, avec les capitalistes anglais, ils mènent contre nous une lutte malhonnête. Une partie des officiers français est passée du côté de l'Allemagne et nous savons que ces officiers ont lutté contre le peuple révolutionnaire français. Ils appelaient les travailleurs français, le peuple ouvrier, les « sans-culottes ». Et ces sans-culottes ont créé une véritable Armée Rouge. Où ont-ils pris leur personnel de commandement ? Parmi les caporaux, les sous-officiers⁶⁸. Et Napoléon devenu par la suite empereur, quand il était encore un général révolutionnaire, disait que chaque soldat a, dans sa giberne, son bâton de maréchal; c'est-à-dire que, dans un pays révolutionnaire, chaque soldat énergique et solide peut et doit, à l'instant du péril, occuper n'importe quel poste de commandement. Ces maréchaux, anciens sous-officiers, dont beaucoup ne savaient même pas signer leur nom, sont devenus de grands capitaines révolutionnaires. Non seulement ils ont chassé les Allemands et les Anglais de leur pays, mais ils ont pris la tête de l'invincible armée française dans toute l'Europe et, où qu'ils allassent, ils ont porté des coups à la domination du servage et du clergé. Cela signifie que, là, a été créée une véritable armée populaire qui a fait naître de son propre sein un véritable, un authentique personnel de commandement.

Ainsi, camarades, le pouvoir soviétique vous regarde avec assurance et espoir. Votre travail le plus immédiat est la période de transition aux postes de commandement. Chacun d'entre vous doit se considérer comme un travailleur honnête de la Russie soviétique. Les ouvriers doivent reconnaître que vous connaissez bien votre affaire militaire, que vous maniez bien les armes, que vous les maniez dans l'intérêt de la masse ouvrière et paysanne et que vous faites serment de ne jamais pointer vos armes contre les travailleurs, contre les ouvriers, contre les paysans, au nom des propriétaires fonciers et de la bourgeoisie.

Je ne doute pas que vous ne preniez autorité et influence sur toute notre jeune Armée Rouge qui se forme maintenant. Alors nous aurons notre véritable personnel de commandement ouvrier et paysan. Il nous le faut, coûte que coûte, car nous avons beaucoup d'ennemis. Le monde entier s'éveille grâce à notre révolution; en Allemagne, le militarisme s'écroule, en Autriche-Hongrie il s'est écroulé. Aujourd'hui ou demain il s'écroulera en France, en Angleterre, en Amérique, au Japon et cette chute portera un rude coup à la bourgeoisie. Mais la bourgeoisie ne dort pas : elle aussi peut porter un coup brutal à la Révolution. Vous savez, la mouche d'automne avant de mourir pique plus cruellement. Il en est ainsi de la bourgeoisie impérialiste de l'Allemagne et de l'Angleterre qui, ressentant les affres de la mort, s'efforce de porter des coups à la Russie soviétique. Mais en attendant, nous tenons, tel un pays révolutionnaire invincible, notre voix retentit comme le tocsin pour tous les pays. Voilà pourquoi la bourgeoisie impérialiste s'est dressée contre nous, et voilà pourquoi nous sommes obligés de défendre les intérêts de la masse ouvrière et paysanne du pays soviétique.

Notre ennemi dit que la Russie soviétique ne pourra pas créer une nouvelle armée. C'est ce que disait la presse militaire allemande. Il n'y a pas si longtemps, il y a trois ou quatre mois de cela, est venu me voir à Moscou, au commissariat du peuple à la Guerre, un général allemand, en tant que représentant auprès de la République soviétique. Après la déclaration officielle, il demanda à rester pour me parler en privé et il me posa la question suivante : dans votre presse, vous accusez notre discipline, mais laissez-moi vous demander comment vous pourrez créer chez vous une nouvelle armée. Car, étant donné vos méthodes, l'absence du sévère pouvoir monarchique fondé sur l'autorité, vous ne pourrez pas créer une discipline. J'ai répondu à cela également à titre privé : chez vous, en Allemagne, y a-t-il de la discipline ? Il y en a. Si, dans un pays bourgeois, les soldats peuvent supporter la discipline contre leur désir, alors nos soldats, qui commencent à comprendre chaque jour que notre discipline a pour but le bien des soldats et des ouvriers, créeront une discipline dix fois plus rigoureuse que chez vous. Cela est sûr. Je pense que vous aiderez l'Armée Rouge à établir une telle discipline chez vous-même, et dans toutes les armées rouges. Les ouvriers de tous les pays nous ont observés avec crainte : n'allons-nous pas périr sous la poussée de la force contre-révolutionnaire ? Cette question est examinée avec angoisse dans la presse révolutionnaire de l'Occident.

Comment le pouvoir soviétique créera-t-il le personnel de commandement de l'Armée Rouge ? Tant que l'armée était peu importante, en tout quelques dizaines de milliers d'hommes, il était possible de le prendre parmi cette minorité d'anciens officiers qui s'est ralliée au pouvoir soviétique. Mais où trouver des milliers d'officiers pour la nouvelle armée révolutionnaire ? Maintenant nous pouvons dire à nos ennemis : chez nous s'est créé un nouveau corps d'officiers. Nous avons lancé un appel, nous nous sommes tournés vers les sous-officiers et vers tous les guerriers conscients, dans la poitrine desquels bat l'heureux désir de défendre la République soviétique sur tous les fronts. Les portes de toutes les écoles et académies militaires leur ont été ouvertes. Nous en avons chassé tout ce qui rappelait le passé, nous n'avons pris de la bourgeoisie que l'indispensable. Nous avons conservé dans nos académies ce qui est nécessaire à un véritable chef politique et militaire qui doit avoir de l'influence sur la masse des soldats. Il doit non seulement dire la vérité, mais aussi bien connaître sa propre affaire militaire.

Je me tourne vers vous, camarades, pour vous lancer cet appel : regardez-vous comme les véritables travailleurs de l'armée ouvrière et paysanne. Demain vous serez à la tête de sections, de compagnies, de bataillons, de régiments et vous serez appelés à commander pour de bon la nouvelle armée en formation. Regardez-vous vous-mêmes ainsi, pour que les soldats vous regardent des pieds à la tête. Formez les jeunes et instaurez une discipline sévère! Cette discipline ne vient pas du bâton, c'est la discipline fraternelle. Auparavant, la discipline était justement celle du bâton. Chez nous doit exister un véritable artel communiste. Penons-nous les uns les autres par la main et établissons chez nous une discipline sévère, une discipline de fer, une discipline d'artel et déclarons à nos ouvriers et à nos paysans que nous ne livrerons pas notre pays aux outrages.

Je vous appelle à nettoyer notre pays natal de la bourgeoisie!

LE PARTI COMMUNISTE ET L'ARMÉE ROUGE

LES COMMISSAIRES MILITAIRES

Le poste de commissaire militaire, particulièrement de commissaire de régiment, est l'un des plus difficiles et des plus importants dans la République soviétique. Il s'en faut de beaucoup pour que n'importe quel camarade, même formé politiquement, soit capable de remplir les obligations d'un commissaire militaire. À ce poste, il faut avant tout un caractère ferme, égal, vigilant et un courage sans impétuosité. Un commissaire qui agit de but en blanc, qui se présente dans le régiment avec la détermination de « serrer la vis », de montrer le droit chemin, de corriger, de remanier, sans savoir encore comment, qui et quoi, — un tel commissaire se heurte inévitablement à des oppositions, des obstacles, à une résistance et risque de se transformer en commissaire-ronchonneau. C'est un type assez répandu, encore que, par bonheur, il ne constitue qu'une faible minorité parmi nos commissaires.

Le commissaire-ronchonneau est toujours mécontent de tout : des anciens commissaires, du personnel de commandement, du conseil militaire révolutionnaire de l'armée, des règlements, bref, de tous et de tout. En fait, ce mécontentement criard prend ses racines dans le commissaire lui-même : simplement, il n'est pas fait pour remplir ses propres obligations et il devient vite un ex-commissaire.

Le centre de gravité de la question ne se situe pas du tout là où les mauvais commissaires le cherchent. Il ne s'agit pas d'attribuer au commissaire des droits illimités, universels. Les droits du commissaire sont parfaitement suffisants. Le problème consiste en fait à apprendre par l'expérience à user de ces droits sans empiéter sur le travail d'autrui, mais en le complétant et en le dirigeant.

Des instructions enjoignant au commissaire : « Tu n'as pas le droit de te mêler des ordres, quels qu'ils soient, donnés par le personnel de commandement », n'ont jamais existé et n'existent pas.

Le domaine dans lequel le commissaire a des « droits » minimaux est celui du commandement opérationnel. Tout homme sain d'esprit comprend qu'il ne peut y avoir en même temps deux commandants, et encore moins lorsqu'il s'agit d'une situation de combat. Mais jamais personne n'a défendu au commissaire d'exprimer son opinion à propos d'un problème opérationnel, de donner des conseils, de contrôler l'exécution des ordres opérationnels, etc... Au contraire, tout cela entre dans les attributions du commissaire et si ce dernier se débrouille bien, alors il exerce toujours une influence importante, même dans le domaine du commandement.

Dans le domaine de l'organisation et de l'administration et celui de l'économie, où les questions importantes ne sont pas résolues au moment du combat, mais durant la période préparatoire, à l'arrière, les commissaires et les commandants doivent travailler en étant solidaires l'un de l'autre, et, pour parler de façon générale, ils jouissent de droits identiques. S'ils sont chaque jour en désaccord sur des questions essentielles c'est que, probablement, l'un d'eux ne comprend pas les problèmes fondamentaux de l'édification militaire. En pareil cas, il faut relever soit le commandant, soit le commissaire, selon que c'est l'un ou l'autre qui

s'éloigne du droit chemin dans le travail. S'il y a désaccord entre eux à propos d'une question pratique secondaire, il faut la faire trancher par la voie hiérarchique. Une telle pratique est, en fait, établie depuis longtemps dans nos unités et elle a été confirmée par des ordres et des éclaircissements correspondants.

En ce qui concerne le travail d'éducation politique, la baguette du chef d'orchestre est aux mains du commissaire, de même qu'en matière de commandement opérationnel c'est toujours le commandant qui dirige. Cela ne signifie nullement que le commandant n'ait pas le droit de « se mêler » du travail politique si celui-ci l'intéresse, et un bon commandant ne peut pas ne pas s'y intéresser, car le travail politique a une influence énorme sur la combativité de son unité.

Plus le commissaire se pénètre du travail opérationnel et le commandant du travail politique, plus nous nous approchons de cette direction unique où un homme, mis à la tête d'une unité, réunira en lui les qualités du commandant et du commissaire, c'est-à-dire qu'il sera à la fois le chef militaire et l'éducateur politique.

Automne 1918.

RÔLE DES COMMUNISTES DANS L'ARMÉE ROUGE

Ordre du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République à l'Armée Rouge et à la Flotte Rouge, 11 décembre 1918, n° 69, Voronej.

Tous les soldats, tous les matelots, enfin tous les citoyens savent quel travail sérieux et important ont accompli et accomplissent les camarades-communistes dans le personnel de l'Armée Rouge ouvrière et paysanne. Ces derniers temps, il y a eu toute fois des cas où certains communistes se sont conduits d'une façon indigne, *ne* se sont pas opposés au maraudage, n'ont pas fait preuve du courage nécessaire, etc. De tels communistes ne sont pas dignes de leur nom et sont simplement des gens qui se sont appropriés un grand titre. Le soldat-communiste a les mêmes droits que tout autre soldat, pas un de plus; il a seulement incomparablement plus d'obligations. Le soldat-communiste doit être un guerrier exemplaire; au combat, il doit toujours se trouver au premier rang, il doit se précipiter et entraîner les autres à l'endroit le plus dangereux, il doit être un modèle de discipline, de conscience, de courage. Au front et à l'arrière, il doit donner l'exemple aux autres par la façon dont il traite le bien public en général et le bien militaire en particulier. Seul ce soldat exemplaire a le droit de s'appeler communiste : autrement, c'est un pitoyable imposteur qu'il faut punir doublement.

Je propose aux sections politiques de toutes les armées de la République soviétique de surveiller attentivement le comportement des communistes et de chasser à temps la mauvaise herbe.

NOTRE POLITIQUE EN CE QUI CONCERNE LA CRÉATION DE L'ARMÉE

*Thèses adoptées par le VIIIe Congrès du Parti communiste russe ⁶⁹ en mars 1919**

A. Positions générales.

1.

L'ancien programme de la social-démocratie réclamait la mise sur pied d'une milice populaire sur la base, autant que possible, d'une instruction militaire donnée hors des murs de la caserne à tous les citoyens capables de porter les armes. Cette exigence de programme, qui s'opposait pendant l'époque de la IIe Internationale à l'année de métier, impérialiste, avec instruction dans les casernes, service militaire de longue durée et corps d'officiers de caste, avait la même portée historique que les autres exigences de la démocratie : suffrage universel, monocratie, etc. Dans les conditions du développement capitaliste « pacifique » et du prolétariat, contraint jusqu'à un certain moment d'adapter la lutte des classes aux cadres de la légalité bourgeoise, la tâche naturelle de la social-démocratie était d'exiger des formes beaucoup plus démocratiques dans l'organisation de l'État et de l'armée capitaliste. La lutte sur cette base avait sans doute une signification éducative, mais, comme l'a montré l'expérience très importante de la dernière guerre, la lutte pour la démocratisation du militarisme bourgeois a donné encore moins de résultats que la lutte pour la démocratisation du parlementarisme bourgeois. Car dans le domaine du militarisme, la bourgeoisie, sans se renier, peut seulement tolérer ce « démocratisme » qui ne s'en prend pas à sa domination de classe, autrement dit un démocratisme illusoire, fictif. Quand il a été question de toucher aux intérêts vitaux de la bourgeoisie dans le domaine international, comme dans les rapports intérieurs, le militarisme bourgeois en Allemagne, en France, en Suisse, en Angleterre, en Amérique, malgré toutes les différences dans la forme des États et la structure des armées de ces différents pays, a révélé les mêmes traits d'une cruauté de classe impitoyable.

2.

Quand la lutte des classes se transforme en une guerre civile ouverte en rompant l'enveloppe du droit bourgeois et des institutions bourgeoises-démocratiques, le slogan « milice populaire » est totalement privé de sens, de même que les slogans du parlementarisme démocratique : c'est pourquoi il devient une arme de la réaction. De même que le slogan « Assemblée constituante » est devenu une couverture pour le travail qui consiste à rétablir le pouvoir des propriétaires terriens et des capitalistes, de même, le slogan d'une armée « populaire » est devenu un moyen pour créer l'armée de Krasnov et de Koltchak.

Après l'expérience de la révolution russe, il faut en vérité le méprisable aveuglement petit-bourgeois de Kautsky pour prêcher la démocratie formelle dans l'organisation du pouvoir d'État " et de l'armée, au moment où l'Assemblée constituante allemande, fuyant Berlin, se cache à Weimar en s'en remettant à la protection des régiments gardes-blancs, au moment où le général Hoffmann recrute ses bataillons de fer parmi les fils des junkers, des bourgeois et des koulaks, alors que les spartakistes ⁷¹ arment les ouvriers révolutionnaires.

** Elles entrent dans le premier tome, qui embrasse l'année 1918, parce qu'elles apparaissent comme la généralisation de l'expérience de l'année 1918. Au congrès, je n'ai pas fait de rapport, car je me trouvais au front.*

L. T.

L'époque de la révolution prolétarienne qui s'ouvre est une époque de guerre civile ouverte du prolétariat contre tout État bourgeois et toute armée bourgeoise, que celle-ci se dissimule ou non sous les formes de la démocratie. La victoire du prolétariat dans cette guerre civile conduira inévitablement à un État prolétarien et à une armée de classe.

3.

En remettant à une période historique très proche le caractère *populaire* de la milice tel qu'il figurait dans notre ancien programme, nous ne rompons nullement avec le programme de la milice en tant que telle. Nous établissons la démocratie politique sur des bases de classe et nous la transformons en démocratie soviétique. Nous transférons la milice sur des bases de classe et nous la transformons en milice soviétique. Le programme de travail immédiat consiste, en conséquence, à créer une armée d'ouvriers et de paysans pauvres sur la base d'une instruction militaire obligatoire en dehors des casernes, dans la mesure du possible, en marchant, c'est-à-dire dans des conditions proches du milieu de travail de la classe ouvrière.

4.

En fait, le processus de développement de notre Armée Rouge se trouve comme en contradiction avec les exigences indiquées. En premier lieu, nous avons créé une armée sur la base du *volontariat*. En remettant à plus tard l'instruction militaire obligatoire des ouvriers et des paysans qui n'exploitent pas le travail d'autrui, nous avons procédé en même temps au recrutement forcé de plusieurs classes de travailleurs. Ces contradictions n'étaient pas des errements accidentels, mais découlaient des circonstances et représentaient des formes transitoires parfaitement inévitables pour créer l'armée dans les conditions concrètes que la guerre impérialiste et la révolution bourgeoise (de Février) nous avaient léguées.

Le volontariat apparaît comme le seul moyen possible de créer des unités tant soit peu combattives dans les conditions de désorganisation catastrophique de l'ancienne armée et de tous les organismes qui la constituaient et la dirigeaient. La meilleure preuve en est que, dans l'Allemagne d'aujourd'hui, les généraux contre-révolutionnaires se trouvent, tout comme les spartakistes, obligés de recourir à des bataillons de volontaires. Le passage du volontariat au service obligatoire est devenu possible à partir du moment où des masses importantes de l'ancienne armée se sont dispersées à travers villes et campagnes et où, sur place, ont réussi à se créer des organismes locaux d'administration militaire : recensement, formation et approvisionnement (commissariats de canton, de district, de province et de région).

5.

L'opposition idéologique des détachements de partisans à une armée méthodiquement organisée et centralisée (prêche des s.-r. de gauche et de leurs semblables) représente un produit caricatural de la pensée politique ou du manque de réflexion de *l'intelligentsia* petite-bourgeoise. Les méthodes partisans de combat s'imposaient au prolétariat durant la première période, à cause de sa situation d'exploité dans l'État, comme s'imposait aussi à lui l'emploi d'imprimeries clandestines primitives et la pratique des réunions secrètes. La conquête du pouvoir politique a donné au prolétariat la possibilité d'utiliser l'appareil d'État pour construire méthodiquement une armée centralisée dont l'unité d'organisation et l'unité

de direction peuvent seules garantir que nous obtiendrons les meilleurs résultats avec le minimum de victimes. Prôner l'esprit de guérilla comme programme militaire, c'est recommander de revenir de l'industrie lourde à l'atelier artisanal. Un tel prêche correspond tout à fait à la nature des groupes de *l'intelligentsia* incapables de se servir du pouvoir d'Etat, incapables même de se poser sérieusement le problème de la maîtrise de ce pouvoir et qui s'ingénient à faire des incursions partisans (polémiques ou théoriques) contre le pouvoir ouvrier.

6.

On peut tenir pour théoriquement irréfutable que nous obtiendrions la meilleure armée en la créant sur la base de l'instruction obligatoire des ouvriers et des paysans dans des *conditions proches de leur travail quotidien*. L'assainissement général de l'industrie, la collectivisation et l'augmentation de la productivité du travail agricole créeraient la base la plus saine pour l'armée : les compagnies, bataillons, régiments, brigades, divisions, coïncideraient avec les ateliers des usines, les usines, les villages, les cantons, les districts, les provinces, etc. Une telle armée, dont la formation suivrait pas à pas l'essor économique du pays et la formation parallèle d'un personnel de commandement, deviendrait l'armée la plus invincible du monde. C'est précisément vers une telle armée que nous nous acheminons, et tôt ou tard nous y parviendrons ⁷².

7.

La nécessité de répondre immédiatement à la résistance des ennemis de classe intérieurs et extérieurs ne nous a pas permis, toutefois, de prendre une telle voie « organique » vers la création d'une milice ouvrière et paysanne, pour laquelle il nous aurait fallu plusieurs années, ou au moins de longs mois. De même qu'au lendemain de la révolution d'Octobre nous avons été contraints de recourir à des formations de volontaires, de même, lors de l'étape suivante, plus exactement l'été de l'année dernière, quand l'étau de l'impérialisme s'est resserré autour de la Russie soviétique, nous avons été contraints de forcer notre travail militaire, et, sans attendre les formations de miliciens, c'est-à-dire extérieures aux casernes, de type territorial, nous avons été obligés de recourir à une mobilisation générale de certaines classes, à leur formation accélérée et à leur encasernement. Dans ces conditions, tous les efforts du département de la Guerre tendirent à rapprocher la caserne de l'école militaire, pour faire d'elle un foyer, non seulement de formation purement militaire, mais aussi de formation générale et d'éducation politique.

8.

Notre actuelle armée active, c'est-à-dire qui agit ou qui se prépare à l'action immédiate représente précisément le type transitoire dont il a été question : étant de classe par sa composition sociale, elle est non pas une « milice », mais une armée « permanente », « régulière », par ses méthodes de formation et d'instruction. Si cette dernière circonstance est la source de beaucoup de difficultés internes, particulièrement dans les conditions d'extraordinaire épuisement du pays, *en* même temps nous pouvons dire avec satisfaction que cette armée de type transitoire, créée dans les circonstances les plus défavorables, a montré qu'elle était capable de battre ses ennemis.

9.

En même temps que la formation dans les casernes ou proprement active, c'est-à-dire formation dans les conditions du combat, on fait un profond travail d'instruction générale des ouvriers et des travailleurs paysans sur place. Par rapport à notre formation régulière, le travail d'instruction générale, à son premier niveau, est considéré comme une préparation élémentaire, une inoculation de certaines habitudes au combattant individuel afin d'accélérer son apprentissage ultérieur dans l'unité de combat où il sera incorporé. Il ne fait pas de doute que, également de ce point de vue limité, l'instruction générale contribue grandement, dès maintenant, à la création de l'armée.

10.

Mais la tâche de l'instruction générale à la chose militaire ne peut en aucun cas se limiter à un rôle de service auxiliaire. L'instruction générale doit, par une série d'étapes coordonnées avec le travail plus urgent et plus critique concernant la formation d'unités régulières, nous conduire à créer une véritable armée de milice.

11.

À cette fin, il était indispensable que l'instruction générale ne se limitât pas aux tâches de l'instruction militaire individuelle, mais qu'elle conduisît à former d'abord ne serait-ce que de très petites unités armées, sans détacher dans la mesure du possible les éléments qui la composent, c'est-à-dire les ouvriers et les paysans, du milieu de travail normal. L'instruction générale doit mener à la formation de sections isolées, de compagnies, plus tard de bataillons et de régiments dans la perspective plus lointaine de former des divisions entières d'ouvriers et de paysans locaux, avec un personnel de commandement local, avec des ressources locales pour l'armement et, en général, pour tout l'approvisionnement.

12.

Dans l'hypothèse d'une lutte incessante et prolongée avec les troupes impérialistes, le passage graduel à une armée de miliciens n'est possible qu'au moyen d'une nouvelle organisation pour compenser la diminution des troupes en campagne. Actuellement les remplacements sont effectués sur le même type que les unités de base, au moyen de ce qu'on appelle les bataillons de réserve. Ultérieurement, et dans un avenir très proche, les remplacements doivent être effectués selon le processus et sur la base de l'instruction générale et être dirigés vers les régiments actifs de la même origine territoriale afin que, au moment de la démobilisation, les éléments composants du régiment ne se dispersent pas à travers le pays tout entier, mais conservent des liens locaux dans le terroir où ils travaillent. L'élaboration des mesures destinées à faire passer graduellement notre armée actuelle de type transitoire à une armée de milice territoriale incombe aux organismes correspondants du département de la Guerre qui a déjà fait les premiers pas décisifs dans cette direction.

13.

Une armée de classe, une milice, vers laquelle nous nous acheminons, ne signifie pas, comme cela ressort clairement de tout ce qui précède, une armée improvisée, c'est-à-dire créée à la

va-vite, sommairement instruite ayant un assortiment d'armes hétéroclites et un personnel de commandement à moitié préparé. Au contraire, on doit organiser sa préparation pour que, en liaison avec des manœuvres, des exercices de tir et des fêtes militaires, elle produise au total un type plus qualifié que maintenant de combattant individuel et d'unité constituée. Une armée de miliciens doit être une armée formée, équipée et organisée selon le dernier mot de la science militaire.

14.

Dans l'armée, les commissaires ne sont pas seulement les représentants directs et immédiats du pouvoir soviétique, mais avant tout les porteurs de l'esprit de notre parti, de sa discipline, de sa fermeté et de son courage dans la lutte pour atteindre le but fixé. Le Parti peut regarder avec une totale satisfaction le travail héroïque de ses commissaires qui, main dans la main avec les meilleurs éléments du personnel de commandement, ont créé rapidement une armée apte au combat. Cependant, il est indispensable que les sections politiques de l'armée, sous la direction immédiate du Comité central, choisissent à l'avenir les commissaires en écartant tous les éléments tant soit peu occasionnels, instables, arrivistes.

Le travail des commissaires ne peut donner de pleins résultats que s'il s'appuie directement sur les cellules de soldats-communistes. La rapide croissance du nombre des cellules communistes semble la meilleure garantie d'une armée toujours plus imprégnée des idées et de la discipline du communisme. Mais précisément en raison du rôle immense des cellules communistes, les commissaires et en général les militants les plus mûrs doivent faire en sorte que, dans les cellules de l'armée, n'entrent pas des éléments instables, en quête de droits et de privilèges imaginaires. Le respect envers les cellules communistes sera d'autant plus grand et inébranlable que chaque soldat comprendra plus clairement et sera convaincu par l'expérience que l'appartenance à une cellule ne donne au soldat aucun droit particulier, mais lui impose seulement l'obligation d'être le combattant le plus dévoué et le plus courageux.

En approuvant dans son ensemble le règlement élaboré par le Comité central concernant les droits et les devoirs des cellules communistes, des commissaires et des sections politiques, le congrès exige de tous les camarades qui travaillent dans l'armée qu'ils se conforment strictement audit règlement.

15.

L'exigence d'élire le personnel de commandement, qui a une énorme importance de principe quand il s'agit d'une armée bourgeoise où le personnel de commandement est choisi et formé en tant qu'appareil de classe destiné à soumettre les soldats et, par l'intermédiaire des soldats, les masses laborieuses, perd complètement son importance de principe pour l'Armée Rouge des ouvriers et des paysans, armée de classe. La combinaison possible de l'élection et de la nomination est dictée à l'armée révolutionnaire et de classe exclusivement par des considérations pratiques et dépend du niveau de formation atteint, du degré de cohésion des unités qui composent l'armée, de l'existence de cadres de commandement. En général, on peut constater que, moins les unités qui composent l'armée sont mûres, plus leur effectif est accidentel et transitoire, moins le jeune personnel de commandement est éprouvé — moins on peut appliquer rationnellement le principe de l'élection des commandants. Et au contraire,

quand la cohésion intérieure des unités augmente, quand les soldats ont une attitude critique envers eux-mêmes et envers leurs chefs, quand les chefs qui ont fait preuve de leurs qualités dans les conditions de la guerre nouvelle deviennent des cadres subalternes ou supérieurs en nombre important, les conditions favorables sont créées, grâce auxquelles le principe de l'élection des chefs peut recevoir une application de plus en plus large.

16.

La question du personnel de commandement, tout en présentant de grandes difficultés pratiques, ne donne pas lieu, au fond, à des différends de principe.

Même si notre armée avait la possibilité, durant quelques années, de se former méthodiquement et de se préparer simultanément un nouveau personnel de commandement, nous n'aurions aucune base de principe pour refuser d'ennrôler les éléments de l'ancien corps des officiers qui se sont intérieurement convertis au point de vue du pouvoir soviétique ou bien qui se sont sentis par la force des choses obligés de le servir de bonne foi. Le caractère révolutionnaire de l'armée se définit, avant tout, par le caractère du régime soviétique qui crée cette armée, lui donne un but et la transforme ainsi en son instrument. D'un autre côté, la conformité de cet instrument au régime soviétique s'obtient par la constitution de classe de la grande masse des soldats, par l'organisation des commissaires et des cellules communistes, enfin, par la direction générale donnée par le Parti et les soviets à la vie et aux activités de l'armée.

Le travail d'instruction et d'éducation d'un nouveau corps d'officiers, issus de préférence des ouvriers et des paysans d'avant-garde, constitue l'un des problèmes les plus importants pour mettre l'armée sur pied. L'augmentation constante du nombre des cours et de leurs élèves témoignent que le département de la Guerre accorde à cette tâche toute l'attention qu'elle exige. À côté de l'Académie militaire supérieure (d'état-major général), on organise cinq écoles d'un niveau moyen situé entre les cours d'instruction et l'académie militaire. Cependant dans les rangs de l'actuelle Armée Rouge servent de très nombreux commandants de l'ancienne armée qui accomplissent avec grand profit leur travail responsable. La nécessité d'une sélection et d'un contrôle pour écarter les traîtres et les provocateurs va sans dire et, autant que l'expérience en témoigne, est pratiquement résolue de façon plus ou moins heureuse par notre organisation militaire. De ce point de vue, le Parti ne peut avoir aucune raison de réviser notre politique militaire.

17.

Les règlements édictés jusqu'à maintenant (règlements de service intérieur, de campagne, de garnison), en apportant la stabilité et la formalisation dans les rapports intérieurs de l'armée, dans les droits et les devoirs de ses éléments constitutifs, représentent un grand pas en avant. Ils n'en sont pas moins le reflet de la période transitoire de la formation de notre armée et seront soumis à un remaniement ultérieur, à mesure que les anciens traits « de caserne » seront surmontés dans la formation de l'armée et que cette dernière se transformera toujours davantage en armée de classe, en milice.

L'agitation menée par le camp de la démocratie bourgeoise (s.-r., menchéviks) contre l'Armée Rouge, contre l'apparition du « militarisme », contre le point de départ d'un futur bonapartisme, n'est que l'expression de l'ignorance politique et du charlatanisme, ou un mélange des deux. Le bonapartisme n'est pas le produit d'une organisation militaire en tant que telle, mais le produit de rapports sociaux déterminés. La domination politique de la petite bourgeoisie, qui se trouvait placée entre les éléments réactionnaires de la grande bourgeoisie et les basses couches sociales des prolétariens révolutionnaires, encore incapables de jouer un rôle politique indépendant et de dominer politiquement, a créé les conditions nécessaires à la naissance du bonapartisme, lequel a trouvé appui sur un homme fort qui s'est élevé au-dessus des contradictions de classe non résolues dans le programme révolutionnaire de la démocratie petite-bourgeoise (jacobine). Pour autant que la base fondamentale du bonapartisme est le paysan koulak, déjà la constitution sociale elle-même de notre armée, d'où est exclu et chassé le koulak, offre une garantie sérieuse contre les tendances bonapartistes. Les parodies russes du bonapartisme, c'est-à-dire les bandes de Krasnov, celles de Koltchak et autres ne sont pas issues de l'Armée Rouge, mais de la lutte directe et ouverte contre elle. Skoropadsky, le Bonaparte ukrainien dont les Hohenzollern tiraient les ficelles, a formé une armée sur la base du cens, directement opposé au cens de l'Armée Rouge, en enrôlant dans ses régiments de solides koulaks. Dans ces conditions, voir dans l'armée des prolétaires et des paysans pauvres, le rempart du bonapartisme, seuls le peuvent ceux qui, hier encore, directement et indirectement, soutenaient les candidats Bonaparte d'Ukraine, du Don, d'Arkhangelsk, de Sibérie.

Ainsi, de même que l'Armée Rouge n'est que l'instrument d'un régime déterminé, de même il faut chercher dans le régime lui-même la garantie fondamentale contre le bonapartisme et tous les autres visages de la contre-révolution. La contre-révolution ne peut en aucun sens naître du régime de la dictature prolétarienne, elle ne peut s'installer au pouvoir qu'à la suite d'une sanglante victoire directe et ouverte sur ce régime. Le développement et l'affermissement de l'Armée Rouge sont indispensables précisément pour rendre une telle victoire impossible. Ainsi, le sens historique de l'existence de l'Armée Rouge est qu'elle est l'instrument de l'autodéfense socialiste du prolétariat et du paysannat pauvre, leur défenseur contre le danger d'un bonapartisme bourgeois et koulak soutenu par l'impérialisme étranger.

Une milice de classe n'est pas le dernier mot de l'édification communiste, étant donné que cette dernière a pour but la suppression de la lutte des classes au moyen de la suppression des classes elles-mêmes, par conséquent de l'armée de classe. L'État soviétique de classe, à mesure que l'économie socialiste s'organisera, se dissoudra toujours davantage dans l'appareil directeur de la production et de la répartition et dans les organismes culturels et administratifs. Après s'être libéré de son caractère de classe, l'État cessera d'être un État et deviendra un organe d'autogestion économique et culturel. En même temps, l'armée perdra son caractère de classe. Elle deviendra une armée nationale au vrai sens du terme, parce que dans la communauté socialiste, il ne restera pas d'éléments parasites, exploités, koulaks. La formation de cette armée s'appuiera directement sur les puissants groupements de

travailleurs de la république socialiste, de même que l'approvisionnement sera alimenté directement par la production socialiste dont la puissance ira grandissante. Une telle armée, c'est-à-dire le peuple organisé de façon socialiste, bien instruit et bien armé, sera la plus puissante armée que le monde ait connu. Elle sera non seulement un instrument de défense de la collectivité socialiste contre les attaques possibles de la part des États impérialistes encore subsistants, mais elle permettra d'apporter un soutien décisif au prolétariat de ces États dans sa lutte contre l'impérialisme.

B. Mesures pratiques.

À partir de ces positions fondamentales, le VIII^e Congrès du parti communiste russe estime indispensable d'appliquer immédiatement les mesures pratiques suivantes :

- 1 — Appliquer fermement le principe de la mobilisation de classe des seuls éléments travailleurs en excluant soigneusement des bataillons ouvriers (compagnies) les koulaks et les éléments parasites. Ce principe n'est pas mis en application aujourd'hui en dépit des décisions officielles.
- 2 — En continuant d'attirer les spécialistes militaires à des fonctions de commandement et d'administration et en sélectionnant des éléments sûrs, établir au-dessus d'eux un contrôle centralisé politique du Parti, contrôle vigilant exercé par les commissaires, en écartant les éléments politiquement et techniquement inaptes.
- 3 — Organiser un système d'attestations du personnel de commandement en chargeant les commissaires de rédiger périodiquement ces attestations.
- 4 — Accélérer la formation d'un personnel de commandement d'origine prolétarienne et de serai-prolétarienne et l'améliorer du point de vue de la préparation tant militaire que politique; pour cela, créer à l'arrière et au front des commissions d'attestation compétentes, dans la composition desquelles prédomine la représentation du Parti, afin de diriger systématiquement vers les écoles d'officiers les soldats rouges, les plus préparés à la pratique du combat pour en faire des officiers rouges.

Veiller à ce que les programmes des cours soient conformes à l'esprit de l'Armée Rouge et aux circonstances particulières de la guerre civile.

Les organisations locales doivent accorder une attention particulière à la bonne organisation de l'éducation politique dans les cours.

- 5 — Les organisations locales ont le devoir de mener, de manière systématique et intensive le travail d'éducation communiste des soldats rouges des unités de l'arrière en désignant à cet effet des militants spéciaux.
- 6 — Le Comité central du parti est chargé d'organiser la répartition rationnelle des communistes de l'armée et de la flotte dans les unités.
- 7 — Transférer le centre de gravité du travail communiste au front des sections politiques des fronts aux sections politiques des armées et des divisions, afin d'animer ce travail et le rapprocher des unités en action sur le front. Édicter un règlement coordonné et précis

concernant les droits et les devoirs des commissaires politiques, des sections politiques et des cellules communistes.

- 8 — Supprimer le bureau général de la Guerre. Créer une section politique du Conseil militaire révolutionnaire de la République en transférant à cette section toutes les fonctions du Bureau général de la Guerre, après avoir mis à sa tête un membre du Comité central du parti communiste russe, ayant les droits de membre du Conseil militaire révolutionnaire de la République.
- 9 — Remanier les règlements militaires, en les abrégant dans la mesure du possible, en évinçant tous les archaïsmes et les dispositions qui accordent des privilèges superflus au personnel de commandement, en affectant la place qui convient dans l'ordre des occupations aux questions d'éducation politique.
- 10 — Remanier rapidement le règlement concernant les commissaires et les conseils militaires révolutionnaires dans la pensée de délimiter exactement les droits et les devoirs des commissaires et des commandants, en accordant la solution des questions économique-administratives au commandant en même temps qu'au commissaire et en accordant au commissaire le droit d'infliger des sanctions disciplinaires (y compris le droit d'arrestation) et le droit de mise en jugement.
- 11 — Reconnaître comme nécessaire la soumission des « sections spéciales » des armées et des fronts aux commissaires des armées et des fronts, en laissant à la « section spéciale » de la République les fonctions de direction générale et de contrôle de leurs activités.
- 12 — Reconnaître qu'il est nécessaire dans l'avenir, en élaborant les statuts de direction générale, les règlements et les instructions, de les soumettre, dans la mesure du possible, au jugement préalable des travailleurs politiques de l'armée.

LA GUERRE CIVILE DANS LA R.S.E.S.R.

I. LES PREMIERS ACTES DE L'INTERVENTION ALLIÉE

VERS L'INTERVENTION *

J'ai, en réalité, déjà parlé sur ce thème et, je le regrette, pour la première fois.

Depuis que la presse anglaise et française (particulièrement la presse française) a commencé à insister sur la nécessité d'une intervention militaire des Alliés dans les affaires russes, afin de pousser notre pays à la guerre avec l'Allemagne, j'ai déclaré, en plein accord avec la politique générale soviétique, que nous ne pouvions considérer l'intervention des alliés impérialistes que comme un acte hostile envers la liberté et de l'indépendance de la Russie soviétique.

Cela signifie qu'en cas de tentative de débarquement nous nous y opposerons par tous les moyens dont nous disposons.

À cet égard, il n'y a pas pour nous de différence entre l'invasion allemande et celle, « amicale », des armées alliées.

De plus, pour illustrer ma pensée, j'ai déclaré plus d'une fois que les « Alliés » ne pourraient effectuer une attaque militaire sérieuse qu'avec l'aide de l'armée japonaise. Penser que l'armée japonaise pénétrera sur le sol russe pour aider les Alliés et libérer la Russie des Allemands, seuls les sots peuvent le penser.

Le Japon ne pourrait se mêler des affaires russes que pour asservir la Russie et, après avoir rencontré les troupes allemandes, leur tendre la main de l'amitié.

J'ai ajouté que si la Russie se trouvait ne serait-ce que temporairement devant la nécessité de choisir entre l'occupation japonaise et l'occupation allemande, alors, il faudrait sans doute avouer que l'occupation japonaise n'est pas moins, mais plus dangereuse pour le destin du peuple russe, car nous avons incomparablement moins de raisons d'espérer la possibilité de changements internes profonds, dans un proche avenir, au Japon qu'en Allemagne.

Je me suis exprimé dans ce sens également dans un meeting.

Et pas seulement à un meeting : j'ai exprimé exactement la même chose lors de conversation avec des officiers japonais, avec des représentants anglais et avec l'envoyé serbe Spalaikovitch il y a plusieurs mois.

Interpréter cet argument, logiquement irréfutable, comme l'indication d'une union avec l'Allemagne contre les « Alliés », ne le peut que celui qui ne comprend rien ou qu'on paye pour ne pas comprendre.

** Dans la presse bourgeoise et ses sous-fifres, on a largement prétendu qu'à un meeting j'aurai déclaré qu'une occupation allemande était préférable à une occupation japonaise. La Vie nouvelle, en reprenant ce commérage orduier, pose la question de savoir quels plans et combinaisons diplomatiques se cachent derrière tout cela.*

Quant à la déclaration d'un journal suivant lequel je parlais de la possibilité du concours de l'Allemagne dans la lutte contre les Tchécoslovaques, cette déclaration également rentre dans la catégorie des bruits provocateurs répandus par les s.-r. de droite et les menchéviks qui ont joué un très grand rôle dans l'éveil de la révolte tchécoslovaque. Lors d'une séance commune au Grand Théâtre ⁷⁸, j'ai déjà déclaré bien haut que seuls les gredins peuvent répandre de tels bruits. Je n'ai aucune raison de changer quoi que ce soit à cette déclaration.

Nouvelles du Comité central
22 juin 1918.

ORDRE DU JOUR

du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine.
juillet 1918

À Mourmansk a eu lieu un débarquement de troupes étrangères, en dépit des protestations directes du commissariat du peuple à la Guerre. Le Conseil des commissaires du peuple m'a prescrit d'acheminer les forces indispensables pour défendre le littoral de la mer Blanche contre les impérialistes étrangers.

Pour remplir la tâche qui m'incombe, je déclare :

- 1 — Toute aide quelle qu'elle soit, directe ou indirecte, accordée aux détachements étrangers ayant empiété sur les frontières de la République soviétique sera considérée comme une haute trahison et sera punie selon les lois en vigueur en temps de guerre.
- 2 — La progression vers Mourmansk ou Arkhangelsk de prisonniers de guerre, que ce soit sous forme de détachements, désarmés ou armés, ou en ordre isolé, est absolument interdite. Toute infraction à cette interdiction sera châtiée selon les lois en vigueur en temps de guerre.
- 3 — Pour se rendre sur le littoral de la mer Blanche, les citoyens russes ou étrangers doivent se munir de l'autorisation du commissaire militaire de la région la plus proche. Les voyageurs se dirigeant vers le littoral sans ces autorisations, sont passibles d'arrestation immédiate.

Publié dans les *Nouvelles du Comité central exécutif*,
2 juillet 1918, n° 135.

À PROPOS DU DÉBARQUEMENT DE MOURMANSK

Les mesures prises par le commissariat du peuple à la Guerre concernant le débarquement des anciens alliés à Mourmansk sont entièrement déterminées par les instructions que j'ai reçues du Conseil des commissaires du peuple, en particulier du commissariat aux Affaires étrangères.

Toute tentative de nos anciens alliés pour transformer le littoral de la mer Blanche en une base d'opérations rencontrera de notre part une résistance implacable.

On sait que les forces militaires indispensables ont été envoyées par moi afin de garantir le littoral du nord contre toute atteinte, d'où qu'elle vienne.

Le débarquement de nos anciens alliés est numériquement insignifiant et semble plus symbolique qu'effectif. Visiblement, le calcul des impérialistes anglo-français consistait à former dans le Nord un point d'attraction pour les aventuriers, les mercenaires, les contre-révolutionnaires et les traîtres de tout poil. Dans ce dessein, nos anciens alliés avaient depuis longtemps déjà engraisé certains groupes de notre population de la mer Blanche, en particulier le soviet des députés de Mourmansk⁷⁴ et quelques-uns des représentants militaires et maritimes locaux.

En même temps, au moyen d'officiers français et autres, ils tentaient de faire avancer vers le Nord des détachements importants de Tchécoslovaques, de Serbes, de Français et de Russes blancs, en particulier des aviateurs, pour créer une puissante force d'occupation à Mourmansk, puis à Arkhangelsk.

Effectivement, deux détachements de prisonniers de guerre, composés de 100 Serbes et 200 Italiens, munis dans une certaine mesure d'armes, pénétrèrent à Arkhangelsk. On mène maintenant une enquête très sévère pour déterminer quels chemins ces détachements ont empruntés et qui leur a apporté son concours.

Il va de soi que, conformément à l'ordre donné par moi, les deux détachements ont déjà été désarmés et arrêtés.

La mission militaire française a fait requête à la direction principale du ravitaillement afin d'obtenir une livraison de vivres pour mille hommes qui se dirigeraient vers la France par Mourmansk. C'est la formule bien connue, grâce à laquelle on mobilise des aventuriers, des mercenaires et des aigrefins pour les détachements d'occupation. Officiellement, ils se dirigent « vers la France », mais en réalité le but est de soulever des mutineries sur le sol russe et de s'emparer d'une partie de notre littoral nordique.

Il y a quelques jours, un tel détachement, composé de quelques dizaines de garde-blancs tchécoslovaques et polonais et d'officiers français a été retenu à Moscou et mis en prison. Les mesures adoptées donnent une certaine garantie contre la possibilité d'un mouvement soudain et de la concentration dans le Nord de pareils détachements. Avec les traîtres russes qui estiment dans l'ordre des choses l'arbitraire cynique des étrangers dans notre Nord, et qui accordent leur concours à cet arbitraire, la justice sera vite faite.

Pour tout observateur honnête, le tableau actuel est instructif au plus haut point. Les mêmes groupes et classes penchent soit vers une orientation anglophile, soit vers une orientation germanophile, selon la proximité de l'aide. Les cadets et les s.-r. de droite, en Extrême-Orient, marchent avec les Japonais, au Nord — avec les Anglo-Français, en Ukraine et sur le Don, à Pskov et à Dvinsk — avec les Allemands. En outre, le cadet qui s'est mis d'accord avec Skoropadsky n'accuse nullement de manque de patriotisme le cadet qui est prêt à vendre la Russie aux financiers anglo-français et, de son côté, ce dernier « comprend » tout à fait le cadet ukrainien.

Krasnov travaille selon la ligne d'orientation allemande. Son propre frère, Doutov, gravite autour des Tchécoslovaques et des Anglais. Le troisième, Semenov, est au service du Japon.

Tous, ils accomplissent la mission de la bourgeoisie russe. C'est là son patriotisme, sa dignité nationale, son honneur national.

En conclusion, je voudrais encore seulement attirer l'attention sur le travail spécifique de la mission militaire française en Russie depuis la révolution. Il est difficile de se représenter quelque chose de plus borné, de plus myope et de plus impuissant que le petit bourgeois français dans un uniforme de général ou dans une redingote diplomatique. Ce petit bourgeois, d'abord, ne connaît pas la géographie, ne sait pas se débrouiller dans un milieu étranger. En conséquence, l'activité des agents de la France en Russie a tout entière été dirigée contre les intérêts élémentaires de la France. Je ne vais pas faire un récit détaillé des activités de la représentation diplomatique et militaire française, je rappelle seulement l'essentiel.

La France a monté contre nous les Roumains⁷⁵ : les Roumains ont fini par transporter les troupes allemandes en Nouvelle-Russie.

Les Français ont monté la Rada contre nous et l'ont aidé avec de l'argent et une direction militaire : la Rada a fini par s'allier à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie.

Les Français ont soutenu Kornilov, Kalédine, Krasnov : Krasnov travaille avec Skoropadsky.

Les Français ont plus que tout poussé à l'intervention japonaise. Mais il faut être en vérité un Tartarin ignorant pour s'imaginer que le Japon aspire à un conflit armé avec l'Allemagne, et non simplement au pillage des territoires russes en Extrême-Orient.

Telle a été, et telle demeure, la politique de tous les agents de la France sur le territoire russe. Monsieur Clemenceau n'est qu'un petit bourgeois historique, un journaliste non encore sorti d'un état d'ivresse chauviniste. Il dirige la politique d'une France malheureuse saignée à blanc. Par ses agents, il se crée partout des ennemis.

En effet, essayons de répondre calmement à cette question : que veulent les Anglais et les Français ? L'intervention de la Russie dans la guerre, la création d'un nouveau front oriental. Le pouvoir soviétique n'en veut pas. D'où l'idée de renverser le pouvoir soviétique.

Admettons un instant que cela réussisse. Trouverait-on un seul homme sain d'esprit pour penser que la classe ouvrière et le paysannat pauvre révolutionnaire, qui marchent unis derrière nous, supporteraient tranquillement et pendant longtemps l'instauration d'un pouvoir bourgeois allié à l'impérialisme anglo-français ?

L'heure du renversement du pouvoir soviétique marquerait le début d'une guerre civile deux ou trois fois plus importante dans tout le pays. Dans ces conditions, il ne saurait être question pour la Russie de continuer une guerre quelconque.

Le pouvoir bourgeois russe aurait à faire face à une telle pression de la part de la population laborieuse qu'il lui serait parfaitement impossible d'avoir une politique indépendante. Un gouvernement Milioukov ou Kerenski en Russie serait incomparablement plus faible même que le gouvernement de Skoropadsky en Ukraine. Or, le gouvernement de Skoropadsky repose entièrement sur des baïonnettes étrangères.

Pour s'emparer d'une ville, quelle qu'elle soit, ou d'une gare de chemin de fer, les cadets et les s.-r. de droite ont actuellement besoin des Tchécoslovaques. Il leur faudrait décupler le nombre de ces Tchécoslovaques, Français, Anglais, Japonais, pour s'emparer de positions dans les grands centres du mouvement ouvrier; il leur faudrait des armées étrangères entières pour tenir mécaniquement sur place.

Et quelles armées aideront la bourgeoisie ? Évidemment les armées du pays qui pourra les fournir. Les sympathies et les antipathies nationales ne jouent aucun rôle dans ces questions. Et en fin de compte, les agents français joueraient un jeu perfide envers la France.

La politique du pouvoir soviétique est une politique de neutralité absolue envers les deux groupes impérialistes. Nous ne voulons pas la guerre et nous ne nous laisserons pas pousser à la guerre par une pression mécanique de l'extérieur, par un débarquement et une immixtion impudente.

L'unique résultat de la tentative anglo-française a été jusqu'à maintenant l'éveil évident d'une humeur guerrière dans la classe ouvrière. Cela nous a permis de mener de façon impeccable la mobilisation à Moscou. Bientôt, nous allons étendre cette mobilisation de quelques classes à toute la Russie.

Je ne doute pas que le Congrès des soviets de toute la Russie⁷⁶ sanctionnera le passage au service militaire obligatoire au nom de la sauvegarde de la sécurité de la République soviétique contre les attaques impérialistes.

Ensuite, c'est la classe ouvrière européenne et mondiale qui dira le dernier mot là-dessus.

Nouvelles du Comité central exécutif, 4 juillet 1918.

ORDRE DU JOUR

du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine.

En date du 17 juillet 1918

En raison du débarquement anglo-français sur le littoral de Mourmansk et la participation évidente des officiers français à la rébellion contre-révolutionnaire des Tchécoslovaques mercenaires, je donne l'ordre formel à tous les organismes dépendant de l'autorité militaire, comme à tous les militaires en général, de n'accorder aucun concours aux officiers français et anglais de terre ou de mer, de ne pas les laisser faire mouvement de ville en ville, et de surveiller avec vigilance tous leurs actes, ainsi que tous les actes des hommes qui, comme les faits en témoignent, sont capables sur le territoire de la République russe de comploter envers les droits souverains du peuple russe.

Le présent ordre est transmis par télégraphe et reste en vigueur jusqu'à ce que les raisons qui l'ont fait naître aient été éliminées, ce qui, en son temps, fera l'objet d'une déclaration.

Publié dans les *Nouvelles du Comité central exécutif*, 17 juillet 1918, n° 149.

ORDRE DU JOUR

*du commissariat du peuple à la Guerre et
à la Marine à l'Armée Rouge et à la Flotte Rouge.
En date du 22 juillet 1918.*

Iaroslavl a été dans le courant de la dernière semaine le lieu d'une rébellion soigneusement organisée. Des agents de l'impérialisme anglo-français, des gardes-blancs de couleur monarchiste et s.-r., des aventuriers bourgeois, des moines, des lycéens et des bandits de droit commun se sont unis dans un soulèvement acharné contre les ouvriers et les paysans. La trahison avait remis aux rebelles d'abondantes réserves d'artillerie. Le concours de nombreux officiers avait donné aux rebelles tous les avantages de la technique militaire. Néanmoins, les troupes soviétiques ont réussi à encercler la ville, à réprimer la révolte, à désarmer et à faire prisonniers de nombreux rebelles. La main sévère de la révolution s'est appesantie sur la tête des ennemis criminels du peuple.

Sur Iaroslavl flotte à nouveau le drapeau de la République soviétique.

Publié dans les *Nouvelles du Comité central exécutif* 23 juillet 1918, n° 154,
et les *Nouvelles du commissariat du peuple à la Guerre* du 24 juillet 1918.

AVERTISSEMENT

En différents points du pays, les autorités soviétiques ont arrêté des Polonais, des Serbes, des Tchécoslovaques et d'autres officiers et soldats qui ont déclaré avoir été dirigés sur Mourmansk ou vers les Tchécoslovaques par des agents recruteurs français. Ainsi les impérialistes étrangers ont l'audace de recruter sur le sol russe des mercenaires pour lutter contre la Russie.

J'avertis :

- 1 — Personne n'a le droit de se diriger vers Mourmansk, Arkhangelsk ou vers le territoire de la rébellion tchécoslovaque sans une autorisation écrite du commissariat du peuple à la Guerre.
- 2 — Toute personne qui se vend aux impérialistes étrangers pour participer à la rébellion ou pour occuper le territoire russe sera punie de mort.

Le présent avertissement est affiché dans les gares et dans les wagons en russe, polonais, serbe et tchécoslovaque, afin que personne ne puisse prétendre l'ignorer.

23 juillet 1918
Nouvelles du commissariat du peuple à la Guerre,
25 juillet 1918.

ORDRE DU JOUR

Du commissaire du peuple à la Guerre, au membre du Collège du commissariat du peuple à la Guerre, le camarade Kedrov, au conseil militaire révolutionnaire de Kazan et au Commissariat militaire de la province de Vologda. En date du 6 août 1918

Les circonstances dans lesquelles Arkhangelsk ⁷⁸ a été provisoirement libéré témoignent de ce que certains représentants du pouvoir soviétique local n'ont pas toujours manifesté les traits de caractère obligatoire pour tout révolutionnaire qui occupe un poste de responsabilité : maîtrise de soi, énergie et courage.

Il est de nouveau prouvé qu'il existe des représentants soviétiques qui, aux premières lueurs du danger, se hâtent de prendre leurs jambes à leur cou, estimant que sauver leur propre existence est la tâche la plus importante.

Pareils sujets n'ont rien de commun avec la révolution. Ce ne sont pas des combattants ni des communistes, mais de pitoyables arrivistes soviétiques qui ont temporairement adhéré à une grande cause.

Tout représentant du pouvoir soviétique qui abandonne son poste au moment du péril militaire sans avoir fait tout son possible pour défendre chaque pouce du territoire soviétique est un traître. Et la trahison en temps de guerre est punie de mort.

Je vous prescris d'arrêter immédiatement et de maintenir en état d'arrestation tous les travailleurs soviétiques de la ville d'Arkhangelsk qui, d'après les renseignements soigneusement contrôlés en votre possession doivent être considérés comme des déserteurs, afin de les déférer au haut tribunal révolutionnaire.

Publié dans les *Nouvelles du Comité central exécutif*,
6 août 1918 n° 166.

LE MENSONGE AMÉRICAIN

À tous, à tous, à tous. Appel du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine, 22 août 1918.

Quand, en avril, se préparait le débarquement japonais à 'Vladivostok, l'état-major général à Tokyo fit courir sur les câbles alliés la nouvelle que le Transsibérien était menacé par les prisonniers de guerre allemands et austro-hongrois.

Par mes soins étaient alors envoyés le long de la voie sibérienne à partir de Moscou des officiers américains et anglais qui furent obligés de confirmer officiellement que toute l'affaire était une invention absurde.

Ce fait est bien connu de l'ancien ambassadeur Francis et de l'ancien chef de la Croix-Rouge américaine en Russie, le colonel Robbins.

Maintenant que l'immixtion des Alliés est devenue un fait accompli, le gouvernement américain relève le mensonge japonais et s'efforce de le présenter au monde entier sous forme de réchauffé.

Selon la déclaration américaine, l'intervention alliée a pour but d'aider les Tchécoslovaques contre les prisonniers de guerre allemands et austro-hongrois armés qui les attaquent. La participation à la lutte contre les Tchécoslovaques est une invention tout aussi monstrueuse que la déclaration japonaise sur la menace que les Allemands feraient courir au Transsibérien.

Certes parmi les troupes soviétiques il y a un certain nombre d'anciens prisonniers de guerre révolutionnaires-socialistes devenus citoyens russes qui sont prêts à lutter contre tout impérialisme de quelque côté qu'il vienne. Il faut dire toutefois qu'ils ne représentent pas plus d'un 25e de l'ensemble des troupes soviétiques.

Nouvelles du comité central exécutif, n° 181, 22 août 1918.

2. LA RÉVOLTE TCHÉCOSLOVAQUE LA RÉVOLTE TCHÉCOSLOVAQUE ⁷⁹

*Communiqué du commissariat du peuple à la Guerre
en date du 29 mai 1918.*

Le corps tchécoslovaque, pendant des mois, a désiré quitter la Russie. Le commissariat de la Guerre a, de son côté, pris les mesures nécessaires pour rendre cela possible. Une condition fut posée : les Tchécoslovaques rendent tout leur armement, à l'exception d'une petite quantité de fusils nécessaire dans chaque convoi, pour le service, de garde. La progression des convois se déroulait sans encombre avec le concours total des conseils locaux. Le débarquement japonais à Vladivostok et l'intervention des bandes de Semenov ont rendu cette progression vers l'Est impossible. Le commissariat du peuple arrêta le mouvement des troupes afin d'éclaircir les conditions d'un passage éventuel des Tchécoslovaques par Arkhangelsk.

Pendant ce temps, les contre-révolutionnaires, parmi lesquels les s.-r. de droite jouaient le rôle le plus important, menèrent parmi les Tchécoslovaques une agitation démagogique et malhonnête, en leur assurant que le pouvoir soviétique nourrissait de sombres projets à leur égard. Une partie du personnel de commandement des unités tchécoslovaques, parmi lequel il y avait des officiers russes, se trouvait en liaison directe avec les contre-révolutionnaires. Il s'avéra que les convois n'avaient pas rempli scrupuleusement l'obligation de livrer les armes et qu'ils en avaient conservé une bonne partie. La démagogie et la provocation des contre-révolutionnaires conduisirent à une série de conflits qui, en certains endroits, dégénérent en véritables opérations de combat.

Le commissariat du peuple à la Guerre a fait connaître de façon parfaitement nette à tous les intéressés, et au premier chef, aux Tchécoslovaques eux-mêmes, que le pouvoir soviétique nourrissait les sentiments les plus amicaux envers la masse des ouvriers et des paysans tchécoslovaques, frères des ouvriers et paysans russes. Toutefois, le pouvoir soviétique ne peut admettre que, désorientés par des gredins réactionnaires, des gardes blancs et des

agents étrangers, les Tchécoslovaques armés s'emparent de gares de chemins de fer et usent de violence envers les soviets, comme cela s'est produit à Novo-Nicolalevsk. Le commissariat de la Guerre a publié l'ordre de désarmer immédiatement et totalement tous les Tchécoslovaques et de fusiller ceux d'entre eux qui s'opposeraient par les armes aux mesures prises par le pouvoir soviétique. En même temps, le commissariat à la Guerre, au nom du gouvernement tout entier, déclare solennellement et confirme que le pouvoir soviétique éprouve les sentiments les plus amicaux envers les Tchécoslovaques et que, de son côté, il fera tout son possible pour leur permettre de quitter la Russie dans les plus brefs délais. Mais cela ne se fera qu'à la condition de la reddition totale des armes et de la soumission la plus stricte aux prescriptions du commissariat du peuple à la Guerre. Tant que cela ne sera pas fait, l'ordre du commissariat du peuple concernant une action impitoyable contre les rebelles restera en vigueur. De l'Oural, de la Russie centrale et de la Sibérie des troupes en nombre suffisant font mouvement pour briser les rebelles et, une fois pour toutes, ôter aux conjurés contre-révolutionnaires l'envie d'entraîner les gens qu'ils ont dupés à la rébellion contre le pouvoir soviétique.

Le sort des ouvriers et paysans tchécoslovaques est entre leurs propres mains.

RÉPONSES AUX QUESTIONS POSÉES PAR *Viatcheslav Neubert*,

représentant du corps tchécoslovaque.

À la fin du mois de mars, j'ai autorisé les convois tchécoslovaques à faire mouvement en direction de Vladivostok où ils devaient être embarqués sur des navires à destination de la France. La condition de ce mouvement était la remise par les Tchécoslovaques de toutes leurs armes, à l'exception de celles indispensables au service de garde intérieur.

Au début du mois d'avril, les Japonais ont débarqué à Vladivostok. Leurs intentions ultérieures n'étaient pas connues. En conséquence, il était impossible de savoir si les Tchécoslovaques auraient la possibilité de s'embarquer à Vladivostok. Conformément aux instructions du gouvernement, j'ai arrêté la progression des convois tchécoslovaques et expliqué à la mission militaire française, ainsi qu'aux représentants du conseil national tchécoslovaque qui s'étaient présentés devant moi, que l'arrêt des convois n'était en aucun cas une mesure hostile aux Tchécoslovaques : il était inspiré exclusivement par la nouvelle situation politique et stratégique en Extrême-Orient. En même temps, j'ai proposé aux représentants du Conseil national, Messieurs Maxa et Cermak d'inciter le gouvernement anglais et français à déclarer officiellement qu'ils étaient prêts à embarquer les Tchécoslovaques sur leurs navires à Arkhangelsk et Mourmansk. De mon côté, je m'étais engagé à faire parvenir là-bas les Tchécoslovaques dans un délai à fixer par des négociations. Bien que Maxa et Cermak m'eussent promis d'obtenir dans les très prochains jours la déclaration officielle des gouvernements anglais et français je n'ai reçu aucun avis à ce sujet. Lors d'un échange de vues privé avec M. Lockhart, fondé de pouvoir anglais, je lui ai démontré la nécessité pour les gouvernements anglais et français de prendre une décision nette concernant les Tchécoslovaques, car il était absolument impossible de maintenir des hommes dans des convois des mois durant, surtout pendant l'été. M. Lockhart ne put me donner aucune réponse; il indiqua seulement que la question du tonnage était très délicate et qu'il ne savait

pas si le gouvernement anglais pourrait envoyer une quantité suffisante de navires. Ainsi, la question resta dans une totale incertitude, non par la faute du gouvernement soviétique, mais exclusivement en raison, d'une part, du débarquement japonais à Vladivostok, d'autre part, de l'absence de déclarations nettes des gouvernements anglais et français. Les éléments contre-révolutionnaires au sein du corps tchécoslovaque lui-même et leurs alliés des milieux de la bourgeoisie russe et du corps d'officiers russes réactionnaires profitèrent de cette situation incertaine et qui traînait en longueur : ils s'employèrent à peindre la situation sous un faux jour et à faire naître chez les Tchécoslovaques le soupçon que le pouvoir soviétique s'apprêtait à les livrer aux Allemands. J'ai déjà dit auparavant, dans une déclaration écrite, que c'étaient là des rumeurs absurdes qui ne pouvaient être répandues que par des gredins et ne pouvaient être crues que par des sots.

N'ayant pas reçu de réponse de l'Angleterre, ni de la France, j'ai fait par l'intermédiaire du camarade Aralov, la proposition suivante aux Tchécoslovaques : s'il leur était impossible de poursuivre leur mouvement, c'est-à-dire si l'Angleterre et la France ne les embarquaient pas sur leurs navires, ils auront la pleine possibilité de rester en Russie et de choisir le métier correspondant à leurs connaissances et à leurs inclinations, c'est-à-dire entrer dans l'Armée Rouge ou former des artels selon leurs professions, ou encore des équipes de garde, etc. Il va de soi que, dans cette proposition, il n'y avait rien de contraignant; elle avait pour but de donner une issue aux Tchécoslovaques au cas où leur départ se révélerait impossible et cela non par la faute du pouvoir soviétique.

Toutes ces propositions et déclarations, dictées exclusivement par le souci des intérêts des Tchécoslovaques, ont été interprétées par les conspirateurs contre-révolutionnaires, les démagogues et les intrigants dans un sens hostile aux Tchécoslovaques et ont servi à semer la méfiance et l'hostilité envers le pouvoir soviétique.

Cela a conduit à des incidents inouïs : des convois tchécoslovaques ont levé leurs armes contre le pouvoir soviétique, se sont emparés des gares et ont même pris le pouvoir dans certaines villes. Il va de soi que nous ne pouvons tolérer pareille situation. En plein accord avec le pouvoir central, en tant que commissaire à la Guerre, j'ai donné l'ordre de désarmer immédiatement et totalement tous les convois tchécoslovaques et de fusiller tout Tchécoslovaque qui ne rendra pas ses armes de bon gré. Dans le même avis, j'ai promis, au nom du gouvernement, toute forme d'assistance aux Tchécoslovaques loyaux, aussi bien dans le sens de leur départ de Russie qu'au sens de la garantie d'existence en Russie à ceux d'entre eux qui désireraient y rester volontairement. Tous ces avis et ordres gardent toute leur vigueur aujourd'hui.

Cela signifie : premièrement, les Tchécoslovaques s'engagent à rendre totalement et inconditionnellement les armes qui sont entre leurs mains; deuxièmement, je m'engage au nom du pouvoir central soviétique à faire tout ce qui dépend de nous pour que les Tchécoslovaques puissent rapidement partir pour l'étranger par tels ou tels ports selon ce qu'il résultera de l'accord pratique entre les représentants des Tchécoslovaques et ceux de l'Angleterre et de la France; troisièmement, auprès des convois doivent se trouver, en qualité de commissaires, des Tchécoslovaques, des Français et des représentants du pouvoir soviétique.

Le pouvoir soviétique prend la responsabilité de la sécurité des Tchécoslovaques et de leur ravitaillement.

La présente déclaration est transmise par moi au représentant du corps tchécoslovaque, Viatcheslav Neubert, auquel est garanti un voyage libre et sans obstacle pour informer de cette réponse toutes les unités tchécoslovaques.

En même temps, je déclare et confirme que, jusqu'à ce que les organismes soviétiques aient appris que les Tchécoslovaques rendent leurs armes, les actions militaires et la concentration contre les rebelles ne cesseront pas. L'ordre de fusiller les Tchécoslovaques pris les armes à la main et ayant refusé de les livrer restera en vigueur; de même restera en vigueur l'ordre qui veut que toute unité dans laquelle on trouvera des armes soit enfermée dans un camp de concentration.

Quant à la question réitérée du représentant du corps tchécoslovaque V. Neubert, à savoir la possibilité de livrer les Tchécoslovaques aux mains de leurs ennemis, je déclare que le fait même de poser pareille question témoigne que les chefs du corps tchécoslovaque méconnaissent totalement les principes et la politique du pouvoir soviétique. Cette question est parfaitement déplacée et indigne. La proposition même de prendre la nationalité russe était précisément faite pour que, au cas où l'Angleterre et la France refuseraient d'accepter les Tchécoslovaques, tous ceux qui le désireraient puissent être parfaitement libres, sans aucune limite ou restriction, de vivre sur le territoire soviétique. Je répète encore une fois, soupçonner le pouvoir soviétique de vouloir causer quelque mal, et encore plus commettre quelque perfidie envers les ouvriers et paysans tchécoslovaques prêts à se sacrifier au nom de leurs idées, seuls le peuvent des gens complètement désorientés, corrompus par la démagogie, le mensonge et la calomnie des contre-révolutionnaires russes.

Pour répondre à la question complémentaire de V. Neubert, je déclare qu'après une livraison volontaire et honnête des armes, aucune unité tchécoslovaque ne sera dissoute. Évidemment, tous ceux qui le souhaitent pourront rester en Russie. Nous ne pouvons ni ne voulons contraindre personne *manu militari* à s'en aller. Mais toutes les unités qui souhaiteraient partir le feront sous leur forme actuelle, c'est-à-dire en tant qu'unités constituées.

A la question de V. Neubert demandant si un châtement quelconque attend les soldats tchécoslovaques qui rendraient leurs armes de bon gré, je réponds : seuls les éléments, c'est-à-dire les individus isolés dont il sera prouvé qu'ils ont pactisé avec les contre-révolutionnaires russes et autres, ou qu'ils ont trompé sciemment la masse tchécoslovaque peuvent encourir et encourront une responsabilité. Quant à la masse du corps tchécoslovaque entraînée dans la révolte par la volonté maligne de certains démagogues et contre-révolutionnaires, tous les soldats qui livreront leurs armes de bon gré ne seront soumis à aucun châtement.

Cette déclaration ne concerne évidemment pas les unités qui seront maintenant désarmées en combat par les troupes soviétiques. À leur égard, l'ordre de fusiller ceux qui seront pris les armes à la main reste en vigueur.

31 mai 1918.

ORDRE DU JOUR

*du commissaire du peuple à la Guerre
à tous les détachements combattant contre les
rebelles tchécoslovaques contre-révolutionnaires
en date du 4 juin 1918.*

La concentration de nos détachements est terminée, l'unité de commandement sur les fronts de la Volga, de l'Oural et de Sibérie-Omsk est établie ". Pleinement conscientes du fait que les rebelles tchécoslovaques sont les alliés directs de la contre-révolution et des agents de l'impérialisme, les troupes soviétiques mènent contre eux un combat héroïque. Serrés de près et comprimés aux deux extrémités, les Tchécoslovaques se démènent le long de la ligne de chemin de fer. Parmi eux, une évidente effervescence a commencé. Les éléments les plus conscients comprennent que leur action est sans espoir et manifestent le désir d'entrer en pourparlers avec les troupes soviétiques. J'ai donné l'ordre aux commandants des fronts d'accueillir les négociateurs des convois tchécoslovaques. La condition obligatoire des négociations est la totale reddition des armes. Conformément à l'ordre donné auparavant, il faut fusiller sur place ceux qui ne rendent pas leurs armes de bon gré. Les convois désarmés de force doivent être mis dans des camps de concentration. Étant donné que les opérations militaires le long de la voie ferrée entravent le mouvement des cargaisons de ravitaillement, j'ordonne aux commandants de tous les fronts d'agir avec toute l'énergie nécessaire pour liquider dans les délais les plus brefs cette aventure ignominieuse.

Publié dans les *Nouvelles du Comité central exécutif*
5 juin 1918, n° 113.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire suprême et du commissariat
du peuple à la Guerre et à la Marine, à toutes les unités
de de l'Armée Rouge combattant contre les rebelles
contre-révolutionnaires et leurs alliés les Tchécoslovaques.
En date du 13 juin 1918.*

Soldats de l'Armée Rouge! Les ennemis des ouvriers et des paysans ont soulevé la révolte. L'ancien général Krasnov rétablit sur le Don l'ordre tsariste et ouvre les portes à l'invasion étrangère. Dans l'Oural, le mutin criminel Douthov lance contre les ouvriers et les paysans de sombres bandes. Les agents des capitalistes étrangers, par la corruption, le mensonge et la calomnie, ont appelé nos prisonniers de guerre tchécoslovaques à la rébellion contre les ouvriers et les paysans russes. Sur le Don, sur la Volga, dans l'Oural, en Sibérie, les propriétaires, les capitalistes, les généraux réactionnaires relèvent la tête. Les s.-r. de droite et les menchéviks sont de connivence avec eux.

À vous, soldats de l'Armée Rouge, le Conseil des commissaires du peuple ordonne d'écraser les bandes contre-révolutionnaires et de réduire à néant les ennemis du peuple!

Dans toutes les unités doivent régner l'ordre et la discipline. Tous les ordres émanant du personnel de commandement doivent être exécutés sans murmures. J'ordonne aux chefs de

m'adresser des rapports sur tous les actes d'héroïsme révolutionnaire et de vaillance militaire. Je les publierai nominativement pour les faire connaître au pays tout entier. Que chaque ville, chaque village de la Russie ouvrière et paysanne sache qui est renégat et qui est fils fidèle et honnête du peuple.

Les froussards et les traîtres doivent être rejetés et écrasés.

À l'aide des braves viendront tous les honnêtes ouvriers et paysans de toute la Russie.

Vive l'Armée Rouge des ouvriers et paysans!

Publié dans les *Nouvelles du Comité central exécutif*,
15 juin 1918, n° 121.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil supérieur de la Guerre et du commissariat
du peuple à la Guerre et à la Marine
au Département de la Guerre et de la Marine, à l'Armée Rouge
et à la Flotte Rouge en date du 13 juin 1918.*

La révolte des Tchécoslovaques, qui désorganise les transports et le ravitaillement et qui fait naître des espoirs mensongers dans le cœur des ennemis extérieurs et intérieurs de la République soviétique, doit être écrasée très rapidement.

Cependant, dans le milieu des spécialistes militaires, anciens officiers qui sont au service de la République soviétique, à côté d'hommes honnêtes accomplissant leur devoir militaire, il a été observé quelques cas de carence dans l'exécution des ordres, engendrés par les tâches de la lutte contre la révolte tchécoslovaque. Ceux qui refusent d'exécuter les ordres prétextent qu'ils ne sont pas appelés à faire une « guerre civile ».

Les Tchécoslovaques, dans leur majorité, sont nos prisonniers de guerre. Se trouvant sur le territoire de la République soviétique, ils ont reçu de l'argent d'un des gouvernements étrangers. Par la tromperie, ils ont conservé des armes, puis par la révolte ils se sont emparé d'autres armes qui ne devaient pas être entre leurs mains. Ils aspirent à s'emparer du Transsibérien, la plus importante artère de ravitaillement du pays. Ils s'efforcent de se relier à Vladivostok, d'où nous menace un débarquement des impérialistes étrangers. Les rebelles tchécoslovaques sont ainsi un instrument de l'occupation étrangère et de l'asservissement de la République russe. Dans ces conditions, seuls les traîtres et les complices des envahisseurs étrangers peuvent se retrancher derrière la « guerre civile ».

Je déclare : le pouvoir soviétique ne tolérera aucun écart ou discussion de la part des militaires devant l'ennemi. Tous les éléments inaptes et pourris qui n'éprouvent ni trouble ni indignation devant la rébellion des mercenaires prisonniers de guerre étrangers contre la liberté et l'indépendance de la Russie ouvrière et paysanne, seront renversés, ceux qui seront coupables de résistance seront écrasés.

Premier et dernier avertissement.

Publié dans les *Nouvelles du comité central exécutif*, 15 juin 1918, n°121.

LA PATRIE SOCIALISTE EN DANGER

*Rapport présenté à la séance commune extraordinaire
du Comité central exécutif réuni avec le soviet
des députés ouvriers, paysans et gardes rouges de Moscou,
les syndicats, les comités de fabriques et d'usines de Moscou, le 29 juillet 1918.*

Camarades, il n'est pas dans les mœurs du pouvoir soviétique ni dans les mœurs du Parti, qui est le parti dirigeant des soviets, de cacher ou d'enjoliver la véritable situation de la révolution. L'ancien slogan d'un des socialistes les plus combattifs de l'époque passée, Ferdinand Lassalle — dire ce qui est, déclarer et raconter aux masses ce qui est — est la règle fondamentale de toute politique authentiquement révolutionnaire, et par conséquent de la nôtre.

En observant strictement cette règle, il vous a été ici rapporté que ce qui se passe maintenant sur la Volga, sous couvert de la rébellion tchécoslovaque, présente un danger pour la Russie soviétique ⁸¹, donc pour la révolution internationale. À première vue, il semble incompréhensible qu'un certain corps de troupe tchécoslovaque, échoué chez nous en Russie par les voies détournées de la guerre mondiale, soit pour le moment un facteur très important pour la révolution russe. Néanmoins, il en est ainsi.

Pour exposer pleinement les faits, je rappellerai brièvement les conditions et les causes de l'apparition de ce corps de troupe sur la Volga et dans l'Oural. Cela est indispensable également parce qu'autour de lui le mensonge et la calomnie d'un côté, les mystères de l'autre, tissent des rumeurs exploitées par notre ennemi.

Le corps tchécoslovaque est dans sa majorité composé d'anciens prisonniers de guerre de l'armée autrichienne. Et pour caractériser le patriotisme et la dignité nationale de notre bourgeoisie en tant que faits symboliques dans cet ordre d'idées je remarquerai qu'alors que les anciens prisonniers, libérés par nous, vivent aujourd'hui aux crochets du paysan et de l'ouvrier russe, toute la bourgeoisie se réjouit méchamment et leur donne de l'argent afin de trouver appui auprès du prestigieux corps des officiers tchèques.

Telle est la dignité nationale et le respect de soi-même d'une bourgeoisie méprisable.

Les prisonniers de guerre tchécoslovaques, internés en Sibérie sous le tsarisme, furent libérés et souhaitèrent aussitôt partir pour la France, où on leur promettait des montagnes d'or, mais où, en fait, ils devaient mourir pour les intérêts de la Bourse de Paris. Le gouvernement tsariste, pour des raisons qui nous importent peu, leur refusa cela. Sous Kérenski, les demandes de départ pour la France recommencèrent, mais de nouveau sans succès. Lors de l'offensive allemande de printemps en Ukraine, le corps tchécoslovaque se trouvait là-bas (sa formation s'effectuait dans le sud), armé de pied en cap. Organisés pour lutter contre l'impérialisme allemand, les Tchécoslovaques étaient prêts à reculer sans combat seulement parce qu'en Ukraine, en faisant la guerre aux Allemands, il leur aurait fallu lutter en même temps pour le pouvoir soviétique. Si ce corps avait contribué, dans certaines conditions et pour la forme, à l'organisation de la lutte contre l'impérialisme allemand, il s'est en tout cas montré incapable de lutter pour les ouvriers et paysans d'Ukraine et de Biélorussie.

Ayant quitté l'Ukraine sans combattre, le corps tout entier passa sur le territoire de la République soviétique. Là, ses représentants demandèrent au Conseil des commissaires du peuple et au commissariat du peuple à la Guerre de le laisser partir pour la France; nous répondîmes que si cette exigence n'était pas inspirée par la mission militaire française et par les officiers, si les soldats eux-mêmes le voulaient, alors nous ne les retiendrions pas, à la condition qu'ils livrent leurs armes, prises dans les arsenaux tsaristes, qui donc nous appartenaient. Le corps tchécoslovaque envoya un délégué pour conclure l'accord et l'autorisation fut donnée. Les soldats furent désarmés, mais, par suite d'un manque d'attention de notre part, ils ne livrèrent pas tout leur armement; dans la paille et les matelas il resta une quantité importante de mitrailleuses et de fusils. La progression des convois se fit par le Transsibérien vers Vladivostok sans encombre jusqu'au 4 juillet, date à laquelle dans notre port de l'océan Pacifique eut lieu le débarquement japonais de 4 compagnies pour commencer. Nous ne savions pas à quel rythme se ferait l'accumulation des troupes japonaises qui, en principe, peuvent occuper le territoire jusqu'à l'Oural et au-delà. Et pour préciser le sens intérieur des événements, il faut dire que, parmi tous les pays alliés, c'était la France bourgeoise qui réclamait le plus l'intervention japonaise dans la guerre, qui désirait lancer contre les Allemands une nouvelle armée d'un demi-million d'hommes. C'est la France bourgeoise, qui, grâce à ses milliards, a entretenu le corps tchécoslovaque, l'a dirigé vers l'Est. Et voilà que se crée une conjoncture précise: en accord avec la France et intéressés au pillage de l'Extrême-Orient russe, les Japonais débarquent et font la liaison entre le corps tchécoslovaque et leurs propres unités.

Le pouvoir soviétique était prêt à opposer la résistance la plus énergique à l'invasion des hordes japonaises (en l'occurrence, notre principale défense est notre espace) qui faisaient mouvement de Vladivostok vers Tcheliabinsk.

Cependant, le corps tchécoslovaque qui s'étendait le long du Transsibérien jusqu'à Vladivostok pouvait, sur un signal des bourgeois français et de l'état-major général japonais, l'occuper et nous empêcher de barrer la route aux Japonais qui, au moyen de trains rapides, seraient vite arrivés jusqu'à l'Oural et au-delà. Dans ces conditions, nous avons été obligés d'arrêter la progression des convois tchécoslovaques vers l'Est jusqu'à ce que la question du débarquement japonais à Vladivostok soit éclaircie. Cela fait, j'ai convoqué, de la part du Conseil des commissaires du peuple, les représentants de la mission française et de la mission diplomatique anglaise d'un côté, de l'autre les représentants du Conseil national tchécoslovaque, les professeurs Maxa et Cermak, qui n'ont pas occupé la dernière place dans ce complot contre la liberté du peuple russe. Je leur ai dit que nous n'avions plus le droit de diriger les Tchécoslovaques vers l'Extrême-Orient à travers notre propre pays, mais que nous estimions possible de les diriger vers Arkhangelsk ou Mourmansk (à ce moment-là, le débarquement anglo-français n'avait pas encore eu lieu), mais qu'il nous fallait avoir, du côté des représentants officiels de l'Angleterre et de la France, l'assurance qu'ils désiraient réellement recevoir les Tchécoslovaques chez eux et qu'ils étaient prêts à leur fournir les moyens de transport indispensables. Nous ne pouvions nous-mêmes faire parvenir à destination le corps tout entier et, étant donné la pauvreté de nos moyens de ravitaillement au nord, le maintenir sur le littoral un temps indéterminé. Bref, nous devons avoir la garantie absolue que les transports alliés seraient là à temps. À cela, le général Lavergne qui se trouve

ici, et le plénipotentiaire Lockhart qui, si je ne me trompe, est en voyage, me répondirent qu'ils ne pouvaient donner les garanties exigées, parce que la question du transport maritime était très complexe et qu'ils ne pouvaient en assumer la responsabilité. J'ai attiré leur attention sur le fait que, par leurs agents et par le conseil national tchécoslovaque, ils appelaient les Tchécoslovaques à aller en France, leur promettaient des montagnes d'or et nous accusaient de ne pas les laisser partir, et quand nous posions la question pratique de leur transport, ils nous répondaient de manière évasive. Lavergne et Lockhart m'ont répondu : nous allons consulter nos gouvernements et nous vous donnerons une réponse. Les semaines et les mois ont passé et la réponse n'est pas arrivée. Et maintenant, pour nous, tout est devenu très clair : grâce à des papiers saisis au conseil national tchécoslovaque, grâce à des déclarations et des indications que nous ont données de nombreux gardes blancs arrêtés, il est clair qu'il s'agissait là d'un plan soigneusement prémédité. Pour les impérialistes de France, évidemment, il aurait été souhaitable d'avoir un corps tchécoslovaque supplémentaire, mais il était pour eux dix fois plus important d'avoir le corps tchécoslovaque sur le territoire russe pour lutter contre les ouvriers et les paysans russes et créer ainsi un noyau autour duquel pourraient se grouper les gardes blancs, les monarchistes, tous les éléments bourgeois disséminés à travers le pays, etc. Ce plan longuement prémédité fut mis à exécution sur un signe donné de Tcheliabinsk où se tenait la conférence des représentants de toutes les unités du corps tchécoslovaque. Nos télégraphistes m'ont fait transmettre un télégramme envoyé par ce congrès à la mission française à Vologda : malgré un libellé évasif, la préparation d'un soulèvement contre le pouvoir soviétique apparaît clairement. Dans le télégramme, on disait que tout était prêt, que nous retirions nos convois de l'Est vers l'Ouest et que nous concentrons nos forces. Cela se passait (si ma mémoire ne me trompe pas) vers le 25 mai ou le 22 mai, c'est-à-dire avant que les Tchécoslovaques ne se soulèvent ouvertement à Tcheliabinsk, puis dans d'autres endroits. Ainsi, les actes des Tchécoslovaques furent accomplis dans les limites et d'après les dispositions d'un plan anglo-français. À ce moment-là, nous avons reçu de l'étranger un avertissement : les Anglais préparaient en même temps leur premier débarquement, ayant en vue le littoral de Mourmansk. Évidemment, on peut dire qu'il y a de notre faute, de la faute du pouvoir soviétique : nous avons regardé passivement la préparation de cette révolte; passivement, parce que nous n'avions pas une armée assez forte et disciplinée, capable sur un ordre formel d'être prête à n'importe quelle heure et n'importe quel jour de se concentrer dans une région déterminée et de passer à l'assaut. Pour organiser et armer les ouvriers et les paysans, les mettre en condition d'attaquer, étant donné leur manque de formation militaire, leur faible expérience du feu, leur fatigue dont a si justement parlé ici le camarade Lénine, il était indispensable qu'ils soient intérieurement pénétrés, imprégnés de la conviction qu'il n'y a pas pour nous d'autre voie, qu'ils comprennent que la révolte tchécoslovaque avec tout ce qu'il y a autour, tout ce qu'elle a fait lever autour d'elle, représente désormais, au sens propre du terme, un péril mortel pour la Russie soviétique. Pour qu'un tel état d'esprit naisse dans le pays, il fallait que les événements s'arrangent d'une certaine façon, et nous avons depuis le début des événements fait tout ce que nous avons pu pour prévenir le danger. Et là il faut dire que, au début, même de la part des soviets locaux les plus proches de l'endroit où avaient lieu les faits, le long de la ligne du Transsibérien jusqu'à Tchéliabinsk, nous n'avons pas rencontré l'écho que nous étions en droit d'escompter; les soviets locaux ne se rendaient pas compte de la portée du projet diabolique. Parmi eux il y avait des soviets peu courageux qui s'efforçaient

de jeter les Tchécoslovaques à la tête de soviets voisins, peut-être plus forts. Tout cela s'expliquait par le fait qu'on n'avait pas une conscience totale, claire, qu'il s'agissait non pas de malentendus à Syzran, Penza, Tchéliabinsk, mais, au sens propre et direct du terme, de la vie et de la mort de la classe ouvrière en Russie. Et il a fallu que les Tchécoslovaques s'emparent de plusieurs villes, qu'ils donnent leur appui aux gardes blancs et aux monarchistes, que ces derniers recourent à une mobilisation obligatoire de la population adulte d'un côté, aux réquisitions et confiscations dans l'intérêt des propriétaires et des capitalistes d'un autre côté, pour qu'après tout cela à Omsk, Tchéliabinsk et dans toute la zone proche du front les éléments soviétiques comprennent clairement, pour que les éléments populaires commencent à comprendre qu'en l'occurrence l'histoire jette un défi à la Russie : ou bien nous vaincrons les Tchécoslovaques et tout ce qui va autour, ou bien ils nous anéantiront.

Cette incompréhension de l'importance du moment par les éléments conscients de la population s'est reflétée en fin de compte également sur la création de nos unités de soldats rouges. Nous avons suffisamment de forces militaires pour faire face aux Tchèques et, évidemment, nous jetons aujourd'hui vers le front des forces importantes qui, ajoutées à celles qui se trouvent déjà là-bas, surpasseront les Tchécoslovaques d'au moins deux ou trois fois.

Mais, camarades, cela seul ne suffit pas. À cause de l'importance diabolique du complot et du comportement des officiers tchécoslovaques — leur personnel de commandement est extrêmement chauvin — les Tchécoslovaques se sont fixés des conditions telles qu'il leur faut lutter jusqu'au bout ou périr. Parmi eux il y a des éléments qui savent que le pouvoir soviétique ne châtiara pas les ouvriers aveugles, et trompés, et d'autant moins les paysans, mais qu'il châtiara les coupables et les participants actifs de ce complot : professeurs, officiers sous-officiers et soldats les plus corrompus. Ces éléments se rendent maintenant compte qu'il n'y a pas d'issue pour eux, qu'il leur faut lutter jusqu'au bout. Cela leur donne l'énergie du désespoir, qui est l'énergie de l'impuissance, et en outre, une foule de bourgeois russes les entoure, une foule de koulaks russes qui créent autour d'eux, même s'il n'est pas très important, un milieu sympathisant. Quant à nos unités rouges, elles estiment qu'elles sont chez elles, et que, bien que les Tchécoslovaques s'emparent de telle ou telle ville, l'espoir n'est nullement perdu de résoudre la question tchécoslovaque par la propagande et l'agitation. Cela explique le caractère extrêmement lent des opérations de part et d'autre, qui a pour nous un côté désavantageux, car nous sommes coupés de la Sibérie, source principale de notre ravitaillement, ce qui a pour résultat que la classe ouvrière du pays tout entier souffre cruellement de la faim. Et voilà, en évaluant le rapport des forces, notre état d'esprit et celui de nos ennemis, la situation générale du ravitaillement du pays, la nécessité de libérer le plus rapidement possible et de faire rentrer la Sibérie dans le giron soviétique, la lenteur inadmissible et dangereuse des opérations, nous devons de façon décisive modifier la situation en notre faveur. Comment y arriver ?

Nos unités de l'Armée Rouge sont privées de l'indispensable esprit d'équipe et elles n'ont pas encore la trempe militaire; et bien qu'il y ait parmi elles beaucoup de soldats qui ont vu le feu à titre individuel, en tant que collectivités militaires elles ont besoin de l'influence sévère de

l'organisation, de la discipline et du sens moral. Si nos unités n'ont pas une vieille tenue au combat, cette habitude peut être remplacée par la conscience claire et précise de la dure nécessité de se battre. En l'occurrence, l'absence de discipline militaire mécanique est remplacée par la discipline de la conscience révolutionnaire. Ici, dans cette salle, nous sommes 2 000 hommes et plus, et dans une écrasante majorité, sinon en totalité, nous avons un même point de vue révolutionnaire. Nous ne formons pas avec vous un régiment, mais si maintenant nous nous transformions en régiment, nous nous armions et nous nous dirigeons vers le front, je pense que ce ne serait pas le plus mauvais régiment du monde. Pourquoi ? Parce que nous sommes des soldats qualifiés ? Non, mais parce que nous sommes unis par une idée déterminée, animés par la ferme conscience sûre qu'au front, la question est posée carrément par l'histoire et qu'il nous y faut vaincre ou mourir. Voilà la conscience qu'il faut créer dans nos unités de l'Armée Rouge. Évidemment, n'importe qui ne peut d'un seul coup être élevé au niveau politique du Comité central, du soviet de Moscou et des comités de fabriques et d'usines de Moscou; mais à l'intérieur de chaque régiment et compagnie nous devons et nous pouvons créer un noyau solide d'hommes soviétiques, de révolutionnaires-communistes. Ce noyau, même s'il est peu nombreux, sera le cœur du régiment et de la compagnie ; d'abord il sera en état d'inoculer aux masses une juste appréciation de la situation, et dans les situations dangereuses il ne laissera pas les unités reculer, il soutiendra le commissaire ou le commandant, il dira l'unité : « Arrête ! il s'agit de la vie ou de la mort de la classe ouvrière... »

Seuls les ouvriers les plus conscients peuvent donner ces camarades qui pourraient entrer dans chaque unité et former un noyau solide de 5 à 10 hommes. Et nous les avons à Moscou et à Petrograd. Moscou a déjà donné environ 200 à 300 agitateurs, commissaires, organisateurs, dont une bonne partie entrera dans les unités de l'Armée Rouge. Mais Moscou donnera, j'en suis persuadé, deux fois plus. Vous, les organes du pouvoir soviétique, et vous, les comités de fabriques et d'usines, regardez autour de vous : partout, dans les rayons dans les syndicats, dans les comités de fabriques et d'usines, vous trouverez des camarades qui accomplissent maintenant un travail d'une importance vitale mais qui sont encore plus nécessaires au front, car si nous ne brisons pas les Tchécoslovaques, tout ce travail ira au lac. Il faut briser les Tchécoslovaques et les gardes blancs, écraser la canaille sur la Volga, pour que tout le reste du travail ait un sens historique. Vous devez donner quelques centaines d'agitateurs, d'ouvriers moscovites militants de premier ordre qui iront au front, entreront dans les unités et diront : « Nous restons avec l'unité jusqu'à la fin de la guerre; nous y entrons et nous allons faire de l'agitation dans les masses et auprès de chacun en particulier, car il s'agit du pays tout entier et de la Révolution. En cas d'attaque, de victoire ou de retraite, nous resterons avec l'unité et lui insufflerons l'esprit révolutionnaire. Vous devez nous donner de tels hommes, camarades, et vous nous les donnerez. J'ai, hier, parlé de cela avec le représentant du soviet des députés ouvriers et paysans de Petrograd, le camarade Zinoviev, et il m'a dit que le soviet a décidé d'envoyer sur le front tchécoslovaque le quart de son effectif, c'est-à-dire environ 200 hommes, en tant qu'agitateurs, instructeurs, organisateurs, commandants, combattants. Voilà la condition fondamentale du tournant que nous devons prendre. Ce que donnait à l'ancienne armée des mois de dressage, qui soudaient mécaniquement une unité, nous devons le donner, comme je l'ai déjà dit, dans un sens moral et par les idées, en implantant dans notre armée les meilleurs éléments de la classe ouvrière;

cela nous assurera la victoire malgré le manque de personnel de commandement. Nous avons des commandants irréprochables, dévoués, pour les échelons inférieurs de l'échelle militaire, mais précisément seulement pour les degrés subalternes. En ce qui concerne les officiers supérieurs nous en avons trop peu qui soient dévoués au pouvoir soviétique et remplissent honnêtement leurs obligations; de plus, vous savez que certains d'entre eux passent directement dans le camp de nos ennemis. Ces derniers temps, il y a eu un certain nombre de cas : Makhine a fui du front d'Oufa, a fui aussi le professeur de l'Académie d'état-major Bogoslovski, alors qu'il venait juste d'être nommé sur le front d'Ekatérinenbourg. Il a disparu, c'est-à-dire qu'il est visiblement passé aux Tchécoslovaques.

Au nord, l'ancien officier de marine Vessélagov s'est vendu aux Anglais, l'ancien militaire de notre commissariat de la mer Blanche est également passé aux impérialistes anglo-français et a été nommé par eux commandant des forces militaires. Le corps des officiers ne se rend visiblement pas compte de l'état critique de la situation dû non seulement à son passé, mais aussi à son présent. Vous vous rappelez tous de quelle cruelle façon les soldats et les matelots de l'ancienne armée se sont conduits envers les officiers lors des moments critiques de la Révolution.

Depuis que le pouvoir se trouve aux mains des ouvriers et des paysans, les portes sont ouvertes aux connaisseurs, aux spécialistes de la chose militaire, pour qu'ils servent la classe ouvrière comme ils servaient auparavant la bourgeoisie et le tsar; mais une partie importante du corps des officiers pense visiblement que la situation tourne à son profit, elle prépare des complots aventuristes et passe directement dans le camp de nos ennemis.

Les officiers contre-révolutionnaires, qui représentent une bonne part de l'ancien corps des officiers, créent les conditions d'une hostilité acharnée et d'une haine justifiée de la part des masses ouvrières envers ses éléments qui complotent, d'une défiance envers le corps des officiers en général. Je pense que l'heure est proche, elle est déjà peut-être arrivée, où il faudra réfréner avec une bride de fer ce corps d'officiers frondeurs qui se cabrent. Nous enregistrerons ces anciens officiers qui ne désirent pas travailler de bon gré à la création d'une armée d'ouvriers et de paysans, et pour commencer nous les enfermerons dans des camps de concentration. Camarades, quand l'impérialisme britannique s'est mis à opprimer par les armes les Boers, il a introduit ce genre de camps pour les Boers, pour les fermiers, pour leurs femmes et leurs enfants. Maintenant que nos officiers fraternisent avec l'impérialisme anglais, nous rappellerons aux alliés impérialistes les camps de concentration anglais. En même temps, il nous faut nous tourner vers les camarades dans les soviets, dans les organisations du Parti et les syndicats et mobiliser le plus vite possible tous les camarades qui ont exercé une activité de commandement. Tous ceux qui savent commander, ne serait-ce que de petites unités, doivent sans tarder se mettre à la disposition du commissaire militaire pour être dirigés sur le front tchécoslovaque. Vous, organisateurs des soviets et des syndicats, vous devez prendre tous les as qui se trouvent parmi vous, tous ceux qui ont été sous-officiers, enseignes, et sans exception les diriger aussi sur le front tchécoslovaque. Désormais leur place n'est plus ici, dans le travail civil; il nous faut nos propres commandants dans les petites unités, car la pratique prouve que si dans les petites unités il y a un véritable commandement soviétique, nous ne craignons aucun haut commandement. En passant, je dois cependant remarquer que si de la

part d'un officier auquel a été confié le droit de commandement nous nous apercevons d'une action suspecte, alors, bien entendu, le coupable doit être fusillé, sans qu'il soit nécessaire de discuter à ce propos, la question est claire et nette. Mais le problème n'est pas de savoir comment vont les affaires à l'arrière, loin ou plus près. Nous n'avons pas un seul homme dans le haut commandement qui ne soit pas flanqué de commissaires à sa droite et à sa gauche ; et si le spécialiste ne nous est pas connu comme un homme dévoué au pouvoir soviétique, ces commissaires sont obligés de veiller, de ne pas le quitter du regard, fût-ce une heure. Mais nous n'avons pas et nous devons avoir des commissaires militaires sur le front lui-même, pour leur y confier la responsabilité et la surveillance; auprès de chaque spécialiste, il doit y avoir des commissaires à droite et à gauche, le revolver à la main, et s'ils voient le spécialiste militaire flancher et trahir, ils doivent le fusiller à temps.

La Révolution française a aussi commencé en partant de peu et il lui a aussi fallu recruter des officiers de l'ancien arsenal, mais elle leur posait une condition : la victoire ou la mort. C'est la même question que nous posons aux hommes que nous envoyons sur le front tchécoslovaque. Et pour que cette affirmation ne reste pas gratuite, il faut envoyer dans chaque unité, état-major et organisation, des hommes soviétiques pour lesquels cette guerre est leur guerre, la guerre de la classe ouvrière et qui ne s'arrêteront devant aucun danger. Il nous faut prendre un tournant dans un autre sens profond.

Pendant ces huit à neuf mois de pouvoir soviétique, nous nous sommes habitués à avoir trop facilement le dessus dans la guerre civile. Jusqu'à ces derniers temps, nous avons toujours eu de la chance. Nous avons battu en cinq sec les bandes d'Alexeïev et de Kornilov avec des détachements peu importants, des matelots de la Baltique ou des gardes rouges de Petrograd et de Moscou. Le résultat est que nous avons des camarades qui ont appartenu à ces détachements rouges et qui siègent maintenant dans leurs sacro-saints bureaux, des bureaux soviétiques il est vrai, et lisent des rapports sur ce qui se passe au front. Pareilles dispositions d'esprit de l'arrière se manifestent aussi chez de nombreux commissaires : tous n'ont pas, malheureusement, la trempe révolutionnaire, invincible dans le combat où il faut savoir sacrifier sa vie ou obliger les autres à sacrifier la leur, car il s'agit de la chose la plus importante que nous connaissions — du destin de la révolution socialiste. À notre honte, il y a eu des cas où des commissaires n'ont pas été les derniers à quitter la ville. Alors que le commissaire, pareil à un capitaine homme d'honneur, doit quitter le pont le dernier, ou périr avec son navire, il y a eu des camarades qui, au premier danger, ont pris leurs jambes à leur cou pour se mettre en lieu sûr.

Être commissaire militaire, nommé par le pouvoir soviétique, est la fonction à laquelle sont attachés les droits et les obligations les plus élevés; ce n'est pas un vain mot de dire que le commissaire militaire doit être à la hauteur, car le poste de commissaire est l'un des postes les plus élevés que puisse attribuer la république soviétique. Le commissaire est le représentant de la force armée dans le pays, et c'est une grande force car elle détermine de quel côté se trouve le pouvoir. Et celui des commissaires qui ne sent pas en lui des forces, la trempe et l'abnégation, qu'il s'en aille, mais celui qui a pris le nom de commissaire doit donner sa vie!

Je dois dire aussi, camarades que dans quelques villes de province, les autorités et institutions soviétiques locales ne sont pas toujours à la hauteur. Il y a eu pas mal de cas où le soviétique s'est évacué l'un des premiers, a fui dans une autre ville sans danger à bon nombre de verstes pour y attendre paisiblement que l'Armée Rouge lui ait reconquis la résidence qu'il avait abandonnée. Je déclare — et c'est aussi l'opinion générale du pouvoir soviétique — que cela n'est pas admissible. Si l'Armée soviétique a perdu une ville, dans une certaine mesure la faute en incombe au soviétique local et au commissaire militaire, lesquels sont tenus d'user de toutes leurs forces pour reconquérir la ville. Soit en tant qu'agitateur, soit en tant que combattant d'avant-garde, le soviétique de la ville occupée par les Tchécoslovaques doit être au front, en première ligne, et non pas à l'arrière, à végéter paisiblement. Je souligne maintenant les côtés négatifs parce qu'il faut dire ce qui est et que ces côtés négatifs existent. Et puis, nous sommes réunis non pour chanter des louanges, pour magnifier les nombreuses actions héroïques individuelles dans le combat, nous sommes ici pour chercher des solutions et par des voies pratiques et conséquentes améliorer la situation sur le front tchécoslovaque. Mais, en même temps, je ne peux pas m'empêcher de remarquer que le camarade Raskolnikov signale la fin héroïque de l'un de nos navires armés sur la Volga.

Vous voyez que nos marins de la Baltique sont sur la Volga : leur nombre augmente de jour en jour, nous armons toujours plus de navires et nous espérons que sur la Volga apparaîtront des canons plus puissants que les 3 pouces. Nos marins se conduisent d'une manière digne du titre révolutionnaire de la flotte rouge de la Baltique.

Il y a eu aussi des exemples de vaillance admirable de la part des unités de l'Armée Rouge. Toutefois, l'état des unités est chaotique, bien des choses n'y sont pas au point et les élans héroïques ne sont pas le résultat d'un seul effort général, car pour cette tension organisée, on n'a pas encore partout pris conscience que sur le front il s'agit de la vie ou de la mort de la classe ouvrière, donc du pays tout entier. Il est vrai qu'en gros, notre situation s'améliore dans tous les sens. J'ai rappelé que sur la Volga nous avons créé une flottille militaire importante et solide qui a su rapidement se faire connaître des gardes blancs et des Tchécoslovaques. Nous y avons dirigé des unités militaires qui, avec les unités déjà sur place, nous donneront une énorme supériorité. Il faut nous assurer la supériorité des forces militaires. Il faut nous assurer la supériorité de la force morale, qui nous appartient de droit, car nous défendons la cause de la classe ouvrière alors qu'eux défendent la cause de la bourgeoisie anglaise et française. Assurer cette supériorité morale, seuls le peuvent, les hommes vivants, représentants de la classe ouvrière de nos meilleurs centres industriels. Et, maintenant, en dehors de toutes les mesures dont j'ai parlé, nous arrivons à une mobilisation des ouvriers pour compléter les cadres de notre Armée Rouge. Ce soir, au Conseil des commissaires du peuple est déposé un projet de décret pour la mobilisation très prochaine, dans la semaine qui vient, des ouvriers nés en 1896-1897 dans les provinces de Vladimir, Nijni — Novgorod, Moscou et Petrograd. Vous savez, camarades, que nous avons mobilisé à Moscou et Petrograd les ouvriers nés en 1896-1897. Ils ont déjà donné l'exemple aux unités qui seront créées. Elles seront nos meilleures unités. Maintenant, il faut que Moscou donne un nouvel exemple, un nouveau modèle. Nous voulons mobiliser à Moscou les ouvriers nés en 1893, 94 et 95, et votre devoir, le devoir des soviétiques de rayons, des syndicats, des comités d'usines et de toutes les organisations ouvrières, est de nous aider, dans les fabriques et les usines, à exécuter cette

mobilisation. Il nous faut une aide semblable à Petrograd, dans notre capitale du Nord. Sans votre concours, et il nous est assuré, nous ne pouvons procéder à cette mobilisation. Grâce à vous, la première mobilisation s'est très bien passée, sans accroc, et vous devez maintenant nous garantir cette deuxième mobilisation un peu plus importante. Vous étendrez votre influence sur toute la province de Moscou et vous mobiliserez deux classes, et nous créerons quelques nouvelles divisions pour venir en aide à celles qui se trouvent sur le front tchécoslovaque.

Nous exigeons de vous que vous compreniez clairement que la situation est grave. Nous avons perdu Simbirsk et Ekaterinbourg. Ces faits témoignent de l'extrême gravité de la situation et montrent qu'en face de nous ce ne sont pas de petits détachements dispersés, mais une armée expérimentée, complétée par des officiers russes qui, s'ils ne brillent pas par de grands talents, disposent en tous cas de grands avantages. Le danger est sérieux et nous devons y répondre par une riposte sérieuse.

Cela, nous pouvons et nous devons le comprendre. Cela doit entrer dans la conscience de chaque ouvrier, partout. Il faut rappeler cela à tout propos, et avant tout à propos de la famine, car les Tchécoslovaques et les gardes blancs ont fermé les portes de la Sibérie par lesquelles nous pouvions recevoir du blé. Dans les très prochains jours, vous devez donner des dizaines, des centaines d'ouvriers, vous devez faire quitter leur poste civil aux hommes qui se sont occupés auparavant d'affaires militaires et, même s'ils manquent d'expérience vous devez tous les remettre au département militaire. Vous devez faciliter l'application de la mobilisation de trois classes à Moscou et de deux classes dans la province de Moscou. Voilà les tâches pratiques qui se posent à nous. Je ne doute pas que les ouvriers moscovites ne donnent l'exemple à leur pays et viennent à bout non seulement de toutes les tâches qui se posent à eux, mais aussi des soviets hésitants et incertains de la Volga et de l'Oural et des unités faibles qui, désormais, s'appuieront sur la volonté du prolétariat. Cette volonté mène à la victoire, cette volonté est la moitié de la victoire.

J'ai rappelé la Révolution française. Oui, camarades, il nous faut faire revivre ses traditions dans toute leur étendue. Rappelez-vous comment les jacobins, dans une France encore en guerre, parlaient de la victoire totale alors que les girondins leur criaient : « Vous dites ce que vous ferez après la victoire; est-ce que par hasard vous auriez conclu un traité avec la victoire ? » L'un des jacobins avait répondu : « Nous avons conclu un traité avec la mort ». La classe ouvrière ne peut supporter la défaite. Nous, fils de la classe ouvrière, nous avons conclu un traité avec la mort, et par conséquent avec la victoire!

RÉSOLUTION PRISE À L'ISSUE DU RAPPORT

La séance commune de l'Exécutif des soviets, du soviet des députés de Moscou, des syndicats et des comités de fabriques et d'usines, après avoir entendu les rapports des représentants du pouvoir soviétique, a décidé :

1 — de déclarer la patrie socialiste en danger;

- 2 — de subordonner le travail de toutes les organisations soviétiques et ouvrières à la tâche fondamentale du moment : refouler la pression des Tchécoslovaques et assurer la récolte et la livraison du blé dans les localités qui en ont besoin;
- 3 — de mener une très large propagande auprès des masses ouvrières de Moscou et d'autres localités pour leur expliquer le moment critique vécu par la République soviétique, pour leur expliquer la nécessité, tant du point de vue militaire que de celui du ravitaillement, d'épurer la Volga, l'Oural et la Sibérie de tous les contre-révolutionnaires;
- 4 — de renforcer la vigilance envers la bourgeoisie qui est partout du côté de la contre-révolution. Le pouvoir soviétique doit assurer ses arrières en surveillant la bourgeoisie, en appliquant une terreur massive contre elle;
- 5 — à ces fins, la séance commune estime indispensable de transférer une série de travailleurs responsables des soviets et des syndicats dans le domaine militaire et celui du ravitaillement;
- 6 — chaque assemblée de quelque institution soviétique que ce soit ou de tout autre organe du mouvement syndical ou autre organisation ouvrière mettra désormais à son ordre du jour la question de l'application pratique des mesures les plus décisives pour expliquer la situation aux masses prolétariennes et pour assurer la mobilisation militaire du prolétariat.
- 7 — une campagne massive pour le blé, une instruction militaire massive, un armement massif des ouvriers et la tension de toutes les forces pour une campagne militaire contre la bourgeoisie contre-révolutionnaire, sous le mot d'ordre :

« La victoire ou la mort ». Telle est notre devise générale.

LES MAITRES DE LA RUSSIE TCHÉCOSLOVAQUE

Il y a quelque temps de cela, nos services de renseignements ont saisi la correspondance envoyée par des agents diplomatiques français de Samara à Petrograd. Cette correspondance caractérise au plus haut point les maîtres de la situation et leurs rapports intérieurs. Les agents français parlent, avec un mépris non dissimulé, des gardes blancs russes et des Tchécoslovaques comme d'instruments de leurs desseins. Sans eux, sans les représentants sélectionnés de la Bourse de Paris, le régime de Samara, c'est évident, ne peut se maintenir. Eux, les Français, sont tout, et leur domination va s'étendre de Samara à tout le pays. Leur influence est assurée dans tous les domaines de la vie sociale. Tout doit leur être soumis.

Tel est le ton de ces lettres. Comme cela se doit, dans le camp des vainqueurs bourgeois, à Samara, de nombreuses intrigues se nouent, des machinations réciproques se développent, des calomnies etc., etc. Le consul français est à couteau tiré avec le délégué militaire Jeannot. Nous estimons très instructif de traduire exactement la lettre du consul français à Samara qui figure à notre dossier comme le document n° 4.

« Monsieur Jeannot » écrit le consul à son correspondant de Petrograd (l'ambassadeur Noulens) « Monsieur Jeannot dément avoir été désigné au poste d'ambassadeur et ne fait que

constater ses fonctions de représentant plénipotentiaire du gouvernement français pour les affaires militaires. Attendu que je reste sans lettres officielles, il me faut jouer le rôle d'observateur de toutes ces fantaisies. Existe-t-il quelque fondement à ces prétentions, c'est ce que je ne peux pas penser. Le résultat est que mes excellents rapports avec l'état-major général (Doutov et les s.-r.) se sont détériorés depuis le retour de monsieur Jeannot : ainsi, au nom de ses besoins militaires, il m'a privé de l'automobile qui était à ma disposition et a déclaré que le consul ne devait s'occuper que d'affaires consulaires. D'un autre côté je sais, et de source absolument sûre, que les affaires militaires de monsieur Jeannot consistent à obtenir 200.000 pouds d'étain à Omsk ou par exemple à se procurer du caviar dans les différentes régions du pays. Son mandat officiel ne sert qu'à favoriser les profits des spéculateurs qui l'entourent. Il reçoit des dons atteignant des centaines de milliers de roubles de la part des financiers et des commerçants, et les dépense largement pour récompenser son état-major et pour payer les recruteurs de prisonniers qui l'ont déjà assez largement exploité. Cela peut-il continuer ? Si vous le permettez, oui, bien sûr. Je désire seulement être informé et vous comprenez que dans l'isolement où nous nous trouvons ici la question de l'autorité prime tout. Je dois en fait devenir chef de mission, ou bien être arrêté. Je ne pense pas que monsieur Jeannot me fasse arrêter, mais il peut déclarer qu'il ignore mon mandat et alors je deviendrai subitement un simple citoyen français. »

Voilà pour ce qui est de monsieur le consul. Dans une longue lettre adressée à une certaine Jeanne, son premier secrétaire déclare que Samara est un centre important d'où sortiront toutes les opérations ultérieures. « Le plus riche marchand a mis sa propre datcha à la disposition du consul; cette datcha est un véritable palais (elle a coûté environ un million). Je serai mobilisé au consulat. Ici, à Samara, on attend les Alliés. »

Plus loin, il se révèle de façon inattendue que le premier secrétaire qui se prépare à diriger les affaires de la Russie est professeur de danse dans un lycée de filles. Il se plaint de ce que la guerre et la Révolution ont tué le goût pour la danse et que le nombre de ses leçons a diminué. Mais cela n'est pas fait pour le décourager. « Avec le développement des opérations militaires, mon travail dans la mission militaire française qui se constitue à Samara prend de l'importance. »

« À Petrograd », poursuit le danseur-diplomate, « la vie doit être absolument insupportable. Ici il y a de tout. »

Plus loin, l'auteur de la lettre invite Jeanne, elle aussi professeur de danse, à venir à Samara et lui promet des occupations avantageuses :

« Une école supérieure va être ouverte et si vous êtes ici, vous aurez évidemment, des avantages sur les Russes. Notre pays et nos représentants vont de jour en jour gagner à la mesure de leur influence... »,

« Ma situation me donne évidemment beaucoup d'avantages... »

« Je suis par nécessité présent à tous les banquets, à toutes les fêtes, j'ai déjeuné avec Doutov en personne », etc., etc.

Tels sont les nouveaux maîtres de la situation, ceux-là mêmes qui s'apprêtent à « libérer » la Russie. Un professeur de danse français, les deux pieds sur la table, déclare à sa Jeanne que désormais les Français auront en Russie tous les avantages sur les Russes. Monsieur Jeannot, au nom des tâches militaires, accapare du métal et du caviar et gagne des centaines de mille sur des louches spéculations. Ces parasites s'apprêtent à dominer et diriger le pays de la Révolution. Il faut espérer que le balai de la Révolution -balaiera en vitesse les chevaliers d'industrie franco-tchéco-blancs, avec leurs professeurs de danse et leurs Jeannots, de tous les recoins de la Russie ouvrière et paysanne.

14 août 1918.

Nouvelles du comité central exécutif 28 août 1918, n° 178.

3. LA LUTTE POUR KAZAN

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil supérieur de la guerre et
du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine.*

En date du 8 août 1918.

La lutte contre les tchéco-gardes blancs traîne en longueur. La négligence, la nonchalance et le manque de courage dans nos propres rangs sont les meilleurs alliés de nos ennemis. Les agents français et anglais courent partout en répandant de l'or à droite et à gauche. Ils achètent tous les officiers à vendre. Ils incitent les cheminots et les postiers au sabotage. Leurs agitateurs à gages pénètrent souvent dans les unités de l'Armée Rouge en y apportant la confusion et le trouble.

Il faut mettre fin à cela. Le pays a besoin de calme et de pain. Les Tchécoslovaques-gardes blancs le privent de l'un et de l'autre. Ils doivent être anéantis.

Les alliés directs et indirects des Tchécoslovaques, les contre-révolutionnaires, les agitateurs et les saboteurs doivent être réduits en poudre. En partant pour le front tchécoslovaque, j'envoie mes salutations à tous ceux qui, dans l'armée, sur les voies ferrées, dans les services du ravitaillement ou des postes défendent honnêtement et bravement la liberté et l'indépendance de la classe ouvrière et du paysannat laborieux.

Honneur et gloire aux 116 combattants valeureux !

En même temps, je vous donne cet avertissement : il n'y aura pas de pitié pour les ennemis du peuple, les agents de l'impérialisme étranger et les mercenaires de la bourgeoisie. Dans le train du commissaire du peuple à la Guerre où cet ordre est rédigé, siège un tribunal militaire révolutionnaire composé du camarade Smidovitch, président du soviet des députés ouvriers et paysans de Moscou, du camarade Goussiev, représentant du commissariat du peuple à la Guerre et le camarade Jizmound, représentant du commissariat du peuple aux voies de communication.

Le tribunal militaire révolutionnaire a des pouvoirs illimités dans la zone du chemin de fer. L'état de siège est proclamé dans cette zone.

Le camarade Kamenchtchikov, que j'ai chargé de défendre la ligne Moscou-Kazan, a ordonné de créer des camps de concentration à Mourom, Arzamas et Sviiajsk. Dans ces camps seront enfermés les agitateurs louches, les officiers contre-révolutionnaires, les saboteurs, les parasites, les spéculateurs, à l'exception de ceux qui seront fusillés sur le lieu de leur crime ou condamnés par le tribunal militaire révolutionnaire à un autre châtimeur. J'avertis les fonctionnaires soviétiques responsables dans toutes les régions militaires opérationnelles et dans la zone des mouvements militaires que nous serons doublement exigeants envers eux. Envers ses serviteurs négligents et criminels, la République soviétique ne sévira pas moins sévèrement qu'envers ses propres ennemis. La situation terrible du pays oblige à recourir à des mesures terribles.

La République soviétique est en danger! Malheur à ceux qui, de façon directe ou indirecte, accroissent ce danger!

Publié dans les *Nouvelles du Comité central exécutif*
11 août 1918, n° 171.

LE RÉGIMENT LETTON ZEMGALSKI

*De la part du commissariat du peuple à la Guerre et
à la Marine au président de l'Exécutif des soviets,
des députés ouvriers, paysans, soldats et cosaques.*

Lors de l'attaque ennemie sur Kazan, quelques unités se sont conduites de façon indigne, comme de lâches mercenaires et non comme des soldats révolutionnaires de l'Armée Rouge des ouvriers et des paysans.

Si nous sommes maintenant obligés de prendre Kazan au prix d'efforts et de victimes, c'est parce qu'il s'est trouvé des unités qui l'avaient livré sans combattre.

Une enquête est en cours et tous les coupables seront châtiés selon la gravité de leur crime envers la République soviétique.

Mais à côté d'unités incapables, il y en eu qui, pendant la défense de Kazan, ont fait preuve d'une grande bravoure militaire. En premier lieu, il faut citer l'action du 5e régiment soviétique letton Zemgalski pendant les deux jours de défense de la ville de Kazan.

D'après les rapports que je possède, toutes les attaques les plus importantes de l'ennemi furent repoussées par des unités de ce régiment.

Dans la campagne et dans la ville, dans des combats de rue, le personnel de commandement du 5e régiment et les tirailleurs ont combattu avec une égale abnégation et une hardiesse héroïque, sans se soucier des lourdes pertes en tués et en blessés. Grâce à cela, on est parvenu à garder Kazan durant deux jours, ce qui est très important; si Kazan était tombé aux mains de l'ennemi le 5 août, le 6 ils auraient pris aussi le pont sur la Volga et la gare de Sviiajsk. La perte de ce pont sur la Volga près de la gare de Sviiajsk aurait été très lourde de conséquences pour la marche ultérieure des opérations.

Parmi le personnel de commandement, se sont comportés avec courage le chef de la division de Kazan, le camarade Slavine, le général d'état-major Pétrov, l'officier d'ordonnance personnel du commandant en chef Dylan, le commandant d'état-major du front Remer, l'instructeur militaire Avrov, qui ont dirigé en personne le combat de rues. Avrov est mort en héros.

Sur la base des rapports de ceux qui ont participé au combat, et tout d'abord du commandant en chef Vatsetis, j'estime nécessaire de noter le courage et l'abnégation des révolutionnaires-communistes suivants : l'ancien commissaire de la IVe armée, le camarade Lévine, qui jusqu'à la dernière minute a lutté dans le combat de rues, et les frères Mejlaouk.

Sans préjuger de la question de savoir comment seront distingués les exploits des hommes cités plus haut et des autres dont le rôle sera établi, j'estime toutefois juste de solliciter dès maintenant du Comité central exécutif, pour récompenser le 5e régiment, un drapeau d'honneur particulier de la part de la plus haute institution de la République soviétique.

13 août 1918.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil supérieur de la Guerre et
du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine (n° 18-1918)*

On m'a rapporté que le détachement des partisans de Pétrograd avait abandonné sa position.

J'ordonne au commissaire Rosensoltz ⁸³ de vérifier les faits.

Les soldats de l'Armée Rouge des ouvriers et des paysans ne sont ni des froussards ni des gredins. Ils veulent se battre pour la liberté et le bonheur du peuple ouvrier. S'ils reculent ou se battent mal, la faute en est aux commandants et aux commissaires.

Je donne cet avertissement : si quelque unité recule sans autorisation, le premier à être fusillé sera le commissaire, le second le commandant.

Les soldats courageux, braves, seront récompensés selon leurs mérites et placés à des postes de commandement.

Les froussards, ceux qui ménagent leur peau, ceux qui trahissent n'échapperont pas aux balles.

J'en répons devant l'Armée Rouge tout entière.

Publié dans les *Nouvelles du Comité central exécutif*,
14 août 1918, n° 173.

AVERTISSEMENT

À propos de ceux qui aident les Tchécoslovaques.

Les citoyens des villes temporairement prises par les Tchécoslovaques-gardes blancs demeurent sous la loi soviétique.

Personne n'osera prétexter la contrainte des conquérants pour justifier des actes de trahison envers le pouvoir des ouvriers et des paysans.

Toute personne qui, lors de la domination des Tchécoslovaques, les aura aidés, sera fusillée.

Les biens meubles et immeubles des participants à la rébellion bourgeoise et de leurs complices seront confisqués.

Ces biens seront distribués à titre de dédommagement aux familles des ouvriers et des paysans qui ont péri sous les coups des contre-révolutionnaires, et plus généralement à tous les travailleurs, victimes de la rébellion bourgeoise.

15 août 1918.

CAMARADES MARINS DE LA FLOTILLE DE LA VOLGA !

Hier, m'étant présenté à l'état-major de la flottille sur le vapeur « Ilia Mouromets », j'ai été frappé par l'image qui s'est offerte à mes yeux : sur le vapeur, comme dans une cour de passage, il y a un nombreux public étranger, la garde ne contrôle pas les laissez-passer et d'ailleurs ces laissez-passer n'existent même pas. Chacun entre comme dans un moulin, parle de ce dont il a envie, sort quand l'idée lui en vient. Tout le reste a le même aspect. On ne connaît pas le patron du navire. Qui commande aux navires servant aux liaisons, impossible de le savoir. On a envoyé quelqu'un, quelque part, sur l'ordre d'on ne sait qui. Les messagers ont laissé quelque part la vedette en espérant que d'autres la ramèneront. Aucune organisation, aucun sens de la responsabilité. Sur le vapeur qui sert de lieu de travail à l'état-major militaire et maritime, il y a beaucoup de femmes, beaucoup d'enfants.

Dans ces conditions, un travail sérieux est parfaitement impossible. Il est encore moins possible de garder le moindre secret militaire. Durant mon séjour sur le navire, le commissaire Markine convoqua le mécanicien qui ne pouvait pas mettre le moteur en marche. « C'est chaque fois la même chose », déclara le commissaire Markine, « quand il faut quitter une position, les moteurs marchent à merveille, mais dès qu'il s'agit d'occuper une position, aussitôt les moteurs font grève. »

Camarades marins! Pareils usages sont impossibles. Avec ces usages la flotte n'est pas apte au combat, elle n'est pas viable. Et ce n'est pas pour rien que tout le monde signale que notre flottille de la Volga travaille d'une manière extrêmement molle, paresseuse, sans énergie et *sans succès*. Si nous ne prenons pas Kazan maintenant, l'ennemi nous prendra Nijni-Novgorod et fera la liaison avec les bandits anglo-français sur le littoral d'Arkhangelsk. Alors ils auront un front commun. Alors notre affaire se compliquera énormément. Et alors, on peut le dire avec certitude, les Allemands commenceront à avancer de l'Ouest et du Sud pour empêcher les Tchécoslovaques et les Anglo-Français d'établir un front solide sur le sol de la Russie. Nous, ouvriers et paysans, soldats et matelots de la République soviétique, sommes entre deux feux : les Anglo-Français, les Tchécoslovaques, les gardes blancs au Nord-Est, les Allemands à l'Ouest et au Sud. Entre ces deux feux, notre jeune république périra. L'arbitraire bourgeois le plus sauvage régnera dans nos villes et nos campagnes et toutes les conquêtes obtenues au prix de très nombreuses victimes, parmi lesquelles de nombreux combattants marins, seront perdues pour des dizaines d'années.

Camarades marins! Je vous demande de bien réfléchir à la situation. Si nous arrachons Kazan, nous rompons le front ennemi. Simbirsk et Samara tomberont d'elles-mêmes. L'insignifiant débarquement Anglo-Français ne sera pas pour nous effrayer. Les Allemands n'auront aucune raison d'avancer puisqu'un nouveau front ne se constituera pas en Russie. Tous les intérêts de notre pays exigent de nous que nous tendions toutes nos forces pour prendre Kazan.

Camarades marins! Reprenez-vous! Rejetez les profiteurs, s'il y en a parmi vous. Balayez la négligence, l'inexactitude, l'incurie. Tout doit être mis sur le pied de guerre. Il ne faut pas gaspiller une seule minute. Il ne faut pas reculer d'un pouce. Il faut prendre à l'ennemi tout ce qu'il est possible de prendre. Il faut mener la guerre avec audace, avec courage, en attaquant. Qui ne risque rien n'a rien.

Je vous serre fraternellement la main, camarades marins!

19 août 1918.

ORDRE DU JOUR

du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine en date du 24 août 1918.

Soldats de la Ve armée, marins de la flottille de la Volga! Nous avons reçu une heureuse nouvelle. Venant du nord-est, les soldats de la IP armée soviétique⁸⁴ se sont avancés tout près de Kazan. Les Tchécoslovaques et les gardes blancs de Kazan se sont efforcés de les attaquer, mais les troupes soviétiques ont repoussé l'attaque, ont marché à l'assaut, ont pris deux autos blindées et une mitrailleuse, ont endommagé deux canons, ont mis l'ennemi en fuite et se sont emparés des villages de Kindery et de Kochtchakovo. Ainsi les troupes héroïques de la I^e armée se trouvent à douze verstes de Kazan.

Maintenant, c'est votre tour, soldats de la Ve armée! Vous devez faire mouvement à la rencontre de la I^e armée et, avec elle, étrangler la contre-révolution de Kazan dans un étau d'acier.

Soldats de la V^e armée! Marins de la flottille de la Volga!

La prise de Kazan signifie la libération des ouvriers et des paysans de Kazan.

La prise de Kazan signifie le début de la ruine de la canaille bourgeoise sur la Volga, dans l'Oural et en Sibérie.

La prise de Kazan signifie le châtement sans pitié des ennemis de la révolution.

La prise de Kazan signifie pour vous un repos mérité et une récompense pour tous les combattants courageux et sûrs de la révolution. L'ennemi déjà sent qu'il est perdu.

Soyez prêts! L'heure de l'assaut décisif a sonné. Au premier mot de votre commandant, le camarade Slavine⁸⁵, vous avancerez comme un seul homme et vous porterez à l'ennemi affaibli un coup mortel.

Commandants! Commissaires! Soldats! Matelots ! Tous à vos postes!

AUX TROUPES REBELLES DE KAZAN

*luttant contre l'Armée Rouge,
aux Tchécoslovaques trompés, aux paysans trompés,
aux ouvriers trompés.*

Au nom de quoi vous battez-vous ?

Les propriétaires, les capitalistes, les anciens officiers veulent retrouver leur pouvoir et leurs richesses.

Les boursiers français et japonais veulent récupérer leurs profits.

Et vous, soldats tchécoslovaques, ouvriers et paysans ?

Vous êtes trompés. Vous êtes de la chair à canon. Vous répandez le sang ouvrier pour les intérêts des riches.

Pour les gardes blancs rebelles, il n'y a pas de salut.

Kazan est entourée de toutes parts. Nos forces sont incomparablement plus nombreuses que les vôtres, sur terre, sur l'eau et dans les airs.

Vos chefs, après s'être emparés de l'or du peuple, se dépêchent de quitter Kazan. Ils sentent qu'ils sont perdus.

Soldats tchécoslovaques, paysans et ouvriers!

Voulez-vous périr avec eux ?

Je déclare à tous :

Le pouvoir soviétique ne fait la guerre qu'aux riches, aux agresseurs, aux impérialistes.

Aux travailleurs nous tendons une main fraternelle. Chacun d'entre vous qui passera volontairement dans notre camp rencontrera de notre part un pardon total et un accueil fraternel.

Des dizaines des vôtres sont déjà venus à nous. Aucun d'eux n'a souffert. Ils sont tous sains et saufs et en liberté.

Au nom du Conseil des commissaires du peuple, je vous donne un dernier avertissement.

Venez tous du côté des troupes soviétiques!

Sviiajsk, 26 août 1918.

SUR LA MOBILISATION

Aux paysans et ouvriers de la province de Kazan.

Les ennemis du peuple travailleur, les propriétaires, les capitalistes, les officiers et leurs mercenaires, les Tchécoslovaques, s'efforcent de mobiliser la population laborieuse de la province de Kazan pour lutter contre les ouvriers et les paysans.

Je déclare, afin que par la suite personne ne puisse prétendre ignorer les lois révolutionnaires et les ordres du pouvoir soviétique

- 1 — Quiconque se soumet à la mobilisation des gardes blancs et des Tchécoslovaques et s'enrôle dans l'armée des ennemis du peuple commet un crime d'État très grave.
- 2 — Tous les ouvriers et les paysans déjà enrôlés de force dans les rangs de l'armée ennemie doivent rejoindre immédiatement le camp des armées soviétiques; à cette condition un pardon total leur est garanti.
- 3 — Les paysans et les ouvriers qui se sont vendus aux gardes blancs et qui ne déposent pas les armes de plein gré seront fusillés en même temps que les officiers, rejets de

bourgeois et de propriétaires. Tous leurs biens seront distribués aux blessés et mutilés de l'Armée Rouge et aux familles des soldats tués de l'armée des ouvriers et des paysans.

Ouvriers et paysans de la province de Kazan!

Le pouvoir soviétique n'a qu'une parole. Son châtement est sévère. Pas un seul soldat aux gardes blancs vendus! Tous pour soutenir le pouvoir soviétique!

27 août 1918.

POURQUOI LA LUTTE ?

Ouvriers de Kazan! Honnêtes citoyens ! Votre ville est maintenant aux mains des Tchécoslovaques et des gardes blancs.

Les Tchécoslovaques sont les mercenaires de la bourgeoisie française. Les banquiers parisiens, les boursiers et les usuriers désirent recevoir du peuple russe des dizaines de milliards de roubles que le tsar leur avait empruntés. Les pirates anglais veulent s'emparer du littoral nordique de la Russie. Les Japonais aspirent à nous amputer de la Sibérie. Enfin, les capitalistes français, anglais et américains veulent contraindre la Russie épuisée à se remettre en guerre avec l'Allemagne.

Voilà pourquoi ils sont entrés en lutte avec la Russie des ouvriers et des paysans.

Les étrangers capitalistes appointent les Tchécoslovaques et les officiers tsaristes. Le capital français règne à Kazan, à Simbirsk, à Samara. Quant aux Fortunatov et aux Lebedev ⁸⁶, ce ne sont que des benêts pitoyables et criminels qui jouent le rôle de prête-noms.

Ouvriers de Kazan! Les mercenaires du capital étranger vous ont temporairement coupés des ouvriers et paysans de Russie. Ils vous mentent, ils vous trompent dans les journaux et les tracts. On vous raconte que les troupes soviétiques sont battues et disséminées. En fait, les régiments ouvriers et paysans se hâtent, venant de toutes les extrémités de la Russie, pour libérer le bassin de la Volga et l'Oural de l'emprise des Tchécoslovaques et des gardes blancs. Kazan est maintenant encerclée par les troupes révolutionnaires.

Ouvriers et paysans! Les troupes soviétiques ne supporteront pas que les gardes blancs russes vous vendent à la bourgeoisie étrangère.

Nous ne permettrons pas aux propriétaires d'enlever la terre aux paysans. Nous ne permettrons pas aux avortons de la dynastie des Romanov de prendre le pouvoir. Nous ne permettrons pas aux Tchécoslovaques mercenaires de jouer les maîtres sur la terre russe.

Kazan sera rapidement arrachée des mains de la contre-révolution et des bandes tchécoslovaques.

Préparez-vous, ouvriers et honnêtes citoyens de Kazan! L'heure est proche où vos ennemis seront écrasés et Kazan la laborieuse reviendra dans la famille de la Russie soviétique.

À bas les Tchécoslovaques, les Anglo-Français, les Japonais et les autres bandits.

Mort aux gardes blancs!

Ruine à la bourgeoisie traîtresse de Kazan!

Vive les ouvriers et paysans de Kazan!

Vive la Russie soviétique ouvrière et paysanne!

La Guerre civile (Organe de la Ve armée), 28 août 1918, No 2.

ORDRE DU JOUR

*du commissaire du peuple à la Guerre et
à la Marine à l'Armée Rouge et à la Flotte Rouge.
En date du 30 août 1918, n° 31.*

Les traîtres et les félons pénètrent dans les rangs de l'armée ouvrière et paysanne et s'efforcent d'assurer la victoire des ennemis du peuple. Derrière eux marchent les profiteurs-déserteurs. Des froussards sans honneur quittent le champ de bataille au moment où il faut porter le dernier coup pour anéantir l'ennemi. Le pouvoir soviétique a prévenu tous les profiteurs qu'il ne plairait pas. Il y va du destin de la classe ouvrière. Un homme courageux et honnête ne peut mourir deux fois, pour lui et pour un déserteur. L'écrasante majorité des soldats révolutionnaires exige depuis longtemps un châtement sans pitié pour les traîtres. Aujourd'hui, le pouvoir soviétique est passé de l'avertissement à l'action. Hier, en exécution de la sentence du conseil de guerre de la Ve armée du front Est, vingt déserteurs ont été fusillés.

Au premier chef, ont été fusillés les commandants et commissaires qui ont abandonné les positions qui leur étaient confiées. Puis on a fusillé les menteurs froussards qui se faisaient passer pour malades. Enfin ont été fusillés quelques déserteurs qui ont refusé de racheter leur crime en participant à la lutte ultérieure.

Tout soldat et matelot honnête lira la sentence avec une pleine satisfaction. Il ne doit pas y avoir de grâce pour les traîtres à la cause ouvrière.

En portant à la connaissance de tous la sentence de la cour martiale révolutionnaire, j'exprime en même temps le ferme espoir que le pouvoir central soviétique créera rapidement un signe particulier de distinction révolutionnaire pour les combattants honnêtes et braves. Il faut que chacun puisse distinguer les fils courageux de la révolution des pitoyables froussards.

Vive les soldats vaillants de l'Armée Rouge des ouvriers et paysans! À bas les profiteurs ! Mort aux traîtres-déserteurs !

AUX PORTES DE KAZAN

Un objectif est fixé à la Ve armée : prendre Kazan. Notre ennemi tend, à partir de Kazan, à se frayer un passage vers Nijni, Perm, Viatka, Vologda et à faire liaison avec les troupes anglo-françaises, à étouffer le cœur de la révolution ouvrière — Moscou.

Mais sous Kazan sont placés les régiments ouvriers et paysans de l'Armée Rouge. Ils connaissent leur objectif : ne pas laisser l'ennemi s'avancer d'un pas, lui arracher Kazan, rejeter

les mercenaires tchécoslovaques et les officiers-bandits, les noyer dans la Volga, écraser leur mutinerie criminelle contre la révolution ouvrière.

Dans cette lutte nous n'utilisons pas seulement les fusils, les canons et les mitrailleuses, mais aussi les journaux. Car le journal est aussi une arme. Le journal unit toutes les unités de la Ve armée autour d'une seule pensée, d'une seule aspiration, d'une seule volonté.

En avant sur Kazan!

Août 1918.

SOUVENEZ-VOUS DE IAROSLAVL

La rébellion des officiers et des bourgeois de Iaroslavl a été étouffée sans pitié par les troupes soviétiques. Des centaines de rebelles ont été tués ou noyés dans la Volga. Plus de 350 gardes blancs faits prisonniers ont été fusillés après la répression de la révolte. Les efforts de la bourgeoisie pour remettre en esclavage les ouvriers et les paysans ont attiré un châtiment sévère sur les comploteurs.

Souvenez-vous de Iaroslavl, bandits contre-révolutionnaires de Kazan, Simbirsk et Samara.

Les soldats ignorants, trompés, enivrés et les Tchécoslovaques peuvent encore espérer le pardon, s'ils se repentent à temps et rendent leurs armes. *Mais les comploteurs bourgeois, les agents provocateurs étrangers, les officiers-gardes blancs seront tous sans exception exterminés.* Le pouvoir soviétique fera perdre l'habitude aux aventuriers bourgeois d'organiser des révoltes contre les ouvriers et paysans.

Souvenez-vous de Iaroslavl, mercenaires de la bourgeoisie I

Août 1918.

AVERTISSEMENT A LA POPULATION LABORIEUSE DE KAZAN

Il est indispensable de quitter temporairement la ville. Après la prise de Kazan par les bandes de gardes blancs et des Tchécoslovaques, Kazan est devenue un nid de la contre révolution.

Ce nid doit être écrasé. En cas de résistance, *les quartiers contre-révolutionnaires seront rasés.*

Nos artilleurs, nos fantassins et nos troupes fluviales, ainsi que nos aviateurs, feront tout leur possible pour épargner les habitations et quartiers pauvres. Mais dans un combat acharné, des accidents peuvent se produire.

Nous avertissons la population laborieuse de Kazan du danger imminent.

Pour tous ceux qui le peuvent, le mieux est de quitter les limites de Kazan durant les jours de combat imminent et impitoyable contre les bandits.

Il faut le plus rapidement possible éloigner les enfants de la ville.

Nous proposons à la population ouvrière de Kazan de chercher refuge en territoire soviétique. Nous offrons fraternellement l'hospitalité à tous les travailleurs et à tous les nécessiteux. Dans

quelques jours, la population ouvrière de Kazan pourra avec les troupes soviétiques, revenir dans la ville nettoyée de la canaille.

Malheur au sombre nid de la contre-révolution à Kazan!

Vive Kazan la Rouge, l'ouvrière!

Août 1918.

LE MOUJIK DE KAZAN À L'ESPRIT DE L'ESCALIER

Nos soldats racontent que dans certains villages et hameaux de la province de Kazan, les paysans les accueillent inamicalement, et par endroits de façon franchement hostile. Pourquoi? En ce qui concerne les koulaks, l'affaire est compréhensible : les koulaks savent que la révolution leur apporte la ruine. Mais le paysannat moyen, en partie sous l'influence de ces koulaks, manifeste de l'hostilité envers l'Armée ouvrière. C'est parce que le paysan de Kazan vit dans son trou, dans l'ignorance, coupé du monde et qu'il ne sait pas encore lui-même de quoi demain sera fait. C'était ainsi en Ukraine. Quand les troupes bourgeoises de la Rada avec les bandes allemandes se sont dirigées vers les villes et les villages ukrainiens, les troupes soviétiques ont lutté contre cette invasion. Et les paysans, en beaucoup d'endroits, se sont tenus à l'écart et ont dit : « Ce n'est pas notre affaire. Cela ne nous regarde pas. » Il y eut pas mal de cas où les paysans ont nui aux troupes soviétiques ukrainiennes et soutenu les troupes bourgeoises ukrainiennes. Les armées allemandes ont occupé l'Ukraine, Les terres des propriétaires sont retournées aux propriétaires. Ils ont rétabli dans leurs droits les anciens commissaires de police. Ils ont rétabli les anciens impôts. Le paysan a hurlé. Dans toute l'Ukraine, maintenant, le paysannat s'est soulevé. Avec des fusils, et des mitrailleuses, des couteaux et des fourches, le moujik ukrainien s'est soulevé contre l'envahisseur allemand. Des flots de sang coulent. Le paysan ukrainien se gratte la nuque et ajoute : « J'ai l'esprit de l'escalier. Il aurait fallu en son temps soutenir les troupes soviétiques. Maintenant il y aurait moins de victimes. »

Le paysan de Kazan devrait regarder maintenant le paysan ukrainien et comprendre, sinon, demain, les propriétaires et les commissaires de police vivront à ses crochets. Il faudra prendre la fourche, la faux et les couteaux... Ne vaudrait-il pas mieux s'unir tout de suite aux troupes soviétiques et les soutenir dans le combat? C'est la seule façon d'assurer aux paysans la terre et la liberté.

Septembre 1918.

QU'EST-CE QUE LA PANIQUE

La panique est une terreur grégaire, aveugle, stupide. Un, deux coups de fusil, une rumeur sourde — et voilà la panique. « Nous sommes tournés... nous sommes encerclés », et en proie à une terreur absurde, l'unité recule. Pourquoi avons-nous perdu Kazan au début d'août ? Parce qu'une honteuse panique s'est emparée de quelques unités et qu'elles ont fui devant les forces insignifiantes de l'ennemi ⁸⁷. Garder Kazan le 5 août, c'était possible avec peu de victimes. Alors que maintenant il faut reprendre Kazan avec une dépense de forces et de vies humaines beaucoup plus importante.

Le mauvais soldat ignorant, inconscient, froussard, est sujet à la panique. Et il meurt plus facilement que tout autre parce qu'une terreur absurde est mauvaise conseillère.

L'homme pris de panique fonce tête baissée, sans réfléchir et, souvent il court à un véritable danger et il meurt. Le soldat conscient et courageux ne cède pas à la panique. Il soupèse toutes les circonstances, garde le calme nécessaire et souvent grâce à cela sauve sa vie, même dans des circonstances très difficiles. Il meurt plus de froussards que de courageux.

Il y a des soldats qui sèment la panique. Ils répandent toujours des rumeurs angoissantes et sont les premiers à crier : « On nous a tournés... il faut reculer ». À cause de ces gredins, il arrive que des milliers reculent devant des dizaines.

Les Tchécoslovaques sont en tout 22.000. Les officiers-gardes blancs ne sont pas très nombreux non plus. Nous aurions pu en venir à bout en un jour ou deux si les jeunes unités n'avaient pas été envahies par cette maladie hideuse, la panique. Il faut en finir avec elle une fois pour toutes. Les commissaires, les commandants, les soldats d'avant-garde, les agitateurs-communistes doivent déclarer à la panique une guerre sans pitié. À bas la panique! Un châtiment sévère pour ceux qui sèment la panique!

Septembre 1918.

ORDRE DU JOUR

*du président du conseil militaire révolutionnaire de la République et
du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine
à l'Armée Rouge et à la Flotte Rouge.
En date du 10 septembre 1918, n° 33.*

Le 10 septembre entrera comme un jour de fête dans l'histoire de la révolution socialiste. Kazan a été arrachée aux mains des gardes blancs et des Tchécoslovaques par des unités de la Ve armée⁸⁸. C'est un tournant décisif. La ruée de l'armée bourgeoise a rencontré, enfin, la résistance voulue. Le moral de l'ennemi est brisé. Après Kazan suivront Ekaterinbourg, Simbirsk, Samara et toutes les autres villes du bassin de la Volga, de l'Oural et de la Sibérie, occupées temporairement par les ennemis des masses ouvrières.

Soldats et matelots! Le mois de combats sous Kazan s'est écoulé devant mes propres yeux. L'ennemi avec ses bataillons d'officiers avait une évidente supériorité d'organisation et d'habileté militaire. Pendant les premiers jours, nos jeunes unités non encore aguerries n'ont pas toujours manifesté la fermeté indispensable. Il y eut des cas de panique sans raison et de retraite absurde. Mais les premiers échecs n'ont pas brisé notre moral. Les soldats et les matelots les plus conscients se sont unis plus étroitement et ont aidé à établir une discipline sévère dans les rangs de la V^e armée. Ceux qui voulaient sauver leur peau ont subi un dur châtiment dans un mépris général. Les commandants, les commissaires, les soldats, les marins ont agi comme un seul homme. Et soudain le tournant est venu. Ayant fait l'expérience de vos coups, les Tchécoslovaques et les gardes blancs se sont mis à dire : « Ce ne sont pas des soldats de l'Armée Rouge, mais les Allemands ». Les officiers tsaristes, habitués à être battus par les Allemands, considèrent maintenant comme des Allemands tous ceux qui les battent.

Soldats et matelots de la Ve armée! Vous avez pris Kazan. Cela sera porté à votre compte. Les unités ou les combattants qui se sont particulièrement distingués seront récompensés selon leur mérite par le pouvoir ouvrier et paysan. Ici même, je déclare devant le pays et le prolétariat international : la cinquième armée tout entière a bien rempli son devoir. Au nom du Conseil des Commissaires du peuple, je vous dis : « Camarades, merci. »

Publié dans les *Nouvelles du Comité central exécutif*,
14 septembre 1918, n° 199.

TÉLÉGRAMME

*aux présidents des soviets de Pétrograd et de Moscou,
les camarades Zinoviev et Kamenev.
11 septembre 1918.*

La prise de Kazan est votre victoire, non seulement parce que c'est la victoire de la classe ouvrière sur les bandes de la bourgeoisie, mais aussi parce que dans cette victoire les ouvriers héroïques de Petrograd et de Moscou ont joué un rôle héroïque, marchant au premier rang et donnant dans les circonstances les plus difficiles, un exemple de courage et de dévouement invincible.

Vive les soviets des députés ouvriers de Petrograd et de Moscou!

Publié dans les *Nouvelles du Comité central exécutif*,
12 septembre 1918, n° 197.

L'IMPORTANCE DE LA PRISE DE KAZAN

*dans le cours de la guerre civile.
Discours prononcé au théâtre de Kazan
le lendemain de la prise de la ville, 11 septembre 1918*.*

Nous chérissons la science, la culture, l'art et nous voulons les rendre accessibles au peuple, ainsi que toutes leurs institutions, c'est-à-dire les écoles, les universités, les théâtres, etc. Mais si nos ennemis de classe voulaient de nouveau nous montrer que tout cela n'existe que pour eux et non pour le peuple, nous dirions : « Mort à la science et à l'art, mort au théâtre! Nous aimons, camarades, le soleil qui nous éclaire, mais si les riches et nos agresseurs voulaient monopoliser le soleil, nous dirions : « Que le soleil s'éteigne et que règnent l'obscurité, les ténèbres éternelles... »

C'est précisément pour cela qu'on s'est battu sous les murs de Kazan, c'est pour cela qu'on se bat sur la Volga et dans l'Oural. On se bat pour savoir à qui appartiendront les maisons, les palais, les villes, le soleil, le ciel : appartiendront-ils aux travailleurs, aux ouvriers, aux paysans, aux indigents, ou bien aux bourgeois et aux propriétaires qui se sont de nouveau efforcés, après avoir dompté la Volga et l'Oural, de dompter aussi le peuple ouvrier.

** Le début de ce discours n'a pas été sténographié. Une partie du sténogramme qui a été conservée est reproduite ici.*

Les journaux s.-r. ont raison d'écrire que la classe ouvrière qui a pris le pouvoir dans ses propres mains, qui en a fait l'expérience, qui a compris ce qu'il signifie, ne le rendra pas sans une lutte acharnée.

« Ouvriers, ricanent nos ennemis, vous avez pris le pouvoir, mais où sont vos châteaux en Espagne ? » Et les ouvriers, en ayant pleinement conscience de leur bon droit historique, répondent à cela : « Oui, nous avons pris le terrible héritage que nous ont légué l'autocratie et quatre années de tuerie mondiale qui ont épuisé le pays. Il est vrai que la classe ouvrière est dans une mauvaise passe, mais il est vrai aussi que le travail nécessaire à la réorganisation du pays est un travail très difficile. Durant des milliers d'années, les classes possédantes ont dominé, elles ont gouverné, elles ont multiplié les blessures, et la classe ouvrière doit, en quelques mois, panser ces blessures. Accordez-nous un délai ; nous viendrons à bout de tout, nous en viendrons à bout sans recourir au moyen que recommandent la bourgeoisie russe, les propriétaires russes et les anciens fonctionnaires russes, c'est-à-dire l'Assemblée constituante. »

« L'Assemblée constituante ! » Par ce slogan, hier encore sous les murs de Kazan, la bourgeoisie s'efforçait de s'opposer aux ouvriers et aux paysans qui mouraient en combattant contre ce slogan.

L'Assemblée constituante se présente comme un ensemble de classes et de partis, c'est-à-dire qu'elle est composée des représentants de tous les partis, depuis les propriétaires jusqu'au prolétariat. Alors nous demandons : « Qui donc gouvernera dans cette Assemblée constituante ? Ne va-t-on pas nous proposer une coalition, car c'est la seule chose qu'on puisse ici proposer : un gouvernement d'union, allant de Lébédiev, d'un côté, jusqu'au camarade Lénine, de l'autre ? » Je pense, camarades, que ce numéro ne fera pas partie de notre programme historique. D'ailleurs, nos ennemis eux-mêmes, dans la pratique, ne veulent pas de coalition avec le prolétariat, car, lorsque Lébédiev préparait l'Assemblée constituante avec son compère Kerenski, le camarade Lénine se trouvait dans une cabane dans la forêt, où il s'est caché comme un ermite durant quelques semaines, et nous autres, nous étions dans les Kresty de Petrograd ⁸⁹. Non, il n'y eut pas de coalition, même lorsque ceux qui prônent l'Assemblée constituante étaient au pouvoir. Admettons qu'avec les communistes il ne pouvait y avoir alors de coalition, mais les autres partis honorables, les partis gouvernementaux, les partis patriotiques : cadets, s.-r. de droite, menchéviks, et peut-être même s.-r. de gauche ; tous ces partis moraux, honorables, ont-ils donc pu former une coalition ? C'est que celle-ci est contraire aux lois de la lutte des classes.

L'Assemblée constituante ne gouverne pas, c'est le ministère qui gouvernera. Issu de qui ? De tous les partis sans les bolcheviks. La coalition de tous les partis bourgeois et petit-bourgeois contre la classe ouvrière et les paysans pauvres, voilà ce qu'est l'Assemblée constituante. Mais sur la balance de l'histoire, seules les forces qui pèsent lourd ont un sens : d'un côté, la classe ouvrière forte de son travail, de son habileté, de son nombre et de son rôle économique ; de l'autre, les propriétaires, tant qu'ils possédaient la terre, les capitalistes, les banquiers, tant qu'ils possèdent les capitaux (ces classes aussi ont leur importance). Et voilà qu'entre elles,

comme les cafards dans les fissures, se nichent les s.-r. de droite et les menchéviks qui tiennent ce langage : « Pourquoi, vous, ouvriers êtes-vous en guerre avec les capitalistes, pourquoi, vous, paysans, êtes-vous en guerre avec les propriétaires ? Nous, s.-r. de droite et menchéviks, nous nous tenons au milieu et au moyen d'une coalition, nous vous réconcilierons avec vos ennemis de classe. Il ne faut pas de guerre civile. » Mais la classe ouvrière a repoussé ce mensonge et ce jeu. C'est la bourgeoisie elle-même qui l'y a contraint ! Les conciliateurs accusent les bolcheviks d'allumer la guerre civile, mais quand cette guerre civile devient une guerre des possédants contre les non-possédants, les s.-r. de droite et les menchéviks sont toujours du côté des possédants. Ont-ils par hasard élevé des protestations contre la guerre civile quand, à Kazan, on a fusillé des ouvriers, quand par ce moyen les groupes bourgeois ont renforcé leur pouvoir ? Non.

Il y a deux guerres civiles, ou plus exactement, deux pôles de la guerre civile. La guerre civile que mènent les propriétaires, les anciens fonctionnaires, les anciens généraux, les banquiers, les capitalistes contre les masses laborieuses est une guerre déshonorante; mais il y a une autre guerre civile que vous, ouvriers, qui avez relevé la tête, commencez à mener contre ceux qui vous oppriment, ceux qui vous font violence. C'est une guerre civile sacrée. Nous avons fait cette guerre hier et nous la ferons demain, et, aujourd'hui nous l'exprimons par la prise de Kazan.

La prise de Kazan ! Comment apprécier ce fait heureux ?

La lutte interne des classes dans la république soviétique s'est compliquée et a pris les formes d'une guerre longue et juste du fait que l'opposition russe bourgeoise s'est unie à l'ingérence militaire, l'attaque, l'invasion de l'impérialisme étranger qui s'est produite sous la forme d'un débarquement américano-européen et d'un réseau de complots. Pour commencer, après avoir effectué un débarquement peu important de deux ou trois mille Anglais et Français à Mourmansk et à Arkhangelsk, les bandits impérialistes racontaient que d'importantes masses populaires commençaient à affluer vers eux. Ils n'avaient pas du tout compté sur une résistance de la révolution, étant donné la situation pénible des ouvriers russes. Mais le porteur de la révolution, le prolétariat affamé de Moscou et de Petrograd, leur a dit : « Je mange aujourd'hui un demi-quart, demain il n'y aura même plus cela, mais je serrerais encore un peu plus ma ceinture et je dirai clairement : J'ai pris le pouvoir et ce pouvoir je ne le rendrai jamais ! » Et lorsque les impérialistes se sont heurtés à la première riposte après leur attaque inattendue sur Arkhangelsk, des voix se sont élevées dans toute la presse bourgeoise de l'Angleterre et de la France pour dire que toute l'entreprise dans le Nord est une aventure.

Cependant le plénipotentiaire anglais Lockhart et le général français Lavergne, qui se trouvaient à Moscou, ont provoqué le soulèvement de Iaroslavl, de Vologda, ils ont organisé un complot à Moscou. Tout était prêt, il restait seulement à régler un « détail » : Que faire du camarade Lénine : le diriger sous escorte vers Arkhangelsk ou le fusiller sur place ? La révolte de Iaroslavl et de Moscou s'est faite non seulement sur l'ordre des impérialistes alliés et avec leur argent : ils en ont aussi fixé la date. Et quand le général Lavergne a convoqué à ce sujet Savinkov et lui a dit : « Il nous faut à telle date une révolte sur la Volga », Savinkov a déclaré : « C'est une entreprise dangereuse, c'est prématuré pour le moment. » Alors Lavergne lui a déclaré à peu près ceci : « N'est-ce pas nous qui avons créé toutes vos organisations ? », c'est-

à-dire : n'est-ce pas moi qui t'ai payé ? C'est comme si Lavergne avait dit : « L'âne doit connaître la mangeoire de son maître. » Et sur l'ordre direct du général français Lavergne, Savinkov a organisé la rébellion de Iaroslavl qui a détruit une partie de la ville et a coûté la vie à de nombreux ouvriers. Il les a fusillés là-bas d'une façon aussi cruelle qu'ici à Kazan. Pendant que ces événements avaient lieu, vint à leur aide la rébellion des Tchécoslovaques en Sibérie, à Tchéliabinsk, la prise de Samara, de Simbirsk. Cela n'a pas réussi à Vologda, cela n'a pas réussi à Iaroslavl, alors voilà que du côté de Kazan roule une vague en direction de Nijni, laquelle s'efforce de faire la jonction avec le front anglo-français. Toute la presse bourgeoise claironnait déjà le succès de cette manœuvre. Voilà pourquoi le fait que nous ayons pris Kazan ne signifie pas seulement la libération d'une ville ouvrière; non, la prise de Kazan signifie la destruction d'un plan diabolique auquel participent les représentants de la bourse américaine, française, japonaise et dans laquelle fut entraînée la bourgeoisie russe, des dizaines, des centaines de milliers de conspirateurs blancs. Ce plan avait pour but de mettre tous les nœuds de communications de notre pays à la disposition de l'impérialisme anglo-franco-américano-japonais, c'est-à-dire agir avec la Russie comme ils ont agi avec toutes les colonies. Ce plan a fait faillite avec la prise de Kazan! Il y aura encore une lutte, et une lutte acharnée, mais il ne faut plus espérer que les Tchécoslovaques et les Anglo-Français fassent leur jonction! En outre, la nature laisse aux projets des ennemis, un mois, un mois et demi, pas plus : nos mers boréales commenceront à geler, notre mère Volga va geler et ils ne seront plus que de petits groupes disséminés dans des villes sans liaison directe les unes avec les autres, isolés et condamnés!

Pour eux, la prise de Kazan est un couteau tranchant. Après la prise de Kazan suivront celles de Samara, de Simbirsk, de Tchéliabinsk, d'Oufa; seront libérées Ekaterinbourg, Orenbourg; c'est-à-dire que la Volga, l'Oural et la Sibérie reviendront dans la famille de la Russie soviétique. Évidemment, cela ne signifie pas que tous les dangers soient écartés. Rien n'est plus dangereux pour la classe révolutionnaire que de s'endormir sur ses lauriers et d'estimer que les succès obtenus garantissent une victoire totale. Il n'y aurait pas eu de victoire des Tchécoslovaques si, après Octobre, nous étions restés les muscles aussi bandés que lorsque nous avons lutté contre la bourgeoisie au moment de la révolution d'Octobre. Mais le malheur de la classe ouvrière est qu'elle n'estime pas ses ennemis à leur juste valeur. Combien de nos ennemis acharnés ont été remis en liberté par les ouvriers de Petrograd et de Moscou après la première révolte! Ce même général Krasnov qui gouverne maintenant sur le Don, qui y a fusillé, pendu et égorgé des milliers, des dizaines de milliers d'ouvriers, a été, encore au mois d'octobre de l'année dernière, fait prisonnier à Petrograd et libéré par bonté d'âme par les ouvriers de Petrograd. Et tous les s.-r. de droite qui sont maintenant ministres en Ukraine, ministres du gouvernement sibérien à Samara, tous ces Lébédiev, ces Fortunatov, etc., ont tous été entre les mains de la classe ouvrière. Ces mains les ont tenus, elles les ont tenus et relâchés, sans estime, avec mépris, mais elles les ont relâchés ; à présent, ils organisent des complots contre les ouvriers, les fusillent et les pendent. Et maintenant qu'on accuse les ouvriers de cruauté dans leur manière de faire la guerre civile, nous disons par expérience : un seul défaut serait maintenant impardonnable à la classe ouvrière russe, ce serait la miséricorde, la bonté envers ses ennemis de classe. Nous luttons au nom du bien suprême de l'humanité, pour la régénération du genre humain, pour sa libération de l'oppression, de

l'obscurantisme, de l'esclavage. Et tout ce qui se trouve sur notre chemin doit être balayé. Nous ne voulons pas de guerre civile, de sang, de blessures. Nous sommes prêts à nous réunir fraternellement autour de la marmite commune avec tous nos ennemis acharnés. Si la bourgeoisie de Kazan revient aujourd'hui dans les riches demeures qu'elle a quittées peureusement et si elle dit : « Voilà, camarades ouvriers », ou si les propriétaires disent : « Voilà, camarades paysans, durant les siècles passés et pendant des dizaines d'années, nos ancêtres, nos pères et nous-mêmes avons opprimé, pillé et fait preuve de violence envers vos ancêtres, vos pères et vous. Maintenant, nous vous tendons une main fraternelle : ensemble, nous travaillerons dans une équipe commune et nous partagerons fraternellement tous les fruits du travail », je pense que, dans ce cas, je pourrais dire en votre nom : « Messieurs les propriétaires, messieurs les bourgeois, revenez librement. Pour vous la table sera mise comme pour tous nos amis! Si vous ne voulez pas la guerre civile, si vous voulez vivre fraternellement, venez; mais si vous voulez de nouveau diriger la classe ouvrière, lui arracher les usines et les fabriques, s'il en est ainsi, alors nous vous opposerons un poing de fer et nous donnerons vos demeures que vous avez quittées aux pauvres de Kazan, aux travailleurs et aux opprimés. »

Dans la guerre qui se déroule, la tâche des ouvriers conscients est de se pencher vers leurs frères qui se trouvent dans l'ignorance (il y en a encore beaucoup) et de leur expliquer le sens des événements, de les élever, de leur expliquer qu'il ne s'agit pas d'une lutte entre partis, pour des bagatelles, mais d'une lutte qui décidera si l'ouvrier vivra comme le maître absolu de la terre russe ou s'il sera écrasé comme un cadavre sur lequel s'abattent les vautours de l'impérialisme universel pour le déchiquter. Vous devez montrer que nous voulons que sur la terre russe soit établie une République soviétique des ouvriers et des paysans, que nous voulons que les travailleurs aient le pouvoir et qu'il soit impossible de rétablir ici la domination des capitalistes et des propriétaires fonciers. Exposée par les ouvriers, c'est une pensée simple que doivent comprendre tout ouvrier retardé et tout paysan.

Comme tout ce que fait la révolution russe, nos premiers succès contre les Tchécoslovaques ont joué un rôle révolutionnaire énorme en France et en Angleterre : l'attaque des ouvriers contre les impérialistes y a commencé et, parmi les impérialistes de ces pays, une scission s'est opérée : une partie d'entre eux s'est mise à soutenir qu'il fallait cesser cette attaque absurde, cette aventure pitoyable et risquée. C'était avant la prise de Kazan.

Il n'y a donc pas de doute que la nouvelle de la prise de Kazan provoquera une scission très importante parmi les impérialistes bourgeois d'Angleterre. Ils commenceront à sonner la retraite, après s'être rendu compte qu'il n'est pas facile de s'approprier la terre russe, qu'elle n'est pas à la merci de tous les aventuriers du brigandage de grand chemin impérialiste. Elle est maintenant la terre des ouvriers et des paysans et l'armée des ouvriers et des paysans la défend. La Russie soviétique opposera une riposte décisive aux impérialistes; dans la Russie soviétique, pas plus que dans un guêpier, personne ne viendra fourrer sa main. La prise héroïque de Kazan est un avertissement à tous les impérialistes! Mais cet avertissement ne doit pas rester isolé, il faut qu'il ait un prolongement énergique. Ici, dans la province de Kazan, on mobilise. Les ouvriers de la ville de Kazan sont les premiers à devoir entrer dans les rangs de l'Armée Rouge des ouvriers et des paysans. Nous devons susciter l'opinion générale que celui qui, maintenant, tire au flanc, que celui qui se dérobe à ses obligations militaires est un

traître à la cause de la classe ouvrière. Dans l'ancien temps, nous avons durement traité les briseurs de grève, ceux qui se soumettaient aux capitalistes : nous agissons de même envers les ouvriers qui ne soutiennent pas l'armée ouvrière et paysanne et aident la contre-révolution. Tous les citoyens soviétiques honnêtes sont tenus de défendre le pays!

On nous accuse d'être de mauvais patriotes. Oui, camarades, tant qu'à la tête de notre pays se tenaient les bourgeois, les bureaucrates-proprétaires qui conduisaient le troupeau des soldats russes pour qu'il répande son sang à défendre leurs intérêts; pendant tout ce temps, nous avons été de mauvais patriotes de leurs profits, de leurs bénéfices, car nous étions les patriotes de la classe ouvrière. Mais maintenant c'est la classe ouvrière et les paysans pauvres qui gouvernent dans notre pays; sur son sol, abreuvé de violence, d'esclavage, de la sueur de nombreuses générations, pour la première fois dans l'histoire mondiale, la classe ouvrière s'est levée et a dit : « Je suis le maître et il n'y a pas d'autres maîtres que moi. » Envers cette Russie, nous éprouvons le sentiment le plus enflammé : pour elle, nous sommes tous prêts à nous faire couper la tête et à verser notre sang jusqu'à la dernière goutte.

Le danger terrible actuel nous aide à créer une armée forte; et ce n'est pas une question de jours, mais d'heures. La mobilisation, à en juger d'après les derniers bulletins, se déroule partout à merveille; une masse de télégrammes arrive, dans lesquels on nous demande la permission de mobiliser les classes 2, 3, 4 et plus. Il ne faut pas bivouaquer à Kazan, il faut aller plus loin! On nous appelle en d'autres lieux où règnent les gardes blancs. Et d'ici, au nom de la révolution, nous proclamons : « Camarades de Simbirsk, de Samara et d'autres villes! Nous pensons à vous, nous ne voulons pas rester ici une minute de trop, nous sommes tous prêts, avec nos forces conjuguées, à vous venir en aide pour libérer notre Russie soviétique de la contre-révolution bourgeoise; nous sommes tous prêts à donner notre tête pour la vie de la classe ouvrière. »

Au nom de cela, je vous invite, camarades, à vous unir maintenant en un seul cri :

Vive la Russie soviétique des ouvriers et des paysans!

Vive l'Armée Rouge des ouvriers et des paysans! Hourrah!

ORDRE DU JOUR

*du président du conseil militaire révolutionnaire de la République
du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine à l'Armée Rouge
et à la Flotte Rouge (en date du 12 septembre 1918)*

Dans l'ordre N° 33, j'ai rendu hommage aux prouesses de la Ve armée pour la prise de Kazan. Mais un détachement de la I^{re} armée, attaquant du nord-est sous le commandement du camarade Azine, a aussi pris part à la lutte héroïque pour Kazan. Ce détachement a été privé jusqu'aux derniers jours de liaison suivie avec la Ve armée. À présent, d'après les rapports sur toutes les circonstances de l'affaire, je remarque que le détachement de la II^e armée, surmontant toutes les difficultés et les privations, a combattu avec un véritable héroïsme révolutionnaire. J'estime devoir porter cela à la connaissance du Conseil des commissaires du peuple et de l'Exécutif des soviets.

Publié par les *Nouvelles du Comité central exécutif*,
14 septembre 1918, N° 199.

ORDRE DU JOUR

*du président du conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine
à la Flotte aérienne Rouge (en date du 13 septembre 1918, N° 37, ville de Kazan)*

Soldats de la flottille aérienne rouge de la Ve armée!

La République soviétique tout entière a été témoin de votre incomparable héroïsme durant les combats historiques de Kazan. Vous avez tout de suite cloué au sol les aviateurs traîtres de l'ennemi.

Jour après jour, vous avez terrorisé les gardes blancs de Kazan. Vous avez créé une aviation de reconnaissance irremplaçable. Vous avez assuré la liaison de la Ve armée avec le détachement d'Arsk de la IIe armée. Vous avez poursuivi l'ennemi avec intrépidité, portant le trouble et la terreur dans ses rangs.

Honneur et gloire à vous, preux rouges de la flotte aérienne!

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine
à la Flotte Rouge
(en date du 13 septembre 1918, N° 38)*

Marins de la flottille militaire de la Volga! À Kazan, votre flottille s'est couverte de gloire. Tous les bateaux ont rivalisé d'héroïsme et de dévouement envers la classe ouvrière. Les glorieux marins ont montré qu'ils restent ce qu'ils étaient : l'ornement et l'orgueil de la révolution.

J'ordonne que les noms actuels de vos navires, hérités de l'époque tsariste et bourgeoise-marchande, soient remplacés par de nouveaux noms, dignes de la révolution et de vos exploits.

Salut fraternel, camarades marins. En avant! Étranglez la canaille!

Publié dans les *Nouvelles du Comité central exécutif*,

17 septembre 1918, N° 201.

APPEL AUX TCHÉCOSLOVAQUES

Soldats tchécoslovaques, ouvriers et paysans! On vous a promis l'aide anglaise, française, américaine et japonaise, mais on vous a trompés. Les bourgeois anglais et japonais ont besoin de votre sang pour soumettre le peuple travailleur russe et lui soutirer de l'or. Les officiers russes gardes blancs se cachent derrière votre dos et vous obligent à mourir pour la cause de la bourgeoisie.

Vous voyez maintenant la force de notre Armée Rouge. Nous avons pris Kazan et Simbirsk; demain tomberont Ekaterinbourg, Samara et toutes les autres villes occupées temporairement par la bourgeoisie au prix de votre sang.

Vous périrez tous pour les intérêts des riches, des banquiers et des rois. On vous trompe. Ouvrez les yeux : les ouvriers et les paysans russes luttent pour leur liberté et le pouvoir contre la bourgeoisie russe et étrangère. Ne vous mettez pas en travers de notre route!

Solennellement, devant la classe ouvrière de tous les pays, je vous déclare : « Tout soldat tchécoslovaque qui livrera volontairement son arme sera pardonné et aura la possibilité de vivre en Russie avec les mêmes droits que tous les citoyens laborieux de la République soviétique. »

Soldats tchécoslovaques! Rappelez-vous que vous êtes en majorité des ouvriers et des paysans. Arrêtez vos officiers contre-révolutionnaires, unissez-vous aux ouvriers et aux paysans de la Russie soviétique, là est votre salut!

13 septembre 1918.

À PROPOS DES BANDITS

*qui se sont emparés,
à Kazan, d'une partie de la réserve d'or
de la République soviétique russe*

À Kazan, une partie de l'or qui était la propriété de la République soviétique de Russie a été enlevée par les gardes blancs et les Tchécoslovaques. Le vol a été perpétré sur l'ordre des capitalistes français, anglais, japonais et américains. Le peuple russe, après la révolution d'Octobre, avait refusé de payer aux usuriers étrangers les emprunts contractés par les tsars. Pour arracher aux ouvriers et aux paysans leurs profits, les rapaces étrangers ont pris, par l'intermédiaire des mercenaires tchécoslovaques et des gardes blancs, une partie de l'or qui constitue le bien du peuple russe. Maintenant les pillards tâchent d'exporter l'or saisi au Japon et en Amérique par la Sibérie, ou en France et en Angleterre par Arkhangelsk.

Il faut s'opposer à cela coûte que coûte.

L'or dérobé au peuple russe doit être rendu au peuple russe dans son intégralité.

La protection de cet or dans les territoires occupés par les Tchécoslovaques et les gardes blancs doit être assurée par tous les ouvriers et paysans honnêtes.

Ils doivent s'opposer à son transfert et à sa dilapidation.

Lei comploteurs qui manquent depuis longtemps de billets de banque peuvent tenter de payer en or.

Toute personne qui recevra de l'or en paiement d'un travail ou pour des produits sera considérée comme complice du pillage.

Les ouvriers, les paysans conscients et en général tous les citoyens honnêtes des localités prises momentanément par les rebelles sont tenus de surveiller en secret tous les criminels qui se livrent actuellement au transport, à la dissimulation ou à la dilapidation de l'or.

Après que la Volga, l'Oural et la Sibérie auront été nettoyés des gardes blancs et des Tchécoslovaques, tous ceux qui ont dilapidé la réserve d'or seront désignés. Leurs biens seront confisqués et eux-mêmes seront soumis aux châtiments les plus lourds, y compris la peine de mort.

Nouvelles du Comité central exécutif

14 septembre 1918, N° 199.

À PROPOS DE LA VICTOIRE

Que dire à propos de la victoire ? Les victoires n'exigent pas de commentaires; elles parlent d'elles-mêmes. Beaucoup pensent qu'elles sont une surprise. Il n'en est rien. Peu après mon départ pour le front oriental, j'ai télégraphié au camarade *Lénine* que nos unités se battaient à merveille et vaincraient si on leur garantissait un minimum d'organisation et un commandement compétent. Sur l'expérience de la Ve armée, j'ai pu suivre de jour en jour comment les jeunes unités fraîchement organisées se soudaient, devenaient fortes. Les communistes représentaient, au véritable sens du mot, l'âme de chaque compagnie, de chaque régiment. Les détachements isolés de communistes donnaient l'exemple d'une abnégation sans égal. Durant les premiers jours, sur le front de la Ve armée, j'ai entendu des plaintes sur le régiment de Briansk qui avait reculé sans raison. Durant tous les combats ultérieurs, le régiment de Briansk a été l'un des plus héroïques et le commandant a parlé de lui avec un sincère enthousiasme. Dès que nos unités ont senti le lien qui les unissait les unes aux autres ; que chaque unité a eu la certitude que, ni à droite, ni à gauche, il n'y aurait de retraite; que le commandement suivait un plan rationnel et délibéré, toutes les qualités véritables de l'armée révolutionnaire : enthousiasme, élan, héroïsme se manifestèrent dans toute leur étendue. Sur l'enclume de la guerre, nous avons tout de suite forgé une armée de première qualité. On pourrait dire que s'il n'y avait pas eu les Tchécoslovaques, il aurait fallu les inventer, car en temps de paix nous n'aurions jamais réussi à créer rapidement une armée unie, disciplinée, héroïque. Maintenant cette armée prend forme devant nos yeux. Des renforts nous sont indispensables ; ils doivent être envoyés à partir des endroits d'où ont été envoyés les unités de base, afin que l'ouvrier et le paysan de Toula soit versé dans le régiment de Toula, ceux de Vladimir dans le régiment de Vladimir, etc... Le renfort, comme la formation, se fera immédiatement, sous le feu de l'ennemi. C'est mieux ainsi. Dans ce travail fébrile de formation, accompli dans le feu même du combat, se distinguent et se distingueront de plus en plus tous les soldats énergiques et capables, et nous les mettrons à des postes de commandement. L'élan des ouvriers-soldats révolutionnaires, leur vaillance entraîne beaucoup d'anciens officiers et nous obtenons en eux un personnel de commandement tout à fait sûr, intimement lié à l'Armée Rouge. Après des travaux, des privations et des pertes incroyables, les unités de l'Armée Rouge sont entrées à Kazan dans un ordre parfait. Les gardes blancs y avaient terrifié la population par la perspective de massacres, de fusillades générales, etc... En réalité, l'arrivée des soldats de l'Armée Rouge a signifié dans la ville l'établissement d'un

régime de sévère discipline et la fin de l'ivrognerie et de la maraude. Lors de meetings colossaux au théâtre municipal, sur la place devant le théâtre, les masses prolétariennes de Kazan ont salué avec un impétueux enthousiasme révolutionnaire le rétablissement du pouvoir soviétique et elles ont promis de soutenir l'Armée Rouge en la renforçant par de nouveaux régiments de Kazan. La prise de Simbirsk n'a pas été non plus une surprise. Le commandant de la 1^{re} armée, le camarade Toukhatchevski, avait promis de prendre Simbirsk au plus tard le 12 septembre. Il a honnêtement rempli son engagement. Il m'a annoncé la prise de la ville par le télégramme suivant : « Ordre exécuté. Simbirsk pris. »

Le moyen le plus sûr d'exploiter, d'achever la victoire est de ne pas relâcher notre pression sur l'ennemi. Pour cela, des renforts provenant de l'intérieur du pays sont indispensables, et pour les obtenir, il faut une grosse propagande dans les masses ouvrières et auprès des paysans pauvres. Dans les coins de province les plus reculés de la Russie soviétique, les travailleurs doivent comprendre que cette guerre est leur guerre et que de son issue dépend le sort des masses laborieuses de Russie et, dans une large mesure, celui du monde entier.

Septembre 1918.

ORDRE DU JOUR

*du président du conseil militaire révolutionnaire de la République et
du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine
à l'Armée Rouge et à la Flotte Rouge
(en date du 3 novembre 1918, N° 56, ville de Tsaritsyne)*

Parmi les troupes contre-révolutionnaires qui se battent contre nous, il y a des unités tchécoslovaques. Elles sont constituées dans leur majorité d'ouvriers et de paysans tchèques dupés qui espéraient que les impérialistes anglo-français garantiraient l'indépendance de leur patrie, la Bohême. Actuellement, l'indépendance de la Bohême est proclamée en Autriche même, grâce à la révolution qui s'y développe.

Par l'intermédiaire du commissariat du peuple aux Affaires étrangères, j'ai proposé de garantir à tous les Tchèques qui le désirent la possibilité de retourner dans leur patrie qui vit maintenant une période d'essor révolutionnaire. Le Commissaire du peuple aux Affaires étrangères a averti à son tour le gouvernement tchécoslovaque que le pouvoir soviétique, malgré le succès de nos armes sur la Volga et dans l'Oural, ne désire rien de plus que la fin du sang versé et qu'il est, à cause de cela, prêt à offrir aux Tchécoslovaques sans armes, en leur garantissant une entière sécurité, de passer à travers la Russie dans leur patrie libérée. Le gouvernement soviétique a proposé au gouvernement de Bohême des pourparlers pour définir toutes les conditions du retour des Tchécoslovaques dans leur patrie.

J'ordonne aux conseils militaires révolutionnaires de toutes les armées du front oriental de prendre des mesures pour porter à la connaissance des Tchécoslovaques nos démarches et aussi les grands changements qui ont lieu maintenant en Autriche-Hongrie. J'ordonne très sévèrement de ménager les Tchécoslovaques qui se constituent prisonniers. Les hommes coupables d'avoir fusillé les Tchécoslovaques prisonniers en supporteront la très lourde responsabilité.

Le moment est arrivé où les Tchécoslovaques trompés et vendus aux impérialistes anglais, français et russes doivent comprendre que leur salut est dans l'union avec le pouvoir soviétique russe qui, seul, peut faciliter leur retour au pays.

ORDRE DU JOUR

du président du conseil militaire révolutionnaire de la République et du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine à l'Armée Rouge et à la Flotte Rouge (en date du 15 novembre 1918, N° 60, ville de Moscou)

A l'occasion de mon ordre concernant les Tchécoslovaques dupés qui luttent maintenant contre les troupes soviétiques, j'ai reçu une déclaration des Serbes qui se trouvent en Russie et qui ont aussi, en grande partie, été entraînés par les impérialistes dans la lutte contre le pouvoir ouvrier et paysan. En réponse aux questions qui m'ont été posées, je déclare que l'ordre sur les Tchécoslovaques concerne aussi entièrement les Serbes, les Polonais et les soldats des autres nationalités recrutées par les agents impérialistes anglo-français et japonais.

J'ordonne très sévèrement aux conseils militaires révolutionnaires des fronts de veiller à ce que les simples soldats faits prisonniers ou qui se sont rendus volontairement ne soient pas fusillés ou ne subissent pas quelque autre châtiment; qu'on prenne des mesures pour informer les soldats serbes des révolutions qui se développent dans les Balkans, de la création en Serbie de soviets de députés ouvriers et soldats, et également de ce que le pouvoir soviétique dans la République Soviétique Fédérative Socialiste de Russie est prêt, quant à lui, à faciliter aux soldats de nationalité serbe un retour sans obstacle dans leur patrie, à condition qu'ils déposent immédiatement les armes.

4. - LA RÉVOLTE DES S.-R. DE GAUCHE DES 6-8 JUILLET 1918 À MOSCOU.

AVANT LA RÉBELLION *

I

Je me suis permis de solliciter du Présidium, et maintenant de vous, que vous m'accordiez quelques minutes de votre précieux temps pour déposer une motion extraordinaire mais que la vie même suscite maintenant.

Dans des secteurs isolés de la région proche de notre front, on observe des manifestations inquiétantes, dont je ne veux nullement exagérer l'importance mais qui n'en ont pas moins valeur de principe. Et si nous nous comportons envers elles avec indifférence, elles pourraient donner naissance à des faits menaçants pour la politique que vous avez voulue et que, je pense, vous voulez mener.

Dans le secteur de Koursk, sur le front ukrainien, dans la zone de démarcation qui nous sépare des Allemands, on a observé, il y a quelques semaines, des symptômes inquiétants : quelques éléments mènent une agitation parmi les unités isolées de notre armée, appelant à passer à l'offensive, indépendamment de l'ordre et des directives du pouvoir soviétique central.

Je n'ai évidemment ni l'intention, camarades, ni le droit de soulever la question de savoir quelle politique, la guerre ou la paix, est juste ou injuste (un point spécial de notre ordre du jour est consacré à cette question); mais en tout cas je suis certain que, dans cette salle, il n'y a pas un seul délégué et même pas un seul invité, à moins qu'il ne s'agisse d'un ennemi qui se soit faufilé ici, qui puisse penser que la question de la guerre et de la paix, de l'offensive et de l'armistice puisse être résolue par des unités et des détachements isolés de l'Armée Rouge.

J'ai reçu un télégramme de notre commissaire militaire de Koursk, Krivochéïne, et je dirai ici, entre parenthèses, quoique cette question me soit en tant que commissaire à la guerre tout à fait indifférente, que le camarade Krivochéïne, l'un de nos meilleurs et plus énergiques commissaires, est un s.-r. de gauche. Il déclare dans ce télégramme que, à cause de « provocations sur lesquelles j'ai fait un rapport, quelques unités ont à présent exigé d'attaquer. Le régiment N. a adopté une résolution : ne pas passer à l'offensive sans l'ordre des autorités centrales ». Le même Krivochéïne avait fait rapport le 15 du mois, par le télégramme que je viens de citer, annonçant que la cinquième compagnie du 3e régiment était passée à l'offensive. Cela a été provoqué, dit-il, par diverses causes.

Ensuite, ces jours-ci, avant-hier, dans la même région, à Lgov, le commissaire Bytch a été tué et le chef de brigade Slouvis a été blessé (je note à nouveau entre parenthèses que Slouvis appartient à la fraction des s.-r. de gauche).

En outre, Krivochene rapporte que, d'après ses propres réflexions et les données qu'il possède, des éléments suspects isolés ont incité les unités à passer directement à l'offensive en passant outre aux ordres du pouvoir soviétique central et même local.

* Motion extraordinaire présentée par moi au Ve Congrès des soviets des députés ouvriers, paysans, cosaques et soldats le 4/VII/1918⁹⁰. Ce texte est le sténogramme de cette motion. L.T.

Il dit que cet assassinat est le fait du même groupe qui mène une agitation démagogique.

On reçoit des nouvelles du même ordre d'autres endroits. Je dois seulement ajouter que j'ai envoyé à Koursk et Lgov une commission pour procéder à une enquête sur cette affaire et que cette commission a été mitraillée par la même bande : deux camarades ont été blessés.

De Nevel, l'un de nos commissaires déclare qu'on y mène une agitation démagogique et malhonnête dont le sens est finalement que le pouvoir soviétique trahit les frères ukrainiens. On y raconte des légendes infâmes : que nous accaparons les tissus et les faisons passer aux Allemands, que nous envoyons du blé en Allemagne, etc., bref des légendes d'une démagogie bourgeoise malhonnête que vous tous, vous connaissez très bien.

Je comprends parfaitement que des paysans coupés du monde et ignorants puissent être désorientés par de tels mensonges et, quand je parle, je ne pense pas à eux, mais aux individus qui aspirent à entraîner les unités isolées dans la guerre contre la volonté du congrès des soviets. En outre, on m'a appris de Jalobvka qu'à un point de contrôle pour les laissez-passer, quelques hommes avaient osé menacer avec une bombe le président de notre délégation de paix, le camarade Rakovski. Ils n'ont malheureusement pas encore été arrêtés et fusillés.

Vous comprenez, camarades, qu'il ne faut pas plaisanter avec cette sorte de choses, que, moi, en tant qu'actuel responsable de la conduite de l'Armée Rouge (Kamkov « Kerenski ! » Cris : « A bas celui qui a crié ») ... Kerenski ! Kerenski défendait la volonté des classes bourgeoises; quant à moi, ici, je suis responsable devant vous, représentants des ouvriers et des paysans russes, et, si, ici, vous m'adressez un blâme et prenez une autre décision — que je sois ou non d'accord avec elle — moi, en tant que soldat de la révolution, je m'y soumettrai et l'exécuterai.

Le dernier Congrès panrusse des soviets⁹¹ (qui avait adopté la politique de paix avec l'Allemagne), ainsi que le Comité central exécutif et le Conseil des Commissaires du Peuple choisis par lui, ont mené une politique déterminée qui exprimait le point de vue juste ou erroné (c'est une autre question) du parti qui représente la majorité écrasante des classes qui n'exploitent pas le travail d'autrui. Je suis obligé de mener la part de cette politique qui passe par le département militaire et, quand on me dit que des unités isolées de l'Armée Rouge tuent (comme cela est arrivé par exemple dans le cas du commissaire Bytch) ou blessent un commandant de brigade (le s.-r. de gauche Slouvis) et que le commissaire Krivochéine rapporte que des bandes saoulent les troupes et que, lorsque nous envoyons cinq ou six hommes pour enquêter, on les mitraille, alors je ne sais pas si nous devons recommander une politique d'indulgence, ou si nous devons nous hâter de rappeler impitoyablement à l'ordre qui de droit.

Je pense, camarades, que, si vous me demandez qui sont ces agitateurs louches, je ne pourrai pas vous le dire exactement. Mais si vous demandez « N'y a-t-il pas là des s.-r. de droite qui nous poussent à la guerre ? » je dirai : « Certainement oui. » Si vous me demandez :

« N'y a-t-il pas parmi ces délégués des représentants du parti, insatisfaits de la paix de Brest-Litovsk et qui veulent nous provoquer à faire la guerre pour que soient prises Moscou et Pétrograd ? » je dirai :

« Certainement oui. » Si vous me demandez : « N'y a-t-il pas là des agents de la bourse anglo-française qui ont fait le débarquement sur la mer Blanche ? » je dirai : « Certainement oui. » Ils travaillent ensemble par la provocation, le mensonge et la corruption, et ils nous imposent la décision que vous seuls par vos votes pouvez prendre ou ne pas prendre.

Pour mettre un terme aux manifestations dont je vous ai parlé, j'ai donné hier par télégraphe l'ordre suivant dont je veux vous demander la sanction :

« Deux partis veulent immédiatement entraîner la Russie dans la guerre avec l'Allemagne. Le premier : les envahisseurs et agresseurs allemands extrémistes qui ne sont pas satisfaits, même par la paix de Brest-Litovsk, et qui veulent nous provoquer pour prendre Moscou et Leningrad. L'autre parti : les impérialistes anglo-français qui veulent de nouveau entraîner la Russie dans une boucherie impérialiste.

« Parmi les soldats de l'Armée Rouge travaillent des agitateurs à la solde de nos ennemis qui veulent nous entraîner à faire la guerre.

« J'ordonne : d'arrêter et d'expédier à Moscou pour y être jugés par le Tribunal extraordinaire tous les agitateurs qui, après la publication de l'ordre présent, inciteront à l'insoumission envers le pouvoir soviétique. De fusiller sur place tous les agents de l'impérialisme étranger qui inciteront à l'attaque et opposeront une résistance aux autorités soviétiques les armes à la main.

« Le Congrès panrusse des soviets des députés ouvriers et paysans s'ouvre aujourd'hui à Moscou. Je lui ferai un rapport sur les agissements des gredins et des agents à la solde de la bourgeoisie allemande et anglo-française. Je demanderai au congrès de faire preuve d'une justice impitoyable envers les provocateurs, les voyous, les profiteurs. Malheur à celui qui désobéit à la volonté du Congrès panrusse des soviets!

« Vive la discipline révolutionnaire! Vive l'armée honnête des ouvriers et des paysans! »

En demandant la sanction de cet ordre, je vous demande d'accorder, avec tout le sérieux voulu, quelques minutes à l'importante question qui est soumise à votre attention. La guerre est une chose sérieuse et importante, tout comme la révolution, et nous avons assumé la sérieuse obligation de mener jusqu'au bout l'affaire commencée.

Si nous avons décidé de faire la guerre, nous devons dire ouvertement que nous nous battons, et en conséquence dire exactement sur quel front et à partir de quelle heure nous faisons la guerre.

Si nous continuons à soutenir la politique approuvée lors du dernier congrès, nous devons contraindre nos délégués à mener cette politique avec un total esprit de décision et une résolution inébranlable. Vous pouvez changer de politique à n'importe quel moment, pour des considérations de tel ou tel ordre, dépendant de telle ou telle situation internationale, mais tant qu'elle demeure inchangée, vous ne permettrez pas à des agitateurs qui ont les poches pleines de l'argent impérialiste de vous exciter les uns contre les autres et de dire : « Le pouvoir soviétique trahit l'Ukraine ou la Lituanie. » Vous ne leur permettrez pas de jeter des milliers ou des centaines de soldats à l'attaque sur certains secteurs du front. Que

l'assemblée des représentants des soviets de toute la Russie nous dise : « Nous vous avons mis à un poste de responsabilité, nous vous avons imposé une politique déterminée et vous avez le droit d'employer, à l'égard de la provocation et de la trahison qui veulent la faire échouer, non seulement les armes de la propagande, mais aussi la répression révolutionnaire la plus sévère⁹². »

II

Quelques malentendus évidents se sont insinués ici, qui sont nés d'un manque de critique de la part de certains membres du congrès envers ce qui se dit et ce qu'on déclare à la tribune.

Il a été dit qu'on vous proposait de faire passer en douce une résolution proposée par Trotsky. Je n'ai donné lecture d'aucune résolution, j'ai donné lecture d'un ordre qui, semble-t-il, a quelque peu choqué certains par son style. Moi-même, camarades, ne suis absolument pas amateur du style militaire en tant que tel; habitué dans la vie et la littérature à employer le style du publiciste, c'est celui que je préfère. Mais chaque activité a ses conséquences, parmi lesquelles celle du style : en ma qualité de commissaire du peuple à la guerre qui interdit à des voyous de fusiller nos représentants, je ne suis pas un publiciste et je ne peux m'exprimer sur le ton lyrique employé par la camarade Spiridonova.

Avant tout, je me permets de récuser quelques fraternisations politiques tardives des s.-r. de gauche, sur lesquelles, dans leurs discours, ils ont attiré notre attention en dépeignant comment, à différentes époques, ils avaient fraternisé avec nous. En ce qui nous concerne, nous rappellerons que, lorsque, sous Kérenski, nous fraternisions dans les prisons avec les criminels, ce parti, au nom duquel a parlé ici Spiridonova, participait à l'entreprise Kérenski. C'était en juin de l'année dernière. Lors de chaque entrevue avec les s.-r. de gauche, nous leur demandions (il ne s'agissait pas alors de politique internationale où tout dépend des circonstances imposées de l'extérieur) : « Quand donc manifesterez-vous votre honneur et votre conscience révolutionnaire et rompez-vous avec le gouvernement Kérenski ? » Et en octobre, quand nous nous sommes soulevés contre Kérenski (je dois rappeler cela pour qu'il n'y ait pas d'autres fraternisations rétrospectives), tous les s.-r. de gauche ont déclaré qu'ils ne soutiendraient pas ce mouvement. Kamkov peut d'autant plus sourire qu'il l'a dit avec Natanson et Schreider.

Je peux parler de cela en toute tranquillité, mais pas dans cette langue, mélange de lyrisme et de littérature de mauvais goût, dans laquelle s'expriment tous les représentants de cette tendance : que je m'adresse à la loge diplomatique, à nous ou à vous, je n'ai pas l'intention de parler sur ce ton. Mais ceux qui ont fait la révolution d'Octobre, telle qu'elle a été faite, non pas en août ou en juillet de cette année, mais au mois d'octobre de l'année dernière, ceux-là savent que les s.-r. de gauche ont abandonné le travail dans le comité révolutionnaire et y ont retiré tous leurs militants, hormis ceux qui y sont restés de leur propre chef. Lorsque, à un moment donné, nous sommes allés au-devant de leur invitation à créer un pouvoir commun, ils ont répondu : « Nous n'entrerons au gouvernement que si les menchéviks et les s.-r. de droite y entrent. » Oui, telle a été leur réponse. Il est vrai qu'à une certaine époque nous étions enclins à pardonner beaucoup à ce parti et à oublier. Nous disions : « C'est un parti jeune, pour ne pas dire vert; il ne faut pas exiger de lui une ligne de continuité dans les actes et une

grande logique de pensée. » Mais quand on vient nous dire à présent que ce parti est l'avant-garde du prolétariat et du paysannat, voire de l'Internationale tout entière, et que nous autres, communistes, adoptons maintenant la position de Kerenski, je me permettrai de dire que le prolétariat d'avant-garde est groupé autour de Petrograd et de Moscou, et certainement pas à Tambov, où le congrès de district des s.-r. de gauche a décidé, contre notre fraction, de distribuer de la vodka à la population. Je n'accuse pas, camarades, le parti des s.-r. de gauche en bloc, car je suis profondément persuadé qu'aucun parti ne peut répondre de ce que, dans un recoin ou un autre de sa périphérie, pareils actes ne puissent s'accomplir; je voulais dire par là que les s.-r. de gauche ne se trouvent en majorité ni à Petrograd ni à Moscou, mais dans les districts de la province de Tambov ou à Lgov où agissent les bandes; et les s.-r. de gauche viennent d'exprimer leur solidarité avec les bandes de Lgov en qualifiant leur activité criminelle de soulèvement révolutionnaire contre l'impérialisme allemand.

Rappelez-vous ensuite ce que disait ici le camarade Zinoviev. Combien y a-t-il à Petrograd de s.-r. de gauche capables de soutenir de leur autorité ces bandes dont j'ai parlé ? Et quand les s.-r. de gauche veulent, entre autres, expliquer l'activité des bandes comme provenant d'un état d'esprit révolutionnaire des unités de l'Armée Rouge, nous n'y croyons pas. Nos unités de l'Armée Rouge, que nous avons formées, mal ou bien, (et si elles sont faibles, cela signifie que nous sommes faibles nous-mêmes, faites-les plus fortes!...), veulent défendre honnêtement la République soviétique. Ces régiments sont disciplinés, et jamais ils n'en arriveront à ce que 20 hommes franchissent la ligne de démarcation et égorgent 2 ou 3 soldats allemands rencontrés par hasard. Seuls les éléments louches et indisciplinés dont il s'agit se conduisent ainsi. Et je dirai par avance, à propos de ce que disait ici le représentant de la Lettonie (qu'on vienne nous citer d'autres unités militaires aussi disciplinées, aussi sûres et aussi pleines d'abnégation que nos unités lettonnes), je dirai ceci : si, sur les fronts où nous touchons à la Livonie, à l'Estonie et à la Courlande, il survenait un conflit qui nous coûterait le sang de nos propres soldats ou paysans et ne donnerait aucun résultat politique, cela signifierait que n'importe qui y a participé, sauf les bokhéviks lettons, parce que ce sont des unités organisées, placées sous le signe d'une dure discipline révolutionnaire.

Les s.-r. de gauche disent que les épisodes de Kursk et de Lgov ne sont pas du banditisme, mais une tendance saine.

En quoi consiste la véritable santé ? En ce que le révolutionnaire dit : « Je suis mécontent, indigné, mais je me sou mets aujourd'hui à la situation générale et aux ordres du pouvoir que j'ai créé. Et je me sou mets en soldat discipliné. » Est-ce une manifestation de la santé révolutionnaire que 20 hommes, après avoir écouté de louches agitateurs ou peut-être un neurasthénique, ou peut-être un hystérique, s'élancent derrière la ligne de démarcation, après avoir vu que les soldats allemands y sont moins nombreux qu'eux-mêmes ? Non. De la part des s.-r. de gauche, c'est l'impressionnisme le plus honteux en politique, et de la part de ces bandes, c'est un crime, une aventure. Nous nous trouvons maintenant dans des conditions plus difficiles qu'il y a 10 ou 15 ans : dans la lutte contre le tsarisme, nous avons alors envisagé la question d'une tactique de terreur individuelle et d'une organisation révolutionnaire de masse et, dès cette époque, nous étions pour un travail de masse et les s.-r. pour la terreur

impressionniste. Et nous avons vu que les partisans des explosions tapageuses sont passés, en majorité, dans le camp de la bourgeoisie.

Il y a 15 ans, nous étions pour une bonne organisation des actions, en opposant l'organisation de masse à la terreur individuelle et nous défendons encore maintenant cette organisation sous la forme d'une armée régulière de masse prolétarienne qui s'oppose à l'esprit de guérilla qui, lui, a bien des traits communs avec la terreur. Et nous disons, comme nous disions alors en parlant de la terreur, que les mouvements partisans désorganisent notre armée, et finissent par tuer sa discipline.

Quelques participants au Congrès osent dire que la menace du pouvoir soviétique envers les détachements, pitoyablement minoritaires, ne signifie rien et n'effraye aucun d'entre eux. S'il en est ainsi, pourquoi avons-nous vu alors le parti tout entier qui avait pris la défense de ces détachements trouver nécessaire de faire part de sa crainte non fondée, ici, dans cette salle et dire : « Nous savons, vous voulez nous fusiller ; laissez-nous parler une dernière fois, écoutez-nous. »

Non, la question ne se pose pas d'une façon aussi tragique. Les s.-r. de gauche qui travaillent sérieusement et honnêtement à la création de l'armée (et il y en a) ont été les premiers à me faire part directement de tous les excès de cette voyouterie. Je le répète : Krivocheine, à Koursk, s.-r. de gauche, commissaire de province, est un merveilleux commissaire. A Koursk, il y a aussi d'autres camarades semblables qui traitent de haut ces éléments partisans comme des éléments louches, des débauchés, tels ceux qui franchissent la ligne de démarcation et fuient à la vue du casque allemand s'il est multiplié par dix ou vingt, alors que les unités solides, conscientes, par exemple les unités lettones, dans lesquelles règnent l'esprit du parti et une forte discipline, ne s'emballent pas et n'attaquent pas sans raison, mais ne fuient pas non plus à la vue du premier casque, qu'il soit allemand ou autre. Et nous voulons précisément créer une telle armée, c'est-à-dire rejeter de l'armée les éléments désorganisés, démoralisés, neurasthéniques, hystériques et instaurer une sévère discipline; l'armée doit se comporter avec maîtrise et de manière consciente dans les pires conditions, alors qu'il n'y a rien de plus facile que de faire de la démagogie à bon marché, comme celle qui consiste à dire qu'en Ukraine on égorge nos frères, etc.

Pourquoi faut-il même en parler, comment le besoin d'une démagogie de bazar se fait-il sentir ici, au Congrès panrusse des soviets, où 99 % des délégués sont des communistes de vieille trempe ? Nous ne sommes pas réunis pour ça, mais pour décider comment devenir forts, fermes, efficaces. Et quand on nous dit qu'il faut admirer des actes qui consistent en ce qu'un groupe de voyous menace le camarade Rakovski avec une bombe, et qu'en outre, ceux qui font ça sont les mêmes éléments démoralisés qui volent les valises de tous les Allemands qui passent en même temps que les nôtres, nous répondons : « Il n'y a pas place ici pour parler de cela. » Seul un groupe égaré peut parler de la sorte; quant aux détachements démoralisés, nous devons les dissoudre.

Aux frontières, seules peuvent tenir les unités solides. Et vous leur direz qu'elles doivent tenir solidement à ce poste auquel vous les avez mises; qu'elles n'osent pas, sur le sol brûlant de la frontière, décider elles-mêmes de la question de la guerre ou de la paix. Je n'exige pas de vous,

et je n'en ai pas le droit, que vous vouliez la paix et non la guerre; je n'ai pas dit cela, camarades, et c'est en vain que les s.-r. déplacent la question sur un autre plan. J'ai dit que nous devons déclarer à toutes les unités de l'armée, à la classe ouvrière, au paysannat, à tous les partis, à tous les groupes qui ont des rapports avec les soviets et qui n'ont pas de rapport avec eux, que vous seuls, et personne d'autre, ne peut décider la question de la guerre et de la paix.

Les s.-r. de gauche approuvent les infractions grossières à cette condition inébranlable du pouvoir soviétique. Ils applaudissent de la tribune du Congrès panrusse ces unités dans lesquelles des éléments incapables, des tas de bandits s'opposent à l'organe souverain du pays tout entier. Ils osent dire que c'est là le symptôme d'une action saine. À ce sujet, vous devez vous exprimer nettement sans obscurité et sans réticence. Ici, en fait, ce n'est pas la question des unités de Koursk et de Lgov qu'il faut résoudre.

Au Comité central exécutif, dans les anciens congrès des soviets, nous avons dit aux menchéviks et aux s.-r. : « Prenez le pouvoir et vous créerez un pouvoir tel qu'il passera sans heurt de main en main. » Mais alors, les soviets n'étaient pas l'instrument, l'organe du pouvoir, ils étaient seulement l'appareil de ceux qui servaient les forces qui avaient le pouvoir et qui étaient au-dessus des soviets. Nous avons dit que nous ne pouvions nous résigner à être un appareil de service. Maintenant les soviets sont l'organe du pouvoir. Au Congrès des soviets, vous choisirez et adopterez une Constitution qui s'appuiera sur les ouvriers et les paysans pauvres, en exprimant juridiquement leurs rapports de force dans la révolution. Et si les s.-r. de gauche nous disent, au sujet de l'épisode militaire qui s'est produit, qu'ils ne veulent plus collaborer au Congrès des soviets, qu'il n'y a pas là de voie légale pour la lutte, cela ne se fera pas. Indépendamment de la façon dont se résout la question de la guerre et de la paix, chaque parti, chaque garde-rouge, tous ceux d'entre vous qui ne sont pas d'accord avec la paix de Brest-Litovsk, tous, vous pouvez vous préparer au nouveau Congrès pan-russe des soviets. Mais si les autres partis prétendent mettre en échec votre décision par des « actions directes », s'ils veulent en faire la preuve sur le front, nous ne leur en donnerons pas le droit. Nous n'avons pas pris le pouvoir pour que des groupes isolés de neurasthéniques et d'intellectuels fassent fi de la volonté des masses ouvrières et paysannes.

On ne décide pas actuellement le rapport des voix s'exprimant d'un côté ou de l'autre. La question se pose ici de savoir pourquoi on est : pour le pouvoir soviétique ou contre lui, pour « l'action directe » ou la soumission ? Et qu'on n'allègue pas le nombre des voix. Qu'a le contrôle de la commission mandatée à voir avec cette question ?

Nous sommes obligés de résoudre la question posée aujourd'hui, non au hasard, mais sérieusement, en ayant conscience de la plénitude de notre responsabilité devant le pays tout entier. Nous devons donner une réponse claire : autorisez-vous chaque unité de l'Armée Rouge à décider d'elle-même de la politique soviétique, quand cette unité, après avoir lu les articles de Spiridonova et d'autres, tente de faire la guerre ?

Vous savez que les détachements anglo-français font mouvement avec les s.-r. de droite et les menchéviks, précisément pour lutter contre les Allemands, malgré les soviets. Et si certains détachements (des détachements d'ivrognes) provoquent des incidents à la frontière, si

d'autres débarquent des troupes (ils les débarquent parce que nous n'avons pas de cuirassé), si les Tchécoslovaques se rebellent et si les s.-r. de droite les dirigent, si on prononce des discours pathétiques sur l'Ukraine en appelant à l'attaque, tout cela, indépendamment des différences dans la forme et dans les slogans, ne vise qu'à une chose : faire échouer la paix.

J'ai parlé de la façon dont je comprends la question de la paix et de la guerre. Mais si le Congrès des soviets dit qu'il faut se battre, alors, nous autres, bolchéviks, nous ne mourrons pas plus mal que les s.-r.

Vous répondrez demain ou après-demain à cette question après l'avoir examinée sous tous ses aspects. Aujourd'hui, vous répondrez à une autre question qui est beaucoup plus importante que l'ordre des mandats douteux, trafiqués (la cuisine du parti est un appareil complexe : il arrive qu'on y prépare des plats peu soignés). Cette question se résume ainsi : *ai-je le droit de dire aux unités de l'armée que le Congrès panrusse est l'organe souverain de la République ?*

Et si les camarades disent qu'il en est ainsi, ils le diront de cette façon : « Ici sera résolue la question de notre politique internationale et toute tentative pour forcer la volonté du Congrès panrusse par des explosions isolées sur le front est une pitoyable, honteuse et déshonorante provocation. »

En même temps, vous direz que le commissaire du peuple à la Guerre tant qu'un autre ne le remplace pas, est obligé d'exécuter votre volonté, qu'il est, par cela même, obligé d'écraser la provocation militaire qui va à l'encontre de vos décisions.

On me parle des fusillades. Vous vous êtes souvenus de Kerenski. Oui, évidemment, camarades, la classe qui tire est celle qui manifeste sa domination. Mais Kerenski a tiré sur les masses populaires pour soutenir l'impérialisme anglais. Nous, nous défendons l'indépendance de la République soviétique russe contre tous les impérialismes. Nous ne marchons pas avec l'Allemagne contre la France et l'Angleterre, pas plus que nous ne marchons avec l'Angleterre et la France contre l'Allemagne. Nous voulons devenir plus forts, plus disciplinés et mieux organisés en tant que République soviétique. Pour cela, en tant qu'organe souverain, vous devez dire à tous les groupes, petits ou importants, qui y feront obstacle par de petits coups de pouce à la guerre : « Bas les pattes ! Ici parle l'organe souverain de la République soviétique. Il décide : la paix ou la guerre, et personne, sinon lui, n'en décide ⁹³. »

RÉSOLUTION

Prise par le Ve Congrès des soviets sur la question de la guerre et de la paix soulevée par le camarade Trotsky

« Le Ve Congrès panrusse des soviets de députés ouvriers, paysans, soldats et cosaques, après avoir entendu la déclaration extraordinaire du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine a décidé :

La décision des questions concernant la guerre et la paix est du ressort du seul Congrès panrusse des soviets et des organes du pouvoir soviétique central établis par lui : le Comité central exécutif et le Conseil des commissaires du peuple.

Aucun groupe de la population n'osera, en opposition au pouvoir soviétique panrusse, prendre sur lui de décider de la question des armistices et des attaques. Toutes les unités de l'Armée Rouge doivent se soumettre pour ces questions, de la façon la plus rigoureuse, aux ordres du pouvoir soviétique central et à ceux des commissaires et commandants nommés par lui.

Le Congrès panrusse des soviets met en garde tous les ouvriers et les paysans, tous les soldats de l'Armée Rouge contre les agissements des provocateurs mercenaires, agents de l'impérialisme étranger qui s'efforcent de divers côtés, par la force, le mensonge, la provocation et la tromperie, d'entraîner la République soviétique dans une guerre impérialiste.

Le Congrès panrusse des soviets fait un devoir au commissaire du peuple à la Guerre d'épurer, à l'aide des organismes qui lui sont soumis, toutes les unités de l'Armée Rouge et d'en nettoyer les provocateurs et les mercenaires de l'impérialisme, sans hésiter à prendre les mesures les plus rigoureuses.

Le Congrès panrusse des soviets fait un devoir à tous les soviets de la zone frontalière de surveiller attentivement ces individus louches, qui, en se dissimulant parfois sous différents noms du parti, arrivent sur le front ukrainien pour faire de l'agitation en faveur d'une attaque immédiate. Pareils agitateurs doivent être arrêtés et châtiés selon les lois en vigueur en temps de guerre.

Le Congrès panrusse des soviets fait un devoir à son présidium d'envoyer immédiatement à Koursk-Lgov une commission extraordinaire munie de pleins pouvoirs illimités pour écraser la provocation et établir un ordre révolutionnaire ferme.

Le bien de la République soviétique est la loi suprême. Celui qui s'oppose à cette loi doit être rayé de la surface de la terre. »

L'ASSASSINAT DU COMTE MIRBACH

*Ordre du jour du commissariat du peuple
à la Guerre*

Des inconnus ont jeté une bombe dans l'ambassade d'Allemagne. On annonce que l'ambassadeur Mirbach est gravement blessé. Le but évident est d'entraîner la Russie dans une guerre contre l'Allemagne. On sait que tous les éléments contre-révolutionnaires : garde-blancs, s.-r. de droite et leurs alliés, visent ce but.

Étant donné la décision prise hier par le Congrès panrusse, qui a approuvé la politique extérieure du Conseil des commissaires du peuple, les conspirateurs révolutionnaires ont décidé de faire échec à cette décision.

La bombe qui a été lancée était autant dirigée contre l'ambassade d'Allemagne que contre le pouvoir soviétique. J'ordonne aux organes d'instruction du commissariat à la Guerre de prendre des mesures à l'égard des conspirateurs contre-révolutionnaires, ainsi qu'à l'égard de ceux qui ont exécuté pour eux l'attentat.

Me rendre compte personnellement de la marche de l'enquête.

Nouvelles du Comité central exécutif, n° 140, 7 juillet 1918.

LA RÉBELLION

Rapport au Ve Congrès des soviets, le 9 juillet 1918,

le lendemain de la répression de la rébellion des s.-r. de gauche des 6-8 juillet

I

Camarades, durant la séance du Ve Congrès panrusse des soviets, il s'est produit une interruption imprévue, due aux derniers *événements* de Moscou, dont l'écho n'est pas encore tout à fait étouffé. J'ai dit : *événements imprévisibles*, bien que, dans une certaine mesure, leurs symptômes aient été visibles à la veille du Congrès. Vous vous souvenez que la première question politique abordée au présent Congrès concernait précisément la provocation de certains groupes et individus dans le domaine de nos rapports internationaux. Le Ve Congrès a adopté une première résolution, jugeant sévèrement les groupes qui estimaient possible de décider des questions politiques de leur propre chef, dans le dos du pouvoir soviétique et, en ce moment, dans le dos du Congrès des soviets. Ces groupes aspiraient, en particulier, à décider dans la pratique de la question de savoir avec qui, aujourd'hui, la République soviétique devait être en paix, à qui elle devait faire la guerre. Lorsqu'on a mis cette question aux voix, la fraction de s.-r. de gauche a quitté la salle des séances, ce qui était déjà en soi symptomatique : au moment de décider d'une question importante, la plus critique dans le domaine de la politique extérieure, dont dépend le destin des habitants de la République soviétique et celui de la révolution tout entière, le parti s.-r. de gauche estimait nécessaire de se retirer, comme s'il se radiait de la liste soviétique. Ce premier avertissement n'avait pas alors été totalement compris.

Le 6 juillet, vers 3 heures de l'après-midi, ce rébus politique, cette demi-énigme politique a trouvé son expression la plus nette dans l'assassinat de l'ambassadeur d'Allemagne, le comte Mirbach. Cet assassinat était une violence stupide et ignoble faite à la politique que mène le pouvoir soviétique. L'assassinat lui-même a été commis en utilisant l'appareil du pouvoir soviétique. Nous avons eu affaire à un acte ne ressemblant pas aux anciens actes terroristes des meilleurs combattants du parti s.-r. Vous savez que, dans le passé, nous avons désapprouvé la terreur. Mais en même temps nous éprouvions du respect envers ces héros sincères qui, sous le tsarisme, sacrifiaient leur vie pour tuer les bourreaux du régime tsariste.

Dans l'acte qui nous occupe, les faits, tant du point de vue politique que du point de vue moral, sont en parfaite contradiction avec ceux que je viens de citer.

Les s.-r. déclarent être un parti soviétique. Je parle de ceux « de gauche ». Ils sont entrés dans les institutions soviétiques et ils se sont servis du pouvoir soviétique en tant que tel pour commettre leur acte terroriste, ils n'ont utilisé ni leur propre appareil de parti, ni leurs propres forces individuelles. En appliquant les mesures du parti, ils ont agi malhonnêtement au sein même de l'organisation soviétique, car ils avaient en vue d'utiliser pour leurs propres buts, pour la sécurité de leurs propres plans, les institutions soviétiques ou les institutions placées

sous la garde du régime soviétique. Et, en particulier, pour pénétrer dans l'ambassade d'Allemagne, ils ont volé des documents en contrefaisant la signature de personnes dont ils étaient les subordonnés. Pourquoi cela ? Afin, par le meurtre de l'ambassadeur, de mettre du poids sur le plateau de la balance où il est écrit : *la guerre*.

Ainsi, pour provoquer la guerre, ce groupe ne tient pas compte de l'opinion du Congrès des soviets exprimés par le vote du 4 juillet. Pour *faire* échouer la politique du pouvoir soviétique, ce groupe utilise les institutions de ce pouvoir, y entre en tant que parti soviétique. C'est une perfidie comme l'histoire, du moins l'histoire révolutionnaire, n'en connaît pas.

C'est un acte de perfidie que pouvaient seuls accomplir les Azef de la révolution. Les Azef avaient au préalable, ici, devant vous, développé leur point de vue, celui de la guerre; mais quand vous l'avez rejeté, avec les pouvoirs que vous n'aviez pas eu le temps de leur retirer, ils ont utilisé vos armes pour paralyser votre volonté. Voilà pourquoi je répète que ce crime est une perfidie sans précédent dans l'histoire révolutionnaire.

En même temps, en se soumettant à cette logique de la situation dans laquelle il s'est lui-même placé par l'assassinat du comte Mirbach, ce groupe, en agissant, autant que nous pouvons en juger, derrière le dos des 9/10e des membres de son propre parti, s'est trouvé contraint de provoquer immédiatement une insurrection directe contre le pouvoir soviétique.

Pendant que nous rassemblions au Kremlin les premiers renseignements sur l'assassinat du comte Mirbach, pendant que le camarade Dzerjinski, avec l'esprit chevaleresque qui lui est propre, malgré les avertissements de ses amis, prenait sur lui de se rendre là où, d'après les premiers bruits, avait eu lieu la manifestation pour en vérifier l'origine, nous avons commencé à recevoir des nouvelles annonçant que des patrouilles se séparaient du détachement de Popov, qu'elles arrêtaient la garde et les représentants du pouvoir soviétique. Le camarade Dzerjinski se trouva arrêté dans le détachement de Popov qui était sous ses ordres et qui, sur la place Rouge, quand je lui avais remis son drapeau, avait fait serment de fidélité au pouvoir soviétique. Il fut arrêté avec la participation directe des militants les plus éminents des s.-r. de gauche : Alexandrovitch, Karéline, Kamkov, Spiridovitch et Tchérépanov. Un peu plus tard, un groupe de matelots armés de ce détachement se présenta à la Tchéka et de là un ancien membre de la Tchéka, Saks, lui aussi s.-r. de gauche, me déclara par téléphone que le groupe avait arrêté et emmené le camarade Latsis. Quant à Saks, visiblement désespéré, il avait quitté l'immeuble de la Tchéka... À ce moment-là, l'insurrection avait déjà un caractère ouvert; les s.-r. de gauche avaient pris sous leur commandement direct le détachement de Popov et s'étaient mis à disposer des sentinelles, à lancer des patrouilles et à arrêter les représentants du pouvoir soviétique. Ainsi fut, par exemple, arrêté le représentant du Soviet des députés ouvriers et soldats de Moscou, le camarade Smidovitch.

La logique de toutes ces actions était profonde. Dans la première résolution, déposée par moi, j'avais interrogé le parti s.-r. de gauche : s'estimaient-ils liés par la discipline aux soviets des députés ouvriers, soldats et paysans et au Congrès des soviets ? J'avais dit, non seulement en mon nom propre, mais au nom du parti communiste, que nous nous soumettions au vote du Congrès, quel qu'il soit, pour la question internationale, pour la question de la guerre et de la paix et pour toute autre.

J'avais interrogé les s.-r. de gauche : reconnaissaient-ils les votes du Congrès des soviets et s'engageaient-ils à les prendre *en* considération, en ce moment, dans le problème critique de la guerre et de la paix ? Je n'avais pas reçu de réponse à cette question. Ce qui était déjà en soi une réponse. Ce groupe d'intellectuels estimait qu'il était appuyé dans sa politique par une certaine fraction du paysannat, alors qu'en réalité, dans la question de la rupture de la paix de Brest-Litovsk, le parti s.-r. ne s'appuie sur aucune couche importante du paysannat. Ce groupe d'intellectuels, fouetté par l'opinion déchaînée des classes bourgeoises, guetté par la neurasthénie et les cris hystériques quotidiens des s.-r. et de la presse bourgeoise, s'est laissé porté à croire qu'il était le seul à décider — ni plus ni moins — si la terre russe devait ou non faire la guerre, s'il fallait soumettre ou non Moscou et Petrograd au danger immédiat et direct d'une occupation. Et il a résolu cette question à sa façon, en dehors de vous et contre vous; en outre, il a l'audace d'en référer au vote du meilleur élément du peuple russe. Nous lui avons opposé les ouvriers de Petrograd, ceux de Moscou, nous lui avons opposé la majorité écrasante de ce Congrès, mais dans sa frénésie, pressé par l'opinion bourgeoise, il a tout ignoré. Ce groupe ne voulait connaître que l'opinion des koulaks qui exprimaient leur mécontentement envers le pouvoir soviétique, non à cause de la paix de Brest-Litovsk, mais à cause de la politique du ravitaillement. Les éléments ignorants de la campagne sont mécontents parce qu'ils ne reçoivent pas suffisamment de textiles. Ils oublient que les ouvriers ont eux aussi reçu peu de pain; qu'ils souffrent du manque de pain au moins autant que les paysans du manque de textiles. Certes les couches les plus arriérées des paysans sont mécontents, sur ce chapitre, du pouvoir soviétique, mais dire qu'ils veulent la guerre est un mensonge. Y a-t-il un seul homme conscient qui estime dans les conditions actuelles qu'une guerre avec l'Allemagne est possible ?

Et les s.-r. de gauche, groupe de *l'intelligentsia*, chair de la chair de *l'intelligentsia* bourgeoise ont planté leur drapeau sur le mécontentement des ouvriers, d'une partie des ouvriers, sur le mécontentement d'une partie des paysans koulaks. Ils ont revêtu de leur bonnet à grelots d'intellectuels le mécontentement d'une partie des masses populaires et ils ont dit : « Le peuple russe, avec nous, exige une guerre immédiate avec l'Allemagne. »

Interrogez, réinterrogez maintenant tous les soviets, maintenant que la question est devenue sérieuse, après cet acte de provocation terroriste. Mais non pas, évidemment, les faux soviets qui siègent dans les recoins et qui n'ont en rien aidé à repousser l'attaque germano-haïdamak, lorsque les ennemis s'avançaient vers Voronej, Kursk, Briansk, lorsqu'ils attaquaient sur le Don où il y a maintenant la guerre avec Krasnov, où nos soldats de l'Armée Rouge repoussent les attaques, meurent, se battent, en défendant la République soviétique. N'interrogez pas ceux qui, dans les recoins, sucent leur ration de koulak, mais interrogez les soldats conscients qui ont fait l'école de la guerre, les meilleurs éléments du pouvoir soviétique dans les centres les plus importants où la population a davantage de culture, où elle juge la situation internationale, où elle sait ce qu'on peut faire et ce qu'on ne peut pas faire : interrogez les provinces. Vous devez le faire, après le congrès vous serez obligés de le faire. Veulent-ils la guerre ? Tous vous diront que ceux qui, par un acte de terrorisme, passant outre à notre volonté, à notre conscience, mécaniquement, de l'extérieur, se sont efforcés de nous imposer la guerre, ceux-là ont agi comme nos ennemis les plus acharnés, comme des traîtres et des félons au pouvoir soviétique.

Les s.-r. de gauche eux-mêmes étaient bien conscients qu'ils passaient, de fait, dans le camp de la contre-révolution. Car il n'y a pas un parti bourgeois qui n'exige la guerre avec l'Allemagne, à l'exception évidemment de ces partis qui sont passés du côté de l'Allemagne dans le voisinage des troupes allemandes. Tous les journaux, la presse des s.-r. de droite et des menchéviks, exigeaient la rupture immédiate du traité de Brest-Litovsk et au même moment passaient malhonnêtement sous silence que les troupes anglo-françaises faisaient mouvement devant le littoral de Mourmansk et que nous y concentrions toutes nos forces pour garder la République soviétique, comme nous les concentrions dans le Caucase du Nord et ailleurs contre les Turcs, les Haïdamaks et contre une éventuelle attaque allemande. Car partout, dans la mesure de nos forces, nous aspirons à défendre la République soviétique, non seulement contre les troupes allemandes, là où elles passent à l'attaque en rompant le traité de Brest-Litovsk, mais aussi contre les troupes anglo-françaises qui s'efforcent maintenant de nous porter un coup en traître. De tout cela, la presse bourgeoise ne souffle mot et, à plus forte raison, la bourgeoisie. En l'aidant, les s.-r. de gauche se sont efforcés de nous entraîner dans la guerre, sachant que cette tentative était déjà en elle-même une insurrection contre le pouvoir soviétique. D'une manière générale, par le caractère qu'ils ont donné à leur insurrection, les s.-r. de gauche se sont placés dans le camp de la contre-révolution. Ils ont dirigé leur premier coup contre le président de la Tchèque. La chose est symbolique : ils ont montré par cela même à quel camp ils appartenaient.

Même parmi ceux d'entre nous qui étaient enclins à la bienveillance envers les s.-r. de gauche, qui restaient dans l'expectative et qui disaient : « Ce sont peut-être des fous et des criminels isolés qui ont commis l'acte de terrorisme, mais le Comité central du parti ne peut y être mêlé », même pour ceux-là, une demi-heure après l'assassinat de Mirbach, il était devenu évident qu'il s'agissait d'un véritable complot, d'une rébellion organisée directement par le Comité central du parti des s.-r. de gauche. Évidemment, nous n'avons pas pu, comme avant, donner tout de suite l'ordre d'attraper, pour les juger, les deux provocateurs qui s'étaient efforcés, par cet acte de terrorisme, d'entraîner notre pays dans la guerre, car l'ordre avait été donné de concentrer immédiatement les forces militaires suffisantes pour étouffer la rébellion contre-révolutionnaire organisée sous l'emblème du comité central des s.-r. de gauche.

Pour vous mettre au courant, dans les grandes lignes, de la marche de l'opération militaire qui a eu lieu ces jours-ci, je vous lis des extraits de rapports.

Le chef de la division lettonne, l'ancien colonel d'état-major Vatsetis, un homme qui est en dehors des partis politiques, un soldat, rapporte qu'il a appris de source gouvernementale que, vers 9 heures du soir, le 6 juillet, le détachement de Popov se concentrait dans le passage Trekhsviatitelskaia, qu'il se composait de toutes sortes de troupes, qu'il était parfaitement apte au combat et que s'y trouvaient les leaders des s.-r. de gauche. A la réception de ces nouvelles, il devint parfaitement clair que nous avions affaire à un plan d'action médité et à une parfaite préparation militaire de la part des s.-r. de gauche pour une intervention immédiate. Plus loin, Vatsetis énumère la liste des forces qui se trouvaient à la disposition des rebelles; et il hésite sur la masse principale des forces, du fait que les rebelles eux-mêmes ne pouvaient désigner exactement lesquelles, parmi les unités qu'ils avaient entraînées, étaient effectivement avec eux, lesquelles étaient neutres. Vatsetis montre qu'ils avaient de

l'infanterie : de 800 à 2 000 hommes; de l'artillerie — pour les mêmes raisons — de 4 à 8 canons, 60 mitrailleuses; ils avaient aussi les Minenwerfer et des grenades à main. En outre, on annonça que quelques unités passaient du côté des hommes de Popov. L'effectif imposant du détachement, et surtout sa parfaite préparation au combat et sa concentration donnaient à nos ennemis, en vue d'actions imminentes, une grande supériorité pour prendre l'initiative. Le Comité central du parti s.-r. de gauche avait une supériorité totale dans cette affaire, car il avait de son côté la perfidie : tous ses membres avaient toujours eu, quand ils l'avaient désiré, libre accès au Kremlin, en particulier auprès du camarade Lénine. Ils pouvaient procéder à des arrestations, commettre des meurtres, voler des papiers de toutes sortes, ce qu'ils ont effectivement fait à la Tchéka que préside le camarade Dzerjinski. Ils avaient cette possibilité, car, je le répète, ils avaient la supériorité de la perfidie, et ils ont utilisé ces armes envers le parti révolutionnaire qui les estimait et traitait leur parti comme un parti frère.

Le problème posé aux autorités militaires, après que l'initiative fut passée aux mains des rebelles, consistait à concentrer des forces suffisantes pour écraser l'insurrection le plus vite possible. Le rapport du commissaire de la division d'infanterie lettonne, le camarade Peterson, connu comme un révolutionnaire actif, montre comment les unités soviétiques se sont comportées (en particulier certaines d'entre elles) dans la tâche qui leur était confiée.

Je dois tout d'abord remarquer que le détachement des internationalistes, commandé par le vieux camarade Béla Kun, s'est mis à la disposition du pouvoir soviétique. À ce propos, du côté des s.-r. de gauche et de la section paysanne du Comité central exécutif, dirigée par eux, une calomnie a circulé : nous armions les prisonniers allemands, les Allemands, alors que, en réalité, c'est un détachement communiste, un détachement hongrois, peu important mais uni, commandé par un vieux socialiste hongrois, qui nous avait offert ses services. Ce détachement était composé des frères de ces ouvriers hongrois qui ébranlent maintenant Budapest et toute la Hongrie par leur lutte révolutionnaire. Toutefois, les troupes ne pouvaient être rassemblées en une nuit, précisément parce que les ennemis avaient l'initiative; et les opérations prirent un caractère de combat de jour. Nos unités étaient disposées devant le temple du Christ Sauveur, sur la place de la Passion — devant le monument de Pouchkine, sur la place de l'Arbat et ensuite, évidemment, au Kremlin. « Vers 3 heures du matin, le 7 juillet, rapporte le même Vatsetis, j'ai appris que des forces ennemies importantes demeuraient passives autour du passage Trekhsviatitelskaia, mais que, pendant la nuit, elles avaient pris temporairement la Poste et s'efforçaient de s'emparer de la centrale électrique, mais elles n'y parvinrent pas. »

Je n'ai pas mentionné que, dans la nuit du 6 au 7, un détachement peu important de socialistes révolutionnaires de gauche ou un détachement de Popov avait pris le Télégraphe non par la force, mais par la perfidie. Les soldats de Popov s'étaient emparés du commissaire du peuple aux Postes et aux Télégraphes, le camarade Podbelski, ils avaient pris possession de son automobile et, dans ce véhicule ils avaient pénétré dans l'édifice, sans difficultés, avec leurs chefs. Partout et toujours, nous voyons la même méthode d'action : les s.-r. de gauche s'avancent avec de faux papiers, avec les passeports du pouvoir soviétique, et c'est ainsi que s'explique leur supériorité éphémère, mais qui leur a paru de prime abord très importante. Leurs partisans donnaient, par télégraphe, l'ordre de ne plus croire aucun ordre ni télégramme

émanant du Conseil des commissaires du peuple, sous prétexte qu'ils étaient nuisibles « au parti des s.-r. de gauche qui gouverne maintenant ».

Ultérieurement, les opérations militaires se sont précipitées de la façon suivante : le détachement des s.-r. de gauche fut délogé du Télégraphe par les camarades lettons et le détachement de Béla Kun. Tous les ordres furent exécutés par les troupes, mais comme elles se rendaient de nuit aux points de ralliement, elles n'avaient pas eu le temps de s'orienter.

Les s.-r. de gauche ont ouvert le feu sur le Kremlin. Il faut noter que, dans le cas présent, des actions qu'on peut qualifier de symboliques se déroulèrent sous mes yeux : ainsi, lorsque, à partir d'un édifice situé dans le Kremlin, nous avons regardé les obus, par bonheur peu nombreux, qui tombaient dans la cour, nous nous sommes dits le Conseil des commissaires du peuple est maintenant la cible naturelle des s.-r. de gauche, ils ont levé l'étendard de l'insurrection contre le pouvoir soviétique et ils étaient obligés d'ouvrir, par la force de la logique, le feu de l'artillerie sur le Kremlin où se trouve le pilier du pouvoir soviétique.

Le 7, les s.-r. de gauche ont reculé en désordre du quartier du passage Trekhsviatitelskara, en se dispersant sur le chemin de la gare de Kursk. Après avoir abandonné la gare, les gens de Popov ne présentaient plus une force organisée. Pour les poursuivre, des forces furent mises à la disposition du camarade Antonov. Dans leur rapport, Podvoïski et Mouralov racontent qu'Antonov a découvert au kilomètre 12 de la route de Vladimir, par laquelle les rebelles battaient en retraite, un blindé dynamité avec des canons et, au kilomètre 20, des armes, des bombes, etc. Vers midi, le 8 juillet, environ 300 hommes furent faits prisonniers.

De la même façon, furent arrêtés et désarmés les détachements des s.-r. de gauche venant de Pétrograd. Un détachement de 3 à 400 hommes en provenance de la zone proche de la frontière occidentale fut aussi arrêté. Un télégramme fut intercepté dans lequel la lutte était recommandée par tous les moyens possibles. À Pétrograd, l'affaire s'est limitée au désarmement des détachements s.-r. de gauche; la chose s'est faite rapidement, mais nous avons eu 10 tués et 10 blessés.

Telle est la situation de fait. Elle est claire. Je vous ai parlé au début de mon rapport de son aspect politique. Maintenant je dois seulement tirer le bilan de son aspect militaire. Il est certain que les s.-r. de gauche, de façon presque imperceptible pour le pouvoir soviétique, avaient concentré des forces importantes; mais ces forces se sont révélées des forces factices. Quand nos camarades arrêtés, Dzerjinski, Latsis, Smidovitch, entrèrent en rapport avec le détachement des s.-r. de gauche qui les gardait, il leur parut évident qu'une partie importante de ce détachement, par ses sentiments et son état d'esprit, était du côté du pouvoir soviétique; que les hommes étaient désarmés, ne savaient pas de quoi il s'agissait. Quand les camarades arrêtés leur ont expliqué ouvertement et courageusement la situation, le détachement est passé de leur côté, a déposé les armes et leur a dit : Vous pouvez partir. Un de nos éclaireurs fut arrêté et conduit à l'état-major par deux Finnois; en route, il leur prit les fusils et les bombes et les fit prisonniers. Visiblement, ceux qui allaient combattre ne manifestaient aucun désir particulier de lutter contre le pouvoir soviétique. On nous a dit, du haut de cette tribune, il n'y a pas si longtemps : « Il ne faut pas une Armée Rouge, mais des détachements de partisans; il ne faut pas la guerre, mais une insurrection. » Voilà que s'est

produite l'insurrection désirée par les s.-r. de gauche, mais ce fut une insurrection non pas contre l'impérialisme étranger, mais contre le pouvoir soviétique. Pour ce faire, ils avaient organisé des détachements de partisans : ils ont montré par leur totale incapacité, la supériorité de notre Armée Rouge sur eux. Nos unités ont manifesté une énorme supériorité morale et physique. Je parle de supériorité morale parce qu'il aurait été possible de mener les opérations contre les s.-r. de gauche en infligeant de très lourdes pertes au détachement de Popov; mais cette solution n'a pas été adoptée. Les artilleurs amenèrent les canons à la main, à 200 pas, les pointèrent directement sur l'état-major des s.-r. de gauche et le détruisirent, comme nous l'affirment maintenant les camarades qui s'y trouvaient, avec une précision de tir étonnante. L'état-major des s.-r. de gauche lui-même fut entouré d'une atmosphère partisane d'indécision, de méfiance et d'hostilité mutuelle. On n'y fit preuve d'aucune fermeté. Quelques coups adroits ont contraint les rebelles à prendre la fuite la plus piteuse et la rébellion fut liquidée sans qu'on fasse beaucoup de victimes.

Il reste maintenant à faire le bilan politique de cette rébellion, de cette honteuse parodie de rébellion. Nous possédons déjà une masse de documents prouvant que de nombreux s.-r. de gauche étaient indignés par cette aventure entreprise derrière leur dos. Nous avons été témoins de cela, ne serait-ce que lorsque nous avons lu les déclarations des s.-r. de gauche de Moscou s'indignant contre ce petit groupe d'intellectuels entouré de vide béant et en état d'ivresse politique.

L'opposition s'est efforcée d'obtenir des moyens à partir de diverses sources : il y avait là les paysans pauvres qui s'estimaient brimés, ce qui n'est pas étonnant, car il est dur de vivre en Russie, maintenant, après la guerre, et les pauvres, dans leur province, n'ont pas encore appris à comprendre la politique dans sa totalité. Quand on leur parle de l'Ukraine, ils examinent sincèrement cette question et sympathisent de tout cœur avec l'Ukraine; mais est-ce qu'au début de la guerre, sous le tsarisme, on ne parlait pas exactement de la même façon au sujet de la Serbie, de la Belgique crucifiée au secours de laquelle nous devons voler ? Qu'avons-nous alors répondu ? Nous avons dit que, dans cette guerre, vous ne libéreriez ni la Belgique, ni la Serbie, ni la Pologne.

Quel que soit le vainqueur dans ce carnage, les peuples peu nombreux, faibles et arriérés seront la victime des carnassiers, des forts, et ils seront écrasés. Quand on nous dit que l'Ukraine est occupée, qu'elle est crucifiée par les impérialistes contre-révolutionnaires, nous disons, en sachant aussi bien que personne ce qui se passe en Ukraine : seule la force qui libérera toute l'Europe et qui donnera à la Russie soviétique la possibilité de respirer librement peut libérer l'Ukraine; mais transformer notre Russie soviétique en l'unique force qui interviendrait dans la guerre contre les impérialistes-rapaces, qui verserait son sang, cela signifierait dilapider sans résultat ce capital moral, cet avoir que nous sommes maintenant appelés à défendre ici, sous l'aspect du pouvoir des ouvriers et des paysans. Pendant que nous brandissons le drapeau du pouvoir soviétique ouvrier et paysan, l'espérance couve et se met à flamber chez les ouvriers, chez tous les opprimés de tous les pays. Ils disent : « Voilà, dans les conditions les plus difficiles, encerclés par les impérialistes, les ouvriers russes ne se rendent pas, ils marchent avec nous. Par conséquent, nous aussi, ouvriers de tous les pays, nous pouvons déployer d'importantes forces révolutionnaires et accomplir un exploit

historique beaucoup plus grand que la jeune classe ouvrière russe. » Si nous nous étions mêlés à cette maudite guerre, par notre propre faute, nous aurions été traîtres au socialisme mondial, car notre intervention aurait signifié un coup mortel porté à la République soviétique. Évidemment, si on nous attaque, alors, nous tous, nous nous battons comme un seul homme, jusqu'à la dernière goutte de notre sang; il est même inutile que j'en parle. Nous nous opposerons à tous ces rapaces, d'où qu'ils attaquent, mais en même temps nous ne dissimulons pas que nous sommes affaiblis au dernier degré par le cours précédent des événements et que nous sommes contre toute guerre.

La classe ouvrière, quand elle se rend compte que ses ennemis l'attaquent, trouve toujours l'énergie révolutionnaire suffisante pour dresser devant cet agresseur les pires obstacles et pour forcer les énormes masses des forces impérialistes à se dépenser. Mais si nous étions entraînés dans la guerre avec l'Allemagne par l'assassinat de l'ambassadeur d'Allemagne, si nous étions contraints de livrer Petrograd et Moscou, l'ouvrier et le paysan sauraient que nous y serions contraints non par la fatalité historique, mais seulement à cause de la provocation des s.-r. de gauche. Et c'est pourquoi je dis que ce parti, dont une petite clique, un petit groupe a pu être assez fou, assez insensé, pour se dresser contre la volonté et la conscience de la majorité écrasante des ouvriers et des paysans, ce parti s'est détruit lui-même, les 6 et 7 juillet, pour toujours. Ce parti ne peut ressusciter.

Si on ne nous fait pas confiance, si on ne fait pas confiance aux ouvriers et paysans russes, alors je demande sur qui comptent ces aventuriers dans la lutte avec l'Allemagne. Car, ce qu'ils avaient projeté, ce n'était ni une conférence du parti ni une scission du parti dans un congrès quelque part à l'étranger : ils voulaient opposer la Russie à l'Allemagne et nous précipiter dans la guerre. Et ils n'avaient pas confiance; en qui ? Dans les ouvriers et les paysans. C'est contre eux et en dehors d'eux qu'ils ont voulu provoquer une guerre que devaient mener les ouvriers et les paysans, derrière le dos desquels ils organisaient leur complot. Comment, par quels moyens et avec quelles forces auraient-ils mené cette guerre ? Ils nous l'ont montré. Ils disaient : Ce ne sera pas une guerre régulière avec l'Allemagne, mais une insurrection faite au moyen de l'organisation de détachements de partisans. Nous avons vu dans le passage Trehksviatitelskaïa la combativité de ces détachements de partisans illustrée par le fait que notre éclaireur prisonnier fait à son tour prisonniers deux soldats armés de fusils et qu'au premier coup de canon tout un détachement se disperse en disant : Si tout l'état-major décampe, pourquoi nous faut-il rester plus longtemps ? Et il s'enfuit par la route de Vladimir. Voilà les groupes qui voulaient, avec une telle armée et de telles idées, se soulever contre vous pour faire la guerre à l'Allemagne.

Quelle que soit la façon dont l'épisode s'est terminé, le risque que cette provocation puisse atteindre son but n'a pas encore disparu, car le parti extrémiste militariste d'Allemagne, que rien ne satisfait, pas même la paix de Brest-Litovsk, est prêt à tout utiliser, comme un cadeau à lui offert par les s.-r. de droite, les monarchistes ou les s.-r. de gauche. Le danger n'est pas encore passé. Nous ne savons pas quels seront les résultats, mais nous savons une chose, c'est qu'après l'aventure des 6-7 juillet, la terre russe a un parti politique de moins.

Nous irons avec vous, partout, chez chaque paysan, et nous l'interrogerons : Veux-tu maintenant, immédiatement, aujourd'hui, entrer en guerre avec l'Allemagne ? Si tu n'es pas

d'accord, alors, sache que ce parti des s.-r. de gauche a voulu te forcer à faire cela; et c'est parce que nous, le pouvoir soviétique, estimions que la guerre t'aurait été néfaste, qu'il s'est efforcé de nous présenter comme des agents de l'impérialisme allemand, comme des amis de son aile extrémiste. Il nous a dépeints comme des ennemis du peuple russe, uniquement parce que nous avons dit que le peuple russe serait fou s'il ouvrait maintenant les portes à la guerre, de son propre gré. D'ici, nous irons vers tous les paysans et leur porterons les noms de ces députés qui ont approuvé, ici, cette provocation malhonnête. Nous dirons à chaque paysan, dans chaque trou perdu de la campagne : Ivanov ou Pétrov, veux-tu maintenant faire la guerre avec les Allemands ? Et nous regarderons ce que dira après cela le pouvoir soviétique dans les provinces, ce que diront les millions et les dizaines de millions d'ouvriers et de paysans. Leur réponse sera la même que la déclaration que vous avez faite ici, à savoir que vous êtes restés sur le point de vue que nous avons entériné lors du congrès décisif * : nous ne voulons pas faire la guerre. Nous avons payé la paix du prix de dures concessions. Nous savons maintenant par quels moyens malhonnêtes l'impérialisme anglo-français s'efforce de nous entraîner dans la guerre, et comment nos ennemis les plus acharnés s'efforcent de prendre des villes pour ouvrir la route à l'impérialisme anglo-français. Vainement. A Iaroslavl, les bandes contre-révolutionnaires ont été encerclées par nos troupes; Syzran, qui a été occupée par les Tchécoslovaques, est entre nos mains. Camarades, je ne doute pas que l'aventure malhonnête des s.-r. de gauche ne dégrise la conscience de ceux qui continuaient à hésiter et à douter et ne se rendaient pas compte d'où sortait le hurlement hystérique contre la paix, contre le fait que nous avons résolu de ne pas entrer en guerre avec l'Allemagne. Nous ne doutons pas que les événements de Moscou ne servent de leçon à notre Armée Rouge pour qu'elle renforce sa discipline. Dans l'Armée Rouge, on comprendra mieux qu'il nous faut une armée organisée scientifiquement, que les détachements de partisans sont de l'artisanat, c'est-à-dire des détachements enfantins, qu'il nous faut renforcer la discipline grâce à laquelle pareille aventure sera désormais impossible. L'expérience de Moscou donnera la possibilité à chaque soldat de comprendre que, lorsque la discipline est absente, le sang versé et la lutte fratricide sont possibles. L'Armée Rouge est l'organe armé du pouvoir soviétique, elle n'est pas au service d'elle-même ou de tel ou tel milieu, mais au service de tous les ouvriers et de tous les paysans; la volonté du peuple est représentée au congrès panrusse des soviets, c'est pourquoi elle est un devoir; l'Armée Rouge doit écraser durement et sans discussion ceux qui osent s'élever contre l'organe souverain du pouvoir soviétique. Nous dirons à cette Armée Rouge, nous lui expliquerons que l'agression tchécoslovaque sur la Volga et l'Oural, la progression de l'impérialisme anglo-français à partir du littoral de Mourmansk et la rébellion des s.-r. de gauche à Moscou relèvent des mêmes groupes, des mêmes principes. Et quoique l'assassinat pitoyable et honteux de l'ambassadeur d'Allemagne y soit lié subjectivement de façon différente, objectivement tout est dirigé vers un but unique. La bourgeoisie hargneuse dirige tout, bourgeoisie dont la presse excite et monte contre nous les menchéviks et les s.-r. de gauche en leur disant :

« Faites l'impossible : que la classe ouvrière russe se brise le cœur sur le rocher de l'impérialisme allemand, pendant qu'il est encore fort. »

* *IVe Congrès des soviets des députés ouvriers, soldats et paysans.*

Voilà quels étaient les objectifs des Tchécoslovaques, du débarquement anglo-français, etc. Nous dirons à l'Armée Rouge que nous voulons nous défendre contre la guerre et, si un apaisement se produit sur le front anglo-français, alors nous marquerons à l'acquit le fait que nous avons obtenu la paix, que nous voulons être neutres, et que les impérialistes nous ont laissés en repos, se sont éloignés de nous. Ce serait déjà une grande conquête pour le peuple russe. Si les gardes-blancs, ou les Anglais avec leur débarquement, et les menchéviks et les s.-r. de droite et les s.-r. de gauche attaquent, nous lutterons avec tout l'acharnement possible. Ici nous ne plaisantons pas.

Nous aurions été prêts à dire : est-ce que tous ces gens se sont égarés ? Quel pitoyable jeu de gens ayant dépassé la mesure ! Moi et d'autres membres du Conseil des commissaires du peuple avons dit : ces gens, pitoyables individus irresponsables, ne comprennent pas ce qu'ils disent. Peut-on les prendre au sérieux, peut-on voir là un complot ? Or ces gens-là organisent une insurrection, tuent des hommes qui sont objectivement sous la protection du pouvoir soviétique. Non, il n'y a pas de place ici pour cette sorte de gens. Il ne s'agit pas ici du destin d'un seul groupe d'intellectuels, mais du destin de la Russie soviétique, et nous ne permettrons pas que pareil enjeu soit détruit par des incartades, quelles qu'elles soient. Le pouvoir soviétique ne peut avoir qu'une méthode, celle qui adopte en politique ce principe que vous estimez juste et que vous approuvez : à celui qui attente au pouvoir soviétique, non par la critique, mais par des actes, nous répondrons au fer par l'acier. Nous sommes obligés de défendre le pouvoir des ouvriers et des paysans avec les forces et les moyens que nous connaissons et avec les mesures mêmes par lesquelles on attente au pouvoir soviétique. Le pouvoir soviétique existe, il existera et consolidera la révolution russe pour établir la république européenne et mondiale du travail ⁹⁵.

II*

Camarades, on a établi ici une analogie, qui s'impose d'elle-même au premier regard, entre le soulèvement s.-r., ou plus exactement la parodie de soulèvement, et les journées de juillet à Petrograd l'année dernière. Depuis ces jours-là, douze mois ont passés, mais déjà le seul du mois courant, du mois de juillet, engendre une association naturelle de ressemblance et d'analogie. Le représentant de l'un des groupes nous a parlé ici des journées de juillet. Je me rappelle très bien ces jours-là : il y a ici beaucoup de camarades qui les ont vécus avec nous et le souvenir de ces jours s'est gravé dans leur conscience. Qu'est-ce qui s'est passé au mois de juillet de l'année dernière ? Alors, la classe ouvrière, en la personne de son avant-garde, aspirait au pouvoir. Elle se rendait clairement compte que la bourgeoisie, le pouvoir conciliateur ne pouvaient pas ne pas détruire la Russie. Les ouvriers de Petrograd étaient l'avant-garde de la classe ouvrière et cette avant-garde se ruait en avant. C'était sa mission, mais aussi sa tragédie, car l'avant-garde n'avait pas encore derrière elle des réserves importantes dans la province, même dans la province ouvrière, sans parler de la province paysanne, et elle se heurtait à la résistance de ses ennemis et se trouvait exposée à ses coups.

* *Mot de conclusion lors de la même séance.*

Évidemment, quand cette avant-garde, entraînée par ses instincts politiques, mais non soutenue par la province, est tombée sous les coups, notre parti s'est dit : partout où les coups pleuvent sur la classe ouvrière, nous devons les recevoir en même temps qu'elle.

Tel était le sens des journées de juillet⁹⁶ de l'année dernière et je demande : quelle nouvelle classe lutte maintenant pour le pouvoir ? Qu'on nous dise quelle classe nouvelle, au mois de juillet 1918, à Moscou, lutte pour le pouvoir des ouvriers de Petrograd et de Moscou, parce que, malgré tout notre respect, toute notre sympathie fraternelle et ardente pour le paysannat laborieux, aucun d'entre vous, paysans, ne soutiendra que le paysannat est aujourd'hui la classe la plus consciente de la révolution. Tous ceux d'entre vous qui réfléchissent sur les conditions du moment présent doivent avouer qu'en 1905 et durant les années 1917-18, les ouvriers de Petrograd et de Moscou étaient des détachements d'avant-garde, qu'ils ont dit plus tôt, avant même que vous, paysans, ne le disiez : « La terre aux paysans. » Ils sont sortis le 9 janvier 1905⁹⁷ avec la devise : « La terre aux paysans », le tsar les a fusillés, mais le paysannat ne les a pas soutenus. Bien sûr, il y a eu l'influence de l'esclavage séculaire, de l'ignorance, de l'isolement de la campagne, de l'analphabétisme campagnard; ce n'est pas la faute du paysannat, mais son malheur. Cependant, tels sont les faits.

Et voilà, maintenant que le pouvoir soviétique est installé dans le pays, maintenant qu'il vit et respire en même temps que le prolétariat d'avant-garde de Petrograd et de Moscou, je pose la question à ceux qui osent invoquer le fantôme du mois de juillet de l'année dernière : quelle classe nouvelle lutte pour le pouvoir aujourd'hui, maintenant ? Les s.-r. de gauche ne sont pas une classe, ce sont des compagnons de route, qui n'ont fait que s'accoler à la classe ouvrière, qui tout d'abord n'ont pas eu confiance en elle; quand, en même temps que nous, en octobre, elle faisait écrouler les fondements des conciliateurs, du pouvoir bourgeois, ils ont pris leurs distances, ils se sont mis à l'écart. Mais quand la classe ouvrière a pris le pouvoir, ils se sont, pour un temps, rapprochés de nous; la tâche leur semblait plus facile. Au début, ils sous-estimaient la force de la classe ouvrière ; ensuite, ils sous-estimèrent la force de nos ennemis, et chaque fois que surgissait une circonstance particulièrement dangereuse, ils se mettaient à l'écart et mettaient en marche leur air critique contre nous, tout en occupant la position d'auditeurs, d'observateurs. Les s.-r. sont des intellectuels petits-bourgeois. Ils se sont toujours appuyés sur les éléments de la petite bourgeoisie auxquels il était difficile de marcher avec la classe ouvrière sur un chemin semé d'épines.

Voilà de quelle « classe » on peut parler ici. On ne peut que parler d'une *intelligentsia* bourgeoise qui s'efforce, en la personne de sa minorité, de rejeter le joug du prolétariat et la discipline soviétique; il lui est trop difficile et gênant de vivre, avec la classe ouvrière, sa lutte et ses tourments, de les vivre dans des conditions où il faut accepter temporairement les violences étrangères. *L'intelligentsia* dit : Ne vaudrait-il pas mieux se mettre à l'écart et occuper la position d'observateur, de critique, de rouspéteur ? Si la classe ouvrière est victorieuse, je suis avec elle, si elle est battue, je dirai : Je l'avais toujours prévu.

Voilà, camarades, la psychologie qui fait que, chez un petit groupe de fanatiques et de fous dont s'écartent désormais de larges cercles de *l'intelligentsia*, chez des gens irresponsables a pu naître la pensée d'une expérience aussi monstrueuse que les événements des 6 et 7 juillet.

On nous dit : oui, mais vous, vous déclarez que tout le parti des s.-r. de gauche est coupable, vous lancez sur lui toutes les foudres de votre insatisfaction et de vos répressions. Et ici, un des orateurs, Lozovski, dans une déclaration publique, s'est permis d'altérer directement, et je dirai délibérément, les faits, quand il a établi un lien entre l'assassinat de l'ambassadeur Mirbach et l'arrestation de toutes les fractions des socialistes-révolutionnaires de gauche. L'orateur a déclaré que le deuxième fait est la conséquence du premier ; comme si l'affaire s'était visiblement passée ainsi : quelques Blioumkine et Andreev ont tué Mirbach et nous, en réponse, nous avons arrêté le parti des s.-r. de gauche. Non, pareille version des faits est une contrevérité flagrante. Les choses se sont passées autrement.

Quand l'acte terroriste s'est produit, le président du Conseil des commissaires du peuple m'a téléphoné au commissariat à la Guerre : il m'a annoncé le fait et lu son ordre dans lequel il disait que quelques gardes-blancs ou anarchistes (telle était alors notre conviction) avaient commis un acte terroriste pour entraîner la Russie dans la guerre et qu'il ordonnait de les rechercher partout. Moi, de mon côté, j'ai donné le même ordre. Nous étions persuadés qu'il s'agissait d'un ennemi direct et déclaré, d'un ennemi honnête du pouvoir soviétique. Mais au bout de quelques heures, on nous a annoncé que, d'après le numéro de l'automobile ou quelque autre raison, on supposait que cet acte avait été commis par des s.-r. de gauche. Nous ignorions s'il s'agissait d'un acte du Comité central ou du parti des s.-r. de gauche, quoiqu'il y ait eu des avertissements du haut de cette tribune. Bien que Spiridonova ait joué ici du revolver et menacé d'une bombe, nous étions tranquilles et nous comportions envers ce fait comme si c'était sa conviction personnelle, sans soupçonner aucune menace réelle dirigée contre l'existence paisible de la République soviétique. Quand, aux premières nouvelles non vérifiées, nous avons appris qu'il s'agissait d'un acte commis par les s.-r. de gauche, nous étions encore persuadés que non seulement le parti, mais aussi son Comité central ne voudraient et ne pourraient se solidariser avec cet acte, qu'ils n'avaient pas de rapport avec lui. C'est précisément par cela qu'a été déterminée la démarche du camarade Dzerjinski, qu'il a entreprise après avoir appris que l'assassin était Blioumkine. Qu'a fait Dzerjinski ? Il s'est rendu non pas à la fraction des s.-r. de gauche, mais au détachement de Popov. Dzerjinski avait appris que l'assassin, ancien serviteur du pouvoir se cachait là; Dzerjinski pensait qu'il éclaircirait la question sans mal. Voilà ce qui s'est passé. Et ce n'est pas en réponse à l'acte de terrorisme que nous avons arrêté la fraction des s.-r. de gauche. Puis, quand la nouvelle nous est parvenue que Dzerjinski ne répondait plus au téléphone, qu'on n'avait aucune nouvelle de lui et que, par conséquent, il était arrêté, quand nous avons appris que les patrouilles de Popov arrêtaient les automobiles et les représentants soviétiques, nous avons pris des mesures pour encercler le théâtre tout entier, car nous pensions que le détachement rebelle voudrait investir le local du Congrès panrusse. Pour nous protéger, nous avons enfermé la fraction des s.-r. de gauche et l'avons entourée d'une garde sûre. Voilà ce qui s'est passé.

Nous avons estimé que, puisqu'il s'agissait d'une insurrection, la première pensée des insurgés serait de s'emparer de la citadelle du pouvoir soviétique. En temps habituel, cette citadelle est le Kremlin, mais durant ces jours-là, c'était le Grand Théâtre où siège le Congrès panrusse. Et nous avons dit : c Les conjurés pourraient pénétrer ici. Enfermons-les pendant quelques heures et entourons-les d'une garde sûre, jusqu'à ce qu'on ait éclairci les circonstances de l'affaire. »

Ensuite, quand nous avons appris que le Comité central du parti s.-r. de gauche, non seulement se solidarisait avec cet assassinat déshonorant, mais encore qu'il en prenait sur lui la responsabilité, nous n'avons pas voulu le croire. Je ne suis pas un s.-r. de gauche; vous savez comment nous nous sommes comportés ici jusqu'à cet acte, mais cela a malgré tout été pour moi un coup cruel que le comité central d'un parti qui s'estimait soviétique puisse participer à une telle perfidie. Alors, nous espérions encore que la fraction des s.-r. de gauche prendrait enfin ses distances vis-à-vis de son comité central. Voilà comment se posait pour nous la question de nos rapports avec les actes des s.-r. de gauche.

Mais on nous dit : Et pourquoi n'avez-vous pas simplement relâché les s.-r. de gauche ? Faire cela alors que, armés de bombes de la tête aux pieds, dans le passage Trekhsviatitelskaia ils arrêtent et détiennent Latsis, fusillent nos patrouilles et braquent leurs canons sur le Kremlin; alors que le comité central de leur parti y siège et dirige les opérations contre le pouvoir soviétique ? Et si, parmi cette fraction, il y a quelques dizaines ou centaines d'hommes entraînés dans l'insurrection, il aurait fallu les relâcher, pour qu'ils aident à mitrailler le Kremlin ou le Grand Théâtre ou nos soldats de l'Armée Rouge ?

Non, camarades, en tant qu'hommes politiques soviétiques responsables, nous n'avons pu parler ainsi et nous avons dit : C'est une rébellion ouverte et déclarée contre le pouvoir soviétique, et, dans ces conditions, il y a deux réponses : oui ou non.

Le Comité central du parti s.-r. a dit « oui » à la rébellion. Nous voulions que la fraction des s.-r. de gauche nous dise ouvertement si elle est pour la rébellion, contre le pouvoir soviétique, avec ceux qui veulent nous attirer la guerre, ou bien pour le pouvoir soviétique qui se défend contre les rebelles. Ici, dans les rues de Moscou, il y a eu des combats, leurs éclats ont roulé jusqu'à vous. Les citoyens paisibles ont subi le risque de la fusillade, les événements les ont entraînés dans la guerre civile, les ont exposés au danger. Il fallait avoir confirmation que la fraction de ce parti, à la tête duquel se tenait le comité central qui avait donné sa bénédiction à tout et tout organisé ne se tenait pas à l'écart et ne disait ni oui ni non. Nous avons exigé une réponse : allez-vous défendre le pouvoir soviétique ou le mitrailler ? Nous avons agi de façon juste, car nous défendions le pouvoir de la classe ouvrière contre un tas de rebelles malhonnêtes et perfides.

On nous dit que le parti tout entier n'est pas coupable. Certes, dans mon discours, j'ai indiqué que le Comité central du parti des s.-r. de gauche a accompli cette folle aventure derrière le dos de vraisemblablement 90 et peut-être 98 % des membres de son propre parti et que beaucoup de représentants du parti s'étaient désolidarisés avec indignation de cet acte révoltant. Nous avons entendu ici la représentante de l'organisation des s.-r. de gauche d'Eletsk qui a parlé dans cet esprit. Il est évident que le parti tout entier, tous les membres et toutes les organisations ne peuvent porter la responsabilité des actes du comité central. Ces fous sont des gens louches. Mais un parti est un parti, il se distingue d'une foule par le fait qu'il est réellement une organisation morale et non physique. Un parti est l'organisation de la conscience. Et nous voulons savoir de la part des s.-r. de gauche s'ils s'organiseront ultérieurement sous le nom du comité central qui a joué un tel rôle de provocation ou s'ils s'organiseront sur la plate-forme soviétique. Chaque groupe qui marche avec nous, chaque organisation, chaque membre du parti pris isolément doit décider de cela. Là où se produiront

des tentatives pour entraîner d'infortunés soldats allemands prisonniers sous le drapeau du parti des s.-r. de gauche (et des tentatives de cette sorte ont eu lieu) nous les châtierons sans pitié et nous y mettrons fin. L'affaire montée par le comité central a fourni un terrain fertile pour la naissance de telles tentatives. Là où on apprendra qu'un groupe se solidarise avec le comité central et garde par-devers lui le droit de faire fi, à n'importe quel moment, d'une décision du pouvoir soviétique, là nous dirons : il n'y a pas place pour ces groupes dans le cadre du gouvernement actuel et il ne peut y en avoir. Le pouvoir soviétique est un pouvoir. Il ne s'agit pas de la lutte d'un parti ou de groupes, comme l'a dit ici même le représentant du pire de ces groupes : les maximalistes, mais du droit de la classe ouvrière et du paysannat fort de plusieurs millions de tenir le pouvoir dans leurs mains. Le pouvoir n'est ni un club ni un meeting. C'est une organisation d'État. S'il est obéi, c'est un pouvoir ; s'il n'est pas obéi, il cesse d'être un pouvoir. Actuellement, la question la plus difficile se pose au pouvoir : celle de la guerre et de la paix. Si le pouvoir ne peut résoudre cette question et qu'un groupe, un tas d'aventuriers peut la résoudre, alors nous n'avons pas de pouvoir. C'est pourquoi, le pouvoir dit qu'il prendra dans un étau de fer tous les aventuriers qui veulent décider à la place du pouvoir soviétique. La volonté du pouvoir est l'une des plus importantes conditions du pouvoir.

Camarades, ici, de nombreuses phrases mensongères sur la guerre civile, l'union générale, etc., ont été prononcées par ceux qui estimaient possible de lever l'étendard de la révolte pendant le Congrès des soviets. N'ai-je pas averti les s.-r. de gauche, ne suis-je pas monté à cette tribune et n'ai-je pas dit qu'il existait des « éléments dangereux » ?

Je ne voulais pas que les s.-r. de gauche jouent de nouveau le même rôle que sur le front de Koursk. J'ai dit cela pour leur donner la possibilité de se reprendre. D'une manière générale, je les ai prévenus comme des camarades. Le camarade Lénine a déjà dit ici que Spiridonova était une personnalité très honnête, très sincère. Mais malheur à ce parti dont les membres les plus honnêtes sont contraints de recourir à la calomnie et à la démagogie ! Nous les avons avertis à la veille d'un mouvement que nous n'avions pas prévu, que nous ne pouvions prévoir. Rappelez-vous : n'est-ce pas ici que les s.-r. de gauche ont pris la parole pour lancer des accusations contre les ouvriers de Pétrograd et de Moscou et prêter au pouvoir soviétique toutes sortes d'infamies ? C'est ici qu'a eu lieu la chasse la plus honteuse au pouvoir soviétique pour vous rendre plus réceptifs à l'aventure qui se préparait dans votre dos. Et maintenant on nous parle de réconciliation, avec qui ? On a invoqué Alexandrovitch qui a été fusillé et on a dit : « Voilà la manifestation d'une terreur cruelle. » Mais rappelez-vous : Alexandrovitch était le vice-président de la Tchéka. Je le connaissais, et quand je le rencontrais, je ne lui demandais jamais s'il était s.-r. de gauche ou bolchévik ; il était un membre compétent de la Tchéka, et c'était suffisant. Cette Tchéka était un de nos organes les plus importants, organe de combat opposé à la contre-révolution. Et alors que la contre-révolution, depuis longtemps déjà, voulait assassiner le comte Mirbach, la Tchéka avait pour tâche de suivre cette affaire. Nous y avons pris part parce que nous étions obligés de protéger la personne des représentants des États étrangers, de l'ambassadeur d'Allemagne exactement comme nous protégeons l'Américain et l'Anglais, car un coup porté ici est une menace à la paix et une atteinte à l'autorité du pouvoir soviétique. Alexandrovitch s'occupait de rechercher les fils du complot contre Mirbach. Il travaillait main dans la main avec Dzerjinski. Et voilà qu'Alexandrovitch fait

de la Tchèque l'organe de l'assassinat du comte Mirbah. Il dérobe 500.000 roubles et les donne au Comité central des s.-r. de gauche pour organiser l'insurrection. C'était un révolutionnaire et on m'a raconté qu'il était mort bravement; c'était un révolutionnaire, mais il ne s'agit pas ici d'une appréciation personnelle, mais du travail d'un pouvoir qui veut exister. Vous devez comprendre qu'un vice-président de la Tchèque ne peut transformer l'appareil du pouvoir en arme de soulèvement contre le pouvoir soviétique et ne peut dérober de l'argent pour organiser un soulèvement. Il ne peut organiser un soulèvement et arrêter les représentants du pouvoir soviétique. Or, il a arrêté Dzerjinski, son chef direct qui avait confiance en lui. On ne peut imaginer plus grande perfidie dictée par une discipline de parti, un manque plus grand du sens de l'honneur. On est obligé de se dire : dans un tel cas, il n'y a qu'un seul moyen, c'est le fer rouge. Il faut cautériser au fer rouge pour qu'il n'y ait plus de tels exemples. Et le fer rouge a été appliqué. C'est cruel ? La vie est une chose généralement cruelle et les révolutions, comme le disait le vieux révolutionnaire Mirabeau, ne se font pas sans casse. Si les s.-r. de gauche l'avaient emporté hier, à l'aide de notre indulgence, ils n'auraient malgré tout pas eu le pouvoir. Et c'est ce que chacun d'entre vous doit comprendre Les s.-r. de gauche n'ont pas de support, particulièrement à Moscou. Ici, il y a deux partis : d'un côté, le parti soviétique des bolchéviques qui dirige, de l'autre, les contre-révolutionnaires. Et si les s.-r. de gauche étaient ce noyau de cerise dont parlait l'anarchiste Karéline et sur lequel on aurait glissé, le pouvoir serait alors allé à la contre-révolution. Vous seriez tous devenus les victimes de la contre-révolution, de véritables atrocités auraient eu lieu ici et vous auriez été écrasés.

Camarades, je réfute la déclaration selon laquelle le pouvoir soviétique, après le traité de Brest-Litovsk, s'est trouvé dans une situation infamante. Ainsi s'est exprimé un des orateurs. Seuls les philistins bourgeois peuvent voir une infamie dans le fait que la classe opprimée soit trop faible pour renverser tous ses oppresseurs. En quoi consiste l'infamie de la classe ouvrière ? En ce qu'elle n'est pas aujourd'hui assez forte pour rejeter tous ses oppresseurs. En quoi y a-t-il infamie ? Ce sont de pitoyables bavards ceux qui voient une infamie dans un traité de paix. C'est une malchance, un malheur ; seuls les agents directs de la bourgeoisie ou de pitoyables bavards peuvent y voir une infamie. Autre argument qui a été avancé ici : par la paix avec les Allemands, nous renforçons le patriotisme du prolétariat des pays alliés. Il y a des arguments qu'on répète jour après jour et les gens pitoyables ne lisent pas les journaux, ils ne savent pas ce qui se passe en Europe, ne lisent pas de documents et répètent toujours la même phrase. Ces jours-ci, justement, a eu lieu un congrès du parti ouvrier anglais qui, à la majorité des voix, pour la première fois depuis le début de la guerre, a déclaré qu'il rompait l'union sacrée avec sa bourgeoisie. Un million cent mille voix contre sept cent mille. Ainsi s'est produite la rupture de l'union sacrée qui enchaînait la classe ouvrière de l'Angleterre à sa bourgeoisie, au patriotisme bourgeois. En France, l'organisation à laquelle nous avons appartenu en même temps que Lozovski, organisation pour le rétablissement des liens internationaux où travaillaient nos amis Merrheim, Simaneau, etc., a, ces jours-ci, publié un manifeste dans lequel elle proteste ardemment contre l'intervention des Alliés dans les affaires russes et adresse un salut fraternel au parti révolutionnaire russe des bolchéviques. Et en Allemagne ? Si auparavant, à cause de la censure, on ne nous connaissait pas et on ne nous comprenait pas, la semaine dernière, nous avons eu des dizaines de résolutions, de nombreux documents dans lesquels les meilleurs représentants du socialisme allemand se solidarisent

avec nous et disent : « Évidemment, il aurait mieux valu que nous soyons assez forts pour rejeter le joug de l'impérialisme à l'intérieur et à l'extérieur. » Mais ils comprennent à merveille que la politique que nous menons est due au fait que la classe ouvrière de tous les pays n'a pas encore brisé les chaînes du militarisme. Nous exigeons beaucoup trop de la classe ouvrière russe, mais nous ne pouvons exiger qu'elle fasse le travail du prolétariat de tous les pays. Et ceux qui exigent cela sont ceux qui parlent de notre infamie. Ils disent : la classe ouvrière allemande est dans les griffes de l'impérialisme; alors, classe ouvrière russe, prends tes armes et va nettoyer l'Europe tout entière. Nous, nous disons : non, c'est une tâche trop grande pour nos forces. Nous nous efforçons de lutter, de rester dans l'expectative et d'attendre le moment où commencera inévitablement le nettoyage des écuries d'Augias de l'impérialisme. Nos compagnons nous saluent et appellent à l'aide.

En conclusion, je dirai seulement quelques mots. Ici, au congrès, les premiers jours, un camarade était présent; il revenait juste de captivité, il était étranger et russe tout à la fois et avant tout notre frère parce qu'il est socialiste révolutionnaire international. Il écoutait nos discussions avec les s.-r. de gauche et disait : « N'est-ce pas insensé de s'occuper de ça ici, n'est-ce pas insensé de s'occuper de tout ça en ce moment, dans des conditions aussi tragiques ? » C'est la première impression qu'il a eue. Et à la suite, peut-être était-il possible de se demander s'il n'était réellement pas plus simple de rejeter tout cela et de passer outre ? Mais il s'agit de la révolution : c'est une grande et sérieuse machine ce qui est aujourd'hui désaccord, incompréhension et qui se transformera demain en guerre civile. Spiridonova a écrit, un jour ou deux avant le congrès, au camarade Lénine, dans un esprit de solidarité fraternelle : elle est venue me voir au commissariat à la Guerre et nous avons parlé comme de proches camarades, comme des frères d'armes, quoique je susses parfaitement combien le parti des s.-r. de gauche était inconstant en politique. Ce parti s'est de plus en plus éloigné de nous particulièrement après que ses représentants eurent quitté le Conseil des commissaires du peuple, et il est tombé chaque jour davantage sous l'influence de la démocratie bourgeoise. Il nous est arrivé de dire au Comité central exécutif : « Camarades s.-r. de gauche, rejetez cette pitoyable et honteuse influence de la psychologie bourgeoise. Nous devons vous tirer au lasso à chaque tournant brusque parce que vous n'êtes pas encore venus à bout de l'opinion publique bourgeoise et que ses cris ne sont pour vous rien d'autre qu'une loi morale. Rejetez cela. » J'ai dit cela plus d'une fois et pas seulement à des membres isolés du parti s.-r. Il n'y a qu'un contrôle de la conscience des groupes de *l'intelligentsia*, c'est le contrôle sévère de la classe ouvrière organisée. Ce contrôle a pris la forme des soviets. Pendant que les s.-r. de gauche rentraient dans les soviets en clopinant derrière la majorité, leur véritable physionomie restait cachée. Mais quand ils se sont sentis le droit de se distinguer et d'agir pour leur propre compte, ils se sont du fait même éloignés de la classe ouvrière et sont tombés sous l'influence de la bourgeoisie qui les a lancés dans un soulèvement armé contre le pouvoir soviétique.

Au contraire, camarades, actuellement, ne prenez à la légère aucune des décisions politiques prises par le pouvoir soviétique, car, au moyen d'une guerre intérieure, d'une guerre ouverte, il trouve une décision meilleure pour la classe ouvrière. Et les groupes récalcitrants, isolés, particulièrement les intellectuels, doivent revoir leur bagage avant de lever leur drapeau en appelant ouvertement à la lutte. Aujourd'hui la critique, et demain la guerre civile. Nous ne la

voulons pas. Nous lançons partout un seul mot d'ordre. Expliquez aux paysans combien la dissension est dangereuse, protégez le pouvoir soviétique par une discipline sévère et racontez tout en province à nos amis, à nos amis politiques. En même temps, nous déclarons : vous, camarades, membres des soviets du Congrès panrusse, et vous, nos opposants, quand vous venez à la tribune, soyez prudents dans vos expressions. Pourquoi Lozovski, en expliquant les répressions contre les s.-r. de gauche comme une réponse à l'assassinat du comte Mirbach, a-t-il dit : « Nous exigeons qu'on nous dise ce que l'Allemagne demande au pouvoir soviétique pour le travail des s.-r. de gauche » ? Je ne sais pas dans quel but déshonorant il lançait cette nouvelle calomnie et ce nouveau mensonge.

Il n'y a pas une seule invention malhonnête que n'aient trouvée des Lozovski et qu'ils n'aient répétée devant les ouvriers et les paysans en montant à la tribune. Soyez prudents envers une telle provocation malhonnête. Ne devenez pas, même inconsciemment, les propagateurs de ces calomnies malhonnêtes. En revanche, nous pouvons tirer quelque avantage pour nous de cette calomnie malhonnête, de cette dure leçon. Un abcès a mûri à la périphérie du pouvoir soviétique. Il a crevé relativement sans mal, parce qu'il a crevé à Moscou, où se trouve concentrée la population la plus consciente, où se trouvent de bonnes unités militaires. (Dans l'avenir, toutefois, il faut veiller surtout à ce qu'il existe une organisation intérieure.) Et quand, quelque part, on montera le paysannat ignorant contre le pouvoir soviétique, qu'on dira à notre sujet que nous sommes des oppresseurs qui pillons le paysannat laborieux, qui payons l'impérialisme allemand et lui expédions tous les objets manufacturés alors que les paysans sont nus; si on mène ce genre d'agitation, alors, sachez que ce n'est rien d'autre que l'annonce d'une nouvelle guerre civile. C'est pourquoi, vous, représentants de la classe dirigeante, vous portez une lourde responsabilité quand, sur la demande de cette classe dirigeante, vous créez le pouvoir soviétique, votre organe responsable, votre organisme politique. Et quand vous entendez des sorties méchantes, calomniatrices, quand un homme aux idées préconçues répandra des bruits mensongers, prenez-le par la main et dites-lui : « Le pouvoir soviétique est sorti de la révolution d'octobre et il ne veut pour nous que le meilleur. S'il se trompe, nous réparerons tranquillement ses erreurs au Congrès panrusse des soviets. »

Il faut garder le pouvoir soviétique que vous avez créé et nous le ferons avec fermeté sous l'étendard que vous nous avez confié.

REMARQUE : La manifestation des s.-r. de gauche contre le pouvoir soviétique le 6 juillet 1918 a mis fin au bloc politique des communistes, des s.-r. de gauche et des anarchistes, qui s'était formé après Octobre, et en partie avant, sur la plate-forme du pouvoir soviétique et de la lutte contre la bourgeoisie et les conciliateurs.

Cette coalition temporaire et relative devait inmanquablement se désagréger dans le cours de la révolution en raison de la totale différence sociale des programmes des partis qui s'étaient unis.

Le premier échec eut lieu au mois d'avril 1918, lorsque le pouvoir soviétique, qui y fut contraint par l'activité désorganisatrice qu'ils manifestaient, a désarmé et rappelé à l'ordre les organisations anarchistes.

Outre l'appréciation de la manifestation de s.-r. de gauche et pour expliquer pourquoi le pouvoir soviétique, en la personne du parti communiste, a rompu aussi avec les anarchistes, pour établir le fait général de la dislocation du bloc soviétique vers le mois de juillet 1918, je cite plus bas un extrait de mon discours du 14 avril de cette année, prononcé dans une assemblée ouvrière et publié, sous le titre ((Adresse, discours aux ouvriers et paysans russes », dans *La Vie et la Science*, Moscou 1918.

(Pour les détails sur la rupture avec les anarchistes, voir : « Protocoles de la 4e session du Comité central exécutif », Moscou 1918.)

On me demande : « *Vous vous estimez socialiste-communiste et voilà que vous fusillez vos camarades communistes anarchistes et que vous les mettez en prison?* »

Cette question, camarades, mérite en effet des éclaircissements.

Nous autres, communistes marxistes, sommes profondément opposés à la doctrine anarchiste. Cette doctrine est erronée, mais il ne faut évidemment pas, à cause d'elle, arrêter, mettre en prison, ni à plus forte raison fusiller personne.

Je dirai d'abord, en deux mots, en quoi consiste l'erreur de la doctrine anarchiste. Les anarchistes disent que la classe ouvrière n'a pas besoin du pouvoir; il lui faut organiser la production. Le pouvoir, disent-ils, est une invention bourgeoise, le pouvoir est une machine de contrainte bourgeoise et il ne faut pas que la classe ouvrière prenne le pouvoir. C'est faux du début jusqu'à la fin. Pour organiser l'économie dans le village de Niéiélovka, et généralement sur les petits lopins de terre, le pouvoir de l'État n'est évidemment pas nécessaire.

Mais pour organiser l'économie dans toute la Russie, dans un grand pays — et si plumés que nous ayons été, nous avons encore un grand pays — un appareil étatique est nécessaire, un appareil qui s'est trouvé jusqu'à maintenant entre les mains d'une classe ennemie, d'une classe qui exploitait et plumait les travailleurs. Nous dirons : pour organiser l'économie d'une façon nouvelle, il faut un appareil de gouvernement, il faut arracher la machine gouvernementale des mains des ennemis et la prendre en main. Autrement, on n'arrivera à rien. D'où vient l'exploitation, le joug ? Du fait que les moyens de production sont leur propriété privée.

Et qui défend la propriété privée ? Le pouvoir de l'État tant qu'il était dans les mains de la bourgeoisie. Qui peut supprimer la propriété privée ? Le pouvoir de l'État dès qu'il tombe dans les mains de la classe ouvrière.

La bourgeoisie dit : ne touchez pas au pouvoir d'État, c'est le droit sacré héréditaire des classes cultivées. Et les anarchistes disent : n'y touchez pas, c'est une invention infernale, une machine diabolique, n'y touchez pas. La bourgeoisie dit : n'y touchez pas, c'est sacré. Les anarchistes disent : n'y touchez pas, c'est un péché. Les uns et les autres disent : n'y touchez pas. Nous, nous disons : non seulement nous y touchons, mais nous le prenons en main et le faisons fonctionner dans notre intérêt pour abolir la propriété privée, pour libérer la classe ouvrière.

Mais, camarades, si erronée que soit la doctrine des anarchistes, il ne faut en aucun cas les poursuivre pour cela. Beaucoup d'anarchistes sont les partisans les plus honnêtes de la classe ouvrière ; seulement ils ne savent pas comment ouvrir la serrure, comment ouvrir la porte du royaume de la liberté et ils s'attroupent près de la porte, en piétinant et sans deviner comment tourner la clé. En cela réside leur malheur, mais ce n'est ni une faute ni un crime, et il ne faut pas les châtier pour cela.

Mais, camarades, sous le drapeau de l'anarchisme, au moment de la révolution (tout le monde sait cela et mieux que tout le monde les anarchistes honnêtes, les anarchistes convaincus) se sont faufilés des voyous de toute sorte, des pillards. Hier encore il était au bagnon pour avoir violé une femme, ou en prison pour vol, ou déporté pour pillage, et aujourd'hui il dit : « Je suis anarchiste du club « Corbeau Noir », du club « Tempête », Assaut », « Lave », etc. »

Camarades, j'ai parlé de cela avec des anarchistes convaincus, et ils disent eux-mêmes : « Beaucoup de voyous et de criminels se sont attachés à nous. »

Ce qui se passe à Moscou, vous le savez très bien. Des rues entières sont soumises au tribut des anarchistes, des établissements sont pris à l'insu du soviet des députés ouvriers et paysans, à l'insu des organisations ouvrières, et il arrive que les organisations soviétiques occupent un établissement et que des voyous, sous le masque d'anarchistes, y fassent irruption, y installent des mitrailleuses, s'emparent de blindés et même de pièces d'artillerie. Au moment de l'arrestation, nous avons trouvé chez eux une masse de choses dérobées, des tas d'or. Les anarchistes moscovites ne sont que de simples cambrioleurs, des bandits qui compromettent les anarchistes convaincus. L'anarchisme est une doctrine idéologique, quoiqu'erronée, mais le voyoutisme est le voyoutisme. Nous avons dit aux anarchistes convaincus : il est indispensable que vous vous délimitiez par rapport aux bandits, parce qu'il n'y a pas de plus grand mal pour une révolution qu'une de ses extrémités qui commence à pourrir. Le canevas tout entier de la révolution partira alors en lambeaux sous les doigts. L'ordre soviétique doit être un tissu solide. Nous n'avons pas pris le pouvoir pour piller, faire les voyous et les brigands, nous enivrer, etc., mais pour introduire une discipline générale du travail et une vie de travail honnête.

J'estime que le pouvoir soviétique a agi de façon parfaitement juste quand il a dit aux faux anarchistes : « Ne pensez pas que votre royaume est arrivé ; ne pensez pas que le peuple russe et le gouvernement soviétique sont maintenant une charogne sur laquelle les corbeaux peuvent s'abattre pour la mettre en pièces. Si vous voulez vivre en même temps que nous, selon les principes du travail, alors soumettez-vous avec nous à la discipline commune soviétique de la classe laborieuse et, si vous vous dressez en travers de notre route, mille excuses, nous vous montrerons comment le gouvernement ouvrier, le pouvoir soviétique, tient les rênes du pouvoir. »

Si les faux anarchistes, et en réalité tout simplement les bandits, s'efforcent d'agir ultérieurement dans la même direction, alors, la deuxième fois, on sévira deux cents fois plus sévèrement que la première. On dit que, parmi ces voyous, il y a quelques anarchistes honnêtes : si c'est vrai — et c'est sans doute vrai pour quelques hommes — cela est très regrettable, et il est indispensable de les libérer sans tarder. Il faut leur exprimer notre regret,

mais leur dire en même temps : Camarades anarchistes, pour que pareils ennuis ne se reproduisent plus, mettez entre vous et les voyous un fossé, un trait sévère, pour qu'on ne vous confonde pas les uns avec les autres, pour qu'on sache une fois pour toutes qui est un bandit et qui est un homme honnête, un homme qui a des convictions.

L.T.

ORDRE DU JOUR

du commissariat du peuple à la Guerre

À côté d'unités ayant accompli leur devoir de façon irréprochable au moment de la rébellion contre-révolutionnaire des s.-r. de gauche, il s'est trouvé, dans la garnison de Moscou, des groupes indignes qui, soit se sont joints aux rebelles, soit se sont affaiblis à cause de discordes internes.

Pour enquêter sur la conduite de toutes les unités de la garnison de Moscou, pour établir quels en sont les éléments dépravés, afin de les punir à titre d'exemple, une commission est créée dont la composition est la suivante : président : M. S. Kédrov, membres : Danichevski, Arosev.

Cette commission a le droit de créer des sous-commissions dans les secteurs ou dans les unités isolées. Le résultat des recherches doit être présenté au plus tard le 15 juillet.

Juillet 1918

LIQUIDATION DE LA RÉBELLION

Déclaration officielle

La folle insurrection de ceux qu'on appelle les s.-r. de gauche est liquidée. Le pouvoir d'instruction judiciaire tirera au clair, les prochains jours, les faits qui se sont produits pendant cette aventure sans précédent et il établira le degré de responsabilité des différents participants. Mais dès maintenant le sens des événements qui se sont déroulés à Moscou les 6 et 7 juillet est parfaitement clair.

En se soumettant à la pression de la société des classes bourgeoises, les s.-r. de gauche ont fait ces dernières semaines des efforts de plus en plus insistants pour entraîner la Russie dans une guerre avec l'Allemagne. Non seulement on soulignait les conditions particulièrement rigoureuses du traité de Brest-Litovsk, mais on propageait des élucubrations, des rumeurs et des soupçons monstrueux capables d'exciter l'imagination populaire. Les ouvriers et les paysans conscients savent évidemment combien les conditions du traité de Brest-Litovsk sont lourdes. Mais ils n'en savent pas moins qu'elles auraient été les conséquences si la Russie, épuisée et saignée à blanc, avait été entraînée dans une guerre impérialiste. C'est pourquoi l'écrasante majorité des ouvriers et des paysans a refusé consciemment de rompre le traité de Brest-Litovsk, ce qu'exigeaient les cadets, les s.-r. de droite, les menchéviks et les s.-r. de gauche.

L'échec de l'agitation démagogique en faveur de la guerre a poussé les s.-r. de gauche sur le chemin d'une aventure insensée et déshonorante : ils ont décidé d'entraîner la Russie, par un

acte de terrorisme, dans la guerre, *contre la volonté des ouvriers et des paysans*. Après que le V^e Congrès des soviets eut approuvé catégoriquement la politique extérieure du Conseil des commissaires du peuple, un dénommé Blioumkine a assassiné l'ambassadeur d'Allemagne, le comte Mirbach, sur l'ordre du Comité central du parti des s.-r. de gauche.

En accomplissant cet acte de provocation, les s.-r. de gauche ne se sont pas appuyés seulement sur leur propre appareil de parti, mais surtout sur la position officielle qu'ils occupaient en qualité de parti soviétique. Avec l'appui de son parti, Blioumkine est entré dans la Tchéka. Utilisant sa position officielle, il s'est emparé de certains documents, en a falsifié d'autres, a pénétré, sous sa couverture officielle, dans le logement de l'ambassadeur et y a accompli l'assassinat que lui avait dicté le comité central du parti.

En même temps, les s.-r. de gauche prenaient part à des actes de rébellion qui avaient pour but de retirer par la force le pouvoir d'État des mains du Congrès panrusse des soviets pour le remettre au parti qui s'était trouvé en minorité à ce même congrès. Les membres du C.C. des s.-r. de gauche s'étaient efforcés de développer la rébellion en s'appuyant sur une partie du détachement de la Tchéka. Ce détachement se trouvait sous le commandement du s.-r. de gauche Popov. Les unités du détachement de Popov, entraînées dans le complot, renforcées par les éléments démoralisés de la flotte de la mer Noire, ont installé des gardes et des patrouilles de rues, elles ont arrêté des représentants du pouvoir soviétique, elles ont désarmé et tiré sur des groupes de soldats de l'Armée Rouge. Les rebelles avaient à leur disposition des mitrailleuses, des canons et des blindés.

Ainsi se développa, le 7 juillet, l'insurrection d'un parti soviétique qui s'était trouvé en minorité, contre le pouvoir des soviets.

Le succès de la rébellion (si pareille aventure avait pu connaître le succès) aurait signifié : une guerre immédiate avec l'Allemagne et la chute du pouvoir soviétique, car aucun homme sain d'esprit n'aurait pu évidemment s'imaginer que les s.-r. de gauche soient capables, ne fût-ce que pour 24 heures, de garder le pouvoir arraché aux mains des soviets.

En fait, les s.-r. de gauche n'ont agi, les 6 et 7 juillet, que comme une unité de combat au service de la bourgeoisie contre-révolutionnaire à laquelle ils frayaient le chemin.

Dans ces conditions, le Conseil des commissaires du peuple n'a pu prendre qu'une décision : écraser le plus vite possible la rébellion où la légèreté, la perfidie et la provocation se sont réunies pour former un tout exécrable.

Des ordres énergiques ont donné des résultats en quelques heures. Les s.-r. de gauche ont évacué la Poste et le Télégraphe où ils avaient commandé durant deux heures. A la première fusillade des troupes soviétiques, le détachement de Popov a commencé à se disperser. Une partie importante du détachement s'est montrée indignée de l'aventure et s'est mise tout entière du côté des représentants du pouvoir soviétique faits prisonniers par les rebelles : le camarade Dzerjinski, Latsis et Smidovitch. C'est seulement grâce à cela que leur vie fut sauvegardée du danger.

La liquidation de la rébellion fut pleinement digne du projet initial et de tout le déroulement de cette honteuse aventure. Le total désarroi de l'état-major et la démoralisation du

détachement allaient de pair. En se fixant un but tel que la prise du pouvoir, les leaders des s.-r. de gauche, visiblement, n'avaient pas parfaitement apprécié l'étendue et la signification d'une tâche qui dépassait leurs forces. Les rebelles, après de faibles tentatives de résistance, ont commencé à envoyer des parlementaires, puis ils ont reculé dans le désordre.

La recherche des fuyards s'effectue maintenant avec un plein succès. Le nombre des prisonniers dépasse déjà plusieurs centaines. Des données détaillées seront présentées par le gouvernement à la prochaine séance du Congrès des soviets qui prendra des décisions concernant la rébellion des 6-7 juillet et le destin du parti dit des s.-r. de gauche.

Nouvelles du Comité central exécutif, 8 juillet 1918, No 141.

SOLDATS DE L'ARMÉE ROUGE OUVRIÈRE ET PAYSANNE !

*Ordre du jour du commissariat du peuple
à la Guerre et à la Marine
(en date du 15 juillet 1918, n° 561).*

Après la rébellion folle et déshonorante des s.-r. de gauche, le gouvernement allemand a exigé d'envoyer à Moscou un bataillon de soldats allemands pour garder l'ambassade d'Allemagne.

Le Comité central exécutif des soviets des députés ouvriers et paysans a répondu par un refus catégorique. Le pouvoir soviétique veut la paix avec tous les peuples. C'est précisément pour cela qu'il ne peut laisser des troupes impérialistes étrangères fouler le sol de la République soviétique. Les soldats allemands à Moscou auraient représenté la même menace envers la liberté et l'indépendance du peuple russe que les mercenaires tchécoslovaques à Samara, les bandes anglo-françaises à Mourmansk ou les bandes japonaises à Vladivostok.

Soldats de la République soviétique! La Russie veut vivre en paix avec tous les peuples. C'est pour cela que vous devez être prêts à repousser tout assaut, d'où qu'il vienne. L'ordre révolutionnaire à Moscou ne peut être protégé que par les troupes soviétiques, et par personne d'autre. La Volga, l'Oural et la Sibérie doivent être libérées des ennemis. L'Oural est maintenant, plus que jamais, la colonne vertébrale de la Russie soviétique. Il ne faut pas y supporter, un jour de plus, les bandes qui nous coupent le chemin du blé sibérien. Pour que la Russie soviétique puisse vivre, se développer et repousser l'attaque extérieure, il faut sur notre propre territoire écraser impitoyablement la rébellion tchécoslovaque et celle des gardes-blancs.

Soldats de la révolution! La Russie soviétique assoiffée de liberté, de paix et de pain vous montre du doigt l'Oural et dit : écrasez la vermine.

L'ARMÉE ROUGE DANS LA GUERRE CIVILE

CRÉATION DE L'ARMÉE ROUGE OUVRIÈRE ET PAYSANNE

Rapport présenté au Ve Congrès des soviets, à la séance du 10 juillet 1918.

Nos adversaires, et à plus forte raison nos ennemis (encore que l'on puisse dire que dans le cours de la révolution nos adversaires se transforment en ennemis) nous accusaient de n'être arrivés que graduellement, avec du retard, à la nécessité de créer une armée et surtout une armée assise sur des bases solides, rationnelles scientifiques.

Le programme de notre parti, comme celui de n'importe quel parti socialiste ouvrier, ne parle nullement de détruire ni d'abolir l'armée à l'époque actuelle de la lutte, mais seulement de la fonder sur des bases démocratiques nouvelles, sur le principe de la milice, de la levée en masse.

Je dirai plus loin quel aspect acquiert ce principe de la levée en masse dans les conditions révolutionnaires de la guerre civile. Mais d'ores et déjà, avant de passer à cette question, il faut se demander : pourquoi l'ancienne armée a-t-elle disparu, elle qui était une armée régulière et qui était, dans la mesure où les forces matérielles et idéologiques de l'ancien régime le permettaient, assise sur des bases rationnelles ?

La raison principale de la destruction de l'armée tsariste réside non dans le caractère antimilitariste de la révolution, non dans le fait que la révolution renie la défense militaire en tant que telle, mais uniquement dans la structure de classe de l'ancienne armée, dans le fait que, étant composée, dans sa masse, d'ouvriers et de paysans, elle avait un appareil dirigeant bâti, organisé et éduqué de telle sorte que cette armée puisse servir automatiquement la classe alors au pouvoir, coiffée d'un monarque.

Cela, bien entendu, nous ne l'oublions jamais. Et c'est pour cela qu'il nous semble inconsistant, enfantin, d'affirmer, comme le font certains spécialistes militaires, que l'armée a été détruite par la politique, que l'armée ne peut exister en tant qu'organisme sain et apte au combat que lorsqu'elle se tient à l'écart de la politique.

Dernièrement, par exemple, l'un des anciens généraux les plus en vue, Broussilov, a confié à la presse bourgeoise — à l'occasion des mémoires de Kérenski parues sous forme de brochure — que la décomposition de l'ancienne armée a été provoquée par la révolution en tant que telle, et que la reconstitution des forces armées n'était possible qu'en isolant l'armée de la politique. Dans cette affirmation, le terme « politique » recouvre, bien entendu, les intérêts des masses ouvrières et paysannes, car on ne trouvera pas dans l'histoire une armée — elle n'existe pas non plus maintenant — qui soit « en dehors de la politique ».

« La guerre » — dit l'éminent théoricien allemand de la guerre, Clausewitz — « est la continuation de la politique, mais par d'autres moyens. » Autrement dit, l'armée d'un pays donné est subordonnée à la politique de ce pays.

Il ressort de tout cela que l'armée du tsarisme n'était rien d'autre qu'une force armée adaptée au service des intérêts du tsarisme et qui faisait la politique du tsarisme. Comme preuve

majeure, je ne rappellerai ni sa condition extérieure avec le serment de fidélité du tsar, le soi-disant hymne national, qui était un hymne du tsarisme, ni les parades, tout ce qui créait autour de l'armée une lourde atmosphère de politique tsariste. Je rappellerai seulement le corps des officiers transformé en appareil destiné à soumettre les masses ouvrières et paysannes aux exigences des milieux dirigeants.

Et si l'ancienne armée s'est décomposée, cela ne s'est pas fait à cause de tel ou tel slogan maléfique, mais à cause de la révolution, c'est-à-dire de la révolte des masses ouvrières et paysannes contre les classes possédantes qui gouvernaient jusqu'alors. L'ancienne armée n'a fait que partager le destin de toute l'ancienne Russie. Si la révolte des paysans contre les propriétaires fonciers, des ouvriers contre les capitalistes, du peuple entier contre le vieux règne du bureaucratisme et le tsar lui-même signifiait la décomposition de la vieille Russie, tout cela prédéterminait aussi la décomposition de l'armée. Elle était en puissance dans la mécanique interne de la révolution et la dynamique de ses forces de classe.

Et quand on nous jette à la tête l'accusation que la révolution d'Octobre a porté à l'armée une blessure inguérissable et l'a décomposée, moi, camarades, qui ai vécu cette période à Petrograd, je me rappelle très bien, ainsi que plusieurs d'entre vous, comment, de septembre à octobre, jusqu'au moment de la révolution d'Octobre, des délégués de régiments, de divisions, de corps d'armée et d'armées entières venaient chez nous, au soviet de Petrograd, et nous disaient : « Quelque chose de terrible couve dans les tranchées. L'armée ne restera plus dans les tranchées si l'on ne fait pas un pas décisif vers la paix. »

Au cours de cette période, on diffusait dans les tranchées des proclamations faites par les soldats eux-mêmes, dans lesquelles ils écrivaient qu'ils allaient rester jusqu'aux premières neiges et qu'ensuite ils allaient abandonner les tranchées et s'en aller.

Et si cette armée, épuisée et terrassée de l'intérieur — terrassée déjà sous le tsarisme par les coups effroyables portés par l'armée allemande, ensuite par la lâcheté et la malhonnêteté du régime tsariste, enfin par la tromperie des conciliateurs et de la bourgeoisie de l'époque de Février, qui ont jeté l'armée dans l'offensive du 18 juin — si cette armée terrassée à trois reprises en novembre, décembre, janvier, avec le terrible reflux venant des tranchées, a tout de même continué à se maintenir en place, ce n'est que grâce à la pression idéologique de la révolution d'Octobre.

Mais aucune force ne pouvait plus sauver cette armée en tant que telle, car elle était détruite de l'intérieur. Elle devait s'atomiser, se pulvériser, chaque soldat (ouvrier ou paysan) devait se démobiliser, rentrer dans sa cellule économique, pour pouvoir se régénérer et s'enrôler de nouveau dans la nouvelle armée constituée conformément aux intérêts et aux objectifs des classes nouvelles au pouvoir : les ouvriers et les paysans qui n'exploitent pas le travail d'autrui.

« Mais vous avez bien essayé de constituer une armée sur le principe du volontariat », nous a-t-on objecté de nouveau.

Je ne connais personne dans notre milieu qui ait jamais cru que le principe du volontariat puisse être un principe sain dans l'organisation d'une armée démocratique véritablement populaire. Le principe du volontariat a été accepté par l'Angleterre — un État rapace pour

lequel la principale tâche militaire consistait à organiser la flotte : or la flotte n'exige pas beaucoup de matériel humain. Le principe du volontariat a été appliqué également aux États-Unis, lesquels, jusqu'à ces derniers temps, n'avaient pas de politique d'agression impérialiste en dehors des limites de l'Amérique, car le territoire américain offrait un champ d'action suffisamment vaste pour la bourgeoisie du Nouveau Monde.

À l'exception de l'Amérique et de l'Angleterre, dans tous les pays de démocratie bourgeoise le principe du service militaire obligatoire a été un principe immuable, imposé, là aussi, par les conditions d'ordre général, par le régime politique, etc.

Le parti des ouvriers et paysans et le pouvoir soviétique ne pouvaient en aucun cas faire dépendre la défense du pays de l'afflux des volontaires. Ils n'ont eu recours à l'application temporaire du principe du volontariat que parce qu'ils traversaient un moment crucial de la révolution : l'ancienne armée s'était décomposée et avec elle s'était pulvérisé l'ancien appareil militaire, au centre comme dans les provinces.

Pour pouvoir recruter la nouvelle armée selon les lois dictées par les intérêts des classes laborieuses, il fallait : premièrement, que l'ancienne armée revienne définitivement dans les cellules de travail et de classe pour former un matériel brut, à partir duquel on pourrait, par la suite, construire une nouvelle armée socialiste; deuxièmement, créer un appareil militaire au centre et dans la province, qui puisse faire l'inventaire du matériel humain et l'attirer systématiquement vers le plus important des services civils — le service de la garde du régime et de la patrie soviétique.

Voilà pourquoi, camarades, au moment où nous n'avons pas encore pu créer les organismes nécessaires pour faire l'inventaire, l'appel, et pour former les nouveaux cadres, mais où il était impossible d'attendre, car nos ennemis extérieurs et intérieurs ne dormaient pas, il ne nous restait plus qu'à nous tourner vers le peuple et à dire :

Vous, ouvriers, et vous, paysans, qui voyez la situation difficile du pouvoir soviétique, de notre pouvoir, répondez à notre appel, et ceux parmi vous — venant des rangs de l'ancienne armée, des usines et de la campagne — qui veulent sauver la patrie socialiste, venez immédiatement sous les drapeaux de l'Armée rouge en tant que volontaires. »

Ce n'était pas un principe que nous défendions et mettions en application.

C'était une mesure de compromis nécessaire pour le moment, car il n'y avait pas d'autre issue. Mais si vous prenez toutes nos déclarations de principe depuis la révolution d'Octobre, tous nos discours exposant notre programme, vous pourrez constater que nous considérons le principe du volontariat comme une mesure temporaire, comme un palliatif, comme une mesure se trouvant en contradiction de principe avec les objectifs de la constitution d'une véritable armée ouvrière et paysanne.

C'est pourquoi, avant tout, nous nous sommes donné pour tâche de créer un organisme d'administration militaire dans les provinces, un organisme d'enregistrement, d'appel, de formation et d'instruction. Les commissariats militaires locaux ne sont plus des sections des soviets locaux : ils dépendent hiérarchiquement les uns des autres, jusqu'au commissariat du peuple à la Guerre.

Le 8 avril, nous avons promulgué le décret sur la création des commissariats de canton, de district, de province et de région.

Les commissariats régionaux dépendent du commissariat du peuple à la Guerre.

Il s'agit, camarades, d'une réforme d'administration militaire extrêmement importante, et si elle n'est pas appliquée d'une manière consciencieuse et précise dans la province, nous ne pourrions pas obtenir une mobilisation sérieuse, même lorsque les conditions pour celle-ci se seront améliorées, et elles s'amélioreront lorsque nous aurons ramassé la nouvelle récolte.

La constitution de l'armée est tributaire de la situation générale du pays, de sa situation économique, des réserves de ravitaillement, des transports, etc. Toutes les difficultés dont ont fait état ici les différents commissaires du peuple et délégués régionaux, la désorganisation et les autres phénomènes — tout cela se répercute sur l'activité du Département militaire et rend difficile la constitution de l'armée. Je ne dis pas cela pour renforcer en personne le scepticisme. Au contraire, je suis pénétré de cette foi qui vit incontestablement en chacun d'entre vous, de la certitude que nous allons venir à bout de toutes les difficultés et de tous les dangers, que nous allons tout surmonter et créer des conditions favorables à la consolidation de la République Soviétique.

Actuellement, avant toute autre chose, nous devons créer un appareil d'administration militaire dans les cantons, districts, provinces et régions. Je ne parle même pas des commissariats de canton : ils n'existent que dans un nombre infime de cantons. Mais même les commissariats de districts ne sont pas organisés partout et complètement, ne disposent pas toujours de spécialistes. Même les commissariats de province sont souvent boiteux, et parfois des deux pieds : ils n'ont pas de collaborateurs compétents, de commissaires solides et en nombre suffisant. Et faute de tout cela, camarades, il est bien entendu que nous ne créerons pas d'armée.

Ensuite, il faut que chaque commissaire connaisse bien sa dépendance hiérarchique vis-à-vis du commissariat qui lui est supérieur; le canton vis-à-vis du district, le district vis-à-vis de la province, la province vis-à-vis de la région, la région par rapport au centre — à Moscou. C'est un mécanisme simple, mais il faut l'assimiler, et cela ne se fait pas toujours. D'une manière générale, le centralisme soviétique se trouve encore à l'état embryonnaire; or, nous ne pourrions rien créer sans lui, ni dans le domaine de l'approvisionnement, ni dans les autres domaines, à plus forte raison dans celui des affaires militaires.

L'armée, par sa nature même, est un appareil strictement centralisé, étroitement lié au centre. Pas de centralisme — pas d'armée.

À ce propos, vous avez pu entendre affirmer ici que nous n'avons pas besoin d'une armée constituée sur une base scientifique, mais de détachements de partisans. C'est comme si l'on nous disait : « le gouvernement ouvrier et paysan n'a pas besoin de chemins de fer : utilisons le charroi, abandonnons les charrues là où il y en a, revenons au vieil araire; et, d'une manière générale, revenons au régime des XV^e - XVI^e siècles », car le retour aux détachements de partisans est un saut de quelques siècles en arrière.

Oui, il est vrai que, lorsque nous travaillions dans la clandestinité, nous avons créé des détachements de partisans, mais même dans ces derniers nous avons essayé d'introduire le maximum de centralisme et d'unité d'action. Toutefois nous n'avons pas pris le pouvoir pour continuer à clopiner d'une manière artisanale vers notre but. Nous étant emparé de l'appareil d'État centralisé, nous voulons le construire sur de nouvelles bases, le transformer en appareil des masses, jusqu'à hier encore opprimées et humiliées. Il s'agit d'une expérience historique d'une extrême importance, d'une tentative pour construire une économie et un État ouvriers et paysans et pour créer une armée ouvrière et paysanne centralisée.

Pour cela, en premier lieu, nous devons instaurer un centralisme soviétique extrêmement sévère. Malheureusement, nous rencontrons en certains endroits de l'opposition et, je le crains, même de la part de certains camarades présents ici. Psychologiquement, cette opposition est compréhensible : elle est héritée de l'ancien centralisme bureaucratique qui étouffait toute libre initiative, tout individu. Et maintenant que nous avons jeté à terre cet ancien appareil bureaucratique, il nous semble que chacun de nous peut agir d'une manière indépendante, qu'il peut tout et qu'il fera tout lui-même. Nous avons pris l'habitude de regarder le centre comme un handicap et une menace. Nous nous tournons vers le centre, camarades, lorsque nous avons besoin d'argent ou de blindés, et tous les cantons maintenant éprouvent une grande sympathie à l'égard des blindés, et il n'y a pas de canton qui n'exige au moins une dizaine de blindés.

Mais le centre ne peut nous donner que ce qui est nécessaire et lorsque cela est nécessaire. Il faut mettre fin à cette pratique qui fait qu'on envoie à partir des districts des délégués à Moscou pour la moindre chaussette, en pensant que cela ira plus vite ainsi. En réalité, cela crée une très grande désorganisation et des difficultés. Il faut, par exemple, que dans l'administration militaire les députés des soviets de province apprennent à leurs commissaires à surveiller les députés des soviets de district, que tous les devis et bordereaux soient envoyés par l'intermédiaire des régions. C'est seulement ainsi que nous pourrions mettre au point un appareil militaire qui nous aidera à créer l'armée.

Bien entendu, cet appareil militaire n'est qu'une ossature administrative. Pour créer l'armée il faudra, à l'aide de cet appareil, attirer un élément humain, vivant, créateur, un élément conscient, car c'est là que réside la différence entre l'ancienne armée et la nôtre. L'armée tsariste était, elle aussi, avant tout une armée paysanne, mais les paysans étaient inconscients et ignorants; ils allaient sans discuter là où on les menait. La discipline ne passait pas par la conscience individuelle de chaque soldat.

Maintenant, on se plaint souvent dans le pays (et nous aussi nous nous plaignons) du manque de discipline. Nous n'avons pas besoin de l'ancienne discipline, qui faisait que chaque ouvrier ou paysan ignorant était amené à son régiment, à sa compagnie, à son peloton, et qu'il marchait sans demander pourquoi on le conduisait, pourquoi on le forçait à verser son sang. La révolution a réveillé la personne humaine dans le paysan ignorant et dans l'ouvrier opprimé, et c'est là la plus grande des conquêtes de la révolution.

La révolution a donné la terre aux paysans, elle a donné le pouvoir à l'ouvrier et au paysan; ce sont de grandes conquêtes, mais il n'y a pas de plus grande conquête de la révolution que celle d'avoir éveillé la personne humaine dans chaque homme opprimé, humilié

Ce processus de l'éveil de la personnalité acquiert, au départ, une forme chaotique. Si, hier encore, le paysan ne se considérait pas comme un homme et était prêt à aller répandre son sang aveuglément au premier ordre des chefs, maintenant, il ne veut plus obéir aveuglément. Il demande : où m'appelle-t-on, pourquoi m'appelle-t-on ? Et il déclare : je n'irai pas, je ne veux pas me soumettre! Il parle ainsi parce que, pour la première fois, il a pris conscience de sa dignité humaine, de sa personnalité, et cette conscience, trop éclatante, qui n'a pas fini de fermenter, lorsqu'elle se traduit par des actes, prend des formes anarchiques.

Il faut que nous arrivions à un équilibre tel que chaque paysan, chaque ouvrier puisse se considérer comme un être humain ayant droit au respect, mais qu'il se sente aussi comme faisant partie de la classe laborieuse de la Russie républicaine et qu'il soit capable de sacrifier sa vie inconditionnellement à cette Russie soviétique républicaine.

Si, avant, l'homme qui travaillait ne s'estimait pas, maintenant, au contraire, il n'estime pas l'ensemble. Il faut penser à l'ensemble, il faut penser aux intérêts de toute la classe des travailleurs, à notre patrie socialiste ouvrière.

C'est là le ciment psychologique à l'aide duquel nous pouvons créer une armée nouvelle, une véritable armée soviétique consciente, liée par une discipline comprise et non par la discipline du bâton. C'est cette discipline que nous voulons appliquer et nous n'en connaissons pas d'autre.

Mais pour cela, je le répète, il nous faut un appareil centralisé.

J'ai fait remarquer au début que le principe de la démocratie est le principe du service militaire obligatoire, et comme nous ne l'appliquons pas, nous sommes soumis aux attaques des journaux bourgeois et de la politique bourgeoise. On exige de nous que nous introduisions le service militaire obligatoire.

Le service militaire obligatoire est le régime indispensable pour une époque démocratique en temps de paix. Mais nous vivons dans des conditions de guerre civile ouverte de classe contre classe. C'est là le fait fondamental. Est-il bon, est-il mauvais, nous n'allons pas en discuter. La guerre civile n'est pas un principe, mais un fait, préparé par des siècles de développement historique, par des siècles d'oppression des travailleurs qui se sont révoltés contre cette oppression. Nous ne pouvons pas ne pas tenir compte de ce fait.

La guerre civile déchire sans pitié l'enveloppe nationale. Les classes possédantes peuvent, à n'importe quel moment, tendre la main au premier agresseur étranger venu, pour écraser les ouvriers et les paysans de leur pays. C'est un autre fait, qui a trouvé sa confirmation dans les événements d'Ukraine, du Don, de Mourmansk et des rives de la Volga. Partout les classes bourgeoises considèrent le pouvoir ouvrier et paysan avec beaucoup plus de haine que le pouvoir des impérialistes allemands ou anglo-français ou celui des Tchécoslovaques — créatures de la Bourse de Paris.

Puisque guerre civile il y a, il est naturel que nous ne soyons pas intéressés à armer nos ennemis de classe, qui sont en même temps les alliés de tous nos ennemis extérieurs. Nous ne voulons pas armer la bourgeoisie, qui est prête à mettre les armes reçues au service de l'impérialisme étranger.

Nous avons rejeté l'Assemblée constituante, car cette enveloppe démocratique n'est qu'une forme vide là où une classe est dressée contre une classe, et où la question du pouvoir se décide par les armes. Et le service militaire obligatoire n'est, dans les conditions actuelles, qu'une autre enveloppe vide.

Le service militaire obligatoire signifierait pour la bourgeoisie la nécessité de rejoindre Krasnov, de s'enfuir vers l'Oural, vers les Tchécoslovaques, l'obligation de s'unir à tous nos ennemis et de se jeter sur nous; pour nous, le service militaire obligatoire serait de briser la bourgeoisie et nos ennemis extérieurs et intérieurs.

Cela détermine le principe sur lequel nous constituons notre armée.

Nous incorporons les ouvriers et les paysans, notre armée est le reflet de tout le système des soviets, le reflet du Congrès panrusse des soviets. Il est compréhensible que les agents de la bourgeoisie — les s.-r. et les menchéviks — s'en prennent avec acharnement à notre méthode pour créer l'armée. Il est évident que notre armée leur est odieuse, puisqu'elle est une armée du régime soviétique. En répétant les paroles du théoricien allemand cité plus haut : que la guerre et l'armée sont le reflet de la politique générale, nous pouvons dire qu'une politique ouvrière et paysanne soviétique doit avoir une Armée Rouge ouvrière et paysanne soviétique.

Mais on fait de l'agitation parmi les paysans et les ouvriers; on leur dit que le pouvoir soviétique leur impose le service militaire et qu'il en libère la bourgeoisie et les propriétaires terriens. À cet argument, camarades, vous devez répondre : « A l'époque où nous vivons, un fusil n'est pas un fardeau, mais un privilège, un monopole de la classe dirigeante. »

Faute de temps et d'un appareil administratif complètement constitué, nous n'avons pas pu encore faire exécuter à la bourgeoisie certaines corvées dont les classes bourgeoises ne doivent pas être exemptées. Le Conseil des commissaires du peuple prépare une série de décrets qui seront promulgués, je l'espère, au cours des prochains jours et qui imposeront des corvées à la bourgeoisie. Elle fournira des troupes pour l'arrière, des équipes de travail et de service ».

On nous dit que c'est cruel. Nous répondons : si la jeunesse bourgeoise prouve, à l'ouvrage, qu'elle est dévouée à la classe paysanne et ouvrière et qu'elle est prête à vivre avec nous, à manger fraternellement à la même marmite, nous ouvrirons largement les portes de l'Armée Rouge à cette jeunesse. Mais ceux chez qui la révolution n'a pas encore chassé la pensée de rétablir le pouvoir des propriétaires terriens et des bourgeois ont besoin d'un bon apprentissage. Nous dirons : « Nos ancêtres, nos grands-pères et nos pères ont servi vos ancêtres et vos pères; ils ont nettoyé la boue et le fumier, et nous vous forcerons à en faire autant. »

Jusqu'à ce que vous reconnaissiez que la Russie soviétique est le pays de l'égalité dans le travail, qu'il soit militaire ou civile, nous vous imposerons un dur apprentissage.

Mais là aussi, pour résoudre le problème en pratique, il faut créer des commissariats militaires locaux, il faut enregistrer et contrôler la classe ouvrière — pour l'enrôler dans l'armée, ainsi que la classe bourgeoise — pour l'enrôler dans les équipes de l'arrière.

La question du service militaire obligatoire est résolue, comme je l'ai déjà dit, sur la base du principe général du régime soviétique. Nous entreprenons (nous avons déjà entrepris) l'instruction militaire de tous les ouvriers et paysans qui n'exploitent pas le travail d'autrui. Mais ces cadres colossaux, qui doivent passer par une période d'instruction, ne sont pas une armée, mais des réserves importantes qui peuvent être appelés au moment critique. En attendant, nous devons avoir immédiatement le noyau fondamental de l'armée, qui doit être prêt à combattre à tout moment. Ces cadres aptes au combat étaient jusqu'à présent constitués par des volontaires, mais nous avons dû abandonner ce principe et nous sommes pratiquement arrivés à la méthode de la mobilisation obligatoire.

Nous avons fait jusqu'à présent une seule expérience pratique.

Ici, à Moscou, nous avons mobilisé deux classes : 1896 et 1897. Comme toujours, dans les portes cochères et recoins bourgeois, on chuchotait que notre expérience ne mènerait à rien : pas un ouvrier ne se présenterait. Vous savez, camarades, que nous n'avons eu recours à aucune contrainte, car nous n'en avons pas besoin : tous les ouvriers sont venus, comme un seul homme, et nous avons choisi, parmi tous ceux qui se sont présentés, les milliers d'hommes qui nous étaient nécessaires et nous en ferons d'excellents régiments de combat.

Le Conseil des commissaires du peuple a prescrit à la commune de Petrograd d'effectuer une mobilisation semblable de deux classes : 1896 et 1897. En outre, nous procédons à la mobilisation complémentaire de trois classes d'ouvriers appartenant à l'artillerie ou au génie.

Celui qui connaît le prolétariat de Petrograd ne doutera pas que la mobilisation ne s'y effectue d'une manière irréprochable. Par décret général, sans délai fixe, la mobilisation a été proclamée dans 50 districts de la région de la Volga, de l'Oural, de la Sibérie, du Don et du Kouban, mais dans ces régions les conditions militaires et administratives ne sont pas encore tout à fait mares pour une mobilisation effective.

Nous demanderons au Congrès de nous donner le droit, dans l'intérêt de la République soviétique, de mobiliser deux, trois classes et plus, en fonction des nécessités. Nous ayant accordé ce droit, camarades, délégués du Congrès, de retour dans les provinces, vous expliquerez avant chaque réunion d'ouvriers et de paysans que pour nous défendre de l'ennemi, pour ne pas tomber sous le joug des impérialistes, nous avons besoin d'une force armée.

Et ici, profitant de l'occasion, nous avons dit aux camarades s.-r. de gauche qui ne nous ont pas quittés et qui, je l'espère, ne nous quitteront pas, qui resteront fidèles au pouvoir soviétique, qui, selon eux, ressentent avec une force particulière le joug de l'impérialisme allemand en Ukraine (il est vrai qu'ils ne ressentaient pas aussi fortement la pression d'un autre impérialisme), qui déclarent : « Nous ne voulons pas être des esclaves » — nous leur disons : « Nous aussi, nous ne voulons pas être des esclaves, nous voulons tous être des citoyens libres de la Russie soviétique. C'est pourquoi, camarade, ne vous énervez pas, ne

faites pas de l'hystérie, mais constituez dans la province des compagnies, des bataillons, des régiments de l'armée ouvrière et paysanne. »

Si, camarades, la guerre et l'armée sont la continuation de la politique, la politique, de son côté, est le reflet de la force de l'armée.

Un des problèmes les plus difficiles que pose la création de l'Armée Rouge est le problème du personnel de commandement. La crise de l'ancienne armée a provoqué la scission entre les masses laborieuses et la classe dominante, et cela a conduit à la rupture entre la masse des soldats et les officiers. C'était inévitable.

La classe ouvrière et la masse paysanne ne sont pas encore habituées à gouverner; elles n'ont pas les connaissances suffisantes, nécessaires pour tous les domaines de l'administration économique, étatique et militaire. C'est un fait incontestable devant lequel nous ne pouvons pas fermer les yeux. Nous avons très peu d'ingénieurs, de médecins, de généraux et d'officiers qui sont liés par la chair et par le sang à la classe ouvrière et aux paysans. Tous les spécialistes bourgeois ont été instruits dans des institutions telles, dans une atmosphère telle, qu'ils ont acquis la conviction que les masses laborieuses ne peuvent prendre en main l'appareil d'État, que seules les classes bourgeoises cultivées peuvent gouverner. Au moment où nous avons pris le pouvoir, ils se sont retrouvés, en grande majorité, dans le camp de nos ennemis, et quelques-uns seulement sont demeurés prudemment neutres et ont attendu pour savoir qui aura gain de cause, afin de proposer leurs services au vainqueur.

Mais il ne faut pas en déduire, camarades, comme le font certaines personnes naïves et superficielles, que nous devons nous priver des services des anciens officiers et nous limiter à nos propres moyens. Cela nous conduirait à l'esprit de guérilla, à l'artisanat militaire.

Le pouvoir de la classe ouvrière et paysanne ne commence pas là où nous avons chassé par la trique la bourgeoisie et les propriétaires terriens de l'appareil d'État : le pouvoir commence là où nous avons pris cet appareil en main et où nous l'avons contraint de servir les objectifs de notre propre classe.

Les canons tsaristes, les mitrailleuses tsaristes, les blindés, les ingénieurs, les spécialistes de tout rang — nous les enregistrons tous, en déclarant : « Voilà, messieurs. Jusqu'à présent, tout cela était aux mains des classes possédantes et à leur service; dorénavant, veuillez servir la classe ouvrière! »

On nous dit alors : « Et s'ils trahissent ? » Bien sûr, la trahison existe. Les magnats des chemins de fer, les différents membres des conseils d'administration ne font-ils pas du sabotage, n'appellent-ils pas à la grève ? N'y a-t-il pas eu des cas infâmes où ils ont arrêté le mouvement de nos gardes rouges ? Tant que vous voulez! Mais que faut-il en déduire ? Non pas, évidemment, que nous devons abandonner les chemins de fer, mais qu'il faut attraper les saboteurs et les étrangler impitoyablement; et qu'il faut soutenir les ingénieurs honnêtes, les cheminots honnêtes. Il en est de même des officiers.

Parmi vous, dans les provinces, on dit : « On invite les anciens généraux. » Et plusieurs d'ajouter : « On rétablit l'ancien régime. » Mais lorsque les choses se gâtent, on nous télégraphie : « Envoyez-nous des spécialistes compétents, des instructeurs militaires! » Et

parmi ceux-ci, il existe, je l'affirme, toute une catégorie de gens qui servent honnêtement le régime soviétique, parce qu'ils voient que c'est un régime solide, sûr, qui sait se faire obéir. Ne pas les recruter serait de l'enfantillage. Au contraire, tous les spécialistes militaires qui exécutent consciencieusement nos prescriptions doivent bénéficier du soutien le plus énergique dans les provinces. Les soviets locaux et les hommes soviétiques doivent détruire les préjugés et la méfiance des masses à leur égard. Ils doivent faire comprendre à ces dernières : « Toi, ouvrier ou paysan, tu tiens entre tes mains le pouvoir d'État, tu fais partie de ce pouvoir d'État; par conséquent, désormais, les officiers et les généraux — c'est toi qu'ils servent. »

Et si on laisse échapper quelque chose ? nous dit-on.

— Camarades! Si on laisse échapper quelque chose, alors que tout le pouvoir est entre nos mains, c'est que nous ne valons rien!

Qu'à côté des spécialistes militaires honnêtes on laisse pénétrer une ou deux dizaines de spécialistes qui veulent utiliser leurs postes Pour des complots contre-révolutionnaires, cela est possible. Nous avons eu un cas semblable, dans la flotte de la Baltique, et vous savez comment il s'est terminé.

Nous voulons non pas une armée artisanale, fondée sur un principe improvisé, mais une armée véritable, centralisée, s'appuyant sur la science et la technique militaires. Pour cela, elle doit avoir des cadres de spécialistes militaires suffisamment nombreux.

Pour le moment, nous n'avons pas encore de spécialistes militaires issus de la classe ouvrière. C'est la raison pour laquelle nous attirons les anciens officiers.

Parmi les officiers dont la conscience ne s'est formée que depuis la guerre et la révolution, il y en a beaucoup pour lesquels l'expérience des événements a laissé des traces. ils ont compris quel processus profond et organique suscite la révolution, ils ont compris que le peuple et l'armée sortiront différents de la révolution, qu'il faut bâtir l'armée par d'autres méthodes et par d'autres moyens. Parmi ces jeunes officiers, il y en a beaucoup qui nous comprennent et qui marchent avec nous.

En même temps, nous avons fait tout notre possible pour créer nos propres officiers à partir des ouvriers et des paysans qui ont fait l'école de la guerre et qui ont une vocation de combat, une vocation militaire. Nous leur faisons suivre des cours d'instruction. Chaque mois, nous allons augmenter le nombre de ces cours et nous en couvrirons le pays entier.

À Moscou, comme je l'ai déjà dit dans mon rapport, nos futurs officiers soviétiques, élèves des cours d'instruction, ont pris part à la répression de la mutinerie. Ce sont les soldats les plus solides, les plus dévoués au pouvoir soviétique. Placés à la tête de petites unités, ils seront le bastion du régime soviétique, un bastion tel qu'il brisera n'importe quelle menée hostile dans les rangs de l'Armée Rouge.

En même temps, nous avons ouvert les portes de l'Académie de l'état-major, appelée aujourd'hui Académie militaire, aux personnes n'ayant pas d'instruction. Avant, seuls des spécialistes militaires ayant un certain degré d'instruction pouvaient entrer à l'Académie.

Nous avons dit : chaque soldat qui possède une certaine expérience de commandement, qui a un cerveau vif, une certaine imagination, la capacité de combiner des tâches militaires, peut être admis à l'Académie militaire. Au bout de deux ou trois mois, nous saurons si ce travail est au-dessus de ses forces. S'il en est ainsi, on lui fera suivre des cours préparatoires, avant de le faire entrer à nouveau à l'Académie militaire. Nous y avons envoyé environ cent cinquante nouveaux élèves, qui sont des soldats dévoués au pouvoir soviétique. La première promotion de ces officiers d'état-major sortira de notre académie au cours des dix ou douze mois à venir.

Tout en créant un nouveau personnel de commandement issu des classes maintenant au pouvoir, nous allons, pour le moment, continuer à utiliser les éléments sains parmi les anciens officiers en leur accordant de larges possibilités de travail.

À propos des difficultés que nous rencontrons pour mettre sur pied la nouvelle armée, je dois indiquer que la plus grande de ces difficultés est le patriotisme local. Les biens militaires, les administrations, n'importe quoi, sont interceptés, usurpés, camouflés par les organes locaux du pouvoir soviétique.

Chaque district, presque chaque canton, considère que le pouvoir soviétique sera mieux gardé si dans les limites d'un canton donné on concentre la plus grande quantité possible de matériel d'aviation, de radio, de fusils, de blindés. Tous veulent camoufler ce matériel. Et ce n'est pas seulement le cas des provinces; même dans les centres, même dans les différents secteurs de Pétrograd, on peut observer de tels enfantillages.

Il va de soi que, du point de vue général de l'État, nous devons tenir une comptabilité précise de tous nos biens militaires. Ces biens se sont trouvés disséminés dans les différentes localités au cours de la démobilisation de l'ancienne armée; ils y ont été résorbés, raflés, dilapidés, vendus. Tous ces biens doivent être retrouvés, inventoriés, transmis par la filière administrative, regroupés dans les dépôts pour être mis à la disposition du pays tout entier.

Est-il si difficile de comprendre que n'importe quel canton sera mieux gardé de l'ennemi extérieur et de la contre-révolution si le pouvoir central soviétique possède l'inventaire de tout l'équipement et de tout l'armement, plutôt que de laisser dormir les réserves militaires dans un endroit où l'on ne sait ni les utiliser ni les administrer? Nous expédions des télégrammes, des réclamations aux soviets des provinces, en protestant contre cette incurie : mais dans neuf cas sur dix, vous ne nous soutenez pas suffisamment, camarades.

Il faut mettre fin à cela; il faut lutter de la manière la plus rigoureuse contre l'accaparement, l'usurpation et le camouflage des biens militaires par les soviets locaux.

Il existe des difficultés d'un ordre plus général. Le grand nombre de rapports reçus rien qu'aujourd'hui en est témoin. Je ne vais pas les citer tous : je n'en choisirai que quelques-uns, pour l'exemple.

Voici un télégramme en provenance du district d'Usman, province de Tambov : « L'organisation de l'Armée Rouge s'effectue avec beaucoup de difficulté. Très peu se sont enrôlés. Les koulaks mènent une propagande acharnée contre le pouvoir soviétique; dans certains cantons, ils ont chassé les soviets. D'une manière générale, l'agitation contre-révolutionnaire est très forte. »

Ces mêmes koulaks qui détruisent l'organisation de l'approvisionnement et qui cachent le blé, mènent la lutte contre l'Armée Rouge. Cela signifie que l'Armée Rouge n'est autre chose que le reflet de tout le régime soviétique et qu'elle se heurte aux mêmes difficultés, aux mêmes ennemis.

Voici un communiqué en provenance de Viatka : « Le travail d'organisation de l'Armée Rouge est satisfaisant. Les paysans les plus pauvres ont une attitude favorable à l'égard de la création de la nouvelle Armée Rouge. L'assemblée générale a pris une résolution saluant l'Armée Rouge ouvrière et paysanne. Chez les gardes rouges, le moral est excellent, mais on ne peut pas dire la même chose à propos des cheminots. Parmi eux, on fait de l'agitation contre-révolutionnaire. Le commissariat militaire vient seulement d'être constitué. »

On me communique du canton de Kaleevo, district de Volokolamsk, province de Moscou, que les paysans d'un village ont déclaré que tous ceux qui se sont enrôlés dans l'Armée Rouge doivent abandonner leur service immédiatement et retourner dans leurs villages vers le 30 juin. Ceux qui n'exécuteront pas cet ordre seront déchus de leur situation de paysan (ce sont les termes de la résolution) et ne seront pas reçus au village. Cela est rapporté par l'un des commissaires qui dit que l'impression produite sur l'Armée Rouge a été très pénible. Camarades, je profite de cette haute tribune du Congrès panrusse des soviets pour donner aux koulaks et aux Cent-noirs du canton de Kaleevo un premier avertissement. Ils n'ont aucun droit de priver le garde rouge de sa condition de paysan. Ce sont eux qui seront privés de toute condition s'ils osent s'insurger contre la création de l'armée ouvrière et paysanne

D'après les informations que nous recevons de nos commissaires en province, l'idée du service militaire obligatoire rencontre dans la plupart des cas une attitude tout à fait favorable de la part des ouvriers et des paysans pauvres. Ainsi, j'ai reçu un télégramme de notre commissaire régional concernant le congrès de la province de Iaroslavl. Il écrit que le congrès salue le dernier décret sur le service militaire obligatoire et qu'il considère que l'une des tâches fondamentales, peut-être la tâche la plus importante à l'heure actuelle, est la formation, l'instruction technique et l'armement, selon le dernier cri de la science militaire, de l'Armée Rouge ouvrière et paysanne. Le congrès est fermement persuadé que la Russie soviétique parviendra à réaliser nos aspirations les plus chères et qu'il continuera à être en mesure d'opposer à tous les impérialistes du monde non seulement une force idéologique, mais aussi une force armée. Signé par le représentant du congrès, Nakhimson.

Nakhimson était notre commissaire régional. Il a été tué à Iaroslavl au cours de la mutinerie des garde-blancs. C'était l'un de nos meilleurs commissaires. Cette idée qu'il a exposée, nous allons la réaliser : nous allons créer une armée ouvrière et paysanne armée de façon ultra-moderne et parfaitement instruite.

En conclusion, je dois dire que tous ceux qui en doutaient auparavant arrivent à partager cette opinion. Au comité du parti de la région du Nord-Ouest, certains camarades quelque peu méfiants critiquaient notre désir de bâtir l'armée de manière rationnelle, en faisant appel à des spécialistes suffisamment nombreux. À présent, ce sont eux qui m'envoient un télégramme, demandant d'établir la discipline la plus rigoureuse, de recruter suffisamment d'anciens spécialistes militaires, d'astreindre au service militaire tous les officiers qui sont

dispersés dans les autres commissariats et qui s'occupent de tout autre chose et de créer de nouveaux cadres de dirigeants militaires issus des rangs soviétiques.

Je peux citer le nom de l'un des meilleurs travailleurs du pouvoir soviétique — le camarade Miasnikov — qui avait eu une attitude, sinon de méfiance, du moins d'expectative, à l'égard de nos méthodes pour créer l'armée ouvrière et paysanne. Je ne sais pas s'il est présent ici : il voulait prendre la parole à ce sujet. Par l'expérience, il est arrivé aux mêmes conclusions que nous et il voulait en faire état publiquement au congrès.

Il nous arrive, de plus en plus souvent, d'entendre que les travailleurs soviétiques qui grognaient ouvertement ou en cachette contre nous parce que nous constituions une véritable armée et non une armée-jouet, une armée artisanale, des détachements de milice, partagent maintenant notre point de vue. Et ceux qui continuent à protester n'ont pas encore compris que la classe ouvrière et paysanne est au pouvoir et que c'est pour cette raison que tout ce que nous faisons, nous ne le faisons pas d'une manière improvisée, artisanale, mais d'une manière scientifique.

Il faut rejeter la grogne! On nous fait peur : « Nous faisons appel aux vieux généraux : les gardes rouges penseront que nous le faisons pour rétablir l'ancien régime. » Et nous, nous disons : « Toi, ouvrier et paysan, tu as pris le pouvoir ? Tu veux que nous le consolidions ? Nous le pouvons, mais il faut créer des conditions telles que nous puissions travailler avec succès. Pour cela, nous devons faire appel aux spécialistes. Pour créer l'armée des ouvriers et des paysans, il nous faut des généraux, et s'il nous arrive dans ce domaine de faire quelques erreurs et de subir quelques échecs, si nous voyons qu'un général fait un travail contre-révolutionnaire, nous l'arrêterons. »

Il faut considérer chaque cas en particulier et ne pas rejeter en bloc tous les spécialistes. Par bonheur, les ouvriers et les paysans comprennent que, pour créer sur des bases nouvelles, nous ne pouvons pas ne pas recourir aux spécialistes. Si un ingénieur bourgeois, invité dans une usine, avait l'idée de se laisser guider dans ses actes par la pensée que l'industrie mène au capitalisme, il est évident que le pouvoir ouvrier lui montrerait qu'il n'en est pas ainsi. Et nous l'avons montré, et nous le montrons, à chaque spécialiste militaire. Notre objectif est de créer le mécanisme du nouveau régime. Cette tâche n'est pas si simple.

Si le régime tsariste a réussi à créer une armée, à instaurer la discipline dans cette armée qui servait, non pas le peuple, mais les ennemis du peuple, nous, qui créons une armée pour défendre les intérêts du peuple, nous ne doutons pas de réussir à instaurer une discipline dix fois plus solide. Il faut seulement surmonter la maladie de la jeunesse, la maladie de la croissance, du relâchement et de la faiblesse, qui sont la conséquence de la damnée guerre et du régime tsariste.

La question de savoir si nous allons y parvenir, c'est la question de l'existence de notre pouvoir. Si nous n'y arrivons pas, cela signifierait que la classe ouvrière doit placer de nouveau sa tête sous l'ancien joug.

Mais nous rejetons cette idée. Nous savons que la classe ouvrière surmontera toutes les difficultés et pourra se maintenir durant ces quelques semaines extrêmement difficiles, alors

que nos ennemis font les plus grands efforts, utilisant la rébellion, la mutinerie, bloquant le ravitaillement, arrêtant les trains, pour amener partout la décomposition; alors que, en fait, tous les partis ont disparu et fusionné en un seul, qui a pour but de jeter à bas le pouvoir ouvrier et paysan; alors que tous les moyens sont mis en action — la calomnie, le sabotage, l'appel aux baïonnettes étrangères.

Nous sommes certains que vous tous ici présents, pleins d'une énergie nouvelle, du désir nouveau du pouvoir, vous allez emporter avec vous, en province, la certitude qu'aucune force ne peut nous détruire, car nous sommes tous étroitement liés les uns aux autres. Le lien nouveau, le lien plus étroit — c'est notre armée ouvrière et paysanne qui va croître, se consolider, s'affermir.

Au bout de deux ou trois mois, nous aurons franchi le cap, nous aurons la nouvelle récolte, et celle-ci nous donnera la possibilité de créer une base pour l'organisation de notre armée. Nous aurons la possibilité de donner à nos gardes rouges non pas trois-quarts, mais une livre et demi, peut-être deux livres de pain, comme cela se doit à un garçon jeune et sain, qui fait six heures par jour d'exercices militaires et qui consacre trois heures à son développement politique.

Nous allons continuer à former de nouveaux cadres ouvriers et paysans et vous allez nous soutenir en province, en détruisant tout esprit de clocher, en comprenant que la Russie soviétique est un organisme uni et unique, et que l'armée est une partie de cet organisme, qu'une discipline ferme et qu'une politique conséquente sont nécessaires pour consolider le régime socialiste ouvrier et paysan.

Résolution sur le rapport concernant la création de l'Armée Rouge ouvrière et paysanne.

1. La République soviétique russe est semblable à une forteresse assiégée de tous côtés par les armées impérialistes. À l'intérieur de la forteresse, la contre-révolution lève la tête, qui a trouvé une aide temporaire auprès des mercenaires tchécoslovaques de la bourgeoisie anglo-française.

La République soviétique a besoin d'une armée solide, capable de détruire la contre-révolution des bourgeois et des propriétaires terriens et de repousser l'agression des carnassiers impérialistes.

2. L'ancienne armée tsariste, qui avait été créée par la violence et pour maintenir la domination des possédants sur les masses laborieuses a subi une défaite effroyable dans la tuerie impérialiste des peuples. Elle a été définitivement achevée par le mensonge de la politique des cadets et des conciliateurs, par l'offensive criminelle du 18 juin, par le kérinskisme et par le kornilovisme.

En même temps que l'ancien régime et l'ancienne armée s'écroulait et tombait en poussière l'ancien appareil administratif militaire au centre et en province.

3. Dans ces conditions, le pouvoir ouvrier et paysan ne disposait pas, au début, d'autre moyen de créer une armée que le recrutement de volontaires.

4. En même temps, le pouvoir soviétique a toujours reconnu et le Ve congrès panrusse des soviets le confirme de nouveau solennellement, que chaque citoyen soviétique honnête et en bonne santé, âgé de 18 à 40 ans, a le devoir, au premier appel de la République soviétique, de prendre sa défense contre les ennemis extérieurs et intérieurs.

5. Pour la mise en pratique de l'instruction militaire obligatoire et du service militaire obligatoire, le Conseil des commissaires du peuple a institué des organes d'administration militaire locale, sous forme de commissariats militaires dans les régions, les provinces, les districts et les cantons. En approuvant cette réforme, le Congrès des soviets enjoint à tous les soviets locaux de l'appliquer rigoureusement. La condition du succès de toutes les mesures prises est le centralisme conséquent dans l'administration militaire, c'est-à-dire une soumission stricte et inconditionnelle des commissariats de canton aux commissariats de district, des commissariats de district aux commissariats de province, des commissariats de province aux commissariats de région, des commissariats de région au commissariat du peuple à la Guerre.

6. Le Ve Congrès des soviets exige de toutes les administrations locales qu'elles fassent un inventaire rigoureux de tous les biens militaires, de leur répartition et de leur utilisation consciencieuse conformément aux règlements ratifiés par les organes centraux du pouvoir soviétique. L'appropriation arbitraire des biens militaires, le camouflage, l'usurpation illégale, l'utilisation peu scrupuleuse de ces biens, doivent être assimilés désormais aux crimes d'État les plus graves.

7. La période des formations accidentelles, des détachements arbitraires, de la création artisanale, est révolue. Toutes les formations doivent répondre à la répartition prévue par l'état-major de toute la Russie. L'Armée Rouge ouvrière et paysanne doit être constituée de telle sorte qu'elle puisse donner le maximum de résultats avec le minimum de moyen; cela n'est possible que grâce à une application méthodique de toutes les conclusions auxquelles la science militaire a abouti après l'expérience de la guerre actuelle.

8. Pour créer une armée centralisée, bien instruite et bien équipée il faut utiliser largement l'expérience et les connaissances de nombreux spécialistes militaires venant des rangs de l'ancienne armée. Il faut les enregistrer tous et ils devront occuper les postes que leur assignera le pouvoir soviétique. Chaque spécialiste militaire qui travaille honnêtement et consciencieusement au développement et à la consolidation de la puissance militaire de la République soviétique a droit au respect de la part de l'armée ouvrière et paysanne et au soutien de la part du pouvoir soviétique. Le spécialiste militaire qui tentera d'utiliser son poste pour des complots contre-révolutionnaires ou pour une trahison en faveur des impérialistes étrangers sera puni de mort.

9. Les commissaires militaires sont les gardiens des liens étroits et indestructibles de l'Armée Rouge avec l'ensemble du régime ouvrier et paysan. Aux postes de commissaires militaires, auxquels on confie le destin de l'armée, ne doivent être nommés que des révolutionnaires irréprochables, des combattants dévoués à la cause du prolétariat et des paysans pauvres.

10. La tâche la plus importante dans la création de l'armée est la préparation d'un nouveau personnel de commandement, totalement imprégné des idées de la révolution ouvrière et

paysanne. Le Congrès fait un devoir au commissaire du peuple à la Guerre de redoubler d'efforts dans cette direction : il doit créer un large réseau d'écoles militaires et y attirer les soldats capables, énergiques et courageux de l'Armée Rouge.

11. L'Armée Rouge ouvrière et paysanne doit être fondée sur une discipline révolutionnaire de fer. Un citoyen qui a reçu des armes de la part du pouvoir soviétique pour défendre les intérêts des masses laborieuses doit se soumettre sans objection aux ordres des commandants désignés par le pouvoir soviétique. Les voyous qui pillent et qui violent la population locale ou qui suscitent des mutineries, les profiteurs, les froussards et les déserteurs doivent être sévèrement châtiés. Le Congrès fait un devoir au commissariat à la Guerre de poursuivre, au premier chef, tous les commissaires et commandants qui ferment les yeux sur les excès et qui tolèrent les manquements au devoir militaire.

12. Tant que la bourgeoisie n'est pas définitivement expropriée et n'est pas soumise au service du travail obligatoire, tant que la bourgeoisie aspire à rétablir son ancienne domination, armer la bourgeoisie signifierait armer l'ennemi, prêt à tout moment à livrer la République soviétique aux impérialistes étrangers. Le Congrès confirme la résolution du Conseil des commissaires du peuple sur la création de détachements pour l'arrière, composés de bourgeois aptes au service militaire, pour former des unités non combattantes. Ne seront jugés dignes d'être transférés dans les troupes armées que les éléments de la bourgeoisie qui auront montré à l'ouvrage *leur* fidélité aux classes laborieuses.

13. Le Congrès enjoint à toutes les administrations soviétiques, à tous les syndicats des fabriques et des usines, d'aider par tous les moyens l'administration militaire à organiser le service militaire obligatoire des ouvriers et des paysans qui n'exploitent pas le travail d'autrui. Il faut créer partout des sociétés de tireurs et des stands de tir, organiser des manœuvres et des fêtes militaires révolutionnaires et mener une large propagande pour accroître l'intérêt à l'égard de la chose militaire, dans la classe ouvrière et le paysannat.

14. En saluant l'appel sous les drapeaux de deux classes à Moscou et à Petrograd, ainsi que les débuts de la mobilisation sur la Volga et dans l'Oural, et en tenant compte du désir des carnassiers mondiaux d'entraîner de nouveau la Russie dans la tuerie impérialiste, le Congrès estime nécessaire de mobiliser le plus rapidement possible plusieurs classes d'ouvriers et de paysans laborieux dans tout le pays. Le Comité central exécutif et le Conseil des commissaires du Peuple sont chargés de promulguer un décret déterminant le nombre des classes passibles d'appel immédiat ainsi que les délais et les conditions d'admission.

15. Entourée de tous côtés d'ennemis, face à face avec la contre-révolution qui s'appuie sur les mercenaires étrangers, la République soviétique crée une armée solide qui protégera le pouvoir ouvrier et paysan jusqu'au moment où la classe ouvrière européenne et mondiale, insurgée, portera le coup mortel au militarisme et créera les conditions d'une collaboration pacifique et fraternelle de tous les peuples.

AVANT LA PRISE DE KAZAN

*Discours prononcé au Comité central exécutif
le 2 septembre 1918.*

Camarades, je ne pensais pas avoir la possibilité de prendre la parole ces jours-ci devant vous, devant l'organe suprême de la République soviétique, et je n'étais pas venu ici pour les affaires du département où je travaille, mais à cause de la nouvelle de l'attentat contre le camarade Lénine un. Dans mes conversations avec les camarades à ce sujet, je ne pouvais définir autrement la situation qu'en disant qu'à côté des fronts militaires, un nouveau front s'est formé — dans la cage thoracique de Vladimir Ilitch, où la vie lutte actuellement avec la mort et où, nous l'espérons, cette lutte se terminera par la victoire de la vie. Sur nos fronts militaires, les victoires alternent avec les défaites; il y a beaucoup de dangers, mais tous les camarades reconnaîtront sûrement que le nouveau front — le front du Kremlin — est actuellement le plus inquiétant. Sur le front de la guerre, la nouvelle de l'attentat contre le chef de la classe ouvrière n'a pas suscité, autant que je puisse juger d'après les premières impressions, d'abattement ou de dépression, mais au contraire a provoqué un acharnement et un désir de lutte révolutionnaire plus grands encore. Inutile de dire quelle a été l'attitude des combattants conscients à l'égard du camarade Lénine lorsqu'ils ont appris qu'il avait reçu deux balles dans le corps. Nul ne pouvait affirmer, nous le savions déjà, que le caractère du camarade Lénine manquait de métal; maintenant, non seulement son esprit, mais son corps aussi contient du métal, et cela le rendra encore plus cher à la classe ouvrière de Russie.

À propos du front, de celui d'où je viens, je dois dire que je ne peux malheureusement pas faire état de victoires décisives; par contre, je peux déclarer avec une certitude totale que ces victoires sont à venir; que notre position est ferme et solide; qu'un tournant décisif a eu lieu; que désormais nous sommes garantis, — dans la mesure où on peut l'être — contre des surprises graves, et que chaque semaine nous rendra plus forts au dépens de nos ennemis. En ce qui concerne les masses de l'armée, elles ont fait un certain apprentissage *militaire* et politique, et dans ce domaine les ouvriers d'avant-garde de Petrograd et Moscou envoyés au front ont joué un rôle immense. Il est difficile d'apprécier à sa juste valeur l'importance du rôle que peut jouer sur le front un ouvrier conscient d'avant-garde. Au moment le plus critique, lorsque Kazan tombait et que les combats recommençaient, les camarades communistes ont supporté toutes les difficultés. Ils ont organisé les unités d'avant-garde. Ils sont partis 50 et sont revenus 12. Ce sont des agitateurs, mais lorsqu'il le faut, ils prennent des fusils; comme les commissaires, ils se glissent dans les unités peu sûres et y créent une armature solide. Ils établissent partout un régime ferme et parfois rude, car d'une manière générale la guerre est une chose rude. En même temps, grâce à leurs forces et au contact étroit entre les unités et la population, un tournant décisif s'est opéré dans l'attitude du paysan de la Volga.

Notre pays est immense et exige des forces et une tension politique énormes. Sur la Volga et dans l'Oural, nous n'avons pas encore retourné la couche paysanne comme on retourne une terre vierge; la conscience des pauvres n'est pas encore éveillée, mais elle est en contact avec les unités de l'Armée Rouge qui ne maraudent ni ne pillent, et même s'il y a parfois quelques excès, dans l'ensemble nous avons des unités solides et disciplinées. Là aussi, les mêmes

ouvriers de Pétrograd et Moscou jouent un rôle énorme. Les circonstances politiques nous sont entièrement favorables; nos unités s'affermissent et grandissent en esprit et en nombre; quant à l'ennemi, d'après les informations reçues de nos éclaireurs, ses unités sont en pleine décomposition : les ouvriers et les paysans qui étaient indifférents à leur égard ou légèrement hostiles sont devenus leurs ennemis et nos amis. Cela se voit, car lorsque notre artillerie se tait, la bourgeoisie de Kazan se rallie immédiatement aux gardes-blancs, mais lorsque notre artillerie gronde, lorsque nos avions volent et couvrent les quartiers bourgeois de dynamite, quand les quartiers ouvriers commencent des meetings, la bourgeoisie se terre, les gardes-blancs se trouvent isolés. Notre commandement s'en tient à une tactique prudente. Nous n'avons pas le droit de lui en suggérer une autre s'il considère que celle-là répond mieux au caractère des unités dont il dispose; en même temps, cette tactique nous protège contre des dangers et des surprises importantes et nous assure le succès.

Sur les autres fronts, la situation connaît aussi quelques fluctuations, mais sur chaque front les chances de succès sont maintenant beaucoup plus grandes. La situation est la meilleure dans la direction de Povorino-Tsaritsyne, où nous luttons contre les bandes de Krasnov. Les dernières nouvelles, que vous connaissez sans doute, annoncent la prise de la Stanitza Katchalinskaia. Un régiment, le 6e Cosaque, y a été désarmé, et un autre régiment du même genre s'est rallié et s'est joint à nous pour poursuivre l'ennemi en fuite. Ce fait, camarades, n'est pas le fruit du hasard : il a des causes internes profondes. La classe ouvrière et les masses laborieuses ont compris que c'est une question de vie ou de mort, qu'ils vont à un combat mortel et que chaque jour contribue à modifier la situation en notre faveur. Et c'est pour cela qu'on exige de nous un travail sans relâche, un travail résolu et tendu.

Dans le domaine du commandement, les choses se présentent mieux qu'avant, bien qu'elles soient loin d'aller bien. Notre nouveau front a été formé au moment où l'ancien appareil de commandement se mourrait et où l'appareil de l'organisation militaire était calculé pour l'ancien front. D'où dualité dans l'organisation. Nous avons formé les divisions sur la base du volontariat et les cadres de ces divisions étaient formés conformément à ce principe. Nous avons abandonné le principe du volontariat. Nous sommes passés au recrutement obligatoire des ouvriers et des paysans qui n'exploitent pas le travail d'autrui, et les cadres des anciennes divisions doivent être transférés là où la formation se fait avec le plus de succès. À proximité du nouveau front, là où le paysan se trouve sous la menace directe des attaques des Tchécoslovaques et des gardes-blancs, le paysannat va de plus en plus volontiers au-devant de la formation des nouvelles unités.

Au sommet, de notre appareil militaire, nous n'avons pas actuellement l'unité indispensable. Nous avons l'ancien Conseil Supérieur Militaire, qui avait été conçu pour les besoins de l'ancien front, le Conseil militaire révolutionnaire à Arzamas, organisé pour les besoins du front de l'Est et sous les ordres duquel nous avons actuellement placé le front du nord-est.

En quoi nos tâches urgentes consistent-elles ?

On a rapporté ici que l'Angleterre avait l'intention de nous faire la guerre pendant trois ans. Il est difficile, camarades, de faire des prédictions concernant les délais. Lorsque la guerre mondiale a commencé, on a cru qu'elle allait durer trois mois : or, elle est dans sa cinquième

année. Maintenant, les diplomates anglais importants disent que la guerre avec la Russie soviétique va durer trois ans, et les succès que nous remporterons ne signifient nullement que nous allons terminer la guerre dans les trois semaines ou les trois mois à venir. Ces succès ne témoignent que du fait que la classe ouvrière apprend à faire la guerre, à créer une organisation militaire et que la République soviétique, si elle le veut, saura se défendre. Tant que dure l'assaut des impérialistes, il est impossible de dire quelles formes il adoptera et à quelles mesures nous devons recourir pour nous défendre. Une chose est certaine, c'est que le danger est encore extrêmement grand et qu'il restera grand au cours des deux mois qui viennent — jusqu'à l'hiver, qui paralysera, au moins pour cette période hivernale, la recrudescence de l'aide anglaise aux Tchécoslovaques. Ces deux prochains mois seront la période du travail le plus intense, le plus énergique, je dirai, le plus héroïque pour la consolidation de toutes les frontières de la République soviétique. Nous sommes épuisés, nous sommes pauvres dans tous les domaines, entre autres dans le domaine militaire, et il faut que nous mettions toutes les ressources du pays au service de la défense de la République soviétique.

Vous devez proclamer que dans les conditions dans lesquelles nous nous trouvons, devant la rage concentrée de l'impérialisme mondial, qui a tourné vers nous sa face anglo-française et nippo-américaine, nous devons transformer la République soviétique en un seul camp armé : tous nos moyens, tous les biens du pays, les biens privés de chaque citoyen en particulier doivent être consacrés à la défense de la République soviétique. Il faut mobiliser les hommes, les soldats, l'esprit et les forces idéologiques du pays, et cette mobilisation doit avoir un caractère héroïque et intense, afin que l'on sache partout, en particulier dans les milieux de la Bourse de Londres, où le sang du peuple russe est coté, que nous ne nous livrerons vivants aux mains de personne, que nous allons lutter jusqu'à la dernière goutte de notre sang.

Les mesures dont je parle découlent de la situation objective, des dangers qui nous entourent et ne se mesurent pas aux forces tchécoslovaques et au piteux débarquement anglo-français, dangers qui pourraient croître et prendre une autre physionomie et d'autres dimensions.

Nous devons être forts : pour cela, il nous faut, au premier chef, assurer le ravitaillement de notre armée. Cela n'est possible qu'en mobilisant toutes les ressources du pays. Il faut centraliser le travail concernant le ravitaillement. Pour diriger ce travail, nous avons déjà choisi un homme énergique et compétent, le camarade Krassine. Il faut lui donner les pouvoirs les plus étendus et les moyens matériels nécessaires pour mettre notre ravitaillement militaire à la hauteur voulue. Tout doit être mis à la disposition des organisateurs du ravitaillement !

Il nous faut également, comme je l'ai déjà fait remarquer, centraliser l'appareil administratif. Le caractère disparate provoqué par la dualité du front doit être supprimé. A la tête des forces armées et des moyens de la République soviétique il faut placer un organe de direction unique, le Conseil militaire révolutionnaire, et un commandant en chef unique. Toutes les autres administrations de l'état-major pan-russe, en tant qu'organes d'approvisionnement, doivent être soumis à ce Conseil militaire révolutionnaire, et recevoir de lui les directives fondamentales pour garantir l'unité dans la direction de toutes les forces armées et des moyens du pays, dans leur transfert d'une région à l'autre du pays, d'un front à un autre. En même temps, il faut continuer le travail d'agitation et d'organisation qui s'est effectué et qui

s'effectue ici, à l'arrière. Chaque train qui amenait au front dix, quinze ou vingt communistes avec des réserves de littérature nous était aussi cher qu'un train transportant un bon régiment ou des réserves d'artillerie; chaque détachement, chaque groupe de communistes régénérait tel ou tel secteur du front, garantissait sa fermeté, établissait des liens, et, ce qui n'est pas moins important dans cette affaire, nous assurait de la conduite des officiers qui se trouvent actuellement au front. À ce propos, je dois dire que plusieurs anciens officiers, surtout parmi les plus jeunes, ont fraternisé avec l'armée, avec notre parti, avec le pouvoir soviétique et se sont imprégnés d'un profond respect à l'égard des militants soviétiques. Parmi les officiers de l'état-major, il y en a beaucoup qui ont agi non par peur, mais en toute conscience. Cela a été démontré par l'exemple suivant : lors de la chute de Kazan, il eût été facile aux officiers de se vendre; or, plusieurs ont péri dans les combats, d'autres se sont cachés pendant des semaines pour ensuite rejoindre nos rangs en cachette. Mais il y en a aussi qui nous trahissent à la première occasion; il y a des éléments instables, qui ont besoin d'un corset de fer et ce corset peut être représenté par un ou deux bons communistes. Sans communistes, notre armée serait inapte au combat et, si plusieurs se plaignent ici en disant que nous avons dépeuplé une série d'administrations importantes, je ne comprends pas très bien leurs plaintes.

Ces plaintes, émanant de certains organismes, sont incompréhensibles et anormales. Si nous ne brisons pas les forces qui nous oppressent, il va de soi que toutes les administrations soviétiques seront brisées. C'est pour cela que tous les éléments que vous pouvez donner, donnez-les. Vous déclarerez que la tâche du front est actuellement la tâche fondamentale et que tout le pays est actuellement un réservoir pour le ravitaillement de ce front. Vous proclamerez le pays en état de siège; vous centraliserez l'approvisionnement et mettrez à sa disposition toutes les ressources nécessaires; vous centraliserez l'administration militaire, en transmettant tout le pouvoir militaire au Conseil militaire révolutionnaire. Ainsi, vous montrerez votre volonté de victoire et de vie. Espérons que, durant les quelques semaines nécessaires au chef de la classe ouvrière pour se remettre, nous allons vaincre sur les autres fronts, et que la nouvelle de la chute de notre ennemi à Samara, à Simbirsk, à Oufa, à Orenbourg et en Sibérie nous parviendra à la séance du Comité central exécutif où notre hôte bienvenu sera le camarade Lénine.

LES OFFICIERS ROUGES

*Discours prononcé lors de cours d'Administration militaire
en septembre 1918.*

Camarades, permettez-moi, avant tout, de vous transmettre le salut fraternel et ensuite les impressions des armées au milieu desquelles j'ai passé le mois et demi qui vient de s'écouler en observant de jour en jour, la croissance de leur force, de leur unité et de leur héroïsme. Il y a deux mois, camarades, nous étions beaucoup plus faibles qu'aujourd'hui; notre Armée Rouge ouvrière et paysanne a fait un énorme pas en avant. Sans parler de nos ennemis, beaucoup de nos amis, il y a deux mois, doutaient que nous puissions créer une forte armée révolutionnaire dans un pays épuisé par une tuerie de quatre ans, dans un pays portant au cou la corde de la paix de Brest-Litovsk et qui n'avait pas surmonté le terrible héritage du tsarisme et de la domination bourgeoise. Et voilà que les nouvelles épreuves devant lesquelles

l'histoire nous a placés ont engendré des forces nouvelles. Sous la contrainte de la nécessité historique et d'une nouvelle guerre — d'une guerre civile — la classe ouvrière russe et le paysannat ont tendu leurs forces et nous observons maintenant comment, à partir de cette tension, se bâtit l'Armée Rouge ouvrière et paysanne.

L'armée qui a combattu sous Kazan a été créée en quelques semaines seulement. Sous Kazan, il y avait des fluctuations, des faiblesses, des déviations criminelles. Le tribunal révolutionnaire, avec l'assentiment de l'armée tout entière, a condamné à mort le commandant d'un régiment qui, tout en se considérant comme communiste, avait abandonné lâchement son régiment et était monté sur un bateau pour partir à Nijni-Novgorod. À cette occasion, le tribunal révolutionnaire déclarait : « Les profiteurs et les lâches en général doivent être châtiés durement, mais ceux qui occupent des postes de commandement et qui portent le grand nom de communiste et qui deviennent des fuyards, des traîtres — leur châtiment doit être double, triple! » Et, malgré sa jeunesse, toute l'armée a compris; elle a perçu avec son sens moral toute la justice de ce châtiment impitoyable. Le régiment en question est devenu l'un des meilleurs : par la suite, il a combattu à la perfection, avec un courage authentique.

C'est ainsi, camarades, que dans notre Armée Rouge, malgré la courte durée de son existence, la conscience révolutionnaire agit déjà avec toute sa force en rassemblant tout ce qui est honnête, courageux, et en rejetant tout ce qui est impur et corrompu. Or, il y a peu de temps encore, on nous disait de tous côtés que nous n'allions pas pouvoir créer une armée disciplinée et ferme. En vérité, ceux qui parlaient ainsi méconnaissaient doublement notre armée. En premier lieu, la classe ouvrière, au pouvoir aujourd'hui, possède une base morale profonde; en deuxième lieu, elle est consciente de cette base morale profonde qui fait que nous luttons pour le but le plus élevé de l'humanité; elle justifie les mesures les plus sévères à l'égard de ceux qui sapent les bases et les fondements de l'Armée Rouge ouvrière et paysanne. Si les généraux tsaristes avaient pu instaurer une discipline au nom d'intérêts étrangers à la classe ouvrière, nous, nous pouvons et nous devons instaurer une discipline dix fois plus ferme et solide — et cette discipline entre déjà en vigueur — car c'est une discipline au nom des intérêts de la classe ouvrière.

Dans les écrits militaires (justement aujourd'hui je lisais quelque chose à ce propos dans la revue assez médiocre, *les Affaires militaires*, publiée par messieurs les spécialistes qui n'ont visiblement pas compris l'esprit et le sens de la période de guerre), on pose souvent la question : dressage ou éducation ? Par dressage, on entendait l'éducation physique du soldat. Par éducation, l'action psychologique exercée sur lui. Avons-nous refusé le dressage ? Jamais. Nous ne l'avons rendu que le plus rationnel possible, en abolissant les survivances de l'arbitraire de caserne. Le dressage signifie, pour nous, apprendre au soldat à se servir rationnellement de ses mains, de ses jambes, de son sabre, de son fusil et de le faire automatiquement. Un musicien ne peut devenir un bon musicien s'il ne sait parcourir automatiquement le clavier avec ses doigts, s'il est obligé de chercher des yeux chaque note en particulier; de même que le musicien doit placer automatiquement ses doigts sur la touche qu'il faut, le soldat doit se servir automatiquement de son corps, de son arme, avec la plus grande productivité possible, dans l'intérêt de la tâche militaire qui lui est assignée, ce que

permet d'atteindre la mécanisation des mouvements. Plus sa technique est automatique, plus sa pensée est libre : il s'oriente mieux dans l'espace, il appréciera mieux le danger, il trouvera un refuge — il disposera de plus de liberté dans la création militaire. Le dressage, c'est-à-dire l'apprentissage de l'automatisme, n'est pas en contradiction avec l'éducation.

Mais l'éducation est un autre domaine et ce que messieurs les spécialistes ne comprennent pas (je ne parle pas de tous les spécialistes, cela va de soi, il y en a parmi eux auxquels la révolution a ouvert les yeux), c'est que l'éducation à laquelle nous pensons est profondément différente de l'éducation de l'ancienne époque, qu'elle est même diamétralement opposée. Qu'entend-on par éducation du soldat à l'époque du tsarisme? Qu'entend-on par ce terme en Allemagne et en France à l'époque actuelle ? Pour la classe possédante, éduquer le soldat, cela signifie lui inoculer l'esclavage, l'obéissance, le contraindre à ne pas comprendre ses propres intérêts, ses intérêts de classe, les intérêts de l'humanité tout entière. Y parvenir dans les conditions de la société capitaliste n'est pas chose facile. C'est pourquoi l'éducation du soldat, dans tous les pays, est un travail compliqué, important, délicat. Là où la religion vient à la rescousse, cela est plus facile, mais au fur et à mesure que l'esprit critique s'empare de la conscience du soldat, et que celui-ci se met à ne plus obéir aveuglément à la parole de son prêtre, il devient de plus en plus difficile à la classe possédante de persuader les masses de la nécessité d'obéir, c'est-à-dire de l'éduquer pour servir les intérêts hostiles aux masses. Seule notre armée, celle, camarades, dans laquelle vous servez, pour la première fois dans l'histoire mondiale, n'est rien d'autre que le bras armé de la classe ouvrière et des paysans pauvres. Par conséquent, éduquer le soldat, cela signifie, pour nous, lui montrer qu'il se sert lui-même en la personne de sa classe et de sa postérité. Pour cette raison, notre éducation est beaucoup plus facile, plus honnête, plus simple, et, dans ce sens, votre tâche, camarades officiers rouges, comporte à côté d'une mission militaire, une haute mission morale, culturelle. Vous pouvez accomplir votre tâche à la condition que chaque soldat sente, apprenne, voie, touche du doigt que vous êtes la chair de sa chair et le sang de son sang. Il va de soi que votre appartenance aux classes laborieuses, que votre lien spirituel avec les masses ouvrière et paysanne ne résout pas tout et laisse une large place à l'appréciation individuelle. Ivanov est peut-être courageux, Pétrov ne l'est pas suffisamment. Malheur à l'officier qui fera naître, chez le soldat, des doutes sur le courage de son officier. Malheur à cet officier : il est perdu dans la conscience des masses, il est perdu pour la cause militaire. Votre principale qualité militaire est la même que votre principale qualité révolutionnaire : c'est le courage indomptable face à tout danger; la tête haute et fière — voilà la devise de chaque soldat. Mais ce n'est pas tout, camarades, vous ne devez pas être et vous ne serez pas seulement courageux (car c'est là votre vocation et vous l'avez choisie librement) : vous devez lutter sans trêve pour étendre vos connaissances, développer vos habitudes, votre habileté en tant que dirigeant de l'Armée Rouge. J'ai vu au combat, en action, d'excellentes unités qui ne se sentaient pas dirigées par une main techniquement sûre. Lorsqu'elles remarquent, au moment critique, que leur chef hésite, malheur à cet officier, malheur à ces unités. L'unité doit être consciente à tout moment, et surtout au moment du combat, d'être dirigée par une pensée ferme, par un œil précis et par une main ferme; et si cette main est parfois rude, la masse consciente des soldats ne s'en plaint pas, elle en comprend la nécessité pour l'intérêt général, elle comprend qu'elle lutte

pour la cause de sa classe et que l'aptitude au combat de l'unité est la condition nécessaire de cette lutte.

La cohésion et la croissance de l'armée est la deuxième devise de chaque officier rouge. On vous appelle officiers prolétariens. Dans la société bourgeoise, le mot « prolétarien » a une certaine nuance qui ne doit et ne devra pas s'appliquer à nous. Vous savez que lorsqu'on dit : « il vit en prolétaire », cela veut dire qu'il vit mal. Lorsqu'on dit : « il vit dans un logement prolétarien », cela veut dire que le logement est mauvais. Lorsqu'on dit : « il fait un repas prolétarien », cela veut dire un repas maigre. Mais les mots « officier prolétarien » ne doivent pas être compris et interprétés comme « mauvais officier ». L' « officier prolétarien » doit signifier officier de premier ordre, modèle de courage, de fermeté, de compétence, de dévouement sans réserve à la cause du pays soviétique. Voilà ce que signifie officier prolétarien. Grâce au tsarisme et à l'ancienne armée, le mot « officier » est chez nous compromis et relégué aux archives, mais je pense que vous allez le renouveler, le régénérer, le remplir d'un contenu nouveau. Je ne doute pas que la masse des soldats ne renouvelle et redonne d'elle-même un sens à ce mot, et que lorsque vous vous présenterez à elle, vous, hommes nouveaux, elle vous appellera ainsi : « Nos officiers rouges, ouvriers et paysans. »

Sur le fond des tâches militaires de la révolution, votre tâche, camarades, comme la tâche de l'Armée Rouge, est en vérité immense. Lorsque les Allemands nous écrasaient à Brest-Litovsk, il semblait que nous étions dans une situation sans issue. On nous avait découpés en morceaux, on avait détaché la sœur Ukraine de la sœur Grande-Russie, on avait foulé aux pieds la Pologne, la Lituanie et les Pays Baltes; en Finlande on avait noyé le prolétariat dans le sang, et peu après que, saignés à blanc, nous eûmes commencé à soigner nos blessures, les carnassiers anglo-français et nippon-américains sortirent leurs griffes au Nord et à l'Est. Il n'y avait, semble-t-il, aucune issue. Et cependant elle existait! La Némésis historique, c'est-à-dire la déesse de l'équité, incarnée, dans la période historique actuelle, dans la conscience révolutionnaire des masses ouvrières du monde entier — était et est avec nous. Nous étions, semblait-il, écrasés, étouffés par l'agression de l'Allemagne. Peu de mois se sont écoulés depuis — et voilà que la Bulgarie s'est détachée de l'Allemagne, aujourd'hui c'est le tour de la Turquie, l'Autriche-Hongrie est en effervescence et dans quelques semaines le monarque autrichien se mettra à genoux. L'Allemagne elle-même est isolée, il y a du mécontentement et de l'effervescence et le kaiser, qui disait toujours « Unser alter Gott », c'est-à-dire « Notre vieux Dieu allemand » et qui entretenait avec lui les liens les plus amicaux — parle aujourd'hui de la nécessité d'attirer le peuple allemand à une participation plus directe aux affaires gouvernementales. Guillaume parle comme parlait Nicolas pendant les premières journées de la révolution de février, mais il tiendra encore un autre langage, et s'il ne le fait pas, ce sont les autres qui lui tiendront un autre langage. L'histoire prend sous nos yeux un tournant décisif. La révolution lève l'étendard en Bulgarie, où, d'après les journaux, un soviet de députés ouvriers et paysans s'est formé. La presse bourgeoise allemande écrit que ce n'est pas la situation militaire qui est responsable de la capitulation de la Bulgarie, mais les idées du bolchevisme, qui se sont emparés non seulement des masses populaires mais aussi de l'armée. L' « idée du bolchevisme », cela signifie que croît partout la haine et l'indignation des travailleurs contre la tuerie bourgeoise déshonnête dans laquelle ils ont été entraînés par les classes possédantes. Nous l'avons prédit et nous avons fondé là-dessus notre politique, et on

nous accusait alors d'être dans l'erreur, puisque nous avons été contraints de signer le traité de Brest-Litovsk, triplement dur et honteux. Nous disions : « Nous devons patienter temporairement; attendez un peu, nous allumerons dans les cœurs des peuples d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie le feu de notre révolution, et l'Ukraine, la Pologne, la Finlande et les pays Baltes seront libres. » Bien entendu, les imbéciles et les équarisseurs des gouvernements français et anglais se frottent les mains en pensant que, puisque la masse est affaiblie, cela donnera la possibilité d'en finir avec la Russie. Ils se trompent. À chacun son tour : après la Russie, la Bulgarie; après la Bulgarie, la Turquie, l'Autriche-Hongrie; après l'Autriche-Hongrie, l'Allemagne; après l'Allemagne et en même temps que celle-ci, la France, l'Angleterre et les autres pays. Chacun à son tour et nous prédisons avec une certitude absolue que l'affaiblissement de l'impérialisme allemand signifie non seulement la révolution en Allemagne, mais aussi en France, en Angleterre, aux États-Unis et au Japon. Nous avons actuellement plus d'alliés que d'ennemis dans le monde entier et c'est justement pour cela qu'il nous faut, au cours de cette période de transition, ne pas laisser à nos ennemis la possibilité de nous porter un coup mortel. C'est là la tâche fondamentale de la République soviétique, de l'Armée Rouge et la vôtre, vous qui êtes ses commandants. Vous savez que les piqûres des insectes qui sont en train de crever sont parfois mortelles : pour que l'impérialisme agonisant à l'Est et à l'Ouest ne puisse pas nous porter un coup mortel, nous devons être vigilants, fermes, et vous surtout camarades, car vous êtes une partie du squelette de l'Armée Rouge ouvrière et paysanne, une partie de sa colonne vertébrale, et c'est sur la colonne vertébrale que repose tout l'organisme. Si la colonne vertébrale est faible, l'organisme n'est bon à rien; vous devez être une ossature ferme, sur laquelle reposent les muscles de l'Armée Rouge ouvrière et paysanne, vous devez consolider la cause de la révolution internationale, en raffermissant votre esprit par les exercices militaires, pleinement conscients qu'il n'existe pas de cause plus élevée que celle que vous servez. C'est là votre premier devoir!

Aujourd'hui, quand vous tournez vos regards vers la Volga, vers l'Oural, vous pouvez dire avec une entière satisfaction : nous avons une armée, elle se forme, elle se consolide et sous Kazan elle a battu en brèche des bataillons d'officiers, des bataillons composés uniquement d'anciens officiers tsaristes. Chez l'adversaire, il y a décomposition et désagrégation; chez nous, dans l'Armée Rouge, il y a élan, prise de conscience, assurance.

Mais nous manquons parfois de personnel de commandement et vous êtes appelés à combler ces lacunes, vous êtes appelés à prendre la tête de nos unités de l'Armée Rouge. Je vous salue fraternellement, je tends la main à chacun d'entre vous et je vous dis : « Soyez les bienvenus, officiers rouges prolétariens, dans l'Armée Rouge ouvrière et paysanne! À vous, officiers rouges, à notre Armée Rouge ouvrière et paysanne et à notre Russie soviétique que nous aimons et pour laquelle nous sommes tous prêts à laisser nos têtes et à verser notre sang jusqu'à la dernière goutte, à notre Russie soviétique, ouvrière et paysanne, — hurrah! »

L'ARMÉE DU DON

Décret du Conseil des commissaires du peuple en date du 3 septembre 1918

La longue guerre civile entre, d'une part, les ouvriers et le paysannat laborieux, d'autre part, les propriétaires terriens et la bourgeoisie associés aux mercenaires anglais, français,

tchécoslovaques et autres a exigé du pouvoir soviétique une grande tension des forces populaires. Ayant pris la décision inébranlable de couper à la racine les projets criminels des bandits impérialistes étrangers et russes, le gouvernement soviétique a été contraint de diriger contre eux des forces armées considérables et de leur accorder toute son attention, afin de pouvoir écraser rapidement et impitoyablement, dans la poigne de fer de la révolution, les derniers restes de ces bandes de brigands.

En raison de cela, la périphérie méridionale de la République russe, les terres du Don, de Kouban, de Terek, la région du Caucase, se sont trouvées pour un temps privées du soutien du pouvoir central soviétique. Une multitude de généraux, de propriétaires terriens, de fonctionnaires, toute la bande noire des corbeaux tsaristes, s'est rassemblée sur la terre des Cosaques, a réuni autour d'elle les éléments propriétaires et les koulaks cosaques, s'est emparée par la force et par la ruse de la région du Don, a tourné la tête aux Cosaques et a contraint les Cosaques libres à étouffer de leurs propres mains leur liberté cosaque.

Les glorieux travailleurs cosaques n'ont pas su conserver leurs droits souverains. L'ordre tsariste s'est de nouveau instauré sur le Don. Les fermes et les villages de Cosaques se sont dépeuplés, le blé n'est pas ramassé, le peuple laborieux cosaque s'appauvrit et dépérit.

Pour mettre fin aux mensonges et aux machinations du rebelle Krasnov et de ses partisans et pour mettre en pratique les décrets du gouvernement central sur la nouvelle organisation libre et fondée sur le travail de la terre du Don, le Conseil des commissaires du Peuple a résolu :

De convoquer le Cercle de campagne de l'armée soviétique du Don — gouvernement militaire, revêtu de pleins pouvoirs sur le Don et composé de représentants de la population laborieuse du Don, qui défendent les armes à la main le pouvoir légitime des soviets contre les attaques des bandes rebelles.

Dans la composition du Cercle de campagne de l'armée soviétique du Don entrent des représentants des régiments soviétiques du Don, et aussi des fermes et villages cosaques libérés de la domination des officiers et des propriétaires terriens.

Le Cercle de campagne de l'armée soviétique du Don doit bénéficier de tous les pouvoirs et prérogatives des Conseils militaires, indiqués dans le décret des commissaires du peuple en date du 1^{er} juin 1918, jusqu'au rétablissement du pouvoir soviétique élu par voie légale sur tout le territoire de l'armée du Don.

L'objectif immédiat et direct du Cercle de campagne est de rétablir sur la terre du Don le régime socialiste soviétique et d'épurer le territoire de l'armée du Don de toutes les forces contre-révolutionnaires.

Pour accomplir cette tâche le Cercle de campagne a le droit :

- a) d'appeler dans les rangs des armées soviétiques toute la population laborieuse du Don;
- b) de diriger l'organisation des forces armées soviétiques du Don; et
- c) de coordonner les actions de ces forces sur toute l'étendue du front du Don.

Une commission spéciale, formée selon les directives du présidium du Comité central exécutif panrusse, est chargée d'établir l'ordre des élections et les normes du gouvernement, ainsi que la convocation même du Cercle de campagne.

LA SITUATION MILITAIRE ¹⁰⁰

Rapport présenté au VI^e Congrès des soviets en date du 9 novembre 1918.

Au cours des quatre mois et quelque qui se sont écoulés depuis le congrès de juillet, la situation mondiale et la vie intérieure de tous les pays ont subi d'énormes modifications qui se sont directement reflétées sur la vie et le développement de notre Armée Rouge.

Lorsque, au cours des mémorables journées de juillet, nous traversions l'une des crises les plus aiguës des neuf mois d'existence de la République soviétique, notre Armée Rouge était encore faible, et, ce qui était encore plus grave, dans nos rangs, dans les rangs soviétiques, son développement ultérieur était souvent placé sous le signe d'une interrogation. Pour nombre de camarades, il semblait douteux que l'on puisse créer dans un délai bref une Armée Rouge, instruite, unie, apte au combat, dans les conditions de fatigue extrême de toute la population masculine adulte du pays et alors que l'organisme économique de la République était saigné à blanc.

Alors, en juillet, vous vous en souvenez, un parti qui occupait un certain secteur dans cette salle, opposait par principe des détachements de partisans à l'armée ouvrière et paysanne. Du parti des s.-r. de gauche, qui existait encore, on nous disait qu'un régime révolutionnaire ne pouvait pas créer une armée régulière, qu'il devait se limiter à créer des unités de partisans. C'était une absurdité dangereuse. Les détachements de partisans correspondent à la période de la lutte pour le pouvoir et à la première étape. Mais, à mesure que la classe dirigeante se met à utiliser le pouvoir pour des fins militaires, elle passe de l'artisanat partisan à l'édification méthodique de l'État et elle doit créer une armée régulière. Je pense, camarades, qu'aujourd'hui nous ne trouverons ni des centaines, ni des dizaines, ni même quelques unités parmi nos députés qui puissent soutenir le cri d'alors des s.-r. de gauche : « Vivent les détachements de partisans », opposé au cri qui avait retenti ici : « Vive l'armée ouvrière et paysanne. »

Mors, en juillet, notre pays souffrait. La situation était la suivante : d'un côté, la décomposition morbide de l'ancienne armée, laquelle, en se désagrégeant, décomposait nos unités nouvellement formées; d'un autre côté, ces unités, souffrant des maladies normales de la jeunesse, étaient rassemblées d'une manière précaire et étaient dépourvues de toute tradition de combat. Dans ces conditions, nous reculions partout où nous rencontrions des unités ennemies tant soit peu organisées. C'est arrivé, par exemple, lorsque les Tchécoslovaques nous attaquaient sur le front de l'Est; mais lorsque des unités solides se mirent à être créées, peu à peu, au fur et à mesure de leur croissance, la situation se modifia.

Avant, les unités de l'Armée Rouge manifestaient un faible degré de préparation militaire, et nous rendions ville après ville. Nous avons quitté la Volga, nous avons livré une partie de la Sibérie.

Lorsque les Anglo-Français débarquèrent à Mourmansk et s'emparèrent ensuite presque sans combat, par un coup d'audace, d'Arkhangelsk, nous nous sommes alors trouvés devant le danger concret d'une jonction entre le front anglo-français du nord avec celui des gardes blancs de l'est, sur la Volga et dans l'Oural. Cet immense danger septentrional et oriental ébranla la République soviétique.

Même après le Ve Congrès des soviets qui se termina au début de juillet, nous avons reculé pendant un mois. Au début du mois d'août, nous avons abandonné Kazan, centre d'opérations où se trouvait le Conseil militaire du front de l'Est. Notre incapacité à conserver Kazan était le symbole du niveau de développement extrêmement bas de l'Armée Rouge.

À la suite de cela, enfin, s'amorça le tournant qui s'opéra très vite. Le tournant ne s'opéra pas tant à l'intérieur de l'administration militaire que dans toute la Russie soviétique. Pour la première fois, tous comprirent que le pays se trouvait devant un danger mortel et que l'administration militaire et l'Armée Rouge ouvrière et paysanne devaient se libérer de ce danger par leurs propres forces et à l'aide de toute la classe ouvrière russe.

Nous nous sommes tournés vers le soviet de Pétrograd, vers le soviet de Moscou, vers les syndicats, les comités de fabriques et d'usines et vers les soviets de province les plus progressistes, qui étaient encore loin d'égaliser ceux des capitales révolutionnaires. Toutes ces organisations ont envoyé la fine fleur de leurs travailleurs, les prolétaires les meilleurs, les plus dévoués, sur le front oriental.

Ces camarades, membres des syndicats et travailleurs de différents commissariats, s'intégrèrent à une armée encore diffuse et inorganisée et créèrent, comme je l'ai rapporté au Comité central, sa colonne vertébrale solide et souple. Sans ces milliers de travailleurs soviétiques et de prolétaires d'avant-garde, l'administration militaire ne serait pas venue à bout de sa tâche. Ce n'est que grâce à leur dévouement extraordinaire que, non seulement nous n'avons pas rendu Nijni-Novgorod, Viatka et Perm, que nous n'avons pas laissé les Tchécoslovaques faire la jonction avec les Anglo-Français, mais que, au contraire, nous sommes passés à l'attaque sur ces fronts. Cette attaque s'est développée avec de plus en plus de succès et nous a amené à nettoyer en quelques semaines toute la Volga des troupes de gardes blancs. Et je dois dire devant l'assemblée la plus importante de la République, que ces victoires, nous les devons au premier chef aux soviets de Pétrograd et de Moscou, en la personne des prolétaires jetés par eux sur le front. Dans l'Oural, nos succès ne venaient pas avec la rapidité souhaitée. La plus grande difficulté était que des mutineries de gardes blancs avaient commencé dans les usines d'Ijevsk et de Votkinsk, et que ces usines s'étaient transformées en points d'appui pour les forces gardes blancs et tchécoslovaques. Les usines les fournissaient en cartouches et en mitrailleuses. La contre-révolution réussit à entraîner dans la rébellion non seulement les koulaks, mais aussi, incontestablement, une partie des ouvriers, qui s'étaient ralliés à eux sous la contrainte. La lutte pour la possession de ces centres d'approvisionnement militaire extrêmement importants commença. Cette lutte distrayait des forces pour l'offensive contre Ekaterinbourg et contre les autres centres de l'Oural. Et voilà qu'hier nous avons appris que les usines d'Ijevsk ont été prises par les régiments de l'Armée Rouge et que le drapeau du pouvoir soviétique flotte sur elles au moment de l'anniversaire de la République. Tous les autres centres seront rapidement libérés. Désormais, ces usines vont

fournir à notre armée des cartouches, des mitrailleuses et tout ce dont elle a besoin. Cela laisse espérer qu'au cours de la période qui vient, nous allons progresser sur le front le plus proche. Et les succès vont se dérouler sur un rythme plus rapide. On peut espérer qu'au cours de la prochaine période les Anglo-Français seront contraints de renoncer à créer un front unique au Nord-Est. Nous avons des raisons de croire que sur le front du Nord les Anglo-Français et les Tchécoslovaques ont perdu l'espoir du succès et, en même temps, il existe des indices incontestables de la décomposition de l'armée de débarquement. Du front de Kotlass, on nous communique que, pour la première fois, un détachement de 58 soldats anglais est passé de notre côté. Il n'y a que le premier pas qui coûte : 58, ce n'est évidemment pas beaucoup; mais il faut tenir compte du fait que les Anglais sont peu nombreux dans le Nord, et que leur situation ira en s'aggravant à cause de l'hiver; il est donc tout à fait certain que les Anglais seront obligés de retirer leurs troupes de débarquement dans les plus brefs délais, s'ils ne veulent pas courir le danger d'être totalement désagrégés.

Durant l'hiver, aucun danger ne menace le pays sur le front Nord. Aucun doute, je le répète, que l'ennemi n'ait fait son deuil de ce front.

Dans l'Est, les opérations vont se dérouler dans la direction indiquée, c'est-à-dire dans le sens d'une offensive systématique et méthodique de notre part. On peut, camarades, exprimer une impatience légitime parce que la capitale de l'Oural — Ekaterinbourg — n'est toujours pas entre nos mains. Mais en même temps vous devez constater que sur le front de l'Est notre offensive est extrêmement régulière, méthodique et systématique et nullement partisane. Là, nous sommes garantis contre toute surprise. Ce qui n'empêche pas nos détachements de partisans d'agir selon les directives du centre transmises par les commandements des armées régulières sur les flancs de notre front d'offensive et loin à l'arrière de l'ennemi, et d'agir avec un succès considérable.

Sur le front du Sud, camarades, pour le présent, les choses vont moins bien que sur le front du Nord et surtout sur le front de l'Est. Au Sud, notre armée s'est formée par des voies différentes de celles des deux autres fronts. L'ennemi n'y est plus le même et la marche des opérations militaires s'est déroulée différemment. Jusqu'à ces temps derniers, notre front du Sud était pour ainsi dire notre parent pauvre; on le considérait un peu par-dessous la jambe, surtout parce qu'il fallait concentrer l'attention, les forces et les moyens sur le front du Nord. Là-haut se trouvaient les Anglais, les Français, les Tchécoslovaques, et sur le front de l'Est commençaient à poindre les Américains et les Japonais. Mais un très grand danger est apparu également, et d'une manière imprévisible pour nous, dans le Sud, où se trouvaient les bandes de Krasnov. Or, au cours de la première année de la révolution, nous avons pris l'habitude d'avoir trop facilement le dessus sur la contre-révolution intérieure et la bourgeoisie nationale, les bandes de Krasnov et de Kalédine, à l'aide de détachements ouvriers improvisés, peu organisés, d'un ou deux mille ouvriers de Petrograd inexpérimentés mais qui prenaient des fusils et qui se débrouillaient très bien. D'où une attitude négligente à l'égard du front du Sud, l'impression que tôt ou tard nous viendrions à bout de nos ennemis. Cela n'est qu'un aspect de l'affaire. L'autre aspect réside dans le processus même de la formation des unités qui tiennent notre front du Sud. Ce sont, pour une grande part, des ressortissants de l'Ukraine, de la région du Don, du Kouban, du Caucase septentrional. Il y a des unités parfaitement

expérimentées, qui sont passées par la rude école de la guerre des partisans. Ils ont des commandants qui ont partagé avec eux toutes les vicissitudes pendant plusieurs mois en Ukraine, sur le Don, dans le Caucase septentrional; mais en même temps ces unités possèdent encore, plus que nos autres unités sur les autres fronts, les traits négatifs de la période de la guérilla. Chaque commandant de détachement de partisans considérait son unité, qu'il baptisait division, comme un monde fermé. Il exigeait des soldats de sa division une discipline rude, absolue, et souvent il savait la maintenir. Mais en même temps, il manquait souvent de discipline à l'égard des centres de commandement supérieurs. Faire de ces détachements des unités régulières, des divisions d'une armée centralisée agissant normalement n'était pas facile. Pour cela, nous avons besoin d'un grand nombre de militants aguerris, et nous avons de nouveau fait appel aux soviets de Petrograd et de Moscou, en indiquant combien il était nécessaire de discipliner, d'unir le front du Sud selon le modèle du front de l'Est. Et de nouveau les soviets *de* Petrograd et de Moscou nous ont donné plusieurs centaines de militants pour le front du Sud. Mais cela ne s'est produit que ces jours derniers, et on n'a probablement pas encore fini de les répartir dans les différentes unités. Jusqu'à présent, sur le front du Sud, il n'y avait pas de commissaire dans les régiments, ni dans les divisions; ceux parmi vos camarades qui ont quelque rapport avec l'armée savent quel rôle immense jouent les commissaires recrutés parmi les *anciens* militants du parti. Nos commandants ne sont que des *jeunes gens*, ses anciens soldats, dont l'attention et la force sont entièrement absorbées par le côté militaire de l'affaire, et les tâches du contrôle politique et de l'apprentissage révolutionnaire des armées appartiennent normalement à un autre chef, au commissaire. Dans nos armées du Sud, très importantes par la quantité, il n'y avait presque pas d'unités ayant des commissaires, à l'exception des régiments et des divisions qui ont été récemment transférés sur ce front et de ceux qui continuent à y être transférés. Ce n'est que maintenant qu'on a créé sur le front un appareil de commissaires. Nos ennemis appelaient notre régime un régime de commissaires : nous sommes prêts à accepter cette appellation, que nos ennemis considéraient comme injurieuse. Oui, notre armée tient par les commissaires, et puisqu'elle tient par eux, nous pouvons appeler notre régime, un régime de commissaires. Si vous nous donnez des commissaires bien aguerris et qui savent mourir, notre cause est en bonne voie.

Camarades, je répète ce que j'ai dit plus d'une fois au Comité central exécutif. Je ne connais pas d'unité possédant un chef fermé et un commissaire ferme qui reculerait dans la panique, qui manquerait de courage et compterait de nombreux déserteurs. Dans chaque unité, il y a toujours ne serait-ce qu'un petit noyau de soldats-révolutionnaires conscients et aguerris, de communistes, chevaliers fidèles de la lutte socialiste. Si le commissaire reste toujours à son poste, inflexible soldat de la révolution, si, au moment du danger le plus grave, il se met en première ligne, face à son unité, et dit : « *Ne bougez pas* », ce commissaire est soutenu par les meilleurs soldats, et la conduite de tous les soldats est alors assurée, car chaque unité, même peu consciente, possède dans son âme une voix de la conscience qui lui souffle : « Il ne faut pas trahir, il ne faut pas désertir. » Et même, si le personnel de commandement se tait — et on sait que l'instinct animal peut avoir le dessus sur la conscience — il suffit que la voix du devoir retentisse : « Camarades, ne bougez pas », pour que l'unité ne recule pas. Je ne connais pas d'exemple de panique dans ces conditions. Voilà pourquoi nous avons introduit un

règlement qui semble dur à certains, mais qui conserve toute sa vigueur : pour chaque retraite dans la panique, pour chaque désertion, ce sont le commandant et le commissaire qui en sont responsables au premier chef. S'ils n'ont pas pris toutes les mesures nécessaires, s'ils sont restés sains et saufs, s'ils ont déserté avec leur unité, ce sont eux, cela va de soi, qui tomberont les premiers sous le glaive de la justice révolutionnaire. Je crois savoir que certains camarades ont exprimé la pensée que nous agissons d'une manière trop cruelle, sans pitié. Notre époque est, d'une façon générale, une époque cruelle et sans pitié à l'égard de la classe ouvrière, contrainte à défendre son pouvoir contre la meute des ennemis extérieurs. Et si nous voulons célébrer non seulement le premier anniversaire de la République soviétique mais défendre victorieusement le pouvoir soviétique, conquérir l'avenir de la classe ouvrière et du paysannat laborieux, nous sommes obligés, en cette époque sans pitié, d'être sans pitié à l'égard de tout homme qui, dans nos propres rangs, ne montre pas le maximum d'énergie, de courage, de fermeté, s'il est placé à un poste responsable. Et il n'existe pas de poste plus responsable que celui de commissaire. Camarades, il n'y a pas de doute qu'avec une orientation prolétarienne aussi ferme on ne réalise très prochainement sur le front du Sud un travail bénéfique en matière de discipline, de cohésion et de centralisation des armées.

J'ai visité les armées disposées sur les fronts de Voronej, de Balachovo, de Tsaritsyne et d'Astrakan. J'ai examiné de la façon la plus attentive et la plus détaillée leur condition, et je peux dire en toute conscience que nous avons, dans le Sud, une armée bonne et très nombreuse, bien plus importante que ne le pensent plusieurs d'entre vous. Elle recevra maintenant l'organisation de commandement nécessaire et un véritable corps de commissaires. Je le répète, on en verra les résultats très rapidement.

Du côté des Cosaques et des gardes blancs, nous avons actuellement un adversaire bien plus sérieux qu'il ne semblait jusqu'à une époque récente. Nous avons contre nous l'union de forces considérables : les bandes de Krasnov, soutenues jusqu'à ces derniers temps par les Allemands et les bandes de Dénikine et d'Aleksiév soutenues par les Anglo-Français. Actuellement, s'opère la jonction du front d'Aleksiév-Dénikine et du front de Krasnov qui s'appuyaient jusqu'à présent séparément sur les coalitions ennemies allemandes et anglo-françaises ; ils espèrent désormais, en tant que deux parties d'un front uni, se ravitailler sur le compte du seul impérialisme victorieux, l'impérialisme anglo-français. Le problème du front du Sud se pose d'une manière très aiguë pour nous. Le militarisme allemand s'effondre. Nous venons d'entendre un communiqué qui montre que le processus de son effondrement s'effectue avec une rapidité vertigineuse. Les Allemands sont obligés de défendre l'Ukraine. Le militarisme anglo-français se dépêche de se substituer à eux en Ukraine, sur le Don et dans le Caucase septentrional. Et nous devons nous insinuer entre le militarisme allemand qui s'en va et le militarisme anglo-français qui s'approche. Il nous faut occuper le Don, le Caucase septentrional et les côtes de la mer Caspienne, soutenir les ouvriers et les paysans de l'Ukraine, écarter leurs ennemis et entrer dans notre maison soviétique — cette maison qui comprend, dans notre pensée, le Caucase septentrional, le Don et l'Ukraine; nous devons occuper notre propre demeure et dire que son entrée est interdite aussi bien aux canailles anglaises qu'aux canailles allemandes. C'est là la répercussion sur l'Armée Rouge des modifications de la situation internationale dont j'ai parlé au début. Je passe aux problèmes d'organisation.

Nous avons — ce n'est pas un secret — des difficultés dans l'organisation du ravitaillement et de la préparation du personnel de commandement.

La crise la plus profonde est dépassée; l'armée existe, elle est administrée et ravitaillée. Les doutes récents quant à notre capacité de créer une armée apte au combat sont dissipés. L'armée existe, elle se bat et devient un facteur international dont l'ennemi tient déjà compte. Il n'y a pas très longtemps, notre presse soviétique citait des échos publiés dans la presse étrangère, en particulier dans le *Times*, le plus important des journaux anglais et dans *Lokal-Anzeiger*, journal bourgeois allemand. Ils écrivent que notre Armée Rouge croît avec une rapidité menaçante. En parlant de son importance numérique, les journaux donnaient le chiffre de 400-500.000 soldats. Pour des raisons évidentes, je ne vais pas donner de chiffres exacts. Je dirai seulement, qu'aujourd'hui le chiffre cité par le *Times* et le *Lokal-Anzeiger* est inférieur, très inférieur à la réalité. Notre personnel de commandement traverse actuellement une crise liée à l'extension de l'armée. Mais nous allons en venir à bout; la preuve en est que le Congrès a pu voir aujourd'hui sur la place devant le théâtre nos nouveaux officiers, nos jeunes officiers rouges. Il en existe des milliers, on en prépare des dizaines de milliers, et ils vont grossir les rangs de notre Armée Rouge. Le Congrès les a vus. Au point de vue du service, ils ne le cèdent en rien aux meilleurs junkers de l'armée tsariste, mais *ce* sont, camarades, *nos* junkers, les *junkers ouvriers et paysans*. Ce sont, camarades, nos meilleurs ouvriers, nos combattants les plus aguerris, des hommes qui vont à la mort comme à une fête. Je le dis avec une totale conviction, fondée sur mes propres observations.

Nous avons maintenant les commissaires rouges les plus sûrs. Ils ont pris place dans les rangs de notre Armée Rouge et ils l'aideront à remporter la victoire.

Le problème de l'approvisionnement est des plus difficiles, surtout dans les conditions actuelles de l'économie du pays. Dans ce domaine, une organisation centrale a été créée à la tête de laquelle on a placé un ingénieur-organisateur très compétent, le camarade Krassine, auquel a été confiée la tâche d'utiliser toutes les forces et tous les moyens du pays pour le ravitaillement en produits alimentaires, effets d'équipement et munitions. Les syndicats, les organisations soviétiques, les comités des indigents dans toute la République sont tenus de mettre cette tâche à la première place de l'ordre du jour. Vous savez que le Comité central exécutif a proclamé notre pays en état de siège. Cette proclamation n'a pas encore été partout appliquée complètement.

Les exigences de l'administration militaire imposent fréquemment des restrictions aux forces locales, car la gravité de la situation contraint à transformer le pays en camp militaire et il faut sacrifier beaucoup de choses pour atteindre le but commun. Je suis prêt à reconnaître devant les organisations soviétiques locales que très souvent les représentants de l'administration militaire exigent plus qu'il ne faut et sur un ton qu'il n'aurait pas fallu employer; mais ce ne sont que des frictions mineures et il faut en faire fi devant la tâche historique qui se dresse devant nous. Cette tâche est d'une telle importance que toutes les autres passent à l'arrière-plan.

Actuellement, on travaille fiévreusement dans le domaine du camarade Lounatcharski, celui de l'Instruction publique. Ce travail consiste à ériger sur toutes les places soviétiques des

monuments aux grands hommes, aux leaders du socialisme. Nous sommes persuadés que ces monuments d'art sont chers à tous les ouvriers et aux masses. Mais en même temps nous devons dire à chacun d'entre eux, à Moscou, à Pétrograd, jusque dans les coins les plus reculés de la province : vous voyez, le pouvoir soviétique a érigé un monument à Lassalle. Lassalle vous est cher, mais si la bourgeoisie rompait le front et arrivait jusqu'ici, elle jetterait à bas ce monument en même temps que le pouvoir soviétique et toutes ses conquêtes. Cela signifie que tous les ouvriers, tous ceux à qui le pouvoir soviétique est cher, doivent le défendre les armes à la main. A travers l'image concrète de notre propagande, cette nécessité doit pénétrer dans la conscience du pays, devenir une partie de cette conscience. L'objectif militaire est le plus important à l'heure actuelle. Sur notre front du Sud bat le pouls du destin de notre pouvoir. Toutes les organisations, tous les soviets locaux doivent y envoyer toutes leurs forces et tous leurs moyens. Or, dans plusieurs régions, cela n'est pas encore fait. Et il arrive souvent que les organisations soviétiques locales ne pensent pas assez que les biens qu'elles possèdent — munitions, automobiles, fusils — doivent être envoyés au premier chef sur le front. Désormais, admettre pareilles manifestations serait un crime contre la classe ouvrière. Il faut organiser toutes les forces du pays, et cela avant tout pour le front du Sud. Si certaines administrations considèrent la pression de l'administration militaire comme une pression cruelle de la nouvelle soldatesque soviétique rouge, je répète résolument que nous vivons à une époque rude, qui exige qu'on transforme le pays en camp de guerre. Si nos soldats reculent sous l'influence de la panique, une justice dure les attend. Ce destin sera partagé par les organisations soviétiques qui oseront, comme cela s'est fait dans le passé, abandonner la zone du front. Il est vrai que cela arrive beaucoup plus rarement maintenant; au contraire, lorsque le front se replie et se rapproche des soviets de district ou des soviets urbains, ces organisations ne s'enfuient plus, mais prennent les armes et rejoignent notre armée. Malgré cela, on est encore loin d'avoir un arrière stable, discipliné, énergique. Lorsque nous aurons un tel arrière, nous passerons à l'offensive sur le front du Sud. L'importance que peut avoir la conquête de la région du Don est évidente pour tous.

Elle se répercutera sur l'Ukraine et sur le monde entier, car nous y aurons déployé les efforts qui nous permettront de mener la lutte pour la possession de la mer Caspienne. Il y a justement trois jours, j'étais à Astrakan et j'en suis revenu avec sept grands bateaux arrachés à Bitcherakhov. Ces bateaux nous étaient nécessaires, car trois d'entre eux étaient les plus grands navires de la mer Caspienne et nous n'en avons pas de cette dimension. Nous allons installer à bord nos canons de cent millimètres, et ni les Turcs, ni Bitcherakhov ne les auront. Et je pense que l'honnête fleuve soviétique, la Volga, se jettera bientôt dans une mer soviétique honnête, la mer Caspienne. Sans tomber dans un optimisme excessif, on doit reconnaître que notre situation générale est tout à fait satisfaisante.

Sur le front de l'Est, la démoralisation des unités qui luttent contre nous est totale. Nous allons accroître encore cette démoralisation par la nouvelle des événements en Autriche-Hongrie, par la nouvelle que la Bohême est devenue un pays indépendant. Or, chaque Tchèque comprend et sait que le chemin vers la Bohême libérée ne passe pas par l'Angleterre ou la France, mais par la Russie soviétique ou par l'Ukraine soviétique. En ce qui concerne le front du Sud, tout dépend du rythme de notre travail. Nous ne devons pas laisser à nos ennemis la possibilité de se substituer l'un à l'autre. Krasnov, qui jusqu'à hier luttait contre Aleksiéev et

qui était son rival, s'associe aujourd'hui à lui; Bitcherakhov aujourd'hui fait la guerre à la Turquie, demain il s'associera à elle. Les Allemands, sans aucun doute, dégageront la voie pour les Anglais et pour les Français et même les aideront dans la lutte commune contre nous. Le rythme est la chose la plus importante, et nous devons aller très vite pour pouvoir défendre la Russie des assauts contre-révolutionnaires.

Je suis revenu du front avec la conviction qu'il y a beaucoup à faire et qu'il existe des difficultés subjectives; par exemple, tous les travailleurs soviétiques n'ont pas encore compris qu'il existe une direction centralisée, que tous les ordres émanant d'en haut doivent être *irrévocables*. Nous serons impitoyables à l'égard des travailleurs soviétiques qui ne l'ont pas encore compris, nous les chasserons de nos rangs, nous les frapperons par la répression. Il y a *encore* beaucoup de difficultés, surtout sur le front du Sud, mais nos forces se sont accrues, nous avons plus d'expérience et d'assurance. Si vous tous, camarades, repartez du Congrès des soviets régénérés par l'union générale, si vous allez dans les provinces pour rapporter ce que vous avez entendu ici, si vous dites que vous avez une Armée Rouge forte et unie, si vous repartez avec cette certitude et si vous expliquez que la tâche principale consiste à envoyer toutes les forces libres ou serai-libres sur le front, qu'il faut fouiller dans tous les coffres et mobiliser toutes les baïonnettes, toutes les munitions de trop et de les envoyer sur le front par la bonne filière, que s'il existe des automobiles, il faut s'en priver et les envoyer toutes sur ce même front. Si vous faites tout cela, si vous militarisez toutes les organisations soviétiques, alors notre pays sera placé dans une situation telle que ni les impérialistes allemands, ni les impérialistes anglo-français ne lui feront plus peur. Alors notre Armée Rouge et notre arrière se développeront de jour en jour, d'heure en heure. Et le mot d'ordre jeté par le camarade Lénine dans sa lettre au Comité central exécutif, suivant lequel il nous faut une armée de 3 millions d'hommes, pourra devenir réalité.

Alors que dans les autres pays s'effectue un processus de décomposition intérieure, avec seulement des différences de degré pour chaque pays, alors que la guerre y provoque la rupture entre les soldats et les officiers, entre les classes dominantes et les masses, alors que l'on y vit une période que nous avons connue en février, mars et avril de cette année, — chez nous s'effectue le processus inverse. Nous nous constituons, nous nous formons, nous nous aguerrissons. Chez nous, les soldats, qui viennent en partie de l'ancienne armée, accomplissent aujourd'hui des tâches historiques, des tâches qui ne peuvent pas être un ferment de décomposition, comme cela arrive aujourd'hui dans les pays de la bourgeoisie en faillite. Dans ces pays, l'armée est désagrégée, ou se désagrège, ou se désagrègera demain uniquement grâce à l'agitation révolutionnaire. Quant à nos soldats, ils ne craignent aucun agitateur, et, pour le confirmer, je vous informe que sur le front du Sud, là où nous nous trouvons en difficulté face aux impérialistes d'Allemagne, de France ou d'Angleterre, là-bas non seulement les s.-r. de droite mais aussi ceux de gauche ourdissent sans résultat des complots absurdes. Les détails de l'un de ces complots à l'intérieur de notre Armée Rouge (*cris: « Honte! »*) qui lutte contre l'impérialisme anglo-français seront publiés ces jours-ci.

On a prononcé ici le mot « honte ». Oui, honte, trois fois honte!

Notre Armée Rouge ne craint aujourd'hui aucun agitateur. Elle sait que le pays tout entier n'a d'autre tâche que le ravitaillement de l'armée. L'armée a son personnel de commandement.

Toutes les forces qui existent dans le pays sont données à l'armée. Nous ne cachons pas nos objectifs. Camarades! Mettez à la première place la tâche de servir l'Armée Rouge par les moyens matériels aussi bien que moraux. Tout le pays doit être mobilisé matériellement et moralement. Toutes ses forces et tous ses moyens appartiennent à l'Armée Rouge, qui doit se battre mieux qu'elle ne l'a fait jusqu'à présent. L'expérience de l'Armée Rouge s'accumule et forme un capital inébranlable. Tous doivent veiller dans les provinces à ce que les unités en voie de formation ne manquent de rien, ni du point de vue matériel ni du point de vue moral. Elles doivent se sentir appuyées sur le pouvoir soviétique. Votre devoir est de repartir d'ici avec la conscience qu'il n'existe pas de plus grande tâche que de consolider l'Armée Rouge.

Et lorsque cette tâche sera accomplie, que notre front sera inébranlable, alors nous célébrerons l'anniversaire non seulement chez nous, mais aussi à Rostov, à Kharkov, à Kiev, à Vienne, à Berlin et peut-être ce congrès international que F. Adler voulait convoquer en juillet 1914, à la veille de la guerre, ce congrès nous le convoquerons dans l'une de nos capitales soviétiques. Nous dirons alors à la Troisième Internationale : vous vous êtes réunis chez nous à Moscou ou à Petrograd parce que votre congrès est défendu par l'Armée Rouge ouvrière et paysanne, par la première armée du communisme de toute l'histoire mondiale.

RÉSOLUTION

*du Comité panrusse des députés soviétiques ouvriers, paysans, cosaques et gardes rouges **

La République soviétique se trouve devant le danger croissant de l'invasion des hordes réunies de l'impérialisme mondial. Entrés dans l'arène sanglante de la tuerie mondiale sous de faux slogans de démocratie et de fraternité des peuples, les carnassiers alliés victorieux foulent aux pieds aujourd'hui tous les peuples et les États les plus faibles. La classe ouvrière allemande, qui avait été elle-même victime de la monarchie bourgeoise et aristocratique des *Hohenzollern*, est aujourd'hui étranglée sans pitié par Wilson, Lloyd George et leurs complices. La Belgique, nettoyée des Allemands, devient la proie de l'Angleterre. La Hongrie, la Bohême, tous les pays de la péninsule balkanique sont occupés par les troupes étrangères. Tous les pays neutres baissent docilement la tête sous le joug des vainqueurs. La France elle-même, qui fait partie des États triomphateurs, est en fait occupée par les troupes anglo-américaines et coloniales, qui ont pour tâche d'étouffer la révolution du prolétariat français.

Dans ces conditions de banditisme mondial, de pillage et de violence, un seul pays est aujourd'hui le véritable foyer de l'indépendance de la classe ouvrière, le bastion des peuples faibles et opprimés, la forteresse de la révolution sociale : c'est la Russie soviétique.

Contre elle est dirigée toute la hargne, toute la haine de la bourgeoisie mondiale. Au sud et au nord, à l'est et à l'ouest, les carnassiers anglo-américains et franco-japonais créent des fronts contre la Russie soviétique. Ils arment les gardes-blancs, les généraux cosaques, les fils des propriétaires fonciers et des bourgeois, les koulaks des villes et des campagnes, ils lancent des débarquements et menacent constamment d'envoyer de nouvelles hordes.

Les Congrès panrusses des soviets, à la face de l'humanité tout entière, ont manifesté leur

** Signée par la. Sverdlov, V. Oulianov (Lénine) et V. Avnessov. 392*

désir de vivre en paix et fraternité avec tous les peuples, et en même temps leur volonté de défendre, l'arme à la main, leur république socialiste contre l'agression des armées impérialistes. Constatant avec une grande satisfaction les succès de l'Armée et de la Flotte Rouges, le Comité central exécutif panrusse confirme la nécessité de décupler les efforts des ouvriers et des paysans, des soldats et des marins pour la défense du pays ouvrier et paysan.

Par un décret en date de 2 septembre, le Comité central exécutif panrusse a déclaré la République soviétique en état de siège.

Cette résolution doit être aujourd'hui mise en application dans toutes les branches de l'activité économique de de l'administration de l'État.

Il faut assurer le ravitaillement de l'armée, et pour cela il est nécessaire d'accroître la productivité du travail.

Il faut assurer l'approvisionnement en vivres de l'armée et de la marine, ainsi que de Moscou, de Petrograd et de tous les autres centres de production.

Pour cela, il faut obliger tous les organismes d'approvisionnement et de chemins de fer, dans le centre et dans les provinces, à travailler avec le maximum d'intensité et d'honnêteté.

Non seulement dans l'armée et dans la marine, mais aussi dans l'approvisionnement et dans les transports, ainsi que dans le domaine de l'industrie militaire, il faut établir un régime de guerre, c'est-à-dire un régime de discipline sévère du travail, qui corresponde à la situation d'un pays que les bandits de l'impérialisme ont contraint à se transformer en camp retranché.

Pour appliquer dans ces mesures la pratique, il faut unifier le plus étroitement possible les activités de l'administration militaire, de la commission extraordinaire sur la production du ravitaillement, des administrations des voies de communication et de l'approvisionnement.

À cette fin, le Comité central exécutif panrusse a résolu de constituer un Conseil de la Défense ouvrière et paysanne, présidé par le camarade Lénine, en tant que président du Conseil des commissaires du peuple, et composé du camarade Trotsky, président du Conseil militaire révolutionnaire de la République, du camarade Nevski, commissaire du peuple aux Voies de communication, du camarade Brioukhanov, commissaire adjoint à l'Approvisionnement, du camarade Krassine, président de la Commission extraordinaire pour la production du ravitaillement, (ou de leurs remplaçants), et du camarade Staline, représentant du Comité central exécutif.

Le Conseil de la Défense jouit de la plénitude des droits dans le domaine de la mobilisation des forces et des moyens du pays dans l'intérêt de la défense. Pour tous les organismes et administrations, centraux ou locaux, pour tous les citoyens, les résolutions du Conseil de la Défense ont une rigueur absolue.

La direction immédiate de l'Armée et de la Marine et aussi de tous les rouages de l'administration de l'armée et de la marine de guerre appartient, comme par le passé, au Conseil militaire révolutionnaire de la République.

Pour mieux concentrer l'activité de cette administration, un bureau a été constitué, dont les membres sont le camarade Trotsky, président, le camarade Vatsétis et le camarade Aralov, commandants en chef.

30 novembre 1918.

Publié dans le *Recueil des Lois et Ordonnances du gouvernement ouvrier et paysan*, 22 décembre 1918, n° 91, art. 924.

SUJETS DIVERS

(En route)

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine aux armées
du front du Sud en date du 5 octobre 1918, n° 43, à Kozlov.*

À lire dans toutes les compagnies, batteries, escadrons.

Au nom du Conseil des commissaires du peuple, je salue les armées rouges du front du Sud!

Il y a longtemps que vous combattez ici, camarades, contre les bandes de Krasnov.

Ce combat a vu beaucoup d'héroïsme, beaucoup de pertes, beaucoup de sacrifices. Mais jusqu'à présent votre combat n'a pas donné de résultats satisfaisants. Mors que nos armées de l'Est ont pris Kazan, Simbirsk, Volsk, Khvalynsk, Syzman et continuent à progresser sans répit, — sur le front Sud le combat se poursuit avec un succès variable et les bandes allemandes de Krasnov continuent à se maintenir à Rostov et à Novotcherkask.

Cela est dû en partie au fait que les unités isolées ont fait preuve fréquemment d'une fermeté insuffisante. Il suffisait à une centaine de partisans de Krasnov de pénétrer sur les arrières pour que ces unités instables s'abandonnent à une panique honteuse et se mettent à reculer. Cela n'arrivera plus. La grande majorité d'entre vous sont des soldats honnêtes de l'armée ouvrière, paysanne et cosaque. Vous allez vous-mêmes redresser les faibles. Les meilleurs régiments seront cités. Les braves seront récompensés à la face du pays tout entier. Les lâches, les profiteurs et les traîtres seront balayés et sévèrement châtiés.

Mais la raison principale de vos insuccès passés réside dans le fait que les détachements isolés (brigades, divisions) agissaient d'une manière dispersée, sans liaison, sans commandement général, qu'ils passaient à l'attaque et reculaient à leur gré. Il est arrivé même, plus d'une fois, que les commandants des détachements isolés n'exécutent pas les ordres venus d'en haut. Cette manière d'agir néfaste et criminelle sera désormais exterminée à la racine.

A la tête de toutes les armées du front Sud a été placé le Conseil militaire révolutionnaire, dont la composition est actuellement la suivante : le commandant du front, *P. P. Sytine*, le commissaire du peuple *A. G. Chliapnikov*, le membre du Conseil militaire révolutionnaire de la République *A. K. Mekhonochine* et l'ancien membre du Collège du commissariat du peuple à la Guerre *P. Lazimir*. Le commandant *P. P. Sytine*, chef d'armée expérimenté, a prouvé sa fidélité à la révolution ouvrière et paysanne. Les camarades *Chliapni-kov*, *Mekhonochine*, *Lazimir* sont de vieux militants éprouvés de la cause du peuple laborieux. Ce Conseil est à la tête de toutes les armées du front Sud. Tous les ordres du Conseil doivent être exécutés immédiatement et inconditionnellement.

Les commandants et les commissaires qui oseraient enfreindre la discipline seront immédiatement déférés au Tribunal militaire révolutionnaire du front Sud, sans considération de leurs mérites antérieurs.

J'avertis!

Si l'unité fait preuve d'une discipline relâchée, si elle cède facilement à la panique — c'est la faute du commandant ou du commissaire.

Si l'unité recule au lieu d'avancer — c'est la faute du commandant et du commissaire.

Ils répondront de leur unité conformément aux lois du temps de guerre.

Soldats du front Sud ! L'heure des actes décisifs a sonné pour vous. Les bandes des gardes-blancs doivent être écrasées. Serrez les rangs. La République Soviétique attend vos exploits et vous récompensera selon vos mérites. En avant vers la victoire!

ORDRE DU JOUR

du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République

et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine

en date du 7 octobre 1918, n° 44, à Bobrov.

À propos des déserteurs.

Alors que les régiments de l'Armée Rouge combattent honnêtement sur le front, en protégeant les ouvriers et les paysans des bandes criminelles de Krasnov, des lâches, des profiteurs et des traîtres abandonnent leurs unités et se cachent dans leurs villages.

Je déclare :

- 1. Les soviets de village et les comités d'indigents sont chargés d'arrêter les déserteurs et de les amener sous bonne garde à l'état-major de la division ou du régiment.*
- 2. Si l'on découvre dans un village quelconque des déserteurs en liberté, la responsabilité en incombera au président du soviet et au président du comité des indigents, lesquels devront être immédiatement arrêtés.*
- 3. Tout déserteur qui se présente de lui-même immédiatement à l'état-major de la division ou du régiment et qui déclare : « Je suis déserteur, mais je fais serment de combattre honnêtement à l'avenir », doit être pardonné et admis à l'exercice des hauts devoirs du combattant de l'Armée ouvrière et paysanne.*
- 4. Le déserteur qui opposerait une résistance lors de son arrestation doit être fusillé sur place.*

ORDRE DU JOUR

du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République

et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine

en date du 5 novembre 1918, n° 55, à Tsaritsyne.

Au cours de l'inspection du front de la Xe armée, j'ai eu l'occasion de faire connaissance avec les unités qui y sont disposées. La majorité de ces unités a déjà fait preuve dans le passé de

grands mérites militaires. Des unités ont échappé à l'encerclement ennemi et parcouru des centaines de verstes au prix de difficultés et de privations immenses. La grande majorité de ces unités manifeste une grande cohésion interne et maintient des liens avec le personnel de commandement, gage nécessaire de succès. Parmi les soldats et les commandants, il y a beaucoup de véritables héros dont les noms doivent être connus du pays tout entier. Au nom du Comité central exécutif panrusse, j'ai remis le drapeau d'honneur à la division d'Acier, à la division Communiste et à la division Morozov ainsi qu'à la brigade de Don-Stravropol.

Mais il est évident pour tous les travailleurs qu'on ne peut se limiter aux succès obtenus. Il faut progresser sur la voie de l'organisation et de l'unification de la Xe armée.

Sur le front de la Xe armée, il y a plusieurs unités de combat qui portent le nom de divisions, sans en être en réalité. Il faut, et cela rapidement si possible, ramener tous les corps d'armée et les groupes à quelques divisions d'état-major, en assurant à ces divisions le personnel indispensable de commandement et d'administration économique.

Le travail politique dans les unités n'est qu'ébauché. Il faut que chaque division, chaque régiment et chaque brigade agissant d'une manière indépendante, aient leurs commissaires, entre les mains desquels sera concentrée la direction de la vie idéologique de l'unité.

L'utilisation des réserves militaires est loin de se faire toujours avec la circonspection nécessaire. Contre cela, il faut prendre des mesures fermes et systématiques. Il faut que le personnel de commandement s'imprègne de la pensée — et qu'il en imprègne son unité — que les armes et les réserves militaires représentent le bien du peuple, qu'il faut conserver avec le maximum de soin et dépenser avec le maximum de circonspection. Les commandants des unités où on effectue des dépenses excessives de matériel d'artillerie doivent être châtiés. Par contre, les unités où dans ce domaine règne l'ordre doivent recevoir des récompenses spéciales.

Quelques unités formées dans la guérilla ne se sont pas encore accoutumées à la pensée qu'elles ne sont plus des détachements indépendants, mais des parties d'une armée centralisée. Il en résulte parfois un manque de coordination dans les actions. Il y a des commandants qui ne comprennent pas qu'un ordre est un ordre et qu'il doit être exécuté sans discuter. Il y a eu des cas où un commandant, ne voulant pas exécuter un ordre opérationnel, le soumettait à l'examen d'un meeting pour se dissimuler derrière ce meeting. Ce mal doit être cautérisé au fer rouge. En tant que citoyens, les soldats peuvent, pendant leurs heures de loisir, organiser des meetings à propos de n'importe quelle question. En tant que soldats, en formation et sur le front, ils exécutent sans discussion les ordres militaires des autorités désignées par le gouvernement ouvrier et paysan. Si l'unité refuse d'exécuter l'ordre, la faute en incombe au personnel de commandement et aux commissaires. Lorsque ces commandants et ces commissaires sont à la hauteur, les unités ne refusent jamais d'accomplir leur devoir révolutionnaire. C'est pourquoi, dans le cas de retraite injustifiée, de panique, de refus d'exécuter les ordres, je prescris d'écarter immédiatement les commandants et les commissaires respectifs et de les livrer au tribunal conformément aux lois du temps de guerre.

L'unité de base de notre armée est la division. Les chefs et les commissaires de division ont une tâche énorme et portent une énorme responsabilité. En établissant, main dans la main

avec le commissaire, la discipline dans sa division, le chef doit en même temps fournir l'exemple d'une stricte obéissance aux ordres du commandant d'armée. À son tour, le commandant d'armée doit travailler selon les directives précises du commandant du front Sud. Dans ces conditions seulement, le travail de la Xe armée pourra obtenir les meilleurs résultats et l'héroïsme de ses régiments rouges, leurs efforts et leurs sacrifices nous conduiront très vite à une victoire décisive sur les bandes de Krasnov et des cadets.

En quittant la zone d'opérations de la Xe armée, j'envoie à tous ses soldats honnêtes un salut fraternel.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine
en date du 7 novembre 1918, n° 58.*

Camarades soldats ! Vous menez la lutte sur les rives de la mer Caspienne. D'ici, les ennemis de la Russie ouvrière et paysanne veulent nous porter un coup mortel. Les agresseurs allemands, anglais, turcs et russes, les impérialistes, isolément et ensemble, aspirent à s'emparer d'Astrakan et de Tsaritsyne, à opérer la jonction avec les Tchécoslovaques et les gardes-blancs dans l'Oural et à étrangler la révolution ouvrière et paysanne. Vous avez pris sa défense, vous combattez honnêtement et courageusement pour les intérêts du peuple laborieux. Sur la mer Caspienne, nous avons créé une solide flottille militaire qui croît de jour en jour. Cette flottille a déjà pris à l'ennemi ses meilleurs bateaux de transport. Bientôt elle sera maîtresse de toute la mer Caspienne. Votre tâche est de vous maintenir sur ses rives. Cette tâche, vous l'accomplirez. De nouveaux renforts vous seront envoyés. Toute la Russie soviétique vous regarde avec espoir. Chassez sans pitié les lâches, les profiteurs qui se trouvent parmi vous ! Soldats courageux et honnêtes, en avant ! La République soviétique vous appréciera et vous récompensera selon vos mérites.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine
à l'Armée Rouge et à la Flotte Rouge
en date du 16 novembre 1918, n° 61.*

D'après nos informations, confirmées par la marche des événements, les impérialistes anglo-français, effrayés par le développement rapide de l'Armée Rouge ouvrière et paysanne, ont décidé de consacrer toutes leurs forces à la désorganisation et à la décomposition de nos unités. À cette fin, ils ont envoyé de nombreux agents militaires, lesquels, sous couleur de soldats ou de commandants, pénètrent dans les rangs de l'Armée Rouge, y répandent de fausses rumeurs et essaient, par le mensonge et par la subornation, de susciter des troubles parmi les soldats qui combattent sur les fronts soviétiques.

Je prescris aux commissaires, aux commandants, à tous les soldats d'avant-garde conscients et honnêtes en général, de surveiller étroitement le travail de ces gredins mercenaires qui se

cachent sous différentes appellations du parti, mais qui sont, en fait, des mercenaires à la solde du capital étranger. L'Armée Rouge ouvrière et paysanne, dont dépend actuellement le destin du pays et le développement de la révolution mondiale, doit être le plus rapidement possible nettoyée de ces éléments criminels et traîtres.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine à la Ville armée
en date du 20 novembre 1918, n° 62, gare de Liski.*

Secret.

Les unités de la VIIIe armée se distinguent, dans leur grande majorité, par un manque de stabilité ¹⁰⁴. Des régiments entiers se désorganisent souvent lors des rencontres avec des unités peu nombreuses et, elles aussi, pas très stables. La désorganisation des unités pousse le commandement de la Ville armée à combler les trous par des unités nouvellement constituées. Ces dernières subissent le même sort : elles se désorganisent souvent au premier combat. On ne peut mettre fin à cela que par un système de mesures d'organisation, d'éducation et de répression, appliquées d'en *haut* par une main ferme.

Il faut, avant tout, redresser le personnel de commandement. Les commandants des unités ont pris l'habitude d'enfreindre impunément les ordres et de se retrancher derrière la mauvaise volonté de leurs unités. Certains commandants répondent aux ordres : « Mon unité n'ira pas... mon unité est fatiguée et ne marchera pas... mes soldats n'ont pas reçu en temps voulu leur solde ou du linge chaud; ils ne marcheront pas avant d'avoir reçu ce qui leur est dû. » Le commandant capable de répondre de la sorte est, soit un imbécile, soit un criminel.

Dans notre Armée Rouge, il n'y a pas d'opposition de classe entre la masse des soldats, d'une part, et les officiers et le gouvernement, d'autre part. L'opinion publique unie de la classe ouvrière exige des soldats une discipline stricte. Nos soldats rouges obéiront inconditionnellement au personnel du commandement si ce dernier estime de son devoir d'exiger l'exécution des ordres dans n'importe quel cas, à n'importe quel prix.

Le commandant qui n'a pas confiance en lui et qui n'est pas prêt à obliger les autres à obéir à un ordre est incapable d'entraîner des soldats et doit être remis dans les rangs de son propre régiment.

Souvent, les commandants font preuve d'une grande négligence et de nonchalance dans le domaine des liaisons, de la garde, des mouvements, des comptes rendus d'opérations et des reconnaissances. Dans ces domaines, il faut établir la discipline la plus ferme. Les moindres enfreintes aux exigences et aux règlements de l'ordre de combat doivent être châtiées selon les lois en vigueur en temps de guerre. La complaisance du personnel de commandement dans ces affaires est du ressort du tribunal révolutionnaire, comme l'un des crimes les plus graves.

Il faut établir une fois pour toutes la règle irrévocable : chaque officier rouge répond de son unité, et toute tentative pour s'abriter derrière le dos de l'unité doit être châtiée de la façon la plus sévère.

Dans leurs rapports, les commandants des unités parlent souvent de retraites survenues, disent-ils, après tant d'heures de « combats acharnés » et de « pertes énormes ». Dans la majorité des cas, par « combats acharnés », il faut entendre un tir désordonné, absurde, sans but précis, qui engendre une grande dépense de munitions sans faire avancer d'un pas. Par « pertes énormes », il faut entendre, dans la plupart des cas, désertion et désorganisation des unités. Il faut faire comprendre aux commandants, sous menace des poursuites les plus sévères, que leur devoir est d'être précis et consciencieux; qu'ils doivent, dans les comptes rendus d'opérations, indiquer le chiffre, au moins approximatif, des tués et des blessés et appeler la désertion par son nom.

Les commissaires doivent se souvenir qu'ils sont responsables du moral des unités et de l'honnêteté du travail du personnel de commandement. Le commissaire qui cautionne par sa signature un rapport peu consciencieux du commandant commet un crime très grave. Le commissaire doit, pendant le combat, surtout au moment critique, surveiller le personnel de commandement subalterne. Dans les unités où le commandant du régiment, les commandants de compagnie et de peloton se tiennent à leur place et dirigent fermement leurs unités, il n'y a pas de panique : les soldats sentent une direction ferme, ils ont confiance en leurs chefs et ils font leur devoir. La responsabilité de la panique, de la confusion, de la désertion, de la désorganisation incombe avant tout au personnel de commandement et, par conséquent, aux commissaires. Tout commissaire doit, après chaque malheur arrivé à son unité, se rendre clairement compte qui en est le principal responsable, faire un rapport sur les commandants incapables et, le cas échéant, arrêter sur place les profiteurs manifestes qui portent volontiers en temps de paix le nom de commandant mais qui se cachent en temps de guerre derrière leur unité et la poussent à se mettre à l'abri. Le devoir du commissaire est d'exiger du tribunal révolutionnaire qu'on fusille ces gredins. Il faut, par une main de fer, contraindre les commandants, et à travers eux tous les soldats, à comprendre qu'ils sont dans l'armée non pour s'amuser ni pour passer le temps, mais pour faire la rude besogne de la guerre, pour assurer, l'arme à la main, la liberté et l'indépendance d'un pays laborieux. Les dangers, les blessures, la mort sont partie intégrante de la vie du combattant. Les craindre signifie enlever tout sens à l'existence de l'armée. Notre Armée Rouge a devant elle un but si élevé qu'aucun sacrifice n'est trop grand pour l'atteindre.

Il faut une fois pour toutes détruire jusqu'à la pensée même que les crimes contre le devoir militaire — isolés ou de masse — puissent rester impunis. Il faut mener une lutte inflexible contre la désertion. Pour les déserteurs évidents et notoires il n'y a qu'un seul châtement : la fusillade. Il faut faire mention de toutes les exécutions dans les ordres du jour à l'armée, en citant le nom des fusillés, le numéro de l'unité et, si possible, le domicile de la famille.

Dans les cas où des conditions particulières — et, en premier lieu la responsabilité du personnel de commandement, — incitent le Tribunal à faire revenir dans les unités, sous condition, les déserteurs ou ceux qui ont été soupçonnés de désertion, il faut revêtir ces condamnés avec sursis de cols particuliers, de cols noirs, afin que leur entourage sache qu'en cas de récidive de la part de ces soldats graciés sous condition, il n'y aura pour eux ni grâce ni nouvelle indulgence.

Si au cours de la retraite le soldat a abandonné son fusil, ses bottes ou n'importe quelle partie de son uniforme, de son équipement ou de son armement, la valeur de ces effets doit être compensée par des retenues sur la solde. Selon les circonstances dans lesquelles les effets ont été perdus, la retenue peut atteindre la totalité de la solde de plusieurs mois.

Parallèlement aux mesures punitives, il faut des mesures d'encouragement. Les commissaires et les commandants doivent proposer les soldats qui se sont distingués pour des dons, des récompenses en argent, pour l'ordre du Drapeau rouge, et les régiments les plus valeureux, pour le drapeau d'honneur.

En même temps, il faut organiser les services de ravitaillement de la Ville armée, qui marchent extrêmement mal à l'heure actuelle.

Les gens qui dirigent le ravitaillement ont une attitude purement formelle, bureaucratique, presque pire que celle de l'ancienne armée tsariste. La tâche du ravitaillement ne consiste pas à se couvrir par des télégrammes, des bordereaux, des rapports plus ou moins fictifs. Elle consiste à faire parvenir à chaque combattant l'uniforme, les vivres, l'armement et l'équipement nécessaires. Jusqu'à présent, les dirigeants du service de ravitaillement de la Ville armée n'ont pas su obtenir les effets nécessaires du centre, ni les distribuer d'une manière tant soit peu systématique et à temps.

Je rappelle que tous les travailleurs des administrations militaires sont des militaires, et que toute négligence, inexactitude, nonchalance et, à plus forte raison, tout manque de conscience seront châtiés conformément aux lois du temps de guerre.

Le présent ordre doit être transmis sous forme d'un imprimé à toutes les personnes faisant partie du commandement et à tous les travailleurs des états-majors et des organismes du ravitaillement par l'intermédiaire des commissaires contre accusé de réception. Tous les accusés de réception doivent être transmis par l'intermédiaire de l'état-major de la Ville armée au Conseil militaire révolutionnaire du front du Sud.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine à toutes
les armées du front du Sud en date du 21 novembre 1918, n° 64.*

Sur le front du Caucase septentrional, nos troupes remportent de grandes victoires en nettoyant de vastes régions des bandes gardes blancs et en pénétrant sur les arrières de Krasnov ¹⁰⁵. Parmi les soldats de Krasnov et de Dénikine règne la décomposition. Mal vêtus, mal armés, les cosaques et les paysans, mobilisés de force, sont prêts à se rendre aux armées rouges, mais sont retenus par la peur de la fusillade.

J'ordonne à tous les commandants, aux chefs d'unités, aux commissaires de veiller de la manière la plus stricte à ce que les paysans mobilisés par Krasnov et les cosaques laborieux, au cas où ils passent de notre côté, ne subissent aucun châtement. Chaque cosaque, chaque paysan qui se ravise et dépose les armes doit être reçu non pas comme un ennemi, mais comme un ami. Sous peine de châtement le plus sévère, j'interdis de fusiller les cosaques et

les soldats faits prisonniers. L'heure est proche où les cosaques laborieux feront justice de leurs officiers contre-révolutionnaires et rejoindront la Russie laborieuse sous le drapeau du pouvoir soviétique.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
aux armées et aux administrations soviétiques du front du Sud
en date du 24 novembre 1918, n° 65.*

Krasnov et les capitalistes étrangers qui sont derrière lui ont jeté sur le front de Voronej des centaines de leurs agents mercenaires qui ont pénétré sous diverses formes dans les unités de l'Armée Rouge et qui y mènent leur travail indigne de décomposition et d'incitation à la désertion. Dans quelques unités peu fermes du front de Voronej, on observe en effet des signes de décomposition, de lâcheté, de mercantilisme. Alors que sur tous les autres fronts, dans toutes les autres armées, nos troupes rouges poursuivent l'ennemi et progressent, sur le front de Voronej, il y a souvent des retraites absurdes, criminelles et une décomposition de régiments entiers.

Je déclare que désormais des mesures impitoyables mettront fin à cela.

- 1. Tout gredin qui incitera à la retraite, à la désertion, à la non-exécution d'un ordre sera fusillé.*
- 2. Tout soldat de l'Armée Rouge qui quittera de son propre chef son poste de combat sera fusillé.*
- 3. Tout soldat qui jettera son fusil ou qui vendra une partie de son équipement sera fusillé.*
- 4. Dans toutes la zone du front on a établi des barrages pour la chasse aux déserteurs. Tout soldat qui tentera d'opposer une résistance à ces détachements sera fusillé sur place.*
- 5. Tous les soldats et les comités locaux d'indigence s'engagent de leur côté à prendre toutes les mesures possibles pour la chasse aux déserteurs, en faisant des rafles deux fois par jour : à 8 heures du matin et à 8 heures du soir. Les déserteurs arrêtés doivent être conduits à l'état-major de l'unité la plus proche ou au commissariat militaire le plus proche.*
- 6. Celui qui cachera des déserteurs sera fusillé.*
- 6. Les maisons où l'on découvrira des déserteurs seront brûlées.*

Mort aux profiteurs et aux traîtres!

Mort aux déserteurs et aux agents de Krasnov!

Vivent les soldats honnêtes de l'Armée Rouge ouvrière et paysanne!

" DIT" SUR LES COSAQUES ET ADRESSÉ AUX COSAQUES

- 1. Qui est Krasnov ?*

C'est un ancien général tsariste, propriétaire terrien. Krasnov est monarchiste, il veut rétablir le pouvoir du tsar et des aristocrates. Au mois d'octobre de l'année dernière, lorsque les

ouvriers de Petrograd instaurèrent leur pouvoir et donnèrent par-là l'exemple au peuple ouvrier de toute la Russie et du monde entier, Krasnov conduisit vers Petrograd les cosaques qu'il avait trompés. Il espérait alors s'emparer du pouvoir; au lieu de cela, il tomba prisonnier aux mains des ouvriers de Pétrograd. Krasnov fit le serment de ne plus jamais prendre les armes contre le pouvoir ouvrier et paysan. Les ouvriers le relâchèrent. Mais il viola son serment et souleva sur le Don la rébellion contre le pouvoir soviétique. Des fleuves de sang fraternel ont coulé par la faute de Krasnov.

2. Mais Krasnov jure qu'il combat au nom des intérêts de la Russie.

Ne croyez pas les serments de Krasnov. Vous le jugerez sur ses actes. Les voici. Il y a un an, Krasnov accusait le pouvoir soviétique de ne pas faire la guerre à l'Allemagne. Ensuite Krasnov conclut une alliance avec le kaiser Guillaume, et il reçut de lui de l'argent, des obus et des cartouches pour lutter contre les ouvriers et les paysans russes. Mais le kaiser fut chassé par les ouvriers allemands. Krasnov changea de camp aussitôt et appelle maintenant en Ukraine et sur le Don les troupes anglaises et françaises. Krasnov est prêt à mettre le peuple russe tout entier sous le joug étranger, pourvu qu'il puisse restaurer, à l'aide des baïonnettes étrangères, le pouvoir des propriétaires terriens russes et des généraux cosaques. Krasnov sur le Don est ce que Skoro-pradski est en Ukraine. Ce sont les ennemis malhonnêtes du peuple laborieux.

3. Est-il vrai que Krasnov est pour l'ordre ?

Krasnov est pour l'ordre tsariste et aristocratique, contre l'ordre ouvrier et paysan. Mais il ne fait que semer un désordre sanglant. Krasnov a coupé le Don de la Russie et a privé la population du Don de textiles et d'autres marchandises. Qui soulève la révolte sanglante ? Krasnov et ses bandes. Qui fait marcher les Cosaques et les paysans déchaussés et mal vêtus contre leurs frères ? Krasnov. Qui démolit les routes et les ponts ? Les bandes de Krasnov.

Pour que l'ordre, la paix et le travail honnête soient rétablis en Russie, il faut écraser les bandes de Krasnov.

4. Comment se fait-il que les Cosaques suivent le traître Krasnov?

Pas tous. Nombre de Cosaques honnêtes, laborieux et conscients luttent contre Krasnov dans les rangs de l'Armée Rouge. Malheureusement, il existe encore de nombreux Cosaques qui marchent derrière Krasnov. Ce sont avant tout les officiers cosaques et les richards — les koulaks. Ils sont suivis par les vieillards, et les Cosaques ignorent qu'ils pensent à l'ancienne. Quant aux jeunes, ils semblent manquer de moral. Et c'est ainsi que Krasnov gouverne les Cosaques : au moyen des officiers — les vieillards, au moyen des vieillards — les jeunes.

Ceci est le dernier avertissement, Cosaques!

Le crime de Krasnov et de ses alliés a durci les cœurs des ouvriers et des paysans. La haine envers Krasnov se reporte souvent sur les Cosaques en général. De plus en plus souvent retentissent les cris des ouvriers et des paysans : « Il faut exterminer tous les Cosaques; alors régneront la paix et le calme en Russie méridionale! » Cela est évidemment faux et injuste. Mais plus longtemps les Cosaques demeureront une arme aveugle aux mains de Krasnov, plus sévèrement séviront contre eux les soldats de l'Armée Rouge.

Qu'est-ce qui vous reste à faire, Cosaques laborieux ?

Une seule chose : rompre avec Krasnov et revenir au travail pacifique.

Au nom du Conseil des commissaires du peuple, je déclare :

Les Cosaques qui déposeront les armes et qui se soumettront au pouvoir soviétique ne subiront aucun châtement. J'interdis formellement de fusiller les soldats cosaques faits prisonniers. Ceux qui transgresseront cet ordre seront punis avec rigueur.

Le Cosaque qui se constitue prisonnier de son propre gré sera reçu en ami.

Le Cosaque qui nous livrera de son propre gré son fusil recevra en échange un équipement militaire ou 600 roubles.

Travailleurs cosaques!

Cessez le combat fratricide! Arrêtez vos officiers traîtres! Livrez vos armes! Retournez en paix dans vos familles!

Le pouvoir soviétique vous assurera la paix, la tranquillité et l'indépendance, main dans la main avec les ouvriers et les paysans de toute la Russie.

Voronej, 10 décembre 1918.

LA GUERRE CIVILE EN R.S.F.S.R. ET LA RÉVOLUTION INTERNATIONALE

LA SITUATION SUR LES FRONTS

*Discours prononcé devant le Comité central exécutif
le 30 septembre 1918.*

La situation générale sur nos fronts peut être tenue pour entièrement satisfaisante. Et si on la considère dans la perspective historique et en prévision des deux ou trois mois à venir, cette situation peut être plus que satisfaisante.

Il est certain que nous avons pu créer une armée. Nous avons une armée. Et une bonne armée. Elle n'est pas encore suffisamment nombreuse pour pouvoir correspondre au nombre de nos ennemis, mais elle grandit. Des cadres solides et sûrs ont été créés sur tous les fronts. Ces cadres, nous allons les compléter et très rapidement se déploiera une armée bonne, solide et unie qui montrera à nos ennemis que la Russie n'est pas facile à prendre.

Si nous nous tournons vers les fronts isolés, nous verrons que sur le front du Nord la situation est stable, mais tel un glaive dont le tranchant serait dirigé contre nos ennemis.

Nous avons perdu Arkhangelsk, mais les premiers succès de nos alliés n'ont pas eu de suite. Leur débarquement doit être désormais la hache dont le soldat fait la soupe, mais la soupe anglo-française se fait beaucoup plus lentement que ne l'escomptaient les Alliés. La saison froide approche. La mer Blanche gèlera et si avant le début de l'hiver la tête de pont anglo-française ne fait pas jonction avec les Tchécoslovaques — et cela ne se fera pas — la situation de cette tête de pont sera extrêmement difficile et il ne nous restera plus qu'à rejeter les troupes débarquées sur les glaces de la mer Blanche ou sous les glaces.

Sur le front de l'Est, la situation est tout à fait favorable. L'initiative est entièrement entre les mains de nos armées. Sur la Volga, l'ennemi conserve deux centres importants, Syzrane et Samara, contre lesquels ont été entreprises des opérations de grande envergure. Cela signifie que nous allons nettoyer toute la Volga, que la Volga deviendra ce qu'elle doit être, un fleuve soviétique honnête.

Vous savez qu'en même temps nous menons de vastes opérations dans l'Oural, et qu'après le nettoyage de la Volga ces opérations se dérouleront, cela va de soi, avec beaucoup plus de succès. Mais il est difficile de prédire le rythme de ces opérations. On peut dire toutefois avec certitude que la zone occupée maintenant par les « constituants » sera nettoyée et que bientôt entre les régions placées sous la dictature soviétique et les Cent-Noirs il n'y aura plus d'intervalle ni chair ni poisson.

Sur le front du Sud, les combats s'étaient déroulés jusqu'à ces derniers temps avec un succès variable. Il y a des raisons de penser que nous nous trouvons ici à la veille d'un tournant décisif en notre faveur, que les succès de Krasnov prendront fin sous peu et que le Caucase septentrional sera nettoyé du profit de la Russie soviétique.

Je dois dire que nos succès sont déterminés par la trempe rapide qu'acquiert notre armée et je ne peux pas ne pas citer le régiment portant le nom de l'administration où je parle — régiment qui s'est déployé dans la province de Toula sous la direction du camarade Paniouchkine et qui a décidé du sort de Kazan. La perte de Kazan a été une catastrophe pour nos ennemis : là ils ont abandonné plus de canons qu'ils ne nous en avaient pris. Ils ont également abandonné intacts les dépôts de l'intendance et nous avons récupéré tout ce qui y avait été entreposé, et même davantage en ce qui concerne l'artillerie.

Pour ce qui est du personnel de commandement, nous avons également fait des progrès. J'ai déjà dit que, d'une part, le milieu des soldats et des officiers donne des commandants capables, et que, d'autre part les rangs des anciens officiers donnent des dizaines de travailleurs qui ont lié leur destin à celui de l'Armée Rouge, sans parler du camarade Vatsétis, auquel appartient l'honneur des succès de Kazan.

Les Tchécoslovaques nous ont rendu un très grand service dans les régions occupées. Les cantons où ils se trouvaient reçoivent nos soldats en libérateurs.

Nos succès ont un autre résultat important : ils attisent la lutte parmi les ennemis. Nous sommes heureux aujourd'hui de nous dire que jamais non seulement notre parti, mais même le régime soviétique n'ont été aussi unanimes que maintenant, alors que nos ennemis craquent sur toutes les coutures.

Il ne peut même plus être question de subir une quelconque catastrophe au cours des semaines qui viennent. Les gardes blancs tournent les yeux vers le Japon et l'Amérique, d'où un danger réel peut certainement nous menacer; mais il se trouve à des milliers de verstes et nous avons tout l'hiver pour nous renforcer.

Il y a eu dernièrement un accord entre le Japon et les Etats-Unis, Quelle est son étendue, quels sont les rapports entre les parties ? Nous ne le savons pas. Mais au cours de cette guerre nous avons vu beaucoup trop d'exemples où des alliés se transformaient en ennemis jurés. Et plus nous nous approchons de la fin de la tuerie mondiale, plus les contradictions mondiales deviennent aiguës, plus souvent les amis d'hier deviendront ennemis.

L'Allemagne en tant que force dangereuse pour nous, quitte la scène pour la période à venir. La Bulgarie sort du jeu. Après la Bulgarie, la Turquie, la Roumanie, l'Autriche-Hongrie, et il est peu probable que les maîtres de l'Allemagne actuelle aient la possibilité matérielle et des raisons suffisantes de modifier leur politique à l'égard de l'Est.

Le fait que la Bulgarie sorte de la guerre affaiblit l'Allemagne, réduit au minimum la terreur politique qu'elle pourrait mener contre nous. La réponse à l'affaiblissement de l'Allemagne est la révolte du prolétariat français.

Telles sont les perspectives. Il y a deux mois la situation était très difficile. Mais nous ne nous sommes pas découragés et si nous avons tenu jusqu'aujourd'hui, aucune force ne nous fera plus tomber. Les mois qui viennent, nous devons les employer à consolider et à développer notre armée.

Forts de l'autorité du Comité central exécutif et de la sympathie des ouvriers et des paysans, nous allons, en peu de temps, et non pas en paroles mais en fait, transformer la Russie en camp militaire; nous allons briser le conservatisme des hommes soviétiques de la province qui ne se rendent pas toujours bien compte de cela.

A la tête du ravitaillement de l'armée se trouve maintenant le camarade Krassine. Il fera progresser ce service et le bilan dressé par lui ces jours derniers montre que le ravitaillement est loin de traverser une mauvaise passe.

Le nouveau recrutement de jeunes gens donnera quelques divisions de tout premier ordre qui formeront des réserves pour l'armée. Quant à vous, vous allez soutenir de votre autorité l'œuvre de création de l'armée. Nous devons persuader les Anglais et les Français que leur entreprise est non seulement un crime honteux, mais aussi une sottise ignominieuse. Notre résistance sur le front de l'Est aura une grande répercussion de l'autre côté de l'océan et nous allons montrer à nos ennemis, d'une part, à nos amis, de l'autre, que nous sommes une force, que nous voulons vivre et que nous allons vivre.

LA SITUATION INTERNATIONALE

*Discours prononcé à la séance extraordinaire commune
du Comité central exécutif panrusse des soviets,
des représentants des comités de fabrique et d'usine
et des syndicats de Moscou
le 3 octobre 1918.*

La péninsule balkanique nous offre un tableau d'entrelacements, d'antagonismes et de luttes économiques et nationales monstrueuses. Toutes les contradictions et tous les heurts qui déchirent l'Europe impérialiste sont représentés à une échelle restreinte sur la petite étendue de ladite péninsule. Et puisque cette péninsule est par ses rapports économiques une partie arriérée de l'Europe, elle attire de ce fait les appétits des gros carnassiers des grandes puissances. Les intérêts et les antagonismes balkaniques se compliquent, s'entrecroisent et s'accroissent sous la pression des contradictions de l'ensemble de l'Europe. La péninsule balkanique est devenue depuis longtemps le nid de guêpes de la politique européenne, une marmite bouillonnante d'où, de temps en temps, s'échappent ou menacent de s'échapper les langues de feu du volcan européen et de la tuerie mondiale.

En 1912, la péninsule balkanique fut l'arène des guerres entre la Turquie, la Bulgarie, la Serbie, la Grèce et le Monténégro. À cette époque déjà, les socialistes révolutionnaires prédisaient que la sanglante rixe balkanique n'était qu'un prélude à la grande guerre mondiale.

En 1914, cette grande guerre commençait. Elle est partie de ce même endroit, de ce coin sud-est de l'Europe. Le conflit entre l'Autriche-Hongrie et la Serbie fut le point de départ du développement ultérieur des événements et nous voyons maintenant comment un nouveau tournant dans la tuerie européenne et mondiale et en même temps le début d'un nouveau tournant dans l'histoire mondiale prend de nouveau son départ dans la péninsule balkanique où, je le répète, se trouvent concentrées à petite échelle toutes les malédictions du monde capitaliste.

Pendant la première phase de la guerre, au centre des événements se trouvait la Serbie.

La prépondérance monstrueuse de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, dont l'alliance semblait invincible, a eu pour première conséquence la débâcle de la Serbie. Il semblait que la Bulgarie, suppôt des Empires centraux, fût devenue l'État dominant dans la péninsule balkanique. Mais la Bulgarie abandonne aujourd'hui, et cet abandon, sans en être évidemment la cause, est une manifestation évidente du tournant radical des destinées de la tuerie mondiale. Pendant la première phase de la guerre, l'Allemagne dominait et sa domination grandissait sans cesse. Elle avait habitué le monde à croire que sa domination militaire et impérialiste était inébranlable; sa prédominance était déterminée par la supériorité de sa technique capitaliste; en créant des machines d'extermination massive d'une qualité incomparable, sa force militariste égalait — faisait plus qu'égaliser! — le nombre et la richesse de ses ennemis.

À l'autre pôle, dans l'autre camp, seule la France avait une armée centralisée avec des traditions militaires. L'Angleterre avait été obligée de se livrer à des improvisations militaires, de créer une armée à partir de rien. Voilà pourquoi la première phase de la guerre avait appartenu à l'Allemagne. Son industrie de guerre, l'organisation de caste de l'aristocratie allemande, la grande discipline et le niveau de culture élevé du peuple allemand — tout cela réuni créait une machine de guerre devant laquelle les forces unies de la France, de l'Italie, de la Russie et des autres alliés de moindre importance passaient la main. Ensuite, avec beaucoup de retard, les États-Unis d'Amérique entrèrent en guerre, non pas avec une grande armée, mais avec une technique puissante.

À ce moment-là, la machine gigantesque de l'impérialisme allemand commençait à s'user et, en premier lieu, les forces ouvrières et les usines d'extermination. En revanche, la puissance militaire de l'Angleterre et de l'Amérique se développait. Ensuite, les États-Unis dirigèrent contre l'Allemagne leur puissance militaire, leurs machines d'extermination. Pendant les trois premières années, l'Amérique s'était tenue à l'écart : le Shylock américain livrait à l'Europe les armes et les moyens d'extermination, et ce n'est que lorsque la guerre sous-marine allemande illimitée devint une menace pour le libre accès de la production américaine au marché des pays de l'Entente que le Shylock américain exigea l'ouverture d'un marché intérieur pour les canons, les obus, les fusils qui s'accumulaient sur les côtes de l'Amérique, car on ne pouvait plus les exporter. Ce fut le point de départ de la dernière poussée, développée par la diplomatie américaine, qui jeta l'Amérique sur la voie d'une nouvelle aventure, et ce fut la raison pour laquelle l'Amérique joua un rôle immense dans l'évolution de la guerre européenne. Certes, en Allemagne, certains junkers obtus avaient inconsidérément salué l'entrée en guerre des États-Unis. Nous en finissons d'un seul coup avec tous les ennemis — c'est-à-dire avec les concurrents mondiaux —, disaient-ils : mais leurs calculs étaient faux. La machine américaine, monstrueuse par ses forces, était colossale aussi par ses réserves; mais cela ne fut compris que par les hommes qui se rendaient clairement compte de la nature des événements, qui avaient conservé une vue politique claire et saine et qui jugeaient les événements sous l'angle du matérialisme historique. Aujourd'hui, lorsque nous autres, marxistes, nous regardons le chemin parcouru et examinons le programme que développaient les impérialistes, leurs valets les démocrates et les valets de leurs valets les scheidermanniens

et les renaudeliens, nous voyons que ces quatre années sont jonchées non seulement de cadavres d'ouvriers tombés dans cette lutte, mais aussi de cadavres de divers programmes, plans et théories.

Dans le feu croisé mondial, un seul programme a survécu : le programme des hommes qui n'avaient pas perdu leurs cinq sens. On peut dire que nous, les matérialistes, nous étions les seuls à voir la nature des événements et à prédire leur issue. L'histoire évolue, peut-être contre notre volonté, mais dans un sens que nous avons prévu. Et bien que cette évolution ait fait beaucoup de victimes, son issue sera celle que nous avons prévue : la chute de tous les dieux de l'impérialisme et du capitalisme. L'histoire semble s'être fixé comme but de donner une dernière leçon, une leçon concrète à l'humanité. Les travailleurs ont été, semble-t-il, trop paresseux, immobiles et hésitants. Il est incontestable que nous n'aurions pas connu cette guerre si en 1914 la classe ouvrière avait trouvé en elle assez de fermeté pour s'opposer aux impérialistes de tous les pays. Mais cela ne s'est pas fait — la classe ouvrière avait besoin d'une cruelle leçon supplémentaire de la part de l'histoire. Et l'histoire a amené dans l'arène le pays le plus puissant, le plus organisé, et lui a permis de s'élever à une hauteur sans précédent. L'Allemagne a dicté au monde entier sa volonté par la bouche de ses canons de 420. Elle avait réduit à l'esclavage, semblait-il, pour un temps indéterminé, l'Europe tout entière, elle avait arraché une étendue immense à la France; par ses sous-marins innombrables, elle sapait la suprématie navale de l'Angleterre. Il semblait que la domination de l'Allemagne s'était établie fermement pour des générations entières, sinon pour toujours. L'histoire, qui avait accordé une puissance incomparable au capitalisme de l'Allemagne, a semblé dire aux ouvriers : vous n'êtes que des esclaves, vous n'osez pas lever la tête, dégager votre cou du joug du capitalisme. Regardez, ce capital, armé par les produits de votre travail, ce capital qui domine le monde entier dominera demain toutes les autres planètes. Mais ensuite, cette même histoire qui avait élevé l'impérialisme allemand à une hauteur vertigineuse et qui avait hypnotisé la conscience des masses, la voilà qui le précipite à une vitesse catastrophique dans les abîmes de l'humiliation et de l'impuissance, et semble dire : « Vous voyez comme il est démoli, c'est à vous de nettoyer ses restes dans toute l'Europe, dans le monde entier. »

Nous avons vécu la période effroyable de la domination illimitée de l'impérialisme allemand. Il m'est arrivé une fois de rappeler, au Comité central exécutif, un petit épisode : un représentant de l'Allemagne toute-puissante parlait de la Russie avec une intonation ironique, en l'appelant puissante avec une joie maligne. En utilisant cette expression « puissante Russie », il semblait dire clairement : « Vous, presque 200 millions de Russes, vous étiez jadis considérés comme un État puissant; aujourd'hui, vous êtes sous notre talon et nous vous dictons notre volonté. »

Malgré cela aucun de nous n'éprouve une joie maligne parce que l'Allemagne connaît une catastrophe colossale.

Nous serons remplis de joie le jour où cette catastrophe sera le lot du capitalisme dans sa totalité, où le verdict de l'histoire sera exécuté non pas par les canons anglo-français et américains, mais par les canons du prolétariat révolutionnaire insurgé. Nous savons qu'actuellement, tant qu'il ne s'agit que d'un déplacement de forces d'un camp à un autre, l'affaiblissement catastrophique de l'Allemagne, comme il est dit dans la lettre de Vladimir

Ilitch, peut et doit accroître les forces, l'effronterie, la rapacité de l'impérialisme anglo-français ou nippo-américain, et cela au cours des prochains jours, des prochaines semaines, dans le pire des cas au cours des prochains mois. Ces impérialismes nous sont aussi hostiles que l'autre, et même en cas d'une transformation radicale de la situation internationale, nous serions aussi éloignés d'une alliance avec l'impérialisme anglo-français victorieux que nous l'étions, hier encore, de celle avec l'impérialisme allemand. Nous restons indépendants sur les deux flancs, en tant que détachement de la révolution mondiale prolétarienne à venir. Nous disons : que les maîtres des destinées anglo-françaises et nippo-américaines ne s'efforcent pas d'élargir la victoire, selon l'expression de von Kullmann à Brest-Litovsk. L'histoire, en la personne d'Hoffmann, n'a pas encore dit son dernier mot, car seuls les traités déterminent le destin des peuples.

Si nous nous comportons d'une manière sérieuse à l'égard des traités que nous concluons et des engagements que nous prenons, en même temps nous devons dire et nous disons que les destinées des peuples, aussi bien de l'Allemagne que de l'Ukraine, de la Pologne, des Pays Baltes ou de la Finlande ne peuvent dépendre d'un document écrit à un moment donné de l'évolution politique.

Des forces nouvelles se développent à l'intérieur de l'Allemagne et hors de ses frontières, et nous ne doutons pas que l'heure est proche où le traité de Brest-Litovsk sera révisé par ces forces qui aspirent au pouvoir. Le porteur de cette force en Allemagne est la classe ouvrière. Le fait que l'absolutisme vaincu en Allemagne se transforme en parlementarisme national signifie la faillite des hommes d'affaires roublards qui dominaient ceux qui les servaient. Si, il y a un peu plus d'un an et demi, en février 1918, les cadets, les s.-r. et les menchéviks ont pris le pouvoir chez nous, et s'il a fallu à ces derniers, tout frais émoulus des barricades, en tout et pour tout huit mois pour user complètement leurs forces, leur réputation et pour libérer la place, les Tsérétéli allemands auront besoin, non pas de huit mois, mais de huit semaines. Voilà pourquoi, quand on interroge notre pouvoir soviétique — et chez nous, on a des raisons de l'interroger pour savoir comment il considère les perspectives qui s'ouvrent à l'Allemagne et ce qu'il pense de la destinée du traité de Brest-Litovsk, le pouvoir soviétique répond que le gouvernement allemand déclare lui-même qu'il est incapable de maîtriser la situation dans les circonstances actuelles, aussi bien intérieures que mondiales.

Quel sera le gouvernement qui le remplacera : le centre clérical allemand, les conservateurs, les nationaux-libéraux ou les conciliateurs ? Mais l'aile droite a déjà dirigé les destinées de l'Allemagne à travers ses monarques, ses bureaucrates et ses junkers; quant à l'aile gauche du gouvernement à venir, elle a déjà essuyé toutes les traces de boue laissées par l'aile droite. Qu'est-ce que cette coalition allemande apportera donc de nouveau ? Elle ouvrira les yeux aux masses populaires. Par conséquent, dans notre politique internationale, nous ne pouvons pas considérer sérieusement le gouvernement de coalition en Allemagne comme une force qui devra déterminer les destinées de son pays pendant un temps suffisamment long.

Quelle est la force qui restera ? En ce qui concerne l'Allemagne, l'idée d'un front uni de toute la démocratie est plus encore que pour la Russie une utopie pitoyable, insensée, pardonnez-moi l'expression, une utopie malingre. Quelle démocratie y a-t-il en Allemagne ? Il n'y a presque pas de démocratie. Il y avait des restes pitoyables de petite bourgeoisie, ainsi que les

restes pitoyables de son influence politique. La guerre impérialiste impitoyable a définitivement ruiné et tué la petite bourgeoisie et a détruit de fond en comble son importance passée. Il n'y a que deux camps : l'un, le camp des impérialistes, conscient et ferme; l'autre, le camp du prolétariat, que l'histoire a utilisé pour faire une expérience cruelle et colossale, auquel elle a fait subir les épreuves les plus effroyables, et qu'elle a placé aujourd'hui devant l'alternative suivante : ou bien tu viens à bout des destinées de ton pays et tu prends le pouvoir en main, ou bien tu périras avec l'ensemble du pays et sa civilisation. Voilà ce qu'a dit l'histoire à la classe ouvrière allemande. Et si nous sommes profondément persuadés aujourd'hui que l'histoire travaille pour nous et avec nous, et par conséquent avec la classe ouvrière allemande, si nous ne voulons pas gêner son travail salutaire, en revanche nous ne dissimulons à personne, ni à nous-mêmes ni à la classe ouvrière allemande, que nous attendons et saluons sa progression vers le pouvoir. En même temps, nous sommes fermement persuadés que la seule force qui puisse sauver l'Allemagne, qui puisse permettre son évolution économique et culturelle ultérieure, est justement la classe ouvrière allemande. La prise du pouvoir par celle-ci apporterait des modifications radicales et immenses à toute la situation mondiale. L'Allemagne se transformerait en un centre d'attraction puissant pour les sympathies des peuples, les masses opprimées du monde entier, et avant tout pour la France. Or, sans les cadres français, sans le territoire français — théâtre des opérations militaires — les troupes anglaises et américaines ne peuvent pas détruire, ne peuvent pas démembrer l'Allemagne. La classe ouvrière française, vidée de son sang plus que toute autre, attend dans son âme révolutionnaire le premier signal venu de l'Allemagne pour se lever contre ses maîtres — Clemenceau et consorts. Nul besoin d'être prophète ou visionnaire pour dire que le lendemain du jour où tout deviendra clair, où la classe ouvrière allemande tendra la main vers le pouvoir, dans les rues de Paris surgiront des barricades prolétariennes. L'histoire travaille avec nous et pour nous et par conséquent pour la classe ouvrière allemande, française et internationale.

Lorsque nous regardons en arrière, nous pouvons dire avec une entière satisfaction que ce n'est pas en vain que nous avons pu faire durer le pouvoir soviétique jusqu'à aujourd'hui, en surmontant les plus grandes difficultés, que beaucoup considéraient comme des humiliations. Devant cette assemblée compétente, j'estime de mon devoir d'affirmer qu'à l'heure où plusieurs d'entre nous, dont moi-même demandaient s'il était nécessaire, s'il était admissible de signer la paix de Brest-Litovsk, si cela n'allait pas retarder le cours de l'évolution prolétarienne mondiale, seul le camarade Lénine affirmait, contre plusieurs d'entre nous avec une ténacité et une clairvoyance incomparables, qu'il fallait passer par là pour amener à la révolution le prolétariat mondial. Et maintenant, sur le fond des derniers événements, nous devons admettre que ce n'est pas nous qui avons raison (ovations prolongées). Quelle que soit la situation immédiate en Europe et dans le monde, notre situation est actuellement incomparablement meilleure. Nous nous affermissons de plus en plus, alors que nos ennemis saignent de toutes leurs blessures, qu'ils sont faibles et que ceux qui semblent tout-puissants décriront aujourd'hui ou demain le même cercle que l'Allemagne, mais avec une rapidité encore plus grande; car si l'histoire connaît des répétitions, celles-ci se font sur un rythme de plus en plus rapide. Et la chute de la France, de l'Amérique et du Japon, lorsqu'elle surviendra, sera beaucoup plus rapide que celle de l'Autriche et de l'Allemagne.

Il va de soi que, dans ces circonstances favorables, nous ne prendrons pas sur nous l'initiative de démarches hasardeuses telles qu'une déclaration de guerre à l'Allemagne, en alliance avec l'Angleterre et la France, apportant ainsi une aide aux représentants extrémistes du militarisme allemand, qui veulent maintenant pratiquer une saignée et, telle une mouche d'automne, piquer fortement le peuple allemand. Non, nous sommes loin des aventures politiques, plus loin que jamais, car l'histoire est pour nous, et plus que jamais.

Demain, le militarisme allemand sera encore plus faible. Quant à nous, nous serons plus forts. Par conséquent, nous n'avons pas à nous presser, à diriger le cours de l'histoire d'une manière artificielle, et à plus forte raison main dans la main avec l'Angleterre qui veut démembrer, détruire l'Allemagne.

Lors de la conclusion du traité de Brest-Litovsk, on nous accusait d'avoir livré l'Ukraine. Il est vrai que l'un des moments les plus pénibles pour nous avait été celui où nous avons dû signer le traité qui mettait l'Ukraine sous la domination de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie. Nous avons reçu des nouvelles aujourd'hui d'un camarade bien renseigné sur l'état d'esprit en Ukraine. Je citerai quelques informations parmi les plus significatives : « Ici, la situation devient de plus en plus révolutionnaire. Avant même les derniers événements de Bulgarie et d'Allemagne, dès que l'on a su que l'Allemagne allait retirer ses troupes de l'Ukraine, la certitude que le pouvoir soviétique allait triompher ici dans les délais les plus brefs devint générale. »

Plus loin, il raconte comment les représentants les plus éminents de la Rada défunte disent maintenant qu'on ne peut attendre d'autre pouvoir que le pouvoir soviétique. Suit une énumération de manifestations du mouvement révolutionnaire en Ukraine.

En outre, un camarade, bien informé et ayant de bonnes relations, décrit ce qui se passe en Bulgarie. Il communique qu'en Bulgarie les soviets clandestins existaient depuis longtemps et qu'on avait désigné sur le front deux députés socialistes, Lukanski et Dmitriev, qui sont maintenant condamnés à cinq et six ans de prison. Ils appartenaient au parti qui correspond aux communistes russes. Tel, est, en bref, la situation en Ukraine et en Bulgarie.

Dans le temps, on nous disait que nous avions perdu l'Ukraine. Oui, nous l'avons perdue temporairement, pour la retrouver de nouveau, et cette fois-ci consolidée. L'ouvrier et le paysan ukrainien sont passés par une rude école et, si maintenant ils sont venus aux soviets, ils seront désormais si fermes que nulle force ne pourra les arracher. Au moment de la panique de Brest-Litovsk, la Russie soviétique a été démembrée. Mais, au cours des événements, elle a développé une force d'attraction révolutionnaire extrêmement importante. Nous ne doutons pas que cette force d'attraction n'accomplisse un travail important. Lorsque l'ouvrier allemand tendra la main vers le pouvoir et lorsqu'il le prendra, il développera lui aussi une force d'attraction puissante, et la main criminelle de l'impérialisme anglo-français sera paralysée.

Si le prolétariat d'Allemagne tente d'attaquer, le devoir fondamental de la Russie soviétique sera de ne pas connaître de frontières nationales dans la lutte révolutionnaire. La lutte révolutionnaire du peuple allemand sera notre propre lutte. Que la Russie soviétique ne se considère que comme l'avant-garde de la révolution prolétarienne allemande et européenne,

cela est clair pour tout le monde. Mais il n'est pas exclu que pendant un certain temps, pendant quelques mois, l'Allemagne révolutionnaire ait à se défendre contre les bandes de l'impérialisme. Et c'est en prévision de cela que nous pouvons dire avec certitude que le prolétariat allemand avec toute sa technique, d'une part, et notre Russie non organisée mais extrêmement riche en richesses naturelles, avec 200 millions d'habitants, d'autre part, représentent un bloc puissant contre lequel se briseront toutes les vagues de l'impérialisme. Il ne peut pas y avoir pour nous d'alliés dans le camp impérialiste. Le camp révolutionnaire des prolétaires qui commencent une lutte ouverte contre l'impérialisme — voilà nos alliés. Liebknecht n'a pas besoin de conclure un traité avec nous; nous l'aiderons sans traité, de toutes nos forces et de tous nos moyens. Nous donnons tout pour la lutte prolétarienne mondiale. Dans la lettre du camarade Lénine dont il a été fait lecture, il est dit clairement et nettement que nous devons créer une armée d'un million de soldats pour défendre la République soviétique. Ce programme est étroit. L'histoire nous dit : votre tâche n'est pas seulement de s'assurer un répit, elle est devenue beaucoup plus vaste. Déjà, en Allemagne et dans toute l'Europe centrale une crise se prépare. Demain peut-être, la classe ouvrière allemande vous appellera à son secours, et ce n'est pas une armée d'un million d'hommes que vous devez créer mais une armée de deux millions d'hommes, car votre tâche a doublé, triplé. Et nous sommes prêts à doubler, à tripler nos efforts. Et ils augmentent de jour en jour. Le prolétariat allemand connaît une famine pire que la nôtre. Qu'il tende la main vers le pouvoir, qu'il prenne en main ce pouvoir et qu'en s'appuyant sur lui il nous aide à rétablir les chemins de fer; nous irons alors ramasser dans la province de Samara, dans les régions du Don, où j'ai vu des réserves inépuisables de blé, et nous les partagerons fraternellement avec la classe ouvrière allemande, pour le triomphe de la lutte commune. C'est la volonté de la classe ouvrière de la Russie et des paysans pauvres, car nous avons rassemblé ici leurs représentants les plus compétents, les plus influents, — les meilleurs que l'on puisse trouver dans la République russe. Nous avons ici le comité central exécutif, le soviet de Moscou, les représentants des syndicats et des comités de fabrique et d'usine. C'est la fine fleur de la Russie et c'est la volonté de la Russie. Pendant la lutte de la classe ouvrière en Allemagne, nous serons entièrement à ses côtés. Comme les communards, nous étendons nos idées communistes à la classe ouvrière de l'Allemagne. Tout ce qui est à nous est à elle. Nos forces et notre pain sont ses forces et son pain pour la révolution prolétarienne universelle.

Il va de soi, camarades, que notre union naissante sera conclue avec l'Allemagne nouvelle révolutionnaire et laborieuse. Et c'est pour cela que cette union n'est aucunement dirigée contre le prolétariat et le peuple laborieux de la France, de l'Angleterre, de l'Amérique et du Japon. Vous le comprenez et, ce qui est encore plus important, pour notre bonheur, tous les ouvriers révolutionnaires des pays de l'Entente le comprennent parfaitement. Au moment où l'Europe connaîtra — et l'heure en est proche — le tournant décisif, le fossé décisif entre les forces de la révolution prolétarienne et le militarisme, les ouvriers français, les ouvriers anglais, la fine fleur du prolétariat américain et les ouvriers japonais seront du côté où se créera l'alliance de la Russie soviétique et de l'Allemagne prolétarienne. C'est la seule possibilité, la seule manière d'en finir avec cette tuerie maudite.

Toutes nos prédictions les plus sombres, nos accusations les plus effrayantes non seulement se sont justifiées mais ont même été dépassées par la réalité. « Nous affirmons, » disaient les

impérialistes « que, nous allons libérer les nations faibles, pauvres, opprimées. » Regardez : tous les petits États gisent déchiquetés, écrasés. La Bulgarie a pillé tout ce qu'elle a pu en Serbie et en Grèce. La Turquie a pillé tout ce qu'elle a pu chez nous dans le Caucase. La Bulgarie, hier province allemande, est aujourd'hui transformée en colonie anglaise. La Turquie aussi! Et on vient d'apprendre justement aujourd'hui qu'elle a ouvert ses détroits à la flotte anglaise. Cela signifie qu'à Constantinople siégera un gouverneur anglais. Cela signifie que la domination anglaise s'installera sur les alliés d'hier de l'Allemagne. L'ami d'hier de l'Allemagne se transforme aujourd'hui en vassal de l'Angleterre, pitoyable, impuissant, crucifié. Pour toutes les nations, pour tous les peuples, pour tous les États faibles, opprimés et, avant tout, pour les masses ouvrières et leurs nations puissantes, il n'y a pas d'autre issue que de *transférer les forces militaires d'un camp à l'autre*. Nous l'avions prédit pour la première fois lorsque nous avons publié les traités secrets qui dénonçaient le militarisme et l'impérialisme rapaces. Et nous pouvons dire maintenant aux ouvriers d'Allemagne, que, s'ils avaient eu la force il y a un an de chasser leurs classes dirigeantes et de conclure la paix sur les bases proclamées par la classe ouvrière, les ouvriers de France, d'Angleterre et du Japon seraient plus riches et plus heureux. Nous aurions fait un immense pas en avant. En un an, des millions de vies et des milliards de richesses ont été consommées. Mais la leçon n'a pas été inutile. Nous restons là où nous étions et les autres se sont rapprochés de nous. Notre ennemi est devenu plus faible, et nous disons à cause de cela : le drapeau du pouvoir soviétique flotte plus haut, il faut lutter avec toute la fermeté possible, nous sommes devenus plus forts, nous avons davantage d'amis, nous marchons en avant, à votre rencontre, ouvriers d'Allemagne, d'Angleterre de France et de tous les pays. Sur l'Europe se lève notre drapeau — le drapeau de la république internationale du travail.

LE RÉPIT

Discours prononcé à la séance du Comité central exécutif panrusse, 5e session, 30 octobre 1918.

Un nouveau répit nous est accordé. Il ne peut être question qu'une force militaire quelconque s'en prenne à nous au cours des semaines à venir. Les journaux des garde-blancs parlent actuellement du débarquement anglo-français comme d'un espoir trahi et tous les regards sont tournés désormais vers le Japon et l'Amérique. De là, incontestablement, un danger réel menace, ou peut menacer. Mais ce danger est éloigné de nous par un grand nombre de verstes. Nous avons la possibilité d'employer tout l'hiver à consolider nos forces et, actuellement, non seulement nous reprenons des villes, mais nous les fortifions immédiatement dans les règles de l'art. Et même en admettant que les Japonais et les Américains, aidés par les garde-blancs ou par les Tchécoslovaques qui feront la haie tout le long du Transsibérien arrivent jusqu'à l'Oural, avant le printemps ils s'y heurteront à une barrière solide. Pour le moment, ce chemin n'est pas encore parcouru. L'ennemi n'est qu'à son commencement. Il doit traverser un pays immense, avec uniquement des ennemis à droite et à gauche. Si le corps tchécoslovaque, en qualité d'arrière, peut avoir une cavalerie et, grâce à ses hautes qualités, — lesquelles d'ailleurs décroissent de jour en jour — peut être utile dans la partie centrale du théâtre des opérations, les armées japonaises et américaines n'auront pas d'arrière. Ils auront, à droite et à gauche de la zone étroite de la voie ferrée, des partisans hostiles, prêts à

tout pour défendre leur terre, leur pain; ils auront à traîner derrière eux des convois interminables. Quelle que soit l'importance de la technique américaine, quelle que soit la puissance du militarisme japonais (quoiqu'il faille dire que pendant la guerre ils livraient à la Russie un matériel pourri, des obus et des armes hors d'état de servir), il leur faudra plusieurs semaines, plusieurs mois, pour venir à bout de la résistance et des obstacles disséminés le long de l'immense Sibérie et avancer vers les frontières européennes de la République soviétique. Et pendant ce temps, l'Armée Rouge se sera insensiblement consolidée et développée.

Actuellement, un accord a été conclu entre le Japon et les États-Unis. Cet accord durera-t-il jusqu'au printemps ? Aucun astrologue ne saurait le dire. Et quelle sera la résistance opposée à cet accord au Japon et en Amérique ? Cela non plus ne peut être prévu avec une précision astronomique. Mais nous avons observé, il y a seulement un mois, un mouvement immense au Japon, qui avait entraîné des millions d'ouvriers japonais. Si la bourgeoisie japonaise a révélé des capacités d'adaptation et d'imitation, nous ne doutons pas que le prolétariat japonais, forgé dans le creuset de la tuerie mondiale, révélera lui aussi une énorme capacité d'imitation révolutionnaire, et que la bourgeoisie japonaise rencontrera une résistance de plus en plus grande chaque mois à ses espoirs chimériques quant à la Sibérie. Il en est de même de l'Amérique; on a parlé ici de la croissance du mouvement de l'autre côté de l'océan; il n'y a pas de doute que l'ouvrier américain a perdu en deux ou trois ans sa condition d'aristocrate mondial du travail. On exige de lui un tribut énorme; il plie sous le poids de la vieille démocratie fédérale, du pouvoir concentré et centralisé de l'impérialisme, qui ne le cède en rien à n'importe quel pouvoir autocratique monarchique. Face à ce tournant capital, l'impérialisme connaît un revirement catastrophique. La révolution doit se développer en Amérique avec une vitesse énorme, et la résistance du prolétariat américain progressera avec d'autant plus de rapidité que notre résistance à l'intervention américaine sera plus énergique, que le nombre des obstacles rencontrés par les militarismes américain et japonais — nos ennemis les plus importants à l'heure actuelle — sera plus important.

L'Allemagne en tant que force dangereuse pour nous quitte la scène. La Bulgarie aussi quitte les rangs, et derrière elle la Turquie, la Roumanie, l'Autriche-Hongrie. Il est difficile d'imaginer que les détenteurs du pouvoir dans l'Allemagne d'aujourd'hui, à part les traités formels qui devraient les lier, aient la possibilité matérielle et des raisons valables pour modifier leur politique orientale. Et même s'ils devaient la modifier, ce serait plutôt pour libérer des corps d'armées enlisés en Ukraine et pour les utiliser à d'autres fins. Le cours des événements nous en persuade. On peut dire que l'abandon de la Bulgarie renforce les ennemis alliés immédiats et directs d'aujourd'hui, et cela est vrai, mais seulement du point de vue du moment présent. Il est vrai que toute la diplomatie mondiale considère actuellement ses tâches et qu'elle n'est capable de le faire que du point de vue du moment présent. Elle ne jugera plus en se plaçant dans une perspective historique précise, car elle ne verra plus que le naufrage. Le fait que la Russie cesse la guerre a incontestablement renforcé l'Allemagne. Je me souviens, j'entends encore son intonation, des paroles de von Kullmann : « Bien entendu l'Allemagne veut vivre en paix avec son puissant voisin. » Le ton avec lequel était prononcé le mot « puissant » était tel qu'il ne pouvait que signifier : « La Russie était un pays puissant, mais aujourd'hui vous mordez la poussière à nos pieds. » La voix de von Kullmann résonne encore à mes oreilles,

mais Hertling n'est plus, Hinze non plus, et bien d'autres choses se modifieront encore en Allemagne.

Je pense que, si le fait que la Russie ait mis fin à la guerre a renforcé pour un temps l'Allemagne, l'arrêt de la guerre aujourd'hui par la Bulgarie, où un soviet de députés s'est formé, demain l'arrêt de la guerre par l'Autriche-Hongrie, où la révolution connaît une période décisive, sont les résultats des événements qui ont fait cesser la guerre à la Russie et qui ont renforcé temporairement l'Allemagne. Ces faits ne sont rien d'autre qu'un signe extrêmement grave de la chute du capitalisme mondial.

A LA GARDE DE LA RÉVOLUTION MONDIALE

Rapport, lu à la séance commune du soviet des députés ouvriers, paysans et gardes rouges de Voronej, le 18 novembre 1918.

Camarades, permettez-moi avant tout de vous exprimer ma joie de pouvoir converser avec vous à Voronej, ville que nos ennemis étaient enclins à considérer déjà comme leur il y a peu de temps. Cela me donne des raisons de penser que Voronej restera immuablement en Russie soviétique et que cette assemblée nombreuse et, pour autant que l'on puisse en juger d'après les premières impressions, liée par les mêmes dispositions d'esprit, sera le gage de l'esprit qui transformera Voronej en une forteresse soviétique inexpugnable.

Car il faut dire que Voronej — l'un des points les plus méridionaux de la Russie soviétique — se trouve encore sous une menace incontestable, car pour l'ensemble de notre pays le danger principal vient du sud, — de ce front si proche de vous où, il y a peu de temps encore, se cachaient les forces cosaques-allemandes, les moyens allemands, les plans allemands, et où maintenant — derrière les mêmes cosaques dupés — se regroupent les forces et les moyens du camp opposé.

Nous vivons à une époque qui est avant tout l'époque de la politique internationale. En temps de « paix », en temps « calme », les problèmes de la politique internationale apparaissent à l'homme ordinaire comme des problèmes astraux, qui n'ont aucune importance pratique pour sa propre destinée. Mais il y a quelques années nous sommes entrés dans une époque où, à travers les événements, le destin de chaque citoyen, qu'il le veuille ou non, est lié non seulement aux destinées de sa classe, de son pays, mais aussi aux destinées internationales dans leur ensemble. C'est le mérite ou la malédiction, comme il vous plaira, du capitalisme. Le capitalisme a lié les peuples en un seul organisme économique et en même temps il a opposé les classes dominantes de ces peuples. On peut dire que par une tromperie internationale, par le marché mondial, il a lié les peuples ensemble avec une chaîne de forçat, et que ces peuples, dans leur désir de se trouver une place dans les limites du baignoire de l'économie mondiale capitaliste, se trouvent obligés de briser leurs chaînes et par là même de déchirer leurs corps en morceaux. C'est en cela que consiste la guerre impérialiste contemporaine. Elle a surgi à partir de la contradiction entre le caractère mondial de la production et le caractère national de l'accaparement, du vol capitaliste. La bourgeoisie ne peut pas surmonter cette contradiction. Au début, il existait quelque espoir, chez la bourgeoisie d'un camp ou de l'autre, de résoudre tous les problèmes au moyen d'une victoire militaire définitive. Je me souviens

de la première phase de la guerre, que j'ai dû passer en Europe occidentale, les premiers jours en Autriche-Hongrie, ensuite en Suisse, ensuite presque deux ans en France d'où je fus expulsé via l'Espagne — pays neutre — en Amérique, juste au moment de son entrée en guerre. C'est ainsi que le destin me donna l'occasion d'observer, au cours des deux premières années et demie de la guerre, sa répercussion sur la conscience et la politique des classes bourgeoises et des masses ouvrières des différents pays. À Zurich, au cours du deuxième mois (approximativement) de la guerre, il m'est arrivé de parler à l'un des principaux conciliateurs, Molkenburg; à ma question, à savoir comment son parti se représentait l'évolution de la guerre mondiale, il répondit en répétant l'opinion de la bourgeoisie allemande : « Au cours des deux mois à venir, nous en finirons avec la France; ensuite, nous nous tournerons vers l'Est, nous en finirons avec les armées de votre tsar et après trois — au maximum quatre — mois, nous donnerons une paix solide à l'Europe. » Telles étaient les illusions de ce social-patriote.

Depuis, plus de quatre ans ont passé. Aujourd'hui, l'Allemagne mord la poussière. Et seule la révolution ouvrière qui s'est déployée promet de la sortir de l'impasse effroyable et sanglante où l'a acculée la politique de la bourgeoisie, politique que le parti de Molkenburg avait défendue.

La même chose s'est passée en France. Là-bas, les députés bourgeois et les social-patriotes promettaient la victoire de jour en jour, de semaine en semaine, ensuite de mois en mois et enfin d'année en en année. Certes, on peut dire qu'aujourd'hui cette victoire promise est atteinte. La France avec ses alliés a mis l'Allemagne sous sa botte. Il n'en est pas moins vrai qu'en France, moins que partout ailleurs, les politiciens tant soit peu intelligents, même ceux du camp bourgeois, espèrent résoudre par la victoire militaire ne serait-ce qu'un seul des problèmes qui ont provoqué la guerre actuelle. Nul autre que Jules Guesde, l'un des anciens leaders de la IIe Internationale, a dit plus d'une fois au moment de son épanouissement révolutionnaire que la guerre est la mère de la révolution : nous sommes entrés maintenant dans une époque où sur les traces de la guerre, parfois un peu trop lentement pour notre impatience révolutionnaire, marche avec des sandales de fer, comme on disait dans les temps anciens, la révolution, fille de la guerre.

C'est nous les premiers qui avons commencé la révolution, nous, la classe ouvrière russe, la classe du pays le plus déshérité. Nous étions les premiers, mais non les derniers. Nous risquions de rester seuls. Mais y avait-il d'autre issue pour nous ? Vous savez quelle raillerie avaient rencontrée nos prédictions sur l'imminence de la révolution dans le monde entier, et en Allemagne en particulier. Mais les faits sont là : en fin de compte, c'est nous qui avons raison, nous qui nous fondions sur la solide méthode matérialiste de l'étude des destinées historiques, méthode qui est appliquée dans n'importe quelle science, méthode d'étude stricte, froide, sévère des faits accumulés afin d'en tirer des conclusions bien déterminées servant à faire des pronostics. Et seule cette méthode froide, scientifique, qui ne s'oppose nullement au tempérament révolutionnaire le plus ardent, seul le marxisme nous a permis de ne pas nous égarer, de bien comprendre la situation mondiale et de prédire l'imminence de la révolution prolétarienne à l'issue de la guerre actuelle.

Certes, plusieurs parmi nous l'attendaient plus tôt. Nous pensions que la classe ouvrière allemande ne laisserait pas les conciliateurs la mener par la bride pendant si longtemps. Aujourd'hui encore nous regardons avec haine la France boursière et nous sommes prêts parfois à taper du pied avec impatience parce que la classe ouvrière française, riche de traditions révolutionnaires, supporte si patiemment cependant les Poincaré et Clemenceau. Néanmoins, dans l'ensemble, les événements se déroulent comme nous-autres, marxistes, l'avions prévu. Les traits du capitalisme et de la classe ouvrière des pays isolés que nous connaissions déjà, se sont manifestés dans la nature des événements et dans leur rythme.

Nous savions que la classe ouvrière allemande, sans passé révolutionnaire, avait besoin d'événements exceptionnels, de secousses exceptionnelles, pour sortir de l'ornière de la légalité où l'histoire l'avait conduite. Ces secousses ont eu lieu — en voilà les conséquences.

Vous savez que cette dernière guerre n'est qu'un duel gigantesque entre l'Allemagne et l'Angleterre. L'Angleterre est un vieux pays colonial impérialiste, une vieille entreprise de brigands qui, grâce à sa marine, se tient sur tous les chemins et carrefours des voies mondiales maritimes et interdit aux autres brigands mondiaux de lui faire concurrence. C'est justement pour cela qu'elle observait avec haine et exaspération comment, en la personne de l'Allemagne industrielle, un rival extrêmement dangereux pour elle se développait sur terre et sur mer. Le trait caractéristique de la classe ouvrière anglaise, qui s'explique par l'histoire du capitalisme anglais, c'est le sentiment de sa nature privilégiée, un certain aristocratism. À partir de la deuxième moitié du siècle dernier, la classe ouvrière anglaise a été liée aux privilèges mondiaux de l'industrie anglaise qui occupait une place prépondérante sur le marché mondial. Depuis le moment où cette situation s'est établie, c'est-à-dire depuis les années 50-60 du siècle dernier, la classe ouvrière anglaise n'a pas connu de secousses révolutionnaires.

Ces secousses révolutionnaires, le prolétariat allemand ne les a pas connues pour d'autres raisons. L'Allemagne est entrée plus tard sur la voie de l'évolution capitaliste. Elle s'est développée à une vitesse formidable. L'industrie de l'Allemagne, entre autres l'industrie militaire, se formait rapidement, et la classe ouvrière allemande se formait en même temps, en créant ses unions, son parti politique, en dirigeant toute son énergie dans cette direction. Alors que la bourgeoisie s'enrichissait, il existait en Allemagne, depuis longtemps, une caste aristocratique, étroitement unie, bien dressée et formée, à la différence de notre aristocratie, non pas de fainéants, de voleurs, de dilapidateurs des biens de l'État, mais de chefs militaires et de ministres très actifs qui savaient dominer les masses populaires. L'école de la gestion de l'État et ses traditions étaient concentrées entre les mains de l'aristocratie, laquelle, au moyen de guerres pour l'unification de l'Allemagne, a créé les conditions du développement de la bourgeoisie. Voilà pourquoi la bourgeoisie allemande, qui en quelques décennies s'était transformée en une force gigantesque, avait décidé de laisser les affaires de l'État, et en particulier les affaires militaires, entre les mains de l'aristocratie. Elle se disait : « L'aristocratie a une poigne solide, elle a des traditions de domination, elle saura tenir en bride le prolétariat. » C'est l'aristocratie qui a créé la monstrueuse armée allemande. La puissante industrie bourgeoise, qui exploitait les ouvriers, existait pour elle. Et à cette armée, fondée sur l'industrie militaire, l'aristocratie a donné une caste d'officiers solide avec des traditions

militaires, une discipline de fer et une psychologie de chevaliers féodaux. La combinaison d'une industrie puissante et d'une classe disciplinée manquant de traditions révolutionnaires a donné une machine effroyable d'assassinats en masse, appelée armée allemande. Cette armée a tenu ferme contre l'Angleterre, contre la France, contre la Russie et ensuite contre l'armée de l'Amérique. Pendant plus de quatre ans, l'armée allemande a supporté cette pression formidable...

Si l'on fait abstraction du caractère impérialiste de la guerre, si l'on n'y voit qu'une compétition militaire d'organismes économiques, il faut avant tout s'étonner de la puissance formidable des forces que le capitalisme a engendrées et déchaînées. Et c'est dans l'armée allemande que le capitalisme a trouvé son expression la plus complète et la plus frappante. Nous voyons toutefois que le militarisme allemand n'a pas supporté cette tension des forces; il n'a pas supporté les formidables armées de l'Angleterre, de la France et, pendant ces derniers mois, des États-Unis, avec leurs ressources fraîches et puissantes, il n'a pas supporté la pression interne, la pression idéologique des nouvelles dispositions d'esprit dont la classe ouvrière russe a été l'annonciateur.

Et ce n'est pas un hasard, mais une sorte de volonté consciente de l'histoire, si pour l'anniversaire de notre révolution d'Octobre le drapeau rouge du soviet des députés ouvriers et soldats de Berlin flotte sur la capitale allemande. Nous ne pouvions ni souhaiter ni exiger de l'histoire plus grande satisfaction.

La révolution allemande marche, semble-t-il, à pas plus rapides que la révolution dans notre propre patrie. Mais d'un autre côté il serait erroné d'attendre que la classe ouvrière allemande fasse un saut rapide de l'ancien légalisme au régime que nous attendons, c'est-à-dire au régime de la dictature communiste.

Jamais aucun peuple, aucune classe n'a pu tirer de vraies leçons des livres, des journaux et de l'expérience des autres pays.

Il est vrai que les Allemands nous ont appris certaines choses. Dans le temps, nous disions que nous avions appris beaucoup d'eux. C'est exact. Mais ce beaucoup se révéla être très peu à l'échelle des grands événements. Si la classe ouvrière russe a pu apprendre vraiment quelque chose, elle l'a fait à la rude école de sa propre lutte directe, dans le corps-à-corps avec ses propres ennemis, au cours duquel elle fait tomber tous les partis l'un après l'autre, arraché le pouvoir des mains de la bourgeoisie, fondé avec son sang son propre État et déclaré à ses ennemis qu'ayant pris le pouvoir elle ne le rendrait plus à personne. (*Applaudissements.*) C'est là et ce n'est que là, dans la lutte dure, prolongée et ininterrompue que se forme la volonté du pouvoir et la possibilité de conquérir et de conserver le pouvoir. Jamais et nulle part la classe ouvrière n'a pu apprendre dans les livres ou dans les académies ses objectifs principaux et les méthodes pour les atteindre.

Cela est également vrai pour les ouvriers allemands. Ils ont créé des conseils révolutionnaires de députés ouvriers et soldats. Il n'y a aucun doute que pendant quelque temps encore — un temps assez court, espérons-le — ces conseils vont tituber, clopiner, boiter. À leur tête resteront encore des conciliateurs, les mêmes qui, dans une très grande mesure, sont responsables devant le peuple allemand des calamités, des humiliations dans lesquelles

l'Allemagne est plongée. Car il n'y a aucun doute que si en juillet 1914 la social-démocratie allemande avait trouvé en-elle suffisamment d'esprit de décision, de courage et de clarté d'esprit pour exhorter la classe ouvrière allemande, au moins pendant les premiers temps, à une résistance passive, pour la transformer ensuite en révolte ouverte, la guerre eût été grandement abrégée — elle n'eût peut-être pas du tout eu lieu. Voilà pourquoi, comme nous le disions alors, la plus grande responsabilité incombait au parti le plus fort — à la social-démocratie allemande. Néanmoins, la classe ouvrière allemande, étant sortie du cercle vicieux de la guerre, a conservé la superstructure du parti constituée par les chefs de l'ancienne social-démocratie allemande. Il nous a fallu huit mois pour éliminer le régime de Kérenski-Tsérétéli et autres conciliateurs. Nos Kérenski et Tsérétéli étaient pour les masses ouvrières d'illustres inconnus, qui, au début, en imposaient aux masses ouvrières, suscitaient la confiance en tant que représentants d'un certain parti qui était, semblait-il, à la tête de ces masses ouvrières; il nous a fallu huit mois pour démasquer et détruire cette fausse réputation.

En Allemagne, David, Ebert, Scheidemann ne sont pas des inconnus. Ils ont fait toute la guerre, main dans la main, avec le gouvernement allemand et la bourgeoisie allemande, en qualité d'aides et de serviteurs. Mais la force de la routine d'organisation, de l'automatisme d'organisation est tellement grande que la classe ouvrière allemande a du mal à se débarrasser de son mécanisme de parti au moment où celui-ci s'est débarrassé du mécanisme d'Etat. L'ancien parti avait été formé dans les anciennes conditions pour des tâches pacifiques. Il avait créé un appareil d'organisation énorme. Plus il était éloigné des masses, plus les représentants de ce puissant parti et des syndicats étaient routiniers, encroûtés.

J'ai eu l'occasion de passer beaucoup de temps en Allemagne. J'ai vu ces chefs d'assez près et maintenant, à la lumière de nouveaux événements gigantesques, je m'imagine très clairement comment et pourquoi ces hommes n'ont pas une étincelle d'enthousiasme prolétarien révolutionnaire, pas une ombre de compréhension de ce qu'est la révolution prolétarienne, mais seulement une admiration profonde, servile, devant la sagesse de l'édification étatique parlementaire, planifiée, pacifique. La classe ouvrière, après avoir détruit l'ancien mécanisme d'État, a poussé en avant son ancien parti et Scheidemann-Ebert se sont retrouvés ministres de l'Allemagne révolutionnaire, bien qu'ils aient fait plus que personne pour empêcher la révolution allemande. Ils sont devenus « révolutionnaires » contre leur gré. 11 y a seulement un mois et demi, ils disaient qu'il n'y aurait pas de révolution en Allemagne, que les bolcheviks russes se trompaient, ils se moquaient ouvertement de nos espérances; qui plus est, l'organe dirigeant de la social-démocratie allemande, *Vorwärts*, écrivait il n'y a pas si longtemps que les bolcheviks, en affirmant qu'il y aurait une révolution en Allemagne, trompent consciemment les ouvriers russes et les nourrissent d'illusions.

Voilà ce que disaient les « chefs » allemands qui, semble-t-il, auraient dû mieux connaître les conditions allemandes.

Ils nous accusaient de tromper les ouvriers russes en prédisant l'imminence de la révolution en Allemagne. Et voilà qu'ils se retrouvent trompés eux-mêmes, pauvres tardigrades et grippe-sous. Nous disons la vérité. Et cette vérité est là, face au monde entier : en Allemagne, il y a la révolution. (*Applaudissements.*)

Comme je le disais au début, la vie de chaque pays, de chaque classe et même de chaque individu dépend aujourd'hui étroitement de la situation internationale. En Allemagne, celle-ci est extrêmement difficile.

La paix que le gouvernement allemand est contraint de signer est à tous égards plus dure que celle que nous avons dû signer à Brest-Litovsk.

Nos Kerenski et Tsérétéli nous accusaient, nous autres bolcheviks, d'avoir commis un crime en signant une paix atroce. Mais les Kerenski et Tsérétéli allemands, c'est-à-dire Scheidemann et Ebert, ont été contraints de signer une paix beaucoup plus affreuse. Par conséquent, la signature d'une paix n'est pas un acte de pure bonne volonté. Une paix atroce, on la signe lorsqu'il n'y a pas d'autre issue. Lorsque l'impérialisme ennemi vous prend à la gorge et que vous n'avez pas d'armes entre les mains, on signe une paix atroce. C'est ainsi que nous avons été contraints d'agir. Et il n'y a aucun doute que si Kerenski et Tsérétéli avaient été alors au pouvoir, ils auraient signé à Brest-Litovsk une paix dix fois pire. La meilleure preuve en est qu'eux et leurs semblables ont livré totalement à l'arbitraire et au pillage de l'impérialisme allemand la Géorgie, l'Arménie, la Pologne, tout comme demain ils livreront la Transcaucasie à l'impérialisme anglo-français. Dès aujourd'hui, des pourparlers sont en cours à ce sujet...

La situation de l'Allemagne est extrêmement difficile. Ce qui peut la sauver, c'est ce qui devait nous sauver, c'est-à-dire une révolution à l'intérieur de l'État ennemi, et cette fois-ci en France, en Angleterre, ainsi que l'extension de la révolution communiste prolétarienne à l'échelle internationale. Mais pour que cela arrive plus vite et pour plus de sûreté, il faut qu'en Allemagne même la révolution suive son cours normal; il faut qu'à la place des conciliateurs froussards qui veulent rogner la révolution allemande et lui couper les ailes, l'enfermer dans les cadres bourgeois et la priver de la force d'agitation qu'elle doit développer, bref, il faut que les Scheidemann et Ebert fassent place à un gouvernement révolutionnaire, dirigé par Liebknecht. Mais c'est là qu'on voit la différence entre les destinées de l'Allemagne et les nôtres. Nous avons vécu longtemps dans les conditions du tsarisme, nous avons développé des habitudes et des traditions de clandestinité révolutionnaire, d'abord chez les populistes et les adeptes de la « Volonté du peuple », ensuite chez les sociaux-démocrates. Ce travail illégal de conspiration révolutionnaire, allant d'abord de *l'intelligentsia* clandestine vers les ouvriers d'avant-garde, a trouvé son expression la plus parfaite dans le parti communiste.

Lorsque la classe ouvrière russe s'est mise debout sous l'influence des coups effroyables de l'histoire, elle n'a pas dû tout recommencer. Elle avait à sa tête un parti centralisé, soudé par des liens très étroits de doctrine historique et de solidarité révolutionnaire interne, qui marchait avec elle à travers tous les obstacles et qui est maintenant au pouvoir. C'est notre parti communiste.

En Allemagne, cela n'existe pas encore, car là-bas l'énergie de la classe ouvrière a suivi pendant plusieurs décennies le cours de la légalité, du parlementarisme. Et lorsque la classe ouvrière allemande a été jetée par les événements dans l'arène révolutionnaire, elle n'a pas trouvé de parti révolutionnaire organisé. Il n'existe pas encore aujourd'hui. La classe ouvrière a dû utiliser l'organisation représentée par Scheidemann. Mais, il n'y a aucun doute que les désaccords entre cette organisation, ses habitudes et sa psychologie et les besoins de

l'évolution prolétarienne révolutionnaire se révéleront chaque jour davantage. La classe ouvrière a donc devant elle une double tâche : elle doit faire sa révolution et en même temps créer l'arme de cette révolution, c'est-à-dire construire un véritable parti révolutionnaire. Nous ne doutons pas qu'elle vienne à bout de cette double tâche, et c'est une garantie de ce que la révolution française viendra à la rencontre de la nouvelle révolution communiste.

Dès maintenant le radiotélégraphe apporte des nouvelles de grèves et de manifestations révolutionnaires extrêmement importantes à Lyon, à Paris et en d'autres endroits. Il serait du reste monstrueux que la classe ouvrière française ne s'insurge pas contre ses ennemis de classe.

Nous connaissons la classe ouvrière française par son passé. S'il existe un prolétariat possédant de vieilles traditions révolutionnaires, c'est bien celui des ouvriers de France, qui ont fait leur grande révolution de 1789, la révolution de 1830, la révolution de 1848, les journées de Juin et, enfin, la Commune de Paris. Mais c'est justement parce que la classe ouvrière française a été la première à prendre le chemin de l'action révolutionnaire qu'un certain aristocratie politique s'est développé chez elle, comme un aristocratie économique chez la classe ouvrière anglaise.

Le prolétariat britannique a pendant longtemps regardé de haut les ouvriers des autres pays : c'était des parias, ils recevaient des salaires faibles, ils étaient à moitié affamés, la soldatesque y régnait, ils ne faisaient pas de sport, etc., alors que la classe ouvrière anglaise, c'est-à-dire ses sommités qualifiées, se trouvaient dans une situation privilégiée. D'où son attitude dédaigneuse à l'égard de la lutte révolutionnaire. En revanche, la classe ouvrière française s'est considérée, pendant très longtemps, comme l'unique force révolutionnaire en Europe, le messie, appelé à sauver tous les autres peuples. Hors des frontières de la France, tout était barbarie, ignorance. En Allemagne l'absolutisme, en Russie le tsarisme. Même en Angleterre, il y avait le roi et les lords. En France, la classe ouvrière avait créé la république et devait arriver la première au socialisme. C'est ce que pensaient les sommités de la classe ouvrière. À cet aristocratie révolutionnaire est lié, chez la classe ouvrière française, le *patriotisme*. L'idée est la suivante : « Si le kaiser nous étrangle, la France, l'unique foyer de la lutte révolutionnaire, périra. C'est pour cela que sauver la France à n'importe quel prix signifie sauver le socialisme. » Les sommités de la classe ouvrière française s'accommodaient du fait qu'en concluant une alliance avec la Russie le gouvernement français soutenait le tsarisme russe. Certes, il y avait de l'opposition. Mais les grandes masses étaient trompées, bercées, endormies par la pensée que le danger de l'absolutisme allemand était trop grand, que l'alliance avec l'Empire russe était la seule issue, sinon les bachi-bouzouks allemands allaient piétiner la France et étrangler ainsi la révolution socialiste. Ce n'est que graduellement que, par l'expérience de la guerre, les ouvriers acquièrent la conviction que les deux camps étaient également hostiles au prolétariat. Des voix menaçantes se sont levées de plus en plus souvent dans les tranchées françaises. Il est vrai que Clemenceau continue à tenir les ouvriers français dans un étau, par un mélange de mensonge patriotique et de persécution policière. Mais maintenant que la vieille Allemagne impérialiste gît à terre, qu'aucun danger extérieur ne menace plus la classe ouvrière française, qu'au contraire, sa propre bourgeoisie constitue la menace la plus effroyable, la plus mortelle — il est vrai qu'elle se trouve au service de la bourgeoisie anglaise

et américaine — pour les autres peuples, il n'y a aucun doute qu'en réponse aux conseils des députés ouvriers et soldats allemands et austro-hongrois surgiront, dans un avenir très proche, des barricades à Paris.

Il est fort possible que le prolétariat français soit devancé par la classe ouvrière révolutionnaire d'Italie. Comme vous le savez, le parti socialiste italien a passé avec honneur les épreuves de la guerre actuelle. Dès avant la guerre, le parti italien avait été nettoyé de l'élément opportuniste ; aussi il y a le fait que la bourgeoisie et la monarchie italienne ont mis neuf mois pour passer du camp des Empires centraux au camp des pays de l'Entente et pour entrer en guerre aux côtés de la France et de la Russie. Au cours de ces neuf mois, le parti italien a pu voir, d'après l'expérience des autres pays, à quelle démoralisation, à quelle prostitution conduisait la politique de « l'union sacrée » des socialistes avec les capitalistes. Ces circonstances permirent au parti italien de prendre l'initiative de convoquer la conférence de Zimmerwald ¹⁰⁸.

Le jeune prolétariat italien se distingue par un tempérament fougueux et il a déjà transformé plus d'une fois les pavés italiens en barricades révolutionnaires. Toutes les informations qui nous proviennent d'Italie témoignent qu'une bataille décisive entre le prolétariat et la bourgeoisie y est à l'ordre du jour. Dans la péninsule, la révolution prolétarienne possède un de ses détachements les plus combatifs et les plus sûrs.

En ce qui concerne l'Angleterre, les choses ne sont pas très différentes. Il est vrai que l'Angleterre a pris l'habitude de se tenir à l'écart de l'Europe. La bourgeoisie a inculqué au peuple anglais l'idée que le continent est une chose, l'Angleterre — une autre. Le gouvernement de la Grande-Bretagne intervenait dans les guerres européennes en aidant, en partie par son argent, en partie par sa marine, le côté le plus faible, en l'aidant jusqu'à ce qu'un équilibre se crée sur le continent. C'est en cela qu'a consisté, camarades, pendant plusieurs siècles, toute la politique mondiale de l'Angleterre : partager l'Europe en deux camps et ne pas laisser l'un des deux camps se renforcer aux dépens de l'autre. L'Angleterre soutenait ses alliés comme la corde soutient le pendu, c'est-à-dire pour pouvoir serrer le nœud sous la forme de toute sorte d'obligations, pour épuiser par les guerres non seulement ses ennemis, mais aussi ses « alliés ». Mais cette fois, les choses ne se sont pas passées ainsi. L'Allemagne s'est déployée trop largement, elle s'est montrée un pays trop puissant et l'Angleterre a dû entrer elle-même dans cette guerre, elle a dû s'y mêler profondément et non pas seulement par son argent, mais aussi par sa chair, par son sang. Et il a été dit : « Le sang n'est pas de l'eau. » Cette intervention de la bourgeoisie anglaise ne restera pas gratuite... La situation privilégiée de l'Angleterre, profondément minée par la concurrence allemande, a disparu à tout jamais. L'ouvrier anglais trade-unioniste disait avant : « Chez moi il n'y a pas de militarisme : je suis un citoyen libre dans mon île, défendue par la marine. Dans ma marine, il n'y a que quelques dizaines de milliers de matelots à gages, et c'est tout. »

Maintenant le militarisme a pris par le cou ce prolétaire « libre » anglais et l'a jeté sur le territoire de l'Europe, et la guerre a provoqué un accroissement effroyable des impôts, une montée de prix effroyable. L'économie de la Grande-Bretagne est dévastée, ruinée. La quantité formidable d'invalides est la conséquence de la guerre. Penser qu'après la victoire sur l'Allemagne, l'Angleterre pourrait abolir son militarisme ou le limiter nettement serait une

profonde erreur. Demain le pire ennemi de l'Angleterre, ce seront les États-Unis. Dès aujourd'hui il existe entre eux un profond antagonisme interne. Pour le prolétariat anglais, il ne reste que deux possibilités : dégénérescence économique et de classe ou bien révolution sociale.

Il est vrai qu'il existe un préjugé selon lequel la classe ouvrière anglaise n'aurait pas un tempérament révolutionnaire. Une théorie subjectivement nationaliste veut que l'histoire d'un peuple s'explique par le tempérament national. Ce sont des inepties. C'est ce que pensent et écrivent les bavards superficiels issus de milieux bourgeois qui observent les Anglais uniquement dans les restaurants de luxe suisses ou français; ils observent la soi-disant crème de la société anglaise, dont ils veulent faire passer les représentants, corrompus et épuisés de génération en génération, privés de force et de volonté de vivre, pour des représentants de la nation anglaise.

Mais celui qui connaît l'histoire du peuple anglais et de la classe ouvrière anglaise, l'histoire des révolutions anglaises du XVIIe siècle et ensuite le chartisme anglais du XIXe siècle, sait que les Anglais ont aussi le « diable au corps ». Il est arrivé plus d'une fois que l'Anglais prenne la massue contre les oppresseurs. Et il n'y a aucun doute que l'heure est proche où il prendra la massue contre le roi, contre Lloyd George, contre ses lords et contre la bourgeoisie anglaise, cruelle et rusée, intelligente et perfide. On entend déjà les premiers roulements de tonnerre de la grande tempête sur les îles britanniques. Il semble que le danger le plus grave, le plus durable, vienne du côté de l'Amérique et du côté du Japon.

Voyons ce qui nous attend du côté de l'Amérique.

Les États-Unis sont un puissant pays capitaliste, qui est intervenu dans la guerre après que les pays européens se furent épuisés les uns les autres pendant presque trois ans. J'étais en Amérique pendant les mois critiques, janvier et février 1917, et j'ai observé la préparation de l'entrée en guerre des États-Unis. Peut-être vous rappelez-vous ce que notre presse patriotique et la presse de tous les pays de l'Entente écrivaient; comment le noble président Wilson, indigné par les excès et les crimes du militarisme allemand, et en particulier par la guerre sous-marine, par le torpillage des grands paquebots, etc., jeta enfin son épée dans la balance « pour assurer le triomphe de la vertu sur le vice ». En réalité, les choses étaient beaucoup plus prosaïques que ne le disait la presse bourgeoise.

Dès le début, l'Amérique occupa par rapport aux deux camps la même situation que l'Angleterre par rapport au continent pendant les guerres précédentes. Elle agissait au moyen de différentes combinaisons et alliances diplomatiques. J'ai déjà dit que l'Angleterre partageait l'Europe en deux parties hostiles; elle restait dans son île et disait : « Qu'ils s'affaiblissent les uns les autres, je soutiendrai les plus faibles pour ne pas laisser se renforcer des rivaux trop dangereux pour moi. » Lorsque l'Allemagne devint trop forte, l'Angleterre fut obligée de passer dans le camp des ennemis déclarés de l'Allemagne. Alors l'Amérique, sur son île gigantesque, de l'autre côté de la « grande mare » — c'est ainsi que les Américains appellent l'océan — est restée dans l'expectative et s'est dit : « L'Europe et l'Angleterre sont partagées en deux camps. Nous autres Américains, nous allons tout d'abord observer comment ils vont se saigner et s'épuiser les uns les autres. Mais nous n'allons pas rester passifs : dans la mesure du possible, nous allons faire des affaires, des bénéfiques, nous allons vendre

de la dynamite, des obus, des fusils à un camp ou à un autre, et pour notre neutralité nous allons recevoir de bons intérêts capitalistes. »

C'est en cela qu'a consisté la politique initiale des États-Unis. Et dès le début de la guerre, l'« honnête » commerçant américain dirigeait ainsi la politique de l'« honnête » président Wilson. Il se glissait dans les deux camps avec son honnête dynamite et l'offrait aux deux parties combattantes aux prix usuraires les plus honnêtes. Mais l'Angleterre a déclaré le blocus et a dit à l'Amérique : « Non, tu ne porteras pas ta dynamite en Allemagne. » Il en est résulté une très grande tension entre l'Amérique et l'Angleterre. Wilson a pris la parole devant sa Bourse : « La justice est bafouée, la liberté des mers est profanée, l'honnête dynamite américaine n'a pas libre accès en Allemagne. » Bien entendu, toute la Bourse et l'industrie militaire bouillonnaient de vertueuse indignation contre l'Angleterre, qui avait établi le blocus. Les magnats de l'industrie militaire tenaient des réunions agitées avec les manitous de la banque et avec les diplomates : ils examinaient la question de savoir s'il fallait ou non déclarer la guerre à l'Angleterre. Le neutre Wilson rétorquait : « Maintenant nous sommes coupés des Empires centraux par le blocus. Si nous rompons avec l'Angleterre, les marchés anglo-français, russe et italien seront également perdus pour notre industrie et nous serons bredouilles. » Les intérêts de l'industrie et du commerce américains exigeaient que Wilson défendît la neutralité qui devait permettre au commerçant américain d'exporter ses marchandises en énorme quantité vers les pays de l'Entente.

En effet, pendant la guerre, le commerce extérieur des États-Unis a augmenté de deux fois et demi. Ce n'était plus l'ancien commerce, lorsqu'on exportait le pain, les machines et en général tous les produits nécessaires à la vie humaine. C'était presque exclusivement le commerce des réserves militaires. C'était surtout le commerce des engins de mort. De sorte que la neutralité de Wilson permettait à l'industrie américaine de faire d'excellentes affaires.

Mais voilà que pour faire contrepoids à l'Angleterre, l'Allemagne entreprenait sa guerre sous-marine *illimitée*. C'était en janvier 1917. La situation était la suivante : l'Amérique tout entière était couverte d'usines de guerre qui comptaient sur le débouché européen. Le blocus anglais les avait coupées des Empires centraux et le blocus sous-marin allemand menaçait de les couper de l'Angleterre, de la France, de la Russie et de l'Italie. Il est bien évident que la coupe de l'industrie militaire a débordé, et par conséquent aussi celle du « pacifisme » de Wilson et de sa « neutralité ».

J'ai oublié de vous dire que Wilson n'avait été l'apôtre du « pacifisme », c'est-à-dire de la coexistence pacifique des peuples, que tant que cette idée servait de pavillon commercial à la dynamite américaine « neutre ». Mais à partir du moment où les deux blocus se mirent en travers du chemin, le grand apôtre de l'hypocrisie, Wilson, se mit à penser qu'il était temps d'intervenir. La bourgeoisie américaine lui donnait beaucoup de temps pour réfléchir. Elle lui disait : « Voilà la tour de Babel de l'industrie de guerre, voilà le Mont-Blanc des obus et des munitions que nous avons créés pour l'Europe. Que faut-il en faire ? » Wilson ouvrit les bras et déclara qu'il n'avait pas inventé de moyen contre la guerre sous-marine. On lui dit : « Tu dois prendre ces marchandises pour l'État américain. Si tu ne peux pas les transporter toutes en Europe, fais-les payer par l'ouvrier ou le fermier américain. »

Voilà la source du militarisme américain, de ce militarisme qui s'est développé d'une façon effroyable et rapidement : l'industrie américaine préparait ce militarisme pour l'exporter en Europe, mais il a débordé ensuite le peuple américain et ce dernier a été contraint de l'absorber lui-même en Amérique. L'intervention de Wilson dans la guerre était, par conséquent, d'un côté le désir d'étrangler l'Allemagne et avec elle toute l'Europe, d'un autre côté, l'intérêt usuraire direct de l'industrie de guerre américaine. Voilà ce que représentent les principes moraux du vieux bigot Wilson.

Mais cette expérience ne fut pas sans laisser de traces dans la classe ouvrière américaine. Cette classe possédait quelques traits qui l'apparentaient à la classe ouvrière anglaise. Dans les deux cas, il y avait des trade-unions conservateurs. Les sommités de la classe ouvrière américaine considéraient qu'ils étaient encore plus aristocrates que les Anglais. La classe ouvrière anglaise avait un roi, des nobles, des lords, ce que la classe ouvrière américaine n'avait pas. Les États-Unis sont une république « libre », fédérative, ils ont beaucoup de terre et beaucoup de blé, etc.

Désormais, tout cela appartient définitivement au passé. Cela n'est plus. De cette république fédérative soi-disant libre, il ne reste plus trace. La guerre en a fini définitivement avec elle. En la personne des États-Unis d'Amérique, nous avons un pays impérialiste militariste centralisé. Le pouvoir du président américain n'est pas moins grand que celui de n'importe quel roi ou tsar. Pour tous les problèmes fondamentaux de vie ou de mort, pour les problèmes de la guerre et de la paix, le président américain, exécuteur de la volonté du capital financier, a concentré entre ses mains durant la guerre l'ensemble du pouvoir. Le militarisme créé l'est à une échelle et une envergure vraiment américaine. Les conditions de vie des masses se sont aggravées au dernier degré.

J'ai pu l'observer de mes propres yeux avant même que l'Amérique n'intervienne ouvertement dans la guerre. Toute l'énergie du peuple ouvrier était dirigée non pas à fabriquer des produits nécessaires à l'existence, des produits de consommation, mais à fabriquer des produits d'extermination. Les prix des objets courants ont monté en Amérique à un niveau jamais atteint.

En janvier et en février 1917, lorsque, dans toutes les gares et tous les ports de l'Est, des masses formidables de munitions s'étaient concentrées et que des bouchons s'étaient formés sur tous les chemins de fer, les prix des objets de consommation ont fait un bond violent : j'ai vu à New York des dizaines de milliers de mères manifester dans les rues, démolir et saccager les magasins d'objets de consommation, renverser les étalages. C'était un mouvement fougueux, chaotique — premier signe de futures secousses sociales.

Nous arrivons ainsi à la conclusion qu'en Amérique aussi cette guerre a préparé toutes les conditions matérielles et idéologiques nécessaires à une intervention révolutionnaire de la classe ouvrière américaine.

Or, cette classe ouvrière, camarades, n'est pas faite d'un mauvais matériel. La classe ouvrière américaine a été formée par des représentants des nationalités les plus diverses, et ces représentants étaient loin d'être les pires. Qui émigrerait en Amérique ? Depuis les temps anciens, c'étaient des ouvriers insoumis ou des paysans adeptes de sectes persécutées dans

leur patrie. Après chaque insurrection ou révolution écrasée, des milliers d'ouvriers et de paysans émigraient en Amérique : après 1848 d'Allemagne et d'Autriche, après l'écrasement de la révolution de 1848 et la commune de 1870 — de France. Après 1905, une quantité énorme d'ouvriers d'avant-garde des nationalités opprimées ou russes ont quitté la Russie pour l'Amérique : les éléments révolutionnaires partaient au-delà de l'océan. Certes, là-bas ils trouvaient la possibilité de gagner plus, de vivre mieux que dans leur ancienne patrie. Mais la guerre a détruit tous ces privilèges et elle a pris ce prolétariat de premier ordre dans l'étau insupportable de l'impérialisme. Il n'y a aucun doute que cet étau éclatera et que le prolétariat américain révélera toutes ses qualités révolutionnaires.

Les communards français, les organisateurs allemands et nos bolcheviks russes s'y sont établis. Nos camarades — les bolcheviks — y jouent un grand rôle dans toutes les organisations révolutionnaires. Tout cela combiné donnera sans aucun doute à la révolution américaine un élan américain.

Quelques mots, camarades, à propos du Japon.

Le Japon est le pays que nous connaissons le moins bien. Il est en Extrême-Orient comme une sorte d'Angleterre asiatique, chien de garde du continent asiatique. L'Angleterre veille auprès du continent européen, le Japon auprès du continent asiatique qu'il veut tailler et retailler selon ses propres désirs et ses propres intérêts et d'une manière encore plus barbare que ne l'a fait l'Angleterre avec le continent européen pendant des siècles.

Mais l'époque n'est plus la même. Le Japon est entré sur cette voie trop tard pour occuper une situation d'hégémonie, la place du maître, du dictateur économique, qui seule permet à la bourgeoisie de tenir en main pendant longtemps sa classe ouvrière.

C'est justement au cours de ces derniers mois que des nouvelles nous sont parvenues du Japon, indiquant qu'un mouvement révolutionnaire de grèves s'y était développé, entraînant dans son tourbillon près de deux millions d'ouvriers, derrière le mot d'ordre : « le riz et la paix ». Ce sont nos propres mots d'ordre, à la seule différence que « pain » se dit « riz » *en japonais*; pour le reste, ce sont les mots d'ordre de notre classe ouvrière, épuisée par le militarisme et par la guerre. Le Japon, comme vous le savez, se distingue par un très grand don d'assimilation, par une capacité d'imitation. Ce n'est pas un trait national particulier donné par la nature, c'est la qualité d'une nation qui est entrée plus tard que les autres sur le chemin de l'évolution mondiale et qui est obligée de rattraper les autres au pas de course. C'est pour cela que le Japon a développé en lui la capacité d'imiter les autres peuples, d'assimiler leurs habitudes, leurs procédés, leur technique. De tels peuples apprennent plus tôt à *faire* à l'europpéenne qu'à *penser* à l'europpéenne.

La bourgeoisie japonaise est encore entièrement plongée dans les vieilles superstitions féodales, dans les conceptions de clan et de caste, dans les préjugés de samourais, dans les anciennes religions « païennes », etc. Mais elle sait déjà rafler les profits selon toutes les méthodes de la comptabilité capitaliste.

La classe ouvrière japonaise est, elle aussi, du point de vue de sa conscience, en retard sur sa propre pratique. D'une manière générale, camarades, qu'est-ce que la conscience ? C'est la

chose la plus paresseuse, bien que ce soit le psychisme humain. Les subjectivistes — nos s.-r. — considéraient que tout était mû par la conscience. Cela est faux. Si vraiment la conscience des hommes était un facteur de progrès, il n'y aurait eu ni cette guerre, ni ces humiliations, ni ces crimes.

Tout cela, n'est-ce déjà écrit dans les livres ? Tout cela a été prédit, jusqu'à la dernière goutte. Par conséquent, si la conscience faisait progresser les hommes, ils l'auraient compris depuis longtemps et auraient envoyé au diable les classes dominantes. Pourquoi cela ne s'est-il pas fait ? Parce qu'en fait la conscience est le facteur le plus paresseux de toute l'histoire. Il faut que les faits matériels extérieurs poussent, frappent les peuples et les classes dans le dos, sur le cou, sur les tempes, pour que cette damnée conscience se réveille enfin et se mette à clopiner derrière les faits.

Tout cela apparaît clairement dans l'exemple du Japon, justement parce que le Japon, par sa situation, se voit contraint d'introduire chez lui des armes européennes sous peine d'être écrasé. Pour les armes, il faut des usines. Pour les usines, la technique est nécessaire. Et le Japon se met précipitamment à créer sa technique, sa science, son industrie. Le côté philosophique de la conscience, le domaine politique, critique de la conscience ne se développe pas parallèlement, n'arrive pas à suivre — et la grande masse des Japonais continue à stagner dans sa barbarie idéologique médiévale. Mais c'est justement dans une telle situation que les bonds en avant deviennent inévitables.

Nous nous représentons la classe ouvrière japonaise comme une classe ouvrière arriérée. Cela est vrai. Dans sa masse, elle est très arriérée. Mais ne nous disait-on pas hier encore de la classe ouvrière russe : « Vous croyez qu'en Russie il y aura non seulement la révolution, mais aussi la dictature de la classe ouvrière. Or, le prolétariat russe est des plus arriérés. Il est embourbé dans les préjugés paysans. » A cela nous répondions : « Si nous comptions uniquement sur la conscience du prolétariat d'aujourd'hui dans son ensemble, votre critique serait évidemment juste. Mais il y a une logique objective, une logique de notre industrie centralisée, une logique du tsarisme russe, une logique de la nature contre-révolutionnaire de la bourgeoisie russe, de la nullité de la démocratie petite-bourgeoise, une logique de la situation internationale. Cette logique objective extérieure se transformera en un bâton historique qui fera marcher la classe ouvrière russe, au début même contre sa propre conscience, sur le chemin de la prise du pouvoir. »

Nous avons eu raison. Il faut dire la même chose de la classe ouvrière japonaise, qui est entrée encore plus tard sur la voie du développement historique et qui est contrainte de se développer encore plus rapidement. Ces trois millions d'ouvriers qui se mettent en grève sous le mot d'ordre : « le pain et la paix », vivent un moment de l'évolution qui comprend à la fois notre année 1903, lorsque nous avons connu le premier mouvement de grève spontané, notre année 1905, lorsque la révolution allait encore faire des courbettes devant le tsar et même le début de la révolution de 1917, lorsque nos ouvriers et ouvrières réclamaient la paix et du pain. Tout cela est confondu.

La rapacité de la bourgeoisie japonaise, sa fureur militariste iront en s'accroissant, car actuellement, pour le Japon, ce sont les États-Unis qui représentent le plus grave danger.

L'Amérique, avant, n'avait pas d'armée; aujourd'hui, elle en a une formidable. La marine se renforce. Par rapport à l'Amérique, le Japon est pauvre, et c'est à partir de sa pauvreté qu'il est obligé de créer une armée puissante et par là d'exploiter sans pitié sa classe ouvrière, en la dépouillant jusqu'au dernier fil. Voilà les facteurs objectifs qui rendent inévitable la révolution japonaise.

La bourgeoisie japonaise a plus ou moins rattrapé, et rapidement, la bourgeoisie européenne quant à la technique de la production et celle du pillage. La classe ouvrière japonaise devra rattraper la classe ouvrière européenne quant à la technique de la révolution prolétarienne.

Du tour d'horizon — bref, par nécessité — que je viens de faire du mouvement de la classe ouvrière dans les différents pays, il ressort, camarades, que la guerre a partout révélé jusqu'à la racine l'antagonisme fondamental des classes, antagonisme dont en temps de paix la classe ouvrière n'a pas aussi clairement conscience.

Désormais, cet antagonisme est dévoilé : les ouvriers de tous les pays sont placés devant l'alternative fatidique : être détruits par l'histoire ou prendre en main le pouvoir d'État. Voilà pourquoi la guerre est la mère de la révolution.

Si l'on suppose que l'Amérique et le Japon restent en arrière au moment où toute l'Europe sera embrasée par les flammes de la révolution sociale — ils ne nous étrangleront pas.

Si la classe ouvrière allemande fait un pas en avant — et elle le fera — si elle prend le pouvoir, exproprie sa bourgeoisie et se met à organiser une économie communiste, elle sera mille fois plus forte que nous par son organisation et par sa technique, et notre alliance avec elle (l'alliance de la Russie soviétique avec la classe communiste allemande ou l'alliance de la Russie soviétique avec l'Allemagne soviétique) sera à elle seule une force contre laquelle se briseront toutes les vagues de la contre-révolution européenne et mondiale.

Du point de vue des perspectives fondamentales de la période immédiate, nos affaires vont on ne peut mieux, camarades.

Tout ce que nous, les révolutionnaires de la plus ancienne génération, avons pensé pendant des décennies, tout ce que nous avons espéré, attendu, se réalise aujourd'hui.

Mais, camarades, ce serait une faute énorme si nous en tirions des conclusions trop optimistes, si nous nous disions que la révolution communiste est pour ainsi dire dans la poche. Cela n'est pas!

Le plus grave danger pour la révolution, et avant tout pour la Russie soviétique, n'est pas écarté. C'est l'impérialisme, qui n'est pas encore tué.

Jusqu'à une époque récente, ce danger était représenté par l'Allemagne. Aujourd'hui, l'Allemagne impérialiste est sortie de la scène. Mais cela ne signifie pas que le danger ait diminué. Le danger immédiat est devenu plus grand.

Aujourd'hui le monde entier, dans le sens complet du terme, s'est séparé en deux : les bolchéviks et les autres. Une lutte finale commence, une lutte non pas à la vie, mais à la mort.

Cela, camarades, n'est pas une phrase de propagande, mais la simple réalité. Prenez la presse de tous les pays, la presse bourgeoise, la presse gouvernementale, la presse des conciliateurs et vous verrez qu'aucune question n'est débattue autrement que sous cet angle, à savoir quelle importance la solution de cette question peut avoir dans la lutte contre le bolchévisme.

Lorsque, au cours des derniers jours, on discutait en Allemagne s'il fallait ou non conclure la paix après la déposition de Guillaume, les uns disaient qu'il fallait conclure la paix immédiatement, car la paix était en elle-même un bien si grand, qu'à elle seule elle suffirait à freiner les éléments révolutionnaires, à avoir raison du bolchevisme. Les autres disaient qu'il ne fallait pas conclure la paix, car tout flottement est mortel : « Si nous flanchons devant l'impérialisme anglais, nous montrerons que nous sommes faibles. La classe ouvrière allemande le verra et cela donnera l'occasion au bolchevisme de se développer. » La pensée bourgeoise et conciliatrice ne vit que pour la lutte contre le bolchévisme, c'est-à-dire contre le communisme, ainsi que toute la stratégie et la politique des classes dominantes de l'Europe, du monde entier. C'est un fait d'importance capitale. Tout d'abord, il montre que notre parti est accepté en tant que force historique dirigeante; en même temps, nous y entrevoyons une expression du désarroi, de l'incertitude, de la peur des classes dominantes de tous les pays. Et cela est une condition importante du succès. Mais jusqu'au succès complet, camarades, plusieurs années ou plusieurs mois, si tout va bien, peuvent s'écouler. Or, en quelques mois, à notre époque, de grands événements favorables à l'un ou à l'autre peuvent survenir.

Souvenez-vous qu'il y a seulement huit, sept, six mois, l'impérialisme allemand dictait sa volonté au monde entier, alors que nous étions foulés aux pieds. Comparez avec ce qui se passe aujourd'hui. Quelles transformations grandioses! L'histoire ne travaille plus à l'aide de petits instruments bien affilés; non, elle travaille à coup de marteau, à coup de massue gigantesque qu'elle lève sur les têtes des classes, des nations, des peuples, des États, démolissant les uns, soulevant les autres. Et dans ce travail gigantesque, un tel coup de massue peut aussi tomber sur nous, il ne faut pas l'oublier, camarades.

L'enthousiasme révolutionnaire ne consiste pas à fermer les yeux devant le danger. Or, ce danger existe, et il est particulièrement précis du côté du front du Sud.

IL ne provient ni de Krasnov ni de Dénikine, mais de l'impérialisme anglo-français, auquel Krasnov et Dénikine peuvent servir de point de départ.

Vous savez quel changement d'orientation se produit actuellement dans tous les pays neutres ou occupés, dans les pays qui avaient été, il y a peu de temps encore, à la remorque de l'Allemagne, dans les pays dont la bourgeoisie, récemment encore, léchait les bottes de Guillaume. Aujourd'hui, ils proclament partout bien haut que le véritable responsable de la guerre est le kaiser et ils se transforment tous en vassaux du militarisme anglo-français. Inutile de dire que, si hier encore, sur la Caspienne, la Turquie luttait contre l'Angleterre et son agent Bitcherakhov, demain celui-ci marchera contre nous avec les hordes turques.

Krasnov et Dénikine étaient ennemis, car Krasnov recevait ses deniers d'Allemagne et de Guillaume, et Dénikine de Lloyd George et de Clémenceau. Maintenant cet antagonisme, qui n'a rien d'un antagonisme de principe — les deniers anglais et français sonnent de la même

manière — maintenant cet antagonisme a disparu, et Krasnov a rejoint Dénikine à la solde de l'impérialisme anglo-français.

En Ukraine, Skoropadski était au service du gouvernement allemand. Maintenant il s'est rallié à la Roumanie. La Roumanie, qui avait abandonné les Alliés pour passer du côté de l'Allemagne, revient maintenant aux impérialistes alliés par le même chemin et par les mêmes portes. Tous, ils s'unissent et rajustent leur front contre nous. Et ce qui reste encore de la péninsule balkanique, tout cela sera évidemment tourné contre la Russie soviétique.

Les tentatives de nous étrangler à partir du front septentrional n'ont encore mené à rien. Bien entendu, il n'est pas exclu que le front septentrional renaisse au printemps, si avant le printemps il ne se produit pas en Angleterre et en France de graves événements. Mais pour l'instant, au cours des mois d'hiver, aucun danger ne nous menace du nord.

De l'est non plus, aucun danger ne nous attend.

Nous avons nettoyé la Volga, et dans l'Oural le travail progresse peut-être un peu plus lentement qu'on ne l'eût souhaité, mais il progresse. Il faut espérer que Oufa et Orenbourg soient prises dans l'avenir le plus proche. (*Applaudissements.*)

En ce qui concerne l'ancien front de l'ouest, c'est-à-dire l'Allemagne, vous savez que là-bas dernièrement se sont groupés des gardes blancs. Sous Pskov, on a formé l'armée de Dragomirov, qui devait menacer Petrograd.

Dans toute la zone occidentale, le militarisme allemand avait créé contre nous des forces contre-révolutionnaires; il en avait créé aussi en Ukraine. Maintenant, depuis la révolution allemande, ces forces restent suspendues et, bien sûr, la seule conclusion à tirer pour nous de la révolution allemande était la proclamation de l'annulation du traité de Brest-Litovsk. (*Applaudissements.*) Mais cela signifie que ce n'est pas Draoemirov qui marchera de Pskov ou de Vilno contre nous, mais que c'est quelqu'un d'autre qui marchera avec le drapeau soviétique sur Pskiov, Vilno, Riga — sur tous les centres des régions occupées. Et ce n'est un secret pour personne que dans toutes ces régions notre parti, le parti communiste, est à la tête des masses ouvrières et en grande partie des masses paysannes et que le pouvoir soviétique ne restera pas indifférent à la lutte qui s'y déroule déjà, qui se déroulera avec toute sa force demain en Ukraine.

Maintenant cette lutte perd tout aspect de lutte entre nous et l'Allemagne, car la Lettonie libre, la Pologne et la Lituanie libres, la Finlande libre, tout comme, d'un autre côté, l'Ukraine libre, ne seront plus un coin mais un lien entre la Russie soviétique et les futures Allemagne et Autriche-Hongrie soviétiques. C'est le début d'une fédération, c'est le début de la fédération communiste européenne — union des républiques prolétariennes d'Europe.

Par conséquent notre front occidental ne nous menace d'aucun danger; bien au contraire, nous allons y parachever notre tâche et placer la Russie dans les limites qui correspondent à la volonté des masses populaires peuplant l'ancien Empire du tsar.

Mais le front du sud reste toujours pour nous un front menaçant. Ici, camarades, un nœud fatidique pourrait se nouer. À travers l'Ukraine, à travers la Transcaucasie, l'Allemagne aspirait

aux possessions anglaises d'Asie, c'est ici que passait la grande route impérialiste présumée de l'Allemagne. Aujourd'hui, l'Allemagne impérialiste est déchue. Mais les Anglais et les Français empruntent déjà cette route, en rassemblant autour d'eux tous les éléments contre-révolutionnaires. Que ce soit la Turquie ou l'Ukraine, les Cosaques du Don, les nationalités transcaucasiennes, c'est-à-dire leurs classes bourgeoises, tous ils seront cimentés de la haine de classe à l'égard de la révolution prolétarienne.

Vous avez lu que les premiers vaisseaux sont apparus dans les eaux du Bosphore sous les murs de Constantinople, et la radio communique que bientôt des dizaines de flammes anglo-françaises apparaîtront dans la mer Noire à Odessa, à Sébastopol et à Novorosisisk. À cela est lié le problème du débarquement anglo-français sur la côte de la mer Noire et celui du mouvement sur l'Ukraine. Il est vrai que les choses sont plus vite dites que faites. Débarquer quelques dizaines de milliers de soldats anglo-français, cela n'est rien. L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie devaient maintenir en Ukraine un demi-million de soldats uniquement pour pouvoir conserver les nœuds ferroviaires et pour empêcher d'exploser un pays en l'état d'ébullition permanente. C'était un semi-ordre temporaire, qui permettait aux armées allemandes de piller les paysans ukrainiens. Les Anglo-Français auront besoin d'une armée aussi nombreuse, car les sympathies des paysans ukrainiens et des ouvriers ukrainiens à l'égard de leurs libérateurs ne seront pas plus chaudes qu'à l'égard des soldats allemands. Or il ne s'agit pas uniquement de l'Ukraine, mais de l'ensemble de la Russie. Il est vrai que la garde-blanche allemande, la bourgeoisie ukrainienne vont les aider. Les cadres de la bourgeoisie grand-russe, des impérialistes grand-russes se jetteront sur l'Ukraine et aideront les agresseurs anglo-français.

Néanmoins cette tâche exige non pas des jours, ni des semaines, mais des mois. Toutefois le danger est grand, surtout parce que les Alliés ont actuellement les mains libres. L'Allemagne est écrasée, des forces armées immenses ont été libérées.

Il est vrai que la menace d'une révolution en Europe a augmenté, mais cette révolution n'existe pas encore, elle ne fait que commencer. Ce qui veut dire qu'ils ont encore aujourd'hui la possibilité matérielle de jeter des forces importantes sur l'Ukraine.

Notre salut consiste à ne pas donner à l'impérialisme anglo-français la possibilité de faire jonction avec la contre-révolution russe. Les troupes allemandes forment des soviets dans toute l'Ukraine, rentrent au pays ou passent de notre côté; elles nous laissent leurs armes. Mais à peine les Allemands partis, d'autres veulent venir et frappent déjà aux portes. Il faut profiter du moment où les uns partent et où les autres veulent venir : il faut faire irruption en coin entre les deux et dire avec les ouvriers et les paysans ukrainiens en parlant de l'Ukraine : « C'est aussi une partie de notre maison soviétique », bien fermer la porte à clé et dire aux canailles étrangères allemandes et anglaises : « On n'entre pas! » (*Applaudissements.*)

Camarades, toute l'histoire est concentrée, comme dans une boule, dans cette question. Est-ce que nous saurons, est-ce que nous pourrons le faire ? Si nous ne savons pas, je ne dirai pas que la révolution périra — la révolution mondiale ne peut pas périr. Il y a eu la Commune de Paris, qui fut écrasée. Il y a eu l'année 1905, où nous fûmes écrasés. Mais nous nous sommes relevés. Et si l'on nous avait écrasé de nouveau, la révolution se serait relevée sur nos os. Mais

nous ne nous accommodons pas d'une victoire en fin de compte, après 25 ou 50 ans : nous voulons vaincre nous-mêmes, et tous ceux qui sont assis ici, notre génération qui a pris le pouvoir, ne veut plus le rendre. C'est là la question. (*Applaudissements.*)

Le problème que l'histoire nous a posé, nous devons le résoudre. C'est justement pour cela que le Comité central exécutif a déclaré que notre République soviétique doit se transformer en camp de guerre. Il n'y a pas d'autre tâche plus impérative, plus urgente que celle de la lutte armée sur le front du sud.

Il arrive que l'on rencontre un esprit administratif borné, un conservatisme professionnel chez certains de nos travailleurs soviétiques. On m'envoie parfois des plaintes par télégraphe me disant que notre machine de guerre empêche l'exécution de certaines tâches d'ordre culturel. Je le sais parfaitement bien. La machine de guerre, qui prend beaucoup de forces et de moyens, agit souvent d'une manière maladroite, barbare, rude. Tout cela est vrai et je suis prêt à l'admettre.

Malheureusement, camarades, c'est la conséquence du fait que nous luttons à la vie à la mort et que la guerre est un rude métier. La guerre est une chose sans pitié. Et bien sûr, dans chaque ville, à Voronej, à Koursk, à Moscou, à Tambov, partout, le fait que nous ne luttons pas à la vie à la mort a pour conséquence que le commissariat à l'Instruction publique en souffre, que le commissariat à la Justice en souffre, qu'on leur enlève non seulement les moyens matériels, mais aussi les hommes, les meilleurs travailleurs, et qu'on les envoie au front.

Lorsque les travailleurs soviétiques se plaignent qu'on leur a enlevé des maîtres dans les écoles alors que ces maîtres nous sont nécessaires, alors que ce sont de bons maîtres prolétariens, je réponds invariablement : « Ils feront certainement d'excellents officiers rouges, je ne vous les rendrai pas. » J'ai reçu des travailleurs de la caisse des hôpitaux une plainte parce qu'on leur a enlevé les meilleurs médecins. Nous avons besoin de médecins avant tout pour l'armée et les médecins bons pour la caisse des hôpitaux seront de bons médecins pour les soldats. Le fait que la Russie soit transformée en camp armé se traduit par ceci : on ramasse, on mobilise tout ce qui est possible, les moyens matériels et les forces individuelles, et il faut le faire avec une force décuplée. En outre, il faut mobiliser jusqu'à la conscience même de tous les travailleurs soviétiques, pour que tous comprennent et sentent que *le destin de notre pays se joue sur le front du sud*. Si nous flanchons, si nous trébuchons ici, il va de soi qu'il ne restera plus rien des caisses des hôpitaux ou de l'Instruction publique. Il nous faut nous assurer notre existence même, et par la même occasion celle du travail culturel. Aussi toutes les forces et tous les moyens doivent-ils aller à l'armée.

Je sais, les camarades de Voronej ont fait beaucoup, mais, permettez-moi de vous le dire, ils n'ont pas encore fait tout. Le travail peut et doit être fait d'une manière plus centralisée et intense. Il y a eu un moment où il a été question d'évacuer Voronej. Cette question ne peut et ne doit pas se poser. (*Applaudissements.*)

Voronej ne peut être évacué à aucune condition en aucune circonstance, il doit être défendu. Vous devez faire ici ce que font les soviets dans toute la région de la Volga, instruits par l'expérience amère de la rébellion tchécoslovaque. Là-bas chaque ville se transforme actuellement en forteresse. Les ouvriers suivent des cours d'Instruction militaire. Une partie des

ouvriers est transformée en garnison, répartie dans les différents secteurs de la ville. Chaque secteur a son commandant, un ouvrier révolutionnaire solide. Chaque ouvrier sait où il doit se présenter au moment du danger, quelle tranchée il doit occuper.

En un mot, toutes les villes de la région de la Volga se transforment actuellement en forteresses et, si la chance militaire nous trahissait ou si — admettons l'impossible — l'ennemi de l'est atteignait de nouveau la Volga, il y trouverait une ligne de fortifications contre laquelle il se casserait les dents.

Et vous, camarades, vous devez transformer Voronej sur cet exemple en l'une des forteresses du sud. La classe ouvrière des usines et des chemins de fer de Voronej doit être la garnison de cette forteresse.

C'est là la tâche immédiate des pouvoirs militaires et du soviet, des syndicats, des fabriques et des usines : transformer Voronej en une bonne forteresse du front du sud. Je ne doute pas que cette tâche sera exécutée.

La tâche de notre soviet de province par rapport au gouvernement est d'assurer la sécurité des voies de chemin de fer qui la traversent. Les cosaques atteignent toujours les voies de chemin de fer avec l'aide des koulaks des villages avoisinants. Il faut veiller plus sévèrement sur la zone de la voie ferrée. Il faut que les koulaks des villages et des bourgs disposés le long des voies ferrées soient tenus pour responsables directs de l'inviolabilité de la voie. Prenez les dernières révoltes des koulaks que vous avez eues dans la province de Voronej : elles se sont développées en une ligne de feu le long des voies ferrées. C'est un système que les Cosaques et les koulaks, sous la direction des officiers, ont tiré de l'expérience de l'occupation allemande en Ukraine, pendant laquelle les Allemands occupaient les nœuds ferroviaires. Pour lutter contre ce système de rébellion, il faut un minimum de forces armées. Un complot avait été préparé selon ce modèle, qui devait éclater le jour de l'anniversaire de notre révolution d'octobre. Toutes ces mutineries : les mutineries d'une bande de marins à Petrograd, les mutineries de koulaks à divers endroits, dans diverses provinces, représentent — c'est déjà un fait établi — les débris isolés d'un gigantesque plan de rébellion qui n'a pas été réalisé et qui devait coïncider avec l'anniversaire de notre révolution. *Mais à Petrograd cela a éclaté plus tôt — l'organisation n'a pas tenu.* La mutinerie a éclaté avant la date prévue aussi dans d'autres endroits, et elle s'est dispersée. Mais demain elle peut recommencer, et cela se fera le long des voies ferrées. Les rébellions ne disparaîtront pas tant que le front du Sud n'aura pas disparu. Liquidier une fois pour toutes les rébellions des koulaks n'est possible que par un seul moyen : liquidier le front du sud, le grand espoir de la bourgeoisie et des koulaks. Ici, sur le front du sud, on a envoyé d'importantes forces armées. Donnons pour notre front de Voronej encore des dizaines et des centaines de travailleurs d'avant-garde qui seront des commissaires auprès des régiments, des commandants, de simples combattants qui donneront avant tout l'exemple de leur propre courage. Nous aurons alors suffisamment de forces pour liquider les bandes cosaques une fois pour toutes. Nous devons vaincre, car dans notre sud se jouent actuellement les destinées non seulement de la révolution russe, mais de la révolution mondiale pour les prochaines années. Si nous laissons nos ennemis s'établir ici et nous étrangler, cela aura les conséquences les plus graves pour la classe ouvrière de tous les pays.

Camarades! Nous nous tenons maintenant, tel un phare, à une très grande hauteur. On veut à tout prix nous faire tomber. Le fait que nous ayons pu tenir jusqu'à présent, encerclés par les ennemis, a provoqué, enfin, l'explosion de la révolution en Allemagne et en Autriche-Hongrie. Si nous étions tombés, cela eût été un gain énorme pour nos ennemis de classe et un coup terrible pour nos amis dans le monde entier. Camarades! Nous n'avons pas le droit de tomber. Nous sommes montés trop haut. En tant que pouvoir soviétique, en tant que parti, nous avons pris de trop grands engagements devant la classe ouvrière internationale. Nous sommes obligés de vaincre. Et puisque c'est ici que se trouve actuellement notre front le plus important, c'est à ce front que nous devons donner tout ce qui existe. Vous rendrez ce front inexpugnable. Qui plus est, vous donnerez les forces qui nous conduiront à Novotcherkassk, à Rostov, à Poltava, à Kharkov et à Kiev. Et par Kiev passe le chemin direct pour rejoindre la révolution austro-hongroise, tout comme par Pskov et Vilno le chemin conduit directement à la révolution d'Allemagne.

La période des retraites, qui a eu lieu depuis la paix de Brest-Litovsk jusqu'à ces dernières semaines, cette période de retraite sur tous les fronts est terminée. Le répit que l'histoire nous a accordé est liquidé. En reculant, jusqu'à présent, nous accumulons des forces. Maintenant, nous devons les mettre en action. Attaque sur tous les fronts! Attaque sur le front de l'ouest, sur le front du sud, sur tous les fronts révolutionnaires! L'histoire travaille pour nous. Mais nous-mêmes, nous sommes la force vive de l'histoire. A partir du moment où nous serons imprégnés jusqu'à la moelle des os de la tâche que l'histoire nous assigne, nous ne craignons plus aucun danger. Cet engagement que la Russie soviétique a pris devant la classe ouvrière internationale, elle le tiendra. Nous protégerons, nous conserverons notre République soviétique comme une forteresse de la révolution sociale jusqu'à ce qu'elle fasse sa jonction avec la révolution mondiale.

2^e PARTIE

DES ARMES POUR LA RÉVOLUTION

Ce livre couvre les événements de l'année 1919, la plus dure et la plus riche du point de vue militaire. Le lecteur ne trouvera pas dans ce livre non plus l'essai cohérent sur notre travail d'organisation militaire, et encore moins une histoire des opérations militaires. Il ne s'agit ici que d'un recueil de documents et de matériaux. Autant que je puisse en juger, ce recueil est assez complet, peut-être même trop complet : les répétitions sont nombreuses, certains ordres présentent un intérêt plus formel que matériel, etc. Mais le contenu même de cet ouvrage ne permettait guère de retouches : en apportant des modifications à une suite de textes sans les insérer dans un contexte logique, on les aurait en même temps privés de leur valeur capitale celle de documents.

Il existe un préjugé selon lequel les armées révolutionnaires se formeraient grâce à l'« agitation » : telle est l'impression des gens qui jugent de l'extérieur. Il serait extrêmement dangereux que les révolutionnaires d'autres pays fassent leur cette idée : cela signifierait qu'ils n'ont pas profité de notre expérience. Bien sûr, sans propagande, il est impossible de créer une armée, révolutionnaire ou non. Mais la propagande n'est qu'une partie de l'affaire. Il faut tout d'abord avoir une conception correcte : un plan d'édification militaire, répondant aux conditions sociales, politiques et techniques, ainsi qu'aux moyens du pays révolutionnaire. C'est uniquement sur cette base, en expliquant à la population laborieuse et à l'armée elle-même les objectifs et les tâches de l'activité militaire et de la lutte, que la propagande peut mettre en branle une formidable puissance d'amitié, de fidélité au devoir et d'enthousiasme combattant. Enfin, à partir de cette conception correcte et de la propagande qui en découle, il faut avoir un régime clair, indiscutable, et en même temps souple, le moins bureaucratique possible, capable de soutenir jour après jour en un équilibre dynamique indispensable un organisme aussi complexe et artificiel que l'armée. Ce sont là les trois éléments du succès qui, à leur tour, se modifient au cours de l'édification militaire : la conception devient toujours plus réfléchie, la propagande — toujours plus concrète, le régime — toujours plus précis. Malheur toutefois au régime qui commence à laisser pousser les fleurs empoisonnées du bureaucratisme!

Précisément parce qu'elle est propagande et s'exprime par conséquent dans des articles et des discours, la propagande a trouvé dans cet ouvrage une place plus grande que les autres aspects de l'activité militaire. Le lecteur doit l'avoir clairement à l'esprit, afin de ne pas donner dans le préjugé signalé ci-dessus qui veut que la propagande joue un rôle primordial. Dans le domaine militaire plus que partout ailleurs, la parole ne fait que compléter l'action.

L. Trotsky

SITUATION MILITAIRE DE LA RÉPUBLIQUE AU PRINTEMPS 1919

L'ORDRE QUI NAIT DU CHAOS ¹

Les soldats allemands sont pressés de rentrer chez eux et de quitter les pays où les a précipités la volonté criminelle des envahisseurs allemands. Sur le chemin du retour, ils sont attaqués par des régiments polonais nouvellement constitués, qui les désarment et parfois même les tuent. Les Anglo-Français et les Américains se sont rués sur l'Allemagne et, montre en main, comptent son pouls fiévreux. Cela ne les empêche pas d'exiger du gouvernement allemand que les restes de ses armées déclarent la guerre à la Russie soviétique, l'empêchant ainsi de libérer les territoires occupés par l'impérialisme allemand. Les Belges, dont hier encore le pays était la proie de l'impérialisme allemand, occupent aujourd'hui des régions purement allemandes près du Rhin. Misérables, grugés par les dilapidateurs qui les gouvernent, les Roumains — dont la capitale est tour à tour la proie des Allemands et des Anglo-Français — envahissent de leur propre chef la Bessarabie, la Transylvanie et la Bukovine. Les régiments américains sont à l'affût de notre Nord froid et affamé, sans d'ailleurs comprendre ce qu'ils sont venus faire ici. Dans les rues de Berlin, naguère encore fières de leur ordre de fer, les vagues sanglantes de la guerre civile refluent ². Les soldats français se sont rendus à Odessa ³ et parallèlement, de grandes régions de la France sont elles-mêmes occupées par les Américains, les Anglais, les Autrichiens et les Canadiens qui traitent les Français comme les indigènes d'une colonie. Ressuscitant après environ un demi-siècle d'inexistence, la Pologne cherche querelle avec une fiévreuse impatience à l'Ukraine et à la Prusse, et provoque également la Russie soviétique ⁴.

Pour donner le change, cafard et hypocrite, tartufe contrit à la quaker, le président américain Wilson voyage à travers l'Europe ensanglantée sans tromper personne, comme représentant suprême de la morale, comme messie du dollar américain; il morigène, absout, et décide des destinées des peuples. Tout le monde l'appelle, l'invite, le prie : le roi d'Italie, les dirigeants félon des menchéviks géorgiens, Scheidemann rampant et fureteur, le tigre pelé de la petite bourgeoisie française Clemenceau, tous les coffres-forts de la City londonienne et même les sages-femmes de Suisse. Retroussant ses pantalons, Wilson traverse les flaques de sang européen et par la grâce de la bourse new-yorkaise — qui a misé à temps dans la dernière loterie européenne — unit les Yougoslaves aux Serbes, s'enquiert du prix de la couronne des Habsbourg, entre deux prises de tabac arrondit la Belgique au détriment de l'Allemagne pillée et se triture les méninges pour savoir comment utiliser les orang-outangs et les babouins pour sauver la culture chrétienne de la barbarie des bolcheviks.

L'Europe ressemble à une maison de fous et au premier abord, il semble que ses habitants eux-mêmes ne savent pas une demi-heure à l'avance qui ils vont tuer et avec qui ils fraterniseront. Néanmoins, une constatation se dégage obstinément des vagues brumeuses de ce chaos — la responsabilité criminelle du monde bourgeois. Résultat des siècles passés, tout ce qui se passe aujourd'hui en Europe est dû à la conception de l'économie, aux relations gouvernementales, au système militariste, à la morale et à la philosophie des classes au pouvoir, à la religion de tous les prêtres. La monarchie, l'aristocratie, le clergé, la bureaucratie, la bourgeoisie, l'intelligentsia professionnelle, les maîtres des richesses et les détenteurs du

pouvoir — ce sont eux qui sans relâche ont préparé les événements incroyables qui font qu'aujourd'hui, la vieille Europe « cultivée », « chrétienne », ressemble tellement à un asile de fous.

Le « chaos » européen n'est chaos que dans sa forme; pour l'essentiel, on y retrouve le reflet des lois supérieures de l'histoire, qui détruit le vieux afin d'y substituer le neuf. Avec les mêmes armes, la population de l'Europe se bat actuellement au nom de divers buts et programmes, correspondant à différentes époques historiques. A la base, il y en a trois : l'impérialisme, le nationalisme, le communisme.

Comme une mêlée de grands requins capitalistes, cette guerre a commencé au nom de la conquête et du partage du monde — c'est d'ailleurs l'essence même de l'impérialisme. Mais pour penser à la lutte des masses de plusieurs millions de personnes, pour les monter les unes contre les autres, pour entretenir en elles la haine et l'exaspération, il était nécessaire d'avoir des « idées » et des « conceptions » chères aux masses trompées et vouées à l'extermination. Les bandits impérialistes disposaient à cette fin d'un moyen d'hypnotisation : l'idée du nationalisme. L'interdépendance des gens parlant une langue commune et appartenant à la même nation est une grande force. Cette interdépendance ne se faisait pas sentir lorsque les gens vivaient une vie patriarcale dans leurs villages ou dans leurs petites provinces. Mais plus le mode de production bourgeois s'est développé, plus il a favorisé le rapprochement des villages entre eux, de la province et de la ville, et plus les gens pris dans ce tourbillon ont appris à apprécier leur langue commune — intermédiaire précieux dans les relations matérielles et intellectuelles. Le capitalisme aspirait à se consolider en premier lieu sur une base nationale et dans l'Allemagne divisée, l'Italie morcelée, la Pologne écartelée, en Autriche-Hongrie, chez les Slaves balkaniques et en Arménie, il a donné naissance à de puissants mouvements nationaux. Par des révolutions et des guerres, par des accommodages et des rapiécages, la bourgeoisie européenne a résolu tant bien que mal une partie des problèmes nationaux. C'est ainsi que furent créées une Italie unitaire et une Allemagne unitaire — à l'exclusion de l'Autriche allemande, mais avec des dizaines de rois. Sous la férule d'acier du tsarisme, les peuples de Russie s'unissaient en un tout. En Autriche et dans les Balkans, une âpre lutte continuait entre des nations condamnées à une étroite coexistence et incapables d'élaborer des formes pacifiques de coopération.

Entre-temps, le capitalisme a rapidement dépassé ses limites nationales. Le gouvernement national n'avait été pour lui qu'un tremplin nécessaire pour accomplir le saut. Le capital est rapidement devenu cosmopolite — les voies internationales de communications se trouvaient à sa disposition, il avait des agents et des serviteurs qui parlaient toutes les langues et tendaient à dépouiller les peuples du monde indépendamment de leur langue, de la couleur de leur peau et de la religion de leurs ancêtres. Pendant ce temps, tandis que la petite et la moyenne bourgeoisie ainsi que de larges couches de la classe ouvrière continuaient de vivre dans l'atmosphère de l'idéologie nationale, le capitalisme devenait impérialisme et aspirait à la domination mondiale. Un massacre universel se profila dès le début sur le fond de l'union de l'impérialisme et du nationalisme : la toute-puissante clique du capital financier et de l'industrie lourde réussit à atteler à son char tous les sentiments, les passions et les conceptions engendrés par les rapports nationaux, la communauté de langue, les souvenirs

historiques communs et surtout par l'existence commune dans l'état national. Marchant sur les grands chemins du pillage, du vol et de l'extermination, les impérialistes de chacun des camps en présence ont réussi à implanter dans la conscience des masses populaires l'idée qu'il s'agissait en réalité d'indépendance nationale et de culture nationale. Comme les banquiers et les grands fabricants qui exploitent les petits artisans et les ouvriers, l'impérialisme s'est approprié les sentiments ainsi que les buts nationalistes et chauvins dans leur ensemble, faisant semblant de les servir et de les sauvegarder. Grâce à ce potentiel psychologique effarant, le grand massacre a été alimenté et a duré quatre ans et demi.

Mais le communisme est entré en scène. Il est né lui aussi en son temps sur des bases nationales, parallèlement à l'éveil du mouvement ouvrier sous les premiers coups, encore timides, de la machine capitaliste. Dans la doctrine communiste, le prolétariat s'oppose à la bourgeoisie. Et si cette dernière devient rapidement impérialiste, prête à piller le monde, le prolétariat d'avant-garde quant à lui devient internationaliste et se transforme en facteur de fusion dans le monde. La bourgeoisie impérialiste ne représente qu'une infime minorité de la nation. Elle se maintenait, gouvernait et dirigeait tant qu'elle était encore capable, grâce aux idées et aux sentiments nationaux, de monter une cabale contre les larges couches de la petite-bourgeoisie et les masses ouvrières. Le prolétariat internationaliste était une minorité à l'autre extrême. Il pouvait à juste titre espérer d'arracher la majorité du peuple à l'emprise spirituelle de l'impérialisme. Mais jusqu'au dernier grand carnage des peuples, les meilleurs dirigeants du prolétariat eux-mêmes, les plus clairvoyants, ne soupçonnaient pas la force des préjugés du pouvoir bourgeois et des habitudes du conservatisme national que recérait encore la conscience des masses populaires. Tout ceci s'est révélé en juillet 1914, mois qui — sans nulle exagération — a été le plus sombre de l'histoire universelle, non parce que rois et boursiers déclenchèrent la guerre, mais parce qu'ils ont réussi à dominer de l'intérieur des centaines de millions d'hommes, à les tromper, à les égarer, à les hypnotiser et à les entraîner psychologiquement dans leur entreprise de brigandage.

Alors que pendant des dizaines d'années l'internationalisme avait été la bannière officielle de la puissante organisation de la classe ouvrière, il sembla avoir brusquement sombré dans le feu et la fumée de la tuerie universelle. Il réapparut par la suite, d'abord comme une flamme minuscule brûlant au sein de groupuscules disséminés dans divers pays. Les grands-prêtres savants ou ignares et les laquais et la bourgeoisie tentèrent de dépeindre ces petits groupes comme les vestiges d'une secte utopique en voie de disparition. Mais le nom de Zimmerwald résonnait déjà d'un écho menaçant dans toute la presse bourgeoise ⁵.

Les internationalistes révolutionnaires continuaient leur chemin. Ils s'efforcèrent en premier lieu de déterminer les causes profondes de ce qui venait de se passer. La longue période du développement « pacifique » de la bourgeoisie, avec ses luttes syndicales quotidiennes, ses mesquineries réformistes et ses disputes parlementaires insignifiantes, avait secrété une organisation forte de millions de personnes, mais opportuniste à son sommet, qui avait réussi à hypothéquer lourdement l'énergie révolutionnaire du prolétariat. Sous l'influence des événements historiques, la social-démocratie officielle, fondée sous le signe de la révolution sociale, était devenue peu à peu la force la plus contre-révolutionnaire d'Europe et du monde entier. Sa collusion avec les gouvernements nationaux respectifs, son parlement, ses

ministres, ses commissions étaient tels, elle s'était si bien habituée à ses amis-ennemis — escrocs parlementaires de la bourgeoisie et philistins — qu'au moment où fut déclenchée la sanglante catastrophe du régime capitaliste, elle ne sut que découvrir le danger de « l'unité » nationale. Au lieu de faire appel aux masses prolétariennes pour entreprendre une offensive contre le capitalisme, elle les appela à la défense de l'état « national ». Cette social-démocratie des Plékhanov, Tsérétéli Scheidemann, Kautsky, Renaudel et Longuet mobilisa à la rescousse de l'impérialisme tous les préjugés nationaux, tous les instincts d'esclave, toute l'écume du chauvinisme, tout ce qui était obscur et pourri, tout ce qui s'était accumulé dans l'âme des masses exploitées au cours des siècles d'esclavage. Il était évident pour le parti du communisme révolutionnaire que ce gigantesque chantage historique devait s'achever par un terrible retournement des serviteurs contre les cliques au pouvoir. Pour provoquer dans les masses un enthousiasme combattant, pour susciter un état d'esprit allant jusqu'au sacrifice, et enfin — pour leur faire accepter la simple possibilité de passer des années dans des tranchées sales et puantes, il a fallu éveiller dans leur conscience d'immenses espoirs, de merveilleuses illusions. La déception et l'exaspération des masses devaient donc inmanquablement prendre des proportions correspondant à l'échelle de la duperie. Les internationalistes révolutionnaires — quand ils ne s'intitulaient pas encore communistes — l'avaient prévu, et c'est sur cette prévision qu'ils avaient édifié leur tactique révolutionnaire : ils « tenaient le cap » sur la révolution sociale.

Deux minorités conscientes — impérialiste et internationaliste — se déclarèrent une lutte à mort et avant que leur litige ne se résolve au grand jour dans les rues par une guerre civile, il pénétra profondément dans la conscience des millions de travailleurs. Il ne s'agissait plus de conflits parlementaires qui, même aux plus beaux jours du parlementarisme, s'étaient avérés d'une très faible puissance éducative. Le peuple tout entier, jusqu'en ses profondeurs les plus sombres et les plus reculées, a été tenu captif dans les griffes d'acier du militarisme et a été entraîné de force dans le tourbillon des événements. Le communisme s'opposait à l'impérialisme en disant : « Maintenant, montre aux masses qui tu es et ce dont tu es capable; après, ce sera mon tour. » Le grand conflit entre l'impérialisme et le communisme ne se résout ni par les paragraphes des réformes, ni par les votes parlementaires, ni par les rapports de grève des syndicats. Les événements s'inscrivent au fer rouge et chaque pas de la lutte est scellé par le sang. Cela suffit pour se rendre à l'évidence que l'issue du combat entre l'impérialisme et le communisme ne peut être décidée par la voie de la démocratie formelle. Dans les circonstances actuelles où les problèmes se posent dans toute leur acuité, la solution des problèmes fondamentaux du développement de la société par un plébiscite aurait signifié la cessation de la lutte entre des ennemis de classe mortels et l'appel à une troisième force, représentée par le centre — c'est-à-dire la classe petite-bourgeoise encore non entraînée dans la lutte ou qui y participe sans en être pleinement consciente. Mais trompées par le grand mensonge du nationalisme, exsangues à cause de la guerre, désorientées, cherchant simplement une issue, passant par des états d'esprit les plus divers et les plus contradictoires, ces masses ne peuvent être une troisième force valable ni pour l'impérialisme, ni d'autant moins pour le communisme, ni d'ailleurs pour elles-mêmes. Il fallait attendre, ajourner la décision jusqu'au moment où les masses intermédiaires troublées reviennent à elles et firent toutes les conclusions de la guerre. Mais comment, par quel moyen ? Les moments de répit

artificiel sont possibles dans les compétitions sportives, sur l'arène du cirque et à la tribune du parlement, mais ils sont impossibles au cours d'une guerre civile. Plus les rapports, les besoins, les malheurs consécutifs à la guerre impérialiste atteignent à un degré supérieur de tension, moins il y a de possibilités objectives de mener la lutte dans le cadre de la démocratie formelle et d'un vote unanime à main levée. « Dans cette guerre, toi l'impérialisme, tu as montré ce dont tu es capable, et mon tour est maintenant arrivé : je prendrai le pouvoir et montrerai aux masses encore incrédules, désorientées, ce dont je suis capable, où je les mène, ce que je leur veux et ce que je suis capable de donner. » Tel était le mot d'ordre de la révolution d'Octobre du communisme, telle était l'idée motrice de la terrible guerre que les spartakistes ont déclaré au monde bourgeois dans les rues de Berlin.

La tuerie impérialiste s'est résolue par la guerre civile. Plus la guerre capitaliste leur apprenait le maniement des armes, plus les ouvriers se décidaient à utiliser ces fusils au nom de leurs objectifs. Néanmoins, le grand massacre n'était pas encore terminé que çà et là éclataient de nouveaux heurts sanglants entre les nations et les gouvernements, menaçant d'allumer un nouvel incendie. Au moment même où le communisme fêtait ses premières victoires et avait tous les droits de ne plus craindre d'échecs partiels, les langues jaunes de la flamme nationaliste montaient encore du terrain volcanique.

Hier encore étranglée, écartelée, torturée et exsangue, dans un dernier sursaut retardataire de nationalisme, la Pologne essaie aujourd'hui de piller la Prusse, la Galicie, la Lituanie et la Biélorussie. Pendant ce temps, le prolétariat polonais met déjà sur pied ses premiers soviets. En attaquant les territoires peuplés de Bulgares, le nationalisme serbe cherche à compenser par le brigandage de vieilles humiliations et des blessures passées. L'Italie s'adjuge des provinces serbes. À peine arrachés des griffes des Habsbourg, saoulés par cette souveraineté illusoire que leur ont octroyée les tout-puissants escrocs de l'impérialisme, les Tchèques saccagent les villes de la Bohême allemande et écrasent les Russes en Sibérie. Les communistes tchèques sonnent le tocsin. Les événements s'entassent les uns sur les autres, la carte de l'Europe se modifie continuellement, mais les changements les plus profonds ont lieu dans la conscience des masses. Le fusil qui hier encore était au service de l'impérialisme national est aujourd'hui, dans les mêmes mains, au service de la révolution sociale. Après avoir longtemps et habilement alimenté le feu européen afin de donner à ses banquiers et à ses industriels la possibilité de s'y réchauffer les mains, la bourse américaine a maintenant envoyé en Europe son commis suprême, son courtier supérieur, son fesse-mathieu méthodiste Wilson, pour voir de plus près si les choses n'étaient pas allées trop loin. « Hé, hé! — disaient encore récemment les milliardaires américains bien rasés en se frottant les mains — l'Europe est devenue une maison de fous, l'Europe est épuisée, ruinée, l'Europe devient la tombe de l'ancienne culture; nous visiterons ses ruines, nous achèterons ses plus beaux monuments, nous ferons libéralement l'aumône d'un thé aux augustes rejetons de toutes les dynasties européennes; la concurrence de l'Europe va disparaître, la vie industrielle passera définitivement chez nous et les bénéfices du monde entier viendront remplir nos poches. »

Aujourd'hui cependant, le mauvais ricanement commence à se figer dans la gorge des boursiers yankee. Toujours plus puissante et plus impérieuse, une idée monte dans le chaos européen, l'idée d'un ordre nouveau, l'ordre communiste. Dans le remue-ménage et la

confusion des heurts sanglants, impérialistes, nationaux et de classe, les peuples les plus attardés dans le domaine révolutionnaire commencent lentement, mais sûrement, à se rapprocher de ceux qui ont déjà leurs premières victoires derrière eux. Par la libération de Riga, Vilno et Kharkov, une fédération libre des républiques soviétiques⁶ jaillit de nos jours, sous nos yeux, de la prison des peuples qu'était la Russie tsariste. Il n'y a pas d'autre issue ni d'autre chemin pour les peuples de l'ancienne Autriche-Hongrie et de la péninsule des Balkans. L'Allemagne soviétique sera membre de cette famille, qui tôt ou tard comprendra l'Italie soviétique, la France soviétique. La transformation de l'Europe en fédération des républiques soviétiques est l'unique solution valable des problèmes du développement national des peuples, petits et grands, sans porter préjudice aux nécessités fondamentales de l'unité économique — d'abord l'Europe, et ensuite le monde entier.

En leur temps, les démocrates bourgeois avaient rêvé des États-Unis d'Europe. Hypocritement et à retardement, ces rêves ont été reflétés par les discours des patriotards français pendant la première période de la dernière guerre. La bourgeoisie n'a pas réussi à unir l'Europe, car aux tendances unitaires du développement économique, elle opposait la volonté séparatiste de l'impérialisme national. Pour unir les peuples, il faut libérer l'économie des chaînes de la propriété privée. La dictature du prolétariat est seule capable d'assumer toutes les nécessités du développement national et de les mener jusqu'à leurs limites naturelles et logiques, tout en ralliant les nations en une unité de coopération laborieuse : c'est ce que fera la fédération des Républiques soviétiques d'Europe sur la base de la libre autodétermination des peuples. Il n'y a pas d'autre solution. Cette union sera dirigée contre l'Angleterre si son développement révolutionnaire est en retard sur celui du continent. Avec l'Angleterre soviétique, la Fédération européenne dirigera ses coups contre la dictature impérialiste de l'Amérique du Nord tant que la république d'outre-Atlantique demeurera la république du dollar, tant que le grognement de satisfaction de la bourse de New York ne se transformera pas en cri d'agonie.

Le chaos sanglant domine encore l'Europe. L'ancien se combine avec le nouveau. Les événements se superposent et le sang s'accumule sur le sang. Mais l'idée de l'ordre communiste s'élève toujours plus décidée et plus courageuse de ce chaos, et la bourgeoisie n'en sera sauvée ni par ses traités de Versailles, ni par ses mercenaires, ni par ses valets volontaires de l'Entente et du patriotisme social, ni même par le grand protecteur d'outre-Atlantique de tous les scélérats capitalistes.

Ce n'est plus le fantôme du communisme qui rôde sur l'Europe comme il y a soixante-douze ans, quand fut écrit le *Manifeste communiste*; les idées et les espoirs de la bourgeoisie deviennent des fantômes, le communisme est en marche en Europe dans la chair et le sang.

13 janvier 1919, Balachov
Supplément à la *Pravda*, 26 janvier 1919.

SUR LES FRONTS

*Discours prononcé à Moscou, dans la Salle des Colonnes de la Maison des Syndicats, le 24 février 1919*⁷

Tout d'abord, mes excuses sincères pour ce retard dont on n'a pas encore trouvé le coupable. Certains disent que c'est moi. Mais *je* me permettrai de ne pas être d'accord, car je crois que le coupable est quelqu'un d'autre. Nous verrons cela plus tard, en toute conscience... La ponctualité est une grande chose, surtout dans le domaine militaire, et il ne fait pas de doute que notre plus grand malheur, notre défaut le plus grave pouvons-nous dire, c'est l'inexactitude, le manque d'habitude à exécuter les ordres à temps et exactement, notre attitude irrespectueuse envers le temps. Néanmoins, le temps est la plus grande condition du succès. Dans les actions militaires, gagner un jour, une heure, cinq minutes, peut avoir une importance décisive pour l'issue du combat. Aujourd'hui, notre éducation sociale, et plus spécialement militaire, doit tendre à nous inculquer l'habitude de l'exécution fidèle de tout ce que chacun doit accomplir. Une fois encore j'exprime mes regrets d'abuser de votre temps — si précieux pour vos études — et je passe aux problèmes fondamentaux.

Camarades, hier nous avons fêté le premier anniversaire de la fondation de notre Armée Rouge des ouvriers et des paysans; hier déjà pendant les cours à l'ex-école militaire Alexeiev, j'ai eu l'occasion de dire que nous avons dans l'ensemble le droit de jeter un regard de fierté compréhensible sur les douze derniers mois de notre travail commun pour édifier l'Armée Rouge.

À différentes époques, divers peuples se sont trouvés dans des positions difficiles, mais je ne pense pas, camarades, que l'historien puisse trouver d'autre exemple d'un grand peuple dans une situation aussi effrayante — aussi bien sur le plan intérieur qu'international — que le peuple russe à la fin du massacre impérialiste.

La débâcle de notre vieille armée était inévitable. Les gens de l'ancien régime policier pouvaient penser que les « agitateurs » avaient fait du tort à la vieille armée. En fait, les agitateurs traduisaient simplement ce qui se produisait réellement sans leur aide : puisque la révolution avait commencé, puisque les paysans s'étaient soulevés contre les propriétaires et les fonctionnaires, puisque les ouvriers s'étaient révoltés contre les capitalistes et les banquiers, il était normal que le même ouvrier et le même paysan, habillé en soldat, s'insurgeât contre le même aristocrate ou fils de bourgeois qui se trouvait devant lui sous les traits d'un vieil officier. Puisque la masse des soldats s'est révoltée contre le corps des officiers nommés par la vieille monarchie et à elle dévouée — les uns par peur, les autres par conscience — puisque cette sédition a eu lieu, il était obligatoire que l'armée se démantèle. Que ce n'était pas l'effet du hasard, nous *le* voyons aujourd'hui par l'exemple d'autres pays, comme l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, où l'effondrement de la vieille armée se poursuit — ou plutôt a eu lieu; le phénomène qui s'est produit en son temps chez nous se répète, et il ne reste plus trace d'armées comme celles d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie, qui étaient incomparablement plus puissantes que notre vieille armée tsariste⁸. Voyez : actuellement la Prusse, le pays le plus militarisé, le mieux armé et le plus discipliné, ne peut même pas détacher quelques régiments pour défendre sa frontière orientale attaquée par les légions polonaises.

Il en résulte donc que le processus d'effondrement de la vieille armée, créée par les anciennes classes dirigeantes, est le même dans tous les pays. Cela nous permet de tirer deux conclusions et de les fixer fermement dans notre esprit. Premièrement, tout comme l'armée allemande ou l'austro-hongroise, notre vieille armée s'est désagrégée non pas par un effet du hasard, mais en vertu de motifs intérieurs profonds, et cette décomposition était inéluctable : la terrible chaîne qui maintenait la classe exploitée liée par les liens de l'esclavage aux exploités a été rompue; c'est cette rupture qui a provoqué la débâcle de la vieille armée. Un retour en arrière n'est pas possible. C'est là notre première conclusion. La deuxième, qui a la même importance capitale, c'est qu'après le démantèlement de notre vieille armée russe, après la décomposition des armées austro-hongroise et allemande, viendra la chute inéluctable des armées italienne, française, anglaise et américaine — la désagrégation de toutes les armées de l'impérialisme, c'est-à-dire des armées fondées par les monarchies et les républiques bourgeoises dans différents pays par l'asservissement et la soumission de leurs peuples pour conquérir et piller d'autres peuples. Cette conclusion n'est pas une phrase qu'on lance au hasard d'un meeting, ce n'est pas un mot d'ordre mais une conclusion historico-scientifique, qui avait été prévue dès le début de la guerre et qui est aujourd'hui confirmée par l'expérience de la Russie, par celle de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie, et qui trouvera demain une confirmation encore plus éclatante dans l'expérience de la France, de l'Angleterre et d'autres pays bourgeois. Notre foi en cet avenir nous donne des ailes pour notre combat d'aujourd'hui contre l'impérialisme des pays de l'Entente : l'histoire ne le permettra pas — l'impérialisme ne nous aura pas.

La vieille armée se désagrégea chez nous en même temps que s'ébranlaient les bases économiques les plus profondes du pays. On le sait, notre pays agricole était loin d'avoir épuisé toutes ses ressources, mais le réseau de chemins de fer, tout l'appareil de transport ainsi que les liens industriels et commerciaux étaient en ruines; de cette façon, le pays tout entier était démembré. Il y a chez nous des régions immensément riches en denrées alimentaires, et d'autres qui ne réussissent pas à sortir des souffrances et des spasmes de la faim. La désorganisation de l'approvisionnement n'est bien entendu pas la meilleure condition pour la création d'une armée. Mais ce n'est pas encore tout. Après la débâcle de la vieille armée, une haine brûlante pour tout ce qui était militaire se manifesta dans tout le pays. La vieille armée, qui accepta d'énormes sacrifices, ne connut que défaites, humiliations, retraites, des millions de morts et des millions d'invalides, des milliards dépensés. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que cette guerre ait laissé dans la conscience populaire une terrible répulsion envers le militarisme et la soldatesque. Et c'est dans ces conditions, camarades, que nous avons forgé notre armée. Si nous avions dû bâtir sur un terrain neuf, nous aurions eu dès le début plus d'espoirs et plus de possibilités. Mais non, nous avons dû forger notre armée sur ce terrain recouvert par la boue et le sang de la vieille guerre, sur un terrain de nécessité et d'épuisement, dans les conditions de la haine de millions d'ouvriers et de paysans envers la guerre et envers tout ce qui est militaire. Voilà pourquoi ennemis et même amis étaient si nombreux à nous dire qu'essayer dans les prochaines années de forger une armée en Russie était une tentative vouée à l'échec. Nous répondions : « Il ne peut pas y avoir de place pour le doute; ni l'Allemagne, ni la France, ni l'Angleterre n'attendent des années. Cela signifie que celui qui affirme que le peuple russe ne se forgera pas dans les mois à venir une armée pour

lui-même affirme également que l'histoire met une croix sur le peuple russe et que son corps sera la proie des vautours de l'impérialisme occidental. »

Il est évident que le pouvoir soviétique et le parti qui détient les rênes du pouvoir, c'est-à-dire le parti communiste, ne pouvaient accepter cette approche de la question et admettre que ces efforts seraient vains. Non, nous ne doutions pas que l'armée serait forgée dès qu'elle aurait reçu l'impulsion d'une idée neuve, d'une base morale nouvelle. C'est là l'essentiel, camarades.

Au demeurant, de par ses lois internes, l'armée est une organisation matérielle d'une certaine complexité; elle est équipée des armes de la technique, issues de l'état général de l'industrie et, en particulier, de l'état de la science technico-militaire. Mais ne voir dans l'armée que des combattants ou des hommes en manœuvres et *en exercices* — c'est-à-dire, leurs corps — ne voir que les fusils, les mitraillettes et les munitions, cela veut dire ne pas voir l'armée, car tout ceci n'est que le reflet extérieur d'une autre force, la force intérieure. L'armée est puissante si elle est unie par une idée intérieure. Dès les premiers jours de la mise en place du nouveau régime des ouvriers et des paysans, le pouvoir soviétique déclarait que, sans tenir compte des terribles malheurs du pays, sans tenir compte ni de l'épuisement, ni de la répulsion générale envers la guerre et la soldatesque, les ouvriers et les paysans russes mettraient rapidement sur pied une armée s'ils sentaient et comprenaient qu'elle leur est nécessaire pour défendre les conquêtes fondamentales du peuple travailleur. Si cette idée pénètre sa conscience, si chaque ouvrier et chaque paysan comprend que l'armée qu'on l'appelle à édifier est sa propre armée, cette armée existera.

C'est également sous cet angle que nous avons à l'époque apprécié la paix de Brest-Litovsk ⁹. Nous l'avons signée sachant qu'il n'y avait pas d'autre solution, car nous n'avions plus de forces vives. Mais en même temps, nous affirmions que par cette expérience chaque ouvrier, chaque paysan pourrait se convaincre que le pouvoir soviétique avait été obligé d'accepter les plus grandes concessions pour arracher au moins un bref répit pour le peuple épuisé; et si après nos propositions de paix sincères et franches à l'adresse de tous les peuples, après les concessions les plus difficiles, si après tout cela — on nous attaquait, il deviendrait alors évident pour chacun qu'une armée nous est nécessaire.

Cette nécessité commença tout d'abord lentement à se frayer un chemin dans la conscience des masses travailleuses. Parmi vous, nombreux sont ceux qui connurent nos premiers régiments de la première période et qui se souviennent sans doute de ce qu'ils représentaient au début de l'année dernière. Les régiments ressemblaient alors plutôt à des antichambres. Grâce toutefois au volontariat, quelques ouvriers plus avancés et plus courageux en faisaient partie. Mais il y en avait d'autres aussi qui venaient simplement parce qu'ils ne savaient pas quoi faire, d'anciens soldats qui ne trouvaient pas à employer ailleurs leurs forces, des aventuriers souvent à la recherche de profits faciles... Il n'y avait pour ainsi dire pas d'unités combattantes, et il arriva plus d'une fois que tel régiment envoyé au feu se disloque littéralement dès les premières minutes. De tous côtés on nous rappelait l'état d'esprit antimilitariste des masses.

Même de vieux spécialistes militaires, d'anciens généraux, arrivaient à la conclusion que le peuple russe n'était pas fait pour se battre et qu'il l'avait prouvé lors de la dernière guerre. D'autre part, on ne manquait pas de nous indiquer les obstacles matériels : l'absence de commandants et, enfin le manque de munitions nécessaires, surtout pour l'artillerie. Et c'était vrai, nous étions coupés de tout, encerclés de difficultés. Cependant, lorsque les ouvriers et les paysans se trouvèrent confrontés au danger d'une défaite complète et du démembrement de la Russie soviétique, la volonté de créer une armée fit son apparition, en même temps que cette combativité dont on disait qu'elle n'était pas propre au peuple russe.

Autrefois, la combativité du soldat russe, c'est-à-dire du paysan russe, était passive, patiente et supportait tout. On le prenait au village, on l'enrégimentait, on le dressait, on envoyait le régiment à tel endroit, et le soldat suivait son régiment, tirait, sabrait, pourfendait, mourait... Aucun d'entre eux ne savait au nom de qui ni pourquoi il se battait. Toutefois, quand le soldat commença à réfléchir et à critiquer, il se révolta — et la vieille armée disparut. Pour la recréer, de nouvelles bases idéologiques étaient nécessaires. Il fallait que chaque soldat sache pourquoi il se bat. Voilà pourquoi cette terrible menace de mort a été la condition extérieure de la fondation de notre armée. Nous avons fait appel aux meilleurs, aux ouvriers les plus conscients de Petrograd et de Moscou sur tous nos fronts au moment de nos plus grands désastres de l'été 1918 et nous avons ainsi obligé les masses d'ouvriers et de paysans à comprendre que c'était une question de vie ou de mort pour notre pays. Après, environ en août 1918, ce fut le tournant salvateur, qui débuta non pas à l'arrière (à l'arrière, camarades, nous sommes aujourd'hui encore très en retard sur le front), mais bien sur le front même. Ce ne sont pas les régiments formés plus ou moins calmement dans les casernes qui se sont montrés les plus disciplinés et les mieux préparés au combat, non ce sont ceux qui se sont cimentés sur le front, directement au feu, après des hésitations, des retraites, parfois même des paniques; sous la direction politique des prolétaires d'avant-garde fidèles et dévoués, ce sont ces régiments qui, les premiers, ont acquis cette trempe intérieure si indispensable.

L'importance capitale de l'idée morale pour la fondation d'une armée était une notion familière non seulement à tous les grands capitaines, mais aussi aux auteurs militaires. Jusque dans les manuels d'école vous pouvez lire qu'une armée ne peut être puissante qu'à condition d'être cimentée par une grande idée. Cette notion était d'ailleurs devenue un poncif de tous les vieux manuels militaires; nombreux sont les professeurs qui répètent à l'envi le postulat d'une armée forte par son idéal moral, sans prendre réellement conscience de l'idée morale que représente aujourd'hui l'esprit de notre armée.

Et c'est pourquoi, lorsque nous avons commencé à mobiliser pour édifier notre armée, passant du volontariat à la conscription obligatoire, tout en excluant de l'armée la bourgeoisie et les koulaks, certains spécialistes militaires ne cessaient de nous répéter qu'une telle armée n'était pas réalisable car c'était une armée de classe, tandis que nous avions besoin d'une armée « du peuple ».

Nous répondions que, pour une armée « du peuple », nous avions besoin d'une idée populaire. Mais où trouver une idée populaire capable d'unifier les bataillons rouges avec ceux de Koltchak et de Krasnov ? Krasnov vendit tout d'abord la Russie aux alliés de l'Entente, puis aux Allemands, ensuite à nouveau aux Français et aux Anglais. Koltchak trahit au profit des

Américains, Chtcherbatchev — des Roumains et d'autres, etc. Je demande alors où se trouve cette idée qui peut enflammer en même temps le général Krasnov et nos soldats ouvriers et paysans ? Un tel idéal n'existe pas. Les deux camps sont opposés par une haine de classe irréconciliable. Chacune des deux armées, la rouge comme la blanche, a son idéal : l'une — l'idée morale de la libération, l'autre — l'idée amoralisée de l'esclavage. Mais les réunir en une armée « du peuple » est impensable. Cette conception est utopique, mensongère, chimérique.

À notre époque, une armée véritablement puissante ne peut être qu'une armée de classe, c'est-à-dire l'armée des ouvriers et des paysans qui n'exploitent pas le travail des autres. La libération totale des travailleurs par leurs propres forces armées est précisément la pensée hautement morale qui est elle-même la pierre angulaire de notre armée. Toute tentative de créer une armée sur d'autres bases fait ressortir une idée fondamentalement erronée. L'hetman Skoropadski, qui heureusement appartient déjà au passé, a opposé à notre armée de classe sa propre armée, une armée de cultivateurs ukrainiens qui ne possédaient chacun pas moins de 25 déciatines*. Il avait mobilisé les koulaks, la bourgeoisie... L'Assemblée constituante elle-même — de fameuse mémoire — tenta de lever des armées nationales dans l'Oural, à Oufa et en Sibérie, des armées non fondées sur le principe de classe.

Nous nous trouvons donc, comme lors d'une expérience chimique en laboratoire, en présence de trois armées : la nôtre, l'Armée Rouge, qui vainc l'armée des koulaks de Skoropadski en Ukraine, laquelle fournit ainsi la preuve de son manque de solidité, et enfin l'armée de l'Assemblée constituante, « nationale, en marge des classes », qui se désagrège : l'armée contre-révolutionnaire de Koltchak demeure d'un côté, tandis que, de l'autre, les membres de la Constituante, les socialistes-révolutionnaires de droite, sont obligés de quitter leurs compagnons d'armes et de se réfugier chez nous, afin de trouver hospitalité sur le territoire de la Russie soviétique¹⁰. Et si nous sommes à même de leur offrir, de les protéger de Koltchak, c'est uniquement parce que nous n'avons pas fondé une armée « du peuple » en mariant l'eau et le feu, c'est parce que notre Armée Rouge formée d'ouvriers et de paysans a assuré la liberté et la souveraineté à la Russie soviétique.

Pour édifier notre armée, nous avons rigoureusement appliqué le principe de classe d'une armée formée uniquement de travailleurs, pénétrée par les idées du travail, de la lutte au nom du travail, et liée par le sang aux masses travailleuses du pays tout entier. Ce sont là des réalités simples, des idées simples, mais elles n'en demeurent pas moins fondamentales, inébranlables, et sans elles nous n'aurions jamais créé notre armée. Afin de rendre possible l'édification même de l'armée dans les conditions où nous l'avons fait, camarades, dans un pays épuisé par le carnage impérialiste, il était indispensable d'avoir comme pierre de touche l'idée la plus claire, la plus indiscutable, la plus sacrée, qui puisse toucher l'ouvrier au plus profond de lui-même.

Comme vous le savez, la terrible menace s'est précisée dans toute son ampleur à la fin de l'été 1918. À l'Ouest, les Allemands avaient occupé non seulement les territoires de la Pologne, de la Lituanie et de la Lettonie, mais aussi ceux de la Biélorussie; une partie importante de la Russie se trouvait sous le joug du militarisme allemand; Pskov se trouvait dans leurs mains.

* Une déciatine équivaut à 1,0925 ha (n.d.t.).

L'Ukraine était devenue une colonie austro-hongroise. À l'Est, la Légion tchécoslovaque s'insurgeait en été 1918 ¹¹. Ce soulèvement avait été organisé par les Français et les Anglais, tandis que simultanément, par le truchement de leurs représentants, les Allemands déclaraient ouvertement que, si les révoltés allaient gagner Moscou par l'Est, eux se rapprocheraient de Moscou par l'Ouest, par Orcha et Pskov; nous étions littéralement coincés entre le marteau allemand et l'enclume anglo-française de l'impérialisme. Au Nord, les Anglo-Français avaient occupé en été Mourmansk ainsi qu'Arkhangelsk et menaçaient de s'avancer sur Vologda. Le sort de l'insurrection des gardes blancs, organisée par Savinkov sur ordre de l'ambassadeur français Nulance, se jouait à Iaroslavl. Par Vologda et Iaroslavl, cette insurrection devait permettre aux armées de l'Entente d'opérer la jonction avec la Légion tchécoslovaque et les gardes blancs sur la Volga, par Viatka, Nijni, Kazan et Perm. Tel était leur plan. Au Sud, sur le Don, la révolte conduite par Krasnov se développait. À cette époque, celui-ci était l'allié direct des Allemands et s'en vantait ouvertement, recevant de leur part une aide aussi bien financière que militaire. Toutefois les Anglais et les Français savaient fort bien que, s'ils arrivaient à Astrakhan par la Volga et déployaient leur flanc gauche sur le Caucase septentrional et sur le Don pour rejoindre ainsi Krasnov, ce dernier passerait sans aucune difficulté dans leur camp, car Krasnov n'avait pas de préférence marquée pour se vendre : il avait besoin d'aide pour maintenir le pouvoir des propriétaires fonciers chez lui sur le Don et pour le restaurer dans tout le pays. À telle enseigne, dès le début le front menaçait de devenir encerclement, pour se refermer de plus en plus autour de Moscou, cœur de la Russie.

À l'Ouest, il y avait les Allemands; à l'Est et au Nord, les Anglo-Français et les gardes blancs; au Sud, Krasnov, prêt à servir les uns aussi bien que les autres; en Ukraine, Skoropadski, créature de l'impérialisme allemand. Bien que les gardes blancs aient joué un rôle unificateur, l'Angleterre, la France et l'Allemagne continuaient encore leurs activités militaires l'une contre l'autre : ce fut notre salut. Il y avait aussi un grand danger que ne se réalise sur notre dos, aux frais de la Russie épuisée et démembrée, avant que ne se soulève le prolétariat européen, l'entente de l'impérialisme allemand avec l'impérialisme anglo-français. À cette époque, notre pays était approximativement réduit aux limites de l'ancien grand-duché moscovite, et continuait de se rétrécir. La menace la plus pressante venait de l'Est, où la Légion tchécoslovaque avait créé une base autour de laquelle s'agglutinait la contre-révolution. Nos premiers efforts furent donc dirigés vers l'Est, sur la Volga.

En quoi consistaient ces efforts ? Camarades, comme je l'ai déjà indiqué, nous avons fait appel aux meilleurs ouvriers de Petrograd et de Moscou, nous avons enrôlé des volontaires parmi les instructeurs — les meilleurs et les plus courageux — et nous avons créé de petits détachements communistes. Comme point de départ, nous avons la conviction que l'armée n'est rien d'autre que l'avant-garde armée de la classe ouvrière elle-même, et c'est pourquoi nous nous sommes adressés à elle, en lui disant la vérité quant à la situation et en lui demandant autant d'initiative que d'énergie. A Simbirsk et à Kazan, sans tenir compte de notre sensible supériorité de forces, nous avons battu en retraite, quelquefois en désordre, sous la poussée de nos ennemis — parce qu'il y avait de leur côté une supériorité d'apprentissage, de dressage, de science, doublée d'un vent de folie et de haine aveugle des propriétaires dépossédés contre l'armée des ouvriers et des paysans. Enfui, nos ennemis avaient encore un avantage écrasant : nous nous défendions alors qu'ils attaquaient, en ayant la possibilité de

frapper au cœur même du défaut de notre cuirasse. Ils choisissaient en territoire soviétique l'endroit qu'ils avaient prévu au moment précis qu'ils avaient envisagé. Nous avions une supériorité théorique (devenue seulement plus tard réelle et effective), car nous agissions à partir du centre selon des lignes opérationnelles internes, d'après des rayons ¹². En raison de leur éparpillement, nos ennemis agissaient et continuent d'agir en différents points non pas en un front uni, mais par groupes d'assaut. Par la force des choses, nous avons été obligés petit à petit de construire un front continu, qui s'étire aujourd'hui sur 8.000 verstes. Je ne sais si les historiens militaires ont déjà eu connaissance d'un autre front d'une telle longueur.

Du côté de nos ennemis, la guerre pouvait avoir et avait un caractère de guérilla, dans le sens où de petits détachements ayant choisi un certain objectif, l'attaquaient pour provoquer des dommages. Le sens de la guérilla, c'est d'affaiblir le plus fort. La guérilla en tant que telle ne peut pas décider de la victoire finale sur une armée organisée. En fait, elle ne se propose même pas cet objectif : elle se contente de freiner, de retenir, de porter des coups, de détruire les voies ferrées et de semer le chaos; ce sont là ses avantages en tant qu'arme du plus faible dans ses rapports avec le plus fort. La guérilla avait pour but de nous nuire et de nous affaiblir.

Il nous aurait été comparativement plus facile de nous défendre si nous avions eu une milice dans tout le pays, c'est-à-dire une armée véritablement territoriale, locale, formée d'ouvriers et de paysans armés et instruits sur place, afin que le réarmement corresponde au district rural ou à l'usine, et que le district même ait à sa disposition une ou deux divisions. Nous aurions pu alors combattre partout avec des forces locales. Milice n'est pas synonyme d'armée plus faible, moins achevée — comme le pensent certains militaires de carrière. Une milice armée s'édifie sur la base d'une instruction militaire obligatoire, en marge de la caserne, sur les lieux mêmes de travail, de manière à ce que les élèves et les instructeurs ne soient pas isolés des usines, des fabriques et des champs : ce sont des ouvriers-soldats, des paysans-soldats. Si nous avions eu une milice organisée, les attaques de nos ennemis, leurs raids sur n'importe quel objectif, se seraient heurtés à une résistance organisée et systématique à l'endroit même où ils portaient leurs coups. C'est une armée idéale vers laquelle nous tendons et à laquelle nous parviendrons. Nous n'avons cependant pas eu la possibilité de l'organiser immédiatement et nous avons été obligés d'arracher les ouvriers et les paysans à leur milieu pour les envoyer au front.

Comme je l'ai précédemment indiqué, nous avons été forcés d'orienter notre armée en premier lieu vers l'Est ; dans ce secteur nous avons besoin d'un succès à n'importe quel prix. Vous savez que nous l'avons remporté, mais comment ? Tout d'abord en abolissant chez nous le dilettantisme et le régionalisme étroit. Bien que l'ennemi réalisât des raids semi-clandestins, il avait tout de même à sa disposition des détachements comprenant de nombreux officiers, admirablement organisés, habilement conduits par d'habiles commandants. Pour nous, si les problèmes étaient envisagés « scientifiquement » et avec justesse, la méthode de guérilla adoptée par l'adversaire signifiait une menace sérieuse. Pour l'affronter et pour tirer parti de notre position centrale, il nous était indispensable de venir à bout des pratiques artisanales, improvisées, de la guérilla à l'intérieur de l'armée révolutionnaire. Deux tendances se manifestèrent à ce propos chez nous, en partie au front, mais surtout à l'arrière. Au début, certains de nos camarades affirmaient : « Dans les conditions actuelles, nous ne pourrions pas

forger une armée centralisée, avec un appareil central de direction et de commandement — nous n'en avons ni le temps, ni les moyens techniques; nous devons donc nous limiter à des détachements de type régiment, voire un peu grands, comprenant tout l'éventail des parties techniques spéciales. » Telle était l'idée primitive de nombreux camarades : des unités isolées de deux, trois ou même quatre mille soldats, respectivement groupées d'après les différentes armes. C'est la méthode de combat du plus faible ; s'il n'y a aucune possibilité de venir à bout de l'adversaire, ni de l'effacer de la surface de la terre, il ne reste qu'à le relancer, l'inquiéter, lui nuire. Quand ils ont attaqué, les Allemands étaient plus puissants que nous et force nous fut de jeter contre eux nos régiments, afin de contenir leur avance et de provoquer les combats de guérilla sur leurs arrières. Mais nous ne pouvions en aucun cas en rester là. Nous devons écraser l'ennemi qui nous coupait des régions les plus riches et les plus fertiles de la Russie par des actions systématiques. La diversité de nos ennemis créa la diversité des fronts qui nous entouraient : à l'Est, les Tchécoslovaques, au Nord, les troupes de débarquement des Alliés, à l'Ouest, l'offensive allemande, au Sud, Krasnov, en Ukraine, Skoropadski. Tout cela montre que nous étions obligés de concentrer de grandes forces au cœur même du pays, pour les lancer ensuite selon des lignes bien définies où cela s'avérait nécessaire le moment donné. Pour avoir néanmoins la possibilité de disposer au mieux de notre force armée à chaque instant, il nous fallait une fois pour toutes supprimer l'amateurisme qui se manifestait sous forme de corps francs. Il est vrai que ceux-ci se baptisèrent eux-mêmes rapidement « détachements » ou « divisions ». Mais l'appellation seule subsistait, car la division elle-même était inexistante; il n'y avait que des détachements de partisans ne reconnaissant pas le commandement central supérieur et agissant selon les initiatives de leurs propres hetmans ou capitaines. Nous avons dû à ce propos surmonter de nombreux obstacles et d'innombrables difficultés, car dans le milieu artisanal de la guérilla régnait une grande méfiance à l'égard de ceux qui, du centre, surveillaient et voulaient commander : n'allait-on pas leur jouer un mauvais tour, n'allait-on pas les tromper ? C'est une chose. En voici une autre : auparavant, ces corps francs avaient prouvé leur valeur dans la lutte contre la bourgeoisie russe et la contre-révolution; ils s'étaient montrés d'un grand héroïsme et, dans la petite guerre de partisans, leurs chefs avaient fait preuve de certains talents et qualités militaires — en tout cas, quelques-uns d'entre eux. De là leurs hésitations, accrues par une grande confiance en eux-mêmes et une défiance insigne envers tout commandement supérieur. Les dures leçons de la défaite lors d'actions de guérilla contre les Allemands et sur d'autres fronts furent tout aussi nécessaires que la lutte idéologique et les sanctions venues d'en haut pour faire comprendre à certains des nouveaux commandants que l'armée était un organisme centralisé et que l'exécution des ordres était la condition préliminaire de l'unité d'action. Ce travail préalable était indispensable pour passer de la retraite à l'offensive, pour agir en même temps à Kazan, à Simbirsk et à Samara. Ce n'est qu'ensuite que les succès ont commencé : nous avons nettoyé la Volga et commencé à nous diriger vers l'Oural.

J'aimerais en passant louer supérieurement l'activité de nos aviateurs rouges sur le front. Il y eut aussi bien sûr des cas de trahison et de félonie, des passages dans le camp adverse — ce furent cependant des cas isolés, qui eurent lieu surtout pendant la première période de la guerre. L'écrasante majorité des aviateurs accomplit avec bravoure et abnégation son travail. J'ai particulièrement suivi leurs activités à Kazan, pendant les semaines les plus dures d'août

1918, lorsque nos régiments étaient encore trop faibles et trop peu combattifs; les unités d'aviation qui se trouvaient à Kazan faisaient littéralement tout pour remplacer à la fois l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie. Par tous les temps, les aviateurs décollaient, survolaient Kazan et la flotte ennemie, lâchaient des bombes lourdes, établissaient des liaisons avec le régiment qui se battait au nord-est de Kazan et dont nous étions coupés. Dans les situations les plus difficiles, les aviateurs rouges se montrèrent des héros, tout comme au cours des derniers mois; notre flotte aérienne rouge fut entièrement détruite, mais elle a su rassembler ses membres épars, elle les a réunis, — de telle sorte que nous avons aujourd'hui des combattants rouges de l'air dont nos ennemis parlent avec haine.

Sur le front du sud, les événements du front de l'est se répètent. De nombreux détachement venus d'Ukraine, comprenant des combattants expérimentés et pleins d'abnégation, luttèrent contre Krasnov. Ils n'avaient cependant ni la discipline nécessaire, ni les liaisons communes avec toute l'armée et tous les fronts. « À chaque preux sa vaillance. » Estimant que tout commandant envoyé par l'état-major pour mettre sur pied une coordination réelle était extrêmement suspect, ils préféraient agir à l'aveuglette : on les attaquait, ils battaient en retraite, flairant la puissance de l'ennemi; là où l'ennemi était plus faible, ils attaquaient. Ils avaient d'ailleurs acquis une certaine dextérité dans ce genre de lutte. Les camarades Sivers et Kikvidze, morts depuis, furent de merveilleux combattants de cette espèce : ils avaient mis au point d'assez bons moyens de lutte contre les Cosaques, ils savaient les dépister, les éviter, les repousser, les traquer et les défaire. Tout ceci se faisait néanmoins dans les limites des échauffourées locales, apportant un succès local ou un échec local. Le combat dura ainsi des mois et des mois, exigeant des sacrifices énormes, mais sans apporter de changements notables dans la situation.

Après l'afflux des meilleurs ouvriers de Moscou, de Petrograd et d'autres régions vers le Sud, la masse des gardes rouges comprit sous leur influence qu'une lutte à mort s'était engagée; ils se rassemblèrent et serrèrent alors les rangs. Mais ce n'était pas encore suffisant, il fallait rééduquer l'effectif de commandement qui provenait essentiellement de trois sources. D'une part, on avait mobilisé les commandants de l'ancien corps des officiers de carrière, de l'autre, il y avait les nouveaux commandants de détachements, déjà mentionnés, instruits par la guérilla. Il y avait enfin les officiers rouges. Dans leur grande majorité, ils se montrèrent d'excellents soldats, des chefs de confiance pour l'avenir, mais au début ils manquaient d'expérience : c'est pourquoi ils ne pouvaient occuper que les postes subalternes de commandement, dans le meilleur des cas sergent de section et — encore plus rarement — chef de compagnie. Nous avons connu de nombreux cas où les camarades officiers rouges, après un certain temps d'exercice du commandement, nous demandaient de leur permettre de se battre pendant quelques semaines comme simples soldats. C'était des travailleurs honnêtes à l'extrême, mais sans expérience militaire. Les anciens sous-officiers, qui avaient suivi des cours d'instruction militaire, avaient une immense supériorité sur eux, car ils disposaient d'une certaine expérience militaire. Pris dans leur ensemble, les officiers rouges sont en général une pâte merveilleuse; en l'espace de trois mois, de nombreux jeunes commandants ont déjà réussi à se détacher de son sein.

Parmi les anciens officiers de carrière qui ont été mobilisés de force, nombre de travailleurs scrupuleux et de commandants expérimentés se sont distingués. Pour des raisons compréhensibles, je n'avancerai pas de chiffres, mais je mentionnerai que des milliers de chefs et de commandants — des moindres aux plus grands — sont sortis de ce milieu et ont combattu avec vaillance et abnégation sur nos nouveaux fronts aux côtés des gardes-rouges. Ceci est particulièrement valable dans les armées les mieux organisées et les plus unies. Là personne ne demande : « Étais-tu officier de l'ancienne armée ou es-tu un officier rouge, es-tu simplement un ancien soldat ou viens-tu de chez les partisans ? » Dans ces unités, l'intégration a été totale.

Le tournant dans l'état d'esprit des meilleurs éléments de l'ex-corps des officiers s'est opéré peu à peu. Ceux-ci ont longuement hésité, douté, se demandant ce qu'était le pouvoir soviétique, dont les journaux bourgeois affirmaient qu'il allait vendre la Russie aux Allemands. Ils entendaient les mêmes calomnies à propos du pouvoir soviétique dans la bouche de Milioukov, de Tsérétéli, des « autorités » petites-bourgeoises, et c'est pourquoi ils hésitaient, ne sachant ni où aller ni à qui se rallier... Quand de tous côtés l'ennemi nous eut encerclés, quand il sembla que les jours du pouvoir soviétique étaient comptés, les anciens officiers passèrent en grand nombre dans le camp de nos adversaires, trahissant parfois même nos unités. Nous étions évidemment sans pitié pour ceux que nous attrapions. Beaucoup sont morts. Mais quand des camarades trop pressés nous disaient : « Renoncez à recruter les anciens officiers pour l'Armée Rouge », nous répondions : « Non, c'est une idée fautive, nous avons besoin de travailleurs expérimentés, l'armée ne peut pas se permettre de repartir à zéro quand nous sommes encerclés d'ennemis. » Il était impossible de ne pas trouver parmi les centaines de milliers de membres de l'ex-corps des officiers quelques centaines d'honnêtes soldats, qui se sentiraient liés aux masses ouvrières et paysannes de la Russie travailleuse et qui seraient incapables de vendre leur pays aux impérialistes allemands, anglais ou français. Des cas isolés de trahison, bien que nombreux, ne nous firent pas changer de politique à cet égard. Et aujourd'hui, en pleine connaissance de cause, nous pouvons affirmer que cette politique d'incorporation des éléments les plus sains et les plus honnêtes de l'ex-corps des officiers pour fonder notre armée et la diriger efficacement a entièrement porté ses fruits.

Enfin, de bons commandants, disciplinés et fermes, se sont détachés des partisans ou se sont formés parmi les autodidactes. Nous avons une armée commandée par un ancien sous-officier et où le chef d'état-major est un ancien général du haut commandement. Dans une autre, c'est un ancien général qui commande, tandis que son adjoint est un autodidacte. Nous avons toutes sortes de combinaisons, nous ne nous sommes limités à aucun stéréotype, partout nous avons essayé de faire sortir du rang des travailleurs énergiques, capables et honnêtes. Les commissaires sont une aide précieuse pour les commandants inexpérimentés ou manquant d'assurance sur le plan politique. Dans les divisions, la situation est la même. A la tête d'une certaine division se trouve un ancien soldat, même pas un sous-officier, et à ses côtés il y a un ancien colonel de l'état-major général; leurs relations sont excellentes et ils se tiennent réciproquement en haute estime, car le sang versé en commun est le meilleur ciment du lien le plus durable qui puisse exister.

Tout ceci n'a pas été obtenu en une seule fois. Pendant les deux ou trois premiers mois de l'activité la plus intensive, nous réorganisons le front Sud qui combattait les armées de Krasnov en un endroit où l'ennemi était particulièrement ferme et puissant. Nous étions assez forts numériquement, mais la centralisation nous faisait défaut. Bien dirigées, les armées de Krasnov accomplissaient des raids isolés et nous portaient des coups énergiques qui nous nuisaient sensiblement, tant et si bien qu'après avoir occupé Novokhopersk et Borissoglebsk, et même tirillé sur Tsaritsyne, à l'époque dépôt d'importantes réserves de guerre, elles parvinrent à nous faire craindre pour le sort de Voronej. Et pourtant lors des moments qui lui étaient le plus favorables au cours de l'affrontement, l'armée de Krasnov ne comptait pas plus de 100.000 combattants, réserves y comprises. Elle jouissait toutefois d'un très grand avantage : l'initiative et la surprise — conditions extrêmement importantes du succès militaire — étaient de son côté. L'armée de Krasnov ne s'accrochait pas au front. Portant des coups du côté de Voronej et semant le désordre dans nos rangs, elle laissait sur place un groupe extrêmement réduit de combattants pour lancer le gros de ses forces sur Balachov et Tsaritsyne. Dans l'ensemble, nos soldats demeurèrent passifs, car pour l'essentiel nous ne possédions aucune unité organisée qui aurait réellement pu s'appeler « armée de Voronej ou de Tsaritsyne ». En outre, nous n'avions pas non plus devant nous de front unifié. Notre objectif principal était justement de remédier à cette situation. Nous avons dit accomplir un travail d'organisation et de propagande énergique pour contrer les provocateurs clandestins et les canailles, qui tentaient de s'infiltrer dans l'armée pour la décourager de l'intérieur, pour la miner et la rendre impuissante; d'autre part, nous avons également été obligés de combattre les mœurs héritées de la guérilla : tendance à n'agir que selon sa propre volonté, sans vouloir tenir compte des nécessités opérationnelles communes de l'armée donnée ou même du front tout entier. Le succès fut total dans les deux directions. Dans le feu de l'action, des commandants courageux et capables se distinguèrent, tandis que les filous convaincus de trahison furent fusillés. Les meilleurs éléments parmi les partisans se rendirent compte que la guérilla ne pouvait pas mener très loin. Ceux qui se refusaient à comprendre la nécessité de l'unité opérationnelle furent fermement éloignés. Il résulta de ce travail un changement dans l'état d'esprit de tout le front. Partout, à Voronej et à Balachov comme à Tsaritsyne, commencèrent à se faire sentir les effets d'une direction militaire centrale contre l'ennemi, de l'unité de conception opérationnelle et de l'unité de son exécution. « Enfin, on sent véritablement le front », déclaraient avec joie les commandants, petits et grands, lorsque les trois armées du front Sud, cimentées par l'intérieur, commencèrent à agir de concert.

Ensuite, sur le front Sud comme sur le front Est, nous passâmes de la retraite à l'offensive, de plus en plus souvent victorieuse. Le mois de février fut décisif. Nous pouvons dire aujourd'hui que l'armée de Krasnov n'existe pratiquement plus. Elle est écrasée dans son noyau et se retire en désordre panique. Vous savez que Krasnov lui-même a démissionné et a quitté Novotcherkask pour Novorossisk, craignant à juste titre la vengeance de ses anciens sujets. Par ailleurs, ce n'est pas seulement toute la voie ferrée de Novokhopersk à Tsaritsyne qui est entre nos mains, mais Tsaritsyne elle-même est à nouveau reliée à toute la Russie soviétique par le chemin de fer; en outre, la voie ferrée de Tsaritsyne à Likha — l'une des plus importantes et que les bandes de Krasnov contrôlaient encore — a été pratiquement occupée dans son ensemble par les nôtres qui ont fait à cette occasion de nombreux prisonniers et

d'importantes prises de guerre. Notre objectif consiste actuellement à éliminer avec énergie tout ce qui reste encore des armées de Krasnov. La situation est plus complexe dans le bassin du Donetz où opèrent des débris encore puissants de l'armée de Krasnov et surtout des groupes de l'armée de volontaires de Dénikine ayant quitté le Caucase septentrional pour cette région. Ils s'efforcent de sauvegarder le bassin du Donetz, notamment Rostov et Novotcherkask, gardant encore une lueur d'espoir quant à l'aide des Alliés. Mais ici non plus, il ne peut y avoir le moindre doute : après la liquidation du pouvoir bourgeois en Ukraine et après la liquidation du front de Krasnov, la précieuse oasis du Donetz sera récupérée et les ouvriers et les paysans de la région en seront les maîtres ¹³.

Pour compléter ce que je viens de vous dire à propos du front Sud, il est nécessaire d'ajouter encore quelques mots au sujet du front du Caucase et de la Caspienne. Au cours des deux derniers mois, nous avons essuyé dans cette région d'importants échecs qui pouvaient paraître complètement inattendus, car peu auparavant nous avions occupé dans le nord du Caucase un grand territoire et quelques points fort importants. Pour l'essentiel cependant, notre échec était pleinement logique et résultait de la crise, puis de la désagrégation, du mouvement de partisans. Nous avions une armée très importante dans le Caucase septentrional, généralement constituée par des réfugiés d'Ukraine, du Don, de Ter et d'autres régions. Parmi eux, il y avait de nombreux révolutionnaires aussi honnêtes que fidèles, mais il y avait aussi bon nombre d'aventuriers et plus encore des individus de tout acabit, désorientés par la contre-révolution et attirés en premier lieu par la gamelle du soldat. Les habitudes de la guérilla, l'inaccoutumance à une organisation formelle et régulière ainsi qu'à des rapports formels et normaux se manifestaient singulièrement par un phénomène d'éloignement toujours plus notable du centre. L'automne dernier déjà, j'avais pourtant donné des ordres formels à une délégation de l'armée du Caucase du Nord afin de réduire les effectifs au tiers de leur nombre, de les intégrer selon les normes requises et de réformer tous les autres ou de nous les envoyer dans le Nord. « Quand vous serez trois fois moins nombreux — leur avais-je dit pour les convaincre — vous serez trois fois plus forts. » Malheureusement, mes exhortations en restèrent là, à cause de l'éloignement du front et du manque total de liaisons sérieuses avec eux. L'inertie de la guérilla l'emporta. L'armée maintint son immense effectif numérique et, sans livrer de combats sérieux, remporta de grands succès. On leur envoya d'Astrakhan des instructeurs sérieux, des spécialistes militaires hautement qualifiés, mais ceux-ci furent renvoyés à Astrakhan sous prétexte que leurs conseils ne servaient à rien. Il n'y a toutefois pas d'ennemi plus dangereux pour l'Armée Rouge que la suffisance et l'ignorance qui ne veut rien apprendre et se refuse d'aller de l'avant. Vous voyez maintenant le résultat : cette armée pléthorique — plutôt une horde qu'une armée — s'est heurtée aux unités bien organisées de Dénikine et en quelques semaines, elle a volé en poussière. Nous avons à nouveau chèrement payé pour une illusion de guérilla. Mais cette leçon ne sera pas inutile. Une activité intensive se déroule actuellement dans le Caucase septentrional et — je l'espère — ses résultats ne se feront pas attendre. Tout ce que nous avons perdu là-bas nous sera largement rendu.

Après la perte des districts de Mourmansk et d'Arkhangelsk, camarades, sur le front du Nord nous demeurâmes plus ou moins passifs. Il est vrai que nous avons tout de même enregistré un succès notable ces dernières semaines en reprenant Chenkoursk. Bien que d'une

importance toute relative, cette reprise a été une page de gloire dans l'histoire de notre lutte. Dans des circonstances extrêmement difficiles, quand l'ennemi lui-même estimait impossible de traîner une simple cuisine de campagne, nos soldats vêtus de houppelandes blanches par une nuit de gel ont réussi à tirer des armes de six pouces, se sont profondément enfoncés dans les arrières de l'ennemi et l'ont obligé à s'enfuir de Chenkoursk. Ils firent de nombreux prisonniers, récupérèrent d'importants biens et chassèrent l'ennemi à 80 ou 90 verstes au Nord. Malgré tout, il ne s'agit là que d'un succès partiel; nous sommes généralement restés passifs et sur la défensive sur tout le front du Nord ¹⁴.

Devant couvrir un front de 8.000 verstes, pour mener une stratégie active, nous aurions dû avoir partout une armée numériquement très forte. Mais nous n'en avons pas. Donc, certaines parties de ce front de 8.000 verstes restent momentanément passives, tandis que l'activité se concentre en d'autres endroits, plus importants à un moment donné. C'est en cela que réside l'avantage de notre position centrale par rapport à tous les fronts : une possibilité permanente de dispersion et de concentration. Mais cet avantage ne s'est constitué et n'a pu se réaliser qu'après la création du Comité révolutionnaire militaire de la République avec un commandement uni pour tous les fronts, après la réalisation de l'unification des commandements de toutes les parties constitutives, après l'unification du commandement des armées d'un front donné. C'est seulement après l'établissement d'un commandement opérationnel commun et la sévère exécution des ordres militaires, de haut en bas, que chacun put réellement se rendre compte de l'immense supériorité de l'armée centralisée sur la guérilla et le dilettantisme. Nous avons ainsi conquis la possibilité de prendre en considération et de choisir nous-mêmes l'endroit où il fallait mener une action plus active à un certain moment. Après nos succès sur la Volga, nos forces principales — comme je l'ai déjà indiqué — ont gagné la ligne du front du Don. C'est la raison de notre passivité au Nord, et cela d'autant plus que c'est précisément au cours de ces deux derniers mois que deux nouveaux fronts furent ouverts; bien que nous les ayons théoriquement prévus, il nous était impossible de prévoir le moment de leur intégration dans les secteurs actifs : il s'agit du front ukrainien et du front de l'Ouest.

En Ukraine, le problème militaire a été remis à l'ordre du jour avec encore plus d'acuité par un événement politique de la plus haute importance : la révolution en Allemagne, qui provoqua l'insurrection en Ukraine. L'interdépendance directe et immédiate de nos opérations militaires avec leur terrain naturel — la révolution ouvrière et paysanne — se manifesta à cette occasion avec une grande clarté. Nous sommes en guerre. Ce n'est toutefois pas une guerre comme les autres, où les terres passent de mains en mains sans changement de régime; notre guerre, c'est la révolution organisée, défensive ou offensive, des ouvriers, une révolution qui défend ou élargit ses conquêtes. Si d'aucuns sont enclins à l'oublier, les événements d'Ukraine sont là pour le leur rappeler. Notre front s'est brusquement ranimé et s'est étendu vers le Sud, il est vrai tout au début pratiquement sans unités régulières. Nous nous trouvons face à un objectif urgent : renverser la bourgeoisie locale, encore inorganisée, ne pas lui donner la possibilité de s'organiser après que l'armée allemande qui la soutenait se fut effondrée et eut pris le chemin du retour vers l'Ouest, vers l'Allemagne, après avoir été rééduquée par la propagande révolutionnaire. À ce moment, les détachements de partisans jouèrent un rôle prépondérant et couronné de succès en Ukraine. Il est évident que les partisans jouaient toujours plus un rôle de satellites autour d'une planète, c'est-à-dire autour

des unités régulières de l'armée soviétique qui s'organisaient. Les partisans se regroupaient de plus en plus autour des unités régulières qui s'étaient formées à l'appel des ouvriers et des paysans ukrainiens. Le commandement ukrainien se trouvait maintenant confronté au problème de l'incorporation des détachements de partisans dans des unités et des divisions régulières. Ce travail s'accomplit avec succès en Ukraine, car les travailleurs régionaux ont l'avantage d'avoir à leur disposition notre expérience d'une année; ils ont pu apprendre énormément de nos erreurs et de nos conquêtes. Néanmoins, de toute manière, le front ukrainien nous a pris comparativement des forces assez élevées, bien entendu ukrainiennes

15

Le front de l'Ouest s'ouvrit dans des conditions semblables. À l'Ouest, par rapport aux autres fronts, les opérations militaires étaient peu nombreuses et peu sanglantes. Notre entente avec les soldats allemands joua alors un rôle assez important; ils s'opposaient de manière révolutionnaire à leurs commandants et une fraternisation directe eut même lieu avec les soldats communistes allemands. Tout ceci fut évidemment complété par des accrochages militaires, lorsque les gardes-blancs allemands ou des éléments de la bourgeoisie locale s'opposaient à nous les armes à la main. À la suite de ces actions politiques et militaires concertées, nous avons nettoyé à l'Ouest une grande partie du territoire. Notre tâche est cependant loin d'être terminée. La bourgeoisie de la partie occidentale est revenue de sa première surprise, elle a repris ses esprits et grâce à l'aide de l'Europe de l'Ouest, de l'Angleterre et de la France, en partie aussi de l'Allemagne, elle a réussi à nous arracher quelques places fortes, menaçant d'un côté lambourg et de l'autre, Pskov, tout en essayant parallèlement de mettre en danger Riga. En Estonie, ce ne sont pas seulement les gardes-blancs estoniens qui affrontent l'Armée soviétique, mais aussi la bourgeoisie finlandaise et même quelques petits détachements suédois, aux côtés des Allemands et des gardes-blancs russes — en un mot, une véritable internationale, l'internationale de la garde-blanche des pays limitrophes de la Baltique, soutenue par la flotte anglaise

16

Si nous avions laissé ce front se renforcer, une certaine menace en aurait peut-être jailli; il y a quelques semaines encore, on pouvait avoir l'impression que cette menace était effective. J'ai passé les dernières semaines sur cette partie du front et devant moi se répétait une scène semblable à celle que j'avais déjà observée sur d'autres fronts. Nous n'avons pas pu enlever d'unités mieux aguerries des autres fronts — que nous aurions ainsi affaiblis — pour les envoyer en Estonie; les unités qui arrivaient sur place étaient parmi les plus jeunes, rassemblées à la hâte parmi les paysans fraîchement mobilisés; ils manquaient non seulement d'expérience militaire, mais ils n'avaient pas encore été politiquement éduqués. Au premier coup quelque peu sérieux de l'adversaire, ils se disloquaient; comme cela arrive toujours en pareilles circonstances, il y eut des trahisons directes, comme ce fut notamment le cas pour cette division qui se battait en direction de Narvsk et dont le commandant, en allant se rendre, entraîna une partie du régiment; naturellement, l'autre moitié, prise de panique, battit en retraite.

En un mot, il y a un mois et demi ou deux mois, il s'était créé là-bas une situation semblable à celle qui existait il y a six mois sur les autres fronts. Camarades, je vous raconte ces détails en toute franchise, car vous devez connaître à fond tous les aspects de la fondation et de la vie

de l'armée, même ses aspects les plus sombres. L'échec ne doit en aucun cas nous inciter au découragement. À une époque révolutionnaire, une armée révolutionnaire est par son essence même une armée nerveuse, une armée qui se forme par bonds ; des cas de crise ou de panique s'y rencontrent plus souvent qu'en temps normal... Mais si l'on cimente cette armée jeune et nerveuse, si on lui donne un idéal, si on l'aguerrit, si on lui offre la possibilité de remporter sa première victoire, alors sa nervosité se transformera en une immense force offensive, elle ira de l'avant et deviendra invincible. C'est pourquoi les flottements, les hésitations et même les retraites paniques des jeunes unités ne nous rendent pas pessimistes. Il a suffi de deux ou trois semaines de travail énergique aux commandants et aux commissaires des districts de Narvsk et de Pskov sur le front estonien pour que celui-ci revive et pour que les mêmes soldats qui, simplement en vertu d'une totale incapacité, de l'absence de l'expérience la plus élémentaire s'enfuyaient précipitamment, non seulement reforment leurs unités, mais les fassent radicalement renaître. Passant par deux fois dans une même unité à dix jours d'intervalle, je ne l'ai plus reconnue. Telle est l'immense force de l'idée révolutionnaire et des méthodes révolutionnaires de persuasion.

Nulle part, dans aucun pays, dans aucune armée, nul commandant de régiment ne peut dire à chacun de ses soldats : « Tu dois mourir s'il le faut, parce que tu te bats pour les intérêts de ta propre famille, de tes enfants, pour l'avenir de tes petits-enfants; c'est la guerre des exploités et des travailleurs pour leur libération. » Ces simples mots qui s'adressent à la conscience, au cœur de chaque soldat, rendent les miracles réellement possibles.

Chaque régiment et chaque compagnie comprend des éléments de qualités différentes; les plus conscients et les plus fidèles sont de toute évidence encore une minorité; à l'autre bout se trouve une infime minorité d'éléments contraires, louches et dépravés — vils vestiges des koulaks et des contre-révolutionnaires. Entre ces deux minorités qui se situent aux deux extrêmes, il y a tous ceux qui n'ont pas encore pris entièrement conscience, ceux qui sont peu sûrs d'eux-mêmes, ceux qui hésitent : de par leur manière de voir les choses, ce sont de simples et braves citoyens du pays soviétique, qui ont besoin d'une éducation militaire et politique. Et quand un commandant de régiment ou un commissaire me déclare : « Je ne répons pas de mon régiment, ce ne sont que des canailles ; quand il faut attaquer, ils ne savent que se plaindre : on ne nous a pas donné ceci, il nous manque cela; c'est un mauvais régiment... », je répons avec une assurance totale : « Si le régiment est mauvais, c'est que le commandant est mauvais, que le commissaire est mauvais, car dans tous les régiments les hommes sont les mêmes et, dans leur ensemble, ce sont de braves ouvriers et de braves paysans. » S'ils sentent que le commandement n'est pas énergique, s'ils commencent à avoir des doutes sur la justesse de la ligne suivie par le commandant dans la direction du régiment, s'ils n'ont aucun respect moral envers le commissaire de l'unité, la débâcle est inévitable : les canailles prennent le dessus; découragés, les meilleurs éléments se retirent à l'écart, les éléments moyens ne savent pas quel parti prendre et au moment du danger c'est l'affolement. Si le cadre de commandement est bon, surtout l'effectif subalterne, si les hommes sont honnêtes et énergiques, si le commandant du régiment et le commissaire sont bons, n'importe quel régiment sera à la hauteur. Donnez-moi le pire des régiments, donnez-moi trois mille déserteurs pris où vous voulez et appelez cela régiment. Je leur donnerai un bon commandant honnête, un bon commissaire combatif; donnez-leur des chefs de bataillons, de

compagnies et de sections convenables, et je vous assure qu'en l'espace de quatre semaines, les trois mille déserteurs donneront au pays révolutionnaire un régiment de haute qualité. Ce n'est pas un espoir, un programme, une idée, tout cela a été vérifié par la pratique, et nous l'avons vu une fois encore au cours des dernières semaines sur le front près de Narvsk et de Pskov, où les unités sont maintenant solidement cimentées.

Il y a encore un front possible dont je n'ai pas encore parlé, le front carélien ou finlandais. Nous ne menons pas d'actions militaires dans cette région. La Finlande n'est pas directement en guerre avec nous, bien qu'elle nous regarde de travers et envoie ses régiments en territoire estonien d'où ils attaquent Iambourg en compagnie des gardes-blancs, des Estoniens et des Russes. Il n'y a toutefois pas de front sur l'isthme carélien dans le sens propre du terme. Cependant, au cours des dernières semaines, une propagande folle — dans le plein sens du mot — se déroula en Finlande en faveur d'une attaque de Petrograd. Ils estiment que nous sommes actuellement plus vulnérables à cet endroit, puisque nous avons perdu la Baltique et que les abords de Petrograd sont moins bien défendus. La classe ouvrière de Finlande, quand elle était au pouvoir l'année dernière, était le meilleur bouclier de Petrograd. Mais aujourd'hui, c'est la bourgeoisie qui a momentanément repris le pouvoir en Finlande et son leader Mannerheim, ex-général russe, a mené au cours des derniers mois et des dernières semaines une propagande effrénée pour attaquer Petrograd; la presse bourgeoise suédoise et finnoise renchérisait en affirmant que l'on pouvait prendre Petrograd par un bref coup sec, par un raid. Il suffisait pour cela d'y lancer une ou deux divisions. Mais ce n'est pas tout. Mannerheim a fixé les manœuvres de ses régiments près de notre frontière, à Tériok, et la presse bourgeoise finlandaise en a ouvertement parlé sur un ton provocateur. Il va de soi que l'on ne s'est pas particulièrement ému à Petrograd, car il est aussi ridicule que vain de perdre son temps à parler de la bourgeoisie finlandaise qui eut tant de mal — malgré l'aide des Hohenzollern ¹⁷ - à venir à bout de la révolution de la classe ouvrière finnoise; il serait grotesque de penser que la bourgeoisie d'un pays ne comptant pas plus de deux millions et demi d'habitants puisse se mesurer à la Russie soviétique. Les ouvriers de Petrograd furent néanmoins profondément révoltés d'entendre les gardes-blancs finlandais, dont les épées sont encore soufflées du sang des ouvriers finnois, oser menacer la classe ouvrière de Petrograd, notre rouge capitale révolutionnaire.

En réponse aux manœuvres de Mannerheim, nous avons nous aussi fixé les nôtres à proximité de la frontière finlandaise. Nous avons lancé un appel à la défense de Petrograd. Les camarades élèves des écoles militaires de Petrograd furent parmi les premiers à répondre. À leur demande unanime, les cours normaux furent suspendus et tous les élèves ont momentanément constitué un régiment de manœuvres d'une qualité supérieure. Nous avons passé ce régiment en revue sur l'ancienne Place du Palais — aujourd'hui Place Ouritski — et un officier de l'armée française, le capitaine Sadoul, y a participé. Le capitaine Sadoul, qui a rompu avec son gouvernement et avec la mission militaire française pour défendre le pouvoir soviétique, travaille maintenant dans notre service d'inspection militaire. À mes côtés, voyant nos futurs jeunes officiers rouges, leur allure martiale, l'enthousiasme qui se lisait sur leurs visages, l'élégance inspirée de leurs rangs, le capitaine Sadoul disait avec admiration que c'était l'une des images les plus sublimes qu'il lui avait été donné de voir et ajoutait : « Je regrette que la mission militaire française, le général Nissel en tête, ne soit pas là. S'ils voyaient

vos futurs officiers rouges constitués en ce régiment, ils ne manqueraient pas de dire à leur gouvernement : Arrêtez l'attaque contre la Russie, la Russie n'est pas sans défense, elle a ses soldats et ses officiers rouges ! » Et j'ai promis à ces élèves, à ces jeunes camarades de Petrograd, que, si la moindre menace se dessinait contre la ville à partir des fronts d'Olonetz, de Carélie ou de Iambourg, ils seraient chargés d'être à l'avant-garde de la défense de Petrograd-la-Rouge. Ils accueillirent cette promesse comme cela se doit pour de véritables soldats de la révolution, ils acceptèrent avec joie cette tâche et accomplirent notamment à merveille les manœuvres auxquelles ils participèrent.

Quel fut le résultat de cette campagne ? La menaçante entreprise de Mannerheim se solda par un fiasco total. Il fit avancer quelques échelons en direction de nos frontières, mais — ô horreur ! — les régiments finlandais de gardes-blancs organisèrent un meeting à Tériok, au cours duquel ils déclarèrent : « Vous ne nous conduisez pas à des manœuvres, mais à la guerre contre l'Armée Rouge; nous sommes d'accord de nous défendre, mais nous refusons d'attaquer Petrograd ! » C'est ainsi que Mannerheim se vit dans l'obligation de retirer ses échelons. Deux compagnies, ni plus ni moins, participèrent à ces manœuvres. Cette expérience se termina donc par une pitoyable défaite. Les jours suivants, les journaux publièrent une interview du général Mannerheim, alléguant que pour des raisons internationales et autres, l'attaque de Petrograd... était reportée au printemps. Sur ce front, nous pouvons donc attendre plus ou moins tranquillement le printemps. Pour ce qui est du foudre de guerre Mannerheim, il suffit de se souvenir à son propos d'une phrase de notre grand écrivain satirique Saltykov-Chtchédrine qui disait quelque part : « Il avait promis des flots de sang et il avait fini par avaler un serin. » La situation est sensiblement la même pour le général Mannerheim : il avait promis d'occuper Petrograd par un tout petit raid, et il n'a trouvé que deux compagnies pour participer à ses manœuvres à Tériok.

Cependant, si la position de la bourgeoisie finnoise ou les pressions du capital anglo-français la plaçaient devant l'obligation d'attaquer Petrograd, nous aurions de toute évidence à faire face à un nouveau front. Il ne fait pas de doute que nous ne bornerions pas à la défense, et que de notre côté nous porterions un coup décisif sur Helsinki, car la classe ouvrière finlandaise attend l'aide des soldats rouges de Petrograd. Après l'ordre d'attaque de Mannerheim, les élèves finlandais des écoles militaires — ils ont leur propre école militaire — exigèrent d'être envoyés au front pour faire face au bourreau. En dehors des élèves, nous avons d'excellentes unités formées par les ouvriers finnois. Ce qui est encore plus instructif, c'est que, selon les estimations de la presse bourgeoise finlandaise, parmi les 17.000 mobilisés de force de Mannerheim (en dehors de la garde bourgeoise), il y aurait environ 90 % de rouges. Nos camarades finnois disent que ces chiffres sont gonflés, qu'il ne s'agit pas de 90 %, mais de 70 % de rouges. Néanmoins, c'est déjà suffisant. Ce n'est pas par hasard que Mannerheim ne donne pas d'armes aux mobilisés. La marche des soldats rouges sur Helsinki serait soutenue avec enthousiasme par toute la classe ouvrière finlandaise. Nous avons proclamé à Petrograd que nous ne tenions pas à créer un nouveau front entre la Finlande et la ville; mais si nos ennemis prennent l'initiative d'ouvrir ce front, à notre tour nous prendrons les mesures adéquates afin qu'une fois pour toutes Petrograd ne soit plus menacé par la Finlande; et il n'y a qu'un seul moyen de le faire : porter au pouvoir en Finlande les ouvriers et les paysans pauvres.

Pour résumer la situation sur nos fronts, on peut affirmer que, dans son ensemble, elle est bonne. Le travail accompli par l'Armée Rouge est immense. Lorsque Kazan est tombé en août 1918, notre situation militaire était très critique. Par la suite, en sept mois, l'Armée Rouge a nettoyé un immense territoire —environ 130 districts de 28 provinces, d'une superficie de plus de 850 verstes carrées et environ 40 millions d'habitants. C'est une surface égale à celle de l'Italie, de la Belgique et de la Grèce réunies, avec une population égale à celle de la France. Selon les estimations du grand état-major panrusse sur lesquelles reposent mes dires, le nombre des villes des régions reprise s'élève à 116 et celui des points ruraux peuplés dépasse 164.000. Parmi les villes les plus importantes, mentionnons : sur le front occidental Pskov, Riga, Vilnus, Minsk, Gomel, Tchernigov et d'autres; sur le front du Sud : Kiev, Poltava, Karkhov, Ekaterinoslav, Alexan-drovsk, Koupiansk, Bakhmout, Dougansk, etc. sur le front oriental : Kazan, Simyirsk, Syzrani, Samara, Oufa, Orenbourg, Ouralsk, etc. Du point de vue économique, la région de Lougansk Bakhmout, Slaviansk, Nikitovka est d'une importance primordiale, avec ses gisements de sel gemme, de charbon, de mercure et de gypse; celle d'Oufa-Orenbourg, ainsi que les provinces de Viatsk, Kazan, *Samara* et Orenbourg sont importantes par leurs mines de cuivre, et Samara surtout par ses gisements d'asphalte. D'importantes usines métallurgiques se trouvent dans la partie reconquise de la région d'Ekaterinoslav. Enfin, la ligne du front a atteint Krivoï-Rog, riche en gisements de fer. Sur le front occidental, nous avons occupé toute une série d'importantes usines militaires, comme celles d'Igève ou de Botkine dans la région de Samara, tandis que sur le front Sud nous avons occupé la fabrique de munitions de Lougansk. Enfin, la prise d'Orenbourg nous ouvre la route du Turkestan, où nous pourrions nous procurer le coton indispensable à notre industrie textile. Les terres orientales et du Sud sont des régions riches en blé. L'Armée Rouge des ouvriers a parcouru et reconquis ces territoires pour la Russie laborieuse ¹⁸.

Camarades! Il ne faut pas en tirer la conclusion que notre tâche est ainsi achevée. Loin de là. Le pouvoir soviétique consacre actuellement tous ses efforts à une rapide obtention de la paix, même au prix de grandes concessions, car rien ne peut être plus dur pour le peuple affamé et saigné à blanc que la prolongation de cette guerre infernale. Nous avons accepté l'an dernier la paix de Brest-Litovsk afin d'arracher un moment de répit pour notre peuple, pour notre pays. Ce moment de répit a été trop bref, car immédiatement nous avons dû faire face d'un autre côté à l'ennemi. Il n'y a pas si longtemps que le commissaire du peuple aux affaires étrangères a répété une nouvelle fois, officiellement, la déclaration du gouvernement soviétique adressée aux gouvernements qui sont en guerre avec nous. En voici le sens : « Vous vous battez contre les ouvriers et les paysans russes — au nom de quoi ? Vous voulez les bénéfices de vos capitaux ? De vos concessions, de vos territoires ? Que voulez-vous ? Dites-le, afin que nous puissions réellement en discuter et voir ensemble ce que nous pouvons faire, ce que nous sommes obligés de vous céder pour assurer au peuple russe la possibilité d'un labeur pacifique. »

La Russie soviétique fait provisoirement des concessions aux impérialistes; néanmoins, nous savons tous pertinemment que ce que nous sommes aujourd'hui obligés de céder nous reviendra. Par le traité de Brest-Litovsk, nous avons temporairement cédé à l'impérialisme allemand et austro-hongrois une immense partie de notre territoire occidental et toute l'Ukraine. La bourgeoisie s'empessa alors de nous accuser de trahison et de félonie envers le

pays, bien qu'elle-même se fût auparavant ostensiblement affichée aux côtés de l'impérialisme allemand partout où cela était possible. Nous répondîmes : « Nous n'avons pas d'armée, nous sommes obligés de reculer. Mais ce que nous cédon nous reviendra ». Et si, sous le drapeau jaune de l'impérialisme, les régiments allemands nous tombaient dessus comme des voleurs et des exploités, ils repartaient transformés en régiments révolutionnaires sous le drapeau rouge du communisme. À la suite de nos concessions envers les impérialistes de France, d'Angleterre et d'Amérique, la même chose finira par leur arriver. Nous disons à Wilson, à Lloyd-George, à Clemenceau : « Tout ce que vous nous prenez, dans deux ou trois mois, dans six mois, dans un an — les ouvriers anglais, français et américains nous le rendront, quand ils porteront chez eux au gouvernement le pouvoir soviétique. »

À ce propos, on me demande ce qu'il en est des îles des Princes (Prinkipo). Comme vous le savez, les îles des Princes se trouvent dans la mer de Marmara; les impérialistes anglo-français et américains avaient l'intention de nous y inviter pour discuter du sort de la Russie. Ils ont finalement décidé d'inviter non seulement le pouvoir soviétique, mais aussi tous les autres soi-disant gouvernements, blancs ou noirs, qui n'ont pas encore eu le temps de s'écrouler parce qu'ils sont soutenus par l'impérialisme étranger. Krasnov avait fait savoir qu'il refusait de participer à une réunion avec les bolchéviks. Telle fut sa réponse hautaine il y a quelques semaines; actuellement, Krasnov lui-même, comme tout émigré, a été obligé de quitter son Don natal et de chercher asile à Novorossisk. Les armées de l'Assemblée constituante se sont d'abord opposées à nous, et aujourd'hui elles demandent hospitalité et protection sur notre territoire. Koltchak connaîtra le même sort que Krasnov. Nous avons donné notre accord pour la rencontre des îles Prinkipo, et devant le monde entier nous étions prêts à expliquer comment nous tenions; nous n'avons jamais eu l'appui des gouvernements bourgeois de l'étranger, et nous ne l'avons pas cherché — bien au contraire, nous l'avons catégoriquement rejeté. Tous nos ennemis — Krasnov, Skoropadski, Doutov, Dénikine, Pétioura, se maintiennent uniquement grâce à l'aide de la bourgeoisie étrangère. Nous sommes depuis toujours et nous resterons sur nos propres pieds. Nous sommes prêts à le proclamer et à le prouver partout, n'importe quand : aussi bien à Moscou que chez eux, sur les îles Prinkipo. Mais il semble que nos adversaires eux-mêmes aient changé d'avis ou hésitent à nous inviter là-bas — peut-être parce qu'ils savent que les pourparlers de Brest-Litovsk furent de quelque utilité à la révolution allemande. Leur décision ne nous cause aucun souci. S'ils se décident à convoquer une conférence dans les îles de Prinkipo, nous irons et nous y continuerons le travail que nous avons commencé à Brest-Litovsk. S'ils changent d'avis et refusent la conférence, nous attendrons. Chaque jour qui passe amenuise le nombre des vagues gouvernements blancs de Russie, anéantis l'un après l'autre par le pouvoir soviétique. Quant aux îles des Princes elles nous sont déjà antipathiques à cause du nom qu'elles portent. Pendant le temps de réflexion de ces messieurs, nous trouverons peut-être d'autres îles, des îles soviétiques, pour y convier les impérialistes de tous les pays mais cette fois, pas pour des négociations.

Néanmoins, pour le moment, le pouvoir soviétique n'est installé ni en France, ni en Angleterre, ni en Amérique, et nous déclarons franchement que nous sommes prêts à faire des concessions aux rapaces et aux bourreaux qui ont porté leur couteau jusque sur la gorge de la Russie soviétique. Donc, camarades, notre guerre est dans le plein sens du terme une guerre

révolutionnaire défensive : on nous attaque et nous nous défendons. Malgré ses immenses crimes, même la petite Finlande n'a à craindre aucune action offensive de notre part; nous supportons tout, sachant que le temps travaille pour nous. La politique du pouvoir soviétique est une politique de paix. Mais politique de paix ne veut pas dire politique de capitulation ou politique de remise des conquêtes de la révolution à ses ennemis mortels. Non. Une politique de paix suppose la décision de défendre jusqu'au dernier souffle les conquêtes de la révolution contre les attaques de l'ennemi. Il faut s'opposer à l'esprit de propagande malhonnête faite dans notre pays et dans nos régiments par quelques groupes du parti, notamment les menchéviks et les socialistes-révolutionnaires de droite ou de gauche, qui proclament dans les journaux que le pays étant appauvri et épuisé, il faut « mettre un terme à la guerre civile ». « Nous n'avons nul besoin de l'Armée Rouge » — prétendent les socialistes-révolutionnaires. Rappelons une fois encore contre qui nous menons la guerre : au Sud — contre Krasnov, à l'Est — contre Koltchak, à l'Ouest — contre les Gardes blancs estono-finnois. Tous nous attaquent et veulent nous étrangler. Mettre un terme à la guerre civile, désarmer — cela signifierait tendre le cou au bourreau. Nous avons tous les droits de dire à MM. les Menchéviks : « Vous êtes pour la fin de la guerre civile ? Alors allez s. y. p. trouver Koltchak et Krasnov et dites-leur d'arrêter la guerre civile. »

Notre guerre civile est une guerre révolutionnaire de défense. Nous nous sommes adressés à tous nos ennemis, nous leur avons fait savoir notre volonté d'acheter la paix au prix de grandes concessions et de nombreux sacrifices. Mais nos adversaires n'ont voulu accepter aucun compromis et se sont crus assez forts pour en finir avec nous. C'est précisément la raison de leur refus.

Ces derniers temps, on a néanmoins commencé à entendre dans leur camp d'autres sons de cloche. Lloyd George a récemment déclaré qu'il serait dangereux de nous attaquer, car il en résulterait un notable regroupement des millions de paysans autour du pouvoir soviétique afin de mettre toutes leurs forces au service de la défense du pays. Selon les journaux, le président américain Wilson estime aujourd'hui que l'attaque d'Arkhangelsk par MM. les Alliés a été une erreur. Après la reprise de Chenkoursk par nos troupes, les soldats américains et anglais, démoralisés, quittèrent leurs positions et abandonnèrent Arkhangelsk. À Mourmansk, ce fut la franche indignation. D'après nos informations, sur le front d'Odessa, les régiments français demandent leur rapatriement, tandis que les troupes coloniales ne supportent pas le climat et ont déjà dû quitter Odessa. Wilson et Lloyd George commencent à comprendre qu'ils ont commis une erreur. De plus, ces Messieurs sont victimes d'une lutte interne. Le programme japonais de paix est maintenant connu : au lieu de prévoir le retour de la Sibérie orientale au Japon, il insiste sur le fait qu'à propos de la Sibérie, il ne doit y avoir ni avantages ni concessions spéciales en faveur d'aucun pays. De cette façon, ces Messieurs se voient dans l'obligation de mettre une sourdine à leur convoitise effrénée. Pourquoi ? Parce que nous sommes devenus plus forts et qu'eux se sont affaiblis. Dans les conditions les plus difficiles, nous avons mis sur pieds une armée puissante, tandis que la leur craque de partout. Leurs arrières elles-mêmes se désagrègent.

Notre position internationale s'améliore donc sous tous les rapports. Cette conclusion ne doit cependant pas être à l'origine d'une fausse quiétude ou d'une inaction insouciant; non, nous

n'avons aucun droit de nous reposer sur nos lauriers. Le carnage mondial est loin d'être terminé, il peut rejaillir d'un feu terrible : à l'Est — par le Japon, au Nord — par l'Angleterre et l'Amérique, à l'Ouest et au Sud — par la France, la Roumanie et la Pologne. Il peut y avoir encore ici ou là des tentatives de nous porter des coups mortels, notamment sur Petrograd et sur Moscou.

La bourgeoisie est à l'agonie. Mais les convulsions d'un organisme agonisant peuvent être puissantes. La morsure d'un serpent à l'agonie est dangereuse. La bourgeoisie est encore et toujours menaçante. Il faut redouter son dernier coup, toujours possible. Il nous faut être forts. Nous avons besoin de bons régiments. Nous avons besoin d'un bon effectif de commandement, jeune et efficace. C'est vous, camarades ! Nous ne sommes plus maintenant placés devant la nécessité de vous arracher avant terme des bancs de l'école avant la fin des cours pour vous envoyer au front. Nous sommes si puissants que sous le bouclier de notre front, vous pouvez tranquillement continuer votre formation militaire. Mais ce que nous vous demandons, c'est l'attitude la plus consciencieuse envers votre travail. Notre armée, l'armée des ouvriers et des paysans, n'est pas une armée de rustres nés d'hier; elle ne refuse ni la science, ni la technique militaire. Au contraire, notre armée de prolétaires et de moujiks doit être équipée et instruite selon le dernier cri de la science militaire. Ayant suivi ici un bref cours et nanti par la suite d'une certaine expérience de combat acquise au front, chacun d'entre vous doit faire tout pour toujours mieux connaître la science militaire; chacun de vous doit tendre à entrer à l'académie militaire ou dans les écoles d'officiers que nous ouvrirons. L'action militaire nous est imposée par le destin. Puisque nous devons être les soldats de la révolution, notre devoir d'honneur nous oblige à être des soldats instruits et ouverts à tout. Nous travaillerons! Nous apprendrons!

On exigera maintenant plus de vous dans nos régiments rouges. Nous avons déjà des commandants et les soldats ont acquis de l'expérience. C'est pourquoi nos exigences envers les nouveaux cadres de commandement sont plus élevées. Vous devez être au niveau des exigences des soldats dont vous aurez la responsabilité. Une attitude scrupuleuse et honnête est indispensable au travail que vous êtes appelés à accomplir.

Il est fort possible qu'un temps assez long s'écoule avant que nous puissions enterrer les baïonnettes. L'Europe est aujourd'hui le théâtre d'une âpre guerre des classes et des peuples. Des mois, voire des années, passeront avant que l'Europe ne se libère du vieux joug et de la vieille exploitation. Une république fédérative des ouvriers et des paysans s'établira finalement en Europe, et nous en ferons partie. Alors rien ne menacera plus nos frontières. N'importe où nous dirigerons nos regards — nous ne verrons que des amis et des frères.

Mais nous n'en sommes pas encore là. L'ennemi ne désarme pas. Nous n'avons ni amis ni frères parmi les classes qui gouvernent l'Europe et le monde entier. Nous devons encore tenir fermement nos fusils à deux mains et chacun doit obéir à son devoir, comme un honnête et courageux soldat de la révolution. Et c'est particulièrement valable pour vous, futurs commandants rouges que la classe ouvrière de notre pays et du monde entier considère avec espoir et confiance. Au début, la presse bourgeoise affirmait que nous serions incapables de fonder une armée précisément parce que nos cadres de commandement se réduisaient à néant. Maintenant, la presse bourgeoise d'Europe et d'Amérique reconnaît que nous formons

un effectif de commandement de première classe, composé d'ouvriers responsables, des paysans honnêtes et de nos meilleurs soldats. C'est vous, camarades! Je suis convaincu que vous accomplirez la tâche qui vous sera confiée. Que jamais aucun d'entre vous n'oublie que la pierre angulaire de notre armée est un idéal élevé et sacré : servir honnêtement, les armes à la main, les intérêts des masses travailleuses exploitées. Souvenez-vous fermement d'une chose : ce qui était l'espérance des peuples asservis, le rêve secret des travailleurs, leur chimère religieuse et leurs chants — l'espérance de salut et de libération que jamais opprimés et exploités de tous pays n'ont cessé d'attendre, commence aujourd'hui à devenir réalité. Nous commençons à nous rapprocher de ce nouveau règne de liberté. Nos adversaires s'acharnent sur ce début de réalisation de l'idéal le plus cher, le plus intime du peuple travailleur. Vous, vous êtes le détachement de choc, appelé à sauvegarder les conquêtes révolutionnaires du peuple russe. À l'heure décisive où le pouvoir des ouvriers et des paysans s'adressera à vous, camarades élèves, à vous — commandants rouges, en vous disant : « La République socialiste est en danger! », vous répondrez : « Présents! », et vous vous battrez héroïquement, et vous mourrez en luttant contre les ennemis du peuple laborieux.

PROBLÈMES DE L'ÉDIFICATION DE L'ARMÉE

I. ORGANISATION DE L'ARMÉE ROUGE

LA SITUATION DE L'ARMÉE ROUGE

Réponse aux questions du représentant de la presse soviétique.

Vous me posez des questions sur la situation générale de l'Armée Rouge. Puisque vous êtes le représentant de la presse soviétique, je dois vous dire d'emblée que le ton sur lequel les journaux parlent actuellement de l'Armée Rouge ne me paraît pas tout à fait juste. Indubitablement, l'Armée Rouge a déjà de grands mérites. En parler cependant comme si elle était invincible, c'est encore un peu trop tôt. Une politique révolutionnaire doit être profondément réaliste. La politique du bluff, celle des effets faciles, des menaces en l'air, des mascarades guerrières, nous est aussi étrangère que nuisible. De ce point de vue, il faut avouer que l'Armée Rouge a encore de nombreux défauts : elle a encore des points faibles et l'approvisionnement n'atteint pas encore le niveau qui lui conviendrait. Cela dit, il est indéniable que l'Armée Rouge a accompli d'énormes progrès au cours des trois ou quatre derniers mois. Cette progression a été rendue possible par notre travail préliminaire.

Sans transition, nous sommes passés du volontariat à la mobilisation obligatoire de certaines classes. Une direction militaire locale fortement structurée et bien en place nous était indispensable pour mener à bien cette conscription. Ces structures existaient déjà. Le mérite de leur création revient à l'ancien Conseil militaire, qui a rempli à merveille sa tâche en organisant des commissariats militaires de région, de province, de district et de canton.

Dès le premier jour de son existence, ce Conseil militaire supérieur a basé son activité sur la juste réglementation des formations et en a établi les structures. Néanmoins, ces formations étaient difficilement réalisables par manque de matériel humain et leur défaut majeur résidait en leur carence de cadres pour la mobilisation.

C'est pourquoi les opérations militaires se résumaient à l'établissement d'une mince bordure de détachements d'une fidélité douteuse sur la frontière menacée. En-deçà de cette bordure s'accomplissait un travail intensif destiné à mettre sur pied l'appareil de mobilisation¹⁹. Dès que les premières esquisses furent terminées, nous avons tenté une première expérience en mobilisant les ouvriers de deux classes à Moscou. L'expérience s'est révélée tout à fait concluante. La même méthode fut employée dans d'autres provinces, et partout où existaient des structures plus ou moins valables ainsi qu'une volonté capable de les diriger — la mobilisation se passa le mieux du monde.

Créé en fonction de la situation militaire internationale de la Russie soviétique, le Conseil militaire révolutionnaire de la République a reçu en héritage du Conseil militaire supérieur toutes les prémices nécessaires à la formation et au travail correct. Néanmoins, comme cela a déjà été rapporté à maintes reprises aux autorités compétentes, nous n'aurions pas pu obtenir les résultats que nous avons aujourd'hui avec le seul appareil militaire. Le danger mortel qui pesait sur la Russie soviétique a placé le département militaire au centre de

l'attention du pouvoir soviétique et de tous les services soviétiques, provoquant ainsi un puissant afflux de forces soviétiques de première qualité au département militaire— notamment dans les services et armées de campagne.

Il aurait fallu suivre tout le processus d'assainissement et d'éducation des jeunes unités instables et des armées sur le front pour comprendre la portée immense, pratiquement décisive, de la volonté révolutionnaire incorporée à l'appareil militaire — pour obtenir la victoire à tout prix; les fonctionnaires soviétiques, les vieux communistes qui se mirent au service de l'armée, possédaient justement cette volonté de fer.

Je dois à la vérité de dire ouvertement qu'une partie des fonctionnaires envoyés récemment au front n'est pas à la hauteur de sa tâche.

Et c'est normal. Il était impossible d'éviter que des dizaines, voire des centaines d'intrus, parfois même des arrivistes couverts par le drapeau du communisme, ne réussissent à s'insinuer occasionnellement parmi ces milliers de commissaires, d'organiseurs et de propagandistes. Au front, ces intrus doivent se soumettre à une discipline sévère, engendrée par l'état de guerre et soutenue par l'unanime compréhension de ne pas être au front pour s'amuser, mais pour mener un combat de vie ou de mort. Porteurs de faux passeports de communistes, ces hôtes de passage sont évidemment très mécontents de voir l'ordre qui règne au front et ils essaient parfois de faire partager leur état d'esprit à leur entourage, voire de le faire pénétrer jusque sur les arrières.

Les sections politiques des armées et des fronts, placées sous la direction de camarades expérimentés et sûrs, isolent et éliminent sans relâche ces éléments indésirables des rangs des fonctionnaires-communistes. Des cellules communistes ont été formées dans les unités de l'Armée Rouge et leur rôle éducatif est capital. Il est vrai qu'il y a eu et qu'il y a encore des erreurs, des malentendus. Certains soldats s'imaginaient que le titre de communiste était lié à des privilèges — et l'on a assisté à un afflux de ces chercheurs de privilèges dans les cellules. Les cellules communistes hâtivement formées manifestaient parfois des tendances à concurrencer les commandants et les commissaires et à prendre elles-mêmes la direction de l'unité. D'aucuns communistes en profitaient également pour se dérober aux obligations premières de tout soldat de l'Armée Rouge.

Je parle de ces faits avec d'autant plus de franchise qu'ils sont exceptionnels et qu'ils provoquent au front une riposte énergique de l'écrasante majorité des fonctionnaires les plus conscients. Les autorités militaires et du parti ont clairement expliqué que dans l'Armée Rouge, un communiste n'avait pas plus de droits que n'importe quel autre soldat, mais qu'il avait davantage de devoirs.

Comme vous le savez, le problème des relations avec les spécialistes militaires est lui aussi brûlant. Pendant un certain temps, de larges cercles du parti s'en sont alarmés. Aujourd'hui, quand des centaines de fonctionnaires du parti qui font autorité ont eux-mêmes travaillé sur le front et se sont rendus compte sur place de la situation réelle, le « problème » des spécialistes militaires ne se pose même plus. À ce sujet, il n'y a pas et il ne peut pas y avoir de problème de principe. C'est une affaire d'expérience et d'estimation personnelle, de rapport

de forces, d'intégration des individus honnêtes, d'élimination des incapables, de poursuite des traîtres et de soutien total aux travailleurs honnêtes, consciencieux et capables.

Chacun sait que chez nous, le commandant en chef — c'est le spécialiste militaire. J'espère que personne parmi les camarades qui sont au courant de l'importante activité du camarade Vatzetis n'aura l'idée d'accuser le pouvoir soviétique d'avoir recruté ce spécialiste militaire. Il y a des spécialistes militaires à la direction des fronts; ce sont des officiers de l'ancienne armée qui ont reçu une formation militaire supérieure. A la tête des armées, il y a autant de spécialistes militaires que de jeunes commandants soviétiques, passés par l'école de la guerre chez les francs-tieurs. Par la suite, il y aura toujours davantage de commandants soviétiques pour assumer la direction de grandes unités, car de nos jours l'expérience et le rôle de certains s'accroissent rapidement.

Y a-t-il des cas de trahison ? — Sans aucun doute. Lors d'une guerre civile, c'est inévitable. Outre les trahisons des spécialistes militaires, il y a aussi les émeutes des mobilisés. Mais il ne vient à l'idée de personne de refuser la conscription. La question doit être posée d'une autre manière : il faut comprendre que dans la situation actuelle, les cas isolés de trahison des spécialistes ne peuvent absolument pas ébranler notre front — et encore moins nous porter un coup décisif. C'était déjà évident dans le cas de Mouraviev, alors que notre armée était incomparablement plus faible qu'aujourd'hui et se distinguait par une stabilité toute relative.

Je répète, ce n'est pas une question de principe que d'adopter une ligne de conduite pour ou contre les officiers. C'est un malentendu, un enfantillage. Il faut prendre les bons travailleurs partout où ils se trouvent, les mettre à la place qui leur convient, coordonner l'expérience et la volonté révolutionnaire pour obtenir ainsi les résultats indispensables.

Nous avons créé il y a quelques mois la Direction centrale de l'approvisionnement et nous avons nommé à sa tête d'anciens professionnels.

Ça n'a pas marché, bien que nous ayons adjoint aux spécialistes militaires des commissaires qui étaient de vieux camarades du parti. Les uns n'avaient ni volonté ni désir véritable d'obtenir des résultats, la compréhension nécessaire des exigences intérieures de ce secteur faisait défaut aux autres. Mais au cours de treize mois de régime soviétique, de nouveaux spécialistes ont été éduqués sur place, grâce à une formation militaire régionale ou provinciale.

Pour le moment par exemple, un militant du parti qui a derrière lui un sérieux stage d'organisateur se trouve à la tête de la Direction centrale de l'approvisionnement ²⁰

Il faut en outre souligner qu'au cours du travail commun, une série de spécialistes militaires se sont rapprochés du pouvoir soviétique et même du parti.

Le sort des officiers qui se sont enfuis en Ukraine ou sur le Don ne peut pas non plus les encourager à rompre avec notre pouvoir ou à le trahir. Sur le Don et chez Dénikine, entourés par la haine de la population laborieuse, les officiers remplacent les soldats dans des compagnies et des bataillons entiers; ils savent très bien qu'il n'y aura pas de quartier pour eux. En Ukraine, les officiers se sont déshonorés en se mettant au service de Skoropadski et de

Guillaume; ils n'ont plus aucun soutien et si l'aide anglo-française n'arrive pas à temps, ils sont voués à la mort.

Entre-temps, les officiers qui dès le début se sont mis au service des autorités en Russie soviétique ont eu toute latitude d'œuvrer au renforcement de la puissance militaire du pays. Il n'est donc pas étonnant qu'un tournant se soit produit dans la conscience des officiers qui — sous l'influence de calomnies et par manque d'informations — étaient hostiles au pouvoir soviétique. Ils se sont convaincus que l'unique force à s'opposer durant cette période à la fois à l'impérialisme allemand et à l'impérialisme anglais était et demeure le pouvoir soviétique.

Je sais avec certitude qu'un tournant similaire s'est également produit chez bon nombre d'officiers se trouvant en Ukraine. Beaucoup désirent revenir en Russie, mais craignent de lourdes sanctions. La politique du pouvoir soviétique n'est pas une politique de vengeance eu égard au passé. Elle est dictée par l'efficacité révolutionnaire.

En plein accord avec les instances directrices de notre parti, j'estime qu'il est tout à fait possible de laisser venir en Russie soviétique ceux des anciens officiers qui se présenteront d'eux-mêmes pour faire acte d'allégeance et pour déclarer qu'ils sont prêts à servir au poste qui leur sera indiqué.

Certains de nos camarades s'inquiètent à la pensée que le bonapartisme pourrait se développer chez nous du fait de la guerre révolutionnaire. Voilà une appréhension qui en vérité ne devrait provoquer d'insomnies à personne. Peut-être avons-nous quelques caporaux ambitieux qui vénèrent l'histoire de Napoléon. Toutefois, l'ensemble de la situation politique, les rapports de classes, la structure de l'armée et la situation internationale excluent toute possibilité de bonapartisme. Tout d'abord, cette éventualité est exclue par la puissance même de notre parti communiste : c'est lui qui dirige toute la vie du pays, c'est lui qui conclut la paix, qui mène la guerre, qui forme l'armée et qui contrôle les commandants — petits ou grands. Toute tentative — dans les milieux militaires ou autres — de s'opposer au parti et d'utiliser l'armée à des fins étrangères à la révolution communiste sera immanquablement vouée à un lamentable fiasco. L'idée d'une tentative semblable ne saurait d'ailleurs germer dans aucun esprit sain.

En ce qui concerne l'évolution ultérieure des événements militaires, je ne peux rien dire pour le moment. La situation nous est généralement favorable : à l'Est, où la lutte continue entre les socialistes-révolutionnaires et les bandes de Koltchak — et au Sud, où les troupes de Pétlioura inclinent vers le pouvoir soviétique, les communistes sont plus forts de jour en jour. À l'Ouest, nous allons de l'avant — c'est-à-dire que dans la mesure où des combats décisifs d'envergure supérieure nous opposeront aux forces de l'impérialisme anglo-français, la ligne de nos futurs affrontements sera toujours plus éloignée de Moscou. Le Conseil de la défense consacre toute son énergie à la mobilisation de la totalité des forces et des moyens du pays. La productivité des usines de guerre s'accroît — dans certaines entreprises, elle a atteint un niveau très élevé. Nous sommes sans aucun doute beaucoup plus riches en ravitaillement que certains ne l'imaginent. Nous devons mobiliser nos richesses. Nous devons en particulier récupérer les armes de petit calibre qui se trouvent encore aux mains de la population. Nous le faisons actuellement. À l'arrière, on est en train de mettre sur pied d'importantes

formations qui seront envoyées au feu au moment décisif. Les défauts sont nombreux, les tâches — immenses, mais nous avons toutes les raisons d'envisager l'avenir avec confiance.

C'est tout ce que je puis vous dire.

POUR LE VIII^e CONGRÈS DU PARTI COMMUNISTE RUSSE

Entretien avec les représentants de la presse ²¹

Je ne pourrai malheureusement pas assister personnellement au Congrès du parti dont l'importance sera capitale et au cours duquel l'activité du département militaire sera notamment discutée.

Je ne pense pas que le programme du parti soit prétexte à des divergences et à des débats passionnés. Bien sûr, le projet de programme n'est pas sans défaut. Mais je pense que dans l'ensemble, ce problème sera résolu. Il faudra peut-être éclaircir telle ou telle formule.

Les questions d'organisation peuvent soulever au Congrès de plus amples débats et davantage de confrontations d'opinions. Divers milieux du parti, et non des moindres, manifestent un certain mécontentement à propos de l'activité de l'appareil central du parti.

Les camarades se plaignent du manque de direction systématique des instances centrales, d'un partage inéquitable des forces du parti, etc.

En tout cas, j'estime indispensable de souligner qu'une bonne partie des critiques élevées à ce sujet vont beaucoup trop loin.

Dans des circonstances historiques sans exemple, notre parti de la classe ouvrière s'est vu obligé de résoudre des problèmes d'une importance mondiale. En même temps, en fonction des modifications de la situation mondiale, il a été contraint de changer sa propre ligne de conduite — bien entendu, pas dans le sens des principes, mais dans le sens opérationnel, « de manœuvre » dirons-nous; il a dû passer de l'offensive au repli provisoire, dépister l'adversaire le plus puissant du moment aussi bien en politique intérieure qu'extérieure, concentrer toutes ses forces et toute son attention sur l'un ou l'autre de ses objectifs, et j'en passe. J'estime que cet aspect de la conduite de la politique du parti a été assuré et que notre parti s'est tiré avec honneur des pires difficultés. C'est précisément l'échelle gigantesque des événements qui engendrait à chaque fois des combinaisons nouvelles de conditions ou groupements politiques, rendant ainsi extrêmement difficile tout véritable travail systématique quant à l'estimation réelle de l'ensemble des forces du parti et à leur juste répartition dans les différents secteurs d'activité.

En été dernier par exemple, lorsque notre situation militaire se détériora au possible, sur l'initiative du Comité central, le parti détacha des milliers de ses meilleurs militants sur tous les fronts. Il est évident qu'un tel tassement des forces du parti était impossible à réaliser dans un ordre complet, avec une estimation correspondante des qualités et des capacités de chaque militant pris à part. Toutefois, les circonstances elles-mêmes nous obligeaient à agir de la sorte.

Au cours des dix-sept mois de son existence, la République soviétique commença par s'élargir, puis elle se rétrécit pour s'agrandir à nouveau par la suite; il va sans dire qu'aucun Comité central n'était à même de prévoir de tels changements. Ces modifications se faisaient à un rythme rapide et avaient des conséquences directes sur l'organisation : pendant la première période, on assista à une dissémination spontanée des forces du parti sur toute l'étendue du territoire agrandi de la Russie soviétique; ensuite, ce fut une concentration tout aussi spontanée de ces forces dans les limites de la Grande-Russie, avant qu'elles ne s'éparpillent plus tard encore tout aussi rapidement sur l'ensemble des régions libérées. Durant cette dernière période, la répartition des forces du parti se réalisait déjà beaucoup plus systématiquement.

Enfin, il faut encore tenir compte d'un facteur que les camarades de province ont trop souvent tendance à ignorer. Au cours de la première période du régime soviétique, on a observé une poussée fort importante du séparatisme spontané. Les comités exécutifs locaux et les organisations du parti, entièrement absorbés par l'urgence de leurs nouvelles tâches locales, se détachèrent presque entièrement du centre; ils se préoccupaient eux-mêmes fort peu d'établir des relations avec nous, étant parfois même enclins à considérer comme un obstacle toute intervention des instances supérieures, fût-ce parti ou département.

Beaucoup d'énergie fut gaspillée à cette époque pour établir le minimum de liaisons entre le centre et la périphérie afin de remettre sur pied des structures centralisées plus ou moins efficaces.

Après le dénouement de cette crise, dans certains cercles du parti on vit se manifester le phénomène contraire. À divers endroits, on commença d'exiger du centre beaucoup plus qu'il n'était réellement en mesure de fournir. Ne réussissant pas à mener à bien les affaires courantes en vertu de leur grande complexité et de leur nouveauté, les camarades accusaient souvent à cor et à cri les instances dirigeantes de ne pas fournir d'instructions. Je ne doute pas que le Congrès apporte une solution pratique à ces problèmes et résolve toutes les questions s'y rattachant.

Le problème militaire est lui aussi brûlant. Personnellement, je regrette beaucoup de ne pas pouvoir assister aux débats sur cette question : avec l'accord du Comité central, je repars sur le front. Je n'ai cependant aucune inquiétude quant à la décision probable du parti au sujet de l'édification future de l'armée.

Contraints par les circonstances, nous avons été obligés de concentrer au département militaire nos forces les plus importantes, nos meilleurs militants du parti et une grande partie des possibilités matérielles du pays. Grâce au travail intensif accompli sous la pression continue des circonstances, nous avons accumulé une grande expérience dans le domaine de l'édification de l'armée.

Nombre de camarades estimaient au début qu'il faudrait mettre sur pied une armée sous forme de détachements de partisans solidement organisés. Telle était l'opinion la plus largement répandue après la rupture des négociations de Brest-Litovsk. Les tenants de ce point de vue se fondaient sur le fait que nous n'avions ni le temps, ni les moyens matériels, ni le corps de commandement indispensable pour monter une armée centralisée.

Le travail commença cependant dans une autre direction. Les détachements de partisans furent provisoirement transformés en un rideau à l'arrière duquel une armée centralisée était mise en chantier.

Après quelques mois d'efforts et d'échecs, grâce à une grande concentration de ses forces, le parti réussit à donner une vie réelle à cette affaire.

L'opposition à l'intégration des spécialistes militaires était forte et jusqu'à un certain point, se nourrissait à juste titre de faits incontestables : durant la période de nos échecs extérieurs, la majorité des spécialistes militaires, quand ils ne passaient pas directement à l'ennemi négligeaient leur tâche.

Le Comité central du parti estimait néanmoins que ce phénomène était passager et que si nous venions à bout des autres problèmes — nous pourrions accessoirement contraindre les spécialistes militaires à travailler convenablement.

Les faits nous ont donné raison. Sur les fronts, nous avons mis sur pied des armées aux structures de direction et de commandement centralisées, nous sommes passés de la retraite à l'offensive, de l'échec aux succès notables.

Nombre de militants du parti, parmi les plus sérieux et les plus responsables, se rendaient au front comme adversaires déclarés de notre système militaire — en particulier en ce qui concerne l'intégration des officiers de carrière aux postes supérieurs; au bout de quelques mois de travail sur place, ils se sont transformés en chauds partisans de ce système. Personnellement, je ne vois aucune exception.

Bien entendu, parmi les camarades en partance pour le front, il y avait de nombreux éléments douteux, des aventuriers mêmes, qui s'étaient coupé l'herbe sous les pieds à l'arrière; s'étant infiltrés à l'aide de semi-vérités ou de mensonges dans les rangs du parti, ils essayaient par la suite de jouer au front les dirigeants et les commandants militaires.

Se heurtant alors à un régime sévère, parfois même à des mesures directes de répression, ces éléments clamaient de toute évidence leur mécontentement à l'encontre de notre régime militaire. Certes, ce n'était là qu'une minorité, mais leurs critiques entretenaient le mécontentement de certains cercles du parti à l'égard du département militaire.

Les causes de ce mécontentement sont cependant plus profondes. Actuellement, l'armée engloutit des forces et des moyens énormes, en violation directe des lois et des intérêts de l'activité des autres domaines. Les camarades qui travaillent dans l'Armée Rouge sous la pression constante de ses besoins et de ses exigences, exercent à leur tour une pression — qui prend parfois des formes aiguës — sur les fonctionnaires et les autorités d'autres départements. De leur côté, ces derniers ripostent par une réaction exacerbée.

La guerre est affaire sérieuse et difficile, surtout quand elle est menée par un pays épuisé qui vient de vivre une révolution et assigne à la classe ouvrière des tâches immenses dans tous les domaines. Provoqué par le fait que l'armée et la guerre exploitent et épuisent le pays, le mécontentement cherche un exutoire et ne frappe pas souvent à la bonne porte. Comme il

nous est impossible de nier la nécessité de l'Armée Rouge et l'inévitabilité d'une guerre qui nous est imposée, il nous reste à nous en prendre aux méthodes et au système.

Toutefois, il ne reste plus trace de la question de principe antérieurement posée au sujet des détachements de partisans dirigés par des ouvriers révolutionnaires sans la participation des spécialistes militaires et à l'exclusion de toute tentative de mettre sur pied des structures gouvernementales et centralisées de commandement pour l'ensemble des armées sur tous les fronts.

À cet égard, la critique formulée dans la résolution du Comité régional de l'Oural devient totalement inutile, mal venue, informe et se résume — passez-moi l'expression — à un aboiement dénué d'importance.

Bien sûr — disent-ils — les spécialistes militaires nous sont nécessaires, mais dans la mesure du possible, nous devons agir comme si nous n'en avions pas besoin. Il nous faut — ajoutent-ils — créer notre propre personnel rouge de commandement. Comme si le département militaire n'était pas en train de s'en occuper.

Il serait bon que le Congrès demande au Comité régional de l'Oural le nombre exact d'officiers rouges qu'il a formés, quel est le pourcentage des communistes parmi les officiers rouges de l'Oural, combien d'unités ont été mises sur pied par le Comité régional de l'Oural et quelle est leur supériorité face aux autres régiments rouges fondés dans d'autres régions. Pour ma part, je vous assure qu'on ne verrait aucune différence.

J'ai eu à maintes reprises l'occasion de faire aux camarades critiques « de gauche » la proposition suivante : « Si vous estimez que notre méthode de formation est mauvaise, mettez sur pied une division selon vos méthodes, choisissez votre cadre de commandement, faites-nous part de votre expérience dans le domaine politique; le département militaire mettra à votre disposition tous les moyens indispensables. »

Il va de soi qu'une telle expérience, même si elle réussissait, n'aurait pas force de démonstration, car il est possible pour une seule division de trier sur le volet aussi bien les soldats que les commandants. En tout cas, une telle expérience aurait sans doute permis aux critiques d'apprendre quelque chose.

Malheureusement, il ne s'est trouvé personne parmi eux pour répondre à cet appel, et la critique glissa d'un sujet à un autre, gardant son caractère irascible tout en restant dans le vague.

En route. 17 mars 1919.

NOS TÂCHES

*Interview accordée au correspondant de Rosta **

Sur le front de l'Est, je me suis convaincu d'une chose dont j'étais en fait déjà certain avant mon voyage : nos échecs là-bas n'ont rien de terrible, encore moins de catastrophique ²².

Certes, la perte d'Oufa est un sérieux échec. Le repli de nos unités n'est pas stoppé partout et s'il l'est — la stabilité indispensable est loin d'être partout bien solide. Cependant, en tenant compte des conditions de notre guerre, il faudrait plutôt s'étonner que nous n'ayons pas subi plus souvent de gros revers.

Nous nous battons sur plus de 8.000 verstes. Notre armée a atteint une force numérique notable, mais si l'on prend en considération l'incroyable longueur du front — il devient évident que nous sommes contraints de soumettre à une très haute tension la force vive de l'armée. Les renforts que nous envoyons sont souvent — passez-moi l'expression — des semi-fabriqués qui ont encore besoin d'être traités, et avant d'être complètement intégrés dans les unités, ils peuvent pendant un certain temps les affaiblir.

La question des renforts est actuellement le centre primordial de l'activité des autorités militaires. Sur les fronts, les armées ont été définies et stabilisées, les cadres se sont forgés et trempés au cours des combats. Il faudrait donc pouvoir maintenir l'effectif numérique des armées actives à son niveau indispensable (alors que les pertes en morts et en blessés sont assez élevées, notamment pour cause de maladie). En même temps, les renforts doivent être de qualité correspondante aussi bien du point de vue militaire que politique. Les troupes complémentaires proviennent des unités de réserve de l'arrière. Les échantillons humains les plus disparates y sont représentés. Il est donc indispensable de porter les unités de réserve à la hauteur voulue, aussi bien dans le domaine militaire que politique.

Il faut avouer franchement que chez nous le côté politique laisse énormément à désirer. Nous savons pourquoi. Tous les militants politiques sont surchargés de travaux les plus divers dans les Soviets et par conséquent, la propagande en souffre notablement; aussi bien dans les villages et à l'armée que dans les milieux ouvriers eux-mêmes, les sections d'éducation et de propagande ne viennent pas à bout de leurs tâches et ne peuvent pas les mener à terme parce que les forces nécessaires leur font défaut. Les meilleurs propagandistes occupent des postes de responsabilité. Il reste encore une solution : se servir de l'organisation du parti en tant que telle, c'est-à-dire contraindre chaque responsable politique, indépendamment du poste qu'il occupe, à accomplir en général un travail de propagande et d'éducation, et en particulier dans l'armée.

Certaines personnes abominablement irréfléchies, incapables de passer sous silence la moindre des choses et ne voulant rien apprendre, continuent de prétendre que les troupes complémentaires sont politiquement mauvaises parce que leur formation est entièrement aux mains des spécialistes militaires. Ce ne sont là que vétilles. A la tête des sections militaires locales de l'arrière — commissariats, districts, provinces et régions, — nous avons justement placé des militants plus ou moins responsables.

** Rosta : Agence télégraphique russe (1918-1935).*

D'après les nouvelles instructions, les spécialistes militaires ont été transformés en simples adjoints techniques²³. Par conséquent, toutes les autorités se trouvent aux mains du militant politique-commissaire. Mettre sur le dos des spécialistes militaires tous les défauts de l'activité politique, c'est simplement perdre son temps en bavardage stérile.

Pour le moment, notre objectif est de créer dans chaque bataillon de réserve un solide noyau de travailleurs conscients de leur responsabilité. Pour ainsi dire, c'est un levain qui doit être maintenu et n'être dispersé que dans la mesure de son accroissement naturel. Des éléments moins conscients se cristalliseront autour de ce noyau. Toute notre expérience prouve combien il est important de ne pas laisser pénétrer dans l'armée des éléments d'une autre classe — en pratique, les koulaks. Là se pose le difficile problème de l'évaluation de la frontière entre le paysan moyen et le koulak. Cette question ne sera pas résolue de la même manière dans toutes les provinces, car il faut tenir compte des conditions économiques et sociales locales. Chaque commissariat militaire pris séparément n'est pas à même de résoudre ce problème. En fait, nous arrivons ainsi au problème fondamental de toute notre politique envers le paysan moyen. Actuellement, ce problème est considéré comme le plus important; il se pose aussi bien dans la vie pratique que dans les décisions des instances dirigeantes. Sans aucun doute, des méthodes pratiques pour distinguer politiquement le paysan moyen du koulak seront établies avec toute la précision voulue pour permettre aux autorités locales de s'orienter. Cela nous permettra d'interdire l'accès de l'Armée Rouge aux koulaks et de leur barrer par la même occasion le chemin de la formation militaire.

Parmi les causes se trouvant à l'origine de l'affaiblissement de la stabilité dans certaines régions du front, je ne peux pas taire le démon de la critique qui semble habiter nombre de nos camarades. Je ne veux pas du tout indiquer par-là que la moindre critique de la politique militaire est inadmissible ou indésirable. Elle est permise et souhaitable, bien que jusqu'à maintenant les critiques n'aient jamais rien dit de valable. Ils ont simplement quelques mois de retard sur l'activité du département militaire, et toujours poussés par leur démon — ils cherchent la petite bête. Néanmoins, ce qui est intolérable, c'est que des militants qui ne sont pas d'accord avec notre système militaire ou qui font simplement preuve à son sujet d'une animosité indéfinie, aient été envoyés sur le front pour y travailler. L'armée, surtout une armée qui se bat, n'est pas un club de discussions. Nous avons besoin de militants ayant foi en leur travail et capables de mener leur tâche à bien sans regarder ni en arrière, ni de côté, car il est alors facile de « s'en prendre » à la meilleure armée.

Si l'on prend en considération — je le répète — la longueur de notre front et l'espace que l'Armée Rouge a parcouru en combattant au cours de l'hiver; si l'on tient compte de la longue préparation de nos adversaires en vue d'une offensive commune au printemps ainsi que de l'interdépendance de cette offensive et des émeutes soigneusement préparées (émeutes auxquelles les socialistes-révolutionnaires de gauche ont collaboré en mettant à sa disposition leur expérience clandestine et leur appareil illégal) — on peut affirmer en toute confiance que l'armée a admirablement contenu la poussée commune de l'ennemi.

J'espère et je crois que la prochaine période sera témoin de nos succès.

29 mars 1919, Kazan-Moscou *tiré des archives.*

QUESTIONS IMMÉDIATES DE L'ÉDIFICATION MILITAIRE

*Lettre aux Conseils militaires révolutionnaires
des armées et des fronts*

Au cours des derniers mois, les armées de la République soviétique ont essuyé de graves revers, mais elles ont également remporté de grandes victoires. Faisant abstraction des causes particulières, nos échecs découlent d'une source fondamentale : l'insuffisance du ravitaillement qui n'a pas permis d'envoyer les renforts à temps au front. Cette carence de l'approvisionnement était quant à elle due en grande partie à la mauvaise organisation des instances supérieures : l'Office central des livraisons militaires dépendait tantôt du Département militaire, tantôt du Conseil supérieur de l'Économie nationale; le Comité extraordinaire des livraisons militaires se trouvait coincé entre deux départements et ne possédait même pas ses propres structures; enfin, le Bureau central de distribution n'était qu'un simple organe de répartition, indépendant des organes d'approvisionnement quant à son organisation. Sous l'influence de dures leçons, on a actuellement élaboré une organisation qui donnera les résultats escomptés par l'application sérieuse et énergique des méthodes prévues. Le camarade Rykov a été nommé à la tête de l'ensemble de l'approvisionnement militaire; l'Office central des livraisons militaires, le Comité extraordinaire des livraisons militaires ainsi que le Bureau central de distribution seront dorénavant sous ses ordres ²⁴.

De larges cercles du parti ne réalisent pas toujours clairement les motifs fondamentaux de nos échecs. Par ailleurs, ces revers en eux-mêmes semblent d'autant plus alarmants qu'ils sont éloignés de la ligne du front. C'est aussi compréhensible. Au front, non seulement les responsables connaissent mieux les causes des échecs, mais ils se rendent aussi mieux compte qu'il suffirait de très peu afin d'arriver à un tournant et d'assurer la victoire. Nos revers sur le front Sud — indubitablement très sensibles — ont à nouveau soulevé à l'arrière, en dehors de la panique, une levée de boucliers à l'encontre des bases mêmes de notre système militaire, fruit d'une longue expérience et du travail collectif de nombreux militants du parti. À cette occasion, les voix des membres du parti qui se contentent de passer rapidement sur le front dominèrent toutes les autres dans la presse du parti et au cours des réunions convoquées à l'arrière; ces observations superficielles passent pour les dernières conclusions de la pratique militaire. Les militants qui, pour leur incapacité démontrée à faire face à des responsabilités militaires, ont été renvoyés par les Conseils de guerre révolutionnaires de divers fronts jouissent également d'une certaine autorité. Il en résulte une image altérée de la situation réelle. Dans différents cercles du parti, on essaie par exemple de remettre sur le tapis la question des spécialistes militaires, alors que dans nos armées enfin mieux organisées et mieux coordonnées, ce problème a cessé d'en être un. D'autre part, les véritables problèmes engendrés par le développement de l'armée restent à l'écart de toute discussion pratique fondée sur l'expérience acquise.

Le désir exprimé par le Congrès de convoquer périodiquement des réunions de militants responsables du parti travaillant au département militaire est très difficilement réalisable, surtout en ce moment particulièrement dur; la réunion aurait plus d'importance et ferait davantage autorité si c'était un congrès des responsables supérieurs — néanmoins, il est absolument impossible de les détacher du front à une époque si critique.

Les relations directes entre les responsables supérieurs de l'armée peuvent être remplacées jusqu'à un certain point par des échanges écrits d'opinions sous forme de rapports, de résolutions, etc. à propos des questions les plus importantes et les plus urgentes de l'édification militaire. La présente circulaire soulève quelques-uns de ces problèmes.

L'approvisionnement

L'expérience prouve que l'unification des fronts est réelle, notamment en ce qui concerne les opérations. Mais de fait, dans les domaines économique et politique, les armées mènent une existence en grande partie indépendante du centre du front. Les tentatives de mettre sur pied dans ce domaine une centralisation très poussée n'ont pas donné jusqu'à présent de résultats satisfaisants. Nos chemins de fer travaillent trop lentement pour qu'on puisse s'en remettre à eux et faire manœuvrer les chargements militaires à partir du centre. C'est pourquoi l'approvisionnement des armées du front ne peut pas être fondé sur les stocks du front. Les stocks et réserves de l'armée jouent un rôle décisif selon les nécessités.

En réalité, la tâche des organes d'approvisionnement du front n'est pas de concentrer des données sur les réserves matérielles afin de les répartir dans la mesure des nécessités; elle consiste bien plus à assurer à temps à chaque corps d'armée les réserves indispensables pour une longue période. Les organes d'approvisionnement du front doivent également mettre sur pied dans chaque corps d'armée un appareil de distribution sérieux, pratique, capable d'initiatives et qui puisse disposer en toute indépendance des réserves en tenant à jour l'inventaire et sans gaspillage inutile. Autrement dit, le rôle des organes d'approvisionnement du front est au premier chef un rôle d'intermédiaire, de contrôle et d'inspection.

Sans pousser trop loin les objectifs d'une centralisation excessive de l'approvisionnement du front, il faut monter auprès de chacun des organismes vigoureux, capables de prendre des initiatives et de donner des instructions; leur tâche sera de créer un mécanisme d'approvisionnement des armées pour assurer une mise à disposition rapide et en temps voulu des bottes, du fusil, de la graisse et des munitions au soldat qui en a besoin. Il est indispensable de liquider à n'importe quel prix les lenteurs administratives criminelles des organes d'approvisionnement de l'armée et le bureaucratisme stérile qui ont pris la place du chaos antérieur sans l'éliminer, mais en le complétant. Les requêtes vont de la compagnie au régiment, de la brigade ou de la division jusqu'à l'armée à une lenteur suprême — et l'objet de la requête suit exactement le même chemin mais en sens inverse : alors que le papier allait de bas en haut, l'objet va de haut en bas. Entre-temps, les unités qui avaient besoin de différentes choses changent de composition, se mélangent, sont réformées ou rattachées à d'autres formations, etc. C'est ainsi que la botte ne réussit pas à chauffer le pied du soldat. Il est indispensable de parvenir à ce que les responsables de l'approvisionnement militaire aient sous les yeux une carte claire des réserves et des besoins de chaque unité, qu'ils la maintiennent constamment à jour en se basant sur les tournées de leurs inspecteurs, sur les rapports politiques et opérationnels; les responsables de l'approvisionnement doivent eux-mêmes disposer de l'envoi des trains militaires et des colonnes avec le matériel indispensable vers les unités qui en ont davantage besoin; ce genre de transports doit être accompagné par des convoyeurs qui remettront sur place à qui de droit l'approvisionnement nécessaire et établiront les rapports. Il faut obliger les responsables de l'approvisionnement à dépister eux-

mêmes le soldat déchaussé ou la cartouchière vide, afin de chausser le premier et de remplir la seconde, sans attendre passivement l'arrivée des rapports et s'en décharger dans la paperasse, sans tenir aucunement compte des caractéristiques de la guerre de mouvement qui exige pourtant des initiatives rapides de la direction de l'approvisionnement militaire.

Donner à l'approvisionnement militaire une large indépendance, mettre à sa disposition d'importantes réserves, lui enseigner à se servir de son indépendance dans l'intérêt de la situation et punir sévèrement la lenteur, la bureaucratie et le gaspillage du bien public — telles sont les tâches de la direction de l'approvisionnement du front et des instances qui la soutiennent.

A ce régime, les unités de l'armée auront beaucoup moins à se préoccuper de vétilles et d'approvisionnement en tout genre. Pourtant, à considérer le volume des exigences de notre 9e division régimentaire ²⁵, l'insuffisance des moyens de transport et la diversité des lieux où se déroulent les opérations — il est indispensable de se rendre compte qu'aucune mesure de prévoyance des instances supérieures ne libère l'administration de la division elle-même de la nécessité de couvrir certains besoins par des stockages indépendants sur place. Pour le moment, de telles opérations ont un caractère semi-clandestin, quand elles ne sont pas complètement illégales; c'est précisément pour cela qu'elles dépassent souvent les limites de la stricte nécessité. Ceci est également valable en ce qui concerne l'emprunt aux stocks par différentes autorités, notamment le département militaire, quand les unités suivent la ligne du feu ou lors d'un repli. Les opérations locales indépendantes d'approvisionnement ou les emprunts aux réserves et stocks locaux sans les ordres correspondants étant dus à des nécessités urgentes — il est bien entendu que de telles opérations peuvent difficilement être réglementaires. N'empêche qu'elles peuvent et doivent être légalisées et réglementées par l'application d'instructions générales à ce sujet. Il faut faire comprendre aussi bien aux commandants et aux commissaires d'unité qu'aux autorités locales que, tout en respectant le centralisme et les formes, il faut en premier lieu tenir compte des intérêts de la cause et lorsque ces intérêts sont évidents — une initiative indépendante du cadre de commandement respectif en collaboration avec les autorités soviétiques correspondantes, sous leur responsabilité commune, est indispensable. Par exemple, lors du repli de nos unités dans les provinces de Karkhov, Koursk et Voronej, l'état-major le plus proche n'arrivait pas à se décider à réquisitionner les chevaux dont il avait pourtant grand besoin. Les commissariats locaux se retranchaient derrière le manque d'instructions régionales à ce propos. Finalement, les chevaux tombèrent aux mains de Dénikine, qui les utilisa pour pourchasser toujours plus loin les unités rouges. Pour justifier ce scandale, certains commandants et commissaires avancèrent leur crainte d'être passibles de jugement pour insubordination. Pour punir cette passive indifférence coupable il faut prendre des mesures aussi sévères que pour le gaspillage inconsidéré du bien public quand les conditions ne l'exigent pas.

Les sections politiques et les commissaires

À la suite de la transformation des sections politiques de l'armée en petites cellules, on a vu se développer une tendance au transfert du centre de gravité du travail des sections politiques de l'armée aux sections politiques divisionnaires. Cette tendance est entièrement juste. Cela ne veut pas dire cependant qu'elle doive mener — comme cela s'est vu dans certaines unités

— à la suppression quasi totale des sections politiques de l'armée, ce qui annulerait la possibilité d'un contrôle permanent et de la direction du travail par les communistes dans les unités militaires. L'une des tâches primordiales des sections politiques de l'armée demeure la direction — par tous les moyens possibles — de l'activité des commissaires, surtout de régiment, sur lesquels repose en grande partie l'organisation de l'armée.

Dans certains cercles du parti, on a fait remarquer que les commissaires limitaient parfois leur rôle à un contrôle formel du travail des spécialistes militaires afin d'empêcher les agissements contre-révolutionnaires et sans toutefois entrer dans le vif de leur activité. Il y a certainement de tels cas, dans la mesure où il existe aussi de mauvais commissaires, de mauvaises sections politiques et des conseils de guerre révolutionnaires peu énergiques. Il va sans dire que le commissaire n'est aucunement appelé à remplacer le commandant du régiment ou le responsable de la section économique, encore moins à les écarter quand ils sont en place, mais il est entièrement habilité à les compléter non seulement par un contrôle vigilant afin de couvrir toutes les nécessités du régiment, mais aussi par des initiatives directes, par un travail concret main dans la main avec le commandant ou le responsable économique. C'est ce qui se passe chaque fois que le commissaire est à la hauteur de sa tâche, quand il se sent un représentant responsable du pouvoir des ouvriers et des paysans et quand — étranger aux intrigues et aux chicanes —, il conquiert sa position de dirigeant du régiment par sa vigilance, son attention et son infatigabilité.

La proposition de candidats capables au poste hautement responsable de commissaire de régiment est l'un des devoirs les plus importants de la section politique de l'armée.

Questions de formation

L'Armée Rouge d'aujourd'hui s'est formée et continue de se former de deux manières : à partir des détachements irréguliers ou semi-réguliers de partisans, nés pendant la guerre civile, et à partir de formations élaborées à l'arrière selon les instructions de l'État-major suprême pan-russe. Les unes comme les autres, ces unités ont été et continuent d'être soumises à une formation prolongée sur le front, ce qui les rend aptes au combat.

La mauvaise tenue d'une série d'unités arrivées de l'arrière au front a soulevé des reproches naturels de la part des responsables du front et a même donné naissance à l'exigence d'éliminer toute formation à l'arrière, limitant ainsi le rôle de l'arrière au simple recrutement des troupes complémentaires, pour les unités actives du front. Quelque peu rétrogrades, d'aucuns allèrent même jusqu'à reprendre ce point de vue à propos de la première période d'édification de l'armée, proclamant que tenter de mettre sur pied la moindre division à l'arrière était une erreur fondamentale.

Cela crève pourtant les yeux qu'avant de former quelques cadres plus ou moins stables et loyaux sur le front même, l'édification de l'Armée Rouge ne pouvait pas se faire autrement que par des formations à l'arrière. La formation à l'arrière — grâce à une juste organisation des structures d'approvisionnement, des convois militaires, etc. — joua un rôle tout aussi considérable dans la mise sur pied de troupes actuellement consolidées sur le front que les unités combattantes irrégulières.

Même après la création d'unités stables sur les fronts, il ne pouvait être question de limiter la formation de l'armée à la fourniture de troupes complémentaires. La marche des opérations, la croissance des fronts exigeaient toujours que de nouvelles réserves viennent de temps à autre se mettre à la disposition tant du commandement central que de celui des fronts. Ces réserves fraîches étaient justement constituées par les nouvelles formations. C'est ainsi que fut formée tout dernièrement une grande partie des unités, en particulier dans les régions fortifiées. Le Conseil de guerre révolutionnaire de la République a tenté de rapprocher ces centres de formation des fronts, en confiant à ces derniers la surveillance de la formation.

Il est très important de vérifier l'expérience acquise en ce domaine. Maints responsables affirment que selon les dernières constatations, les régiments formés à l'arrière étaient quand même meilleurs, mieux organisés au départ, susceptibles d'être ensuite éduqués et aguerris sur le front. Il est absolument indispensable que les Conseils de guerre révolutionnaires parviennent à une juste estimation des régiments qui composent leurs armées respectives, sur la base des données qui sont en leur possession en tenant compte de l'histoire du régiment, c'est-à-dire s'il a été formé à partir d'un détachement de partisans, s'il a été formé à l'arrière ou s'il est le produit combiné de l'un et de l'autre. Seule une telle évaluation peut donner des indications valables pour le futur.

Nous sommes contraints de fonder et de développer une armée dans des conditions absolument exceptionnelles et exemplaires par leur rigueur. Tendancé à une exactitude totale dans la formation, nous devons en même temps nous garder de tout stéréotype. Il est indispensable d'apprécier attentivement les fruits de notre propre travail, d'éviter également d'enfourcher nos petits dadas — centralisation mécanique de l'approvisionnement, exigence de renoncer complètement aux formations de l'arrière, etc. Il est donc absolument indispensable que les Conseils de guerre révolutionnaires des armées exposent leurs conclusions sur tous les problèmes soulevés dans la présente lettre, après avoir demandé l'avis de leurs responsables les plus haut placés — aussi bien les spécialistes que les dirigeants politiques.

Étant donné qu'il est extrêmement difficile de détacher de l'armée les responsables pour une réunion, en particulier dans la période critique que nous traversons actuellement, on peut jusqu'à un certain degré remplacer ce genre d'enquête par un indispensable échange d'expérience et s'en servir par la suite comme documentation précieuse pour l'élaboration des mesures envisagées dans l'intérêt du développement et de la consolidation de l'Armée Rouge.

Il est indispensable d'envoyer les réponses, même préliminaires, le 15 août au plus tard.

12 juillet 1919, Voronej-Koursk.

GUÉRILLA ET ARMÉE RÉGULIÈRE

Dans la lutte contre le mouvement insurrectionnel en désagrégation, une certaine confusion des notions a fait son apparition; elle risque à la longue de nous créer des inconvénients pratiques sérieux. Il s'agit tout d'abord de la notion même de *guérilla*. Dans nos articles et dans nos discours, cette notion aujourd'hui est généralement devenue synonyme d'indiscipline, de brigandage, de banditisme, etc. Définie en grande partie par la notion de «

petite guerre », la guérilla participe toutefois de la doctrine militaire officielle — sinon comme un enfant légal, du moins comme un bâtard légalisé. Si, généralement parlant, la guerre a pour but de défaire l'adversaire, la petite guerre s'emploie quant à elle à provoquer des difficultés et des dommages à l'ennemi. Du point de vue de l'organisation et des opérations, la petite guerre se caractérise par la grande indépendance des détachements.

Des mouvements insurrectionnels à demi spontanés, comme ceux que nous avons observés en Ukraine, renferment toujours un certain élément de guérilla. Cependant, cela ne veut pas dire que « guérilla » signifie toujours action spontanée de détachements dépourvus de formation militaire et mal armés. La guérilla peut aussi être une forme d'action de détachement de manœuvres soigneusement constitués qui, en dépit de leur totale indépendance, sont rigoureusement soumis à l'État-major opérationnel. Combattant aujourd'hui le brigandage sous toutes ses formes, même les pseudo-communistes, il va de soi que nous ne récusons ni la nécessité ni l'utilité des mouvements de partisans. Au contraire, nous pouvons déclarer en toute assurance que dans le déroulement futur de la guerre, la guérilla aura une importance croissante.

Certains critiques ont maintes fois reproché à notre méthode de guerre d'être empreinte de lourdeur, lui opposant la nécessité d'une stratégie de manœuvres plus légère et plus rapide, qui donnerait en même temps une plus grande indépendance à divers détachements mobiles. Partant entre autres de ce principe, Tarassov-Rodionov * a prouvé l'inutilité, voire le danger, du recrutement des spécialistes militaires dont la pensée est soi-disant ankylosée par les habitudes et les notions de la guerre de position ²⁶. La stratégie « prolétarienne » de Tarassov-Rodionov, incompatible avec la passivité et la temporisation de la guerre de position, exige mobilité, initiative locale et combativité — dans l'espoir de toujours trouver sur les arrières de l'ennemi de nouvelles ressources de ravitaillement.

Laissant de côté pour le moment la question du développement ultérieur de notre stratégie, nous ne pouvons cependant pas nous empêcher de relever que les caractéristiques de la guerre « prolétarienne » qui, selon Tarassov-Rodionov, rendent inutile l'intégration des anciens officiers « de position » sont en réalité les méthodes opérationnelles caractéristiques de Dourov, Kalédine, Kornilov, Krasnov et Dénikine. Ils ne maintiennent justement pas un front unique; c'est précisément dans leurs troupes que les détachements de manœuvres où la cavalerie domine ont une grande importance; Chkoura, Pokrovski et quelques autres utilisent justement la petite guerre pour contourner le point central de l'ennemi et l'attaquer sur son point faible, s'élancer sur ses arrières profonds et y trouver de nouvelles ressources de ravitaillement chez les éléments bourgeois de la population et chez les koulaks. À telle enseigne, la stratégie que les beaux parleurs « communistes » essaient de légaliser en tant que nouvelle stratégie « prolétarienne » — incompatible, dans leur optique, avec la mentalité des généraux tsaristes — a été en fait employée jusqu'à maintenant par ces derniers avec succès, persévérance et largesse. L'expérience prouve que, dans la conception ci-dessus mentionnée, la « petite guerre » ou guérilla peut dans certaines circonstances être une arme fort efficace dans les mains de chacune des classes combattantes au cours de la guerre civile.

* Cf. ses « thèses » ridicules dans *Les Affaires militaires*. L.T.

Néanmoins, lorsque l'on propose d'apprendre l'essentiel des méthodes de francs-tireurs chez Koltchak (les skieurs!) ou chez Dénikine (la cavalerie!), il est absurde de mentionner à ce propos l'étroitesse d'esprit « positionnelle » des généraux tsaristes.

En tant que type prédominant, la « petite guerre » est l'arme du belligérant le plus faible contre le plus fort. Ce dernier essaie de massacrer et d'écraser le plus faible. À son tour, celui-ci conscient de sa faiblesse mais ne refusant pas le combat, dans la perspective certaine de quelque modification à l'avenir, s'efforce en attendant d'affaiblir et de désorganiser son puissant adversaire.

La « grande guerre » — masses imposantes, unité du front, direction centralisée, etc. — cherche à vaincre l'ennemi. La « petite guerre » — petits détachements de manœuvres indépendants les uns des autres — cherche à affaiblir et à exténuer l'adversaire. Tout comme Dourov, Kasnov et Dénikine comptaient sur une aide de l'extérieur. Leur objectif était donc de freiner le pouvoir soviétique, de ne pas lui laisser de répit, de le couper des régions importantes, de détruire le réseau ferroviaire le reliant aux provinces périphériques, de ne pas lui permettre d'entreprendre un large travail économique planifié. La méthode naturelle des plus faibles était donc la « petite guerre ».

De tout temps, le pouvoir soviétique a été et demeure le camp le plus fort. Son objectif — vaincre l'ennemi pour se délier les mains et entreprendre l'édification socialiste — n'a pas changé depuis son avènement au pouvoir. Durant la première période, quand les espoirs des Gardes blancs russes d'obtenir une aide de l'Allemagne, puis de la France et de l'Angleterre étaient entièrement fondés et que les blancs se contentaient d'affaiblir le pouvoir soviétique en portant leurs coups sur des points périphériques — le pouvoir soviétique, lui, s'attachait à désarmer ces ennemis marginaux afin de ne pas leur donner la possibilité de survivre jusqu'à l'intervention extérieure.

C'est pourquoi même à l'époque de sa faiblesse militaire initiale, le pouvoir soviétique tendait à la centralisation de l'armée et à la constitution d'un front unique pour s'opposer aux raids de désorganisation de l'ennemi.

Ainsi, c'est précisément la position politique du prolétariat devenu classe dirigeante qui l'a poussé vers des formes plus structurées de l'organisation militaire, à l'opposé des « généraux tsaristes » qui, en tant que rebelles, consacrèrent leur expérience et leur esprit d'invention au développement et à l'utilisation de la « petite guerre » de manœuvres, à la guérilla. En jetant un coup d'œil rétrospectif sur la prise de la Sibérie et d'Arkhangelsk par les Blancs, sur l'occupation temporaire des villes de la Volga, sur les succès de l'adversaire sur le front occidental, en grande partie aussi sur les victoires de Dénikine au Sud — il est impossible de ne pas se rendre compte que leur atout décisif sont les raids, les embuscades, les profonds mouvements tournants complétés par des insurrections ou des complots à l'arrière, voire par des complots au sein même de l'Armée Rouge; en un mot les méthodes qualifiées de spécifiquement prolétariennes par Tarassov-Radionov, en opposition aux méthodes de position des généraux.

Il faut toutefois ajouter aussitôt que plus l'espoir d'une intervention directe de l'Europe s'amenuisait et plus les succès personnels de Dénikine croissaient — comme auparavant ceux

de Koltchak, plus il devenait évident que tous deux cherchaient à créer un front plus ou moins unique et à centraliser la direction des grandes formations de combat; autrement dit, ils s'efforçaient de passer de la « petite guerre » comme arme-type à la « grande guerre » — qui aurait alors été simplement complétée par les raids et les coups de main de la « petite guerre ». Ce changement dans la stratégie de Koltchak et de Dénikine est souligné par le fait que, ne comptant plus sur une aide militaire extérieure, ils furent contraints de prévoir comme but essentiel non seulement l'affaiblissement du pouvoir soviétique par leurs propres forces, mais encore son écrasement. Cette transition forcée de la petite à la grande guerre porte le germe essentiel de l'inéluctable défaite de Koltchak et de Dénikine, car une armée blanche de masse est condamnée à la désagrégation.

La « petite guerre » bien comprise n'impose pas moins d'exigences à chacun des participants que la « grande guerre »; au contraire — elle *en* impose plus. Nous répétons : il ne faut pas confondre un soulèvement militaire inexpérimenté avec la guérilla en tant que telle. Le soulèvement des paysans ukrainiens contre l'occupation allemande et les bandes de Skoropadski ou encore la révolte des koulaks contre le pouvoir soviétique diffèrent essentiellement par les méthodes d'action des corps-francs du général Chkoura et de Pokrovski. D'une part, nous avons affaire à de petits groupes surgis à moitié spontanément, très chaotiques, organisés et armés à la va-vite, dirigeant leurs coups à l'aveuglette. D'autre part, nous avons affaire à des troupes pleinement organisées, conçues jusque dans les moindres détails, possédant un pourcentage élevé de spécialistes militaires qualifiés (officiers), dotées d'armes et de munitions bien adaptées; ces détachements mènent des opérations militaires soigneusement calculées à l'exclusion de tout aventurisme. Il est absolument clair que nous avons devant nous des manifestations de deux catégories profondément différentes qui ne peuvent pas être tout simplement définies par l'étiquette de stratégie « du prolétariat » ou « des généraux », comme voudrait le faire Trassov-Rodionov. Ces manifestations sont caractéristiques de circonstances diverses, de stades différenciés de la guerre civile et de moments différents — ce sont des armes dans les mains de l'une ou l'autre des classes en présence, voire par moment — des deux à la fois simultanément.

Notre Armée Rouge est née des détachements ouvriers de la Garde Rouge et des détachements rebelles de paysans, auxquels se sont jointes par la suite des formations plus ou moins réglementaires venues de l'arrière. Les détachements rebelles et ceux des Gardes Rouges ne pouvaient remporter de succès militaires qu'au cours de la première période, lors de la première montée révolutionnaire irrésistible des classes laborieuses et du désarroi général des classes possédantes pratiquement désarmées. La direction opérationnelle unifiée des Gardes Rouges et des détachements rebelles pouvait être utilisée seulement dans des limites très précises. Les lignes opérationnelles étaient en fait les lignes du développement de la révolution elle-même. Les détachements se déplaçaient sur les lignes de moindre résistance, c'est-à-dire là où ils rencontraient davantage de compréhension et une plus grande collaboration, où il était plus facile de soulever les masses laborieuses. À cette époque, le commandement ne pouvait guère se fixer de tâches opérationnelles indépendantes et se trouvait dans l'impossibilité de choisir la direction de ses coups en une certaine mesure, il pouvait simplement coordonner la pression des détachements qui avançaient comme les eaux à la fonte des glaciers au printemps, dévalant impétueusement les flancs de la montagne.

Si l'on entend par guérilla une méthode de manœuvres rapides et légères, de raids soudains, il est manifeste que les détachements rebelles, vu leur primitivisme et l'inexpérience de leurs effectifs de combat et de commandement, étaient les moins indiqués pour de véritables opérations de partisans.

Par contre, ayant à sa disposition un grand nombre d'officiers soi-disant toujours sous l'influence de « l'incompréhension positionnelle », Dénikine avait notablement plus de possibilités de créer des détachements de manœuvres, solidement constitués, capables de mener à bien des tâches définies et de haute responsabilité dans leur caractère de guérilla.

C'est une véritable absurdité que d'affirmer que notre commandement central, hypnotisé par les exemples de la guerre de position, n'a pas essayé dès le début d'insuffler aux opérations plus de souplesse et d'initiative, et de donner une place plus importante à la cavalerie; cependant, durant la première période, tous les efforts dans cette direction se heurtèrent à la préparation insuffisante des hommes eux-mêmes.

Les détachements de partisans exigent des qualités exceptionnelles de la part des cadres de commandement — depuis le chef de détachement jusqu'au brigadier, ainsi qu'une préparation militaire élevée des simples soldats. C'est précisément ce qui nous manquait. En outre, nous n'avions ni assez de cavaliers, ni assez de chevaux. En considérant la guerre de mouvement comme un privilège de la classe ouvrière (ce qui est unilatéral) et la cavalerie comme un facteur indispensable à la guerre de mouvement (ce qui est entièrement juste), il faut nous rendre à l'évidence, non sans stupéfaction, que la cavalerie remporte ses plus grands succès précisément dans les régions les plus retardataires du pays : sur le Don, dans l'Oural, dans les steppes de Sibérie, etc. À remarquer aussi qu'une bonne partie de nos ennemis, comme Kornilov, Doutov, Kalédine et Krasnov, sont des cavaliers...

Il y a plus d'un demi-siècle, on put observer le même phénomène *au* cours de la guerre civile en Amérique du Nord, où les états réactionnaires esclavagistes du Sud disposaient d'une immense supériorité en cavalerie et bénéficiaient aussi proportionnellement d'une préparation supérieure des effectifs de commandement; ainsi, dans les possibilités de manœuvres et d'initiatives, les sudistes avaient un sérieux avantage sur les nordistes, pourtant plus progressistes et plus révolutionnaires ²⁷.

Parce qu'elle était plus difficile à constituer en tant qu'arme, la cavalerie faisait défaut, ce qui obligea notre commandement à s'efforcer de créer une infanterie capable de participer pleinement à une guerre de mouvement; mais le niveau peu élevé des unités d'infanterie et le manque de chevaux rendirent impossible l'accomplissement de cette tâche au cours de la première époque de la guerre civile.

Les nouvelles recrues du marxisme essaient en chœur de déduire son système militaire et sa stratégie de classe de la psychologie offensive du prolétariat. Ils oublient, hélas, un fait essentiel : au caractère de classe offensif ne correspond pas toujours une quantité suffisante de... chevaux de cavalerie.

Une conclusion opposée à celle de Tarassov-Rodionov ressort de cet exposé : le bas niveau de formation militaire et d'éducation des Gardes Rouges, des masses rebelles et même des

mobilisés, l'insuffisance notoire d'un effectif de commandement qualifié et pleinement fidèle, l'absence quasi générale de cavalerie — tout ceci a naturellement contraint le pouvoir soviétique de faire usage d'une stratégie de masses et d'un front unique, avec des caractéristiques de guerre positionnelle fort instable à ses débuts.

En revanche, la méfiance envers les ouvriers et les paysans, une abondance d'effectif de commandement expérimenté à l'esprit garde blanc ainsi qu'une relative abondance de cavalerie poussèrent les chefs militaires contre-révolutionnaires à mettre sur pied de petits détachements mobiles de manœuvres et quelques « aventures » de francs-tireurs soigneusement calculées.

Comme nous l'avons déjà signalé plus haut, il serait cependant imprudent de coller théoriquement cette étiquette aux deux classes en présence en se contentant tout bonnement de changer le destinataire. En fait, nous assistons à une modification de ces deux types. Ayant remporté quelques succès, les généraux blancs ont recours à la mobilisation forcée des paysans et même des ouvriers; ils mettent ainsi sur pied une armée impressionnante par ses effectifs, mais qui par là même se prive de mobilité et de possibilités de manœuvres. À côté de ces nombreuses armées « positionnelles », les Blancs créent des détachements au corps spéciaux, qui jouissent d'une assez grande indépendance opérationnelle.

Par ailleurs, au cours d'une lutte tendue couvrant de nombreux mois différents fronts, dans des conditions naturelles très variées et dans des circonstances opérationnelles diverses, l'Armée Rouge a éduqué dans son sein une série d'unités d'élite pourvues d'un effectif de commandement bien trempé et plein d'initiative. Les efforts de la première période pour mettre sur pied des détachements de partisans eurent pour unique résultat... l'élaboration des plans d'un bataillon de manœuvre, sans toutefois mener à la création de détachements de manœuvre réellement capables d'accomplir des tâches de guérilla. Aujourd'hui, toutes les prémices nécessaires à la fondation de tels détachements existent, bien qu'il faille encore surmonter de nombreux obstacles dans la mise sur pied de la cavalerie. Ces obstacles diminueront d'autant plus que nous avancerons dans les steppes d'Orenbourg et plus vite nous atteindrons le Don.

Il est aujourd'hui beaucoup plus facile qu'il y a un an ou six mois d'intégrer une mobilité supérieure et davantage d'initiative dans l'activité de combat de l'Armée Rouge. Néanmoins, dans ce domaine, nous aurons encore beaucoup à apprendre des « généraux tsaristes » et précisément de ceux qui combattent de l'autre côté de la barricade.

Finalement, on peut dire qu'à la suite d'une longue guerre civile, les méthodes militaires des deux camps se rapprochent. Si aujourd'hui nous accordons une attention accrue à la création de la cavalerie, nos adversaires, ayant suivi depuis longtemps notre exemple de mobilisation massive, montent leurs sections politiques, leurs centres et leurs trains de propagande. Nous avons déjà pu observer un tel rapprochement des méthodes et des moyens des deux camps au cours de la guerre impérialiste. À combattre longtemps l'un contre l'autre, les ennemis finissent par apprendre beaucoup l'un de l'autre : ils rejettent l'inutile et remédient aux carences.

Sans sous-estimer le moins du monde l'importance de la technique ou de l'organisation de la direction opérationnelle (dans tous ces domaines, comme cela a déjà été signalé, il y a une certaine amélioration) on peut affirmer avec assurance qu'en fin de compte, l'issue du combat se décidera en fonction de la force de conviction des « centres de propagande », c'est-à-dire en fonction de l'idée qui sera mieux apte à convaincre les masses populaires et à maintenir l'union spirituelle sans laquelle aucune armée n'est possible. Cette issue ne fait aucun doute. Notre front tout entier est parcouru par des trains portant les noms de Lénine, du camarade Kalinine; eux — leur train s'appelle... Pourichkiévitch!

L'issue du combat est déjà fixée. Il ne nous reste qu'à hâter la victoire, sans nous écarter du chemin choisi, sans nous embarrasser de doctrinarisme pseudo-prolétarien, tout en tenant compte des leçons de la vie, même si elles nous apparaissent sous les traits des « initiatives » de généraux tsaristes.

24 juillet 1919, Kremenchoug - Romodan
Les Affaires militaires, n° 25 (54).

LA SITUATION SUR LE FRONT

Entretien avec des représentants de la presse soviétique

Après avoir pendant des dizaines d'années formé leurs armées, les États impérialistes entrèrent en guerre. Avant même d'avoir pu entreprendre sérieusement la fondation de son armée, la Russie socialiste fut obligée d'en faire autant. C'est ce que se refusent à comprendre quelques militaires pédants qui critiquent nos opérations de guerre, sans saisir qu'au cours de ces actions, nous n'employons pas une force existante, mais que nous la créons au fur et à mesure.

Pour l'essentiel, le front méridional passa par les mêmes stades que le front occidental, mais à une échelle supérieure : d'abord, pas d'armée du tout — juste quelques faibles détachements; ensuite

-- une première organisation sérieuse, de grands succès, une insuffisance de réserves, des revers, des replis; enfin, une nouvelle tension héroïque, une concentration des forces et des moyens, un tournant

-- une nouvelle offensive décisive.

Au Sud, les méthodes d'organisation furent semblables à celles employées à l'Ouest. Il n'y a pas longtemps, la Russie soviétique a fêté le premier anniversaire de la fondation de la Ve Armée²⁸. C'est la première de nos armées qui fut mise sur pied par des méthodes d'édification régulières, unissant la technique et le savoir militaires à l'esprit révolutionnaire du communisme. De nombreux travailleurs de la Ve Armée furent par la suite mutés au Sud, puis de Voronej à Oufa. Pour l'essentiel, la crise du front occidental au printemps était due au fait que la trame même de l'armée s'était usée avant d'être consolidée par de nouvelles réserves. C'est là également le motif fondamental de la crise du front méridional.

Mais d'autre part, la crise des armées du Sud fut incomparablement plus longue. En voici les deux raisons : premièrement, Dénikine se trouva être un ennemi plus coriace que Koltchak, ce qui aujourd'hui ne fait plus l'ombre d'un doute; deuxièmement, le front occidental était plus ou moins uniforme sur toute sa longueur, tandis que le front méridional était affaibli à l'extrémité de son flanc droit par la guérilla ukrainienne.

Unité des conceptions et des méthodes de travail

Après que nos troupes méridionales proches de Rostov et de Novotcherkassk eurent reculé de quelques centaines de verstes avec de très lourdes pertes, la régénération du front Sud devait commencer par une mise au point : les responsables de l'armée avaient-ils une conception commune, une unité de méthodes, une communauté de vues dans la direction des opérations ? Lors d'une série de réunions des responsables de toutes les armées du front méridional, les épreuves des derniers mois ont été soumises à la critique; le résultat de ces réunions fut l'adoption unanime (dans un cas — avec une voix contre, et dans un autre — avec deux abstentions) de résolutions établissant que les méthodes d'édification militaire des autorités soviétiques avaient subi avec succès l'épreuve du feu, malgré les revers et les dures épreuves. La future activité de régénération et de développement du front méridional exigeait non pas des modifications fondamentales du système militaire, mais au contraire son application plus systématique et plus suivie.

On pouvait craindre qu'en Ukraine, où le mythe de la rébellion révolutionnaire victorieuse se maintint pendant très longtemps, il serait difficile d'atteindre à l'unité indispensable en vue de mettre sur pied une armée régulière. La réalité fut autre. À la réunion du groupe communiste du Comité exécutif ukrainien et des responsables de Kiev, une résolution fut approuvée à l'unanimité, reconnaissant que le salut de l'Ukraine était dans l'élimination des rébellions anarchisantes et dans la fondation d'unités militaires centralisées du type de l'Armée Rouge russe. Les divergences apparues à l'époque du VIII^e Congrès sont aujourd'hui entièrement dissipées. De nombreux malentendus ont été tirés au clair en cours de route, certains préjugés ont disparu. Nous travaillons actuellement main dans la main avec des camarades qu'un précipice semblait séparer de la politique militaire « officielle », et il ne vient à l'esprit de personne de se souvenir des dissensions passées.

L'établissement de cette communauté de méthodes d'édification militaire était déjà en lui-même la meilleure garantie du succès de la régénération du front méridional affaibli.

Troupes de complément

Les armées avaient besoin de troupes de complément. Au cours des deux derniers mois, il y en avait suffisamment — non pas tellement grâce à la mobilisation de nouvelles classes, mais surtout grâce à l'incorporation des soi-disant déserteurs. Je dis les « soi-disant » déserteurs, car il s'agit en réalité de centaines de milliers de paysans qui n'ont déserté de nulle part, mais que tout simplement ni notre propagande ou notre organisation, ni même la répression, n'avaient réussi à convaincre de se présenter à l'appel. La pression de Denikine sur les provinces méridionales et la lutte conséquente contre la déviation qui s'ensuivit provoquèrent un gros afflux d'hésitants dans les rangs de l'Armée Rouge. Ils arrivaient dans un excellent état d'esprit, ne se prenaient pas pour des déserteurs mais pour des « volontaires », essayaient

par tous les moyens de faire oublier leur retard et nous ont donné jusqu'à présent des dizaines de milliers d'excellents soldats. Il ne fait pas de doute que la politique menée envers les paysans moyens a eu une heureuse influence à cet égard.

L'approvisionnement

L'approvisionnement demeurait un problème extrêmement difficile. Cela est en grande partie manifestement dû au fait que les autorités centrales elles-mêmes avaient négligé cette question. Sous l'influence des enseignements des événements, nous avons fait un pas en avant en rapprochant l'ancienne Commission extraordinaire d'approvisionnement de l'Armée Rouge et le Bureau central des fournitures militaires du Comité supérieur de l'économie nationale, ainsi que du Bureau central de distribution, organe de répartition du département militaire. C'est un pas de plus vers la formation d'un Commissariat du peuple à l'approvisionnement militaire possédant un appareil fortement structuré et un régime de discipline aussi sévère que celui d'une organisation militaire. Nous ne sommes pas encore arrivés au but. La section centrale des fournitures militaires est loin de travailler avec l'attention et la précision nécessaires. Mais je ne doute pas que le camarade Rykov qui a maintenant la responsabilité de l'approvisionnement militaire saura obtenir les résultats escomptés. D'ailleurs, une certaine amélioration se fait déjà sentir. Nous savons ce que nous possédons, nous savons ce que nous dépensons, nous savons ce que nous recevrons demain — et c'est pourquoi nous sommes pleinement sûrs de ne pas essayer de revers en ce qui concerne les fournitures militaires.

Entre-temps, nous avons mené à bien un sérieux travail de mise en ordre des structures de distribution dans les unités militaires. Nous avons encore beaucoup à réaliser dans ce domaine. Le chemin que suivent la cartouche, la botte ou la chemise pour parvenir du camarade Rykov au tireur sur la ligne de feu est beaucoup trop long. Il est indispensable de le raccourcir. L'exactitude des comptes ne doit en aucun cas influencer la vitesse, la mobilité, la capacité de manœuvres de l'appareil d'approvisionnement. Dans ce domaine, il faut faire preuve d'autant d'initiative que pour les opérations. Finalement, le succès des perspectives lointaines de notre guerre de position ou de mouvement dépend aux trois quarts des qualités d'organisation de l'approvisionnement. Pour garantir la victoire sur Dénikine, il faut créer un tel réseau de bases, de moyens de transport, d'organes de statistique et de répartition que le soldat rouge partant à l'attaque soit rassasié, qu'il ne soit pas mangé de vermine, qu'il porte des chaussettes et des bottes, que son fusil soit nettoyé et graissé à temps. Les choses ont déjà été sensiblement améliorées. Dans les limites de l'ensemble de l'État soviétique, nous manœuvrons en mutant les meilleurs fonctionnaires de divers départements dans celui où l'effort des communistes se trouve être actuellement le plus nécessaire; dans les limites mêmes du département militaire, sur le front, dans certaines unités — nous apprenons et nous enseignons comment transférer provisoirement les meilleurs responsables dans le domaine d'activité le plus important pour l'heure : des sections politiques des armées, des divisions, des tribunaux, nous mutons temporairement des fonctionnaires dans le secteur de l'approvisionnement pour jeter des bases solides de statistiques et de rapidité dans la distribution.

Les unités de réserve

Les unités de réserve sont le réservoir de l'armée en action. En son temps, la crise du front occidental fut une crise de troupes complémentaires due à son tour en grande partie à l'insuffisance des unités de réserve. C'est ce qui se répète actuellement sur le front méridional. Comme à l'Ouest au printemps, comme aujourd'hui au Sud, nous nous efforçons de développer et de porter à un niveau indispensable les unités de réserve. Jugeant du seul point de vue théorique, il serait bon de concentrer les unités de réserve dans les mains des autorités régionales de l'arrière. Mais le centre affamé auquel nous avons pris des milliers de ses meilleurs travailleurs n'est pas en mesure aujourd'hui d'assumer cette tâche. Comme je l'ai déjà dit, nous avons d'abord commencé par nous battre et c'est seulement ensuite que nous avons entrepris la création de notre armée. C'est pourquoi notre armée s'est essentiellement fondée sur la ligne de feu. Nos unités de réserve se trouvent dans la zone du front, plus riche en ressources, et sont directement desservies par les travailleurs des armées en action. Pour juger telle ou telle armée, il suffit de connaître de plus près ses unités de réserve. En pleine connaissance de cause, on peut affirmer aujourd'hui que les unités de réserve du front méridional sont entièrement à la hauteur. La continuité du ravitaillement des armées en offensive est pleinement assurée par de bonnes troupes complémentaires — ce qui signifie que la continuité de l'offensive est elle aussi assurée.

La section sanitaire

Pour le moment, à la section sanitaire, la situation n'est guère brillante. Outre des carences administratives qui devraient disparaître grâce aux mesures prises en accord avec le Commissariat du peuple à la santé, la passivité des organisations et autorités soviétiques, du parti et des syndicats est la principale coupable de cette situation désastreuse. Au début de la guerre, les États bourgeois qui disposaient de ressources colossales ne réussissaient pourtant pas à faire face au problème des soldats blessés ou malades, et ils ont fait appel à l'initiative publique. L'État prolétarien appauvri avait encore davantage besoin de l'aide de l'opinion publique soviétique. Il faut entreprendre la plus large campagne de propagande et d'organisation dans tout le pays sous le mot d'ordre d'aide aux soldats rouges blessés ou malades. Il faut organiser une Journée du soldat rouge blessé. Il faut créer dans tous les centres de quelque importance des comités d'aide aux soldats rouges blessés ou malades. Il faut faire entrer dans le secteur sanitaire des milliers de communistes, surtout des femmes. Il faut établir sur les voies ferrées des permanences d'organisations soviétiques pour surveiller le passage des échelons transportant des blessés. Un contrôle soviétique attentif et diligent est indispensable dans les hôpitaux militaires. Le soldat rouge doit se convaincre que les masses laborieuses prennent soin non seulement de sa famille, mais qu'elles s'occupent également avec attention et amour de chacun d'entre eux lorsque la cruelle mécanique de la guerre l'éloigne de son poste de combat.

Situation générale

La situation générale peut être considérée comme bonne. En prenant l'Oural, la République soviétique a conquis une seconde base. Nous avançons pratiquement sans halte dans deux

directions principales, sur Omsk et Aktioubinsk. La partie la plus riche de la Sibérie est déjà passée sous pavillon soviétique...

Au Sud, le cap est franchi. La meilleure preuve en sont les raids de Mamontov : la cavalerie blanche est loin sur nos arrières — nos soldats n'ont pas bronché et continuent fermement et systématiquement leur déplacement vers le Sud. Il est vrai que Dénikine a occupé une grande partie de l'Ukraine. Mais cette occupation n'a rien de solide ni de stable. Son succès est dû uniquement à la fausse tactique de guerre que continue d'employer la rébellion ukrainienne. Sur un champ de bataille, Dénikine aurait été vaincu, car ses forces de combat sur le front ukrainien sont négligeables. Mais ayant à affronter une guérilla inorganisée, éparpillée, qui se terre derrière les lignes de chemin de fer, Dénikine grâce à un habile jeu d'échecs accompli des bonds immenses en contournant les centres ferroviaires, ce qui lui permet de conquérir de grands espaces sans rencontrer d'opposition véritable. Cette occupation de l'Ukraine se transformera en un pitoyable château de cartes à l'instant même où nous porterons un coup décisif sur son centre et sur ses bases.

Le front occidental n'a pas d'importance en lui-même pour le moment : c'est la valeur dérivée des fronts de l'Ouest et du Sud. Nos revers dans le Midi ont redonné confiance à la noblesse polonaise et à la Garde blanche lettone, lithuanienne et estonienne. Après la liquidation de Koltchak, le coup décisif qui sera porté sur le front méridional signifiera la liquidation des prétentions guerrières de l'impérialisme polono-roumain impuissant et du banditisme de Youdé-nitch et de Balakhovitch. La prise de Pskov par nos armées prouve que nous sommes déjà renforcés à l'Ouest ²⁹.

Du front méridional où j'ai été à plusieurs reprises faire le tour de l'ensemble des armées et inspecter de nombreuses divisions, je suis revenu avec la certitude de l'invincibilité de l'Armée Rouge. Une totale unité de vues dans les conceptions et les actions règne parmi les communistes qui mettent l'armée sur pied. Des milliers de spécialistes militaires ne se sont pas laissés leurrer par les succès temporaires de Dénikine et continuent de travailler honnêtement avec nous — ce qui est notamment confirmé par l'éloquent appel aux *officiers blancs* lancé par les anciens officiers aujourd'hui en service dans notre XIII^e Armée. On sent dans les unités de l'Armée Rouge une profonde volonté d'attaquer et de vaincre. Les renforts paysans ont un moral excellent. Le ravitaillement est chaque semaine mieux ordonné. Nous possédons beaucoup plus que d'aucuns ne le pensent. Les structures de fournitures militaires seront prochainement reprises en mains et assureront ainsi pleinement les nécessités de l'armée. Notre seconde base, l'Oural, doublera nos ressources. Assurance, certitude, contrôle de soi, travail assidu — la victoire sera à nous!

26 août 1919, Moscou

Nouvelles du Comité exécutif, n° 183 (741).

DISCOURS DE CLOTURE

*À la réunion des représentants de la direction principale des écoles militaires
et des cours de commandement,
le 11 octobre 1919.*

Une grande partie des débats a été consacrée à l'énumération des insuffisances administratives et je dois avouer que le tableau ici tracé est assez triste. Une part importante de ces carences s'explique et se justifie par des circonstances objectives auxquelles nous ne pourrions sans doute pas remédier dans l'avenir immédiat; nous y remédierons lorsque nous en aurons fini avec la guerre civile et que nous passerons à l'édification pacifique et culturelle, quand évidemment la nécessité des cours de commandement sera moindre. Malgré tout, dans l'énumération des carences et des insuffisances les plus criantes, il y en a qui sont uniquement dues aux organes administratifs respectifs — particulièrement à la direction du logement. Il y a longtemps que ce n'était plus un secret pour moi que nos autorités responsables en matière de logement n'étaient bonnes à rien. Que la direction du logement ait été incapable d'organiser des cours, sous notre nez, c'est aujourd'hui une évidence. Je pense que nous allons maintenant mettre sur pied une inspection des plus sérieuses pour vérifier comment sont logés les élèves des cours de Moscou, pourquoi ils sont mal logés, qui n'a pas pris les mesures indispensables pour les loger à meilleure enseigne dans la mesure des possibilités normales. Nous allons ici même nommer une commission de représentants de la Direction principale des écoles militaires, du Comité de défense, de l'Inspection militaire, du Comité national et de la Tchéka moscovite. On s'est plaint ici du fait que la Tchéka de Moscou troublait les cours; mais en un sens, elle nous aide à mettre sur pied des cours qui seront en droit de juger fermement ceux des responsables qui n'auront pas pris toutes les mesures indispensables en vue de créer les conditions minimales d'une activité normale.

En ce qui concerne les manuels, comme nous l'avons déjà fait pour l'Académie militaire, nous chargerons le Bureau central de distribution de prendre les mesures adéquates. Il est nécessaire de rassembler tous les manuels existants — soit en se mettant individuellement à leur recherche, soit en confiant cette tâche à la Direction nationale des instituts d'études supérieures; il ne s'agit toutefois pas de la lui confier formellement, sur le papier, mais de lui fournir toute l'aide nécessaire.

En ce qui concerne les rations et le fourrage, toutes les questions seront résolues par le passage pratique de Moscou au statut de région plus ou moins fortifiée. La situation de l'approvisionnement promet de s'améliorer dans l'ensemble du pays, car sur la Volga et plus loin, au-delà de l'Oural où Koltchak régna un temps assez considérable, les paysans sont très prévoyants pour le stockage du blé; d'ailleurs, l'opération automnale de blé du Commissariat du peuple à l'approvisionnement a été couronnée de succès, dépassant même toute attente; cela signifie que nous pouvons espérer une amélioration de la situation dans le domaine du ravitaillement.

Le retard dans le paiement des soldes est un immense scandale. Ce n'est pas la première fois que nous soulevons ce problème. Ici encore nous devons faire une tournée d'inspection, afin de démasquer les coupables de ces agissements criminels et les mettre en face de leurs responsabilités. Ce révoltant désordre ne peut plus continuer. Il est absolument intolérable

que les cours de Moscou ne reçoivent pas les subsides à temps et que leur activité en soit ainsi entravée. C'est tout en ce qui concerne la partie administrative, mais nous ajouterons cependant aux tâches du Bureau central de distribution l'obligation de contrôler le plus sérieusement possible les besoins des cours — ceux de Moscou en premier lieu — et de les satisfaire par tous les moyens; sans cela, pourquoi se donner tant de peine, pourquoi instituer des cours qui ne peuvent pas se dérouler normalement ? Construire un chariot sans avoir de quatrième roue, c'est la même chose que de ne pas construire de chariot du tout.

La question du personnel des cours et des professeurs a également été soulevée ici; de grandes carences ont été mises à jour. Une importante partie du personnel nécessaire aux cours a été transférée au front du fait de la mobilisation; ce transfert était rendu manifestement nécessaire par la situation délicate au front, mais ce fut tout de même une erreur. Il nous faut maintenant refaire ce travail en sens inverse, c'est-à-dire rechercher sur le front les personnes qui nous sont indispensables. Nous le ferons en collaboration avec le grand état-major général panrusse et l'état-major de campagne. Nous devons rechercher des commandants expérimentés, fatigués, blessés ou convalescents, ne pouvant pas pour le moment occuper directement des postes de commandement — ceux qui sont passés par le sabre et le feu de la guerre civile, pour les placer à un poste qui leur revient et les charger de la responsabilité de nos cours de commandement.

Quant aux commissaires, avec l'aide du camarade Kourski auquel nous demanderons de vérifier l'effectif entier des commissaires des cours, je pense qu'il faudra faire sortir du rang ceux qui dans la pratique ont prouvé qu'ils étaient capables de remplir des tâches de haute responsabilité; il faudra les détacher auprès des cours, sans les envoyer d'un séminaire à l'autre — ce qui n'est utile que pour l'entraînement physique.

En ce qui concerne les cours eux-mêmes et le choix des élèves, je crois que c'était justice de relever ici qu'il était grand temps de cesser d'y envoyer des camarades n'entendant absolument rien aux affaires militaires. Il est indispensable que les élèves des cours de commandement aient été auparavant soldats et qu'ils aient une formation élémentaire. Actuellement, parmi les ouvriers d'avant-garde de Moscou et de Pétrograd, de nombreux volontaires sont allés rejoindre les rangs de l'Armée Rouge. Il y a parmi eux un nombre important de vieux militants hautement conscients, des révolutionnaires; c'est précisément parmi eux qu'après une période passée au front, il faut recruter des élèves pour nos cours, et non pas parmi les ouvriers et les paysans mobilisés de fraîche date, qui sont un obstacle au bon déroulement des cours.

Il va sans dire que le programme des cours a lui aussi besoin d'être révisé. Il a été établi en fonction de vieilles expériences et au jugé des nouvelles. Aujourd'hui, à part notre appréciation *approximative* ou, pour ainsi dire — notre évaluation anticipée, nous avons pour nous l'expérience, une estimation empirique. Là encore, il faudra créer, en collaboration avec l'état-major général panrusse, une commission et y nommer aussi bien du personnel de commandement des armées en campagne que certains des meilleurs commandants rouges ayant combattu sur le front et prouvé leurs possibilités réelles; nous mettrons tout cela au point ces prochains jours. Seule cette commission sera à même d'établir ce que leur a donné l'école de la guerre, ce qui leur manque et sur quoi il faut concentrer un maximum d'attention.

En ce qui concerne le côté politique de la Direction nationale des instituts d'études supérieures, il est nécessaire d'avoir des directives émanant tout droit de la Direction politique du Conseil de guerre révolutionnaire. Nous fournirons ces directives. Nous détachons actuellement de différents postes les meilleurs travailleurs et nous les mobilisons pour le travail au sein de l'Armée Rouge; nous *en* enverrons certains aux cours de commandement.

Les plaintes à l'encontre d'une trop grande attention accordée à la théorie et du peu de pratique sont vraisemblablement justifiées, car elles sont confirmées par des commandants rouges qui, une fois envoyés au front, demandent souvent à servir comme simples soldats afin d'accumuler l'expérience la plus élémentaire avant d'occuper des postes de commandement. Cette situation est souvent due à des circonstances d'ordre matériel et à des obstacles pratiques, à l'absence des moyens de transport, etc. À ce propos, par l'intermédiaire des personnes et des commissions compétentes, le Bureau central de répartition devra revoir cette question le plus rapidement possible, afin que le caractère théorique des cours ne soit pas uniquement dû à un manque de matériel et de moyens.

Je voudrais maintenant dire quelques mots au sujet de la durée des cours d'instruction. Il y a eu des réclamations entièrement justifiées, signalant que la durée des cours est trop brève, qu'il faudrait la doubler, voire la tripler. Évidemment, ce serait souhaitable, mais je crois néanmoins que même dans les limites d'un bref cours il est possible d'obtenir de meilleurs résultats grâce à une utilisation plus judicieuse du temps. Et pour mieux utiliser le temps, il est indispensable d'avoir de meilleures conditions matérielles; il faut également employer des critères plus sévères dans le choix de l'effectif administratif des commandants et des professeurs, c'est-à-dire qu'il faut pousser en avant ceux qui accomplissent le mieux leur travail, les récompenser, améliorer leurs conditions matérielles, satisfaire leurs besoins, leur donner davantage de responsabilités, les faire travailler dans les meilleurs cours afin qu'ils ne soient pas retardés dans leur activité par les tire-au-flancs, les vauriens et les traîtres. Nous savons aussi qu'il y a un autre genre de professeurs : par exemple, aux cours mêmes du Kremlin, on a arrêté des professeurs qui ont reconnu être des agents de Dénikine; dans ce domaine tout au moins, la Tchéka moscovite ne nous met pas de bâtons dans les roues et nous aide au contraire à éliminer les éléments qui n'ont pas leur place chez nous. Un examen attentif de l'effectif de commandement du point de vue de l'énergie déposée et de l'attitude zélée envers le travail permettra d'octroyer aux meilleurs et aux plus énergiques certaines satisfactions matérielles et morales. Je soutiens de toutes mes forces la proposition faite ici d'augmenter la solde des professeurs et des commandants des cours, d'améliorer leurs conditions matérielles — mais pas uniformément; il faut maintenir une certaine hiérarchie afin que, comme je l'ai déjà indiqué, les meilleurs soient récompensés et mieux payés. Il va sans dire qu'il faut établir un certain contrôle, une surveillance, une inspection.

Un camarade a déclaré qu'il n'était pas absolument nécessaire de mettre un spécialiste à la tête des cours. Je crois que de telles lois n'existent pas chez nous. Nous avons besoin de quelqu'un qui fasse bien son travail. Si un spécialiste mène les cours à bien, les assure à tous points de vue, nous pouvons le laisser même sans commissaire. Si un commissaire travaille bien, nous lui adjoindrons un spécialiste et nous finirons même par éliminer ce dernier à la longue. Il est temps de passer au système de commandement unique pour les cours. Là où le

commissaire s'est montré à la hauteur en tant qu'organisateur, il faut lui dire : « Tu seras le chef, s'il te faut un spécialiste — tu l'auras comme adjoint. » Si le commandant vient convenablement à bout de son travail, il faut lui remettre tout le pouvoir. Là où ils travaillent bien ensemble, il faut les laisser tous les deux.

On a également relevé ici que du point de vue de la préparation militaire, le niveau des élèves n'était pas le même. Il y a d'anciens sous-officiers et des jeunes ouvriers, des paysans, qui n'ont jamais tenu de fusil entre les mains. Cependant, une meilleure sélection du corps professoral et sa meilleure utilisation nous obligeront à mettre sur pied des groupes d'études. Dans le cadre des cours, il faut créer des groupes d'études afin de donner aux meilleurs la possibilité de terminer plus tôt et de prolonger la durée des cours pour ceux qui suivent plus lentement. Il faut laisser dans ce domaine l'initiative au commandant des cours, bien entendu sous le contrôle de la Direction principale des écoles militaires. Il est évidemment stupide d'obliger un ancien sous-officier de l'ancienne armée de suivre les mêmes cours qu'un jeune campagnard de dix-neuf ans qui doit commencer à zéro l'apprentissage de l'art militaire. De toute évidence, on ne peut pas les mettre côte à côte. Dans les limites mêmes de Moscou, il est indispensable de réaliser une juste répartition : envoyer à certains cours des gens ayant déjà quelque expérience militaire, à d'autres ceux qui ont moins d'expérience et leur octroyer plus de temps de préparation. Là encore, tout est question d'initiative. Peut-être que d'aucuns ont besoin de cinq ou six mois d'instruction, alors que d'autres se contentent de moins. Si l'on instaure ce régime, que certains suivent des cours de trois mois — ce que je crois possible — et que l'on crée des conditions différentes pour ceux qui ont une plus grande expérience, je crois alors qu'on pourrait se mettre d'accord sur la prolongation des autres cours. Il faudra vraisemblablement revenir sur ce sujet.

La question des fronts. Là, je ne peux pas souscrire entièrement à l'opinion selon laquelle les cours font du tort aux fronts. Les fronts se plaignent d'avoir affaire à des hommes mal préparés, dont on ne peut pas se servir pour certaines formes de combat. Sur le front occidental, nous avons été attaqués de tous côtés cette année au printemps par les skieurs. Notre effectif de commandement n'y était pas du tout préparé. Au Sud, nous avons notre cavalerie. Au Nord c'est une vraie parade militaire qui aligne une artillerie énorme et emploie d'immenses forces et moyens du génie. Ainsi, tout est front chez nous, mais avec des particularités bien déterminées, inexistantes dans la guerre de jadis; *en* effet, au cours de la vieille guerre de position, toutes les forces et tous les moyens étaient utilisés sur tous les secteurs du front. Chez nous, la diversité est exceptionnelle. Nous avons sur le front septentrional d'excellents commandants, mais si on les mute sur le front méridional, au début ils perdront tous leurs moyens. Au Nord, tel commandant est habitué à guerroyer pouce par pouce, les Anglais ont une immense quantité de munitions. Au Sud, c'est la petite guerre sur une grande échelle. Une toute autre éducation est nécessaire. Que nous restait-il donc à faire ? Il ne nous restait qu'à proposer aux commandants des différentes armées et des divers fronts de prendre sous leur autorité certains cours déjà organisés et de les améliorer en fonction des conditions du front respectif. La première expérience a été tenté dans la IIIe Armée, qui se battait en direction de Perm. On avait proposé la chose suivante : les cours gardaient leur forme normale, leur programme général demeurait inchangé, mais l'armée avait le droit d'apporter des modifications découlant des caractéristiques de son front. Les élèves furent

répartis en groupes, confiés à des divisions; de telle manière, ils savaient qu'ils étaient intégrés à la 11^e Armée et que tel groupe faisait partie de telle division, tel autre de telle autre division; de temps en temps, les professeurs allaient avec leurs groupes dans la division respective. Telle était l'idée de base. Il faut évidemment contrôler comment les armées utilisent ces cours. Si elles ne sont pas à même de les employer à bon escient, nous reprendrons les cours en infligeant un blâme à l'armée respective. Il est vrai aussi que certaines armées font preuve d'une grande compréhension et d'esprit d'initiative à cet égard. Pour ces vérifications, il est à nouveau impossible de prévoir autre chose que des inspections de la Direction nationale des instituts d'études supérieures, de l'État-major de campagne, de la Direction politique et de l'État-major général panrusse. Cette commission devra contrôler l'utilisation que font les armées des cours à elles confiés. Les armées avaient reçu l'ordre de les développer, de leur assurer tout le nécessaire et de leur donner les meilleures rations, car les fronts et les armées sont plus riches que les arrières. Si cela n'a pas été fait, si ce transfert des cours dans l'armée a été nuisible, nous reprendrons en mains les cours et nous les remettrons sous l'autorité de la Direction nationale des instituts d'études supérieures.

On a également parlé ici de la brigade moscovite. Je pense qu'il faut maintenant fixer une date pour une réunion des représentants de la Direction nationale des instituts d'études supérieures, du Comité moscovite de la défense et de la Direction de la division, afin de parvenir à une entente pour que l'introduction de cours dans une brigade spéciale et l'intégration dans une division n'aient pas de conséquences fâcheuses sur la bonne marche des cours; de même, il faut fermement indiquer dans quelles limites et à qui les élèves doivent obéissance. Je crois qu'une telle réunion permettra d'obtenir les résultats escomptés. Je dois préciser que les manœuvres étant liées à ce dernier point, l'importance éducative en sera immense.

Nous avons une raison bien précise quand nous avons donné des cours dans un régiment de marche à Petrograd et que nous avons organisé des manœuvres sur la frontière finlandaise. Les élèves étaient contents. La discussion de ce jeu de guerre, qui eut lieu ensuite en présence de l'ensemble des élèves de tous les cours, a été particulièrement utile. Tout était d'une grande importance, car il a été ainsi possible de remédier en partie au manque de pratique. Un échange d'opinions permettra de se rendre clairement compte de l'utilisation éventuelle de la brigade de marche au cours de la période préparatoire de la guerre de position à Moscou; j'espère néanmoins qu'on n'en arrivera jamais là en pratique, mais c'est pourquoi j'insiste tellement pour ne porter aucun préjudice aux études.

Je voudrais encore attirer l'attention des camarades commissaires et de tous les responsables des cours qui ne s'intéressent pas seulement à leur travail quotidien mais aussi à la situation générale du pays, que dorénavant on peut tenir pour une mauvaise plaisanterie le fait que des agents de Dénikine viennent à nos cours. Cela peut encore se répéter dans l'avenir immédiat, car, dans le plein sens du terme, ce sera une période difficile pour nous sur le front méridional. Il a été prouvé à maintes reprises qu'au sein de l'effectif des officiers, la majorité n'avait reçu aucune éducation politique. Lorsque l'éducation politique la plus élémentaire leur fait défaut, les individus les plus honnêtes, susceptibles d'être les meilleurs dans leur activité, vivent continuellement dans un état d'esprit petit-bourgeois. Quand Mamontov s'est jeté sur

Tambov, chaque petit-bourgeois pensait que c'était la fin de la révolution mondiale et que Mamontov résoudrait tous les problèmes grâce à quelques milliers de cavaliers. Maintenant quand l'offensive vers Moscou a pris une tournure assez sérieuse, il va sans dire qu'une certaine partie de l'effectif de commandement — et donc parmi les professeurs de nos cours — a des battements de cœur; que va-t-il en sortir, se demandent-ils ? comment se comporteront-ils envers nous ? Et comme un certain nombre d'agents des Blancs se trouve à Moscou — il est vrai qu'ils sont moins nombreux depuis l'écrasement du Centre national ³⁰ — grâce à ce subterfuge, ils ont encore la possibilité d'attirer à eux certains membres du corps de commandement. Je pense que les comités politiques et les commissaires doivent surveiller non seulement les cours, mais aussi les camarades commandants et les professeurs, car bien qu'étant professeurs dans le domaine militaire, ils sont encore de simples élèves dans le domaine politique; en vertu de leur éducation et de leur mode de vie, ils en savent souvent moins dans ce sens qu'un ouvrier de dix-neuf ans d'une fabrique moscovite ou pétersbourgeoise. Afin qu'à l'avenir ils ne deviennent pas des clients de la Tchéka, il faut qu'ils deviennent dès maintenant les élèves des centres politiques, c'est-à-dire qu'il faut accorder une attention accrue à leur éducation politique et leur faire comprendre que le sort de la Russie et de la révolution mondiale ne sera décidé ni par les Dénikine et Cie, ni par les Cosaques, mais par la révolution mondiale de la classe ouvrière.

NOS PROBLÈMES COURANTS

Discours prononcé à la réunion des responsables politiques de l'Armée Rouge, le 12 décembre 1919.

Le problème de la direction unique est devenu capital. Je pense que c'est parce qu'il s'agit d'un nouveau problème. Pour nous, il y a cependant d'autres tâches beaucoup plus urgentes et pratiquement plus importantes que celle-ci — qui est sans conteste importante, mais qui pour le moment n'a qu'une valeur de principe. Le camarade Smilga a été le premier à poser dans la presse la question de la direction unique ³¹. Elle a été soulevée au département militaire afin qu'une discussion directe et concrète permette de la résoudre dans le plus bref délai.

Les objections de principe avancées contre le fusionnement des fonctions de commandant et de commissaire sont peu convaincantes. Certains camarades disaient : il y a tant de soulèvements et de complots, et vous voulez éliminer les commissaires. Mais on peut aussi retourner l'argument en disant : il y a des commissaires, et cependant les rébellions et les complots continuent. Bien sûr, nous avons encore des cas de trahison. Il arrive que des commandants passent à l'ennemi, il faut les rattraper et les fusiller; néanmoins, ce ne sont pas toujours les commissaires qui font cette besogne. Selon les circonstances, c'est un service spécial qui s'en occupe, le service politique.

Il est impossible de prétendre que l'institut des commissaires est une garantie contre les trahisons individuelles ou la désertion. La fondation de l'institut des commissaires avait également une valeur politique : comme la grande masse des soldats rouges ne faisait pas confiance aux effectifs de commandement, les commissaires faisaient office d'intermédiaires entre les commandants et les soldats; en quelque sorte, les commissaires se portaient garants des commandants. Je crois que cette époque est en train de disparaître. Aujourd'hui les

soldats rouges ont compris que nous avons été obligés de recruter les spécialistes militaires. Les masses qui ont participé aux combats et se sont trouvées dans des situations difficiles ont vu les commandants à l'œuvre; les soldats ont vu que certains meurent et que d'autres s'enfuient. Camarades, l'effectif de commandement meurt chez nous en grande proportion au combat, et les anciens officiers donnent aussi leur vie. Les soldats rouges le savent. Et aujourd'hui, le corps des commissaires qui était une sorte de bouclier à l'encontre de l'effectif de commandement est devenu en ce sens inutile. L'armée s'est suffisamment consolidée.

Il y a un autre argument : l'institut est une école pour les commandants. On a cependant fort justement relevé ici que, s'il s'agit d'une école, c'est une école artificielle qui arrache ses élèves à leurs occupations courantes. Quand nous avons affaire à un ancien soldat, nous le nommons chef de section, à un ancien sous-officier, nous le nommons chef de compagnie ; par la suite, nous l'enverrons suivre des cours pour l'effectif de commandement, et après encore, à l'académie. Car nous avons des écoles dans le véritable sens du terme. Si quelqu'un a besoin d'expérience militaire, il peut l'acquérir comme simple soldat ou comme commandant adjoint.

À ce sujet, il faut voir les choses de manière plus concrète. Quand nous avons créé l'institut des commissaires, nous y voyions de toute évidence non seulement une école pour l'effectif de commandement, mais aussi une institution politique. Si l'on veut s'exprimer ainsi, l'institution des commissaires est un échafaudage. Lorsqu'on construit une maison, on met d'abord l'échafaudage en place. En règle générale, à considérer sa construction, notre édifice militaire soviétique est très volumineux et exige une importante activité en marge de la direction concrète assumée par les commissaires. Actuellement, l'édification touche à sa fin. On peut enlever petit à petit les échafaudages, mais je dis bien petit à petit, afin que l'édifice ne s'écroule pas et que ne meurent pas tous ceux qui se trouvent sur le chantier.

Je continue à soutenir le principe que chaque unité devrait avoir un commandant à sa tête. Il n'est pas bon de dédoubler la personnalité du commandant. Le commandant doit avoir de l'autorité, aussi bien dans le sens du commandement que dans le sens politique et moral, sinon du parti. Bien sûr, l'idéal serait qu'il soit aussi une autorité pour le parti; néanmoins, si le commandant a déjà une autorité morale et politique, la masse des soldats saura qu'un tel homme ne trahira pas et qu'il ne les trompera pas, c'est amplement suffisant. Par ailleurs, je crois qu'il faut prendre des mesures en ce sens, à commencer par l'institution la moins touchée, c'est-à-dire les organes de l'approvisionnement. Il faut tranquillement y réfléchir. Il serait par exemple risqué de nommer chef de régiment un communiste sans aucune expérience dans ce domaine; mais dans le secteur de l'approvisionnement, nous avons toute une série de communistes qui travaillent aux côtés des spécialistes. Il faut dire que, dans ce secteur, les spécialistes travaillent souvent fort mal. Il y avait auparavant parmi eux quelques spécialistes qualifiés; nombre d'entre eux sont partis et c'est pourquoi les communistes doivent assimiler leur travail. Nous pouvons laisser dans ce secteur le minimum de spécialistes nécessaires et mettre tout le reste dans les mains des communistes. Si par exemple un communiste n'a pas encore assimilé toute la technique du travail, on peut lui laisser un spécialiste comme adjoint. Si le spécialiste est un très bon fonctionnaire mais qu'on ne puisse pas lui faire entièrement confiance du point de vue politique, on peut toujours le surveiller. Et ce n'est pas du tout nécessaire de le faire par l'intermédiaire du commissaire. Une dactylo, un

membre du personnel, voire un chauffeur, peut tout aussi bien s'en occuper; il n'est pas indispensable que ce soit le commissaire qui le fasse. Voyez par exemple le secteur sanitaire militaire, où l'on applique si strictement le principe selon lequel des communistes doivent occuper tous les postes responsables. Il faut pourtant bien avouer que c'est notre point le plus faible!

En tout cas, camarades, je vous prie de croire que nous ne pourrions rien faire ici à ce propos. Je suis contre la promulgation d'un ordre de ce genre : si le commandant est communiste, il faut retirer le commissaire communiste. Cette situation susciterait de grands inconvénients, aussi bien pour les commissaires que pour les spécialistes. Comment faire, par exemple, avec les commandants neutres ou avec ceux qui ne se sont inscrits qu'hier au parti ? Qui décidera s'ils ont ou non besoin de commissaires à leur côté ?

Je voudrais maintenant attirer votre attention sur quelques problèmes pratiques appelés à jouer un grand rôle.

La première question fondamentale est celle de la quantité nettement insuffisante de nos baïonnettes en comparaison du nombre des mobilisés. Nous avons des millions de mobilisés, et nous ne comptons nos baïonnettes que par centaines de milliers. C'est à croire qu'une grande partie de nos soldats nous file entre les doigts! À ce propos, notre tâche principale consiste à mieux tenir nos comptes. Il est indispensable d'instituer un livret de service pour chaque soldat, afin de savoir ce qu'il a reçu et ce qu'il possède. Des commissions de lutte contre la désertion ont été instituées par décret dans nos armées; elles comprennent le commissaire, le commandant et le commissaire de la section politique. Ces commissions sont rattachées à la Commission centrale contre la désertion. Le livret de service suggéré pour chaque soldat serait une mesure fort importante dans le sens où tous les soldats seraient ainsi enregistrés. Ensuite, nous avons décrété par ordre que le Conseil de guerre révolutionnaire de l'armée ou le commandement et le commissaire, chacun dans sa division, devraient vérifier attentivement qu'il n'y ait pas d'hommes inutiles, occupés à ne rien faire. On a remarqué à maintes reprises que sur place, divers groupes se formaient chez nous sans destination précise — et ils sont nombreux. Nous avons mobilisé quelques millions de personnes, et nous avons encore à appeler sous les drapeaux la classe 1901; la prochaine période de contrôle sélectif nous donnera certaines possibilités, mais ce n'est pas suffisant. Les combats se poursuivent, et nous devons apprendre à économiser le matériel humain — autrement nous pourrions nous heurter à des obstacles intérieurs en matière d'organisation.

En un mot, il faut avant tout arriver à un meilleur équilibre entre la quantité de baïonnettes et le nombre des mobilisés. On ne peut permettre à aucun mobilisé de se tourner les pouces.

Il faut ensuite songer à un centre directeur qui serait responsable de la garde des biens militaires. L'armée est aujourd'hui mieux approvisionnée qu'il y a un an ou un an et demi — tout le monde le reconnaît — mais le gaspillage qui sévit au sein de l'armée est insupportable. Les montants des commandes qui nous parviennent du Bureau central de l'approvisionnement ou de l'Office central des livraisons militaires sont proprement fantastiques : des dizaines de milliers de caleçons, des millions et des millions de capotes militaires ou de bottes; on compte par exemple jusqu'à trois ou quatre paires de bottes par

an et par soldat! Ce n'est pas normal. Cet exceptionnel gaspillage est partout dû au manque de surveillance, et c'est pourquoi nous avons besoin d'une bonne administration, de la compagnie et jusqu'au régiment. Il n'est pas possible de le faire par l'entremise de la section politique, et ce n'est même pas nécessaire. Camarades, je ne veux pas vous effrayer, mais je tiens à souligner que si nous avons vaincu au combat Dénikine et Koltchak, nous risquons à notre tour d'être vaincus par les capotes militaires et les bottes.

Je voudrais ensuite toucher deux mots à propos de la guérilla; c'est un problème très important autant pour le Sud que pour l'Est. Sur le front méridional, la guérilla est en cours de liquidation. En ce qui concerne les corps francs, on a tendance à faire preuve d'un certain opportunisme qui la dernière fois déjà nous avait valu quelques ennuis. Dans certaines armées, on s'efforce actuellement d'intégrer les corps francs aux unités régulières. Là, camarades, il faut que ceux d'entre vous qui reviennent du front du Midi y retournent fermement convaincus et décidés de mettre fin à tout prix à ce scandale. Les commandants des unités en campagne n'ont aucunement le droit d'inclure des volontaires dans les rangs des armées régulières. Les commandants qui le font doivent être jugés. Cela est particulièrement valable pour les éléments ukrainiens, qui — selon leurs propres paroles — brûlent du désir de combattre; pour les trois quarts ils brûlent du désir de piller. Il ne faut en aucun cas intégrer immédiatement ces éléments dans les unités actives. Seul celui qui s'intègre au bataillon de réserve et y reste au moins un mois prouvera ainsi qu'il veut réellement devenir un bon soldat de l'Armée Rouge. Aussitôt que nous sommes en contact avec les corps francs, ceux-ci ont une influence néfaste sur les unités régulières; c'est pourquoi il ne faut sous aucun prétexte s'en servir lors d'opérations militaires; si quelque commissaire a déjà manifesté de la faiblesse à cet égard, la section politique respective doit immédiatement donner l'alarme par les moyens les plus rapides aussi bien sur le front qu'ici même à Moscou. De telles manifestations sont intolérables; l'ensemble des corps francs ne doit pas prendre ces considérations en mauvaise part

-- ils doivent comprendre que les ordres établis sont tels qu'on ne peut pas entrer dans l'Armée Rouge dépeigné et mal lavé. Que l'aspirant soldat prenne tout d'abord un bain, puis qu'il nous écoute au cours de nos meetings, qu'ensuite il travaille sous la direction de quelque camarade plus âgé — car tel est notre régime, devenu ordre légal. Si nous demeurons fermes à ce propos et si nous appliquons sans broncher ce principe, aucun corps franc n'y verra une insulte

-- il apprendra au contraire que se sont là les usages de l'Armée Rouge. Il faut être le plus strict possible dans ce domaine. Si quelque détachement rebelle pénétrait directement jusqu'ici, il vaudrait mieux le renvoyer d'où il vient, au-delà du front des Blancs et le voir alors à l'œuvre, plutôt que de lui permettre d'ébranler nos rangs.

Dans les unités instables de notre armée qui ont affaire aux détachements de Makhno, une certaine désagrégation se fait sentir; il est donc nécessaire de renforcer dans ces unités l'effectif des communistes,

il faut y nommer des commandants et des commissaires qui peuvent avoir une influence décisive sur les troupes. L'ensemble des commissaires doit déployer une large propagande contre les coutumes de Makhno dans chaque unité, oralement et par écrit. Il est aisément compréhensible que le nom de Makhno soit aujourd'hui devenu populaire. Il conquiert des

villes et des chemins de fer. Mais il faut se souvenir que Makhno donnerait aussi facilement l'Ukraine à Dénikine qu'il la lui reprend. Dès que Makhno entrera en territoire soviétique, il ne manquera pas de trahir l'Armée Rouge. Aucun opportunisme n'est admissible en ce qui concerne le sagissements de Makhno. Nous avons un ordre à ce sujet ³², et nous ne devons pas nous en écarter d'un pas*.

Quant à la création de l'armée ukrainienne, je dois mentionner les choses suivantes. Bien entendu, nous ne sommes pas contre la création d'une armée ukrainienne; mais pour le moment en Ukraine, au sujet de la discipline, tout est si ébranlé psychologiquement qu'il faudra se montrer extrêmement circonspect quant à la fondation de cette armée. Dans cette perspective, l'objectif maximum que nous pouvons envisager pour l'instant est la création de quatre ou cinq détachements à titre d'exemple. Comment s'y prendre ? Il faut rassembler les meilleurs soldats ukrainiens, les communistes et les sympathisants, et les envoyer aux cours ukrainiens de formation à long terme des cadres de commandement — au moins pour six ou huit mois; là, il importera de les éduquer ou bien de les répartir dans les meilleurs cours de Russie, afin de créer ainsi des cadres à la hauteur; c'est seulement après qu'on pourra former autour d'eux des unités militaires; pour y enraciner la discipline, il sera également nécessaire d'y transférer des camarades expérimentés venus d'autres unités. C'est uniquement de cette manière que nous réussirons à mobiliser les ouvriers ukrainiens. Néanmoins, nous n'allons pas décréter pour le moment la mobilisation générale en Ukraine, car avec sa psychologie hésitante et l'influence encore grande des koulaks, l'Ukrainien mobilisé ne fera que passer par la caserne pour y recevoir un fusil et s'en retournera chez lui en l'emportant. Vous savez bien que nous avons encore à résoudre le problème du désarmement de toute la population paysanne d'Ukraine. Peut-être serons-nous contraints d'organiser les cadres les plus loyaux des détachements de commandement en des détachements de barrage ou des corps spéciaux, pour mettre en évidence les individus les plus importants et par leur intermédiaire — désarmer la population dans le rayon d'action des armées. Il est indispensable d'accorder l'attention la plus sérieuse à ce problème.

Il faut encore s'arrêter ensuite au problème de l'honneur militaire. Notre armée est trop anonyme et nos soldats, tout comme le corps des commissaires, sont trop peu pénétrés du sens de l'honneur militaire. Notre censure militaire a jusqu'ici imposé que dans nos journaux on parle toujours de l'armée X, du régiment Y, de l'unité Z. À Petrograd, j'ai proclamé un ordre à l'intention de la 'Vile Armée. Le censeur militaire — en l'occurrence, c'était une femme — a déclaré au représentant du journal *La Pravda de Petrograd* : « Je vous arrête pour avoir enfreint l'ordre de Trotsky, vous parlez dans vos colonnes de la Vile Armée. » Mais permettez, Youdénitch a des milliers de prisonniers et l'on connaît pertinemment chez lui non seulement les numéros d'ordre de nos armées, mais aussi ceux de chaque division et de chaque régiment. Il faudra demander à la censure militaire qu'elle nous remette un petit précis nous permettant de parler de nos grandes actions militaires. Bien sûr, le Conseil de guerre révolutionnaire sait fort bien que si une nouvelle unité vient d'être constituée, il n'est pas nécessaire de le crier sur tous les toits; toutefois, si une armée demeure sur place pendant six mois, l'ennemi sait évidemment quelle division se trouve en face de lui — la 28e ou la 26e; il est alors stupide d'écrire « la division X », alors qu'il faut populariser la 28e division, pour que chaque soldat

* *Ordre secret n° 108 - L.T.*

s'efforce de maintenir l'honneur de sa division et que les autres divisions tendent à rattraper celle qui s'est distinguée. C'est un sentiment tout à fait normal d'émulation. La popularité est indispensable. Au cas où les militants politiques hésitent à citer tel ou tel fait, qu'ils tirent cette affaire au clair avec les commissaires de l'armée et le Conseil de guerre révolutionnaire.

Au sujet des cours de commandement, ils ne sont pas à la hauteur. Pour les porter au niveau voulu, il faudra prolonger le temps de l'enseignement. Ceci est lié au problème des effectifs de commissaires qui auront suivi ces cours, mieux ce sera.

Ensuite, à propos de la propagande dans les rangs de l'ennemi. Aujourd'hui, quand nous attaquons victorieusement sur tous les fronts, il revient au secteur politique tout entier et aux sections politiques des différentes armées et divisions d'accorder une attention spéciale à la décomposition des rangs de l'ennemi; il est donc indispensable de diffuser une littérature appropriée sur chaque front.

Dans différentes armées et divisions, on édite déjà des publications de ce genre; elles sont parfois excellentes, parfois moins réussies. Il faudrait pouvoir se les procurer également ici. Dans ce domaine, la nécessité de la centralisation est évidente. Il est indispensable d'élargir l'édition de propagande dans les rangs ennemis.

Une chose encore. J'ai reçu plusieurs lettres mentionnant que dans certains états-majors, voire dans des instances encore supérieures, l'ivrognerie fleurissait. Il faut déclarer la guerre à ce phénomène. Non seulement les commissaires ne font pas preuve d'assez d'énergie dans cette lutte, mais encore ils sont parfois eux-mêmes coupables. Il importe de prendre des mesures, il faut poser ce problème de telle façon qu'il soit résolu par l'intermédiaire des sections politiques. Nous progressons sur des territoires assez riches en toutes sortes d'alcool, et nous pouvons lamentablement sombrer sur cet écueil. La cavalerie de Mamontov s'est détruite par ses beuveries et son brigandage. Nous devons demeurer de marbre. L'armée peut se désagréger le plus facilement en territoire ukrainien.

J'ai reçu des lettres disant que dans certaines unités, il y avait régulièrement des rixes. Une telle déclaration m'est arrivée par l'entremise de Maxime Gorki, mentionnant « on nous tape dessus ». Même certains communistes ont déclaré en ma présence : « Je lui ficherais mon poing sur la gueule. » A la guerre, fusiller quelqu'un pour crime est une chose; cependant, si le soldat rouge sait qu'on peut lui taper dessus, c'est une telle perte de dignité humaine, un tel avilissement, qu'il faut déraciner ce fléau à n'importe quel prix. Le respect de la personne du soldat rouge doit être assuré.

En liaison avec le problème de l'unité de direction, il faut établir la préséance de publication des ordres. Il est spécifié chez nous que les ordres des commissaires ne sont valables que s'ils portent la signature des commandants. Un commissaire ou un membre du Conseil militaire révolutionnaire a-t-il le droit de publier un ordre administratif sans la signature du commandement de l'armée ? En aucun cas. Il arrive cependant que des cas pareils se produisent, et c'est anormal. L'un des meilleurs commandants de nos armées, le camarade Toukhatchevski de retour du front oriental, s'est plaint à ce sujet. Il dit qu'il a toujours eu les

meilleures relations avec son commissaire, mais que cette question n'était pas réglée et exigeait d'être résolue.

En conclusion, je voudrais dire quelques mots à propos du ton optimiste sur lequel on parle de la paix. Notre presse du parti continue à parler de paix comme par inertie. Les choses ne sont toutefois pas si simples. À Copenhague, par exemple, on parle de renvoyer le camarade Litvinov, car — dit-on — certains éléments se concentrent autour de lui et il fait soi-disant de la propagande³³. Les Alliés sont encore assez forts, et le plus puissant ne cède jamais sans combat. Ils connaissent à merveille notre situation dans les transports et l'approvisionnement, et leur intérêt primordial est de nous épuiser. Ils attendent que nous arrivions à la mer Noire où nous rencontrerons peut-être des Arabes, des Noirs ou des Indiens, etc. Nos sections politiques se verront peut-être encore dans l'obligation d'apprendre les langues africaines! Il serait extrêmement dangereux de créer dans l'armée l'impression que nous arrivons à la fin de la guerre, que nous menons des pourparlers, etc. Ce n'est pas encore le cas et en envoyant les commissaires dans l'armée à des fins de propagande, il faut avoir présente à l'esprit notre déclaration de paix — qui n'a soulevé encore aucun écho — mais aussi ne jamais oublier la déclaration du camarade Smilga, disant que nous avons devant nous l'hiver le plus terrible, le plus froid, et que cette période de grandes souffrances pour l'armée et pour le pays, nous nous devons de la raccourcir grâce à une immense concentration d'énergie.

C'est ce que notre parti communiste peut faire par l'intermédiaire des organes politiques de l'Armée Rouge.

ÉGALITÉ !

*Lettre aux Conseils militaires révolutionnaires des fronts et des armées,
à tous les militants responsables de l'Armée Rouge et de la Flotte rouge.*

Le régime communiste signifie des conditions d'existence égales, ou tout au moins semblables pour tous les membres de la société, indépendamment de leur travail ou de leurs capacités. Nous y parviendrons dès que notre société sera plus riche et qu'en même temps elle fera disparaître les réminiscences les plus injustes et les plus grossières de l'ancien régime. Nous vivons actuellement à une époque de transition. Les vieilles habitudes et coutumes ont encore une grande influence sur les gens. De plus, les biens matériels les plus nécessaires sont très insuffisants. Dans la répartition tant de nos moyens que de nos forces, nous sommes obligés de tenir compte du système de compétition, c'est-à-dire d'assurer en premier lieu en travailleurs et en moyens matériels les secteurs les plus importants de l'activité nationale. C'est de là que découle la situation manifestement privilégiée de l'organisation militaire en Russie soviétique. Le mot d'ordre : « Tout pour le front » signifiait et continue de signifier l'affaiblissement des institutions locales des soviets, du parti et des syndicats, le ralentissement du travail éducatif, le rationnement de la nourriture des ouvriers et des ouvrières — pour assurer aux forces armées de la République soviétique tout ce qui leur est indispensable. La situation ainsi créée est telle que pour un ouvrier, être soumis au régime du soldat rouge devient presque un idéal, irréalisable pour la majorité.

La classe ouvrière et la partie révolutionnaire du paysannat comprennent l'importance de l'Armée Rouge et la nécessité primordiale de son approvisionnement. Si cette compréhension n'existait pas, l'Armée Rouge non plus n'existerait pas. Nous nous convainquons à chaque fois du bien fondé de cette décision d'assurer à l'Armée Rouge tout ce dont elle a besoin — qu'il s'agisse de la formation d'escadrons de volontaires ou de la collecte de vêtements chauds, etc.

Cela dit, les masses laborieuses, vivant sur des rations de famine, ne peuvent pas ne pas vérifier les besoins indiscutables de l'armée; elles ne peuvent pas non plus ne pas contrôler l'arrivée réelle à destination de tout ce qui est recueilli pour l'armée. Et comme dans ce domaine, les affaires ne vont évidemment pas le mieux du monde, les masses laborieuses manifestent un mécontentement naturel à l'encontre des désordres, des injustices et du gaspillage de certains organes du département militaire.

À ceci s'ajoute encore le fait qu'au sein même de l'organisation militaire, il existe des inégalités — dans certains cas, elles sont absolument justifiables et nécessaires; dans d'autres — elles ne sont pas indispensables, elles dépassent toute mesure et sont carrément criminelles.

Chaque soldat s'accommode parfaitement du fait que le commandant de son unité jouisse de certains privilèges quant au logement, aux moyens de transport et même aux vêtements. Tout soldat honnête et raisonnable sait que le commandant doit avoir la possibilité de réfléchir à la situation, de donner des instructions, etc., dans des conditions qui permettent plus ou moins l'accomplissement d'un tel travail. Un rhume ou toute autre maladie du commandant a des répercussions beaucoup plus graves sur toute l'unité que la maladie d'un soldat, fût-il le plus vaillant. Il va sans dire qu'il serait souhaitable d'assurer tout le nécessaire à chacun des soldats de l'Armée Rouge. Cependant, ce n'est guère possible pour l'instant, surtout dans notre pays épuisé. Et puisque c'est comme ça, l'écrasante majorité des soldats rouges reconnaît sans broncher la nécessité pour les cadres de commandement et les commissaires de jouir de certains avantages matériels, qui préservent les intérêts de l'ensemble des activités militaires.

Néanmoins, ces avantages ne doivent découler que des exigences militaires. Il serait évidemment très bien de pouvoir transporter tous les tireurs en auto. Malheureusement, nous n'avons pas assez de véhicules. Il est donc naturel de mettre des voitures à la disposition des seuls commandants et membres des Conseils militaires révolutionnaires des armées, et dans certains cas — des chefs et des commissaires de division qui doivent parcourir toutes les unités disséminées sur de grands espaces. Il est également compréhensible qu'un cheval soit à la disposition du commandant de bataillon. Le soldat rouge n'ira jamais contester ces avantages, et s'il les conteste, on peut toujours lui fournir des explications et, dans la majorité des cas, le convaincre.

Chaque soldat comprendra que la première paire de bottes et la première capote militaire reviennent au commandant, car si un soldat déchaussé et mal vêtu peut à la rigueur demeurer dans l'isba, le commandant, lui, doit toujours être prêt au combat.

Mais lorsque l'auto sert à de joyeuses promenades sous le regard des soldats épuisés, ou quand les commandants s'habillent avec une élégance provocatrice devant leurs soldats à moitié vêtus — les soldats ne peuvent pas ne pas murmurer et s'en indigner.

Dans certains cas, nous le répétons, le privilège est essentiellement nécessaire; c'est un mal qu'on ne peut pas éliminer pour le moment. Cependant, un *excès manifeste* de privilèges n'est déjà plus un mal, c'est un crime. Et en général, la masse des soldats sait très bien où finissent les avantages indispensables, dictés par les circonstances, et où commence l'abus de privilèges.

L'utilisation d'avantages acquis en violation des règles, des décrets et des ordres présente un caractère particulièrement démoralisant et corrosif sur l'armée. Il s'agit là de toute évidence et en premier lieu des soirées de beuveries avec la participation de femmes, etc.

De telles manifestations ne sont pas du tout exceptionnelles. Pratiquement chaque soldat en connaît. On parle souvent dans les unités, en grossissant souvent les détails, des gueuletons et des beuveries qui se passent dans « les états-majors ». En cas de revers, la masse des soldats — à tort ou à raison — est souvent portée à chercher les causes de la défaite dans le mode de vie trop joyeux des cadres de commandement. Il faut ajouter à cela qu'en période de repli, les soldats exténués et souvent à moitié chaussés, remarquent de nombreuses femmes dans les échelons des états-majors, de l'intendance et autres.

La question des permissions joue aussi un rôle non négligeable. Le Conseil militaire révolutionnaire de la République a débattu cette question à maintes reprises avec toute l'attention requise; il a invariablement conclu à l'impossibilité absolue de l'introduction d'un système de permission pour les soldats. Il va sans dire que ces instructions sont valables aussi bien pour les simples soldats que pour les cadres de commandement et pour les commissaires. Cependant, et ce n'est un secret pour personne — pour les soldats moins que pour quiconque — les cadres de commandement et les commissaires se voient souvent octroyer des permissions sous forme de mission. Par exemple, la femme de l'adjoint du chef du dépôt divisionnaire d'artillerie vient voir son mari (ce qui est déjà illégal) et ensuite l'adjoint en question reçoit un ordre de mission d'une semaine pour aller raccompagner sa femme. Et par ailleurs, il y a des soldats de l'équipe de protection de ce même dépôt qui n'ont pas revu leurs familles depuis trois ans.

De tels faits sont absolument intolérables dans l'Armée Rouge, qui ne peut se développer que sur la base d'une solidarité interne croissante de tous ses membres.

L'Armée Rouge s'est édifiée grâce aux efforts gigantesques de milliers et de milliers de militants conscients et dévoués. Ayant commencé par des corps francs de partisans ou des régiments rapidement mis sur pied, intérieurement instables et mal soudés, elle s'est transformée en une puissante organisation qui a déjà ses traditions et son opinion publique. Les soldats sous les drapeaux depuis un ou deux ans apprennent eux-mêmes et enseignent à leurs camarades plus jeunes comment se retrouver dans les bons et les mauvais côtés de l'organisation militaire, dans les avantages légaux ou illégaux des cadres de commandement, etc. Le meilleur soldat de l'Armée Rouge n'est pas celui qui est *soumis* et ne *proteste* jamais. Au contraire, le meilleur soldat est souvent le plus débrouillard, le plus observateur, le plus critique. Par son courage et son esprit d'invention, il acquiert naturellement une certaine autorité au sein de la masse des soldats; toutefois, par ses observations critiques — fondées sur des faits connus de tous — il affaiblit souvent l'autorité des commandants et des

commissaires aux yeux des soldats. À cela, il importe encore d'ajouter que les éléments contre-révolutionnaires, les agents de l'ennemi, se servent habilement et consciemment des circonstances sus-mentionnées pour créer des motifs de mécontentement et pour aiguïser l'antagonisme entre la masse des soldats et les cadres de commandement.

Il ne fait aucun doute que le noyau même de notre armée est entièrement sain. Cependant, l'organisme le plus sain doit aussi se protéger, sinon des phénomènes nuisibles peuvent lui causer du tort. La dernière conférence de notre parti a inscrit à son ordre du jour la question des rapports entre les « sommets » et la « base », ainsi que celle de la nécessité de leur rapprochement, fondé sur la camaraderie ³⁴. Cet objectif doit être porté en premier lieu à la connaissance de l'ensemble des éléments dirigeants de l'armée.

Il est bien entendu impossible de comparer l'armée à une organisation du parti. Un ordre doit demeurer un ordre et la discipline militaire, rester ce qu'elle est. Toutefois, la puissance formelle d'un ordre sera encore plus indiscutable si les forces d'avant-garde de l'armée réussissent à éliminer les faits les plus anormaux, à atténuer les inégalités existantes, à rapprocher les « sommets » et la « base », etc.

Étant donné la grande portée, autant principale que pratique, des problèmes sus-mentionnés, je demande aux Conseils de guerre révolutionnaires des fronts et des armées d'envisager des mesures en vue d'éliminer les phénomènes anormaux et nuisibles de la vie de l'Armée Rouge. Il serait souhaitable de convoquer à ce sujet une réunion des principaux responsables des armées et des divisions.

Les principes directeurs de réunions de ce genre pourraient être, selon mon opinion, définis de la manière suivante :

- 1 — Sans prétendre éliminer dans l'immédiat tous les avantages au sein de l'armée, s'efforcer systématiquement de faire en sorte qu'ils soient réellement limités au strict minimum.
- 2 — Éliminer le plus vite possible tous les privilèges qui ne découlent pas directement des impératifs militaires et qui portent inmanquablement atteinte au sentiment d'égalité et de camaraderie des soldats rouges.
- 3 — Rétablir dans toute leur rigueur ordres et instructions existant à propos des permissions et des ordres de mission, de l'interdiction aux épouses de venir dans les zones de combat, de l'interdiction des boissons alcoolisées, etc.
- 4 — Les Conseils militaires révolutionnaires doivent se trouver à la tête de la lutte contre les entorses faites aux instructions et aux ordres mentionnés.
- 5 — Écouter avec attention toute réclamation des soldats au sujet d'agissements injustes dans le domaine de l'approvisionnement, à propos de privilèges illégaux et de faveurs des uns sur le dos des autres.
- 6 — Dans les cas manifestes de culpabilité ou de mauvaise volonté, traduire les coupables devant le tribunal public en présence des représentants des unités intéressées, et ensuite diffuser largement le verdict assorti des commentaires nécessaires.

- 7 — Contrôler attentivement que les provocateurs contre-révolutionnaires ne répandent pas de fausses rumeurs visant à attiser le mécontentement au sujet de privilèges et de faveurs dont jouiraient les cadres de commandement et les commissaires; si des coupables mal-intentionnés se trouvant à l'origine de ces bruits sont démasqués, les traduire devant le tribunal public en présence des délégués des unités intéressées.
- 8 — Renforcer le contrôle de l'activité des organes de ravitaillement, les fortifier, accroître par tous les moyens l'exactitude et la précision de leur travail.
- 9 — Renforcer l'activité d'éducation politique.

Je vous prie de faire connaître à qui de droit le plus rapidement possible les mesures prises ainsi que vos opinions à ce sujet en vue du rapport au Comité central du parti et au Conseil militaire révolutionnaire de la République.

31 octobre 1920.

II. COMMANDANTS ET COMMISSAIRES

ORDRE DU JOUR

*du Président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine
en date du 10 janvier 1919, n° 75, ville de Griaz.*

Le statut intérieur exige du commandant qu'il connaisse exactement les soldats qu'il a sous ses ordres, qu'il suive attentivement leur vie quotidienne, leurs études, leur évolution, leurs actions militaires, leurs fautes et leurs mérites. Le commissaire doit lui aussi surveiller scrupuleusement la vie de tous les soldats de son unité. Leur principale tâche consiste à donner aux forces montantes la possibilité de se déployer et à distinguer les jeunes les plus doués de la masse des soldats. Les capables, les habiles et les courageux sont nombreux parmi nos soldats. Pour occuper avec honneur et mérite un poste de commandement, il ne leur manque souvent que l'éducation et l'apprentissage militaire. Il importe de repérer de tels soldats, capables et assidus, afin de leur donner la possibilité d'étudier, de les envoyer à des cours d'instruction et de les placer à des postes de commandement. Pour l'instant, cette activité est déployée à une échelle nettement insuffisante.

Je propose aux Conseils de guerre révolutionnaires de toutes les armées d'accorder une attention particulière à cette affaire; de demander aux commissaires et aux commandants d'établir par l'intermédiaire des chefs de bataillons, de compagnies et de sections, des listes de soldats qui se sont distingués dans leur activité et de les proposer comme candidats à des postes de commandement; corriger ces listes d'après les expériences, y noter les caractéristiques, les qualités, les traits et les connaissances de chaque soldat; enfin, présenter chaque mois ces listes au Conseil de guerre révolutionnaire des armées, qui les enverra à son tour au Conseil de guerre révolutionnaire de la République.

ORDRE DU JOUR

*du Président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine,
en date du 2 mars 1919, n° 82, ville de Moscou.*

(Notice explicative indispensable au « Règlement de service interne de l'Armée Rouge ouvrière et paysanne »)

Obligatoirement appliqué dans toute l'Armée Rouge, le règlement de service interne ne dit rien des droits et des devoirs des commissaires. Pour éviter tout malentendu et toute interprétation fautive, il est indispensable de fournir les explications suivantes.

Les commissaires jouent un rôle prépondérant dans l'édification de notre armée. On peut dire sans crainte de se tromper que nous n'aurions pas d'armée capable de se battre sans le travail héroïque et plein d'abnégation des commissaires. Il est cependant évident que l'institution des commissaires n'est pas une institution permanente et qu'elle nous a été imposée par le caractère critique de notre époque quant à la *mise* sur pied de l'armée. Lorsque nous avons commencé notre édification militaire, nous n'avions pratiquement pas de personnel de

commandement capable de comprendre les objectifs de notre armée et l'esprit qui devait l'animer. C'est pourquoi le dédoublement des organes de direction et de commandement de l'armée était nécessaire : le côté technique, les droits et devoirs stratégiques et de commandement reposaient sur les commandants, tandis que les droits et devoirs politiques, éducatifs et de contrôle étaient confiés aux commissaires. Comme l'expérience le prouve, dans son ensemble ce type d'organisation a donné d'excellents résultats. Travaillant main dans la main, commandants et commissaires ont mis sur pied sur nos fronts des armées dont la République soviétique peut être légitimement fière. Cependant, toute cette activité de création de l'armée a engendré des circonstances telles qu'elles mèneront tôt ou tard au fusionnement complet de la direction et du commandement.

Au cours de l'année dernière, des centaines de milliers d'officiers rouges ont été éduqués dans l'esprit de la nouvelle armée. Nombre d'anciens commandants se sont étroitement liés à la nouvelle armée et occupent avec honneur des postes de commandement à la tête de l'armée révolutionnaire. Durant cette période, des milliers de commissaires ont acquis de l'expérience militaire et dirigent leurs unités avec compétence et succès. Tout cela prépare le moment où les obligations des commandants et des commissaires reposeront sur une seule et unique personne, responsable de son unité du point de vue militaire, politique et moral.

Envisagé à longue échéance, le règlement de service interne a été établi en prévision de la future direction unique du commandement des unités de l'armée.

Au sujet de l'actuelle période de transition, le règlement doit être complété par des instructions concernant les commissaires et par tous les ordres ou décrets à venir définissant les relations entre commissaires, commandants et soldats de l'Armée Rouge, cellules communistes y comprises. Pour l'instant, les commissaires conservent entièrement leurs responsabilités.

ORDRE DU JOUR

*du Président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine
à l'Armée Rouge et à la Flotte rouge, en date du 12 mai 1919, n° 97, ville de Kozlov.*

Nous recevons des rapports selon lesquels certains membres du personnel de commandement, mobilisés au cours des dernières semaines, se soustraient manifestement à leurs obligations envers le peuple laborieux. Les rapports ne précisent toutefois pas quelles sont les sanctions prises à l'encontre de ces saboteurs secrets ou semi-clandestins. Il va pourtant sans dire que, si les soldats rouges déserteurs sont soumis à des peines sévères, les commandants saboteurs doivent être doublement punis.

Des milliers et des dizaines de milliers d'hommes, membres de l'ancien corps des officiers, accomplissent honnêtement et courageusement leur tâche au sein même du peuple travailleur. Ce sont tous ceux qui ont refusé de vendre le sang des ouvriers et des paysans russes tout d'abord au kaiser allemand, ensuite à la Bourse anglo-française, enfin à la Bourse américaine. À tous les niveaux de l'organisation militaire, au front et sur les arrières, les meilleurs représentants de l'ancien corps des officiers mènent leur activité à bien et jouissent

de la confiance méritée et du respect de l'Armée Rouge ainsi que de l'ensemble du pays soviétique.

Néanmoins, au sein de ce même corps d'officiers, il y a des éléments qui, tout en refusant de passer à l'ennemi, ont tenté et s'efforcent aujourd'hui encore de se dérober à l'accomplissement de leur devoir dans les rangs soviétiques. Ils tâchent de se dissimuler dans différentes institutions de l'arrière, sous l'étiquette « indispensable ». Et lorsque la mobilisation les contraint à s'intégrer dans l'armée, ils mettent toute leur énergie à éviter toute activité responsable ou dangereuse.

J'ordonne aux commandants et aux commissaires respectifs de surveiller de très près l'activité des hommes récemment versés dans le personnel de commandement de l'armée. J'ordonne à l'état-major de campagne, en collaboration avec le Grand État-major panrusse, d'élaborer des listes de classement pour les membres du personnel de commandement. Les Conseils militaires révolutionnaires et les autorités compétentes de l'arrière doivent parallèlement rappeler à tous les saboteurs, vauriens et margoulines, ainsi qu'au personnel de commandement, que la loi de la guerre châtie impitoyablement.

L'ÉPÉE ET L'OR

À propos des trahisons dans l'Armée Rouge.

Notre torpilleur *Karl Liebknecht* a capturé dans la Caspienne le bateau sur lequel un célèbre scélérat ultra-réactionnaire, le général Grichine-Almazov, portait une lettre de Dénikine à Koltchak. Gri-chine-Almazov s'est suicidé. Son bateau a été pris avec tout l'équipage. Les documents saisis seront publiés dans les prochains jours. Dans sa lettre à Koltchak, Dénikine écrit entre autres qu'il n'y a guère d'espoir d'aide effective des Alliés, car les Alliés eux-mêmes sont aujourd'hui à la veille des « miracles » que nous avons vécus, c'est-à-dire à la veille de la révolution prolétarienne. Dénikine lui-même est contraint de le comprendre et de l'avouer. La puissance militaire des bourgeoisies française, anglaise et italienne s'est volatilisée. Les pillards de l'Entente ont honteusement quitté Odessa et Sébastopol. Après quoi, ils annoncèrent une croisade contre Petrograd, promettant à cor et à cri dans leurs journaux et sur les ondes la chute rapide de la capitale prolétarienne septentrionale. Mais Petrograd résiste. Sa ligne de front est aujourd'hui incomparablement plus solide qu'il y a un mois, et les bandes anglo-françaises sont obligées de reconnaître leur impuissance militaire devant le monde entier.

Cela ne signifie pourtant pas que les impérialistes se rendent. Non, ils mettent en œuvre tous les moyens qu'ils ont encore à leur disposition pour se maintenir et nous étrangler. Ils excitent les appétits impérialistes des bourgeoisies polonaise, roumaine, lettone, estonienne et finnoise pour les monter contre la Fédération soviétique. Parallèlement, ils ne se contentent pas d'aider la bourgeoisie russe et les koulaks à mettre sur pied leur armée, mais encore ils s'efforcent par tous les moyens d'introduire la corruption, la trahison et la félonie dans les rangs des régiments soviétiques.

À cette fin, les impérialistes anglo-français utilisent les services de certains représentants du corps de commandement russe.

La révolution a divisé en trois parties distinctes le corps des officiers de l'ancienne armée tsariste. Sous les ordres de Kornilov, Kalé-dine, Krasnov, Dénikine et Koltchak, la première partie se souleva ouvertement les armes à la main contre les ouvriers et paysans russes et vendit tour à tour la Russie aux Allemands, aux Français et aux Anglais. A l'autre extrême, les yeux soudain ouverts par la pression des événements de la révolution, un second groupe d'officiers se rendit compte de l'immense portée de la cause de la classe ouvrière et s'offrit à servir avec loyauté et honnêteté dans les rangs de son armée. Anonymes et héroïques, des milliers d'anciens officiers tombèrent au cours de la guerre civile aux côtés des soldats ouvriers et paysans. Enfin, un troisième groupe important, celui du milieu, apeuré et désorienté par les grands événements, rentra la tête dans les épaules et s'efforça de se mettre à l'abri. Lorsque les armées soviétiques remportent des victoires, quand la flamme de la révolution s'allume dans de nouveaux pays, ce groupe intermédiaire commence à pencher vers le pouvoir soviétique — soit par sentiment, soit par ruse — et se désolidarise par tous les moyens des bandes de Dénikine et de Koltchak. Quant au contraire la vague révolutionnaire reflue provisoirement, lorsque sous les coups conjugués de ses ennemis l'Armée Rouge recule temporairement, ce groupe d'officiers effrayés, veules et sans idéal, regarde avec crainte du côté de la trique de Denikine et lui offre de nouveaux fuyards, de nouveaux félons.

À cela s'ajoute l'activité de l'or anglo-français et nippo-américain.

« J'achète tout », dit l'or; « je prends tout », rétorque l'épée.

Toutefois, l'épée des Alliés est restée pitoyablement suspendue en l'air, car le bras de l'ouvrier, lui aussi armé d'acier, se refuse à porter des coups aux masses laborieuses de Russie. La quantité d'or entassée par les pillards anglo-français n'est cependant pas négligeable. Ils sont maintenant prêts à rendre une grande partie de leur butin, à condition de prendre Pétrograd qu'ils haïssent, puis Moscou-la-Rouge, aux seules fins d'étrangler la Russie ouvrière et paysanne. La bourgeoisie des pays de l'Entente a trouvé dans notre pays ses agents naturels en la personne des anciens grands propriétaires fonciers russes, des capitalistes, des généraux contre-révolutionnaires et des hauts fonctionnaires. Ils ont leur organisation et leurs liaisons. Sous les coups du sort, les éléments contre-révolutionnaires de Russie ont remporté au cours de l'année dernière certains succès dans leur activité clandestine et conspirative. Ils arrivent souvent à se camoufler en soldats rouges et à pénétrer ainsi dans nos régiments, où ils se livrent à une propagande corruptrice soutenue par les koulaks.

Cependant, les efforts principaux des agents de l'impérialisme étranger sont surtout dirigés contre l'effectif de commandement de l'Armée Rouge. Les échecs temporaires et partiels sur les fronts méridional et occidental créent un terrain favorable à une activité traîtresse. N'ayant pas d'opinions politiques et ne sachant pas voir clair dans les grands événements, l'officier soi-disant « sans-parti » perd aisément le nord; les revers à tel endroit du front et les rumeurs d'échec en provenance d'autres points du front le mènent facilement à la conclusion que tout est perdu. A vrai dire, cette conclusion lui est soufflée par des provocateurs mercenaires. Ils lui chuchotent à l'oreille : « Si tu veux te sauver, passe du côté de Dénikine ou de Koltchak. Tu y trouveras la puissance, l'aide des pays de l'Entente, la nourriture et de l'or.

Sur le front occidental, où grâce aux ports de la Baltique les impérialistes anglo-français sont plus actifs que partout ailleurs, il y a eu récemment quelques cas de trahison dans le corps de commandement. Mettant à profit l'inconscience des masses ou une position stratégique difficile, des commandants de régiments ou de bataillons ne se contentèrent pas seulement de passer à l'ennemi, ils trahirent en plus leurs unités.

Par ailleurs, les agents à gages qui continuent de se dissimuler parmi nous utilisent ces cas de félonie pour semer la méfiance et la haine envers l'ensemble de l'effectif de commandement parmi la masse des soldats. À droite, ils disent : « Officiers, passez du Côté de Dénikine, Koltchak, Mannerheim et Haller. » A gauche, ils chuchotent : « Soldats rouges, croyez-vous que vous devez verser votre sang alors que vos commandants vous trahissent ? »

Aujourd'hui, toutes les armées impérialistes se désintègrent et pourrissent. Seule l'Armée Rouge s'édifie et se renforce sans tenir compte des échecs temporaires. Nous le voyons non seulement à l'exemple de la Russie, mais aussi à celui de la Hongrie où après une série de revers, le prolétariat hongrois en armes a rejeté ses ennemis et les pourchasse toujours plus loin. Cependant, refusant de capituler, les impérialistes tentent de toutes leurs forces d'empoisonner par leur venin maléfaisant le jeune organisme de l'Armée Rouge. Vains efforts!

De toute évidence, la trahison de certains commandants affaiblit substantiellement l'armée. Mais aucune félonie ne peut aujourd'hui ébranler sérieusement sa puissance. L'appareil de combat créé par-là classe ouvrière a suffisamment de force et de souplesse pour venir à bout des derniers coups bas de la bête à l'agonie. La trahison et la félonie seront définitivement éliminées par les efforts conjugués des soldats, des commissaires et du personnel de commandement lui-même.

L'écrasante et honnête majorité du corps de commandement y est la première intéressée. Ayant déjà accumulé tant de mérites devant le pays soviétique, cette majorité ne peut pas permettre à quelques scélérats isolés de répandre des rumeurs empoisonnées dans l'ensemble de l'armée et d'y semer une méfiance panique à l'encontre de tout l'effectif de commandement. Coude au coude avec les commissaires, nos commandants extirperont de leur sein les mercenaires pitoyables et les traîtres.

Le sensible afflux de communistes dans l'armée devait contribuer à relever le niveau de sa conscience. Et finalement, tous les efforts de nos ennemis se briseront sur le rempart de la conscience des ouvriers et paysans d'avant-garde.

Les agents de l'impérialisme tentent de désagréger notre armée. Notre réponse sera : « *Toujours plus près de la masse des soldats rouges.* » Il importe d'envoyer à la base, dans les régiments, les bataillons, les compagnies — cellules fondamentales de l'armée révolutionnaire — les meilleurs travailleurs, les prolétaires communistes bien trempés en provenance non seulement des instances centrales, mais aussi de toutes les sections et directions du front, de tous les bureaux divisionnaires ou de l'armée.

Concentrer toutes les forces, approfondir le travail, se soutenir — tel est notre programme d'action.

Le commandant qui accomplit son travail avec zèle et loyauté est impossible à acheter. Celui qui s'en fiche est soit un traître, soit un félon en puissance. Il faut impitoyablement l'éliminer.

Le commissaire est le dirigeant politique et l'animateur du régiment. Les soldats et les commandants forment ses effectifs. Il doit toujours veiller aux intérêts de la révolution ouvrière. Et si le commissaire est autrement, il faut le remplacer sans retard.

Les cellules communistes doivent être contrôlées sans relâche et assainies au fur et à mesure de l'expérience des combats.

Telle est la voie que nous avons suivie jusqu'à maintenant. Elle restera la même à l'avenir aussi. Nous redoublerons simplement d'efforts dans l'immédiat, quand des échecs temporaires sur deux fronts donnent naissance à de nouveaux cas de trahison et de félonie.

Puisque l'épée impérialiste n'a pas réussi à nous abattre, ce n'est pas l'or traître anglo-français qui pourra nous vaincre.

17 juin 1919, Voronej-Koursk,
En route, n° 54.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine,
en date du 27 juin 1919, no 118, ville de Voronej.*

Des instructeurs récemment mobilisés m'envoient souvent des requêtes sollicitant d'être libérés et renvoyés à leur poste antérieur.

Ces requêtes mentionnent habituellement que la République soviétique sera totalement désorganisée si l'instructeur en question n'était pas renvoyé à son poste antérieur. De telles requêtes et de telles demandes sont déplacées et essentiellement irrecevables. Chacun de nous, c'est-à-dire en premier lieu chaque soldat, travaillerait avec beaucoup plus d'empressement comme berger, forgeron, tisserand ou tourneur, afin de contribuer à l'élévation du bien-être et au développement de notre pays et de toute l'humanité. Toutefois, le rapace ennemi bourgeois essaie d'encercler le pays des ouvriers et des paysans et de l'étrangler. Dans ces conditions, chaque travailleur pacifique a le devoir de défendre la liberté, l'indépendance et l'avenir du peuple travailleur. Les instructeurs mobilisés doivent donner l'exemple du courage et de la fermeté dans la lutte et non pas essayer de se dérober à l'accomplissement d'obligations militaires difficiles certes, mais néanmoins indiscutables.

Je préviens tous les intéressés qu'il est dorénavant inutile de m'adresser de telles requêtes, faute de quoi les noms des solliciteurs seront publiés dans les informations générales comme ceux de citoyens essayant de désertir par des moyens légaux.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine,
à l'Armée Rouge et à la Flotte rouge,
en date du 9 juillet 1919, n° 121, ville de Voronej.*

Des articles ont paru dans la presse à propos du perfide complot d'une partie du personnel de commandement du front de Petrograd³⁵; ces articles sont interprétés comme un signe de changement de la politique soviétique dans le domaine militaire, en particulier à l'égard des spécialistes militaires. Selon les rapports des militants politiques, de telles rumeurs sont largement diffusées au sein même de l'effectif de commandement, donnant naissance à des sentiments d'alarme et de méfiance. C'est pourquoi je tiens pour indispensable de donner les explications suivantes : la politique soviétique dans le domaine militaire demeure inchangée, car elle n'est pas un produit de la fantaisie de certaines personnes ou de quelques groupes. Elle est le résultat de l'expérience collective de centaines de milliers d'ouvriers et de paysans.

Les commandants loyaux de l'Armée Rouge — et c'est l'écrasante majorité — jouiront comme auparavant de la confiance et du soutien du pouvoir soviétique, en tant qu'auxiliaires précieux placés à des postes de haute responsabilité.

LES COMMANDANTS DOIVENT SAVOIR OBÉIR

Dans l'un des secteurs ukrainiens du front méridional, le commandant d'une brigade d'infanterie a ordonné au commandant subalterne d'un régiment de cavalerie d'envoyer sur son flanc un certain nombre de cavaliers. Le commandant du régiment de cavalerie a répondu : « Je n'ai pas de cavaliers pour vous, vous avez toute une brigade d'infanterie à votre disposition. » Ce cas est typique d'un système de relations empêchant des victoires sérieuses et durables.

L'ordre d'envoyer des cavaliers a été donné au nom du commandant de brigade par le chef d'état-major de la brigade, un ancien lieutenant-colonel, modeste et consciencieux. Le commandant du régiment de cavalerie se prend selon toute vraisemblance pour un « communiste » — autrement il ne se serait sans doute pas permis une réponse aussi insolente. Dans certains secteurs, les commandants communistes (c'est-à-dire les pseudo-communistes) se croient tout permis, notamment lorsqu'ils ont affaire à des responsables non communistes. Il faut en finir avec ce scandale, et plus vite ce sera, le plus rigoureusement, mieux ce sera.

Le commandant communiste doit être un modèle de discipline. La discipline signifie un certain lien conscient et une certaine obéissance entre personnes ayant le même objectif. Abstraction faite du reste, le commandant de régiment qui, au lieu d'exécuter l'ordre de combat, répond insolemment à son supérieur, ne parviendra jamais à obtenir l'obéissance indispensable de son propre régiment. Les despotes peuvent se faire craindre, mais ils sont incapables d'établir un ordre stable.

La réponse donnée par le commandant du régiment de cavalerie ne portait que sa propre signature. Et la signature du commissaire ? S'il y avait eu dans ce régiment un bon commissaire, discipliné, il aurait non seulement refusé de signer une telle réponse, mais il

aurait encore exigé du commandant l'exécution rapide de l'ordre de combat; et si le commandant s'y était encore opposé, il l'aurait arrêté sur-le-champ. Dans le cas mentionné, il semble que le commissaire n'était pas sur place; quant au commandant du régiment de cavalerie, se considérant communiste, il se jugea en droit de ne tenir aucunement compte des instructions et de ne pas exécuter l'ordre de combat, sans même en prévenir le commissaire!

Il est d'ailleurs possible que ce régiment n'ait pas de commissaire, puisque d'aucuns pensent que le commissaire n'est indispensable qu'auprès des spécialistes militaires. Profonde erreur! Chaque régiment a besoin d'un commissaire. La surveillance des commandants les plus « révolutionnaires » en paroles est aussi nécessaire que celle des « spécialistes militaires » douteux.

Un commandant communiste est toujours une trouvaille précieuse pour notre Armée Rouge. Néanmoins, ce doit être un véritable communiste, c'est-à-dire un homme de devoir et de discipline des pieds à la tête. Par ailleurs, nous avons encore au sein de notre effectif de commandement de nombreux commandants qui exigent une obéissance aveugle de leurs subalternes tout en refusant carrément d'obéir eux-mêmes à leurs supérieurs immédiats. Ce faisant, ils s'abritent soit derrière leur appartenance au parti, soit derrière quelque mandat spécial de responsables soviétiques. Ce genre de pseudo-communiste est plus néfaste pour l'armée que les pires traîtres parmi les officiers blancs : le traître nuit matériellement à l'armée ou passe à l'ennemi, — et c'est tout; le pseudo-communiste, lui, empoisonne la conscience de son unité par une démagogie criminelle. Refusant d'exécuter les ordres, il se targuera de son « appartenance au parti », braillera quelque slogan à propos des intérêts de la révolution et en même temps minera traîtreusement son unité d'action.

Tous les soldats de Makhno ne sont pas anarchistes : certains se disent communistes. Sous le drapeau communiste, ils sont beaucoup plus dangereux que sous l'étiquette d'anarchistes ou de s.-r. de gauche.

C'est uniquement en éliminant les désorganiseurs de l'Armée Rouge que nous assurerons sa pleine stabilité au combat.

18 juillet 1919, gare de Vorobja
En route, n° 64.

A.P. NIKOLAÏEV

Souvenir éternel au général rouge.

L'une de nos brigades du front de Narva était commandée par l'ex-général de l'armée tsariste Alexandre Panfilovitch Nikolaïev. Lors de l'un de nos échecs sous Iambourg, le camarade Nikolaïev fut capturé avec d'autres par le bandit blanc déchaîné Balakhovitch. Ce dernier fusilla et pendit quelques centaines de personnes à Iambourg. Parmi ceux qui furent torturés par les contre-révolutionnaires se trouvait également le camarade commandant de brigade Nikolaïev. Des citoyens ont donné à nos camarades de passage à Iambourg, notamment au camarade Zinoviev, des détails sur la mort du camarade Nikolaïev, le dépeignant comme un véritable héros. L'ancien général de l'armée tsariste a non seulement refusé de renier ses

attaches avec l'Armée Rouge, mais il a au contraire défié ses bourreaux et il est tombé en criant : « Vive le pouvoir des ouvriers et des paysans! »

Durant sa vie, le camarade Nikolaïev porta modestement son nom et peu de gens le connaissaient. Aujourd'hui, ce nom doit devenir familier à toute l'Armée Rouge, au pays tout entier. Le camarade Nikolaïev était l'un des représentants de l'ancien corps d'officiers qui ont compris par toutes les fibres de leur être la vérité profonde du mouvement ouvrier et qui ont fraternisé à jamais avec l'Armée Rouge et la révolution ouvrière et paysanne.

Le corps du camarade Nikolaïev a été retrouvé et sera bientôt ramené à Pétrograd; le prolétariat héroïque de la ville et sa garnison rouge rendront les honneurs au corps du général rouge.

Que les cœurs des masses laborieuses conservent à jamais le souvenir d'Alexandre Panfilovitch Nikolaïev.

5 octobre 1919, ville d'Orel

En route, n° 87.

À PROPOS DES SPÉCIALISTES MILITAIRES

Le second anniversaire du régime soviétique approche, et il sera célébré au plus fort d'une cruelle guerre civile. Néanmoins, l'année écoulée n'a pas été vaine : à tous, elle aura prouvé qui et pourquoi chacun se bat, quel est le fondement historique du pouvoir soviétique. A tous ceux qui ne sont pas aveugles, cette année aura démontré que le pouvoir soviétique n'est pas un effet du hasard, un phénomène temporaire, et qu'il est le fruit d'une profonde nécessité historique.

L'ancien corps des officiers est entré dans son écrasante majorité de plain-pied dans l'époque du pouvoir soviétique sans même connaître les rudiments du socialisme. Il n'est donc pas surprenant que la première période du régime soviétique ait complètement désorienté les officiers. La couche supérieure et privilégiée du corps des officiers s'est habilement servi de ce désarroi pour attirer une grande partie des masses d'officiers démocratiques dans des complots ourdis par les gardes-blancs et dans des rébellions, les transformant — comme les paysans mobilisés — en chair à canon pour la contre-révolution.

L'hostilité et la méfiance des masses envers le corps des officiers était une conséquence naturelle de l'époque révolue, lorsque tout officier — indépendamment de son origine personnelle et de ses sympathies politiques — était, en tant qu'officier, nécessairement et objectivement un instrument aux mains des classes privilégiées. Pour surmonter cette méfiance et cette animosité, le corps des officiers n'avait et n'a toujours qu'un seul moyen à sa disposition : se rallier sans arrière-pensée à la révolution accomplie, admettre de bonne foi et en toute sincérité qu'un retour au passé est impossible; mettre toutes ses forces et ses connaissances au service de combat pour l'indépendance de notre nouvelle Russie des ouvriers et des paysans aspirant à une complète renaissance. Cependant, des préjugés et des liens anciens, artificiellement entretenus par les agents politiques de la bourgeoisie, s'opposaient à cette démarche. En conséquence, le corps des officiers s'est laissé entraîner

dans une série d'aventures, de complots et de rébellions, et des centaines, voire des milliers d'entre eux, ont ainsi trouvé une mort absurde.

Il est vrai que parallèlement, une importante partie du corps des officiers a pris ses distances à l'égard des gardes-blancs et accomplit son travail en territoire soviétique, dans des institutions soviétiques — singulièrement dans l'Armée Rouge. Toutefois, même ces officiers ne manifestent pas toujours clairement leur attachement au régime soviétique; ils sont souvent loin de faire preuve de la loyauté et de la franchise nécessaires. Les officiers ne comprennent pas le sens des changements intervenus et des perspectives qui en découlent; c'est la cause principale de leur attitude.

Au début, comme bien d'autres catégories d'intellectuels, les officiers ne se donnèrent pas la peine de comprendre le sens du pouvoir soviétique, le tenant pour temporaire. Il ne serait pas inutile aujourd'hui de feuilleter les journaux bourgeois de 1917 et 1918, prédisant sans discontinuer la chute prochaine et inévitable du pouvoir soviétique. L'offensive de Krasnov et de Kérenski sur Petrograd en octobre 1917, la rébellion de Kalédine, Alexeïev, Doutov et Krasnov, l'attaque allemande après le premier traité de Brest, le soulèvement des Tchécoslovaques, la prise de Mourmansk et d'Arkhangelsk par les Anglo-Français, le débarquement japonais à Vladivostok, l'agression roumaine, la rébellion de Iaroslav, le débarquement anglo-français sur la mer Noire, chacun de ces faits, et bien d'autres encore, servaient de prétexte à de nouvelles et persévérantes prédictions de l'écrasement imminent autant qu'inévitable du régime soviétique. Que de choses ont changé depuis, combien de gouvernements — sans parler des ministères — sont tombés à l'étranger, alors que le pouvoir soviétique s'est non seulement maintenu dans le torrent des événements mondiaux, mais qu'il est devenu incomparablement plus fort qu'il ne l'avait été.

Il y a deux ans, tout au début, nous n'avions que de petits détachements de volontaires; aujourd'hui, nous avons une armée puissante; il y a deux ans, nous devions affronter les puissantes armées de l'impérialisme; depuis, les armées allemandes et austro-hongroises ont quitté la scène, les armées anglaises et françaises sont démobilisées et, de plus, elles se désagrègent, minées de l'intérieur par l'esprit de rébellion. Ce n'est pas par hasard que Dénikine écrivait à Koltchak que « L'Angleterre et la France ont attrapé le mal russe ».

Enfin, tout récemment, notre situation difficile sur les fronts fortifia encore les prédictions à propos de la fin prochaine du pouvoir soviétique. Il y a à peine quelques semaines, le front méridional représentait pour nous un danger mortel. À l'Ouest, les armées de la bourgeoisie polonaise se dirigeaient sur Moscou par Smolensk et Moguilev. À l'Est, notre offensive en Sibérie fut stoppée et nous battions en retraite. Youdénitch faisait planer une menace de mort sur Petrograd. Nos ennemis purent remporter ces victoires grâce à l'or britannique et aux armes anglaises. Tout ce qui a pu être mobilisé, acheté, trompé, monté contre nous et terrorisé a été lancé contre nous. Il a néanmoins suffi aux masses laborieuses de saisir le danger menaçant pour trouver les forces nécessaires à la réplique décisive. Actuellement, nous menons l'offensive au Sud; Youdénitch a été chassé de Petrograd; nous pourchassons Koltchak à l'Est; au Nord, les Anglais ont quitté d'eux-mêmes Arkhangelsk. Nous sommes sortis vainqueurs du fantastique duel avec les forces réunies du militarisme. Ceux qui prédisaient

notre mort sont soit déjà morts, soit au seuil de l'agonie. Nous, nous vivons et nous prospérons.

Donc, le régime soviétique n'est ni un phénomène passager ou temporaire, ni un fruit du hasard. Les esclavagistes aussi considéraient le régime du militarisme bourgeois, de la liberté du commerce et du travail salarié à sa naissance comme un phénomène passager et de courte durée. Néanmoins, les seigneurs sont morts et la bourgeoisie s'est développée. C'est ce qui arrive aujourd'hui au régime soviétique, au régime communiste. Il est venu prendre la relève de la bourgeoisie. Il viendra à bout de toutes les résistances sur son chemin. Celui qui ne veut pas nous suivre sera rejeté, écrasé et anéanti. Leurs Excellences les princes Liveni et les aventuriers de l'acabit de Koltchak ou de Dénikine, rêvant de couronnes, ne peuvent évidemment pas s'accommoder du nouveau régime — tout comme les seigneurs ne pouvaient se résoudre à accepter l'affranchissement des serfs. Cependant, la masse des officiers, les simples travailleurs peuvent et doivent admettre le régime soviétique. Pour cela, il leur suffit de comprendre que ce régime est un fait historique durable et inévitable, qu'il leur faudra vivre dans son sein, y travailler et y éduquer leurs enfants.

Les difficultés matérielles sont l'une des raisons les plus simples — bien que déterminantes, qui éloignent les officiers du régime soviétique : incessantes difficultés de logement, d'approvisionnement en pain et en bois de chauffage, manque de liaisons, etc.; tous ces faits donnent du régime soviétique une image peu engageante de pauvreté et d'indigence confinante à la misère. En réalité, c'est une profonde erreur. Le tsarisme et la guerre nous ont laissé en héritage un pays ruiné. La guerre civile, c'est-à-dire les nouvelles attaques des agents de la bourgeoisie s'efforçant de renverser la roue de l'histoire, ont accru cette pauvreté. A la différence du communisme primitif chrétien, le communisme contemporain ne signifie pas du tout égalité dans la misère. Au contraire, le développement du régime communiste suppose un puissant développement des forces de production de l'industrie et de l'agriculture, de la technique, de la science et de tous les arts. Les rations de famine et les logements froids ne signifient pas « communisme », mais tout simplement misère engendrée par les crimes de l'impérialisme mondial. Le régime soviétique s'efforce d'assurer à tous et à chacun la satiété, la chaleur et le bien-être. Est-ce réalisable ? Bien entendu. Donnez-nous deux ans de labeur pacifique, de concentration de toutes nos forces, de tout notre enthousiasme non pas pour la guerre civile, mais pour l'édification sociale — et non seulement nous panserons les blessures béantes du peuple, mais encore nous ferons un immense pas en avant dans toutes les directions.

Automne 1919
Tiré des archives.

INTERPRÉTATION BLANCHE DE L'ARMÉE ROUGE

Les autorités soviétiques du front oriental ont mis la main sur un rapport présenté par Kotomine, ex-commandant de brigade de la division N et passé à l'ennemi, aux chefs blancs du camp de Koltchak. Ce rapport est un document précieux à de nombreux égards.

Choix des gardes blancs

Comme il ressort du rapport, Kotomine n'est pas un imbécile dénué d'esprit d'observation ou de caractère. Il fait preuve d'une hostilité aiguë envers le pouvoir soviétique. Dans son rapport, Koto-mine n'indique pas les causes fondamentales de cette animosité et ne ressent pas la nécessité de le faire. Sa haine est purement organique, existentielle et de classe. Nous ne connaissons pas le milieu originel de Kotomine, mais de toute évidence il est entièrement pénétré des habitudes et de la manière de penser de la bourgeoisie et de la noblesse. Les idées du communisme ne l'intéressent pas. Il est donc absolument logique qu'il ne se pose même pas la question de savoir si le communisme est réalisable, si les gens vivront mieux et auront davantage de facilités sous un régime communiste. En revanche, il se rend compte et sait que le règne du parti communiste a porté un immense préjudice aux privilèges dont lui et ses semblables jouissaient; c'est pourquoi il fait preuve d'une haine incommensurable à l'égard des communistes et sa haine est d'autant plus vive qu'il a affaire à des communistes conscients, désintéressés et fidèles.

Kotomine fut membre de l'Union de la renaissance nationale " Il entra dans l'Armée Rouge en vue de miner les régiments révolutionnaires; le rapport n'indique pas clairement s'il a été appelé sous les drapeaux ou s'il s'est porté volontaire. Par ailleurs, il est fort possible que Kotomine essaie d'enjoliver son passé pour plaire au commandement blanc. Pour l'état-major de la brigade qui lui est confiée, Kotomine recrute des officiers qui ne cachent pas leurs sympathies pour les Blancs. « Désirant former mon état-major d'anciens officiers opposés aux bolchéviks, et possédant un contact à Toula par l'intermédiaire de l'Union pour la renaissance nationale dont je suis membre, j'ai immédiatement nommé comme chef d'état-major le lieutenant Nelidov (du 10^e régiment interallemand) qui, en tant que membre de l'organisation secrète de Toula, se trouvait à la tête du bataillon de volontaires. » Par la suite, Kotomine continua de choisir avec soin des gardes blancs pour compléter son état-major et s'aboucha avec leurs semblables dans les états-majors supérieurs.

Antisémitisme

Dès ses premières tentatives, Kotomine se heurta aux commissaires dans le choix des éléments dont il avait besoin. Dans son rapport, Kotomine détaille avec une grande minutie les commissaires juifs et manifeste sa haine à leur égard de la manière la plus démonstrative.

Il n'est pas inutile de s'arrêter quelque peu sur ce sujet. Les commissaires juifs sont loin d'être aussi nombreux que ne veulent le faire croire les rapports, les tracts et les journaux des gardes blancs. Il est toutefois indiscutable que ce pourcentage est assez important.

Comme de nombreux autres antisémites, Kotomine avance que le chiffre élevé des commissaires juifs est dû aux qualités singulières et aux dons des Juifs. Il souligne à une ou deux reprises leur « grand talent ». En fait, cette appréciation du judaïsme n'est aucunement fondée. Il est vrai que les Juifs sont en majorité citadins et qu'ils représentent une partie fort importante de la population des villes. En créant des conditions d'existence extrêmement précaires pour les Juifs, le tsarisme poussa non seulement les ouvriers juifs aux côtés des ouvriers russes, mais aussi les éléments petit-bourgeois et intellectuels du judaïsme sur la voie de la révolution. Parmi les communistes juifs du dernier contingent, nombreux sont ceux qui

sont venus au communisme non pas essentiellement pour des raisons sociales ou de classe, mais surtout pour des raisons nationales *.

** Kotomine cite en exemple le cas du commissaire de brigade juif Ch. qui a su «se débrouiller» pour qu'un autre commissaire soit envoyé avec sa brigade au front. Notre enquête a prouvé la justesse de ces allégations. Mais Kotomine ne souffle mot du jugement de Ch. par le tribunal du parti. Le parti ne connaît pas de différences nationales — tant par rapport aux héros que par rapport aux profiteurs —. L.T.*

Il est évident que ceux-là ne sont pas les meilleurs communistes et l'organisation du pouvoir soviétique ne repose pas sur eux — elle repose sur les prolétaires de Petrograd et de Moscou, trempés dans la vieille clandestinité.

L'antisémitisme n'est pas seulement la haine du Juif, c'est aussi la peur du judaïsme. La peur a des yeux immenses et elle attribue à ses ennemis des qualités exceptionnelles qui ne lui sont absolument pas propres. Les conditions de vie sociales et juridiques du judaïsme expliquent suffisamment son rôle dans le mouvement révolutionnaire. En revanche, il n'est pas du tout prouvé et il est impossible de le faire, que les Juifs soient plus doués que les Russes ou les Ukrainiens.

Difficultés pour les traîtres

« À l'arrivée de la brigade à Simbirsk le 18 avril — rapporte Koto-mine — sur ordre de l'état-major du front, un commissaire juif a été nommé chef de l'état-major; il avait suivi les cours de l'académie rouge de l'état-major général; c'était un jeune homme de vingt-quatre ans, extrêmement intelligent, qui avait terminé à Lausanne ou à Zurich l'Institut neuropathologie. Pour moi, un chef d'état-major rouge n'était pas du tout souhaitable et j'ai tout mis en œuvre afin de m'en débarrasser. Cultivé, intelligent, doué d'une grande capacité de travail, insolent comme tous les Juifs, ses relations avec tout le monde devinrent bientôt si tendues qu'à ma grande joie, j'en fus débarrassé dès les premiers jours de juin... Après le départ de V., le poste de chef d'état-major fut à nouveau occupé par Ya. qui, vu les circonstances, n'a pas pu me suivre; sa famille est enregistrée et sa fuite aurait entraîné presque à coup sûr de dures mesures de représailles allant peut-être jusqu'à la mort pour les siens. Il importe de souligner que la situation des anciens officiers ayant de la famille et servant dans l'Armée Rouge — soit mobilisés, soit volontairement enrôlés pour accomplir certaines tâches telles la décomposition du bolchévisme — est un cauchemar. À ce propos, j'ai discuté avec mon commandant du régiment X, le capitaine L., et le commandant du régiment Y, le chef d'état-major lieutenant-colonel Ya.; tous ne songent qu'au moment où ils pourront rejoindre les rangs de l'une des armées de volontaires; mais à cause de leurs attaches familiales, ils préféreraient le faire de manière à être considérés comme prisonniers et non comme transfuges, afin de mettre leurs familles à l'abri de la répression. »

Comme le reconnaît Kotomine, la situation est « un cauchemar » pour l'officier qui s'enrôle en toute innocence dans l'Armée Rouge pour désintégrer son unité ou la conduire traîtreusement sous le feu meurtrier de l'ennemi, ou encore pour la laisser tomber au moment du danger et s'enfuir chez les Blancs. Alors qu'ils attendent traîtreusement à la vie de centaines

et de milliers de soldats rouges, les individus de l'acabit de Kotomine vitupèrent furieusement le pouvoir soviétique qui rend responsables les familles des traîtres.

Le corps des officiers et le pouvoir soviétique

Quel est, selon Kotomine, l'attitude du corps des officiers face au pouvoir soviétique ? « La presque totalité du corps des officiers — dit-il — à quelques exceptions près, est si consciente et si loyale qu'elle se rend fort bien compte du mal provoqué par l'usurpation du pouvoir par les communistes bolcheviks; de tout son être, elle aspire à quitter l'Armée Rouge dont elle est l'ennemie irréconciliable. »

Faite de toute évidence pour plaire au commandement blanc, cette description est néanmoins démentie plus loin par une série de faits et de détails donnés par Kotomine lui-même. À vrai dire, Kotomine cite les noms d'une série de commandants qui sont effectivement passés à l'ennemi ou ont accompli un réel travail de désagrégation dans leurs unités; mais parallèlement, il mentionne aussi d'autres cas. Par exemple, Natchdiv V., qui lors d'une discussion avec Kotomine avait déclaré « que s'il servait dans l'armée, il considérait comme de son devoir de le faire loyalement » et avait conclu en affirmant qu'il ne comprenait pas le terme de « sans-parti » — la question devant être posée selon lui de la manière suivante : « Avec ou contre nous. » Kotomine fait également allusion à un commandant de régiment, le capitaine d'état-major Riakine, chevalier de Saint-Georges, vingt-quatre ans, aussi courageux que décidé, qui a récemment pris en charge un régiment; Kotomine le dit très dangereux car il accomplit scrupuleusement son devoir en risquant sa vie à chaque pas. Ainsi, par exemple, avec les 150 soldats de son régiment, lors de la prise du village de Verkhtetchinskoïe Métlino dans la nuit du 22 au 23 juillet, sans perte d'aucune sorte, ni en morts ni en blessés, il fit prisonniers plus de 300 soldats du 45^e régiment, captura deux cuisines de campagne et cinq mitrailleuses. Bien que le régiment compte de nombreux communistes, il est entièrement dévoué à Riakine. Le régiment voisin est commandé par le capitaine L., qui — selon Kotomine — « ne peut pas rejoindre les Blancs uniquement à cause de ses responsabilités familiales ». Plus loin, le rapport mentionne les noms d'une série de commandants et fonctionnaires de l'intendance qui soit sont passés du côté de Koltchak, soit désiraient le faire. Mais voici « le commandant divisionnaire capitaine Vinogradov et son fils, aide de camp divisionnaire, qui sont manifestement des individus dangereux car ils accomplissent très énergiquement leur tâche ». Kotomine caractérise de même deux commandants de sections d'artillerie, Moukhine et Bobrov, les déclarant « individus dangereux » parce qu'ils accomplissent leurs devoirs avec loyauté et énergie.

Kotomine décrit enfin un troisième type d'officier, comme l'ancien capitaine en second N. « peu instruit et indécis en matière militaire, entièrement soumis aux commissaires et à l'état-major divisionnaire envers lesquels il se montre obséquieux ». Encore un autre type fixé par Kotomine — l'ancien lieutenant « très indécis et craintif, sachant toutefois s'entendre avec ses supérieurs dont il a évidemment les faveurs ». Inutile de réfuter : nous avons réellement de tels types.

Dans la dernière partie de son rapport, consacrée aux généralisations, Kotomine revient à nouveau au corps des officiers : « Son ensemble — dit-il — sauf de très rares exceptions, est

généralement ennemi du pouvoir soviétique; il faut néanmoins distinguer plusieurs groupes. Le premier — le moindre, composé de diverses organisations, lutte activement contre le bolchévisme soit en militant directement dans des organisations, soit en ayant volontairement rallié l'Armée Rouge pour essayer par tous les moyens de la miner et de la préparer à la révolte. Beaucoup plus nombreux, le second groupe, abruti et sans volonté, formé généralement de mobilisés, n'a pas les moyens de faire autrement et accomplit son travail sous la surveillance continue des commissaires et des communistes, sans être cependant particulièrement utile car ces officiers ne rêvent secrètement que de la défaite du bolchévisme. Le troisième groupe se compose d'officiers si fatigués et si instables qu'ils sont prêts à se mettre d'accord avec n'importe quel régime, pourvu qu'on les laisse tranquilles sans se mêler de leur vie personnelle. » Kotomine apporte toutefois plus loin une correction extrêmement sérieuse à son appréciation personnelle de l'état d'esprit politique du corps des officiers « L'état d'esprit du corps de commandement des unités venues de l'arrière sur le front est toujours le même — déclare Kotomine : pratiquement sans exception, les officiers désirent tous changer de camp pour mettre un terme au cauchemar du régime bolchévique. Le seul facteur qui les retienne, c'est leur inquiétude totalement fondée pour leurs familles enregistrées par les bolchéviks; c'est pourquoi tous attendent impatiemment la moindre pression des Blancs, afin que leur fuite soit plus ou moins camouflée en capture de prisonniers et que leurs familles ne soient pas inquiétées. L'état d'esprit des officiers communistes, comprenant même d'anciens officiers, et celui des soldats du front est diamétralement opposé : en tant que volontaires au front, leur intérêt est de sauvegarder le pouvoir bolchévique en Russie soviétique. »

Ainsi donc, Kotomine établit une différence assez nette entre les officiers du front et ceux qui viennent de l'arrière, récemment mobilisés et envoyés dans les unités d'active. La différence établie par le rapport de Kotomine existe réellement. Dans les unités qui sont depuis longtemps au front, le commandement s'est essentiellement forgé de volontaires entrés dans l'Armée Rouge dès la première période de sa formation. Même les commandants mobilisés il y a maintenant un an en vertu du recrutement « d'officiers » sont dans leur majorité parvenus à se confondre intimement avec l'Armée Rouge et à se pénétrer plus ou moins profondément de son esprit. Les éléments blancs actifs ont réussi entre-temps à passer à l'ennemi; par conséquent, les commandants de l'ancien corps des officiers qui depuis un an et plus travaillent dans l'Armée Rouge ont connu avec elle victoires et échecs; ils représentent un élément des plus précieux, attaché à l'armée non seulement en vertu de la solde et des rations, mais grâce à un lien intérieur, grâce aux efforts et aux sacrifices communs. Quant à l'officier qui s'est planqué à un poste tranquille à l'arrière, refusant obstinément la mobilisation et finissant néanmoins par être appelé, il arrive souvent au front de très mauvaise humeur et devient une proie idéale pour les Blancs. Kotomine arriva sur le front oriental avec une brigade de ce genre, formée à l'arrière et complétée par des officiers mobilisés à l'arrière. La généralisation de Kotomine au sujet de l'animosité de presque tous les officiers à l'égard du pouvoir soviétique doit être en grande partie portée au crédit de ces officiers de l'arrière.

L'état-major général

Kotomine fait une distinction pour les officiers de l'état-major général. « Il faut supposer — déclare-t-il — qu'un pourcentage élevé d'entre eux est membre de l'Union de la renaissance nationale, mais il y en a sans doute aussi qui accomplissent loyalement leur devoir, servant ainsi le bolchévisme. Bien que je connaisse de nombreux officiers de l'état-major général travaillant dans l'Armée Rouge, je ne peux rien dire du caractère réel de leur activité; il sera vraisemblablement possible de l'établir très prochainement, étant donné que le centre national possède des données très précises à ce propos. On peut dire qu'en général, la majorité des anciens officiers du haut commandement se sont installés à l'arrière; seuls les plus jeunes servent sur le front, soit volontairement, soit parce qu'ils y sont contraints. » L'espoir de Kotomine de pouvoir établir un registre politique précis des officiers de l'état-major général par l'intermédiaire du centre national est aujourd'hui anéanti, car la Tchéka n'a pas seulement procédé à un « enregistrement » assez complet — elle a également procédé à la liquidation du centre national lui-même.

Sous-officiers et officiers rouges

Après avoir décrit les caractéristiques du corps des officiers, Kotomine mentionne : « La catégorie suivante de l'effectif de commandement de l'Armée Rouge est constituée par le corps de commandement subalterne jusqu'aux chefs de compagnies; sur le front, d'anciens sous-officiers, voire de simples soldats, sont adjoints des commandants dans certaines unités. On peut diviser cette catégorie en deux groupes — la minorité, entièrement dévouée aux intérêts du communisme avec lequel elle est directement liée par une communauté d'objectifs; plus important, l'autre groupe formé en majorité de mobilisés, est presque opposé au bolchévisme. Les deux groupes de cette catégorie sont peu instruits du point de vue militaire et ne peuvent guère présenter de danger spécial. »

« Dans le corps de commandement de toutes les catégories, notamment sur le front, il y a des membres du parti et des sympathisants dont les intérêts sont si étroitement liés à ceux du bolchévisme qu'il faut incontestablement les considérer comme les éléments les plus dangereux de l'Armée Rouge. »

« On trouve également dans le corps de commandement des individus qui ont un certain passé, parfois même criminel, mais ils sont peu à peu éliminés de l'armée, car les autorités les considèrent comme dangereux et intolérables. »

« Pour ce qui est des soi-disant officiers rouges, il s'agit dans l'ensemble d'une masse peu cultivée, en majorité membres du parti, mais peu stables, d'une instruction militaire et générale médiocre, d'un niveau inférieur à celui que donnaient jadis les groupes d'études des bons régiments. »

Il est évident que cette interprétation des faits est donnée dans l'optique d'un Blanc passé dans le camp de Koltchak. Nous verrons plus loin que Kotomine se contredit lui-même. Néanmoins, certaines de ses observations sont justes. Parmi les sous-officiers mobilisés, il y a manifestement un certain pourcentage de koulaks dont la place n'est pas aux postes de commande, mais dans les troupes complémentaires de l'arrière. Il est aussi incontestable que les sous-officiers mobilisés dans les unités formées à l'arrière sont loin de toujours faire

preuve d'une préparation militaire adéquate. Cependant, sur le front, leur grande majorité change du tout au tout, donnant au pays de nombreux et excellents commandants qui se trouvent aujourd'hui à la tête des plus grandes unités, divisions et cavalerie y compris.

Le mépris à l'égard des commandants rouges est typique pour un colonel blanc. Néanmoins, il est évident que l'instruction donnée par les cours de commandement est insuffisante, qu'elle doit être améliorée dans de nombreux domaines et plus tard complétée par des cours supérieurs de commandement. La réforme, l'amélioration et le développement des études militaires sont des tâches urgentes et primordiales.

Les formations du front et de l'arrière

Selon Kotomine, « il y a une grande différence entre les unités du front et celles qui sont formées à l'arrière. Dans les premières, il y a une nette prédominance des communistes. Les soldats rouges volontaires y sont en majorité et dans ces unités — il y a peu d'officiers de l'ancienne armée; dans le second cas, la plupart des soldats sont des mobilisés et les officiers de l'ancien corps de commandement domine l'effectif de commandement. Les premières unités sont plus stables, les secondes le sont moins et se prêtent plus facilement à la démoralisation. » Il s'agit là d'un aspect très important de notre politique militaire et on ne peut sous aucun prétexte passer sous silence le témoignage de Kotomine. Selon son expression, les unités formées ou éduquées sur le front sont incomparablement plus stables que celles qui sont formées à l'arrière. C'est compréhensible. En ce qui concerne la nouvelle masse de soldats rouges, elle est capable de se transformer en unité combattante à condition d'être placée sous une direction politique et militaire quotidienne et adéquate. Dans les jeunes unités formées de fraîche date, l'importance directe du corps de commandement est incomparablement plus grande que dans les vieilles unités qui ont connu le feu. Dans ces dernières, il y a aussi parfois des traîtres — mais leur fuite à l'ennemi ne désagrège pas l'unité et lui cause rarement un dommage réel. L'affaire est autre quant aux nouvelles formations venues de l'arrière. Un groupe bien entraîné d'individus du type de Kotomine est capable dès les premiers instants de décomposer une unité sans qu'il y ait de sérieuses chances d'y remédier. Il est donc d'autant plus important de choisir pour les nouvelles formations un effectif de commandement expérimenté, composé au moins en partie de commandants ayant essuyé dans l'Armée Rouge le feu du front. Les formations de l'arrière introduites petit à petit dans le combat, avec les réserves indispensables (notamment en ce qui concerne le corps de commandement) prennent assez rapidement le pli du milieu militaire dont elles font partie et se transforment en unités de front capables de mener le combat.

Les commissaires

La partie du rapport essentiellement consacrée à l'activité du parti communiste et de ses représentants au sein de l'armée est très intéressante. « Les commissaires — écrit Kotomine — sont les meilleurs communistes, qu'il faut diviser en quelques catégories. La première — une minorité qui, à mon avis, ne dépasse pas les 5 %, sinon moins encore, est composée de communistes convaincus, croyant profondément à l'idée du socialisme, énergiques jusqu'aux limites des possibilités humaines, travailleurs infatigables qui donnent le meilleur d'eux-mêmes et mettent toutes leurs connaissances, leur volonté et leur énergie au service de leur

idéal sans exploiter les avantages de leur position. Les 95 % autres, peut-être plus, sont des gens qui estiment que le communisme est à même de leur fournir de substantiels avantages et en profitent au maximum. Il y a là des ouvriers qui espèrent améliorer leur situation personnelle par le communisme, et des paysans — bien entendu, les plus pauvres qui espèrent construire leur bien-être sur le dos des plus riches, sans trop travailler, ainsi que des déclassés de tout crin, notamment des jeunes et des ratés et bien sûr, la majorité des Juifs, rêvant non pas de réaliser le communisme, mais de concentrer l'hégémonie mondiale entre leurs mains.

« Le rôle des commissaires dans l'armée est énorme. Ils soutiennent l'antagonisme des classes dans la masse des soldats, directement ou par l'intermédiaire de leurs cellules communistes; toujours mieux organisés, ils mènent les unités à l'attaque sans les quitter de l'oeil, surveillent l'activité du corps de commandement ainsi que son comportement au combat; ils font une propagande ininterrompue, se servant de chaque moment propice et exploitant au maximum le moindre fait pour dépeindre les avantages que le régime bolchévique veut réaliser. Ce qui frappe surtout chez les commissaires, *en particulier* chez ceux du front, c'est leur énorme capacité de travail. Cela s'explique évidemment par leur jeunesse, le fanatisme de leurs dirigeants idéalistes, par la ferme discipline du parti, par la grande responsabilité qu'ils ont devant le commissaire supérieur pour le moindre écart, par le désir de servir et la crainte des dénonciations, puisque l'inter-surveillance est aussi scrupuleuse qu'impitoyable. »

N'oublions pas un seul instant que ce rapport a été rédigé par un traître blanc convaincu. Il partage les commissaires en deux groupes : selon lui, 5 % des commissaires sont des communistes désintéressés et convaincus; les autres 95 % sont des gens intéressés par les fruits matériels du communisme. En fait, cette classification est le résultat de la bêtise bourgeoise. Par communiste désintéressé, Kotomine entend vraisemblablement ceux qui sont originaires de milieux bourgeois et qui ont rompu en leur temps avec leurs familles et les privilèges de leur situation pour mettre toutes leurs forces au service de la classe ouvrière. Quant aux communistes-prolétaires, Kotomine les considère comme des gens « espérant améliorer leur position personnelle grâce au communisme ». Bien entendu, le but des communistes est d'améliorer la situation des masses laborieuses, des travailleurs de la ville et de la campagne. Le communisme est avantageux pour la classe ouvrière — c'est évident. Mais cela ne veut pas du tout dire que chaque ouvrier-communiste, fils de la classe exploitée, sacrifiant sa vie sur les barricades ou commissaire au combat, se bat pour des avantages personnels. Son activité désintéressée et la valeur morale de son héroïsme n'ont ni plus ni moins de valeur que les mêmes qualités que l'on peut reconnaître aux communistes issus des classes bourgeoises et qui ont gagné le droit de combattre dans les rangs du prolétariat.

Les « communistes » intéressés (c'est-à-dire les pseudo-communistes) sont ceux qui se laissent conduire par leurs intérêts personnels, qui rallient le parti parce qu'il est au pouvoir, qui essaient de refuser les postes périlleux ou difficiles, et mènent une existence parasitaire. Il est absolument manifeste qu'à la suite des purges effectuées, le nombre de ces éléments est loin d'atteindre 95 %. C'est tout juste si l'on peut en compter 5 %, notamment dans l'armée active. Kotomine lui-même le sent intuitivement, car le rôle du parti communiste demeurerait inexplicable si les communistes désintéressés, les communistes convaincus, n'étaient qu'au nombre de 5 %. Mais là, c'est la conscience de classe de Kotomine qui s'exprime, sa haine

envers le prolétariat qui s'est montré capable de faire sortir de ses rangs des dizaines de milliers de héros anonymes et loyaux, la tentation de prêter à ses adversaires sa propre conception petite-bourgeoise et intéressée, la rapacité bourgeoise autojustificatrice qui se surestime tout en portant au pinacle le milieu des gardes blancs. Sous la pression évidente de ce besoin psychologique, Kotomine tente d'opposer les commissaires du front aux commissaires de l'arrière, brossant ainsi un tableau qui indiquerait que seule une minorité est capable de se sacrifier, d'être entièrement fidèle et cela uniquement sur le front. Cette affirmation s'effondre d'elle-même au cours des événements. Toute nouvelle menace amène un afflux de communistes dans les rangs des unités d'active. Aucun refus n'a *jamais* été enregistré à l'appel du comité central. Au contraire : les organisations locales du parti couvrent deux ou trois fois plus de demandes, et les places laissées vacantes sont occupées par la jeunesse prolétarienne qui dans l'ambiance du parti, reçoit rapidement l'éducation révolutionnaire indispensable. Petrograd demeure un exemple à cet égard.

Relations entre commissaires, personnel de commandement et soldats rouges

Le rapport poursuit : « Ces derniers temps notamment, sous la pression des instances centrales et aussi probablement par la prise de conscience des communistes qui ne peuvent rien sans un corps d'officiers, les commissaires — particulièrement les plus conscients — adoptent une attitude plus prévenante face aux officiers, leur laissant même une plus grande liberté quant aux instructions opérationnelles. Parallèlement, la surveillance secrète devient plus forte, surtout en ce qui concerne les membres les plus anciens du corps de commandement, et atteint les dernières limites. Par exemple, les commissaires vivent dans la même chambre que les personnes qu'ils épaulent, les accompagnent partout et les entourent de communistes fidèles; cela est valable pour l'ensemble du personnel de commandement; ainsi, les membres du corps de commandement ne peuvent pas faire un seul pas sans que celui-ci soit connu aussi bien des commissaires que des cellules. Parallèlement, les commissaires soutiennent le prestige du personnel de commandement, n'hésitant pas à châtier sévèrement même des commissaires subalternes s'ils se livrent à des attaques démagogiques contre les commandants.

« D'autre part, s'efforçant d'être inconditionnellement populaires parmi les soldats, les commissaires et les communistes font tout ce qui est en leur pouvoir pour attirer les masses de leur côté : par des soldes accrues, par des privilèges et des avantages de toute sorte accordés aux soldats, par un soutien total, la masse des soldats s'habitue peu à peu à l'institution des commissaires et finit par voir en eux les défenseurs et les gardiens de leurs intérêts en toutes circonstances. Les préventions antérieures des mobilisés à l'égard des commissaires et des communistes disparaissent petit à petit. Cela s'explique uniquement par le fait qu'au front les soldats vivent dans de très bonnes conditions; les commissaires les électrisent constamment par des promesses chimériques; de plus, la retraite des Blancs qui, selon les communistes, serait due à la force et à la justesse de leur cause au cours de cette guerre, les confirme dans leurs convictions. »

Même vue par le prisme d'un fuyard blanc, l'activité des communistes et des commissaires nous apparaît ainsi dans toute son incommensurable importance révolutionnaire et éducative. Les liens étroits établis partout entre les représentants loyaux du personnel de

commandement et les commissaires, Kotomine s'efforce de les montrer comme résultant d'une prévenance artificielle de la part des commissaires. En réalité, dans les conditions de la guerre, leur étroite collaboration conduit souvent à un attachement réciproque. Nous avons connu de nombreux cas de démarches pressantes lorsqu'un commandant ou un commissaire devait être muté, priant qu'on ne les sépare pas. L'amélioration des relations entre les commissaires et les commandants n'est pas due en réalité à « la pression des instances centrales », mais elle est due à la sélection d'un nombre supérieur de commandants expérimentés, passés par l'épreuve du feu, qui sont chers non seulement aux commissaires, mais aussi au cœur de chaque soldat qu'ils ont sous leurs ordres.

À maintes reprises dans son rapport, Kotomine relève l'attitude négative de la majorité des mobilisés (surtout des paysans) envers la mobilisation elle-même et envers le pouvoir soviétique. Il est indéniable que la paysannerie politiquement rétrograde ne fait pas preuve du même enthousiasme que les ouvriers d'avant-garde à l'égard de la mobilisation dans l'Armée Rouge; néanmoins, en rejoignant le camp de Koltchak, Kotomine pourra se convaincre par lui-même de l'attitude des paysans sibériens envers la mobilisation dans les armées blanches. Si le paysan n'aime généralement pas guerroyer, quand il a le choix entre le pouvoir soviétique et la domination de Dénikine ou de Koltchak, il choisit le plus souvent et en toute connaissance de cause le fusil soviétique. La transformation des paysans sur le front est non seulement reconnue, mais encore clairement soulignée par Kotomine lui-même. « Les préventions antérieures des mobilisés à l'égard des communistes et des commissaires disparaissent petit à petit — avons-nous lu dans le rapport — la masse des soldats semble s'habituer à l'institution des commissaires et voit en eux les défenseurs et les gardiens de leurs intérêts en toute circonstances. » De la bouche d'un garde blanc, on ne peut imaginer reconnaissance plus franche du rôle important que jouent les communistes dans l'organisation et l'éducation révolutionnaire de l'Armée Rouge.

Nous avons cité les passages essentiels du rapport du fuyard. Les individus du genre de Kotomine, ennemis jurés de la classe ouvrière, sont nombreux. Mais l'adversaire remarque souvent ce qui nous est devenu familier. C'est pourquoi une connaissance approfondie des conclusions d'un rapport d'un garde blanc peut être extrêmement utile aux responsables de l'Armée Rouge.

13 octobre 1919, Moscou
Nouvelles du Comité central exécutif, n° 231.

À PROPOS DES ANCIENS OFFICIERS QUI SE TROUVENT ENCORE DANS LE CAMP DES BLANCS

L'attaque de la Russie par la noblesse polonaise a définitivement prouvé même aux éléments les plus arriérés politiquement que la lutte des généraux blancs sous le mot d'ordre « La Russie une et indivisible » a été et demeure une action concertée de pillage et d'asservissement du peuple russe par les agresseurs étrangers. Influencée par cette nouvelle leçon, une partie des anciens officiers tsaristes qui se trouvent encore aux côtés des Blancs veut rompre avec la politique de trahison antipopulaire des Dénikine et Wrangel, pour se mettre à la disposition du pouvoir soviétique dans sa lutte pour la libération et l'indépendance du peuple russe laborieux. Selon les données qui se trouvent en possession du gouvernement soviétique, ce

désir des anciens officiers de servir loyalement le pouvoir des ouvriers et des paysans est freiné par la crainte des responsabilités pour des crimes commis antérieurement à l'encontre du peuple travailleur.

C'est pourquoi le gouvernement des ouvriers et des paysans juge indispensable et opportun de déclarer :

Tous les anciens officiers qui collaboreront par divers moyens à la liquidation rapide des détachements blancs qui sévissent encore en Crimée, au Caucase et en Sibérie, et contribueront ainsi à la victoire de la Russie ouvrière et paysanne sur la Pologne, seront dégagés de toute responsabilité pour des actes commis lors de leur appartenance aux armées blanches de Wrangel, Dénikine, Koltchak, Sémionov et autres.

La présente instruction est publiée dans les informations générales, afin que les autorités soviétiques militaires et civiles l'appliquent rigoureusement dans les cas correspondants.

3 juin 1920, *Nouvelles du Comité central exécutif*.

III. VERS UN SYSTÈME DE MILICE

LE PROGRAMME DE MILICE ET SON CRITIQUE ACADÉMIQUE

Le professeur Svétchine de notre Académie militaire a fait la critique du programme de milice. Sa critique doit démontrer que la milice est généralement peu utile du point de vue militaire, incompatible avec une époque de guerre civile, et qu'elle représente une survivance non viable de la démocratie idéologique (cf. *les Affaires militaires*, no 40-41).

Le point de départ de l'auteur est extrêmement simple : la milice est le reflet en armes de tout le peuple, de toutes les classes et de tous les partis. Lors d'une guerre civile néanmoins, seul un parti, une classe unique, peut détenir les rênes du pouvoir. Une dictature d'un tel type sera d'autant mieux assurée que l'armée sera éloignée de la difformité des milices et que chaque régiment « sera pénétré de l'esprit corporatif régimentaire ».

Une armée capable d'agir est impensable sans l'autorité du *commandement*; en tant qu'instructeurs scolaires, les commandants de milice ne disposeraient d'aucune autorité réelle.

D'où la conclusion : « Rendez à la caserne ses caractéristiques merveilleuses, utilisez ses qualités pour modeler en filigrane le soldat rouge selon le modèle dont on se languit actuellement sur les champs de batailles; vous verrez alors des sourires, des mains tendues, il y aura du pain et les roues des fabriques se remettront à tourner. »

Anéantissant ainsi la milice, le professeur Svétchine se pose une question complémentaire : pourquoi les dirigeants soviétiques de l'armée ne renoncent-ils pas à leur idéal de milice ? L'académicien militaire a la répartie prompte : parce que, voyez-vous, ils « n'ont pas le courage de rompre avec le vieux programme de milice de la Deuxième internationale »! Rendez-vous compte combien nous avançons! Et dire que des individus accusent gratuitement les spécialistes militaires de ne pas vouloir accepter les fondements de la nouvelle conception du

monde! Nous devons il est vrai reconnaître que l'article de Svétchine n'indique pas très clairement si ce dernier règle ses propres comptes avec la Deuxième internationale en tant que partisan secret de la Troisième, ou en tant que bonapartiste semi-clandestin; ou peut-être est-il tout simplement en admiration devant le camp de Wallenstein ⁸⁷ ? (cf. son article dans *Les Affaires militaires*, n° 15).

Revenons aux arguments politiques et militaires contre la milice. Selon Svétchine, comme nous l'avons vu, la milice ne peut pas être « rouge » — car elle est le reflet de toutes les classes et de toutes les tendances de l'ensemble du pays. Cependant, en quoi cette situation est-elle différente de celle de l'armée régulière ? Fondée sur la conscription générale, l'armée régulière reflète elle aussi tous les antagonismes d'une société de classes. Après avoir chassé les classes possédantes, le prolétariat les a d'abord désarmées, puis leur a interdit l'accès à sa nouvelle organisation militaire, afin de soutenir et de renforcer sa propre dictature. Le professeur Svétchine n'a oublié qu'un infime détail : le caractère de classe de l'Armée Rouge, et les bases rigoureusement de classe de l'instruction militaire générale, sont exclus de l'instruction militaire tous les citoyens qui exploitent le travail étranger ou qui se sont déshonorés dans le sens contre-révolutionnaire.

L'armée de milice ne passe toutefois pas par la caserne, en dépit de « ses merveilleuses qualités ». La milice est incapable de donner à ses régiments « l'esprit corporatif indispensable ». Cette sainte croyance en la force souveraine de la caserne paraît quelque peu inopportune en 1919 pour un officier de l'ancienne armée russe!

Cette « caserne merveilleuse » capable de ciseler des filigranes n'a rien sauvé, ni personne. Non seulement notre caserne russe n'a rien sauvé, mais la plus caserne de toutes les casernes, la mieux pensée, la plus méthodique, la mieux achevée — la caserne allemande elle-même n'a pas non plus réussi à le faire. Il semble que le professeur Svétchine ne veuille ou ne puisse pas réfléchir là-dessus. Il a vaguement entendu parler de l'effondrement de la Deuxième internationale, mais il n'a rien entendu à propos de l'effondrement des armées formées par la caserne — cela, voyez-vous, n'entre pas dans ses attributions.

Svétchine fait allusion aux militants armés de juillet 1918 et en déduit la chose suivante : « Pendant la guerre civile, il n'est possible d'envisager qu'une milice du parti, étant donné qu'avec son influence morale et éducative, le parti remplace la caserne jusqu'à un certain point. »

Ce n'est pas si mal dit. En effet, les meilleures caractéristiques que Svétchine accorde à la caserne sont enseignées par le parti communiste : discipline, capacité d'activités concertées, soumission de l'individu à la collectivité, sacrifice de soi. Notre parti a réellement donné, et continue de le faire, une telle éducation à ses membres; ce n'est plus à prouver. Cependant, il l'a fait et le fait encore en dehors de la caserne!

En outre, les méthodes du parti sont diamétralement opposées aux méthodes de caserne que Svétchine aimerait éterniser. La caserne est contraignante; à tout point de vue, le parti est une association volontaire. La caserne est hiérarchique; le parti est une démocratie idéale. Le parti s'est constitué dans les conditions les plus rudes de la clandestinité, il appelait à une lutte pleine d'abnégation, sans promettre ni distribuer de récompenses. Et aujourd'hui, devenu

force dirigeante du pays, le parti communiste charge des dizaines et des centaines de ses membres des tâches les plus difficiles et leur confie les postes de la plus haute responsabilité, les postes les plus dangereux. Malgré toutes les épreuves, la discipline du parti demeure ferme et inébranlable. Par ailleurs, les liens du parti sont librement consentis et non imposés. Le parti est diamétralement opposé à la caserne.

On dirait que le professeur Svétchine a oublié qu'avec sa discipline librement consentie, le parti révolutionnaire clandestin a engagé la lutte avec la miraculeuse caserne toute-puissante, qu'il l'a vaincue et qu'il a arraché le pouvoir des mains des classes qui tiraient leurs forces des qualités abrutissantes (« merveilleuses ») de la caserne.

Dans la mesure où il est actuellement impossible de généraliser l'instruction, et pour les mêmes raisons — il est également impossible d'entreprendre une campagne d'édification culturelle et sociale. Nous sommes non seulement contraints de remettre à plus tard l'organisation de l'enseignement généralisé, mais aussi de fermer les écoles soviétiques. Si on m'attaque dans mon atelier et que j'attrape la crosse d'un fusil inachevé pour faire face à l'agresseur — cela ne signifie pas du tout que le fusil est inutile ou inadapté à cette situation. Cela signifie simplement qu'on m'a empêché pour le moment de le terminer, mais qu'après avoir mis le bandit ko avec la crosse inachevée, je finirai mon fusil; donc, je serai mieux armé et mieux défendu.

Nous avons besoin d'un nouveau « répit » historique, plus ou moins prolongé, afin de réorganiser nos forces armées sur des fondements de milice et de les rendre ainsi incomparablement plus puissantes. Cela nous permettra d'autre part d'utiliser plus largement et plus systématiquement pour la réorganisation des forces armées cette méthode plus profonde et plus sûre dont le professeur Svétchine lui-même dit « qu'elle remplace dans une certaine mesure la caserne » — la méthode de l'éducation communiste. Au cours d'un nouveau répit historique de plus longue durée, des cadres excellents se relèveront dans l'actuelle Armée Rouge et ils seront capables de développer et de consolider l'éducation générale et la formation d'une armée de milice.

Le professeur Svétchine a évidemment raison quand il déclare que le parti ne remplace la caserne que « jusqu'à un certain point ». Le parti en tant que tel ne donne pas d'éducation militaire à ses membres, alors que nous discutons précisément de l'armée. Personne ne pourra toutefois nier que si trois mille membres du parti suivent pendant deux ou trois mois une école militaire (« une caserne »), ils formeront à la fin un excellent régiment. Les communistes, bâtisseurs conscients d'un monde nouveau, n'ont pas besoin d'une « éducation » de caserne. Ils n'ont besoin que d'un apprentissage militaire; grâce à leur réceptivité et à leurs idées, ils apprennent plus rapidement ce qu'on leur enseigne; cela signifie que pour eux, un stage à la caserne équivaut à un simple cours militaire de courte durée. D'autre part, toute la classe ouvrière, le peuple travailleur dans son ensemble ne sont rien d'autre que les immenses réserves du parti communiste; les couches les plus attardées se hissent à un niveau supérieur, engendrant un nombre toujours croissant d'éléments conscients et pleins d'initiative. La révolution éveille, enseigne, éduque... L'analphabétisme et l'obscurantisme sont des conditions peu favorables au développement de la milice. La tâche historique fondamentale du pouvoir soviétique est précisément de sortir les masses laborieuses de leur

existence végétative semi-historique, de l'obscurantisme criminel que l'on exploita si longtemps en les soumettant à un conditionnement filigrané dans les casernes érigées en perles de la création. Si le professeur Svétchine s'imagine que le parti communiste a pris le pouvoir pour remplacer la caserne tricolore par la caserne rouge, c'est qu'il est loin d'avoir assimilé les programmes des trois Internationales.

Objecter que dans la milice, le commandement n'aurait pas d'autorité véritable prouve un aveuglement politique surprenant. L'actuelle autorité de la direction de l'Armée Rouge a-t-elle été engendrée par la caserne ? N'importe quel responsable subalterne saurait répondre à cette question. Aujourd'hui, l'autorité de commandement ne repose pas sur les vertus salvatrices enseignées dans les casernes, mais sur l'autorité du pouvoir soviétique et du parti communiste. Le professeur Svétchine semble tout simplement ignorer qu'une révolution a eu lieu et qu'elle a radicalement changé l'état d'esprit du travailleur russe. Pour lui, le mercenaire du camp de Wallenstein, illettré, ivrogne, abruti par le catholicisme et rongé par la syphilis; l'apprenti parisien qui sous la conduite de journalistes et d'avocats a pris la Bastille en 1789; l'ouvrier saxon membre du parti social-démocrate à l'époque de la guerre impérialiste ou le prolétaire russe qui, pour la première fois dans l'histoire, a pris le pouvoir, sont tous plus ou moins de la chair à canon bon marché pour le conditionnement filigrané de la caserne. N'est-ce pas faire injure à toute l'histoire de l'humanité ?

Selon Svétchine, la guerre civile ne permet pas de créer une milice. Permet-elle de fonder une armée régulière ? La guerre civile commence tout d'abord par détruire l'armée qui n'est pas née de la guerre civile mais l'a précédée. La guerre civile victorieuse fonde ensuite une nouvelle armée, selon ses propres critères et à son image.

Dans son sens étroit, adopté par Svétchine, c'est-à-dire dans le sens d'une guerre de classe limitée à une seule et même nation, la guerre civile est-elle vraiment une loi immuable de l'existence sociale ? La guerre civile signifie une période transitoire aiguë vers un nouveau régime. Elle sera suivie de la domination pleinement consolidée de la classe ouvrière; ne rencontrant plus d'obstacles intérieurs, celle-ci accomplira son travail culturel et social en intégrant définitivement dans la trame organique de la nouvelle société les anciens éléments bourgeois, ne laissant aucune prise sociale au développement d'autres classes avec leurs intérêts et prétentions. Après avoir mené à bien l'ensemble de cette tâche, la dictature du prolétariat se dissoudra à son tour sans scories dans un nouveau régime communiste, c'est-à-dire dans une société collective harmonieuse qui, de par son organisation même, exclura toute possibilité de guerre intestine.

Le régime communiste n'aura pas davantage besoin de caserne pour l'instruction de ses membres que n'en avait besoin la société primitive de bergers et de chasseurs, tous égaux, pour défendre en commun leurs pâturages, leurs proies et leurs familles contre un ennemi extérieur. De toute évidence, un immense cheminement historique — avec toutes les conquêtes qu'il implique — aura été parcouru entre la communauté d'existence communiste et les tribus chasseresses primitives. Ces pôles auront néanmoins un point commun : la société primitive n'était pas encore divisée en classes; la société communiste aura déjà dépassé la division de classes. Ni d'un côté ni de l'autre il n'y a antagonisme d'intérêts. C'est pourquoi au moment du danger, la participation volontaire et consciente de tous les membres

militairement instruits de la communauté au combat est acquise par avance, sans esprit « corporatif » artificiel.

Le développement de l'ordre communiste se fera parallèlement au développement intellectuel de la grande masse du peuple. Ce que le parti n'a jusqu'ici donné principalement qu'aux ouvriers avancés, la nouvelle société le donnera de plus en plus à l'ensemble du peuple. En inculquant à ses membres un indispensable sentiment de solidarité interne et en les rendant capables de mener un combat collectif plein d'abnégation, le parti « a remplacé » en un sens la caserne; la société communiste aura elle aussi cette capacité, mais à une échelle incomparablement supérieure. Dans son acceptation la plus vaste, l'esprit de coopération est l'esprit du collectivisme. Il n'est pas engendré exclusivement par la caserne, mais peut aussi l'être par une école bien comprise, particulièrement si l'instruction est liée au travail physique. Il peut également fleurir dans une communauté de travail et se développer par la pratique judicieuse et généralisée du sport. Si la milice de la nouvelle société tire sa sève des groupes naturels économique-professionnels, des communes villageoises, des collectifs municipaux, des associations industrielles et des sociétés locales d'activité — unifiés intérieurement par l'école, l'association sportive et les conditions de travail, alors la milice possédera un esprit « de corps » incomparable et d'une qualité nettement supérieure à celui des régiments formés dans les casernes.

Svétchine lui-même connaît un exemple de milice « capable de combattre ». C'est la « Landwehr allemande » (1813-1815), créée quand toute l'Allemagne ne vivait que d'un sentiment unique, lorsque régnait la paix la plus profonde et que professeurs et étudiants venaient grossir les rangs de la « Landwehr ». Le professeur Svétchine fait état de l'exemple allemand pour démontrer qu'une milice capable de se battre exige un niveau supérieur de la conscience nationale. Il faut sans doute comprendre par-là que le niveau du développement national de la Russie de 1919 est inférieur à celui de l'Allemagne de 1813. Peut-on imaginer affirmation plus ridicule, plus caricaturale, plus historiquement mensongère ? Quelques centaines d'étudiants allemands masquent au professeur militaire l'obscurantisme, l'ignorance, l'esclavage — politique et spirituel — des ouvriers et des paysans de l'Allemagne du début du XIXe siècle. Et les quelques éternels étudiants que Svétchine, en vertu de sa formation bourgeoise, identifie au peuple allemand, était infiniment moins conscients que les dizaines et centaines de milliers d'ouvriers russes d'avant-garde. Ces étudiants vieilliss sur les bancs de l'Université connaissaient bien sûr tous les verbes grecs irréguliers; mais ils en savaient beaucoup moins que certains professeurs de l'Académie militaire quant aux lois régissant l'évolution de la société humaine. Et ce n'est pas peu dire!

Le professeur Svétchine a parfaitement raison quand il dit que l'Allemagne des années 1813-1815 n'a pas connu la guerre civile. Les éléments d'avant-garde de la bourgeoisie reflétaient alors les intérêts des classes somnolentes du peuple allemand dans sa lutte contre les agresseurs étrangers. La guerre était de libération; la bourgeoisie jouait un rôle progressiste. Elle avait pour elle le soutien actif ou passif des masses populaires.

Remettre sur pied une économie ruinée, relever et développer l'industrie, faire en sorte que ses produits deviennent accessibles au paysan, établir un juste système d'échanges économiques entre la ville et la campagne, donner au paysan des cotonnades, des fers à

cheval, un médecin, un agronome et une école — c'est de la sorte qu'on peut assurer un lien profond entre la ville et la campagne et établir la complète unanimité des masses populaires de tout le pays. Pour le faire, nous avons besoin d'un long répit. Pendant ce temps, le prolétariat éliminera les dernières séquelles du capitalisme, relèvera l'industrie, assurera l'unité du peuple travailleur et créera ainsi de meilleures conditions pour une armée de milice.

Il importe de préparer et de discuter à temps les éléments fondamentaux, techniques et militaires, de la milice. Il ne s'agit pas d'une improvisation, Svétchine a entièrement raison de dire que la milice allemande de 1813 n'a été capable de se battre qu'au bout d'une année et demie ou deux. Mais cette milice était-elle organisée, entraînée, fondée sur une instruction militaire sérieuse des masses populaires ? Non. Elle reposait uniquement sur des élans, sur l'improvisation. Celui qui voit la milice à travers ce prisme ne peut naturellement pas croire à sa capacité de combat. Mais une milice ne s'improvise pas. La conscription communiste et son prédécesseur — la conscription de classe, doivent être préparées et organisées avec tout le sérieux accordé à une armée régulière.

Mais dans ce cas, à quoi bon la future armée ? Car « le pouvoir soviétique — écrit Svétchine avec un humour déplacé — a promis qu'il ne mènerait plus de guerre, sauf s'il s'agit d'une guerre civile ». C'est vrai, nous avons promis de ne plus mener de guerres d'agression, de rapine et d'annexion — des guerres impérialistes. Nous n'avons jamais été et nous ne serons jamais les serviteurs des intérêts des dynasties, des couches privilégiées ou du capital. Cela signifie toutefois qu'ayant chassé les exploités et établi un régime prolétarien dans son pays, la classe ouvrière russe entend défendre son nouveau régime de toutes ses forces, avec héroïsme en enthousiasme, contre toute agression extérieure; et si cela s'avère nécessaire, la classe ouvrière russe portera secours au prolétariat rebelle de tout autre pays qui voudrait mettre fin au règne de la bourgeoisie.

Le développement de la révolution en Europe peut nous fournir un répit d'un, deux ou trois ans. C'est difficile à prévoir. À notre époque, les chemins de l'histoire sont moins tracés que jamais. L'impulsion révolutionnaire que nous avons donnée à l'Occident peut nous revenir dans trois, cinq ou dix ans sous forme d'attaque impérialiste du capital américain ou nippon-asiatique. Parallèlement au développement et à la consolidation de notre nouveau régime social, il nous importe de fonder et de renforcer sur les mêmes bases un nouveau système de forces armées — une armée de milice. L'actuelle Armée Rouge nous fournira les cadres nécessaires. La participation de la caserne sera réduite au strict minimum. La société harmonieusement construite dispensera l'éducation nécessaire de la discipline et de la solidarité, car elle se nourrit et réalisera les idées du parti communiste

Les railleries du professeur Svétchine à l'égard de l'imperfection de l'instruction militaire générale ne valent guère plus cher que toutes les moqueries de *l'intelligentsia* philistine à propos des difficultés industrielles, de transport et d'approvisionnement, à propos des contradictions de l'édification communiste dans les terribles conditions des séquelles de la guerre impérialiste et de l'encerclement mondial. En revanche, ce qui est immortel, c'est l'affirmation de l'académicien militaire qui prétend que nous nous cramponnons à la milice simplement parce que nous n'avons pas encore totalement renoncé à l'idéologie de la Deuxième internationale. Nous craignons beaucoup que l'honorable professeur ne se soit

aventuré trop inconsidérément dans un domaine qui lui est quelque peu étranger — et nous avons de bonnes raisons de penser que notre auteur a étudié la différence entre la Deuxième et la Troisième internationales d'après certaine instruction militaire générale d'une durée extrêmement réduite d'environ quatre-vingt-seize heures...

5 août 1919

Les Affaires militaires, n° 25 (54).

FORMATION DES FORCES ARMÉES ROUGES

Intervention au débat de la Commission d'études et d'utilisation de l'expérience de la guerre mondiale de 1914-1918.

28 novembre 1920 ³⁸

Une comparaison s'est imposée au cours des débats : l'analogie existante entre l'édification de l'Armée Rouge et celle de l'armée russe pendant la première période de la Grande guerre septentrionale. J'ai justement eu l'occasion de lire il y a peu de temps quelques ouvrages consacrés à cette période, et cette similitude m'avait frappé. On peut la remarquer en comparant les stades premiers d'un processus semblable. Pierre le Grand a entièrement renouvelé l'armée — ou presque entièrement. Nous aussi. Dans l'approche même de l'édification on tenta des essais de rationalisation; des tentatives furent faites pour mettre l'armée sur pied de manière intelligente, sans suivre uniquement la tradition — voilà une première ressemblance; ces tentatives ne furent pas toujours couronnées de succès, et de part et d'autre de graves erreurs furent commises.

Il importe de souligner que ce n'est pas uniquement l'édification de l'armée de Pierre le Grand qui ressemble à la mise sur pied de l'Armée Rouge, c'est toute la période de transition vers des armées régulières en Europe au XVIe et XVIIe siècles qui a des traits communs avec notre époque. C'est la nécessité d'une armée permanente qui a rendu possible la création d'une armée régulière longuement entraînée. À ses débuts, l'armée régulière semblait se suffire à elle-même; on s'en accomoda et naguère, la tactique était établie en fonction de ses besoins.

Lors de l'enfance de l'Armée Rouge — époque dont elle n'est pas encore sortie, son immobilité tactique et sa crainte des mouvements tournants de flancs surprenaient; c'était aussi typique au XVIIIe siècle. Comment l'expliquer ? Notre développement individuel — par individu, j'entends ici l'armée — se fait en fonction de ce qui existe et de ce qui est caractéristique. Le développement de l'enfant est un tableau typique de l'évolution de toute l'humanité — à une échelle moindre, cela va sans dire. L'homme de l'époque primitive marchait à quatre pattes, puis — accumulant peu à peu de l'expérience, il commença à marcher debout. C'est la même chose pour créer une armée. Pierre le Grand a commencé par le commencement. Nous aussi, et nous avons suivi la filière de développement de n'importe quelle armée : des corps francs nous sommes passés — ou nous sommes en train de le faire — à l'armée régulière. Il serait très intéressant de suivre l'évolution de l'art militaire au cours des siècles et d'en dégager les traits caractéristiques de la transition d'une époque ou d'un siècle à un autre.

Scientifiquement parlant, l'analogie entre notre époque et celle de la Grande guerre septentrionale n'est pas due au hasard : elle est fondée du point de vue scientifique, bien que très limitée. C'est d'ailleurs explicable : nous sommes en train de répéter un certain stade de l'évolution de l'armée de Pierre le Grand. On peut par exemple trouver une intéressante analogie dans les rapports avec les spécialistes. Du temps de Pierre le Grand, ils étaient étrangers; les masses populaires de l'époque s'attendaient à être trahies ou trompées à tout moment. Tout dernièrement, en vertu de la rupture entre l'ancienne et la nouvelle armée, la méfiance avait fait son apparition; elle disparaît petit à petit, dans la mesure où de nouveaux chefs militaires se détachent du sein même de la masse et éprouvent le besoin de s'instruire auprès des spécialistes, qu'ils sont ainsi appelés à estimer. Du temps de Pierre le Grand, les grands capitaines s'instruisaient auprès des étrangers et apprenaient ainsi à les respecter. On peut citer de nombreuses autres similitudes de ce genre.

Je passe à la question- de savoir comment mettre une armée sur pied en temps de guerre. Dans quelques interventions, les orateurs ont miraculeusement lié cette question à celle de la milice; de plus, le mot même de « milice » a été employé à tort et à travers. L'un des orateurs a été jusqu'à identifier la milice aux bandes de Makhno. On peut à la rigueur trouver des analogies entre l'époque de Pierre le Grand et la nôtre, mais comparer les bandes de Makhno à la milice — voilà qui me dépasse. Qu'est-ce que la milice ? Si on l'oppose à l'armée régulière, quelles sont alors les caractéristiques de cette dernière ? Un long apprentissage dans les casernes, une certaine communion psychologique, l'automatisme. Si cela ne se passe pas comme ça chez Makhno — ça y est, on a sans aucun doute affaire à la milice. Permettez-moi toutefois de vous faire remarquer qu'une milice ne se crée pas seulement en fonction de qualités négatives — elle a aussi besoin de qualités positives. Voyons les choses autrement. On a cité ici des chiffres. Au début, il y avait deux corps d'armée, puis sensiblement plus; cela signifie qu'il existait un terrain propice à leur développement. Il est vraisemblable que les contingents suivants n'aient pas complètement assimilé l'apprentissage de la caserne, ou qu'ils l'avaient fait bien auparavant et qu'en conséquence, ils l'avaient oublié. Donc, ici aussi on avait affaire à deux tiers de milice. Si vous entendez par milice une notion quelque peu vague, synonyme d'armée rapidement levée en dehors de la caserne — vous aurez raison. En ce sens, au cours de la guerre impérialiste, toutes les armées étaient des armées de milice, et cela — sur la base très limitée de l'armée régulière. Mais nous, que voulons-nous ? Nous voulons faire exactement le contraire, créer une armée régulière sur la base d'une armée de milice. Plus de trois millions de soldats de l'armée tsariste se sont rendus. Qu'est-ce que cette armée régulière où une masse si considérable se rend ? Ce n'est pas une armée régulière, c'est le pire visage d'une milice, un troupeau désuni malgré ses fusils. Les meilleurs régiments de première ligne ne se rendaient pas de la sorte, c'était différent. La base, les cadres étaient trop peu nombreux, l'armée elle-même leur échappait. La limite de la guerre mondiale, c'est l'épuisement de toutes les ressources de la nation.

On a proposé au cours des débats de créer en une seule fois soixante-quinze corps d'armée; il vaudrait encore mieux transformer toute la nation en armée régulière et mettre sur pied une autre nation, qui nourrirait la première; ce ne sont toutefois là qu'utopies : la division du travail est inévitable. L'un travaille la terre, l'autre garde les troupeaux, un troisième est à la guerre et un quatrième s'y prépare. Du point de vue quantitatif, l'Allemagne a fait le maximum

pour son armée. Au cours de la dernière année de la guerre, la France a fait plus encore. Et alors ? Cette division fondamentale se montra elle-même trop limitée, et dès le début de la guerre — il y eut des régiments d'active et des régiments de réserve. Un peu plus tard, alors que les régiments de réserve avaient été bombardés et étaient ainsi devenus inutilisables, Joffre élimina cette différence. Les régiments de réserve étaient composés d'une masse non instruite, d'une « milice » dans le sens le plus courant du mot.

Les Allemands possédant les meilleures voies ferrées, les meilleures casernes et les meilleures écoles, leur « milice » était beaucoup plus efficace que la nôtre, fruit de notre pauvreté, du retard et de l'ignorance de la paysannerie, etc.

Que voulons-nous maintenant ? Créer une armée régulière reposant sur la milice conçue comme système d'éducation. Il s'agit également à ce propos de la capacité de faire face à une guerre extérieure ou intérieure. Cette question a été trop schématiquement abordée au cours des débats. Il en ressort que notre Armée Rouge ne serait capable de se battre qu'à l'intérieur et qu'il faudrait créer une nouvelle armée pour l'extérieur. Impossible d'être d'accord. Prenons l'exemple de la Grande Révolution française. L'armée française s'est alors forgée à peu près comme la nôtre. À peu près, parce que le changement n'a pas été aussi profond. La révolution bourgeoise, bien que radicale, n'a détruit qu'à moitié l'ancienne armée, et l'armée nouvelle s'est formée par amalgame, sur la base de la conscription militaire générale. Elle fut créée en premier lieu pour étouffer les rébellions intérieures. Mais en même temps, les Anglais débarquèrent et des troupes furent dirigées vers la Vendée pour écraser le soulèvement; donc l'armée n'existait pas uniquement pour accomplir des tâches internes. Comme il fallait s'y attendre, au début cette armée ne valait rien. Dans le processus de la lutte intérieure, l'armée évolua, se consolida et finit par vaincre toute l'Europe.

Tout comme l'armée de la Grande Révolution française, la nôtre devait évidemment reposer sur une certaine idée. Cette idée fondamentale est familière aux couches supérieures, mais les couches inférieures les plus larges sont aussi capables de s'en pénétrer. Gleb Ouspenski a brossé le portrait idéalisé du vieux soldat dans le personnage de Koudinytch. Je ne parle pas de Chtoukatourov qui ne se distingue que par l'automatisme de sa pensée et la grande pauvreté de ses sentiments personnels; son journal fait penser à celui de Nicolas II « J'ai mangé, j'ai joué aux cartes » — les sentiments sont presque inexistants. Je parle de Koudinytch qui, malgré son absence de conscience individuelle, n'en demeurait pas moins un matériau merveilleux aux mains de grands capitaines comme Souvorov. Ce dernier connaissait la psychologie indifférenciée des milieux primitifs et accomplissait ainsi des miracles.

Cependant, au fur et à mesure du développement des nouveaux rapports, l'armée commença à se désagréger. Une armée révolutionnaire se construit parallèlement à la guerre civile, à la révolution et à la désintégration de l'ancienne armée. En Amérique, la guerre civile a aussi commencé par la constitution d'une armée. Jusque-là, en Amérique l'armée avait à peine compté dix mille soldats réguliers.

Comme reflet de l'antagonisme entre le Nord et le Sud plus réactionnaire, l'analogie est significative et intéressante dans ses détails mêmes. Dans les conditions naturelles de la steppe et du développement de l'élevage, les planteurs locaux et leur valetaille présentaient

de nombreux points communs avec nos koulaks méridionaux, notamment dans les régions du Don et du Kouban. Les Nordistes n'avaient pas de cavalerie — d'où l'avantage du Sud dans les premiers mois de la guerre. Les Nordistes s'étaient instruits entre-temps, ils finirent par battre les Sudistes.

Notre guerre civile n'est pas essentiellement et uniquement une lutte intérieure, son caractère international est nettement marqué : Youdénitch serait incapable de se battre s'il n'avait pas monté une armée semblable aux armées de mercenaires des XVI^e et XVII^e siècles. Le Blanc Elizarov a lui-même reconnu qu'il lui fut extrêmement difficile de rencontrer Youdénitch dans une planque conspirative, car les Anglais n'autorisaient aucune rencontre si leur agent n'y était pas convié. Sans aide de l'étranger, Youdénitch n'était pas capable de mener le combat; toute son armée est étrangère, pilotes y compris. Et si notre combat n'a pas un caractère ouvertement international, c'est uniquement parce que l'Angleterre n'a pas la possibilité de lancer ses soldats contre nous : elle est obligée de pousser les Finlandais et les Lettons, de les armer, de les exciter, de les menacer de les priver de pain, de les couper du monde entier s'ils ne se battent pas. À supposer que l'Angleterre débarque ses troupes aux frontières de la Finlande et de l'Estonie, le visage de la guerre civile en serait-il modifié pour autant ? Non, il y aurait simplement un changement quantitatif, deux ou trois corps d'armée s'ajouteraient aux autres et il nous serait encore plus difficile de nous battre. Le sens historique quant à lui demeurerait : les masses laborieuses de Russie se battraient toujours contre l'impérialisme mondial.

Nous sommes au seuil d'une époque où la différence entre guerre extérieure et intérieure, entre guerre civile et guerre mondiale, tend à disparaître. Par une évolution sans précédent, les liens internationaux se sont approfondis et les peuples sont liés entre eux par un destin commun. Dans tous les pays, comme d'ailleurs chez nous aussi, la bourgeoisie se sent intimement liée à la bourgeoisie anglaise, au pouvoir royal anglais; parallèlement, il est impossible de trouver le moindre ouvrier anglais qui soit contre nous — ils sont tous avec nous. Ce soutien universel croissant exclut toute possibilité d'une guerre directe entre nous. C'est pourquoi la guerre intérieure se transforme insensiblement et inévitablement en guerre extérieure.

Plus haut j'ai indiqué que toute armée viable avait à sa base une idée morale. Comment s'affirme-t-elle ? Pour Koudinytch, l'idée religieuse illuminait l'idée du pouvoir tsariste, éclairait son existence campagnarde et jouait pour lui — bien que de manière primitive — le rôle de l'idée morale. Au moment critique, lorsque sa foi ancestrale fut ébranlée et qu'il n'avait encore rien trouvé pour la remplacer, Koudinytch se rendit. La modification de l'idée morale entraîne la désagrégation de l'armée. Seule une idée fondamentalement nouvelle pouvait permettre d'édifier une armée révolutionnaire. Cela ne signifie pourtant pas que chaque soldat sait pourquoi il se bat. Le prétendre serait mensonge. On dit qu'étant interrogé sur les causes des victoires de l'Armée Rouge, un socialiste révolutionnaire réfugié dans le Sud aurait répondu que l'Armée Rouge savait au nom de quoi elle se battait; cela ne veut cependant pas dire que chaque soldat rouge le sait. Mais c'est justement parce que nous avons parmi nous un pourcentage élevé d'individus conscients, sachant au nom de quoi ils se battent, que nous avons une idée morale génératrice de victoire.

La discipline est essentiellement une contrainte collective, une soumission de la personnalité et de l'individu — une soumission automatique héritée de la psychologie traditionnelle; chez nous, en plus, des éléments pleinement conscients l'acceptent, c'est-à-dire des éléments qui savent au nom de quoi ils se soumettent. Ces éléments sont une minorité, mais cette minorité reflète l'idée fondamentale de toute la masse environnante. À mesure que le sentiment de la solidarité des travailleurs pénètre plus avant dans les masses, les éléments encore peu conscients dont se composent les trois quarts de notre armée se soumettent à l'hégémonie morale de ceux qui expriment l'idée de l'époque nouvelle. Les plus conscients forment l'opinion publique du régiment, de la compagnie; les autres les écoutent et ainsi — la discipline est soutenue par la totalité de l'opinion publique. En dehors de ces facteurs, aucune discipline ne saurait être maintenue; cette remarque est d'autant plus valable lorsqu'il s'agit de la discipline encore plus rigoureuse d'une période de transition.

Parce que la situation internationale du pays l'exigeait, Pierre le Grand a construit sa capitale à coups de trique. S'il ne l'avait pas fait, le tournant général aurait été sensiblement plus lent. Sous la pression de la technique supérieure de l'Occident, les éléments les plus avancés du peuple russe ressentirent la nécessité de s'instruire, de se couper les cheveux, de se raser et d'apprendre les nouveaux principes de la guerre. En promouvant une nouvelle idée morale, Pierre le Grand était impitoyable. Sous son règne, le peuple a souffert, mais il a tout de même supporté, voire soutenu le tyran par l'intermédiaire de ses meilleurs représentants. Les masses sentaient confusément que ce qui se passait était inévitable et l'approuvaient; En ce sens, l'armée révolutionnaire ne se distingue pas des autres armées. Une idée morale est toujours nécessaire, mais elle doit avoir un contenu neuf, en résonance avec le nouveau degré atteint par l'humanité.

Revenant à la milice, j'aimerais tout d'abord qu'on cesse de prendre ce mot pour une simple antithèse de la notion d'armée régulière et qu'on le définisse avec plus de précision. Il est convenu d'appeler armée régulière toute armée permanente, bien organisée, instruite en caserne et ayant ainsi acquis un très important automatisme psychologique. Inversement, par milice on entend une armée hâtivement levée, dépourvue d'automatisme psychologique, agissant par impulsions ou n'agissant pas du tout et se contentant de capituler. Dans les guerres d'aujourd'hui, dans la mesure où elles sont inévitables, les nations ne se rendent pas avant d'avoir épuisé toutes leurs ressources économiques, morales, physiques et humaines. Parallèlement, le type d'armée régulière qui a existé jusqu'à maintenant rend son dernier souffle; durant la guerre, il est remplacé par le pire aspect de la milice — un hermaphrodite reposant sur l'ancienne organisation extrêmement limitée des cadres.

Les conclusions mathématiques tirées ici sont inévitables. Comme nous l'avons indiqué, d'une part nous avons besoin de soixante-quinze corps d'armée; cependant, en les levant en période de paix, il importe de les créer en fonction de la production — car on ne peut pas arracher les gens pour trois ou cinq ans à l'économie; nous ne pouvons parvenir à former des divisions, des brigades ou des régiments qu'en les rattachant organiquement au pâturage, à la fabrique et au village. Telle est l'idée fondamentale de l'organisation de l'instruction; sa réalisation dépendra entièrement de nos forces et de nos moyens, ainsi que du répit que l'histoire nous accordera. Pour former cette nouvelle armée — appelons-la « nouvelle » pour le moment, il

sera toujours temps de l'étiqueter « milice » plus tard — nous travaillerons peut-être cinq à huit ans. Pendant ce temps, nous reprendrons des forces, nos conditions de vie s'amélioreront, la culture économique s'accroîtra, les roues des fabriques se remettront à tourner — nous aurons manifestement des ressources supérieures pour créer l'armée. Dans ces conditions, les hésitations intérieures et les craintes disparaîtront.

L'instruction d'une armée de milice peut atteindre le niveau moyen de l'armée régulière. Il faudra commencer par ceux de seize ans. Les dix-quinze premières années seront très importantes quant à la préparation paramilitaire et la militarisation de l'école. Qu'est-ce qui frappe d'abord dans une bonne armée ? La précision de l'exécution et la conscience de la responsabilité : agir derrière le dos des supérieurs de la même manière que sous leurs yeux. Notre tâche consiste à faire pénétrer cette idée partout.

Un ingénieur américain, disciple de Taylor, est récemment venu nous voir; comme chacun sait, le système de Taylor est établi en fonction du calcul précis des mouvements de l'ouvrier. Il va sans dire qu'une telle précision serait fort appréciable dans l'armée; la culture humaine tout entière repose d'ailleurs sur ce principe : obtenir des résultats maxima avec un minimum de dépense d'énergie, tel est le fondement de toute tactique. Le système de Taylor est largement répandu en Amérique. L'ingénieur en question disait cependant que le système de Taylor ne pouvait atteindre toute sa plénitude que dans un régime socialiste. C'est cette idée qu'il importe d'introduire dans la technique militaire, qu'il faut enraciner dans l'armée de l'état socialiste. Et puisque l'ennemi nous menace, nous devons imprégner toute l'éducation des enfants et de la jeunesse de cette idée militaire de précision dans l'activité et dans l'exécution de toute action, en militarisant — dans le meilleur sens du mot l'ensemble du pays.

Que veut dire militariser ? Cela signifie inculquer le sens de la responsabilité et donc créer un type supérieur de culture humaine. On nous dira : si la guerre éclate dans trois ou quatre ans, le temps nous fera défaut. Je pense que nous n'avons rien à craindre. Si actuellement l'Angleterre n'est pas en mesure de nous faire la guerre, dans trois ou quatre ans nous lui servirons un tel plat de kacha (gruau) que tous les Lloyd-George et les Clemenceau s'y brûleront les lèvres! Ils auront d'autres chats à fouetter que de nous tomber dessus. Une grande tempête historique leur suffit pour quelques années et les échos de celle-ci ne sont pas près de s'éteindre. Dans dix ou quinze ans, tous les pays orientaux partiront peut-être en guerre contre le capitalisme. C'est hypothétique mais possible. Si dès maintenant l'Entente arrête de nous faire la guerre, nous aurons un long répit devant nous. Toutefois, si, mettons dans trois ans, on nous contraint à entrer en guerre, nous n'aurons évidemment pas le temps de mettre sur pied une milice. On nous objectera que nous n'aurons pas formé de milice et que, de plus, nous aurons perdu l'ancienne armée. Pas du tout.

Nous devons adapter la structure de l'Armée Rouge et ses cadres aux divers territoires et aux différentes régions. Lors de la démobilisation, nous devons avoir en vue un certain plan qui coïncidera avec les bases mêmes du système de milice; après sélection, les meilleurs cadres de l'armée, les plus sains et les plus vigoureux, seront disséminés sur l'ensemble du territoire afin de devenir les pierres d'angle des futures unités territoriales; après les avoir intégrés à leurs nouveaux postes, on leur confiera un certain nombre de citoyens et ainsi, dans sa fabrique ou dans son entreprise, chacun se sentira partie intégrante du régiment. Peut-on

penser que notre pauvreté actuelle nous permettrait de maintenir pendant cinq ans une Armée Rouge aussi nombreuse que celle d'aujourd'hui ? Bien sûr que non, en aucun cas. Aucun pays, même beaucoup plus riche que le nôtre, n'en serait capable. Nous avons cependant un avantage appréciable : nous avons dépassé la période aiguë, celle de la révolution, et nos soldats démobilisés seront réintégrés dans le pays après avoir prouvé, par leur passage dans l'Armée Rouge et malgré maints désaccords, leur supériorité morale sur toute autre armée ayant existé auparavant en Russie; tel ne sera pas le cas pour les armées anglaise et française dont les soldats démobilisés seront porteurs des idées de révolte et de destruction. Nos soldats seront un élément d'ordre dans les campagnes.

La transition de la mobilisation militaire à la conscription du travail n'est pas si difficile. Par l'intermédiaire de nos soldats, nous mobiliserons l'industrie, nous n'introduirons pas la conscription générale du travail uniquement sur le papier, mais nous l'introduirons dans les faits. Pourquoi organiser parallèlement l'instruction générale et l'armée régulière ? Parce que personne ne nous a prédit quelle serait la durée de la guerre. À cette enseigne, tout le travail actif du pays, la totalité de l'activité culturelle, doivent être menés en fonction d'une même perspective : dans cinq ans, nous serons peut-être contraints de nous battre sur tous les fronts. Cela signifie que nous devons être prêts à tout. Dans les circonstances actuelles, nos difficultés seront d'ordre territorial. Le pays est grand, les moyens de communications mauvais, les structures de mobilisation humaine faibles. Cela veut dire aussi que l'ennemi nous attaquera peut-être avant que nous n'ayons mis sur pied notre armée de milice. Nous aurons également à surmonter des obstacles techniques, mais toute armée régulière en a. Dans l'état actuel des routes, la mobilisation est si difficile en Russie que toutes les opérations étaient toujours prévues en fonction d'une invasion ennemie dans nos propres territoires.

On a mentionné ici le nom de Jaurès. Voyons ce qu'il pensait au sujet de la mobilisation. Jaurès disait à peu près ceci aux dirigeants français : « L'Allemagne est mieux préparée en vue d'une guerre offensive, alors que nous sommes mieux armés en vue d'une guerre défensive qui peut se transformer en offensive. Dans ces conditions, il est néanmoins possible que les Allemands nous envahissent. » On a beaucoup parlé dans les journaux de la violation de la neutralité belge. C'est un épisode de la guerre, 'sans aucun doute triste pour le paysan ou l'ouvrier frontaliers; cependant, du point de vue des perspectives générales de la guerre, ce n'est qu'un épisode. Dans l'ensemble — disait Jaurès — il faut prévoir une ligne générale de défense de l'ensemble du territoire français; en fonction de la rapidité de l'organisation de la milice, cette dernière sera répartie dans différentes régions. Il faut compter en combien de temps et avec combien d'hommes les Allemands pourront atteindre notre ligne. Là, ils seront retenus par les unités territoriales locales, les corps frontaliers et la milice. Tous les autres régiments convergeront alors vers cette ligne. Telle était en gros la position de Jaurès.

On a rappelé ici qu'une période d'instruction prolongée était nécessaire pour les armes spéciales. La milice exigera ainsi que les spécialistes suivent une école militaire — appelons-la caserne. Il s'agira bien entendu d'un type supérieur de caserne. Ces écoles militaires pourront être concentrées dans le secteur menacé. La France n'écouta pas le conseil de Jaurès et la durée du service militaire fut portée de deux à trois ans. Cette prolongation eut pour effet un accroissement des effectifs de l'armée d'environ 360.000 hommes ; ce fut considéré comme

négligeable : on pensait en effet constituer un tel bélier qu'il serait à même de résoudre le problème de la victoire finale. La France perdit ses départements du Nord. Elle les aurait perdus de toutes façons, mais un système de milice lui aurait permis de prévoir cette perte, tandis que là, cette situation se créa en dépit de toutes les prévisions de l'état-major général. Ce n'est que plus tard que l'aide des Anglais et des Américains permit aux Français de passer de la défensive à l'offensive. Ce qui prouve que Jaurès avait raison de prévenir la France que l'imitation traditionnelle de Napoléon ne correspondait ni à l'économie actuelle, ni aux opinions politiques, ni aux possibilités, ni à la situation de la France d'aujourd'hui.

Nous avons à faire face à un problème tout à fait réel. Aucun pays — et nous moins que personne — ne peut entretenir une armée régulière permanente qui réponde aux nécessités réelles d'une guerre à l'échelle mondiale ou européenne. Si une telle armée existait, elle ne serait qu'un avorton qui craquerait de tous les côtés sous la pression de ses contradictions politiques internes dès la première tentative d'absorber toute la masse colossale de ses mobilisés. Il faut rapprocher l'armée et le peuple. Il faut rapprocher le peuple de l'armée dans le processus du travail et rapprocher l'armée du processus du travail, la rendre plus voisine de la fabrique ou du pâturage. Nous retournons ainsi à l'époque primitive, quand l'instruction militaire était inutile puisque chaque berger ou chaque agriculteur se saisissait d'un pieu pour aller combattre. Cela nous ramène au temps où la lutte de classes n'existait pas et où seule existait une famille fraternelle reposant sur la pauvreté. Nous, nous voulons rendre solidaires les peuples du monde et unifier toute la culture économique, technique et spirituelle. Cette tâche est réalisable, bien que pour le moment nous n'en voyions que les germes. Si quelque sage avait prédit il y a deux ans que la Russie affronterait tout d'abord l'Allemagne, puis l'Angleterre, le Japon et l'Amérique, personne n'aurait cru en sa victoire. Plus le temps passe, plus les chances de nous écraser s'amenuisent.

Je ne suis pas d'accord avec Jaurès quant à ses prévisions politiques. Ceux qui se sont intéressés à son livre ³⁹ ont remarqué qu'il prévoyait une réconciliation graduelle de toutes les classes de la société dans la démocratie, sans révolution ni guerre civile ; il dépeint une socialisation pacifique de la société. La guerre mondiale a prouvé l'insignifiance totale de la démocratie française. Le tsar de Russie et le roi d'Angleterre faisaient tout ce qu'ils voulaient, tandis que la démocratie était laissée sur la touche. À l'époque du conflit armé, les problèmes ne sont pas résolus par le droit de vote universel, mais par le rapport de force entre les nations, puis entre les classes. Le droit de vote universel, ainsi qu'une Assemblée constituante, existent en Allemagne; Koltchak avait aussi son Assemblée constituante. Mais d'un côté comme de l'autre, ce ne sont pas les consultations formelles qui décident de la guerre ou de la paix. Notre Assemblée constituante a été chassée, puis lorsque nous avons appris à nous battre les armes à la main, nous avons chassé celle de Koltchak. C'est organiquement que les masses populaires apprennent à édifier leur vie nouvelle sur des bases nouvelles.

Nous devons adapter l'organisation de l'armée à ces changements. Parce que plus consciente, la masse ouvrière sera son fondement — puis les paysans, à commencer par les plus pauvres. Nous considérons précisément ces derniers aptes à soutenir les idées nouvelles, car les masses exploitées ont toujours été véhicule de progrès. Ce sont les pêcheurs, les bergers, les pauvres qui ont porté les idées du christianisme qui ont vaincu celles du monde païen. Nous

aussi nous commencerons par ces éléments, car ils ne sont pas la base d'une armée aristocratique ou privilégiée, ils sont le fondement d'une armée prolétarienne. L'idée de Jaurès est à la fois juste et fautive ; il est juste de rapprocher le travail et l'organisation militaire; il est faux d'espérer que tout se passera sans révolution, par l'union des masses laborieuses, voire d'une partie des classes possédantes et des classes moyennes de la bourgeoisie, sous l'étendard des premières. L'objectif était juste, mais la voie utopique.

Dans la mesure où nous voulons créer quelque chose de solide dans les limites de l'évolution historique, cet objectif ne peut être atteint que par un chemin sanglant. Dans le domaine militaire, l'édification doit partir des idées d'un système de milice; par milice, nous n'entendons pas une improvisation ou des corps francs ignares, ou encore une insurrection jaillie sporadiquement comme cela s'est vu lors des guerres balkaniques. L'insurrection à la Makhno, c'est un dixième d'idéalisme et neuf dixièmes de brigandage et de violence. Dans certain secteur, une telle insurrection peut jouer un rôle progressiste et, dans un autre, réactionnaire; toutefois, elle n'a rien de commun avec la milice. La milice est une organisation structurée où les hommes sont enregistrés; dans la mesure des possibilités, elle s'efforce de ne pas détacher les masses populaires de leur lieu de travail; c'est d'ailleurs son avantage suprême.

On nous dira qu'une telle milice n'a jamais existé, qu'il n'y a aucun précédent. C'est vrai. Mais nous sommes des pionniers dans de nombreux domaines et nous recommençons à zéro à bien des égards. Une telle milice n'a jamais existé, mais les conditions susceptibles de l'engendrer n'existaient pas non plus. Au cours des guerres civiles, des guerres nationales, de la dernière guerre impérialiste, nous avons vu qu'un bref laps de temps suffisait à former une armée permanente. Donc, les conditions historiques de la création d'une milice existent, le niveau spirituel des masses est plus élevé, et c'est justement ce qui est nécessaire à la milice. Prenons l'exemple du moujik moyen : ce n'est déjà plus Koudinytch. Au début, Koudinytch se battait contre les Polonais sans savoir pourquoi, puis il mourait dans le potager en défendant les biens du maître. Par la suite, cependant, Koudinytch s'est réveillé. L'éveil de son individualité se manifesta tout d'abord par la destruction, l'anéantissement, les railleries à l'égard des commandants. Cette tendance anarchiste à la Makhno a existé pendant la révolution et elle reflétait l'éveil de l'individualité de Koudinytch. Ce dernier, après sa période d'anarchie et de destruction, s'est heurté à des Koudinytch plus conscients. C'est à ce moment précis qu'un autre genre de rapports était nécessaire, engendré par l'idée du socialisme : la solidarité et la coopération des hommes. Les nouveaux Koudinytch se disciplinent, s'intègrent au système et supportent mal qu'à côté d'eux d'autres Koudinytch passent par la même période désordonnée : ces nouveaux Koudinytch exigent eux-mêmes la discipline. Nous avons des exemples de ces soldats qui ont condamné leurs camarades au cachot, voire au peloton d'exécution. Ce n'est pas du tout in même chose quand un commandant aristocrate condamne un moujik, ou quand cent Koudinytch condamnent un cent unième à un certain châtiment pour avoir volé des pantalons. Une idée de responsabilité s'exprime par là.

C'est sur cette base que l'on peut bâtir une nouvelle armée de milice et nous le ferons. Dans ce but, nous utilisons systématiquement les matériaux de l'Armée Rouge et le système de militarisation du travail, de l'école, afin que dans cette immense économie l'activité des

masses soit rationnellement employée, afin que chacun se sente partie intégrante d'une colossale collectivité.

L'égoïsme individualiste et philistin, le mercantilisme que l'on rencontrait partout sous le régime bourgeois s'exprimaient par des manifestations d'une grossièreté barbare : on s'enferme chez soi et on se moque de tout le reste. Avec le temps, l'idée de collectivisme et de solidarité deviendra toujours plus accessible à tous et, dans cent ans, nous aurons atteint à un très haut niveau matériel et surtout spirituel. Tout cela se réalisera grâce au collectivisme qui deviendra, si vous voulez, une nouvelle religion — sans mysticisme, cela va de soi. À mon avis, notre époque engendre un nouveau lien religieux entre les hommes par l'esprit de solidarité et il importe de nourrir de cette idée l'armée, le peuple, l'école, la fabrique et le village. Actuellement, cette idée paraît utopique parce que nous sommes pauvres, pouilleux et miséreux, parce que nous devons faire attention à chaque morceau de pain et que cette situation engendre en nous des sentiments d'égoïsme animal et de cruauté; cependant, aujourd'hui même, on peut déjà entrevoir chez nous les prémices d'une culture supérieure plus humaine; grâce à l'accroissement de la productivité du travail, nous aurons d'immenses possibilités dans ce domaine. C'est vrai, l'Angleterre nous tient à la gorge, mais pas pour longtemps. Koudinytch s'est partout réveillé, dans les villages, les régions et les provinces. Il se joint à nous pour bâtir, et dans dix ans, quand nous serons grands — le sentiment de solidarité les aura imprégnés.

Nous unifions l'école, le travail et l'armée. Nous joindrons à l'armée toutes les disciplines sportives. Après avoir fondé la fraternité du peuple sur la solidarité, dans cette large perspective, nous obtiendrons finalement les meilleurs résultats de l'idée de milice. Au demeurant, cette idée est pour nous une nécessité historique inconditionnelle. La guerre se terminera tôt ou tard et nous ne pourrions pas maintenir une armée comme la nôtre. Nous garderons bien entendu quelques divisions dans les régions frontalières. On dit que, dans ces conditions, nous concilierons l'inconciliable. Ce n'est pas vrai. L'armée française révolutionnaire reposait sur un amalgame avec l'ancienne armée royale. Il s'agit d'une différence de structures techniques et non d'une différence d'idéal, car la Convention avait réussi à inculquer aux vieilles unités de ligne et aux nouveaux régiments de volontaires un seul et même esprit — celui qui a fait leur union. Au bout d'un an ou deux, il n'y avait plus de différence notable entre eux, les limites s'étaient effacées. Il faudrait demander à nos honorables théoriciens militaires d'établir le programme militaire de la Russie en fonction du système de milice : mobilisation, ligne de concentration des armées, minimum de soldats de lignes nécessaires pendant la démobilisation, minimum indispensable de soldats pour la défense des frontières en fonction du danger immédiat, répartition des écoles militaires et des casernes, ainsi que leur concentration en fonction des nécessités du système de milice.

Ce sont là des questions d'une importance capitale; leur examen théorique devrait permettre de trouver les solutions pratiques.

Tiré des archives.

THÈSES SUR LA TRANSITION VERS UN SYSTÈME DE MILICE

Pour le IXe Congrès du parti communiste russe ⁴⁰

1 — L'approche de la fin de la guerre civile et les changements de la situation internationale en faveur de la Russie soviétique mettent à l'ordre du jour la question des modifications radicales dans le domaine militaire, en fonction des urgentes nécessités du pays en matière économique et culturelle.

2 — D'autre part, il importe de déterminer ce que la République socialiste doit considérer comme dangereux pour elle tant que la bourgeoisie demeure au pouvoir dans les principaux États mondiaux.

L'évolution future des événements peut à un certain moment entraîner les impérialistes, sentant le terrain glisser sous leurs pieds, dans de nouvelles aventures sanglantes contre la Russie soviétique.

D'où la nécessité de maintenir la défense militaire de la révolution à son niveau adéquat.

3 — L'actuelle période de transition pouvant se prolonger, une organisation correspondante des forces armées doit lui répondre afin que les travailleurs acquièrent une indispensable préparation militaire tout en étant le moins possible éloignés de leur travail productif. Le seul système possible est une Milice rouge, formée sur une base territoriale par les ouvriers et les paysans.

4 — L'essence même du système soviétique de milice doit être le rapprochement général de l'armée du processus de production, afin que les forces vives de districts économiques déterminés soient parallèlement les forces vives des unités militaires correspondantes.

5 — La répartition territoriale des unités de milice (régiments, brigades et divisions) doit coïncider avec la répartition territoriale des entreprises, afin que les foyers industriels — y compris leur ceinture agricole périphérique — deviennent les fondements des unités de milice.

6 — En ce qui concerne l'organisation, la milice ouvrière et paysanne doit s'appuyer sur des cadres rigoureusement instruits dans les domaines militaire, technique et politique; ces cadres disposeront d'un registre permanent des ouvriers et des paysans aptes au combat, ayant suivi les cours d'instruction et susceptibles à n'importe quel moment d'être retirés de leur milieu normal.

7 — La transition vers un système de milice doit absolument se faire graduellement, en fonction de la situation militaire, diplomatique et internationale de la République soviétique, et en tenant compte d'une condition expresse : la capacité de défense de la Russie soviétique doit à tout instant demeurer à son niveau adéquat.

8 — Lors de la démobilisation graduelle de l'Armée Rouge, ses meilleurs cadres doivent être répartis de la manière la plus rationnelle, c'est-à-dire dans tout le pays, en fonction des conditions sociales et de production locales, afin d'assurer d'ores et déjà la direction des futures unités de milice.

9 — Le personnel des cadres de milice devrait ensuite être petit à petit renouvelé en vue d'une interdépendance plus poussée entre le commandement et la vie économique de la région respective; cette mesure devrait permettre aux meilleurs éléments du prolétariat local d'être intégrés à l'effectif de commandement de la division territoriale qui grouperait par exemple des entreprises minières et leurs alentours campagnards.

10 — En vue du renouvellement des cadres, les cours de commandement doivent être territorialement répartis en fonction des conditions industrielles locales et des besoins de la milice; les meilleurs représentants locaux des ouvriers et des paysans doivent suivre ces cours.

11 — L'instruction militaire de la milice devra lui assurer une haute capacité de combat et se composera de :

- a) une préparation antérieure à la conscription; dans ce domaine, le secteur militaire joindra ses efforts à ceux du secteur de l'éducation populaire, des syndicats, des organisations du parti, de l'union de la jeunesse, des institutions sportives, etc.;
- b) une instruction militaire des citoyens en âge d'être appelés sous les drapeaux; le temps consacré à cette préparation sera de plus en plus bref et la caserne tendra toujours plus à devenir un type d'école politico-militaire;
- c) courts rassemblements de répétition, afin de vérifier la capacité de combat des unités de milice.

12 — Prévue pour la défense militaire du pays, l'organisation des cadres de milice doit également être adaptée à la conscription du travail, c'est-à-dire qu'elle doit être capable de former des unités productrices et leur assurer les instructeurs nécessaires.

13 — Tout en évoluant vers le lointain objectif qu'est le peuple communiste en armes, la milice doit actuellement sauvegarder dans son organisation toutes les caractéristiques de la dictature de la classe ouvrière.

28 février 1920.

IV. DÉSEPTION ET TRIBUNAUX

MALHEUR AUX DÉSERTEURS !

Le déserteur, c'est un homme qui dans un moment difficile laisse tomber ses frères et tente avant tout de sauver sa peau. Le déserteur est un membre malsain de la famille laborieuse.

Les ouvriers et les paysans livrent sur tous les fronts l'ultime et difficile combat contre leurs ennemis acharnés. L'issue de ce combat décidera de la vie ou de la mort de la classe ouvrière et de la paysannerie. Car si Koltchak est vainqueur, l'élite de la classe ouvrière sera noyée dans le sang.

Tandis que les fils loyaux du peuple travailleur mobilisent la totalité de leurs forces pour ce combat, les profiteurs tentent de se soustraire à l'armée et de se cacher dans les villes et les villages. Dans diverses régions du pays soviétique, les agents de Koltchak sont nombreux à pousser les soldats ignares ou corrompus à la désertion. « Qu'ils se battent sans moi, et quand ils auront gagné, j'irai tirer les marrons du feu » : voilà le raisonnement du profiteur.

Le froussard fuit, et le brave doit verser son sang pour deux. Mais ce n'est pas tout : fuyant la caserne ou rejetant l'ordre de marche, le froussard et le profiteur emportent avec eux leur uniforme, et souvent même leur fusil. Le soldat loyal combat parfois sur le front sans bottes, parce que le déserteur les a prises.

L'armée active est légitimement indignée par l'attitude de ces méprisables fuyards. Depuis longtemps les combattants rouges demandent que le pouvoir soviétique fasse un solide balai et chasse tous les déserteurs des recoins où ils se terrent.

Il en est grandement temps! On ne peut tolérer une heure de plus que des vauriens, des traîtres et des parasites soient douillettement couchés au chaud tandis que les combattants loyaux se sacrifient et versent leur sang pour le bien-être du peuple travailleur.

Malheur aux déserteurs! A partir d'aujourd'hui, on les prendra en chasse sur toute l'étendue du pays soviétique. Toutes les autorités soviétiques, les syndicats, les organisations du parti ont le devoir de prendre une part active à la lutte contre la désertion. Les présidents des comités de maison, des soviets de village et de canton seront dorénavant responsables de toute complaisance directe ou indirecte à l'égard des déserteurs. Les recéleurs de déserteurs seront châtiés avec autant de rigueur que les coupables de haute trahison.

Voici la fin de notre longue patience. La dernière heure a sonné! Les déserteurs ne trouveront nulle part ni abri ni complicité. Le pouvoir des ouvriers et des paysans fera retomber sur eux la main de fer du châtement révolutionnaire.

Malheur aux déserteurs!

Malheur aux félons qui trahissent le peuple laborieux!

3 mai 1919, Simbirsk *En route*, n° 40.

LES DÉSERTEURS SONT LES COMPLICES DE KOLTCHAK

Les ouvriers emploient la grève dans leur lutte contre les capitalistes. Néanmoins, dans le milieu ouvrier lui-même, il y a des ouvriers corrompus, déclassés ou tout simplement obtus qui minent le combat de la classe ouvrière et travaillent pendant la grève, s'alliant ainsi au capitalisme contre le prolétariat. On les appelle « briseurs de grève ». Parfaitement légitime, l'animosité des ouvriers à leur égard est grande. Les plus irascibles, ouvertement achetés par les capitalistes, furent parfois jetés dans des hauts fourneaux ou disparurent par divers moyens. S'il était impossible de raisonner les briseurs de grève, les ouvriers faisaient usage de la force.

Dans une armée en campagne, les déserteurs jouent le même rôle que les « jaunes » au cours d'une grève ouvrière dirigée contre la bourgeoisie. La guerre que nous menons est entièrement et uniquement dirigée contre la bourgeoisie. Notre armée est une armée d'ouvriers et de paysans. La lutte qui se déroule a pour enjeu le sort futur du peuple travailleur de Russie et du monde entier. Les déserteurs sapent cette guerre; ils essaient de se dérober aux difficultés et aux sacrifices de la guerre en rejetant leur poids sur les épaules des combattants loyaux et courageux.

Les déserteurs sont les briseurs de grève de la guerre.

Le crime des déserteurs est toutefois bien plus noir. Une grève contre les capitalistes est toujours entreprise par une partie des travailleurs en vue de résoudre un problème particulier. La guerre, elle, est menée par l'ensemble de la classe ouvrière non pas pour résoudre un problème particulier, mais pour déterminer tout l'avenir de notre pays. La grève permettait aux ouvriers de décider de la durée de la journée de travail. Par la guerre, les ouvriers et les paysans décident qui sera maître de la terre russe : les travailleurs ou leurs oppresseurs.

Si la haine des travailleurs conscients envers les briseurs de grève était justifiée, celle des soldats envers les déserteurs est incomparablement plus légitime et plus sacrée.

En affaiblissant l'armée, les déserteurs font traîner la guerre en longueur et accroissent les sacrifices.

Les déserteurs sont les complices et les serviteurs de Koltchak. La guerre contre Koltchak exige une lutte acharnée contre les déserteurs. Tous les citoyens loyaux, les commandants, les commissaires et les soldats doivent y prendre part; les ouvriers et les paysans de la zone des fronts, puis de l'arrière, feront de même.

Il faut créer une situation telle, engendrer dans le pays un état d'esprit tel, que le déserteur ne trouve nul endroit pour poser sa tête, comme Cain qui avait traîtreusement attaqué son frère. Même dans son village natal le déserteur ne doit trouver ni nourriture ni abri. La fabrique où il se présentera doit honteusement le chasser.

Son père, sa mère, son frère, sa sœur, sa femme doivent se détourner de lui et exiger qu'il lave son déshonneur en regagnant son unité.

En quittant son régiment, le déserteur non seulement trahit et renie l'armée, il est également félon envers tout le peuple travailleur. C'est pourquoi tout le peuple doit s'unir contre les déserteurs.

Les déserteurs sont les complices de Koltchak. Et les complices de Koltchak n'ont pas leur place au sein du peuple honnête et travailleur.

Ouvriers, paysans, soldats! Qu'à partir d'aujourd'hui la pitié n'existe plus envers les fuyards, les profiteurs, les déserteurs! Qu'ils rôdent comme des pestiférés aux alentours des villes et des villages jusqu'au moment où leur conscience enfin réveillée leur dira : « Il n'y a qu'un salut pour toi : retourne volontairement à ton régiment et *efface* par ta vaillance au combat la tache déshonorante de la désertion. »

3 mai 1919, Yakoucha-Mélékess
En chemin, n° 41.

LES DÉSERTEURS SOVIÉTIQUES LÉGAUX

La lutte contre la désertion ignore une manifestation particulièrement dangereuse et nuisible du refus de l'obligation militaire : les déserteurs qui se mettent à l'abri de différents postes soviétiques de responsabilité et se considèrent comme intouchables. Ce sont les « irremplaçables ». Chaque institution, chaque secteur, chaque direction a ses « irremplaçables ». C'est valable pour tous les secteurs, le militaire y compris. Alors que des militants politiques occupant les plus hauts postes de responsabilité sont envoyés au front, les bureaucrates soviétiques retiennent à des postes secondaires de précieux spécialistes militaires hautement qualifiés. Des artilleurs deviennent « d'irremplaçables » spécialistes de la coopération, sans son cavalier la comptabilité devient impuissante, tandis que des ingénieurs militaires sont indispensables à la floraison des arts. Divers moyens « d'irremplaçabilité » ont été mis au point. Selon les nécessités, ces messieurs passent d'un poste à l'autre jusqu'au moment où ils dénichent enfin la planque où ils sont absolument irremplaçables.

Certains responsables soviétiques se résignent à laisser tranquilles ces « irremplaçables » lorsqu'ils sont de bons travailleurs. Comme si l'armée n'avait pas besoin de bons travailleurs!

La désertion soviétique légalisée est une manifestation répugnante. L'armée a besoin d'un effectif de commandement sérieux et pendant ce temps — à la différence des simples déserteurs qui se cachent dans les bois, — les commandants siègent aux places d'honneur dans les institutions soviétiques!

Il est temps d'appliquer rigoureusement toutes les lois contre les embusqués et leurs complices aux autorités soviétiques qui s'accommodent de la désertion légale et à ceux qui ont légalisé cet état de fait.

Les commandants embusqués seront envoyés au front. La fin de la désertion soviétique légalisée est arrivée.

28 juin 1919
En route, n° 55.

À PROPOS DES TRIBUNAUX MILITAIRES

À l'instar de toute activité révolutionnaire, celle de nos tribunaux militaires doit avoir une grande portée éducative. Le tribunal juge les criminels qui vont à l'encontre du nouvel ordre révolutionnaire naissant. C'est l'une des armes de coercition à la disposition de l'état ouvrier qui exige de chacun de ses citoyens le respect des rapports définis, d'une certaine concordance dans les actions et d'une certaine discipline.

Nos tribunaux ne jugent pas en fonction d'instructions écrites. L'ordre nouveau est à peine en train de naître. Il se forge dans les conditions d'une lutte acharnée, dans des difficultés que l'histoire n'avait encore jamais connues. La conscience révolutionnaire se trempe au feu de ce combat. Il est impossible de l'enfermer par avance dans des paragraphes de lois. La lutte connaît des hauts et des bas et va de l'offensive au repli. Dans des circonstances différentes, des actions semblables prennent une signification et une importance diverses. Dans ces conditions changeantes, le tribunal demeure toujours quant à lui l'arme de défense des conquêtes et des intérêts de la révolution. Ses jugements tiennent compte des circonstances et des nécessités de la lutte révolutionnaire, ainsi que de l'origine de classe du délinquant. La justice révolutionnaire, de même que la justice militaire révolutionnaire, ne se dissimule pas derrière le masque de l'égalité pour tous (qui n'existe pas et ne peut pas exister dans une société de classes); la justice révolutionnaire se proclame ouvertement organe de combat de la classe ouvrière dans sa lutte contre les ennemis bourgeois d'une part, et contre les perturbateurs de la discipline et de la solidarité au sein même de la classe ouvrière, de l'autre. C'est précisément parce qu'elle a rejeté toutes les hypocrisies de l'ancienne justice que notre justice révolutionnaire a aujourd'hui une immense portée éducative.

Il est cependant indispensable que le tribunal lui-même se rende compte de cette importance et qu'il examine toutes ses décisions non seulement du point de vue du châtement d'un délinquant quelconque, mais aussi en fonction de l'éducation révolutionnaire de classe. La formulation elle-même du verdict acquiert en ce sens une grande portée. On peut relever à ce propos que nos journaux militaires n'arrêtent pas d'imprimer des verdicts correspondant sans aucun doute aux circonstances de l'affaire jugée, mais qui n'en demeurent pas moins totalement incompréhensibles à ceux qui n'ont pas assisté aux débats et n'en connaissent pas tous les aspects.

Prenons deux ou trois exemples. Le tribunal militaire révolutionnaire de telle armée a condamné le citoyen S. à dix mois de prison pour avoir participé à une rébellion blanche, avec déduction de l'emprisonnement préventif; les preuves étaient formelles. Pour tentative réitérée de désertion, le même tribunal militaire révolutionnaire condamne le soldat K. à la détention jusqu'à la liquidation du soulèvement tchécoslovaque et de l'émeute blanche dans l'Oural. Le verdict du tribunal militaire révolutionnaire n'en dit pas plus. Il est évident que publiées sous cette forme, ces décisions ne peuvent avoir qu'un effet démoralisant au lieu de jouer un rôle d'intimidation ou d'éducation. La participation prouvée à une rébellion blanche est punie par six mois de prison! De deux choses l'une : ou ce verdict est criminellement clément, ou alors il y avait dans ce cas des circonstances atténuantes qui expliquent la douceur de cette condamnation. La seconde version est plus plausible. Il importait alors d'exposer ces circonstances particulières avec clarté et précision dans le verdict, afin de ne pas donner

l'impression que celui qui participe à un soulèvement blanc n'est passible que de six mois de prison.

Le second verdict est encore plus étonnant. Pour désertion répétée *et* prouvée, le coupable est condamné à une privation de liberté jusqu'à la liquidation de la rébellion blanche. Comme le but de la désertion est de se soustraire au danger et que le danger durera tant que durera la guerre, l'emprisonnement du déserteur jusqu'à la fin de l'époque dangereuse correspond entièrement à ses vues et représente un encouragement à la désertion pour tous les froussards et autres profiteurs.

Il faut donc à nouveau supposer que dans cette affaire aussi, il y avait des circonstances particulières, car — nous le répétons — ce verdict extrêmement clément est consécutif à des tentatives réitérées de désertion. Dans un cas de ce genre, il faut souligner avec netteté les motifs ayant conduit le tribunal à prononcer un tel verdict.

Il est très important pour le tribunal d'indiquer dans chacune de ses décisions que le châtiment est d'autant plus sévère et le délit d'autant plus grave que le poste occupé par le coupable est élevé, et donc, que sa responsabilité est plus grande. Dans les cas de désertion, d'abandon de poste, de non-exécution d'un ordre militaire, etc., le commandant ou le commissaire sont punis beaucoup plus sévèrement qu'un simple soldat, le chef de compagnie est puni avec plus de rigueur que le sergent de section, etc. Toutes ces différences et ces nuances doivent être exactement indiquées avec clarté et précision dans le texte même du verdict.

Cette remarque est également valable pour les communistes. Il va de soi que l'appartenance au parti communiste n'est pas considérée comme un poste de service. C'est néanmoins une certaine position politique et morale, qui confère des obligations supplémentaires au porteur de la carte. Le citoyen qui adhère au parti communiste proclame par là même qu'il est un combattant actif et dévoué dans la lutte pour la cause de la classe ouvrière. L'adhésion au parti communiste est absolument volontaire et, par conséquent chaque communiste s'engage librement et consciemment à une responsabilité double ou triple envers la classe ouvrière. Il est évident qu'un communiste indiscipliné ou déserteur ne peut en aucun cas invoquer pour sa défense son irresponsabilité ou son aveuglement politique. Dans des conditions rigoureusement identiques et pour une même infraction, un communiste doit être châtié beaucoup plus sévèrement. Le verdict doit toujours être extrêmement explicite à ce propos.

Il est vrai que nos tribunaux, y compris nos instances militaires, sont formés d'ouvriers et de paysans connaissant généralement très bien leur affaire et dont les verdicts correspondent pleinement aux intérêts de la révolution; ils n'ont cependant pas tous la formation nécessaire et c'est pourquoi ils ne sont pas toujours capables de formuler convenablement leurs verdicts par écrit. Comme nous l'avons déjà souligné, cet aspect a pourtant une grande importance. Il est donc indispensable que ceux qui prononcent le verdict ne pensent pas uniquement au coupable en le formulant, mais qu'ils aient également en vue les larges masses de soldats, d'ouvriers et de paysans. Le verdict doit avoir un caractère de propagande : intimider les uns, confirmer la foi et la vaillance des autres. C'est seulement dans ces conditions que l'activité des tribunaux militaires sera utile à l'Armée Rouge et à l'ensemble de la révolution ouvrière.

23 avril 1919, Viatka-Glazovo, *En route*, n° 35.

V. SCIENCE MILITAIRE ET LITTÉRATURE

PARLER POUR NE RIEN DIRE

Tout en publiant bon nombre d'utiles articles spéciaux, la revue *Affaires militaires* ne réussit pas à trouver son équilibre intellectuel. Rien d'étonnant à cela. Des événements qui n'avaient pas été prévus par les collaborateurs *d'Affaires militaires* se sont déroulés dans le monde entier et en particulier dans notre propre pays. Tout d'abord, ces collaborateurs furent nombreux à penser qu'aucun schéma n'étant applicable à ces événements, tout était incompréhensible; par conséquent, il valait mieux refuser tout critère d'appréciation et attendre patiemment de voir quelle serait l'issue de ce bouleversement. Mais au fur et à mesure de l'écoulement du temps, certaines caractéristiques de l'ordre commencèrent à poindre de cet immense chaos que les collaborateurs *d'Affaires militaires* n'avaient absolument pas prévus. L'intelligence humaine est généralement passive et assez paresseuse; elle saisit plus facilement ce qu'elle connaît et qui n'exige pas de réflexions supplémentaires. C'est ce qui se passe actuellement. S'étant tout d'abord convaincus que leurs connaissances n'étaient pas rejetées et reconnaissant ensuite dans la nouvelle organisation des traits qui leur étaient familiers, maints spécialistes militaires se dépêchèrent d'en conclure qu'il n'y avait rien de nouveau sous le soleil et que par conséquent, les anciennes structures pouvaient encore très bien servir avec succès.

Mais il y a plus. Après avoir conclu que finalement, dans le domaine militaire aussi, tout finirait par retomber aux anciens usages, ils reprirent courage et décidèrent d'attendre benoîtement la restauration. À cette enseigne, quelques collaborateurs *d'Affaires militaires* s'empressèrent de remettre sur le tapis leurs conceptions générales fortement poussiéreuses — notamment à propos de la place de la guerre et de l'armée dans l'histoire de l'évolution humaine. De toute évidence, ils se prennent pour des « spécialistes » dans ce domaine aussi. Erreur fatale! Un bon artilleur ou un intendant est loin d'être toujours appelé à jouer les historiens philosophes. À travers deux ou trois exemples, en voici la preuve.

Dans son numéro 15-16, les *Affaires militaires* publient en bonne place un article du citoyen F. Herschelman : « La guerre sera-t-elle possible à l'avenir ⁴¹ ? »

À commencer par le titre, tout est faux dans cet article. Quant au fond, l'auteur se demande si les guerres sont inévitables à l'avenir et arrive à la conclusion qu'elles le seront. Comme chacun sait, il existe une abondante littérature à ce sujet. Aujourd'hui, la question est passée du domaine littéraire à celui du combat intensif, prenant ouvertement dans tous les pays l'aspect d'une guerre civile. En Russie, le pouvoir est aux mains d'un parti politique dont le programme définit avec précision et netteté les caractéristiques sociales et historiques des guerres passées ou actuelles, et qui précise avec autant de clarté que d'exactitude les conditions dans lesquelles les guerres deviendront non seulement inutiles, mais aussi impossibles. Personne ne demande au citoyen Herschelman d'adopter le point de vue communiste. Mais quand un spécialiste militaire entreprend une analyse de la guerre dans une revue russe officieuse — en 1919, pas en 1914! — il semble qu'on serait en droit d'exiger que ledit spécialiste connaisse au moins les rudiments du programme qui est la doctrine

officielle du régime et sur lequel repose toute notre politique intérieure et internationale. Il n'y fait même pas allusion.

Comme il est de tradition, l'auteur commence par le commencement, c'est-à-dire qu'il démarre sur un postulat de la pire banalité, tiré de la scholastique impuissance historique de Leer et stipulant que « la lutte est l'apanage de tout ce qui vit ».

Fondé sur l'interprétation la plus large, voire illimitée, du mot « lutte », cet aphorisme supprime en toute simplicité l'ensemble de l'histoire humaine en la dissolvant sans résidu dans la biologie. Lorsque sans jouer sur les mots nous parlons de *guerre*, nous sous-entendons un affrontement systématique de groupes humains organisés par l'État et qui utilisent les moyens techniques dont ils disposent au nom de buts fixés par le pouvoir politique qui les représente. Il est absolument évident que rien de semblable n'existe en dehors de la société humaine. Si la *lutte* est propre à tout ce qui vit, la *guerre* en revanche est un phénomène purement historique et humain. Celui qui ne s'en rend pas compte est encore très loin du seuil même de la question.

Jadis, les hommes se mangeaient entre eux. Dans certains pays, le cannibalisme s'est encore conservé jusqu'à nos jours. Il est vrai que les Achantis ne publient pas de revues militaires, mais s'ils le faisaient, leurs théoriciens militaires écriraient vraisemblablement : « Espérer que les gens renoncent au cannibalisme est vain, puisque la lutte est l'apanage de tout ce qui vit. » Avec la permission du citoyen Herschelman, nous pourrions répliquer au savant anthropophage qu'il ne s'agit pas pour l'instant de la lutte en général, mais de l'une de ses formes singulières, qui s'exprime en l'occurrence par l'homme à l'affût de son semblable.

7--- Manifestement, le cannibalisme n'a pas disparu sous l'effet de la persuasion, mais à la suite des modifications de l'ordre social : en effet, lorsqu'il se révéla plus avantageux de transformer les prisonniers en esclaves, l'anthropophagie (cannibalisme) disparut. Et la *lutte*? La lutte, eh bien, elle demeura. Cependant, pour le moment nous ne parlons pas de lutte, mais de cannibalisme.

Jadis, le mâle se battait avec un autre mâle pour une femelle. Les fiancés antiques « enlevaient la fille de l'eau ». Comme le citoyen Herschelman le sait sans doute, ce moyen n'a plus cours de nos jours, bien que *la lutte soit l'apanage de tout ce qui vit*. Les règlements de comptes dans les bois ou les cavernes ont été remplacés plus tard par des tournois de chevalerie en présence des dames. Cependant, tournois et duels appartiennent aujourd'hui au passé ou se sont dans l'ensemble transformés en vulgaire écho de mascarade des anciens heurts sanglants. Pour comprendre ce processus, il faut suivre de près l'évolution de l'économie, les relations entre hommes et femmes, les modifications fondamentales intervenues dans la vie *familiale* et tribale courante, l'apparition et l'évolution des classes, le conditionnement historique des opinions et des préjugés des chevaliers et de la noblesse, le rôle du duel en tant qu'élément de l'idéologie de classe, la disparition du fondement social des classes privilégiées, la transformation du duel en une survivance inutile, etc. Sur la base d'un aphorisme vide de sens — *la lutte est l'apanage de tout ce qui vit* — dans ce domaine comme dans tous les autres, on ne peut pas aller bien loin.

Les tribus et les clans slaves se battaient entre eux. Du temps du féodalisme, les principautés se battaient entre elles. Les tribus allemandes faisaient de même, tout comme les principautés féodales de la future France unifiée. Les luttes sanglantes entre féodaux, les guerres opposant entre elles les provinces ou les villes aux armées de chevaliers étaient à l'ordre du jour non pas parce que « la lutte est l'apanage de tout ce qui vit », mais parce qu'elles étaient déterminées par certaines relations sociales de l'époque, et elles disparurent en même temps que ces dernières. Les motifs qui poussaient les Moscovites à se battre contre les habitants de Kiev, les Prussiens contre les Saxons, les Normands contre les Bourguignons étaient à l'époque aussi profonds et rigoureux que les causes qui se trouvaient à l'origine de la dernière guerre entre Allemands et Anglais. Par conséquent, une fois encore, il ne s'agit pas d'une simple loi de la nature en tant que telle, mais de lois spécifiques définissant l'évolution de la société humaine. Sans même nous éloigner du domaine le plus général des considérations historiques, permettez-moi de poser une question : si l'homme a dépassé le stade de la guerre entre la Bourgogne et la Normandie, la Saxe et la Prusse, entre les principautés de Kiev et de Moscou, pourquoi ne dépasserait-il pas le stade des affrontements entre l'Angleterre et l'Allemagne, la Russie et le Japon ? De toute évidence, la *lutte* dans le sens le plus large du mot demeurera; toutefois, la guerre — qui n'est qu'une forme particulière de cette lutte — n'est apparue qu'à l'époque où l'homme commença à bâtir sa société et à utiliser des armes. Cette forme singulière de lutte — la guerre — a suivi le cours des modifications de la société humaine et, dans certaines circonstances historiques, elle peut complètement disparaître.

Dans leur morcellement, les guerres féodales étaient essentiellement dues à l'isolement de l'économie moyenâgeuse. Chaque région considérait sa voisine comme un monde replié sur lui-même duquel on pouvait tirer profit. Dans leurs nids d'aigle, les chevaliers observaient d'un œil rapace l'enrichissement des villes qui se développaient. L'évolution ultérieure a unifié les provinces et les régions en un tout. À la suite d'une lutte interne et externe impitoyable, la France unifiée, l'Italie unifiée et l'Allemagne unifiée se développèrent sur cette nouvelle base économique. L'unité économique ayant ainsi transformé de grands pays en un organisme économique unique, les guerres devinrent impossibles dans les limites de cette nouvelle formation historique élargie : la nation et l'État.

Cependant, l'évolution des relations économiques n'en resta pas là. L'industrie avait depuis longtemps dépassé son cadre national et avait lié le monde entier par les chaînes de l'interdépendance. Ce n'est pas seulement la Bourgogne ou la Normandie, la Saxe ou la Prusse, Moscou ou Kiev, mais la France, l'Allemagne et la Russie qui ont cessé depuis longtemps d'être des mondes se suffisant à eux-mêmes pour devenir des parties dépendantes de l'économie mondiale. Nous ne le sentons que trop bien aujourd'hui, en période de blocus militaire, quand nous ne recevons plus les produits industriels allemands ou anglais qui nous sont indispensables. D'autre part, les ouvriers allemands ou anglais ressentent eux aussi cette rupture mécanique d'un tout économique, puisqu'ils ne reçoivent plus ni le blé du Don, ni le beurre sibérien.

Les fondements de l'économie sont devenus mondiaux. La perception des bénéfices — c'est-à-dire le droit d'écrémer l'économie mondiale — n'en est pas moins demeurée aux mains des

classes bourgeoises de certaines nations. S'il faut donc chercher les racines des guerres actuelles dans la « nature », ce n'est pas dans la nature biologique ni même dans la nature humaine en général qu'on doit les quérir, mais dans la « nature » sociale de la bourgeoisie qui naquit, puis se développa en tant que classe exploitante, usurpatrice, dirigeante, profiteuse et ravageuse, en contraignant les masses laborieuses à guerroyer au nom de ses objectifs. Étroitement liée en un tout, l'économie mondiale crée des sources inouïes d'enrichissement et de puissance. La bourgeoisie de chaque nation voudrait être la seule à bénéficier de ces sources, désorganisant par la même occasion l'économie mondiale, comme le firent les féodaux à l'époque de transition vers un nouveau régime.

Une classe destinée à semer toujours davantage de désordre dans l'économie ne peut se maintenir longtemps au pouvoir. C'est pourquoi la bourgeoisie elle-même se sent contrainte de chercher une issue en créant « la Société des Nations ». L'idée de Wilson est de réviser l'économie mondiale unifiée en créant une espèce de société de brigandage par actions, afin que les profits soient répartis entre les capitalistes de tous les pays sans qu'ils se battent entre eux. Manifestement, Wilson entend garder la majorité des actions pour ses propres boursiers de New York ou de Chicago, ce dont ne veulent pas entendre parler les bandits de Londres, Paris, Tokyo et autres.

C'est dans cet affrontement des appétits bourgeois que gît la difficulté des gouvernements bourgeois de trouver une solution au problème de la « Société des Nations ». On peut néanmoins assurer qu'après l'expérience de la guerre actuelle, les milieux capitalistes des pays les plus importants auraient créé les conditions d'une exploitation plus ou moins centralisée et unifiée du monde entier sans recourir à la guerre, de la même façon que la bourgeoisie avait liquidé les guerres féodales dans les limites du territoire national. La bourgeoisie aurait pu mener cette nouvelle tâche à bien si la classe ouvrière ne s'était pas retournée contre elle, tout comme en son temps elle-même s'était opposée aux forces féodales. La guerre civile qui s'est terminée en Russie par la victoire du prolétariat aura une fin semblable dans tous les autres pays; cette guerre mène à la conclusion suivante : le prolétariat prend en mains la solution du problème qui se pose aujourd'hui à l'humanité — problème de vie ou de mort, à savoir la transformation de toute la surface terrestre, de ses richesses naturelles et de tout ce qui a été créé par le travail de l'homme en une économie mondiale, mieux systématisée en fonction d'une seule et même pensée, et où la répartition des biens se fait comme dans une grande coopérative.

Le citoyen Herschelman n'a sans doute aucune idée de tout cela. Il a découvert un quelconque opuscule d'un certain professeur Danievski, intitulé *Le système de l'équilibre politique, du légitimisme et des commencements de la nation*, et, en s'appuyant sur quelques conclusions rachitiques du juriste officiel, en conclut à l'inéluctabilité des guerres jusqu'à l'achèvement des siècles. Dans les colonnes de la revue de l'Armée Rouge ouvrière et paysanne — en mai 1919! l'éditorial expose gravement que le début de... la légitimité ne préserve pas de la guerre! La légitimité, c'est la reconnaissance de l'immuabilité de toute la saloperie monarchiste, de classes et de castes qui s'est accumulée sur cette terre. Chercher à prouver que la reconnaissance des droits éternels du pouvoir des Hohenzollern ou des Romanov, ou encore des usuriers parisiens, ne préserve pas des guerres, cela signifie simplement parler pour ne rien

dire. C'est aussi valable pour la théorie du soi-disant « équilibre politique ». Personne n'a mieux démontré la fausseté et l'inanité de cette théorie que le marxisme (communisme). La tricherie diplomatique de « l'équilibre » *n'était* que la *façade* d'une compétition diabolique des engins militaires d'une part et de l'autre — des aspirations de l'Angleterre à affaiblir la France et l'Allemagne, de l'Allemagne à affaiblir la France, etc.

Deux locomotives ont été lancées l'une contre l'autre sur la même voie, voilà la signification de la théorie du monde armé par « l'équilibre européen », une théorie dont les marxistes ont démontré la fausseté bien avant qu'elle ne s'écroulât dans le sang et la boue.

Seuls les songe-creux petits-bourgeois et les charlatans bourgeois peuvent parler du principe national comme fondement de la paix éternelle. Lorsque le développement de l'industrie exigea la transformation de la province en une unité nationale beaucoup plus vaste, les guerres furent menées sous la bannière nationale. Les guerres contemporaines ne supposent pas le principe national. Il ne s'agit déjà plus des guerres civiles. Koltchak vend la Sibérie à l'Amérique, Dénikine est prêt à inféoder les trois quarts du peuple russe à l'Angleterre et à la France pourvu qu'on le laisse continuer de piller à son aise le dernier quart. Le principe national ne joue même plus de rôle dans les guerres internationales. L'Angleterre et la France se partagent les colonies allemandes, et écartèlent l'Asie. L'Amérique fourre son nez dans les affaires européennes, tandis que l'Italie s'adjudge des Slaves. À moitié étouffée, la Serbie trouve encore le moyen d'étrangler les Bulgares. Dans le meilleur des cas, le principe national n'est qu'un prétexte. Il s'agit en fait de souveraineté mondiale, c'est-à-dire de la domination économique du monde entier. Après une critique superficielle de la légitimité, de la théorie de l'équilibre politique et du principe national, le citoyen Herschelmann ne mentionne même pas le problème de l'issue de la guerre. Et pourtant, cette issue se décide actuellement sur le terrain. Après avoir chassé la bourgeoisie du gouvernail national et pris les rênes du pouvoir, la classe ouvrière prépare la création de la République fédérative soviétique européenne et mondiale qui reposera sur une économie mondiale unifiée.

La guerre a été et demeurera une forme armée de l'exploitation ou de la lutte contre l'exploitation. La domination fédérative du prolétariat en tant que transition vers une Commune mondiale signifie la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme et donc la liquidation des affrontements armés. La guerre disparaîtra comme le cannibalisme. La lutte, elle, continuera, mais ce sera la lutte collective de l'humanité contre les forces ennemies de la nature.

10 juillet 1919, Voronej-Kolodeznaïa
Les Affaires militaires, no 23-24

IL FAUT SE RÉARMER!

Conseils à quelques spécialistes militaires.

Nous avons déjà maintes fois déclaré et nous sommes prêts à le répéter que nous avons besoin de spécialistes militaires. Ils sont indispensables à notre activité et ne nous sont pas uniquement nécessaires temporairement, tant que nous n'avons pas « notre » propre effectif de commandement — comme l'affirment certains imbéciles. Non, dans leur majorité les

commandants qui sont entrés dans l'Armée Rouge s'y fondent étroitement et s'y intègrent, comme ils s'intègrent à la République soviétique. Toutefois, si nous recrutons les officiers de l'ancienne armée tsariste, cela ne veut pas du tout dire que nous acceptons patiemment tous leurs préjugés et toutes leurs opinions erronées. Cela signifie encore moins que nous laisserons passivement ces opinions et ces préjugés s'infiltrer dans les armées de la révolution. Et pourtant de telles tentatives ont été faites. Nous ne nous référons pas à la malveillante propagande contre-révolutionnaire clandestine que nous réprimons. Non, il s'agit d'articles et de brochures absolument légaux, édités aujourd'hui sous couvert soviétique par certains spécialistes militaires qui, dans leur candide innocence, ne se doutent même pas qu'ils sont en flagrante contradiction avec les principes fondamentaux du pouvoir soviétique et avec le programme communiste.

J'ai devant moi un « Recueil d'articles sur la discipline », édité par la rédaction de la revue *Les Affaires militaires*. Il est difficile d'imaginer publication plus inactuelle, plus déplacée et plus dépourvue de discipline intellectuelle. De toute évidence, le recueil est destiné à l'Armée Rouge. C'est ce que l'on est en tout cas en droit de supposer, car si le recueil avait été destiné à l'armée de Dénikine, il aurait dû être édité à Rostov ou à Ekaterinodar. Mais non, ce recueil est édité à Moscou, à Prétchistenka, avec les deniers du gouvernement soviétique. Dans un avant-propos pédant qui renvoie à la sagesse du temps d'Otchakov, on nous propose comme modèle suprême Spencer : « ... si la Russie n'a pas son Spencer, qu'elle lise et s'instruise auprès de l'Anglais Spencer. » Spencer est un individualiste bourgeois typique, ennemi juré du socialisme. Sa conception du monde est entièrement conditionnée par le conservatisme bourgeois. C'est essentiellement un vieux clerc philosophe de la bourgeoisie anglaise, qui voit le monde à travers le judas d'une quelconque banque de la City et considère que les savants préjugés de ses clercs supérieurs sont les seules lois valables de l'évolution humaine. Et on recommande à l'armée du prolétariat révolutionnaire de s'instruire auprès de ce conservateur bourgeois!

On nous offre même un véritable florilège des pensées et des aphorismes de Spencer. On y décèle un contentement pharisien au sujet des philanthropes et maîtres du monde qui s'appliquèrent en permanence à exterminer les créatures inférieures et favorisèrent ainsi la culture des... cannibales et des adorateurs d'idoles supérieures. Spencer veut dire par là que les tortures et les souffrances infligées par la bourgeoisie aux « créatures inférieures » — malheureux vagabonds et prolétaires sans abri — permirent de créer cette fleur de la société au sommet de laquelle se trouvent les philanthropes de la Bourse et leurs valets philosophes. Cet imbécile bourgeois ne se rend même pas compte que les philanthropes bourgeois qui ont fait payer si cher leur suffisance, leur égoïsme et leur avidité, sont mille fois plus répugnants que les soi-disant cannibales...

Dans la partie dite « philosophique » du recueil, on trouve en deuxième place cette définition de la discipline, due à Bismarck :

La discipline est le fruit de la loyauté, né de l'amour de la patrie et de la fidélité au père de la nation. » Le père de la nation, en l'occurrence, c'est les Hohenzollern. De l'air le plus innocent du monde, on propose au soldat rouge et à son commandant une définition de la discipline, issue de la « sagesse » des junkers prussiens et stylisée dans l'esprit d'un byzantinisme

protestant nauséabond. Le point 6 exige le respect des hiérarchies (toujours dans la partie « philosophique »). Au second rang de cette philosophie de « la discipline » figure un aphorisme du « père de la nation » lui-même, l'empereur Guillaume : « Seules l'attention et la soumission engendrent et sauvegardent les vertus militaires de chaque régiment et c'est uniquement grâce à elle qu'on peut aller au combat et remporter la victoire, une victoire digne de notre glorieux passé. C'est pourquoi chaque soldat doit prêter attention et soumission à tous ses supérieurs, c'est-à-dire à tout officier ou sous-officier du régiment ou de l'unité dont il fait partie, et exécuter scrupuleusement leurs ordres. » A souligner au passage la profondeur de pensée — en tout point digne du caporal couronné, et le style brillant rappelant l'épluchure d'une patate gelée. Et l'on cite cet aphorisme en exemple à l'Armée Rouge! A la page 17, on tombe sur des citations de Spencer et de Taylor, qui découvrirent « la nécessité du pouvoir princier »; il, est toutefois difficile de se rendre compte si cette affirmation est valable pour le passé ou pour l'avenir, c'est-à-dire si l'auteur cherche à expliquer comment, à un certain stade de leur évolution, les hommes des cavernes en arrivèrent au pouvoir des princes — ou s'il conclut qu'en comparaison du régime soviétique, la monarchie est une étape supérieure.

Il va sans dire que les pensées de Dragomirov, nettement plus humaines et psychologiquement plus riches, ont besoin d'importantes corrections pour être actuellement valables. Selon toute évidence, si des chapitres comme « La discipline des conséquences » et « L'instruction et la culture intellectuelle » — tirés des livres du psychologue Ben — ont été inclus dans ce recueil, c'est tout simplement parce que les rédacteurs eux-mêmes n'étaient manifestement pas sûrs de la discipline de leurs propres pensées.

A propos de la discipline qu'imposent les nécessités de la guerre contemporaine, on nous indique « l'exécution rigoureuse des instructions de salut militaire » et l'exigence toujours répétée d'un « salut militaire rigoureusement exécuté et d'une tenue absolument correcte ».

Après avoir pris ce recueil, tout soldat instruit ou tout jeune commandant de formation nouvelle ouvrira de grands yeux à la lecture des premières lignes — puis, indigné, jettera cet opuscule aux orties. Et il aura raison. À vrai dire, le recueil contient quelques pensées et certaines instructions valables. Mais noyées dans quel fatras inutile! Cependant, ce qui fait entièrement défaut à ce recueil, c'est l'idée maîtresse. Et pourtant notre époque exige des idées maîtresses. Énumérer des phrases et des aphorismes — c'est bon pour des exégètes antédiluviens. L'armée révolutionnaire n'a pas besoin de mots savants; elle se contente de mots simples, clairement et nettement scientifiques, qui systématisent la riche expérience de l'époque. Citer en exemple au soldat rouge russe un vulgaire bourgeois myope comme Spencer — c'est idiot; lui proposer comme modèle un bouffon de théâtre grimé comme Guillaume — ce n'est pas seulement idiot, c'est insolent; cela sent la provocation injustifiée.

Qu'y a-t-il à la base de ce malentendu ? Un regard scholastique sur la science réduite à une somme de citations savantes, de définitions formelles, de notes au bas des pages — un bric-à-brac académique vieilli rajouté à la connaissance militaire pratique comme une queue à un cerf-volant. Et le citoyen Biélaïev, rédacteur du recueil, s' imagine sérieusement que tout ceci peut servir à quelque chose! Et la revue *Les Affaires militaires* ose proposer cette sagesse mangée aux mites en dépit d'un fort relent de naphthaline à l'armée la plus révolutionnaire de toute l'histoire humaine!

Citoyens spécialistes militaires! Vous avez appris la tactique et la stratégie, les uns — bien, les autres — moins bien. C'est ce que la classe ouvrière veut apprendre auprès de vous; elle désire l'apprendre consciencieusement et avec application — plus tard, elle apprendra encore mieux. Mais n'allez pas vous imaginer, citoyens spécialistes militaires, qu'ayant des notions d'artillerie, vous savez tout. Dans les domaines social, politique et historique — dans l'ensemble vous ne savez rien, ou — pis encore — ce que l'on vous a enseigné n'est qu'un vieux ramassis de balivernes, depuis longtemps dépassé par l'évolution de la pensée humaine et dont les sycophantes du tsarisme se servaient pour obscurcir les cerveaux. Nous n'avons pas besoin de ça. C'est pourquoi nous vous déclarons franchement : vu notre pauvreté, il est criminel aujourd'hui de gaspiller du temps, du papier et de l'encre pour publier des recueils absolument inutiles, d'une idéologie remontant à des époques depuis longtemps révolues.

Citoyens spécialistes militaires! Enseignez-nous ce qui est votre véritable spécialité, et au-delà — allez vous-mêmes à l'école. Il n'y a rien de honteux à reconnaître son ignorance, à essayer de débarrasser son cerveau de l'ancien fatras et à prendre en main des livres qui reflètent le mouvement des idées humaines des XIXe et XXe siècles. Comment savoir, peut-être que même les très sages autorités en matière militaire reconnaîtront que la théorie du communisme (marxisme) est aussi importante que complexe et qu'il ne faut pas se comporter à son égard comme le firent certains séminaristes qui en moins de cinq minutes réglèrent son compte à Darwin! Citoyens spécialistes militaires! Prenez un bon livre en main plutôt que d'en éditer un mauvais!

Septembre 1919

Les Affaires militaires, n° 2655.

DE QUELLE REVUE MILITAIRE AVONS-NOUS BESOIN

Discours prononcé à la réunion des rédacteurs et collaborateurs des éditions militaires.

Ma proposition de fusionner les revues *l'Officier rouge* et *Les Affaires militaires* a soulevé une protestation décidée des collaborateurs de cette dernière °. Nous avons entendu ici une série d'objections qui peuvent se résumer ainsi : on n'a pas le droit de faire disparaître une revue scientifico-militaire au nom de l'édition « populaire ». Mais je n'ai rien proposé de semblable. J'ai suffisamment de respect pour la science militaire dans la mesure où elle est digne de ce nom, c'est-à-dire dans la mesure où elle généralise l'expérience militaire acquise. Elle doit néanmoins être une véritable science militaire et la revue prétendant au titre de scientifico-militaire doit remplir réellement son rôle, qui est de vérifier les anciennes conclusions par l'expérience contemporaine dans les conditions sociales et historiques actuelles. *Les Affaires militaires* ne le font pas, ou pratiquement pas. MM. les auteurs s'efforcent d'employer un langage atemporel et d'exposer de quelconques vérités en marge du temps. Il est vrai que le rédacteur des *Affaires militaires*, articles à l'appui, prétend que la rédaction « aurait déjà fait le tour » de tous les problèmes : forteresses, artillerie, instruction des compagnies, doctrine militaire allemande et bien d'autres encore. Cette énumération est édifiante, mais prouve uniquement que *Les Affaires militaires* se sont occupées d'affaires militaires. Rien de plus. Ce qu'il faut savoir, c'est comment elle s'en est occupé. Science militaire ne veut pas dire géométrie. Il est peu vraisemblable que les quelques vérités « géométriques » — assez

maigrelettes, il faut bien l'avouer — énoncées par le vieux Leer soient susceptibles d'être complétées par de nouvelles vérités « a-temporelles » dans les colonnes des *Affaires militaires*. Ce dont nous avons besoin aujourd'hui, c'est une participation directe de la revue à la formation matérielle et idéologique de l'Armée Rouge, de l'armée qui se crée maintenant. Malheureusement, la rédaction ignore trop ce processus de formation, pour ne pas dire qu'elle lui tourne carrément le dos.

L'armée de la Grande révolution française s'est formée par « amalgame ». Ce mot était alors d'usage courant dans les milieux politiques et militaires. Les anciens régiments de ligne et leurs officiers furent absorbés par des brigades composées des nouvelles unités révolutionnaires. Pratiquement, cet amalgame signifia la fusion de l'expérience acquise et du nouvel esprit d'héroïsme révolutionnaire des masses populaires exprimé par l'armée révolutionnaire. Aujourd'hui, un certain amalgame a aussi lieu chez nous. Il est vrai que nous n'avons pas conservé nos anciens régiments et que nous sommes repartis à zéro. Cependant, nous ne récusons ni l'ancienne expérience, ni les anciens spécialistes. Au contraire. Nous les recrutons. Nombre d'entre eux accomplissent leur tâche avec succès. Par ailleurs, un véritable amalgame — donc, une certaine fusion chimique, est également en cours de réalisation sur le front. Notre littérature militaire doit être le reflet idéologique de ce processus. *Les Affaires militaires* n'est pas ce miroir. C'est sa principale erreur.

Afin d'établir des liens plus étroits entre l'Armée Rouge et l'édition, on a proposé au cours des débats de confier certains secteurs de l'édition aux chefs des départements supérieurs correspondants. Je m'y oppose formellement. Ce lien serait purement mécanique. Je suis entièrement d'accord avec le camarade Svétchine quand il dit que cette mesure ne mènerait qu'à une bureaucratisation totale de l'édition. Alors qu'aujourd'hui encore ils ne réussissent pas toujours à se tirer d'affaire — obliger les chefs des départements à dissenter à propos de leur propre expérience est strictement impossible. Nos départements supérieurs ont eux-mêmes besoin d'être critiqués, encouragés et idéologiquement stimulés. Si nous leur confions une revue, ils seront tout juste capables de projeter leurs propres ombres dans ses colonnes. Les inciter à collaborer à la revue — c'est autre chose et c'est du ressort de la rédaction. J'ai personnellement été satisfait en tant que lecteur de tomber sur l'article de l'ex-intendant Groudzinski au sujet de l'approvisionnement.

Ce spécialiste s'élève contre l'improvisation qui, espérant résoudre tous les problèmes à coups d'intuition, refuse tout enseignement. Le mécontentement et la critique du spécialiste militaire sont pleinement fondés. Toutefois, l'article ne répond malheureusement pas à notre attente. J'y ai trouvé une énumération de citations, de blagues pas bêtes prouvant que même dans des conditions difficiles, un intendant pouvait avoir de l'humour; c'est réjouissant. Néanmoins, je n'ai pas trouvé la moindre trace de critique pratique ou constructive. Songez donc à l'ampleur du thème choisi et à la responsabilité qu'il implique : un affrontement opposant l'intendance au Commissariat du peuple à l'approvisionnement et au Conseil supérieur de l'économie nationale. Il s'agit là de nouvelles formations complexes, qui reflètent tous les aspects du processus de l'édification socialiste avec ses erreurs, ses déviations, ses vestiges de routine, son inexpérience et sa recherche de voies nouvelles. En ce qui concerne l'approvisionnement de l'armée, qui pouvait être mieux qualifié qu'un intendant pour se

permettre une critique constructive de l'activité du Commissariat de l'approvisionnement et du Conseil supérieur de l'économie nationale ? L'armée est l'organisme le plus exigeant, le plus impératif, et ne souffre aucun retard dans la satisfaction de ses besoins. C'est pourquoi tous les travers de l'économie dans son ensemble se manifestent avec la plus grande clarté dans l'approvisionnement de l'armée. Et pendant ce temps, nos spécialistes de l'intendance se comportent envers le Commissariat de l'approvisionnement et envers le Conseil supérieur de l'économie nationale comme envers un fléau qu'il faut bon gré mal gré supporter. Au lieu de critiquer — même de la manière la plus insolente et la plus vive — ils se contentent de bougonner, de se taire ou de railler. C'est là que *Les Affaires militaires* font fausse route.

Prenons la question de la composition sociale de notre armée. Nous la bâtissons sur un fondement de classe. Cette question a-t-elle déjà été examinée dans l'optique militaire ? Jamais *. Ou peut-être n'est-elle pas importante du point de vue militaire ? Voyez néanmoins: en Ukraine, Sloropadski a lui aussi tenté de former une armée reposant sur un principe de classe. Il a mobilisé des cultivateurs possédant au moins — semble-t-il — vingt-cinq hectares. Enfin, nous avons assisté à la tentative de l'Assemblée constituante de mettre sur pied une armée « populaire » en marge du principe de classe. Cette dernière a lamentablement échoué. Il faudrait donc en conclure que nous vivons à une époque où le principe de classe d'édification de l'armée s'impose de lui-même. Quelle conclusion en tirer dans le domaine militaire pour la formation, l'éducation, la tactique ? Quelles en sont les conséquences militaires pratiques ? Votre revue ne s'est jamais arrêtée à ces questions. N'est-ce pas impensable ?

Voyons plus loin. Sans effectif de commandement, une armée n'est pas une armée. Nous puisons notre effectif de commandement à deux sources essentielles — dans la réserve de l'ancien corps des officiers et au sein de la masse des ouvriers et des paysans qui ont suivi des cours d'instruction. L'évaluation de cet effectif de commandement, la tentative de faciliter notre activité pour son recrutement, son éducation et sa rééducation — où sont-elles ? Nous les chercherions en vain dans les pages des *Affaires militaires*.

Et les questions de technique, de stratégie, de tactique de la guerre actuelle ? Vous les avez à peine effleurées. Évidemment, vous écrivez des articles sur les forteresses et sur nombre d'autres sujets.

Cependant, toute la question est de savoir comment les écrire. Personne n'exige une quelconque vulgarisation spéciale ou artificielle. Ce n'est pas du tout de cela qu'il s'agit. Il importe seulement d'écrire en fonction des sujets traités.

Il va sans dire qu'il faut éviter un langage pédant de caste ou de chancellerie, mais finalement la vulgarisation dépend de l'importance du sujet, de la complexité des notions et de leur interdépendance. Je répète néanmoins que là n'est pas la question.

** A partir de l'expérience de la guerre de 1870/71, l'économiste bourgeois allemand Louis Brentano fit une analyse comparative des qualités de combat des ouvriers et des paysans allemands; il conclut à la supériorité militaire du prolétariat. Nos spécialistes militaires se sont-ils occupés, ne serait-ce qu'une seule fois, de cette importante question dans leur revue? Jamais. En attendant, à notre époque, la vie de l'armée tourne autour de cette question. L'expérience accumulée est énorme. En tient-on compte ? Pas du tout. L.T.*

On peut écrire à propos des forteresses, des tanks, de la flotte anglaise, des nouvelles structures de la division australienne en prenant pour point de départ les besoins et les tâches de l'Armée Rouge, c'est-à-dire en s'efforçant d'élargir son horizon et d'enrichir son expérience. On peut également écrire comme un quelconque observateur impartial, confortablement installé à son bureau et se contentant de jeter un vague coup d'œil aux alentours afin de pondre quelques lignes de temps en temps. C'est justement là le malheur : de nombreux articles des *Affaires militaires* sont écrits sur le ton de personnes qui se contentent d'attendre et d'user de faux-fuyants.

On peut évidemment aussi considérer toute la période révolutionnaire comme un malentendu et faire comme le type qui attend sous son parapluie que l'orage cesse. Il peut attendre ainsi une heure ou deux, tout en espérant que le temps change et lui permette de poursuivre son petit bonhomme de chemin après avoir refermé son parapluie. Hélas, cet état d'esprit ne convient guère à la publication d'une revue. Le mot lui-même de « journal » vient de « jour », et « le temps ne pardonne pas ce que l'on fait sans lui ». A la rigueur, un secrétaire ou un inspecteur d'artillerie, voire même un commandant de division (un mauvais commandant, s'entend), peuvent inconsciemment attendre quelque chose ou quelqu'un. Mais un tel état d'esprit ne convient pas du tout à l'édition d'une revue. Car un auteur n'est essentiellement qu'idées. Il appelle, enseigne, généralise, se manifeste — et quelle valeur accorder à son appel si lui-même s'abrite sous son parapluie ? C'est cette psychologie qui fait le malheur des *Affaires militaires*.

Bien sûr, vous parlez de forteresses et d'autres choses encore. Je me souviens d'articles de revues militaires françaises sur les forteresses au cours de cette guerre, tandis que croulaient nos forteresses russes. À cette époque, une fiévreuse surestimation de l'importance des forteresses sévissait dans la presse militaire. Les forteresses de type ancien tiendraient-elles ou allaient-elles être supplantées par les positions fortifiées du nouveau type de tranchées ? Mais ces articles français étaient rédigés en fonction du sort de Verdun, de Belfort, de l'ensemble des forteresses françaises et de leur défense — en un mot, ils étaient rédigés dans l'optique de l'armée française et pour l'armée française. Tandis que vos articles sur les forteresses sont rédigés comme des compositions de séminaire, comme ça — « en général », sans aucun rapport avec quoi que ce soit. C'est une drôle de géométrie militaire, une mauvaise géométrie, qui se réduit trop souvent à des paroles dans le vent.

L'un des collaborateurs de la revue, V. Borissov, nous a catégoriquement déclaré ici même qu'on pourrait tenter n'importe quoi, mais que sans un chef d'état-major général — rien ne saurait se réaliser. Il suffirait donc qu'un chef d'état-major général se présente pour remettre immédiatement à flots *Les Affaires militaires*, même si entre-temps sa suppression est décidée. Mais qu'est-ce qu'un chef d'état-major général ? C'est, voyez-vous, un individu qui doit tenir compte de tout, tout vérifier, tout répartir, indiquer la place de tous et de chacun. L'auteur de cette sentence a été soutenu par le rédacteur en chef de la revue, Lébédév. Excusez-moi, mais c'est à désespérer que d'avoir une telle philosophie de l'histoire. Où donc prendre ce providentiel chef d'état-major, alors que vous n'avez pas la moindre idée au sujet de l'état-major général lui-même et que vous êtes dépourvus de la moindre idée directrice fondamentale pour édifier l'armée et la faire démarrer ? Vous tournez le dos à toutes les

questions pratiques de la vie de notre armée — celle qui existe et se forge en ce moment même. Vos louanges à l'adresse d'un futur chef d'état-major salvateur ne traduisent que votre impuissance idéologique : c'est un bonapartisme passif de personnes complètement désorientées. Je répète — d'aucuns trouvent certainement à leur goût d'attendre, confortablement installés dans un fauteuil sous l'orme, l'apparition d'un chef de l'état-major général. Malheureusement, l'individu assis sous l'orme ne peut guère prétendre à la direction et à l'édition d'une revue militaire.

Les mêmes nous ont également reproché de n'avoir soi-disant que des secrétaires d'état-major général tout juste capables de passer leur temps au téléphone et d'écrire des ordres du jour au sujet des troupes complémentaires. Quant à moi, je vous dis que ces secrétaires accrochés au téléphone nous sont incomparablement plus précieux du point de vue militaire et même, si vous le voulez, ils sont plus précieux pour la science militaire que les ternes pédants qui tournent délibérément le dos à l'histoire en attendant l'arrivée du messie de l'état-major général. Votre mépris pontifiant pour toute l'activité militaire qui se déroule actuellement sous vos yeux s'est manifesté avec un maximum de clarté dans une petite note que vous avez ajoutée à mon article sur les spécialistes militaires, mais que vous n'avez malheureusement pas jugé bon de publier. Je vous prie instamment de publier ces notes. Vous affirmez qu'on peut évidemment « tout se permettre » au cours de la guerre civile, ou petite guerre, que nous menons actuellement, mais que cela n'a rien à voir avec la science militaire qui n'en a que faire. Je vous dis, messieurs les spécialistes militaires, que cette affirmation prouve votre ignorance non seulement politique, mais surtout *militaire*. Ce n'est pas vrai que la guerre civile n'a rien de commun avec la science militaire et qu'elle est incapable de l'enrichir. Bien au contraire. Par la mobilité et la souplesse de ses fronts, la guerre civile élargit considérablement le champ des initiatives et du véritable art militaire. Les objectifs demeurent d'ailleurs semblables : obtenir les meilleurs résultats en dépensant le minimum de forces. On a souvent fait allusion à l'analogie entre l'art militaire et celui des échecs. Permettez-moi donc de faire une incursion dans ce domaine. Qui a connaissance des parties du *grand* stratège Murphy sait que ses parties d'échecs se distinguent par leur perfection. Qu'il menât une « grande » ou une « petite » guerre, c'est-à-dire qu'il eût affaire à un adversaire de sa force ou à un profane, Murphy faisait constamment preuve des mêmes qualités et parvenait à ses fins par un minimum de coups. Telle est aussi l'exigence fondamentale de la science militaire qui doit obligatoirement être prise en considération même au cours d'une guerre civile. Le front occidental — le front français en fait — prouva rapidement que la dernière guerre ne permettait qu'un développement restreint de l'initiative. À la suite de l'établissement d'un front immense depuis le littoral belge jusqu'à la Suisse, la guerre devint soudain automatique; la stratégie fut réduite au minimum et des deux côtés l'on joua la carte de l'épuisement réciproque. Notre guerre au contraire est en premier lieu une guerre mobile, une guerre de manœuvres — ce qui donne précisément à la « petite » guerre la possibilité de révéler ses grandes qualités. Celui qui méprise cette guerre manifeste ainsi son ignorance crasse et son pédantisme; il démontre de la sorte qu'il est incapable d'instruire les autres puisqu'il n'est même pas capable lui-même d'apprendre la moindre des choses.

Les Affaires militaires ne sont évidemment pas une publication de masse destinée aux soldats. Le soldat rouge n'est qu'un simple citoyen soviétique armé d'un fusil pour défendre ses intérêts. Pour satisfaire ses besoins idéologiques, il dispose de la presse générale. Quant aux commandants, ce sont plus ou moins des spécialistes qui ont leur sphère déterminée d'intérêts et qui ont besoin d'une publication spéciale. C'est pour eux une nécessité urgente. Pour répondre à cette exigence, il faut connaître le lecteur, le sentir — savoir clairement pour qui on écrit. Trop nombreux sont les articles publiés par *Les Affaires militaires* qui ressemblent à une aimable correspondance entre bons amis.

Des réclamations se sont élevées contre la censure qui empêcherait d'écrire et de critiquer. Je reconnais volontiers que la censure a commis toute une série d'erreurs et qu'il faudrait assigner à cette honorable créature une place plus modeste. La censure doit défendre le secret militaire, un point c'est tout. (Signalons toutefois au passage que chez nous, dans nos propres institutions, on respecte trop peu le secret militaire.) J'espère qu'ensemble nous viendrons à bout de cet adversaire de la critique militaire. Mais c'est néanmoins trop commode de rejeter la responsabilité de la pauvreté des *Affaires militaires* sur la censure.

Par ailleurs, on nous a dit : pour nous rapprocher de l'actualité, donnez-nous accès aux archives de la guerre civile. C'est tout à fait possible. Il n'est cependant pas nécessaire de chercher *le jour d'aujourd'hui* dans les archives. Il est vivant dans la rue et si d'aucuns ne le voient pas, c'est tout simplement parce qu'ils ferment les yeux.

D'autre part, on a également déclaré qu'il fallait finalement renoncer à la possibilité d'éditer une revue scientifico-militaire avec la collaboration des anciens auteurs militaires. Je n'irai pas si loin. Pour le moment, l'expérience n'a pas été concluante, mais nous disposons vraisemblablement d'éléments d'amélioration. J'estime que la seule chose à faire pour l'instant, c'est de mettre en relief tous les défauts des *Affaires militaires*. Il faut obliger la rédaction à dire avec clarté et précision ce qu'elle veut, comment elle se représente la formation de l'armée, pourquoi elle passe sous silence les problèmes les plus importants. Il importe de transformer les grognements indéchiffrables en critiques intelligibles. Il faut contraindre MM. les pontifes de la pseudo-science militaire, les tenants de l'idée du chef d'état-major général, à se mesurer idéologiquement en toute franchise avec les véritables fondateurs de l'armée actuelle.

Nombre de spécialistes militaires instruits travaillent actuellement dans nos institutions militaires, notamment au front. Ils se libèrent de leur morgue académique et pédante et sont d'autant plus près du véritable art militaire. La polémique ainsi ouverte tirera la pensée militaire de son immobilisme et apportera un souffle nouveau; elle engendrera des auteurs militaires qui voudront et sauront parler de l'Armée Rouge pour l'Armée Rouge, sans rien récuser des exigences de la science.

À bas la routine contente d'elle-même! Sa place doit revenir à une véritable pensée scientifico-militaire critique.

23 novembre 1919
Les Affaires militaires, no 5/6.

« PREMIER LIVRE DE LECTURE » ... FAUT-IL PRENDRE LA PEINE DE LE LIRE?

La section éducative près le département militaire du Comité central exécutif vient de publier un *Premier livre de lecture* destiné aux soldats. Je ne sais qui a rédigé ce livre — tout ce que je sais, c'est qu'il s'agit de quelqu'un qui, premièrement, ne connaît pas ceux auxquels le livre est destiné; deuxièmement, ce quelqu'un ne comprend pas grand-chose aux questions dont il parle et troisièmement, il connaît mal le russe. Ces qualités sont nettement insuffisantes pour composer le *Premier livre de lecture* de nos soldats.

Cette brochure de trente-deux pages s'ouvre sur un « Mémento du soldat et du révolutionnaire ». Alors que chaque mot devrait être pesé, ce mémonto est rédigé dans une langue tout simplement affreuse. « Une poignée de généraux et de ministres foulait aux pieds les ossements (!) des millions de soldats qui allaient au carnage. » ... Comment peut-on fouler aux pieds les ossements d'individus en marche vers quelque chose ? « Dans les villages, il n'y avait pas le moindre morceau de pain ni le moindre verre de lait, car les propriétaires fonciers et leurs chiens (!!!) raflaient tout. » « Le méchant fabricant rapace buvait à l'étranger des millions, et lorsque l'ouvrier demandait quelques sous (!!!) de plus il était impitoyablement fusillé. » Au nom du soldat, la conclusion déclare : « Je saurai qu'en dehors de la force, j'ai besoin d'une autre force — les connaissances et l'instruction. » Selon toute vraisemblance, l'auteur voulait dire : « En dehors de la force des armes, j'ai besoin d'une autre force celle des connaissances et de l'instruction. » L'auteur a toutefois oublié que la « force de l'instruction » est également nécessaire au rédacteur d'un manuel.

Parmi « Nos proverbes », qui viennent ensuite, il y a des perles du genre : « Somnolent, sommeillant — pas assez vigilant » ou encore « Un soldat sans fusil est pire qu'une femmelette », et j'en passe. On trouve ensuite le monologue de l'ouvrier de la pièce redondante et mensongère d'Andreïev : *Le Tsar Famine*. Un soldat qui doit apprendre les rudiments de sa langue maternelle ne comprendra strictement rien aux élucubrations d'Andreïev.

Suit inopinément *Le Destin du pauvre hère* de Sourikov. La page suivante est consacrée au *Scribe russe* de Gogol. Vient ensuite la fable *Miron* de Krylov. Recueil de sagesse philistine et complice, les fables de Krylov sont gratifiées « d'une grande importance éducative pour le peuple russe », sans négliger « sa profondeur de pensée ».

A la page 15, on tombe sur une fable de Khermnitser, *Le Riche et le pauvre*, où l'auteur récrimine contre l'injustice sociale : « alors que le pauvre, fut-il d'origine princière, pourrait avoir une intelligence d'ange... », etc. La fable est entièrement favorable au noblaillon pauvre au grand cœur. Pourquoi le soldat rouge a-t-il besoin de Khermnitser dans son premier livre de lecture — personne ne peut le comprendre!

Les petits articles anonymes sont cependant les meilleurs : « Le globe terrestre », « La richesse », « Les différences sociales », « La terre nourricière », etc. Nous y lisons : « Le monde appartient à tous et doit être partagé à égalité entre tous. » Comment partager le monde à égalité et en combien de parties — l'auteur ne l'indique pas. Plus loin : « Le travail de chacun ne lui appartient pas en propre, il appartient à l'État qui le nourrit et l'habille. » De toute évidence, l'auteur s'imagine sérieusement exposer la doctrine socialiste : « Le travail (!) de chacun est la propriété (! !) de l'État ! ! » Il est dit plus loin que la richesse « est l'arme du brigand, grâce à laquelle une petite bande de pillards s'est approprié tous les fruits du travail

de tous ». D'où la conclusion que la richesse doit être « arrachée des mains qui l'ont trop longtemps retenue ». Arracher des mains (!! !)...

Quant aux « différences sociales », l'auteur les récuse, bien que nous ne sachions pas ce qu'il entend par là. A la fin, il recommande à toute l'humanité de suivre « le chemin lisse de l'uniformité (!) et de l'égalité ».

Qu'est-ce à dire, décadence ou inculture ? N'oubliez surtout pas qu'on recommande ça comme lecture aux soldats qui apprennent à peine à lire. À propos de la « terre nourricière », il est dit qu'elle « appartient à l'humanité et qu'elle doit donc être partagée entre tous ceux qui veulent bien la travailler ». Il est peu probable que cette obtuse redistribution ait quelque chose de commun avec l'enseignement communiste.

À la page 20, nous trouvons un *Hymne à l'Armée Rouge*, dû à la plume de Nicolas Hermachev. On y lit : « Toute la terre est encore dans les ténèbres, on ne voit partout aucune lueur... » (A propos, qui et quand a donné à la composition de Hermachev le glorieux titre d'hymne ?)

Tout d'abord, ce n'est pas du russe : on ne dit pas « on ne voit partout aucune lueur », mais « on ne voit nulle lueur ». Ensuite, ce n'est pas vrai. Un poète révolutionnaire ne se permettrait jamais de définir ainsi notre époque. Ces mots pourraient à la rigueur être à leur place s'il s'agissait des années 80, mais ils sont parfaitement déplacés lorsqu'il s'agit de notre époque tumultueuse.

Au sujet de l'onctueux poète populiste Iakoubovitch, on nous apprend que son livre *Le Monde des réprouvés* dépeint « avec clarté et exactitude les souffrances des déportés politiques ». C'est absurde, car chacun sait que l'auteur parle des condamnés de droit commun, à l'exclusion des déportés politiques.

Pour couronner le tout, un extrait de Guy de Maupassant repris dans le manuel devient le prétexte de recommander l'auteur comme chantre « des souffrances éternelles de la partie la plus pauvre de l'humanité, notamment du prolétariat français ». Maupassant, chantre des souffrances du prolétariat français ? Est-ce possible ? Dérision ? Moquerie ? Et de qui se moque-t-on ?

La Troïka de Gogol et *l'Annonciateur de la tempête* de Gorki important il y a quinze ans, mais dénué d'intérêt aujourd'hui —apportent fort peu au recueil. Il reste à rappeler que dans cette brochure, dieu et le créateur sont partout présents.

Composer un livre de lecture, et plus encore — un premier livre de lecture pour les soldats, est une tâche difficile et pleine de responsabilité. Il importe de choisir les extraits et les oeuvres avec la plus grande attention, en faisant preuve de sens littéraire et psychologique; il importe surtout de le faire avec bon sens. Il faut choisir des classiques ou prendre en tout cas des ouvrages connus. À mon avis, ni le camarade Hermachev, ni l'auteur inconnu qui recommande de partager la terre en parties égales — comme une poire, ne sont des classiques. Ils doivent eux-mêmes apprendre avant d'instruire les autres. Voilà pourquoi ce *Premier livre de lecture* ne vaut pas un radis.

9 janvier 1919, Valouiki
Les Affaires militaires, no 2.

FRONT SUD

I. OFFENSIVE DE L'ARMÉE ROUGE EN UKRAINE ET SUR LE DON

UN SÉVÈRE NETTOYAGE EST INDISPENSABLE

L'Ukraine se libère. Nos armées du Sud avancent avec un succès certain vers le Don ⁴³. De nouvelles régions passent sous contrôle soviétique. Des millions d'ouvriers, d'ouvrières, de paysans et de paysannes se joignent à la révolution socialiste. Néanmoins, dans les régions nouvellement conquises, nous observons aussi les maladies d'enfance et d'adolescence qui furent autrefois notre lot. Des dizaines et des centaines d'éléments douteux, des aventuriers et des amateurs d'extraordinaire se glissent dans les rangs de la révolution. Les gigantesques modifications en cours en Ukraine révèlent de nombreux abris d'où s'empressent de sortir — tels de vulgaires cafards — les parasites sociaux qui tentent d'utiliser à leur profit l'inexpérience des masses pour se construire une carrière grâce au sang du peuple.

Il en fut de même au cours de toutes les révolutions. La révolution d'Octobre à Pétrograd et à Moscou ne fit pas exception. Les filous et les agents de l'Okhrana, les enseignes de Chnéoura, se métamorphosaient brusquement en bolchéviks; ils criaient plus fort que les autres, exigeaient les mesures les plus sanglantes à l'encontre de la bourgeoisie, se propulsaient au premier rang et arrivaient souvent à occuper des postes soviétiques assez importants. A ces postes, ils ne se montraient guère meilleurs qu'ils ne l'avaient été auparavant et se révélaient être de parfaits coquins. Le chantage, l'extorsion et le pillage étaient leur spécialité. Les petits-bourgeois exceptés, les milieux ouvriers s'effrayaient et s'indignaient de voir les activités de ces représentants du pouvoir soviétique. Les calomnieurs et autres ennemis des classes laborieuses en étaient ravis et jubilaient : « C'est donc ça, les commissaires! »

Des mois passèrent avant que le pouvoir soviétique puisse se défaire des pique-assiettes et des roublards impénitents qui s'abritaient sous son drapeau. Certains furent fusillés, d'autres sont en prison, d'autres encore sont en fuite ou ont cherché refuge dans quelque recoin. Ces derniers n'ont cependant pas renoncé à toute espérance. La révolution ukrainienne les a fait sortir de leurs trous. Les insurrections victorieuses des masses laborieuses chassent des postes-clés les propriétaires fonciers, les capitalistes, les policiers, les journalistes et autres serviteurs de tout acabit de l'État bourgeois. On a partout besoin de personnel pour les remplacer. Nous avons peu de personnes instruites, expérimentées et capables. La classe ouvrière recèle d'immenses ressources, mais elles sont encore sous le boisseau — seule l'activité future permettra de les découvrir et de les utiliser. Pour le moment, il faut nous contenter la plupart du temps de ce que nous avons sous la main. Et de tous les coins de Russie les aventuriers rappliquent, attirés par la flamme de la révolution ukrainienne. Les moindres trafiquent dans les districts, les plus grands se fixent des objectifs « nationaux ».

Les anarchistes de Kursk lancent un appel solennel à tous « les enchaînés et les détenus de droit commun » de se « joindre au banquet de la vie ». Rien à redire. Sans même attendre l'aimable invitation des impénitents bavards anarchistes, les prisonniers et autres détenus de droit commun sont tout à fait d'accord de venir réchauffer leurs mains de voleurs au feu de la Révolution ouvrière.

Les soi-disant socialistes révolutionnaires de gauche parcourent les coins perdus et appellent les soldats rouges à la rébellion contre le pouvoir soviétique. Des « maximalistes » douteux prélèvent une contribution sur la population du district de Valouïki, s'efforçant de tirer un profit « maximum » de la révolution. L'ex-commandant Sakharov du régiment Voltchanski — qui s'était jusqu'à présent maintenu « dans les limites » — sent maintenant monter l'odeur de roussi en Ukraine et délaisse ses positions pour se lancer à l'assaut des postes supérieurs et de leurs avantages. Et pendant ce temps, l'organe de Karkhov des socialistes-révolutionnaires de gauche, *Borba* (« Combat »), par l'intermédiaire de Karéline et d'autres participants au soulèvement de juillet, lance un nouvel appel à « l'unité de tous les partis soviétiques au sein d'un gouvernement ukrainien révolutionnaire. De toute évidence, MM. les socialistes-révolutionnaires ne sont pas encore fermement décidés à suivre Sakharov contre le pouvoir soviétique ou à accepter humblement les portefeuilles au nom de « l'unité du front socialiste ».

L'aventurier s'est réveillé. On ne peut manifestement pas en faire grief à la force morale de la Révolution ouvrière. Les eaux du torrent printanier ne portent pas seulement les puissants vaisseaux, elles charrient aussi les cadavres des chiens crevés. Les aventuriers, grands ou petits, ne sont que l'écume fangeuse de la grande vague d'événements sublimes. L'écume disparaîtra, les conquêtes de la Révolution socialiste demeureront.

Cela ne veut toutefois pas dire que les aventuriers, les carriéristes et autres filous ne sont pas nuisibles. Au contraire, ils sont actuellement les pires ennemis de notre cause. On peut s'en convaincre à l'examen de divers exemples, petits et grands. La population de Valouïki a manifesté son enthousiasme d'être enfin libérée. Et quelques jours plus tard, quelle désillusion pour ces braves gens en voyant autour d'eux les bandits se ruer sur eux pour leur soutirer des contributions ou se livrer à d'absurdes et malhonnêtes exécutions sommaires!

Riches de notre expérience en Russie, nos camarades communistes sont rapidement intervenus contre les brigands, félons de la révolution. Le bras vengeur de la répression révolutionnaire s'abattit impitoyablement sur les maximalistes, les anarchistes, les socialistes-révolutionnaires et autres aventuriers criminels. L'ordre fut rapidement rétabli dans le district de Valouïki, tandis qu'ouvriers et paysans délivrés reconnaissaient immédiatement leur pouvoir soviétique. Mais à Voltchansk, bien que déclaré hors-la-loi, Sakharov dicte encore ses quatre volontés tout en sachant fort bien qu'il n'a plus rien à perdre.

Dans les détachements ukrainiens de francs-tireurs, nombre de Sakharov tentent de rester à la remorque du gouvernement soviétique ukrainien. Nous sommes absolument certains que le gouvernement ouvrier et paysan d'Ukraine procédera comme les communistes de Valouïki, mais à une échelle nettement supérieure : il *mettra immédiatement* en branle la machine répressive contre les aventuriers, les spéculateurs politiques et les bandits.

Il faut juger les groupements politiques et les gens d'après leur passé récent. Après la révolution d'Octobre, les anarchistes organisèrent à Moscou, Pétrograd et ailleurs des repaires de voleurs et mirent à sac des quartiers entiers des capitales révolutionnaires. Le pouvoir soviétique les remit énergiquement au pas et il ne resta pratiquement aucune trace de cette criminelle mascarade. Les socialistes-révolutionnaires de gauche s'insurgèrent en juillet, tentèrent d'organiser une rébellion sur le front oriental et soulevèrent des émeutes de

soldats rouges à moitié ivres à Lgov. Ils mènent aujourd'hui une campagne déchaînée et ultra-réactionnaire dans les recoins de Moscou et Pétrograd, et parallèlement, par la voix doucereusement hypocrite de Karéline, en appellent à l'unité du front soviétique ukrainien.

Nous n'avons nul besoin de leurs paroles apaisantes. Nous les connaissons trop bien d'après leurs agissements inqualifiables. Le merveilleux élan de l'insurrection ouvrière et paysanne d'Ukraine est le meilleur gage de la consolidation du pouvoir soviétique qui se renforcera à vue d'œil. Pour cela, point n'est besoin d'alliés douteux — éphémères aventuriers à la recherche de péripéties; une position énergique et claire du parti communiste, ainsi qu'un rigoureux régime de discipline révolutionnaire sont par contre indispensables. Si après la révolution d'Octobre, il nous a fallu des mois pour éliminer les parvenus suspects et les débrouillards, le pouvoir soviétique ukrainien, riche de notre expérience, n'aura besoin que de quelques semaines pour faire sortir de leurs trous — qu'ils feraient d'ailleurs mieux de ne jamais quitter — les alliés douteux affublés du label criminel de socialiste-révolutionnaire de gauche.

9 janvier 1919, Valouïki

En route, n° 21

IL EST TEMPS D'EN FINIR!

Le front passe par toutes les frontières de la République soviétique — au Nord, à l'Ouest, au Sud et à l'Est.

Les Anglais, les Américains, les Français ainsi que de petits groupes de Serbes et de Tchécoslovaques s'éternisent au Nord. L'été dernier, ils espéraient gagner Vologda et Iaroslavl, puis de là — se diriger vers l'Est, sur Nijni, Viatka et Perm, pour opérer la jonction avec les Tchécoslovaques et les Gardes blancs de Sibérie. Ce plan demeura néanmoins lettre morte : nous avons gardé Vologda et nous avons repoussé les Tchécoslovaques à l'Est.

Actuellement, le front méridional n'offre ni perspective ni espérance à nos ennemis. Les journaux français parlent de retirer les soldats étrangers débarqués à Mourmansk et Arkhangelsk. Pendant ce temps, les soldats américains commencent à fraterniser avec les nôtres et remarquent fort justement : « Vous vous battez pour votre commune, mais nous ? »

Sur le front oriental, nous avons dernièrement essuyé un échec de taille — la perte de Perm, et nous avons remporté une victoire non moins importante — la prise d'Oufa. Dans l'ensemble, la situation sur le front de l'Est nous est favorable. Récemment encore, les socialistes-révolutionnaires de gauche et les menchéviks ouvertement alliés aux Cent-Noirs s'opposaient à nos forces dans cette région. Aujourd'hui, l'amiral Koltchak a pris le pouvoir et a chassé ses anciens alliés — comme on peut s'en rendre compte, la désagrégation et les luttes intestines règnent dans le camp de l'adversaire. Nos troupes du front oriental se dirigent vers Orenbourg. La prise de ce point important nous ouvrira la route du Turkestan. L'Armée Rouge de la République du Turkestan vient d'ailleurs à notre rencontre ⁴⁵. Le Turkestan nous fournira le coton dont a besoin notre industrie textile.

Sur le front occidental, la situation ne pourrait être meilleure. L'impuissance des Gardes blancs de la bourgeoisie et des grands propriétaires fonciers russes a été une fois de plus démontrée. Dès la chute du militarisme allemand, après l'implantation de s.-r. allemands dans les territoires occupés de la Russie occidentale, les Gardes blancs russes comprirent que leurs jours étaient comptés. Ils entrèrent alors en pourparlers avec les officiers allemands et les gouvernements anglais et français. Paris, Londres et Scheidemann à Berlin ordonnèrent aux officiers allemands de ne rendre aux autorités soviétiques ni villes, ni routes, ni matériel militaire. Cependant, les soldats allemands ne se soumettaient déjà plus. Ils refusèrent de se battre avec les régiments rouges, s'efforçant de regagner l'Allemagne au plus vite. Sous la direction du général Dragomirov, les Gardes blancs essuyèrent une écrasante défaite sous Pskov. Depuis, les soldats soviétiques avancent toujours plus vers l'Ouest, libérant une ville après l'autre, une région après l'autre.

À l'extrémité nord du front oriental, les troupes soviétiques avancent sur Rével, et le jour de la prise de la capitale de la République soviétique d'Estonie est proche. Riga est occupée par les troupes lettones.

La Lettonie rouge a donc une nouvelle capitale. Les régiments soviétiques sont entrés à Vilnius, au centre de la Lituanie rouge. La population accueille partout ses libérateurs avec enthousiasme. Il ne faut pas oublier que Riga avait été occupée par les Allemands sous Kérenski, donc avant l'avènement du pouvoir soviétique, tandis que la capitale lithuanienne Vilnius avait été prise par l'ennemi du temps du tsarisme. Cela signifie que du régime tsariste elle était directement passée sous les ordres du Kaiser, et qu'en fait, elle n'avait jamais connu la liberté.

Dans l'ensemble de ces régions occidentales, nous récupérons un butin militaire considérable — aussi bien russe qu'allemand. La République fédérative soviétique aura ainsi la possibilité de crier sur place de puissantes divisions qui défendront la révolution contre toute velléité d'offensive étrangère.

La situation a changé en Ukraine également. Skoropadski a suivi le Kaiser dans sa chute. Il est vrai que les pirates anglo-français tentèrent de prendre l'hetman à leur service. Mais avant que leurs trente deniers n'arrivent à Kiev, l'hetman se voyait contraint de mettre sa peau en sûreté. Pétlioura et Vinnitchenko le remplacèrent. Ce sont de vieilles connaissances. Il y a un an, ils trahirent ensemble la République soviétique en concluant une alliance avec Kalé-dine et Kornilov sur le Don; ils récidivèrent à Brest-Litovsk — avec le Kaiser allemand, contre les Soviets des ouvriers et des paysans.

Lors de la victoire des soviets ukrainiens, Pétlioura, Vinnitchenko et autres félons appelèrent à leur secours les régiments allemands et autrichiens. Après avoir conquis l'Ukraine, le Kaiser remercia Pét-lioura et Vinnitchenko afin qu'ils ne se tirent pas réciproquement dans les jambes, et mit en place Skoropadski. Après la chute de ce dernier, Pétlioura et Vinnitchenko s'efforcèrent à nouveau de se poser en amis et défenseurs du peuple ukrainien. Mais leurs jours sont comptés. Personne ne leur fait confiance. Ils appellent aujourd'hui à l'aide les Français et les Anglais, comme ils l'avaient fait auparavant avec les Allemands. Ils n'ont aucun soutien populaire. Les masses rebelles ukrainiennes ont déjà conquis toute une série de points

importants et cruciaux, et avant tout — des centres aussi grands que Kharkov. Il ne fait pas de doute que ce mouvement ira en s'élargissant. L'Ukraine deviendra bientôt soviétique. Nous recevrons de là-bas du blé et du sucre, et nous leur donnerons des tissus lorsque nous aurons reçu le coton du Turkestan.

Plus loin, au Sud-Est, nous avons un front très important — celui qui va de Voronej à Tsaritsyne. Nous n'avons pas encore remporté de victoire décisive de ce côté. C'est le front de Krasnov. S'appuyant sur les riches koulaks cosaques, les forces les plus noires de la bourgeoisie, des grands propriétaires terriens, des monarchistes et des hauts fonctionnaires — tous les éléments antipopulaires de Russie se sont concentrés dans cette région. Pour combattre la révolution socialiste, ils y ont implanté leur camp de voleurs et de brigands. Auparavant, ils recevaient l'aide de l'impérialisme allemand et s'en vantaient. Maintenant, ce sont les impérialistes anglo-français qui les aident — et les bandes de Krasnov ne manquent pas de s'en vanter à tort et à travers. Aucune importance quant à la provenance des armes et des balles — ils ne pensent qu'à nuire, à causer des dommages, à piller et à semer la mort en Russie ouvrière et paysanne. Les bandes de Krasnov et de Dénikine forment un bouchon et nous coupent des régions les plus riches où nous attendent de grandes réserves de blé, de charbon, de minerai, de pétrole et d'essence.

Le combat sur le front Sud-Est dure depuis trop longtemps sans tournant décisif. Manifestement, dans cette région nous affrontons un ennemi dangereux : tout d'abord parce qu'il se bat avec l'énergie du désespoir sachant que s'il est vaincu, il ne peut garder aucune espérance. Ensuite, parce que parmi les bandes de Dénikine et de Krasnov se trouve un grand nombre d'officiers qui se battent comme simples soldats et renforcent ainsi les régiments blancs. Krasnov espérait tenir sur le Don jusqu'à l'arrivée des troupes anglo-françaises. Récemment encore, il y a environ deux mois, il paraissait certain que les Anglo-Français allaient lui envoyer une puissante armée afin d'étouffer la Russie soviétique. Mais les choses ont changé. Le mécontentement populaire est grand en France et en Angleterre, où l'on ne veut plus poursuivre la guerre. Au sein même des gouvernements impérialistes de Grande-Bretagne, de France et d'Amérique, des dissensions se sont fait jour à propos de la question suivante : faut-il oui ou non, et est-il dangereux de s'opposer par les armes à la République soviétique ?

Plus nous remportons de victoires à l'Est et à l'Ouest, plus il devient difficile aux impérialistes de nous attaquer. La route de Moscou devient toujours plus longue pour eux, car les frontières de la République soviétique s'étendent chaque jour davantage. On peut affirmer avec certitude que si nous venons à bout des bandes de Krasnov, nous aurons prouvé au monde entier notre invincibilité. Alors, les impérialistes les plus acharnés, les pillards anglo-français seront contraints de renoncer à leur idée de lancer contre nous les ouvriers et les paysans de leurs pays.

Le sort de la République soviétique se décide sur le front du Don. Cette décision n'a que trop tardé. Il est temps d'en finir. Nous avons concentré d'importantes troupes sur le front méridional et nous avons accompli un énorme travail d'organisation. A la tête des régiments, des divisions et des armées se trouvent un effectif de commandement sûr et nos meilleurs commissaires. Le pays tout entier considère avec espoir ses armées des fronts Sud et Est. Tous

sentent que s'approchent les semaines et les jours du dénouement. La cavalerie de Krasnov s'agite de droite à gauche, harcelant le front rouge. Mais sur ce front aussi nous en finirons rapidement avec l'ennemi et nous écraserons ce rempart de la contre-révolution.

Soldats, commandants et commissaires du front Sud! Votre heure a sonné!

Il est temps d'en finir, il est temps de nettoyer le Sud, de frayer la route du Caucase, de porter un coup mortel à l'ennemi juré de la Russie, des ouvriers et des paysans. Il est temps de donner sécurité, paix et satisfaction au pays épuisé.

7 janvier 1919, Kursk.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine
à l'Armée Rouge et de la Flotte rouge,
en date du 11 janvier 1919, n° 76, ville de Balachov.*

Aux socialistes-révolutionnaires de gauche, aux anarchistes et autres contre-révolutionnaires.

Je viens de recevoir l'ordre suivant du Conseil de guerre révolutionnaire du groupe régional de Kursk :

« Ordre du Conseil militaire révolutionnaire du groupe régional de Kursk. Les aventuriers socialistes-révolutionnaires de gauche dirigés par Sabline, Evdokine, Mouraviev et Tsvetkov ont organisé un complot contre le gouvernement ouvrier et paysan de la région d'Ourazov, Koupiansk et Valounci. Ils ont fondé un état-major socialiste-révolutionnaire clandestin comprenant le commandant du 10e régiment ukrainien Ryndine, ainsi que Koloukhine, Nikola, Ganenko et Tsvetkov. Les forces principales de cet état-major étaient constituées par les compagnies enlevées par Sakharov du front de Linsk et placées sous la direction de Kiriatchenko. Un Comité révolutionnaire dirigé par Sabline et Mouraviev a été formé à Koupiansk. Sous leur menace, seuls ceux qui se reconnaissent socialistes-révolutionnaires étaient nommés dans les Conseils régionaux. Sakharov prit sur lui d'organiser le centre socialiste-révolutionnaire de Voltchansk. Le 26 décembre, les commissaires de Koupiansk furent obligés d'entrer dans la clandestinité quand ils ne furent pas fusillés. Le 29 décembre, au cours d'une réunion à huis-clos, les forces socialistes-révolutionnaires de gauche furent dénombrées : le premier régiment rebelle de Valouilci, le second régiment de Voltchansk commandé par Sakharov et le troisième régiment de Tcherbiyan. L'unité de Sakharov — seize mille hommes — comptait comme réserve contre les communistes. Il fut décidé d'établir d'étroits contacts avec les détachements de Sivers et de Kikvidzé. Cette réunion décida également de la composition du gouvernement ukrainien socialiste-révolutionnaire de gauche: trois représentants des régiments sus-mentionnés, un socialiste-révolutionnaire du département régional soviétique de Karkhov, respectivement un représentant des partis socialiste-révolutionnaires de gauche d'Ukraine et de Russie, un maximaliste et un anarchiste. Parallèlement, ces aventuriers menaient une révoltante campagne de calomnies contre le pouvoir soviétique, appelant sans vergogne nos soldats à la rébellion. L'un de ces appels

proclamait notamment : « Camarades soldats rouges, chassez en bloc les commandants qui vous sont imposés, chassez les officiers et les généraux, etc. » Dès que ces renseignements parvinrent à la direction de Kursk des troupes soviétiques, un bataillon fut immédiatement envoyé à Kou-piansk. Une partie des aventuriers se dispersa, les soldats demeurèrent loyaux au pouvoir soviétique. Mouraviev, Biélokabylski, Tsvetkov, Ryndine et Kiriatchenko furent arrêtés et déférés au tribunal militaire. Tsvetkov — qui donna l'ordre de détruire Koupiansk, de désarmer et de fusiller communistes et sympathisants — fut passé par les armes.

« A l'heure actuelle, toute la région mentionnée a été nettoyée des aventuriers et s'est soumise aux autorités soviétiques. Les meneurs se faisaient passer pour les représentants de l'armée orientale rebelle d'Ukraine. Un seul bataillon de troupes soviétiques rouges a suffi pour faire éclater cette « armée rebelle » comme une bulle de savon. Toutefois, comme nous sommes en guerre, le Conseil de guerre révolutionnaire de la direction de Kursk ordonne à tous les responsables et aux commandants de divisions, aux commandants et aux commissaires de chaque unité, d'adopter une attitude rigoureuse et extrêmement stricte envers tous les aventuriers — de les arrêter dans le plus bref délai et de déférer à la justice militaire tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, eurent partie liée avec la rébellion socialiste-révolutionnaire de gauche de Koupiansk et Ourazov. Conseil militaire révolutionnaire de la direction de Kursk des troupes. I. Kojevnikov et I. Pertchikhine. »

L'ordre mentionne la décision des conspirateurs contre-révolutionnaires socialistes-révolutionnaires de gauche d'entrer en contact avec les détachements de Sivers et de Kikvidzé. Il va sans dire que cette décision ne fut suivie d'aucun résultat pratique. La brigade de feu, le camarade Sivers et la division commandée par le camarade Kikvidzé accomplissent leur devoir sur le front méridional et n'ont aucunement l'intention de tremper dans des aventures déshonorantes.

J'approuve entièrement les décisions énergiques du Conseil de guerre révolutionnaire de la direction des troupes de Kursk. Je propose à tous les conseils militaires révolutionnaires de toutes les armées et à tous les commissaires de surveiller attentivement toute activité contre-révolutionnaire des soi-disant socialistes-révolutionnaires de gauche et de tout autre ennemi du pouvoir ouvrier et paysan.

TÉLÉGRAMME

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République à l'état-major de la 16^e division à l'occasion de la mort du camarade Kikvidzé **

Votre chef Kikvidzé, l'un des meilleurs soldats de la révolution, est sorti du rang. Récemment blessé, il continuait néanmoins à assurer son poste. Cette fois, la balle ennemie a atteint son but. L'un des ennemis les plus acharnés de la contre-révolution de Krasnov a quitté nos rangs. À partir d'aujourd'hui, la 16^e division portera le nom de Kikvidzé.

** Commandant de la 16e division, le camarade Kikvidzé a été mortellement atteint par une balle ennemie au-dessus du coeur, le 10 janvier, lors de la bataille de Zoubrilov (note de L.T.)*

À partir d'aujourd'hui, la division Kikvidzé ne doit avoir qu'un seul mot d'ordre, un unique cri de ralliement : « Vengeance impitoyable pour la mort de notre chef, mort aux bandes de Krasnov, souvenir éternel au héros Kikvidzé. »

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine
à l'Armée Rouge et à la Flotte Rouge, en date du 2 mars 1919,
n° 80, ville de Moscou.*

Ayant concentré d'importantes forces sur le front de Tsaritsyne au début de janvier dernier, Krasnov repoussa nos troupes dans le district de Tsaritsyne et créa ainsi une situation très critique pour nos armées. A ce moment, la division spéciale de cavalerie dirigée par le camarade Doumenko reçut l'ordre d'attaquer dans la région de Doubovki et d'y écraser l'adversaire à n'importe quel prix. Au cours d'un mois, de la mi-janvier à la mi-février, grâce à des manoeuvres réussies, la division a brillamment rempli sa mission. Pendant un mois, elle a accompli une marche de quatre cents verstes, défait vingt-trois régiments ennemis — dont quatre d'infanterie ont été entièrement faits prisonniers. La division a capturé le matériel suivant : quarante-huit canons, plus de cent mitrailleuses, une auto blindée et autre menu butin militaire. Ces succès permirent à l'armée de reprendre l'initiative et de passer à l'offensive, de nettoyer complètement le territoire jusqu'au Don et jusqu'à la station de Joutov, sur la voie ferrée de Vladicaucase. Au cours des nombreuses batailles, le chef de division Doumenko, les commandants de brigade Bou-dienny et Boulatkine, ainsi que le chef de régiment Maslakov ne se contentèrent pas de diriger uniquement les opérations, ils demeurèrent dans le rang pour remplir les missions dont ils étaient chargés.

Pour les éminents services rendus à la révolution et à la République soviétique, la division recevra le drapeau d'honneur. Le chef de division Doumenko, le commandant de brigade Boudienny, le commandant de brigade Boulatkine et le commandant de régiment Maslakov sont décorés de l'ordre du Drapeau rouge. Des cadeaux seront envoyés à la division, afin d'être distribués aux meilleurs soldats. Au nom du Conseil de guerre révolutionnaire de la République, j'exprime ma fraternelle reconnaissance à tous les soldats révolutionnaires de la division de cavalerie.

NOTRE FRONT MÉRIDIONAL

Le front Sud est celui des Cosaques. Le Don est un rempart de la contre-révolution. Du temps de l'autocratie, les Cosaques étaient un instrument de l'arbitraire et de la violence. Les grèves ouvrières et les émeutes paysannes étaient pacifiées en premier lieu par le nerf de boeuf cosaque. Les ouvrières et les paysannes menaçaient leurs enfants du Cosaque comme d'un croque-mitaine. Dans toutes les langues du monde, le mot « cosaque » se prononce de la même façon et il est partout synonyme d'arbitraire et de violence.

Le gouvernement tsariste et les milieux dirigeants cosaques qu'il soutenait maintenaient artificiellement l'isolement de la cosaquerie : d'un côté — les Cosaques, de l'autre — tout le reste des Russes. Le principal souci du gouvernement tsariste était d'empêcher les travailleurs cosaques de sentir le lien qui les unissait aux ouvriers et aux paysans. Dans une certaine mesure, ce fut une réussite. Il y a encore sur le Don nombre de travailleurs cosaques qui considèrent comme leur la noblesse caucasienne, alors qu'ils estiment étrangers les ouvriers et les paysans russes.

Ces attaches de caste cosaques entre travailleurs et parasites, entre pauvres diables et riches forment précisément la base de la contre-révolution sur le Don. Voilà pourquoi, dès les premiers jours de liberté, tous les grands propriétaires fonciers spoliés, tous les fabricants et tous les hauts fonctionnaires affluèrent sur le Don. Voilà pourquoi les émeutes se sont succédées dans cette région. Voilà pourquoi, aujourd'hui encore, alors que nos troupes ont atteint le Donetz septentrional et Manytch, un nouveau soulèvement des Cosaques et des koulaks a jailli sur leurs arrières ⁴⁶.

Ce n'est pas seulement le sort de la région du Don ou celui de la cosaquerie qui se joue actuellement sur le front du Don. Krasnov, le général des Cosaques, a disparu et Dénikine — qui n'a rien de commun avec les Cosaques — l'a remplacé. Dénikine recherche l'alliance de Koltchak. Ainsi, il ne s'agit pas seulement du Don, mais de toute la Russie soviétique. Les Cosaques ne sont qu'un instrument aveugle et borné aux mains des grands propriétaires monarchistes.

Au cours de ce printemps et de cet été, nous devons en finir une fois pour toutes avec le front méridional. Il faut extirper la contre-révolution du Don. Il faut mettre un terme au lien réactionnaire du travailleur caucasien avec le grand propriétaire foncier caucasien. Il importe d'écraser ce dernier. Il faut contraindre le travailleur caucasien à se sentir non pas caucasien, mais ouvrier ou paysan. Il faut rattacher le Don à la Russie soviétique. Il faut mobiliser toutes nos forces pour en finir avec le front méridional.

11 mai 1919, Tchertkovo
En route, n° 45.

RÉBELLION A L'ARRIÈRE

La rébellion d'une partie de la cosaquerie dure déjà depuis quelques semaines. Elle a été perpétrée par les officiers contre-révolutionnaires, agents de Dénikine, et elle est soutenue par les koulaks cosaques. Les koulaks ont entraîné à leur suite une importante fraction de paysans moyens cosaques. Il est fort possible que dans certains cas, les Cosaques aient eu à supporter des injustices de la part de certaines unités militaires de passage ou de certains représentants des autorités soviétiques. Les agents de Dénikine surent s'en servir afin d'attiser la flamme de la révolte. Dans les régions rebelles, des vauriens blancs se font passer pour des partisans du pouvoir soviétiques afin de gagner la confiance des paysans moyens cosaques. Ainsi, la fourberie contre-révolutionnaire, les intérêts des koulaks et l'obscurantisme des masses cosaques ont provisoirement fusionné en une rébellion absurde et criminelle sur les arrières de nos troupes du front méridional.

Une rébellion sur les arrières a la même signification pour le soldat qu'un abcès au bras pour un ouvrier. Pour se battre, pour défendre et protéger le pays soviétique, pour écraser les bandes des grands propriétaires et de Dénikine, il est indispensable d'avoir des arrières cosaques tranquilles, sûres, amicales et laborieuses. C'est pourquoi notre tâche la plus urgente est de nettoyer le Don des émeutes et des émeutiers.

Le pouvoir soviétique central a donné l'ordre d'accomplir cette tâche dans le plus bref délai. Des renforts excellents sont arrivés et arrivent encore pour aider les troupes expéditionnaires dans leur campagne contre la lâche rébellion contre-révolutionnaire. Les meilleurs travailleurs et organisateurs se rendent dans cette région pour résoudre ce problème urgent.

Il faut en finir avec la rébellion. Il est indispensable que nos soldats rouges comprennent clairement que les émeutiers des stanitsas * de Véchinski, d'Elanski ou de Boukanovski sont les complices directs des généraux blancs Dénikine et Koltchak. Plus la rébellion durera, plus les sacrifices seront nombreux des deux côtés. Pour arrêter les effusions de sang, il n'y a qu'un seul moyen : asséner un coup rapide, vigoureux et écrasant.

Il faut mettre un terme à la rébellion. Il faut crever l'abcès et le cautériser au fer rouge. Les forces du front méridional seront alors disponibles pour porter un coup mortel à l'ennemi.

12 mai 1919, Kozlov
En route, n° 44.

* Stanitsa, village cosaque.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine aux armées
du front méridional, en date du 15 mai 1919, n° 98, ville de Koupiansk.*

A lire dans chaque compagnie, escadron, batterie et section.

L'un des commandants de l'armée ukrainienne, le soi-disant « ata-man » Grigoriev, aventurier malhonnête et vendu, créature des grands propriétaires fonciers et des capitalistes, a levé l'étendard de la révolte contre le pouvoir soviétique. Par des promesses coupables et mensongères, il a rassemblé autour de lui la partie la plus rétrograde de la masse des soldats et la pousse aujourd'hui aux pogromes, aux rixes et au pillage.

Les soldats rouges ukrainiens ont encerclé les bandes de Grigoriev pour mettre un terme rapide et décisif à cette émeute d'ivrognes ⁴⁷. L'ex-ataman Grigoriev est déclaré hors-la-loi.

Je porte cette décision à la connaissance de chaque soldat rouge, de chaque commandant et de chaque commissaire du front méridional.

Toute relation et tout lien avec le traître Grigoriev ou ses agents seront considérés comme une trahison envers la République soviétique et punis du peloton d'exécution.

Mort au traître Grigoriev et à tous ses complices clandestins ou déclarés!

Vive l'Armée Rouge des ouvriers et des paysans!

POUR LE CHARBON SOVIÉTIQUE

Les régions de Moscou et Pétrograd sont les centres vitaux de la vie économique et politique de notre pays. C'est là que sont produits les biens de consommation et les moyens de production. C'est également là que se forge et se polit la conscience populaire — les pensées, les sentiments et les espoirs du peuple s'y transforment en exigences, en mots d'ordre et en programme.

Cependant, afin que la vie du centre ne soit pas paralysée, les périphéries doivent lui envoyer de la nourriture. Moscou et Pétro-grad ont besoin de pain pour les ouvriers et les ouvrières. Elles ont besoin de charbon et de fer pour la production. Elles ont besoin de coton pour le transformer en tissus. Des riches régions éloignées, les matières premières doivent affluer au centre et, après y avoir subi les transformations nécessaires pour être converties en biens de consommations, repartir vers tous les coins du pays.

La contre-révolution des propriétaires fonciers et de la bourgeoisie s'est retranchée dans ces régions, s'y est consolidée, et a perturbé le circuit des échanges économiques du pays. Ni blé ni charbon n'arrivent plus du Sud et de l'Est. Le centre affamé ne donne plus ni tissus ni machines indispensables au Sud et à l'Est.

Dans l'intérêt même de tous les travailleurs, il n'y a qu'un seul moyen de rétablir une vie économique saine et vigoureuse : éliminer les brigands contre-révolutionnaires, nettoyer les régions qu'ils infestent, rattacher étroitement celles-ci au centre par des voies ferrées à l'activité régulière.

En tout premier lieu, nous avons besoin de *charbon*. Les fabriques, les usines, les chemins de fer, les bateaux, les centrales domestiques ont un besoin vital de charbon — *de notre propre charbon soviétique*. Dès que nous aurons rétabli l'exploitation de ce précieux minerai dans le bassin du Donetz, aucun blocus anglo-américain ne nous fera plus peur. Avec son charbon soviétique et son minerai soviétique, la Russie soviétique construira ses propres machines soviétiques pour traiter le coton soviétique et le transformer en tissus soviétiques.

Un immense trésor est enfoui dans le bassin du Donetz; le bien-être, l'épanouissement et le bonheur de tout le pays en dépendent. Il est indispensable de conquérir ce trésor les armes à la main.

On est actuellement en train de mobiliser les ouvriers du Donetz. Plus que tout autre, ils ont souffert de la ruine de la vie économique et de la débauche des bandes d'ivrognes de Krasnov et de Déni-kine. Les ouvriers du Donetz seront à l'avant-garde du combat pour le charbon soviétique.

Ce combat ne durera pas longtemps. Lors de sa dernière attaque, l'ennemi a usé ses ultimes réserves et ses dernières forces. Il a manifestement commencé à s'affaiblir. Le 15 mai, nous avons repris Lougansk qui était provisoirement tombé aux mains de l'ennemi.

Il ne faut pas perdre de temps! Il faut attaquer jusqu'à l'anéantissement complet des bandes de Dénikine!

Prolétaires du Donetz, en avant! Au combat pour le charbon soviétique!

16 mai 1919, Gare de Chipilovo

En route, n° 46.

LES LEÇONS UKRAINIENNES

Il faut en premier lieu venir à bout de l'absurde émeute de Grigo-riev. Mais il faut en même temps en tirer les enseignements — notamment pour ceux qui n'ont pas su tirer profit des leçons précédentes. L'émeute ukrainienne d'aujourd'hui est l'expression bestiale et insensée de la renaissance des éternelles mauvaises habitudes de la guérilla. Il sera d'autant plus douloureux de la liquider qu'elle a plus longuement survécu, c'est-à-dire qu'on l'a laissée vivre.

Sans tenir compte des indispensables perspectives historiques, on a toujours opposé — et on continue parfois de le faire — les détachements de francs-tireurs à l'armée régulière. La question a été posée comme si nous avions devant nous deux « principes » indépendants, examinés et évalués hors du temps et de l'espace. En réalité, la guérilla possède ses « droits » pleinement légaux, définis par les conditions historiques; au-delà de ces limites, elle est tout aussi légalement engendrée par le milieu politique ambiant, que d'ailleurs elle reflète.

On ne peut pas exiger la création d'une armée régulière d'une classe qui n'a pas à sa disposition le pouvoir gouvernemental et qui se bat encore pour l'obtenir. Cette classe concentre tout naturellement ses efforts et choisit au sein même de l'armée adverse certaines unités qui lui conviennent, à moins qu'elle ne les forme dans la clandestinité avant de les mettre ouvertement sur pied au cours d'une guerre civile. En d'autres mots, la guérilla est l'instrument de la classe la plus faible (ou de la nation exploitée) sur le plan de l'organisation ou sur le plan strictement militaire, dans sa lutte contre la classe qui détient l'appareil gouvernemental centralisé. Au cours de cette période, la guérilla est non seulement un facteur progressiste, mais elle est en fait la seule forme de lutte ouverte de la classe exploitée pour sa libération. Il va de soi que, même dans ces circonstances, la guérilla n'est pas un quelconque *principe*, ni même un avantage. Au contraire, le prolétariat révolutionnaire s'efforce de systématiser au maximum son organisation militaire, en surmontant dans la mesure du possible l'amateurisme. C'est là une différence essentielle entre la politique militaire prolétarienne, même à l'époque de la conquête du pouvoir, et celle de la petite-bourgeoisie alliée à la paysannerie.

Sous Kérenski, nous avons des structures clandestines qui nous permettaient de maintenir la liaison entre certains régiments et une partie des autres, entre des batteries et des équipes de mitrailleurs. Étant à l'époque un parti révolutionnaire d'opposition, nous ne pouvions même pas songer à la création de notre Grand état-major panrusse ou de notre propre Bureau central de distribution, etc. Et pourtant nous nous préoccupions déjà d'éliminer dans la mesure des possibilités les côtés négatifs de la guérilla pour assurer l'unité d'action et la centralisation de la direction ⁴⁸.

Historiquement parlant, la signification progressiste de la guerre des francs-tireurs s'arrête au moment où la classe exploitée prend en mains les rênes du pouvoir. C'est ce que ne pouvaient absolument pas comprendre les socialistes-révolutionnaires de gauche (malheureusement, ils n'étaient pas les seuls!). Ces messieurs du genre de Kamkov accusaient le pouvoir soviétique (non pas le parti clandestin, mais bien le pouvoir!) de créer une armée régulière au lieu de fonder des détachements de francs-tireurs.

Il reste une question à poser : pourquoi la classe ouvrière devrait-elle prendre les rênes du pouvoir, si elle ne pouvait pas s'en servir pour centraliser le domaine qui, par sa définition même, demande la centralisation la plus poussée — le domaine militaire ?

Cependant, pour l'essentiel, le petit-bourgeois qui prend le pouvoir ou s'y agrippe tant bien que mal reste en opposition avec lui-même : il le craint, il ne peut assumer ce pouvoir qui le gêne, le met mal à l'aise et l'agace — car le pouvoir exige de lui une maîtrise inhabituelle et une discipline intérieure qui lui font défaut.

En s'accrochant au pouvoir, le petit-bourgeois cherche néanmoins à se défaire de son joug. En qualité de moujik « fort », il s'introduit dans les soviets et organise même de temps à autre des soulèvements sous les mots d'ordre les plus invraisemblables, fabriqués à sa mesure par les contre-révolutionnaires. En tant qu'intellectuel socialiste-révolutionnaire, il hésite : participer au Conseil des Commissaires du Peuple ou jeter à tout hasard une bombe sur le Kremlin ?

Notre révolution a mis le petit-bourgeois absolument hors de lui, précisément parce que de par son évolution, elle lui a posé des problèmes d'une rare difficulté et lui a demandé une persévérance inhabituelle ainsi qu'une grande concentration de ses forces pour les résoudre. Former une armée régulière, c'est-à-dire créer un appareil complexe de direction militaire; enrôler la population en tenant compte des principes de classe de la conscription; mobiliser les classes qui n'exploitent pas les autres; mener une juste lutte contre les manquements au devoir militaire; choisir l'effectif de commandement correspondant, le contrôler; former, cimenter et éduquer les unités, les amener à des formes supérieures d'association; subir entre-temps une série d'échecs, les corriger au fur et à mesure de l'expérience — quel travail difficile et combien ennuyeux dans ses détails... N'est-il Pas possible de tromper l'histoire, de la prendre par surprise, se jeter sur son flanc et ses arrières en lui imposant quelque petit détachement de francs-tireurs ? Tel est le fond de la pensée secrète du petit-bourgeois révolutionnaire. Il se moque de la science militaire, des exigences techniques, du système et des spécialistes militaires, des structures et des statuts — et promet de tout remplacer par une improvisation révolutionnaire; il finit cependant par se heurter de plein fouet aux premiers obstacles.

Surmonter la guérilla — objectif de première importance du prolétariat arrivé au pouvoir — ne doit pas être entendu dans le sens formel, ou plutôt strict, du terme, comme cela arrive souvent lorsque les détachements se contentent de changer de nom pour s'intituler brigade ou division, avec le changement correspondant pour les chefs. La tâche est plus difficile : elle consiste en la transformation de l'ordre interne de l'unité et en l'établissement d'un régime déterminé. Par son essence même, la guérilla est contraire au pouvoir gouvernemental

centralisé. Elle souligne et cultive tout ce qui la singularise aussi bien des corps francs voisins que du centre gouvernemental étranger et à moitié ennemi. L'armée de la classe révolutionnaire victorieuse doit se regrouper autour de l'appareil d'état pour le sauvegarder. Si elle tente de garder ses caractéristiques de corps franc, elle finit inévitablement par s'opposer au gouvernement. Et une opposition de francs-tireurs est synonyme de soulèvement armé.

L'Ukraine a été rapidement et en grande partie nettoyée par les francs-tireurs de la vermine anglo-franco-gréco-roumaine, ainsi que des bandes de Gardes blancs et de Pétloura. Certains songe-creux tentèrent immédiatement d'en conclure une fois de plus à la supériorité de la guérilla sur les troupes régulières. Cependant, la victoire soviétique en Ukraine est la victoire de l'insurrection massive des ouvriers et des paysans sur la bourgeoisie et non la preuve de la supériorité de la guérilla sur l'armée régulière. La pression des masses laborieuses a été telle et les liens anciens si fragiles craquaient si vite que les troupes blanches étaient vouées à une désagrégation inéluctable. Les bandes de Pétloura comme les Anglais, les Français et les Grecs — qui eux aussi avaient besoin d'arrières solides — sentaient qu'ils étaient sur une pente savonneuse et que le terrain se dérobaient sous leurs pieds; ils sentaient les rochers leur exploser entre les jambes et tout trembler autour d'eux. Tout en facilitant la victoire, la révolution rend jusqu'à un certain point plus difficile la formation d'unités régulières. Utilisant les lignes de moindre résistance, elle favorise par la même occasion le culte de la guérilla. En Russie aussi nous sommes passés par là. A vrai dire, nous avions des motifs d'espérer que notre expérience soit utilisée en Ukraine et que nos erreurs ne soient pas répétées. Ces espoirs ne se réalisèrent qu'en partie. Le culte de la guérilla, liquidé en Russie, a provisoirement refléuri en Ukraine. Et pas seulement chez les socialistes-révolutionnaires de gauche.

Nous avons cependant bon nombre de points de comparaison et de vérification : il suffisait de muter les détachements de francs-tireurs d'Ukraine sur d'autres fronts soviétiques pour faire rapidement ressortir les *carences* militaires de la guérilla; en effet, sur les autres fronts, on n'avait pas affaire d'un côté à l'insurrection impétueuse des masses, et de l'autre à la débandade totale et à la désagrégation des classes au pouvoir. Par contre, les milieux étaient suffisamment différenciés et deux armées régulières s'affrontaient, s'appuyant chacune sur ses arrières de classe.

Il est vrai qu'à partir de cette situation, certains tenants de la guérilla, irresponsables ou à moitié conscients, en arrivèrent à la conclusion qu'on ne pouvait pas soumettre les détachements de francs-tireurs à un commandement « scientifique » ou « bureaucratique ». Selon eux, les détachements de francs-tireurs devaient dépendre d'une direction spéciale, etc. Tout ceci est néanmoins fort superficiel, pour ne pas dire enfantin. En réalité, ce qui est incontestable, c'est que les détachements de francs-tireurs sont victorieux lorsqu'ils ont derrière eux la vague montante et victorieuse de la révolution. Cependant, quand cette vague de la classe révolutionnaire victorieuse reflue et que les succès futurs ne dépendent plus que de l'organisation et de l'art militaire, les détachements de francs-tireurs dévoilent rapidement leurs défauts.

Lors de la montée de la guerre civile, la guérilla est stimulée par l'idée de la destruction de l'odieux gouvernement de classe. Toutefois, dès que le pouvoir est passé aux mains de la

classe ouvrière, la guérilla avec ses détachements indépendants perd son idéal et devient réactionnaire. S'éloignant ainsi du pouvoir révolutionnaire par le développement de tendances centrifuges et ne possédant parallèlement ni idée propre, ni drapeau indépendant — la guérilla se regroupe autour de personnages. C'est ainsi que se créent les détachements ou armées des Grigoriev ou autres atamans de tout crin. Ce culte de la personnalité des hetmans sans principes est à son tour une tête de pont de la renaissance contre-révolutionnaire de la guérilla, qui s'engluie finalement dans la trahison au service de la bourgeoisie russe ou étrangère. Nous pouvons observer ces phénomènes dans l'émeute de Grigoriev. D'autre part, les jours qui viennent prouveront sur ce même exemple que la guérilla, susceptible de réaliser des miracles lorsqu'elle est portée par la classe montante dans sa lutte pour le pouvoir, devient impuissante et pitoyable pour finir dans une débauche d'ivrognes lorsqu'elle devient l'instrument d'un aventurier qui s'oppose à la classe historiquement progressiste.

Faisant preuve d'une grande fragilité et d'une capacité de combat réduite dans leur lutte contre les troupes bien organisées de Déni-kine, en Ukraine même — comme nous pouvons nous en rendre compte — les détachements de francs-tireurs se retournent contre la classe qui les a engendrés par sa lutte révolutionnaire. Cela montre avec précision qu'en fin de compte, la guérilla s'est survécue et s'est transformée en facteur réactionnaire. Il faut mettre coûte que coûte un terme à cette situation.

L'histoire du nettoyage de l'Ukraine, de la prise de Karkhov, d'Ekatérinoslav, de Kiev, d'Odessa et de la Crimée sera l'une des plus belles pages du combat révolutionnaire. L'histoire cependant ne tourne jamais deux fois la même page. Seuls les pédants et les mandarins desséchés peuvent considérer avec mépris l'activité déployée en Ukraine par les détachements improvisés de prolétaires et de paysans. Une conception militaire véritablement scientifique ne fait pas fi de cette expérience. Car une science digne de ce nom considère les forces armées à partir de leur naissance, dans leur évolution et dans leurs transformations internes, en fonction des modifications de la situation historique. Tandis que les mandarins de la guérilla qui veulent éterniser un passé qu'ils ont mal assimilé n'en demeurent pas moins ridicules.

Le passé est passé et ne reviendra plus. La période de la guérilla n'a que trop duré en Ukraine. Et c'est pourquoi sa liquidation prend une tournure aussi dramatique. Nous sommes maintenant contraints d'employer le fer rouge. C'est une tâche qu'il est néanmoins indispensable de mener à bien. Il faut en finir avec les aventuriers, non seulement en paroles, mais aussi dans les faits; et ce qui est encore plus important, il faut surtout en finir avec l'aventurisme. Il faut mettre sur pied une véritable armée, bien organisée, avec un régime interne rigoureux et semblable pour tous. Il faut impitoyablement chasser les aigrefins ignares qui ne veulent se soumettre à rien ni à personne. Il faut éveiller et entretenir dans l'armée ukrainienne le respect de la pensée militaire, de la science militaire et des spécialistes militaires. Il importe de placer les travailleurs honnêtes et consciencieux aux postes qu'ils méritent. Il faut assurer à la jeune armée la direction politique correspondante. Il faut mettre un point final au je-m'en-fichisme sous tous ses aspects.

Ce problème ne regarde pas uniquement l'Ukraine, car l'Ukraine est partie intégrante de la République fédérative soviétique. C'est dans l'intérêt même du pays soviétique tout entier que l'Armée Rouge ne doit pas devenir en Ukraine un instrument dépourvu de volonté dans les mains des bandits de grands chemins.

16 mai 1919, gare de Svatovo

En route, n° 47.

II. L'OFFENSIVE DE DÉNIKINE

(15 mai - août 1919)

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine à l'armée X, 22 mai 1919,
n° 99, ville d'Izioum.*

A lire dans chaque compagnie, batterie, escadron et section. Camarades soldats, commandants et commissaires !

Votre armée occupe l'un des points cruciaux de tout le front soviétique. Vous défendez les abords de l'Ukraine soviétique et de la Russie soviétique contre les bandes de Dénikine et des Cosaques blancs. Au cours de votre progression, vous avez parallèlement pour tâche de nettoyer le bassin du Donetz, de libérer de ses chaînes le travail créateur des ouvriers du Donetz et de donner du charbon à la Russie et à l'Ukraine soviétiques. Le pays tout entier suit avec une attention tendue votre combat. Vous avez fait de nombreux sacrifices. Le moment décisif est arrivé. L'ennemi a rassemblé ses réserves de tous les fronts et les a lancées dans une ultime bataille °. Les bandes de la bourgeoisie et des grands propriétaires fonciers savent que si maintenant elles ne réussissent pas à percer le front et à étouffer ainsi l'Ukraine et la Russie, le pouvoir ouvrier et paysan vaincra à jamais dans notre pays.

Dénikine envoie dans nos unités ses agents mercenaires qui tentent de désunir notre famille militaire. Vauriens, traîtres et brigands s'efforcent de temps à autre de perturber la discipline, de semer le désordre et la panique. Soyez vigilants, camarades soldats de l'armée X! Souvenez-vous que le sort de la classe ouvrière et de la paysannerie laborieuse de tout le pays et pour des générations dépend de votre volonté, de votre fermeté et de votre discipline.

Au nom du Conseil des commissaires du peuple et du Conseil de guerre révolutionnaire de la République, en même temps que notre reconnaissance envers tous les combattants loyaux, j'exprime ma ferme confiance en votre victoire décisive et prochaine.

Vive notre courageuse armée X !

Vive la Russie des ouvriers et des paysans !

FRONT MÉRIDIONAL, REPRENDS-TOI

Prévoyance, précision et volonté accrues.

Au fur et à mesure des combats, nous avons appris à ne pas nous effrayer des revers partiels. C'est très important. Tout au début, les autorités soviétiques locales se laissaient aller à la panique et lors de la perte de n'importe quelle petite bourgade, la vague de frayeur faisait tache d'huile. L'expérience nous a enseigné que si nous cédon provisoirement à l'ennemi quelque place, nous la récupérons par la suite et notre offensive se poursuit.

Cela n'empêche pas que nos échecs partiels soient trop nombreux — des échecs que nous aurions pu éviter avec plus de volonté et davantage de vigilance. Lorsque les choses vont bien et que les régiments rouges attaquent, repoussant ainsi l'ennemi, les chefs se tranquilisent trop facilement et estiment que le reste ira tout seul, sans aucun effort.

C'est une erreur grossière. La cause de la lutte prolétarienne n'avance jamais toute seule. Elle demande une grande énergie, de la prévoyance, de la persévérance et une pression constante qui s'exerce dans toutes les directions.

Il est difficile de fonder un régiment, tandis que pour l'affaiblir et le désintégrer, il suffit parfois de quelques minutes. La situation est la même pour les divisions, pour l'ensemble des troupes du front...

Quand au front les affaires prennent des tournures peu favorables, quand l'ennemi commence à trop s'agiter, l'indifférence et la démoralisation font place chez nous à l'élan enthousiaste. Commandants et commissaires s'emploient à galvaniser sans arrêt leurs unités, les arrières viennent en aide au front grâce à un travail fiévreux; les armées se ressaisissent et passent rapidement à l'offensive. La période de succès recommence. Dès lors, la vigilance et l'ardeur ne sont plus entretenues. Chez nous on se contente trop facilement des victoires partielles. On laisse un peu trop les choses aller au petit bonheur.

Cette remarque est actuellement valable pour tout le front méridional. Une inspection des troupes sur ce front m'a prouvé que de toute évidence, la plus grande responsabilité pour les derniers à-coups et les échecs partiels du front du midi incombait aux structures d'organisation du front même.

Trop nombreux sont ceux qui travaillent sans allant. Au lieu de prévoir à l'avance et d'envoyer l'approvisionnement afin que le ravitaillement parvienne au moment voulu à l'unité à laquelle il est destiné, MM. les bureaucrates d'avant le régime soviétique et ceux d'aujourd'hui travaillent comme des automates; ils tournent à vide, sans aucunement se préoccuper de ce qui se fait dans la section voisine. Les retards se chiffrent non pas en heures, mais en jours, voire en semaines, et résultent de l'imprévoyance des chancelleries. De là aussi les échecs.

Après quelques succès, commandants et commissaires se reposent souvent sur leurs lauriers. L'instruction des unités qui passent en réserve ne se fait plus; les statuts ne sont pas respectés; à vingt ou trente kilomètres du front, on ne prend même plus les mesures de précaution les plus élémentaires. Dès que la rigueur du régime militaire s'affaiblit et se relâche, la désagrégation commence : les gredins désertent et les paysans moyens versent dans la passivité.

Le pays nous donne actuellement tout ce qu'il peut : non seulement ses biens, mais aussi ses meilleurs fils. Il faut utiliser jusqu'à la corde ce que l'on nous donne. On ne doit gaspiller aucune goutte de sang, aucune balle. Il importe d'économiser le temps, les biens et les forces humaines. Et pour cela, il faut secouer toutes les structures, renvoyer les bureaucrates aveugles, renvoyer sur les arrières ceux qui sont fatigués, surveiller et contrôler les ordres sur place.

Soyez plus prévoyants, plus systématiques, plus persévérants et plus volontaires, camarades commandants et commissaires -- surtout vous, ceux de l'approvisionnement et de l'intendance !

Front méridional, reprends-toi!

26 mai 1919, Kiski *En route*, n° 49.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine
à l'Armée X,
25 mai 1919, n° 100, ville de Bogoutchar.*

A lire dans chaque compagnie, escadron, batterie et section.

Mort au vil soulèvement du Don!

La dernière heure a sonné!

Les ultimes et indispensables préparatifs sont terminés. Les forces concentrées sont suffisantes pour être lâchées sur les traîtres et les félons. L'heure des comptes est arrivée avec les Caïn qui depuis plus de deux mois portent des coups bas à nos armées actives du front méridional. La Russie ouvrière et paysanne tout entière considère avec dégoût et haine les bandes de Migouline, Véchéne, Elan et Choumiline, qui, sous un étendard rouge trompeur, sont en fait les complices des grands propriétaires ultra-réactionnaires Dénildne et Koltchack.

Soldats, commandants et commissaires des troupes punitives !

Les opérations préliminaires sont achevées. Toutes les forces indispensables et tous les moyens sont réunis. Vos rangs sont formés. Maintenant, au signal — en avant !

L'offensive de Dénikine

Les repaires des traîtres et des félons sans honneur doivent être détruits. Les Caïn doivent être exterminés. Pas de quartier pour les stnitsas qui résisteront. Pitié seulement pour ceux qui rendent leurs armes et passent de notre côté. Contre les complices de Koltchak et Dénikine, utilisez le plomb, l'acier et le feu !

La Russie soviétique compte sur vous, camarades soldats. En quelques jours vous devez laver l'honneur du Don souillé par la trahison. La dernière heure a sonné !

Comme un seul homme, tous en avant !

LE NEUVIÈME FLOT

Nous vivons actuellement l'époque du neuvième flot* de la contre-révolution. Il nous enserre sur les fronts occidental et oriental. Il menace Pétrograd.

** Selon une vieille croyance populaire russe, le neuvième flot est toujours le plus puissant et annonce généralement la fin de la tempête.*

Mais en même temps, nous sommes fermement convaincus qu'aujourd'hui la contre-révolution a amassé ses dernières forces, qu'elle a lancé dans la bataille ses ultimes réserves. C'est son dernier flot — le neuvième.

Quelle différence énorme entre notre situation actuelle et celle de l'été dernier! Nous affrontions alors des ennemis internationaux extrêmement puissants; ils pouvaient nous étouffer par une pression militaire directe. Seule une sanglante mêlée intestine les en empêchait. Le comte Mirbach représentant du tout-puissant militarisme allemand, se trouvait alors à Moscou. Les Tchécoslovaques, mercenaires de la France bourgeoise, se soulevaient à l'Est. Les premières troupes anglo-américaines débarquaient au Nord. La Russie soviétique devait faire face au militarisme européen, armé jusqu'aux dents et encore quasi inébranlé.

En même temps, la situation intérieure du pays était très tendue et peu sûre. La paysannerie n'avait pas encore compris la nécessité de la guerre qui nous était imposée par les capitalistes et les grands propriétaires fonciers, russes et étrangers. Nous faisons nos premiers pas vers la conscription obligatoire. Très souvent, les paysans s'y opposaient. Cet état d'esprit de la paysannerie se reflétait dans nos premiers régiments, encore mal cimentés. Souvent sans but mais très sanglantes, une vague d'émeutes absurdes déferla au printemps de l'année dernière sur les unités de l'Armée Rouge. Certains ouvriers, parmi les plus rétrogrades, se laissèrent même contaminer par le désarroi et le mécontentement latent d'une importante fraction de la paysannerie et des soldats. Ouvertement ou semi-clandestinement, les partis petits-bourgeois des socialistes-révolutionnaires et des men-chéviks appelaient à la révolte contre le pouvoir soviétique. A la faveur de leurs agissements, des éléments blancs fomentaient des complots anarchistes.

Quelle immense différence entre la situation interne et internationale de la République soviétique d'hier et celle d'aujourd'hui!

L'expérience, tant de nos échecs que de nos succès militaires, a fait comprendre aux masses paysannes que notre guerre était *leur* guerre et que notre armée défendait les intérêts des paysans. Bien que le pouvoir soviétique ait été contraint de mobiliser plusieurs générations paysannes, bien que les charges de la guerre aient considérablement augmenté au cours de cette année, nous constatons parallèlement un immense progrès sur le chemin du rapprochement total entre la paysannerie et le pouvoir soviétique. Bien entendu, les paysans sont mécontents de la guerre, ils ont toutefois compris que ce n'était pas le pouvoir soviétique qui se trouvait à son origine, mais les ennemis bourgeois du peuple travailleur. Après quelques insignifiants retours de flammes en mars, nous pouvons actuellement remarquer le calme absolu de l'ensemble de la paysannerie ainsi que la progression tout à fait satisfaisante de la mobilisation dans pratiquement toutes les provinces. En faisant abstraction de cas isolés de

rébellion — tel le soulèvement de Gomel ou l'émeute d'ivrognes de Grigoriev — qui se développent dans des localités où le pouvoir soviétique ne s'est installé que tout récemment, on peut souligner la discipline croissante et la cohésion accrue de tous les régiments rouges dans le reste du pays. Quant au prolétariat, il a montré son indissoluble attachement au régime soviétique en mobilisant des volontaires.

La situation internationale s'est également modifiée dans des proportions tout aussi sensibles. Le militarisme allemand et austro-hongrois a volé en éclats. En apparence, le militarisme anglais et français existe encore, mais il est pourri de l'intérieur et incapable de combattre. Ni l'Amérique, ni l'Angleterre, la France encore moins, ne sont capables d'envoyer le moindre corps d'armée en territoire russe pour se mesurer au pouvoir soviétique. Ils ne disposent plus que d'un immense appareil militaire, d'un nombre incalculable d'armes, de mitrailleuses, de munitions, de blindés et de tanks. Contraints de renoncer à un affrontement direct et franc avec nous dont les ouvriers et paysans français et anglais auraient fait les frais, les bandits anglo-français fournissent des armes qui sèment la mort à la contre-révolution russe.

Il faut reconnaître que celle-ci s'est notablement consolidée au cours de l'année écoulée. L'année dernière, au mois de mai, capitalistes et grands propriétaires russes ne comptaient que sur les baïonnettes des Tchécoslovaques et de l'étranger en général. Depuis, ils ont réussi à mettre sur pied leurs propres forces armées. D'une part, la bourgeoisie a été fortement aidée dans ses tentatives par les socialistes-révolutionnaires et les menchéviks qui organisèrent l'armée « du peuple » de Koltchak sous le couvert de l'Assemblée constituante. D'autre part, la bourgeoisie fut secondée par les impérialistes anglo-français qui fournirent approvisionnement et instructeurs à l'armée blanche. Il y a un an, nous pouvions craindre qu'après avoir vaincu Krasnov et Doutov, nous aurions un affrontement direct avec notre ennemi principal — le militarisme allemand ou anglo-français. Aujourd'hui nous savons pertinemment qu'après la défaite de Koltchak et de Dénikine, nous aurons conquis l'inviolabilité de la République soviétique et nous donnerons une puissante impulsion à la révolution en Europe et dans le monde entier.

Aujourd'hui, il n'y a plus et il ne peut plus y avoir à l'avenir de forces supérieures à celles que Dénikine, Koltchak, ainsi que les Blancs d'Estonie et de Finlande, avaient mises à la disposition de la contre-révolution pour nous combattre. Sur le front méridional, à l'Ouest, sous Péetrograd, la contre-révolution russe et, avec elle, la contre-révolution mondiale, ont joué leur dernière carte. De notre côté, nous devons concentrer une fois encore toutes nos ressources physiques et morales pour enrayer la dernière poussée désespérée des forces obscures de la vieille société bourgeoise.

La contre-révolution a lancé contre nous son neuvième flot. Il se brisera sur la poitrine blindée de nos régiments ouvriers et paysans.

Gare de Evstratovka, le 1^{er} juin 1919
En route, n° 50.

LES BANDES DE MAKHNO

Il y a la Russie soviétique, il y a aussi l'Ukraine soviétique. Et à côté, il y a encore un État peu connu : Gouliai-Polié. L'état-major d'un certain Makhno y règne. Il commandait tout d'abord un détachement de francs-tireurs, ensuite une brigade, puis — selon les apparences — une division; aujourd'hui enfin, tout cela se pare des couleurs d'une « armée » blanche rebelle spéciale. Contre qui se soulèvent les émeutiers de Makhno ? C'est à cette question qu'il faut répondre clairement et nettement : une réponse en paroles et une réponse en actes.

Makhno et ses complices les plus proches se considèrent comme anarchistes et, sur cette base, « récusent » tout pouvoir gouvernemental. Seraient-ils par conséquent des ennemis du pouvoir soviétique ? — De toute évidence, puisque le pouvoir soviétique est le pouvoir gouvernemental des ouvriers et des paysans laborieux.

Toutefois, les acolytes de Makhno ne se décident pas à déclarer ouvertement qu'ils sont contre le pouvoir soviétique. Ils jouent les malins et biaisent : ils reconnaissent soi-disant le pouvoir soviétique local et ne récusent que le pouvoir central. Néanmoins, tous les soviets d'Ukraine reconnaissent le pouvoir central qu'ils ont eux-mêmes choisi. Cela signifie donc que les bandes de Makhno récusent en fait non seulement le pouvoir central ukrainien, mais aussi tous les soviets locaux d'Ukraine. Que reconnaissent-elles alors ? Elles reconnaissent le pouvoir des soviets de Makhno à Gouliai-Polié, c'est-à-dire le pouvoir du cercle anarchiste où il a provisoirement réussi à se consolider. C'est à cela que se résume la sagesse politique des bandes de Makhno.

A part cela, « l'armée » de Makhno a besoin de munitions, de fusils, de mitrailleuses, d'armes, de wagons, de bateaux et... d'argent. Or, tout ceci est concentré dans les mains du pouvoir soviétique, se fabrique et est distribué sous sa direction. Donc, pour obtenir soit des armes, soit de l'argent, Makhno est bien obligé de s'adresser à ce même pouvoir qu'il récusé. Et comme il craint à juste raison que le pouvoir soviétique ne lui refuse tout ce dont il a besoin pour exister, il a décidé d'assurer son indépendance en accaparant de grandes richesses nationales pour les garder comme « *monnaie d'échange* » dans ses rapports avec le reste de l'Ukraine.

La région de Marioupol est riche *en charbon et en blé*. Et comme les bandes de Makhno contrôlent *la* voie ferrée de Marioupol, elles refusent de laisser passer *le* charbon *et le* blé si *ce* n'est pour les échanger contre d'autres marchandises. Il *en* résulte que tout *en* niant *le* « pouvoir gouvernemental » fondé par les ouvriers *et* les paysans du pays tout entier, les acolytes de Makhno ont organisé leur propre petit pouvoir mi-pirate, qui ose se mettre *en* travers du chemin du pouvoir soviétique d'Ukraine *et* de toute *la* Russie. A *la* place d'une économie strictement organisée dans tout *le* pays *en* fonction d'une pensée et d'un plan communs *et à la* place d'une répartition socialiste systématique de tous les biens indispensables, les acolytes de Makhno tentent d'établir *le* règne des bandes et des clans : *le* butin appartient à celui qui *l'a* conquis et peut être échangé contre toute autre marchandise qui fait défaut au pillard. Ce n'est pas un échange de marchandises, c'est du pillage organisé.

Les acolytes de Makhno clament : « A bas *le* parti, à bas les communistes, vive les soviets sans-parti ! » Et pourtant, ce n'est qu'un pitoyable mensonge. Makhno et ses suppôts ne sont absolument pas des sans-parti. Ils appartiennent tous *au* courant anarchiste et envoient des

circulaires ou des lettres à tous leurs semblables, les conviant à Gouliaï-Polié pour y organiser leur propre pouvoir. S'ils brandissent *le* drapeau des sans-parti, c'est uniquement pour jeter de la poudre aux yeux des paysans les plus attardés et les plus rétrogrades qui *ne* s'y retrouvent plus dans le nombre des partis. En fait, *la* non-appartenance au parti est la meilleure couverture des koulaks. Les koulaks n'osent pas reconnaître ouvertement leur appartenance au parti des Cent-Noirs par crainte des sanctions. C'est pourquoi ils préfèrent de beaucoup se targuer de leur non-appartenance à quelque parti que ce soit. La non-appartenance au parti protège aujourd'hui les socialistes révolutionnaires, la pire fraction des menchéviks, les cadets, en un mot, tous les contre-révolutionnaires pour qui il est dangereux de se montrer à visage découvert.

Les communistes ne se masquent pas et ne brandissent aucun étendard. Ils n'hésitent pas à se montrer au peuple travailleur comme membres du parti. Les ouvriers et les paysans ont appris à connaître les communistes d'après leurs agissements et leurs expériences au cours d'une lutte difficile. C'est précisément pourquoi le parti des communistes bolchéviks a acquis une influence décisive sur les masses laborieuses et, par conséquent, dans les soviets.

Les contre-révolutionnaires de tout poil haïssent le parti communiste. Les acolytes de Makhno font preuve des mêmes sentiments. De là les profondes sympathies de tous les émeutiers et de tous les membres des Cent-Noirs pour le drapeau des « sans-parti » de Makhno. Les koulaks de Gouliaï-Polié et les spéculateurs de Mariou-pol se font l'écho enthousiaste des suppôts de Makhno : « Nous ne reconnaissons pas le pouvoir gouvernemental qui réclame du charbon et du pain. Ce que nous avons conquis, nous le gardons... » De ce point de vue comme de tous les autres, Makhno n'est guère différent de Grigoriev. Ce dernier s'était aussi rebellé contre le pouvoir central au nom des soviets locaux sans-parti, c'est-à-dire contre la volonté organisée de la classe ouvrière au nom de bandes isolées de koulaks. Ce n'est pas un hasard si, après avoir brandi l'étendard d'une sauvage révolte et entrepris d'exterminer les communistes, Grigoriev en avait appelé au « petit père » Makhno afin de signer un pacte de brigands avec lui. Il est vrai que Makhno s'était refusé à cette alliance. Mais pas du tout pour des raisons de principe. Au congrès des anarchistes de Gouliaï-Polié, Makhno a ouvertement lancé un appel à la rébellion contre le pouvoir soviétique. S'il ne s'est pas soulevé en même temps que Grigoriev, c'est uniquement parce qu'il avait peur et qu'il comprenait fort bien l'inutilité d'une émeute au grand jour.

« L'armée » de Makhno est le pire visage de la guérilla, bien qu'elle comprenne nombre de bons soldats. Impossible de trouver la moindre trace de discipline ou d'ordre dans cette « armée ». Aucune organisation non plus en matière d'approvisionnement. La nourriture, les uniformes, les réserves militaires s'accaparent où c'est possible et se gaspillent n'importe comment. Cette « armée » se bat aussi selon l'inspiration du moment. Elle n'exécute aucun ordre. Quelques groupes attaquent quand ils le peuvent, c'est-à-dire lorsqu'ils ne rencontrent aucune résistance sérieuse; à la moindre riposte de l'adversaire, ils se replient en désordre, laissant à un ennemi numériquement plus faible les stanitsas, les villes et le matériel de guerre. Et la responsabilité entière en incombe aux commandants anarchistes imbéciles et désordonnés.

Dans cette « armée », les commandants sont élus. Les acolytes de Makhno hurlent : « A bas les commandants nommés! » Ainsi, ils n'induisent en erreur que leurs propres soldats les plus obtus. On ne pouvait parler de « commandants nommés » que sous le régime bourgeois, quand les fonctionnaires tsaristes ou les ministres bourgeois nommaient à leur guise des commandants qui maintenaient la masse des soldats en état de soumission face aux classes bourgeoises. Aujourd'hui, nous n'avons pas d'autre pouvoir que celui qui est élu par l'ensemble de la classe ouvrière et du paysannat laborieux. En conséquence, les commandants nommés par le pouvoir soviétique central sont mis en place par la volonté des millions de travailleurs, tandis que les commandants des bandes de Makhno reflètent les intérêts d'une infime clique anarchiste, qui prend appui sur les koulaks et l'obscurantisme.

Le caractère antipopulaire des bandes de Makhno se reflète le mieux dans le fait que « l'armée » de Gouliaï-Polié s'intitule « armée de Makhno ». Donc, les gens en armes ne se rassemblent pas autour d'un programme ou d'un idéal, mais autour d'une personne. C'est exactement ce qui se passait chez Grigoriev. En Ukraine soviétique et en Russie soviétique, les régiments et les unités sont un instrument aux mains de toute la classe ouvrière. Dans l'État de Gouliaï-Polié, les détachements armés sont un instrument aux mains du citoyen Makhno. A quoi cela mène, nous l'avons déjà vu. « L'armée » personnelle de l'ataman Grigoriev a tout d'abord été à Pét-lioura, puis se rangea aux côtés du pouvoir soviétique et se mutina enfin avec Grigoriev en tête pour porter ce dernier au pouvoir. Les masses armées obtuses, trompées par l'étiquette de « sans-parti », se transforment en instrument aveugle aux mains des aventuriers.

Tels sont l'État de Gouliaï-Polié et son « armée ». On gratte un peu le vernis de Makhno, on retrouve Grigoriev. Et bien souvent, point n'est besoin de gratter : le koulak déchaîné qui aboie les communistes ou le petit spéculateur ont tôt fait de montrer le bout de leur queue.

Le pouvoir soviétique est la dictature de la classe ouvrière qui a transformé le pouvoir gouvernemental en instrument de reconstruction socialiste. En même temps, le pouvoir soviétique doit protéger le pays socialiste de la pression rageuse de la bourgeoisie. Dans ces circonstances, est-il vraiment possible de permettre la survivance en territoire soviétique de bandes armées qui se rassemblent autour des atamans et des commandants de pacotille, qui ne reconnaissent pas la volonté de la classe ouvrière, qui accaparent ce qu'elles veulent et se battent quand elles en ont envie ? — Non, il est temps d'en finir fermement, une fois pour toute, afin que nul ne soit tenté de recommencer!

2 juin 1919, Koupiansk-Kharkov
En route, no 51.

ENTRETIEN AVEC LES REPRÉSENTANTS DE LA PRESSE DE KHARKOV

Pour l'ensemble des Républiques socialistes, le front du Donetz est incontestablement à l'heure actuelle le front le plus important. En disant cela, je ne fais pas abstraction du front de Pétrograd, mais je considère en toute conscience que la perte de Pétrograd (je suis néanmoins certain que nous ne perdrons pas Pétrograd) ne serait pas aussi lourde de conséquences pour nous qu'une perte prolongée du bassin du Donetz. Dans la mesure où la République soviétique

est aujourd'hui le bastion de la révolution mondiale, on peut affirmer que la clé de ce bastion se trouve actuellement dans le bassin du Donetz. Voilà pourquoi désormais toute notre attention doit se concentrer sur ce point précis de l'immense front de la République soviétique.

Nos échecs dans le bassin du Donetz ne constituent qu'une partie des derniers revers que nous avons subis sur le front du Midi en général. Nous avons été provisoirement obligés de détourner notre attention et notre soutien du front méridional. Comme chacun sait, cette attitude fut provoquée par les succès (du moins apparents) de Koltchak. Ce dernier est aujourd'hui notre plus grand ennemi, car tous les éléments contre-révolutionnaires l'ont reconnu comme chef et il est le protégé de l'Entente impérialiste. Le problème de la reconnaissance de Koltchak s'est posé à maintes reprises et fort sérieusement aux réunions de Paris et de Versailles. Nous devons donc porter notre premier coup à l'Est, et tout naturellement nous fûmes contraints de concentrer notre attention et nos forces sur le front de la Volga. Nous avons remporté une éclatante victoire. Koltchak a reculé de Samara à Oufa, et continue de se replier sur tout le cours moyen de la Volga. Nous nous rapprochons de Sarapoula, vers la Kama ⁵⁰

Nous sommes obligés de combattre avec une armée que nous édifions au fur et à mesure. Et dès que nos efforts se concentrent sur l'armée de l'Est, nous ralentissons fatalement la formation dans le Midi. C'est ce qui s'est passé. Dans la perspective d'un schéma rigoureusement juste, on peut évidemment déplorer l'emploi d'une telle méthode, mais elle est inséparable de la nature même de l'époque révolutionnaire au cours de laquelle les éléments d'improvisation jouent un rôle important — notamment si l'on tient compte des changements très rapides qui interviennent aussi bien dans la situation mondiale et internationale que dans la stratégie. S'il est possible de prévoir avec plus ou moins d'exactitude l'orientation générale des événements, il est toutefois impossible d'en prévoir les étapes, les formes qu'ils prendront et en particulier — d'où viendra à un certain moment le danger le plus menaçant. Nous sommes forcés de maintenir et de couvrir un front de plus de 8.000 verstes. Dans ces conditions, l'ennemi dispose toujours de la possibilité de choisir le point le plus vulnérable du front à un moment donné et d'y porter un coup sérieux. Voilà ce qui s'est passé au Sud.

Les troupes révolutionnaires sont des troupes nerveuses, capables de métamorphoses rapides. En un bref laps de temps, on peut tout aussi bien les assainir et les tremper que les amener à décomposition. L'art des commandants et de la direction exige de tenir compte de cette capacité de rapide transformation et d'enthousiasme, ainsi que de la nervosité révolutionnaire des troupes dont les hommes sont généralement passés par quatre ans de guerre, par la révolution et par des affrontements civils.

Ces derniers temps, dans le secteur du Donetz du front méridional, on sentait clairement des éléments d'évidente instabilité dans les troupes. Cela s'explique d'une part parce que les unités qui s'y trouvaient avaient été formées depuis peu (bien que par le passé on ait également connu un ou deux cas de débandade et de repli absurde des meilleurs régiments) et de l'autre — par le voisinage nuisible et l'influence néfaste de la guérilla ukrainienne survivante. A l'extrémité du flanc droit du front du Donetz sévit la brigade ou la division ou

l'armée — je ne sais comment la qualifier — d'un certain Makhno. Cette unité « combattante » attire actuellement à elle tous les éléments de décomposition, de décadence, de révolte et de putréfaction. C'est parfaitement compréhensible. La région est riche, on peut se nourrir, ni discipline ni ordre à respecter, on attaque selon les lignes de moindre résistance, on se replie quand et où on le désire. Il est évident que le voisinage d'une telle « armée » trouble et dérange le flanc droit des armées les plus proches, et cette incertitude se reflète sur toute la ligne du front du Donetz. C'est pourquoi la régénération doit partir du flanc droit.

En quoi cette régénération consiste-t-elle ? Cela me paraît absolument clair : l'abolition de la république anarchiste indépendante de Gouliai-Polié, le rétablissement de l'unité du pouvoir soviétique, de l'unité de l'armée et de ses méthodes de direction, ainsi que de son appareil de commandement. Les bandes de Makhno tentent actuellement de convoquer un congrès militaro-soviétique de cinq provinces. Il va sans dire que le commandement n'acceptera ni n'autorisera quelque chose de semblable et qu'il montrera aux bandes anarcho-grigoriévistes de Gouliai-Polié que dans notre combat contre Dénikine, nous ne souffrirons aucun élément de désorganisation ou de corruption sur les arrières immédiats, et encore moins sur la ligne du front.

Dès que cet objectif sera atteint, notre front méridional attaquera les troupes de Dénikine au point déterminé par le commandement.

Vous me proposez de parler de Pétrograd. Il y a longtemps que je n'ai plus été sur ce front; je n'y suis plus retourné depuis notre repli sur le front occidental. Je ne puis que vous dire ceci : toutes les opérations étaient axées sur la rapidité. D'après un document fort éloquent, je sais que nos adversaires étaient très bien informés du fait que nous avions retiré d'importantes réserves de la région de Pétrograd. De là leurs plans de s'emparer de Pétrograd très rapidement, afin que nous ne puissions pas envoyer de renforts du centre du pays. (Comme vous le savez, notre position centrale constitue un immense avantage par rapport à nos ennemis, car elle nous permet d'agir selon des lignes opérationnelles internes et de transférer des réserves aux endroits les plus menacés du front). L'ennemi s'est cependant trompé dans ses calculs. Son offensive est actuellement stoppée, ce qui signifie que la cause est entendue. D'importants renforts ont été envoyés à Pétrograd et nous avons tous les motifs de croire qu'au cours des prochaines semaines, sinon des prochains jours, la situation changera radicalement sur le front de Pétrograd.

En ce qui concerne les revers essuyés en différentes parties du front occidental, on peut généralement les expliquer de la même manière que les échecs du front méridional : premièrement, la concentration provisoire de nos forces et de nos moyens à l'Est; deuxièmement, ces insuccès s'expliquent aussi en grande partie par la structure particulière du front occidental, divisé en secteurs nationaux possédant chacun sa propre armée nationale. Sans même mentionner une certaine renaissance des antagonismes nationaux dans quelques unités peu conscientes de leurs responsabilités, ce fractionnement purement national du front ne s'est pas révélé viable devant un ennemi qui avait unifié ses forces et ses principes opérationnels. Nous avons actuellement rétabli l'unité totale du front des républiques soviétiques dans le sens où notre front est divisé en armées en fonction uniquement de considérations stratégiques et non pas nationales.

Nous voulons dire par là que les unités nationales — ukrainiennes, lettonnes, polonaises, estoniennes — sont utilisées là où elles sont le plus nécessaires, en toute indépendance du front national proprement dit.

Cela est aussi entièrement valable pour l'Ukraine. Le problème du front ukrainien en tant que tel est donc résolu. Une grande partie de l'Ukraine est libérée. Les bandes de Pétlioura sont vaincues. Le pitoyable successeur de Pétlioura, Grigoriev, est écrasé. Il reste encore les points du Donetz et la frontière polono-roumano-galicienne, mais ils ne font pas partie du front ukrainien — ils sont partie intégrante du front général des républiques soviétiques, étant donné que Dénikine attaque à la fois l'Ukraine et la Russie. La bourgeoisie polono-roumaine et les koulaks de Galicie sont prêts à agir aussi bien contre l'Ukraine que contre la Russie, en fonction des ordres de l'Entente.

Quant à l'aide à la Hongrie soviétique, je puis simplement vous répondre qu'elle se manifeste par notre pression à l'Ouest; par ailleurs, je suis fondé de croire que cette pression s'accroîtra très prochainement.

J'ai été extrêmement étonné d'entendre votre question à propos de la menace qui pèserait sur Kharkov. Bien entendu, nous vivons à une époque où rien n'est très sûr dans notre monde, mais je pense que Kharkov n'est guère plus menacé que Tver, Penza, Moscou ou toute autre ville de la République soviétique.

Enfin, votre dernière question au sujet de la mobilisation. J'estime qu'il faut mobiliser le plus grand nombre possible de classes, sans exception, sans retard et dans le plus bref délai. Nous devons mener une action déterminée dans le bassin du Donetz. Plus rapidement nous la mènerons à bien, moins l'industrie du charbon du Donetz et toute la vie économique de la région de Kharkov en souffriront.

4 juin 1919
En route, n° 52.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine aux armées
du front Sud en date du 5 juin 1919, n° 105, Kharkov.*

Notre front méridional passe actuellement par une période de crise aiguë. Il ne fait aucun doute que cette crise sera surmontée et que nous en sortirons encore plus forts — comme ce fut le cas lors de toutes les crises précédentes. Il suffit d'analyser avec lucidité et clarté les causes de nos échecs et de prendre les mesures qui s'imposent pour leur élimination radicale.

L'une des causes fondamentales de nos revers est l'attitude indigne, souvent même criminelle, des responsables de l'armée — tant les commandants que les commissaires — au sujet des rapports opérationnels.

Les rapports opérationnels doivent donner un aperçu clair et précis des actions militaires de chaque unité, de leurs forces et de leurs faiblesses au cours des combats, de leurs sacrifices, de leurs échecs et de leurs succès réels, de leurs pertes et de leur butin.

Une grande conscience professionnelle et une vérification critique rigoureuse de toutes les informations sont indispensables pour atteindre à ce résultat. Dans la majorité des cas, rien de semblable n'existe toutefois. Les rapports opérationnels sont rédigés d'après des stéréotypes indignes d'une armée révolutionnaire; ils ont pour seul but de masquer ou de cacher les échecs et d'exagérer les succès.

Si l'on ajoute foi aux rapports, toutes les localités sont occupées par nos unités au prix de durs combats. En réalité, dans la majorité des cas, la bataille se réduit à une canonnade sans but ni résultat autre que le simple gaspillage des balles et des obus. Ce genre de rapports ne permet jamais de savoir si l'unité attaquante maintient des contacts avec l'ennemi en repli, si elle le poursuit vraiment, ou si loin derrière lui, elle se contente d'occuper une localité qu'il avait déjà abandonnée auparavant. Et pourtant, c'est très important à savoir. La faiblesse de nos troupes — ou plutôt des commandants et commissaires — est que, malgré le repli de l'adversaire, elles ne font pas preuve d'assez d'énergie dans leur poursuite pour désorganiser et écraser l'ennemi en retraite. Commandants et commissaires se contentent trop souvent d'occuper sans combat une localité délaissée. Dans les rapports opérationnels, ce fait est noyé dans des phrases pompeuses sur l'occupation des villes et des villages à l'issue de divers combats, sans naturellement aucune indication sur les pertes d'un côté comme de l'autre.

A en juger toujours d'après les mêmes rapports, lorsque nos unités battent en retraite, c'est toujours sous la pression d'un ennemi numériquement supérieur et toujours en combattant. En fait, il arrive très souvent que ces phrases cachent la triste réalité d'un abandon panique de positions par d'importantes unités devant l'apparition de patrouilles isolées, quand ce n'est pas tout simplement sous l'influence de la panique et de rumeurs provocatrices sur l'approche de l'ennemi. « Se replier en combattant » signifie la plupart du temps se replier en tirillant de tous côtés pour vaincre son propre affolement, ce qui veut dire en clair, en gaspillant les munitions.

Les rapports mentionnent souvent qu'au cours d'affrontements avec un ennemi numériquement supérieur, les régiments ont perdu la moitié ou les trois quarts de leurs effectifs. Dans la majorité des cas, cela signifie que le régiment a pris la fuite. Le rapport ne fait généralement pas état du nombre de tués, de blessés, de prisonniers et de disparus. Il est évident qu'il n'est pas toujours possible de donner des chiffres précis dans ce domaine. Il est néanmoins possible d'indiquer le chiffre approximatif des pertes; il suffit pour cela de vouloir connaître la situation réelle. Cependant, cette volonté fait trop souvent défaut. En revanche, nous avons encore chez nous un certain nombre de messieurs qui jugent de leur devoir de rédiger les rapports de manière à cacher aux instances supérieures la honte d'une retraite absurde devant un ennemi plus faible.

La vantardise au sujet des prises de guerre aussi impressionnantes qu'innombrables a largement cours. Lors de vérifications ultérieures, on s'aperçoit fréquemment que par prises de guerre soi-disant capturées à l'adversaire, il faut comprendre des armes sans platine, des

mitrailleuses détraquées, des chariots inutilisables que l'ennemi avait sciemment laissés sur place lors d'une évacuation antérieure. On ne peut pratiquement obtenir aucun renseignement précis à ce sujet.

La situation est encore plus catastrophique à propos des pertes matérielles. De tels faits sont pratiquement toujours cachés et ne sont découverts que beaucoup plus tard, lorsque le chef de l'approvisionnement est contraint de demander un nouveau matériel pour remplacer celui qui n'existe plus.

Quels sont les résultats de cette manière d'agir ? On ne peut guère les qualifier que par l'adjectif désastreux. Commandants et commissaires finissent par s'installer dans une psychologie d'optimisme officiel, c'est-à-dire qu'ils finissent par se soucier uniquement de faire bonne figure. Cette méprisable psychologie est digne de bureaucrates; elle est en tout cas indigne de soldats révolutionnaires qui doivent regarder en face non seulement l'ennemi, mais aussi la vérité. Les commandants et les commissaires qui voient les carences et les faiblesses de leur unité et les reconnaissent prendront les mesures adéquates en vue d'y remédier. Au contraire, ceux qui cachent la désertion ou le repli panique comme une maladie honteuse les enracinent chaque fois un peu plus et finissent par désagréger totalement leur unité.

Par ailleurs, les rapports mensongers faussent l'optique des instances supérieures. L'état-major divisionnaire ne connaît pas la situation réelle dans le secteur donné. L'état-major de l'armée reçoit des rapports faux de la division. L'état-major du front n'est pas au courant de la situation réelle des armées. Ainsi, la direction supérieure est dans le brouillard. A l'heure de l'épreuve, le tableau mensonger vole en poussière et le front traverse une grave crise.

Le grand révolutionnaire Ferdinand Lassalle a dit une fois que toute action révolutionnaire doit avant tout « *dire ce qui est* », c'est-à-dire démêler l'écheveau de la vérité. Toute action militaire a la même exigence. La précision et la véracité des rapports sont du devoir de chaque soldat.

C'est ce que nous devons actuellement obtenir à n'importe quel prix.

J'ordonne au Conseil de guerre révolutionnaire du front méridional et aux Conseils de guerre révolutionnaires de toutes les armées du front Sud de prendre immédiatement les mesures correspondantes pour la vérification rigoureuse de tous les rapports et pour un châtimement sévère de tous les falsificateurs qui se complaisent à des contrefaçons criminelles au lieu de rédiger des rapports honnêtes.

Il faut apprendre et obliger commandants et commissaires à appeler combat — un combat, panique — la panique, exploit — l'exploit et frousse — la frousse. Il faut leur apprendre à mentionner avec toute la précision possible le nombre réel des pertes, c'est-à-dire des morts et des blessés, de ceux qui se sont rendus à l'ennemi, de ceux qui ont pris la fuite et ajouter enfin si ces derniers sont revenus ou non. Si le commandant n'écrit pas la vérité au sujet des forces supérieures de l'ennemi, le commissaire n'a pas le droit de signer ce rapport mensonger. Si un régiment d'infanterie quitte ses positions parce qu'il a aperçu une patrouille de Cosaques, il faut l'écrire tel quel : « mille tireurs ont honteusement pris la fuite devant

trente Cosaques ». S'il y a eu « fusillade acharnée », il faut dire si c'était une véritable fusillade dirigée contre l'ennemi ou tout simplement des coups en l'air. Si l'unité a laissé aux mains de l'ennemi un convoi militaire, des mitrailleuses, des armes, il faut reconnaître ouvertement son déshonneur. Si l'unité a pris à l'ennemi du butin de guerre, inutile de s'en vanter ou d'exagérer; il suffit de dire ce qui a été pris, en quelle quantité, en quel état et dans quelles conditions.

Il faut absolument extirper des rapports opérationnels la vantardise, les digressions évasives et le mensonge direct. Il faut en venir à bout par deux moyens : d'un côté — expliquer l'importance et la nécessité de la vérité sur le plan militaire, et de l'autre — mettre à l'index et condamner les fanfarons, les hâbleurs et les menteurs. Ils n'ont pas leur place dans les rangs de l'armée révolutionnaire et moins encore aux postes de commandants ou de commissaires.

Par l'intermédiaire des conseils militaires révolutionnaires, le présent ordre doit être transmis pour signature à tous les commandants et commissaires, ceux des unités y compris. Ces derniers doivent réunir le personnel de commandement de leurs unités respectives — soit tous ensemble, soit chacun à part, selon les circonstances — pour leur lire et leur expliquer cet ordre.

La responsabilité de l'application des indications contenues dans cet ordre incombe aux conseils militaires révolutionnaires de l'armée.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine
en date du 6 juin 1919, n° 106, Balakléia.*

Mettant à profit le repli temporaire de nos unités, gredins, provocateurs et agents de Dénikine ont relevé la tête et agissent partout. Ils font courir des bruits suspects, sèment la panique, mènent l'agitation contre le pouvoir soviétique et contre son effectif de commandement, appellent les soldats au non-respect des ordres militaires et à l'abandon de leurs postes.

La situation sur le front exige une concentration totale des forces, de l'ordre et de la discipline, ainsi qu'une exécution rigoureuse du devoir.

Les intérêts de l'Ukraine soviétique ouvrière et paysanne et de toute la République fédérative soviétique exigent des mesures impitoyables à l'encontre des traîtres et des félons qui sapent la force de l'Armée Rouge.

A cette fin, je proclame la création du Tribunal Militaire Révolutionnaire Spécial, sous la direction du camarade Piatakov, membre du Conseil ukrainien des Commissaires du peuple.

Le Tribunal a les pleins pouvoirs pour châtier tous les ennemis du pays soviétique et de l'armée soviétique — indépendamment de leur situation et de leur activité antérieure.

Les présidents des comités exécutifs provinciaux, régionaux et communaux, les commissaires militaires provinciaux et régionaux, les commandants et commissaires des stations ont pour devoir de contrôler scrupuleusement et avec attention toutes les personnes de passage et d'arrêter tous ceux qui seraient pris en flagrant délit de propagande malhonnête.

Les commandants et commissaires de régiments, ainsi que les chefs des échelons, doivent surveiller attentivement les vauriens qui se faufilent parmi les soldats rouges et font circuler de faux bruits sur la trahison des commandants en vue de soutenir les gredins et de pousser les froussards au repli.

Les camarades-soldats loyaux doivent pleinement coopérer dans ce domaine avec les autorités soviétiques.

Les fils de koulaks, les braillards et les suppôts de Grigoriev ou de Makhno qui ont pénétré dans l'Armée Rouge doivent en être impitoyablement éliminés.

Je préviens qu'aucun quartier ne doit être fait pour les ennemis du peuple, pour ceux qui les couvrent ou les favorisent. Le pouvoir ouvrier et paysan cautérisera au fer rouge la plaie de la provocation et de la propagande néfaste menée par Grigoriev et Makhno.

Mort aux vauriens profiteurs!

Vive les combattants loyaux de l'Armée Rouge ouvrière et paysanne!

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine,
en date du 6 juin 1919, n° 107, Balakléta.*

Rassemblé autour du franc-tireur Makhno, un groupe d'individus a pris le même chemin que le traître félon Grigoriev et a ourdi un complot contre le pouvoir soviétique. Cette bande de Gouliaï-Polié a osé fixer au 15 juin un congrès de délégués anarchistes et koulaks pour lutter contre l'Armée Rouge et le pouvoir soviétique.

Ce congrès est interdit. Je proclame que tout éventuel participant à ce congrès sera considéré comme traître, coupable de comploter sur les arrières immédiats de nos troupes et d'ouvrir les portes à l'ennemi.

Makhno convie les transfuges d'autres armées et unités à se joindre à lui.

J'ordonne :

A toutes les autorités militaires et aux détachements de barrage partis selon mes dispositions, de se saisir de tous les traîtres qui abandonnent volontairement leurs unités pour rejoindre Makhno et de les déférer au Tribunal révolutionnaire en tant que déserteurs, afin qu'ils soient jugés selon les lois en vigueur en période de guerre.

Leur châtiment ne peut être que le peloton d'exécution.

Le Comité exécutif central panrusse de Russie et d'Ukraine m'a chargé de rétablir l'ordre sur le front dans le bassin du Donetz et sur ses arrières immédiats. Je proclame que l'ordre sera rétabli par une main de fer. Ennemis de l'Armée Rouge ouvrière et paysanne, profiteurs, koulaks, émeutiers, suppôts de Makhno ou de Grigoriev seront impitoyablement éliminés par les unités régulières sûres et fermes ⁵¹.

Vive l'ordre révolutionnaire, la discipline et la lutte contre les ennemis du peuple!

Vive l'Ukraine soviétique et la Russie soviétique!

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine,
à toutes les armées de l'Ukraine soviétique,
en date du 8 juin 1919, n° 108, Lozovaya.*

A lire dans chaque régiment, compagnie, escadron et section. *En finir avec Makhno !*

Qui est responsable de nos derniers échecs sur le front méridional, notamment dans le bassin du Donetz ?

Makhno et ses bandes.

En paroles, cette coterie se bat avec le monde entier et anéantit tous les ennemis; cependant, quand il s'agit vraiment de combattre, les commandants de ces troupes abandonnent sans vergogne les positions qui leur avaient été confiées et se replient bêtement sur quelques dizaines de verstes.

La brigade de Makhno comprenait nombre de bons combattants loyaux. Néanmoins, sans organisation régulière de l'approvisionnement et de la direction, et surtout sans discipline intérieure ni commandement sensé, les unités de Makhno se sont montrées incapables de soutenir le moindre combat; la cavalerie blanche les a chassées devant elle comme un troupeau de moutons.

Les traîtres des bandes de Makhno ont découvert le flanc droit du front du Donetz et porté ainsi un rude coup au front le plus proche.

Mais ce n'est pas tout. Les suppôts de Makhno commencèrent ensuite à désagréger les unités voisines. Des propagandistes envoyés par l'état-major de Makno appelèrent à la rébellion contre les commandants désignés par le pouvoir soviétique. Ils proposaient en même temps aux soldats de faire la même chose que Makhno, c'est-à-dire de se contenter de groupes de francs-tireurs inorganisés, déchaînés et incapables de se battre.

Les grosses têtes de Gouliäi-Polié allèrent encore plus loin. Ils fixèrent au 15 juin le congrès des unités militaires et paysannes de cinq régions pour combattre ouvertement le pouvoir soviétique et l'ordre établi dans l'Armée Rouge.

Nous ne pouvons supporter plus longtemps que cette bande qui a perdu toute retenue continue de nous bafouer. Si nous laissons Makhno réaliser ses plans, nous aurions affaire à une nouvelle rébellion du type de celle de Grigoriev qui sortirait du nid de Gouliäi-Polié.

C'est pourquoi les autorités militaires centrales ont catégoriquement interdit le congrès et ont envoyé des unités sûres et loyales pour rétablir l'ordre dans la région où sévit Makhno.

Aujourd'hui, cette émeute criminelle est terminée. *Makhno et ses adjoints ont été destitués. La rébellion de Makhno est en cours de liquidation.*

Il est vrai que de nombreux profiteurs et bandits se réclamant de Makhno demeurent encore dans différentes unités et tentent de se rapprocher de Gouliaï-Polié : là, pas de discipline ni d'obligation de se battre honnêtement avec les ennemis du peuple travailleur, donc — un paradis terrestre pour le froussard ou le vaurien.

De plus, après l'éloignement de Makhno du secteur militaire, ses habitudes malsaines seront rigoureusement liquidées. L'ordre qui doit régner dans l'armée n'est pas imposé par diverses bandes, mais par les Congrès panrusses et panukrainiens des Députés des ouvriers, des paysans et des soldats. Les décisions de ces Congrès sont pour nous des lois sacrées. Nous sommes appelés à les réaliser. Régiments, brigades et divisions ne sont pas à leur propre service, mais au service de la classe ouvrière et de la paysannerie laborieuse. Les armes sont confiées au soldat rouge pour défendre les travailleurs contre les exploiters, les propriétaires fonciers et les capitalistes — indépendamment de leur langue, de leur nationalité, de leur clan ou de leur tribu.

Les régiments rebelles qui n'exécutent pas les ordres militaires, changent de positions selon leur humeur, se permettent des exactions à l'encontre de la population paisible, s'en prennent aux autorités établies par le pouvoir soviétique, s'emparent par la force armée de wagons ou de locomotives et commandent par la violence aux cheminots. Tous ces régiments débauchés, dépravés et criminels disparaîtront de la surface de la terre, et leur personnel de commandement en sera le premier responsable.

La classe ouvrière et la paysannerie ont besoin d'une victoire totale, décisive et rapide sur l'armée blanche des propriétaires fonciers et des capitalistes. Cette victoire nous sera donnée par les régiments rouges réguliers et sûrs, cimentés par une discipline intérieure de fer et prêts à se battre et à mourir avec abnégation pour le bonheur du peuple travailleur.

Grâce au soutien de tous les ouvriers conscients et des honnêtes paysans laborieux, nous fonderons une telle armée.

A bas les profiteurs et les maraudeurs!

A bas les froussards et les braillards!

A bas les suppôts de Grigoriev et de Malchno!

Vive la loyale Armée Rouge ouvrière et paysanne!

ORDRE DU JOUR

*du Président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine,
en date du 9 juin 1919, n° 111, ville de Kharkov.*

Un officier du front oriental a envoyé un rapport dans lequel il demande à être libéré de ses fonctions, étant donné qu'un commissaire lui a été adjoint; il y voit un sentiment de méfiance à son égard, alors qu'il est membre du parti des communistes.

A l'occasion de ce rapport déplacé, je considère nécessaire d'expliquer par écrit ce qui a déjà été expliqué oralement à maintes reprises. En aucun cas la nomination d'un commissaire ne signifie méfiance envers le commandant ou le responsable respectif. Les commissaires accomplissent une immense besogne indépendante, politique, éducative, de propagande et d'organisation dans le cadre de l'institution ou de l'unité où ils sont nommés. Les commissaires sont nommés auprès des commandants communistes et de tous les commandants en général, en lesquels le pouvoir soviétique a entièrement confiance, indépendamment du fait qu'ils soient ou non membres du parti communiste.

HONTE ET DÉSHONNEUR

Des transports de blessés dans un état indescriptible sont arrivés par chemin de fer à la station de Liski. Des wagons sans literie. La plupart des blessés et des malades gisaient sans vêtements dans un linge inchangé depuis longtemps; il y avait parmi eux de nombreux malades contagieux. Pas de personnel médical, pas d'infirmières, pas de chef d'échelon. L'un des convois, transportant plus de quatre cents blessés ou malades, est resté en gare du matin au soir sans que les malades reçoivent la moindre nourriture. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus criminel et de plus déshonorant!

C'est vrai, nous avons peu de médecins. Une grande partie d'entre eux a fui vers l'empire contre-révolutionnaire de Dénikine et de Koltchak. L'insuffisance de médecins ne justifie cependant pas un tel scandale. On peut nourrir des blessés et des malades même si le personnel sanitaire fait défaut. Prévenir par télégramme à l'avance de l'arrivée d'un convoi de combattants de l'Armée Rouge blessés, affamés et épuisés; exiger des autorités locales les mesures indispensables pour les nourrir — tout cela était parfaitement réalisable. De toute évidence, l'organisation militaro-sanitaire du front méridional est mal partie.

Et que dire des autorités locales! Le chef de la station de Liski a expliqué qu'on a laissé les malades sans nourriture pendant douze heures par manque des indispensables ordres de paiement. Et parce que quelqu'un ne s'est pas soucié de commander à déjeuner pour les malades et les blessés en échange de la somme correspondante, le chef de la station et celui du point d'évacuation ont considéré que l'unique solution du problème était de laisser malades et blessés sans manger durant douze heures. Et les autres autorités soviétiques? Elles n'étaient au courant de rien? Pourtant, la veille déjà, un cas semblable s'était produit à la même station. Il semble néanmoins que des situations exceptionnelles exigent des mesures exceptionnelles. Le comité exécutif local ou l'organisation des cheminots se sont-ils occupés de ce cas? Rien de tel! Personne ne s'y est intéressé. Dans leurs linges sanglants, les blessés

se tordaient de douleur, de faim et de soif sur les planches sales des wagons. Et on ne leur donnait rien parce qu'un individu n'avait pas débloqué l'argent, et qu'en conséquence nourrir des malades aurait temporairement dérangé des plans. Est-il possible d'imaginer cruauté plus absurde et bureaucratie plus éhontée, même aux temps les plus ignobles du tsarisme le plus abject ?

L'insuffisance des structures militaro-sanitaires, l'imprévoyance et l'incurie des commandants et des responsables des centres d'évacuation se conjuguèrent ici, avec l'indifférence des autorités soviétiques locales. Il est facile de comprendre l'état d'esprit des malades et des blessés, ainsi que les malédictions qu'ils lançaient aux autorités supposées de prendre soin d'eux!

Ce cas honteux (comme je l'ai dit, ce n'est pas le seul) doit être examiné à fond. Il importe d'extirper de l'organisation militaro-sanitaire et de l'organisation des communications militaires cette négligence criminelle et cette passivité écoeurante. Il faut secouer énergiquement les autorités soviétiques locales qui ferment les yeux devant les souffrances des soldats de l'Armée Rouge qui, après avoir défendu leur intangibilité, souffrent et meurent sous leur nez.

A n'importe quel prix, il faut améliorer, accroître et assainir nos structures sanitaro-militaires. Les faits doivent prouver aux vauriens et aux saboteurs que la République soviétique châtiara aussi impitoyablement l'indifférence envers les malades et les blessés de l'Armée Rouge que la trahison de la patrie socialiste.

10 juin 1919, Liski *En route*, n° 53.

LA SITUATION SUR LE FRONT SUD

*Rapport présenté à la séance plénière du Soviet de Kharkov
des ouvriers, des paysans et des soldats, le 14 juin 1919 **

Kharkov directement menacé

Je suis obligé de démentir la déclaration que j'avais faite il y a quelques jours aux représentants de la presse, disant que, sur le plan militaire, Kharkov était hors de danger.

Je dois maintenant apporter un amendement sérieux à cette déclaration. La situation est beaucoup plus inquiétante que ne me le permettaient de penser les informations dont je disposais et sur lesquelles reposait ma déclaration. Bien entendu, ces paroles ne doivent pas être interprétées comme une crise de panique et ne doivent pas servir de base à des conclusions affolées.

Sur le plan militaire, nous devons nous en tenir à une politique de franchise, car pratiquement les trois quarts de nos forces armées et les quatre quarts de l'ensemble de la situation historique dépendent de l'énergie, de la conscience et de l'activité des meilleurs éléments d'avant-garde de la classe ouvrière.

En vue d'obtenir le tournant indispensable sur le front méridional — et nous l'obtiendrons! — il nous faut dire clairement, à pleine voix, aujourd'hui même : la situation n'est guère rassurante.

Les bandes de Makhno

L'armée qui opère sur le front du Donetz est issue des détachements de francs-tireurs. Elle a subi une certaine rééducation, ce qui a donné des résultats aussi précieux que positifs.

Cette armée a systématiquement attaqué dans le bassin du Donetz. Un changement notable s'est cependant produit au cours de la semaine dernière — une récidive —, le retour d'une vieille maladie surmontée seulement en partie.

Les détachements de Makhno ont pleinement démontré qu'ils étaient incapables de défendre les secteurs les plus importants du front du Midi. Au premier coup de l'adversaire, ils ont laissé à découvert le flanc droit de l'armée qui se trouve directement entre Kharkov et les troupes de Dénikine. Mais le mal le plus grave et dont les répercussions sont les plus désolantes, ce sont les habitudes des bandes de Makhno.

** Résumé du rapport présenté. L. T.*

Imaginez, côte à côte, deux armées. Dans l'une, on exige des soldats qu'ils se battent au nom de grandes idées, qu'ils respectent l'ordre. Dans l'autre, on ne demande rien au soldat, on lui dit au contraire que tout ce qu'il rafle est à lui. Cette seconde armée, c'est celle de Makhno. Ses rangs sont formés d'éléments rétrogrades et abrutis qui sont le fondement des habitudes malsaines qui y sévissent.

La gloire de Gouliaï-Polié où l'on ne demande rien au soldat et où la discipline n'existe pas, s'est répandue très loin. Et voilà maintenant le réveil, un changement notable dans les détachements mêmes de Makhno, parmi la fraction la plus consciente des ouvriers et des paysans.

Nous avons des indications sûres selon lesquelles ces derniers jours, dans les bandes mêmes de Makhno, il y a eu des protestations contre le chaos et le scandale qui ne mènent qu'à une débandade digne d'un troupeau de moutons et à la trahison du front.

Certains demandent déjà à être versés dans des troupes régulières.

Nous en avons à peine fini avec les bandes de Grigoriev que ceux de Gouliaï-Polié ont inscrit à leur ordre du jour la réunion d'un congrès de cinq provinces, ayant pour but de renverser le pouvoir existant des ouvriers et des paysans. Makhno a renoncé au commandement et a commencé d'organiser sa propre armée rebelle.

Ces expériences ont lieu sur le front de Dénikine, dans une région encore sous le coup de la rébellion de Grigoriev, dans une région qui n'est qu'un champ de bataille. Les autorités centrales ont proclamé l'interdiction du congrès du 15 juin.

Lorsque cet ordre a été renforcé par une concentration de troupes dirigées contre Dénikine et prêtes à retourner leurs armes contre Makhno, ce dernier a envoyé un télégramme disant

qu'il était un révolutionnaire et qu'il rendrait sa brigade ou sa division à qui viendrait la prendre.

Cependant, la liquidation de Makhno ne signifie pas encore la liquidation de ses mauvaises habitudes, enracinées dans les masses populaires les plus rétrogrades.

Lutte contre les bandes de Makhno

Un élément dépravé et obtus a entrevu la possibilité de se débaucher. C'est un état d'esprit caractéristique des koulaks et des maraudeurs.

En envisageant des mesures en vue de l'élimination des habitudes malsaines des bandes de Makhno et du rétablissement de leur capacité de combat, il est indispensable de relever deux voies possibles : influence spirituelle et d'organisation, puis répression vigoureuse à l'encontre des pires éléments.

Nous devons employer des méthodes impitoyables non seulement à l'égard de l'ennemi de classe, mais aussi dans notre propre milieu, contre tous ceux qui se mettent en travers du chemin historique de la classe ouvrière. Le moment actuel est trop important pour nous permettre des hésitations.

Ouvrier de Kharkov, reprends-toi !

S'il y a encore une semaine on pouvait polémiquer au sujet de la mobilisation, l'heure en est aujourd'hui passée.

Parce qu'une partie de la classe ouvrière n'arrive pas encore à se hisser au niveau de l'ouvrier de Moscou ou de Pétrograd sur les plans moral, politique ou de classe, la mobilisation à Kharkov ne va pas aussi bien qu'il le faudrait. La classe ouvrière du pays tout entier peut donc crier à l'ouvrier de Kharkov. Réveille-toi!

Kharkov, région fortifiée

Camarades! Nous sommes actuellement contraints d'appliquer à Kharkov les mesures que nous avons employées lors de la pression de Koltchak sur Samara, Kazan et Simbirsk.

Le temps est venu de transformer Kharkov en une région fortifiée, capable de s'opposer à l'offensive de la Garde blanche, que les troupes en campagne maintiennent ou non la ligne du front.

La situation sur le front est devenue instable par suite de la désagrégation des unités en campagne; nous avons déjà pris les mesures adéquates pour rétablir leur capacité de combat. Parallèlement, il importe de transformer Kharkov en forteresse, avec une puissante garnison ouvrière et une direction militaire unique et centralisée.

Nous vérifierons et contrôlerons la mobilisation en cours à Kharkov afin de voir si les fonctionnaires soviétiques laissés à leurs postes antérieurs sont réellement irremplaçables; tous ceux qui seront jugés superflus seront envoyés sous les drapeaux.

De plus, nous tâcherons d'assainir de la manière la plus énergique les unités en campagne et nous remplacerons les régiments les plus fatigués et les plus décomposés par des régiments plus sûrs et mieux cimentés.

Dans l'ancien secteur de Makhno, nous avons déjà réussi à remplacer les francs-tireurs en fuite de Makhno par des unités régulières.

Tous aux armes!

En ce qui concerne Kharkov, notre position doit demeurer ferme. La ville sera transformée en une forteresse assiégée par l'ennemi. Nous mettrons sur pied à Kharkov un sévère régime révolutionnaire.

Tous aux armes!

Nous embrigaderons immédiatement pour la lutte active dans les tranchées les membres les plus loyaux et les plus conscients du prolétariat de Kharkov. Les ouvriers, les fonctionnaires et tous les adversaires loyaux de la réaction insolente seront mobilisés, instruits et armés pour une décisive lutte à mort.

Nous en finirons avec les profiteurs et les déserteurs; nous obligerons la bourgeoisie à effectuer les travaux de fortification et à creuser les tranchées.

Avec la poitrine des meilleurs fils les plus loyaux de la classe ouvrière, nous bâtirons une cuirasse invincible que Dénikine n'enfoncera jamais. *

** Après le discours prononcé à la séance plénière du Soviet de Kharkov tenue en commun avec les Soviets locaux des directions des syndicats et des comités de fabriques et d'usines, la résolution suivante a été adoptée :*

1. — Kharkov est directement menacé par les bandes blanches qui cherchent en même temps à détruire toutes les conquêtes de la classe ouvrière et à éliminer physiquement le prolétariat.

2. — Kharkov est en danger, mais ce fait ne doit en aucun cas provoquer la panique. Cette analyse de la situation doit être la pierre angulaire de toute l'activité des organisations soviétiques, syndicales et du parti de la classe ouvrière.

3. — Kharkov ne doit pas tomber et ne tombera pas aux mains de l'ennemi. Donc, toutes nos forces pour la défense de Kharkov! La ville et ses alentours seront transformés en places fortes. La garnison de la zone fortifiée doit être complétée, armée et instruite dans le plus bref délai.

4. — Dans ce but, la mobilisation doit être accrue et approfondie. Les dispenses doivent être revues. Les embusqués doivent être enrôlés. Ceux de mauvaise foi doivent être sévèrement condamnés.

5. — La direction de la zone fortifiée de Kharkov doit être confiée à un Conseil révolutionnaire de la zone fortifiée, comprenant un commandant et deux membres désignés par le Soviet de Kharkov. Tant que le danger ne sera pas totalement écarté de Kharkov, tout le pouvoir sera concentré dans les mains du Conseil de la zone fortifiée.

6. — Le Conseil de la zone fortifiée de Kharkov a pour devoir d'établir un régime correspondant à la situation de forteresse directement menacée par l'ennemi.

Que tous les éléments loyaux et sains prennent un fusil! Que les éléments bourgeois creusent les tranchées! Les contre-révolutionnaires — dans les camps de concentration! Répression sévère de toute action contraire à l'unité, fermeté et entraînement au combat de la zone fortifiée de Kharkov.

7. — En ces circonstances graves, tout détournement de l'attention des travailleurs de l'organisation directe de la résistance à l'ennemi est une aide à l'adversaire. Tout groupe se déclarant partisan du pouvoir soviétique qui poserait des conditions à la réalisation de la défense de la forteresse prolétarienne ou faisant de la propagande en ce sens sera considéré traître à la cause ouvrière et paysanne, et sera passible des lois du temps de guerre.

L'une des ruses les plus répandues des acolytes de Makhno et des agents de Dénikine qui les soutiennent est la suspicion absurde et malveillante à l'égard de l'effectif de commandement, soit des unités elles-mêmes, soit des arrières — en particulier à l'égard de celui de Kharkov. Tenant compte de l'existence du Tribunal militaire révolutionnaire spécial placé sous la direction du camarade Piatakov dans la zone des armées du bassin du Donetz — et par conséquent, dans les environs immédiats de Kharkov, toute accusation contre les commandants, les commissaires ou tout autre responsable doit lui être directement envoyée. Il est absolument évident que la diffusion d'accusations évasives et mal fondées contre le haut commandement est un coup de poignard dans le dos des armées. On doit par conséquent y couper court par les mesures les plus radicales.

Les pratiques en vigueur dans les bandes de Makhno tendaient à remplacer la discipline militaire, l'ordre révolutionnaire et l'instruction militaire régulière par des coups de mains arbitraires perpétrés par des clans indépendants l'un de l'autre. Ces pratiques ont été le facteur le plus important de la désagrégation de nos armées. Il est donc indispensable de redoubler, de tripler nos efforts dans la lutte contre la pourriture et la débauche des koulaks en maraude qui s'abritent sous l'étendard anarchiste de Makhno. Sans cacher la gravité de la situation et en présentant aux ouvriers et aux paysans la situation telle qu'elle est, le gouvernement prolétarien de Kharkov appelle tous les travailleurs au calme et à la maîtrise de soi. L. T.

Devant tout le prolétariat organisé de Kharkov, nous proclamons franchement et ouvertement le terrible danger que font peser sur la ville rouge de Karkhov les bandes de Dénikine Mais en toute clarté et avec fermeté, nous proclamons également que nous ne livrerons Kharkov en aucun cas. Nous en faisons serment devant toute la classe ouvrière de Kharkov.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine,
en date du 18 juin 1919, n° 112, Kharkov.*

Châtiment sévère pour les déserteurs, les suppôts de Makhno, les désorganisateur et les traîtres de l'Armée Rouge, des ouvriers et des paysans.

Les bandes de Dénikine de la bourgeoisie et des grands propriétaires fonciers menacent actuellement les ouvriers et les paysans d'Ekatérinoslav, de Kharkov, de Poltava, de Koursk et de Voronej. Notre front méridional a été ébranlé. Par la faute de qui ? Qui a ouvert les portes aux bandes contre-révolutionnaires qui s'efforcent une fois encore de reprendre la terre aux paysans et de faire ployer les ouvriers sous leur joug ? Les portes ont été ouvertes par les traîtres, les déserteurs, les acolytes de Grigoriev, les bandits anarchistes et les suppôts de

Makhno qui ne veulent reconnaître aucun ordre ni se soumettre à aucune discipline sous les drapeaux.

Le Tribunal militaire révolutionnaire spécial sous la direction du camarade Piatakov, commissaire du peuple d'Ukraine, a examiné le cas des acolytes du traître Makhno qui ont d'abord tenter de saper l'autorité du pouvoir ouvrier et paysan en Ukraine avant d'ouvrir les portes aux ennemis jurés du peuple travailleur.

Le Tribunal a sévèrement puni les traîtres et les félons. Le même châtiment menace tous ceux qui sapent la cohésion, la discipline et la capacité de combat de l'armée. L'état-major de Makhno a été liquidé, mais le poison qu'il a sécrété n'est pas encore entièrement neutralisé. Des agents isolés de la trahison poussent encore les soldats rouges à des replis insensés. Çà et là sur le front méridional, des régiments entiers abandonnent encore leurs positions et se livrent à des excès.

Par son verdict, le Tribunal militaire révolutionnaire spécial prouve que le pouvoir soviétique viendra à bout de la désagrégation et de la débauche et qu'il éliminera les coupables.

Donnant lecture du verdict * dans l'affaire des traîtres complices de Makhno, j'ordonne de le communiquer et de le commenter dans chaque compagnie, escadron, batterie, section et armée en campagne sur le front du Donetz.

** Verdict du 17-VI-1919, dans l'affaire Mikhalevo-Pavlenko, Bourbyga, Korobko, Kostine, Polounine et Dobrolioubov. L. T.*

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine à la XIIIe Armée,
en date du 19 juin 1919, n° 113.*

La XIIIe Armée est actuellement en complète désagrégation. La capacité de combat de ses unités est pratiquement égale à zéro. Les régiments battent en retraite devant un ennemi numériquement plus faible, mais fort de son arbitraire. Des cas de débandade insensée se remarquent à chaque pas. Le mercantilisme fleurit. Si cette honteuse désagrégation de la XIIIe Armée — qui a pourtant eu dans le passé de sérieux mérites militaires — continue, elle se transformera en une lourde menace pour le front méridional et pour toute la République soviétique.

Pour parvenir à un changement indispensable dans l'attitude et l'état d'esprit de la XIIIe Armée, il faut comprendre clairement les causes de son désarroi.

I. — *Les conséquences des usages de la guérilla* sont l'un des motifs primordiaux se trouvant à l'origine des phénomènes honteux qui se manifestent aujourd'hui dans la XIIIe Armée. De nombreux régiments de cette armée proviennent de détachements de francs-tireurs. Jusqu'à maintenant, toute organisation normale leur a fait entièrement défaut. Ils n'ont pratiquement pas de fourgons militaires, leur section administrative vivant à la-va-comme-je-te-pousse. L'approvisionnement prend des formes particulières, c'est-à-dire que le maraudage est à l'honneur. C'est pourquoi nos efforts principaux doivent se concentrer sur *la suppression*

absolue des séquelles des usages malsains de la guérilla. Les unités de la XIIIe Armée doivent être restructurées en fonction des instructions en vigueur. Il faut au premier chef livrer des fourgons militaires, afin que les régiments ne soient pas tributaires des voies ferrées et puissent effectuer des manoeuvres opérationnelles. Il est indispensable de suivre à la lettre le règlement aussi bien interne que de campagne. Le règlement est l'expression d'un ordre sensé et rationnel, qui assure à l'unité militaire sa capacité de combat et de meilleurs résultats pendant la bataille. Il faut arriver à obtenir la compréhension du règlement, ainsi que son respect et son application pratique.

2. — Dans cette optique, la question de *l'effectif de commandement* est capitale. Les commandants qui ont adopté les pratiques malsaines de la guérilla ou les ont laissées se développer doivent être rappelés à l'ordre ou remplacés. Nous ne pouvons pas tolérer de commandants qui ne respectent pas le règlement de campagne, qui accomplissent leur travail à moitié et qui s'en remettent au hasard. Dans une armée sapée par le désordre et l'indiscipline, l'effectif de commandement doit être le pivot inébranlable du changement.

Tout chef militaire répond de l'effectif de commandement subalterne. Chaque commandant doit être rigoureusement jugé sur son action. Le négligent inactif qui prend son parti du désordre est soit un traître conscient, soit un individu capable de trahir au moment opportun.

Pour débarrasser la XIIIe Armée des éléments paniquards, traîtres et pourris, il faut en premier lieu *débarrasser l'effectif de commandement des vauriens, des parasites et des félons.* Un commandant de l'Armée Rouge doit être un exemple de fermeté, de stabilité et de courage dans l'accomplissement de son devoir envers le peuple travailleur.

3. — *Les commissaires* ont un rôle décisif à jouer dans l'assainissement de l'armée. L'ardeur et l'état d'esprit d'un régiment dépendent en grande partie de son commissaire. Le régiment est l'unité fondamentale de l'armée. Le commissaire de division peut donner des instructions générales, mais le commissaire de régiment est le seul habilité à diriger la vie des camarades soldats dans leurs études, en campagne, lors des batailles et pendant le repos.

Le commissaire ne commande pas. C'est au commandant de régiment de le faire. Le commandement doit être unique. Le commissaire est néanmoins le représentant du pouvoir des ouvriers et des paysans dans le régiment. C'est le *dirigeant politique, le chef et l'animateur* du régiment. Il doit être un exemple de comportement révolutionnaire. Il doit bien connaître tout l'effectif de commandement de son unité, ses côtés forts et ses faiblesses. Sans se mêler lui-même de la direction, il doit veiller à ce que son effectif soit toujours à son poste. Il doit le contrôler dans les faits et en cas de non-correspondance, d'incapacité ou de précarité du commandant, il doit prendre des mesures en vue de son remplacement rapide.

Le commissaire doit connaître l'effectif de son unité, ses meilleurs soldats et ses moins bons. Il doit créer une atmosphère telle que, dans les coups durs, les meilleurs éléments du régiment se regroupent autour de lui afin de faire front contre les vauriens et de modifier l'état d'esprit des hésitants. Le commissaire doit sans relâche prêter attention aux moindres manifestations de mécontentement, d'opposition, d'arbitraire ou de propagande contre-révolutionnaire en vue de prendre à temps les mesures adéquates permettant d'éliminer les causes du

mécontentement fondé, de stimuler ou de punir les tire-au-flanc et de réprimer impitoyablement les contre-révolutionnaires.

Malheur au commissaire qui a pris pour règle la vieille maxime :

Tout va pour le mieux... » et s'emploie à couvrir les carences de son régiment. Un bon commissaire est la sauvegarde de son régiment, un mauvais sa perte.

L'effectif des commissaires de la XIIIe Armée doit être soigneusement réexaminé à la lumière de l'expérience des dernières semaines. Les commissaires hésitants ou faibles doivent être éliminés et remplacés.

4. — *Les camarades communistes, membres des cellules du parti* peuvent et doivent apporter une aide déterminante aux commissaires et aux commandants pour assainir l'armée en voie de désagrégation. Le soldat communiste est un combattant conscient, courageux et prêt à tout sacrifice. Il doit donc être un exemple de discipline et de maîtrise de soi. Les soldats communistes sont le fondement de la compagnie, du bataillon, du régiment, ils sont le fondement même de l'armée.

Il faut cependant dire qu'il y a communiste et communiste. Depuis que le parti communiste a pris le pouvoir, nombre d'ouvriers et de paysans dépourvus d'une véritable conception communiste et de l'indispensable trempe révolutionnaire ont rejoint ses rangs. Dans une situation déterminée, un jeune communiste non aguerri se laisse souvent contaminer par l'état d'esprit de soldats irresponsables, se laisse aller à la panique, perturbe l'ordre et donne ainsi un exemple démoralisateur aux autres soldats. Ce n'est cependant pas tout : des éléments débauchés et des carriéristes se joignent parfois aux communistes, comptant sur cette étiquette pour obtenir toujours et partout des privilèges. *Ces pseudo-communistes sont la pire écharde dans le corps de l'armée.* Des foyers pestilentiels se forment autour d'eux. Pour assainir l'armée, il est indispensable d'effectuer un nettoyage préliminaire des cellules communistes. Ce travail doit être mené à bien par les membres les plus conscients des cellules elles-mêmes, en étroite collaboration avec les commissaires. Il faut vérifier de la manière la plus rigoureuse le comportement de tous les membres des cellules du parti et des sympathisants au cours des derniers replis pour savoir s'ils ont aidé les commissaires, arrêté les fuyards, exterminé les provocateurs ou bien s'ils se sont laissé prendre par cette panique insensée et s'ils se sont ainsi trouvés à l'origine de la désagrégation. Le parti n'a pas besoin de communistes qui, lorsqu'il faut se battre, se contentent de plastronner démagogiquement. Mieux vaut avoir moins de communistes dans la cellule, mais que ce soient des camarades fermes et sûrs, qui restent à leur poste dans les moments difficiles.

5. — L'Armée Rouge est cimentée par la haute idée du combat pour les droits et les intérêts des exploités. Mais l'idée seule ne suffit pas. *Un ordre militaire révolutionnaire rigoureux est nécessaire.* Chacun doit répondre de ses actions. Tous ne peuvent pas être des héros, mais chacun doit accomplir son devoir de soldat auquel le peuple travailleur a confié un fusil. Celui qui se soustrait à son devoir doit en supporter les conséquences. *L'arbitraire ne doit pas exister dans l'armée.* Le commissaire et le commandant qui accomplissent leurs obligations par-dessous la jambe, notamment ceux de l'effectif de commandement, ne sont bons à rien : ils favorisent ainsi le pourrissement et la désagrégation. L'irresponsabilité tue l'armée. Séquelle

de l'époque de la guérilla, cette irresponsabilité est encore vivace dans la XIIIe Armée. La propagande des acolytes de Makhno a grandement contribué à la pénétration de la débauche et de l'insubordination dans les régiments de la XIIIe Armée. Il faut faire preuve d'une sévérité deux fois plus grande envers ses manifestations. *Aucune infraction, plus encore aucun crime, ne doit demeurer impuni.* Commissaires et commandants ont à leur disposition le règlement disciplinaire pour punir les délits mineurs. L'armée possède son Tribunal révolutionnaire pour châtier les crimes. Margoulins, contre-révolutionnaires, déserteurs et suppôts de Makhno doivent être éliminés, les meilleurs éléments relèveront alors la tête et les régiments redeviendront sains.

La XIIIe Armée n'a pas de temps à perdre. Chaque heure est précieuse. Le travail d'assainissement doit être accompli au cours des deux prochaines semaines. Pour cela, il faut concentrer au maximum toutes les forces physiques et morales. Je ne doute pas qu'on trouvera ces forces. D'autres armées ont elles aussi passé par des périodes de déclin et de désagrégation — elles sont toutes sorties renforcées de l'épreuve. C'est maintenant le tour de la XIIIe Armée.

Commandants, commissaires et communistes de la XIIIe Armée! *La République soviétique vous ordonne* : Extirpez des rangs de votre armée la corruption et la pourriture, inculquez à vos régiments l'abnégation et, en deux semaines, occupez dignement votre place dans le secteur du front soviétique qui vous a été confié.

KOURSK ET VORONEJ MENACÉS

L'automne dernier, Voronej était menacé. Aujourd'hui, ce danger renaît. La menace militaire directe peut actuellement sembler encore plus sérieuse que l'an dernier. Que s'est-il donc passé ces derniers mois ? Quels sont les changements intervenus ? Qui est devenu plus fort ? Qui est plus faible ?

L'année dernière, les troupes de Krasnov n'étaient qu'une avant-garde irrégulière de forces plus puissantes et plus dangereuses pour nous — les troupes des Hohenzollern et celles de l'Entente. Nous saisissons alors tous l'enjeu et nous proclamions : « Les troupes rouges seront-elles amenées à reculer temporairement sous la poussée de la cavalerie de Krasnov ou l'écraseront-elles ? Là n'est pas la question. Tôt ou tard, les troupes soviétiques vaincront les Blancs.

L'issue de la plus grande révolution du monde dépend cependant d'autre chose : l'Allemagne, l'Angleterre, la France et l'Amérique auront-elles le temps de venir en aide à nos gardes-blancs ? »

Telle était la question. C'est dans ce sens que les plus grands changements se sont produits.

Le militarisme allemand a disparu. Malgré sa pitoyable Assemblée constituante, l'Allemagne est mangée par la guerre civile qui conduira inéluctablement le prolétariat au pouvoir. L'Angleterre, la France et l'Amérique ont remporté la victoire, mais leur puissance militaire est déjà condamnée. Nous l'avons vu à Odessa et en Crimée, d'où les pillards alliés ont fui. Il y a quelques jours encore, l'impuissance du militarisme anglo-français a été démontré à

Pétrograd. Le gouvernement anglo-français a catégoriquement prédit la prochaine offensive du général Youdénitch sur Pétrograd. Toute l'Europe, le monde entier savaient déjà que Pétrograd-la-Rouge était tombée. La fièvre montait à la bourse française. Mais Pétrograd tenait ²⁵, La bourgeoisie anglaise et française montre son impuissance à venir en aide à ses alliés russes. L'Amérique s'apprête à nouveau à rembarquer ses détachements d'Arkhangelsk. Koltchak, que les impérialistes de l'Entente s'apprêtaient à reconnaître, se replie sur l'Oural et au-delà. Là encore, les « alliés » sont incapables de lui venir en aide. Le militarisme anglo-français n'est plus rien qu'un immense décor de carton-pâte. Il est intérieurement vidé. La révolution l'a épuisé. Il croulera bientôt sous les regards du monde entier.

Les bandes de Dénikine qui viennent du Sud ne sont plus l'avant-garde des troupes anglo-françaises; non, c'est la totalité de l'armée que la contre-révolution est aujourd'hui capable de lancer contre nous. Dénikine n'a rien derrière lui, sinon des arrières hostiles.

Il est vrai qu'au cours des derniers mois, la contre-révolution méridionale a réussi à mettre sur pied une armée importante. Après avoir vaincu les bandes de Krasnov, nos troupes méridionales se sont heurtées en seconde ligne aux gardes-blancs de Dénikine. Depuis quelques mois, nous menons une seconde guerre dans le Sud. L'ennemi s'est renouvelé, nos régiments sont restés les mêmes. Nos forces principales et notre attention étaient provisoirement occupées à l'Est. De plus, nous avons dû faire face à la désagrégation de la guérilla ukrainienne et au poison de Makhno. Notre front méridional a été ébranlé et a reculé vers Tsaritsyne, Balachov et Voronej.

L'Armée Rouge est sortie renforcée de toutes les épreuves précédentes. Aujourd'hui, les coups portés sur Kharkov et Ekaterinodar forcent l'Ukraine soviétique à se ressaisir et à se redresser. Elle passe actuellement par la même période que nous l'été dernier, quand la Légion tchécoslovaque avait conquis la région de la Volga, Kazan y compris. L'Ukraine ouvrière et paysanne est la source d'énormes richesses matérielles et humaines. Elle s'est aujourd'hui entièrement levée pour soutenir le front Sud. Des renforts arrivent, chaque fois plus nombreux. Dans quelques semaines, un tournant décisif aura lieu sur le front du Midi. Au cours de ces semaines transitoires, il faut venir en aide aux soldats du front Sud par tous les moyens et de toutes nos forces.

Il importe de consolider les arrières. Il faut débarrasser toute la zone du front des déserteurs. Sous la menace directe du retour du fouet des grands propriétaires et des généraux, des millions de paysans de Kursk, Voronej, Tambov et Saratov se secouent et renvoient eux-mêmes les déserteurs dans les rangs de l'Armée Rouge. Aucun embusqué ne doit demeurer au village!

La situation est la même pour le corps de commandement. Des centaines et des milliers d'ex-officiers de l'ancienne armée occupent toutes sortes de postes dans des institutions soviétiques. Ils se cachent ou on les cache, les considérant comme « irremplaçables ». S'ils sont aujourd'hui « irremplaçables » quelque part, c'est bien dans l'Armée Rouge. Dès aujourd'hui il faut en finir avec cet aspect plus que détestable de la désertion légalisée.

Kursk, Voronej, Tambov et Saratov se transforment en zones fortifiées. Les communistes armés en forment le noyau. La vague de Dénikine se brisera sur cette ligne fortifiée.

La situation est difficile sur le front Sud. Redoublons d'efforts! Triplons-les! Décuplons-les! Préparons à Dénikine le même sort qu'à Koltchak!

27 juin 1919, Voronej, *En route*, n° 55.

ENCORE LES LEÇONS UKRAINIENNES

Nos échecs sur le front du Donetz se sont accrus. Nous avons abandonné non seulement tout le bassin du Donetz, mais aussi les proches districts des provinces de Kharkov et d'Ekatérinoslav — nous avons quitté Kharkov, capitale de l'Ukraine orientale. C'est un coup sérieux pour nous. Il aura des répercussions importantes dans toute l'Ukraine et dans l'ensemble de la Russie soviétique. Kharkov est une grande ville, riche, industrielle et laborieuse. Même provisoire, notre retrait offre de nombreux avantages à nos ennemis et c'est un grave préjudice pour la révolution.

Jusqu'à présent, chez nous, les revers ne provoquaient pas de découragement. Au contraire — ils appelaient une concentration de notre énergie et nous permettaient ensuite de faire un nouveau bond en avant. Il ne fait aucun doute qu'il en sera encore une fois de même. C'est justement ce qui caractérise la jeune classe révolutionnaire et la différence de l'ancienne classe en décomposition. Pour la monarchie tsariste, les défaites militaires étaient mortelles. En revanche, elles stimulent et renforcent l'énergie de la classe ouvrière révolutionnaire.

C'est aujourd'hui le tour de l'Ukraine. Car la perte de Kharkov est en premier lieu un coup porté à l'Ukraine et une leçon pour l'Ukraine — comme l'année dernière la perte de Samara, Simbirsk et Kazan fut une dure, mais salvatrice, leçon pour la Russie. Très récemment encore, la paysannerie ukrainienne et même la classe ouvrière ukrainienne ne se rendaient pas pleinement compte du danger militaire qui planait sur la moitié orientale, la plus importante, de l'Ukraine. L'état d'esprit qui régnait au sein des masses laborieuses du Sud ukrainien rendait plus difficiles la mobilisation et l'organisation d'unités régulières. Cet état d'esprit était dû à des causes qu'il faut comprendre.

On entend souvent dire : « Chez nous en Ukraine, les koulaks sont forts, c'est pourquoi il y a toutes ces bandes... » C'est évidemment vrai. Les koulaks en Ukraine jouent un certain rôle. Mais la marche future de la révolution dépend de la réponse à la question suivante : qui se trouvera finalement à la tête des paysans moyens, la classe ouvrière ou les koulaks ? Il importe donc d'expliquer pourquoi les koulaks ont réussi à avoir l'avantage sur la paysannerie ukrainienne. Ce phénomène est-il passager ou permanent ?

Au cours des deux dernières années, l'Ukraine a connu une multitude de régimes. Après la chute de la monarchie tsariste, ce fut l'établissement du régime de Kérenski, qui revêtit en Ukraine la forme de la « Rada » de Kiev. Elle fut renversée par le pouvoir des Soviets. L'Assemblée se rétablit ensuite grâce aux baïonnettes allemandes. Le régime d'occupation allemande s'abritait quant à lui derrière la façade d'une pseudo-démocratie petite-bourgeoise.

Puis les Allemands mirent bas le masque et installèrent leur créature, l'hetman Skoropadski. La révolution allemande se répercuta sur l'Ukraine et chassa l'hetman. Pétlioura prit

temporairement sa place. Comme il se doit, cette rébellion fut complétée par l'invasion anglo-française, gréco-roumaine et négro-arabe. Finalement, le pouvoir soviétique vint à bout de Pétlioura. Le paysan ukrainien a subi tout cela. Passif ou actif, il s'opposa au cours de ces deux années à sept régimes successifs. Il n'est donc pas surprenant que le paysan ait commencé à dire qu'il n'avait besoin d'aucun régime — il pouvait tout aussi bien vivre sans eux dans son district de Zoloto-noch ou de Marioupol. N'importe quel gouvernement exigeait du paysan du pain pour la ville et mobilisait ses fils. D'où l'opposition du paysan à tout pouvoir gouvernemental, terrain propice à n'importe quelle tendance anarchiste. Cet état d'esprit a été engendré par Grigoriev et son émeute, par Makhno et son soulèvement, par la douzaine de Zelioni, Stroukov, Chkila et autres bandits amateurs de rébellion de toutes nuances, anarchiste, socialiste-révolutionnaire, etc. Il va sans dire que dès que les « antigouvernementaux » de type bandito-anarchiste renforçaient quelque peu leurs positions, ils s'empresaient immédiatement d'infliger aux paysans des dommages supérieurs à ceux que lui avait causés le tsarisme, qui pillait et volait au moins plus systématiquement. Les bandes de Makhno donnaient cependant parfois l'impression de protéger les paysans des attaques des grands propriétaires fonciers. En fait, ce n'était même pas vrai. Tout-puissants lorsqu'il s'agissait de piller, les acolytes de Makhno se révélèrent impuissants devant les troupes régulières. Lorsque la cavalerie de Chkouro envahit les provinces de Taganrog et de Marioupol, le moujik ukrainien commença à comprendre que le problème du pouvoir gouvernemental n'était pas si simple qu'il en avait l'air. Bien entendu, le pouvoir soviétique demande au paysan une autorestriction et de nombreux sacrifices. Mais tout autre régime que le pouvoir soviétique demande dix fois plus au paysan. C'est précisément cette vérité qui pénètre par le biais des lourdes défaites dans la conscience de la paysannerie ukrainienne.

Un processus parallèle se déroule dans la tête des ouvriers ukrainiens.

En vertu d'une série de causes historiques, le socialisme opportuniste petit-bourgeois a eu chez nous une influence nettement plus grande sur les dirigeants de la classe ouvrière dans le Sud que dans le Nord. Dès le début, ces circonstances ont brisé l'élan de la révolution prolétarienne en Ukraine. Après l'écrasement des Soviets ukrainiens par les Allemands, les éléments les plus révolutionnaires de la classe ouvrière quittèrent l'Ukraine et allèrent se battre au Kouban, dans la région de Ter, dans les steppes d'Astrakhan, sur le Don, à Tsaritsyne, à Novokhopersk et sous Voronej. Du temps de la Rada, de Skoropadski et de Pétlioura, les menchéviks et les socialistes-révolutionnaires se manifestaient en tant qu'« opposition légale » au nom de la classe ouvrière. Dans la mesure de leurs possibilités, ils empoisonnaient sa conscience de mesquineries et de conformisme. Ils utilisaient la moindre difficulté du pouvoir soviétique, chaque échec militaire — offensive des Allemands ou invasion de l'Entente — pour détruire les espérances révolutionnaires et tromper l'attente des masses laborieuses d'Ukraine. Vu la grande arriération du prolétariat ukrainien, cette propagande ne pouvait pas ne pas laisser de traces. Jusqu'à ces derniers jours, les menchéviks et les socialistes-révolutionnaires ont joué un rôle — et non des moindres — dans le mouvement ouvrier d'Ukraine, notamment dans les syndicats. Au syndicat de Kharkov, les menchéviks et leurs créatures donnaient le ton. Il va sans dire que sous la bannière des menchéviks se cachaient bien souvent des individus que la simple bêtise, les instincts mercantiles et l'ignorance crasse plaçaient au même niveau de sous-développement que le moujik ukrainien qui disait : « On

en a déjà vu des régimes comme ça. On s'en tirera tout aussi bien sans régime du tout. » Ou encore plus simplement : « C'est du pareil au même. » Lors de nos échecs dans le bassin du Donetz, les men-chéviks de Kharkov menèrent une campagne nuisible qui finit par démobiliser la volonté des travailleurs. En paroles, ils semblaient admettre la nécessité de la mobilisation, mais ils l'assortissaient de réserves telles que celui qui les croyait devait se dire : « Moi, dans ces conditions, je ne marche pas. » Accompagnés par les discours des menchéviks, les dirigeants du mouvement syndical de Kharkov s'affairaient autour d'un odieux marchandage pour savoir quand et dans quelles conditions ils seraient éventuellement d'accord pour penser à la nécessité de commencer la préparation d'une quelconque mobilisation...

Le coup porté par Dénikine a été une leçon sévère. Dénikine apprendra maintenant à l'autre partie arriérée et à moitié déclassée du prolétariat ukrainien qu'on ne peut pas vivre sans « régime » : si le régime soviétique disparaît, le régime blanc le remplace automatiquement.

La perte de Kharkov est une lourde perte. Si elle conduit cependant à la liquidation totale au sein du prolétariat ukrainien des illusions petites-bourgeoises de compromis et des mesquineries, il faudra bien avouer que le prix n'aura pas été trop élevé.

Le tournant en gestation est en grande partie visible. La mobilisation des ouvriers ukrainiens se déroule avec succès. Dans de nombreuses régions d'Ukraine, les paysans ont eux-même demandé à être mobilisés à égalité avec les ouvriers, afin de combattre le joug des grands propriétaires fonciers menaçant de l'Est. Il ne fait aucun doute que la mobilisation des jeunes de dix-neuf ans proclamée par les autorités soviétiques ukrainiennes donnera les résultats escomptés.

Le changement psychologique qui se dessine déjà dans tout l'appareil des autorités soviétiques en Ukraine n'est pas moins important. Il y a encore dans ce domaine trop de chaos, d'ailleurs inhérent à la première période de la révolution. La transition vers *l'ordre soviétique, l'exactitude et la discipline* se prépare actuellement sous l'influence de dures épreuves et aura lieu très prochainement. Maintenant, les paysans et les ouvriers ukrainiens comprendront qu'il est souvent plus difficile de garder que de conquérir, et ils exigeront de leurs représentants à toutes les instances soviétiques *une rigoureuse exactitude dans les limites du centralisme soviétique.*

La guérilla ukrainienne en désagrégation a ouvert la brèche la plus dangereuse du front Sud. Il ne fait aucun doute qu'au cours des prochaines semaines, par la concentration de ses forces, l'Ukraine réussira non seulement à la colmater, mais qu'elle parviendra également à vaincre, côte à côte avec la Russie soviétique, les Gardes blancs de Dénikine en les rejetant sur les hauteurs du Caucase.

28 juin 1919 *En route*, n° 56

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine,
en date du 29 juin 1919, n° 119, ville de Koursk.*

Il y a dans les limites de la province de Koursk un nombre très important de citoyens qui se refusent à accomplir leur devoir militaire ou qui désertent purement et simplement des unités de l'Armée Rouge. Les succès temporaires de Dénikine lui ont permis d'occuper actuellement une partie de la province de Koursk. Dénikine mobilise ouvriers et paysans pour les transformer en ennemis ou bourreaux du pays laborieux. Dans ces conditions, chaque déserteur est doublement, même triplement traître à la classe ouvrière.

J'ordonne de prendre les mesures les plus rigoureuses pour démasquer les déserteurs et les embusqués de la province de Koursk. Ceux qui sont pris les armes à la main seront exécutés sur place.

Ceux qui ont perdu ou vendu une partie de leur uniforme seront sévèrement punis par le tribunal militaire.

Châtier impitoyablement les individus qui couvrent la désertion; leur confisquer chevaux, cheptel, chariots et autres biens; les déférer au tribunal.

Selon les possibilités, se montrer indulgent envers les déserteurs qui reviennent d'eux-mêmes, même après l'expiration du délai fixé par le Conseil de défense.

Faire un devoir à toutes les autorités soviétiques rurales, provinciales et régionales de veiller à la concentration totale des forces dans la lutte contre la désertion. Alors qu'actuellement grands propriétaires et capitalistes ont repris du poil de la bête et menacent d'asservir les ouvriers et les paysans de Koursk, il ne doit rester aucun déserteur dans toute la province. M'envoyer un rapport télégraphique tous les trois jours à propos de l'ensemble des mesures prises et des résultats obtenus.

LE POURQUOI DES INSUCCÈS SUR LE FRONT SUD

Nos revers sur le front méridional sont très importants. Sur le plan militaire, la perte temporaire de Riga et de Vilnius est très loin d'avoir la même importance que la perte de Tsaritsyne, Novokho-persk, de Kharkov et d'Ekatérinoslav. Après la révolution allemande, nous avons progressé à l'Ouest pratiquement sans combats. Nous ne disposions que de peu de troupes dans cette région. Récemment encore, l'organisation du front de l'Ouest était embryonnaire — il n'y a donc rien d'étonnant qu'au premier coup sérieux de l'adversaire nous nous soyons repliés. A l'Ouest, nous avons encore tout à faire.

Il en va tout autrement sur le front méridional. Nous avons dépensé d'insignes efforts dans cette région et nos succès de l'hiver sur le front du Sud ont été extrêmement importants. Alors pourquoi une période de revers si lourds succède-t-elle à une période d'offensive victorieuse?

Nombre de discussions sont actuellement en cours et nombre d'articles sont publiés à ce sujet. Il faut néanmoins relever qu'une grande partie de ces articles ne recherche pas du tout les causes de nos derniers insuccès là où elles se trouvent réellement.

La cause de nos revers est la plus naturelle, la plus fondamentale, la plus simple; elle est la cause de la majorité des insuccès au cours de toute guerre : à un certain moment, *nous étions notablement plus faibles que nos ennemis*. Pourquoi ?

Les armées du front Sud se sont battues contre les troupes de Krasnov. Lorsque la guérilla et l'amateurisme dominaient sur le front méridional, nous avons tout d'abord reculé. Quand l'opposition, avouée ou non, des francs-tireurs fut vaincue et qu'une direction unifiée et centralisée fut établie, nous avons immédiatement obtenu un changement sensible. Nous avons alors commencé à progresser vers Rostov et Novotcherkask, en encerclant à demi l'antre de la contre-révolution. S'il ne s'était agi que des Cosaques de Krasnov, nos armées méridionales auraient depuis longtemps mené leur tâche à bien.

Mais au Sud, les troupes blanches de Dénikine se trouvaient derrière Krasnov. Le savions-nous? Bien entendu que nous le savions. Mais nous savions aussi que derrière les troupes de Dénikine, il y avait les armées soviétiques du Caucase septentrional. Ces deux armées comprenaient environ cent cinquante mille hommes, sinon deux cent mille. En tout cas, ils demandaient un approvisionnement pour cet effectif. Ce n'était toutefois pas des troupes bien organisées — tout au plus des régiments de francs-tireurs auxquels s'étaient agglutinés un nombre important de fuyards, voire simplement des tire-au-flanc ou des maraudeurs. Chez eux, pas la moindre trace d'organisation normale de l'approvisionnement, de direction ni de commandement. Des commandants outreconfiants ne voulaient se soumettre à personne et se battaient entre eux. Comme il est d'usage chez les francs-tireurs, leurs forces étaient nettement exagérées. Toutes les mises en garde des autorités centrales étaient considérées avec mépris. Ensuite, au premier coup sérieux porté par Dénikine, tout ce beau monde s'est éparpillé dans toutes les directions. Ils laissèrent aux mains de l'ennemi une importante quantité de matériel militaire et en se repliant, perdirent une quantité incalculable de forces humaines. Nulle part peut-être les mauvaises habitudes de la guérilla n'auront coûté si cher aux ouvriers et aux paysans que dans le Caucase septentrional.

La déroute rapide des armées soviétiques de francs-tireurs du Caucase du Nord a immédiatement délié les mains de Dénikine. Ce dernier n'avait laissé que d'infimes garnisons à Novorossisk, Ekaterinodar, Stavropol, Piatigorsk et Vladicaucase. Il avait lancé le gros de ses forces, bien approvisionnées grâce à l'aide anglaise, sur le front du Don et du Donetz. Après avoir parcouru quelques centaines de verstes et supporté de lourdes pertes dans les batailles soutenues contre les Cosaques de Krasnov, nos troupes méridionales se heurtèrent en chemin aux nombreuses unités fraîches de Dénikine.

Ainsi, la cause fondamentale de nos revers sur le front du Midi ne se trouve pas dans de quelconques carences d'organisation des armées du front méridional, mais bien dans le rôle de traître — et le mot n'est pas trop fort — joué par les survivances malsaines de la guérilla.

Tandis que les atamans nord-caucasiens récusant tout ordre et toute discipline donnaient à Dénikine la possibilité de transférer sans difficulté aucune ses troupes sur le Don et le Donetz,

la guérilla ukrainienne venait de son côté en aide au même Dénikine à l'extrémité du flanc droit du front méridional. Malgré la position très difficile des régiments rouges épuisés et affaiblis après l'affrontement avec les troupes de Dénikine, nos unités ne se seraient jamais repliées si profondément si les acolytes de Makhno n'avaient largement ouvert les portes à la cavalerie blanche afin qu'elle pénètre sur les arrières de nos armées.

Il va sans dire qu'au cours de cette retraite précipitée, il y a eu de nombreux cas de débandade, de non-exécution des ordres et de totale désintégration des unités. Mais cette contagion venait elle-même du secteur de Makhno et se répandait par vagues, comme la peste et le choléra — d'abord sur le flanc droit de l'armée voisine, puis vers le centre, ensuite en direction du flanc gauche et plus loin encore. Les régiments se laissaient contaminer d'autant plus facilement que leur organisation était plus proche du détachement de francs-tireurs.

Après avoir assuré la supériorité numérique à nos ennemis par son impuissance et sa nullité, et pour que la mesure soit comble — au moment de l'affrontement décisif, la guérilla donna un dernier coup de couteau dans le dos de nos armées. On voit donc combien pitoyables et vides de sens sont toutes les discussions affirmant que le pourquoi de nos défaites gît dans les méthodes mêmes d'édification de l'Armée Rouge. C'est justement le contraire : si le front méridional affaibli ne s'est pas désagrégé et a réussi à maintenir ses cadres, c'est précisément parce qu'il était bien organisé. C'est notamment grâce à cette organisation qu'il peut aujourd'hui choisir dans ses effectifs les dizaines et les centaines de milliers de nouveaux combattants pour porter un coup mortel aux Gardes blancs.

Comme les individus, l'organisation se révèle en toute clarté dans un moment difficile. C'est ce qui se passe actuellement sur le front méridional. C'est précisément dans le malheur, dans les défaites et les replis qu'on a pu se rendre compte que les régiments les plus forts étaient ceux dans lesquels notre système militaire soviétique avait été le mieux et le plus profondément enraciné.

Les tentatives de ranimer les discussions au sujet des spécialistes militaires et d'exiger une « révision » dans ce sens sont particulièrement pitoyables. Sous l'influence des revers, bien entendu les cas de trahison augmentent. Mais aucun félon, aucun fuyard, ni même les transfuges pris tous ensemble n'ont causé et ne peuvent causer autant de préjudice à la Russie soviétique que la mauvaise guérilla dans la région du Caucase septentrional ou les bandes de Makhno et de Grigoriev en Ukraine. Pour un seul transfuge, il y a maintenant des centaines d'anciens officiers qui rejoignent nos rangs et lient leur destin à celui de l'Armée Rouge; ils y travaillent avec loyauté et efficacité.

Le recrutement des spécialistes militaires s'est pleinement justifié.

La division du travail entre commandants et commissaires, parallèlement à leur étroite collaboration, a été vérifiée par l'expérience et ne nécessite aucune modification.

Cela ne veut évidemment pas dire que tout va pour le mieux. Non, nous avons encore quantité de défauts : et dans l'approvisionnement, et dans l'effectif de commandement, et chez les commissaires, et même dans les cellules communistes. Néanmoins, ce ne sont plus des problèmes de système. Il faut améliorer les structures de l'approvisionnement, éloigner les

mauvais commandants, fusiller les traîtres. Il est indispensable de remplacer les commissaires trop peu énergiques. Il importe de passer au crible les cellules communistes afin de les débarrasser des éléments indignes. Cette activité ne doit pas être ralentie un seul instant, tout comme l'instruction militaire et l'éducation politique de nos unités rouges doivent se poursuivre sans relâche.

Alors que de nouveaux responsables politiques et de nouveaux commandants viennent actuellement renforcer le front méridional, il ne fait aucun doute qu'au cours des prochaines semaines, les armées de ce front renaîtront et montreront aux canailles des armées blanches que le système militaire soviétique — qui a déjà fait ses preuves dans la lutte contre Koltchak — est parfaitement capable d'en finir une fois pour toutes avec Dénikine.

8 juillet 1919, ville de Kozlov

LE VERT ET LE BLANC

Des soi-disant troupes vertes ont récemment fait leur apparition dans la zone du front. Qu'est-ce à dire ?

On prétend généralement que les bandes vertes sont formées de fuyards et de déserteurs qui ne veulent se battre ni d'un côté, ni de l'autre. A première vue, cela paraît plausible : les troupes *rouges* se battent pour la liberté et l'indépendance du peuple travailleur, les troupes *blanches* se battent pour le rétablissement du pouvoir des grands propriétaires, des capitalistes et du tsar, tandis que les *verts* ne cherchent qu'à sauver leur peau et donc se cachent dans les bois.

Les résultats pratiques sont pourtant autres. Les derniers rapports mentionnent que *les bandes vertes se sont jointes à l'armée de Dénikine et combattent aux côtés des Blancs contre les ouvriers et les paysans*. Que s'est-il passé ?

— C'est tout simple. La grande masse des verts est composée de profiteurs obtus et de froussards. Cependant, les officiers de Dénikine jouent partout le rôle d'organiseurs secrets et de provocateurs. Si quelque provocateur blanc avait ouvertement proposé aux margoulin et aux déserteurs de passer du côté de Dénikine — ils auraient, selon toute vraisemblance, refusé, parce qu'ils désirent encore moins se battre pour les intérêts des grands propriétaires terriens que pour ceux du peuple travailleur. Les agents de Dénikine eurent donc recours à une ruse habile pour prendre peu à peu en main les déserteurs. Des agents secrets blancs firent leur apparition dans divers secteurs et commencèrent à rassembler les déserteurs en des bandes vertes en les persuadant qu'ils n'allaient se battre ni aux côtés des rouges, ni aux côtés des blancs. Néanmoins, dès leur création, ces bandes se trouvèrent immédiatement prises entre deux feux : d'une part — les troupes soviétiques et de l'autre — la pression des Blancs. Entre le marteau et l'enclume, la situation des bandes vertes était sans issue. C'est alors que les agents de Dénikine jetèrent bas le masque : ils expliquèrent à leurs dupes et aux déserteurs qu'il n'y avait pas d'autre solution, puis les conduisirent dans le camp des Blancs sous la protection de Dénikine. Sous la menace des mitrailleuses, ce dernier s'empressa de les lancer contre l'Armée Rouge ouvrière et paysanne. Ainsi, les déserteurs qui espéraient se

soustraire à la guerre en se terrant dans les bois se retrouvent sur les premières lignes de feu et sont anéantis des deux côtés.

Et c'est justice. Une lutte à mort se déroule entre les Rouges et les Blancs, entre les propriétaires fonciers et les paysans. Il ne peut y avoir aucune place pour les Verts. Il vaut mieux avoir affaire à un ennemi franchement blanc qu'on connaît plutôt qu'à un adversaire sournois — un vert qui se cache de temps à autre dans les bois et qui, à l'approche des troupes de Dénikine, plante un couteau dans le dos des combattants révolutionnaires.

Le pouvoir soviétique fait preuve d'une grande indulgence envers les déserteurs et les embusqués qui honnêtement et de leur propre mouvement rejoignent les rangs de l'Armée Rouge. Mais pour les bandits, les margoulines et autres maraudeurs qui s'unissent en bandes vertes, il ne peut y avoir de quartier. Ils doivent être détruits au moment opportun. Les bois et les districts ruraux doivent être nettoyés des canailles vertes.

Notre front méridional s'est renforcé et s'apprête à asséner un coup décisif. Néanmoins, avant que nos régiments rouges ne passent à l'offensive contre les Blancs sur toute la longueur du front, ils écraseront d'un coup de talon la vermine verte afin de se garantir des arrières sûres.

Le Vert est le pire ennemi du peuple. Que le premier coup l'assomme!

11 juillet 1919, Voronej

En route, n° 59.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine,
en date du 11 juillet 1919, n° 122, ville de Voronej.*

Le présidium du soviet de Moscou des députés des ouvriers et des soldats rouges m'a fait don, de la part du soviet de Moscou, de dix drapeaux d'honneur, afin qu'ils soient distribués aux unités qui se sont distinguées sur le front. Je remets deux de ces drapeaux aux élèves officiers de Simbirsk et de Samara, qui se sont couverts de gloire sur le front méridional. Les autres drapeaux seront remis aux régiments qui se sont le plus distingués. Au nom de l'Armée Rouge, je remercie fraternellement le soviet de Moscou.

L'EST ET LE SUD

Nos affaires vont pour le mieux à l'Est. Les troupes rouges poursuivent sans relâche les bandes de Koltchak défaites, démoralisées et terrorisées. Les meilleurs régiments de Koltchak — c'est-à-dire ceux qui sont formés d'ouvriers et de paysans conscients, se rendent volontairement. Les moins conscients s'enfuient. De toute évidence, il n'y a plus beaucoup d'amateurs pour donner leur tête d'ouvrier ou de paysan afin que l'amiral Koltchak puisse mettre une couronne sur la sienne. Nous avons pris Zlatoust, nous nous rapprochons d'Ekaterinbourg et nous marchons sur Tchéliabinsk. Temporairement encerclée par les Cosaques blancs, la garnison rouge d'Oural'sk ne s'est pas rendue et a attendu une aide extérieure. Les renforts sont arrivés;

les régiments soviétiques ont brisé l'étau qui encerclait Oural'sk et ont rejoint la garnison rouge qui s'y trouvait.

Nos éclatantes victoires sur le front oriental sont extrêmement importantes pour l'ensemble du pays. Des étendues très riches et fertiles en blé s'ouvrent à nous. L'industrie de l'Oural retombe aux mains des ouvriers et des paysans. Les fabriques de Perm et de Zlatoust — et bientôt celles d'Ekatérinbourg — travailleront pour l'Armée Rouge. L'usine d'Igève, arrachée des mains de Koltchak, fabrique déjà les fusils dont nous avons tellement besoin. Grande est notre victoire à l'Est ⁵³.

Au Sud, la victoire n'est pas encore patente. Nous avons simplement contenu l'offensive de l'adversaire. Mais c'est déjà bien. Cela prouve tout d'abord que Dénikine a dépensé ses forces et qu'il s'essouffle. Cela nous donne ensuite la possibilité de consolider nos renforts, d'approvisionner et de compléter nos unités décimées, de créer un front puissant. C'est précisément de quoi s'occupe aujourd'hui la Russie soviétique.

Responsables du front méridional! Commissaires, commandants et soldats conscients! Ne perdez pas une heure. En contenant l'offensive, nous avons gagné un répit. Nous devons nous en servir pour compléter, approvisionner, instruire et éduquer nos unités. Les cours doivent être suivis consciencieusement et avec grande attention Il est indispensable d'éduquer et de discipliner les centaines de milliers de soldats arrivés en renfort afin qu'ils deviennent de bons combattants

Le front méridional doit atteindre le niveau du front oriental. Il faut réserver à Dénikine le même sort qu'à Koltchak. Nous en avons la force et les moyens. Ils s'accroissent d'ailleurs chaque jour. Nous devons simplement y mettre de l'ordre et, après en avant!

Le soleil se lève à l'Est, et en plein midi, il resplendit sur le Sud. Notre victoire aussi. Elle s'est levée sur le front oriental, et dans les prochaines semaines, le soleil de la victoire brillera très haut sur le front méridional illuminant les drapeaux rouges à Rostov, Novotcherkask et Ekatérinodar.

15 juillet 1919, Boukréïevka-Korénaïa Poustyne

EN FINIR AVANT L'HIVER !

Il faut à tout prix en finir avec Dénikine avant l'hiver. La guerre en hiver est pénible; elle exige d'immenses sacrifices de sang et d'équipement militaire. Il faut tout faire pour éviter une campagne d'hiver. Il y a un moyen de réussir : doubler, tripler l'énergie des campagnes d'été et d'automne. Il faut placer trois tireurs à l'endroit où il n'y en a qu'un seul aujourd'hui; il faut mettre cinq cavaliers là où actuellement il n'y a que trois hommes à cheval. C'est amplement possible. Nous avons assez de forces vives. La mobilisation des jeunes de dix-neuf ans et d'une partie de ceux de dix-huit, l'afflux des paysans qui refusaient auparavant d'obtempérer aux ordres de mobilisation, tout ceci crée une force puissante, presque inépuisable de réserves et de renforts pour notre armée.

Mais ce n'est pas suffisant.

L'effectif de commandement est indispensable. Il existe en quantité suffisante à différents échelons bureaucratiques et, jusqu'à présent, il s'est mis à l'abri de la mobilisation grâce à diverses autorités soviétiques. Le décret du Conseil de la Défense envoie les commandants là où ils devraient être — au front. A partir d'aujourd'hui, toute opposition des autorités locales, toute tentative de retenir ou de couvrir un militaire de quelque expérience ou de quelque valeur est le pire des sabotages.

Un nouveau personnel de commandement est nécessaire pour compléter l'ancien corps des officiers. Les cours de commandement doivent être développés le plus largement possible. Sur ce plan, nous nous heurtons très souvent au problème du logement. Fréquemment les autorités soviétiques locales retardent de plusieurs mois l'ouverture ou le développement des cours de commandement sous prétexte qu'ils ont besoin des bâtiments respectifs à des fins culturelles. On fait ainsi parfois main basse sur l'ancien bâtiment du corps des cadets, le mieux équipé pour le déroulement des cours d'instruction. Il est difficile de qualifier pareil aveuglement. Tous les objectifs culturels passent au second ou au troisième plan devant la nécessité urgente de donner à l'Armée Rouge un millier de commandants de plus. La pénurie d'officiers nous conduit trop souvent à laisser temporairement aux mains de l'ennemi des provinces entières avec toutes leurs institutions culturelles. Personne n'a le droit d'oublier que la Russie soviétique est un camp militaire retranché. Les autorités soviétiques locales ont actuellement, et pour les mois à venir, l'obligation non seulement de mettre à la disposition des cours les meilleurs bâtiments, mais encore de créer des conditions matérielles et spirituelles telles, que les élèves officiers puissent travailler avec un maximum de concentration.

Un bon approvisionnement est indispensable. C'est une question fondamentale. Il faut nourrir, habiller, chausser, ravitailler et armer les centaines de milliers de nouveaux combattants. Les ressources et tous les moyens de ravitaillement doivent être mobilisés et militarisés. Il est évident que le pays en souffrira. Il en souffrira cependant moins que d'une guerre atroce. Mobiliser peu à peu, s'armer petit à petit, lutter par petits bouts, agir par « petits paquets » comme disent les Français, c'est la façon la plus épuisante de mener la guerre. Rassembler toutes les forces, regrouper tous les moyens, concentrer toute l'énergie, telle est l'unique voie juste. Finalement, c'est la seule qui permette une plus grande économie de forces et de moyens, car elle mène par le plus court chemin à la victoire décisive.

Actuellement, les autorités centrales sont parvenues à concentrer au maximum tous les organismes et institutions d'approvisionnement militaire. Il est indispensable que les autorités locales collaborent étroitement avec les instances centrales à ce propos. Les bottes, le linge, les capotes militaires — au front. Coudre le maximum de capotes, de bottes et de linge. Encore et toujours. Camions, automobiles, motocyclettes — au front! Les autorités locales soviétiques possèdent bon nombre de chevaux. Les chevaux font cruellement défaut à l'armée. Les chevaux — au front! Il va sans dire que tout cela aura de graves répercussions sur la vie et le travail local. C'est néanmoins provisoire. Tout sera remboursé au centuple. Il faut terminer la guerre le plus rapidement possible, afin que toutes les forces et tous les moyens soient convertis en vue du travail économique et culturel.

La guerre est affaire difficile et rude. Cependant, puisque nous sommes contraints de mener cette guerre, il importe de la mener comme il faut, jusqu'à son terme. On ne peut pas payer ses exigences à tempérament. Il faut agir en une fois, en gros. Assez de la politique des « petits paquets ». Une concentration supérieure des forces et des moyens est nécessaire au moment opportun. Au cours de cet été et de l'automne prochain, il faut en finir avec Dénikine. La première neige de l'hiver doit être le linceul de la contre-révolution du Don et du Caucase septentrional.

16 juillet 1919, Vozy-Ponyri
En route, n° 61.

DÉMAGOGIE CRIMINELLE

Dans la ville de Soumakh, c'est-à-dire dans la zone du front, paraît un journal, *l'Étoile rouge*; il se dit organe du comité des communistes bolchéviks de Kharkov et de la direction politique de la région militaire de Kharkov. Dans le numéro du 10 juillet, on y trouve un article aussi criminel que démagogique, « Spécialistes militaires ou commandants rouges ? »

« La trahison du personnel de commandement passant par « paquets » entiers des rangs de l'Armée Rouge à celle de Dénikine — déclarait l'article — doit être considérée comme l'une des causes fondamentales de la désagrégation du front méridional. »

Cette phrase est un mensonge monstrueux, composé de deux affirmations tout aussi mensongères l'une que l'autre.

Le front méridional ne s'est pas désagrégé. Il a subi de graves revers, *résultant de la supériorité numérique double ou triple de l'ennemi*. Cette supériorité de Dénikine est due au fait que les troupes soviétiques du Caucase du Nord, qui comptaient environ cent cinquante mille hommes, se sont complètement désagrégées en quelques semaines, alors qu'il n'y avait là-bas aucun « spécialiste militaire ». En revanche, il y avait bon nombre de brailleurs et de francs-tireurs qui faisaient de la démagogie. Après que nos armées du Midi se furent montrées incomparablement plus faibles sur le plan numérique que l'adversaire qui avait reçu d'importants renforts du Caucase du Nord, du Kouban, d'Odessa et de Crimée, une certaine désagrégation commença à se manifester dans quelques unités du front méridional. Mais où ? — A l'extrémité du flanc droit, parmi les bandes de Makhno et parmi les troupes de l'ancien groupe d'Ukraine et de Kursk, c'est-à-dire précisément là où les habitudes malsaines de la guérilla régnaient encore, de concert avec l'amateurisme et la méfiance à l'encontre de notre organisation militaire.

C'est pur mensonge que d'affirmer que, sur le front méridional, le personnel de commandement passait à l'ennemi par « paquets ». En faisant abstraction du groupe de Kharkov sur lequel on reviendra par la suite, sur toute l'immense étendue du front Sud, les cas de trahison et de félonie de l'effectif de commandement se comptent sur les doigts, tandis que les officiers morts héroïquement au combat se comptent par centaines.

L'auteur de cet article criminel et démagogique ne se donne même pas la peine de réfléchir sur les causes de la victoire du profit oriental; ce dernier est pourtant entièrement fondé sur

le principe de la collaboration étroite et amicale des responsables politiques et des commandants expérimentés, dont quelques bons milliers sont issus de l'ancien corps des officiers de carrière. L'auteur ne se demande pas plus pourquoi le même front méridional a remporté une éclatante victoire sur Krasnov et s'est rapproché de vingt verstes de Novot-cherkask. L'auteur n'a pas la moindre idée des faits, des événements, du déroulement réel des opérations, de l'affaiblissement de nos armées sur le front méridional à cause de la concentration temporaire de toutes nos forces contre Koltchak. Selon toute évidence, l'auteur n'a pas la moindre idée du fait que les pratiques malsaines de la guérilla dans le Caucase septentrional ont aidé Dénikine à transférer d'importantes forces sur le Don; il ignore tout cela et se permet de calomnier en même temps l'ensemble du front méridional et, en particulier, son effectif de commandement. Il assure que le front Sud se serait désagrégé, alors qu'en fait il a simplement essuyé une défaite provisoire, due à la supériorité des forces adverses. L'auteur affirme que le personnel de commandement de tout le front méridional est passé dans le camp de Dénikine par « paquets », alors qu'en réalité l'effectif de commandement a rejoint Dénikine uniquement dans les secteurs négligeables du front Sud où l'organisation ne valait rien et où le désordre, la confusion et la démagogie régnaient parmi les responsables politiques.

La démagogie, c'est une politique, une propagande qui induit en erreur les masses populaires peu conscientes en portant à leur connaissance des causes mensongères de malheur, en leur communiquant des informations fausses et en orientant leurs pensées vers des issues mensongères; en un mot, la démagogie — c'est précisément ce que *fait l'Etoile rouge* dans la zone du front.

Vers la fin, le même article déclare : « Il faut au moins comprendre la leçon que nous donne cette catastrophe (comment qualifier autrement la désagrégation du front méridional), qui s'est provisoirement abattue sur nous dans la lutte que nous menons contre Dénikine. Il faut avoir le courage de reconnaître nos fautes antérieures; notre mot d'ordre doit dorénavant être : « Vive le Commandant rouge! »

Nous avons affaire une fois de plus à une déformation criminelle et démagogique des faits dans les intérêts d'une conclusion mensongère. Un unique enseignement découle des dures épreuves du front méridional : sous les coups d'un ennemi numériquement supérieur, seules se sont désagrégées les unités auxquelles faisaient défaut des commissaires sérieux et capables, ainsi que des commandants expérimentés, loyaux et responsables. Les armées qui ont le mieux résisté sont précisément celles où le système militaire établi par les autorités soviétiques a été le mieux appliqué. Et l'auteur de cet article aussi criminel que démagogique doit avant tout tirer lui-même les enseignements nécessaires de l'expérience de notre front oriental et de divers secteurs du front méridional, avant d'oser faire la « leçon » en vertu de la malheureuse expérience de l'amateurisme ukrainien.

Il y a quelques jours, donc après toutes les épreuves subies sur le front du Midi, les responsables politiques de deux armées voisines du front méridional ont affirmé presque à l'unanimité (avec une abstention pour une armée, et deux pour l'autre) au cours d'une réunion la justesse totale et inconditionnelle de notre politique militaire ⁵⁴. Ce sont des militants sérieux et responsables qui, depuis un an et demi, ont déjà beaucoup fait pour le

développement de l'Armée Rouge, et c'est eux qui l'ont affirmé. Ils n'ont nullement besoin des leçons d'un quelconque jaseur de *l'Etoile rouge*.

C'est vrai, à Kharkov il y a de nombreux cas de trahison. Nous avons déjà eu l'occasion d'observer sur d'autres fronts, tout au début, que l'activité des pseudo-révolutionnaires démagogues se doublait généralement de la trahison de l'effectif de commandement. L'instruction politique la plus élémentaire fait totalement défaut à l'écrasante majorité des officiers de l'ancienne armée. Le moindre changement de la situation politique les désoriente totalement. Leurs préjugés petits-bourgeois sont encore forts. Néanmoins, le programme de notre parti — contre lequel s'élèvent les démagogues de *l'Etoile rouge* — expose avec autant de clarté que de précision les circonstances dans lesquelles la classe ouvrière peut et doit utiliser l'expérience des spécialistes militaires : 1) la direction générale de la vie de l'armée et le contrôle des spécialistes loyaux doivent être concentrés dans les mains des représentants organisés des masses populaires; 2) il est indispensable d'établir des relations d'amicale collaboration avec les spécialistes militaires, en créant à leur intention des conditions leur permettant de déployer leur activité.

Considérant qu'ils servent ainsi les intérêts de la révolution, certains pseudo-communistes se comportent envers les spécialistes militaires comme si ces derniers étaient des accusés, ou plus simplement encore — des détenus. En réalité, par leur manière d'agir, ces pseudo-communistes incitent les représentants instables ou hésitants du corps de commandement à chercher refuge dans le camp de Dénikine.

Des spécialistes militaires dont les familles se trouvaient à Kharkov ont été nommés à différents postes administratifs ou de commandement dans les unités du secteur de Kharkov. Lorsque la ville fut occupée, ces « spécialistes » préférèrent rester auprès de leurs familles. Dans leur ignorance politique, certains d'entre eux s'imaginaient sans doute que la perte de Kharkov signifiait la chute du pouvoir soviétique. Parmi les anciens officiers se trouvent en effet nombre de simples d'esprit sur le plan politique, qui pensent que Dénikine peut arrêter la marche de la révolution, tout comme ils avaient cru auparavant en la toute-puissance de l'hetman Skoropadski. De toute évidence, ces commandants qui balancent entre les deux camps ou craignent de se séparer de leurs familles ne sont pas le meilleur matériau humain. Est-ce de bonne politique que de les placer à de tels postes, alors que le domicile de leur famille les pousse à passer dans le camp adverse ? A qui la faute ? — A l'organisation militaire soviétique.

Il ne fait pas de doute que parmi ceux qui sont restés à Kharkov, il y avait un certain nombre d'agents directs de Dénikine qui étaient déjà à sa solde depuis longtemps. La contre-révolution mondiale livre son dernier combat, et la désagrégation de nos unités — en particulier, la subornation du personnel de commandement — est l'une de ses méthodes favorites. Nous devons surveiller attentivement l'activité des vauriens contre-révolutionnaires qui se sont insinués dans nos rangs. En même temps cependant, nous ne permettrons pas à d'incorrigibles bavards et aux démagogues de mettre des bâtons dans les roues aux responsables sérieux du parti qui s'efforcent de mettre sur pied une armée bien organisée, notamment en utilisant largement les compétences de l'effectif de commandement.

Le 9 juillet, le Comité central de notre parti s'est adressé par lettre ouverte à toutes les organisations qui réexaminent actuellement la situation militaire.

Le Comité central relève qu'aujourd'hui, alors qu'une lutte sans merci se déroule sur les fronts occidental et méridional, les tentatives de subornation et les cas de trahison se font fatalement plus nombreux et requièrent attention et vigilance de la part de tous les responsables de l'armée.

« Cependant — ajoute le Comité central — ce serait une erreur irréparable et un manque de volonté impardonnable que de remettre en question à cause de ces cas les fondements mêmes de notre politique militaire. » Des centaines de spécialistes militaires nous ont trahi et nous trahiront encore; nous les capturerons et nous les fusillerons. Par ailleurs, des milliers, des dizaines de milliers de spécialistes militaires accomplissent systématiquement leur devoir — sans eux, nous n'aurions pas pu mettre sur pied cette Armée Rouge qui, a grandi dans le souvenir maudit de la guérilla et a réussi à remporter d'éclatantes victoires à l'Est. Des gens d'expérience qui se trouvent à la tête de la direction militaire font remarquer à juste titre que là où la politique du parti vis-à-vis des spécialistes militaires et à l'égard de l'élimination des usages de la guérilla est le plus strictement appliquée; là où la discipline est la plus rigoureuse; là où l'instruction politique des troupes et l'activité des commissaires se déroulent dans les meilleures conditions — dans tous les cas il y a nettement moins d'amateurs de trahison parmi les spécialistes militaires. Ils ont moins que partout ailleurs la possibilité de mettre leurs plans à exécution. Il n'y a pas de relâchement dans l'armée, ses fondements et son moral sont meilleurs — ses victoires aussi sont plus nombreuses. La guérilla, ses traces, ses séquelles et ses survivances nous ont causé à nous comme à la République ukrainienne incomparablement plus de malheurs, de corruption, de défaites, de catastrophes, de pertes en hommes et en matériel que toutes les trahisons des spécialistes militaires ⁵⁵.

A propos des spécialistes bourgeois en général et des spécialistes militaires en particulier, le programme de notre parti a défini avec précision la politique du parti communiste. Notre parti combat et « combattra impitoyablement la suffisance pseudo-radical, en vérité ignorante, selon laquelle les travailleurs sont capables de vaincre le capitalisme et le régime bourgeois sans s'instruire auprès des spécialistes bourgeois, sans les utiliser, sans suivre une *longue école* auprès d'eux. En même temps, le pouvoir soviétique réprimera comme par le passé et mieux encore, la trahison et les traîtres. »

C'est clair. Ce qui paraît au démagogue de *l'Étoile rouge* le fin mot de la sagesse, la conclusion de toute une expérience — notre Comité central le qualifie de « suffisance pseudo-radical et ignorante ». Le Comité central exige « une lutte sans pitié » contre *cette suffisante crasse*. Il va de soi que l'on ne peut absolument pas confier à la suffisance imbécile l'éducation des masses de soldats rouges.

L'armée a besoin de militants politiques responsables et sérieux. Il n'y a pas de place pour les démagogues.

17 juillet 1919, Vorobja

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du Commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine
aux armées du front Sud,
en date du 18 juillet 1919, n° 126, Smorodino.*

Lorsque nous nous sommes repliés, les bandes contre-révolutionnaires de Dénikine se sont livrées à des forfaits indescriptibles à l'encontre des ouvriers et des paysans des territoires qu'ils avaient temporairement conquis.

L'Armée Rouge et la population laborieuse ressentent une haine très vive pour les agresseurs et les bandits blancs.

Lorsque les troupes du front méridional passeront prochainement à l'offensive, il faut craindre que la juste indignation des soldats rouges ne mène dans certains cas à l'exécution d'officiers blancs prisonniers.

Dans cette éventualité, j'estime nécessaire d'adresser cet avertissement à tous les combattants du front Sud :

Camarades soldats rouges, commandants et commissaires! Que notre juste ressentiment ne se manifeste que devant un ennemi armé! Epargnez les prisonniers, même si ce sont d'indiscutables canailles. Parmi les prisonniers et les transfuges, nombreux sont ceux qui ont rejoint l'armée de Dénikine par bêtise ou par contrainte. Les généraux de Dénikine répandent de fausses rumeurs parmi les soldats et les sous-officiers qu'ils ont mobilisés de force; ces rumeurs affirment que les soldats rouges exterminent les prisonniers. Les acolytes de Dénikine tentent ainsi d'une part de terroriser leurs soldats et officiers pour les empêcher de passer de notre côté, et de l'autre — d'endurcir leurs troupes et de les inciter au pogrom contre les ouvriers et les paysans.

Il est d'autant plus important pour nous de prouver aux soldats et officiers de Dénikine que nous n'exécutons que nos ennemis. Epargnez ceux qui font amende honorable, ceux qui se joignent à nous dans de bonnes intentions, ceux qui tombent entre nos mains en qualité de prisonnier.

J'ordonne : ne fusiller en aucun cas les prisonniers; les envoyer à l'arrière conformément aux ordres du commandement k plus proche.

Aux commandants et aux commissaires de veiller à l'exécution rigoureuse de cet ordre.

Toute infraction à l'ordre présent doit être rapportée sans retard afin que le Tribunal militaire révolutionnaire se rende immédiatement sur les lieux du délit.

LA RÉCOLTE ET LA GUERRE

La récolte est riche dans les champs d'Ukraine. Les champs regorgent d'épis. On nous avait dit que sans propriétaires fonciers, sans ispravniks* et sans tsar, la terre ne donnerait plus de fruits. Mais la nature ne fait pas de sabotage. La pluie arrose la terre, le soleil la réchauffe, la pousse devient tige, la tige donne l'épi — et tout ça, sans propriétaires fonciers, sans ispravniks

et sans tsar. Une différence toutefois : auparavant, la part du lion revenait au capitaliste; aujourd'hui, tout est propriété des paysans et des ouvriers.

La même remarque est valable pour les fabriques. Le charbon est tout aussi capable de brûler dans le haut fourneau, le marteau à vapeur de laminier le fer et la scie de couper les planches sans fabricants ni capitalistes. Donc, le propriétaire foncier et le capitaliste sont inutiles à l'économie. Ils ressemblent à des abcès sur le corps : ils ne donnent rien à l'organisme, mais en tirent leur substance. Grâce à cette récolte très riche, le pays se remonterait en quelques mois et vivrait pleinement si le minerai et le charbon du Donetz étaient aux mains des ouvriers.

Comme l'économie et la richesse nationale se relèveraient vite si tous les ouvriers et tous les paysans de tous les fronts regagnaient leurs usines ou leurs pâturages! La guerre n'a que trop duré. Les ouvriers et les paysans d'Ukraine et de l'ensemble de la Russie débarrassent trop lentement leur terre, leurs villes et leurs villages des ennemis maudits qui minent l'économie nationale et détruisent le bonheur du peuple.

Il faut rapidement en finir. Il faut nettoyer le bassin du Donetz et le Caucase du Nord. Il nous faut récupérer Bakou. Alors, le charbon, le fer, la fonte et le pétrole feront revivre l'économie de tout le pays. L'Oural est déjà libéré. Le coton nous arrivera très prochainement du Turkestan. Il faut en finir avec Dénikine. Dans le courant de l'été et de l'automne, il faut vaincre les ennemis acharnés de la classe ouvrière, épurer le territoire ukrainien des généraux tsaristes et des bandits de moindre envergure — les Grigoriev, Zéliouy, Angel, Makhno et autres. Alors, main dans la main, l'Ukraine et la Russie soviétiques s'engageront sur la large route du bien-être matériel et du développement intellectuel.

Une dernière concentration, un ultime effort sont nécessaires. Il faut que la mobilisation des gens, des chevaux, de toutes les forces et de tous les moyens indispensables soit irréprochable.

Les épis gonflés des champs ukrainiens prouvent la puissance économique qu'ouvriers et paysans de toute la Russie sont capables d'engendrer s'ils mènent leur besogne à terme. Plus fort, ouvriers et paysans! Nous sommes devant le dernier barrage. Au-delà, c'est la liberté, la satisfaction et le bonheur.

19 juillet 1919, Lkhvitsa-Romodane *En route*, n° 66.

* *Ispravnik* : chef de police de district en Russie tsariste.

RÉALITÉ ET VERBIAGE " CRITIQUE "

Dans un article publié le 10 juillet dans les « Izvestia du Comité central exécutif suprême », Tarassov-Rodionov écrit : « L'enseignement que l'on peut tirer de l'attaque de Dénikine, c'est la nécessité de concentrer toute notre attention non pas sur la quantité, mais sur la qualité de nos troupes ⁵⁶. » *Si cette affirmation a le moindre sens, il faudrait en déduire que sur le front méridional, nous avons une grande supériorité quantitative, alors que Dénikine avait pour lui la supériorité qualitative. Voilà donc que le sagace auteur de l'article des « Izvestia » veut nous expliquer la nécessité de remplacer la grande quantité par une meilleure qualité. D'où vient cette « leçon » ? D'où proviennent ces informations Elles sont entièrement inventées. En réalité, le succès de Dénikine est le résultat d'une incontestable supériorité numérique. Pour*

le moment, toutes ces questions ne peuvent pas être débattues dans la presse. Il est néanmoins indispensable de remettre à leur juste place quelques faits et quelques « critiques », pour couper court à ce déchaînement que les étourdis du genre de Tarassov-Rodionov propagent à propos des questions les plus brûlantes de notre lutte armée sur les fronts, sous le regard complaisant de certaines rédactions.

Si « l'attaque » de Dénikine apprend quelque chose aux gens sérieux, c'est justement que la meilleure qualité des troupes — comme c'était le cas pour la majorité des armées du front méridional, abstraction faite du flanc droit — ne justifie aucunement l'affaiblissement quantitatif de ces troupes au-delà d'une certaine limite.

Tout en ayant une attitude nettement plus scrupuleuse envers tous les problèmes que Tarassov-Rodionov, de nombreux camarades sont enclins à oublier que nos troupes du Midi ont mené dans la même région une seconde guerre durant les derniers six mois. Après avoir vaincu l'armée de Krasnov, les troupes rouges ont affronté les forces très importantes de Dénikine. Ces dernières venaient du Kouban, du Caucase septentrional, en partie aussi de la Crimée et d'Odessa.

Il va sans dire que le pouvoir soviétique central savait que derrière Krasnov, à quelques centaines de verstes, se trouvaient les troupes de Dénikine. Ce n'était pas un danger ignoré. Nous savions cependant qu'au Kouban et dans le Caucase septentrional, les troupes soviétiques locales — comptant entre cent cinquante et deux cent mille hommes — s'opposaient à Dénikine. Avec un tel effectif, par l'intermédiaire de ses Tarassov-Rodionov locaux, cette armée se faisait une très haute idée de sa valeur qualitative; elle s'enorgueillissait surtout du fait qu'elle n'était pas fondée quant à elle sur le système « bureaucratique » adopté par l'ensemble de la Russie soviétique. Elle ne voulait même pas entendre parler d'instructions, de statuts ou autres spécialistes militaires, s'imaginant avoir atteint un très haut niveau militaire. Les instances centrales étaient évidemment réservées quant à cette appréciation autosatisfaite des francs-tireurs qui — cela va sans dire — récusait cette appellation et ne rataient aucune occasion de jurer la plus grande fidélité à l'idée d'une armée régulière normalement organisée. Néanmoins, les autorités centrales ne s'attendaient pas non plus à une déroute si honteuse des régiments impuissants et indépendants dirigés par des commandants obtus. Ce fut le fiasco total dès le premier coup des troupes de Dénikine, qui purent ainsi se répandre sur la ligne du Don et du Donetz septentrional. Comme chacun sait, il faut ajouter à cela la désagrégation et le pourrissement direct des détachements de francs-tireurs sur le flanc droit du front méridional lui-même.

Les responsables du front Sud ont prévenu à maintes reprises les instances centrales d'éventuelles complications. Ainsi, le 21 avril, le camarade Sokolnikov télégraphiait à Moscou: « Le ralentissement des opérations sur le front méridional est dû à la désagrégation de l'armée X, qu'il faut maintenant entièrement restructurer, ainsi qu'à la totale incapacité de combat des unités de Makhno. L'ennemi a donc gagné un sursis qu'il a utilisé à merveille, transférant vraisemblablement d'importantes forces du Kouban et du Caucase. En lieu et place de l'armée vaincue du Don, nous nous trouvons en face d'une nouvelle armée, avec des forces plus fraîches que les nôtres. Jusqu'à présent l'ennemi n'a pas réussi à nous ravir l'initiative, mais il est en train de procéder à un regroupement radical de ses corps de troupes, parallèlement à

leur réorganisation en grandes unités de combat; la direction probable de l'attaque ennemie peut être considérée comme définie au centre du rayon entre Lougansk et Kamenskaya. Ce plan de Dénikine vise de toute évidence à une jonction avec les rebelles du Don moyen, en nous coupant profondément en deux en vue de soulever à nouveau contre nous la région du Don. On ne peut pas encore dire que notre situation soit critique. Néanmoins, au cours des deux derniers mois, *le rapport de forces a changé en faveur de l'ennemi et continue dans ce sens.* »

Plus loin, le camarade Sokolnikov mentionne l'émeute sur les arrières, qui a détourné à son tour des forces du front déjà affaibli, et arrive à la conclusion suivante : « Objectif pratique : prévenir sur le front méridional une récurrence blanche semblable à celle qui a eu lieu sur le front oriental. Cette récurrence est en train de mûrir par suite de l'état stationnaire de nos forces, alors que l'ennemi se renforce. Il faut détourner les forces des fronts secondaires. Il faut partir du principe que *le front du bassin du Donetz est le front ukrainien primordial...* Sans porter atteinte à la concentration, à l'attention et à l'énergie des masses sur le front oriental, il est actuellement indispensable de prendre une série de mesures d'organisation qui nous garantiraient des échecs dans le Midi. » Tel était le contenu de cet éloquent télégramme du camarade Sokolnikov.

Néanmoins, tout en reconnaissant le sérieux de cette mise en garde, les autorités centrales ont été contraintes à cette époque de donner provisoirement la priorité au front oriental. L'Ukraine, qui avait la charge du bassin du Donetz, était encore incapable de mettre sur pied des régiments stables. Dans ces conditions, épuisées par des mois de combat sans relâche, par une progression de quelques centaines de verstes dans la neige et les torrents printaniers, numériquement affaiblies, les forces du front méridional hésitèrent lors de l'affrontement avec les forces fraîches de l'ennemi remarquablement équipées et bien armées, qui — dans de nombreux secteurs du front — étaient numériquement supérieures de deux, voire de trois fois, à nos propres forces.

Grâce à la patiente activité pleine d'abnégation et de persévérance des meilleurs communistes et des meilleurs spécialistes militaires au cours de l'automne et de l'hiver derniers, le front méridional avait acquis une structure stable, des cadres fermes et sûrs, et comptait dans ses rangs nombre de régiments et de divisions héroïques. Si ce front a cédé, c'est simplement parce qu'il n'a pas reçu les renforts nécessaires et que les pertes humaines n'étaient pas compensées par de nouvelles arrivées. En conséquence, les cadres s'usaient inéluctablement. Absolument irréfutable puisque fondée sur des faits et des chiffres, cette simple cause des revers ne semblerait pas devoir se trouver à l'origine d'une dissertation irresponsable prétendant que les responsables militaires se sont laissés entraîner par la quantité au détriment de la qualité. Après avoir envoyé dès l'automne dernier sur le front méridional des milliers et des milliers des meilleurs prolétaires-communistes, notre parti n'a pas besoin des explications de Tarassov-Rodionov quant à l'importance de la « qualité ».

Il est vrai qu'on a pu observer des manifestations de démoralisation et de désagrégation sur le front Sud. Mais elles se sont pratiquement limitées à l'extrémité du flanc droit, c'est-à-dire là où selon le télégramme du camarade Sokolnikov, il était encore nécessaire de « restructurer les troupes de haut en bas », en les soumettant au régime soviétique reconnu par tous. Dans

la mesure où ces phénomènes isolés de désagrégation se manifestèrent également dans d'autres secteurs du front méridional, ils résultaient déjà de coups durs, de replis et de pertes, c'est-à-dire qu'ils étaient les conséquences psychologiques inévitables de la supériorité physique des troupes de Déni-kine. Et la seule conclusion que l'on puisse tirer de ces faits est la suivante : c'est uniquement grâce à la qualité exceptionnellement élevée des armées du front méridional que celles-ci, sous les coups les plus rudes des forces ennemies supérieures, ont réussi à maintenir leurs cadres. Elles ont également démontré leur capacité absolue d'absorber dans un délai très bref d'importants renforts et de leur donner une indispensable stabilité. Aujourd'hui, alors que la tâche essentielle de l'arrière se borne à assurer aux cadres des armées méridionales les renforts indispensables, les exercices critiques de Tarassov-Rodionov quant à la supériorité de la qualité face à la quantité rappellent irrésistiblement les vœux d'un certain sage qui disait à un enterrement : « vous avez à porter, non à supporter », et à une noce : « veille au grain ».

19 juillet 1919, Bakhmatch *En route*, n° 65.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du Commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine
à l'Armée Rouge,
en date du 21 juillet 1919, n° 129, ville de Krémentchoug.*

Le Conseil des commissaires du peuple s'est fixé pour but de ravitailler les familles des soldats rouges en articles de consommation de première nécessité. C'est pourquoi, au lieu d'augmenter les soldes — ce qui, dans les conditions économiques actuelles, est loin de toujours atteindre le but proposé — le Conseil a décidé d'approvisionner en nature les familles des soldats rouges.

Néanmoins, le décret assurant aux familles des soldats rouges des rations, de même que celui astreignant les soviets locaux à venir en aide aux familles des soldats rouges pour les travaux des champs, est loin d'être partout respecté ⁶⁷. Dans les localités où les koulaks se trouvent à la tête des soviets ruraux ou de district, les familles des soldats rouges ne reçoivent aucune aide. Il arrive aussi que les soviets municipaux ne manifestent pas la sollicitude nécessaire envers les familles des soldats rouges. Il faut mettre un point final à cette attitude. Les familles des soldats rouges doivent être ravitaillées. On peut atteindre cet objectif en vérifiant scrupuleusement l'exécution des décrets sur place et en poursuivant les autorités soviétiques qui n'accordent pas l'attention voulue aux familles des soldats rouges.

C'est pourquoi j'ordonne :

Aux conseils militaires révolutionnaires de toutes les armées d'inviter par ordonnance les soldats rouges qui reçoivent des plaintes de chez eux à porter immédiatement à la connaissance du commissaire de leur unité ces lettres ou des copies conformes, afin qu'elles soient envoyées au conseil militaire révolutionnaire de l'armée.

Aux conseils militaires révolutionnaires de les porter dans le plus bref délai à la connaissance du commissaire militaire de la région intéressée; le commissaire militaire aura alors l'obligation de vérifier rigoureusement sur place la situation et de poursuivre les coupables, afin d'assurer la satisfaction des droits légaux des familles des soldats rouges.

L'ORDRE EST NÉCESSAIRE

Actuellement, l'Ukraine soviétique a besoin avant tout d'un ordre stable. La lutte contre les Allemands, contre Skoropadski et Pétlioura, contre les Français et les Anglais, a ébranlé le pays et l'a désorienté — ce qui rend plus difficile l'établissement de l'ordre. Ce dernier est néanmoins indispensable, un ordre soviétique stable des ouvriers et des paysans. Toutes les forces et tous les moyens doivent être enregistrés et répartis comme il se doit. Tant que nous sommes en guerre — les forces et les moyens principaux doivent revenir à l'armée.

Il importe en premier lieu d'en finir avec le banditisme. On ne peut pas supporter un jour de plus que des canailles débauchées, sous l'étiquette d'atamans et autres « petits pères », se constituent des bandes tout aussi corrompues, qu'ils violentent la population pacifique, détruisent les voies ferrées, fassent sauter les trains et attentent à la vie de centaines et de milliers de personnes. Il faut exterminer jusqu'à la racine tous les Grigoriev, les Zéliouy et Makhno, ainsi que tous les complices et autres acolytes des koulaks.

Il faut rétablir un ordre rigide dans l'Armée Rouge. L'expérience a prouvé que les régiments ukrainiens les plus vaillants reculaient parfois sans raison devant les troupes de Dénikine, tout simplement parce qu'ils ne sont pas encore bien organisés et qu'ils ne respectent pas avec assez de rigueur les règles de défense, de reconnaissance et de liaison.

La revue de la garnison de Poltava, fixé au 21 juillet à 9 heures, a commencé après 10 heures, simplement parce que certaines unités de la garnison étaient arrivées avec plus d'une heure de retard. C'est inadmissible. Ce fait prouve le relâchement total du personnel de commandement et des commissaires. Qu'advient-il sur le champ de bataille d'une unité qui arrive avec une heure de retard à une revue décidée la veille et dans une garnison au repos ? Il faut introduire une règle stricte dans l'armée ukrainienne : le commissaire et le commandant répondent de chaque unité. Les commissaires militaires ukrainiens se sont faits au désordre et se sont habitués à considérer par-dessous la jambe non seulement les infractions, mais aussi les délits les plus graves. Il faut en finir. Les commissaires, en particulier les commissaires militaires des unités, doivent être les porteurs des idées de l'ordre soviétique révolutionnaire et d'une discipline rigoureuse.

De nombreux commandants ukrainiens se permettent des infractions sans précédent aux règles, instructions et statuts. Les commandants d'unités accaparent les ouvriers et paysans mobilisés sur place et les intègrent arbitrairement à leurs unités.

Les études sont négligées dans les unités. L'incurie est partout visible. Les armes sont mal entretenues.

De nombreux commandants pensent mériter l'affection de leurs unités en n'exigeant rien des camarades soldats. Mais lorsqu'il s'agit de combattre, l'unité se rend compte de son

impuissance et maudit commandants et commissaires qui ont négligé l'instruction et l'éducation des troupes. Nombreux sont les soldats qui ont passé par les épreuves et les infortunes des combats; malgré tout, ils n'ont encore ni chaussures, ni uniforme. C'est aussi douloureux que révoltant de voir des soldats loyaux sans bottes, en vieille chemise sale. Et d'autre part, il se trouve encore de nombreux profiteurs et vauriens qui s'insinuent en volontaires dans les unités, reçoivent un uniforme et tout aussitôt repartent à leur guise. D'autres encore vont d'une unité à l'autre selon leur bon vouloir. Il faut absolument mettre un terme à ce vil trafic. Il faut châtier impitoyablement ces dilapidateurs avec préméditation du bien militaire.

L'Ukraine peut devenir en un bref laps de temps un pays riche et heureux. L'armée ukrainienne peut rapidement devenir une armée invincible. Mais pour cela l'ordre est indispensable.

A bas les souillons, les gobe-mouches, les bavards et les tire-au-flanc.

Mort aux bandits, aux profiteurs impénitents et aux maraudeurs! Vive l'ordre révolutionnaire rigoureux partout et pour tous!

21 juillet 1919, Poltava *En route*, n° 66.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du Commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine aux troupes
qui arrivent et se battent sur le territoire de la République socialiste
soviétique d'Ukraine, en date du 22 juillet 1919, n° 130, ville de Krémentchoug.*

Il est fréquent que des convois militaires passant sur les voies ferrées de la République socialiste soviétique d'Ukraine n'arrivent pas à destination. Cela s'explique le plus souvent par le fait suivant : certaines unités militaires les capturent en chemin, sans tenir compte de leur destination, et les utilisent pour satisfaire leurs propres besoins. Cette manière d'agir est le pire aspect du banditisme et équivaut souvent à une trahison. En effet, nous avons eu de nombreux cas où les unités de combat se retrouvaient sans armes et sans munitions à un moment critique, tout bonnement parce que le matériel qui leur était destiné avait été récupéré par quelqu'un d'autre en chemin.

Je proclame :

Toute capture arbitraire de matériel militaire sera dorénavant punie comme crime d'Etat. Les chefs et commissaires d'unités qui auront trempé dans une capture illégale seront soumis au châtimement le plus sévère, au même titre que les forbans et indépendamment de leurs mérites antérieurs.

Le présent ordre doit être remis pour signature à tous les commandants et commissaires des unités indépendantes, ainsi qu'aux commandants des gares afin qu'ils le remettent à tous les chefs de convois.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du Commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine
à la XIVe Armée, en date du 22 juillet 1919, n° 131, ville de Krémentchoug.*

Certaines unités de la XIVe Armée continuent de se compléter de leur propre initiative, c'est-à-dire qu'elles intègrent des volontaires des villages voisins et des districts, et parfois même accaparent des recrues mobilisées par les commissariats provinciaux. Je porte à la connaissance de tous les commandants et commissaires de la XIVe Armée qu'une telle méthode d'auto-renfort est a-b-s-o-l-u-m-e-n-t interdite par le pouvoir militaire central. Les volontaires intégrés de la sorte dans les régiments n'ont généralement pas l'instruction nécessaire; ils se laissent facilement prendre par la panique et rendent l'unité incapable de combattre. De plus, sous le couvert du volontariat, de nombreux profiteurs s'insinuent dans les unités, simplement désireux de recevoir un fusil et des bottes, puis de s'en retourner chez eux.

Les volontaires doivent être expédiés sans retard à l'arrière afin d'être intégrés dans les unités de réserve, d'où ils seront dirigés par compagnies sur les régiments correspondants. Tout autre moyen de complément est strictement intolérable. Les commandants et les commissaires des unités qui ne cesseront pas de pratiquer de telles méthodes seront passibles du Tribunal militaire révolutionnaire pour violation de l'ordre de guerre.

Le présent ordre doit être signifié à tous les commandants et commissaires de la XIVe Armée, sous leur signature personnelle.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine aux XIIe et XIVe Armées,
en date du 26 juillet 1919, n° 132, ville de Korenievo.*

1 — En accord avec le Conseil de la Défense, les propriétés soviétiques de la République socialiste soviétique d'Ukraine de la zone du front sont placées sous la garde des armées en campagne Grâce à une récolte extrêmement riche, les domaines soviétiques permettront de satisfaire au cours de l'année à venir les besoins alimentaires des villes d'Ukraine et de Russie. Ils permettront en même temps d'assurer le ravitaillement de l'armée. Il faut maintenant que les armées garantissent les propriétés soviétiques de tout dommage ou déprédation, prémédités ou non.

En fonction de ses attributs, le conseil militaire révolutionnaire de l'armée prendra toutes les mesures adéquates. Ces dernières auront pour but de créer les conditions empêchant la dilapidation du cheptel mort ou vif, des réserves de fourrage et de denrées alimentaires des sovkhozes, des réserves de sucre et de céréales afin de les préserver des incendies volontaires et de la destruction. Le conseil militaire révolutionnaire de l'armée respective prendra contact avec les sections agricoles locales. Il en recevra toutes les informations nécessaires quant à la situation des sovkhozes, aux dangers qui les menacent, et prendra ensuite toutes les mesures qui s'imposent; il en confiera l'application pratique dans un secteur déterminé aux

commissaires de division. En cas de nécessité, les conseils militaires révolutionnaires pourront adjoindre des aides aux commissaires de divisions. En cas de besoin, les commissaires de divisions disposeront de gardes et entraîneront les comités exécutifs locaux à la défense des sovkhozes. Là où cela s'avérera indispensable et en accord avec les autorités locales, il faudra prendre des otages. En un mot, il importe de prendre toutes les mesures qui peuvent être réellement utiles à la sauvegarde des propriétés soviétiques.

Au cas où les koulaks tentent de porter préjudice d'une manière ou d'une autre aux sovkhozes, il est prescrit aux conseils militaires révolutionnaires d'agir impitoyablement pour la défense du bien public et de la nourriture des masses laborieuses.

2 — Avec le plein concours des conseils révolutionnaires des Armées XII et XIV, il entre parallèlement dans le cadre des obligations des comités d'approvisionnement de prendre toutes les mesures qui dépendent d'eux pour prêter assistance aux sections agricoles en vue de rentrer et de réaliser la moisson des sovkhozes.

Dans ce but, une Commission provisoire pour la moisson sera créée par les soins du Comité militaire d'approvisionnement en collaboration avec les plus grandes sections agricoles. Cette commission sera habilitée à prendre des mesures extraordinaires, comme le recrutement obligatoire des forces de travail et des moyens de transport en vertu de la conscription du travail. Les conseils militaires révolutionnaires des armées ont l'obligation de mettre à sa disposition toutes les forces militaires indispensables.

En tout cas, les comités militaires d'approvisionnement ne doivent agir de concert avec les sections agricoles de district que lorsque ces dernières sont dans l'impossibilité d'agir indépendamment. Surveiller attentivement la concordance de toutes les mesures avec les décrets respectifs.

Répandre largement parmi les soldats l'idée que la sauvegarde et la moisson en temps opportun de la récolte des sovkhozes signifie le ravitaillement de l'Armée Rouge. En effet, selon les instructions du Conseil de la Défense, les réserves alimentaires des Me et XIVe Armées seront complétées au premier chef par les récoltes des sovkhozes. Rapporter au Conseil de la Défense de la République socialiste soviétique d'Ukraine (R.S.S.U.) au moins deux fois par semaine les mesures envisagées.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine aux commandants
et commissaires de la IXe Armée du front Sud, en date du 29 juillet 1919, n° 134, ville de Penza.*

La IXe Armée du front méridional a de nombreux mérites militaires. Issue en grande partie de détachements de francs-tireurs, elle s'est hissée l'automne dernier au niveau des autres armées et s'est forgée une organisation régulière. Certains membres du corps de commandement firent preuve d'insoumission et d'insubordination. Le tribunal a sévèrement puni les désorganisateur. La discipline de l'effectif de commandement est devenue un

exemple pour les soldats. Si la discipline du corps de commandement s'est quelque peu relâchée lors du repli, il faut la faire renaître et la remettre à la place qui lui convient.

La IXe Armée a souffert plus que les autres. Elle s'est repliée sous les coups vigoureux d'un ennemi plus puissant. La désagrégation des armées soviétiques de francs-tireurs du Caucase septentrional a libéré les forces de Dénikine du Nord-Caucase et a permis à ce dernier de les transférer sur le Don et sur le Donetz septentrional. Telle est la cause des revers du front méridional et de la IXe Armée en particulier.

Actuellement, Dénikine a utilisé toutes ses réserves. La supériorité numérique n'est plus de son côté. Des réserves fraîches ont complété nos armées du front méridional qui ont reçu de sérieux renforts. L'approvisionnement est nettement meilleur. L'indispensable est pleinement assuré au front méridional. L'unique tâche consiste à répartir comme il faut le ravitaillement entre les unités. Les commissaires et commandants ont pour devoir de surveiller avec une attention accrue la répartition rapide, énergique et précise de tous les biens entre les unités et les soldats. Il faut qu'au cours de prochains jours, *chaque soldat soit nourri, habillé, chaussé et armé.*

Tout le pays prend aujourd'hui soin du front méridional. Il faut que les commandants, les commissaires — et après eux, les soldats, comprennent que *sur le front Sud, actuellement nous sommes déjà plus forts que Dénikine.* Nos forces croissent à une rapidité exceptionnelle. Les échelons militaires et les convois de ravitaillement affluent sans relâche vers le Sud. Il faut maintenant tout organiser et se pénétrer de l'idée de *l'offensive décisive.*

Avec les autres, la IXe Armée a longtemps reculé. Jusqu'à un certain point, ce fait a eu des répercussions sur l'état d'esprit non seulement des simples soldats, mais aussi sur celui du personnel de commandement et des commissaires. Il y a eu des cas isolés de trahison et de passage de commandants responsables dans le camp ennemi. Il y a eu des traîtres isolés et des imbéciles pour croire que Dénikine était capable d'arrêter le grand processus mondial de la révolution des ouvriers et des paysans, comme auparavant la partie la plus sclérosée de l'ancien corps des officiers avait cru en la toute-puissance de Skoropadski. Il va sans dire que la trahison de quelques arrivistes isolés ne peut pas inciter le pouvoir soviétique à changer sa politique à l'égard des anciens officiers, qui dans leur écrasante majorité servent avec honneur et courage la classe ouvrière et la paysannerie laborieuse dans les rangs de l'Armée Rouge.

La tâche des commandants et des commissaires de la IXe Armée consiste actuellement à *préparer l'armée à l'offensive décisive dans les semaines à venir.* Il faut vérifier l'effectif de commandement et les responsables politiques de chaque unité. Il faut leur insuffler une énergie redoublée et encore plus de conscience dans leur activité. Il faut expliquer à tous les soldats que nous sommes actuellement numériquement plus forts et mieux armés que notre adversaire. L'instruction doit être activée dans les unités et les bataillons de réserve. L'expérience des derniers affrontements avec Dénikine, notamment avec sa cavalerie, doit être largement mise à contribution dans ces études.

Il est ordonné aux armées du front méridional de passer à l'offensive et d'écraser notre dernier ennemi important. La République soviétique attend de la IXe Armée, comme des autres, qu'elle accomplisse son devoir. Les commandants, les commissaires et tous les responsables

de la IXe Armée doivent dorénavant adopter ce mot d'ordre : « Encore deux ou trois semaines de préparation intensive et ininterrompue pour l'offensive, et ensuite un coup rapide et invincible au Sud, jusqu'à l'extermination totale des troupes de Dénikine! »

Sous ce mot d'ordre, je salue la glorieuse IXe Armée.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine
aux Armées Rouges du front méridional,
en date du 1er août 1919, n° 135, ville de Voronej.*

Selon nos informations, certaines unités militaires ne font pas toujours preuve d'assez de considération à l'égard de la population locale. Il importe d'obtenir un changement radical à ce propos. Le paysannat de la zone du front a aujourd'hui parfaitement compris que les troupes rouges du front méridional étaient sa seule et unique défense contre les bandes déchaînées de Dénikine qui détruisent les semailles, brûlent les villages, tuent les paysans et violent les filles. Selon ses moyens, l'écrasante majorité du paysannat local aide volontiers l'Armée Rouge. Les commissaires et les commandants doivent veiller à ce qu'en cas de nécessité, les unités militaires passent par les autorités locales ou de district. Il serait en effet insensé et criminel de prendre par la force ce que les paysans donnent de bon cœur.

Le salut de la République soviétique se trouve dans la fraternelle unité de l'Armée Rouge, des paysans et des ouvriers!

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine à
l'Armée Rouge ouvrière et paysanne et à la Flotte rouge,
en date du 2 août 1919, n° 136, ville de Vorojba.*

Sous les murs de Kazan occupé par les Blancs, un petit groupe de soldats rouges s'est créé le 5 août 1918. Par décret, le 10 août, ce groupe devenait la Ve Armée ⁵⁸. Les meilleurs travailleurs de Moscou, Pétrograd et de l'ensemble du pays aidèrent le petit détachement à se transformer en une armée forte, unie et victorieuse. Dans le combat contre les Tchécoslovaques comme dans l'affrontement avec Koltchak, la Ve Armée a occupé et occupe l'une des premières places.

Saluant la Ve Armée à l'occasion de son premier anniversaire, j'estime de mon devoir de lui remettre le drapeau d'honneur qui m'a été confié par le soviet de Moscou pour les unités méritantes. Sur ce drapeau a été agrafé l'ordre du Drapeau rouge, qui distinguera désormais l'ensemble de la Ve Armée.

Lorsque la Ve Armée sera réformée après la victoire définitive sur l'ennemi, son drapeau d'honneur prendra place dans le musée de l'Armée Rouge comme relique sacrée de la révolution.

RENDS LE FUSIL !

L'Armée Rouge croît d'heure en heure. Des centaines de milliers de paysans qui fuyaient auparavant la mobilisation se présentent aujourd'hui volontairement et demandent à être intégrés dans les rangs de l'armée pour prendre part à la lutte sans merci contre les troupes des propriétaires fonciers de Dénikine. Des milliers et des milliers de paysans russes sont arrivés en Ukraine. Des centaines de milliers d'ouvriers et de paysans ukrainiens se battent sur les secteurs russes du front méridional. L'armée s'accroît à un rythme rapide. Cependant, la production des armes n'arrive pas à suivre ce rythme de progression.

Nous avons besoin de fusils. Nous pourrions avoir deux ou trois fois plus de soldats si les fusils ne nous faisaient pas défaut.

Chaque fusil dissimulé par la population est un crime envers l'Armée Rouge.

En Ukraine, *la population détient nombre de fusils*. Des masses paysannes importantes ne restituent pas leur fusil, considérant qu'en cas de besoin, elles se défendront seules contre Dénikine. Calcul mensonger et nuisible! Les détachements paysans isolés, armés au petit bonheur, ne peuvent pas s'opposer aux troupes de Dénikine. Des unités bien organisées sous une direction ferme sont nécessaires. En dissimulant leurs fusils, les paysans de Kharkov et d'Eka-térinoslav, et remettent en selle propriétaires fonciers, ispravniks et commissaires de police sur le dos de la paysannerie laborieuse.

L'Armée Rouge a besoin d'armes. En quelques semaines, grâce à un nombre suffisant de fusils, les bandes de Dénikine disparaîtront de la surface de la terre. Les paysans ukrainiens ont en main une quantité suffisante de fusils. Celui qui refuse de les restituer est un complice de Dénikine, il est traître envers le peuple travailleur.

Paysan ukrainien! *Si tu recèles un fusil, restitue-le immédiatement au commissariat militaire le plus proche ou à l'état-major de l'unité la plus rapprochée*. Ce fusil armera ton fils, ton frère ou peut-être toi-même si tu es mobilisable. Ce fusil est une arme de combat pour la liberté et l'indépendance des paysans.

Paysan ukrainien, l'Armée Rouge exige de toi que tu restitues ton fusil!

2 août 1919, Bakhmatch *En route*, n° 73.

QUI A TRAHI POLTAVA

Nous avons honteusement abandonné Poltava. Si, à propos de Kharkov et d'Ekatérinoslav, on pouvait alléguer à la rigueur que nous nous étions laissés prendre à l'improviste, cet argument n'est plus valable quant à Poltava. Après la perte de Kharkov et d'Eka-térinoslav, nous avons eu tout le temps de nous préparer. Qui plus est, peu avant d'abandonner Poltava, nous avons pris Konstan-tinograd. Il semblait que tout allait pour le mieux. Et soudain... Poltava est tombée.

« On nous a trahis » — dit un soldat — « les commandants d'état-major nous ont sûrement trahis. » « On nous a trahis » — dit un second. « C'est sûr, ils se sont laissé acheter » — ajoute un troisième. Même certains communistes, dit-on, (sans doute pas des plus sérieux) auraient

déclaré au cours de meetings que « Poltava avait été perdue par la trahison du personnel de commandement ».

Je ne sais pas, je ne sais rien, camarades soldats! Il est fort possible que quelques traîtres isolés et agents de Dénikine se soient infiltrés dans notre armée de Poltava parmi le personnel de commandement et peut-être même parmi les soldats. Mais céder Poltava, non, ce n'était pas possible. Des félons, nous en avons aussi dans nos armées du front oriental, ce qui ne nous empêche pas de progresser et de battre Koltchak à plate couture.

Les traîtres ne peuvent pas grand-chose contre une armée bien organisée et unie, une armée combattante et disciplinée, ferme. Les traîtres ne sont dangereux que pour l'armée qui n'est pas très solide sur ses pieds, qui hésite, qui tremble et qui trébuche. Pour l'instant, c'est le cas de l'armée ukrainienne.

Vous voulez savoir, camarades soldats, qui a trahi Poltava ? Je vous le dis en toute franchise : Poltava a été trahie par le *désordre qui règne dans l'Armée Rouge elle-même*. Deux régiments de la brigade du bandit Bagoun ont arbitrairement quitté leurs postes et sont partis droit devant eux. Voilà qui a trahi Poltava. Lors du remplacement d'un commandant qui n'est pas à la hauteur, les profiteurs et autres vauriens commencent à palabrer : faut-il accepter ou non le nouveau commandant désigné par les autorités soviétiques ? A propos des ordres de combat, ce sont de nouvelles discussions, des cancans et des commérages... Des chefs de compagnies et d'escouade — tout l'effectif de commandement subalterne en général — se rangent fréquemment non pas aux ordres reçus, mais à l'avis des gredins et des profiteurs de leur propre compagnie ou escadron. Voilà qui a trahi Poltava!

Les mesures de vigilance sont-elles respectées ? Non, elles ne le sont pas. Nos unités ukrainiennes se laissent souvent surprendre. Une reconnaissance sérieuse est-elle établie ? Non, la reconnaissance se fait au petit bonheur. Les liaisons sont-elles maintenues comme il faut ? Les rapports sont-ils envoyés en temps opportun ? Non et non. On agit selon l'inspiration du moment ou plus simplement encore, au hasard. Pas d'ordre, pas de discipline, pas de véritable responsabilité. Chacun relance la balle : le soldat met en cause les commandants et accuse à tort l'état-major de trahison, tandis que les commandants inexpérimentés et peu énergiques accusent les soldats.

Dénikine est donc gagnant. Ses agents se glissent partout et font courir des bruits : « Poltava a été trahie, Dénikine a payé l'état-major. » Les plus crédules écoutent et les imbéciles répètent. L'hésitation, les flottements et la méfiance se répandent parmi les soldats, et Dénikine jubile. Il peut alors se saisir de l'armée ukrainienne avec les mains nues.

Non, camarades, il est temps de laisser tomber les bavardages stériles. Ce ne sont pas les félons qui ont trahi Poltava, c'est votre propre désordre. Nous allons maintenant commencer à mettre de l'ordre partout, et où cela s'avérera nécessaire, nous cautériserons au fer rouge. Il n'y aura plus trace d'arbitraire. Chaque combattant de l'Armée Rouge répond de chacun de ses pas devant la République soviétique. Un soldat est un soldat, tout comme un ordre est un ordre. La guerre est affaire sérieuse. Elle n'accepte ni étourderie, ni bavardage, ni négligence. Le commandant et le commissaire répondent sur leur tête de leur régiment. Les communistes

doivent être au premier rang du combat. Honneur et récompense au combattant vaillant et loyal, châtement impitoyable au froussard et au profiteur!

Le soldat révolutionnaire ukrainien est un merveilleux combattant. Il n'a besoin que d'ordre. Un ordre énergique, inébranlable et de fer. Par nos efforts communs, nous rétablirons cet ordre. Nous reprendrons alors Poltava. Et non seulement Poltava, mais aussi Kharkov, Elcatérinoslav, le bassin du Donetz et le Caucase du Nord. Nous écraserons alors Dénikine comme nous l'avons fait pour Koltchak.

3 août 1919, Mirgorod

En route, n° 74.

MAKHNO & Ce.

Selon les informations que nous avons reçues, Makhno aurait tiré au cours d'une rencontre sur le soi-disant « ataman » Grigoriev, sous prétexte que ce dernier agissait de concert avec les contre-révolutionnaires, non seulement avec Pétlioura, mais également avec Dénikine. Il faut encore vérifier cette information; les milieux et bandes rebelles lancent en effet les rumeurs les plus fantastiques. Il faut les vérifier dix fois avant de les accepter.

Mettons cependant que cette information s'avère juste. Quelle en est la signification ?

Makhno se serait convaincu que Grigoriev n'était rien d'autre qu'un bandit contre-révolutionnaire, mercenaire et méprisable; c'est pourquoi il a décidé de rompre avec lui. Aucun honnête homme ne peut regretter ou contester qu'après la mort de Grigoriev, il y aura une crapule de moins au monde, et rien de plus. Et Makhno alors ? se demanderont d'aucuns. Qu'a-t-il l'intention de faire maintenant ?

Pendant un certain temps, le cours de la révolution ouvrière et paysanne a entraîné Grigoriev, qui s'est laissé porter par le courant. Par la suite, il s'est retourné contre la révolution, refusant de se soumettre à la discipline de l'Ukraine ouvrière et paysanne. Avec animosité, il a opposé son détachement à l'Armée Rouge. Son impuissance s'est cependant rapidement manifestée. Grigoriev a été défait au cours des combats, son régiment s'est disloqué, une partie s'est rendue et l'autre s'est réfugiée dans les bois. Se rendant compte de son impuissance, Grigoriev a cherché des alliés pour se renforcer. Comme dans l'ensemble de la Russie actuelle, il n'y a que deux forces en Ukraine aussi : l'organisation révolutionnaire des ouvriers et des paysans unis par le pouvoir soviétique d'une part, et de l'autre, l'organisation des bourgeois et des grands propriétaires fonciers, Koltchak et Dénikine en tête. Tout ce qui papillonne entre ces deux camps est aussi impuissant que négligeable. Ayant réglé ses comptes avec le camp soviétique, Grigoriev a fatalement recherché des contacts dans le camp de Dénikine.

Makhno s'en est effrayé. Il ne veut pas s'unir aux contre-révolutionnaires, mais comme Grigoriev, il a lui aussi rompu avec le camp de la révolution. Il a quitté les rangs de l'Armée Rouge, a perturbé sa discipline, lui a causé des dommages incalculables et continue aujourd'hui encore de mettre sur pied ses propres détachements.

Cela montre simplement que Makhno n'arrive pas à s'y retrouver. S'il a réellement compris le caractère néfaste de la rébellion de Grigoriev, il doit aussi reconnaître le caractère désastreux

de la sienne. Car ce ne sont que des étapes différentes d'une même démarche qui mène vers le bas, vers l'abîme.

Parmi les atamans rebelles, il y a deux catégories : les bandits, les aventuriers et les arrivistes vendus; mais il y a aussi d'honnêtes gens qui ont perdu le nord.

Grigoriev a porté préjudice à l'Armée Rouge par arrivisme, avidité et vénalité. Il est tout à fait possible que Makhno ne soit pas coupable des mêmes péchés, mais il a considérablement nui à l'Armée Rouge en agissant en fonction du programme trompeur des anarchistes et des rebelles. Aujourd'hui encore, les séquelles de ses mauvaises habitudes demeurent un poison qui contamine les autres unités de l'armée ukrainienne. Peut-être Makhno a-t-il tranquilisé sa conscience en tuant Grigoriev; néanmoins, il n'a pas encore racheté par ce geste tous ses propres crimes envers l'Ukraine ouvrière et paysanne. Si Makhno et d'autres francs-tireurs veulent réellement reprendre le droit chemin, se régénérer et se battre pour la défense de la révolution, ils n'ont qu'un seul moyen : proclamer ouvertement qu'ils renoncent une fois pour toutes à la désorganisation, à l'arbitraire, aux coutumes des atamans et qu'à l'instar de tout soldat discipliné, ils mettent inconditionnellement toutes leurs forces à la disposition du pouvoir ouvrier et paysan d'Ukraine.

4 août 1919, Gare de Loubny
En route, n° 75.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire
et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine
à la XIVe Armée, en date du 8 août 1919, n° 142, ville de Konotop.*

Les communistes doivent, dans les rangs de l'armée, montrer l'exemple de la fermeté, de la discipline, de l'obéissance. Cependant, nous avons dû rapidement nous convaincre que certains militants responsables de la XIVe Armée prennent d'eux-mêmes la liberté de s'éloigner, « pour des rapports », de la zone d'opérations de l'armée, sans la moindre autorisation. De tels exemples ont un effet désastreux et ébranlent la discipline rigoureuse sans laquelle il n'y a pas d'armée et sans laquelle la victoire est impossible.

Je vous préviens que tout communiste délégué par le Parti dans les rangs de l'armée est par là même un soldat rouge, qu'il a les mêmes droits et les mêmes devoirs que tout autre soldat de l'Armée Rouge.

Ceux qui se sont absentes sans autorisation seront considérés comme des déserteurs et, indépendamment du poste qu'ils occupent, ils seront déférés au tribunal révolutionnaire pour être jugés selon les lois en vigueur en temps de guerre.

Les communistes convaincus d'infractions ou de crimes envers le devoir militaire révolutionnaire seront punis à double titre, car ce que l'on peut pardonner à un homme ignorant et inconscient, on ne peut le pardonner à un membre du parti qui est à la tête de la classe ouvrière du monde entier.

DISCOURS AUX SOLDATS UKRAINIENS TROMPÉS PAR DES BANDITS

Actuellement, en Ukraine, un grand nombre de bandes exercent leur activité. A leur tête, les atamans : Petlioura, Zéliouy, Soko-lovsky et bien d'autres... Pas un jour ne se passe sans qu'apparaissent de petits atamans. Ils prennent les armes, enrôlent dans leurs bandes des déserteurs, des soldats douteux venus de l'Armée Rouge, des koulaks venus des villages et des bourgs, ou tout simplement des bandits de grand chemin.

Ces bandes rendent la vie impossible à l'Ukraine. Elles pillent les paysans, organisent des pogroms dans les villes, détruisent les voies de chemin de fer, font dérailler les trains, assassinent des centaines et des milliers de gens innocents de tous crimes, des vieillards, des femmes *et* des enfants.

Que veulent ces chefs de bande ? Il est clair qu'ils agissent sans beaucoup raisonner : chacun d'eux s'appelle ataman et aspire, en somme, au pouvoir, à la puissance, à la richesse. Tous pensent que l'Ukraine n'est plus maintenant qu'une énorme proie, jetée aux rapaces pour être mise en pièces, et chacun s'empresse d'en détacher pour lui le plus gros morceau possible.

Parmi eux, il y en a pas mal qui ont tout simplement été achetés par Dénikine.

A côté des bandits, des voleurs, des brigands, il se trouve parfois même que des soldats et des paysans honnêtes, mais ignorants et inconscients, tombent entre les pattes des atamans. Vivre maintenant en Ukraine est pénible : la guerre s'y prolonge depuis plusieurs années, il y a eu l'occupation allemande, le règne de Skoropadsky, les pillages des Français et des Anglais, les crimes des partisans de Petlioura. Tout cela a désorganisé, usé, épuisé le pays.

Pour sauver l'Ukraine, la relever, pour assurer à l'ouvrier et au paysan de meilleures conditions d'existence, leur faire la vie plus facile, plus heureuse, le travail intense et conjugué des millions de prolétaires et de paysans est indispensable, au nom du bien général des travailleurs.

Mais il y a de nombreux paysans bornés qui ne voient que les difficultés de la vie et ignorent le moyen d'en sortir. C'est vers eux que vont les tentateurs — les agents de Dénikine et de Petlioura, les bandits du genre de Zéliouy et de Sokolovsky, qui les invitent à rejoindre leurs rangs, leur promettant et la liberté et une vie sans entraves. Chaque province, si ce n'est chaque district, organise sa propre bande. Le déchaînement et le brigandage de ces bandes sont la cause de l'épuisement et de la misère grandissants de l'Ukraine. Encore quelques mois de cette anarchie révoltante, déshonorante et sanglante, et le peuple ukrainien ne sera plus qu'un cadavre.

C'est pourquoi le pouvoir soviétique s'est donné comme tâche principale aujourd'hui de libérer la terre ukrainienne de tous les ata-mans et bandits insurgés. En Ukraine, le pouvoir doit n'appartenir qu'à la classe unifiée des paysans et ouvriers ukrainiens. Leur volonté s'exprime par le Congrès panukrainien des soviets et par le Comité central exécutif panukrainien. Il ne peut y avoir *en* Ukraine qu'une seule force armée : l'Armée Rouge, créée par la volonté des masses laborieuses ukrainiennes. Il ne doit y avoir aucune bande, aucun détachement de partisans, aucun ataman, aucun *batko*, aucun bandit, aucun brigand.

Le Conseil militaire révolutionnaire de la République soviétique fédérative socialiste de Russie et le Conseil de la République soviétique socialiste d'Ukraine ont pris toutes les mesures nécessaires pour très rapidement, déraciner le banditisme ukrainien et écraser sans merci les bandits ukrainiens.

Maintenant que le délégué spécial du Conseil de la Défense, le camarade Vorochilov, s'attaque à cette tâche, je considère comme de mon devoir d'adresser ce dernier mot d'avertissement à tous les soldats et paysans qui, entraînés dans ces détachements de bandits sans honneur, peuvent se raviser et renoncer pendant qu'il est encore temps à leur travail fratricide.

Aux premiers temps du pouvoir soviétique, de nombreuses bandes existaient en Grande-Russie. Toutes ont été depuis longtemps exterminées : les plus coupables de leurs membres ont été fusillés; les autres rachètent leurs crimes dans des lieux de détention. Le même sort attend les bandits d'Ukraine. Des unités solides et sûres ont été envoyées par toute l'Ukraine pour leur arracher les armes, pour faire la chasse aux déserteurs, pour exterminer les bandes. Le nettoyage sera mené jusqu'au bout.

Soldats dupés, paysans trompés, vous tous qui portez le nom infâme de partisans de Grigoriev, de partisans de Petlioura, de Zéliouy, de Sokolovsky et de bien d'autres, écoutez bien l'avertissement du pouvoir soviétique révolutionnaire. Renoncez au banditisme au nom de votre propre bien, pour le bien de vos enfants et celui de toute l'Ukraine soviétique. Livrez vos atamans assoiffés de sang et carnassiers, remettez-vous, de plein gré, aux mains du pouvoir soviétique — vous ne rencontrerez de sa part aucune cruauté, mais de la mansuétude, comme les enfants prodiges qui, s'étant repentis, rentrent au sein de la famille laborieuse.

L'Ukraine doit être purgée des rapaces et des milans! Alors l'Armée Rouge viendra rapidement à bout de Dénikine. Alors l'Ukraine vivra d'une existence tranquille, libre et heureuse.

Mort à la bande de corbeaux noirs que sont les bandits et les atamans!

Vive le pouvoir des ouvriers et paysans dans une Ukraine libre et heureuse!

INSTRUCTIONS AUX MILITANTS RESPONSABLES DE LA XIV^e ARMÉE

Les derniers terribles revers prouvent que les travailleurs politiques et militaires de la XIV^e Armée ne sont pas encore, à l'heure qu'il est, à la hauteur des tâches à eux confiées : transformer une armée relâchée en une armée disciplinée et apte au combat. Maintenant, des forces complémentaires sont versées dans la XIV^e Armée, tant aux postes de responsabilité politique *que* de commandement. Il est indispensable d'utiliser méthodiquement ces forces et, en profitant des pénibles leçons reçues, de combler à tout prix les lacunes de la XIV^e Armée.

1 — Avant tout, il faut faire le compte, de la manière la plus rigoureuse, de tout le personnel de commandement et de tous les communistes dans l'effectif de l'armée. Cette tâche doit être entreprise immédiatement et achevée dans une semaine, c'est-à-dire, au plus tard, le 17 août.

2 — Le commissaire de la division et la section politique doivent contrôler scrupuleusement les commissaires des régiments, ne laisser en place que ceux qui ont prouvé leur fermeté et leur courage dans les moments difficiles. Ils doivent, avec les commissaires éprouvés, contrôler les cellules communistes, écarter les éléments occasionnels, introduire dans ces cellules les militants décidés et solides envoyés à l'armée. S'il pouvait y avoir, dans chaque compagnie, ne serait-ce que quatre ou cinq communistes en qualité de soldats de l'Armée Rouge, membres de la cellule de la compagnie, alors, avec un bon commissaire, il serait possible d'assainir vite le régiment.

Les cellules doivent toujours maintenir la liaison intérieure, soutenir le commissaire dans sa lutte contre les inutiles, les éléments contre-révolutionnaires, koulaks et profiteurs. Les membres de la cellule doivent être des soldats rouges exemplaires pendant le service et au combat.

3 — Dans les unités ukrainiennes, on trouve beaucoup d'éléments koulaks corrompus, parmi lesquels d'assez nombreux anciens soldats de l'armée du tsar, qui mènent une campagne de démoralisation et nourrissent envers le communisme la haine traditionnelle des koulaks, résistent au travail de propagande et d'organisation, encouragent les soldats rouges aux pogroms et au banditisme. Les communistes doivent surveiller très attentivement ces éléments nuisibles et les dénoncer au commissaire, afin que le plus vite possible le régiment puisse en être débarrassé et que les plus coupables soient jugés sommairement.

Après avoir débarrassé chaque régiment de quelques dizaines de profiteurs et de koulaks en les remplaçant par autant de communistes, on peut rééduquer le régiment en une ou deux semaines.

Les sections spéciales doivent aider les commissaires et les sections politiques à débarrasser les régiments des bons à rien et des traîtres.

4 — Il faut immédiatement former des détachements de barrage d'armée et de division. Lesdits détachements doivent être formés des meilleurs soldats rouges, des plus sûrs, et doivent comprendre un nombre important de communistes. Il est essentiel de choisir, pour ces détachements, un personnel de commandement absolument sûr, si possible communiste. Il faut développer le plus rationnellement possible l'organisation des détachements de barrage conformément à l'ordre n° 220, en formant des groupes et des sections en titre, pour pouvoir, en cas de nécessité, adjoindre les détachements de barrage aux bataillons⁵⁹. La tâche des détachements de barrage consiste à maintenir l'ordre aux arrières les plus proches, à arrêter les déserteurs, à exterminer sur place les bandits et les brigands, à empêcher la panique, à donner, en cas de nécessité, aux unités qui se débandent, l'exemple de la fermeté et du courage.

Tant que les divisions de la XIV^e Armée n'auront pas de détachements de barrage sûrs, il restera impossible d'instaurer l'ordre et la discipline.

5 — En même temps, l'épuration des cadres est indispensable. Dans les unités ukrainiennes, il y a encore beaucoup trop de compagnons de Pétlioura, de partisans et d'éléments favorables aux ata-mans dans le genre de Bogounsky, Lopatkine, etc. Même les meilleurs

d'entre les chefs de partisans ne comprennent pas, jusqu'ici, l'importance d'un ordre et considèrent comme naturel de ne pas l'exécuter. Les commissaires responsables qui ferment les yeux délibérément ou indirectement sur l'insubordination des chefs de partisans commettent, en n'exécutant pas l'ordre de combat, un crime très grave envers la cause de la classe ouvrière. Aucun manquement à la discipline de la part des commandants ne doit rester impuni.

C'est seulement par une justice sommaire rigoureuse, par des châtiments impitoyables pour leur insubordination perfide qu'il est possible d'habituer les cadres ukrainiens à exécuter strictement les ordres de combat.

6 — Chaque commissaire doit connaître exactement la situation de famille des cadres de l'unité qui lui est confiée. Cela est indispensable pour deux raisons : d'abord, pour venir en aide à la famille en cas de mort au combat du commandant; deuxièmement, pour arrêter immédiatement les membres de la famille, en cas de trahison ou de félonie de la part du commandant.

Toutes les informations sur la situation de famille des cadres et des travailleurs politiques doivent être centralisées à la section politique du Conseil militaire révolutionnaire de l'armée.

7 — L'expérience de toutes les armées a montré qu'il était parfaitement inadmissible que les familles des militaires demeurent dans la zone de stationnement des unités et des états-majors en campagne. L'attention du commandant, du commissaire et du travailleur politique ne peut être une seule minute distraite par des circonstances familiales. Au moment de la retraite, le militant responsable de l'armée doit penser plus que jamais à l'unité ou à l'organisation qui lui est confiée, et non à l'évacuation de sa famille. C'est pourquoi il est formellement prescrit d'éloigner d'ici une semaine les familles de tous les militaires de la XIVe Armée à un minimum de cinquante verstes vers l'arrière. Le Conseil militaire révolutionnaire, bien entendu, prendra toutes les mesures pour que l'évacuation des familles se déroule sans accrocs et y prêtera son indispensable assistance.

8 — La section spéciale de l'armée ne doit recruter que des travailleurs éprouvés et absolument honnêtes, de préférence du Parti. La section spéciale est l'organe du Conseil militaire révolutionnaire de la République et doit agir en étroite collaboration avec la section politique et le tribunal.

9 — Toutes les organisations dirigeantes de l'armée, Conseil militaire révolutionnaire, section politique, section spéciale, tribunal révolutionnaire, doivent faire en sorte qu'aucun crime commis dans l'armée ne reste impuni. Bien entendu, le châtiment doit être rigoureusement conforme au caractère effectif du crime ou du délit. Les sentences doivent être telles que chaque soldat rouge, en lisant le compte rendu dans son journal, en comprenne clairement la légitimité et la nécessité pour le maintien de la combativité de l'armée.

Les châtiments doivent suivre, aussi rapidement que possible, les crimes commis. C'est pourquoi le tribunal doit tenir une quantité suffisante de sessions d'assises et disposer de juges d'instruction en nombre suffisant.

10 — Les questions d'équipement occupent une des premières places. Il faut vêtir et chausser le plus rapidement possible les soldats de la XIV^e Armée. L'habillement indispensable a déjà été livré et va continuer de l'être. Il faut le distribuer rapidement et avec exactitude, établir des listes et veiller sévèrement à ce que le matériel militaire ne soit ni pillé, ni vendu, ni égaré, ni gaspillé. Le commissaire de la division avec le chef de l'intendance, le commissaire de l'intendance, le chef de l'état-major et autant que possible le chef de la division (dans la mesure où cela ne le distrait pas de son travail opérationnel urgent) doit très soigneusement élaborer un plan pour distribuer le plus rapidement possible les effets d'habillement, les munitions et l'armement. Le commissaire de la division doit inciter les commissaires des régiments à veiller à ce que l'intendant ne conserve pas l'équipement un jour de plus que nécessaire. Les soldats doivent voir et sentir que l'on s'occupe d'eux. Par ailleurs, en cas de vente ou de troc de matériel militaire, les soldats doivent être sévèrement punis.

11 — Il est indispensable de relever l'autorité du personnel de commandement. Les soldats ukrainiens ont vu dans le passé pas mal d'atamans balourds qui les ont conduits à l'abattoir, ainsi que pas mal de traîtres et de transfuges. Maintenant encore, dans le désordre et la discipline relâchée des unités, des commandants parfaitement inaptés jouissent souvent du plus grand pouvoir et montrent de l'indulgence envers les pires éléments de leur unité.

En instituant un régime plus sévère et un contrôle plus strict, les cas de trahison et de félonie devraient diminuer d'un coup. Les commandants honnêtes pourront relever la tête.

Le commissaire doit soutenir par tous les moyens le commandant rigoureux et énergique, ne pas lui faire concurrence, mais marcher en tout avec lui la main dans la main.

12 — Le journal de l'armée *Aux armes!* doit devenir réellement le journal de l'armée, c'est-à-dire le miroir des qualités et des défauts de l'armée, de ses succès et de ses échecs. Actuellement, ce n'est pas encore le cas. Sous le rapport de l'agitation, le journal est bien, mais ce n'est pas encore le journal de l'armée. Il faut établir une liaison directe avec toutes les unités. Il faut utiliser largement les rapports des commissaires. Il faut envoyer des correspondants spéciaux, utiliser ceux qui partent en mission, envoyer des collaborateurs du journal dans les trains sanitaires pour interroger les blessés, dénoncer tous les désordres, rendre un hommage mérité aux héros, flétrir les fainéants, les couards, les traîtres. — Ce qui a été dit concerne aussi les journaux des groupes formant corps dans l'armée (*L'Etoile rouge*).

13 — Il faut assurer la diffusion du journal et de la littérature de propagande dans toute l'armée. Créer un appareil indépendant pour une bonne diffusion de la presse est une tâche qui n'est pas réalisable. Mais on peut saisir toutes les occasions pour diffuser de la littérature de propagande. Aucun membre de l'état-major, de l'administration de l'intendance, de la section politique ou de la section spéciale ne doit monter au front sans un paquet de littérature qu'il remettra contre reçu au commissaire de la division, de la brigade ou du régiment, ou à quelque autre responsable.

C'est de la même manière que doivent agir la section politique de la division, le commissaire de la brigade, le commissaire du régiment, pour qu'en définitive la presse parvienne sans cesse, par les canaux les plus variés, jusqu'au soldat rouge qui se trouve sur la ligne de feu.

Cette tâche peut être résolue et elle doit l'être.

14 — Les unités de réserve ont la plus grande importance pour la vie de notre armée. Elles sont les sources de rénovation, de rééducation et d'assainissement de l'armée. C'est pourquoi les unités de réserve doivent bénéficier de bonnes conditions de cantonnement, de nourriture et d'équipement. On doit fournir des laptis à ceux qui suivent l'instruction pour que leurs chaussures ne s'usent pas prématurément. Ces tâches doivent être menées avec l'exactitude la plus rigoureuse. L'éducation politique dans un bataillon de réserve est de première importance. Il est indispensable d'incorporer à l'effectif variable ou constant des soldats de l'Armée Rouge un nombre suffisant de communistes qui ne devront se distinguer de la masse des soldats ni par leurs conditions de vie ni par leurs occupations. Il est indispensable de consacrer une place suffisante à la gymnastique, aux sports, aux jeux, afin de remédier à l'atmosphère nocive de la caserne.

La faute principale des militants responsables de la XIVe Armée est qu'ils n'ont pas su mettre à leur juste place les unités de réserve. Il faut maintenant rattraper ce qui a été négligé. L'incorporation des prétendus « volontaires » (souvent des rapaces et des profiteurs) ou de mobilisés mal préparés doit être punie comme un crime très grave. Les régiments ne doivent pas être complétés autrement que par des compagnies de marche venues des bataillons de réserve où sont incorporés les mobilisés aussi bien que les volontaires. A mesure que l'on incorpore dans le régiment de nouvelles compagnies de marche, on doit retirer du régiment les éléments mal instruits, indisciplinés et usés et les remettre à l'instruction dans des bataillons de réserve.

Il est impossible de créer une armée solide de but en blanc. Boucher et rafistoler des trous sur le front ne sert à rien. Envoyer des communistes isolés et des détachements de communistes aux endroits les plus dangereux ne peut que momentanément améliorer la situation. Une seule voie de salut : *transformer, réorganiser, éduquer l'armée au moyen d'un travail opiniâtre, en commençant par la cellule de base, par la compagnie, et en montant jusqu'au bataillon, au régiment, à la division; organiser convenablement le ravitaillement, la répartition des forces communistes, les relations entre officiers et commissaires, assurer l'exécution rigoureuse des rapports et leur absolue bonne foi.* Les militants responsables de la XIVe Armée doivent immédiatement prendre cette voie.

9 août 1919 — Tiré des archives.

LA XIVe ARMÉE ET SON COMMANDANT

Un conseil militaire révolutionnaire est à la tête de la XIVe Armée. Le commandant de cette armée est membre de ce conseil et il est pleinement responsable de la direction opérationnelle. Chaque soldat rouge a le droit de s'intéresser à la personne de son commandant, des actions duquel dépend, dans une large mesure, le succès ou l'échec du combat. La XIVe Armée doit avoir un intérêt spécial pour la personne de son chef, car en Ukraine on a trop souvent pris l'habitude d'expliquer les échecs par les fautes, sinon les trahisons des états-majors.

Qui donc est le commandant de la XIVe Armée ?

C'est le camarade Egorov, ex-officier de l'ancienne armée. Mais il est issu d'une famille de travailleurs; et il est toujours resté fidèle à la cause du peuple laborieux. Fils d'un paysan de la province de Samara, le camarade Egorov fut pendant un temps forgeron, puis débardeur; grâce à un travail obstiné, il a pu s'instruire, réussir l'examen de sortie de l'école primaire supérieure après cinq années d'études, terminer l'école des cadets à Kazan en 1905. Il fut considéré comme suspect dès l'école et surveillé, *ce* dont il fut informé, par la suite, dans son régiment, par ses supérieurs. Cette suspicion était fondée : le camarade Egorov était, à l'école des cadets, membre d'un cercle socialiste clandestin. Après avoir terminé l'école des cadets, il servit pendant trois ans dans l'armée. Au début de la guerre, il fut mobilisé et servit pendant toute la durée du conflit. Il commanda une compagnie, un bataillon, un régiment. Il devint lieutenant-colonel. Pendant la guerre impérialiste, il fut blessé cinq fois. Après la révolution de Février, le camarade Egorov organisa des comités de régiment et de division, et fut lui-même membre du comité du régiment, de la division et de l'armée. A partir du comité de l'armée, il fut élu membre du Comité central exécutif lors de sa deuxième session et commandant en chef du front Nord, après Octobre. Pendant la première période de la révolution, le camarade Egorov adhéra à l'aile gauche des s.-r. A l'époque, les s.-r. de gauche marchaient main dans la main avec les communistes-bolchéviks dans leur lutte contre la politique de trahison de Kérénski, contre la boucherie impérialiste. Mais ensuite, dès que les s.-r. de gauche, cédant à l'état d'esprit koulak et petit-bourgeois, engagèrent la lutte contre le pouvoir des ouvriers et des paysans, le camarade Egorov, sans hésiter un instant, rompit avec *ce* parti d'intellectuels écervelés et entra au parti communiste de la classe ouvrière.

Pour avoir lutté contre la guerre impérialiste, le camarade Egorov fut, sous Kérénski, jugé par une cour d'officiers de son régiment et démis de ses fonctions.

Après la démobilisation de l'ancienne armée, le camarade Egorov travaille sans répit à mettre sur pied la nouvelle armée, l'Armée Rouge. Il occupe plusieurs postes de responsabilité : il est commissaire chargé de la formation et de l'instruction de l'Armée Rouge; président de la Haute Commission d'attestation chargée d'apprécier les candidats pour les fonctions de commandement, commissaire de l'état-major général panrusse. Depuis le milieu du mois d'août de l'année dernière, le camarade Egorov dirige en qualité de commandant, la IXe Armée du front Sud, et en décembre il est nommé commandant de la Xe Armée.

Grâce à son énergie et à sa connaissance du métier militaire, le camarade Egorov a réussi à porter très haut la capacité de combat de la Xe Armée. Les soldats et les cadres lui font la plus grande confiance sous sa direction, la Xe Armée a remporté une série de brillantes victoires : en combattant sur 400 verstes, *elle* a forcé la rivière Manytch. A *ce* moment, l'offensive de Dénikine s'est déployée à partir du Caucase du Nord. Les troupes de Dénikine, après *le* recul de la Xe Armée sur *la* rivière Sal, ont percé *le* front *et* ont essayé de couper les unités de l'armée. Le camarade Egorov a pris alors *le* commandement direct de deux divisions de cavalerie *et il a* été percé, de part *en* part, d'une balle *au* cours de l'attaque.

Avant même que cette blessure, *la* sixième, *ne* fut cicatrisée, *le* pouvoir soviétique confia *au* camarade Egorov un nouveau poste de responsabilité. Il fut nommé commandant adjoint du front Sud *et* membre du Conseil militaire révolutionnaire dudit front; *en* plus, *en* raison de

l'importance particulière du travail d'organisation *et* de formation *au* combat de la XIVe Armée *en* Ukraine, cette tâche fut confiée *au* camarade Egorov.

Ce n'est pas *la première* fois que *le* camarade Egorov se trouve *en* Ukraine. Déjà après *la* révolution d'Octobre, *en* décembre 1917, *le* camarade Egorov fut envoyé *en* mission *en* Ukraine par *la* section militaire du Comité central exécutif, afin d'élucider certaines questions; il fut arrêté par *le* gouvernement de Vinitchenko-Petlioura *en* janvier 1918, pour avoir projeté de faire sauter *la* Rada de l'intérieur. Le camarade Egorov fut libéré de prison par l'Armée Rouge après *la* prise de Kiev.

Ainsi, *en* *la* personne de son commandant *en* chef, *la* XIVe Armée possède un magnifique soldat et un communiste dévoué à *la* cause de la classe ouvrière. Puissent les soldats de l'Armée Rouge et leurs chefs égaler leur commandant *en* chef, premier soldat de la XIVe Armée ⁸⁰!

9 août 1919, ville de Konotop.

AOÛT UKRAINIEN

L'Ukraine soviétique traverse une période très difficile. Les troupes des propriétaires terriens et des nobles l'enserrent de toutes parts. L'armée ukrainienne recule. Les ennemis se réjouissent de ses malheurs. Certains amis pusillanimes abandonnent *la* partie.

Jetons un regard *en* arrière. Il y a un an, la Russie soviétique connaissait d'aussi mauvais jours. Le mois d'août 1918 fut le mois le plus sombre de l'histoire de la République soviétique. La zone occidentale, le sud de l'Ukraine et la Finlande étaient aux mains du militarisme allemand. Dans le nord, à Arkhangelsk et à Mourmansk, les premiers détachements de ces pillards d'Anglais et de Français consolidaient leurs positions. Krasnov se soulevait sur le Don. Les mercenaires des Français, les Tchécoslovaques, levaient l'étendard de la révolte sur la Volga. Avec les gardes blancs, ils prenaient Samara, Simbirsk, Kazan et menaçaient au Sud Saratov, au Nord Nijni-Novgorod. Ils coupaient de la Russie l'Oural et toute la Sibérie.

Ces succès provisoires des ennemis ne paraissaient pas tellement effrayants. Beaucoup plus terrible était l'impuissance de l'Armée Rouge. Jeune, inexpérimentée, l'armée de l'Est, faite de détachements rassemblés au hasard, reculait sur toute la ligne. Au début d'août, Kazan tombait et la route de Moscou semblait ouverte aux Tchécoslovaques et aux gardes blancs.

Mais ces désastres stimulèrent les forces des ouvriers et des paysans révolutionnaires. Tout ce qui avait de l'honneur dans le pays comprit que le sort du peuple travailleur se décidait pour de très nombreuses années. Les ouvriers, les paysans mirent de côté leurs exigences, leurs intérêts de groupe ou de personne, leur mécontentement. Tous comprirent que leur premier devoir était d'écraser l'ennemi.

En même temps, ils assuraient les arrières de l'armée. En août de l'année dernière, les koulaks russes et surtout ceux du pays de la Volga sentirent pour la première fois la poigne du pouvoir soviétique. On procéda dans l'ordre à une, vaste mobilisation. On fusilla sans pitié les koulaks qui avaient fraternisé avec les gardes-blancs et les Tchécoslovaques, on confisqua leurs biens au profit des miséreux et pour les besoins de l'Armée Rouge.

On incorpora dans les unités militaires faibles et non aguerries les travailleurs et les ouvriers les plus sûrs et les plus courageux. Une discipline de fer fut instaurée. Le personnel de commandement fut nettoyé impitoyablement des traîtres et des atamans indisciplinés qui ne savent ni commander ni obéir. Le mois d'août se passa dans une activité intense, fiévreuse. Toute l'attention du pays était suspendue à ce qui se passait à l'Est : allions-nous contenir l'ennemi sur la Volga, le rejeter vers l'Est, ou au contraire allions-nous leur ouvrir largement, par notre retraite, les portes de Moscou ?

Le mois d'août de l'année dernière ne fut pas seulement le mois sombre des désastres et de l'angoisse. Il fut aussi le temps de la plus grande tension des forces, celui du travail fébrile pour former et équiper les régiments soviétiques rouges.

Ce travail ne fut pas vain. Septembre récolta ce que le mois d'août avait semé. Le 10 septembre, les régiments de la Ve Armée, faisant leur jonction avec des unités de la IIe Armée, arrachaient Kazan à l'ennemi. Deux jours plus tard, le 12 septembre, la Ire Armée voisine reprenait Simbirsk. Ces événements marquaient un grand tournant et entraient à jamais dans l'histoire de la révolution russe. L'Armée Rouge se sentit forte après les premières victoires ; l'ennemi perdait courage. A partir de ce moment, nous connûmes la défaite et la victoire. Mais d'une manière générale, pendant cette année, l'Armée Rouge avait étendu les frontières de la République soviétique, et le plus important, c'est que les ouvriers et les paysans de Russie savaient à présent d'une manière certaine qu'ils n'étaient pas sans défense.

Le sombre mois d'août de l'année passée se répète maintenant pour l'Ukraine. L'ennemi l'enserme à l'Ouest, à l'Est et au Sud. Notre Armée Rouge d'Ukraine est encore jeune, privée de l'indispensable organisation et de l'expérience de la guerre. Elle continue à reculer. Les ennemis se réjouissent de ses échecs.

Mais pour l'Ukraine, ce mois difficile n'est pas seulement une période de défaites, c'est aussi une époque de construction intense. Des centaines, des milliers d'ouvriers et de paysans, parmi les meilleurs et les plus conscients, sont versés dans les unités ukrainiennes. Des milliers, des dizaines de milliers de soldats de complètement passent par les bataillons de réserve et se transforment en compagnies de marche disciplinées. Les fournitures commencent à arriver et à être distribuées comme il faut. A l'arrière, on commence un sérieux nettoyage. Le pouvoir soviétique d'Ukraine prend en main un balai en fils de fer barbelés pour balayer des villes et des villages les gardes-blancs et les koulaks rapaces.

Ainsi, des deux extrémités, l'Ukraine s'assainit et se renforce. Nous reculons encore. Mais nous accumulons des forces, l'armée ukrainienne se renforce et croît. Après le « noir » mois d'août ukrainien, septembre viendra, le mois des victoires ukrainiennes.

Ne baissez pas les bras et ne perdez pas courage, camarades ouvriers et paysans ! L'Ukraine ne sera pas sous la botte du propriétaire terrien et du tsar ! A tout jamais l'Ukraine restera un pays prolétarien et paysan, honnête et laborieux.

12 août 1919 *En route*, n° 80.

LA Xe ARMÉE

Comme plusieurs autres de nos armées, la Xe Armée s'est créée principalement à partir de détachements de partisans. Dans ces détachements, il y avait un grand nombre de héros, ouvriers et paysans, empressés à défendre à tout prix la liberté conquise par le peuple laborieux. Mais comme toujours, de nombreux éléments inaptes et des flemmards pourris se sont agglutinés autour de la bannière des partisans, vivant des rations de l'armée comme des mouches sur du sucre. Et plus d'une fois il est arrivé que l'héroïsme des meilleurs combattants ait été réduit à néant par la couardise impudente des profiteurs. Mais pas seulement par cela. Plus que tout, la Xe Armée manque d'une véritable discipline militaire, qui fait que chaque régiment apparaît comme la partie d'une division bien constituée, et la division comme un organe de l'armée, cette dernière dirigée selon un plan général. Tant que la Xe Armée était une armée de partisans, l'esprit d'indiscipline de certains commandants qui n'exécutaient pas les ordres d'opérations allait bon train. Une intendance convenable manquait et était souvent remplacée par des réquisitions arbitraires de la part des unités. De la part des mauvaises unités, ces réquisitions se transformaient en pillage pur et simple et soulevaient l'indignation justifiée de la population locale. Les meilleurs éléments de l'armée ont mené contre ces pratiques une lutte indispensable. Les soldats rouges ouvriers et paysans les plus conscients ont soutenu cette lutte. La Xe Armée s'est reprise. Nombre de commandants incapables ont été renvoyés, d'autres chefs de partisans, les meilleurs et les plus honnêtes, ont compris qu'il fallait faire un pas en avant : créer une organisation correcte et instaurer un véritable ordre militaire.

La reconstruction et la rééducation de l'armée se sont accomplies pendant l'automne et l'hiver de l'année passée avec un grand succès. L'armée est repassée à l'offensive, a porté des coups cruels à Kras-nov, est parvenue jusqu'à la rivière Manytch, et a passé sur sa rive sud, couvrant en combattant près de 400 verstes.

Mais les réserves de Dénikine se sont montrées plus fortes. Nos armées du front Sud, fatiguées et trahies par les partisans ukrainiens de Makhno, n'ont pu soutenir la pression des troupes de Dénikine.

La Xe Armée s'est mise à reculer. Pendant la retraite, l'appareil de l'armée est tombé inévitablement dans le désordre que l'on sait. Non seulement l'ordre instauré d'une manière rigoureuse a été souvent violé, mais les désorganisateur et les profiteurs ont tenté de relever la tête. Cependant, grâce à ses cadres solides et trempés dans les combats, la Xe Armée a surmonté cette dure épreuve. Elle s'est arrêtée et a contenu l'ennemi. Aujourd'hui, elle est elle-même passée à l'offensive et déjà elle presse l'ennemi avec succès.

Pour exploiter ce succès, pour le transformer en un coup écrasant sur le flanc droit des troupes de Dénikine, il faut rétablir l'ordre dans la Xe Armée et bannir les derniers vestiges de l'esprit partisan.

L'armée est l'armée. C'est une organisation de combattants armés de la classe ouvrière et des paysans laborieux. Il ne doit pas y avoir de familles dans l'armée : leur place est à l'arrière. Le combattant ne doit penser qu'à écraser l'ennemi. La famille qui se traîne dans le convoi est une charge pour l'armée. Le pouvoir soviétique doit s'occuper à l'arrière de la famille du

combattant. Les familles alourdissent les convois, elles rendent les unités combattantes moins mobiles et moins énergiques.

L'armée est l'armée. Le train sert à l'approvisionnement des unités combattantes. Dans un convoi, il ne doit pas y avoir un poud de trop. Si le butin saisi ne convient pas à l'unité d'après le règlement, c'est qu'il n'est pas nécessaire aux tâches militaires : il doit être immédiatement confisqué par la direction de l'armée et livré à qui de droit. Malheur à l'unité qui traîne un trop gros convoi!

L'armée est l'armée. C'est un ensemble de combattants, liés par l'unité du commandement et l'unité d'une discipline de fer. Là où la discipline se relâche, là où l'ordre n'est pas exécuté, là où les règlements ne sont pas observés, là où l'on ne prend pas les mesures indispensables de reconnaissance, de protection, de liaisons, de rapports — il ne peut y avoir de victoires solides et durables. L'armée cesse d'être l'armée. L'application de nos règlements rouges est une obligation sacrée des commandants et des commissaires de la Xe Armée.

La Xe Armée s'accroît chaque jour. Le matériel usé ou perdu est largement compensé. Le pays soviétique tend toutes ses forces pour assurer le nécessaire à l'armée qui a eu dans le passé de grands mérites militaires et qui maintenant se trouve à un des carrefours les plus importants.

Camarades soldats de l'Armée Rouge, commandants et commissaires de la Xe Armée! En vous saluant, à cette heure décisive pour le front Sud, je vous appelle à tendre vos forces afin de nettoyer l'armée de tout ce qui l'affaiblit et la corrompt, afin de rétablir l'unité de volonté et l'unité d'action, pour en faire un puissant marteau d'acier qui, à partir des rives de la Volga, portera un coup mortel sur le crâne de la contre-révolution du Don et du Caucase!

18 août 1919, ville de Saratov
En route, n° 83.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine
aux armées du front Sud,
en date du 13 août 1919, n° 143, ville de Voronej.*

Camarades de l'Armée Rouge!

Agissant exclusivement par des moyens malpropres, Dénikine et ses partisans répandent un grand nombre de faux ordres portant ma signature. Le but de ces ordres est de brouiller la tête aux soldats forcés de l'Armée Blanche et de vous tromper, vous, soldats de l'Armée Rouge, en semant le trouble et la division dans vos rangs.

Je ne doute pas que le combattant sensé distingue sans peine la contrefaçon de Dénikine de l'ordre authentique du pouvoir soviétique. Pour ceux qui hésitent et qui doutent, je leur communique un indice sûr : si l'ordre est dicté par les intérêts de la lutte des ouvriers et des paysans contre les propriétaires fonciers, c'est un ordre authentique. Mais si l'ordre va dans

le sens de l'avidité des propriétaires et des profits de la bourgeoisie, cela signifie qu'il est écrit de la main de Dénikine et de ses complices.

En particulier, les gens de Dénikine fabriquent, ces derniers temps, des permissions pour les soldats de l'Armée Rouge et ils incitent de toutes les manières les soldats rouges à exiger des permissions. Leur but est simple : éclaircir d'un coup les rangs des combattants, nous affaiblir et nous étrangler.

Camarades combattants !

Nous avons tous besoin de permissions. Plus que tout, nous avons besoin d'être versés dans la réserve : pendre notre fusil au mur, vivre dans notre famille et travailler dans une atmosphère de paix pour le bien du peuple tout entier!

Cette permission, nous la gagnerons par la victoire sur la horde seigneuriale de Dénikine. Après avoir écrasé la vermine, nous retournerons à nos travaux pacifiques.

C'est à Rostov-sur-le-Don, où Dénikine a transporté son état-major, que nous irons chercher nos permissions, combattants rouges!

III. LE RAID DE MAMONTOV LE MIRONOVIQUE DEUXIÈME OFFENSIVE DE L'ARMÉE ROUGE EN UKRAINE

(Août-décembre 1919)

EN CHASSE !

La cavalerie de la garde blanche a percé sur les arrières de nos troupes; elle apporte le désarroi, l'effroi et la dévastation sur les frontières de la province de Tambov. L'objectif de la cavalerie de la garde blanche consiste à effrayer nos armées du Sud qui pressent Dénikine et à les obliger à se retirer. Mais cet espoir est vain. Les régiments rouges sur le front Sud ont conservé une solidité inébranlable et ils avancent avec succès dans les secteurs importants. La zone avancée du front dit avec assurance aux combattants rouges : Continuez votre travail, l'arrière viendra à bout du raid des bandits de Dénikine.

Tel est, actuellement, le devoir sacré de l'arrière, avant tout de la province de Tambov.

La tâche est claire et simple : encercler par une battue serrée la cavalerie de Dénikine, coupée de sa base, et, d'une main sûre, lancer le lasso.

Pour cela, il faut que les masses paysannes et ouvrières, sous la conduite de leurs soviets et de leurs organisations communistes, se dressent comme un seul homme contre les cambrioleurs blancs. Il faut faire sentir aux mercenaires des propriétaires terriens qu'ils sont tombés dans le pays des ouvriers et des paysans, c'est-à-dire dans un pays qui leur est hostile. Le danger doit guetter les bandits blancs dans tous les coins, derrière chaque colline, chaque ravin.

A leur approche, les paysans doivent chasser à temps les chevaux, le bétail, les télègues, emporter le blé et la mangeaille. Ce que l'on n'a pas le temps d'emporter, il faut le détruire. Le pouvoir soviétique couvrira tous les dommages. Malheur au paysan qui, en quoi que ce soit, aide les troupes des propriétaires!

Communistes, aux postes avancés! Dans tous les villages, cantons, chefs-lieux de district de la province de Tambov et des districts voisins des autres provinces, les organisations communistes doivent se poser la question : Comment pouvons-nous maintenant nuire directement à ces bandits et alléger la tâche des unités régulières ?

Il faut mettre en place un bon service de renseignements. Rassembler les informations sur chaque patrouille ennemie, la suivre, lui tomber dessus à l'improviste pour l'anéantir ou la faire prisonnière. Là où les blancs pensent passer la nuit, l'incendie doit les réveiller. Leur cavalerie doit se heurter aux fils barbelés là où la veille encore la route était libre.

Malheur au comité exécutif qui abandonne son poste sans nécessité absolue, sans avoir causé tout le mal possible aux partisans de Dénikine!

Sur le territoire de la province de Tambov, la meute des loups rapaces de Dénikine a fait irruption : ils égorgent non seulement le bétail des moujiks, mais les travailleurs eux-mêmes. En chasse, ouvriers et paysans! Avec une arme et un bâton de chêne! Ne laissez pas de répit

à ces rapaces, ne les lâchez pas un instant, traquez-les de toutes part! Taïaut, sus aux blancs!
Mort aux assassins!

18 août 1919 *En route*, n° 84.

L'AUDACE NÉE DU DÉSESPOIR

La cavalerie de Dénikine a rompu notre front à Novokhopersk et pénétré profondément dans la province de Tambov. Le raid est audacieux. Mais en même temps tout homme sensé doit se demander : Qu'espèrent donc les dirigeants de cette opération ? Plusieurs régiments de cavalerie blanche sont éloignés de leur base de 200 verstes ou presque; ils accomplissent des raids contre les gares de chemin de fer, contre les lignes télégraphiques, contre les bourgs et les villages, ils volent les chevaux et le blé. Les cavaliers blancs agissent dans des endroits où la majorité de la population leur est hostile, car elle sait qu'ils accomplissent la volonté des propriétaires qui aspirent à reprendre la terre qui leur a été enlevée. Certes, la cavalerie qui a rompu notre front peut encore çà et là causer bien du mal : faire sauter des ponts, couper les fils télégraphiques, piller les paysans, brûler quelques bourgades et villages. Mais quel est l'objectif militaire de cette aventure ? Est-il possible que les généraux de Dénikine espèrent prendre Moscou grâce à un raid de cavalerie ? Non, ils ne sont pas assez stupides pour le croire. Ils savent aussi que, coupée de sa base, à l'arrière de nos troupes, leur cavalerie ne peut tenir très longtemps. Autour d'elle, tôt ou tard l'étau de fer se resserrera — il se resserre déjà — et alors les hardis cavaliers se transformeront en piteux bandits, qui seront encerclés et pris par la battue de l'infanterie. Pourquoi donc Dénikine s'est-il décidé à faire un tel pas ? Parce qu'il ne lui restait plus rien d'autre à faire. Ce pas est provoqué par l'impasse dans laquelle il se trouve. Cette audace est née du désespoir.

Ayant porté un premier rude coup à nos armées, ayant fait chanceler leur stabilité et leurs liaisons, Dénikine a ensuite profité jusqu'au bout de son principal avantage : sa nombreuse cavalerie. Son objectif était de ne pas laisser le temps aux troupes rouges de s'accrocher, de se renforcer, de se compléter, de se consolider. La cavalerie blanche poursuit nos troupes pendant plusieurs semaines. Cette forme d'action était dictée à Dénikine par les règles élémentaires de l'art militaire, mais en même temps ce procédé supposait l'existence de grosses réserves correspondant à l'étendue de l'objectif. Ces réserves, Dénikine ne les avait aucunement pour tenir cet énorme front, gonflé grâce à la ruée de sa cavalerie. Le manque de réserves se fit rapidement sentir. La force de poursuite commençait à faiblir. Nos réserves arrivaient à temps. Les troupes qui jusqu'alors avaient reculé se stabilisaient de plus en plus pour finir par se renforcer sur tout le front, à l'exception de l'extrémité droite, le flanc ukrainien, le plus éloigné de la base de Dénikine (Rostov-Ekatérinodar). L'heure, où les troupes de Dénikine se trouvèrent obligées de s'arrêter sur presque toute l'étendue du front fut, au fond, l'heure même de l'écrasement de la contre-révolution du Sud, car l'absence de réserves devait se manifester là dans toute son évidence. Mais un petit corps, quand il vole vite, peut porter un coup très dur : une petite masse est compensée par une grande rapidité. L'élan de la cavalerie remplaçait pour un moment l'insuffisance de fortes réserves. Mais dès que l'offensive de Dénikine s'est arrêtée, ses propres troupes ont clairement senti qu'elles étaient en trop petit nombre. Le front rouge s'est révélé incomparablement plus solide. Les troupes

rouges ont retrouvé leur maîtrise d'elles-mêmes, elles ont regroupé avec une tranquille assurance leurs forces et leurs moyens matériels pour porter à l'ennemi juré un dernier coup écrasant.

Dénikine et ses Mamontov voyaient et sentaient cette force croissante et l'assurance de l'ennemi. Il n'y avait pas de réserves. C'est en vain que Dénikine priait l'Angleterre et la France : celles-ci n'étaient déjà plus en état de lui venir en aide avec des unités combattantes. Il ne restait alors plus rien d'autre au chef de la contre-révolution du Sud que de tenter un coup unique, risqué, hasardeux, pour abattre la muraille redoutable du front rouge.

C'est alors que fut imaginé le raid désespéré de la cavalerie du général Mamontov. La première partie du projet fut exécutée avec succès : la cavalerie blanche s'ouvrit d'un élan les portes et pénétra profondément sur les arrières. Mais c'est seulement là que se posait la véritable question : Quelle influence aurait l'assaut de la cavalerie sur la fermeté et la force des régiments rouges du front Sud ?

Avoir dans son dos la cavalerie est certes désagréable et inquiétant. Lorsqu'un homme s'apprête à porter un coup, la piqûre d'une guêpe qui lui plante son dard dans l'épaule peut le gêner. Effrayé à l'improviste, le combattant peut se retourner et lâcher son arme. Voilà en quoi consiste le calcul de Dénikine. Sa cavalerie, c'est la guêpe qui pique le dos du tirailleur rouge qui fait face à Novot-cherkask et à Rostov. Effrayer nos troupes du Sud par une brèche inattendue, par la rapidité de l'attaque, par l'incertitude du danger à l'arrière, susciter la panique dans la population, désorganiser les lignes, détruire les liaisons et transmissions, disloquer l'appareil de direction, porter le désarroi et l'angoisse dans les unités, provoquer la retraite désordonnée des deux côtés de la brèche, et enfin, ruiner complètement le front Sud de l'Armée Rouge — tel est le dessein de Dénikine.

Tout est fondé sur la surprise, la soudaineté, l'effroi.

Mais Dénikine s'est trompé dans ses calculs. La percée a été effectuée non sans crânerie, mais notre front Sud a tenu. C'est à peine s'il a été ébranlé à l'endroit même où la guêpe lui a planté son dard. Et cela signifie que le plan de Dénikine a complètement échoué et que d'ici quelques jours, il retombera sur la tête de ses propres organisateurs.

Les régiments de l'Armée Rouge forment comme auparavant une masse solide, compacte; ils ont obstrué la brèche ouverte dans leur mur par la cavalerie blanche. Notre flanc droit de Kamychine passe à l'offensive avec succès : et notre lourd centre attaque aussi. Les tirailleurs rouges avancent en rangs serrés, comme s'ils ne se souciaient nullement du bruit fait par l'insecte venimeux dans leur dos. Et ils ont raison. Le front rouge du Sud possède suffisamment de réserves pour venir à bout de ce raid audacieux. L'étau se resserre autour des assaillants. Les portes qu'ils avaient eux-mêmes enfoncées se sont refermées sur eux. Ils voulaient et espéraient porter le désespoir et l'effroi : face à l'Armée Rouge inébranlable, c'est eux maintenant qui éprouvent cet effroi et ce désespoir. Le détachement de cavalerie de Mamontov est condamné. Il sera encerclé, en tout ou en partie, désarmé, défait; une partie se débandera. Mais ce n'est pas seulement un détachement qui périra. Avec lui périra le dernier espoir de salut. La dernière carte pipée de la stratégie de Dénikine sera battue et les troupes de Dénikine verront avec désespoir qu'elles sont en trop petit nombre.

L'aventure de la cavalerie symbolisera le moment du tournant décisif sur le front Sud. Notre offensive deviendra générale, assurée, irrésistible. L'histoire écrira que les cavaliers de Dénikine n'ont servi en perçant à Tambov, en un raid désespéré, qu'à annoncer à la Russie soviétique l'heure prochaine de la chute de la contre-révolution du Don et du Kouban.

19 août 1919 *En route*, n° 84.

AUX CAVALIERS DU CORPS DE MAMONTOV

Cavaliers!

Cosaques, trompés par Mamontov!

Je vous adresse un mot d'explication et d'avertissement.

Commandés par les généraux gardes-blancs, vous avez percé en direction de Novokhopersk, vous avez occupé provisoirement Tambov; puis vous l'avez évacué sous la pression de notre infanterie et aujourd'hui vous cavalez sur la ligne Koslov-Bogoïavlensk.

On vous a assuré que par ce raid vous sauveriez l'armée de Dénikine. Mais on vous a trompés. On ne peut pas sauver Dénikine. Ses forces sont épuisées. Après la débâcle de Koltchak, nous avons concentré sur le front Sud de nombreuses troupes qui, dans les prochaines semaines, porteront à Dénikine un coup mortel.

Dans une première poussée, Kamychine et l'importante plaque tournante de Valouilci, en direction de Kharkov, ont été occupés. Sur tout le front, les troupes rouges sont passées à l'offensive victorieuse. Borissoglebsk et le noeud ferroviaire de Povorino ont été occupés ⁶¹.

Les portes par lesquelles votre cavalerie avait déferlé, ont été refermées par les lourdes masses de l'infanterie. Le front rouge du Sud tient comme une muraille compacte, de la Volga au Dniepr. Vous n'avez pas d'issue. Dirigés par vos généraux, vous pouvez détruire tel ou tel pont, renverser des poteaux télégraphiques, brûler des entrepôts, massacrer les ouvriers et les paysans sans armes que vous avez attrapés. Mais pour vous il n'y a pas de salut. Vous êtes dans l'étau.

Les calculs de vos généraux n'ont pas réussi : le front Sud ne s'est en rien ébranlé sous votre assaut. Au contraire, il s'est consolidé et il a progressé. Les liaisons entre votre cavalerie et les troupes en retraite de Dénikine sont rompues à jamais. Les réserves lourdes et légères du front Sud ont été mises sur pied pour vous encercler, et si vous continuez à vous livrer à vos excès, à détruire, à brûler, à violer, ce sera pour vous étrangler.

Cavaliers trompés!

Pour vous, il n'y a qu'un salut : renoncer à vous en prendre honteusement aux ouvriers et aux paysans, arrêter de vous-mêmes vos commandants criminels et tendre la main de la réconciliation aux ouvriers, aux paysans, et aux soldats de l'Armée Rouge du pays tout entier.

A cette condition, au nom du gouvernement des ouvriers et des paysans, je m'engage à vous offrir la possibilité d'une existence paisible en Russie soviétique ou celle d'un retour sans encombre — selon votre désir — dans votre pays, quand vous le voudrez.

Le pouvoir soviétique ne fait pas la guerre aux ouvriers, aux paysans, aux cosaques laborieux. La Russie des travailleurs mène une lutte impitoyable seulement contre les propriétaires et les anciens généraux du tsar qui veulent rétablir les privilèges de la noblesse, l'arbitraire des fonctionnaires et l'autocratie du tsar. Cette lutte exterminatrice contre les agresseurs, nous la mènerons jusqu'au bout.

Nous avons écrasé Koltchak. Les troupes rouges s'approchent de la capitale de Koltchak, Omsk. Le même sort attend Dénikine.

Allez-vous, cosaques laborieux, travailleurs, donnez vos têtes pour les oppresseurs du peuple?

Maintenant que vous connaissez la vérité, agissez comme l'ordonne votre conscience et comme l'exige votre propre intérêt.

Vous êtes dans un étau d'acier. Une mort sans gloire vous attend. Mais à la dernière minute le gouvernement des ouvriers et des paysans est prêt à vous tendre la main en signe de réconciliation.

24 août 1919, Moscou

Nouvelles du Comité central exécutif, n° 188.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine,
en date du 4 septembre 1919, n° 146, ville de Toula.*

Lutte contre les brigands de la bande de Mamontov

Des bandes de brigands à cheval sous le commandement du général Mamontov, ancien propriétaire terrien, ont percé vers Tambov, d'où ils se dirigent vers Koslov et Eletz.

Les bandits à cheval détruisent les voies ferrées, le télégraphe, pillent, violent, brûlent, tuent les ouvriers et les paysans.

La tâche de Mamontov est de terroriser la population laborieuse, d'aider Dénikine à étrangler les ouvriers et les paysans, à rétablir le pouvoir des nobles et des capitalistes.

En conséquence, nous publions cet avis :

1 — Toute aide apportée aux brigands de Mamontov, directe ou indirecte, est une trahison envers le peuple et sera puni par la fusillade.

2 — Les comités exécutifs des villages et des cantons dans les régions menacées doivent organiser des équipes de reconnaissance à cheval et à pied et prévenir du danger les autorités militaires et ferroviaires du voisinage. C'est le président de chaque comité exécutif qui est personnellement responsable de l'exécution de ces mesures.

3 — Les comités exécutifs des villages et des cantons s'engagent, à l'approche du danger, à emmener les chevaux et le bétail, à charger les vivres, afin de ne rien laisser aux bandits de

Mamontov. En cas de non-exécution du présent ordre, les membres des comités exécutifs seront jugés par un tribunal selon les lois du temps de guerre.

4 — Les cheminots, les soldats de l'Armée Rouge qui défendent les voies ferrées, les employés des postes et télégraphes du territoire menacé doivent montrer la plus grande vigilance et prendre toutes les mesures contre les incursions de la cavalerie. Toute personne convaincue d'inattention et de négligence sera jugée par un tribunal, en tant que complice de l'ennemi, selon les lois en vigueur en temps de guerre.

5 — Parmi les éléments bourgeois de la population locale, y compris les employés soviétiques, se trouvent pas mal d'agents de Mamontov. Il est indispensable de redoubler de surveillance. Chaque citoyen honnête s'engage à communiquer les informations reçues par lui ou ses propres soupçons à la Tchéka la plus proche, à la Section spéciale ou au commissaire de l'unité militaire la plus proche. Qui connaît des agents de Mamontov et garde le silence sera puni, comme traître et félon, selon les dures lois de la guerre.

6 — Il est du devoir des cellules communistes dans les villages, les cantons, les chemins de fer, les télégraphes, les organismes militaires de l'arrière d'exercer la surveillance la plus serrée sur tous les éléments suspects et douteux. En collaboration avec la Tchéka et les Sections spéciales, il faut étrangler les agents de Mamontov et de Dénikine.

7 — Tout citoyen dans la région menacée entre les mains duquel tombera le présent ordre est tenu d'exiger la convocation du comité exécutif du village ou du canton pour décider des mesures pratiques à prendre contre les brigands de Mamontov. Au nombre de ces mesures : organisation des services de renseignements, établissement de liaisons étroites avec les unités militaires voisines, avec les autorités des chemins de fer et la garde des voies ferrées, détérioration des chemins par lesquels doivent passer les convois de l'ennemi ou son artillerie, établissement des embuscades, destruction des patrouilles ennemies et des bandits isolés. À l'avenir, ces réunions doivent avoir lieu tous les jours avec inscription de toutes les propositions au procès-verbal. Il est prescrit aux Tchékas et Sections spéciales de province dans la région menacée de vérifier lesdits procès-verbaux et de poursuivre immédiatement les présidents de comité exécutif qui n'ont pas pris les mesures indispensables.

8 — Au passage des bandits de Mamontov, les reptiles contre-révolutionnaires du cru relèvent la tête. Ils rendent service aux assaillants, leur désignent les communistes locaux et les familles des soldats de l'Armée Rouge, conduisant ainsi des dizaines et des centaines de personnes à la potence. Je vous préviens : la cavalerie de Mamontov passe, le pouvoir soviétique restera. Les ouvriers et les travailleuses, les paysans et les paysannes tués seront vengés. La vermine contre-révolutionnaire sera écrasée. Ses biens seront confisqués et donnés aux pauvres. Pour chaque misérable tué, les koulaks, les traîtres, les contre-révolutionnaires répondront sur leur tête.

Le présent ordre doit être affiché dans les gares de chemins de fer, dans les casernes, aux étapes et aux points de ravitaillement, dans les bureaux de postes et télégraphes, dans les wagons des trains de voyageurs et des convois militaires, dans les locaux des comités exécutifs des villages et des cantons. Les commissaires et les présidents des institutions soviétiques

s'engagent personnellement à lire le présent ordre du jour dans les réunions de village, aux assemblées des cheminots et des employés des postes, des unités combattantes, etc.

Toute la presse soviétique locale de la région menacée est tenue d'imprimer en bonne place le présent ordre du jour et de contribuer par tous les moyens à le diffuser et à le faire appliquer.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire
et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine,
en date du 4 septembre 1919, n° 147, ville d'Orel.*

La cavalerie de Mamontov a brigandé presque impunément jusqu'à ce jour parce que nos services de renseignements et nos liaisons n'étaient pas au point. Au lieu de données exactes, les autorités locales se sont nourries de rumeurs trop souvent louches. L'incertitude est la mère de la panique. Pendant ce temps nos comités révolutionnaires de districts et de cantons vivaient dans l'incertitude. Maintenant encore les rapports de renseignements des organes locaux sont souvent remplacés par la transmission de rumeurs et de mensonges prémédités. Il faut en finir.

1 — Les commandants de Mamontov diffusent par divers canaux des rumeurs qui les avantagent : par exemple la direction de leur cavalerie ou encore comme si d'innombrables troupes de Dénikine marchaient sur leurs talons. Des renseignements exacts, un contrôle constant et sévère de toutes les rumeurs et de tous les rapports est l'objectif essentiel des comités révolutionnaires et, d'une manière générale, des organismes soviétiques locaux, spécialement des organismes militaires. Il est particulièrement important de contrôler ses propres reconnaissances à pied et à cheval, qui, ainsi qu'en témoignent les faits, perdent souvent le contact avec les patrouilles de l'adversaire et s'appuient dans leurs rapports sur des ouï-dire.

Je vous avertis : la diffusion d'informations non vérifiées sous forme affirmative sera punie au même titre que l'intention préméditée de semer la panique. Les rapporteurs, les bavards, les cancaniers seront poursuivis impitoyablement!

2 — Quelques unités à destination locale ont fait preuve d'une complète absence de fermeté et ont abandonné leurs positions avant même de rencontrer l'ennemi. Le résultat a été l'irruption des bandes de Mamontov dans les bourgs et les villes, l'extermination de travailleurs et de travailleuses impuissants et désarmés.

Je vous avertis : la lâcheté, l'appât du gain, la désertion sur le front intérieur sera punie exactement de la même manière que la désertion sur le front de l'extérieur : par le peloton d'exécution.

3 — Les commandants et les détachements destinés à barrer l'accès de points déterminés (noeuds ferroviaires, ponts, villes...) doivent être sévèrement contrôlés. On doit faire appel autant que possible à des commandants éprouvés. Il faut affecter aux détachements ne serait-

ce qu'un petit nombre de solides communistes. Il faut instaurer une justice rigoureuse pour les profiteurs.

4 — Quand un détachement est nombreux (quelques centaines d'hommes ou plus), il est indispensable de lui adjoindre un détachement de barrage formé de combattants solides qui savent eux-mêmes se battre et qui savent sévir contre les déserteurs et les profiteurs.

5 — Dans la lutte contre la cavalerie de Mamontov, il faut bien se rappeler qu'il vaut mieux avoir 50 combattants décidés et pleins d'abnégation que 500 hommes hésitants et instables. Les cosaques de Mamontov sont des profiteurs et des couards. Ils ne veulent pas se battre. Ils ne font preuve de hardiesse que contre les gens désarmés, les femmes et les enfants. Quand ils rencontrent une résistance, ils prennent la fuite. C'est pourquoi il faut adjoindre à chaque détachement, à chaque équipe, quelques risque-tout à toute épreuve.

6 — Etant donné que les cosaques de Mamontov ne sont que des voleurs et des bandits, il faut les exterminer par tous les moyens. Personne n'a le droit de refuser de donner la chasse aux bandits et aux voleurs de Mamontov, qu'ils soient en groupe ou isolés. Le comité révolutionnaire qui laisse passer ces bandits est un traître envers ses voisins. La trahison se punit très sévèrement en temps de guerre. *Au nom de la révolution, j'exige de tous et de chacun non seulement de la dureté et de la maîtrise de soi, mais un héroïsme sans réserve!*

OUVRIERS ET PAYSANS, PARTEZ EN CHASSE

La cavalerie de Mamontov n'est pas encore défaite. Elle continue à se livrer à des excès et à commettre des atrocités. Les bandits à cheval anéantissent, pillent, brûlent tout ce qui leur tombe sous la main. Leur opération n'a pas une grande importance militaire. Mais leurs crimes sont innombrables. Ils pillent le blé et autres produits alimentaires, enlèvent aux paysans le bétail, les télégues. Ils se saoulent, violent les femmes, rouent de coups les vieillards. A Tambov, à Kozlov, à Lébédiane, leur passage a été marqué par des crimes repoussants et par une débauche révoltante.

La cavalerie de Mamontov, coupée de ses troupes, éloignée des champs de bataille, incendie, pille, viole et ne peut, cela va de soi, être considérée comme un détachement militaire. C'est une bande de brigands, d'incendiaires, de soudards, de bandits. On ne peut plus parler de guerre : il faut partir en chasse, comme après une bête sauvage.

On doit déployer cette battue avec toute l'énergie possible et la mener à bonne fin en quelques jours. Il ne faut pas permettre à ces bandits de continuer leurs excès. Chaque jour perdu signifie de nouvelles centaines de victimes, travailleurs et travailleuses, paysans et paysannes. Le gouvernement des ouvriers et des paysans a offert le pardon aux cavaliers de Mamontov qui se rendraient de leur plein gré aux autorités soviétiques. Mais pour ceux qui seraient pris les armes à la main, il ne peut y avoir de pardon : *ce ne sont pas des prisonniers de guerre, mais des brigands pris en flagrant délit. On doit les exterminer impitoyablement.*

Voilà en quoi consiste maintenant le devoir des ouvriers et des paysans de la zone où les cavaliers de Mamontov font leurs incursions. Les comités exécutifs de province, de district, de canton, de village et les organisations du Parti à 50-100 verstes à la ronde doivent consacrer

toutes leurs forces à lutter contre les brigands et les assassins à cheval. Les communistes locaux doivent dans ce combat occuper la première place.

La tâche est simple. Ne pas laisser les partisans de Mamontov percer vers le Nord, vers Toula et Moscou. Ne pas les laisser passer vers le Sud, à l'arrière de nos troupes rouges du front de Voronej et de Kursk. Leur couper la route de l'Ouest et de l'Est. Les exterminer sur place, les abattre comme des chiens enragés.

Fermez le cercle, ouvriers et paysans! Menez le peuple à la curée, camarades communistes! Braves à tous crins, soyez au premier rang!

4 septembre 1919, Moscou-Toula
En chemin, n° 86.

NOUS FAUT-IL DES PARTISANS?

Contre la cavalerie de Mamontov, nous avons lancé un appel aux combattants de choc, aux partisans risque-tout. Certains peuvent rester perplexes : « Qu'est-ce que cela signifie ? Les autorités militaires soviétiques qui ont toujours désapprouvé les partisans et refusé de les utiliser en viennent maintenant à implanter elles-mêmes des partisans ? »

Comprendre ainsi le problème serait une simple méprise due au fait que le mot « partisan » peut être entendu de différentes manières. Les partisans ukrainiens qui se sont montrés incapables de défendre l'Ukraine soviétique étaient des détachements formés à la va-vite, recrutés parmi les insurgés ouvriers et paysans, non préparés et mal armés. Une armée régulière en bonne et due forme n'a pas encore été constituée.

Toute notre Armée Rouge a été formée à partir de volontaires, d'insurgés, de partisans à peine dégrossis et inexpérimentés. Au prix de longs efforts, nous avons transformé ces partisans sans aucune préparation militaire, maladroits, et nous en avons fait des régiments et des divisions réguliers, instruits et disciplinés. Et c'est maintenant que nous avons une puissante armée régulière, que nous pouvons et devons la compléter par des corps de partisans bien organisés. L'armée agit d'un seul bloc, balaie l'adversaire, s'empare de vastes territoires. Les détachements de partisans, soumis au même commandement, se détachent selon les nécessités du gros de l'armée, remplissent des tâches isolées, infligent des pertes à l'ennemi, s'enfoncent profondément à l'intérieur de ses lignes ⁶².

Il va sans dire que nous avons besoin d'un autre type de partisans que ceux de Makhno. Nous avons besoin, non pas de bandes impuissantes, apeurées, à peine armées, mais de détachements bien constitués, organisés, expérimentés, aguerris, légers, pourvus du nécessaire et capables de remplir les tâches du commandement général.

Selon leurs tâches, les détachements de partisans peuvent être d'importance variable : 10 à 20 braves pour un corps de cavalerie et jusqu'à quelques centaines de sabres dans l'artillerie légère et les blindés.

Les détachements de partisans nous sont maintenant imposés comme une impérieuse nécessité par les raids de Mamontov. Lui aussi est un véritable partisan. Séparé par des

centaines de verstes des armées de Dénikine, il erre à l'arrière de nos troupes, détruit les voies ferrées. Il faut reconnaître au détachement de Mamontov son habileté et sa mobilité. Il est vrai qu'il accomplit une action de brigandage, qu'il massacre les ouvriers et les paysans désarmés, qu'il viole les femmes. Mais c'est le destin des partisans contre-révolutionnaires au service des propriétaires fonciers, des capitalistes et de leurs buts infâmes. Mais nous, nous devons mettre les partisans au service des buts élevés du peuple travailleur.

La lourde infanterie ne rattrapera pas la cavalerie de Mamontov. Il nous faut des détachements légers, se déplaçant à cheval, en charrettes, en automobile, en bateaux, mais aussi à pied pour tendre brusquement des embuscades, s'approcher à la faveur de la nuit, tomber sur l'ennemi à l'improviste.

Pour former de tels détachements, il nous faut des combattants pris parmi les meilleurs, pleins d'abnégation et des plus disciplinés; car à la différence de la cohue makhnovienne, un vrai détachement de partisans, un détachement de partisans digne de ce nom exige une discipline de fer, plus rigide encore que dans les régiments réguliers.

Les raids de Mamontov nous forcent à faire un pas en avant dans la voie de l'organisation de notre armée. Si nous avons pu passer de ces groupes d'insurgés et de ces détachements sans cohésion à une armée régulière et centralisée, alors nous pourrons de la même manière compléter, fortifier, renforcer cette armée centralisée par d'excellents détachements de partisans coulés dans de l'acier qui s'enfonceraient comme des pointes acérées dans le corps de l'ennemi.

A la question : Nous faut-il des partisans ? nous devons répondre : oui, nous avons besoin de partisans, ceux-ci nous sont indispensables, mais à la seule condition qu'il s'agisse de vrais partisans, de braves authentiques, de combattants sans peur et sans reproche, auxquels rien n'est impossible. Des détachements de tels risque-tout peuvent au dernier stade de la guerre civile, en s'appuyant sur la grande masse de l'Armée Rouge, jouer un rôle considérable, frayer la route à celle-ci, hâter son offensive, protéger ses flancs, menacer l'ennemi à l'arrière de ses lignes, y porter la révolte, tout en se présentant partout et toujours comme la vivante incarnation de l'esprit de la révolution.

Voilà les détachements de partisans que nous devons créer.

6 septembre 1919, Orel *En route*, n° 88.

ENTRÉE INTERDITE AUX AVENTURIERS, CARRIÉRISTES ET CHEVALIERS D'INDUSTRIE!

Les échecs de l'armée ukrainienne sont une grande et dure leçon. La révolution ukrainienne a vaincu, grâce à l'appui puissant des masses. Mais l'armée ukrainienne s'est formée trop lentement. Les principes d'une bonne organisation et d'une ferme discipline n'ont pas été appliqués au moment de sa formation (pourquoi ? — c'est une autre question).

Maintenant, après la cruelle leçon de la débâcle ukrainienne, il convient de reprendre le travail presque à son début. Pour cela, il faut prendre des mesures afin de ne pas répéter les anciennes erreurs. Le premier travail consiste à déblayer le terrain des éléments incapables.

Après la révolution d'Octobre, de nombreux aventuriers (les lieutenants Chnéour, les cornettes de Pokrovski) ont tenté d'adhérer au nouveau régime politique. Il y en avait beaucoup, surtout dans les provinces pauvres en hommes. Après les premiers mois de régime soviétique on a donné un bon coup de balai. Aventuriers, arrivistes, chevaliers d'industrie, furent éloignés des métropoles, de là ils se traînèrent en province, d'abord dans les grandes villes, puis dans les districts et ensuite dans la zone du front. Dès que s'étendaient les limites du territoire de la République soviétique, tous ces éléments en quête d'aventures ou plus simplement ces criminels chassés par le pouvoir soviétique, recherchés par les autorités compétentes se précipitaient dans les régions nouvellement occupées, pour y chercher le bonheur, y imposer leur autorité, y faire les fiers, jusqu'à ce que le chaos initial y soit remplacé par une administration soviétique plus stable.

Beaucoup d'aventuriers et de politiciens de bas étage s'étaient rassemblés en Ukraine, où un régime politique succédait à un autre avec la plus grande rapidité, chacun de ces régimes laissa derrière lui un tas d'individus à la recherche d'aventures. Dès que l'Ukraine fut débarrassée du régime de Skoropadski, de celui de Pétlioura et de l'occupation franco-anglaise, des milliers d'individus plus ou moins louches, auxquels on ne pouvait confier un sou ni quoique ce soit concernant l'organisation de l'Etat, commencèrent à se faufiler dans l'appareil soviétique. Quand Denikine se mit à remporter des succès, ces individus furent les premiers à abandonner leurs postes, à se réfugier en emportant leurs biens aussi loin que possible à l'arrière, à subodorer de nouvelles occasions d'une rapide et éblouissante carrière.

A ce moment les troupes du front Sud nettoyaient l'Oural et une partie importante de la Sibérie occidentale. Mais cette fois des mesures préventives furent prises : le pouvoir soviétique installa un cordon sanitaire rigoureux. Sur les routes et les chemins des barrières furent dressées au-dessus desquelles on lisait : « Entrée interdite aux individus en quête d'aventures. »

Dans cette confrérie nombreux étaient ceux qui faussement se disaient communistes et qui même s'étaient procuré la carte du Parti. Les commissions extraordinaires doivent faire évidemment une chasse impitoyable à ces maîtres chanteurs qui en Ukraine ont réussi à se travestir momentanément en communistes, — et avec eux la justice doit agir avec une rigueur redoublée.

Le danger existe de voir ces affairistes qui ont voulu s'infiltrer en Oural et en Sibérie et qui ont trouvé les portes de la Sibérie fermées, tenter de venir en Ukraine et de prendre part à la reconstitution de l'armée du front ukrainien. Les mesures les plus énergiques et les plus sévères doivent être prises à l'encontre de cette menace. Les militants envoyés par les organismes centraux doivent procéder conjointement avec les camarades ukrainiens les plus sûrs et les plus chargés de responsabilités, à une épuration impitoyable de tous les convois, qu'il s'agisse d'institutions évacuées ou d'unités militaires. A l'arrière du front ukrainien, à côté de militants sérieux, placés aux postes de responsabilité qui cherchent à s'employer de toute leur énergie, une multitude de parasites et de fainéants professionnels se sont rassemblés et ils tentent à nouveau de se coller comme des sangsues à l'action soviétique et surtout militaire en Ukraine. Les tribunaux militaires en étroite collaboration avec les Sections spéciales doivent épurer l'arrière du front. Pour cela, il faut évidemment commencer à épurer les Sections

spéciales elles-mêmes, en n'y laissant que les hommes les plus qualifiés et les plus dévoués à la cause de la révolution.

Nous reprendrons l'Ukraine momentanément perdue. Mais nous la reprendrons cette fois, grâce à une force armée organisée et nous ferons en sorte que le pouvoir ouvrier et paysan y soit désormais inébranlable. Mais en chassant les bandits et massacreurs de Dénikine, nous devons prendre des mesures pour que derrière nos armées victorieuses en Ukraine ne se faufilent ni les maraudeurs, ni les menus coquins. Aux portes de l'Ukraine qu'il faut libérer, nous afficherons cet avertissement clair et net :

« Entrée interdite aux aventuriers, arrivistes et chevaliers d'industrie ! »

8 septembre 1919, Briansk *En route*, n° 90.

PROLÉTAIRES, A CHEVAL !

L'insuffisance de sa cavalerie est la grande misère de l'Armée Rouge. Guerre de manoeuvres, notre guerre exige une mobilité extrême. La cavalerie a donc une grande tâche à remplir. A cet égard, nous avons senti notre faiblesse bien avant : Kalédine, Kras-nov, Doutov ont toujours eu sur nous la supériorité de leur cavalerie. Actuellement, les raids destructeurs de Mamontov rendent impérieusement nécessaire la question de la formation de nombreuses unités de cavalerie rouges.

L'insuffisance de notre cavalerie n'est pas effet du hasard. Les steppes cosaques sont la patrie ancestrale de la cavalerie russe. La révolution prolétarienne est née, elle, dans les grands centres industriels. Les mitrailleurs, les artilleurs ne nous manquent pas. Mais nous avons un grand besoin de cavaliers. Les steppes situées loin des grandes agglomérations ont été les foyers de la contre-révolution. Du bassin du Don, de l'Oural sont sortis les paysans de Kalédine, de Krasnov, de Doutov. C'est dans le bassin du Don et au Kouban que Dénikine a trouvé l'appui le plus efficace. En ce qui concerne les unités non cosaques de la cavalerie, elles ont été depuis toujours l'apanage des officiers nantis de privilèges et de titres. Dans la cavalerie l'esprit le plus réactionnaire a toujours régné. Les anciens régiments de cavalerie ont été les derniers à passer du côté de la révolution d'Octobre. Et aujourd'hui c'est du côté des vieux cadres de la cavalerie que nous trouvons le plus grand nombre de traîtres et de félons.

Du point de vue strictement militaire, la cavalerie était considérée à juste titre comme l'arme la plus arriérée. Sa composition, ses méthodes de combat ont connu peu de changements au cours des siècles; le « lava * » cosaque est resté tel qu'il était aux XVIe et XVIIe siècles.

Pendant la dernière guerre impérialiste, la cavalerie a pu rendre en telle ou telle occasion des services considérables, mais, d'une manière générale, son rôle n'était que de troisième ordre.

Aujourd'hui dans les conditions engendrées par la guerre civile, l'importance de la cavalerie est de plus en plus grande. Elle devient une arme puissante de manoeuvres, elle lance des raids, opère de vastes mouvements tournants, elle s'enfonce profondément à l'arrière des lignes.

** Une manière particulière de conduire une attaque de cavalerie.*

La renaissance de la cavalerie dans la guerre civile n'est pas l'effet du hasard, le raid de Mamontov eût été impossible si celui-ci n'avait pas trouvé à l'arrière de nos lignes des points d'appui, des complices, des agents, des sympathisants, des informateurs, etc. D'un autre côté, notre cavalerie eut sans aucun doute rencontré un nombre incomparablement plus grand d'amis derrière le front de Dénikine, que la cavalerie de Mamontov, derrière nos armées du Sud.

En plus de la sympathie directe et de l'assistance qu'il trouve, un raid en profondeur est facilité par le fait qu'il a lieu dans un sien pays, où les gens et les moeurs sont bien connus de tous les participants, où l'on parle la même langue qu'eux. En un mot, là les conditions ne sont pas celles d'une guerre internationale mais d'une guerre civile. L'arme la plus conservatrice et en grande partie moribonde semble soudain reprendre vie et devient un des moyens les plus importants de défense et d'attaque entre les mains des classes les plus conservatrices et en voie de disparition. *Nous devons leur arracher cette arme des mains et la faire nôtre.* La révolution prolétarienne doit mettre sur pied une puissante cavalerie rouge.

Le peut-on ? C'est indispensable, donc possible. La formation de l'Armée Rouge dans son ensemble a été une tâche incomparablement plus difficile. Cependant, la classe ouvrière en est venue à bout. C'est pourquoi elle a d'autant moins de raisons de se laisser arrêter par les difficultés que soulève la création de sa propre cavalerie.

Le manque d'armement et d'équipement pour les hommes et les chevaux est la chose la plus facile à surmonter. La ville de Zlataoust nous fournira une quantité nécessaire de sabres. Il nous est parfaitement possible de fabriquer un nombre suffisant de selles. Il faut seulement se mettre à l'oeuvre ensemble dans les localités où les conditions le permettent sans attendre les instructions du centre.

Pour les chevaux, la chose est plus malaisée, mais cette question peut aussi être résolue avec succès. A l'est nos troupes s'enfoncent dans d'immenses steppes riches en chevaux. Chaque nouvelle avance sur le front Sud nous ouvrira de grandes possibilités pour l'achat des chevaux et en Grande-Russie, elle-même, les sources sont loin d'être taries.

Il faut seulement que la formation de la cavalerie devienne l'objectif des masses laborieuses. Il faut que le prolétariat comprenne l'importance de ce nouveau pas en avant pour la révolution. Il faut que le communiste devienne un cavalier. Les comités exécutifs de province, de district, de secteur, de volost doivent ouvrir des concours pour former ne fût-ce que quelques pelotons de cavalerie grâce aux forces et aux moyens trouvés sur place. Ces pelotons pourront ensuite être versés dans des plus grandes unités ⁶³.

La République soviétique a besoin d'avoir une cavalerie. Cavaliers rouges, en avant!
Prolétaires, à cheval!

11 septembre 1919, Toula-Riajsk
En route, n° 93.

LA MILICE SOVIÉTIQUE LOCALE

La percée en profondeur de la cavalerie de Mamontov a rendu urgente la nécessité de faire sortir de terre des troupes locales. On peut dire que cette fois, notre appareil soviétique a fait preuve d'assez de souplesse et d'aptitudes en portant tout son effort sur une tâche inattendue; en beaucoup d'endroits : noeuds ferroviaires, villes secondaires, chefs-lieux, des groupes, des détachements non seulement à pied mais à cheval se sont créés littéralement « à partir de rien ». Si les premiers jours, le détachement de Mamontov s'est déplacé sans rencontrer d'obstacle, il s'est heurté à chaque pas après la prise de Tambov, à une certaine résistance.

Il faut dire cependant que cette résistance ne s'est pas encore distinguée par la fermeté nécessaire. La milice soviétique locale, levée pour résister aux assaillants, est encore loin d'être à la hauteur de sa tâche.

Les détachements formés par les comités révolutionnaires sont trop dominés par l'esprit local.

Cette étroitesse d'esprit se traduit tout d'abord par le fait que les chefs de ces détachements ne cherchent pas avec toute l'énergie voulue à établir la liaison à droite et à gauche, et en profondeur et négligent l'obligation d'envoyer des rapports. Cela complique à l'extrême le regroupement des forces et l'unité de commandement. Le commandant de chaque détachement, spécialement formé pour combattre la cavalerie de Mamontov doit regarder son détachement non pas du point de vue de la défense de son noeud ferroviaire ou de sa localité, mais du point de vue de l'objectif commun qui est d'encercler et d'exterminer la cavalerie de Mamontov. Chaque détachement n'est que le maillon d'une même chaîne. C'est pourquoi, il importe en premier lieu d'établir la liaison et d'envoyer des rapports exacts et précis.

Le fait d'être attaché à une contrée se traduit par l'absence de l'initiative qui s'impose. Un détachement de district attend patiemment que la cavalerie blanche tombe sur celui-ci, pour lui résister sur place. Cela ne peut rien donner. Les petits détachements doivent se fixer pour tâche d'empêcher la cavalerie ennemie de passer, de la poursuivre, de lui tomber dessus à l'improviste, de lui infliger le plus de pertes possibles. Si un détachement soviétique est petit, il ne peut évidemment pas s'assigner le but d'attaquer de front de fortes colonnes ennemies, mais il lui est toujours possible d'exterminer les groupes d'éclaireurs, de lancer des attaques à l'arrière des lignes et des convois, de s'emparer des traînards, de faire des prisonniers, de disperser, de prendre ou d'abattre — selon les circonstances — des chevaux au repos. Pour ce qui est de telles actions isolées, les détachements soviétiques doivent, sans attendre les instructions d'en haut, *prendre elles-mêmes l'initiative.*

Une tactique d'expectative est d'autant plus inadmissible qu'elle abat le moral, au lieu de le fortifier. Un détachement nouvellement formé qui attend passivement les incursions de l'ennemi à la limite de son district ou aux abords de sa ville, fait preuve dans la plupart des cas de peu de combativité lorsqu'il se heurte à la cavalerie ennemie. L'attente prolongée, inactive de l'ennemi démoralise les combattants, engendre la mollesse et même le penchant à la panique. Dès qu'un détachement est constitué, il faut lui fixer une tâche. Jusqu'à la subordination régulière au commandement du secteur le plus proche, c'est le commandant

de l'unité qui doit de son propre chef définir cette tâche. La première consistera à accomplir des missions de reconnaissance : établir le contact avec l'ennemi, faire des prisonniers, etc. Après la réussite du premier coup de main, le détachement se transfigurera : il sentira d'emblée la confiance en lui-même le gagner par le fait même qu'il aura pu voir combien les cavaliers de Mamontov ont peur dès qu'ils se sentent entourés d'ennemis.

Il faut à tout prix vaincre l'immobilisme et le laisser-aller des détachements de la milice soviétique. C'est pourquoi les militants locaux les meilleurs, les plus combattifs doivent entrer dans ces unités. Il faut donner aux unités soviétiques les meilleurs chevaux, les meilleures automobiles, les meilleurs moyens de transport!

Plus de confiance en soi, moins de regards à droite et à gauche dans une attente passive de l'ennemi, plus d'initiative, plus d'exemples de courage, d'ingéniosité, d'audace! Alors la milice soviétique locale acquerra bien vite la combativité nécessaire et chaque détachement deviendra le maillon inspiré d'une seule et même chaîne. Avec cette chaîne, nous étranglerons Mamontov.

11 septembre 1919, Toula
En route, n° 93.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine
aux troupes rouges attaquant en direction de Griazi-Voronej,
en date du 12 septembre 1919, n° 149, ville de Tambov.*

La raison des principaux succès de Mamontov a été expliquée jusqu'ici par l'extrême lenteur de l'offensive de nos troupes. Il en est résulté que des villes ont été prises, des ouvriers fusillés, des gares détruites, etc. Chaque heure que nous gagnerons sauvera des milliers de vies d'ouvriers, des biens du peuple par millions.

Je fais appel aux commandants, aux commissaires, aux combattants rouges pour qu'ils redoublent d'efforts. En voiture, à cheval, à pied, partout, en avant, sans trêve ni répit! La vitesse de notre offensive permettra à la République soviétique de juger la valeur des différentes unités, des commandants et des commissaires. Chacun sera récompensé selon ses mérites. Ne laissez pas une minute de tranquillité aux brigands de Mamontov; frappez-les à la tête, dispersez leurs trains de combat, détruisez leurs bases à l'arrière.

Au secours de Voronej ! En avant!

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine
à la IXe Armée, en date du 12 septembre 1919, n° 150, Rtichtevo.*

A lire dans toutes les compagnies, escadrons, équipages et batteries.

L'ex-colonel cosaque Mironov a combattu un certain temps dans les troupes rouges contre Krasnov. Mû par le désir de faire une carrière personnelle, Mironov voulait devenir « ataman » du Don. Lorsque le colonel cosaque Mironov se rendit compte que l'Armée Rouge ne se battait pas pour satisfaire son ambition, mais dans l'intérêt des paysans cosaques pauvres, il leva l'étendard de la révolte. Entré en rapport avec Mamontov et Dénikine, Mironov tourna la tête à quelques centaines de cosaques et s'efforça de pénétrer avec eux dans les rangs de la division N pour semer la confusion et livrer les régiments ouvriers et paysans aux ennemis contre-révolutionnaires.

Comme traître et félon, *Mironov est mis hors la loi*. Tout citoyen honnête qui rencontrera Mironov sur sa route est tenu de l'abattre comme un chien enragé.

Mort au traître!

Vive l'union des ouvriers, paysans et travailleurs cosaques!

Vivent les combattants honnêtes de la Ne division ⁶⁴.

LE COLONEL MIRONOV

La carrière de l'ex-colonel Mironov prend fin d'une manière honteuse et pitoyable. Il se croyait et beaucoup d'autres voyaient en lui un grand « révolutionnaire ». Mironov mena la lutte contre Krasnov et rejoignit avec ses premiers détachements de partisans les troupes rouges soviétiques. Quelle fut la raison de l'adhésion temporaire de Mironov à la révolution ?

Maintenant la chose est tout à fait claire : l'ambition personnelle, l'arrivisme, le désir de se hisser de plus en plus haut sur le dos des masses laborieuses.

La révolution a pour tâche d'établir pleinement et solidement la domination des travailleurs. Le porte-parole et le chef des exploités sur le Don fut le général Krasnov, comme aujourd'hui Dénikine. Aussi la lutte des troupes soviétiques fut-elle dirigée contre Krasnov. L'objectif de cette lutte était de mettre debout les cosaques pauvres, les couches les plus opprimées de la population, de les organiser, de les grouper et d'écraser avec leur appui la noblesse et la classe des koulaks cosaques et de créer sur le Don la possibilité d'une vie nouvelle plus équitable et plus heureuse.

Mironov ne comprenait et n'éprouvait rien de tel, il croyait qu'il suffirait seulement de battre Krasnov, de le nommer, lui, ataman du Don, pour que tous les problèmes fussent résolus. Il comprenait la révolution populaire comme un changement de personnes dans les hautes sphères, autrement dit, il voyait simplement dans la révolution et la lutte des travailleurs un moyen d'assurer sa propre carrière. Quand il s'aperçut que la victoire des troupes soviétiques menait au pouvoir, non pas lui, mais les pauvres des campagnes, il se mit en colère et il durcit son attitude. De plus en plus, il fit de l'agitation contre le pouvoir soviétique. Comment en eut-il été autrement ? C'était en effet le pouvoir des soviets des travailleurs et non celui du colonel cosaque Mironov!

Lors de l'avance des troupes rouges en direction du Don, des injustices et même des actes de cruauté furent incontestablement commis en divers endroits par certains représentants

soviétiques et par les unités les plus mauvaises de soldats rouges à l'égard de la population cosaque locale. Ces fautes sont imputables au fait que les cosaques avaient trop longuement soutenu la maudite engeance des gardes blancs. L'homme honnête et capable de réflexion comprendra les raisons de cet acharnement réciproque et s'emploiera de toute son énergie à atténuer l'animosité entre les troupes rouges et les cosaques locaux afin de la dissiper, de la remplacer par de la compréhension mutuelle et de la cordialité. Les fautes commises isolément, les faux pas émanant des représentants du pouvoir soviétique seront éliminés par ce dernier, et le gouvernement central châtiéra durement les représentants locaux qui ne comprennent pas leurs tâches envers le peuple travailleur.

Mironov avait une toute autre attitude. Profitant des échecs et des erreurs de centaines de militants locaux, Mironov voulut amasser un petit capital politique, asseoir sa popularité, sa publicité, sa gloire. Dans ses appels et discours d'une niaiserie insigne, il se posa en défenseur et protecteur de la population cosaque, ameutant celle-ci contre le vrai pouvoir soviétique. Il fit courir le bruit, d'accord avec Dénikine, que le pouvoir soviétique voulait exterminer tous les cosaques. Mironov présenta faussement la lutte contre la population laborieuse des cosaques ⁶⁵.

Les gens sérieux, les vieux révolutionnaires, qui depuis des dizaines d'années résistaient aux oppresseurs, se rendaient compte que Mironov courait à sa perte.

La révolution fit monter à la surface de nombreux zéloteurs imprévus du peuple travailleur, des révolutionnaires d'un jour. Certains camarades des responsables du Parti essayèrent de faire entendre raison à Mironov et de le retenir au bord de l'abîme. « Si des représentants du pouvoir soviétique dans la région du Don ont commis des erreurs, lui dirent-ils, nous les rectifierons en conjuguant nos forces et, autant que possible, nous ferons appel aux porte-paroles des cosaques dans l'administration soviétique. ... La révolution des travailleurs est une tâche compliquée et ardue, qu'on ne peut mener à bonne fin sans erreurs graves, mais enfin, seul le pouvoir soviétique conduira le peuple, y compris les populations laborieuses cosaques, dans la bonne voie. »

Cependant, ces discours n'étaient pas ce qu'attendait Mironov. Toutes ses objections se ramenaient à une seule : « Faites de moi l'ataman par intérim des cosaques du Don et tout sera bien. » Mais, il va sans dire que le pouvoir soviétique ne pouvait pas consentir à franchir ce pas : d'abord, parce que les cosaques travailleurs du Don n'avaient pas besoin d'un ataman par intérim, ce qu'il leur fallait, c'était leur propre pouvoir soviétique cosaque ouvrier et paysan; ensuite on ne pouvait donner la moindre autorité à cet écervelé, à ce niais, à ce braillard, à ce bavard de Mironov.

Définitivement convaincu que l'on ne ferait pas de lui un ataman, Mironov se décida à un geste désespéré : à l'instar de l'ataman ukrainien Grigoriev, auquel il ressemblait comme un frère, Mironov leva l'étendard de la révolte contre le pouvoir soviétique. La fin de Grigoriev est connue. Ses troupes qu'il avait trompées furent, dès les premiers heurts avec les nôtres dispersées, battues, mises en fuite, ou passèrent dans les rangs de l'Armée Rouge. Grigoriev lui-même fut tué. Il est évident qu'une fin aussi misérable et aussi honteuse attend Mironov, et plus vite encore. Grigoriev parvint à entraîner derrière lui, du moins un certain temps,

quelques milliers d'obscurs paysans trompés et commandés par des koulaks. Mironov, lui, dès le début n'a pu rétablir que quelques malheureuses centaines de partisans. Comme tous les aventuriers brûlés, Mironov fait courir le bruit qu'il est fort, qu'il disposerait de plus de 7.000 sabres, etc. En fait, il n'en a même pas 700.

Insurgé contre le pouvoir soviétique, l'ataman ukrainien, Grigo-riev, s'aboucha au bout d'une semaine, avec Dénikine, cherchant auprès de lui aide et protection. Mironov, comme on sait, jure que Dénikine n'est pas son ami, mais son ennemi. Mais quel est le niais qui pourrait croire aux serments du traître Mironov ? Dénikine se dit : « Mironov s'est insurgé contre le pouvoir soviétique, donc Mironov est mon auxiliaire. » Mironov se dit : « Dénikine combat le pouvoir soviétique que je hais, donc Dénikine est pour moi un défenseur et un appui. » Tous deux s'entendent comme larrons en foire : Dénikine ne gêne pas Mironov, Mironov aide Dénikine. Il est hors de doute que des liens secrets sont en train de se nouer entre eux, que de louches émissaires passent du camp de Dénikine dans celui de Mironov et inversement, à l'insu des cosaques dupés par Mironov.

Quelle sera la suite ? Le prévoir est aisé. Mironov se comportera comme un hanneton dans un tambour, il cherche à semer la confusion dans la 23e division qu'il a commandée. Personne ne le suivra. Les koulaks ne lui emboîteront le pas, car ils ont leur chef, plus sûr, plus fort : Dénikine. Les cosaques travailleurs non plus, car ils ont besoin, non pas de l'ataman par intérim Mironov, mais du pouvoir des députés cosaques travailleurs.

L'aventure de Mironov crèvera comme une bulle de savon, après avoir, cependant, fait beaucoup de mal à la cause des masses laborieuses. Dans la tombe de Mironov, l'histoire enfoncera le « pieu de tremble * », le seul monument mérité par un misérable aventurier et un misérable traître.

13 septembre 1919, Balachov *En route*, n° 94.

LA LEÇON DE L'ENTREPRISE DE MIRONOV

L'aventure criminelle et inepte de Mironov est terminée. Le principal coupable a été pris avec tous ceux qui l'ont aidé et ou, qui, trompés, l'avaient suivi.

La capture a eu lieu sans qu'un coup de feu soit tiré : il n'y eut ni tués, ni blessés, de part et d'autre. C'est là la meilleure preuve que les mutins se sentaient dans une position instable et en porte-à-faux. Si Mironov a levé l'étendard de la révolte et cherché à devenir l'ataman du Don par intérim, la majeure partie de ses compagnons ne savaient pas au juste où ils allaient ni pour quelle cause ils combattaient. C'est pourquoi à l'instant critique ils n'ont pas eu le courage de résister. Ils se rendirent en bloc dès la première rencontre avec la cavalerie de l'Armée Rouge. Descendus de leurs chevaux et désarmés, ils ont été produits devant un tribunal militaire révolutionnaire.

Cependant ce qui suit est symptomatique : dès que les partisans de Mironov furent entre nos mains, ils proposèrent au commandant du corps de cavalerie de les prendre à son service.

* *Ancienne coutume qui consistait à enfoncer profondément un pieu de tremble dans la tombe et à travers le corps d'un scélérat pour le réduire à tout jamais à l'impuissance.*

Ces hommes s'étaient mutinés contre le pouvoir soviétique, avaient livré combat à l'Armée Rouge, désarmé certains groupes de nos soldats et ensuite comme si de rien n'était, ils avaient demandé à servir dans l'Armée Rouge, comme s'il s'était agi de retourner au travail après quelques incartades.

Qu'est-ce que cela signifie ?

Cela signifie que pour *les cosaques la ligne de partage entre les rouges et les blancs n'est pas encore suffisamment nette*. Tandis que les cosaques capitalistes et koulaks comprennent parfaitement leur intérêt de classe et appuient n'importe quel régime bourgeois (Krasnov, le kaiser, Skoropadski, Dénikine, les impérialistes anglo-français) les travailleurs cosaques ont une notion trop faible encore de leurs intérêts et se laissent trop facilement tromper par toutes sortes d'aventuriers et de chevaliers d'industrie passés maîtres dans l'art de lancer des slogans communs aux populations cosaques.

Or, il n'est pas un seul de ces slogans qui ne soit mensonger ou trompeur. Les cosaques sont divisés en classes ennemies. Il y a les cosaques pauvres, les prolétaires et semi-prolétaires cosaques, qui, du fond d'eux-mêmes sont portés vers nous. Il y a les couches supérieures cosaques, ennemies irréductibles du prolétariat et du pouvoir soviétique. Et il y a une importante couche intermédiaire des paysans moyens, encore politiquement arriérés.

C'est ceux-là que trompent les brigands de Krasnov et Dénikine et les aventuriers de Mironov. Le cosaque de la classe paysanne suit des yeux la lutte acharnée que se livrent les blancs et les rouges et il ne sait pas quel est le camp qu'il doit rejoindre. Il adhère d'ordinaire à celui qui, dans le présent, lui semble le plus fort. Que viennent les rouges, il est avec eux; et lorsque ce sont les blancs qui repoussent momentanément les rouges, le paysan moyen n'oppose pas de résistance aux blancs.

Mironov reflète l'esprit confus, la mentalité propre au transfuge du paysan moyen cosaque arriéré. Tant que nos troupes furent victorieuses dans le Sud, Mironov resta avec sa division dans nos rangs. Quand notre front chancela, céda et que Dénikine nous rejeta à des centaines de verstes en arrière, Mironov passa à l'opposition et alla dans cette voie jusqu'à la rébellion pure et simple.

Or, Mironov *ne reflète pas* seulement l'instabilité du paysan moyen, il exploite en même temps sciemment et frauduleusement l'obscurantisme de celui-ci, tout en s'efforçant avec son concours de favoriser, lui, sa propre carrière. Lorsque les troupes rouges nettoyaient la région du Don, Mironov espérait avec leur aide prendre en main le pouvoir sur les cosaques. Lorsque Dénikine reprit momentanément le dessus, Mironov se mit au diapason de Dénikine, se disposant visiblement à lui vendre les populations cosaques laborieuses pour le titre d'ataman. Ce faisant, Mironov ne cessa de jouer sur l'état d'esprit cosaque et sur les slogans qui le reflétaient.

Dans ses proclamations et discours, Mironov prétendait que le pouvoir soviétique tramait l'extermination des populations cosaques. En l'occurrence, Mironov mettait dans le même sac

les cosaques propriétaires, les koulaks, les paysans moyens et pauvres. Le pouvoir soviétique est en effet bien décidé à anéantir la bourgeoisie et les koulaks du Don. Mais aux paysans cosaques pauvres et moyens qui marchent la main dans la main avec le pouvoir soviétique il apportera la liberté et la libération.

En voulant tromper les cosaques avec des slogans d'ordre général et des paroles, Mironov s'est brûlé les doigts : les cosaques rouges l'ont pris au collet et désarmé. Les régiments cosaques de la 23^e division placée sous son commandement, se sont détournés avec colère et avec mépris de cet aventurier, de ce traître.

Comme il a été dit plus haut, les compagnons d'armes de Mironov se déclarèrent prêts à passer des détachements de l'armée blanche dans ceux de l'Armée Rouge de la même façon qu'ils étaient auparavant passés de l'Armée Rouge dans l'armée blanche. Il va sans dire qu'on leur opposa un non catégorique. Ils ont été traduits devant un tribunal. Il incombe à ce dernier de montrer aux cosaques qui hésitent encore que la lutte entre les rouges et les blancs, entre les ouvriers et les exploités, entre les travailleurs et les oppresseurs, est une lutte non à vie mais à mort. Dans cette lutte, le pouvoir soviétique ne permettra à personne de plaisanter et de lancer ses aventures.

En même temps, à mesure qu'ils pénètrent dans la région du Don, l'Armée Rouge et le pouvoir soviétique prendront les mesures nécessaires pour obliger les cosaques travailleurs à comprendre *qu'ils doivent une fois pour toutes choisir entre les rouges et les blancs*.

Il est faux de dire que le pouvoir soviétique s'apprête à contraindre les populations cosaques laborieuses au royaume de la commune. Le communisme ne sera instauré que par la persuasion et l'exemple. Mais ce que le pouvoir soviétique ne tolérera pas de la part des cosaques travailleurs — c'est de passer d'un camp à l'autre et de porter traîtreusement à l'instant critique des coups de poignard dans le dos de l'Armée Rouge. Tout en menant la lutte pour anéantir la contre-révolution dans la région du Don, nous associerons par la parole et par l'action, les paysans cosaques moyens et pauvres à l'Armée Rouge et au pouvoir ouvrier et paysan, car ce n'est que par là que sera sauvé le Don laborieux.

16 septembre 1919, Povorino-Balachov

En route, n° 95.

PRINCIPES DIRECTEURS DE LA POLITIQUE A SUIVRE DANS L'IMMÉDIAT DANS LA RÉGION DU DON

(Note d'archives)

1 — Nous expliquons et démontrons par les mots et par les faits aux cosaques, que notre politique n'est pas une politique de vengeance. Nous n'oublions rien, mais ne nous vengeons pas du passé. Dans l'avenir, les rapports réciproques se définiront par la conduite des différents groupes cosaques.

2 — Le critère de nos relations à venir avec les cosaques du Don, quelque soit le groupe ou le milieu social auquel ils appartiennent, ne sera pas tant fondé sur une appréciation des différentes classes (koulaks, paysans moyens, paysans pauvres) que sur le comportement de

chacun de ces groupes cosaques face à l'avance de l'Armée Rouge. Nous prendrons sous notre ferme protection et nous défendrons par les armes les éléments cosaques qui viendront à notre rencontre. Nous donnerons aux cosaques encore dans l'expectative, quel que soit le groupe ou le milieu social auquel ils appartiennent la possibilité de s'orienter et d'y voir clair, tout en les gardant à l'oeil. Nous exterminerons sans merci tous les éléments qui aideront directement ou indirectement nos ennemis ou qui créeront des difficultés à l'Armée Rouge. Ces critères purement pratiques sont clairs et simples; tout soldat de l'Armée Rouge, y compris les cosaques-soldats de l'Armée Rouge, comprendront leur signification et leur légitimité de même la population locale, cosaque ou non.

3 — Nous veillerons rigoureusement à ce que l'Armée Rouge dans sa progression ne commette ni vol, ni violence. Il est évident que dans le climat qui règne aujourd'hui dans la région du Don toute malhonnêteté des troupes rouges prend un sens politique grave et accroît les difficultés. En même temps, nous exigeons de la population tout ce qui est nécessaire à l'Armée Rouge, nous le collectons par les comités d'approvisionnement et nous prenons soin de payer exactement et en temps opportun.

4 — Les groupes sociaux cosaques restent très informés. Néanmoins, on peut prévoir d'une manière générale que si on les définit par leur attitude à l'égard de l'Armée Rouge, les cosaques auront un comportement identique dans les grandes lignes à celui des cosaques pauvres, des paysans moyens ou des Koulaks. Bien que le paysan moyen du Don, ou plus encore celui du Kouban, soit plus riche que le koulak de Tversk ou de Novgorod, les antagonismes de classe font aussi ressentir leurs effets dans la région du Don. Il est indispensable de donner d'emblée une signification politique au soutien que nous apportons aux paysans pauvres et moyens en portant secours à ceux qui ont souffert des Blancs.

5 — De même il faut donner un caractère exemplaire à la justice pratiquée à l'égard des éléments qui s'infiltreront dans la région du Don lors de son nettoyage et seront pris en flagrant délit d'abus de toutes sortes contre les cosaques.

6 — Il faut introduire de façon claire et constante, dans la propagande et la pratique, l'idée que nous ne les contraignons pas à entrer dans la commune.

7 — Lors de la création des organes provisoires du pouvoir local il faut prendre toutes les mesures nécessaires pour qu'en fassent partie des représentants de la population restée sur place et qui par conséquent ne nous est pas hostile. En même temps, il est absolument indispensable que figure dans chaque comité exécutif, ne serait-ce qu'un communiste d'une autre ville, pour veiller avec plus d'attention à toutes les manifestations ou intentions contre-révolutionnaires locales.

8 — Il faut une minutieuse organisation des liaisons et transmissions et du service de renseignements.

16 septembre 1919.

LE PLAN DES OPÉRATIONS SUR LE FRONT SUD

(Note des archives secrètes)

Le plan des opérations sur le front sud, élaboré à priori, s'est révélé absolument erroné. Les revers sur le front sud s'expliquent essentiellement par la fausseté du plan de base.

1 — La base du plan était constituée par l'idée que le danger que représentait la garde blanche de Dénikine et les cosaques du Don et du Kouban était identique. Cette identification était plus ou moins fondée tant qu'Ekatérinodar était le centre de Dénikine et la frontière est du bassin du Donetz, la limite de ses succès. Plus le temps passait, plus cette identification devenait une erreur. Les problèmes de Dénikine étaient des problèmes d'offensive, ceux des cosaques du Don et du Kouban — de défensive dans les limites de leurs régions. Avec l'avance de Dénikine vers la région du Donetz et vers l'Ukraine une réflexion élémentaire suggérait qu'il fallait couper ses forces avançant vers l'ouest de leur base initiale : des cosaques. Une attaque sur Kharkov — (Taganrog ou Kharkov) — sur Ber-diansk paraissait la direction la plus courte à travers un territoire, peuplé, non de cosaques, mais d'ouvriers et de paysans, et promettait un succès beaucoup plus grand avec des pertes bien moindres.

2 — Les cosaques nous resteraient en grande partie hostiles, et la liquidation de la contre-révolution cosaque sur le Don et au Kouban resterait un problème indépendant et spécialisé. Malgré toute sa difficulté, il ne s'agit que d'un problème local, et nous pourrions et aurions toutes les possibilités de le résoudre en un deuxième temps.

Le Don, en tant que base militaire, est épuisé. Les cosaques ont été tués en grand nombre lors de combats ininterrompus. En ce qui concerne la région du Kouban, elle s'oppose à Dénikine. A cause de notre offensive directe sur le Kouban, ses habitants se rapprochent des partisans de Dénikine. La poussée sur Kharkov-Taganrog, qui aurait coupé du Kouban les troupes ukrainiennes de Dénikine, aurait donné un appui provisoire aux partisans de l'indépendance du Kouban, crée une paix temporaire au Kouban en attendant le dénouement de notre lutte avec les soldats de Dénikine dans la région du Don et en Ukraine.

3 — L'offensive directe sur une ligne offrant une plus grande résistance s'est révélée, comme on l'avait prédit, entièrement favorable à Dénikine. Les cosaques de Vechenskaïa, Migoulinskala, Kazan, se sont mobilisés jusqu'au dernier homme et ont juré de ne pas se rendre. Ainsi, par la direction même du mouvement de nos armées, nous avons fourni à Dénikine une quantité importante de combattants.

4 — Pour contrôler le plan des opérations il n'est pas superflu d'en regarder les résultats. Le front sud avait reçu des forces, comme aucun de nos fronts n'en avait jamais eu : au moment de l'attaque sur le front sud, il n'y avait pas moins de 180.000 baïonnettes et sabres, et une quantité correspondante de canons et de balles.

Voici quel est pour nous le résultat d'un mois et demi de combats : un piétinement lamentable dans la moitié est du front Sud, une retraite pénible, la perte d'unités, la désorganisation de la moitié ouest. En d'autres termes, *notre position sur le front Sud est maintenant pire qu'elle n'était lorsque le commandement entreprit d'appliquer son plan à priori*. Il serait enfantin de ne pas regarder la situation en face ⁶⁶.

5 — Les tentatives pour rejeter la responsabilité de cette situation sur les armées du front Sud, sur l'organisation de l'appareil, etc., sont dépourvues de tout fondement. Les armées du front Est ne sont pas meilleures que celles du front Sud. La VIII^e Armée est exactement de la même force que la Ve. Plus faible, la XIII^e Armée est en tout cas inférieure à la IV^e. La IX^e Armée est à peu près du même niveau que la III^e. Ces armées sont composées en grande partie des mêmes militants, et pour celui qui a pu observer ces armées lors de leurs succès comme lors de leurs échecs, les discours faisant état de différences, tant sur le plan militaire que sur celui de l'organisation, sonnent extraordinairement faux.

6 — Ce qui est vrai c'est que Dénikine est un ennemi incomparablement plus sérieux que Koltchak. Les divisions qui ont été transférées du front Est sur le front Sud, ne se sont pas révélées le moins du monde supérieures aux divisions du front Sud. Cela concerne, l'effectif du commandement dans son ensemble. Bien au contraire, tant qu'elles ne s'habituent pas aux conditions de lutte nouvelle contre un ennemi nouveau, les divisions du front Est se révèlent en règle générale plus faibles.

7 — Mais si l'ennemi est plus fort dans le Sud, nous y étions, nous aussi, incomparablement plus forts que nous ne l'avions jamais été sur aucun autre front. C'est pourquoi il faut chercher toutes les raisons de nos échecs dans le plan des opérations. Nous sommes allés sur la ligne du front offrant le plus de résistance, c'est-à-dire que nous avons dirigé des unités moyennes à travers un pays, entièrement habité par des cosaques, qui n'attaquent pas, mais défendent leurs « stanitsas » et leurs foyers. L'atmosphère de la « guerre du peuple du Don » exerce une influence ramollissante sur nos divisions. Dans ces conditions, les chars de Dénikine, ses manoeuvres audacieuses, etc., deviennent un avantage énorme pour lui.

8 — Dans cette région où des forces moindres de notre côté auraient pu donner des résultats beaucoup plus importants que dans le Donetz ou en Ukraine, nous avons laissé une totale liberté d'action à Dénikine, nous lui avons ainsi donné la possibilité d'acquérir un réservoir énorme pour former de nouvelles troupes.

9 — Tous les discours qui prétendent que Dénikine ne constituera pas de troupes en Ukraine sont ridicules. S'il y a en Ukraine peu de prolétaires éduqués politiquement, ce qui a rendu difficile la formation de nos troupes, il y a, par contre, beaucoup d'officiers, fils de propriétaires bourgeois et de brutes koulaks. C'est ainsi qu'au moment, où nous approchions du Don, ce qui accroissait la résistance cosaque, Dénikine occupait presque sans obstacle tout le territoire avec des formations nouvelles composées surtout de régiments de cavalerie.

10 — La fausseté du plan est maintenant tellement évidente qu'une question se pose : Comment ce plan a-t-il pu être conçu ?

Son origine a une explication historique. Lorsque Koltchak menaçait la Volga, le danger principal résidait dans sa jonction avec Dénikine. Dans une lettre à Koltchak, Dénikine lui donnait rendez-vous à Saratov. D'où l'objectif proposé par son ancien commandement de créer dans la région Tsaritsyne-Saratov une énorme masse de manoeuvre.

A ce moment-là, le front de l'Est considérait comme impossible de transférer ses troupes. Le commandement suprême d'alors accusa le front Est de provoquer des retards. Ce dernier

insistait sur le fait que l'ajournement ne devait être ni trop long ni trop dangereux, car les unités allaient être envoyées directement sur le flanc gauche du front Sud dans le bassin de la Volga.

La répercussion de ces anciens plans, plus des considérations secondaires concernant le temps gagné sur le transfert des unités du front Est conduisirent à la création du groupe spécial de Chorine. Toutes les autres considérations (concernant une attaque décisive de la base du Don, la base du Kouban, etc.) furent invoquées après coup, lorsque l'absurdité du plan à priori devînt de plus en plus évidente.

11 — Maintenant, pour enjoliver les résultats réels, on avance une nouvelle hypothèse : si les forces principales n'avaient pas été concentrées dans la direction de Tsaritsine-Novotcherkassk, Déni-kine serait à Saratov et le pont de Syzran eût sauté. Tous ces dangers imaginaires doivent nous compenser du danger immédiat et réel qui menace Orel et Toula, après la porte de Kursk. En outre, on ignore qu'il aurait été aussi difficile pour les cosaques d'attaquer Saratov que pour nous, aujourd'hui, Novotcherkassk.

Septembre 1919.

L'ACIER DE TOULA

La grande bataille approche de son dénouement. L'armée ennemie déploie toutes ses forces. Bandant ses muscles et ses nerfs, elle tend dans une ultime convulsion sa main vers Toula, perle de la République soviétique.

Là se forge l'acier de l'armée ouvrière et paysanne. Toula est le grand atelier d'armement de la révolution. De là nous vient le fusil, la baïonnette, la mitrailleuse, la cartouche et le sabre.

Incapable de venir à bout des lourdes masses de l'Armée Rouge, qui enserrant le Don avec une puissance toujours grandissante, Déni-kine s'est donné pour but de pénétrer plus profondément sur l'arrière de nos troupes, de s'abattre sur Toula, de détruire nos usines, d'anéantir la grande forge de l'Armée Rouge.

Certes, maintenant, nous n'avons pas que Toula. L'Oural a été délivré; les puissantes usines d'Ijevsk, Votkinsk, Perm, Ekaterinbourg, Zlatooust, forgent sans désespérer des armes pour nos combattants. Ces usines s'étendent et s'agrandissent. Mais Toula occupe encore la première place. C'est pourquoi le pouvoir soviétique ne peut accepter que l'on endommage même provisoirement Toula.

Tout le territoire qui s'étend entre Moscou et le front Sud est transformé en région fortifiée. Chaque ville, chaque centre de cette région est un front de la révolution. Chaque ouvrier, chaque paysan conscient, est un défenseur et un combattant de cette région fortifiée. De village en village, de volost en district, de district en province s'étend un réseau de liaisons militaires ininterrompues et dans le centre de ce réseau se dresse Toula, tel le rocher d'acier de la révolution.

On a confié une grande tâche à la jeune garnison de Toula : protéger les approches du grand atelier où des milliers de forgerons rouges forgent l'acier brûlant de nos fronts rouges. Le nom de soldat rouge de la garnison de Toula est aujourd'hui doublement honorifique!

Pour faire couler le sang de l'ouvrier et du paysan russe, Déni-kine a reçu des fusils et des cartouches provenant des arsenaux du capitalisme anglais et français. L'or et l'armement de l'impérialisme étranger aident les propriétaires russes et les capitalistes à déchirer, détruire, dévaster notre pays. Mais ils ne vaincront jamais. Dans la dernière mêlée nous sommes aussi décidés et aussi inébranlables que le premier jour du combat. Le jour est proche, où les armes des agresseurs se briseront en mille morceaux contre l'acier de Toula!

6 octobre 1919, Moscou-Toula

En route, n° 96.

SALUT AU CONSEIL MILITAIRE RÉVOLUTIONNAIRE

du front Sud à l'occasion de la destruction des corps de cavalerie blancs à Voronej.

La nouvelle de la brillante victoire sur Mamontov et Chkouro provoque et fait retentir une joie puissante sur tous les fronts. Sous Péetrograd où la VIIe Armée a commencé à battre Youdénitch, nos victoires provoqueront un nouvel afflux d'énergie. A la prise de Voronej, la Vile Armée répliquera par la prise de ICrasnoie Selo, de Gattchina, de Iambourg et de Gdov. Pour son second anniversaire, la République soviétique démontre devant le monde entier son invincibilité. Je serre dans mes bras Boudenny et les héros de son invincible corps d'armée. Je salue le commandant en chef et les membres du Conseil militaire révolutionnaire du front Sud

67.

26 octobre 1919 *En route, n° 102.*

LA GRANDE VICTOIRE

Boudenny a battu Mamontov et Chkouro.

Qui est Boudenny ? C'est un soldat fidèle de la Russie ouvrière et paysanne, ancien sous-officier de cavalerie, aujourd'hui commandant en chef du corps d'armée de la cavalerie rouge sur le front Sud. Le corps d'armée de Boudenny s'est constitué petit à petit, lors de combats incessants : d'abord contre Krasnov, ensuite contre Dénikine. Dans ce corps d'armée il y a beaucoup de cosaques rouges, des cosaques du Don et du Kouban. Il y a aussi de nombreux paysans et ouvriers. Le corps d'armée de Boudenny est la première grande unité de cavalerie de l'Armée Rouge. La première, mais non la dernière. Sur ce même front Sud, un autre corps d'armée est commandé par le héros Doumenko, dont Boudenny fut pendant quelques mois l'adjoint.

Les commandants de divisions, brigades et régiments qui entrent dans l'effectif du corps d'armée de Boudenny sont en majorité des héros émérites. Beaucoup d'entre eux, comme Boudenny lui-même, sont décorés de l'ordre du Drapeau rouge. « Laissez-nous attaquer Mamontov », demandait Boudenny lors du raid de Mamontov sur Tambov-Kozlov. Les unités de fantassins ne réussirent pas à surprendre Mamontov. On donna l'ordre à Boudenny de le

rattraper. Il finit par rejoindre Mamontov et ne le lâcha plus ni lui, ni le célèbre Chkouro. Pendant quelques jours, tel un lion qui se prépare à bondir, il resta dans l'expectative entre les deux corps d'armées des généraux. Puis il bondit, bond fatal à Chkouro et Mamontov!

Toute la force de la contre-révolution de Dénikine réside dans sa cavalerie. Deux corps d'armée composaient la base de la cavalerie blanche : celui de Mamontov et celui de Chkouro. Si dans le Sud nous avons essuyé des défaites, parfois très lourdes, c'est parce que nous ne pouvions opposer à l'ennemi une cavalerie de force équivalente. Le plus difficile est de créer une cavalerie, c'est pourquoi on ne peut y parvenir rapidement. Or, près de Voronej, l'Armée Rouge vient de passer brillamment son examen de cavalerie. Le corps d'armée de cavalerie rouge de Boudenny a battu les corps d'armée blanche de Mamontov et de Chkouro.

La lutte dans le Sud est loin d'être terminée. Mais l'ennemi a été frappé d'un coup dont il ne peut plus se remettre.

Il reste encore presque deux semaines avant le second anniversaire de la naissance de la République soviétique. Pendant ce temps, les événements dans le Sud suivront leur cours. Après les victoires d'Orel et de Voronej, d'autres suivront. Sans aucun doute les deux prochaines semaines apporteront un dénouement définitif sur le front Nord-Ouest de Pétrograd. La Vile Armée rivalisera avec les armées victorieuses du Sud et pour le second anniversaire soviétique, elle achèvera les bandes de Youdénitch ⁶⁸.

25 octobre 1919, Pétrograd *En route*, n° 102.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine
aux troupes rouges qui franchissent les frontières de l'Ukraine,
en date du 30 novembre 1919, n° 174, Moscou.*

A lire dans tous les bataillons, escadrons, batteries et équipages.

Camarades soldats, commandants, commissaires,

Vous arrivez aux frontières de l'Ukraine ⁶⁹. En battant les bandes de Dénikine, vous délivrez un pays frère des agresseurs.

L'Ukraine est la terre des paysans, ouvriers et travailleurs ukrainiens. Seuls eux ont le droit d'être les maîtres de l'Ukraine, de la diriger, et d'y construire une vie nouvelle.

Tout en portant des coups impitoyables à Dénikine, nous devons nous comporter avec attention fraternelle et amour envers les masses travailleuses de l'Ukraine.

Malheur à celui qui fera violence par les armes aux travailleurs des villes ou des villages d'Ukraine! Que les ouvriers et les paysans d'Ukraine se sentent protégés, défendus par vos baïonnettes.

Souvenez-vous bien de cela : *votre tâche n'est pas la conquête de l'Ukraine, mais sa libération.* Lorsque les bandes de Dénikine seront enfin battues, la population des travailleurs de

l'Ukraine, libérée, décidera alors elle-même comment vivre dans la Russie soviétique. Nous croyons tous et nous savons que le peuple laborieux d'Ukraine se prononcera pour l'union fraternelle la plus étroite avec nous.

Faites votre devoir, soldats rouges, commandants, commissaires.

Mort aux agresseurs et aux oppresseurs, aux hommes de Dénikine, aux propriétaires, aux capitalistes et aux koulaks!

Vive l'Armée Rouge!

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine,
concernant les mesures pour surmonter l'esprit partisan,
en date du 11 décembre 1919, n° 180, ville de Moscou.*

Les armées du front Sud pénètrent de plus en plus profondément à l'intérieur de la région tenue par les partisans ukrainiens. La politique à adopter à l'égard des partisans et des volontaires acquiert une signification énorme : en dépend non seulement notre victoire sur Dénikine, mais aussi dans l'avenir tout le destin du régime soviétique en Ukraine. Il est indispensable de prendre rapidement une série de mesures, afin d'empêcher que ne puissent se réitérer les faits qui ont causé la perte de l'Ukraine soviétique la dernière fois.

1 — Il faut d'abord mettre en garde les régiments rouges qui progressent en Ukraine contre la contagion des partisans et celle des bandes de Makhno. Dans ce but, il faut :

- a) Mener une large propagande orale et écrite, expliquer l'avantage de l'armée régulière sur les détachements insurrectionnels et profiter des exemples du passé pour éclaircir le rôle perfide des partisans de Makhno.
- b) Epurer les unités qui arrivent en Ukraine des commissaires, commandants et membres des cellules communistes indisciplinés et favorables au système des partisans.
- c) Prendre toutes les mesures nécessaires pour que les soldats de l'Armée Rouge d'origine ukrainienne n'aient pas la possibilité d'abandonner leurs unités pour aller dans leurs villages, à plus forte raison s'ils sont armés.
- d) Relever la discipline dans les unités, en luttant sévèrement contre toutes les manifestations de banditisme et d'arbitraire.

2 — Interdire catégoriquement aux commandants et commissaires des unités en action d'enrôler directement des volontaires, individuellement ou par groupe. Tous les volontaires doivent être envoyés à l'arrière et enrôlés dans les unités de réserve de l'armée ou du front. Les commissaires et les commandants doivent être sévèrement punis pour toute infraction à cet ordre.

3 — La Section spéciale et le Département politique doivent envoyer en éclaireurs, dans la zone d'action des insurgés, un nombre important d'agents, recrutés parmi les militants les

plus sers, les plus dévoués, et les plus pourvus de tact. Ces camarades doivent s'enrôler dans les détachements de partisans pour apprendre à connaître de l'intérieur les aspects caractéristiques de chaque détachement et des rapports entre les différents groupes et les différentes personnes. Ces agents doivent, avec toute la prudence nécessaire, faire de la propagande dans le détachement de partisans pour expliquer l'avantage des unités régulières sur les détachements.

4 — Prendre pour règle immuable qu'un détachement de partisans cesse d'être une unité combattante dès qu'il se trouve de ce côté de la ligne du front et dès qu'il entre en contact direct avec nos unités. Dès lors il devient un simple matériau à transformer et c'est dans ce but qu'il est envoyé à l'arrière et remis à la Direction des formations militaires (les éléments inaptes sont chassés), l'effectif du commandement renouvelé, on introduit le nombre nécessaire de communistes, l'instruction est faite avec l'énergie nécessaire.

On peut accorder le droit aux détachements isolés les plus combattifs de passer à nouveau à l'arrière de l'adversaire.

En aucun cas, on ne peut donner le droit à ces détachements de partisans de combattre en tant que tels dans les rangs de l'Armée Rouge.

5 — Une fermeté inébranlable et le plus grand tact doivent caractériser les rapports de nos commandants et de nos commissaires envers les détachements de partisans.

- a) Pour soumettre complètement ces détachements, il est indispensable de s'appuyer sur les agents envoyés au préalable dans ces détachements et aussi sur les meilleurs éléments que ces agents ont rassemblés autour d'eux.
- b) Dès notre premier contact avec le détachement, il faut répandre une large propagande pour qu'il se soumette au système des troupes régulières.
- c) Jusqu'à la complète soumission notre commandement ne doit être fourni aux détachements de partisans.
- d) Les partisans les plus disciplinés et les plus émérites peuvent et doivent être récompensés par des dons et aussi par l'ordre du Drapeau Rouge.
- e) On doit exclure de l'unité les éléments inaptes, les transférer dans des régiments disciplinaires, dans des milices populaires à l'arrière, où les remettre aux Tribunaux militaires.
- f) Au cas où un détachement de partisans entré en contact avec nous refuse de se soumettre à l'ordre, se déchaîne et agit à sa guise, pille la populace locale ou tente de jeter le trouble dans les unités régulières, ce détachement doit être puni sans pitié. Dans un tel cas notre commandement responsable doit bien calculer son coup. Tout paysan, ouvrier, soldat de l'Armée Rouge doit clairement comprendre les raisons de la punition. Un ordre donnant les éclaircissements nécessaires doit être imprimé en temps opportun et en quantité suffisante. Des unités absolument sûres doivent être chargées de rendre la justice. Le désarmement, l'instruction et le châtement doivent être exécutés dans le délai le plus bref, autant que possible, moins

de vingt-quatre heures. Le châtimeut le plus sévère doit retomber sur l'effectif du commandement et les dirigeants koulaks du détachement.

6 — Etant donné que les détachements de partisans en Ukraine surgissent et disparaissent facilement, se fondant dans la masse de la population paysanne armée, un *désarmement inconditionnel et général de la population des campagnes* apparaît être la condition première du succès de la lutte contre les partisans. On doit exécuter cette tâche qui a une importance énorme selon un plan sévèrement établi d'avance. Chaque armée s'engage, dans la sphère de son action, à désarmer la population par tous les moyens dont elle dispose (propagande, agents des renseignements, rétribution de l'armement repris en argent ou en nature, perquisition générale, amendes en argent ou en nature, caution solidaire, système des otages, exécution des coupables, etc.).

Les lignes de démarcation entre les divisions, les brigades, etc., délimitent, en même temps, la région à désarmer. Après des soviets militaires révolutionnaires de l'armée et de l'état-major des divisions, brigades et régiments, il faut créer des commissions spéciales ou charger des délégués isolés de mener à bien toutes les mesures prises pour désarmer la population locale. Il faut surtout mettre à la disposition de ces délégués des commandos particulièrement sûrs (des détachements de commandement, des détachements de protection, des détachements pour effectuer des missions spéciales) en augmentant leur nombre jusqu'au chiffre exigé par la situation générale.

Il est du devoir des soviets, militaires révolutionnaires du front et de l'armée d'accorder la plus sévère attention aux tâches indiquées dans le présent ordre.

Les commandants et commissaires des unités isolées, mûs par le souci de compléter plus rapidement leurs rangs, soit souvent enclins à enfreindre des ordres semblables à celui-ci. En même temps, poussés par un amour-propre légitime de combattant, trop souvent ils ne prennent pas les mesures indispensables pour assurer leurs arrières. C'est pourquoi le contrôle de la stricte mise en pratique des mesures indiquées ici revient dans son ensemble aux organes suprêmes de la direction du front et de l'armée. Se confirmant aux instructions du gouvernement, le Conseil militaire révolutionnaire de la République ordonne de n'occuper un territoire que dans les cas et les limites où les forces sont suffisantes pour débarrasser ce territoire de toutes les manifestations d'anarchie et de banditisme et y assurer un pouvoir soviétique solide et une bonne organisation militaire.

Les commandants et les commissaires du front doivent se convaincre que seule l'exécution du présent ordre peut assurer les intérêts supérieurs de la République soviétique et que, en conséquence, la transgression des directives données ici sera considérée comme un des plus graves crimes d'Etat, et qu'il sera puni selon les lois du temps de guerre.

Le présent ordre, qui concerne au premier chef les armées qui pénètrent en Ukraine, est diffusé également sur les autres fronts où l'esprit partisan s'est largement développé sur les arrières de l'ennemi en retraite (front Sud-Est, front du Turkestan, front Est).

FRONT DE L'EST

OFFENSIVE DE KOLTCHAK

(Mars-avril 1919)

AUX COMMUNISTES DU FRONT EST

Les échecs que nous avons subis sur le front Est n'ont en soi rien de catastrophique. Il n'y a aucun doute que très bientôt le front Est renaîtra, se redressera, passera de nouveau à une offensive victorieuse. Néanmoins, on ne peut considérer que les pertes subies soient sans importance. Il suffit de se rappeler la reddition de Perm et d'Oufa ⁷⁰. Les forces de l'ennemi sont importantes, mais pas suffisamment pour expliquer nos échecs et le recul de nos armées sur une grande partie du front. Nos échecs ont incontestablement des raisons internes. Et puisque l'énergie, la fermeté, la discipline, la maîtrise de soi des communistes sont les raisons principales de nos succès, c'est aussi dans le travail des communistes qu'il faut chercher une des causes de nos échecs.

Des communistes qui considéraient qu'une de leur tâche principale était de critiquer, de condamner le système militaire, d'émettre des résolutions à ce sujet, des arrêtés sur l'inutilité des décorations, de protester contre les statuts et les règlements, etc. se sont concentrés dans quelques organisations du front Est. Cela conduisait à des conflits avec les communistes qui dirigeaient honnêtement la politique du Parti. Les conflits en venaient à leur tour à affaiblir les rapports internes, la discipline, et avaient les conséquences les plus néfastes sur le travail tout entier, et par conséquent, sur la puissance de l'armée.

Il est indispensable de rappeler à tous les membres du Parti, sans exception, travaillant au front, qu'ils ont été envoyés ici non pour critiquer le système militaire, mais pour l'appliquer d'un cœur unanime dans les conditions de la conjoncture militaire. Qu'ils soient membres du Soviet militaire révolutionnaire du front ou de l'armée, commissaires de division, de brigade ou de régiment, militants de la Section politique ou membres de la cellule communiste d'une compagnie, tous sont délégués par le Parti pour réaliser une politique bien définie et pour veiller à son exécution par tous. Celui qui récuse cette politique, n'a pas le droit de se présenter au nom du Parti, d'abuser de son nom et de son autorité, car peu importe finalement au Parti et à la République soviétique que celui qui sape les rapports internes de l'armée, son unité et son autorité morale, soit un s.-r. de gauche ou un communiste indiscipliné, qui abuse de son poste de responsable dans un dessin, absolument contraire à celui pour lequel il a été envoyé au front.

Tous les organes et administrations du Département militaire, toutes les cellules du Parti au front ne sont pas des clubs où on discute mais des organes de combat, créés dans un but pratique, et tenus à poursuivre ce but en empruntant les voies indiquées par le Parti. Celui qui ne sait pas renoncer à ses vues personnelles pour se soumettre à la nécessité de l'unanimité, celui qui raisonne, critique, grogne, détruit la discipline militaire et la discipline du Parti.

La section politique de l'armée est l'organe d'éducation et de contrôle du conseil militaire révolutionnaire. Il ne peut y avoir d'autres tâches et méthodes différentes, que celles établies

et prescrites par le conseil militaire Révolutionnaire à la section politique. La section politique est inconditionnellement soumise au conseil militaire révolutionnaire. Les journaux de l'armée sont l'expression du Soviet Révolutionnaire de guerre, ils ne peuvent aucunement se transformer en tribune libre pour critiquer et discuter les méthodes arrêtées pour la constitution de l'armée. Chaque soldat de l'Armée Rouge doit trouver dans son journal, une ligne directrice ferme, qui le renforce dans sa certitude que le pouvoir soviétique fait tout ce qui est en son pouvoir pour utiliser le plus rationnellement possible les unités rouges dans l'intérêt de la classe ouvrière. D'autant plus qu'il est inadmissible de laisser discréditer dans la presse de l'armée les institutions et les personnes, chargées par le pouvoir soviétique d'assumer telle ou telle responsabilité.

Il est indispensable de commencer par la base et de procéder dans toutes les unités à de sévères vérifications de l'effectif des cellules communistes et des commissaires de régiments. C'est sur eux que repose la capacité de combat de l'unité, et celle-ci ne peut la conserver qu'à la condition que la cellule du parti ne dégénère pas en un petit club politique où chacun vient apporter sa grogne et son mécontentement, mais qui demeure l'avant-garde combattante et unie, qui donne l'exemple à tous les autres soldats d'une discipline très stricte et inconditionnelle.

Il faut rappeler aux camarades commissaires, qu'ils sont directement responsables, au même titre que les commandants, de la capacité de combat de leur unité. Ces derniers temps sur le front de l'Est il y a eu beaucoup de cas, sans précédent, de retraites honteuses des régiments. Quelles ont été, alors, les mesures prises par les commissaires? Où était, que faisait la cellule communiste? Après chacune de ces retraites, le commissaire de division ou la section politique de l'armée devaient vérifier l'effectif de la cellule, la conduite de chacun de ses membres au moment critique.

Le nombre des communistes dans les états-majors et les sections politiques de l'armée doit être réduit au minimum; les militants les plus énergiques, les plus expérimentés et les plus dévoués doivent être envoyés dans les unités d'active. Il faut glorifier le titre de commissaire de régiment, en désignant à ces postes les meilleurs travailleurs communistes.

Au lieu de passer son temps en vains bavardages sur les décorations de l'ordre du Drapeau Rouge, il faut créer un état d'esprit tel, que chaque soldat communiste considère que gagner au combat l'ordre du Drapeau Rouge, est une affaire d'honneur révolutionnaire, l'expression de ses mérites révolutionnaires devant la classe ouvrière.

On consacre énormément de temps à l'examen de chaque ordre et des mesures à adopter. Or, à la guerre l'économie de temps est une condition indispensable du succès. Il est indispensable de supprimer les discussions inutiles, démoralisantes, irritantes. Les communistes doivent montrer par leur exemple qu'un ordre est un ordre et que son exécution est immédiate et inconditionnelle.

Aucun manquement au devoir et à la discipline ne doit rester impuni, surtout s'il est le fait d'un communiste. Il est indispensable de faire renaître sur le front cette tension ardente qui a caractérisé tous les militants communistes du front Est pendant la période du « nettoyage » des troupes blanches dans la région de la Volga; si, depuis lors, la lassitude a imprégné les

rangs communistes, on doit l'en arracher. Celui qui occupe un poste de responsabilité et se sent incapable d'agir avec toute la fermeté exigée par la situation de la République soviétique, doit le déclarer ouvertement plutôt que d'exprimer sa lassitude et son manque d'énergie par des critiques stériles et démoralisantes.

Lors de son congrès, le Parti a examiné les objections, les suggestions, les critiques. Par ses décisions, il a affermi les méthodes, qui furent à la base de l'édification de l'Armée soviétique. Grâce à ces méthodes nous avons obtenu déjà de grandes victoires dans le passé. Elles nous assureront d'une totale victoire sur les bandes de Koltchak, si nul d'entre nous, communistes, ne tolère à son poste la moindre défaillance, la moindre hésitation.

Adressant cette lettre aux camarades communistes, je leur demande de manifester au Conseil militaire révolutionnaire du Front de l'Est un appui unanime et héroïque pour rétablir la combativité des troupes du front Est.

24 mars 1919 *En route*, n° 27.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine,
à la III Armée, en date du 25 mars 1919, n° 87, ville de Sarapoul.*

Soldats, commandants, commissaires!

Les gardes-blancs du régiment du nouvel autocrate Koltchak se sont donnés aujourd'hui pour objectif de détruire notre armée et de s'ouvrir la route de Kazan.

Une grande et honorable tâche incombe donc à votre armée : celle d'opposer à l'ennemi de la Russie des travailleurs, aux suppôts des capitalistes américains, une riposte sans merci. Votre armée a déjà dans le passé bien mérité de la République soviétique. Je ne doute pas que cette fois-ci, chacun de vous, et vous tous ensemble, ne vous montriez à la hauteur. La Russie ouvrière et paysanne tout entière vous regarde avec espoir et confiance.

Ile armée, serrez les rangs!

Mort aux bandes de bourgeois et de propriétaires fonciers!

Mort à l'autocratie de Koltchak!

Mort aux impérialistes Etrangers.

Vive la Ile Armée rouge!

Vive la Russie ouvrière et paysanne!

LE FRONT D'EST

*Discours à l'assemblée commune du Comité exécutif
de la province de Samara,
du Comité du parti communiste de Russie
et des représentants des syndicats, le 6 avril 1919.*

Camarades, notre situation est à nouveau critique tant sur le plan international qu'intérieur. Il faut bien dire que les moments critiques, les difficultés, les dangers et les événements inattendus n'ont pas manqué au cours du développement de notre révolution. Ce développement *ne* se fait pas selon une ligne droite ascendante, ou selon une ligne courbe régulière, mais en zigzags, par vagues qui montent de plus en plus haut. Ce n'est qu'ainsi qu'une révolution peut se développer; c'est un affrontement de forces antagonistes, et dans la lutte de ces forces antagonistes, si elles sont puissantes, des déviations se produisent inévitablement d'un côté ou de l'autre : progrès, chutes, offensives, retraites. Mais il n'y a qu'une seule force qui soit progressive, qui fasse progresser l'humanité : c'est la force de la classe ouvrière, qui se manifeste d'une manière de plus en plus évidente à travers toutes ces retraites, ces offensives, ces élans et ces progrès, C'est cela que nous voyons dans le développement de notre révolution ouvrière et paysanne et dans celui de la révolution internationale.

Camarades, octobre a commencé dans un enthousiasme impétueux et nous avons balayé sans presque rencontrer de résistance, la domination des propriétaires et celle de la bourgeoisie; mais déjà à cette époque, il était évident pour les représentants plus expérimentés de la classe ouvrière que la victoire d'octobre n'était pas la victoire finale, que la bourgeoisie et les classes possédantes en général n'abandonneraient pas sans combat leurs positions héréditaires, leurs privilèges, leurs profits, et qu'ils mettraient en oeuvre tout, — le ciel, l'enfer, leurs relations internationales, leur art du mensonge et du poison, la force militaire, dans la mesure dont ils en disposeraient, le pouvoir de séduction, la puissance de l'argent, — en un mot, qu'ils useraient de tous les moyens que les classes possédantes ont élaborés pendant les centaines et les milliers d'années de leur domination. Et cela s'est confirmé.

Dès janvier et février notre position est devenue critique. Nous nous sommes trouvés coincés entre le marteau de l'impérialisme allemand et l'enclume de l'impérialisme anglo-français et américain. Le marteau paraissait alors plus menaçant et nous fûmes contraints de passer un accord avec l'impérialisme austro-allemand, en concluant le monstrueux traité de paix de Brest-Litovsk, d'une dureté sans précédent dans l'histoire. Par la suite, les conditions que l'Angleterre et la France, ces grandes démocraties, libératrices des peuples, imposèrent à l'Allemagne, épuisée et affaiblie, surpassèrent la paix de Brest-Litovsk. Beaucoup d'entre vous, camarades, se souviennent sans doute de la situation objective du pays et de l'état d'esprit qui prédominait dans la classe ouvrière, au cours de ces mois maudits, après la signature de Brest-Litovsk, et jusqu'au début de nos victoires sur le front de l'Est.

A l'Ouest nous nous trouvions dans l'étau de fer de l'impérialisme allemand. Cet étau était soutenu de l'intérieur par la bourgeoisie russe et tous ses serviteurs, et en même temps ces serviteurs et ces laquais profitaient du fait que nous étions enserrés dans cet étau pour nous persécuter et dire : « Regardez donc, le pouvoir soviétique a vendu la Russie à l'impérialisme

allemand. » Au même moment, à l'appel et avec l'accord de la bourgeoisie russe et des partis qui la servaient un second danger se levait au Nord-Est : les Tchécoslovaques. Un danger immédiat menaçait la région de la Volga et après la prise d'Arkhangelsk, la côte Nord en général.

Camarades, je ne pense pas qu'un grand peuple se soit jamais trouvé dans une situation aussi affreuse que celle dans laquelle nous nous trouvions en mars, avril, mai, juin, juillet, août de l'année dernière. Il semblait que nos derniers comptes avec l'histoire étaient réglés et signés, d'un côté par l'impérialisme allemand, et de l'autre par l'impérialisme franco-anglais et américano-japonais. Nos ennemis triomphants croyaient déjà que la Russie révolutionnaire n'était plus qu'un cadavre politique, qui allait servir d'engrais au champ de la culture et de la civilisation étrangères, que le peuple révolutionnaire russe n'aurait pas d'avenir indépendant. La bourgeoisie et les partis qui la soutenaient — nous ne devons jamais l'oublier et nous devons toujours le leur rappeler — n'ont fait qu'inviter des Varègues étrangers à nous gouverner et à régner sur nous. Ils lancèrent des appels à différentes adresses — en Allemagne, en Angleterre, au Japon, en Amérique — selon la proximité du destinataire. La bourgeoisie ukrainienne et les bourgeois russes offensés, qui s'y étaient réfugiés, s'adressèrent aux Allemands et aux Autrichiens. Notre bourgeoisie de la côte Nord et les koulaks cherchèrent asile en Angleterre, à l'Est ils fraternisèrent avec les Tchécoslovaques, qui, comme nous le savons, n'étaient qu'un détachement de combat de la finance française.

Et bien que la bourgeoisie russe à cet instant critique se soit scindée en plusieurs parties, (en vendant le peuple russe à différents gouvernements) elle garda cependant son unité interne. Elle montra aux masses laborieuses du peuple russe que le patriotisme et les intérêts de la mère patrie n'étaient qu'un masque recouvrant les intérêts de la classe privilégiée et que tous les Koltchak, les Milioukov, les Dénikine, les Skovopadski étaient trois fois, que dis-je trois fois ? dix fois, cent fois, prêts à vendre et à revendre la Russie, pour conserver ne serait-ce qu'un dixième de leurs anciens privilèges et de leurs profits.

Ce fut une excellente école pour les masses des travailleurs russes, une excellente école.

Et leur deuxième école fut l'expérience qu'ils firent ici, à l'Est avec Koltchak. Dans la mesure, où pour la paysannerie russe, la révolution d'octobre fut inattendue, et dans la mesure où ils n'y avaient pas été préparés idéologiquement, surtout dans les territoires de l'est où les paysans sont plus aisés, moins affamés et par conséquent moins sensibles à la propagande communiste; dans la mesure où les paysans de l'est n'étaient pas préparés idéologiquement à la révolution d'octobre, ce fut parmi eux que le mot d'ordre et l'idée d'une assemblée constituante trouvèrent le plus longtemps un écho. Dans sa masse, le paysannat — et c'est là son malheur — est impuissant, il est morcelé, il ne vit pas, comme vivent les ouvriers qui sont concentrés dans les fabriques, les usines et les villes, plus près des universités, des écoles, plus près de la culture, des journaux, du théâtre. Quel que soit le lot des ouvriers dans un régime capitaliste, ils sont tout de même plus proches des sources de la culture, de la civilisation, de l'instruction. Les paysans sont dispersés à travers un demi-million de villages et de bourgs, disséminés à travers l'énorme étendue de l'ancienne Russie tsariste. Dans chaque village, des centaines, ou mieux des milliers d'habitants vivent sans liens entre eux, idéologiquement impuissants. Cette masse paysanne trouve avec difficulté l'expression de ses tendances et de

ses exigences. Elle se jette tantôt d'un côté, tantôt de l'autre sans trouver de programme net. Ce n'est pas la faute du paysan, c'est un malheur dû à son douloureux destin dans le passé. La monarchie l'a trompé, comme les prêtres de toutes les religions, les bureaucrates de tous les pays; la bourgeoisie aussi l'a trompé, avec le libéralisme, les idées de la démocratie. De temps en temps le paysannat a subi des chocs intérieurs, d'effroyables explosions révolutionnaires, il a brûlé les propriétés et puis une nouvelle fois, n'en pouvant plus des nobles, il se rendait avec résignation aux classes possédantes. L'histoire de l'humanité connaît ces terribles explosions d'indignation et de révolte et en même temps d'impuissance paysanne. Les classes possédantes plus éclairées ont toujours réussi en fin de compte à mettre la bride au cou du paysannat insurgé.

Ce danger existait aussi pour notre révolution. Si cela n'est pas arrivé c'est uniquement parce que pour la première fois dans toute l'histoire du monde ce ne sont pas les classes possédantes des villes qui se sont trouvées à la tête de la révolte paysanne mais la classe démunie des prolétaires. La classe ouvrière s'est mise à la tête du paysannat, pour le sortir de la misère, et traduire le langage de sa révolte et de sa souffrance dans le langage des idées révolutionnaires, des slogans révolutionnaires; non pour le tromper, mais, pour la première fois dans l'histoire, le secouer et le libérer de la faim, des vieux mensonges. Mais, camarades, pour les masses paysannes ce tournant historique, ce tournant idéologique a été trop brutal, et ce n'est pas étonnant que, délivrées de la barbarie tsariste et du joug des nobles, de la prison des popes, jetées d'emblée sur la route de la révolution socialiste prolétarienne, elles n'aient pas toujours su distinguer leurs amis de leurs ennemis; et ensuite, camarades, surtout dans un pays épuisé, dans un pays, qui a supporté 4 ans de guerre et qui maintenant résiste à l'assaut de l'impérialisme étranger. Vous savez combien le processus révolutionnaire est pénible à supporter. La révolution, ce sont les douleurs de l'enfantement d'un nouveau régime social. Un enfant, en naissant, cause à l'organisme de la mère de pénibles souffrances, or ici, c'est un nouveau régime qui naît, et il va de soi que l'organisme tout entier du pays est secoué de terribles douleurs d'enfantement, ressenties par le paysannat et la classe ouvrière du pays tout entier.

Mais la classe ouvrière se rend compte qu'il s'agit d'une période de transition, qu'à la suite de cette période de transition viendra le développement normal d'une société nouvelle, qui compensera toutes les difficultés, les souffrances, les maladies de cette période transitoire. Le paysan a beaucoup plus de peine à le comprendre, il ressent beaucoup plus fortement les difficultés et les malheurs de la période transitoire, où de nouvelles blessures se superposent aux anciennes blessures, aux anciennes plaies ; de même le bagnard souffre davantage au moment où on lui enlève les chaînes qui s'enroulent autour de ses mains et de ses jambes que lorsqu'il se trouve tranquillement allongé, rivé au mur. C'est à ce moment que ses anciennes blessures et ses anciennes plaies lui semblent particulièrement insupportables : et c'est alors qu'interviennent les s.-r. de droite et les menchéviks et qu'ils lui révèlent qu'il existe une possibilité de résoudre tous les problèmes sans douleur, grâce à l'Assemblée constituante, par la voie pacifique d'un vote général. On se réunira tous ensemble dans un seul bâtiment, qui s'appellera le Parlement, il y aura un Président qui s'appellera Tchernov, il y aura des partis, on votera, il y aura des urnes où l'on jettera des papiers; et ce sera comme on dira : faut-il

donner ou non la terre aux paysans, est-ce à l'ouvrier ou au capitaliste d'être maître du pays ? Tout se fera comme sur les papiers, comme entre gens bien, sans effusion de sang.

L'ouvrier sait que des questions aussi vitales ne sont résolues ni par le vote, en levant ou en baissant les mains, ni par une autre gymnastique parlementaire. Il sait que les classes possédantes n'abandonneront pas leurs positions sans combat, et qu'on ne peut les prendre que par la force, poitrine contre poitrine, acier contre acier, sang contre sang. L'ouvrier le sait, mais le paysan est facile à déconcerter.

Mais voilà qu'à Samara, dans toute la région de la Volga, l'histoire a fait une expérience gigantesque pour éclairer la conscience des masses les plus attardées. A Samara, a siégé une Assemblée constituante, c'est-à-dire Koltchak, les gens de Doutov et ce groupe intermédiaire de l'intelligentsia qui louvoie entre les propriétaires et les paysans, les paysans et les ouvriers. Et c'est ce groupe intermédiaire, inutile, entre deux chaires de menchéviks et de s.-r., qui apparaît porteur de l'idée d'une Assemblée constituante. Koltchak sait que tout réside dans la force matérielle. Dénikine aussi le sait et nous le savons aussi. Mais ils pensent eux que l'affaire est dans le charme qu'exercent Tchernov, Avxentiev et d'autres personnages éminents de la démocratie parlementaire. Ici l'histoire a fait son expérience. Les menchéviks et les s.-r. se sont détachés de nous, ils ont coupé leur Assemblée constituante de la classe ouvrière et des paysans pauvres, et ils sont partis en qualité de commando auxiliaire dans le train des équipages des armées de Koltchak et de Doutov. Là ils ont constitué un détachement qui était l'intermédiaire entre les Cent-Noirs et les gardes-blancs d'un côté (le blanc et le noir ici c'est exactement la même chose), les masses laborieuses, de l'autre. Ils ont aidé Koltchak à créer une armée avec les slogans de l'Assemblée constituante et les idées de la démocratie. Koltchak est un aventurier, ancien amiral du tsar, qui a cherché l'aide des Allemands, puis passé au service des Américains, s'est rendu à New York, où il a touché ses deniers avant de revenir. C'est le type même de l'aventurier sans passé et, nous n'en doutons pas, sans lendemain. Cet aventurier n'aurait eu aucun succès, si ce décor d'Assemblée constituante n'avait pas été créé autour de lui. Et lorsque ce décor l'eût aidé à créer l'armée, il dit à Tchernov et à Avxentiev : « L'esclave a fait son travail, qu'il s'en aille. » C'est bien ainsi que les choses se sont réellement passées.

Et les « esclaves constituants » ayant accompli leur tâche s'enfuirent de différents côtés. Avxentiev partit pour la France et l'Angleterre demander à l'impérialisme européen son aide contre nous. Tchemov avec ses amis politiques et tout le Presidium de la sacrosainte Assemblée constituante, frappa à la porte de notre maison soviétique et nous pria de le laisser entrer, car il ne supportait plus l'atmosphère créée par l'Assemblée constituante ⁷¹.

Ce fut une grande leçon, camarades, pour les masses les plus ignorantes et les plus arriérées. On ne pouvait souhaiter, ni exiger de meilleure leçon, de leçon plus claire, bien qu'on l'eût payée très cher. Frappez maintenant chez un paysan russe, qui ait tant soit peu de cervelle et demandez-lui : « Qu'en est-il de l'Assemblée constituante ? Marcheras-tu sous son drapeau ? » Que doit répondre le paysan ayant suivi tant soit peu la vie de son pays ? Il doit répondre : « J'ai vu ce drapeau à Samara, je l'ai vu à Ekaterinbourg, à Oufa, Et j'ai vu comment Koltchak s'en est fait des bandes molletières ! »

Ainsi, les porte-drapeau les plus autorisés de l'Assemblée constituante, messieurs les s.-r., ont cherché asile, où ? Là où la révolution continuait, parce que la classe ouvrière ne se bourrait pas le crâne avec les idées superficielles et formelles de la démocratie, mais disait que la défense de la révolution était la classe ouvrière armée et organisée, qui prend le pouvoir dans ses mains, met devant chaque porte une sentinelle armée et dit : « Défense d'entrer aux oppresseurs et aux gredins. »

Ainsi, camarades, nous avons connu des succès, des hauts et des bas, des offensives et des retraites dans notre évolution intérieure, mais d'une manière générale, dans l'ensemble l'histoire a très bien travaillé pour nous en détruisant tous les anciens préjugés. Et nous avons vu le résultat de ce travail à l'occasion des derniers soulèvements paysans, qui se sont produits à l'intérieur du pays, ils étaient menés par les agents directs de Koltchak et soutenus par les koulaks, mais ils ont entraîné par endroits dans leurs remous d'importants groupes de paysans moyens : car la paysannerie sent qu'il est difficile de vivre mais ne comprend pas toujours où est la bonne issue.

Mais au moment de la révolte, quels furent les mots d'ordre proposés par ses participants ? Si au début de la première révolution de février ils avaient encore proposé un mot d'ordre favorable au tsar, ils l'ont rejeté par la suite. Ils savaient qu'on ne pouvait toucher avec lui une masse tant soit peu importante et ils ont emprunté aux s.-r. le mot d'ordre d'Assemblée constituante. Car Krasnov, Dénikine, tous ceux qui rêvaient de rétablir le pouvoir autocratique des propriétaires fonciers, étaient pour l'Assemblée constituante; en se présentant devant le peuple, ils mettaient le masque de l'Assemblée constituante. Ce masque a été usé par Koltchak. *Il a été usé jusqu'à la corde.* Et voilà pourquoi, lors des dernières révoltes, ici à l'arrière du front Est, les agitateurs contre-révolutionnaires ne proposaient plus le mot d'ordre « Vive l'Assemblée constituante », mais « Vive le pouvoir soviétique », et « A bas le parti des Communistes »... « A bas les étrangers », etc. Mais ils n'osèrent pas lancer le slogan « A bas le pouvoir soviétique », et (je possède beaucoup d'appels imprimés et manuscrits, diffusés par les gardes-blancs à Simbirsk et dans les provinces de Kazan) ils imitaient partout nos mots d'ordre et nos organisations. Ils ont leur propre état-major, qui comporte un commissaire militaire et un chef militaire comme cela se doit selon les décrets du pouvoir soviétique. Il est à croire que les idées du pouvoir soviétique ont pénétré profondément la conscience, la peau et les os des masses paysannes, si on ne peut tromper les paysans, les pousser à la révolte, autrement qu'en brandissant le drapeau du pouvoir soviétique...

Nous devons profiter de cette leçon qui découle des dernières révoltes. J'ai fait rapport là-dessus ces jours-ci au Soviet de Moscou et j'y ai rappelé comment il y a 50 ans, ou environ 50 ans, alors que nos révolutionnaires russes ne représentaient encore qu'un groupe infime et faible, et que le paysannat était entièrement imprégné des préjugés religieux et monarchiques, surgit l'affaire bien connue de Tchiguirine, dirigée par le défunt camarade Stéfanovitch, — à l'époque jeune homme encore inexpérimenté, — qui se lança dans une entreprise fort risquée. Ce groupe de révolutionnaires s'adressa aux paysans avec une fausse charte signée par le tsar; la charte s'appelait la charte d'or et portait un grand sceau d'or ⁷². Qu'est-ce que cela signifiait ? Cela prouvait l'extrême faiblesse des révolutionnaires et la grande force des préjugés monarchiques dans les masses paysannes. Cette entreprise fut

désapprouvée par tous les révolutionnaires, car quelle que soit leur faiblesse, les révolutionnaires n'ont jamais le droit de s'aligner sur les vues erronées des masses populaires. En quoi consiste la force d'un parti révolutionnaire ? Dans le fait que nous faisons la lumière dans la conscience des masses laborieuses. Un parti révolutionnaire, ne doit jamais, ni dans le succès ni dans l'échec, ni dans ses heures de force, ni dans ses heures d'impuissance et de faiblesse, jamais et sous aucun prétexte mentir et tromper la masse des travailleurs.

Voilà pourquoi le parti révolutionnaire, comme je l'ai dit, désapprouva cette aventure d'un groupe de faibles révolutionnaires. Mais, camarades, si, il y a 50 ans, nous avons vu la fausse manoeuvre d'un jeune et faible parti révolutionnaire, maintenant nous voyons une hasardeuse contre-révolution expirante jouer son dernier atout. Elle n'a pas de base idéologique. Elle est obligée de se placer sur notre terrain.

Voilà pourquoi les s.-r. de gauche, qui ne se considèrent pas comme un parti de l'Assemblée constituante, mais comme un parti des soviets, constituent maintenant une couverture pour la contre-révolution. De même que durant la période précédente les s.-r. de droite avaient donné en gage à Koltchak le drapeau de l'Assemblée constituante, de même maintenant les s.-r. de gauche prêtent à ces mêmes agitateurs de Koltchak, et d'une manière générale à tous les contre-révolutionnaires, un drapeau illusoire, falsifié, le faux drapeau du pouvoir soviétique.

Nous avons donc appris avec ces révoltes à connaître la puissance de notre idéologie et de notre organisation. Mais, il va de soi que les révoltes étaient aussi le signe de notre faiblesse, car elles entraînaient dans leur tourbillon, comme je l'ai déjà dit, non seulement les koulaks, mais aussi — nous ne devons pas nous leurrer sur ce point — une partie importante de la paysannerie moyenne. Cela s'explique par la raison *générale* que j'ai exposée : le retard de la paysannerie. Mais il ne faut pas cependant tout mettre sur le compte du retard, car Marx a dit autrefois qu'il n'y a pas que des préjugés chez les paysans, mais aussi de la raison, et que l'on peut les faire raisonner à partir de leurs préjugés, les amener par l'expérience à un nouveau régime, afin que les paysans fassent l'épreuve qu'ils ont dans la personne de la classe ouvrière, de son parti, de son appareil soviétique, des chefs, des défenseurs. Il faut que le paysan comprenne nos réquisitions obligatoires, qu'il les accepte comme une chose inévitable que nous appliquons aux paysans révoltés, faisant en sorte qu'une peine double, triple, pèse sur le koulak; il faut qu'il comprenne que nous nous intéressons à la vie du village, que nous considérons qui a la vie facile, et qui a la vie dure, que nous savons faire le partage et que nous recherchons les liens les plus amicaux et les plus étroits avec les paysans moyens. Cela nous est nécessaire pour deux raisons.

D'abord, parce que c'est indispensable à la classe ouvrière russe dans sa lutte contre ses ennemis intérieurs et extérieurs, jusqu'à ce que la classe ouvrière arrive au pouvoir en Europe occidentale jusqu'à ce que nous ayons la possibilité d'appuyer notre flanc gauche sur une dictature du prolétariat en Allemagne, en France et dans d'autres pays; jusqu'à maintenant nous serons alors obligés d'appuyer notre flanc droit *en* Russie sur les paysans moyens. Mais pas seulement maintenant; après la victoire finale, inévitable, historiquement déterminée de la classe ouvrière sur toute l'Europe, il restera à notre pays l'énorme tâche de la socialisation de notre économie, agricole, la transformation de notre économie morcellée et arriérée, en

une économie nouvelle, collective communiste. Comment ce passage, le plus grand de l'histoire du monde pourrait-il être accompli contre le vœu des paysans ? Il ne le pourrait pas. Il ne faudra pas ici user de mesures de violence, de mesures de contrainte, mais de mesures pédagogiques, d'influence, de soutien par le bon exemple et l'encouragement. Voilà des méthodes par lesquelles la classe ouvrière organisée et éclairée persuadera les paysans, les paysans moyens.

Et sur le Don, camarades, lorsque nos régiments rouges, qui libéraient la région du pouvoir de Krasnov, rencontraient les masses cosaques, ces derniers demandaient à nos commissaires, communistes « Et maintenant ? Jetez-vous tout dans la chaudière commune ? Est-ce que vous nous prendrez tout pour le verser dans la communauté ? » Les commissaires, qui comprenaient mieux le sens de la politique communiste, leur répondaient : « Non, nous n'employons la contrainte qu'avec les capitalistes, les exploités, les propriétaires et les koulaks des campagnes, qui exploitent le travail d'autrui pour le profit et la spéculation sur le grain. En ce qui concerne le paysan moyen, y compris le paysan moyen cosaque, nous emploierons à son égard des méthodes d'action idéologique, c'est-à-dire que nous stimulerons la création d'une économie communiste. Le gouvernement viendra en aide à cette économie par les méthodes de science agronomique, par des moyens techniques, scientifiques et financiers; et les exploitations isolées n'ont qu'à essayer de rivaliser avec ces exploitations communistes; les cosaques, les cosaques sceptiques, petits propriétaires dans l'âme diront alors en se grattant la nuque : « Eh bien, ce n'est pas mal. » Nous verrons si la commune marche bien chez vous, et nous ferons alors de même. »

Voilà la seule méthode juste du prolétariat qui se trouve au pouvoir : voir dans le paysan un allié et orienter toute notre politique dans les campagnes conformément à cela. Les révoltes, qui ont eu lieu ici et dans la région de la Volga, nous ont donné un avertissement et un avertissement doublement grave, du fait qu'à l'ouest, le prolétariat n'est pas encore au pouvoir. Les erreurs sont toujours néfastes, mais quand nous serons forts de la victoire du prolétariat à l'ouest, nos erreurs seront moins dangereuses, elles le sont d'autant plus maintenant qu'il ne s'agit pas seulement de fautes, mais de véritables crimes. Le pouvoir soviétique est un pouvoir. Le pouvoir offre à des personnes isolées la possibilité de privilèges, de profit illégal, d'enrichissement, de gains et de violence de toutes sortes, et il était inévitable que des éléments profondément dépravés adhèrent au pouvoir soviétique en différents endroits. Il y a aussi beaucoup de travailleurs qui, sous l'ancien régime, vivaient dans un certain milieu, et qui croyaient en l'ordre ancien, mais ils ont vu l'ordre nouveau et, en hommes honnêtes ayant compris où se trouvait la vérité, ils sont passés de notre côté. Mais beaucoup de travailleurs, fieffés gredins sous l'ancien régime, soutenaient l'ancien point de vue parce que ça leur rapportait et étaient prêts, sous n'importe quel régime à se peindre en n'importe quelle couleur, à adorer n'importe quel Dieu. Un drame ancien raconte ainsi qu'un vieux courtisan Esterman prie d'abord le Dieu russe, puis le Dieu turc, puis le Dieu allemand et ensuite les trahit tous les trois.

Voilà comment, camarades, des éléments profondément étrangers à l'esprit de la politique communiste, spirituellement et moralement étrangers aux masses travailleuses ont pénétré à la base et au sommet du pouvoir soviétique; et, regardez-les dans les districts, les volosts,

se conduire envers les paysans exactement de la même façon que les commissaires, les ispravniks, les ouriadniks, les gendarmes et les chefs de zemstov se comportaient sous l'ancien régime, çà et là, littéralement possédés par la fureur, dans une protestation impuissante, les paysans prennent leurs massues et leurs fourches et ils vont, faute d'idéologie, arracher les rails, les ponts, encouragés par les agitateurs révolutionnaires. On m'a montré par exemple, dans la province de Kazan des documents concernant le district de Senguileevsk, où les paysans furent soumis à d'incroyables humiliations de la part de quelques petits fonctionnaires soviétiques, justement des fonctionnaires, et non des travailleurs soviétiques, qui servent eux les besoins des paysans, expliquent, donnent des éclaircissements, appliquent à l'égard de l'ennemi direct, une contrainte ouverte, mais traitent les paysans peu conscients en amis. Dans ce district on a employé les vieux procédés tsaristes, la violence et l'oppression. Et lorsque j'ai lu ces documents, j'ai demandé ce qu'on avait fait de ces gens. J'ai dit que si j'avais fait partie de leur tribunal, j'aurais convoqué les paysans du district de Senguileevsk, j'aurais appelé, d'un côté, les lâches agents de Koltchak, qui les avaient incités à détruire les chemins de fer, et de l'autre, les gredins soi-disant soviétiques, qui, sous le couvert du pouvoir soviétique, opprimaient les paysans et je les aurais fait fusiller les uns et autres par un même peloton, composé de paysans et de gardes rouges.

Camarades, prenons bien note de cet avertissement. Regardons et inspectons nos rangs soviétiques, épurons-les de tous les éléments étrangers et forçons les paysans à comprendre qu'ils n'ont qu'une seule issue celle qui consiste à franchir avec la classe ouvrière le col redoutable, au pied duquel nous nous trouvons maintenant. Car si notre situation intérieure est difficile par ces mois de disette printaniers et elle le sera encore plus en été, ce dont tous nos ennemis essayeront de tirer profit, en revanche notre situation internationale s'améliore de jour en jour et nous ouvre des perspectives de plus en plus lumineuses.

Camarades, j'ai commencé par la description du Traité de Brest-Litovsk, la page la plus pénible et la plus noire de l'histoire du pouvoir soviétique. Vous vous souvenez certainement tous du tollé soulevé à notre endroit par tous ces prétendus patriotes, qui parlaient de pot de vin et de trahison. Ce furent des semaines et des mois affreux au cours desquels le pouvoir soviétique révéla son impuissance. Nous n'avions pas d'armée — l'ancienne armée s'était éparpillée, avait stoppé nos transports et détruit l'économie, et il n'y avait pas de nouvelle armée — et nous fûmes contraints de faire le bilan d'une guerre, dans laquelle l'armée du tsar avait essuyé une horrible défaite. Nous avons dû payer les traites du tsar et de Milioukov. Cela nous incombait.

Et lorsque nous disions alors : « Attendez un peu. Vous viendrez cuire à notre four. La révolution allemande éclatera, le Kaiser allemand n'est pas éternel », comme ils se moquaient de nous, ces sages, qui disaient : « Vous nourrissez le peuple russe de fables. L'escargot avance, mais nul ne sait quand il arrivera » et « en attendant que le soleil se lève on a tout le temps de rester dans le noir ». Pire ils le disaient carrément, les mencheviks allemands et les sociaux révolutionnaires de Scheidemann et d'Ebert écrivaient dans leurs journaux dix jours avant la révolution allemande : « Les bolcheviques trompent sciemment le peuple russe en parlant de révolution en Allemagne, chez nous, il n'y aura pas de révolution. » Ils écrivaient

cela dix jours avant la révolution allemande. Nos mencheviks russes les citaient, les commentaient, se référant à leur opinion, à leur jugement.

Camarades, ici, comme dans la question de l'assemblée législative l'histoire a bien travaillé et a devancé toutes les alliances et toutes les prédictions, aussi bien celles des charlatans que celles du socialisme scientifique.

A Brest-Litovsk, nous avons été écrasés, le baron Kuhlmann, le Comte Czernin, représentants des Hohenzollern et des Habsbourg étaient en face de nous; camarades, il aurait fallu que vous puissiez les voir d'aussi près que je les ai vus... quoique je ne vous souhaite pas de vivre, ne serait-ce qu'une demi-heure ce que nous avons dû supporter devant ces imbéciles diplômés, patentés, et titrés de Hohenzollern et de Habsbourg.

Quant à eux, camarades, ils nous examinaient comme une dame qui regarderait une plante exotique.

« Voilà ce qu'il nous est donné de voir... Le pouvoir soviétique, eh bien, dépêchons-nous de l'examiner car il a été prédit de façon précise qu'il périrait jeudi de la semaine prochaine. »

Le baron Kuhlmann et le comte Czernin sont bien sûr des gens éminemment polis : dans les entretiens ils y faisaient seulement allusion, mais dans les entretiens privés ils disaient carrément : C'est vous qui signez le traité, mais d'autres l'appliqueront, d'autres prendront « la relève », des gens « mieux », c'est-à-dire de solides dirigeants bourgeois, ou peut-être même la monarchie, les mêmes Romanov. Ils en étaient convaincus, ils n'en doutaient pas. Et lorsque cet insolent comte Mirbach, paix à sa mémoire, venait me voir au commissariat à la guerre, évidemment sans y être invité (cela se passait au mois de mai de l'année dernière lorsque les Tchécoslovaques s'insurgeaient dans l'Est, et que les Allemands attaquaient au Sud, toute l'Ukraine était entre leurs mains, Skoropadski était déjà en selle et pensait y être solidement assis) — à cette époque maudite le comte Mirbach demandait du haut de sa grandeur : « Eh bien, quand direz-vous adieu à la Russie ? »

Par politesse je m'efforçais d'éluder la question et je répondais : « Vous savez, Comte, à notre époque trouble et changeante il n'y a pas de gouvernements stables. » A quoi il me répétait avec toute l'insolence du junker prussien : « Non, je parle de votre gouvernement. » Alors oubliant tout devoir de politesse, je lui lançais : « Croyez, Comte, que notre gouvernement est plus solide que certains héréditaires. »

Et vous auriez dû voir, camarades, la tête du comte Mirbach. C'était juste le jour où, dans Moscou affamé, la contre-révolution voulait provoquer un combat de rues lors de la procession religieuse de Pâques : le long du Kremlin les processions s'avançaient et le comte Mirbach, regardait par la fenêtre (la conversation avait lieu au 3^e étage) et répétait : « ... partout, partout ça chancelle. »

Et quand je lui ai dit que notre gouvernement était plus solide que certains gouvernements héréditaires, il m'a regardé, comme on regarde un fou, ayant oublié toutes les lois, celle de Dieu et des hommes.

S'est-il écoulé beaucoup de temps depuis ce jour ? Même pas un an, mais qu'est-ce un an dans l'histoire des peuples ? Et où est aujourd'hui le comte Mirbach ? Il est vrai qu'il a été tué, mais où est maintenant le Kaiser allemand ? Il est caché quelque part en Hollande, et il n'ose se montrer dans son pays. Et le baron Kulhmann et le comte Czernin avec lesquels nous siégeons à Brest-Litovsk ? Et la monarchie allemande ? Il n'en reste aucune trace. L'armée allemande ? Elle n'existe pas, elle est tombée en poussière. Et la classe ouvrière allemande ? Elle lutte pour le pouvoir.

La monarchie austro-hongroise est défaite, brisée. Où est l'empereur austro-hongrois Karl ? Il se cache quelque part. Le prince Czernin ? Il se cache on ne sait où. Quant au pouvoir soviétique il existe à Moscou, à Pétrograd, à Samara et partout il est cent fois plus solide qu'il ne l'était il y a un an.

L'étau de l'impérialisme anglo-français nous menaçait, et il a semblé à un moment qu'il allait nous broyer. Après la victoire sur l'Allemagne la toute-puissance des Anglais et des Français ne connut plus de limite. Qui plus est, la bourgeoisie allemande elle-même, passa volontiers avec Hindenbourg au service de la France et de l'Angleterre pour écraser les bolcheviks. Je possède des journaux allemands, récents où l'on dit sans embages dans une série d'éditoriaux : « A l'ouest, c'est-à-dire à la frontière franco-allemande, s'élèvent des murs de béton et d'acier, des citadelles, — ce sont les murs de la haine héréditaire nationale entre la France et l'Allemagne. Mais cela n'est rien en comparaison de l'abîme qui nous sépare de l'Est. Avec la France nous devons d'une manière ou d'une autre parvenir à nous entendre, mais avec les bolcheviks, avec le pouvoir soviétique, jamais. C'est une autre conception du monde, ils refusent (je cite textuellement) « ils refusent toutes les bases de la vie économique et la propriété privée », et — c'est nous qui l'ajoutons — l'ordre, sur lequel est basé le profit sacrosaint. La lutte avec l'Angleterre et la France, les vieilles citadelles de Belfort, de Verdun, tout cela n'est rien par rapport à la haine, que nous inspirons au capital européen uni. Tel est l'aveu de la bourgeoisie allemande, écrasée, humiliée, pillée, qui continue à dire alors qu'elle se tord sous la botte de la bourgeoisie française et anglaise : « Tout de même tu nous es plus proche, plus chère que cette effrayante république communiste soviétique. » Voilà le sentiment que nous inspirons à l'Allemagne, à la France et à l'Angleterre, partout.

Certes, vous pouvez dire, que lorsque l'Angleterre et la France ont proposé le voyage dans l'île de Prinkipo, le pouvoir soviétique a donné son accord, il y a consenti, comme à Brest-Litovsk, parce que nous sommes prêts à profiter de toutes les possibilités de réduire notre front, d'obtenir un armistice, un répit, d'alléger la peine de notre Armée Rouge et du peuple ouvrier tout entier. Nous serions allés sans doute à l'île Prinkipo, comme nous sommes allés à Brest-Litovsk, non à cause de la sympathie, du respect et de la confiance que nous inspirent Clemenceau, Lloyd George, et ce vieil hypocrite bigot d'outre-Atlantique, Wilson. Non, camarades, ni Clemenceau, ni Lloyd George, ni Wilson ne s'y trompent un seul instant, comme auparavant les Hohenzollern et les Hasbourg ne s'y sont pas trompés; ils savent, que nous ressentons à leur égard les mêmes sentiments qu'ils éprouvent envers nous. Nous sommes liés à eux par une haine interne, une mortelle hostilité intérieure, et l'accord avec eux n'est dicté que par un froid calcul et n'est en réalité qu'un armistice provisoire, après lequel la lutte reprendra inévitablement avec une force nouvelle.

Il semblait au début, qu'ils allaient nous écraser, puis ils nous ont proposé l'île Prinkipo, ensuite ils ont cessé d'en parler. Pourquoi ? Parce que Koltchak, Dénikine, Krasnov et Mannerheim en Finlande avaient dit à la finance impérialiste : « Attendez un peu, accordez-nous encore deux ou trois mois de printemps : le pouvoir soviétique sera étranglé et vous ne serez plus obligés de traiter avec lui à l'île Prinkipo. » Lloyd George leur a répondu : « Vous nous avez fait cette promesse depuis longtemps. D'abord Milioukov, puis Kérenski, puis Skoropadski en Ukraine, puis Krasnov; maintenant Krasnov a fui Rostov, Bagaevski l'a remplacé, vous nous avez tous fait cette promesse. Koltchak l'a depuis longtemps promis à l'Amérique. Nous ne vous donnerons plus l'aide de troupes, car notre situation dans le Nord et le Sud empire chaque jour. » Koltchak, Dénikine et les autres répondirent alors : « Nous vous demandons, nous vous supplions de nous accorder ne serait-ce qu'un court délai, pour en finir avec le pouvoir soviétique. Ne commencez pas à traiter avec lui, ne le consolidez pas. Nous préparons une grande offensive pour le printemps. »

Et voilà que l'offensive s'est produite, cette offensive de printemps, que nous supportons maintenant. Pendant tout l'hiver les alliés ont donné de l'argent, des munitions. Ils n'ont pas donné de forces vives, car ils craignaient de trop se fourrer dans nos affaires, de s'enliser dans notre plaine soviétique, car l'expérience de l'Allemagne leur avait fait comprendre que les troupes des impérialistes entraient en Russie avec le drapeau tricolore de l'impérialisme et de la violence, mais qu'elles quittaient la Russie soviétique avec le drapeau rouge du communisme.

Ils sont d'accord pour donner des armes, de l'argent, des fusils, mais ils emmènent leurs soldats.

En France le journal influent *Le Temps* et en Angleterre le journal du même nom le *Times*, disent ouvertement que les troupes françaises quittent Odessa, parce que, après la chute de Nikolaïev et de Kherson la situation de l'armée de débarquement à Odessa est devenue trop périlleuse. On le dit ouvertement dans la presse européenne. J'ai sur moi un télégramme, reçu aujourd'hui ou hier, relatif à la situation des troupes alliées dans le nord de la Russie — je ne sais s'il a été publié dans la presse : « Amérique-Radio Paris à destination du Canada. Une émotion involontaire s'est emparée des cercles britanniques concernant le sérieux danger d'anéantissement qui menace l'expédition d'Arkhangelsk : ceci ne fait que confirmer l'opinion avancée par des militaires américains il y a déjà plusieurs mois. Des faits nouveaux et marquants se sont ajoutés, en particulier la révolte des troupes finlandaises à Arkhangelsk. »

Les Américains et les Anglais avaient mobilisé ou, plus vraisemblablement, avaient attiré à eux les troupes finlandaises, lorsque les Allemands occupaient la Finlande et que les Anglais apparaissaient aux yeux de la Finlande comme des libérateurs de l'impérialisme allemand. Maintenant la radio américaine de Paris annonce ouvertement la révolte des soldats finlandais faisant partie de l'effectif de l'armée anglo-américaine sur notre côté Nord : « L'insurrection des troupes finlandaises, qui menace de couper la seule route de nos soldats, de même que la concentration par les bolchévicks de bateaux de guerre sur la Dvina et la Volga, prouvent qu'ils sont prêts à l'attaque. Les Canadiens constituent la part la plus importante du détachement qui se trouve en ce lieu. Les personnalités officielles reconnaissent qu'il n'y a pas le moindre espoir de renforcer leur effectif avant l'offensive bolchevique. »

Le *Daily Mail* de Londres dit dans un éditorial : « La responsabilité de ce danger incombe aux alliés. Ils ont envoyé cette armée alliée et se sont refusés à la rappeler. Ils l'ont fait en pleine conscience au mépris du danger, qui menaçait l'armée, malgré les mises en garde des soldats et des marins. Les regards du monde entier se tourneront vers eux, s'ils tombent aux mains de l'ennemi, car leur sort sera affreux », etc. Bien entendu, c'est un mensonge impudent. S'ils tombent entre nos mains, nous agirons envers eux comme nous avons agi avec des centaines et maintenant probablement des milliers de Français, d'Anglais et d'Américains, que nous fîmes prisonniers en Ukraine et dans le Nord. Nous les avons envoyés s'asseoir sur les bancs des écoles et leur avons donné comme professeurs des communistes français et anglais, et ils font d'excellents progrès.

Il n'y a pas longtemps, au Parlement anglais, un député bourgeois, demandait au Ministre de la Marine s'il était vrai qu'un certain « Price » dirigeait la criminelle propagande bolchevique sur le littoral de Mourmansk, et s'il était vrai qu'un bataillon anglais s'était insurgé

et qu'il avait fallu le rapatrier. Le ministre anglais de la Marine fut contraint de convenir qu'en effet, ce Price était auparavant le correspondant du journal *Manchester Guardian*, journal démocrate anglais, qu'il était devenu communiste chez nous à l'école soviétique, qu'il avait quitté Moscou pour le Nord et y avait dirigé la propagande avec un énorme succès, que la révolte n'avait pas été le fait d'un seul bataillon, et qu'il avait fallu rapatrier ces troupes. A Odessa deux camarades français ont été fusillés sur l'ordre d'un général français pour avoir fait de l'agitation parmi les troupes. Ce n'est pas par hasard que ce général français prétextait un climat trop rude et se dépêcha de ramener ces troupes en France.

Je pourrais citer un autre passage du même journal allemand disant : « L'Armée Rouge est forte, mais plus par sa propagande que par ses armes. Les bolchévicks, dit le journal, ne sont pas un simple parti politique, actuellement à la tête du gouvernement soviétique : non, ce sont des révolutionnaires mondiaux, qui appliquent le principe de l'internationalisme d'Etat et refusent dans la pratique les principes de la vie économique et la notion de propriété privée. »

Et plus loin : « Aux masses imposantes de l'Armée Rouge, dit le journal, nous ne pourrions pas opposer les détachements des volontaires d'Hindenburg et défendre la frontière, car l'Armée Rouge dispose d'une force de propagande énorme, elle mobilise tous les mécontents du monde entier sous la bannière du pouvoir soviétique. »

Voici ce que reconnaît le journal bourgeois *Berliner Tageblatt*. Il constate le terrible désarroi des classes dominantes du monde entier et termine par de véritables compliments à l'adresse du gouvernement soviétique : « Autant la politique de Lénine et de Trotsky est claire et consciente, autant la politique des pays de l'Entente est stupide et contradictoire. Par leur politique ils ne font que pousser l'Allemagne dans les bras des bolcheviques, etc. »

Voici le sentiment qui domine maintenant parmi les classes possédantes, la bourgeoisie, les ministres, les gouvernements, les généraux de tous les pays. Ils voient une force envahir la conscience des masses ouvrières. Ils isolent la Russie soviétique, la mettent en quarantaine pour empêcher les bacilles du bolchévisme, les microbes du pouvoir soviétique de pénétrer à l'ouest, et en même temps ils débarquent chez nous et prennent le chemin le plus court pour

être contaminés. La presse des milieux dirigeants constate le désarroi, l'impuissance, une totale prostration idéologique et politique. J'ai cité le *Times et Le Temps*, les journaux français et berlinois; ils se plaignent tous du désarroi et de la stupidité de leurs classes dirigeantes. On a dit depuis longtemps : « Celui que Jupiter veut détruire, il lui ôte d'abord la raison. » C'est compréhensible, lorsque la situation d'une classe devient sans issue, elle perd l'esprit.

Je ne rentrerai pas dans ces considérations. Il ne s'agit pas de cela. Là où l'histoire travaille pour nous, pour la classe ouvrière, elle la pousse en avant. Là où l'histoire dévoile les bases de la domination des anciennes classes, nous réussons inévitablement. Les anciennes classes sont condamnées par l'histoire. Je l'ai indiqué lorsque j'ai dit que notre situation internationale s'améliorait chaque mois, chaque semaine, chaque jour. Nous devenons plus forts, eux plus faibles. Voilà pourquoi nous n'avons pas craint l'armistice. Le temps travaille pour nous. L'armistice se terminera, nous serons plus forts, eux, plus faibles. Y aura-t-il ou non un armistice ?

Je ne sais, mais ils emmèneront leurs troupes, nous avançons avec succès au nord. Ces lamentations ne sont pas accidentelles. Après la prise de Chenkoursk, de nouvelles troupes s'y sont concentrées et hier précisément un télégramme nous a informé d'une nouvelle avance de 18 verstes en direction d'Arkhangelsk. Je ne doute pas que ce ne soit que le début d'une nouvelle offensive, qui fera passer à notre école communiste quelques milliers de bons communistes anglais et américains.

Tout cela indique que notre situation internationale est favorable. L'histoire ne laisse à nos ennemis intérieurs que quelques semaines,

un mois, deux mois au plus. Et ils savent que si, maintenant, en avril, en mai, en juin ou en juillet, ils ne réussissent pas à nous contraindre à perdre pied, à tomber au seuil même du socialisme européen, ils n'y parviendront jamais. Il arrive qu'un homme solide et en bonne santé glisse sur une écorce d'orange et se brise le cou. Voilà ce qu'ils espèrent pour le pouvoir ouvrier et paysan dans les difficiles conditions où il se trouve, alors que la révolution européenne se développe sans être complètement victorieuse et que l'on nous harcèle de tous côtés. Ils pensent qu'il suffira peut-être que Koltchak et Dénikine percent le front en un seul endroit, sèment la terreur, terrorisent et abaissent le moral de l'Armée Rouge, trompent les paysans moyens en les soulevant avec des mots d'ordre soviétiques contre le pouvoir soviétique, créant ainsi la confusion et le carnage, et que dans ces conditions difficiles le pouvoir soviétique périra en Russie à la veille de son triomphe total dans le monde entier.

Voilà quel est le sens de l'offensive de Koltchak. Sur tous les autres fronts l'offensive a échoué. Les bataillons allemands d'Hindenburg remportent quelques succès en Lettonie et d'une manière générale à l'ouest, avec les Polonais, les Lithuaniens, les Esthoniens, les gardes-blancs de Biélorussie et de Lithuanie, mais ces mêmes journaux (j'en ai deux ici sur moi : un journal prussien de l'est et un de Berlin) disent nettement : « Nous ne pouvons développer ces succès accidentels, partiels. S'il nous reste quelques unités sûres, nous en avons maintenant besoin non contre les bolcheviques russes, mais à Berlin. »

La situation sur le front Ouest se rétablit. Les bandes de Petlioura se dispersent, se désagrègent elles ne nous effraient pas. La révolution soviétique de l'Ukraine a gagné la

Galicie, et la Galicie était l'arrière de Petlioura. L'incendie y fait rage maintenant derrière eux. En Ukraine, il y avait peu d'unités régulières de l'Armée Rouge. Cependant, les gardes-blancs de Grichine-Almazor et aussi les unités régulières franco-anglaises contre lesquelles nous nous étions battus sous Bierezovska où nous avons ramassé un butin important, dont trois chars énormes, battaient en retraite, démoralisés devant la puissance de l'insurrection des ouvriers et des paysans.

Sur le Don, dans le bassin du Donetz aucune offensive n'a réussi contre nous. Notre avance victorieuse se confirme sur le Don et se poursuivra par la suite jusqu'au Caucase. Krasnov est battu. Dénikine sera battu. Dans le bassin du Don et où ils concentrent toutes leurs forces, et où nous les prendrons dans un étau de fer, de Marioupol à Taganrog, de Voronej à Velikokniajeskaia par Torgovaia sur Bataisk et sur Rostov, l'étau se resserre, de plus en plus fort et de plus en plus solide. Le mois des grandes crues passera, et notre offensive se mettra en marche, se déploiera suivant son cours naturel. Nous y sommes les plus forts. Je ne vous cacherai pas que notre excellente flottille, incomparablement plus forte que celle de l'adversaire, est au seuil de la mer Caspienne.

Il ne reste que l'Est, l'Est seulement. L'Oural, la Sibérie où Koltchak attaque, et où nous reculons, où notre ennemi remporte des succès, et où nous essuyons des échecs ces derniers temps. Et ici Koltchak s'est fixé comme tâche jusqu'à l'avènement du printemps, de couper la Volga à quelque prix que ce soit et de nous priver de cette artère importante.

Jadis, il n'y a pas si longtemps, nous avons nettoyé la Volga des gardes blancs et nous en avons fait une rivière soviétique honnête. Maintenant, les gardes blancs veulent à nouveau déshonorer, salir la Volga, l'arracher aux paysans et aux ouvriers auxquels elle est indispensable pour le transport. Si un danger menace le pouvoir soviétique, le pouvoir des ouvriers et des paysans, c'est celui que représentent les bandes de Koltchak, assurées du soutien des s.-r. et des mencheviks et des idées de l'Assemblée constituante.

L'arrière de Koltchak est vaste. Il existe en Sibérie une riche paysannerie koulak. Koltchak s'appuie sur elle. Du pays tout entier, les pires éléments contre-révolutionnaires de l'ancien corps des officiers ont accouru vers lui. Avec leur aide et celle des koulaks, Koltchak procède à une large mobilisation des masses paysannes. Il a reçu d'Amérique l'approvisionnement indispensable, il possède à l'heure actuelle une grande partie de l'Oural, il nous a repris Oufa conquise au prix du sang des ouvriers et des paysans et menace les abords de Kazan et ceux de Samara. Et ici, camarades, nous nous trouvons devant la tâche la plus importante que maintenant doivent accomplir les ouvriers et les paysans du pays tout entier : nous devons à n'importe quel prix concentrer nos meilleures forces sur le front Est. Le succès de Koltchak s'explique en grande partie par le fait que nous avons été obligés pendant l'automne de l'année dernière et pendant la première partie de l'hiver, après les énormes succès dans l'Est, de rappeler du front Est de solides unités, de prendre les meilleurs militants et de les envoyer dans le Sud contre Krasnov, qui, devant Voronej, menaçait Moscou, coeur de la Russie soviétique.

Dans le Sud, le travail est aux trois quarts terminé. Il sera achevé par les forces qui s'y trouvent. Maintenant, toutes les réserves, toutes les forces qui existent en tant qu'unités combattantes,

forces d'organisation et idéologiques, doivent être envoyées sur le front Est. Le mot d'ordre de la Russie soviétique actuellement, c'est *l'Oural* : il faut y concentrer toute notre force, créer sans craindre l'effort des régiments de choc de paysans et d'ouvriers, avancer à partir de la Volga vers l'Est, vers l'Oural.

L'Oural doit être à nous, comme c'est le cas de la région de la Volga, comme c'est le cas, dans une grande mesure, du Don. L'Oural doit être à nous. Nous devons reprendre Zatooust, Ekaterinbourg, nous devons nous frayer une route à travers Tchelabinsk et la Sibérie, où les ouvriers de Sibérie et les paysans pauvres nous attendent comme des libérateurs. Si le front Est est l'objectif principal du pays tout entier, c'est doublement, triplement le vôtre, camarades de Samara. Samara était un puissant repaire de la garde blanche et maintenant c'est un carrefour de l'Armée Rouge. Ici se croisent les chemins des trois armées de l'Est. C'est pourquoi toute l'attention, toutes les forces doivent être concentrées sur l'objectif du front Est et sur tout ce dont il a besoin. Vous êtes l'arrière le plus proche, vous êtes la zone voisine du front. Il faut comprimer les organismes civils soviétiques, élargir les organismes militaires. Tous ceux qui peuvent se montrer utiles, sur le front, qu'ils y aillent comme commissaire, dans les organisations d'intendance, dans les cellules, les régiments, les états-majors. Vous êtes obligés d'envoyer au front les meilleurs travailleurs. C'est sur le front Est que se décide maintenant le sort de la Russie soviétique et, avec elle, celui de la révolution mondiale tout entière. La révolution mondiale, bien entendu, ne périra pas, elle fera son chemin, mais elle peut être repoussée à un, deux ou dix ans. Nous voulons entrer dans cette révolution mondiale, en nous appuyant sur la Russie soviétique, telle qu'elle est maintenant, telle que nous l'avons préparée pendant dix années d'intense travail révolutionnaire et de lutte, telle que nous l'avons conquise avec vous pendant les journées d'octobre et défendue dans la lutte, contre tous les ennemis. Cette Russie soviétique, régénérée par le sang de la classe ouvrière, par ses épreuves, nous ne voulons la perdre pour rien au monde. Avec notre poitrine nous formons autour d'elle un bouclier qu'aucune force ne pourra transpercer.

Camarades, j'espère avoir tous les droits de dire que les 5e, 6e, 7e armées ont avec la ville de Samara, un arrière, solide et aguerri.

Camarades de Samara, lorsque vous étiez dans une mauvaise passe, lorsque, ici, peut-être dans cette même salle, ont retenti les discours de Dourov, nous avons donné l'alarme à Moscou, à Pétrograd. Nous avons dit aux ouvriers de Pétrograd et de Moscou qu'un noeud s'était formé sur la Volga, qu'il fallait le couper... et les ouvriers de Pétrograd affamés, en guenilles, sans se plaindre de leur maigre ration, ont mis un cran à leurs ceintures, ont pris leurs fusils et sont allés délivrer la Volga et votre Samara.

Maintenant, camarades, Samara est libérée, il y a une forte garnison, une courageuse organisation d'unions professionnelles et de comités d'usine soviétiques, d'élite de la classe ouvrière de Samara, unie par une même idée et fortifiée par de dures expériences et par toute la lutte antérieure. Mais maintenant vous ne demanderez pas à l'ouvrier de Moscou et de Pétrograd de vous délivrer car vous n'avez pas l'intention de vous rendre et vous n'aurez pas besoin d'être délivrés.

Devant cette assemblée, unie par une seule pensée une seule volonté, nous déclarons que toutes les tentatives de Koltchak pour couper la Volga sont des tentatives d'impuissance. Le soviet de Samara, la garnison de Samara, le prolétariat de Samara, en union avec notre front et nos arrières promet et fait serment que Samara ne se rendra pas, que la Volga restera un honnête fleuve soviétique.

A L'OURAL !

L'offensive de printemps longuement préparée par les ennemis de la République soviétique s'est déployée. Après les premiers succès de l'adversaire sur *le front Ouest* elle s'est arrêtée. La presse allemande a été obligée de reconnaître que les bataillons allemands, qui avaient joué le rôle le plus important dans l'offensive du front Ouest, sont très insignifiants en nombre et extrêmement peu sûrs. Et cela n'a rien d'étonnant! Les unités fortes sont infiniment plus nécessaires à la bourgeoisie allemande et à ses laquais conciliateurs à Berlin qu'à Kovno. Les troupes polonaises, en dépit de toutes les promesses des alliés ne sont ni chaussées ni vêtues, et sont affamés. Le communisme progresse chaque jour davantage en Pologne. Le front Ouest ne représente aucun danger sérieux.

En Ukraine les choses vont bien. La tentative de la contre-offensive de Pétioura a fait faillite. Ils ont déjà rendu Korosten. L'espoir qu'ils mettaient dans les régiments de Galicie s'est révélé fallacieux. Après la victoire de la révolution soviétique en Hongrie, les vagues d'un puissant mouvement révolutionnaire déferlent sur la Galicie tout entière. L'ancien chef du gouvernement de la rada ukrainienne Goloubovitch qui avait livré à Brest-Litovsk la Russie et l'Ukraine a été capturé par les ouvriers révoltés de Galicie et se trouve en prison.

Après avoir rendu Kherson et Nikolaev, les Anglo-Français ont abandonné l'espoir de se maintenir à Odessa. Ils évacuent d'urgence leurs troupes. Grichine-Almazov, général de la garde blanche, continue à sévir dans la capitale du Sud, à pendre les ouvriers d'Odessa aux réverbères, mais les jours de la domination bourgeoise sont comptés pas seulement à Odessa, mais aussi en Crimée.

Sur le Don, les opérations sont provisoirement arrêtées par la crue de printemps des rivières. La supériorité des forces est indubitablement de notre côté. Après avoir pris Vélikokniajesk et forcé Manytch, l'armée de tsaritsine tend la main vers le noeud ferroviaire de Torgo-vaïa, découvrant une nouvelle menace vers Bataïsk et Rostov. En même temps les armées ukrainiennes qui ont occupé Marioupol, avancent sur Taganrog. Dans le bassin du Donetz s'effectue une concentration de nos forces. La liquidation de la contre-révolution dans le Donetz et le Don sera réglée dans les prochaines semaines.

Dans le nord d'Arkhangelsk la presse bourgeoise anglo-américaine reconnaît que la situation de l'adversaire est sans espoir. Après y avoir concentré des forces assez considérables, nous sommes passés à l'offensive et progressons avec succès. L'aventure d'Arkhangelsk-Mourmansk est en train de se liquider très rapidement.

Les soulèvements qui se sont produits à l'intérieur pour soutenir l'offensive extérieure ont été presque partout liquidés avec succès ou sont en voie de l'être. Les paysans-moyens, trompés

dans plusieurs endroits, reconnaissent leurs erreurs et rentrent la tête basse dans la famille des ouvriers, des soldats de l'Armée Rouge et des paysans.

L'offensive générale de la contre-révolution sur les fronts extérieurs et intérieurs a échoué. L'adversaire ne remporte des succès que *sur le front Est*.

Pendant des mois Koltchak a constitué ses forces sous la protection de la soi-disant Assemblée constituante. Krasnov, Dénikine, Grichine-Almazov s'étaient ouvertement révélés comme des bandits Cent-Noirs. Koltchak s'est présenté sous la bannière de l'Assemblée constituante. Tchernov, Aventiev Lébedev, Fortunatov, Volski et d'autres sommités s.-r. de l'Assemblée constituante se sont rassemblées autour de Koltchak, ont dirigé la propagande, trompé les paysans, aidé à les mobiliser et ont ainsi créé, une armée à l'usurpateur, ancien amiral du tsar. La présence de nombreux et riches éléments koulaks dans le milieu paysan sibérien, comme l'afflux des officiers de la garde blanche, ont facilité la tâche de Koltchak.

D'un autre côté, après les succès obtenus sur la Volga, le pouvoir central soviétique a concentré toute son attention sur le front Sud, où des unités aguerries et des chefs expérimentés et énergiques ont été envoyés à partir du front Est. Il en est résulté un affaiblissement du front Est. Nous avons perdu Oufa, et Koltchak s'est fixé comme but d'attaquer en même temps Kazan et Samara. Le front Est est maintenant de première importance. Il est vrai que, d'après toutes nos informations, tout ne se passe pas si bien que ça dans les armées de Koltchak. La paysannerie mobilisée avance sous l'effet de la contrainte, des émeutes et des répressions ont fréquemment lieu dans les parties les plus calmes du front, les soldats de Koltchak accourent vers nous par dizaines et centaines. Néanmoins, il faut reconnaître qu'à l'heure actuelle les forces les plus importantes de la contre-révolution se trouvent sur le front Est. C'est dans cette direction que nous devons frapper un grand coup.

De nouveau, comme au mois d'août de l'année dernière nous lançons le cri : *Sur le front Est!* Non seulement nous ne donnerons pas d'unités nouvelles, mais nous ferons appel aux ouvriers les meilleurs et les plus expérimentés — non seulement à ceux de Moscou et de Léningrad comme l'année dernière, mais à ceux de toute la région libérée de la Volga, de Samara, de Simbirsk, de Kazan, de Syzran. Tous les paysans conscients de la région de la Volga soutiendront, comme un seul homme, l'Armée Rouge et l'aideront à porter à Koltchak un coup mortel.

La dernière carte de la contre-révolution est l'armée de Koltchak.

Cette carte doit être battue. L'Oural doit faire partie de la Russie soviétique, Oufa, Zlatoust, Ekatéribourg, Perm doivent rentrer dans la famille de la Russie ouvrière et paysanne. Avec Tchéliabinsk nous devons nous ouvrir les portes de la Sibérie.

A l'Oural, soldats de l'armée des ouvriers et des paysans!

A l'Oural, prolétaires révolutionnaires!

A l'Oural, paysans conscients!

Camarades communistes, en avant!

7 avril 1919, Samara *La Pravda*, n° 83.

LE PRINTEMPS DÉCISIF

L'histoire de l'humanité connaît des semaines décisives. La vague d'enthousiasme qu'a provoquée l'avènement de la République soviétique en Hongrie n'a pas encore eu le temps de s'apaiser, que déjà le prolétariat de Bavière a pris le pouvoir et tendu une main fraternelle aux républiques soviétiques de Russie et de Hongrie ⁷³. Les ouvriers de l'Autriche allemande accourent par centaines et par milliers à Budapest, où ils entrent dans les rangs de l'Armée Rouge en tant que volontaires. Le mouvement du prolétariat allemand un moment apaisé éclate à nouveau avec une force renaissante. Les mineurs, les ouvriers de la métallurgie et des textiles envoient un salut fraternel à la république victorieuse de Hongrie et exigent des soviets allemands un changement radical d'orientation : la rupture avec les impérialistes (les leurs, les anglo-français, les américains) et une union étroite avec la Russie et la Hongrie. Sans aucun doute la victoire du prolétariat de Bavière, dont le gouvernement soviétique a coupé toute relation avec les scélérats de Berlin et de Weimar (avec Ebert et Scheidemann, serviteurs de l'impérialisme allemand, assassins de Liebknecht et Rosa Luxembourg) donnera plus d'ampleur et de puissance à ce mouvement.

A Varsovie, dont les impérialistes coalisés cherchent à faire le centre de l'offensive contre la Russie soviétique, le prolétariat polonais se redresse de toute sa taille et, en la personne du Soviet des députés ouvriers de Varsovie, salue la République soviétique de Hongrie.

Le ministre français des Affaires Etrangères, Pichon, ennemi juré de la révolution russe, intervient au parlement sur la pénible situation : « On évacue Odessa » (c'était encore avant la prise d'Odessa par les troupes soviétiques), « les bolchéviks pénètrent dans la presqu'île de Crimée, la situation du Nord est mauvaise. » Manque de chance ! Selon les déclarations des diplomates alliés et des journalistes, les soldats grecs, débarqués sur les rives de Crimée, furent obligés de monter sur des ânes, mais les ânes n'arrivèrent pas à temps à l'isthme de Perekop. Manque de chance ! Apparemment, les ânes eux-mêmes ont commencé à abandonner l'attelage impérialiste...

Les consuls étrangers ne souhaitent pas quitter l'Ukraine et font des démarches auprès de leurs gouvernements pour qu'ils reconnaissent la République ukrainienne. Wilson n'a pas envoyé à Budapest des troupes d'occupation pour détruire la République soviétique, mais le mielleux général Smets pour s'entretenir avec le Soviet hongrois des Commissaires du peuple.

Wilson a définitivement changé de tactique et a de toute évidence contraint la France à perdre tout espoir concernant une campagne contre la Russie soviétique. La guerre avec la Russie soviétique, qu'exigeait le général en chef français Foch, aurait duré encore dix ans, selon les hommes politiques américains.

Six mois ne s'étaient pas encore écoulés depuis la victoire décisive des alliés sur les empires centraux, qu'il semblait que la puissance de l'impérialisme anglo-français et américain était sans limites. A ce moment-là, aucun contre-révolutionnaire russe ne doutait que les jours de la République soviétique ne fussent comptés. Mais les événements empruntent obstinément les voies soviétiques. Les masses ouvrières du monde entier passent sous la bannière du pouvoir soviétique, et même les ânes de Crimée abandonnent les brigands impérialistes mondiaux. Maintenant, on peut s'attendre, d'un jour à l'autre, à la victoire de la République

soviétique en Autriche et en Allemagne. Sans exclure peut-être la possibilité que le prolétariat d'Italie, de Pologne et de France ne transgresse l'ordre en devançant la classe ouvrière des autres pays. Ce printemps sera décisif dans l'histoire de l'Europe. En même temps ce printemps décidera définitivement du sort de la Russie bourgeoiso-koulak, de la Russie anti-soviétique.

A l'Est, Koltchak a mobilisé toutes ses forces, a fait donner toutes ses réserves, car il sait fort bien que, s'il ne vainc pas maintenant, il ne vaincra jamais. *Le printemps décisif est arrivé.* Bien sûr, les succès partiels de Koltchak sont insignifiants en comparaison des conquêtes d'ensemble du pouvoir soviétique en Russie et dans le monde entier. Que signifie la perte temporaire d'Oufa à côté de la prise d'Odessa, de l'avance en Crimée, et surtout, de la formation de la République soviétique de Bavière ? Que signifie la retraite de Bélebei, due à des considérations militaires, à côté de la puissance croissante de la révolution prolétarienne en Pologne et en Italie ?

Néanmoins, ce serait une imprudence criminelle de notre part de mépriser le danger que représentent à l'Est les bandes gardes blanches de Koltchak. Seuls, l'obstination, la persévérance, la vigilance et le courage ont assuré jusqu'ici à la République russe soviétique ses succès internationaux dans la lutte armée. *La lutte victorieuse sur tous les fronts de l'Armée Rouge a relevé le moral de la classe ouvrière européenne et a permis la création et la consolidation de la République hongroise et de la République de Bavière.* Et notre travail n'est pas encore terminé. Les bandes de Dénikine ne sont pas complètement exterminées. Les bandes de Koltchak continuent encore à progresser en direction de la Volga.

Le printemps décisif est arrivé. Notre force s'est décuplée en apprenant que les stations de radiotélégraphie de Moscou, de Kiev, de Budapest et de Munich échangent non seulement des saluts fraternels, mais parlent aussi d'accords pratiques en vue d'une lutte défensive commune. Mais nous nous devons de consacrer l'essentiel de nos forces accrues à la lutte, sur notre territoire, contre l'ennemi le plus dangereux : contre les bandes de Koltchak. C'est ce que savent fort bien les camarades de la région de la Volga. Dans la province de *Samara* toutes les organisations soviétiques sont mises en état de guerre, les forces les meilleures sont passées au service de l'armée, pour former des remplaçants, pour travailler à la propagande et à l'instruction dans les rangs des troupes rouges. A Syzran, les organisations du parti, du Soviet et des syndicats ont répondu unanimement à l'appel du pouvoir central pour soutenir le front de l'est. Syzran, qui, il n'y a pas si longtemps encore, était sous la botte des gardes-blancs, a mobilisé les meilleurs éléments des ouvriers et des paysans pour former un régiment d'assaut spécial. L'attention de la Russie soviétique tout entière est fixée sur la région de la Volga. Pour accomplir notre tâche internationale, nous devons d'abord anéantir les bandes de Koltchak. Pour soutenir les ouvriers victorieux de Hongrie et de Bavière, pour aider la révolte des ouvriers de Pologne, d'Allemagne et de toute l'Europe, nous sommes forcés d'instaurer de façon définitive et indiscutable le pouvoir soviétique sur le territoire russe tout entier.

A l'Oural! tel est le mot d'ordre de l'Armée Rouge et du pays soviétique tout entier.

L'Oural sera la dernière épreuve d'une lutte intense. La victoire dans l'Oural ne donnera pas seulement du pain à un pays affamé, du coton à l'industrie textile, mais elle procurera aussi un repos mérité à notre héroïque Armée Rouge.

9 avril 1919, Penza *En route*, no 29.

QUE VEUT KOLTCHAK ?

Pourquoi Koltchak fait-il la guerre ? Que veut-il ? Pourquoi mobilise-t-il les paysans de Sibérie ? Pourquoi les oblige-t-il à verser leur sang ?

Koltchak disait d'abord qu'il ne voulait pas livrer la Russie aux outrages des Allemands. Il appelait à renverser le pouvoir soviétique pour continuer la lutte contre l'Allemagne. Que voyons-nous maintenant ? Alors que Koltchak attaque la Russie soviétique à l'Est, à l'Ouest Hindenburg, qui a rassemblé les restes des gardes-blancs de l'ancienne armée allemande, tente d'attaquer Vilna et Riga. Ainsi les paroles de Koltchak concernant sa lutte contre l'Allemagne étaient-elles mensongères ? Dans la guerre contre la Russie soviétique Koltchak agit maintenant de concert avec le général le plus fidèle de l'ancien kaiser allemand.

Koltchak expliquait que sa tâche consistait à unifier la Russie, mais que voyons-nous en fait ? La Russie, vaincue dans la guerre impérialiste, morcelée par les rapaces, refait chaque jour davantage son unité grâce au pouvoir soviétique. Maintenant la Russie est une, de Pétrograd à Odessa, et d'Orenbourg à Riga. La Grande Russie, l'Ukraine, la Lithuanie, la Lettonie, la Biélorussie se sont rangées de leur propre gré sous le drapeau du pouvoir soviétique. Koltchak ne domine qu'une partie de l'Oural et de la Sibérie. Pour que Koltchak, selon son plan, fasse l'unité de la Russie, il lui faut à présent conquérir la Volga, Pétrograd, Moscou, Kiev et Kharkov, la Lithuanie et Riga, bref toute la Russie. Koltchak veut unir la Grande Russie, l'Ukraine, la Biélorussie, la Lithuanie, à l'Oural et à la Sibérie.

Il est cependant beaucoup plus simple d'unir la Sibérie à toute la Russie : il suffit pour cela d'éliminer Koltchak.

Koltchak dit aussi qu'il veut libérer la Russie des Juifs, qu'il appelle des Youpins. Mais même cela n'est pas vrai. Koltchak est en relations très étroites avec la bourgeoisie américaine. Plus exactement, Koltchak est le mercenaire de la bourgeoisie américaine. Avant de commencer sa campagne, il était allé à New York et à Washington. Il y avait reçu le soutien promis, on lui a envoyé de l'argent et des munitions. Mais la bourgeoisie américaine est la bourgeoisie la plus cosmopolite. Parmi les capitalistes américains il y a les Anglo-Américains, les Allemands, et aussi des Juifs. Nulle part, il n'y a autant de riches capitalistes, de banquiers, d'usuriers juifs qu'en Amérique. Ils exploitent sans merci et oppriment les travailleurs américains, anglo-américains, allemands et juifs. A la bourse américaine, dans le monde de la banque américaine, dans l'industrie de guerre américaine, dans la presse bourgeoise américaine, les Juifs — capitalistes, banquiers, avocats, journalistes bourgeois — jouent un rôle énorme. Il n'est pas douteux que sur chaque centaine de roubles que Koltchak reçoit d'Amérique, pas moins de 25 proviennent de Juifs, c'est-à-dire sont volés par la bourgeoisie juive à l'ouvrier américain et envoyés à Koltchak pour lutter contre les ouvriers et les paysans russes.

Lorsque les régiments rouges entrèrent l'automne dernier à Kazan, Simbrisk, Syzran, Samara, la bourgeoisie abandonna ses maisons, et les ouvriers et les pauvres restèrent sur place. Où la bourgeoisie s'est-elle enfuie ? Dans le royaume de Koltchak. Les commerçants et les nobles russes, les commerçants juifs, les riches tatars — s'enfuirent ensemble et allèrent chercher refuge auprès de Koltchak. Tous les travailleurs, sans distinction de nationalité, accueillirent les soldats rouges en libérateurs. Tels sont les faits...

Aussi, Koltchak mentait-il lorsqu'il disait qu'il luttait contre le pouvoir soviétique pour recommencer la guerre avec l'Allemagne : en fait, Koltchak est d'accord avec la bourgeoisie allemande.

Koltchak mentait lorsqu'il disait qu'il voulait unifier la Russie : la Russie s'est déjà unie contre Koltchak, mais Koltchak essaie de la diviser.

Enfin Koltchak mentait, et ment encore lorsqu'il dit qu'il veut libérer la Russie des Juifs : Koltchak fusille les ouvriers et les paysans russes au même titre que les ouvriers juifs pour rétablir en Russie le pouvoir de la bourgeoisie internationale, dont la bourgeoisie juive fait partie.

Tel est le véritable objectif de Koltchak. Au nom du retour de la terre aux propriétaires, au nom des bénéfices des capitalistes, il répand le sang des paysans et des ouvriers.

Mais Koltchak ne peut reconnaître ouvertement ce but. Il est obligé de mentir, il est obligé de tromper. Il avance chaque fois des raisons toujours nouvelles pour faire la guerre, il jette de la poudre aux yeux des ouvriers et paysans ignorants de Sibérie, il les mystifie, et il les vend à la bourgeoisie américaine, allemande, anglaise, française et juive.

Koltchak a longtemps affirmé qu'il combattait pour défendre les droits de l'Assemblée constituante. Les capitalistes et les propriétaires faisaient habilement chorus, bien que sachant parfaitement bien de quoi il s'agissait. Les simples d'esprit (menchéviks et s.-r.) le croyaient et le soutenaient. Lorsque les s.-r. eurent aidé Koltchak à créer l'armée, il les envoya au diable pour qu'ils ne le gênent pas, et il ne resta plus trace de l'Assemblée constituante. Maintenant Koltchak parle déjà ouvertement du trône impérial, sans dire pourtant quelle sera la dynastie régnante : celle des Romanov où celle des Koltchak.

La bourgeoisie accepterait avec joie l'idée de voir la couronne sur la tête de Koltchak. Le pape orthodoxe, le prêtre catholique, le mollah tartare, le rabbin juif donneraient tous leur bénédiction à Koltchak comme tsar, comme auparavant aux Romanov. La victoire de Koltchak signifierait la restauration de la domination d'une minorité insignifiante sur l'énorme majorité des travailleurs. Les généraux du tsar et les propriétaires reprendraient leurs rangs, leurs titres et leurs privilèges. La foule avide des nobles envahirait de nouveau la cour. Le sang des travailleurs ferait l'or des capitalistes. Les chefs des zemstvos, les ouriadniks, les gardes protégeraient le bien sacré des propriétaires et les popes, soutenus par la police, pourraient de nouveau mystifier le peuple. Et les ouvriers et les paysans russes seraient replongés dans une nouvelle guerre impérialiste par le caprice d'une bande dirigeante.

Voilà ce que veut Koltchak. Voilà au nom de quoi il fait la guerre contre le pouvoir soviétique, mobilise les ouvriers et les paysans d'Oural et de Sibérie et verse leur sang.

Koltchak est maintenant le chef de tous les oppresseurs, les exploiters, les rapaces, de tous ceux qui haïssent la classe ouvrière. Il est écrit sur le drapeau de Koltchak : Mort aux masses ouvrières de Russie! Si Koltchak était vainqueur il noierait dans le sang des centaines de milliers d'ouvriers et de paysans, se vengeant sur eux des « offenses » faites aux classes riches.

Koltchak a rassemblé autour de lui tous les éléments troubles, déshonnêtes. D'un côté de l'Oural, Koltchak ; de l'autre, la Russie ouvrière et paysanne. Le mercenaire bourgeois Koltchak lance un défi à la Russie tout entière. La classe paysanne et ouvrière a accepté ce défi. Elle sait que son salut réside dans la destruction de Koltchak; *La chaîne de l'Oural est devenue aujourd'hui la barricade principale de la Russie ouvrière et paysanne.* Nous devons prendre cette barricade à n'importe quel prix.

Soldats de l'Armée Rouge! Vers les barricades de l'Oural! En avant!

10 avril 1919, Simbirsk-Nijni
En route, n° 30.

LA LUTTE POUR LA VOLGA

Dans le sud, à l'ouest, les affaires marchent bien et s'améliorent chaque jour. La prise d'Odessa est une immense victoire. C'est de là que le danger le plus grave nous menaçait. Les impérialistes y avaient amenés des soldats originaires de toutes les parties du monde et de toutes couleurs de peau. Ils se sont enfuis — meilleure preuve que l'impérialisme européen a perdu la foi. Il est affaibli, décontenancé, et sa lâcheté, son avidité et son désarroi l'ont abêti. Nous progressons magnifiquement en Crimée. Simféropol, Ialta, Bathtchisaraï, Evpa-toria, sont entre nos mains. On peut s'attendre à apprendre dans un avenir proche que toute la presqu'île de Crimée est nettoyée. Et alors à partir de Kertch, nous menacerons directement Novorossiask et Ekatérinodar.

Les Roumains quittent sans combat les frontières de la Bessarabie. La Bessarabie tout entière s'agite. La Roumanie s'agite aussi. Les hommes politiques bourgeois de France et d'Angleterre sont persuadés que les boyards bourgeois et pillards de Roumanie et la monarchie ne résisteront pas entre la Hongrie soviétique et l'Ukraine soviétique. En Autriche, on attend la révolution soviétique d'une heure à l'autre. Le

Kérenski allemand, Scheidemann a complètement perdu la tête et les vagues de la révolution soviétique se font de plus en plus hautes en

Allemagne. Au parlement français, le social-patriote Mouttet, c'est-à-dire un ennemi juré de la dictature du prolétariat, est obligé de reconnaître ouvertement que les soldats français ne pointeront pas leur baïonnette contre la Russie soviétique.

Les alliés vainqueurs sont sur le point de se saisir à la gorge. Les rapaces français, les yeux injectés de sang, voudraient piller l'Allemagne tout entière, s'approprier ses territoires et ses mines, transformer ses ouvriers et ses paysans en esclaves et les obliger en même temps à payer des milliards de réparations. Wilson comprend la folie d'un tel programme de paix et menace les impérialistes français de rompre l'alliance. « Si vous ne modérez pas vos appétits — dit-il aux financiers parisiens — je romps l'alliance et commerce indépendamment avec les

Russes et les Allemands. » La bourgeoisie française ne sait que décider : dans son trouble une avidité aveugle se mêle à l'horreur que lui inspire la contagion montante du communisme.

La révolution marche sur l'Europe, elle franchit les anciennes frontières tracées par le sang des peuples. Les classes bourgeoises de l'Europe et du monde entier ont compris que la révolution était inévitable, elles ont senti que c'était le début de la fin. Il ne reste plus trace de leur ancienne confiance en elles. Naguère, le monde bourgeois leur paraissait le seul possible. Les troubles des masses populaires leur paraissaient des frictions désagréables, mais passagères, sur le chemin sans fin de la domination bourgeoise. Ce sentiment n'existe plus.

La révolution russe, hongroise, bavaroise a porté un coup fatal à la confiance que la classe bourgeoise du monde entier avait en elle. La bourgeoisie a chancelé. De là ses hésitations, ses querelles, ses dissensions, sa désagrégation, sa décadence. La bourgeoisie est passée de ses anciens projets criminels : étouffer la Russie, à de nouveaux qui consistent à la tromper, l'acheter, transiger avec elle.

Si la haine du pouvoir des ouvriers et des paysans est restée inchangée, son ancienne force et sa confiance en elle ne sont plus les mêmes. C'est la plus grande conquête de la révolution. Le manque d'assurance dans les rangs de l'ennemi accroît l'assurance du prolétariat européen, sa pression grandissante aggrave la désagrégation de la bourgeoisie.

Au-delà des bandes gardes-blanches, finlandaises, esthoniennes, polonaises, lithuaniennes, nous regardons avec confiance vers l'ouest, où le nombre des alliés de la Russie soviétique croît d'heure en heure. La révolution avance sans s'arrêter. Aucune force dans le monde ne peut plus l'arrêter.

Mais nous n'avons pas le droit de ne regarder que vers l'ouest, car à l'est nous avons encore un ennemi dangereux. C'est Koltchak. Il cherche à nous enfoncer un couteau dans le dos au moment même où nous nous apprêtons à franchir le seuil de la révolution victorieuse du prolétariat européen. Ce méprisable aventurier n'a rien à perdre. Lui-même sans doute n'espère pas soumettre la Russie. Mais mercenaire indomptable et acharné de la noblesse et de la bourgeoisie, il s'efforce de faire le plus de mal possible aux ouvriers et aux paysans. Son objectif principal est d'atteindre la Volga. Son but est de couper la grande voie d'eau, par laquelle, à partir de la fin avril, on pourra emmener du blé vers les provinces affamées du centre et du nord de la Russie.

Mais aucun de nous ne peut douter que nous convaincrions finalement l'armée de Koltchak et que nous réduirons à néant les bandes contre-révolutionnaires.

Mais il ne nous faut ni victoire à l'usure, à la fin des fins, ni une victoire rapide, mais une victoire immédiate. Il nous faut protéger Moscou et Pétrograd des terribles épreuves de la famine pendant les prochains mois du printemps et de l'été. Il nous faut garder la Volga pour nous.

Une tâche fondamentale est assignée au commandement du front Est : *anéantir les bandes de Koltchak*. Mais cela est peu : on ne doit pas battre Koltchak sur la Volga, mais plus loin, à l'est de la Volga. On ne doit le laisser approcher ni de Samara, ni de Simbirsk, ni de Kazan. La Volga doit rester tout au long de son cours un fleuve soviétique.

La classe ouvrière et la paysannerie pauvre de la région de la Volga en prendront soin!

Jeunes ouvriers, paysans révolutionnaires et conscients de la région de la Volga! Communistes! Votre place à tous est maintenant dans l'armée. Mobilisés ou non, vous devez vous rassembler en petits groupes et entrer dans nos régiments d'armée régulière. Il nous suffit de quelques dizaines de prolétaires fermes, pleins d'abnégation, pour rendre tout un régiment invincible.

Nous avons besoin de convois militaires, nous avons besoin de bottes, nous avons besoin de fusils, de mitrailleuses, de canons, réparés rapidement.

A l'aide, tous! Toutes les forces et tous les moyens de la province doivent être immédiatement mobilisés dans l'intérêt du front Est!

Une lutte acharnée pour la Volga va commencer dans les prochaines semaines. De cette bataille nous devons sortir vainqueurs à n'importe quel prix! La Volga doit rester nôtre, un fleuve soviétique.

12 avril 1919, Nijni *En route*, n° 31.

QU'ESPÈRE KOLTCHAK?

Koltchak a remporté quelques sérieux succès sur le front Est. L'Armée Rouge, qui inscrit chaque jour de nouveaux succès dans ses annales, ne peut pas cependant, être victorieuse, à chaque moment, sur chaque front. Notre principal objectif se situait, jusqu'à une époque récente, dans le Sud. Nous y avons dirigé l'essentiel de nos forces. Nous avons ainsi affaibli le front Est. Koltchak en a acquis une supériorité temporaire. Il en a profité pour passer à l'offensive, grâce à quoi il a remporté des succès partiels. Koltchak est entré à Oufa, il a pris Bélebeï, Mnezelinsk, Sarapoul. Et après ? Mais que va-t-il se passer ultérieurement ? Koltchak et ses complices espèrent-ils se rendre maîtres de toute la Russie, de l'Ukraine, de la Lithuanie et de la Lettonie, prendre Moscou et Pétrograd, Kiev et Kharkov, Riga et Vilno ? Koltchak croit-il, en effet, que le peuple qui a accompli la plus grande révolution du monde va reconnaître le pouvoir d'un aventurier, ancien amiral du tsar ?

Sans aucun doute, Koltchak lui-même ne se trompe aucunement sur sa force. Certes, il a organisé une armée importante avec l'aide des membres de l'Assemblée constituante. Certes, il la maîtrise avec l'aide des officiers et des koulaks, par des exécutions et le fouet. Certes, il a joui d'une certaine supériorité provisoire et il s'est emparé d'une partie du territoire. Mais Koltchak peut-il espérer d'autres succès importants dans l'avenir ? Peut-il espérer la victoire finale ?

Je le répète, lui-même n'y compte pas. Il sait trop bien combien son armée est fragile, qu'elle tombera en poussière au premier coup sérieux. Or ce coup ne se fera pas attendre. Toute la Russie ouvrière et paysanne s'apprête à repousser définitivement Koltchak. Mais alors pourquoi donc Koltchak continue-t-il la guerre ? Qu'espère-t-il ?

Le malheur de Koltchak réside dans le fait qu'il ne lui reste rien d'autre à faire. Koltchak n'est pas seulement un bourreau, c'est aussi une victime. Il trompe les paysans, il trompe les

officiers, mais il est lui-même trompé. Koltchak est trompé par la bourgeoisie américaine, la finance américaine, le gouvernement américain. Il y a six mois les alliés impérialistes avaient promis à Koltchak, à Krasnov, à Dénikine, cent mille soldats pour étouffer la Russie soviétique. *C'est seulement parce qu'ils comptaient sur cette aide extérieure que Krasnov, Dénikine, Koltchak ont levé le drapeau de la rébellion contre-révolutionnaire.*

Dans tous leurs appels, Krasnov, Dénikine, Koltchak, ont parlé de l'aide prochaine des puissantes « démocraties » d'Amérique, d'Angleterre et de France. Les contre-révolutionnaires russes savaient bien qu'il était au-dessus de leurs forces, de soutenir un affrontement décisif avec les troupes soviétiques. C'est justement pour cela que Dénikine, Koltchak ont supplié, oralement et par écrit, le gouvernement des rapaces américains de leur envoyer rapidement de l'aide. A chacun de ses échecs, Koltchak a propagé la nouvelle de nouveaux débarquements français à Odessa et à Novorossiisk; et, à chacune de ses défaites, Krasnov a annoncé aux Cosaques que Koltchak avec les Anglais et les Américains approchaient de Moscou et Pétrograd.

Mais la voix des généraux et des diplomates anglo-français et américains se fait de plus en plus lointaine, de plus en plus évasive. Il devient de plus en plus évident qu'il ne faut plus compter sur leur aide. Maintenant la fuite honteuse du débarquement français d'Odessa signifie l'effondrement complet et définitif de tout espoir en une intervention armée des bandits de l'Entente. Ils ont autre chose à faire! Koltchak et Dénikine ne peuvent compter que sur leurs propres forces. Ce qui signifie qu'une *inévitabile destruction* les attend. Mais ils n'ont plus le choix. Leur arrêt est signé par l'histoire. Ils doivent suivre leur chemin jusqu'à la fin.

Les partisans de Koltchak grincent des dents de méchanceté et de haine. Les impérialistes anglo-français et les Américains les ont trompés et trahis. C'est incontestable. Nous assistons à la trahison de petits brigands par d'autres plus forts. Par le fait même la mort de Koltchak est décidée d'avance. Lui-même le sait. L'aventurier dupé se hâte, dans son acharnement, de faire autant de tort et de mal que possible au pays des ouvriers et des travailleurs. Déjà, il n'a plus rien à perdre. Rien ne le sauvera plus.

Mais si Koltchak n'a rien à perdre, il n'en va pas de même pour ceux qui le suivent encore. Les s.-r. et les menchéviks se sont écartés peureusement de Koltchak. Mais de nombreux sans-parti, surtout parmi les officiers avaient suivi Koltchak pour la seule raison qu'ils croyaient en sa victoire. Combien n'y a-t-il pas eu de citoyens pour dire : « Le gouvernement soviétique battra indiscutablement Krasnov, Dénikine et Koltchak, mais sa tâche sera beaucoup plus difficile lorsque les alliés vainqueurs feront irruption en Russie pour appuyer Koltchak. »

C'est là-dessus que Koltchak a joué. Il a attrapé beaucoup d'officiers à l'hameçon de l'aide américaine et les a entraînés sur le chemin de son aventure de traître.

Cette aventure a échoué. Il n'y aura pas d'aide des alliés. La prise d'Oufa et de Bélebe ne change rien. Le pouvoir soviétique s'étend et se renforce chaque jour. Le pouvoir soviétique a repris Odessa et reprend toute la Crimée. Le pouvoir soviétique trouve chaque jour de nouveaux alliés en Europe. Les gouvernements impérialistes parlent ouvertement d'entretiens imminents avec le pouvoir soviétique. Pour les officiers qui ont lié leur sort à celui de Koltchak il ne reste plus qu'un court laps de temps pour rompre ce lien criminel et, faisant

amende honorable, se présenter aux frontières de la Russie des ouvriers et des paysans. On économisera ainsi beaucoup de sang. Le gouvernement des ouvriers et des paysans mènera une lutte sans merci contre les rebelles et les contre-révolutionnaires. Mais il est toujours prêt à tendre la main en signe de pardon à tous ceux qui ont compris la folie et l'inutilité de l'aventure de Koltchak et qui affirment honnêtement qu'ils sont totalement prêts à travailler dans les rangs des citoyens du pays soviétique.

13 avril 1919, Nijni-Kazan *En route*, n° 31.

QUE FAUT-IL A LA RUSSIE?

A la Russie, il faut le calme et un travail pacifique. Il faut guérir les blessures profondes que la guerre, provoquée par le tsar et la bourgeoisie, a causées au peuple russe. Il faut donner à la Russie des travailleurs une économie fondée sur les bases nouvelles de la camaraderie et de l'artel.

La Russie souffre surtout aujourd'hui de la continuation de la guerre qui lui est imposée. Les ouvriers doivent quitter l'usine et la fabrique, le fusil à la main pour défendre le pays sur nos nombreux fronts. Les chemins de fer désorganisés sont occupés par des convois et des cargaisons militaires, et les villes se plaignent du manque de ravitaillement. Les mobilisations successives vident les campagnes. La situation des paysans n'est pas facile, parce que l'industrie désorganisée, appauvrie, ne leur fournit pas les instruments indispensables à l'agriculture, les métiers à tisser et tout ce qui est nécessaire ordinairement.

Plus que tout, la paix est indispensable au paysan et à l'ouvrier. En deux, trois ans de travail pacifique nous rétablirions et accroîtrions notre économie nationale, celle de la ville et de la campagne. Nous organiserions nos transports par terre et par eau, nous établirions un juste échange des produits entre la ville et la campagne. Les ouvriers auraient du blé, de la viande et du lait. Les paysans ne souffriraient pas du manque de clous, de drap, d'indienne, de sucre. Nous avons besoin de la paix pour que les paysans et les ouvriers se rendent pleinement compte des énormes conquêtes dont la révolution russe a fait don au peuple : plus de propriétaires, ni de chefs de zemstvo, ni de capitalistes avides, ni d'usuriers, mais le travail général pour le profit de tous.

Nous avons besoin de la paix. Mais les ennemis de la classe ouvrière et paysanne ne veulent pas nous laisser en repos. Les propriétaires et les capitalistes, pour récupérer leurs terres, leurs grades et leurs capitaux, ont plus d'une fois fomenté des révoltes, ils ont appelé les Allemands en Ukraine, puis ont fait appel aux Anglais et aux Français, aux Américains et aux Japonais, leur ont livré Arkhangelsk et la Sibérie.

Les paysans et les ouvriers ont besoin d'un travail calme, pacifique, honnête, fraternel, mais les propriétaires et les capitalistes organisent des complots, provoquent des émeutes, détruisent les ponts de chemin de fer, et forcent les paysans et les ouvriers à créer une Armée Rouge forte pour défendre le pays contre les oppresseurs intérieurs et extérieurs.

L'impérialisme allemand était l'ennemi le plus menaçant de la Russie soviétique. Mais il a été détruit à la racine. La révolution allemande a renversé le kaiser. Nous nous sommes libérés de notre plus redoutable ennemi.

Les impérialistes de France, d'Angleterre et d'Amérique, vainqueurs du kaiser allemand, menaçaient avec haine la Russie ouvrière et paysanne. Tous nos ennemis intérieurs, les partisans de l'autocratie du tsar,

de la noblesse et de la bourgeoisie, avaient un ferme espoir *en* l'aide de l'impérialisme anglo-français. Mais cela n'a pas réussi! Les Français, les Anglais, les Américains ont maintenant, chez eux, des soucis par-dessus la tête. Il leur faut rapidement rappeler leurs troupes. De ce côté le danger se dissipe en fumée.

Les principaux ennemis de la Russie paysanne et ouvrière quittent donc la scène. La paix désirée et le travail paisible se font chaque jour plus proches. Mais pour avoir, enfin la possibilité de mettre de côté le fusil et la mitrailleuse et de reprendre la charrue et le marteau, il faut en terminer avec le dernier ennemi, qui ose menacer la Russie soviétique. Cet ennemi, c'est Koltchak.

Si l'armée de Dénikine dans la région du Donetz et dans le Caucase du Nord continue à opposer de la résistance, c'est seulement parce qu'elle espère le succès de Koltchak. Si les gardes-blancs esthoniens, lettons, polonais, lithuaniens, continuent à s'opposer aux troupes rouges, c'est seulement parce qu'ils comptent sur le fait que la Russie soviétique sera affaiblie par les bandes de Koltchak. Enfin si les Anglo-Américains, renonçant en fait à l'idée de la guerre contre la Russie, continuent à piétiner notre Nord, c'est seulement parce qu'ils n'ont pas encore perdu tout espoir d'un succès des bandes de Koltchak.

Le coup porté à Koltchak aura une importance décisive. La destruction de son armée n'assurera pas seulement l'Oural et la Sibérie à la Russie soviétique, mais se répercutera rapidement sur tous les autres fronts. La destruction des bandes de Koltchak conduira rapidement et inévitablement à la destruction totale des volontaires de Dénikine (des « volontaires » à coups de bâtons) et à la désagrégation définitive des détachements de gardes-blancs esthoniens, lettons, polonais et anglo-américains à l'ouest et à l'est.

La Russie, sa classe laborieuse, ont avant tout besoin de paix. Mais pour cela, pour avoir cette paix, il faut détruire les bandes de Koltchak. C'est maintenant l'objectif premier du pays tout entier : Koltchak est notre dernier ennemi sérieux. Les trois quarts de l'Armée Rouge, si ce n'est les neuf dixièmes, peuvent être démobilisés après la victoire sur Koltchak. Les ouvriers retourneront à leur métier à tisser. Les paysans retourneront dans les campagnes. Les chemins de fer libérés se remettront à travailler dans le seul intérêt de l'économie. Du Turkestan libéré viendra le coton des fabriques. Du bassin du Donetz viendra le charbon des usines. Les chemins de fer amèneront aux paysans les métiers à tisser, les instruments, les outils agricoles et feront parvenir aux villes, le blé et les autres produits de consommation. Le pays respirera librement. Le travail libéré reprendra ses droits. Deux, trois ans de paix et de calme, et on ne pourra reconnaître la Russie. Nos villages s'épanouiront. Dans nos villes la vie économique et culturelle battra son plein. Les enfants des ouvriers et des paysans auront accès à toutes les

sources du savoir. Le pays socialiste fera un puissant bond en avant sur le chemin du bien-être, du savoir et du bonheur.

Pour tout cela il nous faut la paix. Pour avoir la paix il nous faut étouffer Koltchak, le principal et maintenant presque le seul destructeur de la paix.

Voilà l'objectif sur lequel nous devons concentrer toutes nos forces, toute notre volonté, au cours de ce printemps.

La Russie doit vivre et elle vivra! Koltchak périra! Au cours de ce printemps, ses bandes seront anéanties par la Russie ouvrière et paysanne.

14 avril 1919, Kazan *En route*, n° 32.

DERRIÈRE LE RIDEAU DE FUMÉE

Sur le front Volga-Oural des combats ont lieu. Les ouvriers et les paysans d'un côté, les bandes de Koltchak de l'autre. Le sang coule, des richesses — fruit du travail du peuple — sont anéanties, des villages sont brûlés, des voies de chemin de fer, des ponts détruits. Le feu de la guerre, la cendre et la fumée de la destruction s'élèvent comme un rideau sur le front Est. Et tout cela pourquoi ? Parce que, les anciens propriétaires d'esclaves, les agresseurs et les exploités ne veulent pas vivre une existence de paix, de travail, mais veulent récupérer le droit héréditaire qui leur permettait d'opprimer et de voler les travailleurs.

Mais que se passe-t-il là-bas, derrière la ligne du front de Koltchak, derrière le rideau de fumée de la guerre, dans l'Oural, et dans les profondeurs de la Sibérie ? Qui y domine ? Quel régime y établit-on ? Des nouvelles très instructives nous parviennent à ce sujet. Chaque ouvrier, chaque paysan doit réfléchir là-dessus.

Derrière le dos de Koltchak, le Transsibérien s'étire sur une longue distance, jusqu'à l'océan Pacifique. La construction du Transsibérien à travers les montagnes et les forêts profondes a coûté aux travailleurs de notre pays d'innombrables peines, d'innombrables victimes. Entre quelles mains, cette voie ferrée se trouve-t-elle maintenant ?

Elle n'est pas entre les mains des ouvriers et des paysans sibériens.

Même pas, entre les mains de Koltchak. Les gouvernements américain, japonais et français se sont beaucoup disputés pour savoir auquel d'entre eux reviendrait la domination de la voie sibérienne. Là-bas, il y a des unités américaines, des détachements japonais, des restes du corps d'armée tchèque, composé de mercenaires de la bourgeoisie française. Les impérialistes étrangers ont fini par arriver à la conclusion que le Transsibérien doit être remis à une commission inter-alliée anglo-franco-américano-japonaise. Voilà la situation actuelle. Le Transsibérien a cessé d'être sibérien, il est devenu étranger : il ne servira pas à relier entre elles les différentes parties de la Sibérie, et toute la Sibérie à la Russie, mais donnera aux capitalistes étrangers la possibilité de piller la Sibérie et d'en emmener des richesses obtenues par le pillage.

« La Sibérie est une mine d'or. » Ce vieux dicton populaire caractérise bien les innombrables richesses naturelles de Sibérie. Elle possède des terrains aurifères, des bêtes à fourrure, du

blé et du bétail... Toutes ces richesses devraient être le bien des masses travailleuses de la Russie tout entière. Mais, maintenant, la Sibérie et ses richesses sont coupées de la Russie et deviennent la proie des capitalistes voleurs étrangers. Le paysan et l'ouvrier de Sibérie gémissent. Koltchak lui-même, le terrible autocrate, n'a aucun pouvoir en Sibérie. Il n'est que l'exécuteur de la volonté des financiers américains et japonais. Koltchak ne leur est nécessaire que pour *détacher* la Sibérie de la Russie. Quant à *piller* la Sibérie, ils le feront eux-mêmes.

A la guerre, il arrive qu'on passe un épais rideau de fumée, en tirant des obus spéciaux fumigènes afin que l'ennemi ne puisse voir le remaniement du dispositif des troupes. Les colonnes de fumée créent un rideau opaque. Koltchak est ce rideau de fumée nécessaire aux capitalistes. C'est pourquoi, ils lui donnent de l'argent et des munitions. Ils savent que la Sibérie — mine d'or — leur rendra largement le capital dépensé. Et Koltchak accomplit sa tâche avec ferveur : il répand de la fumée à profusion dans l'Oural et dans la région de la Volga; des milliers d'ouvriers et de paysans sont exterminés; des villages et des bourgs sont brûlés, et des centaines de millions de richesses du peuple sont transformées en flammes et en cendres.

Derrière ce rideau de fumée les rapaces étrangers accomplissent leur travail diabolique : ils s'emparent du Transsibérien, prennent possession des terrains aurifères, des forêts, des champs labourés, se préparant à vider la Sibérie tout entière.

Jadis, le cosaque Ermak a fait la conquête de la Sibérie. Maintenant l'amiral Koltchak la vend. Qu'importe à Koltchak les intérêts et les besoins du peuple travailleur russe ? A-t-il jamais été lié aux masses laborieuses du pays ? A-t-il jamais combattu aux côtés de la classe ouvrière et de la paysannerie contre les oppresseurs ? L'amiral tsariste, qui ne se préoccupait que de sa carrière, est prêt, à n'importe quel moment, à vendre et lui-même et les richesses du pays, à celui qui paiera le plus : à Hindenburg, Wilson, Lloyd George, ou Clemenceau — cela lui est égal. Koltchak s'est embauché au service des américains, il s'est engagé à leur conquérir la Sibérie. C'est là le sens de son travail de Cain.

Derrière le rideau de fumée, établi par Koltchak, il n'y a cependant pas que des loups et des rapaces étrangers. Il y a des millions d'ouvriers et de paysans d'Oural et de Sibérie. Avec une terrible impatience, ils attendent l'heure où le rideau de fumée se dissipera, et où ils pourront, à travers l'Oural, tendre une main fraternelle à la Russie ouvrière et paysanne. Rendre la Sibérie à la Russie signifie en premier lieu la rendre aux ouvriers et aux paysans sibériens.

Il est indispensable que nous menions cette tâche jusqu'à sa fin, aussi rapidement et d'une manière aussi définitive que possible. Il faut, une fois pour toutes, que nous montrions à tous ces brigands, à tous ces voleurs et ces maraudeurs, que la Russie soviétique et la Sibérie sont une seule et même grande maison du travail, dont l'entrée est interdite à la canaille. Au cours de ce printemps-ci, nous devons avec les forces unies de ce pays, étouffer sans merci la vipère Koltchak. Alors le rideau de fumée de l'est se dissipera, au-dessus de la Volga et de l'Oural, l'air deviendra transparent et clair, la Sibérie soviétique s'unira à la Russie soviétique, et le grand Transsibérien deviendra ce qu'il doit être : un grand moyen de communication économique et spirituelle entre les masses des travailleurs de la Russie d'Europe et d'Asie.

18 avril 1919 *En route*, n° 32.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine
aux commissaires de la IIIe Armée,
en date du 23 avril 1919, n° 90, ville de Viatka.*

Pendant plusieurs mois, la IIIe Armée a reculé devant l'ennemi ⁷⁴. Expliquer ce recul continu par la *supériorité* de l'adversaire serait parfaitement mal fondé. Avec des variantes d'un côté ou de l'autre, les forces étaient sensiblement égales. Il serait mal venu aussi d'invoquer la *fatigue* de l'armée. Bien sûr la fatigue est grande, mais elle existe sur tous les fronts, elle existe aussi à l'arrière affamé. Notre front s'étend sur 8.000 verstes et tant que nous ne remportons pas de victoire décisive sur l'une des parties du front, on ne peut trouver de réserves suffisantes dans le pays pour remplacer les armées combattant sur les fronts. Le plus sûr chemin du repos est une victoire rapide, et on ne peut obtenir une victoire rapide qu'en *tendant nos forces à l'extrême*.

Il en résulte, pour les militants communistes ayant une fonction dirigeante dans l'armée, une recommandation de première importance : rejeter toute conversation portant sur la supériorité numérique de l'adversaire, cesser d'attendre que le salut vienne du centre, et créer immédiatement un revirement à l'intérieur de l'armée même; y établir un régime sévère; forcer les meilleurs soldats — et avant tout les cellules communistes — à comprendre que le sort du pays dépend maintenant de la conduite de la IIIe Armée; *obtenir un revirement complet de l'état d'esprit et un passage à l'offensive, quels que soient les efforts et les sacrifices nécessaires*.

On comptait dans l'armée jusqu'à ces derniers temps 12.000 communistes. C'est un terrible malentendu. Si nous avons dans la IIIe Armée non pas 12.000 communistes, mais 2.000, et même 1.000 véritables communistes, c'est-à-dire des combattants aguerris et dévoués corps et âme, nous aurions depuis longtemps écrasé les bandes de Koltchak sur le front de Perm.

1) Pour cette raison, il est indispensable *d'épurer les cellules communistes*. Il est indispensable de vérifier dans les faits comment le membre de la cellule s'est conduit au moment difficile. Il est indispensable d'établir la règle que l'appartenance à la cellule ne donne aucun privilège ni aucun droit, mais impose l'obligation de combattre avec plus de courage et plus d'abnégation pour les intérêts du pays.

2) Il est indispensable de nouveau, que chaque commissaire soit parfaitement conscient du fait qu'il est responsable avec le commandant, de la *combativité de son unité*. Le poste de commissaire d'une unité de combat est un des postes les plus importants de la République soviétique. Le commissaire doit être l'image même du courage.

Au moment critique, la conduite de toute l'unité et le salut de la position dépend souvent du commissaire. Il est donc indispensable de renouveler l'effectif des commissaires. Il est indispensable de vérifier comment se sont conduits les commissaires de chaque unité dans les moments les plus importants. Les commissaires trop fatigués, trop éprouvés doivent être remplacés. On doit renvoyer à l'arrière les commissaires qui ont perdu la foi dans la victoire, ou ceux qui se sont habitués à la honte d'une retraite constante. On doit traduire

en justice les commissaires qui se sont laisser influencer par l'état d'esprit défaitiste de leur unité et qui se sont préoccupés surtout d'assurer la retraite. Dans les bataillons, compagnies, commandos qui agissent séparément, ou qui sont soumis au processus de la démoralisation, il faut nommer des commissaires spéciaux. Les soldats de l'Armée Rouge, ayant fait preuve au feu d'esprit de décision et de dévouement doivent être nommés à des postes de commissaires et de commandement. Tout ce travail doit être fait le plus rapidement possible.

3) Il faut vérifier *l'effectif du commandement*. Il faut chasser impitoyablement de la IIIe Armée les commandants qui, au moment du combat, se cachent dans des abris, et, au moment de la retraite, sont les premiers à prendre la fuite. Il faut avec discernement et énergie pousser à des postes de commandements subalternes les soldats de l'Armée Rouge fermes et décidés.

4) Il est indispensable d'instaurer dans l'armée une *discipline inflexible*. Dans quelques unités de la IIIe Armée, on a conservé jusqu'à maintenant des habitudes propres aux partisans ou aux atamans : la discussion des ordres de guerre et leur non-accomplissement sous divers prétextes. Il faut établir la responsabilité directe des commandants et des commissaires dans l'exécution des ordres militaires.

Quelques communistes prétextent leur appartenance au parti communiste, pour justifier la transgression arbitraire des ordres militaires. Il faut instaurer une règle diamétralement opposée : pour la transgression d'un ordre et l'opposition à l'unité d'action, les communistes seront doublement punis. Aucun mérite passé ne peut et ne pourra servir de justification à celui qui, dans l'avenir, se montrera un membre indiscipliné de la famille militaire révolutionnaire.

5) Dans les unités qui attaquent, le premier rôle revient aux héros. Dans une armée qui recule longtemps, l'initiative est prise peu à peu par les *profiteurs*. Ce danger menace la IIIe Armée. Il faut inclure dans les unités les plus démoralisées, comme soldats de l'Armée Rouge, des communistes actifs et sûrs, qui comprendront rapidement la vie de l'unité, aideront à la débarrasser des agents de Koltchak en les remettant au tribunal et qui, ainsi, obligeront les profiteurs à se taire.

6) Une règle stricte selon laquelle aucun méfait, aucun crime commis contre le devoir révolutionnaire et militaire ne *restera impuni*, doit être établie. L'instruction devra être brève, pour que le châtiment suive le crime le plus rapidement possible. Il faut que les tribunaux forcent par leurs sentences les soldats de l'Armée Rouge les moins conscients, les commandants et les commissaires les moins sûrs, à comprendre qu'il y va maintenant de la vie et de la mort de la classe ouvrière, et qu'il ne peut y avoir de pardon pour les criminels, les chenapans, les poltrons, et les lâches sans caractère.

7) D'autre part, il est indispensable que les *meilleurs* soldats, commissaires et commandants se *sentent l'objet de l'attention et l'amour de l'armée et du pays tout entier*. Il est indispensable que les commissaires des unités soient au coeur même de la masse des soldats, dans les rangs, au combat, au repos et dans les distractions. Il faut que le commandement fasse de même. Il faut établir des liens plus étroits entre les cellules

communistes épurées et contrôlées et les commandants et les commissaires pour surveiller le comportement des soldats de l'Armée Rouge. Il faut obliger les commissaires des unités à présenter, périodiquement, sur ordre du commandement leurs opinions sur les soldats de leurs unités, en proposant les plus capables à des postes de commandement, en les désignant pour des décorations et informant la presse de leur action.

8) Il faut obliger les commissaires à fournir régulièrement, au moins une fois par semaine, des informations au département politique et au *journal de l'armée*. Le journal de l'armée ne doit pas être la simple reproduction des journaux soviétiques ou communistes. Il ne doit pas oublier un instant qu'il est le journal de l'armée, il doit rendre compte de *la vie de l'armée dans tous ses détails*. Chaque unité doit s'y reconnaître comme dans un miroir : les héros doivent être magnifiés dans la conscience des masses, les profiteurs doivent être livrés au mépris et à la risée. Une semblable information, concrète, sur la vie intérieure de l'armée a un sens éducatif beaucoup plus important que les articles généraux de propagande politique. Le soldat de l'Armée Rouge qui est capable de suivre la vie politique, lira les publications soviétiques d'intérêt général.

Toutes les mesures énumérées ici, doivent être mises en application le plus rapidement possible. *Le mauvais état des routes doit être utilisé pour la réorganisation interne de la IIIe Armée*. Cette transformation doit commencer par le haut, depuis les commissaires, les commandants, les cellules communistes. Tous doivent se secouer, s'arracher à la fatigue et à l'habitude qui s'est déjà créée de battre en retraite ; il faut s'arrêter, concentrer toute son énergie, toute sa volonté et avancer à tout pris. Sans aucun doute les troupes de Koltchak, mobilisées de force, rassemblées sous la contrainte, se désagrègeront au premier coup dur. *Mais ce coup doit être porté. La IIIe Armée n'est pas inférieure en nombre, à l'armée adverse de Koltchak. Aussi, maintenant, tout dépend-il de l'initiative, de la décision, du dévouement, de l'héroïsme, de l'esprit d'abnégation des camarades communistes.* C'est à eux que le parti, en la personne du Comité Central, adresse cet appel : Camarades communistes de la IIIe Armée, de vous dépend le salut de l'honneur révolutionnaire de la IIIe Armée, et en même temps le salut de la révolution. Face à la situation qui s'est créée pour la IIIe Armée et pour le pays, les communistes ne peuvent connaître ni doutes, ni circonspection, ni critique mais un seul mot d'ordre : *En avant!*

LA TÂCHE DU FRONT DE L'EST

Cette tâche est claire et nette : battre Koltchak, anéantir son armée. Mais ce but ne peut être atteint en reculant. *Il faut passer à l'offensive.* C'est l'objectif principal du front Est, des soldats, des commandants, des commissaires. *Passer à l'offensive, telle est l'exigence du moment.*

Pendant les dernières semaines, les armées du front Est ont reculé. L'armée de Perm recule déjà depuis des mois. D'où une certaine accoutumance à la retraite. Les unités reculent, alors que rien dans le rapport des forces et la situation objective ne le justifie.

Le front Est se renforce d'heure en heure. Le pays travaille intensément pour y envoyer les réserves et l'approvisionnement nécessaires. Mais pour vaincre, il ne suffit pas d'avoir des

soldats et des armées : il faut une *volonté infaillible de vaincre*. Il faut réveiller cette volonté et l'affermir au cours des prochains jours.

Lorsqu'on donne un coup à un ballon, sous l'action, il roule et il ne s'arrête pas avant d'avoir dépensé toute l'énergie du mouvement reçu. Cela arrive parfois aux armées, lorsqu'elles perdent leur volonté. Mais les armées du front Est n'ont pas perdu cette volonté. Seule la tension s'est affaiblie. Il faut que les commandants et les commissaires prennent sur eux l'initiative de l'avance et qu'ils communiquent cette initiative à toute l'armée.

Le mauvais état des routes nous a accordé un répit. Cela nous donne la possibilité de remettre de l'ordre dans les rangs désorganisés, de nous débarrasser des éléments suspects, de renouveler et de rafraîchir l'effectif des commandants et des commissaires là où c'est nécessaire, et de nous préparer ainsi à avancer.

Fin à la retraite! Nous devons battre Koltchak. On ne peut le battre que par une offensive soutenue sur tout le front. Une telle offensive exigera bien moins de sacrifices qu'une offensive de longue durée. Une seule attaque décisive et les régiments de Koltchak, créés sous la contrainte, formés à coups de fouet, se disperseront. Nous devons lancer cette attaque.

Commissaires et commandants! En ces jours, la République soviétique vous confie une très grande responsabilité. Vous ne devez perdre ni une journée ni une heure. Vous devez secouer vos unités et réveiller en elles la volonté indestructible de vaincre. Pas un seul pas en arrière! L'heure de l'offensive a sonné.

Malheur aux régiments, qui ne rempliront pas les ordres militaires! Honneur et gloire aux vaillants soldats, commandants et commissaires du front Est!

24 avril 1919, Viatka *En route*, n° 36.

A TOUS LES CITOYENS DE LA PROVINCE DE VIATKA

Comptant sur la bourgeoisie de Viatka et sur les villages koulaks, Koltchak a envoyé ses agents dans toute la province de Viatka. Une tâche leur est confiée :

- 1) détruire les chemins de fer, les ponts, les communications téléphoniques et télégraphiques.
- 2) organiser des rébellions de koulaks à l'arrière des troupes rouges;
- 3) porter le désarroi et le désordre dans les rangs des régiments rouges.

Dans la ville de Viatka, dans les lieux de cantonnement de quelques unités on a trouvé des appels des gardes-blancs de Koltchak portant de fausses signatures : « Paysan » et « Homme de l'Oural », etc. Une propagande semblable est faite parmi les employés des chemins et dans les campagnes. Les agents de Koltchak — mercenaires des impérialistes russes et américains — ne reculent devant aucun moyen dans la lutte qu'ils mènent contre les ouvriers et les paysans. Le pouvoir soviétique à son tour, ne reculera pas devant les mesures les plus sévères, dans la lutte contre les traîtres contre-révolutionnaires et leurs complices.

Avis

- 1) Tous les citoyens qui seront convaincus d'avoir aidé directement ou indirectement les agents de Koltchak (d'avoir mis leur appartement à leur disposition, de les avoir assistés dans leurs déplacements, d'avoir caché des agents, de ne pas avoir dénoncé leurs actes aux pouvoirs militaires et civils les plus proches) seront considérés comme traîtres et jugés selon les lois du temps de guerre.
- 2) La responsabilité de l'intégrité des chemins de fer, des lignes télégraphiques et de tous les édifices, ayant une importance militaire, repose sur les soviets et toute la population des villages et des volosts répartis le long des voies ferrées et des lignes télégraphiques. Une répartition appropriée des voies de communication sera communiquée par l'intermédiaire des autorités locales. En cas de détérioration criminelle des voies, des poteaux, des fils de fer, des ponts, les koulaks et les gardes-blancs, pris comme otages, seront fusillés.
- 3) Les commandants des casernes, les commissaires, les commandants doivent surveiller sans faiblir les personnes suspectes dans les lieux de cantonnement des unités de l'Armée Rouge. Tous les camarades honnêtes, soldats de l'Armée Rouge, doivent prêter assistance en ce domaine : les agents mercenaires de Koltchak doivent être attrapés et fusillés.
- 4) Toute aide à la désobéissance directe ou indirecte au devoir militaire — incitation à la désertion ou le fait de cacher des déserteurs — sera punie, dans les limites de la province de Viatka, comme une trahison politique, avec toute la rigueur des lois du temps de guerre.
- 5) Les éléments bourgeois et koulaks doivent se souvenir qu'ils vivent dans une république socialiste, qui mène une lutte non à la vie, mais à la mort contre tous les ennemis de la classe ouvrière : à la moindre tentative d'aider Koltchak, la main impitoyable de la terreur rouge s'abattra sur la bourgeoisie des villes et de la campagne de la province de Viatka.

Le présent avis doit être affiché dans toutes les administrations soviétiques, dans tous les lieux publics et remise contre un reçu aux présidents des comités exécutifs des volosts et villages de la province de Viatka.

24 avril 1919 *En route*, n° 35.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire
et du Commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine
à la IIIe Armée, en date du 26 avril 1919, ville de Viatka.*

A lire à toutes ses compagnies, escadrons, batteries et détachements.

Camarades soldats, commandants et commissaires! Le commandement de votre armée vous a donné un ordre : vous préparer à l'offensive. Cet ordre doit être exécuté en tendant vos forces à l'extrême. Il faut profiter des quelques jours qui nous restent encore, pour nous préparer. Il faut intensifier l'instruction. Il faut combler toutes les lacunes, remédier à toutes

les fautes, rattraper toutes les négligences. Chaque commandant doit inspecter ses unités avec un oeil sévère et attentif. Chaque commissaire doit rappeler aux soldats de son régiment la responsabilité énorme qui leur incombe. Chaque soldat doit se souvenir que tout le pays, dans l'attente, le regarde.

Lorsque l'ordre sera donné de passer à l'attaque, il ne doit y avoir aucun doute, aucune hésitation, aucun regard jeté en arrière. Malheur au soldat où au commandant qui sortira des rangs, comme un briseur d'unité, comme un renégat! Une discipline de fer doit exister dans vos rangs. Le salut du pays l'exige. Chaque commandant depuis celui de groupe jusqu'au chef de division doit se rappeler qu'il répond de son unité. Chaque commissaire doit se souvenir qu'il partage la responsabilité avec le commandant.

J'ai passé quelques jours dans votre armée. J'ai vu les unités de votre armée, j'ai parlé avec les soldats, les commandants, les commissaires. Je crois fermement que le moment est venu d'un revirement décisif. Il n'y aura plus de retraite, la IIIe Armée passera à l'offensive.

J'adresse un salut fraternel à toutes les unités de la IIIe Armée, que je n'ai pu voir personnellement cette fois-ci. Dans les prochaines semaines je vous rencontrerai, camarades, à Perm, et ensuite à Eka-térinbourg. Que la victoire couronne vos drapeaux!

Vive la IIIe Armée!

Vive la Russie ouvrière et paysanne!

CE QUE TU FAIS, FAIS-LE VITE!

Nos troupes ont pris Bendery. Une large porte est ouverte vers la Bessarabie. Dans la direction de Kamenetz-Podolsk, les unités ukrainiennes progressent vers leur jonction avec les troupes de la Hongrie soviétique. Au même moment dans le Nord, les choses marchent bien. Il y a 4 semaines environ, le commandement anglais était complètement désespéré, puis il a paru se tranquilliser, et maintenant, les choses vont à nouveau très mal pour lui. Les blancs se soulèvent, font appel à nos troupes, passent de notre côté, combattent dans nos rangs. C'est ce qui s'est passé dans la zone du village de Toulgass (sur la rive gauche de la Dvina supérieure). Grâce à cela, nos unités, en dépit de très mauvaises conditions physiques, ont pris d'un seul coup le district le mieux défendu *de la volost* de Toulgass, y compris jusqu'aux villages de Karpovskaïa et de Boutagovskaïa. Aussi pouvons-nous attendre avec une confiance totale le développement ultérieur des événements sur le front Nord.

Il est vrai que nous avons connu un échec important sur le front Ouest. Les légionnaires polonais ont pris Vilno. Mals malgré la signification importante de Vilno, en tant que centre de la Lithuanie, le fait même de sa chute n'a rien de menaçant en soi du point de vue militaire. Les rapports entre la Russie soviétique et la Pologne ne se résoudre pas par des escarmouches militaires entre les forces, en réalité très peu importantes, qui dans cet affrontement déterminent pour quelques jours le « sort » de Vilno. Le prolétariat de Varsovie, de Czenstochow, de Dombrov pose nettement la question d'un pouvoir soviétique. Le gouvernement du capital polonais peut aujourd'hui encore lancer des groupes de choc contre Vilno, mais il est douteux qu'il puisse créer un régime stable à Varsovie. Les flottements du

front Ouest n'ont pour cette raison qu'une signification de troisième ordre. Ici toute la question sera réglée d'un seul coup à une grande échelle.

Mais il reste toujours le front de l'Est. Il serait hâtif d'affirmer qu'on est arrivé à effectuer le revirement nécessaire. Dans le secteur nord, les opérations sont presque arrêtées à cause du très mauvais état des routes. Dans le secteur sud, Koltchak continue à serrer de près nos unités. Les unités de remplacement et les renforts arrivent de tous côtés, mais elles *arrivent trop lentement*. Les communistes sont mobilisés en grand nombre, mais ils *répondent trop lentement à l'appel*. Les trains d'approvisionnement avancent vers l'est, mais *ils avancent trop lentement*. Or, non seulement il nous faut vaincre Koltchak, mais il nous faut le vaincre le plus rapidement possible, en perdant le minimum de forces et de matériel.

C'est pourquoi je m'adresse à toutes les organisations et à tous les militants de l'arrière — à la Direction Centrale de l'Intendance, à l'Etat-major Général Panrusse, aux régions, aux commissariats militaires des districts, et des provinces, aux organisations des soviets et du parti, aux unions professionnelles — en disant : *Le Front Est vous lance un appel : « Ce que tu fais, fais-le vite ! »*.

27 avril 1919 *En route*, n° 37.

NE PERDEZ PAS DE TEMPS !

Le péril que représente Koltchak sans aucun doute a provoqué un grand élan dans le pays. Toutes les autres questions sont actuellement mises à l'écart. Il apparaît à nouveau que les liens de classe des masses ouvrières sont incomparablement plus puissants et plus forts que toutes les frictions et tous les malentendus locaux, professionnels et ceux de la vie courante. Certes, il existe un mécontentement, provoqué par la situation même ou par tel ou tel acte du pouvoir soviétique. Et comment n'existerait-il pas ? Le pays n'est pas encore sorti de l'étau de *la* famine et de la ruine. Ce mécontentement prend quelquefois des formes aiguës. A l'instigation des gardes-blancs et des s.-r. de gauche, aidés par les menchéviks et les s.-r. de droite, le mécontentement se transforme parfois en soulèvement et grèves locales. Mais qu'apparaisse un danger général et toutes les questions particulières passent à l'arrière-plan : les masses des travailleurs s'unissent, car elles se rendent compte que, quelles que soient les difficultés actuelles, elles seraient infiniment plus grandes sous le règne de la bourgeoisie et surtout qu'elles seraient sans issue. D'où cette ardeur au combat, malgré une fatigue pesante, d'où cet empressement à lutter jusqu'au bout pour la République ouvrière et paysanne.

Cependant, ici aussi l'appareil d'organisation agit beaucoup trop lentement. Entre l'ardeur du combat des masses travailleuses et son application, le chemin est bien trop long.

Les unités de renfort arrivent souvent trop lentement en raison de l'absence d'équipement militaire. Les organisations soviétiques locales travaillent bien souvent séparément. Le commissariat militaire de la province ou du district ne dispose pas au moment voulu de l'équipement militaire que possèdent les sovnarkoses ou les comités d'approvisionnement. Il est indispensable de mettre fin à une telle situation. *L'envoi des renforts doit devenir la tâche principale de toutes les organisations des soviets et de celles du parti.*

La mobilisation des communistes, des sympathisants et des volontaires marche bien, mais les mobilisés arrivent trop lentement au front. Les responsables destitués mettent trop de temps à transmettre leurs fonctions. Il faut y mettre fin. La remise des fonctions doit se faire en quelques heures. Les mobilisés doivent, autant que possible, partir le jour même de leur mobilisation pour leur lieu d'affectation.

Les comités locaux du parti et les comités exécutifs s'efforcent de réunir ceux qu'ils ont mobilisés dans des unités plus importantes, dans des bataillons ou des régiments. Cela est provoqué par un esprit de compétition, sentiment tout à fait compréhensible et nullement répréhensible. Mais cet envoi successif des troupes de remplacement se répercute de façon défavorable sur le front. Il est préférable d'enrôler la plus grande partie de communistes mobilisés dans les unités de renfort et de grouper les autres en unités séparés qu'on envoie au front au fur et à mesure de leur formation. Nous y avons dans toutes les armées de bons cadres aguerris, et très proches, à l'arrière des régiments de réserve bien organisés. Dans la zone du front, l'instruction et la formation se font à un rythme bien plus rapide que loin à l'arrière.

Actuellement, l'objectif principal est de *ne pas perdre de temps*. L'arrivée de chaque nouvelle unité de renfort sur le front, à condition que les cadres soient sûrs, est très importante matériellement et moralement. Du fait qu'il a reçu des renforts, un régiment fait peau neuve. Chaque militants communiste frais et dispos peut avoir une importance énorme pour la vie de chaque unité.

Mais il faut se hâter. Il faut que dès maintenant les unités de renfort, les formations de volontaires, l'effectif du commandement, les communistes arrivent rapidement sur le front. Et pour cela, il est indispensable que dans chaque ville de district et de province on mette définitivement fin aux lenteurs et aux incohérences administratives. Chaque district doit agir comme si le péril que représente Koltchak le menaçait directement et qu'il dépendait de lui de le repousser. Ce n'est qu'ainsi que nous parviendrons à un succès complet, décisif, et surtout rapide.

Camarades, dépêchez-vous! Ne perdez pas de temps!

28 avril 1919 *En route*, n° 38.

LA RUSSIE OU KOLTCHAK?

Le pays s'est mis en mouvement. Le péril venant de l'Est a réveillé l'immense énergie des masses laborieuses. Les forces se mobilisent, la volonté se concentre, la riposte se prépare.

Certes, le pays est fatigué. C'est une fatigue accumulée au cours de nombreuses années. Le peuple travailleur, assujetti n'est jamais sorti de cet état de fatigue. C'est dans cet état de fatigue qu'il a été jeté dans la fournaise de la guerre impérialiste. La révolution de février a fait miroiter à ses yeux l'illusion de la libération, pour le tromper ensuite et augmenter encore sa fatigue.

La révolution d'octobre a éveillé les forces du peuple, lui a montré l'issue. Mais cette même révolution d'octobre, en devenant une menace effroyable pour la bourgeoisie du monde

entier, a déchaîné une série de campagnes et d'attaques effrénées contre le pouvoir des ouvriers et des paysans. Depuis 17 mois, nous menons une lutte presque incessante. On nous attaque, nous nous défendons. Les ouvriers et les paysans ne voulaient pas, ne veulent pas la guerre, mais ils ne voulaient pas et ne veulent pas redevenir des bêtes de somme, qu'on fera marcher aux ordres de Koltchak.

Le pays épuisé s'est défendu et se défend, se saignant à blanc. Les impérialistes allemands d'abord, puis les rapaces anglo-français, maintenant Koltchak, ont compté sur la fatigue du pays. Lui-même, reconnaît certes qu'il ne pourra pas venir à bout de la Russie et de ses millions d'ouvriers et de paysans. Mais il espère que le peuple se lassera.

Le peuple travailleur russe a connu tant de malheurs, d'infortunes, et de souffrances depuis cinq ans, qu'on pourrait se demander d'où il tire encore la force de se défendre et de résister ? Et Koltchak espère que le travailleur russe baissera la tête, que le coeur du paysan russe faiblira, qu'ils se laisseront et diront : « Nous n'avons plus la force de résister, vienne qui voudra — Koltchak, le roi d'Angleterre, le mikado japonais; qu'ils pillent, qu'ils égorgent, qu'ils fassent ce qu'ils veulent, nous ne pouvons et nous ne voulons plus résister. » Voilà ce qu'espère Koltchak.

Et effectivement, si une faille cassait le courage du peuple, alors ce serait notre perte.

Mais cela n'est pas! et cela ne sera pas!

Une grande oeuvre s'accomplit sous nos yeux. Le péril qui nous menace a provoqué dans les profondeurs du peuple un nouvel afflux d'énergie et de forces. Il en est de même pour un individu. Fatigué, épuisé, à moitié endormi, il erre sur une route boisée, prêt à se laisser tomber sur la première souche d'arbre et à s'endormir d'un sommeil profond. Mais voilà que, dans le silence du soir de la forêt, on entend le sifflement des brigands et le voyageur à moitié mort de fatigue se secoue, se réveille, fixe du regard l'obscurité, saisit une massue, une pierre, un couteau, ce qu'il a sous la main. Le danger de mort a réveillé son énergie évanouie.

Le peuple russe est aujourd'hui un grand voyageur. Ayant rejeté de ses épaules les chaînes de son ancien esclavage, il va vers des buts grands et neufs, l'organisation d'une vie de labeur honnête, juste et heureuse, fondée sur les principes du travail fraternel. Mais le chemin est dur. Montées et descentes, fondrières et ravins, du gravier pointu sous les pieds. Et des vipères venimeuses se cachent sous les pierres le long de la route. Le corbeau noir croasse lugubrement et tourne au-dessus de sa tête en attendant sa proie. Mais le voyageur surmontant les obstacles, épuisé par la faim, va vers son but. Par moments, il semble s'arrêter soit pour se reposer, soit pour réfléchir. Parfois même un doute semble traverser son esprit : « Y arriverai-je ? »

C'est un de ces moments que Koltchak a saisis. Il s'est ingénié à concentrer toutes ses forces et à frapper le peuple russe depuis l'arrière-Sibérie. « Tu es épuisé, prolétaire; tu es fatigué, paysan. Votre coeur a flanché, vos bras tombent de fatigue. Maintenant vous serez à moi. Je vous plierai sous mon pouvoir, je vous enchaînerai, je vous mettrai la nouvelle muselière de l'autocratie, je vous forcerai avec des verges d'acier, des verges rougies au feu, à servir comme

par le passé vos maîtres séculaires — les propriétaires, les fabricants, les généraux et les amiraux. Et à nouveau la Russie sera celle du tsar et de la noblesse. »

Mais Koltchak a fait un mauvais calcul. Il a noté, et il a raison, la fatigue populaire. Cette fatigue existe chez tout le monde. Le pays tout entier veut la paix et travailler en paix. Mais il n'y a pas que la fatigue. Le peuple possède la conscience, la volonté indestructible de la liberté, de l'indépendance et du bonheur. La Russie actuelle, est une Russie nouvelle, ce n'est pas la Russie de la noblesse, de la bourgeoisie, du tsar, de Koltchak, mais la Russie du paysan et de l'ouvrier. Le tocsin a retenti par toute la Russie. Et il a été entendu non seulement par les ouvriers de Pétrograd et de Moscou, par la population laborieuse de la région de la Volga, que Koltchak menace directement, mais aussi par les paysans des districts et des volosts les plus reculés. Tous ont entendu ce tocsin et ont compris qu'un dernier ennemi, puissant et dangereux, menace tout ce que le peuple a conquis et surtout son avenir. La question se pose maintenant ainsi à chaque travailleur, à chaque paysan, à chaque soldat conscient et honnête de l'Armée Rouge : qui doit vivre, qui doit mourir : la Russie ou Koltchak ?

La Russie, ce sont les travailleurs qui ont pris entre leurs mains le gouvernement du pays et ont entrepris de soigner ses blessures et ses plaies anciennes et de construire une nouvelle vie raisonnable. La Russie, ce sont des millions de gens, qui désirent vivre en paix et fraternellement avec tous les autres pays de travailleurs. La Russie, ce sont les jeunes générations et les générations à venir, nos enfants, nos petits-enfants et nos arrière-petits-enfants, auxquels nous remettons un pays libéré de la barbarie et de la bestialité qui ont pesé sur lui pendant des siècles.

Koltchak, c'est l'incarnation de toute l'injustice ancienne de la vie russe. Transformer le pays en une effrayante prison, où les exploités offensés d'aujourd'hui seraient les gardiens et les bourreaux, les ouvriers et les paysans les bagnards, tel est le seul but de la campagne de Koltchak.

Le pays est sorti de sa torpeur. Dans les provinces, les districts, les volosts, au centre de l'attention générale une seule question se pose : rassembler toutes les forces et tous les moyens pour résister à Koltchak. En dehors de la mobilisation de 5 ans, décrétée par le Soviet des Commissaires du Peuple, toutes les provinces s'efforcent de créer des unités exemplaires composées des ouvriers et paysans les plus conscients, révolutionnaires et pleins d'abnégation — des volontaires. Les provinces de la région de la Volga ont donné l'exemple : les communistes de Syzran, de Samara, de Simbirsk, de Kazan, avec une énergie fébrile, y créent des régiments révolutionnaires de choc. Les ouvriers de Moscou ne vivent qu'avec une seule pensée, un seul souci : ravitailler le front Est. A Pétrograd un travail héroïque s'accomplit dans l'intérêt du front Est. Les ouvriers de Penza télégraphient pour annoncer qu'ils ont formé un régiment de choc. Dans les provinces de Iaroslavl, de Vologdak, les communistes font leur devoir en mobilisant pour le front Est les meilleurs combattants. La Russie est sortie de sa torpeur, la province rivalise avec la province, le district avec le district, pour résister à Koltchak. C'est une bonne rivalité, provoquée non par un amour-propre vaniteux, mais par l'aspiration à servir le mieux possible la cause de la révolution des ouvriers et des paysans.

Le danger sur le front Est est grand. Les forces de Koltchak ne sont pas *encore* battues et même leur avance vers la Volga n'est pas stoppée. Mais on peut d'ores et déjà dire avec une profonde certitude que la Russie soviétique donnera au péril que représente Koltchak une riposte puissante, écrasante.

Pas un jour, pas une heure à perdre ! Toutes les forces, tous les moyens doivent être pris en considération et mis en action. Chaque militant doit être placé au poste qui lui revient. Chaque province, chaque district, chaque volost doit travailler maintenant comme si tout le poids de l'agression de Koltchak devait s'abattre entièrement sur lui. Ces semaines de printemps seront absolument décisives. Lorsque Koltchak s'écroulera, le reste des bandes de Krasnov et de Dénikine disparaîtront à sa suite, les Anglais rapatrieront leurs troupes d'occupation, et Hindenburg déguerpira avec ses misérables bataillons de « fer ».

Koltchak est le seul danger sérieux. Ce danger sera surmonté, écarté, étouffé. La Russie des ouvriers et des paysans veut vivre et elle vivra. Mort à Koltchak!

Vive la Russie des ouvriers et des paysans!

ENCORE UNE FOIS : NE PERDEZ PAS DE TEMPS !

La situation sur le front Est demeure inquiétante. Les renforts arrivent trop lentement. Le rythme de travail des organisations soviétiques manque de la tension qui s'impose. Cela s'explique dans une certaine mesure par le fait qu'en un an et demi de pouvoir soviétique nous avons été trop habitués au danger et trop habitués à le surmonter victorieusement. Beaucoup de camarades raisonnent ainsi : « Est-il possible que Koltchak vienne à bout du pouvoir soviétique ! » et ils se tranquillisent. Un tel état d'esprit est lourd des dangers les plus grands. En tout cas il ralentit à l'extrême la mobilisation des forces indispensables et retarde ainsi l'heure de nos victoires. Or il nous faut une victoire rapide. Nous n'avons pas le droit de perdre de temps. Le pays a faim. Le pays a besoin de pain, de charbon, de pétrole, de coton. Seule, une victoire rapide et décisive peut procurer tout cela aux ouvriers et paysans. Et une telle victoire n'est possible que si toutes les forces d'avant-garde de la classe ouvrière et du paysan-nat conscient bandent leur énergie authentiquement révolutionnaire.

Le travail se fait trop lentement. Beaucoup de décisions et de mesures susceptibles d'être prises aujourd'hui, sont remises à demain. On perd beaucoup de temps à transmettre des ordres d'une administration à l'autre. Les militants responsables ne vérifient pas toujours l'exécution des décisions. Trop d'entre eux se bercent de mots.

Les intérêts locaux ont encore souvent trop d'influence sur l'aide à apporter au front Est. Un trop grand nombre de militants locaux se considèrent comme « irremplaçables ». Ceux qui sont désignés pour partir sur le front Est quittent trop lentement leurs fonctions. Les choses traînent en longueur. Ils mettent trop de temps à transmettre leurs pouvoirs. Pour les unités de renfort on exige au mauvais moment un effectif mobile. On observe partout de l'incohérence. Pour le transfert des pouvoirs, on perd dans un endroit une heure, ailleurs, une heure et demie, ailleurs encore, un jour et une nuit... Il en résulte que les renforts parviennent au front une semaine plus tard qu'il n'eût été possible. A la guerre, le temps a une importance plus décisive que partout ailleurs.

Camarades, membres des comités exécutifs des provinces, des districts et des comités du parti! Il dépend de vous qu'un nouvel élan soit donné à cette tâche. Notre mécanisme soviétique commence déjà à être envahi par beaucoup de routines, de lenteurs administratives, une nouvelle oblomovchtchina * soviétique. Il faut que le travail des services auxiliaires réalisé dans l'intérêt du front Est, ne soit pas paralysé par ces vices. Le Comité Central exige que les organisations locales concentrent les trois quarts de leurs forces à organiser par étapes successives des mobilisations, la formation de l'envoi régulier de renforts sur le front Est.

* *Mot formé sur le nom : Oblomov du héros du roman de Bontcharov, qui personnifie le manque de volonté, une certaine paresse intellectuelle.*

Cette décision du Comité Central du parti doit être prise à la lettre. Sur quatre militants locaux, trois doivent être envoyés pour effectuer un travail militaire au sens large du terme. Je le répète encore une fois : chaque province, chaque district doit agir comme si le péril que représente Koltchak le menaçait directement sur ses frontières et ne pouvait être repoussé que par ses propres forces.

Il faut hâter l'envoi sur le front des camarades mobilisés par le parti et les associations professionnelles.

Il faut mobiliser toute notre énergie pour envoyer, en accord avec la décision du Comité Central Exécutif panrusse et du Conseil de la Défense du 25 avril de cette année, 10 ou 20 hommes de chaque volost.

Il faut prendre en même temps des mesures pour accélérer la formation et l'envoi systématiques de renforts.

La classe des travailleurs russes est placée devant l'épreuve suprême.

Nous supporterons cette épreuve ; la victoire sera remportée, mais, à une condition, ne pas se laisser endormir par l'optimisme, ne pas compter sur les autres, ne pas faire confiance au hasard, ne pas perdre une minute.

Que chaque ouvrier soviétique, que chaque membre du parti suspende un écriteau, au-dessus de son métier : « *Souviens-toi du front Est! Ne perds pas de temps!* »

30 avril 1919, Moscou *En route*, n° 39.

ORDRE DU JOUR

*du président du conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine
aux troupes du front de l'Est, en date du 1er mai 1919, n° 92.*

Après une période d'affaiblissement temporaire et de retraite, le front Est a été renforcé et s'est affermi. Nous résistons à l'offensive ennemie et dans quelques secteurs nous commençons à passer nous-mêmes à l'offensive. Encore une semaine ou deux et le tournant sera sensible sur toute la ligne du front. Les troupes de Koltchak seront repoussées.

Au début d'une période nouvelle, victorieuse, dans l'activité des armées de l'Est, je rappelle qu'il faut exécuter de la manière la plus rigoureuse l'ordre donné précédemment concernant la conduite à avoir à l'égard des transfuges et des prisonniers de guerre.

Il faut accueillir avec amitié les *transfuges* comme des camarades qui se sont libérés de la trique de Koltchak ou comme des adversaires repentis. Cela concerne non seulement les soldats mais aussi les officiers. Celui qui viendra à nous partagera avec nous le pain et le sel.

Il ne faut en aucun cas fusiller les *prisonniers qui se sont rendus ou que l'on a capturés*. Il faut bien se souvenir qu'une partie de l'armée de Koltchak a été trompée, qu'un autre combat sous la menace de la trique et que seule une partie insignifiante est composée de monarchistes et de partisans de Koltchak. Même parmi les officiers de Koltchak, seul des chefs amiraux et généraux sont des ennemis jurés des travailleurs. La majorité des officiers subalternes ont été mobilisés de force et seraient heureux d'échapper à ces liens.

Ayant vu où se trouvent le droit et la force, les soldats de Koltchak, et aussi beaucoup de ses officiers, travailleront ensuite honnêtement dans les rangs soviétiques.

Les exécutions sommaires, non seulement, des transfuges, mais des ennemis faits prisonniers seront impitoyablement punis selon les lois en vigueur en temps de guerre.

Laissez les bourreaux de Koltchak fusiller les prisonniers. L'armée des ouvriers et des paysans transforme en amis les ennemis repentis.

Les commandants, les commissaires, les soldats conscients doivent suivre rigoureusement l'exécution de cet ordre.

Les Conseils révolutionnaires de guerre des armées de l'Est doivent donner le plus de publicité possible à cet ordre, le diffuser dans toutes les unités de l'armée du front Est, le remettre aux mains des commandants et des commissaires pour que personne ne puisse prétendre l'ignorer. Il faut en même temps prendre des mesures pour que cet ordre soit connu de tous les soldats et de tous les commandants de l'armée contre-révolutionnaire de Koltchak. Qu'ils fixent eux-mêmes leur destin!

DÉBUT DU TOURNANT

Les résultats de l'action intensive menée sur le front Est commencent à se faire sentir. La ligne offensive de Koltchak a été ébranlée⁷⁵. Sur le secteur sud du front Est nous avons enregistré un sérieux progrès. A Orenbourg et à Ouralsk, notre situation s'est tout à fait consolidée. La ligne de Samara-Biélebei passe rapidement entre nos mains. Le danger qui menaçait directement Spassk, sur la rive gauche de la Kama, peut être considéré comme écarté.

Sur la partie nord du front Est, le redressement n'est pas encore évident. Sur le front de l'armée de Perm la stagnation provisoire des opérations a été provoquée par le mauvais état des routes qui dure encore et par les opérations préparatoires indispensables.

La retraite de l'armée voisine du Sud, se prolonge il est vrai. Mais cette retraite n'a rien de comparable avec celle à laquelle nous avons pu assister sur différents secteurs du front Est,

jusqu'à ces derniers temps. Dans le cas présent, la retraite est provoquée par des considérations bien définies du commandement, elle est limitée d'avance par une ligne précise et s'effectue avec la méthode nécessaire.

Le revirement sur le front Est s'est accusé. La ligne offensive de Koltchak a été ébranlée et il a, dans le Sud et sous notre pression, commencé à se replier vers l'Oural.

Cependant la plus grande inconscience et le plus grand crime consisterait à croire que le principal est déjà fait, que la victoire future est totalement assurée.

Non! Seul le premier pas a été fait. Seul le revirement est indiqué. Mais nous n'avons pas besoin d'un revirement, il nous faut une victoire complète, décisive, foudroyante, et surtout rapide.

Tous ceux qui travaillent à l'arrière du front doivent être pénétrés de cette idée. Dépêchez-vous! Envoyez des renforts! Ne perdez pas un jour, pas une heure!

Koltchak a chancelé. Il faut le culbuter! Il faut aller jusqu'au bout!

Il faut écraser la vipère!

4 mai 1919, Inza-Rouzaevka
En route, n° 41.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine,
en date du 5 mai 1919, ville de Kazan, n° 90.*

S. S. Kamenev a dirigé pendant 8 mois les armées du front Est. Sous son commandement, les armées ont porté plus d'un coup aux Tchécoslovaques, aux bandes de Doustov et de Koltchak. Sous la direction du camarade Kamenev, les troupes du front Est ont rendu à la République soviétique Oufa, Orenbourg, Ouralsk. Pour diverses raisons notre front Est s'est provisoirement affaibli et Koltchak a de nouveau pris Oufa, en repoussant nos troupes à une distance considérable. Cependant, ces derniers mois, d'énergiques mesures ont été prises par le commandant Kamenev sur le front Est, pour redresser la situation. Ces mesures ont déjà produit des premiers succès. Sur la plus grande partie du front Est nos armées sont passées à l'offensive avec succès.

Le travail intense et incessant du commandant du front Est l'ont forcé à prendre un repos temporaire. En accordant un congé de six semaines au camarade Kamenev et en lui exprimant notre reconnaissance au nom de l'Armée Rouge, j'ai le ferme espoir que les troupes du front Est, sous la direction du nouveau commandant A. A. Samoïlo, développeront les succès déjà acquis et donneront à la République soviétique une victoire complète sur Koltchak.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine à la division N,
en date du 6 mai 1919, Viatskie-Poliany, n° 95.*

A lire dans toutes les compagnies, escadrons, batteries et détachements.

Camarades soldats, commandants, commissaires de la division N!

J'ai fait connaissance avec le noyau principal de votre division pen-dans les combats mémorables de l'année dernière sous Kazan. Depuis beaucoup de temps s'est écoulé, le détachement d'alors est devenu une division régulière et puissante, dont les ennemis parlaient avec haine, et les amis avec respect et amour. Qu'est-ce qui a soudé votre division ? La conscience claire que notre lutte est une lutte honnête, une lutte sainte. Les ennemis des travailleurs, les propriétaires, les capitalistes nous ont forcés à prendre nos fusils. Mais puisqu'il en était ainsi, vous vous êtes dit : Nous devons être les véritables soldats de la révolution, ses combattants intrépides. Vous avez soutenu de nombreux combats. Vous avez inscrit de nombreuses victoires sur vos drapeaux. Vous avez apporté la liberté aux villes et aux villages.

Il est vrai que ces temps derniers, le front Est a été ébranlé. Vous avez dû reculer. Mais si vous avez reculé provisoirement, ce n'était que pour mieux sauter. Maintenant le moment d'un héroïque bond en avant est venu. Nos frères opprimés de Perm, d'Ekatérinbourg, attendent avec impatience l'heure de la liberté. Cette liberté, c'est vous qui la leur donnerez.

Ayant passé en revue vos rangs le 6 mai, mes conversations avec vos tirailleurs, vos artilleurs, vos cavaliers, vos canonniers, vos marins, vos commandants, vos commissaires m'ont convaincu que le recul temporaire n'avait pas brisé votre courage. Il est maintenant aussi fort qu'hier.

Combattants de la division N! La retraite est terminée. Plus un seul pas en arrière!

Mort aux bandes malhonnêtes de Koltchak!

Vive la courageuse division N!

Vive l'Armée Rouge des ouvriers et des paysans!

LE GRAND EXAMEN

Les organismes soviétiques et syndicaux du parti dans les provinces et les districts passent un examen important. De l'énergie, de l'exactitude de leur travail dépend le succès des opérations sur les fronts Est et Sud.

*Il serait d'une inconscience criminelle de penser qu'avec le retour de Bougouroulan, Serguievsk, Tchistopol, notre tâche sur le front Est est proche de sa fin. Cela n'est pas, la fin est encore loin. Stimulé par la retraite prolongée de nos armées de l'Est, Koltchak s'est avancé beaucoup trop profondément. Après le changement d'état d'esprit de nos troupes, le passage à l'offensive, nous avons rapidement écrasé son avant-garde. Mais *seulement* son avant-*

garde. On ne peut découvrir que dans le combat l'importance numérique des troupes de réserve de Koltchak, et la fermeté dont elles font preuve. Seul, le développement des opérations pourra nous conduire à un choc direct avec les réserves de Koltchak. Et il n'est pas difficile de prévoir que la pression qu'accentuent actuellement nos armées du front Est est insuffisante pour remporter une victoire complète.

Nous n'avons pas le droit de nous arrêter. Nous n'avons pas le droit de perdre le rythme. Nous devons avancer sans arrêt, en développant nos succès, sans laisser l'ennemi s'arrêter, effectuer le regroupement nécessaire, s'affermir et riposter.

Nous possédons actuellement l'avantage de l'initiative. Nous devons *le* garder. Il nous faut attaquer, attaquer, attaquer, jusqu'à l'anéantissement complet des bandes de Koltchak. Pour cela des renforts sont indispensables sur le front. Leur arrivée rapide et continue dépend de l'énergie du pouvoir soviétique dans les provinces et les districts, et de l'accomplissement de son travail dans les délais prescrits.

Jusqu'à maintenant, ce travail s'est effectué beaucoup plus lentement que ne l'exigeaient les circonstances. Les résolutions pour le soutien du front Est ont été beaucoup plus abondantes que les compagnies de réserve. Et pourtant il est incontestable que les ouvriers et les paysans sont prêts à tout pour vaincre Koltchak. Il faut seulement que l'appareil du pouvoir soviétique des provinces et des districts travaille sans arrêt, en respectant les délais, sans interruption. Il faut que personne n'ose remettre à demain ce qui peut être fait aujourd'hui.

En vérité nos organisations locales sont en train de passer un examen très important. La tâche des organisations centrales du parti et des soviets doit être de suivre de très près la manière dont cet examen sera passé. C'est précisément dans les moments critiques qu'on reconnaît les militants capables d'initiative, solides, scrupuleux. Révélés par les circonstances, ils devront recevoir dans l'avenir la possibilité de trouver une plus large utilisation de leurs forces. En revanche, les militants envahis par la toile d'araignée des paperasseries doivent être destitués.

Le grand examen que notre pays est en train de passer doit obligatoirement laisser son empreinte dans notre construction intérieure. La tension de toutes les forces doit conduire à épurer l'appareil soviétique de tous les éléments de passivité, d'insouciance et de pourriture, afin d'assurer à tous les éléments créateurs de la classe ouvrière, un rôle dirigeant dans le travail.

7 mai 1919, Kazan-Chikhrany *En route*, no 43.

LA LUTTE POUR PÉTROGRAD

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire
et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine
aux soldats de l'armée du Nord qui défendent les approches de Pétrograd,
en date du 11 février 1919, ville de Iambourg, n° 79.*

Camarades soldats, commandants, commissaires !

Venu sur l'ordre du Conseil des commissaires du peuple sur votre front, je salue tous les combattants honnêtes, fermes et courageux de votre armée!

Je vous salue au nom des soldats du front Sud, qui ont porté un coup mortel aux bandes de Krasnov et qui maintenant s'avancent victorieusement vers Rostov et Novotcherkassk!

Je vous salue au nom des troupes de l'armée d'Ukraine, qui ont libéré Kharkov, Poltava, Ekaterinoslav, Tchernigov, Kiev, Elisavetgrad !

Je vous salue au nom des troupes du front Est qui, après avoir nettoyé la Volga, ont entrepris le nettoyage de l'Oural et, après la prise d'Orenbourg, ont à nouveau réuni la Russie soviétique et le Turkestan soviétique!

Je vous salue au nom des troupes du front occidental qui ont libéré la Lettonie, la Lithuanie et la Biélorussie du joug de la garde blanche allemande!

Camarades! Ce n'est que dans le secteur de votre armée que la Russie soviétique a observé avec stupeur des échecs, ces temps derniers. Au lieu d'attaquer et de libérer les ouvriers et les paysans, comme il sied aux troupes de la révolution, vous avez jusqu'à maintenant reculé⁷⁶.

Pourquoi ?

Notre ennemi est-il si fort ?

Non, l'ennemi est en petit nombre. Vous êtes incomparablement plus nombreux. Si vous avez reculé et donné la possibilité à un ennemi audacieux de prendre ville après ville, j'en impute la faute au manque de fermeté de vos propres rangs.

Je sais que, dans votre armée, non seulement des soldats isolés, mais des régiments entiers, se sont battus honnêtement et avec courage. Ils seront tous distingués et récompensés. Leur nom sera prononcé avec respect dans toute la Russie soviétique. J'ordonne aux commandants et aux commissaires de toutes les unités de noter scrupuleusement tous les soldats qui se sont distingués et de les proposer sur ordre pour des décorations.

Mais il y a parmi vous beaucoup de soldats sans conscience, lâches et même sans honneur, beaucoup de profiteurs qui au moment du danger ne pensent ni au peuple travailleur, ni à leurs compagnons, mais ne se préoccupent que d'eux-mêmes et de leur propre profit. Ces profiteurs ont souvent amené le désarroi dans les régiments rouges et les ont souvent incités à des retraites honteuses. Les profiteurs ont souvent déserté et ont incité les hésitants à la

désertion. Une telle conduite a fait de votre armée la plus faible, la plus vulnérable des nombreuses armées de la République soviétique.

Il faut maintenant mettre fin à cela. Les régiments rouges ne doivent plus connaître la retraite. Il ne peut plus y avoir de désertions dans les rangs de la révolution. La cause pour laquelle vous vous battez est la cause la plus grande et la plus sainte de la terre : vous défendez la Révolution paysanne et ouvrière contre la pression des propriétaires haineux et des bandes bourgeoises, qui trouvent leur appui chez les impérialistes anglo-français.

Votre armée défend les abords de Péetrograd la rouge. Déjà les gardes-blancs esthoniens et finlandais se vantent de prendre ce grand centre de la révolution ouvrière et paysanne. Cela ne sera pas ! Votre armée doit se reprendre et égaler les meilleures armées victorieuses de la République soviétique. Je préviens les commandants et les commissaires que la terrible responsabilité de la non-exécution des ordres militaires leur incombera à eux au premier chef.

Les meilleurs soldats doivent appuyer le commandement et l'aider d'une main de fer à venir à bout des lâches et des profiteurs. Aucun crime ne doit rester impuni. En même temps, aucun exploit ne doit rester sans récompense.

Le Tribunal Révolutionnaire Militaire de campagne doit punir impitoyablement tous les soldats qui trahissent leurs frères de combat. Honneur et gloire aux soldats courageux et consciencieux !

Mort aux profiteurs, déserteurs, traîtres et vendus !

Vive l'Armée Rouge des ouvriers et des paysans !

LA FINLANDE ET LES TREIZE AUTRES

Avertissement à la bourgeoisie finlandaise

Le bavard et vantard Lord Churchill a compté 14 adversaires unis contre la Russie soviétique. La Finlande en fait partie. Les journaux européens ont beaucoup parlé ces derniers temps d'un marché conclu par l'Entente avec la bourgeoisie finlandaise. L'objet de ce marché est l'offensive contre Péetrograd. Pour cela l'Angleterre donne six millions de livres sterling, une quantité correspondante de blé, de munitions, etc. Churchill a donné le délai fixé pour réaliser ce marché, c'est-à-dire pour l'offensive : fin août. Dans le langage boursier cela se dit « ultimo ».

Où se termine ici le mensonge et où commence la semi-vérité ?

La Finlande bourgeoise « indépendante » est sans conteste le pays le plus pitoyable, le plus écrasé, le plus asservi. Après avoir reçu l'indépendance des mains de la révolution d'Octobre, la bourgeoisie finlandaise, après l'écrasement de son prolétariat, n'a cessé de vendre cette indépendance contre des baïonnettes étrangères pour défendre les biens des bourgeois. D'abord, la Finlande est devenue une petite principauté vassale des Hohenzollern; ensuite, le valet de l'Entente. Le général Mannerheim a marqué le même empressement à vendre ses services de bourreau aux Allemands qu'aux Anglais.

Mais quels que soient les bas-fonds de la prostitution politique où la bourgeoisie finlandaise est tombée, elle ne peut tout de même pas ne pas s'inquiéter de quelques garanties minimums pour l'existence de son pays. Et les masses populaires de Finlande (à l'exclusion de la couche arrogante de l'intelligentsia petite-bourgeoise et chauvine, les soi-disant « activistes ») ne sont nullement enclins à jouer leur sort sur la carte de l'aventure militaire. En ce qui concerne Llyod Georges, Clemenceau et les autres escrocs mondiaux de la ligue des nations, qui juraient leurs grands dieux qu'ils voulaient la liberté et l'indépendance des petits peuples, la Finlande n'est pas pour eux une fin en soi, mais un moyen de troisième ordre : simplement, une brassée de foin qu'ils veulent jeter dans le brasier russe pour attiser la flamme de la guerre civile et ainsi affaiblir et saigner le peuple russe.

La bourgeoisie finlandaise est saisie de stupeur. Elle fait ses comptes, demande des délais, exige un prix, donne son accord et prend peur à nouveau. Cette instabilité dure depuis plusieurs mois. Le général Mannerheim était tout prêt à prendre Pétrograd en février de cette année. Il avait fixé le lieu des manoeuvres qui devaient servir de répétition à l'offensive sur la frontière de la Carélie. L'affaire se termina cependant tristement. Les Finnois mobilisés se mirent à faire des meetings. Deux compagnies prirent part aux manoeuvres. Nous renforçâmes l'isthme de Carélie, augmentâmes la garnison de Pétrograd, mîmes sur pied de guerre la flotte de la Baltique et annonçâmes en même temps que nous ne prendrions en aucun cas l'initiative de l'attaque de la Finlande.

Cette fois, l'aventure échoua. Aux élections présidentielles, le général Mannerheim fit naufrage. Poussée par les conciliateurs, la bourgeoisie finlandaise choisit comme président le professeur « sans couleur » Stolberg, dont toute la politique consiste à trembler également devant le bolchevisme, l'ingérence dans l'aventure et la menace de l'Entente.

Le choix du tremblant Stolberg et le départ pour l'Italie du va-t-en-guerre Mannerheim semblait signifier la liquidation du plan d'intervention militaire de la Finlande. Les journaux étrangers parlaient presque de rupture entre la Finlande et l'Entente. Mais, à une question particulière posée au Parlement anglais, le gouvernement répondit que le changement de président ne changerait rien aux relations des Alliés et de la Finlande.

Et de fait, on peut observer une grande animation dans les eaux finlandaises et esthoniennes. La presse scandinave, comme les autres sources, parlent d'importants transports d'équipement militaire arrivant dans les ports de Finlande. Selon ces mêmes informations les usines allemandes fournissent à la Finlande des mitrailleuses, des explosifs. On recommence à parler de la malheureuse expédition d'Olonetz. Des informations indiquent qu'une offensive se prépare dans l'isthme de Carélie, d'abord sous forme de bandes de « verts ». Comme il a déjà été mentionné plus haut, en Finlande même, seul un petit groupe de chauvinistes enragés partage les projets criminels de la Grande-Bretagne. Une partie des officiers, Ignatius en tête, a déjà menacé de se soulever contre la mise à la retraite de Mannerheim. Les activistes finlandais considèrent que le moyen le plus sûr d'obtenir la Carélie orientale et un port qui ne gèle pas sur la mer Blanche, « est de prendre en gage » Pétrograd. Cette idée est tout à fait dans l'esprit du fantastique des épopées finnoises de Kalévala. Il y est question d'un canard gigantesque, des oeufs duquel sortent la terre et le ciel, d'une vache énorme dont la queue est tellement longue qu'un oiseau doit voler un jour et une nuit pour la parcourir tout entière.

L'idée de la prise de Pétrograd « *en gage* » par les activistes finlandais, ressemble tout à fait aux images de Kalévala. Mais, dans la création populaire, cela respire la poésie naïve, alors que dans la politique des chauvinistes écervelés, c'est du délire.

La prise de Pétrograd avec l'aide finlandaise signifierait, bien sûr, la transformation de la Finlande elle-même en « *gage* » irrévocable pour Dénikine.

Mais le problème ne réside pas dans les activistes. L'impérialisme anglais, si l'on en croit Churchill, a contraint la bourgeoisie finlandaise à attaquer la Russie soviétique dans les prochains jours. En tous les cas nous serons très rapidement éclairés sur cette question.

A côté des treize autres ennemis, l'ingérence de la Finlande n'est évidemment pas d'une grande importance directe : les forces militaires que Mannerheim a laissées à Stolberg sont minimales. Néanmoins la question de la Finlande devient maintenant une question de principe. Affaiblie sur le plan militaire, l'Entente veut que les dents des petits chiens mercenaires rongent et déchirent le corps de la Russie soviétique. L'entrée officielle de la Finlande dans leur meute pourrait jusqu'à un certain point relever le courage de nos ennemis et retarderait le dénouement. Voilà pourquoi la Russie soviétique ne peut permettre plus longtemps à la bourgeoisie de Finlande de jouer avec l'idée d'une attaque contre Pétrograd.

Nous menons une lutte trop grande à l'échelle mondiale pour avoir le moindre désir de répondre à une petite provocation. C'est pourquoi nous le répétons : si la Finlande reste dans les limites de la décence, aucun soldat rouge ne franchira son seuil. C'est une résolution ferme et inébranlable.

Pour aider le gouvernement d'Helsingfors à prendre la décision indispensable, nous lui rappelons une série de faits fondamentaux. Koltchak, chef de l'union des quatorze, a été complètement battu. Les volontaires d'Oural et de Sibérie se comptent maintenant par dizaines de milliers. Une partie seulement des réserves puissantes libérées dans l'Est a été employée avec succès dans le Sud. Dénikine a subi les premiers coups graves. Il recule dans le Sud. D'ici peu notre offensive sur le front Sud prendra un caractère décisif.

Mais d'ores et déjà nous pouvons tout à fait concentrer contre la Finlande des forces suffisantes non seulement pour riposter, mais pour attaquer. Et non seulement pour attaquer, mais aussi pour exterminer les responsables de la provocation et du banditisme.

Nous n'employons pas ce mot très dur d' « *extermination* », par hasard. La tentative de l'ordurière bourgeoisie finlandaise de frapper Pétrograd provoquera de notre côté une croisade contre la bourgeoisie finlandaise.

Nous n'avons pas répondu à une longue série de provocations venues d'Helsingfors, d'une part parce que nous étions trop occupés à l'Est, d'autre part parce que nous comptions sur la résistance intérieure de la Finlande même. Si ce dernier facteur ne se montrait pas suffisant et que le tremblant Stolberg apparaisse comme l'exécuteur des intentions impudentes de Mannerheim, notre devoir premier et immédiat serait de percer, à l'aide d'un long couteau aiguisé, l'abcès finlandais.

Notre politique est dictée non par un sentiment de vengeance, mais par l'intérêt révolutionnaire. Mais il y a des cas où l'intérêt de la révolution exige une vengeance impitoyable. C'est le cas de la Finlande. Il faut montrer à la bourgeoisie vénale des petits Etats, que le marché de Cain avec l'Angleterre ne représente aucun intérêt. Nous donnerons cette leçon aux petits Etats sur le dos de la Finlande. En cas de provocation de sa part, nous nous donnerons pour tâche de résoudre le petit problème qu'elle nous pose, indépendamment du temps qu'il faudra pour résoudre les problèmes de la grande guerre.

Pour anéantir la bourgeoisie finlandaise nous trouverons la force nécessaire. La Russie soviétique a entrepris d'organiser l'indépendance des peuples d'Asie — celle des bachkirs, des kirghises et des autres. Ces peuples, qui forment grâce à un travail intense leur infanterie et leur cavalerie pour sauvegarder l'indépendance reçue, savent que la bourgeoisie finlandaise est une adjointe de Koltchak et qu'elle l'aide à établir son pouvoir autocratique sur tous les peuples de l'ancien empire du tsar. Parmi les divisions que nous transférons sur le front de Pétrograd, la cavalerie bachkire n'occupera pas la dernière place et, si les bourgeois finlandais tentent une attaque contre Pétrograd, les bachkirs rouges s'avanceront avec le mot d'ordre « *Vers Helsingfors* ». Ce sera une campagne impitoyable et exterminatrice contre la bourgeoisie, qui vend le sang de son propre peuple et le sang des ouvriers de Pétrograd dans l'intérêt du sac d'or de l'Angleterre!

La Russie soviétique veille. Elle ne rendra pas Pétrograd. L'attentat contre la première ville de la révolution prolétarienne provoquera de notre côté une croisade de mort et de dévastation.

1er septembre 1919, Moscou-Tver
La Pravda, n° 194.

PÉTROGRAD SE DÉFEND AUSSI DE L'INTÉRIEUR

Le problème n'est pas seulement de défendre victorieusement Pétrograd, mais aussi d'en finir une fois pour toutes avec l'armée nord-ouest de l'adversaire ⁷⁷.

De ce point de vue, sur le plan proprement militaire, il serait plus avantageux pour nous de laisser la bande de loudénitch se frayer un passage à l'intérieur même des murs de la ville, car Pétrograd se transformerait facilement en un piège pour les troupes de gardes-blancs.

Pétrograd n'est ni lambourg ni Louga. La capitale du nord de la révolution ouvrière occupe une surface de 91 verstes carrées. Pétrograd possède presque 20.000 communistes, une garnison importante, une défense composée de troupes de génie et d'artillerie disposant de moyens énormes, presque inépuisables.

Après s'être frayés un chemin dans cette ville gigantesque, les gardes-blancs tomberont dans un labyrinthe de fer, où chaque maison sera pour eux soit une énigme, soit une menace, soit un danger mortel. D'où viendra le coup ? De la fenêtre ? du grenier ? de la cave ? du coin de la rue ? De partout ! Nous avons à notre disposition des mitrailleuses, des fusils, des revolvers, des grenades à main... Nous pouvons entourer les rues avec des barbelés, en laisser d'autres ouvertes pour les transformer en traquenards. Pour cela il ne faut que quelques milliers d'hommes fermement décidés à ne pas rendre Pétrograd.

Quelles sont les forces de l'ennemi ? Supposons qu'ils soient cinq mille, disons même dix mille. Dans les rues ils ne pourront manoeuvrer ni en masses compactes ni en lignes déployées. Il leur faudra se diviser en petits groupes et détachements qui se perdront dans les rues et les ruelles de Pétrograd sans lien direct entre eux, menacés à chaque coin de rues.

Tout l'appareil des communications intérieures de la ville resterait entièrement entre nos mains. Occupant la position centrale, nous agirions en rayons, du centre vers la périphérie, dirigeant chaque fois l'attaque dans la direction la plus importante pour nous. La possibilité de transferts ininterrompus de troupes et la profusion des moyens de transports décupleraient nos forces. Chaque combattant sentirait derrière lui une base bien organisée et d'abondantes réserves mobiles.

Si les gardes-blancs parvenaient à approcher leur artillerie à une très faible distance, avant l'arrivée de nos renforts, même dans ce cas, ils n'arriveraient à rien. Le bombardement de Pétrograd par l'artillerie pourrait évidemment causer des dommages à des bâtiments isolés, tuer un certain nombre d'habitants, femmes et enfants. Mais les quelques milliers de combattants rouges, disséminés derrière ces barrages de barbelés, de barricades, dans les caves et les greniers seraient exposés à un risque totalement insignifiant par rapport au nombre général des habitants et des projectiles lancés.

Par contre, chaque garde-blanc, entré dans la ville, serait exposé à un danger personnel, direct et immédiat, car les défenseurs de Pétrograd frapperaient l'attaquant de derrière les barricades, les fenêtres, les coins de rues.

La situation serait encore plus difficile pour les gardes-blancs à cheval, car le cheval deviendrait rapidement pour chacun d'eux un handicap très grave.

Il suffirait de deux ou trois jours d'un tel combat de rues pour transformer les bandes entrées dans la ville en un troupeau effrayé, traqué, de lâches qui se rendraient par groupes ou isolés aux passants sans armes ou aux femmes.

L'essentiel est de ne pas perdre son sang-froid aux premiers instants. On a dit depuis longtemps qu'une grande ville c'est le risque d'une grande panique. Et sans doute il y a encore à Pétrograd d'assez nombreux laquais petit-bourgeois de l'ancien régime, sans volonté, sans énergie, sans idée, sans courage. Cette masse molle est incapable de rien faire par elle-même. Mais au moment critique elle peut s'enfler, se gavant de la peur des individus et de la panique du troupeau.

Pour le bonheur de la révolution, il y a à Pétrograd des gens d'un autre esprit, d'une autre trempe : ce sont les prolétaires d'avant-garde, et en premier lieu la jeunesse consciente de la classe ouvrière. C'est sur ces éléments que repose la défense intérieure de Pétrograd ou plus exactement l'extermination des bandes de gardes-blancs, si d'un bond ils entraient brusquement à l'intérieur des murs de la capitale prolétarienne.

Bien sûr, les combats de rues impliquent des victimes accidentelles, la destruction de valeurs culturelles. C'est une des raisons pour lesquelles le commandement opérationnel se doit de prendre toutes les mesures pour ne pas laisser pénétrer l'ennemi dans Pétrograd. Mais si les unités de campagne ne se montraient pas à la hauteur et ouvraient à l'ennemi, qui a joué son

va-tout, la route de Pétrograd, cela ne signifierait absolument pas la fin de la lutte sur le front de Pétrograd. Au contraire, la lutte prendrait un caractère plus ramassé, plus acharné, plus décisif. Les gardes-blancs seraient totalement responsables des victimes innocentes et des destructions absurdes. Et nous parviendrions par une lutte décisive, audacieuse et acharnée dans les rues de Pétrograd à exterminer complètement les bandes du Nord-Ouest.

Prépare-toi, Pétrograd!

Plus d'une fois dans l'histoire les jours d'Octobre ont été de grands jours pour toi. En ce mois d'octobre, le destin t'invite à écrire une nouvelle page, peut-être la plus glorieuse de l'histoire de la lutte du prolétariat.

16 octobre 1919, Bologoié-Pétrograd *En route*, n° 98.

ATTAQUE CONTRE PÉTROGRAD

La meute des chiens bourgeois déchire de toutes parts le corps de la Russie soviétique. Dans le Sud, Dénikine tend toutes ses forces vers Toula et Moscou. En conséquence, il s'affaiblit en Ukraine, d'où la prise audacieuse de Kiev par les troupes rouges.

A l'ouest, la noblesse polonaise grince des dents. Le général allemand von der Goltz est devenu l'hetman Goltzev et, incité par la canaille boursière de tous les pays, s'empare avec l'aide des bandes monarchiques des pays de la côte balte pour, à partir de là, frapper Moscou.

Dans la partie nord-ouest du front une trinité ivre de sang : loudénitch, Balakhovitch, Rodzianko, attaque Pétrograd ⁷⁸.

L'attaque des bandes de gardes-blancs fut précédée par des pourparlers de paix des gardes-blancs, esthoniens soi-disant au nom du général loudénitch. Il est encore difficile maintenant de comprendre si les gardes-blancs esthoniens agissaient en tant qu'agents de loudénitch ou n'étaient que de pauvres pantins entre ses mains. Mais le fait est que les pourparlers de paix esthoniens ont servi à bercer les troupes rouges de Pétrograd, à endormir leur conscience et affaiblir leur capacité de combat.

L'armée qui garde les approches de Pétrograd n'a pas résisté à la première poussée et a commencé à reculer. A nouveau un terrible danger menace Pétrograd. La radio française et anglaise annonce avec une joie diabolique nos échecs sur le chemin de Lambourg. La presse boursière du monde entière exulte et prédit la chute prochaine de Pétrograd.

Cette fois encore ils se trompent dans leurs calculs. Pétrograd ne tombera pas. Pétrograd tiendra. Nous ne rendrons pas Pétrograd. Pour défendre la première ville de la révolution prolétarienne on trouvera des forces suffisantes dans le pays des paysans et des ouvriers.

Le succès de loudénitch est le succès d'un raid de cavalerie. Les jeunes régiments d'infanterie qui n'avaient pas encore eu affaire à la cavalerie, ont reculé. Mais on mettra fin à la progression de la cavalerie de loudénitch. Des unités de combat, en provenance d'autres fronts viennent au secours de Pétrograd et, avant tout, la classe ouvrière de Pétrograd s'est levée pour sauver Pétrograd.

En dépit des hurlements des chacals bourgeois du monde entier, Pétrograd ne tombera pas. Il résistera. La classe ouvrière le défendra cette fois encore. Défendre Pétrograd est peu. Il faut briser le crâne aux bandes de loudénitch, ces bandes de l'impérialisme anglo-français.

16 octobre 1919, Moscou-Pétrograd

En route, n° 97.

LA LUTTE POUR PÉTROGRAD

*Discours devant le soviet de Pétrograd
des députés ouvriers, paysans et gardes-rouges,
lors de la séance du 19 octobre 1919.*

Avant tout, j'estime indispensable de faire une brève analyse de notre situation sur tous les fronts, afin d'éclaircir la situation de Pétrograd par rapport aux événements militaires en général.

Le front Nord était le plus tranquille, il l'est encore. Les événements qui s'y sont produits nous ont été entièrement favorables : les Anglais qui nous ont longtemps menacés, ont évacué les lieux. Au lieu du commandement suprême anglais, nous avons, sur le front Nord, le commandement suprême russe, garde-blanc. Dans son ordre du jour, à la fin du mois dernier, adressé aux armées et à la région, il invite d'un côté à ne pas céder à la panique, mais reconnaît ouvertement d'un autre côté, qu'après l'évacuation de la côte de la mer Blanche par les Anglais, les blancs devront probablement évacuer Arkhangehlsk et transférer leur base sur la côte de Mourmansk. Par conséquent, nous n'avons pas à attendre sur cette partie du front de désagréments inattendus, bien que, cela va sans dire, les difficultés qu'éprouve ces derniers temps le front de Pétrograd accroîtront l'impudence des restes de la garde blanche sur le front du Nord. Le camarade Zinoviev a indiqué ici que nous avons connu ces derniers temps un arrêt dans les activités du front Est, qui avait été le plus victorieux au cours des derniers mois. Sur ce front, où nos troupes, en un peu plus de deux mois, avaient parcouru d'ouest en est près de mille verstes, on a, en effet, constaté un arrêt. Ce n'était pas la conséquence de la démoralisation ou du démembrement de nos troupes, mais le résultat, dans une grande mesure, d'un affaiblissement mécanique de nos forces, de leur nombre. Nous avons enlevé du front Est — ce n'est un secret pour personne — plus d'une division pour les envoyer sur d'autres fronts, en particulier et surtout sur le front Sud.

En outre, vous savez que Koltchak a essuyé une défaite décisive à Perm et à Tcheliabinsk, qu'il a replié ses troupes loin à l'arrière, où il les a reconstituées, réorganisées. Pendant une certaine période nos troupes du front Est ont avancé presque sans rencontrer de résistance; après avoir parcouru sur leur lancée des millions de verstes, elles se heurtèrent à une barrière, aux restes des troupes de Koltchak complétées et rassemblées. Tout comme un homme qui a pris son élan et continue à courir sur sa lancée, et qui, se heurtant à un moment donné à une barrière, recule, ainsi l'armée qui avançait automatiquement ces dernières semaines sans rencontrer de résistance de la part de Koltchak, a dû à une certaine étape reculer de quelques dizaines de verstes et se concentrer sur la rive occidentale du Tobol. Mais, ces derniers temps, elle a rassemblé ses réserves et est passée à l'offensive sur toute la ligne du front. Ces

événements qui viennent de se produire ont pour les restes de l'armée de Koltchak une importance aussi décisive, qu'avaient eu, en leur temps, les grands combats de Perm, Tchéliabinsk, Ekaterinbourg pour toute la base, toute la masse de l'armée de Koltchak. Ces deux, trois derniers jours nous avons reçu des rapports concernant la défaite complète des divisions de base de Koltchak, la prise de dizaines de canons, de centaines de mitrailleuses et d'autre butin militaire; l'ennemi, défait, se disperse et recule dans la panique et nos troupes avancent victorieusement tout le long de la ligne du front. Cela signifie que les difficultés temporaires sont liquidées à cet endroit. Il faut dire à l'honneur du front Est qu'il est sorti de cette nouvelle difficulté temporaire uniquement par ses propres forces, sans l'appui des autres fronts.

Il est vrai que sur le front Sud, le tableau est loin d'être aussi favorable que sur le front Est. Ici, la lutte est beaucoup plus dure; ici, les forces de l'ennemi sont incomparablement plus nombreuses; ici, il ne s'agit plus de dizaines mais de centaines de milliers de soldats des deux côtés.

Comme vous le savez, ici, sur le front Sud, l'arme principale de Dénikine est sa riche cavalerie du Don et du Kouban. Ici, nous n'avons rien pu lui opposer de comparable, parce que la cavalerie a toujours été, au cours de l'histoire, comme plus d'une fois je l'ai souligné, l'arme la plus conservatrice, la plus réactionnaire. Le Don, le Kouban, les steppes, les provinces d'Astrakan et d'Orenbourg, la région de Tourgaïsk, de l'Oural et les parties les plus arriérées du pays, sont les terres où est née et a grandi la vraie cavalerie russe. Or, les prolétaires russes viennent seulement de grimper sur un cheval, de s'asseoir sur une selle et de faire leur apprentissage de cavalier parce qu'il nous a semblé évident que, dans une guerre civile, guerre qui bouge et qui manoeuvre par excellence, il nous était indispensable de créer notre propre cavalerie révolutionnaire.

Nous la créerons et nous rattraperons et dépasserons notre ennemi. Mais la période pendant laquelle nous nous adaptons aux particularités du front Sud, pendant laquelle nous apprenons, nous créons notre cavalerie ou nos canons pour résister aux attaques de la cavalerie, cette période est pour nous profondément douloureuse et difficile. Sur le front Sud, nous avons perdu toute une série d'importants points d'appui et de vastes territoires qui ont constitué pour Dénikine un réservoir lui permettant de mobiliser les masses en quantité. Cependant je m'associe totalement aux conclusions du camarade Zinoviev lorsqu'il dit que là aussi, pour l'essentiel, le tournant est déjà atteint et pas seulement d'un point de vue strictement militaire. Il a été atteint surtout par le fait qu'en dépit de nos précédentes défaites militaires sur le front Sud, nos forces politiques s'y sont manifestées dans toute leur étendue. Nous avons sur le front Sud, au cours des deux derniers mois et demi, deux expériences politiques d'une signification gigantesque; d'abord la trahison du lieutenant cosaque Miro-nov ; ensuite l'incursion, le raid de la cavalerie du général Mamontov qui a fait irruption à Novokhopersk, dans la province de Tambov, qui a pris les provinces de Riazan, de Toula, de Voronej, de Kursk. Mamontov avait à sa disposition près de sept mille sabres et un bon commandement. Il choisissait sa route parmi les régions contre-révolutionnaires les plus riches des provinces du sud. Il avait d'abord fait irruption dans la province de Tambov, province où l'élément bourgeois, koulak et contre-révolutionnaire règne dans les campagnes,

et il avait brandi partout le drapeau de la révolte, le drapeau de la révolte des koulaks contre le pouvoir soviétique, le renforçant par les arguments de la lance et du sabre cosaques. Au printemps de cette année la vague des révoltes koulaks et même des paysans moyens contre-révolutionnaires a déferlé sur presque toute la Russie soviétique. Alors que justement tout un corps de cavalerie, force si importante, venait à l'aide des koulaks, il fallait s'attendre, semblait-il, à une révolte des riches paysans koulaks des provinces du sud de la Russie.

Aux yeux de Mamontov et de son maître Dénikine le corps de cavalerie était comme un cristal, qui, introduit dans la Russie soviétique, devait cristalliser autour de lui la bourgeoisie rurale et urbaine, favoriser la contre-révolution sous forme de rébellion ouverte de la bourgeoisie et des masses urbaines et rurales.

Mais qu'avons-nous vu en réalité ? Nous avons vu comment le corps de cavalerie de Mamontov, tel une comète à la queue salie par les pillages et les violences, s'est abattu sur toute une série de provinces.

Nulle part, Mamontov n'a réussi à soulever l'insurrection, ne serait-ce que l'insurrection des seuls koulaks contre le pouvoir soviétique. Comment cela s'explique-t-il ? Par le fait que les paysans, et pas seulement les paysans moyens, mais même les koulaks, ont été mis devant l'obligation de choisir ouvertement du point de vue militaire entre le pouvoir soviétique et le pouvoir de la force monarchique contre-révolutionnaire ; et le koulak passivement, le paysan moyen activement, ont voté en fait pour le pouvoir soviétique, ils ont refusé de soutenir Mamontov, et sans aucune résistance, ils ont réintégré le cadre du régime soviétique.

Camarades, nous sommes passés à côté de ce fait, nous ne l'avons pas examiné, nous ne l'avons pas apprécié à sa juste valeur, et pourtant ce fait révèle que, au moment de son deuxième anniversaire, la puissance politique du régime soviétique dans les campagnes s'est accrue de façon colossale. La révolte de Mironov a démontré cette puissance et ceci par rapport à la couche et à la partie de la population la plus réactionnaire du pays, par rapport à la population cosaque moyenne du Don. Mironov a brandi les mots d'ordre, lancés en leur temps par les s.-r. de droite puis de gauche, les mots d'ordre de la démocratie, de l'Assemblée constituante, au nom de soi-disants soviets du peuple : « A bas l'emprise du parti communiste », « A bas les tchékas » « Vive les masses laborieuses! » — mots d'ordre populaires parmi les petits-bourgeois des villes et les paysans et cosaques moyens. Et Mironov a connu sur le Don une popularité énorme. Toute la lutte, toutes les révoltes des petits contre les grands cosaques y prenaient la forme d'un duel entre le héros populaire Mironov et le général Krasnov. Ce Mironov, auquel nous avons donné les moyens de s'organiser, de s'armer, de se ravitailler, a levé l'étendard de la révolte au moyen de ces mots d'ordre populaires auprès des masses arriérées des campagnes. Il espérait devenir le maître de la situation sur le Don en quelques semaines, peut-être en quelques jours. Et qu'arriva-t-il ? En la personne de notre corps de cavalerie, en la personne de notre vingt-troisième division, qu'il avait commandée auparavant, et qui, en grande partie, dans sa majorité, est composée de cavaliers, le Don l'a repoussé. Il n'a trouvé aucun soutien parmi les cosaques et quelques centaines d'entre eux, sous le commandement d'un cosaque, ont encerclé son détachement, se sont emparés de Mironov sans qu'un seul coup de feu soit tiré. Mironov ne manque pas de sincérité, c'est le représentant typique de la petite bourgeoisie, des couches de la petite bourgeoisie moyenne

cosaque, c'est un aventurier et un arriviste, il est lié aux intérêts des couches moyennes cosaques, mais, je le répète, il est aussi sincère. Il a commencé par déclarer que c'était lui qui devait être tenu pour responsable, parce qu'il avait entraîné les autres, au moment où ses compagnons d'armes le trahissaient et le désavouaient. Ce Mironov, instruit par l'expérience de la résistance que lui avaient opposée les milieux cosaques qui se réveillaient, a déclaré — et sa déclaration n'était pas le balbutiement peureux d'un enfant, mais la déclaration d'un révolutionnaire qui recouvre la vue, qui se rend compte de toute une série d'illusions — il a déclaré que son action avait été profondément criminelle sur le plan politique, que la chute du parti communiste, il en était maintenant convaincu, eût été le plus grand malheur de la cause révolutionnaire, et il ne demandait qu'une chose : que lui soit donnée la possibilité d'effacer son crime en mourant au combat. Vous savez que le Comité Central Exécutif lui a accordé la vie et le pouvoir soviétique lui donnera la possibilité de réparer son crime sous une forme ou une autre et d'entrer dans l'histoire de la bataille du Don en qualité d'honnête combattant. Mais que signifie le sort de sa révolte, de son entreprise ? Il signifie que, si le général tsariste Mamontov est incapable de soulever la révolte des éléments les plus contre-révolutionnaires des campagnes avec les mots d'ordre de la Russie *une et indivisible* (soi-disant une et indivisible alors qu'ils la partagent et la vendent) avec les mots d'ordre de l'autocratie, de la foi orthodoxe, du populisme, s'il ne peut y arriver, alors, nous assistons à un bien plus grand miracle sur le Don : le démocrate petit-bourgeois se montre déjà incapable de soulever les éléments moyens des cosaques contre la domination du prolétariat et les couches intérieures de la campagne.

Ce qui signifie que nous sommes devenus politiquement invincibles, que la force armée, concentrée, organisée des généraux impérialistes peut encore se battre contre nous, qu'elle peut à coups de fouet et de bâton enrôler les moujiks et les ouvriers dans son armée, mais que, de ces généraux impérialistes, aucun ne peut susciter un parti, un groupe, un drapeau capable de rassembler idéologiquement des couches relativement larges de la population moyenne de la campagne. Ainsi, nous sommes maintenant du point de vue politique, en dépit de la faim, de la ruine, en dépit de la guerre civile qui dure depuis deux ans, plus forts que nous ne l'avons jamais été, et non seulement dans les villes, où des milliers et des milliers de prolétaires viennent grossir les rangs de notre parti, du parti communiste rien que la semaine du parti à Moscou a donné par exemple plus de trente mille nouveaux membres, non seulement dans les villes, mais aussi dans les campagnes, non seulement parmi les paysans pauvres, mais aussi parmi les paysans moyens, et non seulement dans les provinces proches du centre industriel, mais aussi dans les rudes provinces arriérées du Sud, même sur le Don, où plus on avance, plus l'antagonisme entre les gens du Don et du Kouban d'un côté, et Dénikine de l'autre devient profond. L'énorme montagne de la puissance de Dénikine est sapée chaque jour davantage, d'un côté par les coups reçus, de l'autre par l'antagonisme interne national, politique, social. Toutes les informations et la presse du Don et du Kouban rapportent que l'antagonisme entre ces régions et Dénikine a atteint son plus haut degré de violence : le Don et le Kouban s'étaient détachés du pouvoir soviétique en la personne de la paysannerie koulak qui a dirigé la clique des paysans moyens, mais, évidemment, ils ne pensaient pas faire campagne contre la Russie centrale, ils ne pensaient pas marcher contre Moscou. Ils ont vécu la même période que la paysannerie russe tout entière : ils ont été déçus

par certains côtés du pouvoir soviétique et ont essayé de se soulever contre lui... jusqu'au moment où Koltchak et Dénikine leur ont appris à réfléchir.

Maintenant le tour du Don et du Kouban est venu. Dénikine y a, pendant cette année, chassé avec toute l'énergie qu'on ne peut lui dénier tous les préjugés même ceux des couches arriérées de la population cosaque. Nous sommes placés devant une évidence : les trois quarts, si ce n'est les neuf dixièmes des cosaques du Don et du Kouban, seront obligés de se retourner contre Dénikine et de nous tendre la main. Ils rencontreront la main compatissante que nous leur tendron pour leur venir en aide. Notre politique à l'égard de la paysannerie s'est surtout orientée ces derniers temps vers un accord avec les paysans moyens. Même sur le Don et au Kouban, durant une certaine période réservoir inépuisable de la contre-révolution, notre politique devra dans l'immédiat s'adresser aux paysans cosaques moyens, qui ont fait de Mironov une sorte de héros, de guide, et qui se sont écroulés en même temps que leur héros. Ils devront comprendre et reconnaître qu'il n'y a de salut pour les travailleurs cosaques que dans un accord avec le pouvoir des ouvriers et des paysans. Tout ceci, camarades, ne se fait pas en vingt-quatre heures. Bien sûr, l'oeuvre de l'Armée Rouge est importante, l'issue de la lutte en dépend directement, mais l'oeuvre de l'Armée Rouge dépend des rapports de forces des classes, des rapports politiques des groupes; en ce sens la situation politique prend dans le Don et au Kouban la tournure qu'il convient.

Le camarade Zinoviev a mentionné les événements du Caucase. Ici je ne peux me refuser le droit de vous lire une information télégraphique toute fraîche que j'ai reçue avant hier soir d'un travailleur important de Transcaucasie, qui a pénétré maintenant dans le territoire de la Russie soviétique. Ce camarade, très bien informé, caucasien de souche, donne un tableau de ce qui se passe maintenant au Caucase, tableau basé sur ses observations personnelles effectuées pendant plus d'une année alors qu'il était coupé de nous :

« *L'opinion publique* du Caucase est liée, rivée à la révolte des peuples montagnards du Caucase, Daghestanais, Ingouches, Tchéchines et Cabardes, qui a commencé à la fin du mois d'août. Les chefs spirituels des montagnards qui ont toujours marché avec et pour le peuple sont les inspireurs et les chefs de la révolte. A l'exception des officiers traîtres et félons vendus à Dénikine, toutes les couches de la population montagnarde, ne recevant d'aide de nulle part, mais poussées au désespoir par les atrocités de Dénikine, se sont refusées à payer la contribution imposée, à donner les régiments exigés pour lutter contre le pouvoir soviétique. Rien qu'avec des fusils et des poignards, c'est-à-dire sans mitrailleuses et sans canons, ils se sont lancés dans un combat sanglant contre les bandes d'officiers cosaques, bien décidés à vaincre ou à mourir. L'enthousiasme général allant jusqu'au fanatisme saisit aussi les femmes, les enfants et les vieillards, sur lesquels repose tout le travail complexe d'approvisionnement du front et des détachements insurrectionnels, car tous les hommes ont pris les armes. Sur des arabas et des chevaux, la population la moins apte au combat amène au front, pour les combattants, tout ce qui se trouve dans les villages. Des victoires toujours nouvelles encouragent les insurgés qui font des prodiges d'héroïsme, et un énorme butin de guerre renforce les détachements, leur assurant un armement que les montagnards possèdent en très petite quantité. Les Daghestanais, à eux seuls, ont pris dans les combats : plus de trois millions de cartouches, 16 canons et quelques dizaines de mitrailleuses; une

garnison complète a été anéantie en un point montagneux du Daghestan, il y a eu plus de trois mille cosaques tués. Selon les informations reçues par le journal de la garde blanche *Aizerbeïdjan*, le 28 septembre, près de Grozny, de très forts combats ont éclaté entre les unités insurgées de montagnards et 4 régiments du corps d'armée de Chkoura, retirés du front soviétique spécialement pour écraser la révolte montagnarde. D'énormes trophées ont été pris : 28 canons, 31 mitrailleuses, 48.000 fusils, des cartouches en très grande quantité, des convois; 800 hommes ont été fait prisonniers et sabrés. Les restes des volontaires reculent vers Kizliare. Aux environs du 7 octobre, les insurgés avaient libéré les points de défense fortifiés de Dénikine: les villes de Grozny, Ternir-Khan-Choura et Derbent étaient prises. »

Voilà, camarades, le tableau des événements qui se déroulent maintenant dans le Caucase. Cette immense révolte a surgi sur les arrières immédiats de Dénikine. Et, nous lisons maintenant qu'il a retiré une partie du corps d'armée de Chkoura, ses meilleures unités militaires, du front soviétique pour l'envoyer là-bas. En plus on a déclaré au représentant de Mamontov dans *l'Aizerbeïdjan* que, s'ils ne participaient pas directement à la lutte contre l'insurrection des montagnards, Dénikine, prendrait un nouveau corps d'armée du front soviétique pour écraser tout *l'Aizerbeïdjan*. Ainsi se sont ajoutées sur notre front Sud quelques nouvelles divisions rouges que nous n'avons pas formées, que nous n'avons pas armées et que nous n'avons pas enlevées d'autres fronts. Ce sont des montagnards, des montagnards épris de liberté, des miséreux, qui se sont soulevés contre les sévices, les violences et les tortures des bandes de Dénikine, et nous pouvons leur dire : Soyez les bienvenus, camarades montagnards, nos nouveaux alliés, honneur à vous et place dans notre famille soviétique,

En ce qui concerne l'Ukraine, je ne peux que m'associer aux paroles du camarade Zinoviev, quant à l'énorme signification politique de cette scission et de cette lutte armée qui interviennent maintenant entre Dénikine et Pétlioura. Bien sûr, Pétlioura ne représente pas à lui seul une force militaire sérieuse, ni une figure politique sérieuse, mais, déjà, dans son dos se dresse une grande partie de la bourgeoisie de Pologne et de la bourgeoisie de Roumanie qui arme et ravitaille Pétlioura et le soutienne contre Dénikine. Pourquoi ? Parce qu'ils craignent la victoire de Dénikine qui, cela va de soi, apporte la mort et la destruction à l'existence indépendante de tous les petits peuples. Dénikine a déjà dit qu'il ne reconnaissait pas l'indépendance de la Pologne mais seulement son autonomie. Il a aussi déclaré, par exemple, qu'il ne reconnaissait pas la langue des Khokhols*, que la langue d'Etat d'Ukraine devait être le grand russe. En même temps que d'autres humiliations, il a déjà humilié la population dans son sentiment national et a soulevé contre lui la petite bourgeoisie et la bourgeoisie ukrainienne. Ainsi, il a ébranlé en Ukraine la base sociale d'où il pouvait puiser des forces, tant du point de vue militaire, que social et politique. Tout cela ne peut pas ne pas avoir des répercussions sur le front Ouest. Il y a trois ou quatre mois encore on pouvait craindre, redouter — et la bourgeoisie de l'Entente pouvait espérer — que Dénikine, allié aux Polonais, c'est-à-dire ayant réuni le front Sud au front Ouest puisse marcher avec eux sur Moscou.

* Ukrainien.

Maintenant nous avons toutes les raisons de dire que, si Dénikine et les Polonais se réunissaient ce serait pour se prendre à la gorge, parce que les uns et les autres comprennent qu'ils sont des ennemis mortels.

Du point de vue politique cela nous a renforcés d'une manière extraordinaire sur le front Ouest. Nous pensions que le front Ouest avait une importance secondaire et que celui du Sud restait toujours le plus important. Lorsque je parlais de l'importance secondaire du front Ouest, je pensais au fait que les forces qui nous faisaient face étaient des forces militaires de second ordre. Bien sûr nous mettions à part Pétrograd, parce que la partie du front, dont Pétrograd fait partie comme combattant, ou comme ville que le danger menace, cette partie du front ne peut en aucun cas être considérée comme d'importance secondaire. Nous avons vécu une période, pendant laquelle il nous semblait que le destin de Pétrograd était protégé et assuré contre tous les dangers possibles et, même, quelques camarades mi-plaisantant, mi-sérieusement, demandaient si le moment n'était pas venu de penser à transférer de nouveau la capitale soviétique à Pétrograd, sur les bords de la Néva. La bourgeoisie finlandaise s'était vue obligée de renoncer à attaquer Pétrograd; la bourgeoisie esthonienne qui se battait contre nous se voyait contrainte, par l'évolution des événements intérieurs et extérieurs, à renoncer à l'idée de soutenir l'avance impérialiste contre Moscou et Pétrograd. La VIIe Armée qui combat ici et défend notre capitale rouge, la VIIe Armée révolutionnaire, s'appuyait sur les frontières de la Finlande et de l'Estlande, et elle semblait manquer d'objectif : elle piétinait sur place et finissait par avoir l'impression d'être inutile : dans l'ensemble, sa tâche sur les frontières de Finlande et d'Estlande lui semblait résolue, et nous — inutile de le cacher — nous retirions du front les bonnes unités et les meilleurs travailleurs, les commandants et les travailleurs militaires et politiques les plus expérimentés de la VIIe Armée. Cela, bien sûr, ne pouvait qu'affaiblir la VIIe Armée. Mais je le répète, ce qui l'avait affaibli plus que tout c'était la conscience de ne pas avoir à accomplir des tâches très importantes, décisives. Cela avait affaibli le régime intérieur.

Camarades, l'armée n'est pas un organisme naturel, l'armée n'est pas un organisme qui se crée par la production, par un travail économique, industriel. Les liens qui se créent à la campagne, au village, à l'usine ou à la fabrique — je ne parle pas des relations qui se forment dans une famille — sont beaucoup plus solides, plus naturels, plus organiques. Les liens et les relations qui existent dans l'armée sont ressentis et définis dans une grande mesure par chacun des participants comme des liens artificiels. Chacun de nous n'aspire pas à s'échapper de son travail, nous savons que nous travaillerons toujours, mais chacun de nous aspire à quitter l'armée, à terminer la guerre au plus vite, et à retourner rapidement à l'édification économique et culturelle. Voilà pourquoi, lorsque la pression des circonstances extérieures cesse ou faiblit, le régime militaire intérieur de l'armée faiblit aussi; c'est ce qu'on a pu observer chez vous dans la VIIe Armée qui s'était considérée ces dernières semaines comme une armée d'importance secondaire, non pas parce que Pétrograd est d'importance secondaire — il est clair qu'il n'en est pas ainsi — mais parce que, semblait-il, le danger qui l'avait menacé faisait partie du passé.

A cela j'ajouterai les pourparlers avec les Esthoniens et les Lettons. Quel était le rôle de ces parlementaires petits-bourgeois d'Esthonie ? Etaient-ils des dupeurs conscients, des provocateurs, des agents de loudénitch, ou bien, tout en supportant passivement et surtout activement loudénitch sous la contrainte de l'Entente, s'efforçaient-ils de trouver en même temps un appui sur leur flanc gauche — du côté de la Russie soviétique — ? Cela nous est complètement égal. Nous n'avons pas à nous étendre sur la psychologie des menchéviks et des cadets esthoniens et lettons, mais le fait est qu'ils ont joué le rôle du drapeau blanc qui est parfois brandi par les unités les plus traîtresses et les plus perfides pour tromper l'ennemi, le laisser s'approcher le plus possible et ensuite lui planter un couteau dans la poitrine, dans le flanc ou dans le dos. Jusqu'à présent ces pourparlers sur la paix, de la part de l'Estlande et de la Lettonie, étaient comme de l'opium, ils étaient destinés à endormir la conscience de la plus grande partie de l'Armée Rouge, en cherchant à lui faire croire que la guerre sur le front était proche de sa fin, pour ensuite lancer contre nous le chien de garde de l'Entente-loudénitch, et lui permettre d'arracher un lambeau de la chair de la Russie soviétique. En tous les cas, dans l'avenir, quelle que soit l'évolution des pourparlers, du point de vue militaire, nous devons être beaucoup plus attentifs, plus vigilants, plus méfiants envers ces conciliateurs petits-bourgeois, agents volontaires ou involontaires de l'Entente. Nous devons nous dire en même temps, que le moment est proche où l'Estlande et la Lithuanie devront choisir entre faire la paix avec nous ou nous combattre, car nous ne pouvons pas — comme nous n'avons pu supporter en Finlande la politique de Mannerheim — nous ne pouvons pas supporter longtemps une situation dans laquelle ces pays, tout en ne se battant pas avec nous, soutiennent en même temps loudénitch, Balakhovitch, Rodzianko, Liven, qu'ils lâchent sur nous de temps en temps. Nous voulons faire la paix; peu importe le sentiment que nous portions à la bourgeoisie de ces pays, nous voulons faire la paix parce que c'est un calcul raisonnable, car nous pensons qu'une mauvaise paix vaut mieux qu'une bonne querelle. Mais nous ne pouvons pas prendre sur nous tous les côtés négatifs, à la fois de la paix et de la guerre. Nous contraignons notre armée à piétiner aux frontières de Finlande, d'Estlande et de Lettonie, nous la contraignons à ne pas passer à la lutte ouverte et, en même temps, nous donnons le droit à la bourgeoisie des pays cités d'accumuler des forces sur leur frontière et de les jeter sur nous lorsque l'Entente le jugera bon. Voilà pourquoi notre lutte actuelle sur le front de Pétrograd n'est pas seulement une résistance à l'attaque contre le rouge Pétrograd et n'a pas comme seul but l'anéantissement des bandes de loudénitch, Rodzianko, Liven. Non. Cette lutte doit par son développement rapide poser carrément la question à l'Estlande et à la Lettonie.

Je pense qu'au cours de la période à venir nous concentrerons ici des forces suffisantes pour placer ces pays, non seulement devant les arguments de la raison, les arguments de la logique politique, mais devant les arguments de la force *réelle*, pour leur montrer que sur ce front nous sommes suffisamment puissants, que les pays menacés maintenant par le bien connu ataman Goltzev ont avantage à faire la paix avec nous. Je ne m'étendrai pas sur lui; il est en tout cas instructif que l'histoire ait mis en avant von der Goltz, ancien pacha de Constantinople, transformé en ataman russe. On a chargé Goltzev de défendre la Russie une et indivisible : on ne peut imaginer meilleure manière de se moquer du monde. On nous a accusés, dans le temps, de faire alliance avec le kaiser, de mépriser les intérêts de la Russie,

on a parlé de haine nationale sacrée à l'égard des Allemands, ennemis séculaires du peuple russe. Maintenant, l'histoire, je le répète, a mis en avant le plus vil des réactionnaires, un aventurier, qui s'est converti à la foi musulmane : le pacha von der Goltz. On le présente comme le porte-parole de l'idéologie la plus élevée de la bourgeoisie russe, qu'il s'agisse de celle de Milioukov, de Dénikine, de Koltchak ou de n'importe quelle autre. Von der Goltz, voilà le chef véritable, nous pouvons le dire devant le peuple tout entier. Cela consolide au plus haut point notre situation et nos positions politiques. La tâche des petits-bourgeois sur les confins de l'Ouest devient plus difficile. Von der Goltz est moins un agent allemand, qu'un agent de la république bourgeoise française. Entre le marteau de l'Entente, dans les mains de laquelle von der Goltz n'est qu'un instrument, et l'enclume de la révolution russe et mondiale se trouve la démocratie petite-bourgeoise des confins de l'Ouest. Le front Ouest ne nous menace pas, mais cette partie du front Ouest — sa partie Nord-Ouest, où vit et respire, couverte de blessures, mais encore solide, la ville de Pétrograd — cette partie du front se trouve maintenant menacée. Camarades, pour employer une comparaison vulgaire, dans ce jeu que nous menons, dans ce jeu de cartes politique, mondial, historique, quelques cartes ne peuvent être couvertes. Le jeu peut être distribué d'une manière ou d'une autre, mais il y a une carte qui s'appelle Pétrograd, une carte qui s'appelle Moscou, une carte qui s'appelle Toula, où est concentrée toute l'industrie de guerre, et quelle que soit la marche du grand jeu historique que nous menons maintenant contre la contre-révolution, ces trois cartes ne peuvent pas et ne doivent pas être battues.

Voilà pourquoi, camarades, on pourrait dire aujourd'hui en privé que le pouvoir soviétique est maintenant si fort que, même si on nous prenait Pétrograd, le pouvoir soviétique, lui, résisterait et reprendrait plus tard Pétrograd. Ceci est, bien sûr, juste du point de vue historique. Mais, quand au lieu de suppositions, d'hypothèses et de conclusions logiques, l'écrasement de Pétrograd est devenu une réalité, quand le danger qui menace Pétrograd s'est révélé ces derniers jours dans toute sa force, on a pu voir un courant électrique traverser le pays tout entier, et avant tout, le cœur même de Moscou, ses administrations centrales, et tous ont dit : Non ! nous nous battons au Nord, nous poursuivons à nouveau Koltchak à l'Est, nous avons ouvert les portes du Turkestan; nous brandissons en Asie le drapeau du pouvoir soviétique, un ambassadeur de l'Afghanistan révolté arrive à Moscou, saluant le camarade Lénine de la part d'un peuple asiatique opprimé par l'impérialisme; c'est le grand combat entre deux mondes; il peut y avoir des reculs, des offensives, des victoires et des défaites provisoires, mais il y a, camarades, une seule retraite que nous ne pouvons pas nous permettre, c'est la retraite de Pétrograd vers l'Est, et nous ne reculerons pas!

Camarades, ce que nous vous avons pris — et nous vous avons pris beaucoup trop d'hommes, affaiblissant ainsi votre front Nord-Ouest le plus proche — nous nous efforçons maintenant, dans une tension fiévreuse, de vous le rendre sous forme de bonnes unités et de bons travailleurs, commandants et militants politiques. Nous nous tenons maintenant tous assez solidement sur nos jambes pour accomplir cette tâche sans causer de sérieux dommages aux autres fronts. Lorsque, du centre, nous vous avons demandé à vous, à vos représentants et au camarade Zinoviev ce qu'il vous fallait maintenant, tout de suite, pour défendre Pétrograd, et que nous avons reçu votre demande, nous vous avons donné deux fois, trois fois plus que vous ne demandiez. Camarades, les renforts avancent maintenant sur toutes les lignes qui reliait,

à l'heure actuelle, Pétrograd au reste du pays. Il y aura suffisamment de renforts pour accomplir la tâche dont j'ai parlé. Mais, camarades, nous vivons maintenant la période la plus critique du front de Pétrograd. Les nouveaux renforts n'y sont pas encore concentrés et ne s'y sont pas encore déployés, les positions ne sont pas encore occupées. Cette période se mesure en jours, en semaines. Le camarade Zinoviev a indiqué ici le caractère défectueux de l'organisation des chemins de fer. Elle est évidemment imparfaite pour des raisons d'ordre général, mais aussi comme toujours en partie à cause de la mauvaise volonté et de la négligence de certains éléments isolés du pays. Mais des jours passeront avant que tous les moyens et les forces nécessaires soient réunis, des jours passeront avant que les unités affaiblies de la Vile Armée se redressent, avant que l'appareil de direction atteigne l'intensité, la fermeté et l'habileté nécessaires. Nos travailleurs l'ont fait plus d'une fois sur d'autres fronts et ils le referont sur le front de Pétrograd. Mais des jours, des heures vont passer ; or, chaque jour, chaque heure a maintenant pour vous une importance énorme, car le front est trop proche de Pétrograd.

Sur d'autres fronts nous pouvions nous dire que nous allions retirer les divisions affaiblies à 15 ou 20 verstes à l'arrière et les y réorganiser, y incorporer des éléments frais, solides, sains, en écarter les combattants inaptes, les rééduquer. Ici, sur le front de Pétrograd, nous ne pouvons pas nous permettre le luxe d'évacuer nos divisions affaiblies à 15 ou 20 verstes en arrière. Si elles s'éloignent, les bandes blanches — et nous en avons ici quelques-unes, pas très nombreuses, mais expertes et habiles — peuvent enfoncer leur pointe dans le corps de Pétrograd. Bien sûr, nous nous rendons compte qu'ils ne prendront pas Pétrograd — cette ville a tout de même une population d'un million d'habitants et ne peut être retenue par les griffes d'une clique de quelques milliers d'hommes — mais ils peuvent l'endommager, lui faire du mal, la saigner cruellement. Il n'y a pas si longtemps, nous avons eu l'exemple de Mamontov : il n'a pas réussi à se rendre maître de Tambov, ni de Kozlov. Il a tenté de s'en emparer, et il avait pourtant plus de forces que ces messieurs, mais il n'y a pas réussi, il n'a pas soulevé d'insurrection; il menaçait ces villes, il a exterminé beaucoup d'ouvriers et d'ouvrières, de femmes des soldats de l'Armée Rouge, il a laissé derrière lui dévastation, épouvante et désespoir, dans les familles de la population pauvre et laborieuse... Ils peuvent *faire la* même chose ici, dans ce réservoir d'hommes qui s'appelle Pétrograd. Ce danger existe. Vous savez que nous, communistes et représentants du pouvoir soviétique, en raison des principes même de notre politique, nous ne cachons pas aux larges masses populaires les dangers, les fautes et les menaces qui se dressent devant nous. C'est là notre seule force. Toujours, quels qu'en soient le jour ou l'heure, chacun doit avoir la possibilité d'apparaître à n'importe quelle tribune, sur n'importe quelle place et de dire au peuple la vérité. C'est l'essence même de la politique soviétique, et nous devons dire maintenant du haut de cette tribune, vous tous devez dire à vos électeurs dans les usines, les fabriques, les assemblées ouvrières, partout où vous voyez mener la lutte pour le triomphe de la révolution, que jamais encore Pétrograd n'a connu un tel danger. En d'autres termes, bien que la conjoncture de notre grande lutte révolutionnaire nous soit favorable, la carte que représente Pétrograd, qui nous est infiniment chère et précieuse, risque d'être perdue. Pour cette raison, nous devons immédiatement nous assurer de deux côtés à la fois : sur le front et à Pétrograd, c'est-à-dire : nous défendre non seulement là-bas, sur la ligne voisine de Detskoïe Sélo, mais aussi au

moyen de l'organisation qui se crée ici même, au coeur de Pétrograd; car, camarades, ceux qui s'efforceront peut-être de surprendre Pétrograd par un raid nocturne, pour couper la gorge des ouvriers, des ouvrières et de leurs enfants endormis, doivent savoir, et ils le savent déjà, que Pétrograd, en dépit de toutes les faiblesses qu'a mentionnées avec raison le camarade Zinoviev, a travaillé et travaillera fiévreusement cette nuit, demain, la nuit suivante et pendant toutes ces heures si critiques, pour mettre au point et renforcer son organisation intérieure, afin que les secteurs et les sous-secteurs soient transformés en une série de forteresses imprenables qui formeront ensemble *l'organisation puissante de la défense intérieure de Pétrograd* ⁷⁹.

Je l'ai écrit et je le répèterai : je crois profondément que, même dans Pétrograd affaibli, nous sommes suffisamment forts pour écraser, réduire en poudre les bandits gardes-blancs, même s'ils n'étaient pas que trois, quatre, cinq, mais dix mille. C'est une énorme ville labyrinthe, qui couvre près de cent verstes carrées, une ville qui possède une population d'un million d'habitants, qui a entre ses mains, c'est-à-dire entre les mains de la classe ouvrière, de puissants moyens de défense — génie, artillerie ; elle a aussi l'appareil des soviets des syndicats et du parti. Cette ville peut devenir un piège total, une énorme chausse-trappe pour les bandits gardes-blancs. Pétrograd n'est pas Tambov, Pétrograd n'est pas Kozlov. Pétrograd c'est Pétrograd. Camarades, c'est ces jours-ci, ces heures-ci que nous devons mobiliser sur place pour la défense intérieure tout ce qui ne convient pas ou ne peut être détaché pour la défense extérieure. Si pour les femmes, les privations, les difficultés de la vie de campagne et de champs de bataille sont trop difficiles à supporter, ici, dans les quartiers ouvriers, dans les maisons, converties en citadelles ouvrières, la femme ouvrière, la femme épouse, la femme mère pourra aussi bien que les hommes s'armer de fusils et de revolvers, de grenades à mains, pour défendre dans les rues, sur les places et dans les maisons de Pétrograd, l'avenir de la classe ouvrière de la Russie et du monde. On fait tout pour donner aux troupes de campagne l'indispensable savoir-faire, on fait tout pour les forcer à comprendre qu'elles n'ont pas devant elles un front ininterrompu, qu'elles n'ont pas affaire à de solides et sérieuses unités, contre lesquelles il faut agir selon un plan, systématique et méthodique, mais qu'elles ont devant elles des bandes isolées, qui piquent et qui entaillent, nous devons les étouffer et les écraser.

La seule tactique, la seule stratégie que nous dicte cette guerre, vu les particularités exceptionnelles de ce front, c'est d'attaquer et d'écraser. Lorsque l'un de nos régiments, conduit par un bon commandant ou un bon commissaire, par un homme sûr et décidé, commence à attaquer — les blancs n'acceptent pas le combat. Pourquoi ? Parce qu'ils sont trop peu nombreux. Ils sont bien armés, ils ont des fusils automatiques, des canons, mais ils sont peu nombreux, ils sont trois, quatre, cinq fois moins nombreux que nous. Lorsque, à distance ou la nuit, ils effectuent un tir massif, nos soldats ne peuvent pas mesurer combien il y a de blancs et combien il y a de rouges. Mais au moment où nos soldats voient les blancs et lorsque les blancs nous voient, ils se persuadent de part et d'autre que les rouges sont nombreux et que les blancs ne sont qu'une poignée insignifiante. Et cela se produit lors de tous les affrontements. Voilà pourquoi les blancs évitent systématiquement toute rencontre directe, tout corps à corps, tout combat à la baïonnette, et s'efforcent d'agir sur nos flancs, depuis l'arrière, et en tirant à partir d'endroits inattendus, donnant ainsi une impression de nombre et de puissance. Quelle conclusion faut-il en tirer ? Il faut que notre Armée Rouge,

que nos soldats voient les blancs et qu'ils comprennent qu'ils sont peu nombreux. Il faut que les blancs voient les rouges et qu'ils comprennent qu'ils sont nombreux. Comment y parvenir ? C'est très simple : en mettant blancs et rouges face à face. Comment y parvenir ? Emmener les rouges de l'avant, les pousser, leur mettre les chiens aux trousses s'il le faut. Qui peut le faire ? Les ouvriers de Péter, le commissaire courageux.

Pour cela il ne faut pas beaucoup de stratégie, il ne faut pas avoir été élève de l'académie militaire ni rêver d'un front compact; ce n'est pas une guerre de positions, point n'est besoin d'une chaîne ininterrompue de troupes, il faut une solide poignée d'hommes, un commandant ferme, qui aille vers le danger, vers l'ennemi, vers la menace, car où que nous allions, nous sommes partout forts et nombreux. Nous devons enseigner cette simple vérité à nos commandants et nos commissaires. La seule stratégie à appliquer aujourd'hui sur le front de Pétrograd, c'est d'aller de l'avant, d'attaquer. Les blancs reculeront et nous les écraserons. Au cours des prochains jours, nous adopterons cette stratégie; demain ou après-demain s'opérera un revirement psychologique, prémisse du revirement sur le front et de toute la conjoncture militaire.

La nuit dernière nous avons tout de même montré que, bien qu'avec un certain retard, le prolétariat de Péter sait répondre à l'appel du branle-bas de combat, à l'appel du tocsin, en la personne de ses meilleurs éléments militaires. La nuit dernière, le prolétariat s'est mis debout et si les circonstances l'exigent, il se dressera cette nuit ou demain avec une force double ou triple. Cela ne fait aucun doute et c'est incontestablement la seule garantie pour que les bandes blanches y regardent à deux fois avant de fourrer ici leur tête criminelle.

Nous avons donc tout à fait conscience qu'un danger immédiat pèse sur Pétrograd. Vous devez le dire, tout en luttant évidemment contre les rumeurs sans fondements susceptibles de semer la panique. Vous devez vérifier ces rumeurs par l'entremise de vos secteurs ou auprès du Conseil de la défense intérieure, vous devez vérifier ces rumeurs et punir impitoyablement qui les répand, mais en même temps vous devez en faire prendre une conscience aiguë aux ouvriers de Pétrograd, et leur faire entendre qu'aujourd'hui ou demain, un danger immédiat menace Pétrograd. D'ici quelques jours nous serons imbattables sur ce front, grâce au revirement qui se produira, et grâce aux troupes qui approchent, mais, aujourd'hui il y a encore à Pétrograd beaucoup d'endroits non défendus. Nous nous défendons en renforçant le front et en nous organisant de l'intérieur. Le soviet des commissaires du peuple a envoyé des troupes pour prêter assistance ici, sur place à votre organisme central et aux pouvoirs militaires dans le travail qu'ils font pour fortifier Pétrograd.

Je ne vous cacherai pas que je venais ici, l'âme pleine d'angoisse... Bien sûr, nous avons répété plus d'une fois que Pétrograd est un réservoir inépuisable de militants et d'énergie révolutionnaire, mais il ne faut pas le considérer comme absolument inépuisable. Aucune ville au monde, peut-être, n'a vécu ce que Pétrograd a supporté. A la fin, la sensibilité s'émeuse, les nerfs se détendent et lâchent, comme une corde distendue, les hommes cessent de réagir devant le danger. Si cela arrivait maintenant à Pétrograd, ce serait un danger mortel, ce serait le plus grand des dangers, et non seulement pour Pétrograd seul, mais pour le pays tout entier, car Pétrograd n'est pas seulement une partie du pays, il est un baromètre, le baromètre de la révolution de la République soviétique. Mais cela n'est pas, camarades. Bien sûr, le camarade

Zinoviev, en tant que chef reconnu de la classe ouvrière de Pétrograd et de celle du pays tout entier fait très justement remarquer ici les lacunes, les manques, les défauts, les négligences, l'incurie de différents aspects de vos préparatifs et de votre organisation. Mais permettez-moi de dire qu'en dépit des négligences et de l'incurie que l'on peut observer çà et là, Pétrograd nous redonne, au cours de ces jours d'automne, brumeux, froids, affamés, angoissés, pluvieux d'Octobre, l'image majestueuse de l'élan, de la confiance en soi, de l'enthousiasme et de l'héroïsme. La ville qui a tant souffert, qui a brûlé, qui a été tant de fois exposée au danger, qui ne s'est jamais ménagée, qui s'est ravagée ce Pétrograd rouge — reste ce qu'il a été — le flambeau de la révolution, le rocher d'acier sur lequel nous construisons l'église de l'avenir. Et, unissant les *forces du pays* tout entier nous ne livrerons ce Pétrograd à aucun ennemi.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine à la VII^e Armée,
en date du 18 octobre 1919, n° 155, ville de Pétrograd.*

Le communiqué d'hier de l'Etat-major de Campagne de la République informe qu'après un combat acharné nos troupes ont évacué Gattchina. Cela n'est pas vrai. Il n'y a eu aucun combat acharné, mais une panique honteuse, suivie d'une débandade stupide. L'Etat-major de campagne se base sur les rapports de la vile Armée. Et l'Etat-major de l'armée fait son rapport en se basant sur les communications des divisions. Le mensonge va de bas en haut.

A Gattchina, un détachement important a été saisi de panique à la suite d'une fusillade, ouverte par un groupe de gardes-blancs qui s'étaient introduit, dans le parc. Aussitôt des voix s'élevèrent parlant de flanc découvert, de pénétration ennemie sur les arrières, etc., etc.

Aujourd'hui une retraite encore plus absurde a eu lieu. Une compagnie d'un régiment de chasseurs a pris peur d'une ligne ennemie qui apparaissait sur son flanc. Partie de la compagnie, la panique a gagné le régiment tout entier et le commandant du régiment a donné l'ordre de battre en retraite. Le régiment a quitté la place, et a parcouru au trot 8 à 10 verstes, en reculant dans la direction d'Alexandrovka. On s'aperçut après vérification que ce n'était pas l'ennemi qui se trouvait sur le flanc du régiment, mais une de nos propres unités que la compagnie du régiment de tirailleurs prise de panique avait mitraillée, communiquant ensuite sa panique à tout le régiment.

Le régiment, qui s'était retiré, a cependant montré qu'il n'était pas si incapable. Dès qu'il eut repris confiance en lui-même, il revint rapidement sur ses pas et à marche forcée, parfois au pas de course, tout en sueur en dépit du froid, refit 8 verstes à l'heure, battit un ennemi peu nombreux et réoccupa les positions précédentes en subissant de faibles pertes. De même, les élèves officiers qui ont livré Gattchina ne sont absolument pas de mauvais combattants. Au contraire, ils sont bien disposés et prêts à se sacrifier au nom des intérêts de la classe ouvrière.

Tout le mal vient de la direction des opérations, du commandement.

Le commandement est passif à l'extrême, indécis, enclin à la panique, il répète sans esprit critique des rumeurs absurdes concernant des mouvements tournants, des encerclements.

La force des adversaires réside dans la faiblesse de notre commandement. L'ennemi agit avec de petits détachements, bien armés, il attaque par surprise, avec audace. On n'arrive jamais jusqu'à une rencontre directe au corps à corps. On comprend très bien pourquoi l'ennemi évite le corps à corps : il a un effectif beaucoup trop peu nombreux et s'il se heurtait poitrine contre poitrine à nos troupes, il serait réduit en poudre. C'est pourquoi l'ennemi se tient toujours à distance de tir. A l'aide de mitrailleuses, de fusils automatiques, il développe un feu fourni qui dissimule son nombre insignifiant.

Comme nos soldats ne voient pas l'ennemi, ne se heurtant pas à lui, ils ne peuvent sentir, se convaincre et prendre clairement conscience de l'insignifiance de l'ennemi et de leur propre force. La tâche principale du commandement consiste à faire découvrir cette situation aux soldats. Comment y parvenir ? C'est très simple : par l'attaque, par la ruée impétueuse sur la poignée d'adversaires qui cache sa faiblesse en tirant une grande quantité de cartouches.

L'intérêt de l'ennemi est de nous tenir à distance de tir pour ne pas nous le laisser voir de près et nous convaincre ainsi de son insignifiance. Notre intérêt est de nous approcher à la distance de la baïonnette, où notre seule vue suffira à écraser complètement un ennemi peu nombreux. Nous devons faire cesser et interdire une fois pour toutes les racontards : l'ennemi a coupé nos rangs, il est venu sur nos arrières et il nous encercle. Vu son effectif insignifiant l'ennemi est incapable de couper nos rangs, de nous encercler, car où qu'il se montre : à droite, à gauche ou derrière nous, nous pouvons toujours lui faire face, le pousser et l'écraser de tout notre poids.

Le commandant qui fait reculer son unité parce que son « flanc est découvert », doit être transféré devant un tribunal et puni comme traître. Ayant devant lui des détachements, des groupes isolés, peu nombreux, il est absurde d'étendre ses troupes en cordon sur une ligne continue, de se tenir par la main. Au contraire il faut déposer des groupes de choc aux points névralgiques. Chaque troupe de choc aura inévitablement à sa gauche et à sa droite, des espaces dénudés qu'il lui faudra inspecter par des reconnaissances et après avoir trouvé l'ennemi, le groupe de choc ou l'unité s'abattra sur lui. Une fois bien convaincus, les commandants et les commissaires doivent expliquer et faire comprendre cette idée à chaque soldat de l'Armée Rouge : celui qui dit — « recule, car l'ennemi est sur nos arrières », — est soit un imbécile, soit un traître.

L'adversaire agit de nuit, pour profiter de l'obscurité, cacher son petit nombre et nous effrayer. Les opérations de nuit exigent une grande dissimulation de l'action, de l'attention, une longue préparation. Les raids de nuit ne réussissent pas toujours, parce que, pendant le jour nous piétons sur place, donnant la possibilité à l'ennemi de s'habituer à la situation et de préparer le raid dans ses moindres détails. Il faut en finir. Nous devons profiter du jour parce que nous avons intérêt à découvrir en fait la faiblesse numérique de l'adversaire. En outre, les opérations de nuit ne conviennent pas à nos fortes unités. On peut très clairement en déduire notre plan : agir à la lumière du jour, ne pas perdre un jour. Pendant la journée, suivre inlassablement l'ennemi et le poursuivre de telle manière qu'il n'ait plus ni l'envie, ni la possibilité, de nous harceler pendant la nuit.

Dès que nos commandants cesseront de craindre l'encerclement, l'armée de loudénitch cessera d'exister pour nous. Chacun de ses petits détachements, qui s'est effrontément détaché des autres, sera écrasé, car nos fortes unités n'éviteront pas les détachements mais marcheront sur eux.

Voilà en quoi consiste maintenant la tâche d'auto-formation de commandement et de formation de la VIIe Année.

Il faut comprendre la vérité clairement. Il ne faut pas dissimuler la vérité. Il ne faut pas écrire des rapports opérationnels mensongers en parlant de combats acharnés là où il n'y a eu qu'une panique acharnée. Par un tel mensonge, les commandants se justifient eux-mêmes de leur faiblesse, et endorment la conscience de leurs soldats. Il faut punir le mensonge, comme on punit la trahison. Le métier militaire admet les erreurs mais n'admet pas le mensonge, la tromperie, et le leurre. Car une faute peut être corrigée, mais un mensonge qui gagne de bas en haut engendre une erreur qui va de haut en bas, — et ainsi de suite, sans fin.

Mets-toi bien cela en mémoire, camarade commandant :

L'ennemi est incontestablement moins nombreux que nous. L'ennemi ne tient pas un front continu. Au contraire il est divisé en petits détachements. Ces détachements glissent autour de nos unités, craignant de s'en approcher et les couvrant de leur tir. Toutes les pensées, tout le souci de l'adversaire est d'agir en sorte que notre soldat ne le voie pas, mais qu'effrayé par la mitraille il se replie. Tu es trois, quatre fois et quelque fois même cinq fois plus fort. Le commandant ennemi craint que les rouges ne voient combien les blancs sont peu nombreux, et que le simple soldat blanc ne voit combien les rouges sont nombreux. Aussi, ton intérêt immédiat, commandant rouge, est de montrer aux soldats rouges combien les blancs sont peu nombreux et de montrer aux blancs combien les rouges sont nombreux. C'est pourquoi, nous devons rendre notre unité visible et palpable. Pour la rendre visible, tu dois attaquer. Pour écraser l'ennemi, il suffit de frapper. Pour frapper, il faut s'approcher. C'est pourquoi, en avant, attaque, attaque, attaque ! C'est là le gage de ta victoire!

AVANT LE TOURNANT

Le front soviétique du Nord-Ouest s'approche maintenant de Pétrograd. En dépit de l'indubitable faiblesse numérique de l'ennemi, nos unités continuent à reculer. Sur le front il n'y a toujours pas de revirement. On peut dire néanmoins que des faits annonçant l'inévitable revirement se produisent.

Pourquoi avons-nous reculé de Narova à Pétrograd ? Première raison : peu de fermeté, c'est-à-dire peu de conscience des unités. Deuxième raison : un commandement souvent incapable. Troisième raison : manque d'énergie, de persévérance et de vigilance de la part des militants politiques. Quatrième raison : tranquillité prématurée des ouvriers d'avant-garde de Russie et de Pétro-grad même, en ce qui concerne le front Nord-Ouest : nous étions parvenus jusqu'aux frontières de Finlande, d'Estlande; les conciliateurs des pays de la Baltique entreprenaient des pourparlers de paix avec nous; loudénitch se battait contre Balakhovitch; au total, semblait-il, la liquidation définitive du front Nord-Ouest était imminente.

L'armée est une organisation artificielle. Lorsque la pression des circonstances diminue, l'armée commence à se disloquer, la vigilance faiblit, la volonté s'amollit. A un endroit, un écrou se desserre, à un autre, une vis se relâche, : au premier heurt tout le mécanisme commence à tomber en ruines.

L'armée d'active doit être dans un état de tension constante, sinon elle n'a aucune utilité. Ces dernières semaines, cette tension des forces n'existait plus dans la VIIe Armée et le prolétariat de Pétrograd qui étonne si largement ses fils pour la défense de tous les fronts, a trop peu surveillé son propre front. Lorsque des échecs se sont produits, d'abord à Pskov, puis à Iambourg, le prolétariat de Pétrograd, qui en a vu de toutes les couleurs et qui est habitué à toutes les épreuves, a à peine hoché la tête : « On en viendra à bout. » Mais l'offensive de Ioudénitch s'est développée. Les unités, affaiblies par leur propre passivité, ont continué à reculer. Le front s'est de plus en plus approché de Pétrograd.

Au début, les ouvriers d'avant-garde n'y croyaient pas, ils restaient perplexes : comment une bande de quelques milliers d'hommes, même bien organisée, pouvait-elle menacer la grande ville révolutionnaire ? Mais après la chute de Krasnoïe-Sélo, et surtout de Gat-tchina, le prolétariat de Pétrograd comprit que la question devenait extrêmement sérieuse. Depuis, un travail fébrile commence dans deux directions : le renforcement du front et la création des conditions d'une défense intérieure de Pétrograd.

Pour renforcer le front il faut resserrer les écrous là où ils se sont desserrés. Il faut épurer les troupes des commandants qui s'en tirent par des rapports opérationnels mensongers faisant état de « pression de l'adversaire », de « retraite après combat » etc., au lieu de mener effectivement leurs troupes au combat, de briser la résistance et d'avancer. Un commandant sans énergie, sans volonté, sans ardeur au combat — est une loque et une canaille, mais pas un commandant. Un commissaire, et d'une manière générale un communiste, qui ne résiste pas au relâchement de son unité et recule patiemment avec elle, n'est bon à rien. Il nous faut des commissaires d'acier, qui incarnent la volonté révolutionnaire de la classe ouvrière. Le manque de caractère, la mollesse, et la paresse des chefs entraînent inévitablement la démoralisation du soldat. L'égoïsme, la couardise, la débrouillardise relèvent la tête. Mais la guerre est la guerre. Pour remporter la victoire il faut que les unités se soumettent à l'intérêt de l'ensemble. Nous devons avec toute la rudesse possible contraindre les profiteurs qui ne veulent pas tenir compte de cette règle à remplir leur devoir. Une guerre de longue durée ne peut pas être menée et conclue victorieusement à coup d'enthousiasme improvisé, d'élan personnel. Elle exige organisation, exactitude, exécution correcte et régime sévère.

Sous la pression des échecs, Pétrograd le rouge, les meilleurs militants de la VIIe Armée ont à nouveau compris cela dans toute son acuité et ils ont exigé le châtement impitoyable de tous ceux qui détruisent l'unité d'action; qui prennent à la légère le devoir militaire, ou qui ne donnent pas toute la mesure de leurs forces. La négligence, la légèreté, la paresse, à plus forte raison la trahison, provoquent, à la guerre, la mort et la perte de centaines et de milliers de combattants. Ceux qui sont coupables de tels crimes doivent être condamnés à la peine de mort.

L'afflux des meilleurs militants dans l'armée, ainsi que le châtement sévère des plus mauvais, sont la condition indispensable d'une régénération rapide de l'armée.

En même temps, le prolétariat de Péetrograd réveillé a décidé de ne pas confier le sort de sa capitale rouge aux seules troupes de campagne : il a décidé, s'il le faut, de défendre la ville de la Révolution d'Octobre dans les limites de ses propres murs. Tous les ouvriers et les ouvrières qui, pour telle ou telle raison, ne peuvent pas combattre sur le champ de bataille, sont maintenant recrutés pour organiser la défense de la ville. La résolution révolutionnaire de se défendre va de pair dans cette tâche avec l'utilisation de toutes les forces et les moyens techniques dont Péetrograd est riche. L'objectif : convertir chaque quartier en la place forte d'un terrible labyrinthe est tout à fait dans les cordes des ouvriers d'avant-garde de Péetrograd qui le réalisent avec succès dans les jours et les heures présentes.

Durant les dernières vingt-quatre heures, la situation de la ligne du front a empiré. Mais le prolétariat de Péetrograd a compris plus profondément le danger. Il veut et peut l'éloigner. Et cela signifie que la situation générale s'est améliorée. Dans un jour ou deux le tournant inévitable se produira sur le front de Péetrograd.

18 octobre 1919 *La Pravda*. n° 234.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
aux soldats de l'Armée Rouge, commandants, commissaires
qui défendent Péetrograd,
en date du 29 octobre 1919, Péetrograd.*

Soldats de l'Armée Rouge, commandants, commissaires! La journée de demain décidera du sort de Péetrograd. Au moment où, dans le Sud, les Armées Rouges sont passées à une offensive décisive et victorieuse, ont repris Orel et défait 10 régiments de Mamontov, à Péetrograd une série d'échecs a forcé nos troupes à reculer jusqu'aux positions de Poulkovo. Il n'est plus permis de reculer. Il ne faut pas livrer Péetrograd. Même une reddition provisoire de Péetrograd signifierait la perte de milliers de vies de travailleurs et de très nombreuses valeurs culturelles. Péetrograd doit être défendu victorieusement, quoi qu'il en coûte.

Toutes les mesures sont prises. Des unités fraîches sont rassemblées, qui nous assurent une supériorité énorme. Le personnel de commandement a repris des forces et s'est renouvelé. Les prolétaires les meilleurs, les plus aguerris, sont mis à l'oeuvre. Toutes les conditions de la victoire sont présentes. Il faut seulement que vous vouliez et que vous juriez d'assurer cette victoire.

Souvenez-vous : c'est à vous qu'incombe le grand honneur de défendre cette ville, dans laquelle est née la révolution ouvrière et paysanne.

En avant! A l'attaque!

Mort aux mercenaires du capital étranger! Vive Péetrograd le rouge!

LE REVIREMENT

La journée d'aujourd'hui a été critique. Nos troupes ont reculé vers les hauteurs de Poulkovo, c'est-à-dire la dernière ligne avant Pétrograd. Continuer à reculer signifierait continuer la lutte entre les murs de la ville, c'est-à-dire passer à la défense intérieure.

Les déclarations des transfuges et d'autres données attestent que l'adversaire a donné l'ordre dans la nuit du 20 au 21 de prendre la côte de Poulkovo. Cependant, l'armée blanche n'a pas exécuté cet ordre⁸⁰. Non seulement nous n'avons pas abandonné cette ligne extrêmement importante, mais au contraire, nous avons continué à avancer en combattant sur tout le front. Nous avons fait des prisonniers et pris des mitrailleuses et d'autres trophées. Dans cette action même les unités les plus faibles ont fait preuve de ressort et ont manifesté leur force de résistance ont mis part aux combats avec un succès certain. Les Armées Rouges ont salué avec enthousiasme l'apparition de la première chenille blindée.

On peut estimer l'issue de la journée d'aujourd'hui pleinement satisfaisante. Grâce, d'une part à la participation de fraîches unités de réserve, et d'autre part au personnel renouvelé du commandement et des commissaires, un incontestable redressement intérieur s'est produit : les unités ont repris la maîtrise d'elles-mêmes et se tendent en avant. L'approvisionnement s'effectue de façon plus que satisfaisante. L'état d'esprit est bon. Les élèves officiers surtout, cherchent à se dédommager d'une série d'insuccès.

Néanmoins étant donné la conjoncture, la situation reste tendue : l'ennemi est à une étape de Pétrograd. Par conséquent, pour nous assurer contre toute éventualité, nous devons continuer à travailler sans lâcher prise pour fortifier Pétrograd, pour organiser sa défense intérieure. Assuré de l'intérieur, Pétrograd représente en même temps l'arrière le meilleur pour le front reconstitué.

Le revirement a eu lieu. Dans les prochains jours les radios mensongères anglo-françaises seront obligées de la reconnaître.

21 octobre 1919, Pétrograd

En route, n° 99.

LE PREMIER COUP

Jusqu'au 21 octobre loudénitch a attaqué, ne rencontrant qu'une faible résistance. Le 21, la VIIe Armée se fixait sur la ligne de Poulkovo et ripostait. L'offensive de loudénitch s'arrêtait. Le 22, l'Armée Rouge passait à l'attaque. La résistance des gardes-blancs fût opiniâtre. Au cours des 21 et 22 octobre, lorsque l'avance de loudénitch s'arrêta, il réussit à ramener des réserves et à en grossir ses rangs. Le combat prit un caractère acharné.

Dans la soirée du 23 nous fûmes entièrement maîtres de Dietskoe-Selo et de Pavlovsk. *C'est un sérieux succès.* Non seulement nous avons stoppé l'offensive, mais nous avons porté un coup très sérieux à l'adversaire.

Nos unités se sont reconstituées. L'appareil des réseaux de transmission et de direction fonctionne sans trêve ni repos. Grâce aux efforts des meilleurs militants de Pétrograd,

l'approvisionnement est à la hauteur. Les unités, surprises par l'attaque imprévue de loudénitch et endurcies par une série d'insuccès, rivalisent aujourd'hui d'abnégation et d'héroïsme.

Dans les rangs ennemis, la première cassure s'est produite. Les jours passés il n'y avait presque pas de prisonniers; les transfuges se comptaient par unités. Maintenant le nombre des transfuges et des prisonniers a brusquement augmenté. Ils arrivent par dizaines et arriveront bientôt par centaines et par milliers.

Le succès est grand. *Mais le but est encore loin.* Il faut écraser loudénitch, l'effacer du visage de la terre, et une fois pour toutes assurer la tranquillité de Pétrograd. Jusqu'à présent nous n'avons porté que le premier coup aux bandes blanches.

Le danger, qui pesait sur Pétrograd a reculé, mais n'a pas disparu. L'ennemi est à deux étapes de Pétrograd. *Les travaux pour fortifier la ville doivent avancer à toute vitesse.* Il faut, avec non moins d'énergie, travailler pour assurer à l'armée de campagne les renforts, les chevaux et tout le matériel indispensable.

Il serait impardonnable que le premier succès engendre une tranquillité inconsciente. Au contraire, il doit être le signal d'une nouvelle tension de nos forces. L'ennemi a chancelé mais il n'est pas battu. Nous l'avons arraché d'une importante position. Maintenant nous devons le pourchasser infatigablement. Nous devons mettre en marche toutes les forces et les moyens de l'offensive; ne laisser aux bandes de loudénitch ni repos, ni répit; améliorer l'appareil de l'armée, renforcer les liaisons, augmenter la discipline, attaquer, poursuivre, battre jusqu'à la fin, jusqu'à la victoire complète. Alors, le dernier coup suivra rapidement le premier.

23 octobre 1919, Pétrograd *En route, n° 100.*

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine,
en date du 22 octobre 1919, n° 158, ville de Pétrograd.*

Un coup sévère a été porté aux bandes de loudénitch.

Les rapports mensongers et vantards des impérialistes franco-anglais annonçaient déjà la prise de Pétrograd par loudénitch. Mais l'héroïsme des soldats, des commandants et des commissaires de l'Armée Rouge a mis une croix sur le projet sanguinaire des rapaces internationaux. Pétrograd n'a pas été livré et nous ne le livrerons pas. La VIIe Armée attaque. Les blancs reculent. Le nombre des prisonniers et des transfuges augmente d'heure en heure.

Camarades soldats de l'Armée Rouge! *Épargnez les prisonniers!* Recevez amicalement les transfuges. Dans l'armée blanche, les ennemis vénaux, corrompus, sans honneur, les ennemis du peuple travailleur sont une insignifiante minorité. La majorité écrasante est faite d'hommes dupés ou mobilisés de force. Une part importante des officiers mêmes de la Garde blanche combat contre la Russie soviétique sous la menace de la trique, ou parce qu'elle a été trompée par les agents des financiers russes et anglo-français et des propriétaires.

Contre les gardes-blancs qui nous attaquent et menacent Pétrograd, nous agissons et agirons d'une manière impitoyable. Nous les poursuivrons par le feu et l'épée, jusqu'à ce que nous les effaçions du visage de la terre. *Mais nous épargnerons les prisonniers.* L'Armée Rouge ouvrière et paysanne ne connaît pas la cruauté inutile. *Les transfuges n'ont pas à craindre le moindre danger de notre part.* Celui qui a compris le déshonneur de la campagne des gardes-blancs, celui en qui s'est éveillée la conscience du peuple travailleur, qu'il vienne sans crainte rejoindre nos rangs, il est notre ami et notre frère!

Cela ne s'adresse pas seulement aux simples soldats, mais aussi aux officiers. Sur le front Est plusieurs centaines d'officiers de l'armée de Koltchak, qui se sont pénétrés d'un très grand respect pour l'héroïsme, la cohésion et l'organisation de l'Armée Rouge nous ont rejoints. Ils servent maintenant dans nos rangs.

Sans aucun doute, la désagrégation prochaine de l'armée de loudénitch poussera dans nos rangs les meilleurs officiers de la Garde blanche qu'aujourd'hui encore loudénitch conduit par la bride. Tout combattant qui souhaite servir honnêtement et sincèrement le pouvoir des ouvriers et des paysans, trouvera place dans nos rangs.

Malheur au soldat indigne qui lèverait son couteau sur des prisonniers désarmés ou sur des transfuges. !

Vive le guerrier conscient de l'Armée Rouge, impitoyable envers l'ennemi, magnanime envers le prisonnier et le transfuge!

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine
à l'Armée Rouge et à la Flotte rouge en date du 22 octobre 1919,
n° 159, Detskoié-Selo (anciennement Tsarskoié-Selo)*

LES DEUX ANGLETERRE

Combattants rouges!

Vous vous heurtez sur tous les fronts aux menées hostiles de l'Angleterre. Les armées de la contre-révolution tirent sur vous avec des canons fournis par l'Angleterre. Dans les dépôts de Chenkoursk, d'Onéga et du front Sud et Ouest vous trouvez des munitions de fabrication anglaise. Les prisonniers que vous avez faits sont vêtus d'uniformes anglais. Les femmes et les enfants d'Arkangelsk et d'Astrakhan sont tués et blessés par des aviateurs anglais qui utilisent de la dynamite anglaise. Les vaisseaux anglais font feu sur nos rivages.

L'or anglais sème la corruption, soudoyant les éléments malhonnêtes, sur le front et à l'arrière. La radio anglaise ment et calomnie chaque jour la Russie ouvrière et paysanne et cherche par le mensonge à intoxiquer le monde entier.

Soldats! marins! Plus d'une fois vos coeurs se sont emplis de haine contre l'Angleterre, avide, mensongère, hypocrite et sanguinaire. Et votre haine est légitime et sacrée. Elle décuple vos forces dans la lutte contre l'ennemi.

Mais même actuellement, au moment de nos combats acharnés contre loudénitch, mercenaire de l'Angleterre, j'exige de vous : *N'oubliez jamais qu'il existe deux Angleterre. A côté de l'Angleterre des profits, de la violence, de la corruption, de la férocité, il existe une Angleterre du travail, de la puissance spirituelle, des grands idéaux de solidarité internationale.* L'Angleterre des banquiers, sordide et sans honneur lutte contre nous. L'Angleterre du peuple, du travailleur, est pour nous. Nous croyons fermement qu'elle se redressera de toute sa hauteur et qu'elle passera la camisole de force aux criminels, qui conspirent aujourd'hui contre les masses travailleuses russes. Mus par cette foi indestructible, nous nous exclamons dans le feu et la fumée des combats : Mort aux rapaces de l'impérialisme! Vive l'Angleterre ouvrière, laborieuse et populaire!

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine
à la Flotte rouge,
en date du 24 octobre 1919, n° 160, ville de Pétrograd.*

Un sérieux coup a été porté à la flotte de la Baltique reconstituée au prix des efforts collectifs des meilleurs militants de la marine de guerre. Trois torpilleurs, ayant sauté sur des mines lors d'une action téméraire nocturne ont été mis hors de service ⁸¹. Nombreux sont ceux qui ont perdu leur belle vie. En dépit du chagrin profond qui a pénétré nos coeurs à l'annonce de ce coup, chacun de nous peut s'écrier avec un orgueil légitime : L'âme de la Flotte rouge est vivante!

L'entreprise à laquelle participaient les trois torpilleurs était très risquée. Tous les marins qui servaient sur ces torpilleurs, étaient pleinement conscients de l'importance du danger. Néanmoins, ils sont allés au combat avec fierté et assurance, comme à la fête. L'âme de la flotte de la Baltique est vivante!

Le danger est le compagnon inséparable d'une guerre rude. Tant dure la guerre, tant dure le danger, et on ira à son devant avec courage.

De nouveaux vaisseaux ont pris la relève de ceux qui ont quitté les rangs. De jeunes combattants pleins de courage remplacent les héros tombés. La Flotte rouge est vivante, son âme est vivante!

Mais, le souvenir de ceux qui sont tombés au combat vivra irrévocablement dans nos coeurs. Du chef de la division au plus jeune des matelots, ils nous ont donné l'exemple du courage et de la solidarité dans le combat et dans la mort même. La radio des gardes-blancs a même été obligée de reconnaître le courage de l'équipage et la fidélité du commandement envers le drapeau soviétique.

Que le souvenir de ce coup du sort militaire unisse plus fortement la famille des marins rouges de la mer de la Baltique. Qu'il lave de ses vagues les derniers vestiges de désaccord. Que le drapeau de la flotte de la Baltique soit le drapeau de l'union fraternelle au service de la liberté et de l'indépendance du peuple russe des travailleurs.

Gloire à ceux qui ont péri!

Vive la flotte de la Baltique, et que son âme s'aguerrisse dans les épreuves!

LES TANKS

Nous attaquons et nous battons loudénitch. Il est maintenant évident pour le plus jeune des soldats de la VIIe Armée que nous sommes plus forts que les bandes gardes-blanches.

Et, cependant, il y a quelques jours seulement les unités de la VIIe Armée reculaient devant les troupes de loudénitch à une vitesse extraordinaire. Pour quelle raison ? Par panique. Prises au dépourvu, par la suite de la négligence de plusieurs commandants et commissaires, les unités de l'Armée Rouge ne réussissaient ni à s'arrêter, ni à regarder en arrière, ni à réfléchir sur la situation réelle, —elles reculaient.

Les tanks ont joué un grand rôle dans cette panique. Bien peu en furent victimes, et même peu nombreux furent ceux qui les virent.

Mais le seul mot de « tank » produisait une impression terrible sur de nombreux benêts. Les traîtres, agents de loudénitch, en profitaient et menaçaient de tanks les jeunes unités de l'Armée Rouge. « Des tanks sur le flanc gauche », « des tanks à droite » ... Il suffisait de lancer ce bruit, et la reculade générale commençait.

La peur des tanks est une peur absurde. Le tank n'est qu'une voiture métallique d'une structure particulière, sur laquelle on déplace des mitrailleuses et des armes. Le tank n'a aucun moyen particulier pour exterminer les gens. Il agit avec le jeu des mitrailleuses et des canons. La mitrailleuse ou le canon qui se trouve sur le tank ne diffère en rien des mitrailleuses ou des canons utilisés en général.

Le tank est un chariot métallique. La particularité de ce chariot consiste dans le fait qu'il peut franchir des fossés. Mais sur le front de Pétrograd il y a beaucoup de belles routes asphaltées, sur lesquelles un blindé marche aussi bien qu'un tank. Et les tanks sont aussi peu capables que les blindés de traverser une rivière ou un marais.

Les tanks jouent un grand rôle dans une guerre de position. Là où sur un terrain déterminé les soldats se tiennent sans bouger dans des tranchées, les tanks, capables de se mouvoir à travers les tranchées peuvent causer beaucoup de mal. Il leur faut seulement agir tout d'un coup, en larges masses, par dix ou par cent. Mais dans notre guerre de campagne deux ou trois tanks ne peuvent jouer un rôle sérieux.

D'où vient une telle peur devant les tanks ? De la nouveauté. Les gens craignent souvent, ce qu'ils n'ont jamais vu. Et pas seulement les gens, mais aussi les animaux. Qui de nous n'a vu comment un cheval de la campagne peut avoir peur d'une automobile : ayant vu une voiture étrange, le cheval commence à hennir, ses yeux s'injectent de sang, ses jambes antérieures se

dressent, le cheval s'appuie en reculant contre la charrette, la renverse sur le côté, la fait chavirer dans le fossé et s'estropie lui-même.

La frayeur absurde engendrée par la vue des tanks ne vaut guère mieux que la frayeur du cheval devant l'automobile. Les tanks ont tué peut-être quelques personnes isolées, mais *la peur* engendrée par les tanks en a tué des dizaines et des centaines, car ceux qui se sont effrayés, ont reculé sans rien voir et l'ennemi a pu, tirer sur les fuyards, comme il voulait.

A présent nous construisons des tanks dans les usines de Pétrograd. Déjà quelques-uns de nos tanks russes sont utilisés sur le front et ils ne fonctionnent pas plus mal que les tanks anglais. Mais ce ne sont pas les tanks — ni les anglais, ni les nôtres — qui peuvent décider de la situation. Tout dépend des hommes, de leur courage, de leur conscience, de leur ténacité, et de leur dévouement à la cause des travailleurs. Toute arme est utile à l'unité courageuse et décidée. Les soldats saisis de panique, c'est-à-dire ceux qui sont facilement effrayés, ne tirent profit de rien. Ils abandonneront à l'ennemi avec autant de facilité un fusil qu'une mitrailleuse ou un char.

Camarade soldat de l'Armée Rouge! Lorsqu'une peur soudaine et absurde saisit ton coeur au seul mot de « tank », souviens-toi du cheval effrayé devant l'automobile, souviens-toi et fais-toi honte : l'homme n'a ni la raison ni le coeur d'un cheval.

La panique est mère de tous les maux. C'est pourquoi l'ennemi met toutes ses forces en oeuvre pour provoquer la panique. Si pendant le combat quelqu'un se met à te faire peur en évoquant différents motifs de frayeur, surtout les tanks, sache que c'est un provocateur, mercenaire de loudénitch, qui veut te prendre par la lâcheté, car il ne peut te prendre de force.

Soldat de l'Armée Rouge, souviens-toi que nous sommes plus nombreux, plus forts, que notre cause est la bonne. Souviens-toi que, dans les rangs de loudénitch, combattent des hommes dont le corps n'est pas plus fort que le tien, mais dont l'âme est plus faible. Dès que tu prendras conscience de ta force et que tu auras, une fois pour toutes, chassé de tes rangs cette lâche pratique, tu deviendras invincible. Alors, nous terminerons très rapidement la lutte au Nord et au Sud. Après avoir écrasé l'ennemi nous rentrerons à la maison, dans les villes et les campagnes et nous reprendrons le travail pacifique.

25 octobre 1919 *En route*, n° 101.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine
à la Ville Armée
en date du 16 octobre 1919, n° 161, ville de Pétrograd.*

La première partie de l'objectif de la vile Armée a été remplie : l'ennemi a été rejeté de Pétrograd. La capitale rouge prolétarienne est hors de danger. Tous depuis le commandant d'armée jusqu'au plus jeune soldat — ont rempli leur devoir et ont mérité la reconnaissance de la patrie socialiste. Il reste maintenant, à remplir avec le même succès la seconde partie de

l'objectif : anéantir définitivement l'ennemi. Pour cela, un seul moyen : ne pas laisser à l'ennemi le temps de respirer, le prendre en chasse et le battre jusqu'à ce qu'il soit complètement exterminé. La situation de l'armée de Loudénitch est au fond sans espoir. Seule notre atermoiement pourrait la sauver un temps. D'où le devoir de la VII^e Armée de concentrer et de tendre toutes ses forces pour poursuivre les bandes à moitié détruites. Il faut attaquer et chasser l'adversaire de l'avant en surmontant notre propre fatigue, serrer l'ennemi de près. Chaque heure perdue maintenant, coûterait dans l'avenir de nouveaux et terribles sacrifices. C'est pourquoi, il ne faut pas perdre une minute. Le succès de la bataille dépend de sa rapidité.

Soldats de l'Armée Rouge, commandants, commissaires! Le pouvoir soviétique attend que vous tendiez vos forces à l'extrême. En avant! Encerclez l'ennemi battu. Coupez le chemin de sa retraite. En avant! Ne donnez pas à l'ennemi le temps de reprendre souffle, chassez-le, étouffez-le, battez-le impitoyablement. Le temps du repos viendra lorsque nous aurons exterminé la vipère.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire
et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine
aux troupes de la Vile Armée,
en date du 28 octobre 1919, n° 162, ville de Péetrograd.*

Le 28 octobre, ayant appris par le rapport du commandant de l'armée la nouvelle de quelques petits échecs militaires dans la région des villages de *Gostilitzy, Diatlitzy et Volkovitzzy*, je partais pour ce secteur afin d'éclaircir sur place les raisons de ces échecs.

Le rapport du chef du secteur militaire, le camarade *Kachtanov*, et des autres autorités disait clairement que beaucoup de chefs jeunes avaient commis, par négligence ou ignorance, une série d'infractions au Règlement de Campagne et que d'honnêtes combattants de l'armée des ouvriers et des paysans avaient payé ces infractions de leur sang.

1) Dans le village de *Volkovitzzy*, deux pelotons du régiment N., ayant placé des avant-postes vers le sud, c'est-à-dire en direction de l'ennemi, n'envoyèrent pas d'équipes de reconnaissance vers l'est dans le village de *Mouldya* où se trouvait l'adversaire et ne rentrèrent pas en liaison par des patrouilles avec leurs voisins de *Rattal*. De ce fait, l'adversaire, ayant chassé notre poste de *Rattal*, surgit d'une manière inattendue sur les arrières des deux pelotons qui se trouvaient à *Volkovitzzy*, et les fit prisonniers. Pareille catastrophe ne se serait pas produite si toutes les exigences du Règlement de Campagne concernant la sécurité des flancs et de leur liaison avec les voisins avaient été remplies.

2) Un détachement de marins qui se trouvait dans le village de *Vitino*, ayant reçu la nourriture de la cuisine roulante qui venait d'arriver, s'éparpilla dans les maisons de la localité, et s'occupa de dîner, ayant complètement oublié de disposer des avant-postes. Les gardes-blancs profitèrent de la négligence du commandant du détachement de marins, pour tomber à l'improviste sur le détachement et chasser les marins du village de *Vitino*.

L'absence d'avant-poste sur le champ de bataille, exigé par le Règlement de Campagne est un des crimes militaires les plus graves et le commandant qui a commis cette faute sera jugé sévèrement.

3) Les unités du bataillon du régiment N., qui se trouvaient dans le village de *Pereiarovo*, apprenant l'abandon des villages voisins par les unités rouges, reculèrent dans une direction inconnue, sans en faire rapport au commandant du secteur militaire.

Le Règlement de Campagne exige qu'au moment du repli on avertisse rapidement le commandant du secteur militaire du moment où il s'effectue, des raisons qui l'ont provoqué et de l'endroit où est allée l'unité combattante; dans le cas contraire le détachement qui a quitté sa position sans autorisation et n'en a pas référé au commandement peut porter tort aux autres unités, ce qui s'est effectivement produit.

4) Un détachement de partisans qui avait été envoyé à *Pereiarovo* et qui savait que des unités du bataillon N. se trouvaient dans cette localité marchait avec insouciance, se bornant à envoyer en éclaireurs 5 hommes, qui marchaient à 200 ou 300 pas à l'avant de la colonne. Le commandant du détachement avait oublié qu'à la guerre la conjoncture change non seulement chaque heure, mais chaque minute. En réalité, les unités du bataillon N., craignant l'encerclement, avaient abandonné le village de *Pereiarovo* et étaient partis dans une direction inconnue, sans en faire rapport au commandant du secteur militaire. Dans la région de *Pereiarovo*, les 5 éclaireurs furent stoppés par le cri : « Qui va là ? » Ayant appris qu'une colonne de soldats de l'Armée Rouge les suivait, les blancs ouvrirent un feu de mitrailleuse sur la colonne, et le détachement battit en retraite, subissant des pertes. Dans ce cas particulier, les éclaireurs avaient été utiles aux gardes-blancs, en les informant qu'un détachement de partisans de l'Armée Rouge s'avançaient derrière eux.

Le Règlement de Campagne exige que la colonne de tête marche à une distance de la colonne telle qu'elle puisse la préserver du feu des mitrailleuses et des canons. La colonne ne devait entrer dans le village qu'après avoir reçu le rapport du commandant de la section de tête l'informant que le village était libre de tout adversaire.

5) Le bataillon du régiment N., qui avait été envoyé de *Krasnoe Selo* pour renforcer le secteur militaire du camarade *Kachtanov*, arriva dans ce secteur militaire, sans que le commandant du bataillon ait informé de son arrivée le commandant du secteur militaire.

Le Règlement de Campagne exige que chaque unité arrivant sur le champ de bataille, en informe le commandant du secteur militaire. Le Règlement de Campagne souligne l'importance toute spéciale du respect de cette règle lors de l'arrivée sur le champ de bataille. Le commandant du bataillon a transgressé dans le cas donné l'exigence absolue du Règlement de Campagne.

La non-observation de toutes les règles et de toutes les exigences indiquées par le Règlement de Campagne a eu comme conséquence que les unités surprises par l'adversaire ont dû, non seulement abandonner toute une série de localités — *Vitino*,

Gloukhovo, Pereia-rovo et Volkovitzky — mais ont payé de leur sang la négligence et l'insouciance de leurs commandants.

Beaucoup de courageux combattants de l'armée des ouvriers et des paysans sont morts ou ont été blessés à cause de l'incurie, de l'inattention à l'égard des exigences du Règlement de Campagne, de la négligence, de l'insouciance, peut-être même de l'ignorance des chefs militaires envers le Règlement de Campagne.

On ne peut tolérer de tels crimes dans l'Armée Rouge et, tous les chefs militaires ayant manqué aux exigences du Règlement de Campagne et transgressé ses règles, seront sévèrement punis.

Que chacun sache que la paresse, la négligence et le mépris du Règlement de Campagne de l'Armée Rouge sont punis de la manière la plus impitoyable, y compris de la peine de mort.

ORDRE DU JOUR

du président du Conseil militaire révolutionnaire et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine, en date du 30 octobre 1919, n° 162, ville de Pétrograd.

A lire dans toutes les compagnies, batteries, et escadrons.

Camarades soldats de l'Armée Rouge, commandants, commissaires. La défense de Pétrograd repose non seulement sur la Ville, mais aussi sur le XVe Armée. En faisant pression sur les armées de loudénitch du côté sud, vous assurez la sécurité de Pétrograd le rouge; on vous demande de déployer une énergie extrême dans l'attaque. Vous êtes fatigués, vous êtes épuisés, mais il y a des jours et des heures où il faut surmonter toutes les difficultés en tendant sa volonté à l'extrême, où il faut combattre la fatigue et donner toute la mesure de ses forces. La situation l'exige. Nous pouvons maintenant, par les attaques coordonnées de la Ville et de la XVe Armée, achever loudénitch. Ne perdez donc ni un jour, ni une heure, attaquez, allez de l'avant, la chute de loudénitch est proche et par conséquent proche est le jour du repos ⁸².

Vive la XVe Armée.

PÉTROGRAD

Octobre 1917-1919

Au moment du second anniversaire de la révolution d'Octobre, Pétrograd est à nouveau le centre de l'attention intense de tout le pays. Et à nouveau, comme il y a deux ans, Pétrograd est menacé par un danger qui vient du sud-ouest et, exactement comme alors, à la fin du mois d'octobre 1917 (ancien style), le sort de Pétrograd se joue près des hauteurs de Poulkovo.

Les opérations militaires d'alors, du côté de l'adversaire comme du nôtre, étaient enveloppées d'une atmosphère de totale incertitude. Personne ne pouvait, même approximativement, nous dire quelles forces nous attaquaient. Les uns disaient : mille cosaques ; les autres : trois, cinq, dix mille, etc. La presse et la rumeur bourgeoises (elles étaient toutes les deux très

prolixes) exagéraient monstrueusement les forces de Krasnov. Je me souviens que je reçus les premières informations dignes de foi quant au nombre de cosaques du camarade Voskov, qui avait observé leurs convois à Sestoretzk et qui affirmait catégoriquement que les cosaques n'étaient guère plus de mille sabres. Mais restait quand même la possibilité de l'arrivée d'autres unités par la route : le camarade Voskov ne parlait que des convois de chemins de fer.

Tout aussi mal définies étaient les forces que nous pouvions opposer aux cosaques. Nous avions à notre disposition immédiate la garnison de Pétrograd, très importante par son nombre. Mais elle se composait de régiments qui, aux premières secousses de la révolution perdirent leur capacité de combat. L'ancienne discipline s'effondrait en même temps que l'ancien personnel de commandement. La révolution exigeait la destruction de l'ancien appareil militaire. La nouvelle discipline n'existait pas encore. On avait créé à la hâte des détachements de gardes rouges. Quelle était leur force de frappe ? Personne ne pouvait encore le dire. Nous ne savions pas bien où se trouvait le matériel indispensable. Les anciennes autorités militaires ne se hâtaient nullement de le mettre à notre disposition. Les nouvelles autorités n'en connaissaient pas le chemin. Tout cela créait une atmosphère d'extrême incertitude dans laquelle surgissaient et se répandaient facilement des rumeurs de panique.

Au Smolnyi une conférence de la garnison fut organisée (je ne me souviens plus exactement du jour) à laquelle nous participions, le camarade Lénine et moi, ainsi que l'état-major du commandement. Une partie des officiers avaient déjà disparu à cette époque. Mais une partie importante restait dans leurs régiments, ne sachant qu'entreprendre et considérant, par tradition, inadmissible d'abandonner leurs unités. Aucun des officiers qui prirent part à cette réunion ne se permit de souffler mot sur le caractère inadmissible d'une « guerre civile » et indésirable d'une résistance à Kérenski et Krasnov. Cela s'expliquait surtout par le désarroi complet des officiers qui n'avaient évidemment pas de raisons d'affectionner le régime de Kérenski, mais qui n'avaient pas non plus de raisons de se réjouir de l'instauration du régime soviétique. Il n'existait pas encore de camp organisé de la contre-révolution. L'organisation des agents de l'Entente n'avait pas encore tendu ses filets. Dans de telles conditions, la solution la plus simple pour le personnel de commandement était de rester dans son régiment et d'exécuter ses décisions. Il faut ajouter à cela que le personnel de commandement était déjà élu. Les éléments les plus nocifs étaient rejetés.

Cependant personne parmi les commandants ne voulait prendre sur lui la responsabilité de diriger toute l'opération, en partie parce que, parmi les participants à la conférence, autant que je m'en souviens, personne n'avait d'expérience militaire sérieuse, et surtout parce que personne ne voulait fourrer sa tête trop en avant, ne sachant pas ce qui allait sortir de tout cela. Après quelques essais infructueux pour attirer des chefs de régiment, le choix tomba sur le colonel Mouraviev, qui, par la suite, joua un grand rôle dans les opérations militaires de la Russie soviétique.

Mouraviev était un aventurier né. A cette époque il se considérait comme un s.-r. de gauche (les s.-r. de gauche étaient alors la couverture de beaucoup de roublards, désireux de s'insinuer dans le régiment soviétique, mais pas décidés à se laisser imposer le lourd fardeau de la discipline bolchévique). Par son passé militaire, Mouraviev était, il me semble, professeur

de tactique à l'école des junkers. Vantard et fanfaron, Mouraviev n'était cependant pas dépourvu de dons militaires : vivacité d'esprit, audace ; il savait aussi comment agir avec le soldat et comment l'encourager. A l'époque de Kérenski, les qualités d'aventurier de Mouraviev en avaient fait un organisateur de détachements de choc qui étaient dirigés, comme on le sait, davantage contre les bolchéviks que contre les Allemands. Maintenant que Krasnov approchait de Pétrograd, Mouraviev lui-même, et en outre avec suffisamment d'insistance, se proposa comme candidat au poste de commandant en chef des armées soviétiques. Après des hésitations compréhensibles, sa candidature fut acceptée. Sous le commandement de Mouraviev on constitua un groupe de cinq soldats et marins élu par l'assemblée de la garnison, qui furent chargés de surveiller constamment Mouraviev et, au cas de la plus petite tentative de trahison, de le mettre hors d'état de nuire.

Mouraviev, cependant ne s'apprêtait pas à trahir. Au contraire, il se mit au travail animé d'une grande joie de vivre et de foi dans le succès. A la différence des autres travailleurs militaires de cette époque, surtout de ceux du parti, il ne se plaignait pas des manques, des lacunes, du sabotage, mais, au contraire comblait tous les manques avec une prolixité pleine d'ardeur, communiquant peu à peu aux autres sa foi dans le succès.

Le principal travail d'organisation incombait cependant aux secteurs ouvriers. Là, on recherchait les cartouches de fusils, les obus, les canons, les chevaux et les attelages indispensables et on envoyait des batteries improvisées sur les positions qui se fortifiaient pendant ce temps.

Les régiments de la garnison de Pétrograd prenaient position assez mollement. A la veille de la révolution d'Octobre, les masses ouvrières n'avaient pas encore conscience qu'une lutte sévère pour consolider le coup d'Etat était inéluctable. Les masses prises par la force idéologique de la révolution croyaient que la question se déciderait par les seuls moyens de la propagande, par la force des mots. Les rencontres armées avec les cosaques leur paraissaient un malentendu fâcheux, qui interrompait accidentellement la marche victorieuse de la révolution. Elles ne prenaient pas au sérieux les combats imminents, préférant envoyer à la rencontre des adversaires, des propagandistes et des parlementaires.

Les prolétaires de Pétrograd prenaient l'affaire plus au sérieux que les soldats de la garnison, mais ils ne pouvaient produire que des détachements créés à la hâte, ce qu'on appelait la Garde Rouge...

L'artillerie décida de l'issue du combat en ravageant, depuis les hauteurs de Poulkovo, les rangs de la cavalerie de Krasnov. On parla de 300 à 500 morts ou blessés, chiffre incontestablement exagéré. Les cosaques se battaient sans goût. On leur avait fait croire que la population de Pétrograd les accueillerait comme des libérateurs, et il avait suffi d'un peu d'artillerie pour arrêter leur avance. S'étant arrêtés, ils commencèrent à murmurer contre leurs chefs, firent des meetings, entrèrent en pourparlers avec les représentants des gardes-rouges...

Enfin les cosaques reculèrent jusqu'à Gattchina, où se trouvait l'état-major de Krasnov. Kérenski s'enfuit, ayant trompé Krasnov qui s'apprêtait visiblement à le tromper de son côté. Les adjudants de Kérenski et Voitinsky qui lui était attachés, furent livrés à leur sort et faits prisonniers par nous ainsi que tout l'état-major de Krasnov.

La poussée était enrayée, la révolution d'Octobre consolidée. En même temps s'ouvrait une période de guerre civile intense et continue.

Deux ans plus tard, il nous faut à nouveau défendre la révolution d'Octobre sur ces mêmes hauteurs de Poulkovo. Mis inconsidérément en liberté en 1917, Krasnov combat maintenant dans les armées de loudénitch, sous cette même ville de Gattchina où nous l'avons fait prisonnier. Derrière cette ressemblance, quelle énorme différence n'y a-t-il pas cependant : alors, Pétrograd grouillait encore d'éléments de la bourgeoisie et de l'intelligentzia, de groupes, de cercles, de partis, de journaux, et toute cette confrérie bariolée pensait que le monde reposait sur elle et que le pouvoir soviétique n'était qu'un hasard de courte durée. Le prolétariat était rentré dans sa révolution avec beaucoup d'enthousiasme, avec une grande foi, avec élan, mais aussi avec une grande réserve de mansuétude. Ces deux dernières années, le balai de la révolution a durement balayé la bourgeoisie de Pétrograd. D'un autre côté, les ouvriers de Pétrograd ont subi de terribles épreuves. L'enthousiasme apparemment ne brûle pas de flammes aussi vives qu'il y a deux ans, mais il s'y est ajouté de l'expérience, de la fermeté, de l'assurance, de la trempe morale. L'ennemi s'est organisé et il est devenu plus fort. Il ne s'agit plus de mille cosaques attaquant Pétrograd, mais de plusieurs centaines de milliers de combattants, armés par l'impérialisme mondial qui attaquent la Russie d'Octobre. Des dizaines de milliers de soldats blancs bien armés menacent Pétrograd. Les vaisseaux anglais jettent sur nos rivages des obus de quinze pouces d'épaisseur. Mais nous aussi, nous sommes devenus plus forts. Il n'y a plus de vieux régiments. Les détachements improvisés d'ouvriers armés ont eux aussi fait leur temps. L'Armée Rouge bien organisée a pris leur place, et bien qu'elle connaisse — il ne faut pas le nier — des moments de faiblesse, d'insuccès, et même de manque de courage, elle sait toujours à la fin, au moment du danger, concentrer l'énergie nécessaire et résister à l'ennemi.

Il y a deux ans Pétrograd apparaissait comme le grand meneur. Maintenant, l'impérialisme international veut montrer sa force, à Pétro-grad, en étouffant la révolution. La lutte pour Pétrograd revêt le caractère d'un combat singulier à l'échelle mondiale entre la révolution prolétarienne et la réaction capitaliste. Si ce combat singulier se terminait mal pour nous, c'est-à-dire que, même si nous livrions provisoirement Pétrograd, ce coup terrible ne signifierait nullement la destruction de la République soviétique. Derrière nous, nous avons une place d'armes immense, qui nous permettra de manoeuvrer jusqu'à la victoire complète. Mais en revanche notre victoire dans le combat singulier pour Pétrograd signifierait un coup écrasant pour l'impérialisme anglo-français, qui a trop misé sur la carte de loudé-nitch. En luttant pour Pétrograd nous ne défendons pas seulement le berceau de la révolution prolétarienne, mais nous combattons directement pour son extension mondiale. Cette conscience décuple nos forces. Nous ne rendrons pas Pétrograd. Nous sauverons Pétrograd.

30 octobre 1919 *La Pravda*, n° 250.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine
à la Ville Armée,
en date du 2 novembre 1919, n° 163, ville de Pétrograd.*

L'écrasante majorité des commandants de la Ville Année remplit avec honneur son devoir devant la Russie soviétique. Mais un petit nombre de traîtres, agents de loudénitch, se sont tout de même trouvés à des postes de commandements inférieurs. Ces mercenaires du capital étranger ont provoqué sciemment, dans des cas isolés, le trouble et l'alarme, ont semé la panique dans leurs unités et en ont profité pour passer dans le camp des blancs en leur livrant une partie des soldats de l'Armée Rouge.

J'ordonne aux commandants et aux commissaires de veiller vigoureusement à ce qu'aucun de ces cas de trahison n'échappe à la punition.

Les familles des traîtres doivent être immédiatement arrêtées.

Le nom des traîtres doit être porté sur le Livre Noir de l'armée, afin qu'après le triomphe final et proche de la révolution, aucun des traîtres n'échappe au châtement.

Dans la situation militaire, les commandants, les commissaires et les soldats d'avant-garde doivent veiller attentivement à ne pas laisser les traîtres accomplir leur travail : *il faut fusiller sur place tout homme qui essaie de provoquer la panique, qui incite à jeter les armes et à passer dans le camp des blancs.*

L'ennemi qui est en train d'expirer recourt à la corruption et à la provocation. Pour y répondre, nous devons redoubler de vigilance et d'implacabilité envers les traîtres et les provocateurs!

LES FINNOIS INTERVIENDRONT-ILS?

Entretien avec un représentant de la presse soviétique.

Les dernières émissions de radio ont annoncé la nouvelle suivante : la bourgeoisie de l'Entente se serait assurée en échange des îles d'Aland l'accord de la bourgeoisie finlandaise pour sa participation à l'attaque de brigands contre Pétrograd. Sur cette question qui présente un intérêt tout à fait exceptionnel, non pour Pétrograd seulement mais pour tout l'ensemble du pays, on peut communiquer ce qui suit :

- 1) La nouvelle apparaît comme non vérifiée et même peu probable. loudénitch s'éloigne rapidement de Pétrograd et l'Armée Rouge a pour mission de lui donner le coup de grâce à n'importe quel prix. Une situation excellente sur les autres fronts permet au haut commandement de détacher suffisamment de forces pour écraser loudénitch. Dans un tel moment, il paraît extrêmement peu probable que la bourgeoisie finlandaise risque de miser tout son destin sur la fausse carte de loudénitch.
- 2) Si, néanmoins, l'in vraisemblable devenait réalité et si la bourgeoisie finlandaise tombait effectivement sur Pétrograd, cet attentat lui coûterait très cher. Le commandement local a reçu toutes les instructions nécessaires relatives à un

développement futur des fortifications de l'isthme de Carélie et à une concentration indispensable de forces vives. Le gouvernement soviétique, fidèle à sa ligne de conduite fondamentale et à ses principes, repousse toutes les démarches ou déclarations, qui pourraient avoir un caractère de défi ou de provocation à l'égard de la Finlande. Mais c'est justement pour cela, pleinement conscient de son bon droit, que le gouvernement soviétique répondra à l'action militaire de la Finlande par une contre-offensive décidée et, en outre rend responsable de l'attentat contre Pétrograd non seulement la bourgeoisie finlandaise dans son ensemble, mais chaque bourgeois en particulier.

En conclusion, nous estimons indispensable de répéter une fois de plus qu'il y a toutes les raisons d'espérer que la bourgeoisie finlandaise n'aura pas besoin d'une leçon aussi sévère.

3 novembre 1919.

AUX SOLDATS DE L'ARMÉE DU GÉNÉRAL IOUDÉNITCH

Lisez! Écoutez! Réfléchissez!

Le pouvoir soviétique est victorieux des propriétaires, des capitalistes et des généraux du tsar sur tous les fronts.

En Sibérie nous battons et poursuivons Koltchak. Nos troupes s'approchent d'Omsk. Koltchak s'est enfui d'Omsk pour Irkoutsk.

Dans le Sud, nos troupes ont pris Voronej et Orel. Le général tsariste Dénikine recule sous la pression de l'armée des ouvriers et des paysans.

Ioudénitch ne tient plus debout. Nous avons repris Detskoié-Sélo (anciennement Tsarskoié-Sélo), Pavlovsk et Krasnoé-Sélo. Nous avons repris Louga. Les troupes rouges approchent de Gdov. Ioudénitch, le bourreau des ouvriers et des paysans, finira mal.

Écoutez, soldats asservis, esclaves du général tsariste Ioudénitch : les Armées Rouges vous encerclent de plus en plus étroitement. Contre vous, vous avez la concentration d'une artillerie puissante, de trains blindés, de blindés et de tanks fabriqués à Pétrograd.

Vous n'avez qu'un salut : *rendez-vous*.

L'Armée Rouge ne se bat pas contre les ouvriers et les paysans. Elle ne lutte que contre les propriétaires et les capitalistes.

Soldats esclaves du général tsariste Ioudénitch, rendez-vous!

Passez de notre côté! Exterminez les commandants qui vous en empêchent. Venez à nous! Vous serez reçus comme des frères. Dans le pays vont s'installer la paix et le travail fraternel. Sans les propriétaires, sans les capitalistes et sans les usuriers, sans les généraux et les dignitaires tsaristes, une vie heureuse et tranquille va commencer dans le pays.

Mort au général tsariste Ioudénitch!

Vive la Russie unie des ouvriers et des paysans!

3 novembre 1919 *En route*, n° 103.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine
à l'Armée Blanche du Nord-Ouest, en date du 3 novembre 1919, n° 164, ville de Pétrograd.*

A lire dans toutes les compagnies, détachements, escadrons et batteries

L'ennemi du peuple, le général tsariste loudénitch ayant mobilisé arbitrairement et par la violence la population laborieuse contre la Russie ouvrière et paysanne, au nom du Comité central exécutif pan-russe des Soviets des ouvriers, paysans, soldats de l'Armée Rouge et députés cosaques ouvriers, je fais savoir par cet ordre du jour que :

1) Toutes les unités sans exception de l'armée des gardes-blancs, dite du Nord-Ouest, du général loudénitch sont dissoutes : le régiment de chasseurs à cheval, les 1er, 2e, 3e et 4e Rijskie, le 3e Talabsky, le Séménovsky, le 2e Ostrovsky, le 7e Ouralsky, le Viatsky, le 53e Volynsky, le Krasnogorsky, le 12e Temnitsky, le 1er Ingerme-landsky, le 9e Kremnevsky, les 1er, 2e, 3e régiments de réserve du 1er corps du général Palen, le régiment de cavalerie de Balakhovitch, le 23e régiment Pétchersky, le 21e Choudsky, le 1er Georguievsky, le 2e Révelsky, le 3e Kolivansky, le 4e Gdovsky, le 1er Ostrovsky, le 2e Litovsky, le 13e Narvsky, le 1^{er} Pskovsky, le Dénikinsky, le Vozniésensky, le 2e Touslky, le 2e Goraïsky, le Kotchanovsky, le 1er régiment de réserve du corps d'armée du général Arséniev et tous les autres.

2) Dès réception de l'ordre présent, tous les soldats de l'armée du Nord-Ouest sont libérés du service militaire et doivent rentrer chez eux.

3) Tous les commandants de l'armée Nord-Ouest qui feront obstacle à l'exécution du présent ordre, sont déclarés hors la loi et chaque soldat aura le devoir de les abattre sur place comme des ennemis du peuple.

4) Les armes livrées par les soldats démobilisés de l'armée du Nord-Ouest de loudénitch à l'un des états-majors de l'Armée Rouge seront payées intégralement :

Pour un fusil..... 600 roubles,
Pour une mitrailleuse.....2 000 roubles,
Pour des pièces détachées.selon estimation,
Pour un canon15 000 roubles,

5) Les soldats qui ont perdu leur temps de travail dans les forces criminelles de loudénitch garderont comme dédommagement leur uniforme, ainsi que le cheval et les autres biens indispensables aux paysans.

6) Un voyage gratuit en chemin de fer est assuré aux soldats démobilisés de l'armée de loudénitch pour rentrer au pays.

7) La non-communication de cet ordre aux soldats sera assimilée au plus grave crime d'État et sera punie selon les lois du temps de guerre.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine
à la VIIe Armée,
en date du 3 novembre 1919, n° 165, ville de Pétrograd.*

L'offensive, un temps suspendu, recommence. Nous avons concentré d'énormes masses d'artillerie et de moyens techniques. Le nombre de nos combattants surpasse notablement les forces ennemies. Nous avons tout ce qu'il faut pour détruire complètement les bandes de loudénitch.

Il est indispensable que tout l'appareil de la VIIe armée fonctionne de manière irréprochable.

- 1) Les chefs responsables de l'approvisionnement des unités militaires doivent veiller inlassablement à ce que le soldat soit chaussé, vêtu, nourri et approvisionné en munitions. Il ne doit y avoir aucun relâche dans la nourriture, aucune irrégularité dans l'approvisionnement. Nous avons tout l'indispensable. Il faut seulement distribuer et partager avec justice. Les chefs de l'approvisionnement sont responsables de cette régularité.
- 2) Les commandants et les commissaires doivent diriger leurs unités d'une main ferme. Les ordres militaires doivent être remplis inconditionnellement et sans discussion. On n'admettra aucune exception ni aucun prétexte. Les commandants et les commissaires répondent de leurs unités devant la République soviétique.
- 3) L'infanterie doit se rappeler que ni l'artillerie, ni les blindés ne peuvent la remplacer, mais seulement l'aider.
- 4) Les communistes doivent se trouver aux postes les plus dangereux, donnant l'exemple du courage, montrant qu'ils sont infatigables. Les communistes faisant preuve de mercantilisme seront doublement punis.
- 5) Il faut punir rigoureusement les lâches et les profiteurs. Il faut fusiller sur place, après avertissement, ceux qui ont reculé sans en avoir reçu l'ordre. Les détachements de protection doivent transférer immédiatement les déserteurs devant le tribunal. Les tribunaux doivent agir sur place de telle sorte que la punition fasse suite rapidement au crime.
- 6) Les commandants, les commissaires, les communistes, les soldats honnêtes doivent veiller sans faillir à ce que les traîtres ne désorganisent pas nos rangs. Les provocateurs et ceux qui sèment la panique doivent être exécutés sur place. Que chacun soit à son poste, qu'il travaille consciencieusement et beaucoup, en tendant ses forces à l'extrême; que chacun se souvienne que c'est par une attaque unanime que nous pouvons parvenir cette fois-ci à écraser complètement l'armée Nord-Ouest de loudénitch.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine
au Conseil militaire révolutionnaire de la VIIe Armée,
en date du 3 novembre 1919, n° 166, ville de Pétrograd.*

La radio étrangère a annoncé simultanément deux nouvelles très importantes :

- 1) Que les impérialistes auraient obtenu l'accord de la Finlande pour attaquer Pétrograd, en leur laissant en échange les îles d'Aland.
- 2) Que le gouvernement garde-blanc d'Esthonie, dont les régiments séparés soutiennent loudénitch vient de décréter la mobilisation générale.

Ces deux nouvelles, si elles se confirmaient, pourraient avoir une signification militaire très importante pour la VIIe Armée.

Le gouvernement soviétique a déclaré plus d'une fois, — et ses déclarations ont été confirmées par les faits — qu'il ne songeait pas le moins du monde à faire la guerre aux pays indépendants d'Estlande et de Finlande.

Au contraire, le gouvernement soviétique considère qu'il est du plus grand intérêt pour lui de prouver dans les faits à tous les peuples, que sa politique consiste à respecter véritablement le droit de toutes les nations à disposer d'elles-mêmes. Mais il va de soi que le gouvernement soviétique ne peut en aucun cas supporter les tentatives de la bourgeoisie des petits États de porter atteinte à l'indépendance de la Russie des ouvriers et des paysans. Si loudénitch, échappant aux poursuites de la VIIe et de la XVe Armée, trouvait un appui du côté de l'Estlande, la VIIe Armée aurait pour tâche de repousser l'attaque non seulement de loudénitch mais aussi de ses complices, les Estho-niens blancs. Ce faisant, la VIIe Armée doit avoir bien en mémoire que son but n'est pas de violer, de quelque manière que ce soit, l'indépendance de l'Estlande, mais seulement d'anéantir les bandes de gardes-blancs. C'est pourquoi la VIIe Armée ne doit intervenir contre l'armée esthonienne que dans la mesure et au cas où les unités esthon-niennes soutiendraient loudénitch.

L'attentat de la bourgeoisie finlandaise contre Pétrograd serait un raid de brigands tellement absurde et monstrueux, que, malgré l'affirmation de la radio étrangère, la nouvelle paraît peu vraisemblable. Si, néanmoins, elle se confirmait, la tâche de la VIIe Armée serait non seulement d'opposer une dure résistance à l'agression, mais de faire passer une fois pour toutes à la bourgeoisie finlandaise toute envie de s'attaquer à la Russie soviétique. Dans le cas d'une concentration des forces militaires de la bourgeoisie finlandaise contre Pétrograd, il serait indispensable d'expliquer d'abord, par l'intermédiaire des commissaires et des commandants à tous les soldats de la VIIe Armée le sens criminel de l'agression entreprise par la Finlande et, en parfait accord avec la réalité, d'en faire retomber la responsabilité non seulement sur la bourgeoisie dans son ensemble, mais sur chaque bourgeois finnois en particulier. Chaque bourgeois finnois devra répondre de sa vie et de ses biens pour le défi sanguinaire lancé au prolétariat russe, qui est prêt à vivre en paix avec tous les peuples.

Conformément à ce qui a été exposé je propose :

- 1) Qu'on développe la ligne des fortifications de Carélie, qu'on l'achève.
- 2) Qu'on concentre sur la frontière russo-finlandaise des troupes en nombre suffisant, prises sur les nombreux renforts qui arrivent à la VIIe Armée.
- 3) Que le commandant élabore le plan complet de l'attaque brève et puissante à porter à la Finlande en cas de provocation évidente de sa part.
- 4) Qu'on prenne toutes les mesures préparatoires indispensables pour que la poursuite et l'écrasement de loudénitch puissent sans entrave se continuer de l'autre côté de la frontière Estlande.
- 5) Lors de l'exécution de ces mesures qu'on évite toute provocation de notre part envers l'Esthonie et la Finlande, car il existe encore des raisons de penser que les bourgeoisies esthonienne et finlandaise se refuseront au dernier moment à lier leur sort au sort de loudénitch condamné à l'écrasement total et à la mort ⁸³.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine aux commandants,
aux commissaires et à tous les militants responsables de la VIIe Armée,
en date du 4 novembre 1919, n° 167, ville de Pétrograd.*

L'adversaire recule sur toute la ligne. L'éloignement du danger qui pesait sur Pétrograd paraît en être le résultat direct. Mais la tâche confiée à la VIIe Armée ne consiste pas à éloigner la menace qui pèse directement sur la grande ville de la révolution, mais à battre, détruire, effacer du visage de la terre l'armée de loudénitch pour garantir effectivement la sécurité de Pétrograd.

C'est pourquoi, il serait extrêmement dangereux de se faire des illusions en pensant que le principal a été fait. Non, l'adversaire n'est pas battu. Il recule pour ne pas être battu. Pour le moment il recule en ordre, emmenant une partie de son matériel.

Le devoir de la VIIe Armée est de poursuivre l'ennemi, de ne pas perdre le contact des armes avec lui, de lui porter des coups, de couper sa route, de porter dans ses rangs la destruction, le trouble, de morceler son armée, et enfin de l'anéantir complètement.

La VIIe Armée ne pourra remplir cette tâche qu'à la condition que les dirigeants *déploient tous leurs efforts pour améliorer l'organisation, la discipline, l'exécution ponctuelle des ordres reçus, et former la volonté inébranlable de vaincre.*

Une armée se détruit plus facilement qu'elle ne se crée. Un peu de négligence par-ci, une mauvaise exécution, un manque d'attention par-là, et voici le résultat : effondrement d'unités et dislocation d'armées tout entières. La vigilance, une attention intense, la persévérance, la lutte contre toutes les formes de négligence, d'insouciance, d'indiscipline, une justice rigoureuse à l'égard des désorganisateur, des lâches, des profiteurs, sont indispensables. Il n'y a pas d'autre moyen. Il ne faut pas regarder en arrière les résultats obtenus, mais en avant vers les tâches non encore résolues.

Il est indispensable de perfectionner encore l'appareil *d'approvisionnement*, assurant un service rapide et une répartition juste des vivres et des munitions.

Il faut que les *services de renseignements* soient à la hauteur, il faut leur donner plus d'initiative, de courage, d'ingéniosité. Il faut améliorer sans arrêt les réseaux d'information. Il faut enseigner aux unités à observer rigoureusement les mesures de *sécurité*. Il faut économiser les munitions et instituer la discipline du tir qui y est lié.

Toutes les conditions existent pour que la VIIe Armée devienne une des meilleures armées de la République. Donc, au travail, camarades!

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine
au train du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République,
en date du 4 novembre 1919, n° 169, ville de Pétrograd.*

Les dernières semaines d'octobre et le début de novembre rentreront pour toujours dans l'histoire : pendant ces journées la VIIe Armée, main dans la main avec les ouvriers de Pétrograd, a défendu le rouge Pétrograd contre les rapaces gardes-blancs.

Les militants de notre train ont dignement participé à la lutte héroïque de la VIIe Armée, entre le 17 octobre et le 3 novembre. Les camarades Kiiger, Ivanov et Zastar sont tombés au combat. Les camarades Prédé, Draoudin, Pourin, Tcherniavtsev, Koupriévitch, Tesnek ont été blessés, les camarades Adamson, Pourin, Kisselis ont été commotionnés. Parmi les militants du train pas un seul n'a manqué à son devoir militaire et révolutionnaire. *Je ne citerai pas les noms des autres, parce qu'il faudrait tous les nommer.* Les militants de notre train n'occupent pas la dernière place dans le revirement qui s'est produit sur le front.

Je crois fermement que les dernières épreuves, les derniers combats et sacrifices qui ont conduit à la victoire glorieuse, renforceront encore la fraternité militaire de notre train, qui, depuis 15 mois déjà, sert la cause de la victoire de la classe ouvrière sur tous ses ennemis ⁸⁴.

ORDRE DU JOUR

*du président du Conseil militaire révolutionnaire de la République
et du commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine à l'Armée Rouge
et à la Flotte rouge, en date du 4 novembre 1919,
n° 170, ville de Pétrograd.*

J'ai reçu de la part du Comité exécutif de l'Internationale communiste cinq drapeaux pour les remettre aux unités les plus méritantes de l'Armée Rouge. Trois drapeaux m'ont été remis dans le même but par le Soviet des députés ouvriers et soldats de Pétrograd. En annonçant cela à l'Armée Rouge et à la Flotte rouge, je peux dire avec certitude que, maintenant que nous battons les ennemis sur tous les fronts, les unités dignes de ces décorations ne manqueront pas.

LA DÉFENSE DE PÉTROGRAD

Rapport au Comité central exécutif panrusse, 7 novembre 1919.

Camarades! Permettez-moi de commencer par la nouvelle que le camarade Zinoviev vient juste de nous envoyer de Pétrograd : la VIIe Armée en jonction avec la XV^e (deux armées qui luttent contre les bandes blanches de loudénitch) avançant avec succès ont remis entre nos mains la ville qui, en fait, était le seul point de résistance de loudénitch, la ville de *Gdov*. Si vous vous souvenez, camarades, qu'il y a quatre semaines notre situation militaire non seulement semblait, mais était en fait très menaçante, on peut dire que durant le mois dernier, l'Armée Rouge a remporté de grands succès sur tous les fronts.

Juste au moment de notre fête anniversaire, hier et aujourd'hui, l'Armée Rouge nous a rendu Tchernigov, Sevsk et Gdov.

Sur le front le plus important, dans le Sud, nous n'avons pas encore fait le principal, nous n'avons pas encore écrasé la base des armées de Dénikine, mais nous avons déjà exercé sur elle une forte pression. Il n'y a plus d'offensive de l'adversaire, si on ne tient pas compte de mouvements isolés sur de petites zones. Au contraire, Dénikine recule sur une énorme étendue, et la presse anglo-française se demande quelles en sont les raisons avec une inquiétude légitime et bien naturelle. Que s'est-il passé avec Dénikine ? se demandent les radios anglaises et américaines. Lui a-t-on jeté un sort, à ce Dénikine qui était vainqueur encore il n'y a pas longtemps ? Ils ont appris quelques petites choses, au cours de ces deux dernières années, ces messieurs; ils ont vu comment Koltchak qui avait déjà été presque sacré empereur par tous les financiers et usuriers des deux hémisphères, comment ce Koltchak qui tendait la main vers Moscou, recule splendidement vers l'Est et, selon les nouvelles que nous avons reçues, a transféré sa résidence d'Omsk à Irkoutsk, plus près de ses confrères, les financiers de Tokyo et de New York.

Nos affaires vont bien aussi dans le Nord-Ouest. Juste au seuil du second anniversaire soviétique a éclaté le coup venant d'où nous ne l'attendions plus — je parle de l'armée Nord-Ouest, de l'armée de loudénitch, que le camarade Démian Bedny, avec ou sans raison, considère comme le descendant de Judas. loudénitch n'avait presque pas d'arrières, et de ce fait il était plus faible que les deux autres candidats : Koltchak et Dénikine. Mais il recevait une aide abondante de l'entente, il était plus proche, plus accessible du côté de la mer, il s'appuyait sur les états baltes nouvellement formés. Après son offensive du mois de mai, loudénitch fut repoussé par nous, repoussé, mais non achevé. Dans le calme, sur le territoire estonien, aidé en premier lieu par l'Angleterre, il réorganisa ses forces et entreprit l'offensive.

Nous avons un travail énorme, nous étions occupés à lutter contre Dénikine et nous fûmes forcés, pour préserver le chemin de Moscou et de Toula, d'affaiblir la VIIe Armée de Pétrograd. Au moment même, où dans le Sud nos affaires commencèrent à aller mieux et où le danger immédiat qui pesait sur Toula et Moscou disparaissait, l'attaque sur Pétrograd, venant de lambourg, éclatait. On avait l'impression que tous les espoirs, appétits et convoitises de tous nos ennemis étaient rivés à la question de Pétrograd : comme si en dépendait le sort du pouvoir soviétique. Il n'en est pas ainsi en fait, et, maintenant que le danger qui menaçait Pétrograd a diminué, nous pouvons dire avec certitude, que, si nous avons même

provisoirement livré Pétrograd, nous n'aurions évidemment pas été perdus pour autant. Mais les classes bourgeoises de tous les pays qui nous ont combattus pendant deux ans et ont attendu avec impatience notre chute se sont dit, au moment où il leur a semblé que Pétrograd allait tomber entre leurs mains : C'est le début de la destruction du pouvoir soviétique. De Pétrograd à Moscou, le chemin n'est pas long. Ils attachaient tant d'importance, ils avaient si fortement rivé l'attention du monde entier à la campagne contre Pétrograd, que notre succès leur parût une véritable catastrophe.

J'ai sous la main des témoignages intéressants et instructifs de la presse bourgeoise, surtout de la presse scandinave, et, à partir de ces témoignages, on peut voir avec quelle minutie matérielle et idéologique la dernière campagne de loudénitch avait été préparée — si l'on peut appeler des idées, les mensonges, les persécutions et les calomnies. Dans le numéro daté du 15 octobre, le journal bourgeois finlandais raconte combien la préparation en avait été longue et minutieuse, combien la certitude du succès était grande. Ils mobilisèrent tout ce que l'on pouvait mobiliser : les unités d'Esthonie et d'Inger Manland, la flotte anglaise, l'armée de loudénitch, qui avait été renforcée par le bataillon d'élite « du prince sérénissime » Liven, comme on le nomme dans les ordres du jour, et aussi les unités, enlevées du front d'Arkhangelsk. Toutes ces troupes sont, en quelque sorte, des troupes d'élite, plusieurs ont un officier à la tête de chaque groupe de sept, et huit hommes. Dès qu'un soldat recule d'un pas, il est immédiatement abattu.

Les avantages que les armées de la contre-révolution bourgeoise avaient dans leur lutte contre nous résidaient dans le fait qu'elles, avaient tout ce qui leur était nécessaire et qu'elles avaient, cela va sans dire, beaucoup plus de possibilités techniques que nous. Qui avait amené ces légions d'Arkhangelsk ? La flotte anglaise évidemment. loudénitch avait des tanks. Qui avait amené ces tanks ? L'Angleterre. Qui conduisait ces tanks ? Des spécialistes militaires anglais qualifiés. Qui bombardait Krasnia Gorka avec de lourds canons ? Des vaisseaux anglais, des monitors, armés d'une artillerie de 15 pouces, dernier cri de la technique de l'artillerie de marine, introduits seulement en 1916. Nos marins défendaient Krasnaia Gorka sous le feu de ces engins effrayants. J'ai entre les mains la nouvelle annoncée par la radio que Krasnaia Gorka devrait être prise aujourd'hui ou demain, que Kronstadt est tombé sous les coups des monitors anglais. Ils pensaient que nos marins ne soutiendraient pas le tir d'une artillerie de 15 pouces, mais nos marins l'ont fait, et nous tenons entre nos mains Krasnaia Gorka et Kronstadt plus fermement que jamais.

Je le répète : ils se préparaient pour cette campagne, ils l'attendaient, ils aspiraient à ce moment décisif. Dans les premiers jours d'octobre, avant l'attaque de loudénitch sur lambourg, un de ces journaux bourgeois écrivait qu'une attaque de loudénitch contre Pétrograd devait avoir lieu ces jours-ci, qu'elle serait décisive. Cette nouvelle ne nous est pas parvenue à temps, nous recevions le journal avec retard. Bien sûr, le journal anglais livrait un secret militaire, mais il leur tardait tant de promettre, de suggérer la chute du pouvoir soviétique, qu'ils le feraient aux dépens mêmes de leurs propres intérêts. Les impérialistes anglais du type de Churchill ont trop lié leur sort à celui de l'intervention, la bourgeoisie, désespérée, s'appuie sur Churchill et dit : Tu as dépensé pour la campagne de la bourgeoisie russe plus de deux milliards de francs (ce sont les dépenses purement militaires de

l'impérialisme anglais) et ces dépenses n'ont rien donné, si ce n'est qu'elles ont renforcé la puissance militaire de l'Armée Rouge russe. Churchill, lui, répondait : Attendez encore, une, deux, trois semaines, et le général loudénitch fera ce que n'a pas fait Koltchak qui nous a leurré, et ce que n'a pas réussi à faire Dénikine. Il prendra Pétrograd, et à Pétrograd, il commencera tout de suite à former une puissante armée pour attaquer la Russie vers l'intérieur. Un journal suédois parlait de ce plan avant le début de la campagne : attaque rapide et décisive de Pétrograd, prise de Pétrograd, consolidation de la base, formation de l'armée et ensuite attaque de Moscou à partir de Pétrograd. Tout était préparé avec minutie.

L'Angleterre voulait, il est vrai, que l'attaque parte simultanément de deux côtés, du côté de l'Estonie, et du côté de la Finlande. Et pendant le mois d'octobre, toute la presse anglaise excitait la Finlande; le journal anglais « Times », par exemple, parlait dans son éditorial « du devoir moral » pour la Finlande de participer à la campagne criminelle en disant que cela rehausserait son autorité internationale. La puissante Angleterre, entre les mains de laquelle sont toutes les grâces et tous les châtiments, employait toute la force des menaces matérielles et des promesses pour entraîner la Finlande dans l'aventure, pour qu'elle vienne en aide à loudénitch. Pendant tout ce temps, la Finlande hésitait et restait incertaine sur le parti à prendre, elle ne se décidait pas encore, et nous trouvons le reflet de cette indécision dans la presse bourgeoise finlandaise. J'ai un témoignage extrêmement intéressant sur la croissance et la renaissance du mouvement communiste en Finlande. Voilà, ce que dit le journal « Kariala ». Jusqu'à ces derniers mois — dit le journal — les journaux bolchéviques étaient diffusés clandestinement chez nous, les éditions venaient de Pétrograd, mais depuis ces derniers mois notre presse ouvrière a nettement adopté le ton bolchévique. Toute une série de parutions légales brandissent la menace d'une révolution en cas d'attaque de la Russie soviétique.

Voilà, camarades, la circonstance la plus importante, qui tenait pieds et poings liés la bourgeoisie finlandaise. Nous avons, il est vrai, entendu dire par la radio que la question était « résolue », et que le général Mannerheim quittait déjà l'Europe pour la Finlande, puis, soudain, il y eut un nouveau revirement. Le général Mannerheim changeait d'avis : le climat finlandais était mauvais pour sa goutte, il restait à Paris. Et il reste à Paris jusqu'à présent. Et ce que le prolétariat de Pétrograd et l'armée ont donné pendant ces jours critiques, nous permet de dire avec certitude que, même dans le cas d'une attaque de la Finlande, nous aurions gardé Pétrograd. Maintenant que loudénitch a été repoussé, l'attaque des partisans de Mannerheim nous effraie d'autant moins.

Mais, il va de soi que nous avons le plus grand intérêt à ne pas être attaqués par la Finlande. Les pas qu'a faits la diplomatie soviétique ont été évidemment dictés par des intérêts et des considérations réelles, et non par sympathie à l'égard de la bourgeoisie finlandaise. Sur ce fait, nous n'avons jamais induit personne en erreur — ni amis, ni ennemis. Mais les intérêts de la classe bourgeoise finlandaise exigent — si l'histoire lui assure encore un temps d'existence — que le pays qui se trouve à une ou deux étapes d'un centre aussi important pour notre république qu'est Pétrograd, que ce pays se dise, en la personne de ses classes bourgeoises dirigeantes, qu'il ne se fourrera pas dans ce guêpier, où l'impérialisme anglo-français le pousse. En effet, il est évident pour le petit-bourgeois le plus obtus de Vyborg que nous ne

pouvons vivre des années sous la menace permanente de la décision du général Mannerheim ou d'un autre de nous « arracher » Pétrograd.

Dans la mesure où la Finlande est indépendante — et nous avons reconnu, ouvertement et honnêtement, sans aucune arrière-pensée, son indépendance — la bourgeoisie finlandaise qui est maintenant au pouvoir porte la responsabilité directe de cette indépendance, de l'existence de la Finlande en tant que pays. Et nous, en tenant compte du fait que l'histoire se fraie aussi son chemin en Finlande, nous faisons notre propre travail à l'intérieur de notre pays, et le prolétariat finlandais n'exige et n'exigera pas de nous d'intervention armée, car il comprend qu'actuellement une telle ingérence serait contraire aux intérêts de la révolution finlandaise. Voilà comment s'explique la possibilité de relations pacifiques, de coexistence pacifique entre nous et la Finlande. Mais d'un autre côté, nous répétons que la ville, où il y a encore plus d'une dizaine de milliers d'ouvriers et d'ouvrières, la ville affaiblie, saignée à blanc, mais qui reste comme auparavant un excellent foyer d'énergie révolutionnaire, nous répétons que cette ville ne peut vivre sous l'épée de Damoclès que représente la menace d'une attaque venant de Finlande; et si la balance penchait du côté de l'intervention de la bourgeoisie finlandaise (ce que nous ne souhaitons pas), nous nous dirions alors que nous devons aller jusqu'au bout de notre action.

Ainsi loudénitch a-t-il été débusqué même de sa ville de Gdov... alors que le bonheur semblait si possible et si proche. Le ministre de loudénitch, l'avocat de Pétrograd Margouliès, ministre du ravitaillement et de l'approvisionnement de l'ancien état de Gdov, avait fait en Finlande provision de tout, y compris de bougies pour la ville presque conquise de Pétrograd. On marchandait avec les fournisseurs finlandais au nom de diverses organisations gouvernementales. La question semblait résolue d'avance. Et il faut dire que ces messieurs avaient quelques chances. Notre armée avait reculé jusqu'aux hauteurs de Poulkovo — la distance d'une étape de Pétrograd. Depuis les hauteurs de Poulkovo, la ville se découvre comme blottie dans une paume, la nuit elle ressemble à une mer de feu, même maintenant malgré le manque d'éclairage elle apparaît la nuit telle une grande et captivante tache lumineuse. Detskoie Sélo qui s'appelait Tsarkoie Sélo et qui attirait par son seul nom toute la bourgeoisie internationale, à tel point que chaque petit-bourgeois, chaque boutiquier de Paris savait que Tarskoie Selo était la résidence d'été du tsar, presque Pétrograd, Tsarkoie Sélo, voilà que loudénitch et Rodzianko y sont!

Quelle victoire! On raconte que le général Rodzianko est arrivé le 20 à Tsarkoie Sélo et que lorsqu'on lui proposa des jumelles pour voir

Pétrograd, il dit : « Ce n'est pas nécessaire, demain, ou après-demain nous nous promènerons sur la perspective Neski et nous pourrons voir sans jumelles. » Maintenant, camarades, il a besoin de verres très grossissants.

Comment expliquer notre recul ? Il s'explique par toute une série de raisons. La guerre, camarades, c'est évident pour nous tous qui l'avons regardée de plus près — et qui de nous aujourd'hui ne l'a pas encore vue de plus ou moins près ? — la guerre est plus un processus psychique qu'un processus matériel. Sous ce rapport la position de notre VIIe Armée était extrêmement défavorable. loudénitch se cachait en Estonie et en Finlande, et les Iles

Britanniques étaient sa base principale. Nous ne nous battions pas contre la Finlande, nous ne nous battions pas contre l'Estonie, au contraire, nous étions en pourparlers avec ces pays. L'Estonie semblait extrêmement intéressée par des pourparlers de paix avec nous. Qui a trompé qui, ou cherchaient-ils ensemble et consciemment à tromper la Russie, pour assurer le succès de l'offensive de Loudénitch, il est difficile de démêler d'emblée la vérité, parce qu'il est extraordinairement difficile de comprendre dans la politique petite-bourgeoise des gouvernements où ils sont trompés, et où ils trompent. Mais le fait est que ces pourparlers, dont aucun de nous ne peut nier la signification, car ils ont leur influence sur la population estonienne, lui montrant en fait que nous ne voulons pas user de violence contre l'Estonie, — ces pourparlers ont été interprétés par les soldats de notre VII^e Armée comme la fin des combats. Les uns demandaient à être envoyés sur le front Sud. D'autres se reposaient tout simplement, l'attention s'émoussait, ils ne pensaient pas qu'une attaque les menaçait.

J'ai déjà mentionné, que nous avons enlevé à la VII^e Armée toute une série de militants et de commissaires pour les envoyer sur le front Sud. Cet état d'attente, de détente, d'indolence dans lequel se trouvait l'armée, (avec un front qui s'appuie sur l'Estonie et la Finlande, pays avec lesquels nous ne nous battons pas), lui conféra une certaine mollesse et permit à Loudénitch de profiter de la situation et d'employer avec grand succès de nouvelles armes mécaniques, les tanks. Et je le répète ici, les tanks n'ont rien en soi de spécialement effrayant. Les tanks, en définitive, fonctionnent exactement comme des mitrailleuses ou des canons, et leur intérêt dans une guerre de campagne n'est pas très grand, mais leur forme même, leur manière de se déplacer, l'auréole dont ils sont entourés, ont produit tout de suite une très forte impression sur nos soldats, provoquant souvent une véritable panique. Un nouveau moyen technique — les tanks —, un commandement expert, un officier pour chaque groupe, surtout dans les bataillons du « prince sérénissime » Liven, dans les meilleures unités de choc — tout ceci ajouté au fait que nos armées affaiblies restaient dans l'expectative —, voilà les prémisses générales de la campagne, qui ont permis à la contre-révolution d'affirmer qu'elle rentrerait dans Péetrograd à la fin du mois d'octobre ou au début de novembre au plus tard. Cependant, ils n'avaient pas tenu compte du facteur moral, dont disposait notre armée en la personne des ouvriers d'avant-garde, en la personne des communistes; ils ne comptaient pas sur l'immense possibilité que nous avons de mobiliser l'esprit de l'armée, de relever et de tendre sa volonté dans un bref délai.

Cette capacité, nous pouvons le dire avec certitude, aucune armée ne l'a dans le monde. Nous avons beaucoup de défauts et de manques et nous nous efforçons de les supprimer. Nous avons même construit des tanks, qui ont combattu contre Loudénitch et avec beaucoup de succès. Cela a produit une énorme impression sur notre Armée Rouge. Nos soldats disaient avec joie : « Maintenant nous avons notre Tanka sur le front* » Mais nous avons aussi des lacunes techniques et il nous arrive ici et là de les boucher avec de la filasse. Mais, en revanche, nous avons l'appareil irremplaçable, sûr, fidèle, de nos prolétaires communistes : les officiers, en si grand nombre dans les principales unités de Loudénitch, ne peuvent remplacer pour lui nos communistes, commandants et commissaires. Certes, ces officiers sont capables d'héroïsme. Beaucoup parmi eux ont été tués dans des combats acharnés mais ce sont tous

* *Jeu de mot « Tan'ka », est le diminutif de Tatiana.*

des représentants de l'intelligentsia petite-bourgeoise : ils sont capables d'élan, ils s'enthousiasment facilement devant le succès, mais ils perdent courage au premier revers.

Il en va tout autrement avec les prolétaires de Moscou et de Pétrograd : plus le sort les accable, plus ils deviennent forts.

Nous en avons maintenant fait une fois encore l'expérience. Chaque fois qu'une telle épreuve nous tombe dessus, nous nous persuadons toujours plus de la force du prolétariat. Regardez Pétrograd... Combien avons-nous puisé de militants à Pétrograd, combien y en a-t-il eu de tués sur tous les fronts? Néanmoins Pétrograd a toujours fourni de nouveaux milliers d'hommes à l'heure du danger, qui n'ont pas permis à l'ennemi de les renverser.

Nous avons divisé en deux parties l'organisation de la défense de Pétrograd : l'adversaire se trouvait près des hauteurs de Poulkovo, l'armée de campagne s'y battait, en reculant, elle était devenue incapable de combattre et il fallait la consolider, la regrouper, l'endurcir. Mais d'un autre côté, si l'armée de campagne avait abandonné ses positions et si Ioudénitch était entré à Pétrograd, nous avons décidé que toute la ville se convertirait en un camp retranché, dont chaque quartier, chaque secteur devrait être arraché en combattant. On divisa en deux groupes les militants de Pétrograd. Les uns furent amenés sur la ligne des combats pour raffermir les unités de la Ville Armée, et on dit aux autres : Fortifiez la ville, creusez des tranchées, rassemblez des mitrailleuses, des grenades, formez des détachements, trouvez des maisons appropriées, installez-y des postes, occupez les caves, armez les travailleurs et les travailleuses d'armes et de grenades, afin qu'ils puissent affronter dignement l'ennemi si celui-ci enfonçait nos lignes pour quelques heures. Pendant quelques jours, nous divisâmes la ville en secteurs, les secteurs en quartiers, organisâmes et répartîmes des groupes, effectuâmes les fortifications indispensables et, si les blancs avaient réussi à prendre Pétrograd, ils auraient été obligés d'arracher avec leurs dents chaque quartier, chaque secteur. Et même si l'armée de campagne avait reculé, cela n'aurait pas signifié la perte de Pétrograd. Cela aurait seulement signifié que la lutte se poursuivait dans les rues de la ville, et ici, dans les rues de Pétrograd, nous n'en doutions pas nous aurions exterminé l'armée de Ioudénitch jusqu'au dernier soldat.

Mais nous n'en sommes pas arrivés là. La prise de Detskoïe Sélo et de Pavlovsk a été le dernier succès de Ioudénitch. Le 21, son offensive a été contenue, le 22, nous sommes passés à l'offensive. Le 23, nous avons pris Detskoïe et Pavlovsk et, quelques jours plus tard, Tsarkoïe Sélo. La prise des deux premiers villages avait déjà une signification importante. Elle prouvait que la VII^e Armée renaissait, qu'elle reprenait du ressort et de la ténacité, qu'elle n'avait plus ce manque de volonté qui s'était manifesté, alors qu'elle avait été rejetée d'une manière inattendue de Iambourg, et qu'elle reculait. Notre tâche consistait à obtenir un revirement de l'état d'esprit de l'armée, Gattchina fut prise par l'ennemi au cours d'un raid nocturne habile. Une unité insignifiante, peut-être une compagnie (cela n'est pas encore éclairci), se faufila dans le parc, ouvrit le feu pendant la nuit et provoqua ainsi la panique. Avec l'habileté habituelle aux partisans qualifiés, l'ennemi profita de l'effet de surprise. Une compagnie provoqua le plus grand trouble... Il fallait à tout prix forcer nos unités à se secouer, il fallait faire comprendre à chaque soldat que l'ennemi était faible, et que nous étions forts, il fallait montrer les soldats blancs aux rouges, il fallait insuffler la certitude de sa force à chaque

combattant de l'armée, et c'est ce que fit l'ouvrier de Moscou et de Pétrograd. Il fallait montrer que les tanks ne sont rien de plus que des caisses de fer, sur lesquelles sont assis quelques hommes, armés des mêmes moyens que ceux dont sont armés habituellement les mitrailleurs et les artilleurs; en cela, seules pouvaient nous aider des forces vives, venues de Moscou et de Pétrograd; en apparaissant, elles accomplirent aussitôt leur immense travail. Lorsqu'ils eurent pris les deux ou trois premiers petits villages, la question fut résolue, parce que nous étions plus nombreux, parce que nous étions assez bien armés, et que nous voulions anéantir l'ennemi.

Nous avons obtenu le revirement. En quelques jours, nous faisons déjà des prisonniers et même des transfuges venaient à nous; pendant notre retraite il n'y en avait pas, justement parce que la Vile Armée ne cessait de reculer. Le revirement s'est fait. Camarades, nous avons pu observer ce fait plus d'une fois sur nos fronts : lorsque l'une ou l'autre de nos armées, improvisée, c'est-à-dire créée d'elle-même plus ou moins rapidement, mal organisée, perdait ses capacités militaires, sa maîtrise d'elle-même (justement parce que le savoir-faire, l'apprentissage, et quelquefois le commandement nécessaire lui manquaient) elle se disloquait, comme si le sol lui manquait sous les pieds. Mais il suffit de verser dans cette armée un certain nombre de prolétaires courageux qui décident fermement : périr, mais ne pas reculer, et le revirement s'effectue. C'est ce nouveau facteur de la guerre que les armées de l'impérialisme ne connaissaient pas et que, jusqu'à maintenant, la bourse anglaise n'a pas compris — c'est notre nouveau tank révolutionnaire — le prolétariat de Moscou et de Pétrograd, qui fait des miracles.

Ce tank surmonte toutes les difficultés. Il suffit qu'il comprenne clairement *que le danger est grand*. C'est là la question. Camarades, lorsque nous avons des déboires sur le front, il arrive aux travailleurs de Moscou et de Pétrograd de dire : « Ce n'est rien, ils en viendront à bout, ils en sont venus à bout déjà plus d'une fois... » Et souvent le malheur arrive; mais quand il comprend que le danger est grand, que le danger est immédiat, alors il trouve toujours sous le boisseau des forces non dépensées qui sont chaque fois plus grandes que les forces qu'il a dépensées la fois précédente. Et la lutte de Pétrograd avait pour nous une double signification: d'un côté, la finance avait misé gros sur la carte de loudénitch, elle s'était engagée à ce que cette offensive ait un caractère définitif, — d'abord Pétrograd, puis Moscou. Ainsi, ne pas livrer Pétrograd signifiait : frapper durement la finance européenne, la compromettre, la présenter sous un aspect triste et ridicule aux larges masses des travailleurs d'Europe et d'Amérique; d'un autre côté, la question de Pétrograd avait le caractère d'une épreuve intérieure. Y avait-il encore de la poudre dans les poudrières de la révolution russe, et en particulier, chez le prolétariat de Pétrograd, après que nous ayons impitoyablement dépensé cette poudre révolutionnaire ? n s'est avéré qu'il y en avait, que Pétrograd était capable de se défendre.

Le fait que nous n'ayons pas rendu Pétrograd a une énorme signification en ce qui concerne l'attitude du prolétariat européen à notre endroit et, par ricochet, celle de la bourgeoisie européenne.

Le prolétariat européen ne commence pas sa révolution parce que la bourgeoisie européenne représente une force plus puissante que celle de notre bourgeoisie. Il existe une inertie bien

connue, une routine des rapports de classe, qui rend difficile pour la vieille classe ouvrière de se soulever contre la vieille puissance de la bourgeoisie. Le prolétariat d'Europe y va, mais par une voie plus lente. Sa bourgeoisie, profitant du lent développement de la révolution, nous combat avec toutes les armes et les moyens qu'elle est capable de mettre en mouvement. L'Angleterre, il est vrai, n'a pas lancé ses divisions sur notre territoire, mais seulement ses obus de 15 pouces. Pourquoi ne l'a-t-elle pas fait ? parce que, elle ne le peut plus. Mais si elle n'a pu le faire, elle pourra encore moins lutter plus tard contre l'ouvrier anglais. Les prolétaires de Londres, qui menaçaient la bourgeoisie d'une grève générale au cas où la guerre contre la Russie continuerait, qui se demandaient avec prudence et circonspection s'ils auraient la force de déclencher une lutte ouverte contre la finance anglaise, ces prolétaires diront maintenant à cette finance : « Eh bien ! tu as ouvert la lutte contre Pétrograd, contre la Russie, tu as promis d'incendier la mer Baltique. Tu as promis de prendre le rouge Pétrograd, et tu ne l'as pas pris. Pétrograd était une ville prolétarienne et il l'est resté. » Voilà ce que dira l'ouvrier anglais.

Et plus la presse mondiale faisait croître l'intérêt pour la prise de Pétrograd, plus fortement, plus cruellement l'impérialisme mondial se compromettait dans la conscience du prolétariat mondial, non seulement du point de vue moral (dans ce domaine, il a déjà épuisé tout son crédit), mais du point de vue de la force militaire réelle. Or l'intérêt pour le sort de Pétrograd avait été extrêmement intense, nous en trouvons la preuve dans la presse bourgeoise. Un journal suédois écrit : « la semaine mondiale de la fièvre de Pétrograd ». Prendre Pétrograd — écrivaient les journalistes bourgeois — cela signifie ouvrir un nouveau chapitre de l'histoire mondiale. Ainsi, sous les hauteurs de Poulkovo, où nous combattions contre l'oude-nitch, ces deux armées relativement peu importantes représentaient deux détachements des deux plus grandes forces mondiales : d'un côté, la bourgeoisie mondiale qui a, alors, donné tout ce qu'elle pouvait donner contre nous; de l'autre, le prolétariat européen, qui au même moment ne pouvait rien donner, sauf ses sympathies ardentes, car ni la mer, ni les vaisseaux, ni les câbles, ni la radio, ne sont encore entre ses mains. La lutte revêtait par conséquent un caractère certes matériel, mais aussi symbolique. C'était l'épreuve de forces entre la révolution mondiale et la bourgeoisie du monde entier. Cela s'est produit exactement à la veille du second anniversaire du pouvoir soviétique. Comme si l'histoire avait voulu, juste le jour de notre fête anniversaire, nous éprouver, nous, d'une part, la finance mondiale de l'autre, et secouer les deux côtés, pour voir s'ils tenaient fermement sur leurs jambes. Dans les combats de Pétrograd, le pouvoir soviétique a montré qu'il tenait fermement et sans faillir sur ses jambes. C'est pourquoi les combats de Pétrograd sont très importants en ce qui concerne les principes et la propagande; cette importance se manifestera au cours des semaines et des mois à venir.

Cela ne signifie pas que le problème est résolu, non, il n'est même pas encore résolu sur le front de Pétrograd, il ne l'est, en principe, que sur le front Est. L'adversaire y est battu et, maintenant, la tâche consiste à dévorer l'étendue, l'étendue libre qui s'étend jusqu'à l'océan Pacifique; il faut y organiser et y affermir le pouvoir soviétique, et c'est une tâche qui dans ses neuf dixièmes n'est plus militaire. Dans le Sud, l'objectif militaire n'est pas atteint. Il ne l'est pas non plus dans le Nord-Ouest. Pétrograd est hors de danger, et, c'est incontestable, l'ennemi est touché, mais il n'est pas encore brisé, il recule, mais il ne s'enfuit pas et, en tout cas, il n'est pas encore anéanti.

Nous devons remplir cet objectif et l'armée de loudénitch doit être détruite.

Les armées du front de Petrograd doivent être libérées le plus vite possible pour d'autres tâches, d'abord pour le front Sud, où le revirement a été complet, mais où il faut concentrer dans les prochaines semaines le maximum de forces, le maximum de volonté et d'énergie créatrice, car, selon l'exemple donné par la VII^e Armée, malheur à nous, si, après d'énormes succès, nous laissons nos organisations défaillir, se relâcher, s'ébranler. Nous devons ensuite, au prix d'incroyables efforts et de trop grands sacrifices, rattraper ce que nous avons perdu par notre propre absence de maîtrise. Par bonheur, l'expérience nous aguerrit chaque jour davantage et nous rend plus persévérants et plus systématiques dans notre tâche.

Sans aucun doute, après tout ce que nous avons vécu sur nos fronts, nous viendrons victorieusement à bout de notre tâche militaire. Nous avons déjà, camarades, dans notre jeune armée, des cadres excellents. Nous avons des combattants comme nous en trouvons bien peu d'exemples dans l'histoire mondiale. Camarades, si nous parlons ouvertement de nos lacunes et de nos fautes, de nos accès de panique, je pense que nous avons aussi le droit et l'obligation de parler de cet héroïsme, de cet élan exceptionnel que l'on a observé sur le front de Petrograd. Lisez les communiqués de guerre de Dénikine, ses communications dans la presse, où l'on dit que nos soldats, nos élèves officiers, nos communistes se battent, selon leur expression, avec une passion folle. Et c'est vrai. Là où dans de petits secteurs ennemis, il y avait un officier pour 7 hommes, où un tiers de soldats était pourvu d'armes automatiques, où ils possédaient des tanks et des automobiles, où ils ne perdaient pas de cartouches pour rien, où ils ne tiraient que sur des forces vives, de notre côté il y avait moins de savoir-faire et quelques lacunes, mais elles étaient compensées par l'enthousiasme et l'héroïsme.

Les blancs affirmaient que nous avons plus de victimes qu'eux, bien qu'ils reconnaissent en avoir beaucoup. Est-ce vrai ou faux ? Il est difficile de le vérifier. Mais c'est un fait que la Vile Armée a porté à l'ennemi un coup irréparable. Il y avait beaucoup de pertes. J'ai vu à l'œuvre les jeunes ouvriers et les jeunes paysans, des élèves officiers de Moscou et de Pétersbourg. Quels guerriers ! Les régiments arrivés du front Est, le régiment letton, quels héros ! Ils se jetaient contre les tanks un revolver à la main. Un commandant de cavalerie letton sauta sur un tank en criant « Il est à nous ». Ce sont ces faits que loudénitch appelle des actions de fol héroïsme. Je crois qu'avec une telle armée la troisième année du pouvoir soviétique sera celle de l'écrasement complet de nos ennemis et d'une paix solide, garantie par la main armée du prolétariat.

Oui, je crois que la troisième année sera celle de la paix, à laquelle nous aspirons tant, dont nous avons tant besoin. Nous ne recherchons pas la victoire pour la victoire, nous nous battons parce qu'on nous force à nous battre. Nous voulons construire une économie de paix, nous voulons que la culture se développe et s'épanouisse. La guerre qui nous est imposée nous apparaît comme un effroyable obstacle à nos tâches les plus élevées et les plus sacrées. Le premier jour de la paix sera celui de la démobilisation de l'armée, il nous rendra des centaines de milliers de prolétaires et de paysans que le pays soviétique a donnés à l'armée pour défendre l'indépendance et la liberté de la république des travailleurs. Ils reviendront tous, mais il ne reviendront pas tout à fait tels qu'ils sont partis, ils reviendront changés, mais en mieux, et non pas en pire. Ce qu'ils auront vécu laissera dans leur âme de profondes cicatrices

et donnera à leur volonté une nouvelle trempe d'acier. Où que soient dans l'avenir nos élèves officiers et nos soldats de l'Armée Rouge, ils rempliront leur devoir. Nous leur disons : « L'ennemi, c'est loudénitch, détruis-le », ils le battent. Demain quand nous aurons battu loudénitch et Dénikine et que vous ramènerez vos combattants chez vous, à l'arrière, vous leur direz : « L'ennemi, c'est le froid, la faim, la destruction du pays, détruis-les. » Alors toute cette énergie, cet enthousiasme, cette abnégation, qui s'est accumulée dans l'Armée Rouge, tout cela passera au service du travail pacifique, pour le bien de nos ouvriers, ouvrières, de nos mères et de nos enfants affamés. Et nous deviendrons alors invincibles, nous panserons les blessures de notre pays, nous assurerons sa paix, son bien, son libre développement, et nous deviendrons un pays libre parmi d'autres pays heureux.

PÉTROGRAD RESTE SUR LES GARDES !

Petrograd a été décoré de l'ordre du Drapeau rouge. Voilà quelqu'un qui l'a bien mérité! Il peut toujours y avoir des erreurs, des privilèges accidentels dans les décorations remises à des individus isolés. Mais dans le cas de la décoration de Petrograd, il n'y a eu ni erreur, ni partialité. Ici les mérites sont évidents pour tout le pays et pour le monde entier.

Cela signifie-t-il que l'ordre du Drapeau rouge donne à Petrograd droit au repos ? Pas encore. La capitale du Nord est proche de la Baltique qui est bloquée de deux côtés : à l'ouest et au nord-ouest, elle est encore ouverte aux courants d'air de l'impérialisme. La paix n'est encore conclue ni avec l'Estonie ni avec la Finlande et il y a beaucoup d'aventuriers russes et étrangers qui aspirent à verser le sang des ouvriers et des paysans estoniens et finnois pour rétablir l'autocratie du tsar et des propriétaires terriens et les profits de la finance franco-anglaise.

En octobre, la bourgeoisie estonienne a lancé son armée dans l'aventure de loudénitch. loudénitch a été battu. Les armées blanches d'Estonie ont été rejetées en partie vers Louga, en partie derrière Narva. À Derpt (Iouriev) des pourparlers ont lieu ⁸⁵. Du côté du pouvoir soviétique le but de ces pourparlers apparaît comme une tentative sincère et honnête d'aboutir à une paix plus rapide. Quelle est notre principale condition ? Elle découle clairement de notre expérience d'hier. Le gouvernement estonien doit donner des garanties réelles de sécurité pour notre frontière de Narva. Il faut établir des relations de bon voisinage. Chaque paysan et ouvrier, russe ou estonien, comprend ces conditions. Nous voulons une paix véritable, et non une trêve provisoire, pendant laquelle loudénitch pourra rassembler ses forces à Narva et ensuite accomplir contre nous un nouveau raid de brigands.

L'Estonie indépendante ne doit plus servir d'abri aux chiens de garde de la contre-révolution : voilà toutes nos conditions.

La Finlande n'a pas pris une part ouverte à l'attaque de loudénitch contre Pétrograd, bien qu'elle ait fait indirectement tout ce qu'elle pouvait pour son succès. En octobre et en novembre, nous n'avons pas répondu à la provocation des chauvinistes finnois. La raison n'en est pas dans la faiblesse militaire de la République soviétique. Au centre du pays et sur nos fronts victorieux, qui s'étendent sur quelques milliers de verstes, nous aurions toujours pu trouver deux ou trois dizaines de régiments, c'est-à-dire, une force suffisante pour enlever une fois pour toutes à nos voisins du nord-ouest l'envie d'attenter ouvertement ou

indirectement à la liberté de Petrograd. Si nous avons refusé fermement d'employer la force, c'est surtout parce que nous plaçons au-dessus de tout l'acquisition et la sauvegarde de la paix. Nous nous battons seulement là où on nous oblige à nous battre, là où on ne nous donne pas la possibilité de ne pas nous battre, et seulement tant que nous sommes forcés de nous battre. La tâche fondamentale du gouvernement soviétique est la construction économique et culturelle. L'aspiration à des acquisitions territoriales et à l'oppression nationale est absolument étrangère à l'idéologie du pouvoir soviétique. Toute notre politique envers la *Finlande*, *l'Estonie*, la *Lituanie*, la *Lettonie*, et la *Pologne* découle de notre certitude que *l'existence de ces pays n'est possible que dans des conditions de relations bonnes et pacifiques avec la Russie.*

L'Estonie et la Finlande qui veulent devenir l'instrument de l'impérialisme, seront sûrement écrasées entre deux meules. La Finlande et l'Estonie en paix avec la Russie soviétique, seront incomparablement plus indépendantes dans leurs relations avec les oppresseurs impérialistes.

Il nous faut la paix. Il la faut tout autant à l'Estonie et à la Finlande. Mais notre paix ne convient pas à quelqu'un d'autre. Si à Derpt, les décisions sont prises conformément à la volonté des peuples d'Estonie et de Russie, alors la paix sera conclue, car le côté le plus fort — la Russie soviétique — ne veut pas la guerre. Mais si les décisions de Derpt sont dictées au gouvernement estonien par la finance franco-anglaise, pour laquelle l'Estonie n'est qu'un petit poids insignifiant dans les plateaux de la balance de la puissance mondiale, alors le sang coulera à Narva.

La décision n'est pas encore prise. Le gouvernement estonien hésite. Le danger n'a pas non plus disparu du côté de l'isthme de la Carélie, car le gouvernement finlandais n'a pas manifesté son désir de paix.

Le danger n'a pas disparu. Petrograd doit continuer à être vigilant et à surveiller les approches nord-ouest de la République soviétique. Le temps du repos n'est pas encore venu. Au contraire, la République connaît maintenant des jours de très grande tension dans une lutte très cruelle.

Il ne faut pas moins de vigilance au moment des succès qu'au moment des revers. Le succès ne doit nous endormir sur aucun des secteurs de notre immense front, et d'autant plus dans ce secteur au sommet duquel se trouve Petrograd. Le danger n'a pas disparu la vigilance ne doit pas faiblir.

Salut à Petrograd, ville du Drapeau rouge!

Salut et appel : Petrograd, reste sur tes gardes!

22 décembre 1919, Moscou-Petrograd
En route, n° 104.

NOTES

PREMIÈRE PARTIE

1. — *L'article a été écrit pour l'Annuaire du Komintern* du 21 mai 1922. Il a d'abord été publié dans le n° 8 de la revue de l'Administration principale des écoles militaires pour l'année 1922. Il est reproduit ici en guise d'introduction, car il condense l'ensemble des données publiées dans ce volume et les suivants.

2. — *L'organisation militaire de notre parti* a été créée en 1905 et a joué un rôle considérable dans le développement du mouvement révolutionnaire dans l'armée. A la fin de mars 1906, une première tentative est faite pour coordonner le travail des cellules du parti dans l'armée et une conférence des « Organisations militaires » est convoquée à Moscou. Après l'arrestation de ses participants, cette conférence se réunit à Tammerfors pendant l'hiver de 1906.

Après la révolution de février 1917, l'Organisation militaire étend son influence, au début à Pétrograd, puis au front (surtout au front du Nord et dans la flotte de la Baltique). Le 15 avril, paraît le premier numéro du journal *la Vérité du soldat*, qui devient l'organe central de l'organisation. Au Congrès des Organisations militaires, tenu le 16 juillet à Pétrograd, 500 unités sont représentées, comptant jusqu'à 30. 000 bolchéviks. L'Organisation militaire dirige les préparatifs de l'insurrection et désigne des camarades actifs au Comité militaire révolutionnaire de Pétrograd et ensuite au travail dans l'administration militaire (Podvolski, Mekhonochine, Krylenko, Dzevaltovski, Raskolnikov et beaucoup d'autres).

3. — Pour mieux comprendre les discours et les articles suivants, *une brève note historique sur la lutte de la République soviétique avant le mois d'avril 1918 est nécessaire :*

Avant les journées d'Octobre, la Garde rouge représentait une force relativement puissante, quoique faiblement organisée. La tentative de Kérenski de liquider les bolchéviks à l'aide d'une seule division de cosaques commandée par le général Krasnov, s'est terminée par un échec. Le front ne donne aucune aide à Kérenski. Dans les combats sur les hauteurs de Poulkovo, la Garde rouge défait les troupes de Krasnov; le 1^{er} novembre nos unités occupent Gattchina. La contre-révolution se porte vers les secteurs périphériques faiblement prolétariés. Les centres prolétariens forment les premières unités de combat. La vieille armée, qui aspire à la démobilisation, ne participe pas dans l'ensemble à cette lutte. Sa décomposition, qui s'accompagne du détachement des unités nationales, atteint le maximum et l'armée peut être considérée comme démobilisée au mois de janvier 1918.

Dans la lutte avec la contre-révolution intérieure, la classe ouvrière obtient rapidement la victoire. Le 18 janvier, les détachements de combat de l'Oural liquident l'insurrection de Dourov; le 26 janvier, les Gardes rouges occupent Kiev; le 13 février, les détachements révolutionnaires du camarade Berzine occupent Rogatchev et liquident l'intervention du corps d'armée polonais de Dowbor-Musnicki; le 21 février, après des combats acharnés,

les détachements des mineurs du Donetz occupent Rostov, avec l'aide d'habitants de Pétrograd et de Moscou.

L'organisation fortuite et chaotique des premiers détachements, leur armement disparate, l'absence d'un ravitaillement planifié et d'une direction unifiée étaient compensés par l'enthousiasme et le courage dans la lutte contre la contre-révolution intérieure. Cependant ces faiblesses devaient se faire sentir durement dès les premiers combats avec les armées étrangères.

Le 18 février, après l'interruption des pourparlers de Brest-Litovsk, (cf. note 20), les Allemands passèrent à l'attaque sur tout le front. La vieille armée, décomposée, reculait sans résistance, en abandonnant dans les tranchées une grande quantité de munitions et d'armes. De leur côté, les détachements nouvellement formés ne purent opposer une résistance satisfaisante. Au début du mois d'avril, une accalmie complète s'installait sur le front de l'Ouest et les Allemands occupaient la zone qui avait été fixée par le traité de Brest-Litovsk. En Ukraine, la lutte contre l'offensive allemande continuait, sans succès pour nos armées.

4. — *L'Alsace-Lorraine*, avec ses riches gisements de charbon et de fer, fut prise à la France par les Allemands à l'issue de la guerre franco-prussienne de 1871. Les Français faisaient du retour de l'Alsace-Lorraine à la France le but principal de la guerre.

5. — *L'offensive du 18 juin 1917*. En exécution des directives du Commandement suprême, le 18 juin, les XII, VII^e Armées du front du Sud-Ouest attaquèrent les positions ennemies; à leur suite, peu après le 25 juin, la VIII^e Armée du général Kornilov prenait l'offensive. Malgré une intense préparation, la concentration des bataillons de choc, les apparitions sur le front de Kérenski en personne, les armées en voie de décomposition étaient incapables d'un élan continu. Les attaques cessèrent au bout de 2 à 3 jours. Le 6 juillet, les Allemands, ayant concentré 6 divisions contre le flanc gauche de la XI^e Armée, avancent rapidement vers Tarnopol et vers le 15 juillet, le front du Sud-Ouest recule sans aucune résistance jusqu'à notre ancienne frontière. La défaite de juillet provoque une série de mesures résolues de la part du Gouvernement provisoire, par lesquelles il espère rétablir la combativité du front. Le rétablissement de la peine de mort et de la censure militaire, les arrestations de bolchéviks préparent le terrain à la rébellion de Kornilov. L'offensive de juin provoque une intensification de l'influence des bolchéviks dans l'armée.

6. — *Dans l'Assemblée constituante*, la majorité des voix appartenait au parti s.-r. Cela s'explique par le fait que les élections s'étaient faites d'après des listes établies avant la révolution d'Octobre. Les bolchéviks se trouvaient alors dans une semi-clandestinité tandis que les s.-r., qui participaient au gouvernement, possédaient des atouts considérables.

7. — Dès le mois de juin 1917, *le général Kalédine commence à concentrer sur le Don les unités cosaques du front*. Un peu plus tard, le général Alekseev et, après sa fuite de la prison de Bykhovo, Kornilov, commencent à former les cadres de l'armée des Volontaires, en attirant des élèves-officiers et des officiers fuyant le front et venant de la Russie

centrale. A la fin du mois de novembre, Kalédine occupe Rostov et essaie de gagner le Nord, vers le bassin du Donetz. Sous la direction générale d'Antonov-Ovsiénko, les détachements de la garde rouge achèvent leur concentration vers le début du mois de janvier 1918. Les détachements de Sivers, 10.000 hommes au total, dont le noyau est constitué par des régiments de l'ancienne armée, font mouvement sur Taganrog, par Nikitovka; les détachements de Sabline, 6.000 hommes, dont le noyau est constitué par des régiments de réserve de Moscou, font mouvement sur Zverevo-Likhaia-Novotcherkask : les détachements locaux, dirigés par le camarade Pétrov, apportent leur aide à cette offensive. Dans les combats sous Rostov et Novotcherkask, les Blancs sont battus et les restes des détachements de Kalédine se retirent dans les steppes de Salsk. Kalédine se suicide.

L'initiative des combats et la concentration rapide des unités de la Garde rouge, faiblement organisées mais plus nombreuses, donnèrent à la République soviétique une victoire rapide dans cette première lutte (on peut suivre en détail le cours des événements dans l'index chronologique).

8. — *Le décret sur l'instruction militaire obligatoire générale* fut adopté par le Comité central exécutif panrusse des soviets à la suite du rapport du camarade Trotsky, le 22 avril 1918.

9. — *Le rapport a* été publié en édition séparée, sous le titre : *Le travail, la discipline et l'ordre sauveront la République soviétique*, Moscou 1918. Editions « La Vie et la science ». (Bibliothèque bon marché, n° 175.)

10. — *La lutte contre Doutov* — ataman de l'armée des cosaques d'Orenbourg — fut acharnée durant toute l'année 1918 dans les régions au-delà de la Volga du Sud et dans l'Oural. Le 18 janvier, avec la prise d'Orenbourg, la plus grande partie des troupes de Doutov sont liquidées. Il n'arrive à réorganiser les cosaques contre les soviets qu'au moment de la rébellion tchécoslovaque.

11. — *La Rada d'Ukraine et la lutte contre elle*. La Rada centrale menchévique et s.-r., avec Simon Petlioura à sa tête, fut élue lors du Congrès national panukrainien d'avril 1917. La Rada obtient un accord avec le Gouvernement provisoire sur l'autonomie de l'Ukraine et commence à former des unités nationales. Après la révolution la Rada proclame l'indépendance de la République d'Ukraine, d'Octobre, ukrainise le front du Sud-Ouest et le front roumain et mène une politique contre-révolutionnaire contre le pouvoir des soviets. La Rada refuse de laisser passer des convois soviétiques vers le Don, en ne faisant aucun obstacle à la concentration des troupes de choc et des cosaques. La Rada retire des troupes du front et, dès le début du mois de janvier, le Gouvernement soviétique est contraint à liquider ce nid par la force. Le commandant en chef, le camarade Antonov-Ovsiénko, fait avancer ses unités sur Kiev. Il est aidé par les détachements du camarade Berzine, qui attaquent à partir de la région de Gomel-Briansk. A leur approche de Kiev, les ouvriers s'y révoltent et le 26 janvier Kiev est aux mains des soviets. Petlioura comprend qu'il n'a pas d'appui à l'intérieur du pays et conclut un accord avec les Allemands, aux termes duquel ces derniers doivent nettoyer l'Ukraine des détachements gardes-rouges.

Les Allemands reconnaissent l'indépendance de l'Ukraine et la Rada leur fournit une grande quantité de vivres. Sous la pression des troupes allemandes, les détachements de la garde rouge se retirent du territoire de l'Ukraine.

12. — *La Commune de Paris*, première révolution ouvrière, déclenchée par le prolétariat de Paris le 18 mars 1871 au moment où la France bourgeoise, après une guerre malheureuse contre l'Allemagne, s'apprêtait à livrer la capitale aux Allemands pour se protéger de la colère révolutionnaire du prolétariat. S'étant emparé de l'appareil d'Etat, la Commune ne sut pas le réorganiser. Isolée du reste de la France, elle ne se maintint que 72 jours et fut féroce réprimée par la bourgeoisie sous la direction de Thiers.

13. — *VIKJEL* : Comité exécutif panrusse du syndicat des cheminots, qui réunissait tous les ouvriers et employés des chemins de fer. Le *VIKJEL* était surtout composé de menchéviks et de s.-r.; avant et après Octobre, il avait adopté une attitude non révolutionnaire, conciliatrice, essayant de garder la neutralité entre la révolution et la contre-révolution, empêchant le mouvement des troupes combattantes et retenant les cargaisons militaires.

14. — *Le principe de l'élection dans l'Armée Rouge* est presque entièrement aboli par les règles de l' « Ordre des remplacements des fonctions dans l'Armée Rouge des ouvriers et des paysans ». Le décret en a été ratifié par le Comité central exécutif le 22 avril 1918, et l'ordre par le commissariat de la Guerre avait été donné un peu plus tôt.

15. — Après la révolution d'Octobre, toutes les écoles militaires et les écoles d'enseignes avaient été dissoutes. Par ordre du commissariat de la Guerre n° 104, en date du 28 janvier, les statuts fondamentaux des « *Cours accélérés de formation de cadres communistes de l'Armée Rouge des ouvriers et des paysans* » furent publiés. Le but était de former des instructeurs militaires partisans du pouvoir soviétique. Dès le 14 février, les premiers cours furent ouverts à Pétrograd, Moscou, Tver et Kazan.

16. — A cette époque les s.-r. de gauche soutenaient le pouvoir soviétique.

17. — *Les Cent-noirs* : groupes monarchiques organisés par le tsarisme pour la répression du mouvement révolutionnaire. Les Octobristes, partisans du manifeste du 17 octobre 1905, tout comme les progressistes et les cadets, représentaient différentes nuances des partis bourgeois en Russie.

18. — Cf. là-dessus L. Trostky : *Guerre et Révolution*, t. I et II, Editions d'Etat, 1922.

19. — *La révolution de 48 en Allemagne*. Tentative de la bourgeoisie libérale pour conquérir, avec l'aide des ouvriers et des paysans insurgés, des positions politiques sur les junkers réactionnaires et pour mettre fin au morcellement de l'Allemagne. Au Parlement convoqué à Francfort, la bourgeoisie, effrayée par les revendications radicales du prolétariat, transigea avec les classes dirigeantes et la réaction pour rétablir rapidement l'ancien ordre.

20. — *La paix de Brest-Litvosk*. Le 26 octobre, le lendemain du coup d'Etat, le II^e Congrès des soviets adopte le « Décret sur la paix ». Le Commandant suprême des armées, Doukhonine, ayant refusé d'entreprendre des pourparlers avec les Allemands, est

destitué et Krylenko, nommé de nouveau commandant suprême, envoie le 14 novembre les premiers parlementaires. Le 20 novembre, nos délégués rencontrent les Allemands et le 22 le cessez-le-feu est signé : le Conseil des commissaires du peuple s'adresse à deux reprises aux gouvernements de l'Entente pour leur demander de se joindre aux pourparlers de Brest-Litovsk. N'ayant pas reçu de réponse, le gouvernement soviétique continue seul les pourparlers; ils se prolongent, avec des interruptions, jusqu'au 3 mars, La Russie soviétique est alors contrainte, par la force des balonnettes, d'accepter des conditions très dures. Quelles raisons ont contraint la délégation soviétique à faire traîner les pourparlers et ensuite à ne pas signer le traité avant le début de l'offensive allemande ? En janvier, une grève générale commence en Allemagne; en Autriche, il y a des troubles considérables; l'agitation provoquée par les pourparlers, calculée en vue d'une révolution rapide en Allemagne, laissait espérer une issue à la guerre. En ce moment décisif de la révolution, le Comité central n'était pas unanime. Seule le camarade Lénine, depuis le début, insistait sur la nécessité de conclure une paix avec l'Allemagne, même à des conditions pénibles pour nous. Le 9 janvier, la majorité du Comité central se prononce pour la prolongation des pourparlers; au III^e Congrès des soviets, ce point de vue est accepté par la majorité. Le 10 février, les pourparlers sont interrompus. Trotsky refuse de signer une paix de brigandage mais déclare que la Russie ne va pas continuer la guerre et démobilise l'armée. Le soir du 17 février, c'est-à-dire quelques heures avant l'offensive allemande, le camarade Krylenko adresse au Comité central une demande d'instructions en cas d'offensive. Cinq personnes seulement (Lénine, Staline, Sverdlov, Sokolnikov et Smilga) se prononcent pour une proposition immédiate à l'Allemagne de nouveaux pourparlers de paix; les six autres membres du comité central se prononcent contre. Dans la nuit du 17 au 18, les troupes allemandes commencent un mouvement général. Le 19 février, après une nouvelle délibération du Comité central, une dépêche est envoyée par radio donnant l'accord de celui-ci pour conclure immédiatement la paix. Les Allemands avançaient l'arme à la bretelle non seulement sur les routes mais aussi par chemin de fer. Le Conseil des commissaires du peuple n'ayant pas reçu de réponse de la part du gouvernement allemand, appelle le pays à la défense de la patrie socialiste. La réponse des Allemands, reçue le 22 février, aggrave les conditions proposées auparavant. Le 23 février, le Comité central délibère sur la réponse de Kühlmann : le camarade Lénine se prononce pour l'acceptation immédiate des conditions allemandes. Le camarade Trotsky le soutient, Boukharine continue à défendre la poursuite de la guerre révolutionnaire. Résultat du vote : 7 voix pour l'acceptation des propositions allemandes, 4 contre et 4 abstentions. Le 3 mars, le traité est signé et approuvé par la suite au VII^e Congrès du parti et au IV^e Congrès extraordinaire des soviets. Selon les accords de Brest-Litovsk, la Russie perd l'Ukraine, la Courlande, l'Estonie et la Livonie. Les villes de Kars, de Batoum et d'Ardakan ainsi que les îles d'Arland restent à l'Allemagne. La Russie soviétique s'engage à démobiliser son armée dans les délais les plus brefs et à désarmer la marine. La révolution de novembre 1918 en Allemagne annule le traité de Brest-Litovsk, en justifiant entièrement la ligne tactique du camarade Lénine.

Pour les détails sur les pourparlers de Brest-Litovsk, voir Ion. Kamenev : « *La Lutte pour la paix*, comptes rendus officiels sur les pourparlers de Brest-Litovsk; Lénine : *OEuvres*, t. XV;

les rapports sténographiques du VII^e Congrès du Parti communiste russe et du IV^e Congrès extraordinaire des soviets.

21. — *L'année 1905 : prologue à la révolution de 1917.* La révolution avait atteint son plus grand développement pendant les trois derniers mois de l'année 1905 : la grève d'octobre à Pétrograd, transformée en grève générale, l'activité de l'Union des unions, les concessions de l'autocratie et le manifeste du 17 octobre, enfin l'insurrection armée de décembre à Moscou et sa répression sanglante. L'état arriéré de la campagne, les flottements dans l'armée, le peu d'organisation des masses ouvrières furent les causes de la défaite du prolétariat. Mais avec cette défaite, la « révolution ne disparut pas ». Les leçons de 1905 furent pleinement utilisées par le Parti communiste en 1917. Cf. L. D. Trotsky : *1905*.

22. — *Le principal rapport sur la lutte contre la famine fut présenté à cette assemblée par le camarade Lénine.* Tchérévanine (menchévik), Karéline (s.-r. de gauche), Disler (s.-r. de droite) étaient intervenus en qualité de critiques de la politique de ravitaillement du pouvoir soviétique. Ensuite la parole fut donnée au camarade Trotsky, de la fraction communiste.

23. — *Le 35 mai 1918:* le Conseil des commissaires du peuple publie un appel aux ouvriers leur demandant de former des détachements armés pour confisquer aux koulaks les excédents de blé. Les ouvriers les plus disciplinés et les plus sûrs servaient de cadres à ces *détachements*. Leur organisation fut confiée au commissariat du peuple au Ravitaillement.

24. — *Sergiev-Possad, Kline, Pavlovski-Possad :* chefs-lieux de district de la province de Moscou. Dorgobouj : chef-lieu de district de la province de Smolensk.

25. — *Le gouvernement de Svinhufvud :* gouvernement bourgeois de Finlande, renversé par l'insurrection des ouvriers dans la nuit du 27 au 28 janvier 1918. Le pouvoir passa aux mains du prolétariat et le gouvernement fut contraint de se réfugier au Nord de la ville de Vaasa. Une guerre civile acharnée commença. Dans sa première période, les Finnois rouges occupèrent toute la Finlande méridionale et y organisèrent un pouvoir soviétique. La « Division baltique » allemande du général von der Golz, débarquée le 2 avril sur les arrières du front rouge, marche sur Helsingfors, l'occupe et avec les troupes finnoises blanches du général Mannerheim liquide l'insurrection. Le gouvernement de Svinhufvud s'instaure de nouveau en Finlande par la force des baïonnettes allemandes et continue à se venger encore jusqu'à maintenant de cette tentative de prise de pouvoir, en versant des flots de sang prolétarien.

26. — Le discours a été prononcé pendant la période où le traité de Brest-Litovsk était en vigueur et avant la défaite des Allemands sur le front occidental.

27. — Régions céréalières du Turkestan et de la Sibérie occidentale.

28. — A Copenhague, en 1911, s'était tenu le congrès de la II^e Internationale.

29. — *Le Décret sur l'organisation des indigents des villages et des cantons* fut adopté à la séance du Comité central exécutif panrusse du 11 juin. Ces comités, organisés par les

soviets, avec la participation obligatoire des organismes de ravitaillement, avaient pour but de réunir les indigents des campagnes dans la lutte contre les koulaks et de défendre le monopole du blé. Les principaux devoirs des comités d'indigence étaient : l'aide aux organismes de ravitaillement dans la confiscation des excédents de blé, la répartition du pain et des biens de première nécessité. Les comités d'indigence furent abolis par une résolution du VI^e Congrès des soviets.

30. — *Par le décret du 13 mai* est confirmé le maintien du monopole du blé et la stabilité des prix ainsi que la nécessité d'une lutte sans merci contre les spéculateurs sur le blé et les trafiquants du marché noir. Tout ce qui excédait de la quantité nécessaire pour les semences et la consommation individuelle devait être déclaré dans chaque canton. Tous ceux qui possédaient des excédents de blé et qui ne les acheminaient pas vers les centres de stockage étaient déclarés ennemis du peuple et livrés au tribunal révolutionnaire. Tous les paysans laborieux et indigents étaient appelés à s'unir dans une lutte sans merci contre les koulaks. Le commissariat du peuple au Ravitaillement concentrait tous les moyens — jusqu'à l'usage de la force armée — pour mener une lutte décisive contre ceux qui s'opposaient à la confiscation des excédents.

31. — C'est durant les mois de mai et juin 1918 que les insurrections paysannes en Ukraine atteignirent leur paroxysme.

32. — *Sur la rébellion tchécoslovaque*, pour plus de détail, voir la note 79.

33. — *Le 9 janvier 1905*, les ouvriers de Pétrograd qui se rendaient au Palais d'Hiver pour remettre une pétition à Nicolas Romanov furent accueillis par le tir des troupes fidèles au tsar. L'histoire de cette pétition est la suivante : le 3 janvier, une grève de protestation contre le licenciement de quelques ouvriers par l'administration se déclare aux usines Poutilov. Malgré la collaboration de l'« Assemblée des comités de fabrique et d'usine » organisée par la police et par l'Okhrana, avec le prêtre Gapone en tête, il n'est pas possible de résoudre le conflit à l'amiable. Le 6 janvier presque toutes les usines et les fabriques de Pétrograd sont en grève. Les ouvriers présentent des revendications non seulement économiques, mais aussi politiques. Sous l'influence du prêtre Gapone, on décide d'adresser une pétition au tsar, en qui nombre d'ouvriers croient naïvement. Le 9 janvier, une manifestation sans arme est accueillie par la fusillade dans les rues de Pétrograd.

34. — *Le 17 octobre 1905*, le tsarisme, sous la pression de la grève générale dans toute la Russie, est contraint de limiter ses pouvoirs en promettant des libertés civiles et la convocation de la Douma d'Empire. Le manifeste du 17 octobre détache les couches petites-bourgeoises et intellectuelles de la révolution.

35. — *Au cours de la journée de l'Armée Rouge, le 22 mars 1918*, furent organisés de grands meetings dans tous les quartiers de Moscou sous le mot d'ordre : « Organisation de la défense socialiste. » Ces meetings étaient organisés par le Comité central exécutif panrusse, par le soviet de Moscou, par le collège panrusse à l'organisation de l'Armée Rouge et par le comité de Moscou du parti communiste russe (bolchévik).

36. — *Le Collège panrusse à l'organisation de l'Armée Rouge des ouvriers et des paysans* se détache du commissariat du peuple à la Guerre dès le 20 décembre 1917. Ce collège comprend les camarades Melhonochine, Krylenko, Trifonev et Iourénev. Il élabore les thèses sur la création de l'Armée Rouge sur la base du volontariat. Il conduit également les travaux sur la formation des premiers détachements de volontaires et coordonne l'activité de ses organes régionaux et provinciaux. Le collège existe jusqu'au 8 mai; à cette date, il est remplacé, ainsi que certaines autres administrations centrales, par l'état-major général panrusse.

37. — *Le décret sur l'organisation des commissariats militaires des cantons, districts, provinces et régions* fut publié par le Conseil des commissaires du peuple le 8 avril 1918.

38. — Le premier ordre fixant les *obligations des commissaires et des membres des conseils militaires fut* publié le 6 avril 1918. L'importance particulière de cet ordre mérite sa publication in-extenso :

« A propos des commissaires militaires, des membres des conseils militaires. Le commissaire militaire est l'organe politique direct du pouvoir soviétique auprès de l'armée. Son poste a une signification extraordinaire. Les commissaires nommés doivent être des révolutionnaires irréprochables, capables de demeurer l'incarnation du devoir révolutionnaire dans les conditions les plus difficiles. La personne du commissaire est intouchable. Une offense faite à un commissaire lors de l'exécution de ses devoirs, et à plus forte raison, un acte de violence commis envers lui, est assimilé au crime le plus grave envers le pouvoir soviétique. Le commissaire militaire veille à ce que l'armée ne se dissocie pas de l'ensemble du régime soviétique et que les administrations militaires isolées ne deviennent pas des foyers d'insurrection ou des armes dirigées contre les ouvriers et les paysans. Le commissaire participe à l'activité des dirigeants militaires, reçoit avec eux les rapports et les comptes rendus et ratifie les ordres. Seuls les ordres des conseils militaires signés, outre les dirigeants militaires, par au moins un commissaire, ont force d'exécution. Tout le travail se fait sous les yeux du commissaire, mais la direction du domaine spécifiquement militaire n'appartient pas au commissaire, mais au spécialiste militaire qui travaille en étroite coopération avec lui.

Le commissaire n'est pas responsable de la justesse des ordres purement militaires, opérationnels ou de combat. La responsabilité de ces ordres incombe entièrement au dirigeant militaire. La signature du commissaire au bas d'un ordre d'opération signifie que le commissaire garantit que cet ordre est dicté par des considérations d'ordre opérationnel et non par des considérations d'un ordre différent (contre-révolutionnaire). En cas de non approbation d'une disposition purement militaire, le commissaire ne l'arrête pas mais en fait seulement rapport au conseil militaire supérieur. Le seul ordre opérationnel qui puisse être arrêté est celui dont le commissaire considère qu'il a été dicté par des raisons contre-révolutionnaires. Si l'ordre est signé par le commissaire, il a valeur légale et doit être exécuté à tout prix. Le commissaire doit veiller à ce que l'ordre soit exécuté très exactement, et il dispose pour cela de toute l'autorité et de tous les moyens du pouvoir soviétique. Le commissaire politique qui tolère la non-exécution des ordres doit être immédiatement déchu de ses fonctions et déféré au tribunal. Les commissaires

assurent la liaison entre les administrations de l'Année Rouge et les administrations centrales et locales du pouvoir soviétique et assurent la collaboration de ces dernières avec l'Armée Rouge.

Le commissaire veille à ce que tous les travailleurs de l'Armée Rouge, des grades supérieurs aux grades inférieurs, fassent leur travail d'une manière consciencieuse et énergique; il veille à ce que les dépenses soient engagées avec économie et sous le plus sévère contrôle, à ce que les biens militaires soient conservés avec le plus grand soin. Les commissaires du Conseil supérieur de la Guerre sont désignés par le Conseil des Commissaires du peuple. Les commissaires de districts ou de régions sont désignés par le conseil supérieur de la Guerre en accord avec le dirigeant du soviet de la région ou du district correspondants.

Un Bureau des commissaires militaires est constitué auprès des commissaires du Conseil supérieur de la Guerre. Ce bureau coordonne l'activité des commissaires, répond à leurs demandes, élabore les instructions qui leur sont destinées et, en cas de nécessité convoque les Congrès des commissaires. »

Signé par le commissaire à la Guerre et président du Conseil supérieur de la Guerre, Trotsky.

39. — *Conformément au décret sur le remplacement des fonctions*, c'est le commandant de compagnie qui choisit de remplacer le commandant de section. Pour désigner les commandants de peloton, les commissaires locaux font des listes de candidats choisis parmi les personnes ayant reçu une préparation spéciale ou ayant fait preuve de courage et d'aptitude au commandement. D'après ces listes, les commandants des unités isolées en commun accord avec les commissariats, admettent les candidats à remplir les fonctions de commandants de peloton. Au combat et en marche toutes les fonctions de commandement sont remplacées par désignation. Dans les unités entièrement fermées, la désignation se fait au choix parmi les candidats de l'ensemble de l'unité. Les commandants des unités isolées et des brigades sont nommés d'après une liste de candidats par le commissariat du peuple à la Guerre. Les chefs de division ou des unités supérieures sont nommés par le commissariat du peuple à la Guerre avec le Conseil supérieur de la Guerre, après en avoir avisé le Conseil des commissaires du peuple.

40. — *Le décret sur la durée du service* fut le premier à signifier le passage du système du volontariat à l'obligation de servir dans l'Armée Rouge pendant une durée fixe. Voici son texte intégral : 1) Tout citoyen entrant volontairement dans les rangs de l'Armée Rouge s'engage à servir au moins 6 mois à partir du jour de la signature de l'engagement. 2) Tout soldat de l'Armée Rouge qui quitte sans autorisation les rangs de l'Armée avant l'expiration du délai fixe est puni d'une peine de prison de 1 à 2 ans et il est déchu de ses droits de citoyen de la République soviétique.

41. — Le premier contradicteur à prendre la parole fut le menchévik Iline.

42.— *Les réélections au soviet de Moscou* furent terminées le 23 avril 1918. Elles marquèrent une victoire éclatante du prolétariat révolutionnaire : sur 803 députés élus, il y eut 354 communistes et 154 sympathisants.

43.— *L'article 108 du Code pénal de 1903* visait la trahison et l'espionnage. Les personnes tombant sous le coup de cet article étaient privées de leurs droits électoraux. Ledit article fut utilisé par le Gouvernement provisoire, qui accusait les bolchéviks d'espionnage en faveur de l'Allemagne, les privant ainsi de leurs droits électoraux aux soviets.

44.— *La Conférence démocratique* fut convoquée par le Gouvernement provisoire du 14 au 23 septembre 1917. Il y avait invité les coopérateurs, les représentants des comités du front et de l'armée, les représentants des zemstvos et des villes, des soviets de province et des syndicats. Les délégations soviétiques étaient en minorité. La conférence démocratique désigna parmi ses membres le Soviet de la République (Préparlement) qui devait remplacer, avant l'Assemblée constituante, l'organe représentatif de la République. Les bolchéviks sortirent du Préparlement. La conférence démocratique n'eut aucune autorité dans le pays et ne fit qu'exacerber la lutte des classes.

45.— *Le Congrès de juin* : premier Congrès des soviets, tenu en juin 1917. Le camarade Lénine avait déclaré à ce congrès que « l'offensive de juin était un tournant dans la révolution russe ».

46.— *Le journal « En Avant »*, organe du Comité central et du comité de Moscou du Parti social-démocrate ouvrier de Russie (menchéviks). Il était dirigé par Martov, Dan et Martynov.

47.— *Le premier congrès panrusse des commissaires militaires*, convoqué par le Bureau des Commissaires militaires, s'ouvrit le 7 juin 1918. Des rapports régionaux furent présentés et on discuta des droits et des devoirs des commissaires militaires, ainsi que du travail culturel et éducatif dans l'armée.

48.— *Le Conseil supérieur de la Guerre* fut organisé après la signature du traité de Brest-Litovsk. Le 4 mars, le Conseil des commissaires du peuple abolit par décret l'Etat-Major, supprima la fonction du commandant en chef et entreprit de dissoudre tous les états-majors, les fronts et les armées. La direction des unités militaires et de la création de la nouvelle armée fut confiée au Conseil supérieur de la Guerre, composé du camarade Bontch-Brouiévitich et de deux commissaires, Prochiane et Choutko. Le 18 mars, le camarade Trostky fut nommé président du Conseil supérieur de la Guerre, le camarade Sklianski — vice-président, et les camarades Podvolski et Mekhonochine — membres dudit Conseil. Le Conseil supérieur de la Guerre dura jusqu'au 2 septembre, date à laquelle fut formé le Conseil militaire révolutionnaire de la République. Au cours de sa demi-année d'existence, le C.S.G. fit un travail considérable. La direction de l'organisation des forces armées, l'application de la nouvelle division administrative militaire, les premières mobilisations, l'introduction de l'instruction militaire générale — tout cela fut l'oeuvre du Conseil supérieur de la Guerre. Sur le front, il forma des secteurs de couverture, qui mettent en avant des détachements tout le long de la ligne de démarcation établie d'après

le traité de Brest-Litovsk et qui permettent la formation rapide des unités de l'Armée Rouge nécessaires à la défense de la République.

49.— La révolution d'Octobre trouva les principales forces de la flotte de la Baltique en partie à Helsingfors (navires de ligne), en partie à Revel (croiseurs et torpilleurs). Après la prise de Moonzund, de Riga et de Port-Baltique par les Allemands, la flotte quitte Revel et se concentre entièrement à Helsingfors. Le débarquement des Allemands à HangÔ, le 3 avril, et leur mouvement rapide par terre et par mer vers Helsingfors mettent la flotte dans une situation très embarrassante. *Afin de la sauvegarder, la flotte est introduite à Kronstadt.* Pour cela, les bateaux devaient se frayer un passage à travers des blocs de glace d'une très grande épaisseur qui se forment habituellement au printemps entre Kronstadt et Hogland. Les équipages incomplets, l'absence des installations de navigation emportées par les glaces rendirent encore plus difficile cette traversée. A l'arrivée à Kronstadt, la flotte resta dans les bassins intérieurs.

50.— Le 25 avril, le Conseil supérieur de la Guerre propose au commandant de la flotte, Chtchastny, d'entrer immédiatement en pourparlers avec les Allemands pour établir une ligne de démarcation : en l'absence de cette dernière, l'existence de la flotte eût été particulièrement difficile. Chtchastny retransmet l'ordre par radio à Zéliouy, commandant de la flotte à Helsingfors; la dépêche est retransmise une deuxième fois le 20 avril. Ce n'est que le 1^{er} mai que Zéliouy répond qu'à son avis il n'est pas souhaitable de soulever cette question dans les circonstances présentes. Le 3 mai, Zéliouy rapporte que l'ordre sera exécuté. Chtchastny avait manifestement favorisé la non-exécution des ordres par ses subordonnés.

51.— *Lefort Ino*, ainsi que le fort Krasnala-Gorka, sur la côte méridionale du golfe de Finlande, représente un ensemble de batteries (10 et 12 pouces) destinées à empêcher la pénétration de la flotte ennemie à Kronstadt et dans les eaux intérieures du golfe de Finlande. Du côté de la terre, ce fort est très faiblement protégé. Les Rouges le firent sauter le 14 mai 1918. D'après le rapport du commandant du fort de Kronstadt, Artamonov, la situation était la suivante : dès le 24 avril, le fort avait été investi par des troupes finnoises et gardes-blanches; la demande de reddition du fort de la part des Finnois blancs se heurta à un refus. Les culasses des canons et une grande partie du matériel avaient été emportés à Kronstadt. L'explosion fut provoquée à partir d'une station de dynamitage située sur le fort Krasnala-Gorka, à l'aide d'un câble téléphonique d'une puissance de 500 volts.

52.— Les pouvoirs de Chtchastny étaient suffisamment bien définis par le « *Statut temporaire de la direction de la flotte de la Baltique* », qui avait été ratifié par le Conseil des commissaires du peuple le 29 mars 1918. Le paragraphe 6 de cet article stipule : « En ce qui concerne l'activité opérationnelle et la préparation militaire de la flotte ainsi que des unités et des forts maritimes qui en font partie, le chef des forces navales remplit les fonctions et jouit des droits de commandants de la flotte, et il est pleinement responsable de la direction de cette activité de la flotte. »

53. — Dans le télégramme du 21 mai adressé à Chtchastny, le Conseil supérieur de la Guerre exige l'exécution *des mesures concernant la préparation des cadres de dynamiteurs* et l'application de la prescription quant à l'assurance monétaire de leurs familles. Le 22 mai, Chtchastny répond par des nouvelles rassurantes et ajoute que tracer une ligne de démarcation est impossible.

54. — L'officier anglais mentionné dans le témoignage est le commander Cromie.

55. — *Le soviet des commissaires de la flotte (Sovkombalt)* : organe consultatif auprès du commissaire principal de la flotte. Avant la promulgation du statut mentionné plus haut sur la direction de la flotte, cet organisme jouait un rôle considérable dans la direction de la flotte.

Le soviet des Flagmans : conférence de tous les chefs des unités, brigades, détachements et divisions isolés convoquée périodiquement.

56. — Pour plus de précision, je donne intégralement *la copie d'un de ces faux documents*, confisqués lors de l'arrestation de Chtchastny et conservés dans le dossier du Tribunal suprême de la République.

G.G.S.

Copie

Nachrichten Bureau

Section P

n° 1462

19 avril 1918

Au président du Conseil des commissaires du peuple de la Commune de Pétrograd.

Le service de renseignements a reçu des indications précises concernant le fait qu'un groupe de marins anarchistes de Kronstadt a décidé de livrer une partie de la flotte de la Baltique à la Garde rouge des révolutionnaires finlandais pour la défense de Vyborg et Bôrke.

D'après nos renseignements, le soviet de la Commune de Pétrograd a approuvé la décision de ce groupe de marins. Nous estimons de notre devoir d'indiquer que cet acte sera considéré par notre Haut Commandement comme une raison suffisante pour occuper Pétrograd et pour exiger le désarmement complet de Kronstadt et des navires qui se trouvent dans le port de guerre.

Pour le chef du service : *M. Bauer*

Adjudant : *M. Kreisler*

Nachrichten Bureau

(Cachet)

57. — A ce moment-là se tenait le 3^e Congrès de la flotte de la Baltique.

58. — Le Tribunal révolutionnaire de la République condamna Chtchastny à être fusillé.

59. — La *formulation* exacte de ce point de la résolution, adoptée le 10 juillet 1918 par le V^e Congrès panrusse sur rapport du camarade Trotsky est la suivante : « Tout spécialiste militaire qui travaille honnêtement et consciencieusement à développer et

à consolider la puissance militaire de la République soviétique, a droit au respect de l'armée ouvrière et paysanne et au soutien du pouvoir soviétique. Le spécialiste militaire qui tentera d'utiliser perfidement son poste de responsable pour un complot contre-révolutionnaire en faveur de l'impérialisme étranger doit être puni de mort. »

60. — C'était précisément la *position* de beaucoup d'anciens officiers durant la période qui suivit la signature de la paix de Brest-Litvosk. Ils allaient travailler dans les couvertures sur le front de l'Ouest, estimant qu'il était nécessaire d'aider la République à organiser la résistance contre les Allemands, mais ne voulaient en aucun cas participer à la guerre civile dans le Sud et dans l'Est.

61. — *Le lien entre Krasnov et les Allemands* apparaît nettement dans la correspondance publiée dans le *Recueil de matériaux et d'articles* publié par les Archives centrales. Une série de lettres, adressées à Piotr Nikolaïévitch Krasnov et à Afrikan Pétrovitch Bogallvski par Mikhaïl Svétchine et Tchériatchoukine montrent qu'au milieu du mois de mai de 1918 ces deux délégués de Krasnov assiégeaient la porte du hetman Skoropadski, du commandant des troupes allemandes, Eichtorn et de l'ambassadeur de « Sa Majesté », Mumm, en demandant de l'aide et l'intervention dans la lutte contre les bolchéviks.

62. — Après le débarquement sur la côte de Mourmansk et à Arkhangelsk et la rébellion des Tchécoslovaques (cf. note 79), les Alliés essaient d'organiser une série d'insurrections dans les villes situées sur la Volga supérieure (Mourom, Iaroslav', Rybinsk) et d'établir une liaison entre le front du bord et le front tchécoslovaque.

Mourom, où se trouvait le Conseil supérieur de la Guerre, fut pris par un détachement blanc dans la nuit du 9 juillet. Ce détachement était dirigé par N. Grigoriev et le lieutenant-colonel Sakharov; les troupes se disaient des unités de l'armée des volontaires du nord, et Grigoriev se disait le fondé de pouvoir du Gouvernement provisoire national. Pendant la journée du 9 juillet, la ville fut entre les mains des Blancs; le même jour le détachement des volontaires qui faisait mouvement le long de la voie du chemin de fer vers Arzamas, fut battu et les rebelles abandonnèrent la ville.

La mutinerie de Iaroslav!, commencée le 6 juillet, fut beaucoup plus grave; elle avait été organisée par Boris Savinskov. Les officiers blancs qui travaillaient dans les administrations soviétiques, en s'appuyant sur une partie de la population, s'emparèrent à l'improviste du centre de la ville, d'une partie des vaisseaux et d'une grande quantité de munitions. Plusieurs travailleurs responsables soviétiques furent arrêtés à leur domicile et fusillés (entre autres les camarades Nakhimson et Zakgeim). Pour liquider la mutinerie, on concentra des détachements provenant de Moscou, de Kostroma et de Vologda, La mobilisation, proclamée par les Blancs à Iaroslav', ne fut pas couronnée de succès. Après une intense préparation d'artillerie, la ville fut prise par nos troupes, le 21 juillet. Les dirigeants de l'insurrection, Perkhovov en tête, s'enfuirent par bateau sur la Volga. Perkhovov fut arrêté, jugé et fusillé en 1923.

63. — Dans la *Pravda* du 29 novembre 1918 fut publié un article de VI. Sorbe sur les rapports entre commandants et commissaires; cf. aussi l'article de Kamenski du 25 décembre : « Il est grand temps ».

64. — Le 18 août 1917, la VIII^e armée allemande, commandée par Hutier, rompt les positions de notre VII^e Armée à Uksküll et commence un mouvement rapide vers le Nord pour *encercler* la ville de Riga. Nos armées reculent à 70 verstes, en perdant tout contact avec l'ennemi. *Les événements de Riga* sont utilisés pour l'agitation révolutionnaire par Kornilov et par toute la presse bourgeoise qui prédisent le mouvement des Allemands sur Pétrograd. Il existe des données qui permettent d'affirmer que le Haut Commandement avait paralysé intentionnellement la résistance de l'armée sous Riga.

65. — Lors de l'évacuation de Pétrograd, *l'ancienne Académie militaire* fut transférée à Ekaterinbourg. Au cours de la mutinerie tchécoslovaque, une partie des élèves de l'académie fut utilisée à un travail actif sur les fronts rouges. Une partie infime, dirigée par le Chef de l'Académie Andogski, ainsi qu'une partie du corps enseignant, lors de l'évacuation d'Ekaterinbourg fut transférée à Kazan, où elle tomba entre les mains des Blancs. C'est précisément cette circonstance qui retarda de quelques mois l'ouverture de l'Académie militaire rouge.

66. *Le président de l'Inspection militaire suprême* était Nicolas Ilitch Podvoiski. L'Inspection avait été créée en avril 1918 et joua un rôle considérable dans la réorganisation de l'armée et son passage à des formes régulières. Les tournées de l'Inspection Militaire suprême étaient accompagnées de grandes modifications parmi le personnel de commandement et les commissaires; on établissait l'unité des points de vues sur tous les problèmes concernant le travail militaire. L'Inspection était divisée en deux sections : militaire et politique.

67. — *Ce décret sur l'appel des sous-officiers* est un supplément à la série d'ordres et de résolutions sur le passage du volontariat au recrutement forcé dans l'Armée Rouge.

La première résolution du Comité central exécutif relative au recrutement forcé dans l'Armée Rouge des ouvriers et des paysans date du 29 mai. Etant donné la difficulté d'appliquer ce décret en même temps sur l'ensemble du pays, le Comité Central décide de commencer à l'appliquer, d'une part, dans les régions les plus menacées, d'autre part, dans les principaux centres du mouvement ouvrier (régions du Don et du Kouban, Moscou, Pétrograd). Le commissariat à la Guerre était appelé à élaborer en une semaine un plan pour la réalisation de ces mesures qui devaient gêner le moins possible la vie sociale et la production des régions et des villes désignées.

Il faut considérer comme premier décret sur la mobilisation le décret du Conseil des commissaires du peuple en date du 12 juin, qui avait proclamé l'enrôlement des ouvriers et paysans nés en 1896-1897 dans certains districts des régions militaires de la Volga, de l'Oural et de la Sibérie occidentale. Le 14 juin, fut publiée « l'Instruction sur l'admission au service militaire des ouvriers et des paysans ». Le 17 juin, par un décret du Conseil des commissaires du peuple fut proclamé l'appel des ouvriers de la

ville de Moscou et de sa banlieue, nés en 1896 et en 1897. Le 29 juin furent appelés à Pétrograd et dans sa banlieue les ouvriers nés en 1896 et en 1897. L'accroissement numérique de l'armée et la pénurie de personnel de commandement obligèrent le Conseil des commissaires du peuple et le commissariat à la Guerre de faire appel à une partie des anciens sous-officiers.

68. — Pendant la *grande révolution française*, la plupart des officiers restèrent fidèles à Louis XVI; dans leur grande majorité, ils n'étaient pas favorables à la révolution et à la démocratisation de l'armée qui y était liée. D'où l'émigration vers l'étranger. Or, l'armée augmentait numériquement; les actions militaires contre les alliés exigeaient des recrutements de plus en plus grands. Dans ces conditions, la Convention admit la nomination de sous-officiers à la place d'officiers et introduisit en même temps le principe de l'élection du personnel de commandement. Grâce à cela, beaucoup de travailleurs jeunes et capables purent faire une carrière rapide et constituèrent la brillante pléiade des généraux de Napoléon (Ney, Soult, Murat, Hoche, Davout, Vandamme, Masséna, etc.).

69. — *Le VIII^e Congrès du parti communiste russe (b)* se tint à Moscou du 18 au 23 mars 1919. Les principaux points de l'ordre du jour étaient : l'élaboration du programme du parti, les problèmes de la politique militaire et l'organisation du travail dans les campagnes. Le congrès élaborait un nouveau programme du parti. Le rapport du camarade Lénine sur l'attitude à l'égard du paysan moyen servit de base à une alliance de longue durée entre le prolétariat urbain et les paysans moyens. Sur la question militaire, le principal rapport fut présenté par le camarade Sokolnikov qui développa les thèses du camarade Trotsky. Le corapport de l'opposition fut présenté par le camarade Smirnov. Ses principales revendications portaient sur l'élargissement des droits des commissaires et le renforcement de leur influence, non seulement dans le domaine du travail administratif et organisationnel, mais aussi dans le domaine opérationnel. Après une discussion détaillée de ces problèmes au sein de la commission militaire, le Congrès adopta les thèses du camarade Trotsky.

70. — Les tentatives d'appliquer les *principes de la démocratie formelle sur le sol allemand* se terminèrent fort mal. La révolution de novembre 1918 s'était développée en Allemagne à partir de l'insurrection de Kiel de 1917 et de la grève générale de janvier 1918. L'extension de ce mouvement conduisit à l'abdication de Guillaume. A la tête des ouvriers insurgés, Karl Liebknecht proclama la République socialiste. De « vrais démocrates », selon Kautsky, prennent le pouvoir : trois sheidemanniens et trois indépendants. Dès le mois de janvier 1919, commencent les répressions sanglantes de la petite bourgeoisie qui craint le spectre de la révolution sociale. Suivent ensuite l'écrasement de l'insurrection ouvrière à Berlin et en Bavière, le putsch de Kapp et le déchaînement du fascisme.

71. — *Les Spartakistes* : organisation illégale créée en Allemagne au début de la guerre mondiale par Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg pour lutter contre la bourgeoisie et la social-démocratie officielle. Spartacus : nom du chef d'une révolte

d'esclaves romains. Après la révolution de novembre, l'union des Spartakistes cessa d'exister et se fondit avec le parti communiste allemand nouvellement formé.

72. — *Le passage partiel, dans l'Armée Rouge, au mode de formation des milices,* est un considérable pas en avant pour la création d'unités militaires dans des conditions proches du travail quotidien de l'ouvrier et du paysan. En 1923, on fit adopter à plusieurs divisions les principes de la milice.

73. — Il est question de l'assemblée commune du Comité central exécutif et du soviet de Moscou des députés ouvriers, paysans et soldats du 4 juin 1918.

74. — Des détachements alliés peu importants (en majorité anglais) avaient déjà occupé Mourmansk pendant la guerre mondiale, en assurant ainsi la livraison de munitions et d'artillerie en provenance des pays de l'Entente. Après la révolution d'Octobre, ces détachements restèrent à Mourmansk et après le débarquement des Allemands en Finlande, en avril 1918, ils furent renforcés et le commandement allié entreprit des pourparlers avec le soviet de la région de Mourmansk au sujet d'actions communes contre les Allemands. A la fin du mois de juin, les représentants de la Grande-Bretagne, des Etats-Unis d'Amérique et de la France, d'une part, le présidium du soviet de la région de Mourmansk, de l'autre, conclurent un accord aux termes duquel les représentants de l'Entente s'engageaient à fournir le nécessaire à la région et aux unités militaires; ils s'engageaient aussi à apporter à la région de Mourmansk une aide monétaire, des vivres et des produits manufacturés. De son côté, le soviet régional, trahissant le pouvoir soviétique, n'empêchait pas l'organisation des forces armées et l'occupation de fait de la région par les troupes alliées. L'ex-général Zveguintsev, dirigeant militaire du soviet régional, se trouvait en contact direct avec les Alliés. Le résultat de cette aventure fut *l'occupation de la région de Mourmansk par les troupes de l'Entente.*

75. — A la fin du mois de février, après la retraite de nos unités du front de Roumanie, les Roumains, sur la requête de la mission française, franchissent le Dniepr, occupent Rybnitza et essaient de pénétrer plus loin pour occuper entièrement la Bessarabie et la région d'Odessa. Nos jeunes unités de l'Armée Rouge, sous la direction du camarade Egorov, infligent une sévère défaite aux Roumains qui sont obligés de se replier derrière le Dniestr; cinq jours plus tard, les Roumains laissent passer les Allemands qui occupent Odessa le 13 mars et avancent rapidement.

76. — Il est question du V^e Congrès panrusse des soviets, qui se tint du 4 au 10 juillet à Moscou. Pour plus de détails, cf. note 90.

77. — Sur la mutinerie de Iaroslavl, cf. note 62.

78. — La prise d'Arkhangelsk eut lieu dans la nuit du 2 au 3 août 1918. Exposés brièvement, *les événements du front du nord* qui l'avaient précédée étaient les suivants: Le 4 juillet, un croiseur anglais débarque un commando dans l'île Solovetski et interrompt le travail de la station radio russe. Le 11 juillet, les Anglais occupent Soroki (à 30 verstes au sud de Kem) et commencent les préparatifs de l'occupation

d'Arkhangelsk. Les organisations blanches ne sommeillent pas non plus. Avec l'aide du contre-espionnage anglais à Pétrograd et d'initiatives privées, dès le mois de mai, des gardes blancs de diverses nuances commencent à accourir à Arkhangelsk. Les autorités militaires et maritimes se mettent en rapport avec les Alliés : les officiers blancs forment un détachement partisan volontaire. Le lieutenant-colonel Potapov, en groupant des unités de la garnison d'Arkhangelsk, assure la liberté d'action à ce détachement. Le commandant de la flotte, Veselage, ne prend aucune mesure pour barrer le chenal. Le 31 juillet, Onega est occupée, le 1^{er} août, l'île de Moudiong, et dans la nuit du 2 au 3 août, une insurrection de gardes blancs éclate à Arkhangelsk, accompagnée de débarquement. Avec l'aide directe des ambassadeurs de France (Noulens), d'Amérique (Francis) et d'Italie (della Torretta), on crée la Direction suprême de la région septentrionale, composée de Tchaïkovski (socialiste populaire), Likhatch (s.-r.), Maslov (s.-r.), Ivanov (s.-r.) et Goukovski (s.-r.).

79. — Pour une meilleure compréhension des articles et des discours consacrés à la rébellion tchécoslovaque, une brève note historique sur la formation du corps tchécoslovaque est nécessaire. Les Tchécoslovaques habitant la Russie, ressortissants d'Autriche et sujets autrichiens, pour éviter la confiscation de leurs biens, organisent au début de la guerre un premier détachement pour lutter contre les Allemands aux côtés des Russes; ce détachement, composé de 4 compagnies, est complété par des prisonniers tchécoslovaques et dès avril 1916 il existe 2 régiments et un bataillon de réserve à Kiev. Ce travail d'organisation est lié à l'activité du comité national tchécoslovaque à Paris, dirigé par Masaryk. La France le soutient, promettant de créer une République tchécoslovaque indépendante. Le Gouvernement provisoire, bien que ne se fiant pas entièrement aux Tchécoslovaques, les autorise, sous la pression du corps diplomatique, à continuer leur formation. Le corps tchécoslovaque prend une part active à l'offensive de juin 1917 et ensuite s'installe dans la région de Berditchev-Kiev-Poltava. A l'égard de la révolution d'Octobre, son attitude est négative, en particulier celle de son personnel de commandement. L'un des régiments participe même à la répression de l'insurrection ouvrière de Kiev. Par la suite, le corps tchécoslovaque commence à agir selon les instructions directes des représentants de l'Entente. L'entrée des Etats-Unis dans la guerre supprime, pour les Français, la nécessité de transférer le corps tchécoslovaque sur le front occidental. En revanche, la situation en Russie soviétique est tellement défavorable aux Alliés qu'ils essaient d'attirer par tous les moyens les Tchécoslovaques dans la lutte contre les bolchéviks pour rétablir un front anti allemand. Les Tchécoslovaques ne reconnaissent pas le traité de Brest-Litovsk et se déclarent une partie de l'armée française sur le territoire russe. Au début, les Alliés donnent des directives au corps tchécoslovaque afin qu'il poursuive sa route vers Mourmansk, où des moyens de transport seraient prêts; évidemment, ces moyens de transport n'existaient pas et les Tchécoslovaques continuent leur mouvement vers l'est. La prise de Vladivostok par les Japonais, et leur tentative pour s'étendre menaçaient de créer de graves complications en Sibérie : le commissariat du peuple à la Guerre fut contraint de prendre une série de précautions, entre autres celle d'exiger le désarmement des Tchécoslovaques. Ces derniers se

regroupent selon les directives de l'Entente et entreprennent des actions contre les bolchéviks. La première offensive armée des Tchécoslovaques a lieu à Tchéliabinsk. En conséquence, le commissaire du peuple à la Guerre donne l'ordre d'arrêter le mouvement des convois tchécoslovaques. Le 29 mai, après un jour de combat, Penza est occupée par d'importantes forces tchécoslovaques. Le 31 mai, ils font mouvement plus loin vers l'est, occupant des villes et détruisant nos détachements. Toutes les forces contre-révolutionnaires de l'Oural et de la Sibérie se groupent rapidement autour d'eux. A Omsk, se forme le gouvernement de Sibérie, à Samara les menchéviks et les s.-r. font revivre le pouvoir de l'Assemblée constituante, à Orenbourg, Douvov reparaît, en Extrême-Orient, Semenov et Horvat dirigent les troupes. Une guerre civile acharnée commence.

80. — *La fonction des détachements* agissant sur les fronts de l'Oural du Nord et de Sibérie-Omsk fut obtenue par la création du front de l'Oural du Nord et de Sibérie sous le commandement de R. Berzine, l'instructeur militaire Nadejny et du commissaire militaire Anoutchine.

81. — *La situation sur le front* : après que nous eûmes abandonné Syzrane (le 10 juillet) et Simbirsk (le 22 juillet), les Tchécoslovaques progressent rapidement vers Kazan. La première armée recule vers Kouznetsk-sur-Insar et en amont de la Volga vers Bouinsk; à sa droite, couvrant Saratov, agit la IV^e Armée: la II^e Armée, organisée avec des détachements de combat de la ville d'Oufa et de son gouvernement passe, à la fin de juillet, à l'offensive, en partant de Kama vers Bougoulma afin de couper la voie ferrée Simbirsk-Oufa. A gauche de la II^e Armée, la III^e Armée, après avoir livré Ekaterinbiurg, recule sur Perm.

82. — Après la prise de Syzrane et de Simbirsk, les Tchécoslovaques commencent à progresser énergiquement *pour occuper Kazan*. Outre l'importance de cette ville en tant que centre administratif de la région, sa perte signifiait la dissociation des actions de la Ire et de la Iie Armées Rouges, la perte du dernier passage à travers la Volga (l'ancien pont Romanov) et, enfin, la possibilité pour l'adversaire de développer des opérations dans la direction du Nord pour s'unir en débarquement des Alliés. C'est pour cela que l'attention du front et du centre fut concentrée sur la lutte que nos unités menèrent du 1^{er} au 7 août, autour de Kazan. Malgré l'énergie considérable du commandant en chef, le camarade Vatsétis, nommé après l'aventure de Mouraviev, la lutte pour Kazan se termina par un échec pour les troupes rouges. Les Tchécoslovaques occupent la ville le 6 août. La faible combativité de nos détachements de partisans, la faible arrivée des renforts et la trahison partielle, au dernier moment, de l'état-major, dont le personnel ne put être remplacé après l'assassinat de Mouraviev, voilà les raisons générales de la chute rapide de Kazan. La situation sur le front devient tellement grave que le 7 août le camarade Trotsky part personnellement sur le front. Un travail fiévreux de mise en ordre des détachements et des unités commence. La liquidation des éléments de partisans, les condamnations du tribunal, le travail politique renforcé — tout cela se reflète avec succès sur l'état des troupes. A l'arrière, on intensifie la mobilisation des communistes, de nombreux camarades militants du

parti viennent sur le front; tous les ordres consécutifs, jusqu'à la prise de Kazan par les Armées Rouges (le 10 septembre) caractérisent cette période d'amélioration rapide, quantitative et qualitative de nos armées du front de l'Est.

83. — Le camarade Rosengoltz fut nommé le 11 août membre du *Conseil militaire révolutionnaire du secteur de Kazan du front de l'Est*. Le Conseil militaire de ce secteur, créé le même jour, représentait en même temps le commandement de la Ve Année. Le camarade Maïgour fut nommé commandant de l'armée, Kobozev commissaire d'état-major, le camarade Blagovechtchenski chef d'état-major et le camarade Goussev — commissaire d'état-major. Tout de suite après son organisation, l'état-major de la V^e Armée commence à préparer les opérations pour reprendre Kazan.

84. — Le 24 août, venant du nord-est, le groupe droit de la II^e Armée, sous le commandement du camarade Azine, s'approche de Kazan.

85. — Le 18 août le camarade Slavine fut nommé commandant de la V^e Armée, Goussev commissaire militaire et Andersen chef d'état-major.

86. — *Fortounatov et Lebedev* : personnalités du *gouvernement de Samara*. Après l'occupation de Samara par les Tchécoslovaques, le parti s.-r. et quelques membres de l'Assemblée constituante dissoute prennent le pouvoir. Le premier ordre de ce Comité de l'Assemblée constituante (komoutch) déclare : « Au nom de l'Assemblée constituante, le pouvoir bolchévique à Samara et dans la province de Samara est déclaré destitué. Les organes d'autogestion locale, les doumas urbaines et les administrations du zemstvo, dissous par les bolchéviks, sont rétablis et doivent immédiatement se remettre au travail. » L'état-major du komoutch était constitué du colonel Galkine, du commissaire militaire du front roumain Begolioubov et du membre de l'Assemblée constituante Fortounatov.

87. — Lors de la *reddition de Kazan*, la panique était telle que le commandant en chef Vatsétis avec 6 gardes rouges du 5^e régiment letton dut lutter pour se frayer un chemin hors de la ville et ne dut son salut qu'au hasard.

88. — Le 10 septembre, *Kazan fut prise par nos troupes* après des combats acharnés et grâce aux actions combinées des groupes de la rive gauche et de la rive droite de la V^e Armée, d'un détachement de la II^e Armée, commandée par le camarade Azine, et par la flottille de la Volga. La défaite des Tchécoslovaques à Kazan eut une influence décisive sur les opérations ultérieures, non seulement sur la moyenne Volga, mais aussi sur la Kama, où la III^e Armée nettoya rapidement le fleuve Viatka et se mit à menacer un groupe ennemi agissant dans la région Simbirsk-Viatka. Le 12 septembre, la division de fer du camarade Gal, qui faisait partie de la I^e Armée de Toukhatchevski, occupe Simbirsk; après quoi la Volga est rapidement nettoyée des Blancs qui refluent vers l'Est.

89. — *Après les journées de juillet* (3-5 juillet 1917), le Gouvernement provisoire des bolchéviks éminents. Les camarades Lénine et Zinoviev passent dans la clandestinité; pendant quelques semaines, ils habitent dans la forêt près de

Sestroretsk (région de villégiature proche de Pétrograd), avec une meule de foin comme seul refuge pour la nuit. Un peu plus tard, le camarade Lénine, déguisé en chauffeur, se réfugie en Finlande et revient fin septembre à Pétrograd. Le camarade Trotsky fut arrêté immédiatement après les journées de juillet et fut détenu dans la prison des Kresty à Pétrograd.

90. — *Le V° Congrès des soviets* se tint à Moscou du 4 au 10 juillet 1918. 66 % des délégués présents étaient des communistes, le reste surtout des s.-r. de gauche. Dès le début du congrès, ces derniers essaient d'opposer aux bolchéviks des paysans s.-r. de gauche. La proposition extraordinaire du camarade Trotsky demandant au congrès d'approuver l'introduction d'une discipline sévère dans les détachements frontaliers partisans, qui faisaient échouer par leur comportement, la paix avec l'Allemagne, fut accueillie par les s.-r. de gauche d'une manière extrêmement défavorable. Dans son discours, Kamkov appelle les détachements de partisans à une lutte active contre les Allemands. Le lendemain, Spiridonova, en invoquant des faits mensongers, essaie de démontrer que le Conseil des commissaires du peuple a envoyé en Allemagne de l'or, du pain et des produits manufacturés. Le 7-8 juillet, après l'assassinat de l'ambassadeur d'Allemagne Mirbach par les s.-r. de gauche Blioumkine et Andreev, commence l'insurrection des s.-r. de gauche. Le V° Congrès interrompt ses travaux et ne les reprend que le 9 juillet. Ce dernier jour, le congrès délibère sur l'organisation de l'Armée Rouge et ratifie la Constitution soviétique.

91. — *Le IVe Congrès des soviets* fut un congrès extraordinaire et eut lieu à Moscou les 14-16 mars 1918. A l'ordre du jour, seulement deux questions : la ratification de la paix de Brest-Litovsk le transfert de la capitale à Moscou. Sur la première question, les camarades Tchitchérine et Lénine présentèrent des rapports; Kamkov prit la parole au nom des s.-r. de gauche qui protestaient avec une partie des communistes contre la paix. Au vote nominatif, 784 voix se prononcèrent pour la ratification du traité contre 261 et 115 abstentions (pour plus de détails sur la paix de Brest-Litovsk, cf. note 20). En ce qui concerne la deuxième question, le congrès décida de transférer temporairement la capitale à Moscou.

92. — Kamkov parle après le camarade Trotsky. Il approuve le « mouvement révolutionnaire vaste et sain » qui se manifeste dans le désir d'aider les ouvriers ukrainiens. Kamkov propose au congrès de rejeter la proposition de Trotsky. Le camarade Zinoviev, de la fraction bolchévique du congrès, prend la parole pour défendre la proposition de Trotsky. Les s.-r. de gauche exigent une interruption pour conférer par fractions. Après l'interruption, Spiridonova prononce un long discours accusant les bolchéviks. Après elle, le mot de la fin est dit par Trotsky.

93. — Après la conclusion qui est citée, Karéline déclare que la fraction des s.-r. de gauche ne désire pas participer au vote avant le rapport de la commission mandataire. En outre, il voit dans l'acceptation de cette proposition une tentative de préjuger d'une série de moments politiques généraux. La fraction des s.-r. de gauche quitte la salle provisoirement *et en leur absence la résolution est acceptée à l'unanimité.*

94. — Les circonstances liées à *l'assassinat de Mirbach* se dessinent, d'après les documents de l'instruction, sous la forme suivante : le comte Mirbach, ambassadeur d'Allemagne en Russie soviétique fut tué dans Denejny Péréoulak, dans un des salons de l'ambassade, vers 3 heures de l'après-midi, le 6 juillet 1918. Les origines politiques de cet *acte* terroriste sont les suivantes : le Congrès panrusse des s.-r. de gauche, qui se tenait à Moscou en même temps que le V. Congrès des soviets, avait résolu, sur la question de politique extérieure, « de rompre d'une manière révolutionnaire le traité de Brest-Litovsk, désastreux pour la révolution russe et mondiale »; le congrès confie l'exécution de cette résolution au Comité central du parti; ce dernier décide de réaliser la volonté du congrès par l'assassinat de Mirbach, plaçant ainsi le gouvernement soviétique devant la rupture de la paix de Brest-Litovsk. Le C.C. des s.-r. de gauche croyait ainsi faire appel à la solidarité du prolétariat allemand et des masses laborieuses russes. A la séance du C.C. de la nuit du 4 juillet, cet assassinat est confié à Iakov Blioumkine et à Niko-lal Andreev qui s'étaient proposés personnellement pour cette tâche. Tous les deux sont membres du parti des s.-r. de gauche; le premier occupe le poste responsable du chef de la section de contre-espionnage à la Tchéka, le deuxième étant photographe de la même section. Pour accomplir cet acte, Blioumkine utilise le dossier de l'espion allemand, le comte Robert Mirbach, neveu de l'ambassadeur, qu'il détient grâce à ses fonctions. Blioumkine confectionne sur un papier à en-tête de la Tchéka l'attestation suivante : « La Commission extraordinaire panrusse pour la lutte contre la contre-révolution accrédite son membre, Iakov Blioumkine et le représentant du Tribunal révolutionnaire Nikolal Andreev, à entrer en pourparlers immédiats avec Monsieur l'Ambassadeur d'Allemagne en Russie, le comte M. Mirbach, pour affaire directement liée à la personne de l'ambassadeur d'Allemagne. » Les signatures du président de la Tchéka, le camarade Dzerjinski et du secrétaire Xénofontov furent contrefaites. Le sceau fut apposé par le vice-président de la Tchéka, Alexandrovitch, membre du C.C. du parti s.-r., qui était au courant du projet de l'assassinat. En se présentant à l'ambassade, Blioumkine insiste auprès du conseiller d'ambassade Ritzler pour obtenir un entretien personnel avec le comte Mirbach. Après une série d'explications, Ritzler consent et l'ambassadeur les rejoint. Après une longue conversation, Blioumkine tire à bout portant sur Mirbach, Ritzler et l'interprète. Selon toute vraisemblance, Mirbach n'était que blessé, car Andreev lui jette une bombe, qui n'éclate pas. Blioumkine la jette une deuxième fois et tue Mirbach. Ils arrivent à s'enfuir en automobile, non sans peine, car la garde tire sur eux; Blioumkine est blessé. Cet assassinat fut le signal de la rébellion ouverte des s.-r. de gauche à Moscou et en province. Les détails de cette rébellion sont exposés dans les discours suivants et dans les ordres du camarade Trotsky.

95. — Après le rapport du camarade Trotsky, les orateurs des fractions prennent la parole; Garine, au nom de la fédération des anarchistes-communistes, Roslavets au nom de l'organisation des s.-r. d'Eletzk, adversaires de la politique du C.C., Lozovski au nom des sociaux-démocrates internationalistes; Lindov au nom des sociaux-démocrates internationalistes de gauche et Svetlov au nom des s.-r. maximalistes.

96. — *Le 3-5 juillet 1917.* Le mécontentement des masses envers la politique réactionnaire du Gouvernement provisoire est devenu particulièrement important après l'échec de l'offensive organisée par Kérenski en juin 1917. Il y avait des émeutes au sein des régiments de Pétersbourg dues au fait que le gouvernement avait l'intention de les envoyer au front pour libérer la capitale des armées susceptibles d'être dangereuses pour lui. Au centre de la révolte de juillet se trouvait le régiment de mitrailleuses dont les délégués se présentèrent à la conférence des bolcheviks de la ville, en leur demandant de l'aide. La conférence la leur refusa, car elle considérait le mouvement comme prématuré. Le soir du 3 juillet, le mouvement s'étendit et une manifestation de masse commençait. Pour éviter une collision armée, le Comité central fait passer le mot d'ordre d'une démonstration pacifique. Plus d'un demi-million d'ouvriers et de soldats participent à cette manifestation. Le 5 juillet commencent à arriver les troupes appelées par Kérenski du front. Le désarmement des ouvriers, des soldats et des marins commence; il y a de nombreuses arrestations. Les journées de juillet ont montré que le parti communiste est suivi par d'énormes masses d'ouvriers et de soldats. Sur les conséquences des journées de juillet, cf. la note 89.

97. — *Le 9 janvier 1905:* cf. note 33.

98. — *L'exigence du gouvernement de l'Allemagne de laisser passer un bataillon de soldats allemands* pour protéger son ambassade de Moscou fut provoquée par l'assassinat de Mirbach. Le commissariat du peuple aux Affaires étrangères, avec l'approbation du Comité central exécutif, y opposa un refus catégorique. Pendant quelque temps, la Russie soviétique se trouva sous la menace d'une nouvelle guerre. L'ambassade d'Allemagne, alléguant les dangers auxquels elle serait soi-disant soumise à Moscou, transféra sa résidence à Pskov, situé dans la zone d'occupation allemande.

99. — *Le statut sur les milices de l'arrière* fut publié dans le décret du Conseil des commissaires du peuple du 20 juillet 1918. Tous les citoyens qui ne sont pas soumis à l'appel dans l'Armée Rouge, en même temps que leurs classes d'âge, sont appelés à un an dans les milices de l'arrière. Avec les milices, on forme des bataillons de travail; ils doivent effectuer des travaux de construction, des routes, des travaux dans les ateliers, dans les entrepôts, le stockage des combustibles et des vivres, le chargement, etc. On recense strictement tous les citoyens soumis à l'appel, âgés de 18 à 45 ans selon les catégories suivantes : 1) ceux qui vivent sur un revenu ne provenant pas de leur travail; 2) ceux qui utilisent un travail salarié pour en tirer un profit; 3) les membres des conseils d'administration des sociétés par actions, des entreprises industrielles, commerciales et agricoles; 4) les anciens avoués, leurs aides, les fondés de pouvoir, les notaires, les agents de change, les intermédiaires, les collaborateurs de la presse bourgeoise; 5) les moines et les serviteurs des églises et des cultes religieux (de toutes confessions); 6) les personnes exerçant les professions dites libérales, si elles ne remplissent pas de fonctions d'utilité publique; 7) les anciens officiers, fonctionnaires, les élèves des écoles de « junkers », des corps de cadets et les personnes n'ayant pas de profession définie.

100. — *Sur le complot contre-révolutionnaire dans la flotte de la Baltique dirigée par Chtchastny, cf. notes 50-58.*

101. — *La tentative d'assassinat du camarade Lénine fut effectuée le 30 août par Kaplan membre du parti s.-r., au cours d'un meeting à l'usine Mikhelson, à Moscou.*

102. — *Le IIe Congrès extraordinaire panrusse de soviets eut lieu à Moscou du 6 au 9 novembre 1918 pour qu'il puisse coïncider avec la célébration du 1^{er} anniversaire de la révolution d'Octobre. A ce congrès furent examinées les questions suivantes : 1) l'anniversaire de la révolution; 2) la situation internationale; 3) la situation militaire; 4) l'édification du pouvoir soviétique au centre, les comités d'indigents et les soviets.*

103. — *Après la liquidation de Kalédine, une lutte intense contre la contre-révolution dans le Sud se déroulait dans le Caucase, au Kouban et sur le Don. Le Kouban et la région de Tersk furent occupées par des unités rouges formées de la population locale. On créa la direction des armées du front du Caucase du Nord. Le début des actions militaires de l'armée des Volontaires de Kornilov, concentrée dans les steppes Kalmouket met ces détachements dans une situation très difficile. Dès juin 1918, les Blancs portent à nos troupes un coup grave et Kornilov essaie d'occuper Ekaterinodar; les volontaires essuyent une défaite importante; le 23 juillet, Kornilov périt dans les combats sous Ekaterinodar. Le commandement de l'armée des Volontaires passe au général Dénikine. L'offensive de Dénikine en août 1918 se termine par la prise d'Ekaterinodar; nos unités se retirent dans la région de Piatigorsk. En même temps, les gardes-blancs sont vainqueurs au Caucase du Nord; le Terek et le Daghestan passent aux mains du « Gouvernement des montagnes » blanc. En Géorgie s'installent les menchéviks, avec l'aide des baïonnettes allemandes. En Arménie, s'appuyant sur le soutien de l'Entente, les dachnaks * (*Parti Nationaliste en Arménie.*) prennent le pouvoir. C'est le début de la lutte héroïque des unités du front du Caucase du Nord, isolées du centre et encerclées par les Blancs (XI^e et XII^e Armées). En août 1918, le nouvel ataman de l'armée du Don, Krasnov, entreprend des opérations actives. Ayant formé, avec l'aide des Allemands, une armée de 100.000 hommes, il se donne pour objectif la prise de Tsaritsyne et de Voronej; Tsaritsyne était défendu par les détachements locaux ainsi que par les armées soviétiques ukrainiennes qui s'y étaient retirées sous la pression des Allemands. Le Conseil militaire, formé de Vorochilov, de Staline et de Minine, organisé pour la défense de Tsaritsyne, se transforme en conseil militaire révolutionnaire de la Xe Armée. Au cours des mois de septembre et d'octobre, Tsaritsyne vit des moments très difficiles. La situation était également très difficile sur le flanc droit de notre front du sud. Krasnov, ayant culbuté les unités de la VIII^e Armée, occupe Talovala, Bobrov, Liski, et menace Voronej.*

104. — *La Ville Armée fut constituée par les unités du secteur méridional du rideau (cf. note 48). Dans ce secteur, deux divisions d'infanterie s'étaient formées, la 12^e et la 13^e, et la formation de cette première armée régulière du front du Sud se fit sous les coups des régiments cosaques de Krasnov, qui progressaient le long de la ligne de chemin de fer Liski-Talovaia. Sa défaite fut due à la présence d'une importante cavalerie chez Krasnov, à notre absence totale d'organisation et au manque de*

discipline. La première visite de Trotsky coïncida avec une série d'insuccès sur le front. Arrivé à l'état-major de l'armée, le camarade Trotsky ne put obtenir de la part du commandant de l'armée aucun renseignement sur l'endroit où se trouvaient ses unités.

105. — Il est question de *la lutte héroïque de la XI^e Armée du front du Caucase septentrional*, laquelle, coupée du centre, concentrait sur elle l'action de toute l'armée de Volontaires de Dénikine, en l'empêchant d'aider Krasnov. A la fin du mois d'octobre, l'armée de Taman prend Stavropol et menace directement les arrières de Krasnov. Une forte épidémie de typhus (40.000 combattants malades en même temps) épuise les soldats rouges, l'insuffisance du ravitaillement et la rupture complète avec le centre conduisent presque cette armée à la décomposition complète. Après le retrait sur Astrakhan, les restes de la XI^e Armée forment les cadres de glorieuses divisions, la 33^e du Kouban, la 7^e de cavalerie, et la 34^e d'artillerie, qui devaient continuer le combat sur les fronts de la guerre civile jusqu'à la fin.

106. — La conférence de Zimmerwald fut convoquée en Suisse, en septembre 1915, sur l'initiative de socialistes italiens; des représentants de pays où existaient des groupes organisés de révolutionnaires internationalistes y prirent part. La partie extrémiste de la conférence, avec le camarade Lénine à la tête, publia un manifeste adressé à tous les prolétaires, dans lequel elle faisait appel à toutes les armées combattant pour des buts impérialistes afin qu'elles retournent les armes contre leur propre bourgeoisie. Les leaders du parti communiste russe qui prirent part à cette conférence furent les camarades Lénine et Zinoviev.

La deuxième conférence internationale des internationalistes révolutionnaires eut lieu à Kienthal, du 24 au 30 avril 1916. Cette union continua son existence jusqu'au 1er Congrès de l'Internationale communiste en 1919.

DEUXIÈME PARTIE

1. — L'article : « L'ordre qui naît du chaos » a été publié en brochure par les Editions du Comité central exécutif, Moscou 1919.
2. — Il s'agit du soulèvement de janvier 1919 des ouvriers et des soldats berlinois. Ce soulèvement était dû à la politique de trahison du gouvernement social-démocrate de Scheideman et Ebert. A l'ordre du gouvernement de démettre le chef de la police berlinoise, le social-démocrate indépendant Eichhorn, les ouvriers répondirent par des manifestations de masse. Un jour plus tard, c'était la grève générale. Un comité révolutionnaire formé par Karl Liebknecht, Ledebur et Scholtz prit la tête du mouvement. Le Comité était soutenu par les Spartakistes et l'organisation berlinoise des sociaux-démocrates indépendants. Le gouvernement entama des pourparlers, tout en levant des forces militaires parmi la jeunesse bourgeoise, les étudiants réactionnaires et les sous-officiers de l'ancienne armée. Sous la direction de Noske, une répression sanglante du soulèvement commença le 11 janvier. Le 15 janvier, Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg étaient assassinés par les officiers qui les conduisaient à la prison.
3. — Le débarquement des troupes françaises à Odessa au début de janvier 1919 faisait partie d'un plan général d'aide des Alliés à Dénikine. Les capitalistes russes et étrangers étaient intéressés par l'industrie du Donbass et du Caucase. Malgré les divergences qui s'étaient fait jour, dès le retrait des forces allemandes d'occupation, au sujet de la question russe entre la France et l'Angleterre, une aide active au mouvement blanc commença. Au début du mois de janvier, les Alliés déchargèrent dans le port de Novorossisk plus de six millions d'obus, à Sébastopol une grande quantité d'avions et à Odessa trente tanks. Au cours des mois de janvier et de février, une escadre arriva à Odessa et Sébastopol. Elle était composée de navires français, anglais, italiens et grecs et amenait des unités alliées; ces dernières étaient destinées à différentes garnisons et à la défense des chemins de fer. Les flottes commerciale et militaire commencèrent à circuler normalement. Le général français Franchey d'Esperey fut nommé commandant en chef des troupes alliées en Russie.
4. — Après que les troupes allemandes eurent quitté le territoire de la Pologne, le chef des légionnaires polonais Pilsudski fut proclamé « Chef du gouvernement polonais ». L'évacuation en Russie de la majorité des grandes usines avait affaibli et dispersé la classe ouvrière polonaise. Tout cela permit à Pilsudski de former sans difficulté aucune un *gouvernement bourgeois* ayant à sa tête Moraczewski; ce dernier se distingua immédiatement par une *position en flèche contre le gouvernement soviétique*. Dès l'époque des pourparlers de Brest-Litovsk, le camarade Trostky avait proclamé la reconnaissance de l'entière indépendance de la Pologne. Notre gouvernement proposa à Moraczewski de rétablir les relations diplomatiques. Le gouvernement polonais protesta contre l'établissement du pouvoir soviétique en Lituanie et en Biélorussie. Le 2 janvier, les membres de notre mission de la Croix-Rouge furent fusillés par des agents du gouvernement polonais. En même temps, les hostilités

se déclenchèrent en Galicie orientale, en Silésie autrichienne et en Prusse orientale sur la frontière occidentale de la Pologne.

5. — A propos de la conférence de Zimmerwald, voir la note 106 de la première partie.

6. — Après la révolution en Allemagne, les troupes allemandes qui occupaient l'Estonie, la Lituanie, la Lettonie, la Biélorussie et l'Ukraine s'empressèrent de retourner en Allemagne. Sans rencontrer nulle résistance, l'Armée Rouge commença à progresser à l'Ouest et au Sud. Du 25 novembre au 10 janvier 1919, nous avons occupé à l'Ouest Pskov, Narva, Dvinsk, Minsk, Iouriev, Riga et Mitava. En Ukraine, le gouvernement *de* Skoropadski, abandonné à son destin par les Allemands, ne put faire face au soulèvement des ouvriers et des paysans et dut quitter Kiev; Pétioura le remplaça pendant un bref laps de temps. Cependant, les unités rouges attaquaient déjà du Nord et de nouvelles formations les renforçaient sans relâche. Le 3 janvier, Kharkov était occupé; ce fut ensuite le tour de Tchernigov, le 12 janvier 1919, et celui de Poltava, le 18 janvier 1919.

7. — Le 23 février 1919, de grands meetings et des réunions eurent lieu à Moscou à l'occasion du second anniversaire de la fondation de l'Armée Rouge. Le camarade Trotsky prononça un discours aux cours de commandement, dans le bâtiment de l'ancienne Académie militaire Alexéiev. Le lendemain, 24 février, le rapport « *Sur les fronts* » fut lu à la réunion des élèves de toutes les écoles de Moscou dans la salle des colonnes de la Maison des Syndicats. Ce rapport a été édité en brochure par les Éditions « Monde soviétique », à Moscou, en 1919.

8. — *La désagrégation des armées allemandes* commença par les troupes qui avaient occupé l'Ukraine et nos régions occidentales. La révolution allemande de novembre accéléra ce processus qui se développait sous l'influence du mouvement révolutionnaire en Russie. Les soldats allemands refusaient souvent de se battre avec les rebelles ukrainiens, ils élisaient des soviets de députés des soldats, ainsi que des comités de régiment. L'état d'esprit révolutionnaire des troupes d'occupation a exercé une influence notable sur la désagrégation de l'ensemble de l'armée allemande.

9. — A propos de la paix de Brest-Litovsk, voir des détails à la note 20 de la première partie.

10. — Au sujet de la *transformation de l'armée de l'Assemblée Constituante* en armée de Koltchak et du destin de l'Assemblée, voir plus bas les notes 70 et 71.

11. — A propos du *soulèvement des Tchécoslovaques* et de la lutte menée contre eux, voir la première partie, p. 247 et suiv., ainsi que les notes à ces pages.

12. — L'avantage de la partie qui se bat selon des *lignes opérationnelles intérieures* consiste en la possibilité de gagner du temps en frappant les unités ennemies qui attaquent. La mobilité et l'énergie des actions permettent toujours d'utiliser une telle position à son avantage. En utilisant un réseau dense de voies ferrées au cours de la guerre mondiale, l'Allemagne donna un éclatant exemple d'actions en fonction de

lignes opérationnelles intérieures. La caractéristique fondamentale des conditions opérationnelles de l'Armée Rouge au cours de la guerre civile était son encerclement total par l'ennemi. Cet avantage théorique devint une réalité à partir du moment où nous avons organisé un appareil centralisé de direction des opérations militaires et que nous avons pu utiliser toutes les forces et tous les moyens du pays (voies ferrées, régions fortifiées, etc.): en un mot, à partir du moment où notre armée devint une armée régulière et que le pays se transforma en camp militaire sur le plan matériel et moral.

13. — Nous *n'avons pas réussi à sauvegarder l'oasis du Donetz* cette fois-là. Ayant rassemblé une armée de volontaires du Kouban et du Caucase, Dénikine développa une offensive impétueuse contre le flanc droit du front méridional (X^e armée) sur Tsaritsyne. Affaiblies par une avance ininterrompue, nos unités continrent à grande peine l'ennemi. L'arrivée d'une importante cavalerie sur nos arrières obligea la X^e Armée à se replier vers le Nord. Le 19 mai, Dénikine commença son offensive sur le flanc droit de notre front, dans le secteur de Louzovka. La brigade de Makhno qui défendait ce secteur ne supporta pas le coup, et, par la brèche ainsi ouverte, la cavalerie ennemie pénétra sur notre territoire. Malgré une forte résistance, les ouvriers du Donetz furent contraints de supporter encore pendant six mois le pouvoir des Blancs (pour de plus amples détails à ce sujet, voir le chapitre : « Front Sud »).

14. — Au sujet de *la perte d'Arkhangelsk et de Mourmansk*, voir les notes 74 et 78 de la première partie.

Le 1^{re} janvier 1919, des régiments italiens, américains et serbes, formés par d'anciens prisonniers de guerre réussirent à se joindre aux troupes anglaises *de* débarquement. En dehors de l'occupation de nos territoires et de nos richesses au Nord, les Alliés tentaient inlassablement de progresser vers l'Oural et la Volga, pour opérer la jonction avec Koltchak. Après la prise de Chenkoursk, le 1er janvier l'ennemi se trouvait à 70 verstes au Nord de Vologda. À cette époque, notre ^{VI^e} Armée n'avait que des objectifs défensifs. Elle ne se contentait toutefois pas de se défendre : elle portait également, de temps à autre, de sérieux coups à l'ennemi. Notre première victoire fut la *reprise de Chenkoursk*. Sur un terrain extrêmement difficile, dans la neige jusqu'aux genoux, dormant à la belle étoile par — 370, nos soldats prirent d'assaut la Haute Montagne et chassèrent l'ennemi des positions fortifiées qu'il occupait. Pendant tout un mois (jusqu'à la mi-février), notre armée progressa de 150 à 200 verstes. Néanmoins, le temps des opérations décisives n'était pas encore venu.

15. — A la fin du mois de décembre 1918, le *gouvernement soviétique ukrainien* disposait des troupes *régulières* suivantes : une division d'infanterie commandée par Kropivianski et une seconde division d'infanterie sous la direction d'Aoussème; cette dernière comprenait également un régiment rouge de Cosaques.

16. — A propos des heurts entre nos unités et les gardes-blancs d'Estonie au début de 1919, voir plus bas la note 76.

17. — Au sujet de *la guerre civile en Finlande*, voir la note 25 de la première partie.

18. — *La situation sur le front à cette époque est à consulter.*
19. — A propos des « *rideaux* », voir la note 48 de la première partie.
20. — *Le Bureau Central de Distribution de l'Armée Rouge fut créé le 1^{er} juin 1918.* Toutes les instances et autorités de distribution furent transférées sous ses ordres. Un Conseil fut nommé à la tête du Bureau central de distribution; il comprenait un chef supérieur de l'approvisionnement (un spécialiste) et deux commissaires. Cette organisation fut maintenue jusqu'au mois de décembre de 1918, quand le principe du commandement unique fut appliqué par la nomination du camarade Mejlaouk au poste de chef supérieur du Bureau central de distribution.
21. — Le VIII.^e Congrès du P.C.R. (b) eut lieu à Moscou du 18 au 23 mars 1919 (voir note 69 de la première partie. Les thèses du camarade Trotsky se trouvent dans la première partie pp. 220 à 232, sous le titre « Notre politique d'édification de l'armée ». Etant donné le départ du camarade Trotsky pour le front oriental, c'est le camarade Sokolnikov qui présenta le rapport principal sur les problèmes militaires. Après le co-rapport du camarade Smirnov, de longs débats à propos de la politique militaire eurent lieu dans le cadre de la commission militaire spéciale du congrès. Après discussions, le congrès approuva les thèses du camarade Trotsky.
22. — Au sujet de la situation sur *le front oriental*, voir plus bas la note 70.
23. — Du temps du Conseil supérieur de la Guerre et au cours de la première période qui suivit l'organisation des commissariats militaires (voir à ce propos la note 48 de la première partie, ces derniers étaient coiffés par des spécialistes militaires; chacun d'entre eux avait pour adjoints deux commissaires. A partir du deuxième semestre de 1919, de nouvelles *dispositions* furent appliquées, selon lesquelles la responsabilité de l'activité militaire incombait dans les régions, les districts et les provinces aux Commissaires militaires; en qualité d'aides techniques, on leur avait adjoint des chefs militaires nommés parmi les spécialistes.
24. — *La fusion de tous les organes d'approvisionnement* de la République fut décidée par le décret du 9 juillet 1919 de l'Exécutif central. Voici les points principaux de ce décret : « En vue d'unifier l'approvisionnement de l'Armée Rouge, à l'exception de son ravitaillement, assuré par le commissariat du peuple à l'Approvisionnement, et afin d'augmenter la productivité des usines d'armement ainsi que d'accroître la rapidité et l'exactitude de la distribution du ravitaillement tant sur les arrières que sur le front, l'Exécutif central décide :
- 1) Le camarade Rykov est nommé chef suprême de l'approvisionnement de l'Armée Rouge et de la Flotte Rouge par le Conseil extraordinaire et Plénipotentiaire des ouvriers et des paysans à la Défense.
 - 2) Le Conseil extraordinaire et Plénipotentiaire de la Défense devient membre du Conseil militaire révolutionnaire de la République.

3) Tous les organes d'approvisionnement du commissariat du peuple à la Guerre et à la Marine; toutes les autorités centrales ou locales, aussi bien des arrières que du front; la Commission extraordinaire d'approvisionnement de l'Armée Rouge ainsi que la Direction centrale des stocks militaires avec toutes leurs instances locales sont placées sous les ordres du Conseil extraordinaire et plénipotentiaire de la Défense. Ce dernier a les pleins pouvoirs de nommer, muter, arrêter et livrer au tribunal tous ses subordonnés, y compris toute personne ayant quelque chose à voir avec l'approvisionnement de l'armée. »

25. — Selon l'ordre n° 220, une importante quantité de moyens de transport avait été prévue : un transport de marchandises d'une division de tirailleurs comprenait 612 fourgons, sans compter 184 fourgons dans chaque brigade de tir et dans le convoi du régiment. La situation réelle des moyens de transport était généralement beaucoup moins claire, ce qui rendait sensiblement plus difficile l'organisation de l'approvisionnement des unités militaires.

26. — Les *thèses du camarade Tarassov-Rodionov* ont été publiées dans deux numéros des *Affaires militaires*, les n°⁸ 17-18 et 19 de 1919, sous le titre : « L'édification militaire » (vingt thèses au total). En voici des extraits :

« Due à des conditions militaires et économiques, la relative faiblesse numérique de l'Armée Rouge par rapport aux troupes impérialistes rend impossible la guerre de position et la transforme en guerre de mouvement; les militaires communistes sont donc contraints d'apprendre l'histoire et l'art des manoeuvres opérationnelles des guerres précédentes. L'édification de l'Armée Rouge doit elle aussi se soumettre au caractère de manoeuvres de la guerre de classe. Pour une guerre de manoeuvres, il est indispensable de former rapidement une cavalerie, qui a disparu lors de la dernière guerre de position. Il importe également de mettre sur pied une artillerie de campagne légère, des commandos montés et motorisés, des blindés et des trains blindés. Il est indispensable de laisser de côté les gaz et les mines, tout comme d'autres spécimens d'armes lourdes qui sont le dernier cri de la technique militaire bourgeoise...

Les hauts gradés de la direction militaire bourgeoise, les organisateurs responsables et les administrateurs de l'armée impérialiste de position, les chefs de la politique bourgeoise, les généraux et les membres du haut commandement ne comprennent pas et ne reconnaissent pas la politique prolétarienne de classe; ils considèrent les méthodes militaires bourgeoises comme étant apolitiques, au-dessus des classes et les seules justes. En conséquence, ils ne peuvent être d'aucune utilité à l'Armée Rouge, et c'est pourquoi l'Armée Rouge n'en a pas besoin. »

27.—*La guerre civile en Amérique du Nord* dura quatre ans, de 1861 à 1865. Les contradictions des intérêts économiques et la libération des esclaves conduisirent les propriétaires fonciers aristocrates du Sud à l'effondrement armé avec les industriels du Nord. Une supériorité du personnel de commandement et des masses habituées à supporter les rigueurs de la guerre donna de grands avantages au Sud conservateur. Disposant surtout d'une population citadine (il est vrai, numériquement supérieure),

le Nord — auquel faisait totalement défaut un corps de commandement — subit tout d'abord une série de défaites. Néanmoins, la victoire finale lui revint.

28. — *La première directive à la V' Armée* fut donnée le 11 août 1918, après notre retraite de Kazan. La formation de cette armée commença au début du mois d'août. Elle défendait la route de Moscou et fut pressentie pour porter le coup central aux troupes tchécoslovaques. Avec un groupe de la I^{re} Armée, le 10 septembre, la V' Armée entra en combattant dans Kazan; puis elle commença une progression rapide en direction d'Oufa. La V' Armée a pleinement rempli son devoir sur le front oriental jusqu'à la déroute complète de Koltchak.

29. — Au sujet de la *première offensive de Ioudénitch* et ses insuccès, voir la note 76.

30. — Le Centre national était une organisation contre-révolutionnaire orientée vers l'Entente. Voici sa brève histoire, d'après les matériaux de l'acte d'accusation du camarade Krylenko. En août 1917, donc avant même la révolution d'Octobre, eut lieu à Moscou une réunion de responsables politiques sous la présidence de Rodzianko; cette réunion constitua un soviet des Responsables politiques dont voici le programme: a) combattre le pouvoir soviétique; b) restaurer la propriété privée et c) reconnaître la monarchie constitutionnelle en tant que seule forme de gouvernement convenant à la Russie.

En mars 1918, deux centres contre-révolutionnaires se formèrent presque en même temps à l'intérieur de la République soviétique : un centre de droite, sous la direction de l'ancien ministre Krivochéline et du professeur Novgorodtsev, ainsi qu'un centre de gauche intitulé « Union pour la renaissance de la Russie »; des socialistes populistes, des socialistes-révolutionnaires de droite, le groupe « Edinstvo » (« Unité ») et des men-chéviks de droite faisaient partie du second. A la suite de la scission intervenue au sujet de la paix de Brest-Litovsk, une partie des militants du centre de droite formèrent une nouvelle association sous le nom de « Centre national », d'orientation alliée. Dans toutes ces organisations, l'offensive de Koltchak et de Dénikine provoqua l'espoir d'une chute prochaine du pouvoir soviétique. En vue de préparer le nouveau pouvoir, un « Centre tactique » fut créé en mars-avril 1919; il était composé de délégués du soviet des Responsables politiques, du Centre national et de l'Union pour la renaissance de la Russie. Cette association avait des contacts avec Dénikine et avec l'organisation militaire de Moscou. En août 1919, toutes ces organisations furent démasquées et on entendit parler d'elles entre le 16 et le 20 août 1920, au Tribunal suprême de l'Exécutif central. Furent impliqués dans cette affaire : Chtchepkine, Léontiev, Ourousov, le prof. Kapte-rev, le prof. Melgounov, V. I. Rozanov, S. A. Kotliarevski, Kichkine, D. Protopopov et bien d'autres. La majorité des responsables fut condamnée au peloton d'exécution; néanmoins une partie d'entre eux fut amnistiée par la suite et les peines furent commuées en réclusion à divers termes, qui en prison, qui dans un camp.

31. — Les thèses du camarade Smilga furent proposées dans son discours de décembre 1919 à la réunion des responsables politiques. S'élevant contre le système de direction collégiale, à la place des conseils de guerre, le camarade Smilga propose d'instituer des postes de commissaires spéciaux, qui auraient sous leurs ordres les départements politiques, et notamment les sections spéciales et les tribunaux révolutionnaires. Selon lui, ces commissaires devraient également s'occuper du système des récompenses. De plus, le camarade Smilga pensait qu'il était possible de: 1) donner aux commandants le droit de donner seuls des ordres; 2) supprimer les commissaires dans les sections et troupes militaires dirigées par des personnes expérimentées. L'article du camarade Smilga au sujet du commandement unique a été publié dans le n°2, 1919, de *la Pensée militaire* — organe du conseil militaire révolutionnaire du front oriental.

32. — L'ordre n° 180 (secret), du 11-12-1919, se trouve à la p. 792.

33. — En liaison avec la défaite de Koltchak, Ioudénitch et Dénikine, le gouvernement britannique — force principale de la contre-révolution européenne — a reconnu l'inanité du plan consistant à vaincre la Russie soviétique par les armes. Dès le Congrès des soviets de décembre 1919, notre gouvernement s'occupa surtout de relever l'économie. Le *camarade Litvinov* commença ses *pourparlers* avec le *représentant de la Grande-Bretagne* O'Grady, à Copenhague, dès décembre 1919.

34. — La *conférence panrusse du P. C. R. (b)* eut lieu en septembre 1920, lors de revers sérieux sur le front polonais. Après un long examen de la question, la conférence décida d'accepter la paix avec la Pologne, afin de concentrer toutes les forces dans la lutte contre Wrangel.

Les objectifs de l'activité du Parti étaient la question la plus importante à l'ordre du jour de la conférence. Après discussions au sujet des sommets et de la base, une résolution fut adoptée; elle prévoyait notamment des mesures pratiques pour l'épuration du parti, la lutte contre les abus, les excès et le bureaucratisme. Cette même conférence élut les premiers membres (ils furent provisoires jusqu'au Congrès) de la Commission de contrôle et définit les tâches de cette dernière.

35. — Une partie du personnel de commandement du front de Pétrograd ourdit un *complot contre le gouvernement soviétique* à Kronstadt, Orenbaum, Krasnala-Gorka et ICrasnolé-Siélo. Cette organisation avait partie liée avec Ioudénitch et se proposait d'occuper Pétrograd en même temps que les troupes de l'armée du Nord-Ouest. Les conjurés avaient des contacts sur deux cuirassés (le Pétropavlovsk et l'Andrei Pervozvanny) et comptaient sur ces appuis, de même qu'ils espéraient l'aide de la flotte anglaise. Neklioudov, commandant du fort « Krasnala-Gorka », se trouvait à la tête de ce complot. Le soulèvement commença prématurément, les commandants des cuirassés ne se rangèrent pas aux côtés des mutins et l'aide anglaise fit défaut. C'est pourquoi le 12 juin 1919, seule Krasnaia-Gorka se trouva aux mains des conjurés. A la suite du bombardement effectué de Kronstadt, le 16 juin, Krasnala-Gorka fut à nouveau occupée par un détachement de marins.

36. — Au sujet de « l'Union pour la renaissance de la Russie », voir plus haut note 30.
37. — Pour caractériser les vues du professeur A. Svétchine sur le « Camp de Wallenstein », voici deux phrases de son article : « Les types culturels et de classes des armées », revue *les Affaires militaires*, no 15 : « La véritable formation de l'armée de la République commencera seulement lorsqu'elle dépassera sa crainte devant le général caracolant sur son cheval blanc, quand elle récusera toute surenchère — du type milice, instruction généralisée, conseils et para-conseils de guerre, et lorsqu'enfin les responsables, notamment les commandants d'armée, ne seront plus privés de tout pouvoir réel... Une immense force d'édification se trouve dans l'isolement et l'indépendance face aux influences civiles du camp de Wallenstein, dans son fondement antimilice, dans sa patience — religieuse, politique et sociale, ainsi que dans la concentration de toutes ses forces pour former une conception de vie propre au soldat. »
38. — « *La Commission pour l'étude et l'utilisation de l'expérience de la guerre mondiale de 1914-1918* » a été créée vers la fin de 1918 près du grand-état-major panrusse. En dehors de ses travaux à propos de la guerre mondiale, la Commission organisait des réunions publiques sur différents sujets militaires. A la première réunion, le 21 novembre 1920, on écouta le rapport du camarade Vatsétis sur « La formation des forces armées sous le feu de l'ennemi et son influence sur la stratégie ». Le camarade Trotsky prit la parole lors de la seconde réunion publique à propos d'une armée de milice.
39. — Il s'agit du *livre de Jaurès : L'Armée nouvelle*. Il en existe une très mauvaise traduction russe sous le titre : *Novata Armila*.
40. — Le IXe Congrès du P.C.R. eut lieu du 29 mars au 4 avril 1920. A l'ordre du jour figuraient : le rapport du Comité central; les problèmes courants de l'édification économique; le mouvement professionnel; des questions d'organisation; les tâches du Komintern; la transition à un système de milice, etc. Les thèses proposées devinrent la résolution du Congrès sur le rapport du camarade Trotsky.
41. — Les *thèses essentielles* de Herschelman proposées dans son article sont les suivantes : l'espoir de la cessation des guerres est irréalisable; la guerre ne disparaîtra pas parce qu'elle répond trop bien à la nature de l'homme. En guise de démonstration, et pour prouver qu'on ne peut pas résoudre les questions politiques fondamentales en dehors de la guerre, Herschelman se réfère à l'étude historico-dogmatique de Danievski : « Le système d'équilibre politique, le légitimisme et le début de la nationalité. » Ces trois systèmes qui furent proposés pour se débarrasser des guerres se montrèrent impuissants; donc, le problème de la paix dans le système des États n'a pas encore été résolu. Plus loin, Herschelman développe les vues de Danievski au sujet de ces trois systèmes.

L'Officier rouge, revue pédagogique-militaire, commença à paraître le 1er octobre 1918; il était édité et rédigé par des collaborateurs de la Direction principale des écoles militaires.

Les Affaires militaires — revue militaro-scientifique, publiée sous la direction d'un groupe de spécialistes militaires travaillant à la Commission de recherche et utilisation de l'expérience de la guerre mondiale de 1914-1918. La revue disparut en 1920, sur ordre du camarade Trotsky.

43. — A la fin de 1918 (voir notes 103 et 105 à la première partie), les combats se déroulaient sans relâche avec plus ou moins de succès sur le front méridional. Avec quelques modifications négligeables, la ligne du front passait à proximité de la frontière de la région du Don. Cette situation demeura inchangée jusqu'au début de notre offensive, le 4 janvier 1919. Sous la pression des Alliés, un accord intervint à ce moment entre l'ataman Krasnov et le général Dénikine; en vertu de cet accord, l'Armée du Don devenait partie intégrante des forces armées du Sud de la Russie, dont le haut commandement se trouvait aux mains de Dénikine. Au début de janvier, ce dernier donna l'ordre de transférer du front du Caucase et de la Caspienne les unités de l'armée caucasienne de volontaires du général Wrangel, libérées par les victoires qu'elles avaient remportées sur les XI^e et XII^e Armées Rouges. Au début de janvier, nos forces sur le front méridional étaient composées des unités des VIII^e, IX^e, X^e et XIII^e Armées; elles étaient issues des unités révolutionnaires ukrainiennes (anciennement, groupe du camarade Kojevnikov). Le 8 janvier 1919, l'Armée du front méridional entama son offensive victorieuse en vue de liquider le groupe adverse de Voronej. Le 21 janvier, l'Armée Blanche du Don se retirait rapidement, n'opposant une certaine résistance que sur les routes du Donbass. Les unités ukrainiennes combattaient sur le flanc droit du front méridional et, surmontant une mince résistance des bandes de Petlioura, le 20 janvier, elles atteignirent une ligne allant de Cranta à Sinelnikovo, en passant par Poltava.

44. — Au sujet du tournant de Koltchak, voir ci-dessous les notes 70 et 71.

45. — Le 22 janvier, la ville d'Orenbourg fut occupée par la 1^{re} Armée du front oriental et les détachements du camarade Zinoviev venus du Turkestan. *C'est ainsi que fut établie la liaison entre la Russie et le Turkestan.*

46. Pour s'y retrouver dans le soulèvement des koulaks, il est indispensable de revenir quelque peu en arrière. En 1919, vers la mi-mars, dans le rayon des stanitsa implantées sur les deux rives du Don dans le secteur Kazanska-Ta-Véchenskala, éclata le soulèvement des Cosaques. Cette émeute avait été préparée par le commandement de l'Armée du Don en retraite. L'avance rapide de nos unités, leur petit nombre, l'activité imprécise des sections spéciales et politiques — à quoi il fallait ajouter les actions irréfléchies et les erreurs des autorités locales — éveillèrent un état d'esprit hostile chez les koulaks du Don. Le corps expéditionnaire recruté dans la IX^e Année pour liquider cette insurrection ne réussit pas à venir à bout de sa tâche. Vers la mi-avril, les insurgés comptaient plus de 30.000 combattants, 27 mitrailleuses et 6 pièces

d'artillerie. Cette émeute joua un rôle très important dans le déroulement des opérations du front méridional contre Dénikine.

47. — *L'insurrection de Grigoriev débuta le 7 mai 1919.* Ancien des bandes de Petlioura, en janvier 1919, Grigoriev passa de notre côté avec tous ses détachements lors de l'offensive de l'Armée Rouge en Ukraine. Il se battit alors contre Petlioura. Au moment du soulèvement, ses détachements de francs-tireurs comptaient 15.000 combattants et possédaient 40 pièces d'artillerie, 10 autos blindées, 10.000 obus et 6 millions de balles (les chiffres sont cités d'après le rapport du camarade Antonov-Ovsiénko, commandant des années du front ukrainien, présenté au camarade Trotsky le 12 mai 1919). Le matériel militaire avait été capturé par Grigoriev chez les Austro-Allemands, les Grecs et les Roumains à Kherson, Nikolaïev et Odessa. On envisagea le transfert de la division dans le secteur du Donbass; néanmoins, cette mutation n'eut pas lieu, car on se rendit compte que Grigoriev recherchait des moyens d'entente pacifique avec les Cosaques. Ayant reçu l'ordre de transférer sa division en Bessarabie pour se battre contre les Roumains, Grigoriev refusa d'obtempérer et le 7 mai, il se retourna contre le pouvoir soviétique. Son soulèvement éveilla quelques sympathies dans la région de Kherson d'où il reçut une certaine aide. Au moment de la défection de Grigoriev, la HP Armée (dépendante de la direction d'Odessa) avait déjà reçu l'ordre d'attaquer sur le front. Au lieu d'exécuter cet ordre, les troupes furent contraintes de concentrer leurs forces en vue de la liquidation de l'émeute de Grigoriev. Le 23 mai, le camarade Vorochilov (commandant des troupes du secteur de Kharkov) rapportait la défaite complète de Grigoriev et la liquidation du soulèvement. La mutinerie de Grigoriev influença néanmoins le déroulement des opérations contre les Roumains et joua contre l'aide de l'Ukraine au front méridional, car d'importantes forces furent détournées du front intérieur.

48. — Au sujet de « *l'organisation militaire* » de notre parti, voir la note 2 du premier volume. Malgré de difficiles conditions de travail, une conférence panrusse des organisations militaires fut convoquée pour le 16 juin 1917; y participèrent des délégués de cinq cents unités différentes, représentant environ trente mille bolchéviks. La conférence nomma un Bureau central des organisations militaires, ayant pour objectif d'unifier l'activité des cellules du Parti au sein de l'armée.

49. — A la suite de trois mois d'efforts de l'Armée Rouge (janvier-avril 1919) pour porter un coup mortel dans le Sud de la Russie aux gardes-blancs, ces derniers se trouvèrent encerclés entre le Donetz septentrional, le Don et la mer d'Azov dans un quadrilatère allant de Taganrog à Bakhmout, Lougansk et Novotcherkask. Vers le mois de mai 1919, Dénikine réussit à transférer vers le Donbass une grande partie de l'armée caucasienne de volontaires et se préparait à une offensive générale. Tenant compte des avantages d'une situation enveloppante, notre commandement décida de liquider l'ennemi dans la région du Donetz. L'offensive débuta le 8 mai et vers la moitié du mois, après des combats acharnés, nos unités rouges occupèrent une grande partie du Donbass, coupant par la même occasion les liaisons par voie ferrée de l'adversaire avec Rostov.

Le 6 mai, un groupe de cavalerie lancé sur les arrières de Rostov se trouvait déjà à quarante verstes de la ville. N'ayant pas été soutenu par le secteur central, le succès remporté sur les flancs ne parvint pas à lui seul à décider de la victoire escomptée sur l'ennemi. Le 16 mai, Dénikine commençait sa *contre-offensive*. Grâce à une concentration de forces numériquement supérieures et plus fraîches que les nôtres, Dénikine développa son attaque dans deux directions : sur notre flanc droit vers la frontière méridionale du bassin du Donetz et sur Millérovo. Sur le flanc droit de la XIII. Armée, les francs-tireurs de Makhno furent rapidement mis hors de combat; la cavalerie blanche s'engouffra par la brèche ainsi ouverte. Le 23 mai, la ligne de notre front avait reculé de plus de cent verstes à l'Ouest. Le 1^{er} juin, les volontaires occupaient déjà Bakhmout. La supériorité numérique de Dénikine lui permit en même temps de développer une attaque en direction de Tsaritsyne, en vue d'opérer une jonction avec les Cosaques insurgés du district de Khopersk. Le 24 mai, les unités de Dénikine forcent la région du Donetz septentrional et la station Kamenskaïa, pour atteindre Millérovo le 29 mai.

Le 7 juin, c'est la jonction avec les Cosaques insurgés. En juin 1919, l'ensemble du front méridional battait en retraite. L'état des troupes, épuisées par les combats antérieurs et l'absence totale de réserves, rendait plus difficile l'évacuation des troupes de la ligne de feu.

50. — Au sujet du *repli de Koltchak*, voir plus bas la note 75.

51. — *Émeute de Makhno* — mouvement insurrectionnel anarchiste du paysannat ukrainien. Dès 1918, au temps de l'occupation allemande, Makhno menait une lutte de partisans contre les Allemands et contre Skoropadski. Lors de notre première offensive en Ukraine, Makhno passa du côté de l'Année Rouge. Cependant, grâce à l'appui des koulaks de la région de Goulial-Polié, il se retourna rapidement contre le pouvoir soviétique. Makhno soutint tout d'abord l'offensive de Dénikine, pour recommencer par la suite une guerre de partisans sur ses arrières. Les bandes de Makhno furent définitivement liquidées en 1921, après la levée du rationnement du pain et le passage à une politique de commerce libre.

52. — A propos de *l'offensive de mai* du corps du Nord-Ouest sur Pétrograd, voir la note 76.

53. — Au sujet du *déroulement des événements à l'Est*, voir la note 75.

54. — La *Justesse de la politique militaire* du Comité central du parti communiste russe (bolchévik) et du commissariat du peuple à la Guerre fut approuvée au cours de ces journées par : a) la réunion des responsables politiques de la VIII. Armée à Voronej, le 11 juillet 1919, et b) la réunion des responsables du parti de la XIII^e Armée et de l'organisation de Liveni du Parti communiste russe (bolchévik), le 13 juillet 1919.

55. — Le *processus de transformation des armées de francs-tireurs* en unités régulières allait extrêmement lentement en Ukraine. Dans sa résolution du 4 août, le Bureau politique du Comité central du Parti communiste ukrainien constatait : « Il n'y

a encore pratiquement ni réseau *de* comités politiques, ni discipline, ni personnel de commandement instruit, ni ravitaillement organisé, ni même direction rigoureusement organisée. La cause fondamentale de cette situation — ajoute la résolution — c'est qu'il faut former une armée régulière en Ukraine dans les conditions d'une guerre civile toujours plus acharnée et dans la confusion d'un esprit de guérilla qui se survit. »

56. — Les *Izvestia* de l'Exécutif central du 10 juillet 1919 publient un article du camarade *Tarassov-Rodionov*, intitulé : « *Une compagnie de communistes* ». Se fondant sur une expérience d'utilisation des communistes dans l'une des divisions du front méridional, l'auteur conclut à l'inorganisation et l'inutilité de l'emploi de ces précieuses forces dans l'armée.

57. — Les *deux décrets* mentionnés eurent une grande importance pour l'aide aux familles des mobilisés dans l'Armée Rouge. Le premier décret du Sovnarkom : « Au sujet du labour et des semailles des familles de soldats rouges mobilisés », fut promulgué le 20 mai 1919. Il astreignait toutes les Directions agricoles, ainsi que les soviets ruraux, à prendre toutes les mesures adéquates pour labourer lesdits champs, grâce à une aide élargie et même à la conscription obligatoire du travail. Il était également proposé au commissariat du peuple à la Guerre d'accorder des permissions aux soldats rouges pendant les périodes de récolte. La résolution du Conseil de la Défense sur l'approvisionnement des familles de soldats rouges fut promulguée le 20 août 1919. En vertu de ce décret, les familles des soldats rouges recevaient des rations supplémentaires sur les cartes, d'alimentation « Etoile rouge ».

58. — A propos de la *création de la V^e Armée*, voir la note 28.

59. — *Par ordre du Jour no 220*, en date du 13 novembre 1919, les effectifs d'une division d'infanterie de trois brigades (9 régiments) furent versés dans l'Armée Rouge. Ces effectifs étaient constitués d'unités sibériennes. La division correspondait à l'ancien corps d'armée d'infanterie. Ces effectifs subsistèrent jusqu'à la fin de la guerre civile.

60. — *La XIV^e Armée*, en dépit de durs échecs pendant sa retraite en Ukraine, garda ses cadres et, ayant reçu les renforts indispensables, redevint une des meilleures armées du front Sud. C'est dans la zone occupée par celle-ci que Dénikine concentra ses meilleures divisions de volontaires, mais la XIV^e Armée forma un groupe de choc, qui infligea à Dénikine une terrible défaite milieu octobre 1919 près d'Orel.

61. — Sur notre contre-offensive d'août 1919, voir ci-dessous note 66. Les succès de cette offensive furent en partie paralysés par la *percée de notre front par une masse importante de la cavalerie du Don (7.000 sabres) commandée par le général Mamontov*. Le 10 août, ayant rompu le front à Novokhopersk, cette cavalerie pénétra profondément sur nos arrières à Tambov, Kozlov, Eletz et Voronej. Mamontov parcourut les noeuds ferroviaires, anéantissant les communications, les entrepôts et pillant la population locale. Ce raid affecta profondément le travail effectué sur nos

arrières et détourna de leur but une partie de nos forces pour résister à l'attaque. Le raid fini, Mamontov réussit à rejoindre les armées de son front à Voronej.

62. — *La guerre des partisans* représente des actions indépendantes de détachements détachés des armées régulières, ayant coupé toutes liaisons avec elles, ne serait-ce que provisoirement, et causant des dommages à l'adversaire, surtout sur ses arrières. La vulnérabilité de l'arrière-front crée les conditions les plus favorables au développement de l'action des partisans (*comparer avec l'action des détachements de partisans sur les arrières du front de Napoléon en 1812*).

L'action de ces détachements consiste, principalement, à interrompre ou à rendre difficiles les communications de l'armée ennemie avec ses sources d'approvisionnement, de ravitaillement, d'équipement et de recrutement, et vise aussi à anéantir ces mêmes sources. L'organisation de leurs propres forces sur les arrières ennemis, l'organisation de la propagande et la création de réseaux de renseignements font aussi partie des tâches les plus importantes des partisans.

63. — *La formation d'un petit nombre de détachements de cavalerie à partir des forces recrutées par les commissariats militaires locaux* ne donna de bons résultats qu'en 1920. Une grande partie de la II^e Armée de cavalerie, qui combattit contre Wrangel, était formée de ces « compléments ».

64. — *L'intervention de Mironov* est retracée dans les documents publiés par le camarade Smilga (« Etudes militaires », édition « Equateur ») de la manière suivante : Mironov, ancien colonel cosaque, forma une division de volontaires après la révolution d'Octobre portant son nom; dans sa division, il n'y avait pas de cellules communistes, il traitait les commissaires avec méfiance. Mironov jouissait de grandes sympathies parmi la population de sa stanitza natale d'Oust-Medveditzkaia et de ses environs. Au moment de l'offensive de janvier-février 1919, il commandait un groupe de deux divisions, devançant la IX. Armée en direction du Donetz du Nord. Il aspirait déjà, à ce moment, à mériter la réputation de défenseur des intérêts cosaques contre le danger communiste et il le manifestait par l'emploi de procédés démagogiques et par *une* propagande conduite contre les militants locaux. Nos erreurs politiques dans la région du Don le placèrent sur un terrain favorable pour exercer semblable démagogie. Cela contraignit le haut commandement à muter Mironov sur le front Ouest. Au début des succès de Dénikine, le Soviet révolutionnaire du front Sud insista pour le faire nommer à nouveau commandant d'un corps d'armée du Don, alors en formation dans la ville de Saransk. Dès cet instant, Mironov se comporta *de* manière fort suspecte, il envoya des télégrammes contenant des ultimatums au gouvernement soviétique et prit la parole dans des meetings pour protester vivement contre la politique de Lénine et de Trotsky. Au milieu d'août, lorsque le front Sud commença à lancer sa malheureuse offensive contre Kharkov et que la cavalerie de Mamontov perça le point de jonction des VIII^e et IX^e Armées et occupa Kozlov et Eletz, Mironov décida, sans ordre du commandant du front Sud de « monter » au front sous prétexte du sabotage du gouvernement lors de la formation de son corps d'armée. Le camarade Smilga tenta de dissuader Mironov, le fit venir à Penza, mais rien n'y fit, et le 23 août, Mironov,

ayant fait connaître sa décision de combattre sur deux fronts (contre Dénikine et contre les Bolchéviks), fit faire mouvement à ses unités vers la 23^e division d'infanterie qu'il commandait et sur l'appui de laquelle il comptait. Ses forces comptaient environ 4.000 combattants (dont 2.000 seulement étaient armés), un millier de cavaliers, deux canons, dix mitrailleuses. Les calculs de Mironov visant à rassembler autour de lui les masses cosaques ne se réalisèrent pas. Il fut déclaré rebelle. Pour liquider l'insurrection, un détachement de marche, composé d'unités de réserve des I^{er} et IV^e Armées et aussi d'unités de la zone fortifiée de Samara fut formé, sous le commandement unique du camarade Goldberg. Les premiers heurts eurent lieu le 26 août. Mironov échappa avec bonheur aux poursuites jusqu'au moment où il se trouva face à face avec le corps de cavalerie du camarade Boudienny, venu du groupe Sud du front Est à l'aide du front Sud. En quelques heures, il fut mis fin à la rébellion. Mironov et tous ceux qui avaient participé activement à l'insurrection furent condamnés à être fusillés, mais une majorité d'entre eux, au nombre desquels Mironov, furent grâciés par une décision de Præsidium du Comité central exécutif panrusse. Dans la lutte contre Wrangel, Mironov commanda la II^e Armée de cavalerie. Il fut à nouveau arrêté lors de l'hiver 1921 pour avoir participé à l'organisation de l'insurrection dans le territoire du Don et fusillé.

65. — Afin de comprendre plus clairement le programme de Mironov, je cite des extraits de *l'Ordre du four-Appel du commandant du corps d'armée du Don Mironov, daté du 22 août* : « Citoyens honnêtes de la République Russe, la ville de Kozlov, où se trouvait l'état-major du front Sud, est évacuée. L'Armée Rouge, sous la pression des hordes de Dénikine, est privée de ses fondements moraux, elle recule, comme elle recule sur le front Ouest sous la pression des légions polonaises.

Après de terribles sacrifices humains consentis sur son autel, l'étau se resserre autour de la révolution russe. Un danger mortel que la révolution hongroise n'a pas su éviter menace la terre et la liberté.

On doit voir les raisons de cet échec de la révolution dans les actions incessantes et mauvaises du parti dirigeant, du parti des communistes qui ont soulevé contre eux l'indignation générale et le mécontentement des masses laborieuses. »

Cet appel se terminait par l'appel suivant : « que reste-t-il à faire au cosaque, déclaré hors la loi et promis à une extermination impitoyable ? Il ne lui reste qu'à mourir en se battant avec acharnement.

Que reste-t-il à faire au cosaque, lorsqu'il apprend que l'on a donné sa maison à un autre, que des étrangers se sont emparés de son exploitation agricole et que son bétail a été emmené dans la steppe, dans un enclos ? Il ne lui reste qu'à brûler sa stanitza et sa ferme. Aussi tous les cosaques se sont-ils transformés en vengeurs acharnés de la vérité et de la justice profanées par les communistes; ce qui, ajouté au mécontentement général de la paysannerie laborieuse de la Russie, provoqué par les communistes, menace les conquêtes de la révolution d'une destruction définitive et le

peuple d'un nouvel esclavage. Pour sauver les conquêtes révolutionnaires, il ne reste qu'une voie : renverser le parti des communistes. »

66. — On n'a pas réussi à mettre de date précise sur ces notes. Elles furent écrites après la contre-offensive d'août du front Sud contre le général Dénikine. Aux environs du 1^o août 1919, nos unités en retraite sur le front Sud s'arrêtèrent sur la ligne : Nicolalev-Elisavetgrad, la gare de Bobrinsky, Romny, Obolan, Koroteak, la gare de Lisky, Povorino, Kamychine, et plus avant jusqu'à l'embouchure de la Volga. À partir de ce moment, notre commandement décida de contre-attaquer dans deux directions très importantes :

a) Depuis le front Balachev-Kamichine vers le cours inférieur du Don.

b) Du secteur Kursk-Voronej vers Kharkov. La première direction fut reconnue décisive. *L'offensive de nos troupes* débuta à la *mi-août*. L'adversaire fut battu dans les deux directions et, en 12 jours, nous nous emparâmes, à l'Ouest, de Voltchansk, Koupiansk et Valuiki, parvenant à 60 verstes de Kharkov. À l'Est, nous avançâmes jusqu'à la ligne du cours moyen du Don. Ces succès partiels ne créèrent pas un revirement général de la situation. L'explication des raisons de ces insuccès est donnée dans les notes ci-jointes (on peut suivre la marche des événements grâce à l'index chronologique).

La victoire du camarade Boudenny sous Voronej faisait partie d'un plan général pour écraser Dénikine. Après le raid de Mamontov, l'adversaire reprit son offensive, mais maintenant ses victoires lui coûtaient fort cher. Le 21 septembre, nous abandonnions Kursk et le 14 octobre, Orel. Au milieu d'octobre, la préparation de nos troupes pour une contre-offensive décisive fut définitivement achevée. Dans ce but, deux groupes furent constitués; l'un provenant de la réserve du commandement en chef (une division lettone, la brigade Pavlov, une brigade de cavalerie rouge ukrainienne cosaque) et d'une partie de la XIV^e Armée fut dirigée vers le Nord-Ouest d'Orel pour entrer en action sur la voie ferroviaire de Kursk-Orel; un second groupe appartenant à l'armée de cavalerie de Boudenny fut dirigé vers l'Est depuis Voronej; il devait, en liaison avec des unités de la VIII^e Armée, détruire l'adversaire près de Voronej et attaquer sur les arrières du groupe d'Orel, de l'adversaire, dans la direction de Karstornaia.

Les combats du corps d'armée de cavalerie de Boudenny sous Voronej eurent une importance considérable pour le développement des opérations dans le secteur décisif de notre contre-attaque. Le 24 octobre, la cavalerie de Boudenny, ayant battu les unités du général Mamontov et de Chkouro, occupa Voronej et avança jusqu'au noeud ferroviaire de Kastornaia. La pression simultanée de nos groupes de choc sous Orel et Voronej contraignit l'adversaire à reculer sur tout le secteur central du front.

68. — *Sur la situation au front de la VII^e Armée*, voir la partie « lutte pour Pétrograd » et les notes 78, 79 et 80.

69. — À la suite des combats acharnés qui se déroulèrent pendant des mois, *Dénikine fut obligé de commencer à faire retraite sur tout le front*. Ce n'est qu'aux environs du 1^{er} décembre 1919 que sa résistance fut brisée, ainsi que ses tentatives pour faire échouer notre opération. A la suite de ces combats, nos armées entrèrent de nouveau en Ukraine (on peut suivre la marche des événements sur l'index chronologique).

70. — *Fin mars, sur le front Est, la situation était la suivante* : pendant les 8 mois de vifs combats contre les Tchécoslovaques et l'armée populaire de l'Assemblée constituante, notre Armée Rouge remporta d'importants succès sur tout le secteur Sud du front Est. Le front passa de la Volga à l'Oural; dans son extrémité la plus méridionale, la république soviétique s'était unie au Turkestan; ce n'est que dans le secteur Nord que l'adversaire, après de durs combats, occupa Perm et menaça de ce fait le flanc de notre groupe d'Oufa (V^e Armée). La situation de nos troupes s'améliora aussi considérablement au cours de l'hiver : à partir d'unités non organisées, opérant sans ordre, sans liaison entre elles, les unités rouges se transformèrent en armées régulières, qui surmontaient avec succès les dures conditions géographiques et la résistance farouche de l'adversaire. Cependant, en mars 1919, d'énormes changements eurent lieu aussi dans le camp ennemi. L'effondrement de l'armée de l'Assemblée constituante à Samara força le gouvernement s.-r. de Samara à prendre part à la Conférence d'Oufa où se fit l'unité de toutes les forces contre-révolutionnaires sur un programme de lutte contre les bolchéviks. Un directoire fut créé, comprenant le général Boldyrev, le cadet Astrov, le socialiste populaire Tchaïkovsky, le nationaliste sibérien Vologodsky et le s.-r. Avksentiev. Les restes de l'Armée de la Constituante passèrent sous les ordres du général Boldyrev. La politique du Directoire fut de plus en plus réactionnaire, Koltchak entra en qualité de Ministre de la Guerre au sein du cabinet des Ministres. Le 18 novembre, le Gouvernement Provisoire de toute la Russie fut dissout, le reste de l'Assemblée Constituante, qui avait quitté Samara pour Ekaterinbourg, fut arrêté et transféré à Tcheliabinsk et de là à Oufa. Koltchak fut élu à l'unanimité « Chef suprême » de la Russie. Dès ce moment, parallèlement à la destruction de toutes les organisations ouvrières, aux arrestations et aux fusillades sans fin, commença la formation accélérée d'une armée avec l'aide directe des alliés. Ayant profité d'un moment de diversion de nos forces sur d'autres fronts, Koltchak, au début de mars, sans attendre la pleine concentration de ses forces, lança une offensive énergique vers la Volga, ayant comme but final la prise de Moscou. L'élan opérationnel des blancs se partagea en deux directions : d'un côté sur la Viatka pour faire la jonction avec le groupe des alliés à Arkhangelsk, d'un autre côté à Samara pour faire la jonction avec Dénikine.

Ayant rassemblé des forces très importantes contre le flanc gauche de la V^e Armée au Nord de Oufa, Koltchak passa à l'offensive et, le 13 mars, prit Oufa. Par la suite commença notre retraite sur tout le front de l'Est. Au milieu d'avril, nos troupes, sous la pression de l'adversaire, se trouvaient à 80 verstes de Kazan, à 60 de Samara, à 40 d'Orenbourg.

71. — *La Politique de l'Assemblée constituante à Samara, et ensuite à Ekaterinbourg, déboucha sur la révolution du 18 novembre, portant Koltchak au pouvoir. Les Constituants prirent une série de « terribles » résolutions dont l'étude fut interrompue par un petit détachement de tirailleurs montagnards du 25e régiment d'Ekaterinbourg. Le 19 novembre, ce détachement arrêta tous les membres de l'Assemblée Constituante, Tchernov en tête et le 20 novembre, le Congrès fut installé dans un train de marchandises et dirigé d'abord sur Tcheliabinsk où se trouvait le quartier général du Commandement Tchécoslovaque et de là vers Oufa. Les s.-r. faisant partie du cabinet des ministres du directoire (Avksentiev, Zenzinov, Argounov et Rogovsky) furent envoyés sous surveillance spéciale à Kharbine, et de là en Amérique puis à un endroit de leur choix. L'Assemblée Constituante termina ainsi son existence sur le territoire russe. Une partie des membres de l'Assemblée Constituante d'Oufa passa du côté de la Russie soviétique.*

72. *En 1875, le camarade Stefanovitch, avec les camarades Bokhanovski et L. Deitch, ayant profité des agitations paysannes dans le district de Tchiguirinsk, province de Kiev, décidèrent de tenter d'organiser une insurrection paysanne avec l'aide de manifestes tsaristes. Stefanovitch prépara une fausse charte signée d'Alexandre II, imprimée sur une grande feuille de bristol et marquée d'un sceau doré. En plus de cette charte, Stéfanovitch diffusa aussi au nom du tsar le statut d'une société paysanne « Drougine Secrète ». Sur ces bases, une organisation clandestine fut créée et se mit au travail. Pour plus de détails, sur ce point, voir les notes de Stéfanovitch jointes à « l'Histoire des mouvements révolutionnaires en Russie » de Touny.*

73. — *La République soviétique de Hongrie fut formée le 21 mars 1919. Le Gouvernement petit bourgeois du Comte Karolyi fut obligé, sous la pression des masses révolutionnaires, de renoncer au pouvoir et de le transmettre au parti social-démocrate. Ce parti, n'ayant aucune autorité sur les masses, dut partager le pouvoir avec les chefs du parti communiste hongrois. Le soviet des commissaires du peuple fut formé; en firent partie les communistes (Béla Kun, Tibor Samuelyi, Varga et d'autres) ainsi que des sociaux-démocrates. L'Entente répondit à cette révolution par le blocus et la guerre, en jetant sur la Hongrie rouge des trompes blanches, roumaines et tchécoslovaques. Le résultat de cette lutte de 4 mois fut l'occupation par l'armée roumaine de Budapest et la proclamation de la dictature de l'Amiral Horthy. L'organisateur de l'Armée Rouge, Tibor Samuelyi, se brûla la cervelle, des dizaines de milliers de communistes et de prolétaires furent fusillés, une partie émigra en Autriche et fut libérée grâce à l'intervention de la Russie soviétique.*

74. — *La III^e Armée composée des 29^e et 30^e divisions et d'une brigade spéciale fut disposée à l'extrémité du flanc gauche du front Est. Alors que, au moment où dans les directions de Oufa et d'Orenbourg les unités de la V^e et de la Ire Armée remportèrent jusqu'au début mars un succès très important — la III^e Armée, qui avait protégé d'abord Perm et ensuite Viatka, recula sans cesse. Après de farouches combats, l'adversaire occupa Perm et menaça ainsi dangereusement notre groupe de Oufa. Vers le milieu d'avril, la III^e Armée atteignit Glazov.*

75. — Koltchak remporta ses plus grands succès vers le milieu d'avril 1919. Seuls Orenbourg et Ouralsk restèrent entre nos mains, entamant sa position et le contraignant à étendre fortement le front. La situation menaçante du front oriental attirait toute l'attention du parti des masses paysannes et ouvrières de la République. À une vitesse extraordinaire, se créèrent sur la Volga des régions fortifiées autour de Samara, Simbirsk et Kazan, dans le but de servir d'appui à un front de défense. Des renforts furent envoyés, des divisions furent enlevées d'autres fronts, des communistes furent versés en masse dans les unités. Nos premiers succès furent remportés sous Orenbourg, pour la prise duquel Koltchak transféra de la région de Zlatoust deux divisions du 4^e corps d'armée. Dans le combat du 27 avril sur la rivière Sakmara, ce corps d'armée fut presque entièrement décimé. Cette défaite de l'adversaire permit au commandement du front Est d'achever la concentration d'un groupe de manœuvre qui, ayant mis à profit la position de notre flanc dans la région de Bouzoulouk, passa à l'offensive entre le 20 et 30 avril en direction du Bougouroulan qui fut pris par nos armées le 4 mai. Orenbourg, qui n'était resté défendu que par les ouvriers, repoussa de féroces attaques blanches. C'est de ce moment, *que date le recul de Koltchak sur tout le front.*

76. — Il s'agit des *échecs des unités de la VII^e Armée*, qui, attaquant sans répit l'Estlande en profondeur *et* détachée des bases, rencontra dans la région de Tallin les forces fraîches des formations de gardes blancs et recula vers la mi-février sur la ligne de la rivière Narova et du lac Tchoudskoïe. Le noyau de base de l'adversaire était formé d'unités estoniennes et du « Corps d'armée du Nord » sous le commandement du colonel Dzerojinsky. Ce corps d'armée s'était formé dans la région de Pskov à l'époque de l'occupation allemande, avec des moyens dus à la sollicitude du commandement allemand. Conformément aux accords de Brest-Litovsk, les Allemands devaient évacuer cette région, mais ils décidèrent de transmettre la « défense de l'ordre » aux organisations de gardes blancs qui avaient disposé leurs bureaux de recrutement le long des côtes de la Baltique. Après la révolution allemande et l'offensive de l'Armée Rouge, ce « Corps du Nord » fortement ébranlé, recula jusqu'aux frontières de l'Estlande et commença à se réorganiser sous la direction du commandant en chef Laldoner. Encouragé par ce succès, les gardes blancs occupèrent Narva, Valk et menacèrent Pskov. C'est là-dessus que se terminèrent les opérations militaires de l'hiver.

77. — *L'armée Nord-Ouest de loudénitch* avait été créée à partir des formations mentionnées dans le paragraphe 76. En mai 1919, le prédécesseur de loudénitch, le général Rodzianko, tenta d'étendre son champ d'opérations et d'augmenter ses réserves. Le 14 mai, ce corps d'armée rompit le front de la VII^e Armée entre Narva et Gdov, prit Iambourg et Pskov et commença à avancer rapidement vers Petergoff, Gattchina et Louga. Cette première offensive fut rapidement liquidée et, début août, les gardes blancs se retrouvèrent à leur position de départ. Pendant tout ce temps, Rodzianko et ensuite loudénitch continuèrent à former leurs troupes. Le corps d'armée devint l'armée du Nord-Ouest, qui bénéficia de l'aide matérielle de l'Entente. Les

relations de loudénitchne ne s'arrangèrent pas avec l'Estonie dont il ne souhaitait absolument pas reconnaître l'indépendance.

78. — *Durant la première moitié d'octobre, l'armée du Nord-Ouest fait une seconde tentative pour attaquer Pétrograd.* Le 28 septembre, les unités de l'adversaire nous poussèrent dans la direction de Pskov et de Louga et infligèrent une défaite partielle aux 19e et 10e divisions de la VII^e Armée. Le mauvais travail des services de renseignements de nos états-majors n'avait pas permis à notre commandement de calculer l'importance de ce regroupement des effectifs : les blancs avaient réussi à concentrer des forces supérieures dans le secteur de Iambourg qui était primordial pour eux. La disposition en cordon de la VII^e Armée, affaiblie en nombre et en qualité, l'absence de réserves et de groupes de manoeuvres, tout ceci permit à loudénitch de rompre facilement notre front et le 11 octobre, d'occuper Iambourg. Les principales forces de loudénitch agirent le long de la voie ferrée de Iambourg Gattchina (1^{er} corps d'armée), ils lancèrent une attaque secondaire, qui devait assurer la possibilité de prendre Pétrograd, en direction de Louga et le long de la côte Sud du Golfe de Finlande. Le 17 octobre, les blancs occupaient sans combat Gattchina et Strugui-Belye. De cette manière, Pétrograd le Rouge était sérieusement menacé.

79. — *Vers le 19 octobre, lorsque fut prononcé ce discours au soviet de Pétrograd, la situation du front avait terriblement empiré.* Déjà, dans la soirée du 17 octobre, le flanc gauche de la VII* Armée se trouvait à une distance de 15 verstes de la voie ferrée Niko-laevskaia: l'interruption de cette route eut rendu possible l'entrée de loudénitch dans Pétrograd. Le 18 octobre, le général Rodzianko confiait aux troupes du 1^{er} corps d'armée la tâche de se rendre maîtres de la ville. Nos unités, grâce à la réduction du front et à la proximité du centre d'approvisionnement, acquérèrent du ressort et une grande stabilité : au lieu d'un recul continu, elles se maintinrent sur chaque position favorable. En même temps, des groupes formés par les meilleurs communistes furent envoyés au front, l'état-major du commandement fut en partie changé, les unités les plus éprouvées furent renvoyées à l'arrière, de nouveaux renforts arrivèrent, la propagande fut renforcée et enfin, sur l'ordre du camarade Trotsky, la ration alimentaire fut doublée. Le camarade Nadejnyi fut nommé commandant de l'armée: l'ancien commandant Kharlamov prit en charge la formation du groupe de choc de Kolpino.

Mais, en dépit de cette préparation, la 5^e division de Liven, agissant sur le flanc gauche du PT corps d'armée de l'adversaire continua les 18-19 octobre à serrer de près nos unités et occupa le faubourg Ligovo. Le commandement général et le soviet de Petrograd reconnaissaient la possibilité d'une percée des troupes blanches à l'intérieur de la ville même. Là, on s'y *prépara activement à une défense intérieure.* Toute la ville fut divisée en secteurs, que des états-majors spéciaux dirigèrent. Les points névralgiques furent entourés de barbelés, une série de positions pour disposer l'artillerie fut choisie, les canaux furent fortifiés, ainsi que les squares, les murs, les enceintes et les maisons; toute la partie Sud de la ville fut transformée en une forteresse continue. Des barricades furent construites dans nombre de rues et sur beaucoup de places.

80. — Dans la soirée du 20 octobre, les unités de la VII^e Armée reculèrent sur la ligne des hauteurs de Poulkovo. Sur cette ligne se déroulèrent des combats décisifs. Ayant pris Detskoe Sélo l'adversaire, dans la nuit du 20 au 21 octobre, attaqua les hauteurs de Poulkovo dans le but d'entrer à Pétrograd. À ce moment, dans la région de Kolpino et de Tosno, grâce au maintien entre nos mains de la voie ferrée Nikolaevskaïa, nous avons déjà le groupe de réserve du camarade Kharlamov. À 23 heures, le 20 octobre, l'ordre fut donné à la VII^e Armée d'attaquer. *L'adversaire n'occupe pas les hauteurs de Poulkovo* et le premier coup lui fut porté dans les combats sanglants des 21 et 22 octobre.

81. — Le 21 octobre, lorsque l'armée du général loudénitch, se défendant avec acharnement, s'efforça d'assurer le flanc gauche des unités qui reculaient, on remarqua un mouvement de la flotte de l'adversaire dans le golfe de Koporie. La possibilité d'un débarquement ennemi ayant été envisagée, le commandement de la flotte de la Baltique *entreprit une opération de minage du Golfe pendant la nuit*. Quatre torpilleurs, « Azard », « Gavriil », « Konstantin » et « Svoboda » qui avaient été chargés de cette tâche, tombèrent sur un barrage de mines et trois d'entre eux explosèrent et sombrèrent; le quatrième torpilleur « Azard » rentra sain et sauf à Kronstadt.

82. — Au moment où nous prîmes l'initiative des opérations dans la zone de Pétrograd, la XV^e Armée (commandant de l'armée Kork, chef d'état-major Kourk), occupait le front du lac de Pskov, en direction jusqu'à la gare de Batetzkala, sur le lac Beloiê. Par sa position par rapport à la direction de la principale attaque ennemie, cette armée, par son mouvement direct en avant, menaçait les arrières éloignés et les communications de loudénitch. Sur ordre de l'état-major du front Ouest, la XV^e Armée devait à partir du 24 octobre passer à l'offensive dans le secteur de Louga-Pskov. Les régions boisées entrecoupées par des rivières, des marais et des lacs convenaient parfaitement à l'organisation de la défense. Les unités de la XV^e Armée, avançant avec une extrême lenteur, occupèrent Louga le 31 octobre. Ce n'est que par les actions concertées de la VIII^e et XV^e Armées que put être réalisée avec succès la liquidation complète de l'aventure de loudénitch.

83. — Les fautes qui hâtèrent la défaite et la chute de loudénitch furent : a) la non-reconnaissance de l'indépendance de l'Esthonie et de la Finlande, ce qui ôta à ces gouvernements le désir de l'aider en lui envoyant du matériel et des renforts en hommes, en dépit des encouragements donnés par l'Entente : ainsi, les deux flancs de l'armée du Nord-Ouest se trouvèrent non assurés. b) De leur côté, les alliés, à l'instant décisif, ne vinrent pas en aide à l'armée du Nord-Ouest, la flotte anglaise ne se montra pas aux portes de Kronstadt et de Krasnala Gorka. Trop préoccupé d'attaquer Pétrograd, loudénitch commit une très grosse faute stratégique en ne s'occupant pas assez de couper la voie ferrée Nikolaevskaïa et il nous permit ainsi de concentrer les réserves indispensables.

84. — *Le train de Trotsky* fut organisé dans la nuit du 7 au 8 août à Moscou et le matin dirigé vers Svajsk sur le front tchécoslovaque. Déjà en 1918, le train présentait un appareil mobile de gouvernement. Le train possédait sa propre imprimerie, sa

station de télégraphie, sa radio, son groupe électrique autogène, sa bibliothèque, son garage et sa salle de bains. Aux moments difficiles dans les secteurs les plus stratégiques du front, ce train arrivait pour remonter le moral et mener les soldats à la victoire. Au moment de l'offensive d'octobre de Ioudévitch, le train fut envoyé à Pétrograd. Une équipe en fut détachée pour devenir un train blindé portant le nom du camarade Lénine et une autre versée dans une unité de l'Armée Rouge dans la région de Ligovo. Pour sa participation à ces combats, le train fut décoré de l'ordre du Drapeau Rouge. Pendant la guerre civile, le train accomplit 36 trajets, d'une longueur totale de 97.629 verstes.

85. — *Le traité de paix avec l'Estonie fut signé le 2 février 1920.*

CHRONOLOGIE DES ÉVÉNEMENTS MILITAIRES LES PLUS IMPORTANTS

1917

FÉVRIER

24-28: Grève générale à Pétrograd. Rébellion des régiments Préobrajenski, de Volynie et de Lituanie. Formation du Comité exécutif de la Douma d'Empire et du Gouvernement provisoire.

JUIN

18 : Offensive organisée par Kérénski sur le front Sud-Ouest.

JUILLET

3-5 : Manifestation armée des unités de la garnison et des ouvriers de Pétrograd contre le Gouvernement provisoire.

Revirement dans notre offensive sur le front et début du repli de Galicie.

AOÛT

19-21 : Percée des positions de Riga et occupation de Riga.

25-30 : Rébellion du général Kornilov. Mouvement du corps de cavalerie commandé par Krymov sur Petrograd. Liquidation sans effusion de sang de la rébellion à l'aide de la levée en masse des ouvriers.

OCTOBRE

16 : Création du Comité militaire révolutionnaire auprès du soviet de Petrograd.

21 : Lors d'une séance du soviet de Petrograd, le Comité militaire révolutionnaire (V.R.K.) est reconnu comme l'organe dirigeant des troupes de la capitale. Une réunion extraordinaire de tous les comités des régiments de la garnison prend la décision de soutenir le Comité révolutionnaire.

22 : « Jour du soviet de Petrograd ». Meetings groupant de nombreux participants dans toutes les usines.

23-24 : Le Comité militaire révolutionnaire se préoccupe de rendre la garnison tout entière parfaitement prête au combat.

25 : Victoire de la révolution prolétarienne. Fuite de Kérénski vers les troupes du front du Nord. Arrestation du Gouvernement provisoire. Ouverture du II^e Congrès panrusse des soviets.

26 : Le Congrès adopte le décret sur la guerre et la paix. Appel aux fronts et aux armées annonçant la création des Comités militaires révolutionnaires.

Formation du Sovnarkom (Conseil des commissaires du peuple) et du Narkomvoen (commissariat du peuple à la Guerre).

27 : Mouvement de la division cosaque du 1^{er} corps d'armée du Don sous le commandement de Krasnov et la direction de Kérenski vers Pétrograd afin de liquider le soulèvement bolchévik.

28 : Combat de la Garde rouge à Krasnoié-Sélo et Gattchina.

29 : Écrasement de la révolte des « junkers » à Pétrograd.

30-31 : Défaite de Krasnov. Tsarskoié-Sélo est occupé par les troupes des soviets.

NOVEMBRE

1 : Occupation de Gattchina. Arrestation de Krasnov. Lutte sanglante au Kremlin de Moscou.

2 : Victoire de la Garde-rouge à Moscou.

7 : Ordre au commandant en chef intérimaire Doukhonine de commencer des pourparlers avec les Allemands et de suspendre les opérations militaires.

9 : Refus de Doukhonine de mener les pourparlers en vue d'un armistice. Nomination de l'enseigne N. V. Krylenko en tant que commandant en chef.

14 : Le commandant en chef Krylenko envoie des parlementaires aux Allemands avec des propositions d'armistice. Le commandement du front Est allemand est d'accord pour mener des pourparlers.

19: Liquidation du quartier général contre-révolutionnaire. Première rencontre de notre délégation de la paix avec les Allemands.

22 : Un accord est signé à Brest-Litovsk sur l'arrêt des combats du 24-11 au 4-12.

25-28 : Premiers combats avec les troupes de choc de Kornilov et de Kalédine sur le Don. Rébellion de Doutov à Orenbourg.

DÉCEMBRE

2 : Occupation de Rostov par Kalédine.

8 : Nomination du camarade Antonov en tant que commissaire du peuple à la lutte contre la contre-révolution. Arrivée de Kornilov et de Dénikine à Novotcherkask.

11-12 : Combat à Tamarovka et OboTan et occupation de Liubotine par Sivers.

16 : Lozovaia et Pavlodar sont occupés par les détachements de la Garde-rouge. Décret sur l'abolissement de tous les grades dans l'armée.

18 : Les détachements de Sabline entrent à Kharkov.

20: Formation du Collège panrusse pour l'organisation de l'Armée Rouge.

24 : Formation, à Kharkov, d'un état-major des troupes révolutionnaires du front du Sud pour la lutte contre la contre-révolution sous le commandement du commissaire du peuple Antovov. Mouraviev est nommé chef de l'état-major.

27 : Reprise des travaux de la conférence de la paix à Brest-Litovsk.

29-31: Annonce par Krylenko de la création d'une armée révolutionnaire populaire et socialiste. Début de la lutte avec la Rada d'Ukraine.

1918

JANVIER

1 : Rupture des relations diplomatiques avec la Roumanie, qui désarme les troupes russes.

3 : Le Comité central exécutif adopte un décret sur la formation de l'Armée Rouge des ouvriers et des paysans.

4 : Début de l'offensive de la Garde rouge sur Kiev.

5 : Mouraviev s'empare de Poltava.

6 : Dissolution de l'Assemblée constituante.

10 : Le Congrès des cosaques du front dans la stanitsa de Kamenskala déclare la guerre à Kalédine.

11 : La Garde rouge s'empare de Théodosie et de Yalta. Ecrasement de la rébellion des Tatares de Crimée.

16 : Le Comité révolutionnaire s'empare du pouvoir à Odessa.
Formation d'un Gouvernement révolutionnaire en Finlande et début de la guerre civile contre Mannerheim.

18 : Orenbourg est pris par les détachements révolutionnaires.

26 : Les troupes de Mouraviev s'emparent de Kiev.

27 : La Rada d'Ukraine signe une paix séparée avec les Allemands.

28 : Combat sous Kamenskala et Taganrog. La délégation russe a refusé de signer les très dures conditions du traité de paix, après avoir annoncé la fin de la guerre.

30 : Torgovala et Tikhorestkala sont prises. Combat victorieux pour l'Armée Rouge sous Rogatchev avec le corps de troupe polonais de Dowbor-Musnicki.

FÉVRIER

14 : Ouverture des premiers cours de commandement à Pétrograd, Moscou, Tver et Kazan.

17 : Début de l'offensive allemande.

19 : La radio annonce que le gouvernement soviétique accepte les conditions de paix voulues par les Allemands.

- 21 : Les Allemands prennent Minsk, Rejitsa. Création d'un Comité révolutionnaire de la Défense à Pétrograd. Nous prenons Rostov.
- 22 : Réponse des Allemands donnant leur accord pour poursuivre les pourparlers de paix.
- 23 : Publication du décret sur la création de l'Armée Rouge des ouvriers et des paysans.
- 24 : Poursuite de l'offensive allemande. Borisssov, Revel, Youriev sont pris. Retraite de nos troupes en Ukraine.

MARS

- 2 : Ordre du commissariat du peuple à la Guerre sur la démobilisation simultanée de toutes les classes appelées de l'ancienne armée.
- 3 : Signature du traité de Brest-Litovsk.
- 4: Décret du gouvernement portant création du Conseil supérieur de la Guerre.
- 5 : Novotcherkassk est pris par l'ataman Goloubov.
- 7 : Transfert du gouvernement soviétique à Moscou et évacuation de Pétrograd. 13: Tchernigov est occupé par les Allemands.
- 14 : Le IV e Congrès extraordinaire des soviets ratifie les conditions de la paix de Brest-Litovsk.
- 15 Trébizonde est prise par les Turcs et Odessa par les Autrichiens.
- 16 : Les Allemands s'emparent de Kiev.
- 17 : Les Allemands s'emparent de Poltava.

AVRIL

- 3 : Débarquement de la division allemande von der Goltz à Hangoe pour écraser la rébellion finlandaise.
- 6: Les Japonais occupent Vladivostok.
- 8 : Publication d'un décret sur la division de la République en 8 régions militaires et établissement de commissariats *de* cantons, de districts, de provinces et de régions.
- 10: Kherson et Bielgorod sont occupées par les Allemands.
Les navires militaires russes quittent Helsingfors pour Kronstadt.
- 17 : Les troupes soviétiques s'emparent de Novtcherkassk et liquident entièrement les bandes de Kornilov.
- 22: Le Comité central exécutif adopte le décret sur l'introduction de l'instruction militaire générale, sur l'ordre des remplacements de fonctions dans l'Armée Rouge et sur la prestation du « serment solennel » dans l'armée.
- 26: Les Allemands dispersent la Rada centrale.

Début du règne de Skoropadskii en Ukraine.

MAI

1-6 : Sébastopol, Rostov et Taganrog sont pris par les Allemands.

8 : Constitution de l'état-major général panrusse.

10 : Découverte du complot des s.-r. de droite à Moscou.

15 : Manifestation des anarchistes et des s.-r. à Tsaritsyne.

21 : Importants soulèvements paysans en Ukraine contre les violences des troupes allemandes et des haidamaks.

25: Premiers conflits avec les Tchécoslovaques; ils s'emparent de Tchéliabinsk.

29-30: Les Tchécoslovaques s'emparent de Penza et de Syzrane. Krasnov occupe Liski. Premières résolutions du Comité central exécutif sur la mobilisation des ouvriers.

31 : Résolution du Sovnarkom et son appel sur l'organisation de détachements prolétariens armés.

JUIN

1 : Nombreuses arrestations à Moscou à la suite de la découverte de l'organisation contre-révolutionnaire « Union pour la Patrie et la Liberté ».

7 : Ouverture du 1^{er} Congrès panrusse des commissaires militaires.

8 : Combats avec les Tchécoslovaques sous Omsk. Ils s'emparent de Samara.

8-14 : Appel des ouvriers et des paysans dans la région de la Volga, à Moscou et dans la province de Moscou.

19 : Les Tchécoslovaques s'emparent de Syzrane. Manifestations contre-révolutionnaires à Tambov et Kozlov.

20: Assassinat du camarade Volodarski à Pétrograd.

21 : Exécution de l'amiral Chtchastny.

23: Les Tchécoslovaques occupent Oufa.

JUILLET

1 : Débarquement anglo-français à Mourmansk.

6 : Assassinat de l'ambassadeur d'Allemagne Mirbach. Soulèvement armé des s.-r. de gauche contre le pouvoir soviétique. Révolte des gardes-blancs à Iaroslavl.

8 : Écrasement de la révolte des s.-r. de gauche à Moscou. Les Anglo-Français s'emparent de Kéma et de la partie nord du chemin de fer de Mourmansk.

10 : Les Tchécoslovaques occupent Syzrane.

11 : Trahison du commandant en chef Mouraviev et son assassinat à Simbirsk. Soulèvement des gardes-blancs à Mourom, Arzamas, Rostov (de Iaroslav) et Rybinsk.

16 : Exécution de Nicolas Romanov à Ekaterinbourg.

20 : Publication du décret sur l'organisation d'une milice de l'arrière.

21 : Liquidation de la révolte de Iaroslav.

22: Les Tchécoslovaques occupent Simbirsk.

25 : Les Tchécoslovaques s'emparent d'Ekaterinbourg.

29 : Lors d'une séance commune du Comité central exécutif, du soviét de Moscou et d'autres organisations, il est décidé de déclarer la patrie socialiste en danger.

31 : Les Anglais s'emparent d'Onega.

AOÛT

2 : Un détachement de débarquement des Alliés occupe Arkhangelsk. 6: Les Tchécoslovaques occupent Kazan.

7 : Premier appel des anciens officiers à Moscou.

8 : Voyage du camarade Trotsky sur le front de Kazan pour diriger la lutte contre les Tchécoslovaques.

16 : Les gardes-blancs occupent Chenkoursk au Nord.

23 : Premières défaites des Tchécoslovaques. Nous nous emparons de Krasnala-Gorka, Nikolaïev et Novo-Spasskala.

29 : Assassinat d'Ouritski à Pétrograd.

30 : Attentat contre le camarade Lénine.

SEPTEMBRE

2 : Établissement du Conseil militaire révolutionnaire de la République.

4 : Découverte d'un complot des « diplomates alliés » contre la Russie soviétique.

10 : Kazan est occupé par les troupes rouges. La décision du Sovnarkom sur l'application de la terreur rouge est publiée.

12 : Nous prenons Simbirsk et Volsk.

19 : Bouïnsk est occupé par les troupes rouges.

OCTOBRE

3 : Syzrane et Krasnoeufimsk sont occupées par les troupes rouges.

7 : Défaite des unités tchécoslovaques et de l'armée populaire de l'Assemblée constituante dans la région de Samara-Inza-Sibirsk.

8 : Nos troupes occupent Samara.

15 : Offensive des unités cosaques de Krasnov à Tsaritsyne.

16 : Les unités de la Vo Armée occupent Bougoulma.

29-31 : Les unités de la Ire Armée occupent Bougourouslan et Bouzoulouk.

NOVEMBRE

1 : L'Armée Rouge passe à l'attaque sur le Don.

9-10 : Grève générale et révolution en Allemagne. Chute de la monarchie et formation d'un gouvernement composé de sheidemaniens et d'indépendants.

11 : Armistice sur le front Ouest entre les Allemands et les Alliés.

13 : Déclaration du Comité central exécutif sur l'annulation du traité de Brest-Litovsk. 15 : Sur le Don, les unités cosaques s'éloignent vers le Sud.

17: Début d'évacuation des troupes d'occupation allemandes du territoire de la République soviétique. Nos troupes franchissent la ligne de démarcation. 18 : Arrestation des membres du directoire à Omsk et proclamation de l'amiral Koltchak comme « Régent suprême » de la Russie.

20 : Pskov est occupé par les unités de l'Armée Rouge.

29 : Narva est occupée par nos troupes.

30 : Déclaration du Comité central exécutif sur la formation du Conseil de la Défense des ouvriers et des paysans.

DÉCEMBRE

1 : Formation du Gouvernement provisoire ouvrier et paysan de l'Ukraine et publication d'un manifeste sur la déposition de Skoropadski.

3 : Au Sud, les unités de l'Armée Rouge occupent ValouikT.

6 : Dvinsk est pris par les troupes rouges.

14-17: La Biélorussie soviétique s'unit à la R.S.F.S.R. Occupation de Minsk.

23 : Déclaration du Comité central exécutif sur l'indépendance de l'Esthonie, de la Lituanie et de la Lettonie soviétiques.

27 : Établissement d'une Commission centrale pour la lutte contre la désertion. 29-31 : Les unités de l'Armée Rouge occupent Sterlitamak et Oufa.

1919

JANVIER

3 : Soulèvement des ouvriers de Kharkov et son occupation par les unités rouges d'Ukraine. Prise de Riga par les troupes soviétiques.

6-13 : Révolte des ouvriers à Berlin (semaine des spartakistes).

8 : Oust-Dvinsk occupée par les unités lettones rouges. La XVI^e Armée Rouge a occupé Vilna, Ochmiany et Baranovitchi.

Sur le front Sud, Borisoglebsk et Boutourlisovka sont occupées par nos troupes.

9 : Mitava est occupée par nos unités.

12 : Tchernigov est occupée par les unités ukrainiennes.

18 : Les premiers détachements alliés arrivent à Odessa.

21 : Lougansk, Konotop et Bachmactch sont occupés par les unités ukrainiennes.

22 : Prise de la ville d'Orenbourg par nos troupes. Les unités du front Est font leur jonction avec les troupes du groupe de Tachket.

24 : En poursuivant les bandes de Doutov, les troupes rouges occupent la ville d'Ouralsk. 26 : Sur le front Nord, la ville de Shenkoursk est occupée après des combats acharnés. Prise d'Ekaterinoslave.

28 : Le Gouvernement soviétique d'Ukraine annonce à tous les gouvernements l'organisation du Gouvernement Ouvrier-Paysan sous la Présidence du camarade Rakovsky.

FÉVRIER

4 : Le Gouvernement soviétique fait savoir qu'il est prêt à prendre part à la Conférence des IP· Prinkipo. Vindava est occupée par les unités rouges lettones.

5 : Kiev est occupée par les unités rouges ukrainiennes.

8-9 : Les stations ferroviaires de Katchalinskara, Oust-Miédvéditzkala et Oust-Khoperskala sont occupées par nous. La voie ferrée Borisoglebsk-Tsaritsyn est libérée de l'occupation cosaque.

15 : Démission de l'ataman du Don, Krasnov. La région du Don choisit pour ataman le général Bogalevsky.

18 : Bakhmout est occupée par les Armées Rouges.

20 : Biélostok et Brest-Litovsk sont occupées par les polonais blancs.

À Odessa, refus des soldats et des marins français de se battre contre les troupes révolutionnaires russes.

21 : Publication des résolutions du Comité central exécutif panrusse concernant l'organisation des sections spéciales pour la lutte contre-révolutionnaire et l'espionnage dans l'armée et la flotte.

24 : Incursions des partisans rouges à Viélikokniajesk et Manych.

26 : Révoltes en masse contre les Roumains en Bessarabie.

28 : Berditchev est occupé par les troupes ukrainiennes. Sur le front de l'Est, Orsk est occupée par nous.

MARS

2 : Les armées soviétiques ukrainiennes occupent Kherson.

2-7 : Premier congrès de l'Internationale Communiste à Moscou.

3 : Dans la région d'Orenbourg, Aktioubinsk est occupée par nos troupes. 6 : Koltchak passe à l'offensive sur le front Est.

13 : Dans la direction de Baranovitchi l'adversaire est repoussé vers Slonim. Les troupes de Koltchak occupent Oufa.

14 : Les troupes alliées quittent Nikolaïev, le pouvoir passe aux mains du soviétique.

15 : Les unités soviétiques ukrainiennes occupent Ouman et Jitomir.

18 : Attaques de Koltchak dans les régions de Oufa et de Perm. Nos unités lettones abandonnent Mitava.

20 : Vinnitza est occupée par les armées soviétiques ukrainiennes.

21 : La République soviétique est proclamée en Hongrie.

24 : Nos troupes atteignent l'isthme de Crimée à Sivache.

AVRIL

3 : Iouzovo et Viélikokniajeskala sont occupés par nos unités.

5 : Nous forçons la rivière Manytch en direction de Stavropol.

6 : Odessa est occupée par les troupes ukrainiennes soviétiques. Les unités rouges se livrent passage vers la Crimée à Pérekoop.

7 : Soulèvement des travailleurs à Munich. Proclamation de la République soviétique en Bavière.

Sterlitamak, Bélébei et Menzelinsk sont occupées par les unités de Koltchak.

10 : Simféropol et Evpatoria sont occupées par les armées soviétiques d'Ukraine.

11 : Sur le front du Sud nos unités forcent les rivières Manytch et le Donetz. Sur le front de l'Est Bougoulma est occupée par l'adversaire.

12 : Les troupes soviétiques d'Ukraine occupent Ialta, Bakhtchisarai et Jitomir.

15 : Sur le front de l'Est Bougourouslan est abandonnée par les nôtres. Combats acharnés dans la région de Bachmout et de Lougansk.

21 : Les troupes ukrainiennes occupent Kamenetz-Podolsk.

Combats de rues à Vilna avec les Polonais.

23 : Vilna est abandonnée par nos troupes.

26 : Sur le front de l'Est nos troupes infligent une grave défaite à Koltchak en direction de Bouzoulouk et du Bougourouslan.

29 : Sébastopol est occupé par les troupes soviétiques d'Ukraine.

MAI

1 : Note du gouvernement soviétique de Russie et d'Ukraine à la Roumanie concernant l'évacuation des troupes roumaines hors de la Bessarabie.

3 : Irruption des troupes finlandaises sur le territoire de la République fédérative socialiste soviétique de Russie.

Sur le front de l'Est le Bougourouslan est occupé par nos troupes.

4 : Publication du décret concernant la sécurité sociale des soldats invalides de l'Armée Rouge et leurs familles.

La ville de Lougansk est occupée par l'armée des volontaires de Dénikine.

5: Chute de la République soviétique *de* Bavière.

Dénikine commence son offensive générale à partir de la rivière Manytch.

Sur le front Nord, Olonetz est prise par nos unités.

7 : Début de la révolte de l'ataman Grigoriev en Ukraine.

13 : Entrée de l'Armée Rouge en Bessarabie.

Sur le front de l'Est nos troupes occupent Bougoulma après de farouches combats.

14 : Le corps d'armée du Nord-Ouest du général Rodzianko rompt le front entre Narva et Gdov et passe à l'offensive contre Pétrograd.

15 : Gdov est abandonnée par nos troupes.

17 : Les unités du général Rodzianko avancent avec succès en direction de Gattchina.

19: Krémentchoug est occupée par les troupes ukrainiennes.

Percée de la cavalerie de Dénikine vers louzovka.

20 : En direction de Narva, Volossovo est abandonnée par nous.

23 : L'Armée Rouge attaquant en direction de Perm traverse Kama.

Les unités de Dénikine forcent la rivière du Donetz près de la rivière de Kama.

25 : Pskov est abandonné par nos troupes.

27 : La ville de Nikolaïev est occupée par les unités ukrainiennes.

JUIN

1 : Bakhmout est occupée par l'armée des volontaires.

4 : Début de la révolte de Makhno en Ukraine.

6: Berdiansk et Slaviansk sont abandonnées par nous.

9: Occupation de la ville d'Oufa par les armées du front de l'Est.

Les forces principales de l'armée de Koltchak commencent à reculer à Tchéliabinsk et Orenbourg.

12 : Trahison de l'effectif de commandement à Krasnala Gorka et prise de la ville par les insurgés.

14: Koupiansk est occupée par les unités du général Dénikine.

Sur le front de l'Est Ekatéribourg est occupée par nos unités.

16 : Krasnala Gorka est occupée par un détachement de matelots.

21 : Les unités passées à l'attaque du général Dénikine occupent Pavlograd, Voltchansk, Valoulki et Kalatch.

Prolongeant leur attaque en direction de Perm, nos unités occupent Okhansk.

25 : Kharkov est occupée par les troupes du général Dénikine.

29 : Les unités de l'adversaire occupent la ville de Borbov.

Nos unités passées à l'offensive en direction de Narva occupent Korenevo.

30 : Ekatérimoslav, Tsaritsyn, Konstantinegrad et Liski sont occupées par les unités du général Dénikine.

JUILLET

1 : Sur le front de l'Est, Perm et Koungour sont occupées par les troupes soviétiques.

2 : En direction de Narva les unités rouges, continuant leur attaque, occupent Vysotzkoe, Iouriev, Lamakh.

4 : Borisoglebsk et Balachov sont occupés par les unités de Dénikine.

8 : L'armée soviétique d'Ukraine occupe Volotchisk.

11 : Jonction de nos unités avec Ouralsk assiégée.

12 : Sur le front de l'Est nos unités, passant à l'offensive, occupent les usines Salda supérieure et inférieure.

13 : Borisoglebsk et Bokovo sont occupées par nos armées.

16 : Ekatérimoslav et Lioubotine sont occupés par nos troupes.

20 : Les unités du front du Nord occupent Onéga.

24 : Occupation d'Ouralsk supérieur et d'Irbite par les unités du front de l'Est.

25 : Prise de la ville de Tchéliabinsk.

31 : Les unités de Dénikine occupent Poltava.

AOÛT

1 : Chute du gouvernement soviétique en Hongrie.

3 : Nous occupons la ville de Lambourg. Les Anglais sont battus dans la bataille près d'Onéga.

6 : Sur le front Est, Tritzsk et Chardinsk sont occupées par nos troupes.

Boutourlinovka et Novokhopersk sont occupées par l'armée des volontaires de Dénikine.

8 : La ville de Minsk est occupée par les Polonais.

Nos unités passent à l'offensive dans la région de Mourmansk.

10 : Les VIII^e et IX^e Armées passent à l'attaque à Kharkov.

Percée sur le front Sud effectuée par la cavalerie du général Mamontov, il prend la ville de Tambov.

16 : Nous occupons Kourgane. Gadatch est occupée par l'adversaire.

18 : Kherson, Nikolaïev et Voronej sont occupés par les unités de Dénikine.

22 : Valouiki, Povorino et Kamychine sont occupées par les unités de l'Armée Rouge.

23 : Soulèvement du commandant cosaque de corps d'armée Mironov contre le pouvoir soviétique. Les unités du général Dénikine occupent Odessa. Borigsoglebsk est occupée par nos troupes.

30 : Kiev est occupée par les partisans de Pétlioura. Sur le front de l'Est nos unités occupent Orsk.

31 : Kiev passe des mains de Pétlioura à Dénikine. Le Gouvernement soviétique propose à l'Estonie des pourparlers de paix.

SEPTEMBRE

2 : La ville d'Aktioubinsk est occupée par les armées soviétiques.

3 : Organisation du Comité Révolutionnaire de Sibérie.

Sur le front Sud Kalatch et Ilovla sont occupés par nos troupes.

7 : Début des pourparlers de paix avec l'Esthonie. Novyl Oskol est occupé par les unités de Dénikine.

13 : Jonction du groupe d'Aktioubinsk avec les armées de Pachkent.

Liquidation de l'armée du Sud de Koltchak. Communications ouvertes avec le Turkestan.

14: Liquidation du soulèvement de Mironov.

17 : Les troupes de Dénikine occupent Soudja. Tomsk est occupée par les partisans rouges.

20 : Les troupes du général Dénikine occupent Kursk.

24 : Fatej et Rylsk sont occupés par l'adversaire.

28 : Sur le front Ouest, les Polonais occupent Lépel. Gloukhov et Kastornata sont abandonnés par nous.

30 : Tobolsk est occupé par les unités de Koltchak.

OCTOBRE

2 : Combat de nos unités avec les Polonais près de Borissov et Bobruisk.

3 : Dmitriev et Livna sont occupées par les unités de Dénikine. 6: Voronej est occupé par l'adversaire.

10 : Passage à l'offensive sur le front Sud dans le but d'anéantir définitivement l'armée de Dénikine. Début des combats sur la ligne Dmitrovsk-Kroma.

11 : Début de la deuxième offensive de l'armée du général Ioudénitch à Pétrograd. L'adversaire occupe la ville de Iambourg.

12 : Les unités de Dénikine occupent Tchernigov. Riga est prise par les troupes de von der Goltz.

14 : Combats à 11 verstes de Gattchina. Dénikine occupe Orel.

16 : Krasnoie-Sélo est occupé par Ioudénitch. Les unités du général Dénikine avançant vers Toula occupent Sevsk.

19 : Début du renversement général sur le front du Midi. L'armée de cavalerie de Boudenny défait en même temps la cavalerie de Mamontov et celle de Chkouro.

20 : Orel est occupée par nos troupes. Combats cruels sous Pétergol et Detskoe-Sélo.

22 : Revirement sur le front de Pétrograd. Pavlovsk et Detskoe-Sélo sont occupés par les nôtres.

24 : Après la défaite de la cavalerie de Mamontov, Boudenny occupe Voronej.

26 : Nos unités passant à l'offensive occupent Krasnoie Selo et Plioussi. Sur le front du Midi Dmitrov est occupé par nous.

30 : Occupation de la ville de Petropavlovsk.

31 : Après un combat acharné les unités de Ioudénitch quittent Louga.

NOVEMBRE

2 : Les unités de l'Armée Rouge occupent Livny. L'adversaire occupe Fastov.

3 : Les unités de la VII^e Armée, passant à l'attaque, entrent dans Gattchina et Ropcha. 5 : Prise de Tchernigov par nos troupes.

7 : Prise de Gdov. Sur le front Sud nous occupons Sevsk et Malorakhangelsk.

14 : Organisation de Iambourg. Omsk est occupé par les unités du front de l'Est.

L'ennemi abandonne Gloukhov et Fatej.

17 : Prise de Kursk. Au sud de Kastorna un groupe de cavalerie ennemie est défait par nous.

24 : Poursuivant les unités de Dénikine, nos troupes occupent Konotop, Staryl Oskol, Korotoiak et Liski.

30 : Sur le front du Nord, Iarensk est occupé par nos unités.

DÉCEMBRE

1 : Prilouki et Soumy sont occupés par les unités de l'Armée Rouge.

9 : Occupation de Berditchev, Bogodoukhov et Valouiki.

11 : L'Armée Rouge sur le front Est occupe Semipalatinsk.

12 : Minousinsk et Krasnoïarsk sont pris par les insurgés. Nous occupons Kharkov.

13 : Poursuivant l'armée de Dénikine, nos unités entrent à Poltava.

14 : Nous occupons sur le front de l'Est Novonikolaïevsk.

16 : Occupation de Kiev, Koupïansk et Romodane.

20 : Tomsk est pris par les unités de l'Armée Rouge.

24 : Nos unités occupent Kazatine et LozobaTa. Nous occupons la gare de Taïga.

26 : Nous occupons Slavlanoserbsk, Millerovo et Lougnask.

27 : Arrestation de Koltchak et formation d'un nouveau gouvernement à Irkoutsk.

30 : Occupation d'Ekaterinoslav. En Sibérie Mariïnsk est occupée.

31 : Le bassin du Donetz est définitivement libéré des troupes de gardes-blancs. Conclusion d'un armistice avec l'Estonie.